00025735

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

00025735

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC

WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

ANCIENNE ET MODERNE.

WA — WIM.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS ET LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants ; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* OEdipe.)

TOME CINQUANTIÈME.

25735
50
xx-t-3

A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

1827.

R/F 920.01
Soc/Bio
25735

SIGNATURES DES AUTEURS

DU CINQUANTIÈME VOLUME

MM.	
A.	De Barante.
A—D—r.	Amar Durivier.
A—s.	Auguis.
A—t.	H. Audiffret.
B—p.	De Beauchamp.
B—rr.	Mich. Berr.
B—u.	Beaulieu.
C—v—r.	Cuvier.
D—C—t.	De Chazet.
D—és.	Desprès.
D—g.	Depping.
D—n—u.	Daunou.
D—r—r.	Durozoir.
D—u.	Duvau.
D—z—s.	Dezos de la Roquette.
E—s.	Eyriès.
F. j.	Fourier
F. P—t.	Fabien Pillet.
G—y.	Gley.
J—b.	Jacob.
Kl—h.	Klaproth.
L.	Lefebvre-Caughy
L—b—e.	Labouderie.
L—d.	Adolphe Lesourd.
L. G.	Glay.

MM.	
L—y.	Lécuy.
M—oj.	Michaud jeune.
M—g—r.	Miger.
M—i.	Thadée de Mostowski.
M—le.	Mentelle.
M—on.	Marron.
M—s—n.	De Maussion.
N—he.	Nauche.
P—c—t.	Picot.
P—e.	Ponce.
P—ny.	De Prony.
P—ot.	Parisot.
P—rt.	Philbert.
P—s.	Périès.
R—d—n.	Renauldin.
S. d. S—y.	Silvestre de Sacy.
S—v—s.	De Sevelinges.
T—d.	Tabaraud.
T. d. B.	Thiébaut de Berneaud.
U—i.	Ustéri.
V—n.	Villemain.
W—r.	Walckenaer.
W—s.	Weiss.
Z.	Anonyme.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

W

WAAJEN ou WAEYEN (Jean Van der), théologien, appelé quelquefois l'*aîné*, pour le distinguer de son fils (*Voy.* la fin de l'article), naquit à Amsterdam le 12 juillet 1639, et commença ses études à Utrecht. Ses parents l'envoyèrent ensuite à l'université d'Heidelberg, d'où il passa successivement à Genève et à Bâle. Revenu dans sa patrie avec le titre de docteur en théologie, il fut placé, en qualité de prédicateur du saint Évangile, à Sparendam, en 1662, et y resta trois ans. Au bout de ce temps, il fut appelé à Leuwarden (1665), et de là dans la ville de Middelbourg (1672). Waeyen était déjà renommé parmi les théologiens de son temps, pour son érudition et son habileté dans les discussions. Les querelles qu'il eut à Middelbourg avec Guillaume Momma achevèrent de le recommander à l'attention des savants : mais elles lui attirèrent des ennemis ; et les désagréments qui en furent la suite le forcèrent à quitter la ville en 1676. Il en fut dédommagé presque aussitôt (1677) par la chaire de théologie et de langue hébraïque de Franeker, qu'il remplit à la satisfaction générale, et à laquelle, trois ans après, il réunit la place de prédicateur de l'université, puis celle d'historiographe des états de la Frise. Il résida auprès du prince d'Orange, en qualité de conseiller, et mourut le 4 nov. 1701, avec la réputation d'un des premiers controversistes de la Hollande. Il laissa un assez grand nombre d'ouvrages tant en latin qu'en hollandais. Parmi les premiers, on connaît surtout le recueil intitulé : *Varia sacra*, où sont rassemblés : 1°. une *Dissertation* curieuse *sur le bouc Hazazel* ; 2°. un Commentaire sur l'Épître aux Galates ; 3°. *Homilia in locum Zach., IV, 10, et in Zach., III, 9, Dissertatio* ; 4°. divers *Discours*, entre autres *De numero septenario* et *De Ecclesiæ ex utroque Babele exitu et eorum inter se conveniențiâ*. On remarque de plus parmi les écrits qu'il a composés en cette langue : I. *Summa theologiæ christianæ*, Francfort, Gyselaar, 1684, in-4°., abrégé dans la suite, sous le titre d'*Enchiridion theologiæ christianæ*. II. *Apologia pro verâ et genuinâ Reformatorum sententiâ, præsertim in negotio de*

interpretatione sanctæ Scripturæ; adversùs Lud. Wolzogenium (Louis Van Wolzogen). III. *Epistola ad Philalethum Eliezerem apologetica, in quâ articuli, etc.*, Francf., 1683. Cette Lettre était dirigée contre Frédéric Spanheim le jeune, et avait pour but de défendre les articles 30 et 31 de la confession belgique et l'égalité de tous les ministres de l'Évangile contre les partisans de la hiérarchie ecclésiastique. Spanheim répondit, et donna lieu par là à un autre écrit polémique de Van der Waeyen : *Collocutio cum Democrito super Freder. Spanhemii jun. Epistolam contrà Jo. V. D. Waeyen* (pseudonyme, et sous le nom de Gelasius Trismegistus). IV. *De Λόγῳ contrà Clericum*. V. *Tractatus de numero septenario*, développement d'une Dissertation particulière du *Varia sacra*. VI. *Methodus concionandi*. VII. *De motibus à jurisconsultis nuper in Academiâ Frisiâ temerè excitatis ad Anslarium epistola*, avec *Notes* de Witz, Francfort, 1687, in-4°. VIII. *Capita doctrinæ de Testamento et Fœdere*, ibid., 1693, in-4°. Parmi les ouvrages hollandais de Van der Waeyen, nous n'indiquerons que les suivants : *Souffrances de Jésus-Christ à Gethsemani; Lettre à Pontiaan de Hattem*, et *Réponse à la Dissertation de Hulsius sur le vs. 24 du Psaume XVIII* (Disputatie Van Ant. Hulsius over Ps. XVIII, 24 beantwoord). A la liste déjà nombreuse des antagonistes de Van der Waeyen (Momma, Leclerc, Van Wolzogen, Spanheim le jeune et Hulsius), nous devons ajouter le nom de Phil. de Limborch, qu'il accusa d'avoir à tort appelé Burman le plagiaire de Spinosa, et qui publia une Apologie, sous le titre de *Defensio contrà iniquam Jo. Van der Waeyen criminationem*, Amsterdam, 1699. — Jean Van der Waajen ou Waeyen, dit *le jeune*, fils du précédent, et comme lui docteur et professeur en théologie, naquit, le 20 oct. 1676, à Middelbourg, et fit ses études à Franeker, où il prit ses degrés. Envoyé à Midlum (Frise), en qualité de ministre du saint Évangile, il n'y resta qu'un an, et fut rappelé à Franeker, par la mort de son père, auquel il succéda dans les fonctions de prédicateur de l'université. Dès 1701 il avait été nommé professeur extraordinaire de théologie. Il mourut le 9 décembre 1716, n'ayant fait imprimer que sa Thèse de réception : *Dissertatio de impotentiâ hominis animalis ad capienda ea quæ sunt spiritûs Dei*, et le *Methodus concionandi* de son père. P—ot.

WACE (Robert), poète anglo-normand, vivait au douzième siècle. Son nom se trouve très-diversement écrit dans les copies de ses OEuvres et dans les anciens livres qui font mention de lui : c'est tantôt Vace, Wace, Wacce, Waice, Waicce, Waze; tantôt, par le changement de l'initiale W en G, Gasse, Garce, Guace, Guaze, Guasco, Gazoe; quelquefois aussi Wistace, Huistace, Huace. On a cependant mis en question si ces trois derniers noms, qui ne sont que celui d'Eustache altéré, ne désignaient pas un autre personnage que Vace, Wace ou Waice. Galland veut qu'on les distingue : selon *lui* (*Acad. des inscr.*, II, 730), le roman du Brut et le roman du Rou sont de deux auteurs différents, dont le premier s'est nommé lui-même Huistace, et le second Wace. Mais de telles variantes n'étant pas du tout rares dans les nomenclatures du moyen âge, M. Brial, sans affirmer expressément, comme l'a fait Borel, l'identité de ces deux

noms, croit au moins qu'il est fort permis de les confondre. C'est l'opinion qui a prévalu. Ni les livres de Wace, ni, à ce qu'il semble, ceux de ses contemporains, ne lui donnent aucun prénom. Ducange l'a baptisé Mathieu; Huet, dans ses *Origines de Caen* (2e. édit., p. 412), le nomme Robert Waice; et c'est peut-être, ainsi que l'a observé M. Pluquet, la première fois qu'est appliqué à Wace ce prénom de Robert, qui néanmoins a été constamment répété depuis par tous ceux qui ont parlé des romans du Brut et du Rou. Wace était né dans l'île de Jersey; c'est lui qui nous l'apprend :

Je dis et dirai que je sui
Waicce, de l'isle de Gersuy ;
Elle est en mer vers occident
Aux fins de Normandie appen

Au lieu de Jersey ou Gersuy, *quelques-uns, trompés par la consonnance des noms*, dit Huet, ont fait naître ce poète dans le Quercy. On ne sait point, entre les années 1112 et 1124, la date précise de sa naissance; mais il dit qu'il a vu trois Henri, rois d'Angleterre et ducs de Normandie : ce sont Henri Ier., dont le règne finit en 1135; Henri II et son fils Henri au court mantel, qui mourut en 1183. Wace ayant été *clerc lisant* sous ces trois princes, c'est-à-dire clerc de leur chapelle, selon Huet, on en peut conclure qu'il devait avoir plus de dix ans en 1135. Dès l'enfance, ses parents l'avaient envoyé à Caen, où se tenaient de petites écoles (*Orig. de Caen*, 263). Il y fit ses premières études, les continua long-temps *en France*, revint à Caen, et y composa ses livres :

A Caen fu petit portez.
Illèques fu à lettres mis.
Puis fu longues en *France* appris,
Quand jeu de France reparai,
A Caen longues conversai :
De romans faire m'entremis.

Lorsqu'il eut terminé et dédié à Henri II, en 1160, une partie de sor roman du Rou, il obtint de la bienveillance de ce prince un canonicat de Baïeux :

Me fut donné (Diex li rende)
A Baex une provande.

Toutefois il se plaint ailleurs de n'avoir point été assez bien récompensé. Il n'y a donc pas d'apparence qu'il ait eu cette prébende dès 1141, quoi qu'en dise J. Hermant, dans la *Bibliothèque générale du diocèse de Baïeux*. Si l'on s'en rapporte aux anciens cartulaires de cette église, Wace y fut chanoine depuis 1161 jusqu'en 1171. Il mourut en Angleterre, on ne sait pas bien en quelle année, mais vers 1180, et probablement avant 1184. On lui attribue cinq ouvrages : I. Le *Brut* d'Angleterre ou *Artus de Bretagne*. Là, un Brutus, petit-fils d'Ascagne et arrière-petit-fils d'Énée, vient régner le premier sur la Grande-Bretagne; et la chronologie de ses successeurs se continue jusqu'à Caduallastre, qui meurt à Rome, en l'an 700 de l'ère vulgaire, époque où, suivant le roman, la Grande-Bretagne prit le nom d'Angleterre. Ces légendes, à-peu-près aussi véridiques que celles qui font descendre Clovis de Francus, avaient été d'abord composées en langue bretonne, puis traduites en latin et amplifiées par Geoffroi de Montmouth (*Voy.* GALFRID, XVI, 295), qu'on a quelquefois appelé Arthur, parce qu'il a écrit l'histoire romanesque de ce personnage (*Voy.* ARTHUR, II, 551, 552). Wace ou Wistace mit cet ouvrage en rimes françaises :

Qui vieult oir et vieult savoir,
De roi en roi et d'oir en hoir,
Qui cil furent et dont vinrent
Qui Angleterre primes tinrent....
Maistre Huistace l'a translaté.

Il avoue que tout n'est pas vrai, et prétend que tout n'est pas faux dans son livre : *Ne tot mançonge ne tot voir.* Rapin Thoyras, après avoir parlé des fables et des contradictions qui s'y rencontrent, pense aussi, qu'en écartant ce qui sent trop le roman, il restera encore beaucoup de faits croyables, dignes d'un grand prince; et Dom Morice en porte le même jugement (*Histoire de Bretagne*, 1, 877, nº. xi). Si l'on demande quel motif entraînait les Anglais à imaginer tous ces contes d'Artus et des chevaliers de la table ronde, Caylus répond que c'était l'émulation que leur inspiraient les romans de Charlemagne. « Jaloux et » fâchés, dit-il (*Acad. des inscr.*, t. » xxxiii, p. 339), de voir leur his» toire dénuée d'un si grand orne» ment, ils voulurent se donner un » roi comparable à ce grand souve» rain; et pour le former à leur gré, » ils choisirent dans les temps igno» rés un monarque qui peut avoir eu » de belles qualités, et auquel ils » étaient les maîtres d'en prêter au» tant qu'il leur plairait : voilà ce » qui nous a procuré les histoires du » roi Artus. » Par la date qu'ils assignaient à son règne, les exploits de Charlemagne n'étaient plus qu'une copie des siens. En effet, la ressemblance entre les deux histoires est frappante : Artus et Charlemagne ont chacun pour neveu un héros; ils font tous deux la guerre aux païens, tous deux aux Saxons. De part et d'autre des voyages, des conquêtes, des distributions de butin aux capitaines : l'un a douze chevaliers et l'autre douze pairs. Le poème ou plutôt la traduction de Wace s'est conservée dans plusieurs manuscrits : la bibliothèque du Roi en possède trois du treizième siècle et deux du quinzième. Il a été publié deux éditions in-4º. de cet ouvrage, à Paris, en 1543 et en 1584 avec d'autres romans. M. Brial y compte quinze cent trente vers de huit syllabes, et M. Pluquet près de dix-huit cents. Les quatre derniers fixent à l'an 1155 la fin de ce travail du versificateur anglo-normand :

Puis (*depuis*) que Dieu incarnation
Prist pour notre rédemption,
Mil cent cinquante et cinq ans,
Fist maistre Wistace cest romans.

— II. Roman de *Rou* (Rollon) et des ducs de Normandie. C'est en quelque sorte l'histoire du second âge de la monarchie anglaise. Cette chronique romanesque est divisée en plusieurs parties, dont l'une, en vers alexandrins, exprime aussi sa date, savoir, l'an 1160, et n'est consacrée qu'à Rollon. La seconde (qui se présente souvent comme non-séparée de la première) concerne Guillaume Longue-Épée et Richard-sans-Peur : elle est pareillement en vers de douze syllabes; et selon M. Brial, ce sont les plus anciens alexandrins que l'on connaisse dans notre langue. La partie qui suit reprend la mesure de huit syllabes, employée dans le roman du Brut, et contient la fin du règne de Richard, puis l'histoire de ses successeurs jusqu'à l'an 1106, quand Henri Ier., vainqueur de son frère, Robert Courte-Heuse, à la bataille de Tinchebrai, s'empare de la Normandie. Une autre partie, composée après les autres, mais qui les doit précéder si l'on ne considère que la matière, raconte, en vers de huit syllabes, les premières irruptions des Normands, en France et ailleurs, avant Rollon. La totalité des vers de cet ouvrage est, selon M. Pluquet, de seize mille cinq cent quarante,

non de vingt mille, comme l'ont dit quelques bibliographes. D'autres n'en ont compté que treize mille, ce qui provient de la différence des copies. Il subsiste plusieurs manuscrits du Rou, à la bibliothèque du Roi, à celle de l'Arsenal, et au Musée britannique de Londres : peu sont complets, et aucun ne paraît fort ancien, sinon l'un de ceux qui se conservent en Angleterre; mais il ne consiste qu'en une seule partie du poème (1). Une sorte de version en prose française, composée au treizième siècle, a paru en 1487, à Rouen, chez Guill. Le Talleur, in-fol., sous le titre de *Croniques de Normendie;* et, depuis, divers fragments du texte en vers ont été publiés, plus ou moins littéralement, par de La Roque, dans les *Preuves de la généalogie de la maison d'Harcourt;* par Du Moulin, dans son *Histoire de la Normandie;* par Ducange, dans son Glossaire; par les Bénédictins, au bas des pages 221-251 du tome XIII de leur *Recueil des historiens de France;* par Bréquigny, au tome V des *Notices des manuscrits,* pag. 25-77; par M. de La Rue, au tome XII de l'*Archæologia* (Londres, 1798, in-4°.); par M. Brœndsted, dans les *Pièces pour servir à l'Histoire danoise* (Copenhague, 1817, 1818, 2 cahiers in-8°.); par M. Auguis, pag. 85-92 du tome III de la Collect. des poètes français avant Malherbe; par M. Pluquet, à la suite de sa Notice sur Rob. Wace (1824, gr. in-8°.); par M. Depping, pag. 335 et 336 du tome II de son excellente *Histoire des expéditions maritimes des Normands.* Une édition complète du roman du Rou a été annoncée par M. Pluquet, en 1824, et de nouveau, dans un prospectus publié en 1825 : elle n'a point encore paru. Le fonds de cet ouvrage est aujourd'hui parfaitement connu tant par les fragments imprimés, que par la version en prose. Jusqu'au règne de Richard, Wace a pour guide Dudon de Saint-Quentin (*Voy.* DUDON, XII, 139, 140), et emprunte de lui une multitude de contes puérils; ses narrations deviennent un peu plus historiques, quand il les puise dans Guillaume de Jumiéges, en ce qui concerne la fin du dixième siècle et tout le onzième. Il y ajoute même quelques détails curieux, dont le P. Montfaucon et Lancelot ont tiré parti pour expliquer la tapisserie de Baïeux, quoique Wace ne fasse point mention de ce monument, et que selon M. de La Rue, il n'en ait pas eu connaissance. A l'égard de la poésie et du style, Bréquigny n'y voit qu'un amas de rimes accumulées, sans art et sans règle, une battologie fastidieuse, une abondance stérile d'expressions sans chaleur et sans couleur; où l'on peut néanmoins prendre une idée de l'état de la langue vulgaire au douzième siècle, recueillir des témoignages sur des faits omis ou diversement racontés, apercevoir les traces de quelques usages du temps où l'auteur écrivait. C'est au public à décider si ces avantages méritent qu'on imprime seize à dix-sept mille vers, la plupart dénués de tout intérêt historique comme de toute élégance, ou du moins dont les plus instructifs ont déjà été transcrits dans plusieurs livres. Les Bénédictins, qui avaient conçu le projet d'insérer le roman du Rou dans la collection des monuments originaux de notre histoire, ont fini par

(1) Un abrégé du poème fut rédigé en 1301, par Jehan Vaillant de Poitiers, sur l'ordre de Pierre Le Sant, écuyer, conseiller du roi de France (Charles VI), et de sire Loys, duc de Bourbon. P—OT.

y renoncer.—III. *Chronique ascendante* des ducs de Normandie, en remontant de Henri II à Rollon; 314 vers alexandrins dont les manuscrits sont fort rares, mais que M. Pluquet a mis au jour dans le tome premier des *Mémoires de la société des antiquaires de Caen*, 1825, in-8°. Cet opuscule n'a été rimé qu'après l'an 1173, puisqu'il fait mention d'un fait arrivé en cette année. Nous devons observer qu'il diffère assez sensiblement du Brut et du Rou par le langage et par l'orthographe. Les quatre premiers vers du Rou y sont reproduits; mais on lit ici: *Mil chent è seisante ans*, au lieu de *mil et cent et soixante*, *Caem* pour *Caen*, *du Rou è de s'estrace* au lieu de *et de sa race*, etc.; les formes deviennent, à ce qu'il semble, plus picardes que normandes. — IV. *C'est comment la conception notre dame fut établie*: tel est dans un manuscrit de la bibliothèque du Roi le titre d'un poème de 1800 vers de 8 syllabes. La même bibliothèque en possède deux autres copies qui offrent beaucoup de variantes. L'auteur s'y donne le nom de maistre Guace et raconte comment la fête de l'immaculée Conception, souvent appelée *la feste as Normands*, fut instituée à l'occasion d'une vision miraculeuse qu'eut l'abbé Elsin ou Elfin sur un navire menacé d'un naufrage. Ducange et M. Brial en ont cité des fragments. « L'enthousiasme de la nouveauté, dit le » second de ces écrivains, s'empara » des beaux-esprits du temps, qui, à » l'exemple du chanoine de Baïeux, » s'exercèrent à qui célébrerait avec » plus d'art et d'éloquence les vertus » de la Sainte-Vierge. » C'est l'origine de l'académie des Palinods. — V. La *Vie de saint Nicolas* en vers de 8 syllabes: Hickes en a publié des extraits dans le *Thesaurus litteraturæ septentrionalis*. Wace, rimeur infatigable, avait laissé bien d'autres poèmes; des lais, et des servantois qu'on ne retrouve plus. En revanche, les copistes et les savants lui ont attribué certains ouvrages dont il n'est pas l'auteur: le *Chevalier aux lions*, qui est de Chrestiens de Troyes (*V.* Chrestiens, VIII, 453, 454); le roman d'*Alexandre*, versifié par Lambert-li-cors et Alexandre de Bernay; une pièce de vers sur l'origine de la famille d'Harcourt, production du quatorzième siècle. Les meilleures notices sur la vie et les écrits de Wace sont celles de Bréquigny (tome v des *Notices des manuscr.*), de M. Brial (*Hist. littér. de la Fr.*, tom. XIII, pag. 518-530); et de M. Pluquet, à la tête de ses *extraits* des romans du Rou. D—N—U.

WACHTER (Jean-George), philologue et archéologue allemand, né en 1673, fut d'abord employé au cabinet des antiques de Berlin. Il commença dès-lors à se faire connaître par quelques opuscules dans lesquels il donnait à-la-fois des preuves d'érudition et de goût, et il devint membre de la société royale des sciences. Bientôt cependant le peu d'encouragement que le gouvernement prussien accordait aux sciences l'obligea de quitter Berlin pour Leipzig, où il fut nommé conservateur des médailles et de la bibliothèque du conseil. C'est dans cette ville qu'il mit le sceau à sa réputation par la composition et la publication de plusieurs ouvrages d'une haute importance sur la musique et sur la langue allemande. Il mourut en 1757. Parmi ses écrits imprimés, on remarque: I. *De linguâ codicis argentei commentatio* (inséré dans la première continuation des *Miscellanea Berolinensia*. Ber-

lin, 1723, in-4°., première partie, p. 40-47). II. *Tyrannus in veteri gemmâ monstroso et portentoso emblemate repræsentatus* (dans la seconde continuation des *Misc. Berol.*, 1727, in-4°., tom. III, part. 3, n°. XI, pag. 342 et suiv.). III. *Glossarii germanici, continentis, etc., etc., ... specimen ex ampliori farragine decerptum*, Leipzig, 1727, in-8°. (échantillon du grand ouvrage qui suit). Les mots qui entrent dans cet essai y sont moins par un choix particulier de l'auteur que parce que le hasard les lui offrit les premiers. IV. *Glossarium germanicum continens origines et antiquitates totius linguæ germanicæ et omnium ejus vocabulorum vigentium et desitorum*, etc., Leipzig, Gleditsch, 1736, 1737, 2 vol. in-fol. Ce Dictionnaire, dont le titre seul annonce assez l'objet et l'usage, est très-estimé en Allemagne, où on le regarde comme un monument de linguistique générale. L'auteur s'y montre très-versé dans la connaissance des idiomes du Nord, ainsi que dans les langues orientales, et fait preuve d'une grande sagacité dans ses réflexions sur la part qu'il faut donner généralement à la raison et à l'usage dans la formation d'une langue; sur les rapports de l'allemand et du persan, sur l'origine des divers idiomes de l'Europe, sur les règles qui doivent présider à la recherche des étymologies. Il n'existe point en France de travail aussi savant et aussi achevé sur les étymologies de la langue française. V. *Archæologia nummaria, continens præcognita nobilissimæ artis quæ nummos antiquos interpretatur*, Leipzig, 1740, in-4°., et dans les *Nova acta eruditorum Lips.*, novembre, pag. 642-654. Wachter se propose ici d'éclaircir les principales difficultés relatives aux premières monnaies qui ont eu cours parmi les nations les plus connues. Le dernier chapitre est consacré à la correction de quelques passages de Pline relatifs aux monnaies. C'est la partie que l'auteur a travaillée avec le plus de soins; et là, il est bien supérieur au P. Hardouin qui dans sa volumineuse édition de Pline, ainsi que dans bien d'autres écrits, avait par trop donné carrière à son esprit paradoxal. On trouve dans le cours de l'ouvrage de Wachter plusieurs médailles gravées, dont quelques-unes étaient inédites; mais celles-là même ne différaient de celles que l'on connaissait déjà que par des monogrammes. VI. *De alphabeto naturæ et litterarum non naturalium à naturalibus origine animadversiones* (dans les *Nov. act. erud. Lips.*, juillet 1744). VII. *Naturæ et scripturæ concordia, commentario de litteris ac numeris primœvis illustrata et tabulis æneis depicta* (sans nom d'auteur); Leipzig et Copenhague, 1752, in-4°. Voy. *Nova acta erud.*, juin 1752; l'auteur de l'article semble avoir ignoré que l'ouvrage était de Wachter; mais les recherches des bibliographes allemands ont mis ce fait hors de doute. VIII. *Ad dissertationem eruditam viri clarissimi Joann. Swentoni de linguâ Etruriæ regalis vernaculâ Annotatiunculæ Io.* (*Joannis*) *G. Wachteri. Voy.* au surplus le *Journal des savants*.—Il ne faut pas confondre J.-G. Wachter, auteur du *Glossarium germanicum*, avec un autre savant de même nom qui publia en Hollande, sur l'analogie des dogmes juifs et de la doctrine de Spinosa, un ouvrage très-curieux, intitulé le *Spinosisme dans le judaïsme ou le*

monde divinisé par la religion judaïque actuelle et par sa cabale (en allemand), Amsterdam, 1699, in-8°. — George WACHTER, surintendant à Memmingen, mort vers 1730, laissa des *Poésies diverses sur le Jubilé*, publiées après sa mort, Memmingen, 1732, in-4°. P—OT.

WACKERBARTH (AUGUSTE-CHRISTOPHE, comte DE), feld-maréchal-général du roi de Pologne et de l'électeur de Saxe, appartenait à une famille noble du duché de Brunswick, déjà connue dans l'histoire, et dont il acheva de rendre le nom célèbre. Né dans le Mecklembourg, en 1662, il entra, en qualité de page, au service de l'électrice palatine Guillelmine-Ernestine de Saxe, qui devenue veuve l'emmena, ainsi que toute sa maison, à Dresde. L'enfant s'y plut tellement, qu'il manifesta le désir de ne jamais quitter le service des princes de Saxe. Ces sentiments, joints aux dispositions naturelles qu'il avait pour les sciences et pour les exercices du corps, et à ses progrès dans les mathématiques, engagèrent l'électeur (Jean-George III), à le faire voyager à ses dépens, lorsqu'il sortit des pages, puis à le placer dans l'artillerie. Le nouvel officier continua de se distinguer, et il avança rapidement jusqu'au grade de colonel. C'était au commencement du dix-huitième siècle, et vers l'époque où la possession du trône d'Espagne, vacant par la mort de Charles II, fit prendre les armes à l'Europe contre Louis XIV et son petit-fils (1701). Wackerbarth fut nommé major-général d'infanterie en 1702, et prit part, en cette qualité, aux deux campagnes qui eurent lieu cette année et la suivante dans l'électorat et sur les bords du Rhin. Vers la fin de 1704, on lui confia le commandement d'Haguenau qu'il s'occupa de fortifier et où il soutint, en 1706, un siége contre les Français. Mais la supériorité des troupes ennemies l'empêcha de prolonger une résistance inutile; et il se vit obligé de rendre la place. Pendant ce temps, et malgré cet échec, de nouveaux honneurs s'étaient accumulés sur sa tête; non-seulement il avait été nommé, par l'électeur, grand-maître de toute l'artillerie, intendant-général des bâtiments civils et militaires, commissaire-général des ports de la Baltique, mais il avait encore reçu de l'empereur Joseph Ier. le titre de comte de l'empire (26 août 1705). Il fut nommé, par son souverain, lieutenant-général, puis envoyé extraordinaire à Vienne, pour faire hommage à l'empereur de l'électorat de Saxe. De là Wackerbarth passa aux Pays-Bas, où la guerre se continuait avec la plus grande activité, et déploya beaucoup de talents et de bravoure devant Lille (1708), et au siége de Tournai, dont il contribua puissamment à accélérer la prise (1709). Ces services lui valurent de nouvelles faveurs: devenu membre du conseil privé, ministre-secrétaire, et général d'infanterie, il fut derechef envoyé à Vienne pour y stipuler les intérêts de son souverain, ou du moins pour veiller à ce qu'il ne se passât rien de préjudiciable à la Saxe pendant les derniers moments de l'empereur, et il ne partit de cette ville qu'après la mort de Joseph et l'élection de Charles IV, pour assister aux opérations militaires en Poméranie. Revenu, en 1712, à la cour de Dresde, il y resta deux ans entiers, étranger à la guerre qui d'ailleurs ne se poursuivait plus que mollement. Mais en 1715 il fut renvoyé dans la Poméranie, et con-

duisit, en qualité de commandant-général, le siége de Stralsund, où il ajouta encore à sa réputation par les connaissances et l'activité qu'il déploya. Le succès couronna ses efforts, et le 23 nov. la ville fut forcée de capituler. Chargé, l'année suivante, de mettre en bon état les fortifications de Varsovie et autres places démantelées par les événements de la guerre, il s'acquitta de cette tâche à la satisfaction générale. Wackerbarth ne réussit pas moins dans la négociation qu'il entama ensuite (1717), à Vienne, où il allait pour la troisième fois avec le titre d'ambassadeur, et il arrêta avec les ministres de la cour impériale les bases du mariage qui eut lieu depuis entre le prince électoral de Saxe et l'archiduchesse Marie-Josèphe, nièce de Charles VI. Enfin l'électeur lui témoigna combien il était satisfait de ses services en lui donnant le gouvernement de la ville de Dresde, et en le créant chevalier de l'ordre de l'Aigle blanc. Tant d'honneurs et de places avantageuses achevèrent de fixer le comte de Wackerbarth auprès d'un prince qui le chérissait. Il ne quitta plus Dresde que pour aller à Berlin prendre des arrangements relatifs aux transfuges; et plus tard, lorsque la guerre se ralluma en Europe, surtout au célèbre siége de Zeithayn, où il avait le commandement, il prouva que l'âge n'avait affaibli ni sa vigueur, ni son génie (1730). Trois ans après, le roi de Pologne, Frédéric-Auguste II, étant mort, et une diète convoquée par les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg ayant offert le trône à l'électeur de Saxe, sous le nom de Frédéric-Auguste III, ce fut encore le vieux feld-maréchal qui conduisit en Pologne les troupes saxonnes. Parti de la capitale de la Saxe, le 4 décembre 1733, il arriva heureusement à Cracovie, et assista au couronnement du nouveau roi. Mais diverses circonstances le forcèrent à quitter la Pologne presque immédiatement après la cérémonie. Il mourut à Dresde cinq mois après son retour, le 14 août 1734, et fut enterré dans la terre de Zabeltitz, qui lui avait été donnée quelques années auparavant. Le comte de Wackerbarth avait épousé Catherine Balbieni, veuve du margrave de Brandebourg: il la perdit en 1719; mais, n'en ayant point eu d'enfants, il adopta le fils qu'elle avait eu de son premier mariage. P—ot.

WADDING (Pierre), jésuite irlandais, né en 1580, à Waterford, en Irlande, s'expatria de bonne heure, et fut admis en 1600 chez les jésuites de Tournai. Il y enseigna successivement les humanités (1600-1604) et la philosophie (1604-1610); alla ensuite remplir la chaire de théologie de Louvain, et enfin se rendit à Prague, où, après quelques années de professorat, il fut nommé chancelier de l'université. Il exerçait les mêmes fonctions à Gratz en Stirie, et y joignait celles de professeur de droit canonique, lorsqu'il mourut le 13 septembre 1644, âgé de soixante-quatre ans. On a de lui: I. *Vers et observations critiques sur les sciences humaines* (*Carmina varia*, etc.). II. *Traité contre les hérétiques.* III. *Brevis refutatio calumniarum quas collegio societatis Jesu pragensi impegit scriptor famosi libelli, cui titulus Flagellum jesuiticum*, Neisse, 1634, in-4°. IV. *Tractatus de incarnatione*, Anvers, 1634, in-4°. V. *Tractatus de contractibus*, Gratz, 1644, in-4°. VI. Un *Discours* latin sur le couronnement de l'empereur Ferdinand III. P-or.

WADDING ou WADING (le P. Luc de), historien et biographe de l'ordre de Saint-François, naquit en 1588, à Waterford, d'une famille noble, et peut-être la même que celle du précédent. Les troubles qui désolaient l'Irlande à cette époque ayant engagé ses parents à le conduire en Espagne, il y fit ses études, et montra tant d'aptitude pour les langues anciennes, et principalement pour la langue latine, qu'à treize ans il pouvait écrire en vers et en prose avec la même facilité. Matthieu Wadding, son frère, l'emmena ensuite au séminaire irlandais de Lisbonne, où il resta six mois (1603). L'année suivante il embrassa la règle des frères Mineurs ou Cordeliers, n'ayant encore que seize ans; et ne tarda pas à se concilier l'estime de ses supérieurs par la précocité de ses talents, et par son ardeur infatigable pour l'étude. Il professa la théologie pendant quelques années à Salamanque. La réputation qu'il s'acquit dans cet emploi engagea Ant. de Treio, ancien vicaire-général de l'ordre, évêque de Carthagène et ambassadeur extraordinaire de Philippe III à la cour de Rome, relativement à l'affaire de l'immaculée conception, à se faire accompagner de Wadding dans les deux voyages qu'il fit en cette capitale du monde chrétien. Il y fut pourvu d'une chaire de théologie, et de plus y exerça quelque temps les fonctions de procureur de son ordre, et de commissaire-général des nations allemande et française. Plein de zèle pour les intérêts de ses confrères, il parvint à les mettre en possession du couvent de Saint-Isidore; et avec la protection du cardinal Ludovico Ludovisi, neveu du pape Grégoire XV, le fit convertir en un collége (1628) pour les Irlandais. Il fut le premier supérieur de cet établissement qui dut à ses soins une nombreuse bibliothèque, et ne négligea rien pour exciter l'émulation parmi ses confrères. En 1625 avait paru le premier volume de ses Annales de l'ordre de Saint-François. Les recherches auxquelles il se livrait, pour continuer ce grand ouvrage, ne l'empêchèrent pas de se charger de différentes missions, dont il s'acquitta toujours avec succès. Il fit successivement partie de diverses congrégations, et reçut, dans plusieurs circonstances, des témoignages d'estime des souverains pontifes et des membres les plus distingués du sacré collége. Le P. Wadding mourut à Rome le 18 nov. 1657, à l'âge de soixante-neuf ans, avec la réputation d'un bon religieux et d'un savant du premier ordre. On lui doit les éditions des *Opuscules* de saint François d'Assise, réduits en forme de *Manuel* (*in Enchiridii formam redacta*), Lyon, 1637, in-24 (*V.* François, XV, 456); des *Sermons* de saint Antoine de Padoue (*V.* ce nom, II, 277); des *OEuvres* de J. Scot (*Voy.* Duns, XII, 250); des *Commentaires* du P. Ange Du Pas, sur les Évangiles de saint Marc et de saint Luc; des *Concordances de la Bible* de saint Antonin; des *Offices* particuliers de plusieurs saints, omis dans le Bréviaire romain, entre autres de ceux de l'église de Pouzzoles, Rome, 1649, in-4°.; de la *Jacobiade* (poème héroïque latin) de J.-B. Petruccio, Lyon, 1641, in-8°., etc. Ses ouvrages sont: I. *De hebraicæ linguæ origine, præstantiâ et utilitate opusculum.* Il publia cette Dissertation (1) sous le nom

(1) Le P. Wadding nous apprend lui-même qu'il est l'auteur de cette pièce dans sa *Biblioth.*, art.

de Luc Gnadinus, professeur à Salamanque, dans les préliminaires des *Concordances hébraïques* du P. Calasio (*V.* ce nom, VI, 505). II. Πρεσβεία *sive legatio Philippi III et IV, Hispaniar. regum, ad summos pontifices Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII, pro definiendâ controversiâ immaculatæ conceptionis B. Mariæ Virginis*, Louvain, 1624, in-fol., rare. III. *Apologeticus de prætenso monachatu Augustiniano S. Francisci, in quo deteguntur et refelluntur varii errores ex hâc unâ controversiâ exorti*, Madrid, 1625, in-4°.; réimprimé à la fin du premier volume des *Annales ordin. Minor.*, édition de 1628; et à Lyon, en 1641, in-8°., avec une *Réponse* au P. Th. Herrera, religieux Augustin, l'un des contradicteurs de Wadding. Cet ouvrage a été traduit en espagnol par le P. Navarro, Madrid, 1625, in-4°. IV. *Annales ordinis Minorum*, Lyon et Rome, 1628-54, 8 vol. in-fol. C'est l'histoire la plus détaillée et la plus exacte que l'on ait de l'ordre de Saint-François, depuis son institution en 1208 jusqu'à l'an 1540. Le P. Fr. Harold, Cordelier, ami de Wadding et de Nicolas Antonio (*Voy.* la préface de la *Bibl. Hispan. nova*), en a publié l'*Abrégé*, en latin, Rome, 1662, 2 vol. in-fol., et le P. Sylv. Castet, en français, Toulouse, 4 vol. in-4°. (les deux premiers vol., 1680; les deux autres, 1682-83). Malgré tous les soins qu'il avait apportés dans ses recherches, Wadding avait laissé glisser quelques erreurs dans son ouvrage; elles ont été rectifiées par le P. Ant. Melissan dans un *Supplément* aux Annales des frères Mineurs, Turin, 1710, in-fol., et Salamanque, 1728, 2 vol. in-fol. Le P. Jos. Mar. Fonseca (*V.* ce nom, XV, 173) donna une seconde édition de l'ouvrage de Wadding, refondue, corrigée et augmentée, Rome, 1731-45, 19 vol. in-fol.; cette édition est ornée du portrait de l'auteur et de sa *Vie* par le P. Harold. V. *Vita B. Petri Thomæ Carmelitæ, patriarchæ constantinopolitani*, Lyon, 1637, in-8°. VI. *Vita J. Duns Scoti*, ibid., 1644, in-8°. VII. *Scriptores ordinis Minorum, quibus accedit Syllabus eorum qui ex eodem ordine pro fide Christ. fortiter occubuerunt*, Rome, 1650, in-fol., très-rare. On a signalé de nombreuses inexactitudes et des omissions dans cet ouvrage; mais il n'en est pas moins très-utile; et les diverses tables que l'auteur a mises à la suite en rendent l'usage commode. Le P. Jean de Saint-Antoine a publié un *Supplément* à la bibliothèque de Wadding, Salamanque, 1728, in-4°., et l'a refondue entièrement dans la *Bibliotheca universa franciscana*, Madrid, 1732, 3 vol. in-fol. (2). VIII. *Immaculatæ conceptionis B. Mariæ Virginis non aversari ejus mortem corporalem opusculum*, Rome, 1655, in-8°. ouvrage curieux et très-rare. Le P. Wadding promettait plusieurs autres ouvrages dont on trouve les titres dans la *Bibl.* de l'ordre des frères Mineurs, 239-40. Suivant Chalmers la seule tache à sa réputation, c'est d'avoir encouragé la rébellion et le massacre d'Irlande en 1641. W—s

Calasio, p. 250; après avoir analysé les *Concordances hébraïques* de cet auteur, il parle des soins qu'il prit de l'édition : *Præmissis à me omnibus præliminaribus etiam iis quæ sub aliorum nominibus præleguntur.*

(2) Le P. Liron a intitulé un chapitre de ses *Singularités historiques*, III, 358 : *Additions à la bibliothèque des frères Mineurs* de Wadding; mais il ne contient qu'un bien petit nombre d'articles.

WADHAM (Nicolas), chevalier d'Edge et de Merrifield et fondateur du collége qui porte son nom à Oxford, était natif du comté de Sommerset, mais originaire du Devonshire, où sa famille avait tenu un rang distingué. On a peu de détails sur sa vie. Selon Wood, il fut élevé au collége du Christ à Oxford, où il entra vers 1548. Il hérita ensuite d'une fortune considérable (3000 l. st. ou 75,000 fr. de rente), et prit dès-lors la résolution d'en consacrer la plus forte partie à un établissement d'utilité publique. Son premier dessein était de fonder à Venise un collége en faveur des jeunes Anglais attachés à la communion romaine; ce qui donne à penser qu'il avait été élevé dans les principes de la foi catholique. Mais il paraît qu'il changea d'opinion, puisqu'à la persuasion d'un de ses amis, nommé Grange, il substitua à son projet primitif celui d'établir dans Oxford un nouveau collége, à l'instar de ceux qui y étaient déjà élevés, et où la religion anglicane rétablie par la reine Élisabeth était enseignée avec ce zèle qui caractérise les néophytes. Il rencontra beaucoup d'obstacles dans l'exécution de son entreprise, et eut le regret de sentir sa fin approcher avant de l'avoir terminée. Il mourut en 1609; mais la persévérance de sa femme, à laquelle il avait légué sa philantropie ainsi que ses richesses, aplanit toutes les difficultés, et le nouveau collége, commencé en 1610, fut ouvert en 1612. Lady Wadham mourut six ans après, et fut enterrée à côté de son époux, dans le cimetière d'Ilminster (comté de Sommerset). *Voy.*, sur l'érection du collége de Wadham, Wood, *Colleges and Halls;* Chalmers, *Histoire d'Oxford*, tome II, etc. P—ot.

WADJIH-EDDYN MAS'OUD (Khodjah), second prince de la dynastie des Sarbedariens dans la Perse orientale, succéda, l'an 738 de l'hégire (1337) de Jésus-Christ, à son frère, dont personne cependant ne lui imputa la mort funeste (*Voy.* Abdel-Rezzak). Mas'oud fut un prince vaillant, habile, long-temps heureux dans toutes ses entreprises, et le plus célèbre, le plus puissant de sa dynastie. Quoiqu'il n'eût que douze mille hommes de troupes réglées et sept cents esclaves turcs, il vainquit Argoun Chah Djoun-Korbani, prince de Kelath, et s'empara de Djam et de Nischabour. Il osa attaquer avec ces faibles forces Toga-Timour-Khan, prince de la race de Djenghyz-Khan, lequel, après avoir occupé le trône de Houlagou en Perse, se trouvait, par suite des révolutions qui désolaient cet empire, réduit à ne régner que dans le Djordjan et le Mazanderan. Toga-Timour avait cependant une armée de soixante-dix mille hommes; mais elle fut taillée en pièces par Wadjih-Eddyn. Ce dernier s'était attaché au Cheikh Haçan-Djouzi, dont il était devenu le disciple. Il l'avait eu auprès de lui dans cette campagne, et il le conduisit encore dans une expédition qu'il entreprit contre Melik-Azzeddyn Houcein, prince des Molouk-Kurts, qui régnait à Herat et dans les parties les plus orientales de la Perse. Dans la bataille qui se livra le 13 safar 743 (18 juil. 1342), Wadjih-Eddyn remporta d'abord la victoire; mais la mort du Cheikh Haçan qu'un soldat sarbedar assassina par son ordre, devint fatale à sa réputation et à sa puissance. Melik-Azzeddyn rallia ses troupes et força les Sarbedariens à prendre la fuite. Resté maître d'une grande partie du Khoracan,

Mas'oud envahit Rostemdar et Firouzcouh ; mais au retour de cette campagne, il tomba dans une embuscade que le prince de Rostemdar lui avait dressée, et il y périt, à la fin de rabi 1er. 745 (août 1344), avec la plus grande partie de son armée, après un règne de sept ans ; ses états s'étendaient depuis Djam jusqu'à Damegan, et depuis Khabouchan jusqu'à Terscheiz. A sa mort la principauté de Sebzwar fut livrée à l'anarchie. Son fils Louthf-Allah, à cause de sa jeunesse, fut exclus du trône qui, dans l'espace de seize ans, fut occupé par huit princes qui avaient été officiers de son père, et qui furent tous déposés ou assassinés. Deux seulement méritent d'être distingués. L'un, Khodjah Schems-Eddyn Aly, fut habile, savant, brave et libéral ; il soutint la gloire des Sarbedariens et l'intégralité de leurs possessions par un traité de paix qu'il conclut avec Toga-Timour. Affable et bienfaisant envers le peuple, il poussait la sévérité jusqu'à la cruauté pour réprimer la débauche et le libertinage ; car on prétend qu'il avait ordonné de jeter les filles publiques dans des fours allumés. Il fonda à Sebzwar une belle mosquée, et de vastes greniers où un chameau chargé pouvait monter jusqu'au toit. Après un règne de cinq ans, il fut tué par des officiers que ses paroles dures et grossières avaient soulevés. — Khodjah Yahia Kerabi, son successeur, augmenta les états des Sarbedariens par la conquête de Thous ou Meschehd, qu'il enleva aux Djoun-Korbani, et dont il fit rouvrir les canaux, pour y ramener l'abondance. Une armée envoyée par Cazan Khan, souverain de la Transoxane, s'étant avancée dans le Khoraçan, s'en retourna sans commettre aucune hostilité, sur la nouvelle que Kerabi se disposait à la recevoir. Ce prince était pieux et dévot, mais cruel, téméraire et sujet à des accès de folie et de fureur. Il fut assassiné par ses propres parents, après avoir régné quatre ans et demi. — Louthf-Allah, fils de Wadjih-Eddyn, placé enfin sur le trône, en 761 (1360), aux acclamations de tous les habitants de Sebzwar, en fut précipité au bout d'un an, par Pehlevan Haçan Damegani, son général, qui le relégua dans un château où il le fit périr. — Khodjah Aly Mowaied ordonna la mort de l'usurpateur en 766 (1364-5), et prit sa place. Malgré son élévation, il ne changea rien à la simplicité de ses habitudes domestiques, et, quoiqu'il ne perçût que deux ou trois pour cent d'impôts en nature sur ses sujets, il faisait de continuelles et abondantes aumônes aux malheureux, et sa table était ouverte à tout le monde. Aly Mowaied répara la perte de Thous par la conquête de Terschiz, du Kouhestan et de Tabas Khileki. Attaqué par l'émir Weli, souverain du Mazanderan, il implora le secours de Tamerlan, alla au-devant de lui jusqu'à Serakhs l'an 782 (1380), et gagna son amitié. Lorsque ce conquérant eut soumis le Khoraçan, Aly Mowaied en refusa la souveraineté : dégoûté des grandeurs, il ne songea qu'à s'attacher à la personne de ce monarque, et lui demeura constamment fidèle. Il mourut âgé de soixante-treize ans, en 788 (1386), dans le Khouzistan, après en avoir régné dix-sept, et fut le dernier prince des Sarbedariens. A—T.

WADSTROEM (Charles-Bernard), né à Stockholm en 1746, entra au service, en qualité d'ingénieur, dès qu'il eut fini ses études. Ses con-

naissances en mécanique et en minéralogie lui firent obtenir en 1767 et 1768 la direction des ouvrages ordonnés pour rendre navigable la cataracte de Trolhetta ; et, en 1769, il fut chargé de l'exploitation des mines de cuivre d'OEdvilaberg. Plus tard il obtint la place de contrôleur de l'or et de l'argent. En 1787, le desir d'augmenter le domaine de la géographie et la persuasion où il était de trouver un peuple chrétien dans l'intérieur de l'Afrique, idée qu'il avait puisée dans les écrits de Swedenborg, lui firent entreprendre le voyage de cette partie du monde. Ayant persuadé au docteur Sparman et à Arrhénius, officier d'artillerie, de l'accompagner, tous trois s'embarquèrent au Havre au mois d'août 1787. Arrivés au Sénégal, ils firent quelques excursions dans les environs du fort Saint-Louis, et s'occupèrent de recueillir des renseignements sur les pays qu'ils avaient le dessein de parcourir; ils les jugèrent peu favorables à leur projet; croyant trouver plus de facilités aux établissements anglais situés plus au sud, ils les visitèrent successivement jusqu'à Sierra-Leone ; là se termina leur voyage. Wadstrœm revint en Europe vers la fin de 1788, et aborda en Angleterre. A cette époque on commençait à s'occuper dans le parlement de la question relative à l'abolition de la traite des nègres. Wadstrœm fut appelé au conseil privé, et produisit à l'appui de ses déclarations le journal de ses opérations en Afrique. Les importantes observations qu'il avait faites parurent à-la-fois utiles et intéressantes ; elles furent souvent citées dans les débats que la grande discussion sur l'abolition de la traite fit naître au sein du parlement. On doit même à la force de ses opinions philantropiques les établissements agricoles de Sierra-Leone et de Boulama. Les démarches de Wadstrœm auprès du gouvernement anglais pour l'établissement d'une colonie sur la côte occidentale d'Afrique, qu'il n'avait point perdu de vue, furent vivement appuyées par des personnes de haute considération, et il obtint, en 1789, l'autorisation de partir pour une expédition secrète. On lui devait dès-lors un petit traité extrait de son journal, sous le titre d'*Observations sur la traite des nègres, faites dans un voyage à la côte de Guinée*, publié en 1789, in-4°., en anglais. En 1794, il fit paraître un nouveau plan pour la côte occidentale d'Afrique, accompagné de réflexions franches et justes sur la culture et le commerce, et la description succincte des établissements qui étaient déjà formés ou commencés. Cet ouvrage est intitulé en anglais, *An essay on colonisation* (*Essai sur la colonisation*), Londres, 1794. Il en existe une traduction en français (par C. Pougens), sous le titre de *Précis sur l'établissement des colonies de Sierra-Leone et de Boulama, à la côte occidentale de l'Afrique*, Paris, 1798, in-8°. Il contient une réunion de matériaux qui ont tous rapport à l'Afrique. Les observations pratiques et les spéculations théoriques d'une infinité d'auteurs s'y trouvent rassemblées, mais sans ordre et sans méthode. Le style de l'auteur est fatigant, sans liaisons et plein de redites. Ses réflexions sont souvent originales, mais ses idées ne sont pas toujours claires et bien définies. On rapporte que le général Buonaparte, en partant pour l'Égypte, voulut avoir un exemplaire de cet ouvrage :

mais la difficulté des communications avec l'Angleterre ne lui permettant pas de s'en procurer un, l'auteur, qui était alors à Paris, lui offrit le seul qui lui restât. Wadstrœm était un des plus grands admirateurs de cette étonnante expédition, au succès de laquelle il était persuadé que la civilisation de l'Afrique et la liberté de l'Asie étaient attachées. Cet homme généreux mourut en 1799. Presque tous ses plans philantropiques étaient romanesques et impraticables, mais on y reconnaissait les vues libérales d'un homme vertueux. On lit, dans l'*Annual register* pour 1799, une notice sur sa vie, par Miss Helena William. - J—B.

WÆCHTLER (Jacques), l'un des écrivains les plus habiles et les plus féconds du protestantisme, naquit à Grimme le 17 septembre 1638, et fut élevé à l'académie de Wittemberg, où, dès qu'il eut achevé son cours de philosophie, on le reçut bachelier, et ensuite (1660) maître-ès-arts. Cinq ans après, il fut nommé professeur-adjoint à la faculté de philosophie, et, après avoir pendant un an rempli la chaire avec honneur, il quitta le chef-lieu de l'université pour aller occuper à Oschatz la place d'archidiacre (1666). Il passa ensuite avec le titre de surintendant à Gommern, puis à Beltzig, et mourut, dans cette dernière ville, le 4 novembre 1702. C'était un homme probe, actif, d'une assiduité et d'un zèle à toute épreuve. Il s'exprimait avec une grande facilité, et telle était son ardeur dans l'exercice du saint ministère que, selon les calculs de ses amis, pendant les dix dernières années de sa vie, il monta trois mille fois en chaire; et il composa dans le même temps un grand nombre d'ouvrages théologiques et polémiques, en latin et en allemand. Les principaux sont: I. Cinq opuscules contre Spener, intitulés: 1°. *Chiliasticæ vanitatis demonstratio* (où il bat en ruine le système des Millénaristes); 2°. *De cathedrâ confessionali*; 3°. *Arcana Chiliasmi moderni*; 4°. *Pensées sur les versets* 1 *et* 2, etc., *du premier chapitre de l'Apocalypse, ainsi que sur l'abus chiliastique de cette source, contre l'espérance d'un temps meilleur, prêchée par Spener* (en allemand, Bedencken ueber Apoc., I, 1, sq. samt Chiliastichen, etc.); 5°. *Réponse à cette question*: Pourquoi Spener ne veut-il pas répondre? (aussi en allemand). II. Le *Véritable* Memento, disce, gaude mori *du christianisme luthérien, tiré des évangiles des dimanches et fêtes*, Leipzig, 1721, in-8°. (en allemand). III. *Harmonia sacra paracletica* ou *Consolation spirituelle par excellence de la nécessité de mourir*, etc. (en allemand). IV. Des *Sermons* et *Discours funèbres* (en allemand). V. *Oratio de Victoriâ Lipsiensi*. VI. *Collegium logicum repetitorum*. VII. *Præfatio ad concordiam lankischianam*. VIII. Les *Trois pénitents chrétiens*. IX. *Monuments de Beltzig*. X. Une vingtaine de *Dissertations* latines, parmi lesquelles les plus importantes sont, en fait de politique: *De juramento principis, de jure vitæ et necis, de summâ potestate circa fodinas metallicas, de jure creandi magistratus et de civitate subjectâ reipublicæ*; en histoire: *De Charidemo Darii Persarum regis consiliario*, et *de vitâ Romuli*; enfin, en philosophie: *De causâ instrumentali, de eodem et diverso, de essentiâ et essentiali*. Au reste on trouvera la nomenclature minutieuse de tous ces

opuscules dans la *Biographie des savants* de Jœcher, vol. IV, p. 1765, édit. de Leipzig, 1751. V. aussi *Acta erudit. Lipsiensium*, année 1705, p. 171, et son éloge (*Memoria Jac. Wœchtleri renovata*), par Chr.-Ern. Mussigk, dans les *Memoriæ theologorum* de Pipping, Dec. IX, pag. 1458. P—or.

WÆCHTLER (Christfried), jurisconsulte allemand, naquit à Grimme, ainsi que le précédent, et probablement de la même famille, le 18 novembre 1652, quatorze ans seulement après le théologien dont on vient de lire la vie. On voit par là dans quelle erreur sont tombés ceux qui, abusés par la similitude des noms et prénoms, ont cru que Jacques Wœchtler le théologien était le même que Jacq. Wœchtler, père de Christfried. Celui-ci n'a d'autre titre à la célébrité que l'honneur d'avoir donné à l'Allemagne un homme célèbre, et d'avoir préparé ses succès par une excellente éducation. En 1664, il plaça son fils, alors âgé de douze ans, à l'école du prince à Meissen, puis à l'université de Leipzig. Le jeune Christfried s'y livra simultanément et avec un zèle infatigable à l'étude de la philosophie et de la jurisprudence; et tels furent ses progrès, que, dans les diverses dissertations qu'il soutint en achevant ses cours, il donna la plus haute idée de ses talents. Il se détermina ensuite à suivre la carrière du droit, et, après avoir appris les principes de la jurisprudence dans les codes et commentaires, il se livra quelque temps à la pratique dans la ville de Dresde, puis il retourna suivi de quelques élèves en droit à l'académie de Leipzig, où dès-lors il publia plusieurs traités et dissertations qui ajoutèrent encore à l'opinion que l'on avait conçue de son habileté. Ses débuts au barreau, en 1677, y mirent le comble, et l'éclat avec lequel il plaida le fit admettre comme secrétaire de service auprès du comte de Taube, membre du conseil privé de l'électeur de Saxe. Trois ans après il reçut le bonnet de docteur en droit à Wittemberg, et il continua de plaider avec non moins de succès que de talent; enfin, il acquit autant de renom comme jurisconsulte érudit que comme avocat éloquent. Il s'appliquait en même temps à d'autres travaux, approfondissant pour se délasser la théologie et la littérature. C'est au milieu de ces occupations variées qu'il mourut le 5 septembre 1731, âgé de soixante-dix-neuf ans. Parmi ses ouvrages, qui sont très-nombreux, nous indiquerons: I. *Liber ad Nicetam Epilium* (pseudonyme), *et G. G. L.* (Leibnitz), *de veteri jure enucleando.* Une réfutation de ce livre parut peu après sous le titre d'*Animadversiones*, etc., etc., par Nicanor Autodidactos (nouveau pseudonyme), 1688. II. *Amœnitates florentinæ in Lælii Taurelli annotata digestorum Florentinorum.* III. *Commentarius ad singulas leges tituli Digestorum de evictionibus.* IV. *Lectiones Grotianæ cum stricturis* (contre le traducteur de Grotius). V. *Vindiciæ Ziegleri contra stricturas Henrici Hennings ad Grotium de Jure belli et pacis* (en réponse au livre de Ziegler, intitulé *Not. ac observat. ad Hug. Grotii lib. de Jure*, etc., Strasbourg, 1706, in-8°) VI. *Ad Ulpianum, de gradibus culpæ in contractibus* (Thèse de réception à la faculté de droit de Wittemberg), Wittemberg, 1680, in-4°. VII. *De iis quæ patres concilii Tridentini dixerunt pro veritate evangelica*

secundùm historiam Sfortiæ Pallavicini. VIII. *Epistola contra Spencerum theologum anglum de Cancellariis veterum*, Dresde, 1705, in-4°. IX. *Epistola ad Baronem à Miltitz de circumcisione*, Dresde, 1692, in-fol. X. *Observationes ad Laurent.-Theod. Gronovii historiæ ff. authenticæ cap.* 19 (inséré dans les *Acta eruditorum*, ann. 1713, p. 205). XI. *Cogitata de S. Hieronymi epist.* LXXXV *ad Evagrium* (dans les *Acta erudit.*, ann. 1717). On peut consulter, pour plus de détails, Jœcher, *Dict. univ. des sav.*, vol. IV, p. 1765, éd. de Leipzig, 1751; l'*Eloge funèbre de Wæchtler*, par D. Jean Alemannus, et les *Acta erudit.*, dont il fut long-temps un des principaux collaborateurs, 1733, pag. 91. Christ.-Henri Trotz donna une collection de quelques-uns de ses ouvrages, sous le titre d'*Opuscula juridico-philologica rariora*, Utrecht, 1733, in-8°., avec une préface. — Plusieurs autres écrivains allemands ont porté le nom de Wæchtler. Les plus remarquables sont, 1°. Jean-Conrad WÆCHTLER, ou WICHTLER, qui, vers l'an 1659, publia un volume in-folio sur la grandeur et la chute de l'homme, intitulé *Homo oriens et occidens, libris II, quorum primus*, etc. (on peut deviner par ces seuls mots du titre que le théologien n'est point excellent latiniste, et la lecture de son livre fait voir que le latiniste est fort mauvais théologien); 2°. Gaspard WÆCHTLER, auteur d'un *Exposé des principes fondamentaux et des maximes politiques de la république de Hollande et de la Frise occidentale* (en allem.: *Anweisung der heilsamen politischen Gründe*, etc.); 3°. André-Georges WÆCHTLER, estimé pour ses *Antiquitates Hebræorum de israeliticæ gentis origine, fatis*, etc., Gœttingue, 1733, in-8°., 2 vol.; 4°. Jean-Christophe WÆCHTLER, éditeur d'un *Recueil de poèmes latins et allemands*, sur la passion et la mort de Jésus-Christ, Zerbst, Gœking, 1736, in-8°. Il publia aussi *Manuel commode contenant la manière de se conduire galamment dans le monde*, un *Dictionnaire du bon ton*, etc., Leipzig, 1758, in-8°., franç.-allemand.

P—OT.

WAEL (LUCAS DE), peintre, naquit à Anvers en 1591. Son père, Jean de Wael, peintre distingué, né en 1557, dans la même ville, élève de François Fanck, et mort jeune, lui donna les premiers éléments de son art; mais il se perfectionna sous Breughel de Velours, dont il imita la manière avec succès. Il parcourut, pendant plusieurs années, la France et l'Italie, laissant dans ces deux contrées, et particulièrement à Gênes, des preuves de son talent dans de grands et beaux ouvrages, tant à fresque qu'à l'huile. Il se plaisait à représenter dans ces paysages des rochers escarpés, des chutes d'eaux, des orages. Ses tableaux éclairés, soit par la lumière du soleil couchant ou du soleil levant, soit par la lueur de la foudre et des éclairs, frappent par leur naturel et l'exactitude de l'imitation. Wael, au retour de ses différents voyages, se fixa dans sa ville natale où il mourut en 1676. — Corneille de WAEL, frère du précédent, naquit à Anvers en 1594, et fut aussi l'élève de son père; il se perfectionna successivement sous différents maîtres. Il ne tarda pas à acquérir la réputation d'un excellent paysagiste, et ses tableaux furent très estimés par le choix des sites, l'entente de la perspective linéaire et aérienne

et la perfection de l'exécution. Mais c'est surtout comme peintre de batailles qu'il se fit remarquer. Le duc d'Arschot l'appela près de lui, et le nomma son premier peintre. Il fit en Espagne, pour le même seigneur et pour le roi Philippe, plusieurs tableaux qui ajoutèrent encore à sa réputation. Peu d'artistes ont mieux peint les batailles; il représentait avec un égal talent les siéges, les attaques, les déroutes; sa composition est abondante, ses expressions sont vraies, ses groupes bien disposés, et sa couleur brillante et harmonieuse. Cependant on doit convenir qu'il n'a jamais su se préserver du goût flamand dans la forme et l'expression de ses figures, ni même dans les costumes. Le desir de se perfectionner l'engagea à suivre son frère dans le voyage que fit ce dernier en Italie; et il eut occasion de donner dans ce pays des preuves fréquentes de son talent. Une de ses principales compositions représente l'attaque d'une forteresse, où l'on distingue entre autres objets un officier monté sur un cheval gris : cette composition, dont Houduker fait un éloge particulier, et qu'on acquit de son temps à Amsterdam, se trouve aujourd'hui en Angleterre dans le cabinet du docteur Robertson. Corneille de Wael mourut à Anvers en 1662, quatorze ans avant son frère aîné Lucas. P—s.

WAEL DE VRONESTEIN (GUILLAUME), jésuite, né à Utrecht, en 1582, d'une famille distinguée, professa les quatre vœux de la société à Rome, et remplit long-temps, dans cette ville, les fonctions de prédicateur. Il revint ensuite dans sa patrie, et fut promu à plusieurs dignités importantes de son ordre. Recteur à Utrecht, puis à Louvain, et enfin à Bruxelles, il fut de plus nommé deux fois provincial, et assista, en cette qualité, à deux assemblées générales de l'ordre, à Rome, ainsi qu'à plusieurs autres réunions monastiques. Sa capacité pour les affaires et sa piété égalaient son éloquence et ses talents pour la prédication. Fabio Chigi, nonce en Allemagne et depuis pape sous le nom d'Alexandre VII, avait conçu pour lui la plus haute estime; et quand par la suite le choix du conclave l'eut porté au siége d'Innocent X, il se plut à lui en donner des marques honorables. La Belgique dut à ce respectable religieux plusieurs réformes et institutions avantageuses, à la tête desquelles il faut placer un établissement de jeunes femmes, destiné à donner gratuitement des instructions chrétiennes aux jeunes filles dans les églises. Wael de Vronestein mourut à Bruxelles le 31 août 1659. On a de lui plusieurs ouvrages ascétiques, entre autres, I. *Corona sacratissimorum Christi vulnerum XXXV considerationibus illustrata*, Anvers, 1649, in-8°., et Bruxelles, 1657, in-4°. (2e. édit., augm.). Cet ouvrage avait été, dans l'intervalle, traduit en flamand, et publié à Anvers, 1654, in-8°. II. *Abrégé de l'histoire de la croix* (en flam.), Anvers, 1649. III. *Lettre aux jeunes dames qui travaillent à instruire chrétiennement dans les églises*, etc., Bruxelles, 1656. Cette Lettre eut une seconde et une troisième édition. — Il ne faut pas confondre l'auteur, objet de cet article, avec un autre jésuite belge, nommé Jean WAEL ou WAELS. Ce dernier était d'Hazebrouck dans la Flandre française, et fit ses études à Douai, au collége des Jésuites, dont il goûta tellement les instructions; qu'il résolut de devenir un des leurs. Effectivement il se rendit à Rome, malgré

le vœu de ses parents, qui voulaient le détourner de ce qu'il regardait comme sa vocation (1588), entra dans la société, puis revint à Douai, où il occupa la chaire de philosophie, puis à Dunkerque, où il mourut le 8 janvier 1628. On n'a de lui qu'un Recueil de *Litanies de saint Joseph*, en espagnol. P—ot.

WAEYEN. *Voy.* WAAJEN.

WAFER (LIONEL), né à Londres vers 1640, s'embarqua en 1677, comme chirurgien, sur un vaisseau qui faisait voile pour l'île de Bantam. Tout ce qu'il vit dans ce voyage lui inspira le desir d'en voir davantage. Il repartit, en 1679, pour l'Amérique, et exerça son état de chirurgien à la Jamaïque, jusqu'à ce qu'il eût occasion de s'embarquer avec les corsaires Cook et Linch, qui en rencontrèrent d'autres le long de la côte de Carthagène, et notamment le célèbre Dampier. Il prit part à toutes les expéditions qui eurent lieu dans la mer des Antilles et dans le grand Océan. Il traversait l'isthme de Panama en 1681, lorsqu'une blessure qu'il reçut au genou, par de la poudre enflammée, le mit hors d'état de suivre ses compagnons. Il fut abandonné dans l'isthme de Darien, avec quatre autres Anglais, à la merci des Indiens sauvages; ceux-ci le guérirent. Wafer vécut quelque temps avec eux, allant tout nu, et ne se nourrissant que de chasse et de pêche, à leur manière. Il obtint enfin avec peine la permission de partir avec ses compagnons, sous la promesse d'amener d'Angleterre des chiens, et de venir épouser la sœur du chef. Un vaisseau de Dampier le recueillit en 1684. Il s'en sépara en 1685, et resta sous le capitaine Davis, avec qui il continua la piraterie dans la mer du Sud. Il quitta ce métier en 1688, et vint aborder à Philadelphie, dans l'intention de s'y établir; mais, deux ans plus tard, il changea d'avis, et retourna en Angleterre en 1690. Son *Voyage*, imprimé à Londres, en 1699, in-8°, fig., et publié de nouveau en 1704, avec le récit de l'expédition du capitaine Nath. Davis aux mines d'or, a été traduit en français, par Montirat, Paris, 1706, in-12; en allemand, Halle, 1759, in-8°., et en suédois, par S. Oedmann, Upsal, 1789, in-8°. Ce livre contient la meilleure relation que l'on ait encore donnée de l'isthme de Darien, des Indiens qui l'habitent, et de ses productions naturelles. On y trouve beaucoup de particularités intéressantes, et d'excellentes observations sur la Nouvelle-Espagne. Ces dernières lui avaient été communiquées à Londres même par un capitaine espagnol qu'il avait connu autrefois au détroit de la Sonde. Z.

WAGA (THÉODORE), historien polonais, naquit, en 1739, dans la province de Mazovie. Ayant fait ses études à Szczuczyn, dans le collége des Piaristes, il embrassa leur ordre. Destiné à l'enseignement, il occupa avec distinction les chaires de littérature, d'histoire et de droit dans les colléges des écoles-pies, où il fut envoyé. Son *Histoire des princes et rois de Pologne, avec des notions géographiques sur ce royaume* (en polonais), parut à son insu, en 1767, à Suprasl. L'auteur, ayant revu son ouvrage, le publia sous ce titre : *Histoire abrégée des princes et rois de Pologne, avec des observations sur ce que la nation a fait pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, par Théod. Waga, prêtre des écoles-pies*, Varsovie, 1770, in-8°. De son vivant, Waga vit cet ou-

vrage se répandre dans toutes les écoles du royaume. Les éditions se succédaient rapidement. Comme elles étaient faites à l'imprimerie que les Piaristes avaient à Varsovie, il les surveillait, et y faisait des changements utiles. Il a publié quelques autres écrits, parmi lesquels nous avons remarqué : I. *Connaissances qui sont nécessaires à un chevalier de Malte, à l'usage des familles polonaises qui se proposent de faire entrer leurs enfants dans cet ordre*, Varsovie, 1775, in-8°. II. *Lois, statuts et constitutions de la couronne polonaise et du grand-duché de Lithuanie, qui se trouvent dans les six premiers tomes du* VOLUMEN LEGUM, *publié par Martin Ladowski, comprenant les lois, statuts et constitutions portés depuis l'an* 1550 *jusqu'en* 1683, *revus par And.-Jes. Zaluski, référendaire de la couronne, avec addition des lois et statuts jusqu'en* 1726; *revus de nouveau par Arn. Zeglicki, prêtre piariste; revus pour la troisième fois, corrigés et augmentés, par Théod. Waga*, Varsovie, 1782, in-fol. III. *Juridiction des tribunaux jugeant en dernière instance en Pologne et en Lithuanie*, Varsovie, 1785, in-8°. Waga traduisit aussi en polonais le *Traité des délits et des peines*, par Beccaria; il y joignit un *Traité sur la vertu et les récompenses*. Ce savant connaissait toutes les familles polonaises, et sa mémoire lui rappelait avec la plus grande facilité les circonstances et les anecdotes qui pouvaient les intéresser. La bibliothèque de l'université de Varsovie conserve avec respect un exemplaire les *Armoiries généalogiques*, par Niesiecki, qui a appartenu à Waga, et à la marge duquel cet historien a écrit des notes dont on se servira utilement dans la nouvelle édition que l'on se propose de publier. On a encore de Waga des poésies polonaises et latines, qui sont très-répandues en Pologne. Mais il paraissait faire peu de cas de sa réputation littéraire. Plein de l'esprit d'après lequel son ordre a été institué, il ne pensait qu'à élever chrétiennement la jeunesse, à former son cœur à l'étude des lettres, à l'amour de la patrie et de la religion. Il mourut, en 1801, à Varsovie, après avoir occupé les premières places dans l'enseignement des écoles pies et dans l'administration de l'ordre. Après sa mort, son *Histoire de Pologne*, revue avec soin et augmentée, a été plusieurs fois publiée par Joachim Lelewel, professeur d'histoire à l'université de Wilna, et aujourd'hui un des membres les plus distingués de l'académie des sciences et des lettres à Varsovie. G—Y.

WAGENAAR (LUC JANSEN) habile cartographe du seizième siècle et l'un des premiers Hollandais qui aient écrit sur la navigation, était né à Enckuisen, vers l'an 1650, et servit dès son enfance dans la marine marchande. Il était devenu un des pilotes les plus habiles de son pays, lorsqu'il publia, en 1577, des cartes représentant le port et la rade d'Enckuisen. Il fit paraître successivement, de 1581 à 1585, d'autres cartes représentant des vues et des descriptions de différentes contrées qu'il avait parcourues. Enfin il donna, en 1592, sous le titre du *Trésor du Navigateur*, ou *Itinéraire pour toutes les mers, avec les cartes y relatives*, Leyde, in-4°., un ouvrage qui a été long-temps classique dans la marine hollandaise, et qui est encore estimé. Wagenaar mourut peu de temps après cette publication. Robertson le cite souvent dans son Histoire d'Amérique. Z.

WAGENAAR (Jean), un des plus estimables historiens hollandais des temps modernes, né le 31 octobre 1709, à Amsterdam, entra d'abord dans le comptoir d'un négociant; mais se sentant plus de goût pour les lettres que pour les détails du commerce, il employait tous ses moments de loisir à apprendre différentes langues, étudiait à-la-fois le grec, l'hébreu, les mathématiques, la philosophie et l'histoire. Pour s'exercer dans les langues vivantes, il traduisit de l'anglais en hollandais et publia, en 1730, les *Sermons de Tillotson*, du français, l'*Histoire des Papes*, par Bruys, et enfin de l'anglais, les *Institutions philosophiques* de Martyn. Il se dévoua ensuite exclusivement à l'étude de la langue et de l'histoire des Pays-Bas. En 1739, il fit imprimer les cinq premiers volumes de l'*État actuel des Provinces-Unies*, auxquels il ajouta, en 1758, le 1er volume de l'*État actuel de la province d'Utrecht*. En 1740, il prit part à une discussion théologique, et il déploya beaucoup d'érudition dans un Traité qu'il publia sous ce titre : *Sur le baptême des petits enfants*. Il s'y montre partisan décidé du baptême des adultes. Les années 1747 et 48 furent extrêmement orageuses en Hollande; Wagenaar ne s'y montra rien moins que stadhoudérien, dans deux brochures patriotiques qui firent quelque sensation, et depuis il ne cessa de professer les mêmes principes et de montrer le même zèle pour la cause de la liberté batave, dans tous ses écrits, et particulièrement dans son *Histoire de la patrie, comprenant les événements arrivés dans les Pays-Bas réunis, en particulier en Hollande, depuis les anciens temps jusqu'en* 1751. Les deux premiers volumes parurent à Amsterdam, en 1749, in-8°.; et le vingt-unième, en 1760. Cet ouvrage fut traduit en allemand, Leipzig, 1756 à 1765; en français, 1757 à 1772, 8 vol. in-4°. Cette dernière ne va que jusqu'à la paix de Munster en 1648. On en a publié des suppléments et une continuation sous le titre de *Suite de l'Histoire de la patrie*, Amsterdam, 1788 à 1791, in-8°. Les Hollandais regardent cet ouvrage comme leur meilleure histoire, et comme le plus bel ornement de leur littérature; ils vantent l'étendue, la profondeur des recherches, la pureté, la clarté du style, la bonne foi de l'historien, et la sagesse de ses principes. Les étrangers avouent que c'est une collection précieuse où l'on trouve des faits exposés assez fidèlement, tant qu'il n'est point question de la maison d'Orange; car alors la partialité de l'auteur est évidente. Du reste, il faut convenir qu'il est plus annaliste qu'historien. Wagenaar en donna une nouvelle édition dans le même nombre de volumes, mais avec quelques corrections importantes, de 1752 à 1759 (1). En 1752, il publia un cours d'instruction *sur la manière d'interpréter l'Écriture sainte*. En 1756, les magistrats d'Amsterdam lui promirent la première place qui viendrait à vaquer, et en attendant, il fut chargé de rédiger le *Nederduitsche staats-courant* ou *Journal officiel des Pays-*

(1) Dans la deuxième édition de son *Histoire*, Wagenaar n'invoque plus, pour les premiers temps, l'autorité de la Chronique rimée hollandaise ou flamande de Klaas Kolyn, dont Huidecoper avait le premier soupçonné l'imposture, établie ensuite par Wagenaar lui-même, dans le recueil des *Mémoires de la société philologique hollandaise de Leyde*, t. 3, p. 203-236. Klaas-Kolyn était donné pour appartenir au 12e siècle. M—on.

Bas. Il quitta ce travail en 1760. Pendant la guerre de Sept-Ans, les Anglais pressèrent vivement la Hollande de leur fournir un secours de six mille hommes, prétendant qu'il leur était dû par les traités. Wagenaar publia, contre cette prétention, plusieurs brochures, soutenant que d'après leurs véritables intérêts, les Hollandais devaient garder une parfaite neutralité, et ses avis prévalurent. En 1757, le célèbre pensionnaire Jean de Witt, attaqué par un nommé Leclercq, fut vengé dans une brochure intitulée: *Le caractère de Jean de Witt, peint tel qu'il était.* Wagenaar, qui en était l'auteur, fut nommé historiographe en 1758, par le magistrat d'Amsterdam, et en 1760 l'un des secrétaires de la ville. Ces emplois lui ouvrirent toutes les archives, et il en profita pour publier la *Description historique d'Amsterdam*, 3 vol. in-fol., 1760. En 1768, il se trouva dans une position difficile, d'après les principes auxquels il s'était dévoué, et fut contraint, pour conserver sa place, de publier une brochure intitulée: *Allégresse de la ville d'Amsterdam, à l'occasion de la visite faite par S. A. Guillaume, prince d'Orange; stadhouder, et par son épouse, Frédérique-Sophie Guillelmine, princesse de Prusse*, Amsterdam, 1768, in-8°. Peu de temps après, il publia son *Histoire de l'Église, dans le premier siècle, envisagée comme une preuve de la vérité du christianisme.* Cet historien mourut le 1er. mars 1773; il était bon, pieux, charitable. En 1740 et 1741, les inondations ayant ravagé les Provinces-Unies, on ouvrit des souscriptions afin de secourir les malheureux, et Wagenaar, chargé de répartir les dons de la ville d'Amsterdam, se rendit sur les lieux, et fit, à son retour, imprimer le compte de son administration. Il se délassait quelquefois de ses travaux historiques par la composition de quelques pièces de vers, et son dernier tribut à la mémoire de Jean de Witt fut une satire ingénieuse qu'il fit paraître sous le nom supposé de Martin Van-Rossem. On a publié, en 1776, à Amsterdam, une partie de sa *Correspondance*, et l'on y a joint une notice historique suivie d'*Opuscules historiques et politiques*, 2 vol. in-8°. Il restait encore des manuscrits, d'après lesquels on a fait paraître un *Mémoire sur la nature, l'excellence et les bornes de la dignité du stadhoudérat dans les Provinces-Unies*, Amsterdam, 1787, in-8°.

G—Y.

WAGENHARE ou WAGHENARE (PIERRE DE), historien et poète latin, né vers 1599 à Nieuport, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Prémontré, et prononça ses vœux, en 1617, à l'abbaye Saint-Nicolas de Furnes. L'abbé Druvé, son compatriote, ayant établi, la même année, un collége à Furnes (1), Wagenhare fut chargé d'y professer les humanités, et fut nommé préfet en 1637. Il remplit ensuite divers emplois, et mourut sous-prieur le 29 août 1662. On a de lui: I. *S. Thomæ cantuariensis et Henrici II Anglorum regis monomachia de libertate ecclesiæ*, Cologne, 1626, in-8°. C'est une histoire du différend de Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry, dans laquelle les faits sont présentés de la manière la plus favorable à l'archevêque (*Voy.* TH. BECKET,

(1) Ce collége fut remis en 1713 aux PP. de l'Oratoire.

IV, 22). II. *Vita sancti Norberti dramatica; id. epigrammatica aliaque poemata miscellanea*, Douai, 1650. III. *S. Norberti canon. Præmonstr. patriarchæ vita lyrica*, Douai, 1637, in-12. Ce volume, qui est une suite de compositions lyriques sur la vie et les actions de S. Norbert, a été refondu dans l'ouvrage suivant. IV. *S. Norbertus in se et suis vario carmine et oratione solutâ celebratus*, ibid., 1650 et 1651, 2 vol. in-12. C'est une sorte de bibliothèque de l'ordre de Prémontré en vers et en prose. *Voyez* Paquot, *Mém. pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, 11, 386, édit. in-fol. W—s.

WAGENSEIL (Jean-Christophe), savant orientaliste, né à Nuremberg le 23 nov. 1633, commença ses études à Stockholm, les continua à Greifswalde, à Rostock, à Lubeck, à Nuremberg, et les termina à l'université d'Altorf, où il demeura cinq ans. En 1654, il entra chez le comte Henri de Traun, en qualité de précepteur de ses enfants. Sept ans après, il accompagna dans ses voyages Ferdinand de Traun, neveu de Henri, et parcourut avec ce jeune gentilhomme, dans l'espace de six ans, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, quelques villes d'Afrique, et se fit aimer et estimer partout. Il fut reçu aux académies des *Inculti* de Turin, et des *Ricovrati* de Padoue, et obtint à Orléans le titre de docteur en droit. Pendant son séjour à Turin, il découvrit dans le cabinet du duc de Savoie la Table d'Isis, qui avait disparu de la bibliothèque du duc de Mantoue, en 1630, et dont on ignorait la destinée. Wagenseil eut part à la munificence de Louis XIV envers les savants étrangers. Il se trouve porté trois ou quatre fois pour une somme de quinze cents livres, dans l'*état des gratifications* publié par la société des bibliophiles français, en 1826, et par M. G. Peignot, inspecteur de l'académie de Dijon, en 1827. On peut se faire une idée des motifs qui engagèrent Colbert à accorder une telle gratification par ce fragment d'une lettre de Chapelain, rapportée par M. Peignot : « J'ai considéré cela comme un bonheur, » d'avoir rencontré un savant homme, désintéressé et non suspect de » partialité, qui, d'office, voulût » être, en des pays où nous ne sommes pas aimés, la trompette de la » gloire de Sa Majesté et de vos si » justes louanges. Il parcourra toute l'Espagne, et les y répandra » avec courage et fidélité, et au » moins, à son retour, nous rendra » compte du succès qu'elles y auront » eu. » Cette lettre est du 17 mai 1663. De retour dans sa patrie, en 1667, il fut nommé professeur d'histoire et de droit à Altorf. Il garda cette dernière chaire jusqu'à la fin de sa vie, et quitta celle d'histoire, au bout de six ans, pour enseigner les langues orientales, dans lesquelles il était fort instruit. On le chargea encore d'autres emplois, notamment d'une chaire de droit canon, et de la garde de la bibliothèque. En 1676, le comte Palatin, Adolphe-Jean, lui avait confié l'éducation de ses deux fils, et l'avait nommé conseiller aulique. Il mourut à Altorf, le 9 oct. 1705, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages estimés : I. *Pera librorum juvenilium*, etc., Altorf, 1695, in-12. C'est un cours abrégé de grammaire, de rhétorique, de poésie, de géographie, de droit et de théologie. II. *De liberâ civitate Nurembergensi commentatio,*

Altorf, 1697, in-4°. Ce livre est plein de recherches. III. *Sota, hoc est, liber Mischnicus de uxore adulterii suspectâ*, Altorf, 1674, in-4°. Cet épais volume, puisqu'il est composé de 1234 pages, renferme des extraits de la Mischna et de la Ghemara, en hébreu et en latin, avec des notes très-étendues. Il est terminé par des corrections du livre de Lipmann, intitulé *Nizzachon*. IV. *Tela ignea Satanæ, hoc est, arcani et horribiles Judæorum adversùs Christum Deum, et christianam religionem* ANEKΔOTOI, Altorf, 1681, 2 vol. in-4°. On trouve dans ce recueil les principaux ouvrages que les Juifs ont écrits contre Jésus-Christ, avec une traduction latine en regard et des réfutations solides. Wolff et J.-Bern. de Rossi font un grand cas de ce recueil et le suivent ordinairement. V. *Exercitationes sex varii argumenti*, Altorf, 1687, in-8°., et 1697, in-4°. VI. *De Loco classico Genesis* 49, *vers.* 10: *Non deerit ad adventum usque Messiæ legislator, ex lumbis, seu femore, hoc est, semine Judæ, continuè nascendus, dissertatio;* dans le recueil de Crenius, intitulé: *Fasciculi opusculorum quæ ad historiam ac philologiam sacram spectant*, Fascicule v, pag. 205. VII. *De re monetali veterum*, Altorf, 1691, in-12. VIII. Une édition des *Psaumes de David, traduits en vers*, d'après le dialecte des Juifs d'Allemagne, par le rabbin Moïse Stendel. Quoique Wagenseil se soit montré tolérant envers les Israélites et les ait même justifiés de quelques imputations, il a publié une *dénonciation à tous les magistrats chrétiens pour les engager à empêcher les blasphèmes des Juifs contre Jésus-Christ et la religion chrétienne*, en allemand, 1704, in-fol. On est également étonné qu'il se soit efforcé de défendre la réalité de la papesse Jeanne, dans une dissertation latine, insérée dans les *Amœnit. litter.* de Schelhorn. Nous avons une *Vie* de Wagenseil, écrite en latin, et accompagnée d'une idée de ses ouvrages, Nuremberg, 1719, in-4°. L-B-E.

WAGER (Charles), amiral anglais, naquit en 1666. Ses parents prirent beaucoup de soin de son éducation, et dès sa jeunesse il possédait un grand nombre de connaissances, principalement en mathématiques et en physique. Il prit de bonne heure du service dans les armées navales, et quoique bien au-dessus de la plupart de ses camarades, par les talents et par la conduite, il passa par tous les postes inférieurs de la marine, et fit partie de bien des expéditions maritimes avant d'arriver au plus simple grade. La guerre qui divisait l'Angleterre et la France lui donna occasion d'obtenir un plus rapide avancement. Il se trouva à une foule d'affaires et de combats, et apprit à connaître également la Méditerranée et l'Atlantique. En 1697, vers la fin de la guerre, il commandait un vaisseau de guerre. Une paix de trois ans lui fournit les moyens d'étudier encore plus à fond l'architecture navale, et de se livrer en même temps aux méditations de la politique, où il acquit toute l'instruction d'un homme d'état. Cependant la dynastie autrichienne espagnole venait de finir dans la personne de Charles II, et l'Europe se coalisait pour arracher au petit-fils de Louis XIV le superbe héritage que lui léguait le monarque décédé. L'Angleterre fut une des premières à se déclarer; et Wager reçut l'ordre de faire voile vers les Indes Orientales,

à la tête de quelques vaisseaux de guerre, et de guetter au passage les galions espagnols. Il eut le bonheur de faire plusieurs prises, et même, en 1708, de s'emparer des galions après un combat opiniâtre qui dura plusieurs heures, et dans lequel l'amiral espagnol finit par se faire sauter avec son vaisseau. Ce succès valut à Wager le titre de contre-amiral, et ce fut en cette qualité qu'il servit sur la Méditerranée jusqu'à la paix d'Utrecht, époque à laquelle il fut nommé par le ministère vice-amiral et contrôleur de l'amirauté, pendant que le peuple le portait à la chambre des communes. La guerre s'étant rallumée, en 1720, il sortit des ports anglais à la tête d'une flotte de vingt vaisseaux de guerre, et alla croiser dans la mer Baltique, pour veiller sur les flottes russes, et paralyser leurs entreprises. Cette expédition ne dura que quelques mois, et Wager revint en Angleterre vers la fin d'octobre. Six ans après il alla commander dans la Méditerranée, et y resta deux ans. Promu au grade d'amiral, en 1731, il eut l'honneur d'escorter l'infant d'Espagne don Carlos jusqu'à Livourne, passa, en 1731, au commandement d'une flotte, et réunit à cette place le titre de haut-commissaire de l'amirauté. Dans les années 1735 et 1736, on lui donna le commandement des escadres sur lesquelles Georges II se rendit en Hollande. Mais la dernière traversée fut troublée par un danger imminent. Une tempête épouvantable battit l'escadre dix-huit heures durant; et il est présumable que, sans la présence d'esprit et l'activité de Wager, le roi de la Grande-Bretagne aurait péri au milieu des flots. En récompense de ce service, on le proclama un des régents du royaume pendant les deux nouvelles absences du roi, en 1739 et en 1741. De plus, il fut élu derechef membre de la chambre des communes par la ville de Westminster; mais l'opposition violente du parlement aux volontés du ministre Walpole ayant amené la dissolution de la chambre basse, Wager, qui était ami de lord Sundon, fut non-seulement privé du titre de représentant de la nation, mais encore dépouillé de sa place de haut-commissaire. Cependant la cour rougit bientôt de son ressentiment, et le dédommagea en le nommant grand-trésorier des affaires de la marine. Wager mourut à sa maison de Chelsea, le 4 juin 1743, et fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. P—or.

WAGNER (Godefroi), savant suisse, recteur de l'université de Fribourg, en 1545, mérite d'être placé dans une biographie destinée surtout à conserver le souvenir de ceux qui lui ont fourni les premiers matériaux, et à réparer les lacunes des écrivains qui l'ont précédée, par son ouvrage intitulé : *Irenæi Carpentarii* (pseudonyme que d'ordinaire on traduit en français par les noms d'Irénée Charpentier, mais qui n'est autre que la traduction des mots allemands *Fried* pour *Gottfried* et *Wagner*) *eruditorum cœlibum centuria singularis, subjungitur Alberti Friderici Mellemanni Dissert. de matrimonio*, Wittemberg, 1714, in-8°. La meilleure édition est celle de 1717, sous le titre : *Schediasmata varia de eruditis cœlibibus cum scriptis variorum ejusdem argumenti*. On a encore du même un autre recueil pseudonyme, intitulé : *Schurzfleischiana ex scholiis Conr.-Sam. Schurzfleischii collecta et edita ab Irenæo Sincero*, Wittemberg, 1729, in-4°. Dans la suite le

titre fut rafraîchi et rédigé de la manière suivante: *Conr.-Sam.-Schurzfleischii historia ecclesiastica in quâ Ecclesiæ status, imperatores, pontifices, patres, veri docti, hæretici, schismatici, ritus, concilia et synodi exponuntur, ex Mss. edita operâ ac stud. Godofr. Wagneri*, ibid., Schwartz, 1744, in-4°. C'est sous ce dernier titre qu'il est cité dans la *Biblioth. Bunaviana*. Godefroi Wagner appartenait à une des premières familles du canton de Fribourg, où l'un de ses ancêtres avait rempli pendant trente-un ans l'emploi d'avoyer. Ce même titre fut porté successivement par son fils, J.-God. Wagner, capitaine dans les gardes-suisses, du temps de Henri IV; par Maurice Wagner, son petit-fils, et enfin par son arrière-petit-fils, Jean-George qui, ainsi que son père, était chevalier de l'Éperon d'or. Ces trois dignitaires se succédèrent immédiatement, de sorte que la charge d'avoyer semblait être devenue héréditaire dans la famille Wagner. P—or.

WAGNER (Tobie), un des théologiens les plus habiles et les plus féconds du dix-septième siècle, naquit à Heydenheim dans le Wurtemberg le 21 février 1598, et fit ses études au couvent de Maulbrunn et à l'université de Tubingue, où il prit, en 1618, le grade de maître-ès-arts. Diacre en 1624, et huit ans après pasteur à Esslingen, il se rendit de plus en plus célèbre par son érudition et sa profondeur dans les matières théologiques. Son mérite, reconnu même de ses adversaires, le fit appeler à Tubingue, où il fut chargé des premières fonctions de la magistrature. Professeur ordinaire de théologie en 1653, vice-chancelier en 1656, il fut nommé chancelier en 1662, et il exerça cette charge conjointement avec celle d'examinateur des candidats en théologie jusqu'à sa mort, arrivée le 12 août 1680. Il avait alors quatre-vingt-deux ans, et il y en avait cinquante-six qu'il était dans les ordres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Compendiosum dialecticum*, Ulm, Kühn, 1650, in-12. II. *Breviarium totius terrarum orbis geographicum*, Ulm, 1653, seconde édition, 1658, in-8°. III. *Astrologia genethliaca destructa et sub Wagneri præsidio ad disputandum proposita*, Stuttgard, Röslin, 1656, in-4°. IV. *Limina genealogica in præcipuas magnatum Europæ familias*, Ulm, 1659, in-8°., réimprimé sous le titre de *Descriptiones genealogicæ præcipuarum Europæ familiarum*, ibid., 1668, in-8°. V. *Inquisitio in oracula Sibyllarum de Christo*, Tubingue, 1664, in-4°. VI. *Inquisitio theologica in Acta henotica nostro potissimùm tempore inter theologos augustanæ confessionis et reformatæ ecclesiæ à Reformatis resuscitatæ*, Tubingue, 1666, in-4°., ouvrage dirigé contre les opinions émises dix ans auparavant dans un livre de Hottinger sur la réunion des Réformés et des Luthériens. Celui-ci lui répondit, mais seulement en passant et dans une dispute synodale, où il établit que l'Église réformée n'est point schismatique. VII. *Institutionum historicarum libri VII*, Ulm, 1659, 1668, in-8°. VIII. *Examen elenchicum atheismi speculativi; Manuductio polemica de SS. Scripturis; Judicium theologicum de scriptis Jo. Boemi, dicti Teutonici philosophi*; IX. Enfin beaucoup de *Sermons*, de petits *Traités* et de *Dissertations*. — Parmi plu-

sieurs théologiens du même nom, nous citerons les deux suivants : Wagner (*Barthélemi*), professeur de philosophie et archidiacre à Penick, dans le seizième siècle, abjura le protestantisme. Il est auteur des *Prédications apostoliques*, plusieurs fois réimprimées, notamment à Ingoldstadt, 1604. — Wagner (*Conrad-Louis*), théologien de Brunswick, a publié : I. *Tractatio academica de jure liciti sed non honesti, ubi quid verè honestum, quid decorum sit secundùm principia Scripturæ sacræ et doctrinæ christianæ traditus*, etc., 1703, in-8°. Dans un chapitre de ce traité, spécialement consacré à la guerre, l'auteur se plaint beaucoup des ravages que les troupes de France ont faits en Allemagne, et surtout dans le Palatinat. II. *Dissertatio juris ecclesiastici de jure Sabathi*, in-4°. Cette dissertation est terminée par une déclamation contre les cérémonies de l'Église catholique. L'auteur voudrait même abolir toute espèce de cérémonies, pour n'adorer Dieu qu'en esprit.

P—ot.

WAGNER (Paul), jurisconsulte, né à Leipzig en 1617, y fit ses études. Promu au grade de docteur en 1648, il devint membre de la cour de justice souveraine, puis assesseur de la faculté de droit, et enfin bourgmestre de Leipzig, où il mourut, en 1697, après avoir siégé quarante ans dans le conseil. On a de lui plusieurs dissertations latines (*Disputationes*), et un livre de prières divisé en huit parties, in-8°. Paul Wagner est connu surtout par ses deux fils, dont les articles suivent. — Chrétien Wagner, né à Leipzig le 20 février 1663, fut élevé comme son père dans l'académie de cette ville, et s'y distingua tellement par la rapidité de ses progrès, qu'on le regardait comme destiné à devenir un des premiers érudits de l'Allemagne. Élevé au baccalauréat en 1677, et deux ans après maître ès-arts, il était en 1685, assesseur de la faculté de philosophie, et prédicateur. L'année suivante il se fit recevoir bachelier en théologie, puis obtint la place de pasteur à l'église de Saint-Jean. C'est alors surtout qu'il se livra avec ardeur à la composition de plusieurs ouvrages qui lui auraient assuré une des premières places parmi les savants, si, à peine âgé de trente ans, il n'eût été enlevé aux sciences et à sa famille, par une mort prématurée, le 26 juillet 1693. On a de lui : I. *Thesis de numero mundorum*, etc.; remplie de détails et de considérations ingénieuses analogues à celles que présenta depuis Fontenelle dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*. II. *Animadversiones in Th. Burneti theoriam telluris sacram*; cette réfutation partielle du *Système géologique* de Burnet est loin d'égaler celle du docteur Keill. Mais le but de Wagner n'était pas le même; et il est évident que l'on ne doit pas chercher dans de simples remarques, jetées en quelque sorte isolément et à la hâte sur le papier, la même suite, la même solidité que dans un examen *ex professo*. III. Deux Dissertations latines : l'une, *de Divisione majestatis in realem et personalem, adversùs Monarchomachos*, Leipzig, 1677, in-4°.; l'autre, *de Ur Chaldæorum, ad Genes., XI*, 23, insérée dans le *Thesaurus dissertationum ad vetus Testamentum*, 1701, p. 73. Chrétien Wagner avait de plus achevé le dernier livre de la seconde partie du fameux poème de Lohenstein, intitulé : *Arminius et Thus-*

nelda, Leipzig, 1689-1690, in-4°; et lui seul en avait rédigé les tables. Les *Acta eruditorum* de Leipzig le comptaient au nombre des collaborateurs les plus actifs. Enfin il préparait une *Histoire métallique des Parthes*, déjà assez avancée lorsqu'il fut attaqué de la maladie à laquelle il succomba. — Gottfried Wagner, frère aîné du précédent, né à Leipzig le 24 juillet 1652, voyagea 4 ans dans la France, la Hollande et l'Angleterre, devint en 1686 membre du conseil de Leipzig, en 1701, maître des bâtiments, et mourut le 26 avril 1725, laissant plusieurs écrits polémiques sur l'origine des Américains, une traduction en vers allemands du *Ter tria* de Faithfull Teate, avec notes, Leipzig, 1698, et une traduction en prose de l'*Euphormion* de Barclay. Il se disposait à faire imprimer un Commentaire sur cet ouvrage qui est resté manuscrit à la bibliothèque de l'université de Leipzig. — George-Frédéric Wagner, jurisconsulte, né à Esslingen en 1631, fut député de cette ville à la diète de Ratisbonne, et publia quelques ouvrages de Jurisprudence estimés, entre autres deux thèses contre le système de Wolfgang Adam Lauterbach. P—ot.

WAGNER (Jean Jacques), naturaliste, naquit en 1641 dans un village près de Zurich. Ayant achevé ses études avec succès, il fut reçu docteur en médecine, et partagea son temps entre la pratique de son art et la culture de la botanique. Ses goûts studieux lui méritèrent la place de conservateur de la bibliothèque fondée, vers la fin du seizième siècle, par H. Stroband, à qui Zurich est également redevable de son second gymnase. Il fut admis à l'académie des curieux de la nature, sous le nom de *Pæon II*, et enrichit le recueil de cette société d'un grand nombre de Mémoires intéressants (*Voy.* Haller, *Bibl. botanic.*, 1, 606). Il était aussi membre du *Collegium philomusorum* de Zurich, et de plusieurs autres sociétés littéraires de la Suisse et de l'Allemagne. Wagner mourut le 14 décembre 1695, à l'âge de cinquante-un ans. On lui doit: *Historia naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich, 1680, in-12 de 390 pag. (1). On y trouve, dit Haller fils, une description de la Suisse, de ses montagnes, de ses eaux, etc. Ce qu'il dit du Mont Pilat, de la mine de Plurs, des eaux minérales et des dés de Baden, mérite surtout d'être lu. Quoique cet ouvrage ne soit pas exempt d'erreurs, il sera toujours consulté avec fruit. Ray en a tiré le Catalogue des plantes de la Suisse qu'il a inséré dans les *Stirpium europæar. extra Britannias nascent. Sylloge*. Wagner préparait une édit. de son ouvrage, augmentée d'un tiers (*Voy. Acta Helvetica philos. mathemat.*, VII, 184). On cite encore de lui quelques dissertations en allemand dans les Actes du *Collegium insulanum*, et dans les recueils de l'académie des curieux de la nature. W—s.

WAGNER (Gabriel) fut reçu maître-ès-arts à Quedlimbourg, et parcourut ensuite la plupart des universités allemandes, sans pouvoir se fixer dans aucune, soit, comme il le disait lui-même, qu'il fût poursuivi par une espèce de fatalité, soit plutôt à cause de son humeur incons-

(1) Suivant Haller fils, cette édition est la seule. Cependant Haller père, dans la *Bibl. botanica*, en cite trois autres, Zurich, 1684, 1688 et 1701, in-12, qu'il dit toutes trois augmentées.

tante. Peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie à Vienne, pour s'être mêlé imprudemment dans une intrigue politique. Il n'échappa que par la fuite. Il se rendit à Hambourg (1696), où il remplit avec assez de talent la chaire de poésie, et y composa divers ouvrages, dont quelques-uns, ainsi que nous le verrons plus bas, par le seul énoncé de leurs titres, sont dirigés contre l'introduction de l'esprit et du goût littéraires des Français dans les lettres allemandes. On présume que ce fut aussi à Hambourg qu'il mourut, vers les premières années du dix-huitième siècle. On a de Gabriel Wagner plusieurs écrits polémiques, parmi lesquels on distingue la réfutation du livre de Gérard Meier, intitulé : *Libellus artium liberalium ac scientiarum pedibus amplissimi senatûs.... advolutarum et propter injuriam sibi Hamburgi haud adeò pridem illatam in questus effusarum supplex.* On peut y joindre les ouvrages suivants, publiés sous le pseudonyme de *Realis de Vienna* : I. *Discursus et dubia in Christ. Thomasii introductionem in philosophiam aulicam.* II. *Responsum ad Thomasii quæstionem de definitione substantiæ.* III. *De gravitatis et cohæsionis causâ.* IV. *Examen de l'Essai de Thomasius sur l'essence de l'esprit.* V. *Réfutation du Programme de Thomasius sur l'imitation des Français*, etc. Ces deux derniers ouvrages sont écrits en allemand. G. Wagner laissa manuscrits : *Examen de l'esprit français, d'après l'interrogation de la nature et une comparaison historique avec la littérature allemande* (*V.* Reimann, *Introduction à l'histoire littéraire des Allemands*). P—ot.

WAGNER (Louis-Frédéric), archéologue et jurisconsulte, né à Tubingue en 1700, fut pendant quelque temps médailliste à Bonn. Il s'attacha ensuite au service de l'archevêque de Cologne, qui le nomma conseiller aulique, et dont les bienfaits le mirent à même de satisfaire son goût pour la numismatique et la bibliographie, en fondant chez lui un musée magnifique de médailles antiques et modernes et de livres rares. Mais dans la suite, soit pour augmenter les richesses de cette collection, soit qu'il fût adonné à quelques vices secrets, il s'endetta ; et les poursuites de ses créanciers le forcèrent au sacrifice de son cabinet. Il passa le reste de ses jours à errer de ville en ville, travaillant à divers ouvrages, uniquement pour vivre. Il se trouvait en 1782 à Utrecht, où il ne resta que peu de temps. Il mourut sept ans après, dans une telle misère qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. On a de lui un grand nombre d'articles insérés dans les journaux littéraires de Cologne, et un Traité sur la prééminence des empereurs : *De insigni præeminentiâ principum imperii majorum præ principibus et statibus aliorum Europæ regnorum*, Tubingue, 1732, in-4°. Les curieux consultent encore son *Catalogus numorum et numismatum antiquorum, Græcorum et Latinorum, Romanorum, Germanorum et aliarum Europæ nationum ex ævo medio et recentiore in auro, argento et ære variæ magnitudinis et formæ* (Bonn, 1775, in-8°.) ; catalogue du musée que ses créanciers l'obligèrent à vendre. *V.* Christ. Sax, *Onomasticon*, tom. VII, pag. 257-258, Appendice (éd. d'Utrecht, 1790) ; et Hamberger, l'*Allemagne savante*, pag. 1270 (3e. édit.), ou pag. 113, part. IV (4e. édit.). P—ot.

WAGNER (Pierre-Chrétien), médecin et naturaliste, né à Hof le 10 août 1703, y fit ses études, et se rendit à l'université de Halle; de là il passa à Leipzig, où il suivit les cours de médecine, en y continuant les mêmes études, puis revint à Halle pour se faire recevoir docteur en 1724. Après avoir quitté cette ville, il alla exercer à Bayreuth, puis à Erlangen, fut nommé médecin provincial à Pappenheim, et enfin fut appelé à Anspach par le margrave qui lui donna le double titre de conseiller et de médecin ordinaire (1731). Ces deux places devinrent pour lui la source d'une fortune assez considérable, et qui s'augmenta encore lorsqu'il obtint la place de physicien à Erlangen, puis à Bayreuth (1743). Pierre Wagner mourut le 8 octobre 1764. On lui doit *Dissertatio de lapidibus judaicis*, Halle, 1724, in-4°.; *Epistola de acidulis Sichersreuthensibus*, Erlangen, 1753, in-4°., et un assez grand nombre de *Dissertations*, d'*Observations* et d'*Extraits* détachés, insérés dans les *Frœnkische Sammlungen*, et le *Commercium litterarum* de Nuremberg. Il se proposait de mettre au jour les principales pièces du cabinet d'histoire naturelle de Bayreuth; mais il n'eut le temps que d'en publier les deux premières livraisons sous le titre de : *Abbildungen der seltensten und schœnster Stücke des hochfürstlichen Naturalien-Kabinets in Bayreuth, mit Erklærungen*, Nuremberg, 1762, in-fol. — Jean-Gérard Wagner, d'Helmstædt, étudia la médecine dans cette ville, et y fut reçu docteur en 1731; il alla ensuite exercer à Lubeck, où il acquit quelque réputation, et où il mourut le 9 avril 1759. On a de lui : I. *Epistola quâ, et revera sanitatis conservandæ doctrinam exsistere, et illam ad neminem propiùs quàm medicos pertinere, ostenditur*, Helmstædt, 1729, in-8°. II. *Dissertatio de matheseos in medicinâ, et imprimis practicâ, utilitate*, Helmstædt, 1731, in-4°. III. *Observationes clinicæ de febre quâdam acutâ in tractu Germaniæ mari Baltico vicino ac præsertim Lubecæ observato*, etc., Lubeck, 1737, in-4°.— Charles-Chrétien Wagner, né dans la principauté de Brieg, à Lœven, le 19 décembre 1732, étudia successivement dans sa ville natale, et dans celles de Halle et de Leipzig, où il se fit recevoir docteur en médecine. Étant ensuite venu exercer à Brieg, les succès qu'il y obtint le firent nommer à la place de médecin provincial qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mars 1796. On connaît de lui : *Dissert. inauguralis morbos è morbis exhibens*, Halle, 1775, in-4°.; plusieurs articles insérés dans les *Commentarii de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis*; une Traduction allemande de la *Matière médicale* de Geoffroy, Leipzig, 1760-1766, 1 vol. in-8°., et une autre des *Opuscules de La Caze*, ibid., 1765, in-8°. P—ot.

WAGNERECK ou WANGNERECK (Henri), jésuite, né à Munich en 1595, entra à seize ans dans la Société, et y professa successivement avec beaucoup d'éclat les humanités, la théologie et le droit canon. Il se distingua également comme prédicateur, et passa cinq ans à Lindau, en qualité de missionnaire. Revenu dans sa patrie, il continua d'y professer. Il avait soixante ans, lorsqu'il fut nommé chancelier de l'académie de Dillingen, et il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 11 novembre 1664. Ses confrères

et même les membres les plus distingués de tous les autres ordres religieux, avec lesquels ses prédications évangéliques l'avaient mis en relation, le regrettèrent vivement. La réputation de sa capacité et de sa sagesse était si grande, que plusieurs princes d'Allemagne avaient eu recours à ses conseils en diverses circonstances importantes. Parmi ses ouvrages qui sont en assez grand nombre et dont on peut lire le détail dans le *Diction. biogr. des savants* de Jœcher, les plus remarquables sont: I. *Thomæ à Kempis liber de Imitatione Christi in locos communes redactus* (anonyme), ouvrage dans lequel les développements, souvent isolés ou éloignés de l'auteur de l'Imitation, sont réunis dans les mêmes chapitres et sous des titres spéciaux. II. *Notæ in Confessiones sancti Augustini*, Dillingen, 1630, (réimprimé à Cologne, in-12). Ce sont plutôt des réflexions ascétiques à propos de saint Augustin, que des notes proprement dites. III. *Theses de SS. Angelorum prædestinatione ex meritis prædestinationi gratuitæ SS. Hominum oppositæ, ex mente Augustini*, Dillingen, 1644. IV. *Antitheses catholicæ de fide et bonis operibus, articul. IV, VI, XX confessionis Augustanæ oppositæ*, Dillingen, 1645. Wagnereck y pose tous les points de croyance essentiels relativement à la grâce, à la foi et aux bonnes œuvres, sur lesquels les catholiques diffèrent des luthériens, ou pour mieux dire des luthériens de la confession d'Augsbourg; et chemin faisant, il explique quelques points obscurs de la doctrine catholique. L'intention marquée de ces divers passages a pu donner à notre grand Bossuet l'idée première de son *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*. V. *Vindiciæ politicæ adversùs pseudo-politicos et Gasparem Scioppium in Pœdia Politices ipsis suppetias ferentem*, Dillingen, 1636, in-8°. VI. *Judicium theologicum super quæstione: An pax quemadmodum desiderant Protestantes, sit secundum de illicitâ.* Ce jugement est précédé d'une discussion, où l'auteur ne fait preuve ni d'impartialité ni de tolérance. VII. *Défense des motifs qui ont porté Christophe Berold à la foi catholique*, Augsbourg, 1643, in-8°. (en allem.). Il avait écrit en latin sur un sujet analogue son *Anti-Dorschæum* ou *Réfutation de Dorsche*, en réponse aux réflexions publiées par ce savant théologien sur la conversion de Jean Kirchner. *Voy.* pour plus de détails *Programm. funeb. Dorschæi* (dans le *Temple d'honneur* de Théoph. Spitzel), et Witte, *Diarium biographicum.* — Simon Wagnereck, aussi de Munich, et probablement de la même famille que le précédent, n'avait que quinze ans lorsqu'il entra chez les Jésuites, en qualité d'aide spirituel. Quelques années après, il remplit avec distinction la chaire d'éloquence de Munich, et se distingua par une connaissance profonde des littératures anciennes: Mais ce fut surtout à la numismatique qu'il consacra ses loisirs. Ses *Mémoires sur quelques médailles du musée de l'électeur* de Bavière le firent bientôt connaître avantageusement, et sur le bruit de sa réputation, l'empereur Ferdinand III l'appela à Vienne pour y mettre en ordre son cabinet de médailles antiques. Les biographes ajoutent que ce prince ne dédaignait point de le faire appeler souvent dans son palais, et de s'entretenir familièrement avec lui. Simon Wagnereck mourut à Vienne,

le 16 mars 1657, dans la cinquante-deuxième année de son âge. On a de lui, outre les Mémoires cités : 1. *Pietas Mariana Græcorum ex XII Tomis menæorum et VII reliquis græcæ ecclesiæ voluminibus deprompta.* II. Une Version latine du *Syntagma historicum*, publiée trois ans après sa mort, par Renauld Dehne, Vienne, 1660. P—or.

WAGNIÈRE (J.-L.), né en Suisse, en 1739, avait à peine quatorze ans, lorsqu'il s'attacha, en 1754, au service de Voltaire, alors retiré dans le pays de Vaud. Son maître ayant remarqué l'extrême envie qu'il avait de travailler, de s'instruire et de lui plaire, le prit en affection, l'encouragea, se chargea de son éducation, et lui donna lui-même des leçons de latin. Vers la fin de 1756, Collini ayant été forcé, par suite de quelques tracasseries avec Mme. Denis, de se séparer de Voltaire, auprès duquel il remplissait depuis cinq ans les fonctions de secrétaire, Wagnière lui succéda dans cet emploi, qu'il remplit seul, et sans interruption, jusqu'à la mort du poète, dont il eut toute la confiance, qui l'honora même du titre de son ami, et qui ne l'appelait jamais que son bras droit, son fidèle Achate. Wagnière, de son côté, aimait Voltaire comme son père, et dans aucune circonstance de sa vie il ne se permit la moindre indiscrétion, ni la moindre démarche qui eût pu altérer la confiance de son bienfaiteur. Il se maria dans sa maison, et y demeura toujours avec sa famille. Ses appointements, réunis aux gages de sa femme, ne s'élevaient guère qu'à la modique somme de cent écus. Il est vrai qu'en 1766 Voltaire avait placé sur la tête de son secrétaire une rente de trois cent soixante francs ; mais celui-ci n'en jouissait pas : son maître avait craint que, s'il lui eût fait de son vivant une petite fortune, il ne l'eût quitté, ainsi que sa femme. Wagnière avait accompagné Voltaire à Paris en 1778; on voit, par les Mémoires posthumes qu'il a laissés sur ce voyage, les soins qu'il se donna pour empêcher le patriarche de Ferney de se fixer dans la capitale, et pour le soustraire aux obsessions de tout genre qui, altérant visiblement sa santé, lui faisaient desirer à lui-même de retourner dans ses montagnes. Mais la cabale de Mme. Denis triompha des résolutions de son oncle, et réussit à éloigner le fidèle secrétaire, qui ne put refuser au vieillard de faire une course à Ferney, pour ses affaires. Wagnière partit donc le 29 avril 1778, et lorsqu'il revint à Paris, le 1er. juin, le cercueil de son maître était en route pour l'abbaye de Scellières, où il fut inhumé. Voltaire avait fait son testament en 1776; on lui a reproché de n'avoir pas eu pour Wagnière, dans ses dernières dispositions, l'égard que semblaient mériter son attachement et un travail assidu de plus de vingt-quatre ans. Mais il a pris lui-même soin de le justifier sur ce point : « M. de Voltaire, dit » Wagnière dans ses Mémoires, » parlait souvent de ses disposi- » tions testamentaires ; il me disait » qu'il voulait qu'à sa mort j'eus- » se vingt mille écus de ses bienfaits, » y compris les huit mille livres por- » tées sur son testament; qu'il me » compléterait la somme en billets » à mon ordre : il me les donna en » effet; je les ai tenus ces billets; » mais par excès de délicatesse je » ne voulus pas les garder, et je le » suppliai de les reprendre. Alors, » en m'envoyant à Ferney, il m'or- » donna de laisser chez son banquier,

» à Lyon, cinquante-deux mille » livres qui seraient un jour à » ma disposition sur ses ordres. » Mon malheur a voulu que je n'aie » pas pu être auprès de lui à sa mort, » malgré toutes ses instances, et » qu'on en ait également écarté son » notaire, qu'il ne cessait de deman- » der; c'est ce qui le mit dans l'im- » possibilité d'exécuter ses bonnes » intentions à mon égard. » Après avoir mis Mme. Denis, légataire universelle, au fait de toutes les affaires de son oncle, Wagnière retourna à Ferney, chargé de la procuration de cette dame comme gérant, avec la promesse de cinquante louis par an et d'un logement dans le château. Mais, trois mois plus tard, cette terre, qui semblait devoir toujours rester dans la famille de Voltaire, fut vendue à M. de Villette, qui depuis la revendit *lui-même à un particulier*. Wagnière se vit obligé alors de quitter cette retraite. Chargé de sa mère, d'une femme et de deux enfants, et sans autre ressource que le modique legs dont nous avons parlé, la munificence de l'impératrice de Russie vint heureusement le tirer d'embarras. Catherine II, ayant acheté de Mme. Denis la bibliothèque de Voltaire, manda auprès d'elle son ancien secrétaire, pour ranger cette bibliothèque de la même manière qu'au château de Ferney, dans celui qu'elle avait fait construire à Pétersbourg, sur le modèle de l'habitation du grand homme. Wagnière partit le 8 août 1779 pour la Russie, mit en ordre les livres et les papiers de Voltaire, et revint à Ferney, comblé des bontés de l'impératrice, qui, outre l'argent qu'elle lui fit remettre, daigna lui accorder une pension viagère de quinze cents livres. Ce don lui fut d'autant plus précieux, que, deux jours après son retour, Mme. Denis, qui venait de se remarier à l'âge de soixante-neuf ans, à M. Duvivier, lui fit dire qu'elle ne donnerait point les cinquante louis qu'elle lui avait promis en 1778. Wagnière accuse même cette dame de s'être approprié une somme de six mille francs que le libraire Panckoucke avait donnée pour lui, comme complément d'une promesse faite en 1777, à l'occasion d'une édition des OEuvres de Voltaire, pour laquelle il avait sollicité et obtenu en sa faveur une permission exclusive de l'auteur lui-même. Depuis cette époque, on n'entendit plus parler de Wagnière. Seulement on voit, par ses ouvrages posthumes, qu'il était encore à Ferney en 1787. Ces ouvrages sont : I. *Additions au commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*. On y trouve quelques détails assez curieux sur le caractère et les habitudes de Voltaire, et l'éclaircissement de plusieurs faits sur lesquels le *Commentaire* et la Correspondance de l'auteur ne donnaient que des notions imparfaites. Nous citerons, entre autres pièces, une lettre fort longue et très-intéressante de M. Bourcet à Voltaire, datée de Pondichéri, le 1er. février 1776, qui justifie le général Lally et son illustre défenseur, et qui contient des documents précieux sur l'Inde. II. *Relation du voyage de M. de Voltaire à Paris en 1778, et de sa mort*. Elle offre des anecdotes piquantes sur les manœuvres qui le déterminèrent à faire ce voyage, sur son séjour forcé dans la capitale, sur les petites cabales qui s'y formèrent à son sujet, sur la conduite que tinrent à son égard ses prétendus amis, particulièrement d'Alembert, le marquis de Villette et Mme. Denis : le tout appuyé de

pièces justificatives jusqu'alors inédites. III. *Examen des Mémoires secrets de Bachaumont et autres, en ce qui concerne M. de Voltaire.* L'auteur y rectifie un bon nombre de faits hasardés, et réfute divers jugements sur la personne et les ouvrages de Voltaire. Ses remarques, classées selon l'ordre chronologique, peuvent être d'une grande utilité pour ceux qui désirent connaître dans son intérieur le patriarche de Ferney: elles ont, en général, cet air de franchise et de bonhomie qui plaît et qui persuade. IV. *Examen d'un ouvrage intitulé :* Mémoires pour servir à l'Histoire de M. de Voltaire, *publiés sous la rubrique d'Amsterdam*, 1785, 2 vol. in-12. Ces Mémoires sont de dom Chaudon, l'un des auteurs du Nouveau Dictionnaire historique : ils contiennent une Vie de J.-B. Rousseau, attribuée par l'auteur à Voltaire, et que Wagnière prétend à tort n'être pas de lui. La *Vie* dont il s'agit, composée en 1738, parut alors en un vol. in-12 de 66 pages : elle fut insérée en 1748 dans les OEuvres de Voltaire, qui depuis l'en exclut : dom Chaudon ne fit que la réimprimer en 1785, dans le 1er. tome de ses Mémoires. Cette production, qui ne se retrouve ni dans l'édition de Kehl, ni dans aucune de celles qui l'ont suivie, vient d'être restituée à son auteur dans le tome 35e. des OEuvres complètes de Voltaire, commencées par Dalibon, et continuées par Delangle (*V.* l'art. VOLTAIRE). Les quatre ouvrages de Wagnière, dont nous venons de parler, ont été recueillis, ainsi que les Mémoires de S.-G. Longchamp, autre secrétaire de Voltaire, avant Collini, et divers écrits inédits de la marquise du Chastelet, du président Hénault, de Piron, de d'Arnaud-Baculard, Thiriot et autres, sous le titre de *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages, par Longchamp et Wagnière, ses secrétaires*, 2 vol. in-8°., Paris, 1826. M-G-R.

WAGSTAFFE (THOMAS), évêque anglais, du parti Jacobite, né le 15 février 1645, dans le comté de Warwick, descendait de la famille des Knightcote, une des plus anciennes de cette contrée (Voy. la généalogie des Knightcote, dressée par Thomas Wagstaffe, le fils de celui dont nous écrivons l'histoire, *Anecdotes littéraires du dix-huitième siècle*, par Will. Bowyer et Nichols, tom. IV, pag. 186-87, éd. de Lond., 1812). Le jeune Wagstaffe étudia à l'école de la Chartreuse où il eut pour maître Antoine Wood. Les leçons de cet habile professeur développèrent bientôt les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature, et lui procurèrent l'avantage d'entrer élève gratuit au collége d'Oxford, en 1660. Il s'y livra à l'étude des langues, à la littérature et aux sciences, et se fit recevoir dans l'université de cette ville bachelier et maître-ès-arts. Il se décida ensuite à entrer dans l'Église, et reçut le diaconat et la prêtrise. L'évêque de Péterborough, qui lui conférait les saints ordres, le pourvut le même jour de la cure de Martin's-Thorpe, dans le comté de Rustand. On ne sait quel motif l'engagea quelques mois après à quitter son rectorat pour aller vivre à Stow, dans le comté de Buckingham, au milieu de la famille du chevalier Temple, et en qualité de chapelain. Son esprit et son instruction lui concilièrent bientôt les bonnes grâces de ce seigneur, qui devint pour lui un protecteur aussi puissant que zélé. C'est sans doute à ses bons offices qu'il faut attribuer les faveurs dont il

se vit l'objet les années suivantes. Dès 1676 il fut nommé curé de Stow, puis de Saint-Gabriel Fenchurch. En 1684, le docteur Compton, évêque de Londres, lui offrit le rectorat de l'église de Sainte-Marguerite Pattens, ce qui le fixait dans la capitale; et il lui fut permis de cumuler les avantages de celle-ci avec les revenus de la cure de Saint-Gabriel. Enfin, en 1685, Charles II le présenta à la place de chancelier de la cathédrale de Lichtfield, et il fut installé dans ses fonctions par l'archevêque de Cantorbéry. Le roi lui donnait en même temps la prébende d'Alderwas. Tant de bienfaits inspirèrent à Wagstaffe une profonde reconnaissance et un attachement sincère pour la famille des Stuarts; et lorsqu'en 1688 Guillaume III mit sur sa tête la couronne d'Angleterre, le chancelier de Lichtfield refusa de prêter serment à la nouvelle dynastie, et se vit privé de tous ses bénéfices. Il trouva alors dans ses connaissances en médecine une ressource à laquelle il n'avait point songé, et il exerça pendant plusieurs années avec un grand succès, sans néanmoins cesser de porter le costume ecclésiastique. Son extrême modération et la considération dont il jouissait auprès des hommes les plus distingués obtinrent grâce pour des opinions inoffensives; et, en 1693, on lui rendit plus qu'on ne lui avait enlevé, en lui conférant l'évêché d'Ipswich. Il gouverna dix-neuf ans les affaires ecclésiastiques de son évêché avec beaucoup de sagesse, et y mourut le 17 oct. 1712, emportant la réputation d'un des hommes les plus instruits de l'Angleterre. Il possédait une bibliothèque magnifique, riche surtout en livres latins, grecs et hébreux; le catalogue en fut imprimé à Londres, 1713. Il avait composé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on est étonné de ne trouver que quatre Sermons. Le plus connu de ses écrits, celui qui fonda sa réputation, mais aussi celui qui lui attira le plus d'ennemis, est sa fameuse *Apologie vengeresse du roi Charles-le-Martyr, où l'on prouve que Sa Majesté est l'auteur de l'Εικων βασιλικη; contre une Note soi-disant de la main du comte d'Anglesey et contre les exceptions du docteur Walker et d'autres; à quoi l'on a joint une préface où sont examinées et réfutées les assertions hardies et insolentes de M. Bayle, sur le fait en question* (A vindication of king Charles the Martyr, proving that, etc.), Lond., 1693, 1697, 1711, in-4°. (3e. édition très-augmentée, avec les lettres autographes et jusque-là inédites de Charles Ier. On est fâché de voir que, quelque hardies et quelque insolentes que puissent être les expressions de Bayle, celles de son antagoniste ne décèlent guère plus de modération et de politesse. Cependant on doit rendre justice à l'art avec lequel il écarte la plupart des objections; accumulant les circonstances favorables à son opinion, il groupe les témoignages des amis de Charles Ier., dévoile ses vues secrètes et les intrigues de ceux qui ont cherché à égarer la conscience publique sur la composition de l'ouvrage. Là surtout se trouvent des détails curieux sur l'effet produit à Londres et dans toute l'Angleterre par l'apparition de l'*Icon*; il cite un mot frappant et jusqu'alors peu remarqué de Milton, qui, dans un discours, s'écrie: « Il est des hommes » qui semblent vouloir se venger après » la mort, et accabler leurs juges

» de leur souvenir. » Allusion à la commisération et aux remords tardifs que devait inspirer au peuple la lecture du livre si touchant et si sublime, composé par son roi, sur la royauté. On ne peut guère douter, après avoir entendu Wagstaffe, que le fanatique républicain qui s'intitulait fastueusement l'*Iconoclaste*, n'ait craint l'influence de l'*Icon*, et n'ait employé tous les moyens, même celui de la falsification et de l'interpolation, pour en atténuer les effets. De là l'insertion de cette ridicule prière que Charles adresse à l'Être suprême, et qui est copiée mot pour mot de celle de Pamela, dans l'Arcadie du chevalier Sidney. Mais la révélation ou l'aveu de ces craintes, de ces fraudes, ne suffit nullement pour attribuer au malheureux roi le volume redoutable. Qu'il ait été composé sous ses yeux, que quelques lignes, quelques pages, si l'on veut, lui appartiennent, qu'il l'ait écrit tout entier de sa main, qu'il ait voulu le faire imprimer et répandre à ses frais, il n'y a rien en tout cela que de naturel, rien que Bayle, Walker et d'autres n'avouent sans croire perdre du terrain. Au reste, cette contestation est de peu d'intérêt aujourd'hui, et il paraît que, parmi ceux qui se sont donné la peine d'y réfléchir, les meilleurs esprits se sont rangés du côté de Walker. Nous citerons parmi les autres ouvrages de l'évêque d'Ipswich : I. *Défense de l'Apologie vengeresse*, etc., *en réponse à un pamphlet* (de Toland) *intitulé* Amyntor, Lond., 1699. II. *Réponse à une brochure intitulée* : Démonstration de l'obéissance et de la soumission dues au gouvernement actuel, tirée du livre de la Convocation de l'évêque Overall, *avec une apostille en réponse au cas d'allégeance du docteur Sherlock*, Londres, 1690. III. *Réponse à l'ouvrage du docteur Sherlock, qui a pour titre* : Apologie du cas d'allégeance, etc., ibid., 1692. IV. *Réponse à une lettre écrite au docteur Sherlock, pour défendre le passage de Josèphe, relatif aux hommages que Jaddus rend à Alexandre, des conséquences que lui attribue la Réponse au livre dit* Démonstrat. de l'obéiss., etc., ibid., 1692. V. *L'État actuel du Jacobitisme en Angleterre*, ibid., 1702. VI. *Cas de la tolérance et de la communion occasionnelle exposée par voie de préservatif aux véritables fils de l'Église anglicane*. VII. *Relation de ce qui s'est passé dans la Chambre des Communes, au sujet de la refonte des monnaies, etc.*; et plusieurs autres brochures de médiocre importance. On peut voir pour plus de détails Wood, *Athen. Oxon.*, vol. LXXVII, c. 1126, etc.; *Biographia Britannica*, Londres, 1766, pag. 250; le *Dictionnaire* de Bayle, art. *Milton*, note N; et le *Dictionnaire* de Chaufepié, qui donne une excellente analyse de la *Vindication*, mais qui fait preuve dans cet article même de partialité et de défaut de critique. Comparez aussi les articles CHARLES Ier., tom. VIII, pag. 220, DUPPA, GAUDEN, MILTON et WALKER. — *Thomas* WAGSTAFFE, fils unique du précédent, naquit à Londres en 1692, et passa la première partie de sa vie en Angleterre. Il entreprit ensuite des voyages dans les pays étrangers, sembla vouloir, en 1712, se fixer à Rome, où il fut chapelain protestant du chevalier de Saint-George, puis de son fils. Les fonctions qu'il exerçait près de ces deux princes ne l'empêchèrent point de se livrer à l'étude,

et il devint un des hommes les plus habiles de l'Italie, dans la connaissance des langues. Il en possédait sept, sans compter l'anglais; et l'on dit même qu'il parlait l'hébreu, le chaldéen et le syriaque, avec autant de facilité que l'italien ou le français. Il était aussi très-habile littérateur et profond théologien; et, ce qui est plus rare, il donnait à Rome l'exemple de toutes les vertus, au point que le peuple de cette ville disait, en parlant de lui, que, s'il n'était pas hérétique, il eût fallu le canoniser. Il paraîtrait, par quelques mots d'une épitaphe composée pour lui, que, dans les dernières années de sa vie, il aurait fait un voyage en Angleterre, et accepté un bénéfice du roi George. Mais cette hypothèse admise, il est certain qu'il le résigna ou qu'il en fut dépouillé fort peu de temps après, et qu'il *mourut* à Rome le 3 décembre 1770. Il avait composé plusieurs ouvrages qui n'ont point été conservés. Les seuls morceaux qui nous restent de lui sont : I. *Vino Eucharistico aqua necessariò admiscenda : Responsio ad concionem habitam ad clerum in Templo B. Mariæ, Cantabrigiæ, à Samuel Drake, S. T. B.; auctore Thom. Wagstaffe, presb. angl.* (Drake répondit par une lettre dont voici le titre : *Ad Thom. Wagstaffium presb. angl., Samuelis Drake, S. T. B. Epistola in quâ defenditur concio habita*, etc.). II. La traduction des *Livres VI et VII* de l'Histoire de Charles XII, dans le *Voltaire's life of Charles the Twelfth, king of Sweden*, etc., français-anglais, Londres, Bowyer, 1755, 8e. édit. (Les cinq premiers livres avaient été traduits par le docteur Jebb, les deux derniers et la préface par John Locker). III. Une *Lettre à Thom. Hearne*, insérée dans les *Letters written by eminent Persons*, Oxford, 1813, 3 vol. in-8°. IV. Dix *Vers iambiques* manuscrits, très-piquants, sur la vérité de l'*Histoire d'Angleterre* de Burnet. V. Environ une douzaine d'*Épitaphes* sur la mort de diverses personnes; ces pièces ont été recueillies par Nichols, dans ses *Anecdotes litt. du dix-huitième siècle*. On en remarque surtout deux extrêmement touchantes sur la mort de sa fille, qu'il eut le malheur de perdre très-jeune en 1729. Nous ne pouvons finir cet article sans dire un mot de l'épitaphe que fit pour lui le docteur Delaune, et que Nichols a publiée pour la première fois. Le style en est élégant et léger, le ton badin et satirique; mais il est impossible de concevoir comment l'auteur a pu falsifier avec autant d'audace tout le caractère du chapelain des Stuarts. A l'entendre, c'était un mondain, un élégant, un docteur en cuisine, s'emparant volontiers de la femme d'autrui, très-prodigue, à qui du reste on ne pouvait rien apprendre, excepté la théologie. P—ot.

WAGSTAFFE (William), médecin distingué, de la même famille que les précédents, naquit aussi dans le comté de Warwick, en 1685. Son père, qui était curé de Cublington, dans le comté de Buckingham, et qui n'avait point d'autre fils, présida à sa première éducation, et l'envoya aux écoles de Northampton, de là au collége de Lincoln, et à Oxford (1701), où William se fit bientôt remarquer par ses progrès et par ce tour d'esprit léger, original, gracieux et gai, que les Anglais expriment si heureusement par le mot *humour*. Sa conversation le rendit agréable aux premiers personnages de l'université, qui dès-lors furent ses protecteurs. Après avoir reçu le

baccalauréat en 1703, il songea à s'engager dans les ordres, uniquement parce qu'il pensait que cette détermination ferait plaisir à son père; mais ses idées se tournèrent ensuite vers d'autres points, et il quitta l'université en 1707, après avoir été admis au rang de maître-ès-arts. Thomas Wagstaffe, son parent, alors évêque d'Ipswich, avait été médecin à Londres, et y résidait la plus grande partie de l'année; William se rendit dans cette ville, et les relations qu'il y établit le portèrent à suivre la carrière qu'avait suivie long-temps le ministre de l'Église anglicane. Peu de temps après, celui-ci lui donna sa fille en mariage, et le jeune médecin trouva dans cette alliance un moyen d'arriver aux richesses et à la célébrité. Ce ne fut cependant qu'après la mort de sa femme, et même après s'être remarié à la fille de Charles Bernard; chirurgien ordinaire de la reine Anne, qu'il acheva de prendre ses degrés en médecine. Il fut ensuite admis dans le collége des médecins de Londres, devint membre de la société royale, et fut attaché à l'hôpital de Saint-Barthélemi, où il continua de se rendre fameux par ses connaissances médicales autant que par son humanité. Dans les derniers temps néanmoins on lui reprocha un peu de négligence. Mais la faiblesse de sa santé en fut la seule cause. Dans l'espoir de la rétablir, il se rendit à Bath, où il mourut le 5 mai 1724, avant d'avoir atteint sa quarantième année. On a de lui plusieurs écrits dont le ton, moitié bienveillant, moitié railleur, unit toujours la finesse à la gaîté et l'esprit au bon sens. On y retrouve la manière de *Swift*, et plus encore celle du fameux William King de la chambre des communes. En voici la liste : I. *Commentaire sur l'histoire de Tom Thumb.* (pour ridiculiser quelques articles d'Addison). II. *Réfutation de Benjie* (Hoadly), *par Crépin le savetier;* lettre. III. *Histoire du fantôme de St-A...n* (Saint-Alban). IV. *Témoignages des habitants de Fickleborough sur la vie et le caractère de Robert Huith, communément appelé Bob.* V. *Remontrances des loyaux sujets d'Albinie.* VI. *Caractère de Richard St...e* (Steele). VII. *Considérations sur l'état et les taxes publiques.* VIII. *L'Honnête homme*, journal qui parut pour la première fois le 12 avril 1712, et n'eut que seize numéros. IX. *Préface d'une Histoire complète du traité d'Utrecht.* X. *Lettre du facétieux docteur Andrew Tripe, à son frère*, etc. Tous ces opuscules, composés la plupart pendant la jeunesse de l'auteur, et en grande partie anonymes, mais imprimés plusieurs fois de son vivant, furent réunis après sa mort sous le titre d'*œuvres mêlées*, Londres, in-8°., fig. et portrait de l'auteur. Il faut y joindre des *Notes* sur le *Causeur* (Tatler) et le *Spectateur*, notes qui après avoir été long-temps gardées manuscrites ont été employées et citées souvent dans l'édition du *Causeur*, Londr., 1786, 6v. in-8°. — Jean Wagstaffe, savant, né à Londres, mourut en 1677, dans un accès de folie causé par l'abus des liqueurs fortes. On a de lui, en anglais : I. *Remarques historiques sur l'évêque de Rome.* II. *Questions sur la magie* (trad. en allemand, Halle, 1711). III. *Traité des empoisonnements et des empoisonneurs*, Londres, 1669. Méric Casaubon, fils du célèbre Casaubon, répondit à ce livre par le suivant : *De credulitate et incredulitate cir-*

ca res naturales et civiles (Wood, *Athen. Oxon.*, lib. II, p. 382).

P—OT.

WAHL (JOACHIM-CHRÉTIEN, comte DE), un des généraux allemands qui se distinguèrent dans la guerre de Trente-Ans, devait le jour à un gentilhomme thuringien des environs d'Altstædt, et fut d'abord élevé dans la religion protestante. Mais il fit abjuration de bonne heure, et prit du service dans les troupes de la ligue catholique, avant même que la guerre éclatât. Arrivé en Bohême à la suite du duc Maximilien de Bavière, il assista à la bataille de Prague, où il se signala par son courage, mais où il eut le malheur de perdre un bras (1620). Il s'éleva ensuite de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-colonel du régiment commandé par Tilly, se trouva à la bataille de Lutter (1626), puis à celle de Leipzig, où sa belle conduite lui valut le brevet de major-général (1630). Quatre ans après, il fit la guerre dans le Haut-Palatinat, qu'il soumit presque tout entier au duc de Bavière, et fut récompensé par le titre de commandant-général de cette province. Peu après, il fut pris dans une rencontre par les troupes suédoises; mais ses soldats le délivrèrent presque aussitôt, et il continua de combattre avec autant de persévérance et de talent que de bonheur. La prise de Bayreuth, celles d'Augsbourg, Culmbach, Nabbourg, Auerbach, Kemnath, Weyda, Alten, Werne et Durrep, lui valurent successivement les titres de lieutenant-feld-maréchal, de gouverneur du Haut-Palatinat, de général-grand-maître de l'artillerie (1640), et de comte de l'empire. Il avait été envoyé l'année précédente à la cour du duc de Brunswick, et y avait posé les bases d'un accord entre les princes de ce nom et l'empereur. Il avait aussi, à diverses époques, obtenu de la munificence de l'électeur de Bavière les seigneuries de Lutzchkau, de Schœnnbrunn, de Lomstein, de Weyer, etc., et joignait à ces fiefs le titre de chambellan de l'électeur de Cologne. Peu après (1643), l'état de sa santé le força de renoncer au service militaire; encore les soins qu'il prit pour prolonger son existence ne purent-ils éloigner sa fin que de quelques mois. Il mourut au mois d'août 1644, et fut remplacé dans le commandement de l'armée bavaroise par le général baron Mercy. — Jean WAHL, né le 11 novembre 1641, à Altembourg, où il fut successivement sous-co-recteur, co-recteur et recteur, mourut d'un catarrhe, le 29 oct. 1686, laissant plusieurs dissertations (*Programmata*) curieuses, entre autres *De majestate, de Magis*, etc. — Zadock WAHL BEN ASCHER, savant rabbin de la fin du dix-septième siècle, a publié des notes sur tout l'Ancien Testament, sur l'Arba Turim, sur diverses grammaires, et a donné une édition de l'*Office des cœurs* du rabbin Bechai Ben Ascher, avec un très-bon commentaire. Il avait aussi composé plusieurs ouvrages philosophiques en latin.

P—OT.

WAILLY (NOEL-FRANÇOIS DE), grammairien, naquit le 31 juillet 1724, à Amiens, où sa famille avait exercé pendant long-temps des fonctions municipales. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il fut placé chez l'abbé Valart (*Voy.* ce nom), qui lui apprit les langues anciennes, et lui inspira le goût des études grammaticales. Le desir d'acquérir de nouvelles connaissances le conduisit à Paris, où il entra dans la maison

d'éducation de Philippe de Prétot, et partagea les leçons que cet habile instituteur donnait à son fils, qui devint par la suite censeur royal (*V.* Philippe de Prétot, XXXIV, 183). Bientôt Wailly, en état d'en donner lui-même, fut souvent consulté par d'illustres étrangers qui venaient dans la capitale, pour se former à une diction correcte et à une prononciation exacte. Possédant les principales langues de l'Europe, il pouvait mieux que personne répondre à leurs questions, et résoudre leurs doutes. Cet échange mutuel de locutions, cette comparaison des mêmes idées exprimées en différentes langues, contribuèrent beaucoup à lui faire reconnaître le génie de la nôtre. La publication de sa Grammaire le mit en relation avec des hommes de lettres distingués. Il compta Beauzée au nombre de ses amis; et, quoique tous les deux suivissent la même carrière, jamais aucun sentiment de jalousie n'altéra leur intimité. Wailly se maria en 1766, et fut père de cinq enfants. Retiré au sein de sa famille, étranger aux factions qui plus tard déchirèrent la France, il traversa sans danger les orages de la révolution, et fut appelé à l'Institut dès l'époque de sa création; il devint aussi membre de la société d'institution de Paris, et honoraire de l'académied'Amiens. Sa modération dans les discussions, l'aménité de son caractère, l'avaient rendu cher à tous ses collègues. Il mourut à Paris le 7 avril 1801, dans sa soixante-dix-septième année. Domergue prononça sur sa tombe un discours funèbre : « Ses écrits, dit-» il, enseignent à bien parler, sa » conduite enseignait à bien vivre. » Wailly fut remplacé à l'Institut par l'abbé Sicard, qui y rentra, après en avoir été exclu au 18 fructidor (4 septembre 1797). Quoique Wailly cultivât la littérature, c'est à sa Grammaire qu'il doit toute sa célébrité. Cet ouvrage, fruit de longues méditations sur la théorie du langage, et d'une lecture réfléchie des meilleurs écrits composés sur cette matière, parut sous le titre de *Principes généraux et particuliers de la langue française*, Paris, 1754, in-12, et devint, par les corrections et les nombreuses additions qu'y fit l'auteur, un des livres élémentaires les plus estimés. Il le dédia à l'université de Paris, qui en prescrivit l'usage dans ses colléges, et il obtint le même honneur à l'École militaire. Lorsque Wailly débuta dans la carrière grammaticale, Restaut y tenait le premier rang : sa Grammaire, imprimée depuis vingt-cinq ans, et supérieure à celles qui l'avaient précédée, soutint encore long-temps la concurrence avec celle de Wailly; mais cette dernière, plus méthodique et mieux digérée, l'emporta. Il est vrai que les savantes remarques de Girard, de d'Olivet, de Duclos, qui n'avaient point encore paru à l'époque où Restaut publia son ouvrage (1730), furent d'un grand secours à son successeur. Quelques lacunes cependant, quelques règles peu développées, quelques erreurs même lui ont été reprochées : mais à quelécrivain n'a-t-on jamais adressé de reproches? Sans se permettre de ces innovations gigantesques qui n'ont d'autres partisans que ceux qui les proposent, Wailly ne s'astreignit pas non plus à suivre servilement une routine aveugle : il garda entre les opinions diverses un sage tempérament. Nous n'entreprendrons pas de donner l'analyse de sa Grammaire; nous nous bornerons à jeter un coup-d'œil rapide sur les

principaux changements qu'il a introduits dans l'enseignement de la langue française. Il sépara la syntaxe et la partie élémentaire que Restaut, ainsi que nous l'avons dit à son article, avait fondues ensemble. Il rejeta la méthode des déclinaisons que les anciens grammairiens avaient empruntée à la langue latine, mais que la terminaison uniforme des mots rend aussi fastidieuse qu'inutile dans la nôtre. En ne reconnaissant qu'un seul article, il supprima les dénominations d'article défini, indéfini, partitif; et il fit rentrer les pronoms *me*, *te*, *se*, etc., appelés conjonctifs par quelques auteurs, dans la classe des pronoms personnels à laquelle ils appartiennent naturellement. Ces rectifications, indiquées ou approuvées par nos meilleurs grammairiens, obtinrent également les suffrages du public. Wailly ne réussit pas aussi bien dans ce qui concerne le verbe. Il avait critiqué les définitions des verbes actifs et neutres données par Restaut; celles qu'il y substitua ne sont pas heureuses. En parlant des personnes peu familiarisées avec les termes de grammaire : « Est-il facile de leur faire » comprendre, dit-il, que courir, » danser, sauter, agir, etc., sont » des verbes qui ne sont point actifs; » que ce sont des verbes neutres? » Elles entendent dire tous les jours : » *Cet enfant est continuellement en* » action, *il court, il danse, il saute,* » etc. » Cette objection est plus subtile que solide; car le mot *actif* est ici un terme technique, dépouillé de son acception ordinaire. Si Wailly trouvait en cela quelque imperfection, il pouvait la faire disparaître en employant un nouveau terme : il prit un moyen tout opposé. Basant sa définition des verbes actifs sur la signification rigoureuse du mot, il rangea dans cette classe une foule de verbes neutres qui, n'ayant ni passif, ni régime direct, faisaient un contraste avec les autres, et nécessitaient une subdivision plus embarrassante qu'avantageuse. Aussi, l'opinion de Wailly n'a-t-elle été adoptée par aucun lexicographe. Du reste, il s'accorde avec Restaut dans la conjugaison des verbes : nous remarquerons seulement qu'à l'exemple de Girard il réunit le participe présent au *gérondif*, tandis que les grammairiens modernes réunissent le gérondif au *participe présent*. Wailly fut un zélé partisan de la réforme orthographique déjà suivie par Dumarsais et par Duclos. Cette réforme n'allait pas jusqu'à introduire de nouveaux caractères ou à donner de nouvelles valeurs à ceux que nous avons : elle consistait simplement à retrancher les lettres qui sont inutiles à la prosodie; à faire un usage plus général des accents, en un mot à rapprocher, autant que les règles de la grammaire peuvent le permettre, l'orthographe de la prononciation, en écrivant, par exemple, *atencion*, *filozofie*, *frâse*, *l'ome*, *la fame*, etc. Wailly avait fait imprimer, d'après cette méthode, l'*Abrégé de la versification française*, qui est à la fin de sa Grammaire; dans les éditions publiées par son fils, ce néographisme a disparu. On a profité et l'on profitera encore de ce système pour simplifier notre orthographe; mais, malgré la prédiction de Duclos (1), des motifs qu'il serait superflu de dévelop-

(1) « Lorsque la réforme, dont la proposition » paraît aujourd'hui chimérique, sera faite, *car* » *elle se fera*, on ne croira pas qu'elle ait pu » éprouver de la contradiction. » Duclos, *Remarques sur le chap. V de la Gramm. de Port-Royal.*

per ici s'opposeront toujours à son entière adoption. Outre sa *Grammaire française*, dont il a fait lui-même un *Abrégé*, on a de Wailly: I. *Lettre à M. . . ., en réponse aux difficultés proposées contre la déclinabilité des participes français*, Paris, 1759, in-12. II. *De l'orthographe*, ou moyens simples et raisonnés de diminuer les imperfections de notre orthographe, ibid., 1771, in-12. III. *L'orthographe des dames*, ou l'orthographe fondée sur la bonne prononciation démontrée, la seule raisonnable, ibid., 1782, in-12. Cet ouvrage et le précédent sont consacrés à l'exposition et à la défense de la réforme orthographique dont nous avons parlé. IV. Plusieurs Remarques sur la grammaire, insérées dans les Mémoires de l'Institut. V. (Avec son fils aîné), *Nouveau Vocabulaire français*, ou abrégé du Dictionnaire de l'académie, Paris, 1801, grand in-8°. Ce vocabulaire, à la perfection duquel MM. Bosquillon et Drevet ont concouru, jouit du plus grand succès; il est maintenant à sa treizième édition, donnée en 1826 par M. Alfred de Wailly, petit-fils de l'auteur. On doit encore à Wailly: 1°. *Principes de la langue latine* mis dans un ordre plus clair, Paris, 1768, in-12, sixième édition retouchée avec soin; ibid., 1773, neuvième édition refondue entièrement. Cet ouvrage, attribué au P. Fleuriau (*Voy.* ce nom), est originairement du P. Sauger, jésuite. *Voy.* le *Dict. des anonymes* de Barbier. 2°. *Introduction à la syntaxe latine*, par J. Clarke, traduite de l'anglais, Paris, 1773, in-12; ibid., 1781, avec un vocabulaire latin et français. Ce sont des thèmes tout préparés. 3°. *Dictionnaire portatif de la langue française*, extrait du grand Dictionnaire de Richelet, Lyon, 1774, 2 vol. in-8°., dont il y a plusieurs éditions. 4°. *Dictionnaire des rimes*, par Richelet, nouvelle édition, 1799, in-8°. (*Voy.* Richelet, XXXVIII, 11-12). 5°. *L'art de peindre à l'esprit*, par don Sensaric (*Voy.* ce nom), Paris, 1771, 1783, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, revu par Wailly, est un choix des meilleurs morceaux des orateurs et des poètes français. 6°. *Histoires choisies du Nouveau-Testament* (d'après le commentaire d'Érasme), traduites en français, avec le texte latin, Paris, 1774, in-12. Wailly a revu la traduction des *Commentaires de César*, par d'Ablancourt, 1767; celle des *Oraisons choisies de Cicéron*, par Villefore, 1772; celle d'*Eutrope*, par Lezeau, 1783. Ces ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois. Il a soigné la plupart des éditions classiques sorties des presses de Barbou, entre autres celle de *Quintilien*, avec la traduction de Gédoyn, 1770; et l'édition latine de *Salluste* donnée par Philippe de Prétot, 1774. Il est auteur de l'*Avertissement* qui est à la tête de la traduction de *Perse*, par Dreux du Radier. Enfin il a concouru à l'édition du *Dictionnaire de l'académie* publiée en 1798. Aug.-Sav. Leblond a donné, sur la vie et les ouvrages de Wailly, une *Notice* qui a été insérée dans le *Magasin encyclop.*, septième année, 1801, tome VI, p. 471. Une autre *Notice*, par l'abbé Sicard, se trouve dans les Mémoires de l'Institut, *Litt. et beaux-arts*, tom. V. P—RT.

WAILLY (Étienne-Augustin de), fils du précédent, né à Paris, le 1er. nov. 1770, fut un des élèves les plus distingués de la communauté de Sainte-Barbe. Doué en naissant

d'une grande vivacité d'esprit, il ne se sentit d'abord entraîné par aucune vocation fixe. La réquisition militaire de 1793 le força d'abandonner une étude de notaire, dans laquelle l'espoir de s'ouvrir une carrière utile l'avait porté à ensevelir un nom honoré par de grands triomphes universitaires. Atteint par la persécution de la terreur, le jeune Wailly subit un emprisonnement de neuf mois, et ne dut la liberté et peut-être la vie qu'à la chute de Robespierre. Il avait su toutefois mettre à profit le temps de sa captivité, en se livrant avec une ardeur nouvelle à l'étude des mathématiques et de la grammaire générale. Après le 9 thermidor, il entra à l'école polytechnique, où il se concilia l'estime et l'affection de ses maîtres et de ses condisciples. A cette époque, *on commençait à sentir que l'éducation est liée aux plus chers intérêts du corps politique*, et qu'il est toujours important d'attacher les générations qui s'élèvent au joug des principes qui font le rempart de la société et la règle de tous les devoirs. Un enseignement régulier et conforme, sous beaucoup de rapports, à celui de l'ancienne université de Paris, vint donner une impulsion nouvelle aux vraies et solides études. Le succès qu'obtint un premier établissement d'éducation publique, créé sous le nom de prytanée, détermina le gouvernement d'alors à fonder quatre lycées dans la capitale. Wailly fut successivement préfet des études et censeur d'un de ces lycées. Enfin Fourcroy, directeur de l'instruction publique, qui était son parent, le nomma proviseur du lycée Napoléon, qui prit depuis le nom de collége royal de Henri IV. Sous la direction de Wailly, cette maison atteignit bientôt le plus haut point de prospérité. Pendant plus de quinze années que dura l'administration de son proviseur, le collége de Henri IV reçut dans son sein un nombre infini d'élèves parmi lesquels il savait entretenir cette émulation, premier et puissant ressort de l'éducation publique. Les noms de quelques-uns de ces jeunes gens, si nous voulions les citer, rappelleraient ceux des hommes qui honorent le plus aujourd'hui l'administration, la magistrature, le barreau, les lettres et l'armée. Dans les dix dernières années de sa vie, Wailly eut le bonheur de voir ses propres fils se placer à la tête de cette jeunesse brillante, qui aimait à témoigner son respect et sa reconnaissance pour le père, en applaudissant aux triomphes des enfants. Le temps qu'il donnait à ses fonctions ne l'empêchait pas de consacrer encore de nombreux instants à la culture des lettres et au commerce des muses. Comme grammairien, il a donné plusieurs éditions de la *Grammaire* de son père, et du *Nouveau Vocabulaire français*; il a revu, en l'absence de l'auteur, le *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés du grec*, par M. Morin, 1803, in-8°., et a publié, avec M. Drevet, un *Nouveau Dictionnaire des rimes*, Paris, 1812, in-8°. Comme littérateur, il a traduit en vers français une Ode italienne du colonel Grobert, intitulée : *Napoleone al Danubio* (Napoléon au Danube), Paris, 1805, in-8°.; il a donné une édition des *Œuvres choisies de J.-B. Rousseau*, enrichies de notes, à l'usage des collèges, ibid., 1805 et 1818, stéréotype, in-12; et une *Traduction en vers des deux premiers livres des Odes d'Horace*, ibid., 1817, in-18, et 1818, avec le troisième livre.

Cette traduction obtint le plus grand succès. On trouva que le style de son auteur décelait un poète formé à l'école du premier de nos lyriques, et confirmait ce qu'il exprimait lui-même en ces termes, dans la *Notice* préliminaire : « J'ai cherché, autant que » mes moyens l'ont permis, à imiter, » en traduisant Horace, le style, l'har» monie, et même la richesse des ri» mes de J.-B. Rousseau. » En effet c'est là ce qui rend incontestable le mérite de la traduction de Wailly. Sa fidélité en est un autre qu'il faut mettre en ligne de compte, car les traducteurs en vers ne nous y ont point habitués. Peut-être l'auteur s'écarte-t-il trop rarement des formes lyriques de l'original. Jamais quatrain ou sixain français ne rendra l'imposante harmonie, la libre allure, et, pour ainsi dire, la *disinvoltura* de ces strophes alcaïques enjambant les unes sur les autres, et du glyconique alternant avec l'asclépiade. Mais après avoir ainsi fait la part de la critique, nous avouerons que dans les endroits même qui laissent quelque chose à desirer, et où l'on retrouve le moins Horace, on admire toujours des vers bien faits, de la correction, de l'élégance, de la rapidité et de l'harmonie; l'oreille est toujours satisfaite, et Wailly reste encore un bon écrivain quand il cesse d'être un heureux traducteur. Le délicieux dialogue d'Horace et de Lydie et sa prophétie de Nérée sont particulièrement remarqués. Wailly prit part à la rédaction du *Mercure de France*, depuis 1802 jusqu'en 1810. Il était encore dans la force de l'âge; l'académie française était disposée à lui ouvrir ses portes; et le roi venait de récompenser ses services par la croix de la Légion-d'Honneur, lorsque la mort le frappa, au mois de juin 1821. On trouve dans le *Mémorial universel de l'industrie française*, tom. v, p. 319-23, une *Notice* sur Ét.-Aug. de Wailly, par M. Laya, de l'académie française. L—D.

WAILLY (Charles de), architecte, de la même famille que le précédent, né à Paris le 9 novembre 1729, fut élevé par un de ses oncles. Le goût de l'architecture se montra chez lui de bonne heure; il fut exclusif. Cependant, il apprenait assez mal ce qu'on lui enseignait aux écoles, de là lui vint le surnom de *Dessouches*, que ses camarades lui avaient donné et qu'il garda longtemps. Mais il apprenait de lui-même, avec facilité, ce qui lui plaisait uniquement. Ennuyé du latin et de la grammaire, il employait le peu d'argent qu'il avait à acheter des gravures pour les copier. On eut la sagesse de suivre ces indications de la nature, et le bon esprit de le placer chez l'architecte Blondel; mais bientôt, ce maître ne suffisant pas à ses progrès, il prit des leçons de Lejay, plus capable de développer ses heureuses dispositions. Wailly, nourri des principes de Lejay, atteignit les hauteurs de l'art, et s'ouvrit une plus vaste carrière; il travailla aussi chez le célèbre Servandoni, et fut avec lui dessinateur, architecte, peintre et mécanicien. On sait qu'il remporta, en 1752, le grand prix d'architecture. Ce succès lui donnait le droit d'aller à Rome pendant trois ans, aux frais du gouvernement; mais il obtint de M. de Marigny, alors surintendant des bâtiments, la permission de partager ses trois années avec Moreau, qui n'avait eu que le second prix. Ce partage généreux fit le plus grand honneur à Wailly. Pendant son sé-

jour en Italie, il fut nommé membre de l'institut de Bologne. A son retour, il obtint la permission d'exposer dans les salles de l'académie les dessins qu'il avait faits pendant son voyage. Souvent caché derrière le châssis auquel ses dessins étaient suspendus, il écoutait les critiques et prenait soin de corriger les fautes qu'on lui avait fait apercevoir. En 1767, il fut reçu membre de l'académie d'architecture, de première classe, sans avoir passé, selon l'usage, par les classes inférieures. Destiné aux exceptions honorables, l'académie de peinture l'admit, en 1771, au nombre de ses membres, comme dessinateur, ce qui n'était arrivé à aucun autre architecte avant lui, si ce n'est à Clérisseau, qui y avait été reçu deux ans auparavant, mais pour des tableaux peints à la gouache. Wailly donna pour morceau de réception un dessin représentant la vue perspective du grand escalier projeté pour la nouvelle salle d'un théâtre à Paris; c'était celle de l'Odéon. Son génie ardent s'est principalement tourné vers la décoration des édifices, et a surtout créé, pour la distribution et l'ornement des intérieurs, des plans aussi riches qu'élégants. On connaît de lui les intérieurs de l'hôtel d'Argenson à Paris, ceux du château des Ormes, du salon du palais Spinola à Gênes, et du théâtre français, connu sous le nom d'Odéon, qu'il construisit en société avec Peyre. On lui doit aussi le rétablissement de Port-Vendres. Le landgrave de Hesse-Cassel l'appela deux fois à sa cour, et les magnifiques plans qu'il fit pour l'embellissement de la capitale et des états de ce prince se conservent en 2 vol. in-folio dans la bibliothèque de Cassel. Plusieurs de ses ouvrages sont gravés dans l'Encyclopédie et dans la Description de la France, par Laborde. Nous ne pouvons présenter ici l'aride nomenclature d'un grand nombre d'autres compositions, fruits d'une vie active et laborieuse, et qui toutes confirment la grande réputation que Wailly a laissée. Travailleur infatigable, ne respirant que pour son art, il tenait la plume et le crayon long-temps avant le jour, et ne les quittait que dans la nuit. Plusieurs de ses élèves ont dit qu'il venait lui-même, la lampe à la main, les arracher au repos, leur reprochant de donner trop d'heures au sommeil, et leur disant que la vie est trop courte pour les artistes. Le prince de Nassau-Siegen et l'impératrice de Russie voulurent l'attirer près d'eux; Catherine II lui fit offrir la place de président de l'académie d'architecture de Pétersbourg, et huit mille roubles de traitement; il refusa avec sa franchise ordinaire, qui était un peu brusque. « Si l'impératrice veut des » plans, dit-il, je lui en ferai tant » qu'elle voudra, je n'ai pas besoin » d'aller à Pétersbourg pour cela. » Après la réunion de la Belgique à la France et la conquête de la Hollande, il fut envoyé dans ces deux contrées en qualité de commissaire pour recueillir et rassembler les monuments des arts. Son voyage enrichit du moins pour quelques années notre Muséum de tableaux bien choisis, de Rubens, de Téniers, de Wouwermans, de Paul Potter, et de colonnes du plus grand prix. Pour lui, il se conduisit avec un désintéressement digne d'un autre temps. Il fut mis au nombre des membres de l'Institut, lors de sa formation. Il était l'un des conservateurs du Muséum, et ses soins, ses avis, son activité ont rendu les plus grands services à ce bel éta-

blissement. Il fut aussi le principal fondateur de la société des *Amis des arts*, qui existe encore. Son tempérament robuste, sa vie sobre et réglée semblaient lui promettre une longue carrière; mais une maladie aiguë l'enleva en peu de jours, le 2 novembre 1798, dans le logement qu'on lui avait accordé au Louvre. M. Andrieux prononça son éloge à l'Institut, *Mém. de littérature et beaux-arts*, III, 36-42. M. Jos. Lavallée a publié une *Notice historique sur Charles De Wailly*, an VII, in-8°. de 48 pag. A—s.

WAINEWRIGTH (JÉRÉMIE), médecin anglais, né vers le milieu du dix-septième siècle, est connu par un ouvrage qui a obtenu quelque succès dans son temps, et qui est intitulé : *Traité méchanique des choses non naturelles*, en anglais, Londres, 1707, 1718, 1737, in-8°.; traduit en latin sans le nom de l'auteur, par Jean de Saint-Marc, Avignon, 1748, in-12. Il est bon de faire connaître qu'autrefois les médecins appelaient *non naturelles* les choses les plus naturelles du monde, puisque sans elles l'homme ne pourrait vivre. Ces choses sont, l'air et tous les corps qui nous environnent, les aliments et les boissons, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, les excrétions diverses, et les affections de l'ame; c'est ce qui constitue l'hygiène. En parlant de l'air atmosphérique, Wainewrigth apprécie les effets de sa pesanteur sur le corps humain, ce qui le conduit à donner un abrégé des constitutions épidémiques de Sydenham, depuis l'année 1661 jusqu'en 1675. Il s'étend assez longuement sur les bains; cherche à estimer le poids que supporte le corps humain plongé dans l'eau; recommande le bain froid dans l'hydropisie, condamne le bain chaud, à cause de l'excessive transpiration qu'il excite, et regarde le bain tiède comme relâchant et diminuant le poids du corps, en favorisant la sueur. Il désapprouve l'usage de la laine sur la peau, même chez les personnes attaquées de toux et de phthisie. En véritable Anglais, il est grand partisan des viandes solides, qu'il préfère à tout autre aliment, même dans les maladies, surtout lorsqu'il y a débilité. Il approuve l'usage de l'eau de fontaine, du thé, du café. L'exercice du corps dans un air froid lui paraît très-avantageux. En parlant des dérangements de l'estomac, il célèbre les bienfaits de l'émétique. Les asthmatiques doivent, suivant lui, respirer un air champêtre et pesant. Dans la phthisie pulmonaire, il rejette les substances balsamiques, comme douées de propriétés trop âcres et trop chaudes; aux pectoraux ordinaires, il préfère l'émétique, l'air froid, le bain froid et les vésicatoires. Il ne reconnaît pas de meilleurs médicaments contre l'hydropisie que les préparations tartariques, etc., etc. Le livre de Wainewrigth contient sans doute des vérités utiles, mais il renferme aussi de graves erreurs, tant en hygiène qu'en explications physiologiques et pathologiques. R—D—N.

WAKE (ISAAC), politique anglais, né, en 1575, à Billing, au comté de Northampton, dont son père était recteur, fut élu orateur public à l'université d'Oxford, en 1604, et prononça, en cette qualité, devant le roi et la cour, plusieurs discours dont on admira l'élégance et la pureté, plutôt que la force. C'est sans doute ce qui faisait dire au roi-rhéteur Jacques Ier. que les discours de Wake l'endormaient, tandis que

ceux d'Antoine Sleep (en angl. *sommeil*) le réveillaient en sursaut. Ces plaisanteries n'empêchèrent point que Wake, ayant déployé, tandis qu'il était secrétaire intime du ministre sir Dudley Carleton, beaucoup d'aptitude à s'acquitter de commissions diplomatiques, ne fût désigné, par le roi lui-même, comme ambassadeur à Venise, en Savoie et dans d'autres pays, et décoré, en 1619, de l'ordre de la chevalerie. Élu, en 1625, député de son université au parlement, il y prononça des discours qui ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Charles Ier. lui destinait la place de secrétaire-d'état, lorsqu'il mourut à Paris en 1632. On a de lui, entre autres écrits : I. *Rex platonicus, sive de potentiss. principis Jacobi regis ad academ. Oxon. adventu, anno* 1605, Oxford, 1607, in-4°., souvent réimprimé pour la cour. Cet ouvrage offre un passage d'où l'on présume que Shakspeare a pris le plan de sa tragédie de *Macbeth*. II. *Traité sur les treize cantons de la ligue helvétique*, Londres, 1655, in-8°.; imprimé avec deux autres Traités sur l'Italie et la Suède, sous ce titre général : *Threefold help to political observations*. L.

WAKE (William), prélat anglican, naquit, en 1657, à Blandford en Dorsetshire, et vint en 1672 au collége du Christ, à Oxford, où il fit ses études et prit ses degrés en philosophie. Étant entré dans les ordres, contre l'intention de son père, qui le destinait à la carrière du commerce, il accompagna en 1682, en qualité de chapelain, le lord vicomte Preston, envoyé extraordinaire à la cour de France. Pendant son séjour dans ce pays, il lui tomba dans les mains un exemplaire d'une première édition de l'*Exposition de la foi catholique*, par Bossuet, édition que l'auteur avait fait imprimer seulement à douze exemplaires destinés à différents évêques, dont il sollicitait le jugement sur son livre. Il en fut généralement approuvé; et si quelques observations critiques furent faites, elles avaient peu d'importance. Cependant, Wake, ayant comparé cette édition avec celle qui vit le jour la même année (1671), et qui passe pour être la première, prétendit trouver entre elles des différences notables qu'il attribue à la censure de la Sorbonne (1), et il s'en expliqua dans la préface de son premier écrit intitulé *Exposition de la doctrine de l'Église d'Angleterre*, publié en 1686. Bossuet, alors évêque de Condom, y répondit; et la controverse dura plusieurs années. Le théologien anglican écrivit ensuite, dans le cours de la discussion qui se soutint avec chaleur, touchant le papisme, vers la fin du règne de Jacques II, plusieurs traités, parmi lesquels on cite un *Traité historique sur la transsubstantiation*, 1687, in-4°.; deux Discours *sur le purgatoire* et *sur la prière pour les morts*, 1688, in-4°. Il s'était marié en 1688; mais à la veille de la révolution politique qui mit le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre, il quitta son protecteur, lord Preston, seigneur fort attaché à Jacques II; et les témoignages de satisfaction qu'il donna lorsque ce grand événement fut consommé, lui valurent les places de prédicateur ordinaire et de sous-se-

(1) La Sorbonne n'eut jamais l'intention de rien censurer dans l'ouvrage de Bossuet, et jamais on ne songea à demander son approbation. On peut lire à cet égard l'*Histoire de Bossuet*, par le cardinal de Bausset, t. 1, pag. 447, aux pièces justificatives où les assertions du théologien anglais sont réfutées victorieusement. Voir aussi l'article *Bossuet*, V, 238.

crétaire du cabinet (*deputy clerk of the closet*) du nouveau monarque, ainsi qu'un canonicat dans l'église de Christ-Church (1689). Il venait en même temps de se faire recevoir docteur en théologie. Jaloux de concourir à la défense de la doctrine et du gouvernement de l'Église d'Angleterre contre les adversaires de sa hiérarchie, il publia, en 1693, une version anglaise des Épîtres authentiques des Pères apostoliques, avec un discours préliminaire concernant l'usage de ces Pères. Cette version reparut, en 1710, fort améliorée, et pour la quatrième fois en 1737. Wake prit également une part active à la mémorable controverse touchant la convocation dont il est parlé à l'article *Atterbury*. Il y soutint l'autorité des princes sur les assemblées ecclésiastiques; et c'est de lui que vint la réponse la plus décisive faite à cet homme célèbre : *L'état de l'Église et du clergé d'Angleterre, dans leurs conciles, synodes, convocations, conventions et autres assemblées publiques, observé depuis la conversion des Saxons jusqu'au temps présent*, 1703, in-fol. Il avait été nommé, en 1693, recteur de Saint-James, de Westminster. Il devint, en 1705, doyen d'Exeter, et fut promu, en 1705, à l'évêché de Lincoln. Entré, à ce dernier titre, à la chambre des pairs, il y prononça un discours remarquable, pour appuyer la réunion des *dissenters* à l'Église anglicane; mais lorsqu'il fut transféré, en 1716, sur le siége métropolitain de Canterbury, il lui fut facile de se convaincre que plusieurs de ceux qui devaient profiter de cette réunion si ardemment desirée avaient abusé de l'indulgence du nouveau gouvernement. Dès-lors il vota et parla dans le parlement, notamment en 1718, contre le rappel du bill de *schisme et conformité*. Ce fut dans le même esprit qu'il combattit le dessein, formé par plusieurs personnages puissants, d'annuler les actes de *corporation* et du *test*. Il s'en expliqua d'une manière indirecte, dans une lettre écrite en latin, adressée au surintendant de Zurich, et qui fut imprimée dans cette ville, sous ce titre : *Oratio historica de beneficiis in ecclesiam Tigurinam collatis*. L'indignation que lui inspirait l'inconduite de quelques prélats s'y exhale avec plus d'amertume qu'on ne l'aurait attendu de son caractère. Cette lettre donna naissance à deux pamphlets ironiques; l'un, intitulé *Lettre au lord-archevêque de Canterbury, où l'on démontre que Sa Grâce ne peut être l'auteur de la lettre*, etc., Londres, 1719, in-8°., fut attribué à Th. Gordon, traducteur de Tacite. Au reste, ces deux écrits ne demeurèrent pas sans réponse. Le blâme s'est particulièrement attaché à une démarche que fit l'archevêque de Canterbury, pour effectuer un rapprochement entre les Églises gallicane et anglicane. Des détails sur cette tentative se lisent dans l'appendix n°. 3 de l'édition de l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim, traduite en anglais par Maclaine. W. Wake fut instruit, par sa correspondance avec le chapelain de l'ambassade anglaise à Paris, des dispositions où étaient, dit-on, plusieurs docteurs de Sorbonne de procurer l'union des deux Églises. Le célèbre Dupin, en lui adressant une lettre de politesse, félicitait l'Église d'Angleterre de posséder un prélat d'un aussi grand mérite, et déplorait la division qui existait entre les deux Églises. Le prélat, dans sa réponse, exhorta Dupin et ses confrères à

déclarer leurs véritables sentiments à l'égard de la cour de Rome. Quelques-uns des docteurs manifestant cette intention, Dupin rédigea un essai de réunion, qui fut appelé *Commonitorium*, et qui devait être soumis à l'assentiment du cardinal de Noailles. Ce projet devint le sujet des conversations dans les sociétés de Paris, et semblait être assez généralement goûté, lorsqu'il fut écarté (*Voy.* Dupin, XII, 271). Dans cette transaction, l'archevêque de Canterbury n'avait sans doute en vue que d'amener l'Église de France à faire des concessions à celle de son pays, en méconnaissant l'autorité du pape. Cependant il fut attaqué avec violence à ce sujet, surtout par l'auteur du *Confessionnal*. Les deux théologiens furent accusés, chacun de son côté, d'avoir, en quelque sorte, *trahi leur Église, pour la livrer à l'hérésie ou à l'idolâtrie; mais l'anglais* fut encore le moins outragé. Vers la fin de sa vie, les infirmités qui l'assaillirent obligèrent de confier, en partie, le soin de son église au docteur Gibson, évêque de Lincoln. Il mourut dans le palais de Lambeth, le 24 janvier 1737, et fut inhumé, sans pompe, à Croydon. Le savoir, la douceur, la tolérance, distinguaient éminemment ce prélat; mais on a jugé que la prudence et la sagacité n'égalèrent pas toujours chez lui la droiture des intentions. Il légua sa belle bibliothèque au collége du Christ, dans l'université d'Oxford. Outre les ouvrages que nous avons *cités*, on a de lui : *Préparation à la mort; Moyens sûrs et honnêtes pour la conversion des hérétiques*, et trois volumes de *Sermons*, *Mandements* et autres écrits. L.

WAKÉDI. C'est sous ce nom que l'on connaît Abou-Abd-Allah Mohammed, fils d'Omar, fils de Waked; et c'est de Waked, son grand-père, qu'il a pris ou qu'on lui a donné le surnom de *Wakédi*. Il était né à Médine, au commencement de l'an 130 de l'hégire, et mourut à Baghdad, où il exerçait les fonctions de kadhi, vers la fin de l'année 207 ou 209 (822 ou 824 de J.-C.). La première de ces deux dates est celle qu'a adoptée Abou'lféda. Le khalife Mamroun faisait beaucoup de cas de Wakédi, et lui donna de grandes marques d'une faveur signalée. Ebn-Khilcan dit que Wakédi avait composé plusieurs ouvrages sur les premières conquêtes des Musulmans; mais il ne fait mention d'une manière spéciale que d'un seul de ses ouvrages, où il racontait la défection des Arabes qui abandonnèrent l'islamisme après la mort de Mahomet, et les guerres faites par les compagnons du prophète aux divers imposteurs qui s'élevèrent dans l'Arabie à la même époque. On possède, dans plusieurs bibliothèques de l'Europe, sous le nom de Wakédi, divers ouvrages historiques, qui contiennent l'histoire des conquêtes des Musulmans en Égypte, en Syrie et en Afrique. Simon Ockley a puisé dans ces livres la plus grande partie du premier tome de son Histoire des Sarrasins; et Petis de La Croix avait fait une traduction française, qui n'a jamais été publiée, de l'Histoire de la conquête de la Syrie, par Wakédi. Reiske faisait peu de cas de cet historien, et s'étonnait que S. Ockley et Petis de La Croix lui eussent accordé quelque confiance. M. Hamaker a publié à Leyde, en 1825, le texte arabe de la Conquête de l'Égypte, sous ce titre : *Incerti auctoris liber de expugnatione Memphidis et Alexandriæ, vulgò adscriptus Abou Ab-*

dalla Mohammedi, Omari filio, Wakidæo, Medinensi; et s'il n'a pas joint au texte une version latine, il a du moins enrichi ce volume d'un grand nombre de notes de toute nature. On peut voir le compte qui en a été rendu dans le Journal des savants, cahier de mars 1827. Il suffit de dire ici que la lecture de cette Histoire justifie pleinement le jugement défavorable que Reiske a porté de cet écrivain, quel qu'il soit. M. Hamaker prouve que les divers ouvrages attribués à Wakédi ne lui appartiennent point, qu'ils ont été écrits longtemps après lui, et ont été mal-à-propos mis sous son nom. Il promet de développer les preuves de cette opinion dans une dissertation pour laquelle il a rassemblé de très-nombreux matériaux. Cette dissertation n'a point encore vu le jour.

S. de S—y.

WAKEFIELD (Robert), né dans le nord de l'Angleterre, fit ses études à l'université de Cambridge, et passa sur le continent, où il se rendit très-habile dans les langues savantes, qu'il enseigna en Allemagne, à Paris et à Louvain. A son retour en Angleterre, il devint chapelain du docteur Pace, doyen de Saint-Paul de Londres, qui le produisit auprès du roi Henri VIII. Lorsque l'affaire du divorce éclata, Wakefield se déclara en faveur de Catherine d'Aragon; mais s'étant laissé gagner par la cour, il composa divers écrits pour défendre la cause de Henri, ce qui lui valut une chaire d'hébreu à Oxford, et un canonicat au collége Cardinal. Dans le temps de la suppression des petits monastères, il recueillit un grand nombre de manuscrits grecs et hébreux, que ses soins préservèrent de la destruction. Il mourut en 1537. Ses ouvrages sont: I. *Oratio de laudibus et utilitate trium linguarum, arabicæ, chaldaicæ et hebraicæ, cum idiomatibus quæ in utroque testamento inveniuntur*, 1524, in-4°. II. *Paraphrasis in Ecclesiastem*, in-4°. III. *Syntagma de hebræorum codicum incorruptione*, in-4°. IV. *Koster codicis, quo, præter ecclesiæ decretum, probatur conjugium cum fratriâ carnaliter cognitâ, illicitum omninò, inhibitum, interdictumque*, etc., Londres, 1528, in-4°. V. Divers traités, *de pace, de parcimoniâ, de fide et operibus, de optimo statu reipublicæ, de laudibus agriculturæ*. VI. *Epistola ad* Th. Bullen, ad Joan. Fisher., *ad Richard. Pacum*, etc. VII. Plusieurs autres écrits sur différents sujets.

T—d.

WAKEFIELD (Gilbert), critique anglais, né en 1756 à Nottingham, où son père était recteur de la paroisse Saint-Nicolas, montra une maturité précoce et un vif penchant pour l'étude. Après avoir passé par différentes écoles, il entra au collége de Jésus dans l'université de Cambridge, où il fit des progrès rapides, quoiqu'il éprouvât quelquefois, surtout au commencement du printemps, la plus grande difficulté d'appliquer son esprit, au point de ne pouvoir achever la lecture d'une seule page; son imagination l'emportait alors dans les forêts et sur le bord des rivières, jusqu'à ce que cette sorte de possession eût cessé. Il fit alterner les études mathématiques et philosophiques avec les études classiques, cultiva la poésie latine, et remporta plusieurs prix en ce genre. Le collége de Jésus se l'agrégea en 1776; et l'année suivante vit paraître un recueil de ses poèmes latins, et quelques autres écrits de

sa composition. Étant entré dans les ordres, il obtint la cure de Stockport en Cheshire, puis une autre cure à Liverpool ; mais ayant adopté, sur le culte, des opinions particulières, il ne tarda pas à prendre en aversion tout le clergé anglican. Un mariage qu'il contracta en 1779 l'obligea de renoncer à la place qu'il occupait dans son collége ; et il accepta dans l'école de Warrington l'emploi d'instituteur (*classical tutor*), qu'il exerça jusqu'à la dissolution de cet établissement. Ce fut à cette époque de sa vie qu'il commença de se signaler par quelques écrits de controverse théologique, empreints de cette virulence qui lui suscita tant d'ennemis. Une traduction nouvelle de saint Matthieu, avec des notes critiques, philologiques et explicatives, donna une idée avantageuse de ses *talents* et de l'étendue de son savoir. A la connaissance qu'il avait de plusieurs langues, il ajouta celle de quelques dialectes de l'Orient. Une édition des *Poésies de Th. Gray*, avec des notes de G. Wakefield, parut en 1786, in-8°. Le commentaire annonçait autant de sagacité que de savoir ; mais le critique était trop passionné pour qu'on pût en attendre une appréciation impartiale. Autant le mérite du poète y est exalté, autant les jugements du docteur Johnson y sont traités avec mépris. On y signale cependant les emprunts de pensées que Gray a faits à d'autres poètes, tels que Pétrarque, Thomson, etc. A peine délivré d'une maladie douloureuse qui interrompit pendant deux années ses occupations littéraires, Wakefield se lança de nouveau dans l'arène de la controverse. En 1789, il commença un ouvrage intitulé *Sylva critica*, qui ajouta à sa réputation. En 1790, il vint à Hackney, professer les belles-lettres dans une institution dirigée par des *dissenters ;* mais les principes religieux qu'il s'était faits l'empêchèrent d'y rester. En se séparant de l'Église d'Angleterre, il ne s'était attaché à aucune secte dissidente. La forme du culte contrariant ses principes, il ne prenait point de part aux réunions religieuses : un pareil exemple avait un grave inconvénient de la part d'un homme auquel l'éducation de la jeunesse était confiée. Il quitta cette maison en 1791, regretté pour ses vertus et ses talents. Wakefield n'était pas capable de transiger avec ce que lui dictait sa conscience, bien ou mal éclairée. En publiant un opuscule sur le culte public, il se priva encore de la ressource que lui auraient offerte quelques éducations particulières. Son cabinet devint son unique refuge. Sa traduction du *Nouveau-Testament*, publiée en 1791, fut accueillie avec faveur, et il en donna depuis une édition retouchée. Il mit au jour deux parties nouvelles de la *Sylva critica*. Il entreprit une édition des *OEuvres de Pope*, ignorant alors que le célèbre Warburton s'était imposé la même tâche. Le premier volume parut en 1798. On dut être surpris, vu sa présomption et l'irritabilité de son naturel, de la modestie et de la défiance avec lesquelles il parle de lui-même dans sa préface, ainsi que du respect qu'il témoigne pour le grand critique avec lequel il se trouvait en concurrence. Là, Wakefield s'engage à ne donner, autant qu'il le pourra, que des remarques originales, ne voulant pas grossir son commentaire en profitant des travaux d'autrui. On n'a guère reproché à ce commentaire des OEuvres de Pope, que de l'exagération dans l'éloge aussi

bien que dans la critique. Ce volume, et la traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, sont à-peu-près tout ce que Wakefield a publié des OEuvres du poète de Twickenham. On lui dut successivement des éditions d'Horace, de Virgile, Bion, Moschus, Lucrèce. Il fit ensuite, pour son malheur, quelques excursions dans le domaine de la politique, d'abord par l'*Esprit du christianisme comparé avec l'esprit du temps*, etc., 1794, in-8°.; puis par des *Remarques sur les Ordres généraux du duc d'York*, deux écrits où il condamne la coalition contre la France, en termes peu mesurés, et qui toutefois circulèrent avec impunité; mais ayant passé toutes les bornes dans une Réplique à quelques parties de l'adresse de l'évêque de Landaff (*V.* Rich. Watson), il fut mis en jugement, et condamné à deux années de détention dans la prison de Dorchester. S'il s'était attiré des ennemis, il ne manquait pas non plus d'amis, et son infortune mit leur zèle à l'épreuve; une souscription qui produisit cinq mille livres le tranquillisa sur l'avenir de sa nombreuse famille. Les fruits de ses veilles, pendant sa détention, furent, entre autres ouvrages, une suite d'Essais tirés de Dion Chrysostôme, en un vol. in-8°.; une imitation en iambes anglais de la première satire de Juvénal; *Noctes carcerariæ*; une suite de Leçons classiques qu'il se proposait de prononcer à Londres, après avoir recouvré sa liberté; mais il fut attaqué du typhus à la fin d'août 1801, et mourut le 9 septembre, à l'âge de quarante-six ans. Les traits marqués du caractère de cet auteur sont la présomption et l'opiniâtreté; il était prévenu contre tout ce qui est établi, en quelque genre que ce soit. Sa fidélité à ses principes lui imposait des privations dont il se glorifiait. Il s'abstenait de vin, ainsi que des aliments tirés du règne animal. Parmi d'autres écrits de Gilbert Wakefield, que nous n'avons pas cités, se trouvent : un *Essai sur l'inspiration*; une traduction de la *première épître de saint Paul aux Thessaloniciens*; un choix des *Tragiques grecs*, où le texte est accompagné de notes; *Examen de l'Age de la raison*, de Th. Payne, 1794, in-8°.; un livre sur les *Preuves de la religion chrétienne*; des *Mémoires sur sa vie*, en deux volumes in-8°. On lit, dans un des cahiers du *Classical journal*, une appréciation savante et impartiale de son mérite comme critique. L.

WALA. *Voy.* Vala.

WALAFRID-STRABON. *Voy.* Strabus.

WALBAUM (Jean-Jules), médecin et naturaliste, né à Wolfenbuttel le 30 juin 1724, dut le jour à un brasseur de cette ville, qui dirigea lui-même sa première éducation, et s'attacha surtout à développer en lui un goût très-vif pour la médecine, qu'il regardait comme la plus belle des sciences et la plus glorieuse des professions. Mais le jeune élève n'avait encore que treize ans, lorsqu'il perdit son père; et des arrangements de famille exigèrent bientôt qu'il se mît à la tête de la brasserie. Heureusement les affaires de commerce n'occupaient qu'une partie de son temps; et dans ses heures de loisir il pouvait vaquer aux études qui flattaient le plus ses penchants. Il tomba sur des livres de botanique, et les lut avec tant de fruit, que, s'étant mis en même temps à herboriser et à cultiver, il connut bientôt toutes les plantes du pays, et rivalisa avec les plus habi-

les jardiniers, pour la connaissance des végétaux. Ce genre d'études, si intimement lié à l'art de guérir, ne tarda guère à réveiller en lui les idées que son père avait cherché à lui inspirer, et que d'ailleurs un de ses parents, chirurgien à Wolfenbuttel, entretenait en lui; et il demanda instamment à sa mère la permission d'étudier la médecine. Elle résista long-temps, ne voyant dans la vocation de son fils qu'une fantaisie de jeune homme; mais enfin elle céda. Walbaum passa quatre ans dans sa patrie pour approfondir les mathématiques et les sciences naturelles, qu'il regardait comme des connaissances préparatoires indispensables. Il alla ensuite à Helmstædt, où, se livrant à la chirurgie médicale et à l'anatomie, il assista aux leçons de deux célèbres professeurs, Heister et Croll. Le premier, l'ayant pris en amitié, le présenta au concours qui avait été ouvert pour travailler à plusieurs ouvrages faits par collaboration (1745); de là Walbaum se rendit à Göttingue (1747), où, après avoir suivi les leçons de Haller et de Brandel pendant deux ans, il fut reçu docteur en médecine. Son désir le plus vif était de voyager dans les pays étrangers, soit pour y faire des observations relatives à la botanique, soit pour perfectionner ses connaissances médicales; mais la modicité de ses ressources pécuniaires lui défendant de voyager à ses frais, il ne pouvait espérer de partir qu'à la suite d'un patron, ou comme membre d'une commission savante. Effectivement, on le berça de vaines promesses, pendant huit mois; et il s'apprêtait successivement à voir l'Angleterre, la Suède, la Russie, lorsqu'ennuyé de ces délais il renonça à ses idées favorites, et vint, le même jour que Trendelenbourg, s'établir à Lubeck, où il n'y avait alors que peu ou point de médecins, et où par conséquent il n'avait pas à craindre une concurrence aussi désavantageuse qu'à Helmstædt et à Göttingue. L'accueil gracieux des habitants, et surtout les encouragements que lui prodiguèrent le bourgmestre Stresow et le pasteur Scharbau, le déterminèrent à y rester. En effet, ce fut à Lubeck qu'il composa tous ses ouvrages, et qu'il jeta les fondements de sa réputation comme naturaliste et comme médecin, deux titres dont il se montrait également jaloux, et qu'il ne voulut jamais séparer. Médecin, ou pour mieux dire praticien tout le jour, il redevenait le soir botaniste et zoologiste, et popularisait par ses écrits toutes les branches de l'histoire naturelle. C'est principalement à l'ichthyologie qu'il se livra, et où il acquit la renommée d'un des hommes les plus habiles de l'Allemagne. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa plus spécialement de tous les travaux d'utilité publique, et fut un des fondateurs de la société des *Recherches*, établie à Lubeck. Ces divers services rendus aux sciences lui méritèrent l'honneur d'être agrégé à deux corps savants bien différents l'un de l'autre, la société des Curieux de la nature, à Berlin (1782), et l'académie libre économique de Pétersbourg (1792). Walbaum mourut d'apoplexie, le 21 août 1799, ne laissant que des filles. Il avait été marié deux fois, et avait eu de sa première femme un fils qui donnait les plus hautes espérances, mais qu'il eut la douleur de le perdre lorsqu'il entrait dans l'adolescence; et peut-être dut-il s'accuser en secret d'avoir contribué à sa mort prématurée en déve-

loppant le moral aux dépens du physique. On a de lui : I. *Thèse de réception sur la saignée des anciens et des modernes* (en latin, *Dissertat. de venæ sectione vet. et rec.*), Göttingue, 1749, in-4°. II. *Observations sur les causes et les accidents de plusieurs accouchements laborieux* (c'est par erreur que dans la *Biographie du dictionnaire des sciences médic.*, tom. VIII, p. 457, on fixe la date de cet ouvrage à 1740; Walbaum n'avait alors que seize ans, et d'ailleurs, comme on a pu le voir ci-dessus, il n'alla qu'en 1747 à Göttingue (1)); traduit du français de Lévret, Paris, 1747, en allem.; Lubeck, 1759, 1761, 2 vol. in-8°. III. *Pensées sommaires sur la décadence de l'art chez les accoucheuses et sur ses améliorations possibles* (allemand), Lubeck, 1752, in-8°. IV. *La difficulté de l'art d'accoucher, mise au jour par des exemples*, Butzaw, 1769, in-8°. L'ouvrage de Lévret est jugé depuis long-temps, et il est inutile de répéter les éloges donnés à cet illustre médecin dans l'article qui lui est consacré, tom. XXIV. Les deux petits traités de Walbaum sont peu remarquables en eux-mêmes; mais ils contiennent des idées justes et saines sur les accouchements. V. *Description d'après nature de quatre sarcelles et de l'aigledon*, Lubeck, 1778, in-8°. VI. *Des variétés de l'ivraie en Suisse*, traduit de Gmelin, Lubeck, 1779, in-8°. VII. *Chélonographie* ou *Description de quelques tortues, rédigée sur des dessins originaux et d'après nature*, Lubeck, 1789, in-4°. (allemand). Cet ouvrage est sans contredit un de ceux où l'auteur a fait le mieux ses preuves de sagacité et d'exactitude. Ses descriptions sont intéressantes et quelquefois neuves. VIII. Une édition de l'Ichthyologie d'Artedi, sous le titre d'*Artedii ichthyologiæ nova editio emendata et aucta à Jo.-Ju. Walbaum*, Lubeck et Greifswald, 4 vol. in-8°. : le premier en 1788; le deuxième, 1789; le troisième, 1792; le quatrième, posthume et sans la participation de l'auteur. Cette édition d'un ouvrage capital pour la science ichthyologique est excellente. Pour avoir une idée de l'importance du travail publié par Walbaum, il suffira d'indiquer qu'au moins les deux tiers du troisième volume lui appartiennent entièrement, et que dans le premier, qui contient, sous le titre de *Bibliothèque ichthyologique*, la nomenclature des écrits relatifs à l'ichthyologie; il ajouta à la liste d'Artedi les nombreux ouvrages mis au jour par les ichthyologistes modernes, ouvrages qui aujourd'hui sont les seuls consultés, et qui ont fait oublier entièrement les traités antérieurs à celui du savant suédois. IX. Une édit. de l'*Ichthyologie de J.-T. Klein*, aux cinq parties de laquelle il ajouta un sixième fascicule contenant la synonymie, sous le titre de *Kleinii ichthyologia historiam piscium naturalem synonym. recentissim. systemat. explicatura Joh.-Jul. Walbaum*, Leipzig, 1793, in-4°. X. *Traité des foyers économiques dans les maisons*, Lubeck, 1796, in-8°. A ce catalogue il faut joindre beaucoup de Mémoires dont quelques-uns relatifs à la médecine, et la plupart à l'histoire naturelle, notamment à l'ornithologie, aux chéloniens, et à la blatte orientale (insérés dans le *Hannœverisches Magazin*, les *Lubeckische Anzeige*, et les *Mém. de la soc. d'hist. naturelle* de Berlin),

(1) C'est aussi par erreur que le même *Dictionnaire* le nomme Jean-George Walbaum.

un *Appendice pour l'ichthyologie d'Artedi*, et beaucoup d'*Extraits*, de *Notes*, de *Descriptions* et de *Rapports anatomiques* sur l'ornithologie, qui se trouvèrent dans des manuscrits non publiés. On peut consulter sur J.-J. Walbaum la *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, rédigée par son gendre, le docteur Brehmer, et insérée par Schlichtegroll, dans son *Nécrologe*, année 1799. P—or.

WALCH ou WALCHIUS (Jean-George), chef d'une famille célèbre parmi les savants d'Allemagne, naquit à Meinungen le 17 juin 1693. En faisant ses études, il apprenait les lettres grecques, les langues orientales, et il se distingua tellement, qu'en 1717 on l'appela à Iéna, pour lui confier une chaire. Les conservateurs de l'université avaient remarqué que les élèves ne s'appliquaient pas assez à l'étude des lettres grecques et latines. Afin d'éveiller leur émulation, on prit la résolution d'appeler un savant qui sût les intéresser par son enseignement; le choix tomba sur Walch, que l'on nomma professeur extraordinaire d'antiquités et de philologie, dans l'espoir que la nouveauté du titre exciterait l'attention des élèves. En 1724, il fut nommé professeur de théologie, et il occupa jusqu'à sa mort cette chaire, qui était plus analogue à la direction de ses études. Il mourut le 13 janvier 1775, laissant une riche bibliothèque et un grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous remarquons: I. *Historia critica latinæ linguæ*, Leipzig, 1716, in-8°., réimprimé en 1729, et à Venise, en 1733, 2 vol. in-12. Dans cet ouvrage vraiment classique en son genre, l'auteur explique avec beaucoup d'exactitude l'origine et les variations qu'a éprouvées la langue latine chez les Romains; les moyens d'apprendre à parler et à écrire correctement cette langue. En parlant des modernes qui ont écrit le latin avec élégance, Walch ne compte qu'un petit nombre de Français, et il reproche à cette nation de n'estimer que les écrits de ses propres auteurs. Il y a dans son ouvrage beaucoup d'ordre et de méthode. II. *Plan d'étude à l'usage des colléges académiques* (all.), Leipzig, 1718, in-8°. III. *Parerga academica ex historiarum atque antiquitatum monumentis collecta*, Leipzig, 1721, in-8°. L'auteur a inséré dans ce recueil un grand nombre de pièces inédites, appartenant à l'histoire. IV. *Pensées sur le système de la nature, comme introduction, pour les colléges de philosophie* (all.), Iéna, 1723, in-8°. V. *Dictionnaire philosophique, où l'on a expliqué, d'après l'histoire, les différentes matières et les mots techniques qui se présentent dans l'étude de la philosophie, avec indication des disputes entre les philosophes anciens et les modernes*, etc. (all.), Leipzig, 1726, grand in-8°. Cette immense compilation devenue classique, parce qu'elle est unique en son genre a eu, jusqu'en 1775, quatre nouvelles éditions. On ne peut assez répéter qu'il n'existe point d'ouvrage analogue en français. VI. *Introduction à la philosophie* (all.), Leipzig, 1727, in-8°., plusieurs fois réimprimé et publié en latin, Lubeck, 1730, Leipzig, 1738, etc. VII. *Introduction historique et théologique aux disputes sur la religion* (all.), Iéna, 1722, 1734 et 36, 5 vol. VIII. *Primitiæ sacræ Ienenses*, Iéna, 1726, in-8°. IX. *Commentatio de concilio Lateranensi à Benedicto XIII celebrato*, Leipzig, 1727, in-8°.

X. *Observationes in novi fœderis libros, quorum prima pars continet loca quæ ex historiâ philosophicâ illustrantur*, Iéna, 1727. XI. *Introductio in libros ecclesiæ lutheranæ symbolicos, observationibus historicis et theologicis illustrata*, Iéna, 1732, in-4°. XII. *Introduction aux sciences théologiques ou préparation pour l'étude du droit ecclésiastique, de la théologie dogmatique, de la polémique, de la morale et de l'histoire du Nouveau Testament* (all.), Iéna, 1737, in-4°., et 1754, in-8°. XIII. *Méditations sur la vie de Jésus-Christ, avec une harmonie des quatre évangélistes* (all.), Iéna, 1746. XIV. *Miscellanea sacra, sive commentationum ad historiam ecclesiasticam sanctioresque disciplinas pertinentium collectio*, Amsterdam, 1744, in-4°. XV. *Historia ecclesiastica Novi Testamenti, variis observationibus illustrata*, Iéna, 1744, in-4°. XVI. *Introduction à la morale chrétienne* (all.), Iéna, 1747, in-8°., plusieurs fois réimprimé. XVII. *Réflexions théologiques sur la secte des Anabaptistes, et sur la conduite qu'un souverain doit tenir envers eux* (all.), Francfort, 1747, in-8°., réimprimé en 1749, et traduit en hollandais, Utrecht, 1749, in-8°. XVIII. *Introduction à la théologie dogmatique* (all.), Iéna, 1749, réimprimé en 1757, avec des tableaux en latin. XIX. *Historia controversiæ Græcorum Latinorumque de processione Spiritûs Sancti*, Iéna, 1751, in-8°. XX. *Introduction à l'histoire catéchétique* (all.), Iéna, 1752, in-4°. XXI. *Introduction à la théologie polémique* (all.), Iéna, 1752, réimprimé en 1760, avec des tableaux en latin. XXII. *Bibliotheca theologica selecta, litterariis annotationibus instructa*, Iéna, 1757 à 1765, 4 vol. in-8°. XXIII. *Réfutation du système de Heumann, lequel soutient que la doctrine de l'Église réformée sur la sainte communion est la véritable* (all.), Iéna, 1765, in-8°. XXIV. *Bibliotheca patristica, litterariis annotationibus instructa*, Iéna, 1770, in-8°. Outre ces ouvrages qui appartiennent en propre à Walch, ce savant a fait paraître les éditions suivantes d'autres auteurs : 1°. *L. Cæcil. Lactantii Firmiani Opera omnia quæ supersunt*, Leipzig, 1715, in-8°., et réimprimé en 1735. Cette édition est enrichie de notes, dont Bunemann et Dufresnoy ont profité dans celles qu'ils ont publiées, le premier à Leipzig, 1739, et celui-ci à Paris, 1748. 2°. *Jo.-Andreæ Bosii Introductio in notitiam scriptorum ecclesiasticorum, Joan.-Franc. Buddæi, Jo.-Gerh. Menschenii et Thomæ Crenii Observationibus aucta et illustrata, ejusque Opuscula historiæ et antiquitatum sacrarum collecta*, Iéna, 1725, 2 vol. in-8°. Dans le second volume on remarque les dissertations suivantes : *De pontifice maximo Romæ veteris; de pontificatu maximo imperatorum romanorum, præcipuè christianorum*; de νεωτεριχαῖς ἐπιθυμίαις *ad 2 Tim., II, 22; de ará ignoti Dei; de clinicis veteris ecclesiæ*; et *de Flavii Josephi periochâ de Christo*. 3°. *Jo.-Fr. Buddæi historia theologiæ litteraria continuata*, Leipzig, 1730, in-4°. 4°. *Œuvres complètes de Martin Luther* (allem.), Halle, 1740* à 1750, 24 vol. in-4°. On trouve dans le quatorzième volume la Bible latine qui était devenue si rare, et sur laquelle on a tant disputé (*Voy.* Luther). L'éditeur a

fait paraître ce volume à part, sous le titre : *Martini Lutheri codicis sacri versio latina iterùm edita cum præfatione Jo.-Georgii Walchi*, Halle, 1745, in-4°. On trouve dans ce Recueil les écrits latins de Luther, et à la tête de chaque volume des notices littéraires et critiques sur les ouvrages qui y sont contenus, et des notes biographiques fort étendues sur Luther. G—y.

WALCH (Jean-Ernest-Emanuel), fils aîné du précédent, né à Iéna le 30 août 1725, fut professeur et directeur de la société latine dans cette ville, membre de l'académie des sciences à Francfort, de celles de Drontheim en Norvége, d'Erfurt, des Arcades, des antiquités à Cassel, d'histoire naturelle à Berlin et à Dantzig, etc. Ayant étudié à Iéna, sous la direction de son père, les lettres latines, grecques, et les langues orientales, il ouvrit, en 1745, un cours public sur l'*Harmonie des Évangélistes*, d'après un livre classique qu'il publia depuis. En 1747, il commença à voyager avec un de ses frères, dans le dessein d'observer tout ce qui tenait aux antiquités, aux belles-lettres et aux langues. Après avoir parcouru les villes d'Allemagne et de Hollande, il se rendit à Paris; où il ne vit que les bibliothèques publiques et les savants. De là il visita la Suisse et l'Italie. A Vérone, Maffei lui procura l'entrée dans le Museo Moscardi, faveur qui n'était accordée qu'à un petit nombre d'étrangers. A Rome, Assemani lui fit connaître les richesses de la bibliothèque du Vatican; et le cardinal Passionei l'accueillit dans ses réunions savantes. Revenu à Iéna, Walch se mit en correspondance avec les savants des contrées qu'il avait visitées. Après avoir occupé différentes chaires, il fut appelé, en 1759, à celle d'éloquence et de poésie, qui jusque-là avait été l'objet de ses vœux. En entrant en fonctions, il publia sur les richesses que l'on commençait à découvrir à Herculanum une Dissertation latine qui fut réimprimée en Italie. Il la retoucha et y ajouta toutes les inscriptions que l'on avait découvertes dans ces ruines. Son attention se dirigea vers la société latine; il en rédigea les *Mémoires*, et y inséra plusieurs dissertations sur différents objets d'antiquités. Comme il était très-religieux, il se réjouissait quand dans ses leçons il avait à expliquer quelques antiquités propres à éclairer on l'Écriture sainte ou l'histoire de l'Église. Dans la dernière partie de sa vie, ses études l'entraînèrent vers l'histoire naturelle, et il commença à donner moins de temps à l'étude des antiquités. Avec les richesses qu'il avait rapportées de ses voyages, et avec ce que ses amis lui envoyaient de toute part, il se forma un cabinet d'histoire naturelle si complet et si sagement ordonné, qu'on le regardait comme un des premiers de l'Allemagne. Après sa mort, ce trésor passa dans les mains du duc de Saxe-Weimar, qui en fit l'acquisition, afin d'empêcher qu'il ne fût morcelé. Les ouvrages de Walch, sur l'histoire naturelle, ont été traduits en français et en hollandais. Outre ses cours publics sur l'éloquence, la poésie et les antiquités, il en donnait de particuliers sur l'histoire naturelle, qu'il avait réduite à un système plus complet, assure-t-on, et plus simple que celui de Linné. Il le développa dans un ouvrage périodique qu'il commença sous le titre de *Naturaliste*, et dont il publia, jusqu'à sa mort, douze volumes. La continuité

de ses travaux ne lui laissant prendre aucun repos, il éprouva avant l'âge, les infirmités de la vieillesse. Après avoir langui pendant un an, il succomba le 1er. déc. 1778, n'étant âgé que de cinquante-trois ans. Les services importants qu'il avait rendus à l'université d'Iéna y ont fait chérir sa mémoire. Voici les principaux de ses ouvrages : 1. *Commentatio, quâ antiquorum christianorum doctorum de jurejurando sententiæ percensentur et dijudicantur*, Iéna, 1744, in-4°. II. *C. Cellarii compendium antiquitatum romanarum, annotationibus illustratum*, Halle, 1740., in-8°. Walch a enrichi cet ouvrage par ses observations et par ses dissertations *De nuptiis, susceptione, educatione liberorum atque adoptionibus; de ædificiis ac suppellectili veterum Romanorum*. III. *Introduction à l'Harmonie des Évangélistes* (allemand), Iéna, 1749, in-8°. IV. *Marmor Hispaniæ antiquum, vexationis Christianorum Neronianæ insigne documentum, illustratum*, Iéna, 1750, in-4°., réimprimé en 1753, et dans les *Supplementa ad Thesaurum Muratorii*, par Sébastien Donat, Lucques, 1765. V. *Antiquitates Herculanenses litterariæ*, Iéna, 1751, réimprimé dans les *Symbolæ litterariæ* de Gori, Florence, 1751. VI. *Christianorum sub Diocletiano in Hispaniâ persecutio, ex antiquis inscriptionibus illustrata*, Iéna, 1751, in-8°. VII. *Bern. Oricellarii de magistratibus romanis commentarius, ex libro manuscripto florentino*, Leipzig, 1752, in-4°. VIII. *Acta societatis latinæ Ienensis*, Iéna, 1752 à 1758, 5 vol. in-8°. Walch soigna l'édition; et les articles suivants sont de lui : *Cicero Herculanensis Pocillator Phrygius; Notæ et observationes ad Isidori Glossas, ex Mss. Barthii Schurzfleischii et Daumii collectæ; Observationes ad marmora Strozziana; de pugillaribus veterum; de pugillaribus medii ævi*. IX. *Persecutionis Christianorum in Hispaniâ, ex antiquis monumentis uberior explicatio*, Iéna, 1754, in-4°. X. *Dissertationes in Acta Apostolorum*, Iéna, 1756 à 1761, 3 vol. in-4°. XI. *De arte criticâ*, Iéna, 1757, réimprimé en 1771. XII. *Tertium Academiæ Ienensis sæculum à societate latinâ piis votis exceptum*, Iéna, 1778, in-8°. XIII. *Le règne minéral disposé dans un ordre systématique* (all.), Halle, 1762 à 1764, 2 vol. in-8°., réimprimé en 1769. XIV. *Sigillum medici ocularii romani, nuper in agro Ienensi repertum et observationibus illustratum*, Iéna, 1763, in-8°. XV. *Introductio in linguam græcam*, Iéna, 1763, in-8°. XVI. *Histoire naturelle des pétrifications, pour servir d'explication au Recueil des merveilles de la nature par Knorr* (all.), Nuremberg, 1768 à 1773, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage a paru en français sous ce titre : *Recueil de monuments des catastrophes que le globe de la terre a essuyées, contenant les pétrifications dessinées, gravées et enluminées, d'après les originaux, commencé par George Wolfgang Knorr, et continué par ses héritiers, avec l'Histoire naturelle de ces corps, par J.-Em. Walch*, Nuremberg, 1768 à 1773. Le même ouvrage parut en hollandais, Amsterdam, 1773, in-fol. Voici les circonstances qui engagèrent Walch à publier ce grand ouvrage : le célèbre artiste de Nuremberg, Knorr, avait commencé, en 1755, à publier une

site de gravures sous ce titre : *Recueil des merveilles de la nature et des antiquités du globe terrestre, servant de preuve au déluge universel, d'après le règne minéral, et d'après les différentes propriétés des pierres.* Knorr étant mort, après avoir publié son premier volume, ses héritiers prièrent Walch de vouloir bien continuer l'ouvrage, ce qu'il fit, mais d'après un ordre plus systématique et une disposition plus sage. XVII. *Commentatio de Deo Taranueno*, Iéna, 1767, in-8°. XVIII. *Antiquitates medicæ*, Iéna, 1772, in-8°. XIX. *Antiquitates symbolicæ quibus symboli apostolici historia illustratur*, Iéna, 1772, in-8°. XX. Le *Naturaliste* (all.), Halle, 1772 à 1778, 12 vol., le 13e. parut après sa mort. XXI. *Observationes in Matthæum*, Iéna, 1779, in-8°. Parmi les dissertations académiques de Walch, nous allons choisir les plus intéressantes. 1°. *De ortu et progressu artis criticæ apud veteres Romanos*, Iéna, 1747. 2°. *De arte criticâ veterum Romanorum*, Iéna, 1748 et 1749. 3°. *De veterum diis patriis, quo Act. Apostol.*, 24, v. 14, *illustratur*, 1761. 4°. *De Deo Melitensium*, 1752. 5°. *De architriclino*, 1753. 6°. *De Apostolorum sacris conventibus*, 1755. 7°. *De claudo à Petro sanato*, 1755. 8°. *De mysteriis philosophiis*, 1755. 9°. *De parrhesiâ Apostolorum idiotarum*, 1755. 10°. *De epulturâ Ananiæ et Saphiræ*, 1756. 11°. *De jure naturæ veterum Romanorum*, 1756. 12°. *De funere Stephani*, 1756. 13°. *Antiquitates Damascenæ illustratæ*, 1757. 14°. *De ethnarchâ Judæorum Damascenorum Paulo insidiantium*, 1757. 15°. *Vincula Petri ex antiquitatibus illustrata*, 1758. 16°. *Spicilegium antiquitatum Lystrensium*, 1759. 17°. *Antiquitates Corinthiacæ*, 1761. 18°. *Antiquitates nauticæ ex itinere Pauli romano*, 1767. Ces dissertations, auxquelles nous aurions pu en joindre d'autres, ont presque toutes pour objet les Actes des Apôtres. G—Y.

WALCH (Chrétien-Guillaume-François), frère du précédent, professeur de théologie à l'université de Göttingue, membre de la société des sciences de cette ville, est un des plus célèbres historiens ecclésiastiques qu'aient eus les Protestants. Il naquit à Iéna, le 25 déc. 1726. Accompagnant son frère Emanuel dans ses voyages, il fut présenté avec lui au pape Benoît XIV, qui les ayant reçus, d'après leur propre témoignage, avec la plus grande bienveillance, leur demanda s'ils étaient les fils du fameux hérétique J.-G. Walch. Peu après son retour à Iéna, Chrétien Walch, nommé professeur de philosophie, s'annonça par deux dissertations : *De præsenti litterarum in Galliâ statu*; et *De eruditione laïcorum medii ævi*. Il mourut subitement, le 10 mars 1784, pendant qu'il s'entretenait avec sa famille. Voici ses principaux ouvrages : I. *Antiquitates pallii philosophici veterum Christianorum*, Iéna, 1746, in-8°. II. *Historia canonisationis Caroli Magni*, Iéna, 1750, in-8°. III. *Historia patriarcharum judæorum, quorum in libris juris romani fit mentio*, Iéna, 1751, in-8°. Cet ouvrage savant tient à l'histoire et à la jurisprudence. Les lois que Walch y explique se trouvent dans le Code de Théodose et de Justinien, sous ce titre : *De Judæis, Cœlicolis et Samaritanis*. IV. *De Clodovæo Magno ex rationibus politicis christiano*, Iéna, 1761, in-4°. V. *De*

unctionibus veterum Hebræorum convivalibus, Iéna, 1751, in-4°. Dans cette dissertation, Walch s'était proposé d'expliquer le Psaume XXII. Examinant la coutume qu'avaient les Hébreux de parfumer leurs convives, il a rassemblé les différents passages de l'Écriture qui ont rapport à cette pratique. Il compare aussi les coutumes des Perses, des Indiens, des Grecs et des Romains, qui avaient l'usage d'oindre les convives assis à leur table. VI. *Histoire de Catherine de Bora, épouse de Martin Luther* (allem.), Halle, 1751, in-8°.; trois fois réimprimée jusqu'en 1756. VII. *Histoire de l'empire germanique* (all.), Halle, 1753, in-8°. VIII. *Histoire de la religion évangélique luthérienne, comme preuve qu'elle est la véritable* (all.), Iéna, 1753, in-8°. IX. *De Luthero disputatore*, Göttingue, 1754, in-4°. Ce recueil comprend les différentes dissertations que Martin Luther avait publiées. X. *Historia adoptianorum*, Göttingue, 1755, in-8°. XI. *De obedientiâ Christi activâ*, Göttingue, 1755, in-4°. XII. *Plan d'une histoire complète des pontifes romains* (allem.), Göttingue, 1756, in-8°.; réimprimé en 1758. XIII. *Compendium historiæ ecclesiasticæ recentissimæ*, Gotha, 1758, in-8°. XIV. *Monumenta medii ævi*, Göttingue, 1757 à 1764, 2 vol. in-8°. XV. *Plan d'une histoire complète des hérésies, des schismes et des différends en matière de religion, jusqu'à l'époque de la réformation* (all.), Leipzig, 1762 à 1785, 11 vol. in-8°. Walch n'était arrivé qu'au neuvième siècle lorsque la mort arrêta son travail. XVI. *Principes pour l'histoire ecclésiastique du Nouveau-Testament* (all.), Giessen, 1792, in-8°., 4°. édition. XVII. *Histoire moderne de la religion* (all.), Lemgo, 1771 à 1785, 9 vol. in-8°. XVIII. *Notions critiques sur les sources de l'histoire ecclésiastique* (all.), Göttingue, 1773, in-8°., 2°. édition. XIX. *Historia protopaschitarum*, Göttingue, 1780, in-4°.

* G—Y.

WALCH (Charles-Frédéric), frère cadet des deux précédents, naquit à Iéna le 22 sept. 1734. Ayant été nommé, en 1755, professeur de droit à Göttingue, il fit, pour son instruction, un voyage en Hollande, en France et en Allemagne. De retour à Iéna, comme il faisait ses dispositions pour se rendre à Göttingue, l'université d'Iéna lui donna une chaire de jurisprudence en y réunissant d'autres fonctions et avantages, en considération desquels il se décida à rester dans l'université, qui était la patrie de son père et de ses frères aînés. Il y mourut, le 20 juillet 1799, avec la réputation d'un des plus profonds jurisconsultes de son temps. Voici les plus remarquables de ses ouvrages : I. *Selectiorum juris controversiarum sylloge I et II*, Iéna, 1761 et 1766, in-8°. II. *Le Retrait lignager, rédigé systématiquement* (all.), 1775, in-8°., 2°. édition. III. *Introductio in controversias juris civilis recentiores inter jurisconsultos agitatas*, Iéna, 1771, in-8°, et 1790, 3°. édition. IV. *Recueil de pièces ayant rapport au droit germanique* (all.), Iéna, 1771 à 1793, 8 vol. in-8°. V. *Comment on doit examiner les actes, faire un rapport sur leur contenu, et en tirer une conclusion* (allem.), Iéna, 1773, in-8°. VI. *Histoire des droits civils observés en Allemagne* (allem.), Iéna, 1780, in-8°. VII. *Opuscula, quibus plura ju-*

ris germanici ac romani capita explicantur, Halle, 1785 à 1787, 2 vol. in-4°. VIII. *Glossarium germanicum interpretationi constitutionis criminalis carolinæ inserviens*, Iéna, 1790, in-8°. IX. *Jurisconsultus antecessor*, Iéna, 1752, in-8°. X. *De testis reo paris præstantiâ in jure germanico liber singularis*, Iéna, 1756, in-8°. G-Y.

WALCH (Albert-George), recteur du collége de Schleusingen en Saxe, y naquit en 1736. Il a publié plusieurs ouvrages intéressants, dont les plus remarquables sont : I. *Epistola ad D.-J.-G. Walchium, quâ novam quorumdam Veteris Testamenti locorum interpretationem (Michaelis in epimetris Lowthii prælectionibus de poesi sacrâ Hebræorum adjectis) sub censuram vocat*, Schleusingen, 1762, in-4°. II. *Commentatio critica quâ regulæ styli poetici illustrantur*, Schleusingen, 1767, in-4°. III. *De antipodibus comment. I, sectionem historicam; comment. II, sectionem physicam et mathematicam complexa*, Schleusingen, 1768 à 1771, in-4°. IV. *De cultu asinino, priscis quondam Judæis temerè afficto, syntagma litterarium*, Schleusingen, 1769, in-4°. V. *Les Amazones*, opéra en 3 actes (all.), Schleus., 1768, in-8°. VI. *Écrits modernes sur les belles-lettres* (all.), Gotha, 1768, in-8°. VII. *Commentatio de unitate Dei philosopho vix demonstrabili*, Schleusingen, 1770, in-4°. VIII. *De eo, quod nimium est in imitatione Homeri virgiliană*, ibid., 1773. IX. *De longitudine maris*, ibid., 1766, in-4°. X. *Sur quelques anciens ouvrages allemands qui se trouvent à la bibliothèque de Schleusingen* (all.), ib., 1771 à 1774, in-4°. XI. *De limitibus rationis in probandâ animorum immortalitate*, ibid., 1767, in-4°. XII. *Sur l'art militaire des anciens et des modernes* (all.), ibid., 1769, in-4°. XIII. *De l'art théâtral et de ses rapports avec les autres arts libéraux* (all.), Schleus., 1769, in-4°. XIV. *De defectibus religionis naturalis*, ibid., 1771, in-4°. XV. *De metaph. quâ causa Dei agitur in permittendo malo*, ibid., 1772, in-4°. XVI. *De dimensionibus nonnullis per antiquos factis*, ibidem, 1774, in-4°. XVII. *Pr. de speculis mulierum*, ib., 1775, in-4°. XVIII. *De superstitione veterum circa defectus lunæ*, ibid., 1775, in-4°. XIX. *Psychologiæ ciceronianæ specimen*, Schleusingen, 1776, in-4°. XX. *De theatro primis Christianis exoso*, ibid., 1777, in-4°. XXI. *De novis quibusdam latinæ linguæ discendæ rationibus*, 1769, in-4°. XXII. *Le système de l'univers est-il opposé à la révélation?* (all.), 1780, in-4°. XXIII. *Geographiæ mathematicæ primæ lineæ*, Schleusingen, 1783, in-4°. XXIV. *Géographie mathématique, livre classique*, Göttingue, 1773, in-8°., 2e. édit.; 1794, in-8°., 3e. édit. XXV. *Manuel classique, généalogique, historique et géographique pour la connaissance des princes régnants de l'Europe et de leurs maisons*, etc., Schleusingen, 1787 à 1789, 2 vol. in-8°. G—Y.

WALCH (Bernard-George), bibliothécaire et archiviste du duc de Saxe-Meinungen, naquit en 1746, à Meinungen, où il mourut le 12 mars 1805. Nous avons de lui : I. *De expeditione in Massagetas*, Göttingue, 1767, in-4°. II. *Claudiani carmen, de raptu Proserpinæ inscriptum*, Göt., 1769, in-4°. III. *Tableau de Paris par Mercier*,

trad. en allem., Leip., 1783 et 84, 8 vol. in-8°. IV. Le *Droit féodal de la Souabe, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Meinungen* (all.), Leipzig, 1785 à 1786, 3 v. in-8°. V. *Extrait du journal des campagnes du duc Bernard de Weimar, depuis la bataille de Lutzen jusqu'à sa mort* (all.), Schlousingen, 1765, 2 vol. VI. *Notes sur l'histoire de Laurent de Bibra, prince-évêque de Würtzbourg, avec pièces à l'appui, dans le journal de Franconie* (all.), 1791. VII. *Notes sur l'expédition de la Hesse à travers le pays de Meinungen*, 1794.

G—y.

WALCHER (Joseph), conseiller de l'empereur d'Autriche, professeur de mécanique et d'hydraulique à l'académie de Marie-Thérèse, né le 6 janvier 1718 à Linz, entra, à l'âge de dix-neuf ans, dans la société de Jésus. Porté par inclination vers les mathématiques et la physique, il profitait de tous les moments dont il pouvait disposer pendant ses vacances, pour suivre les travaux hydrauliques faits le long du Danube, et il observait en même temps la construction, la direction des grandes roues. Ayant ainsi affermi ses études par les connaissances pratiques, il commença, en 1750, ses cours publics de mathématiques, à l'université de Vienne et au collége de Marie-Thérèse. Ses leçons attirèrent l'attention du gouvernement, qui lui proposa des fonctions en rapport avec les connaissances qu'il avait acquises. En 1773, il fut nommé directeur de la seconde division de navigation sur le Danube; et, en 1784, assesseur à la direction supérieure des bâtiments, d'où il passa à la commission des bâtiments de la cour. Il prit une part très-active aux travaux hydrauliques qui, de son temps, furent entrepris dans le Tyrol, sur l'Adige, et surtout le long du Danube. Malgré ses grandes occupations, il reprit, en 1797, ses leçons sur la mécanique et l'hydraulique au collége de Marie-Thérèse. Il y établit un cabinet, où l'on voit en petit tous les travaux hydrauliques qu'il a fait exécuter. C'est aussi à lui que l'université doit son cabinet de physique. Elle le nomma, en 1802, directeur des sciences mathématiques et physiques. Walcher mourut le 29 novembre 1803. Il a laissé, sur ses travaux, beaucoup de manuscrits. Voici ce qui en a été publié : I. *Sur les montagnes de glace* (Eisbergen) *en Tyrol* (allem.), Vienne, 1773, in-8°. II. *Précis des cours publics sur la mécanique, à l'usage des élèves*, Vienne, 1776, in-8°. III. *Notice sur les travaux qui depuis l'an 1778 jusqu'en 1791 ont été faits le long du Danube, pour la sureté de la navigation, avec un supplément sur les courants du Danube*, Vienne, 1791, in-fol., avec gravures.

G—y.

WALCKENDORF (Christophe de), ministre-d'état danois, naquit vers l'an 1525 à Copenhague. Sa famille était depuis long-temps en possession des dignités les plus importantes; et il était encore jeune lorsqu'il fut nommé, sous Christian III, gouverneur de la province de Berghen. Son administration fut à-la-fois paternelle, vigilante et éclairée; il fit plusieurs réformes utiles, apaisa par sa fermeté une sédition qu'avaient causée les marchands. Frédéric II, à son avénement au trône (1558) le confirma dans son poste, et lui prodigua de justes éloges. Plus tard, il l'appela dans

sa capitale, et le mit à la tête du trésor royal; mais bientôt il lui fit quitter cette charge pour celle de grand-trésorier. Ainsi chargé du maniement universel des finances de Danemark, Walckendorf établit dans son département tant d'ordre et d'économie, que les trésors du prince allèrent toujours en augmentant, et que jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts. Aussi lui donna-t-il plus tard la charge de grand-maître de la cour et du royaume, place des plus éminentes en Danemark. Après la mort de Frédéric, en 1588, Walckendorf fut un des quatre tuteurs, administrateurs du royaume, pendant la minorité de Christian IV, et gouverna ainsi que ses collègues à la satisfaction générale. Il répandit beaucoup de bienfaits parmi le peuple, protégea les savants, soutint de toutes ses forces les écoles de pauvres, nourrit un grand nombre d'étudiants dans l'université de Copenhague, et en entretint d'autres dans les académies étrangères. Cependant ses études avaient été extrêmement négligées, et il ignorait le latin; mais dans l'âge mûr, il suppléa aux connaissances qui lui manquaient par la lecture suivie des ouvrages historiques les plus importants. Il mourut en 1601, universellement regretté, et sans avoir été marié. — Éric Walckendorf, archevêque de Drontheim, avait été ambassadeur de Danemark, en Espagne, et en cette qualité avait conduit à Copenhague Isabelle, sœur de Charles-Quint, fiancée à Christian II (1515). Dans la suite il encourut la disgrâce du roi, par une passion illégitime, et quitta la Norwége pour porter plainte devant le sénat danois; mais une tempête le jeta sur les côtes des Pays-Bas, d'où il se transporta à Rome. Il paraît que c'est là qu'il mourut. La Norwége lui doit le *Missel de Drontheim*, imprimé sous le titre de *Missale ecclesiæ Nidrosiensis ad usum totius Norwegiæ*. Voy. J. Svaning, *Hist. de Christiern II*. P—ot.

WALCOT (Jean). *V.* Wolcot.

WALCOURT (Étienne de), grammairien, sur lequel on n'a pu recueillir que des renseignements vagues. On conjecture qu'il était né, vers 1540, à Walcourt, petite ville du comté de Namur, dont il prit le nom, suivant un usage assez commun parmi les savants de ce siècle. Il avait une école à Anvers, pour l'enseignement de la langue française. On a de lui deux opuscules : I. *Nouvel A, B, C, contenant plusieurs sentences très-utiles pour apprendre à écrire et pour l'instruction de la jeunesse :* le tout en rime française, Anvers, 1576, petit in-8°. II. *Recueil ou eslite de plusieurs belles chansons joyeuses, honnêtes et amoureuses*, colligées des plus excellents poètes français, ibid., 1576, in-12 de 608 pag. Ces deux ouvrages sont très-rares. Voy. Paquot, *Hist. littér. des Pays-Bas*, et Brunet, *Manuel du libraire*, troisième édition. W—s.

WALDAU (George-Ernest), ministre et professeur à Nuremberg, y naquit le 25 mars 1745, et se fit connaître par divers écrits, au nombre desquels nous avons remarqué : I. *Véritable grandeur de Gellert* (all.), Leipzig, 1770, in-8°. II. *Usus versionis Alexandrinæ in Novi Testamenti interpretatione*, Altdorf, 1770, in-4°. III. *Réflexions morales et critiques sur les écrits qui ont paru sur la mort de Gellert* (all.), Leipzig, 1771, in-8°; IV. *Sur la vie et les écrits de Th. Murner*,

servant à éclaircir l'histoire de la Réformation (all.); Nuremberg, 1775, in-8°. V. *Recueil de cantiques religieux* (all.), Nuremberg, 1778 et 1779, 2 vol. in-8°. VI. *Diptycha ecclesiastica Norimbergensia continuata*, Nuremberg, 1779 à 1780, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient la biographie des ministres qui sont morts dans le district de Nuremberg, depuis 1756. VII. *Recueil de Sermons et de Discours pour différentes circonstances* (all.), Nuremberg, 1779 à 1785, 12 vol. in-8°. VIII. *Almanach pour ceux qui aiment à s'occuper de théologie et de l'histoire de la patrie, pour les années* 1780 à 1783 (all.); Nuremberg, in-8°. IX. *Histoire des Protestants en Autriche* (all.), Nuremberg, 1784, 2 vol. in-8°. X. *Journal chrétien ou méditations* sur les points principaux de la foi et de la morale chrétienne, pour chaque jour de l'année, avec des sermons (all.), Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8°. XI. *Vies des pontifes romains* (all.), Nuremberg, 1783, in-8°. XII. *Vie d'Antoine Coburger, un des premiers et des plus célèbres imprimeurs de Nuremberg, avec la liste des ouvrages qui sont sortis de ses presses* (all.), Dresde et Leipzig, 1786, in-8°. XIII. *Histoire de la guerre des paysans en Franconie* (all.), Nuremberg, 1790, in-8°. XIV. *Matériaux pour l'histoire de la guerre des paysans dans la Hesse, Thuringe*, etc. (all.), Chemnitz, 1791 à 1794, 3 vol. in-8°. XV. *Thesaurus bio. et bibliographicus*, Chemnitz, 1792, in-8°. XVI. *Nouveau Recueil de livres et d'écrits rares* (all.), Nuremberg, 1795 à 1797, in-8°. XVII. *Premier almanach ecclésiastique de Th. Murner, avec des observations pour éclaircir l'histoire de la réformation* (all.), Nuremberg, 1804, in-8°. G—y.

WALDECK (le prince George Frédéric de), né en 1620 de l'une des plus anciennes maisons de l'Allemagne (on fait remonter son origine à Witikind), entra au service de Hollande dès sa jeunesse et s'y distingua dans plusieurs occasions. Il passa ensuite au service de l'empereur et fit la guerre contre les Français, puis contre les Turcs en Hongrie, où il se trouva à la sanglante bataille de Saint-Gothard. Léopold Ier. le créa feld-maréchal et prince de l'empire en 1682. Le prince de Waldeck commanda les troupes de Franconie au fameux siége de Vienne, entrepris par les Turcs en 1683; et il eut beaucoup de part à la victoire. Rentré au service de Hollande, il fut nommé par les États-généraux maréchal général de leurs armées, et obtint à Walcourt, vers la Sambre, en 1689, un avantage important sur le maréchal d'Humières; mais il perdit l'année suivante la bataille de Fleurus contre le maréchal de Luxembourg. Il mourut en 1692 sans laisser de postérité masculine. — Son petit-neveu fit d'abord la guerre contre les Turcs en 1739, dans les armées impériales. Il commandait les troupes hollandaises à la bataille de Fontenoi en 1745. Après la défaite des alliés, il conduisit sous Maestricht les débris de leur armée, et fit de vains efforts pour empêcher la prise de Bruxelles. Il demanda alors à se démettre de sa charge de général en chef des troupes de la république; et, après avoir remis le commandement au prince de Schwartzenberg, il se retira dans sa principauté, où il mourut quelques années après. — Le prince régnant de Waldeck (*Frédéric*),

embrassa aussi la carrière des armes, et fut lieutenant-général au service de Hollande en 1793. L'armée suivante il commanda un corps d'armée en l'absence du prince d'Orange. C'est à ce prince que Delille a adressé, dans son poème de la Pitié, des éloges et des remercîments pour sa conduite généreuse envers les émigrés français. — Le prince de Waldeck (*Louis*), qui servait à la même époque dans l'armée hollandaise en qualité de général-major, reçut dans le mois de juin 1795, à l'attaque de Werwick, une blessure dont il mourut quelques jours après. — Waldeck (le prince *Chrétien-Auguste*), né en 1744, embrassa dans sa jeunesse la carrière des armes, et entra au service d'Autriche; il se distingua dans la guerre contre les Turcs où il commandait une division de l'armée de Laudon. Employé en 1792 contre les Français, il eut un bras emporté par un boulet sous les murs de Thionville, et fit néanmoins, avec beaucoup de distinction, la campagne suivante, où il dirigea, le 13 sept., le passage du Rhin que l'armée impériale exécuta vis-à-vis Selz, pour prendre à revers les lignes de Weissembourg, tandis que Wurmser les attaquait de front. Cette opération fut conduite avec autant d'habileté que de valeur. Le prince de Waldeck commanda plus tard l'aile gauche de l'armée, à la tête de laquelle il emporta le camp de Blenheim. Il repoussa quelques jours après l'armée française jusque sous les murs de Strasbourg, et s'empara du fort Louis. Dans la retraite que les troupes autrichiennes furent ensuite obligées de faire, le prince de Waldeck soutint avec beaucoup de courage les efforts des Français, et il reçut pour récompense la grande-croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Il remplaça l'année suivante le général Mack dans l'emploi de quartier-maître général de l'armée de Flandre; donna sa démission quelques mois après, et fut nommé l'un des membres du conseil aulique, puis commissaire général des milices de Bohême. En 1797, le prince régent de Portugal le demanda à l'empereur pour le mettre à la tête de ses troupes, et cette honorable proposition fut aussitôt acceptée. L'accueil qu'on lui fit à Lisbonne fut tel, que plusieurs grands seigneurs en conçurent de la jalousie. Après des efforts multipliés, pour mettre sur un pied respectable l'armée portugaise, le prince de Waldeck mourut à Lisbonne en 1798, et fut remplacé dans le commandement par le général français Vioménil. M—D j.

WALDEGRAVE (James, comte de), né en 1715, descendait d'une famille catholique, alliée à la maison de Stuart. Son grand-père, qui avait épousé une fille naturelle de Jacques II, suivit en exil ce malheureux souverain, et mourut à Paris. Son père, étant rentré en Angleterre, embrassa la doctrine protestante, fut employé dans diverses ambassades, et créé comte en 1729. James devint, en 1743, un des gentilshommes de la chambre, en 1751 directeur des mines d'étain (*master of the stannaries*), et malgré son alliance avec la famille royale détrônée, jouit constamment de l'amitié et de l'intimité de George II. Ce monarque le choisit pour diriger, en qualité de gouverneur, l'éducation du jeune prince de Galles, héritier présomptif de la couronne. Pendant trois années, le comte fut traité avec égard par la princesse douairière; mais en 1755, le roi étant parti

pour le Hanovre, l'hôtel Leicester, qu'elle habitait, devint un foyer d'intrigues contre le gouvernement. Des négociations mystérieuses furent entamées entre les amis de la princesse de Galles et les membres mécontents du ministère; le jeune prince, qu'on eût voulu soustraire à son gouverneur, fut excité à braver le souverain auquel il devait succéder un jour. La position du comte devint difficile : il crut devoir faire informer le roi, qui l'honorait de sa confiance, de ce qui se tramait sous ses yeux contre le repos de S. M., et il obtint la permission de quitter un poste où on l'abreuvait de dégoûts. Il fut récompensé de sa fidélité, quelques mois après, par la reversion d'un emploi à la trésorerie. Il entra au conseil privé, et fut décoré de l'ordre de la Jarretière. M. Pitt et ses amis ayant été renvoyés précipitamment du ministère, le roi chargea le comte de Waldegrave du soin de former une nouvelle administration; mais les démarches qu'il fit dans ce but n'eurent aucun succès. Il mourut de la petite-vérole, le 8 avril 1763, à l'âge de quarante-huit ans. Des *Mémoires* qu'il avait rédigés (1754 à 1758) furent publiés à Londres, en 1821, un volume in-4°. de 176 pages. On y trouve des anecdotes sur les personnages avec lesquels sa position l'avait mis en contact. Le livre commence par une déclaration que pourraient adopter la plupart de ceux qui, comme lui, préparent des matériaux pour l'histoire : « Je n'avancerai, dit-il, aucun fait qui ne soit exactement vrai, et je n'ai l'intention de peindre personne sous des couleurs fausses; mais je ne fais pas profession d'impartialité, parce que je regarde comme une chose reconnue qu'il n'est pas en mon pouvoir d'être tout-à-fait exempt de prévention. » Cet homme estimable vécut sur un théâtre où il put apprécier le vide de la grandeur. Voici la réflexion qui termine ses Mémoires : « Celui-là ne peut avoir une juste idée de la manière dont de grands personnages passent leurs heures de loisir, qui n'a pas été gouverneur d'un prince ou favori d'un roi. » Les *Mémoires* du comte Waldegrave ont été traduits en français. L.

WALDEMAR Ier., roi de Suède, fils aîné d'Ingeburge, sœur du roi Éric-le-Bègue, fut proclamé, en 1251, par les Suédois, malgré les intrigues secrètes de Birger Ier, son père, qui aurait voulu placer la couronne sur sa propre tête, au préjudice de son fils, et qui fut obligé de se contenter du titre de duc, et de l'influence qu'il avait nécessairement comme parent du souverain. Le règne heureux et tranquille de Waldemar n'offre que peu de faits mémorables. Cependant l'histoire ne peut passer sous silence les améliorations que ce prince fit aux codes qui, sous ses prédécesseurs, avaient régi les Suédois. C'est lui qui le premier donna aux femmes un tiers dans les héritages, corrigeant ainsi l'injustice de la loi qui jusqu'à ce jour les avait déclarées incapables de succéder. La Suède lui doit aussi la fondation de Stockholm, qu'il fit entourer de remparts. De plus, il vint à bout, par sa fermeté et sa sagesse, de ruiner presque complétement le pouvoir des Folckunger, adversaires constants de la famille royale, et crut par là avoir pour quelque temps garanti la Suède de tous les désordres qu'occasionne l'incertitude de la succession à la couronne. Il n'en fut malheureusement pas ainsi. Waldemar Ier. étant mort en 1266, ses quatre fils Waldemar II, Mag-

nus, duc de Sudermanie, Éric, duc de Smalland, et Benoît, duc de Finlande, se disputèrent la royauté qui appartenait légitimement au premier. Celui-ci contribua puissamment à la réussite des projets tramés contre lui par l'imprudence qu'il eut d'aller en pélerinage dans la Terre-Sainte, pour expier le crime qu'il avait commis en séduisant la sœur utérine de la princesse Sophie de Danemark sa femme. Le duc de Sudermanie profita habilement de son absence pour augmenter le nombre de ses partisans, et après quelques années de guerre il se fit couronner solennellement, en 1277, sous le nom de Magnus II. P—ot.

WALDEMAR, électeur de Brandebourg, de la branche Ascanienne des seigneurs de ce nom, était fils de Conrad Ier., et succéda, en 1300, à Jean III, son frère. En 1305, il épousa la princesse Agnès, fille du duc Hermann, et petite-fille d'Albert, roi des Romains. Son beau-père étant mort, il prétendit que la tutelle de Jean, son neveu, lui appartenait de droit. La mère du jeune prince, pour le soustraire à cette prétention injuste, le fit secrétement transporter à Spandau; mais Waldemar, furieux, mit le siége devant la place, la prit de force, et enleva le jeune prince son pupille. Waldemar était petit de stature, vain, aimant la représentation plus que ne le permettait sa puissance. Il attirait à sa cour les nobles étrangers, et il favorisait les établissements dans les villes et les campagnes. Il fut presque toujours en guerre avec ses voisins, entre autres avec les rois de Danemark, de Pologne, et avec le duc de Saxe. Ayant fait prisonnier le margrave de Meissen, il ne lui rendit la liberté qu'après qu'il en eut obtenu la cession de son margraviat. Il fut ensuite vaincu par le duc Rodolphe de Saxe, et ne lui échappa qu'avec peine, grâce à la fidélité des habitants de Britzé. Ne respectant aucun principe de justice, Waldemar saisissait toutes les occasions de s'agrandir. En 1307, le gouverneur de Dantzick, mécontent du roi de Pologne, son souverain, proposa au margrave de Brandebourg d'entrer dans la Poméranie, lui promettant l'appui de ses partisans qui étaient nombreux. Waldemar reçut avec joie ces ouvertures; il s'empara de Bügenwalde, de Schlawe, de Polnow, de Tuchel et Nowemberg, et s'avança jusque sous les murs de Dantzick, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Mais prévoyant que tôt ou tard il serait chassé de la Poméranie, et étant pressé par le besoin d'argent, il vendit ses droits sur Dantzick, aux chevaliers de l'ordre teutonique, pour dix mille marcs d'argent. En 1313, il profita de la situation pénible où se trouvait Wladislas Lokietek, roi de Pologne, pour se jeter sur cette contrée qu'il ravagea jusqu'à la Dragé. Il s'empara même du district de Watez qui est au-delà de cette rivière. Le jeune prince Jean étant mort en 1317, Waldemar se trouva seul maître de tout l'électorat de Brandebourg. En 1319, il passa de nouveau l'Oder, pour entrer dans la Grande-Pologne; mais ayant rencontré une résistance à laquelle il ne s'attendait point, il tomba percé de coups, et fut abandonné par les siens, qui le croyaient mort. Les habitants de la campagne se rassemblaient déjà pour l'enlever, et pour se venger sur lui des malheurs qu'il leur avait causés, lorsqu'un brave officier qui était resté seul près de

lui le défendit jusqu'à ce que, des secours étant arrivés, on l'emportât. Il mourut quelque temps après sans laisser d'héritiers. L'empereur Louis de Bavière donna l'électorat de Brandebourg à un de ses fils. G—y.

WALDEMAR, rois de Danemark. *Voy.* VALDEMAR.

WALDIS (BOURCKHARD), fabuliste allemand, né à Allendorf, dans la Hesse, vers le commencement du seizième siècle, mourut à Anterode, en 1554. Les circonstances de sa vie sont peu connues; on sait seulement qu'après avoir fait des voyages pénibles, et éprouvé beaucoup de malheurs, il quitta la religion catholique pour se faire protestant, et fut ministre de la princesse Marguerite, landgrave de Hesse. On a de lui des fables qui se recommandent par leur légèreté, leur ton facile, et par toutes les qualités convenables à ce genre. Il a imité Ésope et Phèdre avec une liberté si heureuse, que l'on s'aperçoit à peine qu'il n'est qu'imitateur. La première édition de ses *Fables* parut à Francfort, en 1548, et fut réimprimée en 1555, 1565 et 1584. Toutes ces éditions comprennent cent fables. L'auteur les dédia au premier magistrat de la ville de Riga. Son épître dédicatoire est datée du 12 février 1548. Eschenbourg a publié les *Fables choisies* de Waldis avec des notes, Brunswick, 1777, in-8°. On a encore de lui: I. Le *Psautier mis en cantiques* (all.), Francfort, 1553, in-8°. En ce genre il a été le Marot des Allemands. II. *Le Royaume des Papes, livre agréable à lire*, 1555, in-4°. (sans lieu d'impression); c'est une mauvaise diatribe contre la religion qu'il avait désertée. III. Il publia, à Francfort, en 1553, une édition du poème intitulé: *Theuerdanck*, par Melchior Pfintzing (*V.* ce nom). On lui reproche d'y avoir retranché, ajouté et fait des changements arbitraires, sous prétexte de le mettre à la portée de ses contemporains. Dans ces derniers temps, les fabulistes allemands ont cherché à imiter Waldis. Le plus heureux de ces imitateurs est Zacharie. G—y.

WALDKIRCH (JEAN-RODOLPHE DE) naquit en 1678, à Bâle, d'une famille patricienne, et y mourut en 1757. Il étudia le droit à l'université de cette ville, et, après avoir voyagé pendant quelques années pour perfectionner ses connaissances, il obtint, en 1717, la chaire de jurisprudence à Berne, puis celle de droit public à Lausanne. On le rappela à Bâle, en 1722, pour y occuper cette même chaire. C'était un jurisconsulte très-célèbre, et dont l'état de Berne et d'autres se servirent dans les causes les plus épineuses. Il mourut à Bâle, en 1757. On a de lui: I. Un *Traité sur la torture*, 1710, réimprimé en 1773. II. *Annotata in Pufendorfium, De officio hominis et civis*, 1711. III. *Compendium historicum*, 1714. Son ouvrage principal est l'*Histoire de la Suisse*, en allemand, 2 vol., 1721, réimprimée en 1757. Cette histoire s'étend jusqu'à 1718, et se trouve accompagnée de beaucoup de pièces qui éclaircissent le droit public de ce pays. L'auteur s'y montre très-partial à l'égard des cantons catholiques; ses réflexions manquent souvent de justesse; mais l'ouvrage n'en est pas moins important à raison du grand nombre de traités et de documents historiques qu'il renferme en entier ou par extraits. Voy. Haller, *Conseils pour former une bibliothèque de la Suisse*, 112. Tous les écrits de Waldkirch sont en allemand. — *Esther-*

Élisabeth WALDKIRCH, de la même famille, aveugle de naissance, étudia sous la direction du célèbre Jacques Bernoulli, apprit à fond les mathématiques, et tint un rang parmi les femmes les plus savantes de l'Allemagne. U—l. et W—s.

WALDMANN (JEAN), né vers l'an 1426, de parents pauvres, à Bliggenstorf, village du canton de Zug, apprit d'abord à Zurich le métier de tanneur, et se fit ensuite connaître par son courage, autant que par son esprit vif et enjoué, par sa belle figure et par son amour pour les plaisirs. Il servit quelque temps en France, puis il revint dans sa patrie où il se livra au barreau, et acquit en peu de temps les bonnes grâces de ses compatriotes. Ayant acheté, en 1452, la bourgeoisie de Zurich, pour la modique somme de quatre florins, il fit un mariage avantageux, et entra dans la magistrature en 1454. Les guerres de Bourgogne lui valurent beaucoup de considération. Il fut un des chefs de l'armée helvétique à la bataille de Morat. Le duc de Lorraine, par lequel il avait été créé chevalier sur le champ de bataille, lui dut la victoire de Nanci. Nommé l'un des ambassadeurs qui furent envoyés par les Suisses à Louis XI, il revint avec une pension de ce prince; et fut envoyé plus tard au pape, comme ambassadeur des cantons. Iolande, duchesse de Savoie, le nomma ensuite son conseiller aulique; et Sforce, duc de Milan, lui donna aussi des témoignages d'estime. L'ambition de Waldmann, peu satisfaite de son crédit personnel, le porta à desirer la première magistrature. Il fallait des menées et des intrigues pour en chasser Goldlin, bourgmestre honoré et considéré par sa famille et pour de longs services; le projet réussit néanmoins. Waldmann devint bourgmestre en 1483, et, quoique l'année suivante Goldlin fût parvenu à se faire élire de nouveau, Waldmann sut, l'autre année, triompher encore de son rival. Élevé ainsi à la première dignité de l'état, il conçut le projet d'en devenir le réformateur, et se choisit un petit nombre d'amis éclairés et courageux, à l'aide desquels rien ne lui parut impossible. Soit que le plan de ses réformes fût conçu d'avance, soit que, ce qui est plus probable, il en eût imaginé et exécuté successivement les diverses parties, il est évident que la plupart de ses conceptions furent dirigées vers la gloire et la prospérité de sa patrie, et que, souvent au-dessus des idées de son siècle, il suivit des principes d'administration et de politique fort sages. Il restreignit les priviléges et la licence du clergé, mit des bornes aux dotations en faveur des couvents; défendit les acquisitions de main-morte, diminua les jours de jeûne, et fit reconnaître par Innocent VIII les divers droits du gouvernement à l'égard de l'Église. Il favorisa aussi l'admission de nouveaux bourgeois, leur accorda des avantages, même dans l'avancement militaire, et diminua l'influence des nobles. Protégeant l'agriculture par des réglements sur le partage des biens, sur les diverses cultures des champs, et par des ordonnances forestières, il en augmenta la puissance par des acquisitions utiles. Sa politique tendait à se rapprocher de l'Autriche, et par suite des négociations de 1487, il devint, non-seulement le pensionnaire, mais encore le distributeur des grâces de l'empereur Maximilien en Suisse. Son influence aux diètes helvétiques prit autant d'accrois-

sement que sa toute-puissance à Zurich ; mais l'une et l'autre lui firent de nouveaux ennemis et irritèrent la haine que lui portaient ses anciens rivaux. Loin de ménager ceux-ci, le bourgmestre se crut assez puissant pour leur imposer silence par la terreur. Frisch-Henri Theilig, marchand de Lucerne, connu par son courage militaire, avait tenu des propos peu mesurés sur le compte de Waldmann, lorsque, passant par Zurich, il fut jeté en prison et condamné à mort pour ce prétendu crime ; les députés de Lucerne, arrivés pour implorer la clémence des magistrats, furent insultés par Waldmann, et Theilig eut la tête tranchée. Après une aussi cruelle vengeance, les réformes du bourgmestre ne discontinuèrent point. On le vit augmenter les impôts et faire de nouveaux réglements de police. Les chiens, que les paysans entretenaient en grand nombre, furent proscrits, et des amis du bourgmestre parcouraient le canton pour les faire tuer. Les villages des bords du lac se soulevèrent, prirent les armes, se choisirent des chefs, et jurèrent de renverser la tyrannie. La ville fit entrer dans ses murs une garnison d'élite ; et l'on rejeta les demandes des insurgés ; mais ceux-ci ne s'en effrayèrent point, et leur audace s'accrut avec leur nombre ; la garnison de la ville s'étant réunie à eux, le magistrat se vit forcé d'appeler les députés des cantons confédérés. Ces médiateurs furent assez heureux pour arranger les affaires et pour obtenir le redressement des griefs. Le magistrat y avait consenti malgré Waldmann, qui eut l'imprudence de vouloir se venger de cet échec par des phrases insultantes, et par des propos menaçants. Le peuple, aigri, s'arma de nouveau, et députa vers les cantons pour se plaindre de l'insolence du bourgmestre. Le soulèvement devint alors d'autant plus terrible qu'il était général : sept mille paysans en armes parurent devant la ville. Le bourgmestre, à qui ses amis conseillaient de s'éloigner pour quelque temps, s'obstina à rester ; mais la sédition armait contre lui une partie même des habitants. Il vit assassiner sous ses yeux l'un de ses serviteurs les plus fidèles ; vainement il courut d'une tribu à l'autre, essayant de calmer les esprits par son éloquence. Les cloches sonnaient le tocsin ; le tumulte s'accrut, et fut extrême devant l'hôtel-de-ville, où le conseil avait été convoqué sans le consentement du bourgmestre, qui y accourut. Il s'agissait de nommer les médiateurs. Goldlin voulut se charger de cette mission ; et il descendit parmi la foule pour l'aigrir contre son rival ; il fit demander à grands cris l'extradition des traîtres. Le député de Lucerne (l'avoyer Seiler) parut à la fenêtre, pour obtenir que le jugement des coupables fût remis aux députations des cantons ; les cris en devinrent d'autant plus furieux. *Qui demandez-vous donc?* dit l'avoyer de Lucerne. *Waldmann*, lui crie-t-on de toutes parts. La noble fierté du bourgmestre, en remettant ses armes sans faire aucune résistance, rappela à la mémoire des députés les services qu'il avait rendus à sa patrie, et contrasta singulièrement avec la honteuse faiblesse de ceux-ci. Ils consentirent à ce qu'il fût jeté dans la prison criminelle. Un nouveau conseil, composé de soixante membres choisis par Goldlin, fut établi : les calomnies les plus atroces et les plus ridicules furent produites ; on accusa Waldmann d'avoir vendu son pays,

d'avoir projeté des meurtres, enfin, d'avoir aspiré à la dictature. Chargé de fers et mis à la torture, son courage ne se laissa point ébranler. Dès le 6 avril, le tribunal, qui avait été assemblé, en présence des députés, s'occupa de son procès. Mais ses lâches ennemis, n'osant se fier à leurs créatures, firent arriver en toute hâte un jeune homme, haletant, et en habit tout mouillé, annonçant qu'il avait traversé le Rhin à la nage, pour apporter la nouvelle que les Autrichiens venaient en force délivrer Waldmann, et que déjà ils avaient brûlé la ville d'Eglisau. L'imposture produisit son effet : l'infortuné bourgmestre fut condamné à avoir la tête tranchée, et subit son arrêt. Sa mort fut digne de lui ; conduit sur la grande place, qu'on avait choisie pour l'exécution du fatal décret, il desira parler à la foule assemblée ; mais il en fut détourné par les prêtres qui l'accompagnaient. Il fit alors des vœux pour le salut de sa patrie, et sa tête tomba en présence de plus de dix mille citoyens. Un moment après, les auteurs de sa mort désabusèrent le peuple alarmé sur la prétendue arrivée des Autrichiens, ce qui, au reste, ne nuisit nullement à leur triomphe. Les biens du supplicié furent tous confisqués ; 12,000 écus d'or prélevés sur ses dépouilles furent distribués entre les paysans insurgés qui avaient opéré cette révolution ; une persécution réglée s'établit ensuite contre les amis du bourgmestre ; l'anarchie fut complète sous un gouvernement inepte, et ce ne fut qu'après de nouvelles scènes sanglantes, que l'ordre et la paix purent être rétablis (*Voyez Vie de Waldmann*, par J.-Henri Fuessli, Zurich, 1780, in-8°. (en allemand) ; *Histoire des Suisses*, par Jean de Muller, vol. v, chap. 3, pag. 365-416). U—i.

WALDPOTT DE PASSENHEIM (Henri), premier grand-maître des chevaliers de l'ordre teutonique, appartenait à une des familles les plus nobles de l'Allemagne. Ses talents, sa haute naissance, les faits d'armes par lesquels il se distingua pendant la troisième croisade, notamment au siége de Ptolémaïs, le firent admettre au nombre de ceux qui reçurent le titre de chevalier teutonique. Tous les suffrages se réunirent en sa faveur à l'époque où Frédéric de Souabe et le pape Célestin III instituèrent cet ordre à-la-fois religieux et militaire, comme celui des Templiers et des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, et voulurent donner un chef à la nouvelle confrérie. Henri Waldpott continua de se montrer par son héroïsme, ses vertus et sa piété, digne du poste éminent qu'il occupait. Après avoir renouvelé la guerre contre les infidèles, et les avoir battus dans plusieurs rencontres, il triompha des entraves que les Templiers voulaient opposer au nouvel institut ; il fit bâtir une église et un hôpital à Ptolémaïs, pour mieux veiller au soulagement des pauvres, et à la guérison des malades que ses chevaliers, ainsi que les Hospitaliers de Saint-Jean, devaient secourir et soigner eux-mêmes. Il s'occupa également de compléter les statuts de l'ordre, et les rédigea concurremment avec les plus sages de ses religieux. La plupart de ces lois étaient d'autant plus sévères, qu'elles contrastaient avec celles que paraissaient suivre les chevaliers teutoniques pendant les dernières années de leur institut ; et de même la pauvreté, la vertu et la simplicité du fondateur étaient en opposition avec l'opulence, les vices et

le faste de ceux qui lui succédèrent. Henri de Waldpott mourut en 1200, après avoir gouverné l'ordre pendant dix ans, et fut enseveli à côté du duc Frédéric, dans l'église qu'il avait élevée. Il eut pour successeur Othon de Kerpen. Voyez *Eustochii Solli Hist. Teuton. equit.*; *Gesta Dei per Francos*; Venator, *de l'ordre des chevaliers Teutons*, chap. II, pag. 10, etc. P—ot.

WALDRADE ou GAULDRADE, connue dans l'histoire par le scandale de sa conduite, était nièce (1) de Gonthier, archevêque de Cologne, et vivait à la cour de Lothaire, roi de Lorraine (*V.* Lothaire, XXV, 80). Épris des charmes de Waldrade, ce prince renvoya Theutberge sa femme (857), et se livra sans contrainte à sa nouvelle passion. Mais ce n'était pas assez pour Waldrade de régner sans partage sur le cœur de Lothaire; plus ambitieuse que tendre, elle aspirait à remplacer sa rivale sur le trône dont elle l'avait fait expulser. Un concile, dirigé par l'archevêque de Cologne et celui de Trèves, déclara nul le mariage de Theutberge, et permit à l'amoureux Lothaire d'épouser Waldrade; mais le pape Nicolas Ier., informé de ce qui s'était passé dans le concile, prit la défense de Theutberge, indignement outragée, et prescrivit à Lothaire d'éloigner sa concubine. La crainte de l'excommunication, dont les suites étaient alors si terribles, le força de souscrire en apparence à la décision du Saint-Siége. Mais Waldrade, quoique éloignée de la cour, n'en conservait pas moins une autorité presque illimitée, ce qui détermina le pape à lui enjoindre de se rendre à Rome, pour y réparer par une pénitence publique le scandale qu'elle avait causé. Obligée de suivre le légat, elle parvint à s'échapper, et vint rejoindre Lothaire. Sa désobéissance aux ordres du Saint-Siége fut punie par l'excommunication, que le roi de Lorraine ne craignit pas de braver en continuant de la fréquenter. Pendant le voyage de ce monarque en Italie (869), elle habita l'abbaye de Luze qu'il lui avait donnée, et dont elle chassa les religieux; mais lorsqu'elle apprit la mort de ce prince, craignant que Theutberge ne voulût se venger des maux qu'elle lui avait faits, elle s'enferma dans l'abbaye de Remiremont, où elle mourut. Waldrade avait eu de Lothaire trois enfants: Hugues, comte d'Alsace; Gisèle, duchesse de Frise, et Berthe, comtesse d'Arles, puis marquise de Toscane, princesse célèbre par sa beauté, par son ambition et par ses galanteries (*V.* Berthe, IV, 348). Gudin a donné une tragédie intitulée: *Lothaire et Waldrade ou le Royaume mis en interdit.* W—s.

WALDRADE, sœur de Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, fut mariée au comte Boniface, l'un des plus braves guerriers de son temps. Si l'on en croit Lefèvre de Saint-Marc (*Abrégé de l'histoire d'Italie*, II, 657), c'est la seule femme dont Liutpand ou Luitprand n'a dit aucun mal. En effet, cet historien la qualifie de *honesta matrona* (*Hist.*, II, 18); mais Lefèvre, trouvant cette expression trop simple, a cru pouvoir la rendre par dame honnête, belle et savante. Du mariage de Waldrade avec Boniface naquirent deux enfants, un fils et une fille, nommée Wille. Celle-ci devint l'épouse d'Hubert, marquis de Toscane,

(1) Et non pas sa sœur. Voy. l'*Histoire de Lorraine*, par D. Calmet, I, 698, l'*Art de vérifier les dates*, III, 35.

lequel, en 946, détacha de ses états les duchés de Spolette et de Camerinò, et les remit pour en jouir à perpétuité au comte Boniface, son beau-père, et à Théobald, son beau-frère.

W—s.

WALDSCHMIDT (Bernard), théologien, né le 16 nov. 1608, à Francfort-sur-le-Mein, où son père venait d'être placé en qualité de prédicateur, fit ses études dans sa ville natale, et y soutint, en 1625, une thèse pour le baccalauréat. Ayant eu neuf ans auparavant le malheur de perdre son père, le sénat de Francfort l'envoya à ses frais à l'académie de Marbourg, où il fut reçu maître-ès-arts en 1628. La théologie y occupa tout son temps, et il en étudia les principes d'abord sous les professeurs Just. Feurborn, J. Steuler et Hanneken, puis à l'académie de Strasbourg (1630). La supériorité avec laquelle il y soutint deux thèses de théologie le fit connaître de plusieurs personnes puissantes, qui le firent recevoir en qualité de précepteur chez Kupfer, médecin distingué, dont il éleva le fils, jusqu'à ce que celui-ci partît pour se rendre en Italie. Après être entré ensuite chez un sénateur de Strasbourg (Henri Haase), il revint à Francfort, en 1637, prêcha environ un an avec succès, puis reçut définitivement les ordres, et fut nommé pasteur du faubourg de Sachsenhausen, où il resta jusqu'à la fin de sa vie, malgré plusieurs propositions avantageuses qui lui furent faites. Il mourut le 8 septembre 1665, laissant de sa femme, qui était fille d'un sénateur de Francfort, onze enfants, dont six filles. On a de lui un très-grand nombre de *Sermons*, la plupart relatifs à l'interprétation de l'Écriture, et plusieurs écrits polémiques contre le jésuite Kedd. Le plus connu de ceux-ci est *Kedd, Jesuita vertiginosus.*

P—ot.

WALDSCHMIDT (Jean-Jacques), médecin allemand, naquit, le 13 janvier 1644, à Rodheim dans la Wétéravie, où son père était prédicateur. Après avoir étudié pendant dix ans les diverses branches de l'art de guérir, dans les principales universités d'Allemagne, il reçut, en 1667, le doctorat à Giessen, et fixa sa résidence à Hanau. Les succès qu'il obtint dans l'exercice de son art étendirent sa réputation, et le firent élire, en 1674, professeur à l'académie de Marbourg. Il joignit bientôt à cette chaire celle de physique et la place de premier médecin du landgrave de Hesse-Cassel. Passionné pour la philosophie de Descartes, Waldschmidt en fit la base de son enseignement médical. Dans la pratique, il prescrivait le plus ordinairement à ses malades les remèdes chauds et les absorbants. Il condamnait l'usage des eaux minérales, des purgatifs, et ne voulait qu'on recourût à la saignée que dans les cas extrêmes. Ce médecin mourut à Marbourg, le 12 avril 1689, à la suite d'un voyage à Mayence, où il avait suivi le prince de Hesse-Cassel à sa maison de campagne. L'académie des curieux de la nature se l'était associé sous le nom de *Priam* (1). Comme il était fort laborieux, on a de lui un grand nombre de *Thèses* sur l'hypocondrie, la chylification, la phthisie, l'usage du lait, l'épilepsie, la colique, l'ivrognerie et quelques-uns de ses effets singuliers, la catalepsie, les fièvres malignes, l'hy-

(1) Le recueil de cette académie contient plusieurs observations de Waldschmidt. Haller a indiqué les plus intéressantes dans la *Bibl. anatomica*, 1, 590.

giène des hommes de lettres, la formation du chyle et du sang, l'hémorragie nasale, la cause des enfantements monstrueux, les engelures, l'opium dont il proscrit l'emploi dans les maladies aiguës, à raison de ce qu'il provoque le vomissement, etc. Il avait inventé, avec son ami Jean Dolé, un préservatif contre la variole, sous le titre de *liquor antivariolosus*. Ses autres ouvrages sont: I. *Fundamenta medicinæ*, Marbourg, 1682; Leyde, 1685, in-8°. II. *Medicus et chirurgus cartesianus detegens in medicinâ et chirurgiâ errores hactenùs ex ignorantiâ philosophiæ communes*, ibid., 1687, 2 part. in-4°. III. *Institutiones medicinæ rationalis*, ibid., 1688, in-12; Leyde, 1691; Francfort, 1696, 1717, in-8°. IV. *Praxis medicinæ rationalis succinctè per casus tradita*, Francfort, 1690, in-4°.; Paris, 1691, in-12. V. *Anchora salutis pro variolosis*, Francfort, 1689, in-4°.; trad. en allemand, ibid., 1690. VI. *Commercium epistolicum cum Jo. Dolæo*, Leyde, 1688, in-12; Francfort, 1699, in-4°. VII. *Decas epistolarum de rebus philosophicis et medicis*, Francfort, 1689, in-4°. VIII. Des *Notes* sur la *Chirurgie* de Paul Barbette. IX. Une traduction allemande des *Expériments* de la vipère, par le rabbin Moïse Chara. Les Œuvres de Waldschmidt ont été réunies sous ce titre: *Opera medico-practica*, Francfort, 1695, in-4°.; ibid., 1707, 2 vol. in-8°.; Naples, 1717; Lyon, 1736, 2 vol. in-4°, avec sa *vie* et un discours préliminaire de Dolé. W—s.

WALDSCHMIDT (Guillaume-Ulrich), fils du précédent, naquit, en 1669, à Hanau, étudia, sous la direction de son père, les éléments de l'art de guérir, et après avoir suivi les cours des facultés de Giessen, de Heidelberg, de Tubingen et de Zurich, visita les universités de Hollande et d'Angleterre, pour y acquérir de nouvelles connaissances. A son retour en Allemagne, il accepta l'emploi de médecin dans un régiment hessois: mais la vie ambulante qu'il menait ne pouvant s'accorder avec ses goûts studieux, il donna sa démission, et en 1691 fut nommé professeur d'anatomie et de botanique à l'académie de Kiel. A cette double chaire il joignit, peu de temps après, celle de physique expérimentale et de médecine pratique, et les places de médecin et de conseiller aulique du duc de Holstein. Il remplit ces diverses fonctions avec un zèle infatigable, et mourut recteur de l'académie le 12 janvier 1731. Il était membre de l'académie des curieux de la nature, sous le nom de Diocles. Les Mémoires de cette société contiennent de lui plusieurs observations intéressantes. Appliqué tout entier à l'enseignement, il n'a pu donner aucun ouvrage d'une certaine étendue; mais on a de lui la Vie de Jean-Daniel Major, son beau-père (insérée dans les *Miscellaneà des Curieux de la nature*); un *Traité de l'Aloès, et principalement de celui de l'Amérique*, Kiel, 1705, in-4°.; des *Thèses* en grand nombre, parmi lesquelles on se contentera de citer celles qui présentent un intérêt général: *De usu et abusu theæ in genere, præcipuè verò in hydrope*, Kiel, 1692; — *De ignorantiâ et nequitiâ empiricorum*, ibid., 1692; — *De chirurgorum ignorantiâ*, 1698; — *De miraculis circa corpus humanum in quâ sententiæ evangelii medici à Bern. Connor concinnati, ad examen modestum revocantur*, 1699 (*Voy.* Connor,

IX, 424); — *An medicis impunè occidere liceat?* 1704; — *De his qui diù vivunt sine alimento*, 1711; — *De superfœtatione falsò prætensâ*, Hambourg, 1725 (dont il ne fut que l'éditeur), etc. Guillaume-Ulrich défendit la pratique médicale de son père contre Tiling, dans un opuscule intitulé : *Epistolæ de rebus medicis et philosophicis*, Kiel, 1693, in-8°. W-s.

WALDUNG (Wolfgang), médecin, né à Nuremberg en 1554, consacra sa vie à l'enseignement des sciences. Après avoir fait un cours de logique dans sa ville natale, il fut, en 1585, nommé régent au collége d'Altdorf, et plus tard, professeur de physique, place qu'il remplit d'une manière distinguée. Dans ses loisirs, il avait fait une étude particulière des différentes branches de l'art de guérir; et, quoiqu'il n'eût aucun grade, il donnait ses soins aux malades qui les réclamaient. On ne voit cependant pas que les médecins d'Altdorf aient jamais songé à réprimer cette sorte d'empiétement sur leurs droits. Waldung mourut le 18 octobre 1621. Éloy dit qu'il a laissé plusieurs Dissertations et Discours sur la médecine (*Dict.*, IV, 562). Kœnig cite un seul de ses Discours : *De hominis perfectione* (*Bibl. vet. et nova*, 861). Le plus connu des ouvrages de Waldung est : *Lagographia, seu de naturâ Leporum quæ prisci auctores et recentiores prodidêre, quidve utilitatis in re medicâ ab isto quadrupede percipiatur, liber singularis*, Amberg, 1619, in-4°. Il est curieux et rare, n'ayant point été réimprimé. W—s.

WALE (Antoine de), en latin *Walæus*, théologien protestant, naquit, en 1573, à Gand, d'une ancienne famille de magistrature. Cette ville ayant ouvert ses portes, en 1584, au duc de Parme, il fut conduit à Middelbourg par son père, que le retour des Espagnols privait de ses emplois et de sa fortune. Il ne put reprendre ses études qu'à seize ans. Il s'appliqua aux mathématiques et à l'art d'écrire sa langue, ne sachant pas encore quelle profession il embrasserait. Peu après, il se détermina; et ayant annoncé sa résolution de se consacrer au ministère ecclésiastique, il entra à l'école de Middelbourg, où il eut pour professeurs le célèbre Gruter et Murdison, sous lesquels il fit de tels progrès, qu'à la fin du cours scolaire il soutint des discussions publiques sur plusieurs sujets de philosophie, ce qui ne s'était point encore pratiqué à Middelbourg. Lorsqu'il eut ainsi passé six ans, il se rendit à l'académie de Leyde, où il se perfectionna dans les langues latine, grecque et hébraïque, ainsi que dans la philosophie; mais au lieu de s'en tenir aux disputes scolastiques, ou au dire de ses maîtres, il lut tous les écrivains, depuis Aristote et Platon jusqu'à Proclus et Averroès, dans leurs langues maternelles. Il s'appliqua ensuite à la théologie, soutint trois thèses en public, et prononça à huis-clos quelques sermons. Alors, il résolut de voyager pour achever de s'instruire. Paris, Genève, Lausanne, Berne, Bâle et les principales universités de l'Allemagne et de la Hollande le virent tour-à-tour dans leur sein. A Bâle, il assista aux leçons du célèbre Buxtorf et aux cours des théologiens Polanus et Grynæus qui souvent le laissaient présider à leur place. Après trois ans d'absence, il reparut à Leyde (1602), où on lui offrit aussitôt la place de prédicateur; mais il refusa, par égard pour ses

parents qui désiraient le voir fixé près d'eux, et se contenta d'occuper le même poste à Koukerke, village situé dans les environs de Middelbourg. Pendant le siége de Sluys, il fut adjoint temporairement à Uitenbogaard, prédicateur aulique ordinaire du prince Maurice; la prise de cette ville le força de revenir à Koukerke, où il semblait décidé à passer la plus grande partie de ses jours, quand les sollicitations du conseil ecclésiastique et des habitants de Middelbourg l'obligèrent à s'établir dans cette ville comme huitième pasteur. Il ne tarda pas à s'y acquérir une réputation extraordinaire, et par l'éloquence de ses prédications et par les cours de langue grecque, de philosophie et de théologie, qu'il ouvrit publiquement. Le rôle qu'il joua au milieu des dissensions religieuses qui divisaient, en Hollande, l'Église réformée, y mit le comble. C'était le temps où Arminius et Gomar (*Voy.* ces noms) remplissaient les écoles et la chaire évangélique du bruit de leurs disputes sur la prédestination et sur la grâce. Wale se mit à la tête du parti opposé aux Remontrants. Il écrivit d'abord plusieurs lettres à Arminius lui-même; et ce coryphée des Remontrants, après avoir répondu aux premières, finit par garder un silence que lui prescrivait la tournure alarmante de ces discussions théologiques. Wale s'attacha ensuite aux autres chefs de la secte, publia plusieurs écrits relatifs à leur doctrine, et tint avec plusieurs d'entre eux des conférences. Parmi ceux-ci, il eut à combattre Uitenbogaard, son ancien collègue, qui au reste n'avait jamais été son ami. Enfin, il assista, en 1618, avec l'élite des ministres réformés de la Hollande, au synode de Dordrecht, qui le chargea de travailler à la version de la *Bible* en flamand. On sait qu'immédiatement après la tenue de cette assemblée, Barneveldt, Grotius et les autres chefs des Remontrants furent condamnés au supplice; mais la peine fut commuée pour tous, excepté Barneveldt; Wale eut la triste mission de préparer ce grand homme à la mort. Il était loin cependant d'approuver la rigueur que l'on déployait contre les infortunés sectaires; toujours, au contraire, il avait réclamé la tolérance pour l'erreur des partis, et sa modération lui avait acquis l'estime sincère des Remontrants. Il pleura avec Barneveldt, se chargea de porter ses demandes au prince Maurice, et lui offrit, de la part du tribunal, de s'entretenir avec sa femme et ses enfants avant de se rendre à l'échafaud. Il revint ensuite de la Haye, où cette triste scène avait eu lieu, à Dordrecht, puis à Middelbourg. En 1619, il fut appelé à Leyde pour y remplir une chaire de théologie, et fut admis, dès son arrivée, aux honneurs du doctorat, sans passer par les formalités d'un examen. Pendant les vingt années qu'il exerça ses fonctions, il s'occupa surtout, à la sollicitation des magistrats de Leyde, de battre en ruine la doctrine des Remontrants, et ses leçons contribuèrent à diminuer le nombre des schismatiques. Enfin, il fut nommé recteur de l'académie de Leyde, et mourut le 9 juillet 1639. Outre la traduction flamande du *Nouveau-Testament* et d'une partie des *livres* que les Protestants ne regardent point comme *canoniques*, on a de Wale des Harangues, des Dissertations sur divers sujets de théologie, etc. Ses principaux ouvrages sont : I. *l'Office des ministres;* d'autorité et surintendance

qu'un souverain magistrat chrétien doit avoir sur iceluy, etc. (en flamand), Middelbourg, 1625, in-4°.; traduit en français par J. Crucius, Harlem, 1628, même format. « Ce Traité, dit Paquot, fait honneur à la modération et à l'esprit conciliant de l'auteur. » II. *Compendium ethicæ Aristotelicæ ad normam veritatis christianæ revocatum*, Leyde, Elzevir, 1627, in-12, rare et recherché. Cet abrégé de la morale d'Aristote a été mis en vers iambiques par Th. Schrevelius. III. *Dissertatio de sabbatho, sive de vero sensu atque usu tertii præcepti*, ibid., Elzevir, 1628, in-8°. Ses *Œuvres théologiques* ont été imprimées à Leyde, en 1643 et 1647, 2 vol. in-fol., précédées de la Vie de l'auteur par un anonyme. Guil. Bates a recueilli la Vie d'Ant. Wale, dans les *Vitæ selector. aliquot virorum*, 600-60, et Joch l'a insérée dans les *Vitæ theologorum*, etc., en l'attribuant, par erreur à Bates. Meursius en a donné l'abrégé dans les *Athenæ Batavor.*, 325-30, précédé du portrait de Wale. Voyez aussi Paquot, *Hist. littér. des Pays-Bas*, I, 157, édit. in-fol. P—ot et W—s.

WALE (Jean de), médecin, fils du précédent, était né, le 27 décembre 1604, à Koukerke, près de Middelbourg, où son père exerçait alors les fonctions du pastorat. Ayant achevé ses humanités et sa philosophie, il s'appliqua tout entier à l'étude de la médecine, et reçut le doctorat, à Leyde, en 1631. Chargé par les curateurs de l'académie d'aller offrir à Saumaise (*Voyez* ce nom) la place de professeur en chef que Jos. Scaliger y avait occupée, il s'acquitta de cette mission avec succès. Anatomiste habile, non moins que grand médecin, il se livra surtout aux recherches zootomiques, dans le but de répandre un nouveau jour sur les mystères de la digestion et de la distribution des humeurs. L'un des premiers il se déclara pour le système de la circulation du sang; mais on lui reproche d'avoir essayé de ravir à Harvey (*Voyez* ce nom) l'honneur de cette découverte, en soutenant que la circulation n'a point été complétement inconnue aux anciens, et qu'on en trouve des traces dans leurs écrits. Le titre de professeur extraordinaire, dont il avait été revêtu presque au sortir de l'école, assurait à Wale la première chaire vacante qu'il attendit jusqu'en 1648; mais il mourut l'année suivante, à 45 ans, regretté de ses élèves et de ses confrères. On a de lui : I. *Epistolæ duæ de motu chyli et sanguinis ad Thom. Bartholin*, Leyde, 1641, in-8°. Elles ont été recueillies dans les *Institutions anatomiques* de Gasp. Bartholin, et dans les *Œuvres* de Spigelius. II. *Opera medica omnia* (*quæ hactenùs inveniri potuêre*) *ad chyli et sanguinis circulationem eleganter concinnata*, Londres, 1660, in-8°. Ce recueil, dont on doit la publication à G. Irvin, anatomiste d'Édimbourg, contient : *Institutiones compendiosæ medicinæ libri tres; Medica practica brevissimè tradita libri duo*, et les deux Lettres *De motu chyli et sanguinis*. III. *Methodus medendi brevissima ad circulationem sanguinis adornata*, Ulm, 1660, in-12; et, avec les observations de G.-J. Welschius, Augsbourg, 1679, in-12. IV. Quelques *Lettres*, dans les *Epistolæ medicinales* de Th. Bartholin. W-s.

WALEF (Blaise-Henri de Corte, baron de), auteur de vers français, naquit en Belgique, probablement à Liége, en 1652. Cette

date est indiquée par l'avis qui précède un poème intitulé : *Combat des Echasses*, composé en 1669 : « Voici, dit l'auteur, le premier coup d'essai de ma muse ; je n'avais que dix-sept ans. » On apprend, en d'autres endroits de ses écrits, qu'il était dès-lors amoureux et joueur ; sa mère lui avait mis,

Presque au berceau, les cartes à la main ;

mais ces deux passions n'éteignaient point en lui le goût de l'étude et des vers ; il le conserva dans la profession des armes qu'il embrassa de bonne heure. Il étudiait le grec, le latin, plusieurs langues vivantes ; et savait tirer quelque profit de ses voyages dans la plupart des pays de l'Europe. Il ne négligeait surtout aucune occasion de faire connaissance avec les personnages les plus distingués de son siècle, militaires, hommes d'état, savants, artistes et littérateurs. Le marquis de Dangeau le mit en relation avec Boileau à qui Walef adressa une épître rimée. Deux vers de cette pièce :

Ne nous suffit-il pas que le plus grand des rois
T'ait chargé du récit de ses rares exploits?

prouvent qu'elle est postérieure au mois d'octobre 1677, époque où Despréaux avait été nommé historiographe ; mais elle doit avoir été composée peu de temps après, puisque l'auteur s'y dit jeune encore :

Il faut tout excuser dans un jeune écrivain.

Boileau répondit par une lettre en prose, où il déclare que les vers de Walef lui ont paru *merveilleux*, qu'il y trouve de *la force et de l'élégance*, qu'il « ne conçoit pas comment un homme nourri dans le pays de Liége, a pu deviner tous les mystères de notre langue. » C'était, pour un satirique de profession, porter bien loin la politesse épistolaire. Depuis 1689 jusqu'en 1713, on rencontre des poèmes de Walef adressés à Louis XIV, au maréchal de Noailles, au marquis de Dangeau et à son épouse, à d'autres dames et seigneurs, au prince Eugène, à la reine Anne. Il était en 1714 au service de l'Angleterre, en qualité, dit-on, de lieutenant-général ; et, peu après, colonel de dragons en Hollande. Il figure dans les Mémoires de Mme. de Staal (*V.* ce nom, XLIII, 375-383), comme l'un des agents subalternes de la conspiration des princes légitimés et des Espagnols, contre le régent, en 1717. Le P. Tournemine dont il était connu, et auquel il a depuis consacré une ode, l'avait envoyé à mademoiselle de Launay ; et la duchesse du Maine ayant accepté les services du versificateur liégeois, il se chargea d'une mission auprès du cardinal Albéroni qui gouvernait l'Espagne. Walef déclara qu'il n'avait point assez d'argent pour entreprendre ce voyage, mais qu'il allait vendre ses bijoux et un cabinet de porcelaines : la princesse lui fit compter cent louis. Il partit, se rendit d'abord en Italie, puis à Madrid, et y présenta un mémoire au cardinal-ministre : c'était, dit-on, un tissu de choses bizarres, si confusément entassées qu'on n'y pouvait rien comprendre. La duchesse du Maine, lorsqu'elle lut cet écrit, se mit en colère et s'écria que ce négociateur était tombé en démence. Mme. de Staal se reproche de n'avoir pas prévu un accident si ordinaire aux faiseurs de mauvais vers. Walef reçut l'ordre de revenir sans délai : il répondit qu'il manquait d'argent ; on sollicita pour lui du service dans les troupes espagnoles. Selon toute apparence, il n'en obtint

pas, et ne pouvant non plus rien retirer d'une succession qu'il prétendait avoir à recueillir en Espagne, il passa en Allemagne, et fit quelque séjour à Vienne. S'il eût alors reparu en France, il y aurait été infailliblement arrêté, quoiqu'il n'eût servi que le plus mal possible les ennemis du régent. Bientôt il reprit ses habitudes littéraires; et en 1725 il fit paraître à Liége deux volumes in-8°., contenant deux poèmes, les *Titans ou l'ambition punie*, et les *Jumeaux*. Une édition in-12 du premier de ces poèmes fut publiée à Paris, la même année, avec une préface, où cet ouvrage est donné pour une version française d'un manuscrit trouvé près de Belgrade, et intitulé: les *Titans*, poème composé en grec par Musée, et traduit en latin par Ovide Nason. Walef assure qu'il a eu long-temps ce manuscrit en sa possession, que des voleurs le lui ont enlevé dans un camp, mais que par bonheur il en avait fait, avec l'aide d'un jésuite, une traduction en prose française. Il est superflu de dire que ce conte ne mérite aucune attention; on peut en dire autant de l'ouvrage. De 1725 à 1730, Walef continua d'adresser des vers à des personnes illustres ou puissantes: au prince Eugène, au duc du Maine, au cardinal de Fleury, à la marquise de Prie, à Louis XV, à l'empereur, etc.; et enfin au P. Tournemine. Comme il dit à ce dernier:

De combien d'auteurs illustres,
Ta plume depuis *six lustres*,
Nous a présenté l'extrait!

cette pièce doit être de 1730 ou environ, puisque le journal de Trévoux a commencé en 1701. Pour donner plus de consistance à tant de productions diverses, Walef en fit imprimer le recueil en 1731, à Liége, chez Everard Kints, en cinq volumes in-8°. Le tome 1er. contient des odes héroïques et galantes, une description abrégée de la Hollande, et d'autres poésies. Des réflexions sur Homère, écrites en prose, sauf quelques pages de vers, remplissent, avec une tragédie d'*Électre*, les tomes II et III. On a, dans le quatrième, le *Siècle de Louis-le-Grand*, poème en huit chants; et *Thémire ou l'actrice nouvelle sur le théâtre d'Athènes*, poème en douze chants. Le tome V renferme les *Rues de Madrid*, en six chants; des dialogues, des satires, des épîtres, des églogues; l'histoire de la porcelaine, en vers mêlés de prose; et, pour dernier article, les *Échasses*, poème héroïque en quatre chants, par lequel l'auteur avait débuté en 1669. Si l'on pouvait être curieux d'avoir une collection complète de ses OEuvres, il faudrait joindre à ces cinq volumes, non-seulement les *Titans* et les *Jumeaux*, mais aussi un in-8°. intitulé: *Catholicon de la Basse-Germanie*, recueil de pièces satiriques et morales, dont les deux plus considérables, chacune en deux chants, ont pour titre les *Nuées* et *Harpagon*. Walef a fait ainsi environ trente-trois mille vers français de tout genre et de toute mesure; c'est quatre fois plus que son ancien correspondant Boileau. Il a d'ailleurs fort peu suivi les leçons de ce grand poète, dont il s'était qualifié le disciple; et s'est au contraire déclaré le partisan des doctrines littéraires de Charles Perrault; car les réflexions sur Homère ne sont qu'un prolixe et fastidieux développement des articles du Parallèle des anciens et des modernes, où l'Iliade est vilipendée. Pascal, pour qui Despréaux avait conçu une si haute estime, est fort

maltraité dans l'ode intitulée *les Jésuites*; il y dit que les *Lettres injurieuses*,

Par qui Pasquier s'est signalé,

doivent être imputées *à la mélancolie*)

D'un sang que la fièvre a brûlé;

et, ce qui est plus étrange, Walef trouve de la ressemblance entre l'auteur des Provinciales et celui de Gargantua :

Tel, rebuté de nous instruire,
Par la plus brillante satire,
Rabelais s'est éternisé.

Bruzen de la Martinière dit que Walef, lorsqu'il était colonel de dragons, avait assez d'imagination et de verve pour faire des madrigaux et de petites chansons; que s'il s'était borné à ces bagatelles, il aurait pu trouver des lecteurs, mais qu'ayant essayé la poésie grave et la poésie burlesque, il n'a réussi ni dans l'une ni dans l'autre; qu'il n'était ni assez châtié dans ses vers, ni assez pur dans son style, ni assez délicat dans le choix des pensées, et qu'il a écrit deux volumes contre Homère, sans qu'on lui ait fait l'honneur de le compter parmi les détracteurs de cet illustre poète. On prétend que sa meilleure pièce est une satire contre sa propre femme; mais nous n'y saurions voir qu'une violence extrême, sans esprit et même sans malice. Nous distinguerions plutôt certains morceaux de la tragédie d'Électre, par exemple la première scène du quatrième acte, ou la huitième du cinquième : on y remarque une plus heureuse facilité, et quelque germe d'un talent qui aurait pu être mieux cultivé. Walef s'est abandonné au cours des circonstances, a cherché de toutes parts des protecteurs parmi les hommes puissants ou renommés; il ne s'est imposé aucune méthode, ne s'est constamment attaché à aucun système, ni en littérature, ni en politique; et il s'en fallait qu'il eût assez de talent, en aucun genre, pour que cette mobilité lui tournât à bien. Il mourut à Liége en 1734, et il est, depuis ce temps, profondément oublié, même en Belgique, où les biographes Paquot, Sax, etc., n'ont fait aucune mention de lui. Cependant ses OEuvres choisies ont été publiées en 1779, à Liége, chez Le Marié, en un vol. in-16 de 213 p. : ses poésies en occupent à peine la moitié; l'éditeur, Villenfagne (*Voy.* ce nom), a rempli tout le surplus tant de ses propres vers, que d'une dédicace à Linguet à qui *les Athéniens auraient*, dit-il, *élevé des statues, et les Romains décerné le titre de père de la patrie;* d'une notice sur les artistes liégeois; et d'une vie de Walef, qui n'est pas très-instructive, soit qu'on manquât de renseignements sur ce versificateur, dans sa patrie même, et quarante-cinq ans après sa mort, soit qu'on n'ait point fait assez de recherches; négligence qui, à vrai dire, serait, à bien des égards, fort excusable. D—N—U.

WALES (Guillaume), astronome anglais, né vers 1734, d'une famille obscure, passa les premières années de sa jeunesse dans un état de gêne peu digne de son savoir et de ses travaux. Enfin sa persévérance l'en fit sortir, et il commença à se faire connaître par sa coopération au *Journal des Dames*, petit ouvrage très-utile et qui a contribué à former plusieurs mathématiciens. L'étendue de ses connaissances et la sagacité dont il y fit preuve attirèrent sur lui l'attention de plusieurs savants, à la recommandation desquels le gouvernement lui donna la mission d'aller à la baie d'Hudson examiner le passage de

Vénus sur le soleil. La manière dont il s'en acquitta lui fit une réputation. A son retour en Angleterre (1770), il communiqua à la société royale un excellent journal d'observations recueillies à la baie, et qui fut imprimé dans les *Transactions philosophiques*. Deux ans après, il fut choisi pour accompagner le célèbre Cook dans son voyage autour du monde, 1772-1774, en qualité d'astronome de l'expédition; il suivit aussi ce navigateur dans les années 1776, 77, 78 et 79. La société royale le reçut au nombre de ses membres presque immédiatement après son retour; et à la mort de Daniel Harris, professeur de mathématiques à l'hôpital du Christ, il obtint avec cette chaire le titre de secrétaire du bureau des longitudes, et remplit ces deux places avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1798. Outre ses articles, la plupart pseudonymes, insérés dans le *Journal des Dames*, et le fragment ci-dessus, Wales publia : I. *Observations générales faites à la baie d'Hudson*, Londres, 1772, gr. in-4°. II. *Observations sur le voyage du capitaine Cook*, Londres, 1777. III. *Remarques sur la relation du dernier voyage de Cook autour du monde*, par Forster, Londres, 1778. Dans cet écrit, qui prouve un grand talent polémique, Wales vengea ses compagnons de voyage des imputations, au moins légères que les deux Forster (Jean-Reinhold et Jean-George-Adam) s'étaient permises contre la plupart des hommes illustres qui avaient accompagné Cook sur le vaisseau la *Résolution*. Forster le jeune répondit la même année (*V.* Forster, XV, 288). IV. *Observations astronomiq.* (*The original astronomical observ.*, etc.) *faites pendant le cours d'un voyage au pôle-sud et autour du monde, de 1772 à 1775*; en société avec W. Bayly, Londres, 1777, grand in-4°., cartes et figures. Cet ouvrage est fort estimé pour l'exactitude des observations astronomiques, et l'introduction passe pour un chef-d'œuvre. On peut y joindre un opuscule assez curieux, intitulé : *Éclaircissements sur le cap de la Circoncision, pour servir de suite à ce qu'on en dit à la page 24 de l'introduction : preuves que le capitaine Cook a cherché le cap de la Circoncision sous son véritable méridien*, etc. Cet opuscule est dirigé contre Lemonnier, qui, dans les *Mémoires de l'académie royale des sciences de Paris*, avait inséré des observations dont le résultat aurait été que Cook, au lieu de chercher la terre de la Circoncision par les 9 degr. ½ ou 10 degrés de long. orient., aurait dû la chercher sous un méridien distant de 3 degrés ou 3 degr. ½ E. de celui de Greenwich. Cette querelle, peu importante en elle-même, prenait un caractère de gravité aux yeux de Wales, parce que Lemonnier avait profité de cette circonstance pour accuser de jalousie encore plus que d'erreur le célèbre marin anglais. V. *Recherches sur la population de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1781. VI. *Traité des longitudes*, 1794. VII. Une *Dissertation* sur le lever irrégulier des Pléiades, à la suite de l'édition du *Voyage de Néarque*, par le docteur Vincent. P—ot.

WALID Ier. (Abou'l Abbas), sixième khalife ommeyade d'Orient, fut proclamé à Damas, le jour même de la mort de son père Abd-el Melek, au mois de chawal 86 (oct. 705). Indolent et irrésolu, il ne montra sur le trône aucune des grandes qualités

de ses prédécesseurs ; mais, comme il eut de bons généraux, son règne fut l'époque de la plus grande puissance des Arabes. Son frère Moslemah remporta des avantages signalés sur les Grecs, auxquels il enleva l'Arménie, la Cilicie, la Cappadoce, et s'avança jusqu'au Pont-Euxin et à la Galatie (707-708). L'émir Kotaïbah, fils de Mouslem, gouverneur du Khoraçan, franchit l'Oxus, soumit Bokhara, Samarkand, Nascheb, Ferganha, subjugua le Khowaresm, pénétra dans le Turkestan et se montra sur les confins de l'empire chinois (707) (*V.* Kotaïbah et Mosleman). Mohammed Ibn-Kacem al-Takefi, gouverneur du Sind, ajouta le Moultan aux provinces conquises. Mousa Ben-Nosaïr, gouverneur de la partie la plus occidentale de l'empire des Khalifes, soumit la Corse, la Sardaigne, les îles Baléares, acheva la conquête de l'Afrique septentrionale, et celle de l'Espagne, que Tarik, son lieutenant, avait commencée (*V.* Mousa-Ben-Naser, Roderic et Tarik). Alors l'empire fondé par Mahomet s'étendit des deux rives du détroit de Gibraltar, jusqu'aux frontières des pays qui dépendaient de la Chine, et depuis le Caucase et la mer Noire, jusqu'à l'océan indien. Tandis que ses lieutenants portaient au loin les lois du Coran, Walid, profitant de la paix dont jouissaient ses états, signala son goût pour la magnificence et pour les bâtiments. Il fit agrandir le temple de Jérusalem, et en prescrivit le pélerinage à ses sujets. Il ordonna la reconstruction du temple de Médine, où Mahomet et les trois premiers khalifes sont enterrés ; et pour le rendre plus grand et plus magnifique, il fit abattre les maisons qu'avaient habitées les femmes du prophète, ce qui choqua les habitants de Médine, qui regardaient comme le plus beau monument de la modestie de Mahomet la petitesse et la simplicité des logements de ses épouses. Walid fit aussi jeter les fondements de la fameuse mosquée de Damas, sur les ruines de l'église de Saint-Jean-Baptiste (1). Ce somptueux édifice occupa douze mille ouvriers pendant quinze ans, et coûta cinq millions six cent mille dinars (cinquante-six millions de francs). Le khalife y employa les plus habiles architectes de ses états et de l'empire grec. Six cents lampes suspendues par des chaînes d'or, y répandaient un éclat si vif, qu'elles causaient des distractions aux musulmans ; aussi les retira-t-on dans la suite, pour y substituer des lampes de fer. C'est sur cette mosquée que l'on éleva pour la première fois ces minarets, du haut desquels les muezzins ou crieurs appellent les musulmans à la prière. Walid ayant entrepris de faire placer dans ce nouveau temple la chaire et le bâton de Mahomet, les Médinois ne voulurent pas les lui livrer, et le menacèrent de la colère divine, s'il persistait dans son dessein. Dans l'année 93 (714) mourut le fameux Hedjadj, dont la cruauté, non moins que les talents, avait maintenu la tranquillité dans les deux Iraks et dans les autres provinces orientales de l'empire dont les gouverneurs étaient ses lieutenants (*V.* Hedjadj). Walid lui survécut peu, et mourut le 13 djoumadi 2e. 96 (23 février

(1) C'est à tort qu'Adler, dans ses notes sur Abou'l Feda, entreprend d'établir qu'il s'agit de l'église de Saint-Jean Damascène. Ce saint, qui probablement n'était pas encore reconnu pour tel, vivait alors à la cour du khalife, auquel il survécut au moins quarante ans ; nous ne voyons pas d'ailleurs qu'on ait jamais élevé des églises chrétiennes en l'honneur d'un saint encore vivant.

715), dans la dixième année de son règne, et la quarante-troisième ou quarante-huitième de son âge, au milieu des préparatifs qu'il faisait pour aller assiéger Constantinople. Ce khalife était très-ignorant, et, malgré tous les soins que son père s'était donnés, il n'avait jamais pu apprendre la grammaire. Aussi parlait-il peu et très-mal l'arabe. Abou'l Feda rapporte une conversation où la prononciation vicieuse de ce prince donna lieu à de singulières équivoques. Ce monarque passe pour avoir été colère, et quelquefois cruel. Il fut le premier khalife qui fonda un kervanserai pour les voyageurs, et un hôpital pour les malades. Ce fut aussi lui qui abolit l'usage de la langue grecque dans les actes publics, et qui ordonna qu'ils fussent rédigés en arabe. Il laissa dix-huit fils, dont deux seulement, Yezid III et Ibrahim parvinrent au khalifat. Il avait voulu assurer le trône après lui à l'un d'eux, Abd-el Aziz, au mépris du testament de son père; mais son frère Soléiman fit valoir les droits que lui donnait ce testament, et, malgré l'inimitié qui en résulta entre lui et Walid, il succéda à ce dernier. A—T.

WALID II (Abou'l Abbas), surnommé *al-Fassik* (l'impudique), onzième khalife ommeyade d'Orient, était fils de Yezid II, qui ne l'avait appelé à gouverner l'empire musulman qu'après son frère Hescham. Disgracié par ce dernier, à cause de son ivrognerie et de ses débauches, il vivait dans un lieu nommé Asrak, où il manquait presque du nécessaire. A peine eut-il appris la mort de son oncle Hescham, qu'il se rendit à Damas, où il fut proclamé khalife le 13 rabi 1er. 125 (janv. 743). Il avait alors quarante ans: mais l'âge n'avait ni corrigé ses vices, ni mûri sa raison. Parvenu tout-à-coup à un état inespéré de grandeur et d'opulence, on le vit s'abandonner sans mesure à tous les plaisirs des sens, et dissiper en profusions les trésors que son prédécesseur avait amassés. Il fit distribuer des habits et des provisions à tous les impotents et aveugles de la capitale, des parfums et des bijoux à toutes les dames, et il augmenta d'un dixième la solde des troupes. Il ne refusait aucune des grâces qu'on lui demandait. Yahia, fils de Zeid, et arrière-petit-fils de Houcein, loin d'être intimidé par le sort de son père, qui avait perdu la vie sous le règne précédent, en voulant faire valoir les droits de sa famille au khalifat (*V.* Ali, I, 569, et Hocein, XX, 434), prit les armes pour venger sa mort; mais il fut vaincu et tué dans le Djordjan. Cette révolte, et une invasion des musulmans sur les terres de l'empire grec, sont les seuls événements militaires du court règne de Walid. Ce prince, le plus corrompu de tous les successeurs de Mahomet, était sans cesse environné de jeunes libertins avec lesquels il parcourait les rues, couronné de fleurs, et au bruit des instruments. Toutes les femmes qu'il rencontrait devenaient les victimes de sa lubricité. Foulant aux pieds toutes les lois de la nature et de la pudeur, il viola publiquement une jeune fille; épousa plusieurs des femmes et des concubines de son père; enfin il poussa ses débordements jusqu'à déshonorer sa propre fille. Il disait hautement que s'il entreprenait le pélerinage de la Mekke, ce serait pour y boire du vin au milieu du temple de la Caabah. Il voulait y être enterré dans un sépulcre en fer dont il avait ordonné la construction. Un dévot

musulman lui ayant montré dans le Coran la condamnation de sa conduite, il mit en pièces ce livre sacré et le foula aux pieds. Un jour, au milieu d'une orgie, il revêtit de ses propres habits une de ses esclaves qui, comme lui, était dans les fumées du vin, et l'autorisa à remplir en sa place les fonctions d'imam suprême dans la grande mosquée de Damas. On prétend aussi que Walid professait publiquement le zendikisme, secte ennemie de toute religion. Tant d'impiété, tant de dépravation indigna toutes les classes des musulmans contre cet abominable khalife. Yezid, son cousin-germain, se déclara le chef des mécontents, moins par zèle que par ambition; il prit les armes contre Walid dont il exagérait peut-être les vices et les torts; et malgré son frère Abbas qui menaçait de le dénoncer, il se rendit à Damas où les habitants le proclamèrent khalife. Au bruit de cette révolution, Walid, qui se divertissait dans le territoire de Bohara, à quelques lieues de la capitale, rassembla des troupes à la hâte. Il aurait pu triompher de ses ennemis, si Yezid n'eût pas intercepté les secours que son frère Abbas amenait au khalife. Après avoir soutenu avec intrépidité un combat fort inégal, Walid, forcé de céder au nombre, et abandonné par la plupart de ses gens, se renferma dans son palais où il fut massacré par les soldats de son rival, le 28 djoumadi 2e. 126 (avril 744), n'ayant régné que quinze mois. Sa tête et ses mains furent promenées dans les rues de Damas, et attachées à l'une des portes de la ville. Ses deux fils aînés Hakem et Othman, qu'il avait fait reconnaître pour ses successeurs, furent condamnés à la réclusion. Walid était beau et bien fait, éloquent et bon poète; mais il ne s'exerçait que sur des sujets obscènes. Il portait la gourmandise jusqu'à goûter de tous les mets servis sur sa table, et dont le nombre s'élevait quelquefois à six mille. Il ne se baignait que dans des cuves remplies de vin et de lait, et ses musiciens lui chantaient alors les airs les plus licencieux. Malgré son mépris pour l'islamisme, il fit couper la langue à Pierre, métropolitain de Damas, pour avoir mal parlé de cette religion, et l'exila dans le Yemen. Abou'l Feda n'entre dans aucun détail sur les turpitudes de ce khalife, qu'il représente seulement comme un prince prodigue et passionné pour la musique, le vin et les femmes.

A—T.

WALINGFORD (Richard), mathématicien anglais du quatorzième siècle, était né dans la ville de Walingford, sur les bords de la Tamise, et avait pour père un maréchal ferrant, qui le plaça fort jeune au collége Merton à Oxford. L'aptitude extraordinaire de l'enfant se manifesta bientôt, et il s'adonna simultanément à toutes les branches de connaissances cultivées à cette époque. Sa piété non moins remarquable que son savoir le décida de bonne heure à entrer dans le monastère des Bénédictins de Saint-Albans, où il trouva toutes sortes d'encouragements de la part de l'abbé. Ce supérieur le dispensa même des occupations ordinaires des moines, afin qu'il pût en liberté vaquer à ses études. Walingford profita si bien du loisir qui lui fut ainsi laissé, qu'il acquit la réputation de premier astronome de son siècle. A ces talents si rares il joignait des vertus exemplaires, et un zèle si vif pour la religion, qu'à la mort de l'abbé dont la condescendance

avait si bien secondé ses dispositions, il fut élu pour lui succéder. L'accroissement de pouvoir qu'il eut par cette élévation ne changea nullement son caractère. Seulement il s'en servit pour le progrès de sa science favorite, et pour établir des monuments durables de l'état où cette science était de son temps. C'est à cette pensée qu'on doit attribuer la belle horloge qu'il plaça au-devant du monastère de Saint-Albans. Dans ce chef-d'œuvre de l'astronomie et de l'horlogerie antique, on voyait le soleil, la lune, les planètes et les étoiles se mouvoir avec une rapidité proportionnée à celle qu'elles semblent avoir dans les cieux. On a dit que l'abbé de Saint-Albans avait été ainsi le premier inventeur des horloges à roues; mais il est constant que cette ingénieuse machine fut connue dès le huitième siècle (*Voyez* PACIFICUS, XXXII, 338). Il s'occupait de la composition de plusieurs ouvrages dont on conserve les manuscrits, savoir: I. *Canoner* ou *Albion* (son ouvrage principal, et la récapitulation de tous les principes mathématiques ou astronomiques alors connus). Pits prétend qu'il attacha le nom d'*Albion* à son livre, soit par allusion au couvent de *Saint-Albans*, soit pour donner à entendre qu'un seul homme était auteur de tout l'ouvrage; c'est effectivement ce que signifieraient en anglais les trois mots *All by one*, homonyme d'*Albion*). II. *Chronica de rebus anglicis, ab ann. Chr. 449 ad 1035*, insérée dans les *Histor. anglic. scriptor.*, 1691, de Thom. Gale. III. *De judiciis astronomicis.* IV. *De rebus astronomicis.* V. *De diametris.* VI. *De eclipsibus solis et lunæ.* VII. *De rectangulo.* VIII. *Exafrenon.* IX. *De rebus arithmeticis.* X. *De computo.* XI. *De chordâ et arcu.*

P—ot.

WALKER (CLÉMENT), historien anglais du temps de Charles Ier., né à Cliffe, dans le comté de Dorset, se retira de bonne heure à Charterhouse, près Wells, dans le comté de Sommerset, où il se fit une bonne réputation par son royalisme et sa haine contre les indépendants. Avant les guerres civiles qui désolèrent l'Angleterre, et conduisirent son roi sur l'échafaud, Walker avait été nommé *usher* de l'échiquier, et même il fut pendant quelque temps pour les épiscopaux, ou partisans de l'église anglicane; mais lorsque les puritains, dit Wood, eurent obtenu une grande influence, il s'arrangea avec eux, et fut nommé, en 1640, membre du parlement pour la ville de Wells. Il devint ensuite un *covenantaire* zélé, et prit une part active aux violences du temps, jusqu'à l'époque où les indépendants commencèrent à acquérir de la supériorité. Walker leur opposa une vigoureuse résistance, et son *Histoire de l'indépendance*, dans laquelle il remontait à l'origine et dévoilait les principes de cette secte, exerça une grande influence sur les esprits. Ce ne fut que lorsqu'il publia la seconde partie de cet ouvrage, en 1649, qu'on découvrit qu'il en était l'auteur: Cromwell le fit enfermer à la Tour, où il écrivit la troisième partie, et où il mourut au mois d'octobre 1651, emportant les regrets des presbytériens. Walker est encore auteur de plusieurs pamphlets sur les affaires du temps. Le plus remarquable est celui qui a pour titre: *Anarchia anglicana* (sous le pseudonyme de *Theorus Verax*). Il a été, ainsi que ceux des autres qui ont quelque importance, fondu dans son *Histoire des in-*

dépendants (*History of independency*), publiée en trois parties, de 1648 à 1651, in-4°., et à laquelle un anonyme, désigné seulement sous les lettres initiales T. M. a ajouté une quatrième partie en 1660. Cette histoire, suivant Warburton, est écrite d'une manière décousue, avec l'esprit haineux et l'acrimonie du presbytérianisme; mais elle donne une idée vraie du caractère du temps, et fait bien connaître les partis et les individus. Le prix de cet ouvrage a beaucoup augmenté en Angleterre, soit à cause de sa rareté, soit parce qu'il a été mieux apprécié depuis. D—z—s.

WALKER (Sir Édouard), historien anglais, né dans la religion catholique à la fin du seizième siècle, fut d'abord attaché à la maison du comte d'Arundel, qui le fit nommer secrétaire de la guerre, à l'époque de la guerre d'Écosse, en 1639. La fidélité et le talent qu'il avait montrés dans l'exercice de cette charge, déterminèrent Charles Ier. à la lui conserver, et à lui donner en outre, au mois de juin 1644, celle de clerc extraordinaire du conseil privé. Walker fut constant dans sa fidélité envers son souverain. Après la bataille de Copredy Bridge, en 1644, on lui proposa de se rendre auprès de sir William Waller, l'un des généraux de l'armée du parlement, avec un message de grâce; mais il demanda prudemment qu'un trompette le précédât, parce que, disait-il : « la barbarie de ces » gens est notoire, et qu'ils ne res» pectent ni les lois de la guerre ni » celles des nations. » Sa précaution ne fut pas inutile, car le trompette fut renvoyé avec mépris, et la mission de Walker n'eut aucune suite. Pendant le séjour qu'il fit à Oxford avec le roi, l'université lui conféra, le 1er. novembre 1644, les degrés de maître-ès-arts; le 2 février suivant il obtint les honneurs de la chevalerie. Pendant les conférences pour la paix, en 1648, il écrivit au parlement pour être assisté par un plus grand nombre de personnes; mais la chambre s'y refusa. Après la mort de Charles Ier., Walker se rendit auprès de Charles II, qui tenait à Bruxelles une espèce de cour. Aussi fidèle à ce prince qu'il l'avait été à son malheureux père, il le suivit en Écosse en 1651; mais les *covenantaires* lui refusèrent la permission de s'approcher de la personne de son souverain. Après la funeste issue de cette expédition, et la retraite de Charles II sur le continent, Walker se réunit de nouveau au monarque exilé, remplit auprès de lui le même emploi qu'il avait auprès du feu roi, et le servit avec autant de zèle que de fidélité. Il était si odieux aux républicains et au protecteur, qu'on ne lui donnait en Angleterre d'autre qualification que celle d'*homme pernicieux*. Ses talents et la place qu'il occupait avaient tellement excité la jalousie, qu'on l'avait environné d'espions, chargés de veiller sur sa conduite. C'est par les rapports de ces misérables qu'on sait qu'au mois de juin 1654 il se trouvait à Amsterdam, pour y remplir probablement quelque mission; qu'il était, en 1656, à Bergues, à environ six lieues de Calais, pour passer la revue de la petite armée du roi, qui ne s'élevait pas à plus de sept cents hommes. Walker avait succédé à sir William Dugdale, dans l'office de roi d'armes, et il fut le seul héraut de la petite cour de Charles II. A la restauration, sa loyauté fut récompensée, et, entre autres places, il ob-

tint celle de l'un des clercs du conseil-privé. Il mourut soudainement à Whitehall, le 19 février 1676, regretté comme un homme d'une intégrité éprouvée et distingué par ses talents. Il a publié : *Iter Carolinum*, ou *Récit succinct des marches forcées, des retraites et des souffrances de Sa Majesté le roi Charles* Ier, *depuis le* 10 *janvier* 1641 *jusqu'à l'époque de sa mort, en* 1648, *par un serviteur qui ne l'a pas quitté pendant tout ce temps*. Cet ouvrage peut être d'une grande utilité si on le compare avec le journal d'Oudart, dans le *Desiderata* de Peck, qui supplée aux omissions de sir Édouard Walker. Ses *Military discoveries* furent imprimées en 1705, in-folio. Walker aida beaucoup lord Clarendon dans la partie de l'histoire de la rébellion relative aux affaires militaires. D—z—s.

WALKER (Obadiah), né en 1616 à Worsbrough dans le Yorkshire, fit ses études à l'université d'Oxford, où il prit le degré de maître-ès-arts, et obtint une place d'associé, dont il fut destitué, en 1648, par les inspecteurs du parlement; ce qui l'obligea de se retirer à Rome. A la restauration, il fut rétabli dans sa place, et nommé recteur du collége. Lors de la découverte de la conspiration des poudres, on le traduisit devant le parlement, comme coupable d'instruire la jeunesse dans des principes contraires à la réformation, et d'avoir insinué les mêmes principes dans ses Notes sur la vie du roi Alfred, qu'il venait de publier. Il fut en conséquence destitué. Le célèbre Gilbert Burnet le dénonça de nouveau, sous Jacques II, pour divers écrits anonymes qu'on lui attribuait. Cependant il retourna à son poste; mais les presbytériens ne l'y laissèrent pas en repos et l'accusèrent de chercher à faire des prosélytes parmi les élèves de l'université, de faire célébrer la messe dans ses appartements, d'y attirer beaucoup de monde, même du dehors, de faire imprimer, à la faveur de sa place, toute sorte d'écrits contraires à la religion du pays. Ces bruits ne produisirent pas un grand effet tant que Jacques II fut sur le trône; mais à l'arrivée du prince d'Orange, Walker se vit obligé de se réfugier à Londres, afin de se soustraire aux insultes de la populace d'Oxford. Comme il cherchait à s'embarquer pour la France, il fut découvert et arrêté par les soldats qui bordaient le rivage. Conduit à la Tour de Londres, il fut traduit à la barre de la chambre des communes, où il subit un interrogatoire, auquel il répondit avec beaucoup d'adresse; ce qui ne l'empêcha pas d'être renvoyé au banc du roi, pour qu'on lui fît son procès, et d'être excepté de l'acte de pardon de 1691. Il obtint néanmoins sa liberté sous caution, et finit par être compris dans l'acte d'amnistie de Guillaume III et de la reine Marie, du 23 mai 1689. Walker jouissait d'une grande considération, tant pour l'étendue de ses connaissances, pour ses talents propres à la place qu'il occupait, que pour l'art avec lequel il savait exciter l'émulation de ses élèves, et pour sa prudence au milieu des traverses qui lui survinrent par suite de son attachement à la religion catholique. Il mourut le 21 janv. 1699. Ses écrits sont : I. *De l'éducation*, Oxford, 1673, in-12. Ce livre eut deux éditions dans la même année et plusieurs autres depuis. II. *Artis rationis ad mentem nominalium*, Oxford, 1673, in-8°. III. *Paraphrase et Notes* sur les Épîtres de saint Paul aux Romains,

aux Corinthiens et aux Hébreux, ib., 1674, in-12. IV. *Les bienfaits de Dieu envers le genre humain*, ib., 1686, in-4°. V. *Description du Groënland*, Oxford, 1680, in-fol. Cet ouvrage forme le premier volume de l'Atlas anglais imprimé cette année-là à Oxford. Il comprend la description des îles du Nord et de la Russie. VI. *Instructions sur l'art oratoire*, à l'usage de la jeunesse, Oxford, 1682, in-8°., 2e. éd. VII. *Relation de la vie et de la mort de Jésus-Christ*, ibid., 1685, in-4°. L'ouvrage fut saisi chez les libraires par ordre du chancelier de l'université, comme étant favorable au papisme. VIII. *Remarques sur la réponse à deux discours de Henri Aldric, touchant l'adoration du Sauveur dans l'Eucharistie*. Ces Remarques furent imprimées à l'imprimerie particulière que Walker avait dans son collége. IX. *Instructions pour la grammaire latine*, Londres, 1691, in-8°. X. *Histoire grecque et romaine*, éclaircie par les monnaies et les médailles, Londres, 1692, in-8°. C'est son meilleur ouvrage. XI. La *Vie du roi Alfred*, traduite en latin du manuscrit de Jean Spelman. Walker l'a enrichie de notes et de sept appendix relatifs à la vie de ce roi, Oxford, 1678, in-fol.

T—D.

WALKER (George), ministre protestant, plus célèbre par sa bravoure que par sa piété, naquit de parents anglais, dans le comté de Tyrone en Irlande, et fut élevé à l'université de Glascow. Il devint ensuite recteur de Donoughmore. Lorsqu'en 1689 Jacques II eut quitté la France, pour tenter de rétablir son pouvoir en envahissant l'Irlande, Walker leva un régiment à ses propres frais, pour défendre la cause de l'indépendance, qu'il avait embrassée avec toute l'ardeur d'un enthousiaste. Jacques II obtint d'abord des succès; il venait de s'emparer de Coleraine et de Kilmore, et il était près d'assiéger Londonderry, avec le comte de Tyrconnel, lorsque Walker, qui avait conçu de vives alarmes à ce sujet, se rendit auprès de Lundee, gouverneur de cette place, pour lui faire partager ses craintes, et le pria instamment d'attaquer l'ennemi avant que toutes ses forces fussent rassemblées. Le gouverneur parut d'abord vouloir faire une vigoureuse résistance, fit sortir ses troupes de la ville, et les posta près la rivière de Finn-Water pour arrêter les royalistes au passage. Mais au moment du danger il prit la fuite, et se réfugia à Londonderry, dont il ferma les portes à plusieurs de son parti qui étaient venus chercher le même asile. Les colonels de deux régiments anglais arrivés dans le port proposaient de débarquer leurs soldats; mais Lundee leur ordonna de se rendre dans la ville avec quelques officiers, pour y délibérer sur les mesures à prendre, attendu qu'il ne restait pas de provisions pour plus de dix jours. Le conseil de guerre décida que la place n'était pas tenable, et que les principaux officiers se retireraient, chacun de son côté, laissant les habitants libres de faire les conditions qu'il leur plairait avec l'armée catholique. Les magistrats, à qui ces résolutions furent communiquées, venaient de consentir à capituler avec le roi Jacques, et les régiments anglais opéraient déjà leur retraite, lorsque les habitants de Londonderry, excités par Walker, se soulevèrent et, courant aux murailles, pointèrent leurs canons contre Jacques II, qui, avec son avant-garde, s'appro-

chait pour prendre possession de la ville. Walker et un major nommé Baker, choisis pour gouverneurs, partagèrent les soldats et les citoyens en état de porter les armes, formant en tout sept mille trois cent soixante hommes, en huit régiments, et les distribuèrent aux diverses portes. C'était avec une aussi faible garnison, composée d'individus dont la plupart n'avaient jamais fait la guerre, dans une ville ouverte, sans provisions, et au milieu d'un grand nombre de partisans secrets du roi légitime, qu'on résolut de soutenir un siége contre une armée de vingt mille hommes bien équipés et conduite par des officiers habiles. Le siége commença le 17 avril. Les habitants informèrent le roi Guillaume de leur triste position, et en même temps ils le prévinrent qu'ils étaient déterminés à se défendre *jusqu'à la dernière extrémité*. Le major Baker étant mort pendant le cours du siége, Walker resta seul chargé de la défense, et communiquant son enthousiasme aux habitants il les détermina à continuer leur opiniâtre résistance, et à supporter sans murmures les plus grandes privations. Les vivres étant épuisés, ils se virent réduits à se nourrir de la chair des chevaux, des chiens, des rats, et même à dévorer du cuir qu'ils faisaient bouillir. Ils ne parlaient cependant pas de se rendre, et, comme Londonderry avait un bon port, ils espéraient recevoir, de leurs amis d'Angleterre, des secours qui forceraient les troupes catholiques à se retirer. Jacques II crut leur enlever cette ressource, en barrant l'entrée du port, et il se détermina à resserrer étroitement le blocus de la place, espérant les prendre par famine. Peut-être eût-il mieux fait de donner un assaut bien dirigé; mais il ne le tenta pas, et se borna à quelques travaux qui inspirèrent aux habitants des craintes que Walker parvint à dissiper. Pendant ce temps une flotte anglaise s'introduisit dans le port et y porta des secours. Le siége fut levé le 21 juillet 1689. Résignant alors le commandement de son régiment, Walker se rendit à Londres, où il fut très-gracieusement accueilli par Guillaume et Marie, et au mois de novembre 1689, il reçut publiquement les remercîments de la chambre des communes. Il fut aussi créé docteur en théologie par l'université d'Oxford, et bientôt après nommé à l'un des meilleurs évêchés d'Irlande, celui de la ville qu'il avait si bien défendue. Étant retourné dans cette contrée à la suite du roi Guillaume, il fut tué le 1er. juillet 1690, à la bataille de la Boyne, où il avait résolu de combattre avant de prendre possession de son évêché. Walker a publié l'*Histoire véridique du siége de Londonderry*, Londres, 1689, in-4°., et comme cet ouvrage fut critiqué, il en publia la défense, en même temps qu'un écrivain anonyme fit paraître une *Apologie, pour les erreurs reprochées à l'histoire du dernier siége de Derry*, même année, in-4°. Jean Mackenzie, chapelain de l'un des régiments qui se trouvaient à Derry pendant le siége, ayant donné une *Histoire du siége de Londonderry, pour rectifier les erreurs et suppléer aux omissions du récit de Walker*, Londres, 1690, in-4°., un ami de ce dernier publia en réponse un pamphlet intitulé : *l'Histoire de M. Jean Mackenzie, libelle rempli de faussetés*, Londres, 1690, in-4°.

D-z-s.

WALKER (Adam), physicien anglais qui s'est instruit sans maître, naquit sur les bords du lac Windermere, dans le comté de Westmoreland, en 1731. Son père, occupé dans une manufacture d'étoffes de laine, le retira de l'école avant qu'il sût lire. Mais un travail mécanique n'arrêta point l'essor de cet enfant, qui employait ses loisirs à imiter en plaine campagne, d'après les modèles qu'il avait sous les yeux, des moulins à blé, à papier, à foulon. Ayant emprunté des livres, afin de pouvoir lire sans être interrompu il se choisit une retraite dans un buisson, et s'y bâtit une petite habitation. On lui offrit la place de maître d'études dans l'école de Ledsham en Yorkshire; et il accepta cet emploi d'autant plus pénible pour lui, qu'il était souvent obligé d'apprendre pendant la nuit ce qu'il devait enseigner le lendemain. Trois ans après, il fut choisi maître d'écriture et de calcul à l'école gratuite de Macclesfield; et ce fut dans l'espace des quatre années où il conserva cette place, qu'il se fortifia, par ses études solitaires, dans la connaissance des mathématiques. Un petit négoce qu'il entreprit ensuite ne lui réussit pas. Revenu à ses occupations favorites, il se mit à donner, d'abord à Manchester, puis dans les grandes villes des trois royaumes, des leçons publiques d'astronomie, qui eurent du succès. Le docteur Priestley l'encouragea à les répéter à Londres, où il ouvrit chaque hiver des cours qui furent très-fréquentés. Le collége d'Éton, ceux de Westminster, de Winchester et d'autres grandes écoles, s'empressèrent de profiter de son talent pour l'enseignement. Ses études, la préparation de ses leçons, la composition de quelques écrits, et des inventions aussi ingénieuses qu'utiles remplirent la carrière laborieuse d'Adam Walker, qui mourut à Richmond, le 11 février 1821, âgé de quatre-vingt-dix ans. On a de lui: I. *Analyse de leçons sur la philosophie expérimentale*, in-8°. II. *Appréciation philosophique des causes et des effets du mauvais air dans les grandes villes, et des moyens de le combattre*, in-8°. III. *Pourquoi certaines cheminées fument, et moyen d'y remédier*. IV. *Idées suggérées dans une excursion en Flandre, en Allemagne, en Italie et en France*, 1791, in-8°. V. *Remarques faites dans un voyage de Londres aux lacs de Westmoreland et de Cumberland, dans l'été de* 1791; suivies d'une esquisse de la police, de la religion, des arts et de l'agriculture de la France, faite dans une excursion à Paris, en 1785, 1792, in-8°. VI. *Système de philosophie familière*, en une suite de leçons, accompagnées de planches, 1799, in-4°. VII. *Traité sur la géographie et sur l'usage des globes*, in-12. VIII. Des morceaux insérés dans divers *Magazines* (journaux), dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Annales d'agriculture* d'Arthur Young. On cite parmi les nombreuses inventions dues à son génie plusieurs machines propres à élever l'eau; trois méthodes de pomper facilement l'eau des vaisseaux en mer; des voitures mues par le vent et la vapeur; l'*eidouranion* ou orrery transparent; les phares à rotation de l'île de Scilly; une barque qui va contre le courant de l'eau; un bateau à curer les rivières au moyen du courant ou de la marée; un instrument qui marque à-la-fois la direction et la force du vent, l'heure du temps, la quantité

des pluies, la hauteur du baromètre, la sècheresse et l'humidité de l'air, etc. — Son fils, William WALKER, né à Kendal en Westmoreland, en 1766, commença, n'étant encore âgé que de seize ans, à expliquer publiquement l'usage de l'*eidouranion* inventé par son père, et composa un *Epitome d'astronomie*, avec les nouvelles découvertes, 1798, in-8°. Il est mort le 14 mars 1816. Z.

WALKER (JOHN), auteur de plusieurs ouvrages estimables sur la langue anglaise, naquit en 1732, dans un hameau de la paroisse de Friern-Barnet. Il parut pendant plusieurs années sur le théâtre, mais sans éclat, et le quitta, en 1768, pour diriger, conjointement avec James Usher (*V.* USHER), une école à Kensington Gravel-Pits. Cette association fut rompue au bout de deux ans, et ce fut dès-lors que J. Walker se livra presque exclusivement à des recherches sur la formation du langage, et surtout à l'étude de la construction de la langue nationale, recherches dont le résultat lui a fait une grande réputation. Il s'attacha à démontrer les erreurs, les inconséquences et les affectations qui s'étaient introduites dans la prononciation, et qui avaient été propagées plutôt que corrigées par la plupart de ceux qui, jusqu'alors, avaient fait profession de l'enseigner, et, quoiqu'il fût l'ami de Samuel Johnson, il n'hésita pas à signaler quelques erreurs littéraires échappées à cet écrivain : au reste, sa critique est toujours accompagnée des égards et de la politesse qu'exigent ces sortes de discussions. Il publia en 1774, en forme de prospectus, une brochure in-4° intitulée : *Idée générale d'un Dictionnaire de la prononciation de la langue anglaise*, ouvrage qui manquait à la littérature britannique, quoique le docteur Kenrick eût essayé de remplir cette lacune dans son *Dictionnaire de rhétorique*. En attendant que l'accueil du public l'encourageât à exécuter cette grande entreprise, il compila un dictionnaire anglais sur un plan moins étendu, mais neuf encore, où les mots devaient être rangés suivant leur terminaison. Cet ouvrage vit le jour en 1775, in-8°, sous le titre de *Dictionnaire de la langue anglaise, répondant à-la-fois aux besoins de la rime, de l'orthographe et de la prononciation;* il a été reproduit depuis sous le titre de *Dictionnaire des rimes*. L'auteur fit, dans diverses villes des trois royaumes, des cours d'élocution qui furent très-fréquentés ; et il fut surtout bien accueilli à Oxford, où les chefs d'institution l'engagèrent à donner des leçons particulières dans l'université. Plusieurs livres qu'il fit imprimer sur les objets de ses études furent adoptés pour l'usage des écoles, et continuent de jouir d'une grande réputation. Le dernier parut en 1805. J. Walker mourut en juillet 1807. C'était un homme plein de probité, dont l'esprit s'était enrichi par la lecture, et poli par la fréquentation du monde. Élevé dans la doctrine presbytérienne, il avait ensuite embrassé la communion romaine, dont il remplissait exactement les devoirs. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. *Dictionnaire des rimes*. II. *Exercices pour se perfectionner dans l'élocution*, 1777, in-8°. III. *Éléments de l'élocution*, 1781, in-8°, et 1799, avec des changements et des additions. Ce livre était le premier traité pratique où les principes de l'art de parler fussent exposés, simplifiés, et réduits en système. IV. *Grammaire-rhétorique*, ou

Cours de leçons d'élocution, 1785, in-8°; 3e édit., 1801. V. *Classiques anglais abrégés*, œuvres choisies d'Addison, Pope, et Milton, 1786, in-8°. VI. La *Mélodie du langage*, Londres, 1791, in-4°.; 2e édition, 1797; 6e édition, stéréotype, Londres, 1810, in-8°. VII. L'*Orateur académique*, ou *Choix de Débats parlementaires, Discours, Odes, Scènes des meilleurs écrivains*, 1788, in-8°.; 4e édition, 1801, in-12. VIII. *Dictionnaire critique de prononciation et interprète de la langue anglaise*, 1798, in-8°. IX. *Clef de la prononciation classique des noms propres grecs, latins, et de la sainte Écriture*, 1791, avec le portrait de l'auteur très-ressemblant. X. *Manuel de l'instituteur pour la composition anglaise*, 1801, in-12. XI. *Éléments* (outlines) *de la grammaire anglaise*, 1805. L.

WALKER (George), mathématicien anglais, né vers 1734 à Newcastle, fut ministre d'une congrégation de dissidents, et consacra une partie de sa vie à l'enseignement. Après avoir résidé à Durham, Yarmouth, Warrington et Nottingham, il fut directeur de l'académie des dissidents de Manchester, et mourut à Londres en 1807. Il était membre de la société royale, et président de la société philosophique et littéraire de Manchester. On a de lui: I. *Doctrine de la sphère*, 1777, 1 vol. in-4°. C'est un traité très-complet sur cette matière, et un modèle de démonstration géométrique. II. La première partie d'un *Traité sur les sections coniques*. III. Deux volumes de *Sermons* estimés, publiés en 1790, in-8°. IV. Un *Appel au peuple d'Angleterre*, sur les lois du *test*, 1790; opuscule dont Fox faisait, dit-on, un grand cas. C'est Walker qui, pendant vingt-quatre ans de résidence à Nottingham, écrivit presque toutes les pétitions adressées de cette ville au roi et au parlement. Edmond Burke, après avoir lu une de ces pétitions, celle qui demandait qu'on reconnût l'indépendance de l'Amérique, dit qu'il eût mieux aimé avoir fait ce morceau que tous ses ouvrages. Z.

WALKER (Joseph-Cooper), littérateur irlandais, né vers 1766 à Dublin, et élevé dans cette ville, occupa un emploi à la trésorerie d'Irlande, fut admis en 1785 dans l'académie royale irlandaise, et se fit connaître de bonne heure par quelques productions littéraires, notamment une *Vie de Carolan*, et des *Mémoires historiques sur les Bardes irlandais, avec des observations sur la musique d'Irlande*, 1786, in-4°., où l'on trouve de l'érudition, un goût pur et un style harmonieux. L'auteur a su jeter de l'agrément sur une matière qui semble aride, et porter la lumière dans les ténèbres qui obscurcissent les annales de son pays, en s'appuyant, autant qu'il l'a pu, sur les autorités les plus respectables. Il donna ensuite un *Essai historique sur le costume des Irlandais anciens et modernes*, avec un *Mémoire sur l'armure et les armes des Irlandais*, 1788, in-4°. Un de ses opuscules *sur le théâtre irlandais* est inséré dans les *Transactions de l'académie d'Irlande*, 1788, p. 75, où se trouve aussi (vol. 4, p. 3) un *Essai sur l'origine et les progrès de l'art des jardins en Irlande*. C. Walker s'était familiarisé avec les littératures française et italienne, non moins qu'avec celles de l'antiquité. Pendant un voyage que l'espoir d'améliorer sa

santé le détermina à faire en Italie, il s'occupa particulièrement de la littérature dramatique. Le fruit de ses veilles parut en 1799, in-4° : *Mémoire historique sur la tragédie italienne, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, accompagné de fragments et d'analyses des tragédies les plus célèbres, et entremêlé d'observations sur les théâtres italiens, et de notices biographiques sur les principaux auteurs tragiques de l'Italie. On lit à la suite de ce titre que Walker était membre de l'académie romaine des Arcadiens. Il dirigea aussi son attention sur la vie et les écrits de Tassoni, l'auteur du *Seau enlevé*, et composa sur ce sujet un ouvrage qu'il n'eut pas le temps de mettre au jour, étant mort à Saint-Valery, le 12 avril 1810, à l'âge de quarante-neuf ans. Cet excellent morceau de biographie et de critique, qui fut publié par les soins de Samuel Walker, sous le titre de *Mémoires d'Alexandre Tassoni*, 1815, in-8°., a été apprécié à l'article Tassoni (XLV, 46). L.

WALL (Edouard), d'une famille irlandaise, dont la noblesse remonte jusqu'au douzième siècle, et qui montra un grand attachement aux Stuarts et à la religion catholique, naquit en Irlande, vers le commencement du dix-septième siècle, et devint, en 1632, haut-shérif du comté de Carlow. Huit ans après, il succéda à son père Ulric, dans la charge de justicier de cette même province. Doué de beaucoup de talents militaires, il en avait donné des preuves dans plusieurs campagnes, lorsque la guerre civile, commencée au mois d'octobre 1641, par les catholiques d'Irlande, pour obtenir la liberté de conscience, lui fit reprendre les armes. Il fut un des principaux auteurs de ce mouvement, qui originairement avait été causé par des motifs religieux, mais qui servit ensuite de moyen de ralliement aux royalistes contre les indépendants en 1645. Les insurgés s'étant réconciliés avec Charles Ier., et lui ayant promis un corps de dix mille hommes pour l'aider à soumettre les parlementaires, Wall fut dépositaire des sommes levées pour l'expédition dans le comté de Carlow. Après la mort tragique du roi, il remplaça dans le gouvernement général le marquis d'Ormond, alors malade à la Haye, et que Charles II avait nommé vice-roi d'Irlande, puis il obtint le titre de gouverneur militaire de la province de Leinster. Mais tandis qu'il organisait de son mieux les moyens de défense, Cromwell, qui n'avait plus d'ennemis à combattre en Angleterre, débarque à Dublin, au mois d'août 1649, s'empare de presque toutes les villes, soumet le pays et ruine complétement le parti royaliste en Irlande. Wall, dépouillé de ses biens, ainsi que les autres chefs fidèles aux Stuarts, n'évita, qu'en fuyant, une condamnation capitale, et vint mourir en France, le 24 février 1651. Ses trois fils, qui l'avaient suivi dans son exil, prirent du service dans les armées de Louis XIV, et moururent glorieusement sur divers champs de bataille, l'un à Crémone, en 1702, un autre au siége de Barcelone, en 1706, et un troisième devant Lérida, en 1707. *Voy.* pour la généalogie de cette famille le *Dictionnaire* de Moréri. P—ot.

WALL (Guillaume), fameux apologiste du baptême des enfants, naquit en 1646, et mourut en 1728 à Shoreham, dans le comté de Kent, où il était vicaire, et dont il

ne voulut jamais s'éloigner malgré les offres avantageuses qu'on lui fit plusieurs fois de bénéfices d'un revenu bien plus considérable que le sien. Ses ouvrages principaux sont : I. *Histoire du baptême des enfants*, 1707. Le docteur J. Gale lui répondit par les *Réflexions sur l'histoire*, etc. ; et il s'ensuivit une discussion qui dura plusieurs années entre les deux savants ecclésiastiques. II. *Défense de l'histoire du baptême des enfants*, 1719. Les arguments de l'auteur parurent si lumineux et si décisifs à l'université d'Oxford, qu'elle lui envoya le brevet de docteur en théologie, sans examen préalable. III. *Notes critiques sur l'Ancien Testament, où l'on explique et où souvent l'on corrige d'après les anciennes versions, principalement d'après les Septante, le texte hébreu actuel*, etc., 1733, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, très-estimé, est précédé d'une préface où l'auteur soutient l'autorité de la Bible massorétique, et où il la défend contre les attaques de Whiston. P—ot.

WALL (Jean), médecin distingué, naquit à Powick, dans le comté de Worcester, en 1708, et reçut les premières leçons de grammaire à l'école de Leigh-Sinton, d'où il passa dans les colléges de Worcester et d'Oxford. Admis au collége de Merton en 1735, il y prit le grade de bachelier en médecine, puis il revint à Worcester, où ses connaissances et ses talents lui attirèrent une nombreuse clientelle. Il s'appliquait particulièrement à l'étude de la chimie, dans laquelle il acquit de profondes connaissances, et découvrit un procédé pour produire avec des terres anglaises la porcelaine de la Chine. Outre l'établissement des premières porcelaineries, résultat de l'heureuse découverte qu'il venait de faire, la ville de Worcester lui dut l'amélioration et l'assainissement de son hôpital qu'il visita jusqu'à sa mort avec un zèle infatigable. Il était fort habile dans le dessin ; et l'on disait communément que s'il n'eût pas été un des premiers médecins, il eût été le plus habile peintre de son siècle. Cet éloge cependant serait exagéré s'il fallait regarder comme le *nec plus ultrà* de son pinceau les deux frontispices dont il enrichit les Méditations d'Hervey, et celui de ses tableaux qu'on a placé à la fenêtre de l'est de la chapelle du collége d'Oriel à Oxford. Il mourut à Bath le 27 juin 1776. On a de lui : I. *Des effets extraordinaires du musc dans les convulsions.* II. *De l'usage du quinquina dans la petite-vérole.* III. *De la guérison du mal de gorge.* IV. *Observations et expériences sur les eaux de Malvern.* V. *Sur la qualité vénéneuse du plomb.* Ces cinq ouvrages et quelques autres de moindre importance ont été réunis et publiés par son fils Martin Wall, professeur de clinique à l'université d'Oxford, Oxford, 1780, 1 vol. in-8°. P—ot.

WALL (Marie-Joseph-Patrice, vicomte de), de la même famille qu'Édouard Wall (*Voy.* ci-dessus), naquit à Paris, au mois de mai 1764. Lieutenant au régiment du roi dès 1785, et très-exact à remplir des devoirs qu'il affectionnait, le vicomte de Wall joignit de bonne heure, à l'étude de la morale, la pratique des vertus qu'elle enseigne. Un petit écrit qu'il avait composé pour son usage, sous le titre de *Plan de conduite et de fortune*, tomba par hasard entre les mains du duc et de la duchesse de Rohan. Ils furent si charmés des sentiments dont cet écrit était empreint, du noble caractère et de la belle ame qu'il annonçait,

qu'ils résolurent de confier au jeune Wall le bonheur d'Adèle de Rohan, leur nièce justement chérie. Cette honorable union fit le bonheur du vicomte, mais ne le fit qu'un instant. Peu de temps après son mariage, il alla joindre le corps auquel il appartenait, y passa quatre mois, et quitta Nanci, pour se réunir à sa femme. Il était à peine de retour à Paris (le 25 nov. 1787), qu'il reçut une lettre faussement timbrée d'*Allemagne*, par laquelle on lui demandait satisfaction d'une ancienne injure, en ajoutant qu'on l'attendait à Villejuif. Wall fut assez maître de lui pour ne montrer aucune émotion, en lisant cette lettre en présence d'une femme adorée. Le lendemain, il se rendit à l'appel de son adversaire, qu'il fut obligé de suivre jusqu'à Fontainebleau. Ils se battirent dans la forêt; Wall succomba. Son corps ne fut trouvé qu'au bout de sept jours, à la butte de Montmorillon. On reconnut qu'il avait été blessé mortellement d'une arme chargée de chevrotines. Quel était l'ennemi de cet infortuné jeune homme? On ne l'a jamais su; car il avait eu la généreuse imprudence de renvoyer l'homme qui l'accompagnait. En 1788, on publia un volume in-12, intitulé *Porte-feuille d'un jeune homme de vingt-trois ans*. Ce sont des mélanges recueillis dans le porte-feuille du vicomte de Wall. Quoique les pièces qui composent ce volume ne soient proprement que des études, on les lit avec un douloureux intérêt. Elles font connaître les principes qui dirigeaient l'auteur, et l'ardeur vraie dont il chérissait la vertu. Le vicomte de Wall était frère de M. le comte de Wall, officier-général qui commande en ce moment la place de Paris. D—ès.

WALLACE (Guillaume), guerrier écossais, célèbre par ses exploits et par son brûlant patriotisme, naquit en 1276, suivant le ménestrel Henri, son biographe (1). Il était le plus jeune des fils du chevalier Malcolm Wallace d'Ellerslie, près de Paisley dans le comté de Renfrew en Écosse. Sa famille était ancienne, mais ne possédait qu'une fortune très-bornée, soit qu'elle n'eût jamais été riche, soit qu'elle eût été dépouillée d'une partie de ses biens par suite des événements de la guerre avec l'Angleterre. Le jeune Wallace venait à peine d'atteindre sa dix-neuvième année lorsqu'il tua le fils de Selby, gouverneur du fort et du château de Dundée, qui l'avait insulté. A cette époque, Édouard Ier., roi d'Angleterre, faisait peser un joug de fer sur les Écossais, qu'il avait vaincus.

(1) Henri le Ménestrel ou Henri l'Aveugle (*Blind Harry*) est auteur de la *Vie du chevalier Guillaume Wallace*, écrite en vers; son véritable nom est inconnu, et l'on ignore également le lieu et l'époque de sa naissance et de sa mort. On lit dans une Notice placée en tête de son poème, imprimée à Perth, en 1790, que la date de cet ouvrage, et par conséquent l'époque où l'auteur a vécu, peut être fixée par la citation suivante de Major. « Dans » le temps de mon enfance, dit cet écrivain, Henri, qui était aveugle de naissance, composa un li» vre consacré entièrement au récit des exploits » du chevalier Guillaume Wallace. » Or, Major étant né à North Berwick, dans le Lothian oriental, en 1446, ce doit donc être vers cette époque que Henri a écrit et publié son histoire de Wallace. Henri était une espèce de ménestrel ambulant qui gagnait sa vie en récitant ses vers en présence des princes et des grands seigneurs, dont l'enthousiasme ne se bornait pas à des éloges. La Vie de Wallace, dit M. Ellis dans ses *Morceaux choisis des anciens poètes anglais*, est sans contredit la composition la plus intéressante de l'époque : son auteur avait autant de génie que Barbour et Chaucer. Il raconte, probablement sur des matériaux qu'il croyait authentiques, mais qui ne l'étaient pas toujours; se livre quelquefois à des exagérations, et rapporte des faits évidemment faux; c'est sans doute par une licence poétique qu'il dit que Wallace, à la tête d'une armée victorieuse, dicta à Saint-Albans la paix au fier Édouard. Le poème de Henri, malgré tous les reproches qu'on pourrait lui faire, a obtenu en Écosse une popularité dont il est digne et dont il continue de jouir. Il a eu un très-grand nombre d'éditions; la plus élégante, et probablement la plus correcte, est celle qui a été faite à Perth, en 1790, en 3 petits volumes, sur le manuscrit qui existe dans la bibliothèque de la chambre des avocats d'Edimbourg.

Il retenait prisonnier en Angleterre leur roi, Jean Baliol ou Bailleul; et les délégués qu'il avait choisis pour gouverner sa conquête ajoutaient encore par leurs extorsions et leur insolence à la haine de ses nouveaux sujets. Le comte de Warrenne, l'un de ces délégués, obligé de quitter l'Écosse et de se rendre en Angleterre pour y rétablir sa santé, avait laissé tous les soins du gouvernement à Ormesby, grand-justicier, et à Cressingham, grand-trésorier, qui n'avaient avec eux qu'un petit nombre de troupes anglaises pour soutenir leur autorité. Le premier se faisait remarquer par la dureté de son caractère, et le second par son insatiable cupidité. Tous deux traitaient les Écossais en peuple conquis. Après l'action hardie qu'il venait de commettre, Wallace, pour éviter le châtiment qu'on n'aurait pas manqué de lui infliger, se sauva dans les bois, et réunit bientôt autour de lui quelques aventuriers, que leurs crimes, leur misère ou la haine qu'ils portaient aux Anglais forçaient à mener une vie errante comme la sienne. Si l'on en croit les historiens écossais, Wallace était doué d'une taille athlétique, d'une force de corps prodigieuse, d'un courage héroïque et d'une patience à toute épreuve. Dans ses fréquents engagements contre les oppresseurs de sa patrie, il déploya la plus grande bravoure, et fut presque toujours heureux. Connaissant parfaitement le pays, jamais il ne se laissa surprendre. S'il était poursuivi par des forces supérieures, sa troupe, prompte à exécuter ses ordres, se dispersait dans les forêts ou dans les montagnes; et il ne tardait pas à reparaître avec un corps nombreux, à une distance considérable du lieu où on le croyait réfugié presque seul. Il tombait à l'improviste sur les quartiers des Anglais, et répandait partout la terreur. Chaque jour augmentait sa réputation et le nombre de ses partisans. Tous ceux de ses compatriotes qui brûlaient du desir de se signaler venaient se ranger sous ses drapeaux. Quoique aucun noble d'un rang élevé n'eût encore osé se réunir à lui, il n'en était pas moins à la tête d'un corps nombreux d'hommes dévoués et aguerris, qui le proclamèrent solennellement leur général. Comme il n'y avait alors aucune autorité écossaise en Écosse, Wallace se fit même nommer par ses soldats vice-roi pour Baliol, absent. Ce fut alors qu'il résolut de frapper un coup décisif, et qu'il conçut le projet d'attaquer Ormesby. Mais le grand-justicier, instruit à temps des préparatifs et du but qu'il se proposait, et se voyant hors d'état de résister, se réfugia en Angleterre avec la plupart des officiers anglais de sa suite. L'épouvante qu'ils manifestèrent augmenta l'ardeur et la confiance des Écossais. Partout on prit les armes, et l'on courut en foule se joindre à Wallace. Quelques-uns des principaux barons, et parmi eux le chevalier Guillaume Douglas, l'appuyèrent ouvertement. Robert Bruce lui-même favorisait secrètement sa cause; et les Écossais, en rompant leurs fers, se préparèrent à défendre, par leurs efforts réunis, cette liberté qu'ils venaient de recouvrer d'une manière si inattendue. Le comte de Warrenne, suivant Hume, ou le comte de Surrey, gouverneur de l'Écosse pour le roi d'Angleterre, suivant d'autres historiens, voulant rétablir l'autorité de son souverain, rassembla une armée de quarante mille hommes, et, pénétrant dans Annandale, traversa rapidement le sud-ouest de l'Écosse, avant

que les Écossais eussent pu concerter leurs mesures et se mettre en état de défense. Le plus grand nombre des barons, épouvantés à son approche, se soumirent, et renouvelèrent leurs serments de fidélité. La crainte en détermina même quelques-uns à se joindre à l'armée anglaise. Mais Wallace, ne se laissant nullement intimider, persévéra dans sa noble indépendance; et se trouvant hors d'état de résister à des forces si redoutables, il se retira dans le nord avec ceux qui lui étaient restés fidèles, dans l'intention de prolonger la guerre, en profitant des difficultés que la nature montagneuse du terrain opposerait à l'ennemi. L'armée anglaise l'y poursuivit. Déjà elle avait atteint Stirling, lorsqu'elle découvrit les Écossais campés près de l'abbaye de Cambuskenneth, sur la rive opposée du Forth. Warrenne (*ou le comte de Surrey*), cédant aux instances du trésorier Cressingham, qui le pressait d'attaquer, ordonna à son armée de passer le pont qui le séparait de l'ennemi. Mais Wallace, qui observait tous ses mouvements, n'en fit aucun de son côté. Il attendit qu'une partie des Anglais eût traversé le Forth : alors il s'élança sur eux avec une impétuosité irrésistible; en peu d'instants, ils furent ou taillés en pièces ou prisonniers, sans que Warrenne, témoin de ce désastre, pût aller au secours des siens. Parmi les morts se trouva Cressingham, l'ennemi le plus implacable des Écossais. Ce terrible échec, que les Anglais éprouvèrent le 11 septembre 1297, les obligea d'évacuer immédiatement l'Écosse. Leur vainqueur reçut par acclamation de ses braves compagnons d'armes, le titre de sauveur et de gardien du royaume pendant la captivité de Baliol, et résolut d'envahir l'Angleterre, pour y vivre aux dépens de l'ennemi, et lui faire supporter à son tour au moins une partie des maux dont il avait accablé l'Écosse. Les Écossais, qui se croyaient invincibles sous un tel chef, vinrent de toutes parts se ranger autour de Wallace, qui, après avoir repris la ville de Berwick, envahit (1er. nov. 1298), pendant l'hiver, les comtés du nord de l'Angleterre, y mit tout à feu et à sang, poussa ses ravages jusqu'à Durham, et retourna en Écosse chargé de dépouilles (1er. fév. 1299). Édouard se trouvait en Flandre, et venait de conclure un traité avec le roi de France, lorsque la nouvelle de ces événements si imprévus lui parvint. Il se hâta de retourner en Angleterre; et rassemblant une armée de quatre-vingt mille hommes d'infanterie et de sept mille chevaux, il se disposa à entrer en Écosse. L'union seule des Écossais aurait pu les mettre en état de résister à des forces aussi considérables, qu'Édouard commandait en personne; mais ils étaient divisés entre eux. Une partie des barons, qui avaient été gagnés, favorisaient les Anglais; le découragement s'était emparé d'un grand nombre; et d'un autre côté, la haute noblesse voyait d'un œil jaloux la puissance et la popularité dont jouissait Wallace. Celui-ci, qui connaissait leurs sentiments, et qui prévoyait le sort dont les discordes intestines menaçaient sa patrie, résigna volontairement son autorité, et conserva seulement le commandement d'un corps de ses partisans, qui, habitués à la victoire sous ses étendards, refusaient de suivre un autre chef. Le sénéchal d'Écosse et Cummyn de Badenock, hommes d'une naissance distinguée, nommés pour le remplacer dans le commandement,

réunirent les troupes écossaises, et se portèrent à Falkirk, où ils résolurent d'attendre les Anglais. Ce fut près de cette place, le 22 juillet 1298, qu'Édouard vint attaquer l'armée écossaise. Wallace, qui combattait à la tête de son corps, fit des prodiges de valeur; mais la supériorité qu'avaient, à cette époque, les archers anglais, décida la victoire, qui fut néanmoins vivement disputée. Les Écossais furent complétement battus, et laissèrent sur le champ de bataille, suivant quelques historiens, cinquante à soixante mille hommes, nombre évidemment exagéré. Dans cette déroute, le talent et la présence d'esprit de Wallace ne l'abandonnèrent pas. Il conserva son corps sans être entamé; et se retirant derrière le Carron, fleuve étroit, mais profond, il en suivit tranquillement les bords, qui le protégèrent. Ce fut dans cette marche que le jeune Bruce, suivant Hume, ou son père, suivant les historiens de l'Écosse, eut avec lui cette conversation fameuse, dans laquelle Bruce, cherchant à lui démontrer l'inutilité de ses efforts et l'impossibilité de secouer le joug des Anglais, fut tellement frappé des raisonnements nobles et patriotiques du guerrier écossais, qu'il se repentit des engagements que la nécessité, la crainte ou d'autres sentiments peut-être l'avaient forcé de contracter avec Édouard; et ouvrant les yeux sur la carrière honorable que Wallace lui montrait, il conçut le projet, qu'il exécuta depuis, d'embrasser la cause, quoique désespérée, de son malheureux pays, et d'en devenir le libérateur. Malgré cette grande victoire, la soumission de l'Écosse ne fut pas complète; et les provinces du nord continuèrent de résister. La jalousie des grands-barons les avait portés à choisir Jean Cummyn pour régent du royaume, à la place de Wallace, qu'ils exclurent en même temps du commandement des armées et des conseils de la nation. Cette ingratitude n'empêcha pas cet illustre citoyen de combattre pour la liberté et l'indépendance de sa patrie, même après qu'Édouard eut achevé, en 1304, la conquête de l'Écosse. Cette noble résistance irrita le roi d'Angleterre, et lui fit craindre de nouveaux dangers tant que Wallace existerait. Excité à-la-fois par le desir de la vengeance et par l'intérêt de sa politique, il mit tout en œuvre pour découvrir sa retraite, et pour se rendre maître de sa personne. A la fin, ce guerrier intrépide, qui était déterminé, au milieu de l'asservissement de ses concitoyens, à conserver toujours sa liberté, fut trahi par un de ses amis, le chevalier Jean Monteith, auquel il avait fait connaître le lieu où il s'était réfugié, et dont le nom doit être livré au mépris de la postérité. Dès qu'Édouard eut Wallace entre ses mains, il le fit conduire à Londres, chargé de chaînes; et après l'avoir fait condamner comme rebelle et traître, quoiqu'il ne fût pas né son sujet, et qu'il ne lui eût jamais prêté aucun serment, il le fit décapiter à Tower-Hill, le 23 août 1305. Ainsi périt ce héros, qui pendant tant d'années avait défendu les libertés de sa patrie. La barbare politique d'Édouard ne lui fit point obtenir le succès qu'il en attendait. L'injustice et la cruauté d'un pareil acte exaspérèrent les Écossais, et les enflammèrent de rage; et Wallace ne tarda pas à trouver un vengeur (*Voyez* Robert Bruce). Le nom de Wallace est encore populaire en Écosse. Outre le ménestrel ou l'aveugle Henri, dont nous avons parlé, plusieurs poè-

tes ont chanté ses exploits ; et il est le héros d'un roman historique fort intéressant de miss Jane Porter, intitulé : *Wallace* ou les *Chefs écossais*. Saint-Marcellin a donné en français un opéra-comique intitulé ; *Wallace* ou le *Ménestrel écossais*.

D—z—s.

WALLENBOURG (Jacques de), savant orientaliste, né à Vienne en 1763, fut élevé à l'académie orientale de cette ville, et se rendit dès l'âge de dix-neuf ans à Constantinople comme élève-interprète. Il joignait dès-lors à la connaissance de toutes les langues vivantes de l'Europe celle du grec, du latin, de l'hébreu et de toutes les langues de l'Orient. Il passa vingt ans en Turquie, et parcourut plusieurs contrées de l'Asie, acquérant sans cesse de nouvelles connaissances. Il ne quitta ces contrées qu'à l'époque de la guerre que Joseph II entreprit contre les Turcs en 1787. Wallenbourg fut alors appelé au quartier général de ce prince : il travailla sous ses yeux avec beaucoup de succès, joua un rôle important au congrès de Szistowe, et fut nommé conseiller aulique de la chancellerie autrichienne. Revenu dans sa patrie après la conclusion de la paix, il s'y livra tout entier à la culture des lettres orientales, et fut un des plus zélés collaborateurs de la seconde édition du dictionnaire de Meniski. Wallenbourg avait commencé à Constantinople, en 1792, la traduction française du *Mesnévi*, poème moral, du célèbre mystique Djélal-eddyn Roumy. Il la termina dans l'espace de six années. Il avait joint à cette traduction toutes les notes nécessaires pour l'intelligence de cet ouvrage, et il avait revu le texte persan sur un grand nombre de manuscrits. Son intention était de publier le tout quand il serait de retour à Vienne ; mais ce grand et important travail périt en entier dans l'incendie qui consuma, en 1799, la moitié de Péra. Revenu à Vienne, il forma, en 1804, le projet de traduire en français le *Chah-nameh*, poème de Ferdoucy, qui jouit de la plus grande réputation, non-seulement en Perse, mais aussi parmi tous les orientalistes de l'Europe. Il paraît, par la Notice biographique qu'a publiée à Vienne, en 1810, sur Wallenbourg, son ami M. A. de Bianchi, que ce travail était bien peu avancé quand l'estimable auteur mourut dans cette ville le 28 juin 1806.

S. D. S—y.

WALLENBURCH ou WALENBURCH (Adrien et Pierre de), frères célèbres dans l'histoire de la théologie par leurs talents et leur amitié, naquirent à Rotterdam, d'une des familles les plus honorables de leur province, y firent leurs études, puis voyagèrent en France, où ils s'appliquèrent à la jurisprudence, et reçurent les honneurs du doctorat *in utroque*. Revenus en Hollande, soit que quelque circonstance leur eût inspiré un goût subit pour les sciences ecclésiastiques, soit que la profession d'avocat leur parût incompatible avec l'indépendance que leur assurait une aisance honnête, ils semblèrent renoncer aux avantages de leur titre, pour se livrer uniquement aux études théologiques, et ils s'acquirent en peu de temps une réputation qui ne le cédait point à celle des plus habiles controversistes de la Hollande. Leur intention était d'abord de se fixer à Rotterdam, et d'y bâtir une église à leurs dépens. Mais plusieurs contrariétés les obligèrent de se retirer à Dusseldorf. Dans la suite tous deux furent appelés

à Cologne, et s'y distinguèrent non-seulement par des écrits qui eurent bientôt une véritable célébrité, mais encore par des conversions éclatantes, entre autres celle du landgrave de Hesse et celle de Jacques Roos leur parent. Ils exécutèrent aussi un de leurs projets favoris, en fondant six bourses dans le collége que Sasbold, archevêque d'Utrecht, et Eggius, vicaire-général de Harlem, avaient élevé à Cologne pour les Hollandais au commencement du dix-septième siècle, et qui dans la suite (1683) fut transporté à Louvain. Adrien avait été nommé dès son arrivée chanoine de l'église métropolitaine de Cologne. Quelques années après (1656), il fut député solennellement aux États-Généraux de Hollande par l'électeur de Cologne pour les affaires de la ville et du gouvernement de Rhinsberg, et en 1661 sa nomination à l'évêché d'Andrinople, *in partibus*, le récompensa des services qu'il avait rendus dans cette assemblée ; mais bientôt l'état de sa santé le força de se faire remplacer par son frère dans les travaux de l'épiscopat. Les principaux membres du clergé catholique de Hollande l'avaient déjà demandé pour suffragant de l'archevêque Jacques de la Torre ; mais celui-ci, tout en reconnaissant les talents d'Adrien, aurait desiré fixer le choix sur Pierre ; l'affaire manqua au milieu de toutes ces incertitudes ; cependant Adrien obtint un dédommagement et Pierre fut appelé à Maïence, pour y recevoir presque en même temps les titres de chanoine, de doyen de Saint-Pierre et d'évêque de Mysie. Il revint aussitôt à Cologne se réunir à son frère qu'accablaient la vieillesse et les infirmités, et que malgré ses soins il eut la douleur de perdre le 11 septembre 1669. Il ne lui survécut que de six ans, et mourut le 21 décembre 1675. Les OEuvres complètes de ces illustres frères ont été réunies par eux-mêmes, en 2 vol. in-fol., Cologne, 1669-1671, sous le titre de *Tractatus generales de controversiis fidei* pour le premier, et de *Tractatus speciales*, etc., pour le second. Dans le premier se trouvent : I. *Examen principiorum fidei*, publié d'abord en 1647, in-8°., puis en 1664, in-4°., traité important qui fonda leur commune réputation. Il est divisé en quatre parties ou *Examens* dans lesquels les deux défenseurs du catholicisme discutent, 1°. l'incertitude de la doctrine des réformés sur les articles nécessaires ; 2°. les principes de Luther et de ses adhérents, sur l'interprétation de l'Écriture ; 3°. les principes de la foi catholique ; 4°. les principes communs. Bossuet admirait ce traité, et il en a fait un grand usage dans l'*Histoire des variations* et l'*Exposition de la doctrine catholique*. II. *De methodo Augustiniana*, publié isolément en 1645, in-12, en 1647, in-8°., et en 1660, in-4°. Dannhauer, Jean Hund, ministres luthériens, le calviniste Hulsow et quelques autres essayèrent vainement de le réfuter. III. *De articulis necessariis, fundamentalibus seu essentialibus*, développement de la thèse soutenue dans la première partie de l'*Examen principiorum fidei*. Cet ouvrage avait déjà été imprimé, 1659 et 1666, in-4°. Il est terminé par deux appendices que les auteurs publièrent, l'un en 1666, l'autre en 1668, en réponse à une prétendue réfutation d'un anonyme de Wolfenbuttel. IV. *De instrumentis fidei*, ouvrage commencé en 1644, et terminé vers le commencement de 1647 ; perdu par la négligence ou l'infidélité

d'un ami, il fut cependant retrouvé par un domestique, et publié pour la première fois en 1666. V. *De probatione per testes*, inséré, en 1652, dans les *Motiva principis Ernesti Hassiæ Landgravii*, et réimprimé avec des additions considérables, 1665, in-4°. VI. *De testimoniis seu traditionibus non scriptis.* VII. *De præscriptionibus*, publié en 1666, en réponse aux remarques des professeurs Syricius et Balthazar Bœbel; sur quelques passages du *Methodus Aug.* VIII. *De missione seu vocatione protestantium*, 1656, 1665, in-4°. IX. *De unitate Ecclesiæ et schismate protestantium aliorumque*, 1642, in-8°.; 2e. édit., augmentée et corr., 1656. Cet ouvrage capital dans l'histoire du protestantisme fixait le but que les auteurs s'étaient proposé dans la carrière de la controverse. Dans le second volume consacré aux traités spéciaux se trouvent les ouvrages suivants: 1°. *Compendium controversiarum particularium*, publié en 1650, in-4°., sous ce titre: *Appropinquatio protestantium ad doctrinam catholicam.* 2°. *De descensu Christi ad inferos* (primitivement *Deductio*, 1643, in-12; 2e. édit., 1647, in-8°.). 3°. *De Ecclesiâ*, développement d'un passage de la seconde partie de l'*Examen principiorum*, et réfutation des critiques auxquelles ce passage avait donné lieu. 4°. *De sanctis.* 5°. *De purgatorio.* 6°. *De SS. eucharistiâ.* 7°. *De justificatione.* 8°. *De meritis* (ces cinq derniers faisaient originairement partie du grand traité *De unit. Eccl.*, etc.; mais les deux frères leur ont donné assez d'extension pour que chaque partie devînt un ouvrage à part. A la fin de ce volume se trouvent deux traités hollandais, intitulés: l'un, *le Simple Catholique* (*den eenvoudigen Catholick*); l'autre, *Itinéraire de Thomas-le-Fidèle, jusqu'à l'Église catholique* (*Schip-Reys van den gelooviger Thomas tot de eenigheyt*, etc.), et une *Réfutation des dialogues du ministre français Drelincourt.* Enfin on y trouve aussi le *Regula fidei* de François Véron (*Voy.* ce nom, XLVIII, 262). Cet ouvrage, composé à la sollicitation du landgrave de Hesse, est écrit en français, et en forme de dialogue. Le style en est lourd et dur; mais la vigueur d'argumentation fait oublier ses défauts. Nous ne parlerons pas de quelques autres traités moins importants, de quelques Lettres familières, et d'un morceau burlesque intitulé: *Legatio regis psittacorum à terrâ Magellanicâ.... missa ad Cromwellium*, et publié sous le voile de l'anonyme, Francfort-sur-le-Mein, 1659. P-or.

WALLENCODT (Conrad-Tiebe de), vingt-deuxième grand-maître de l'ordre Teutonique, appartenait à une noble famille de Franconie, et avait passé successivement par les plus importantes dignités de son ordre, quand il en fut élu chef, en 1390. C'est lui qui le premier substitua au titre de grand-maître (*Hochmeister*) celui de *prince par la grâce de Dieu.* Il ordonna que les chevaliers, au lieu de s'appeler frères, fussent nommés *seigneurs* de l'ordre Teutonique. Il fit ensuite la guerre aux Lithuaniens, et envahit leur pays à la tête d'une armée de soixante mille hommes; mais il eut le chagrin d'en voir périr la moitié par le fer ou par la peste. Cet échec l'irrita au point qu'il en perdit la raison. Il mourut dans un de ses accès de frénésie le 25 juillet 1394. *Voy.* Schütz, *Chronique de Prusse.* P—or.

WALLENSTEIN (Albert-Venceslas-Eusèbe de Waldstein (1), plus connu sous le nom de), est un des hommes les plus extraordinaires d'un siècle qui en a produit un si grand nombre d'illustres dans tous les genres. C'est en même temps un de ceux qu'il est le plus difficile de juger en dernier ressort. Un voile couvre encore plusieurs circonstances de sa vie ; et, pour les expliquer, les historiens seront long-temps encore, toujours peut être, réduits aux conjectures. Wallenstein naquit en Bohême, le 14 sept. 1583. Son père, le baron Henri de Waldstein, était protestant. Il le confia d'abord aux soins d'un ministre de cette religion, et l'envoya ensuite à l'université d'Altdorf. Le jeune Wallenstein y annonça les qualités qui le distinguèrent par la suite, une rare capacité, mais en même temps une pétulance et un esprit d'indiscipline, qu'il paraissait impossible de réprimer. On jugea bien qu'il montrait peu de disposition pour les sciences, et on pensa qu'un long séjour à l'université, tout-à-fait inutile pour lui, en raison de son caractère turbulent, ne serait peut-être pas sans danger pour le bon ordre; ce qui détermina ses parents, sur l'invitation des maîtres, à le retirer, et ils obtinrent qu'il fût nommé page de Charles, margrave de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand. C'est pendant qu'il remplissait les fonctions de cette place, que, s'étant endormi sur une fenêtre très-élevée, il tomba, sans se faire le moindre mal. Persuadé qu'il devait la vie à la protection spéciale de la Providence, il se détermina à embrasser la religion catholique. Il fut peu de temps page, et visita ensuite la plupart des pays de l'Europe, dont il apprit les langues. Il finit par se fixer à Padoue, où il parut vouloir réparer la perte de son temps, et se livrer sérieusement à l'étude ; mais cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureuse que la première. Il n'avait à Altdorf que les défauts de l'enfance : à Padoue, il s'abandonna à tous les excès auxquels peuvent porter les passions de la jeunesse. Il cultiva toutefois les mathématiques, et l'astrologie, cette science qui devait tant contribuer au malheur de sa vie. De retour dans sa patrie, il sut inspirer une vive passion à une riche veuve de la famille de Wiczkova, et eut l'adresse de se faire préférer à des rivaux d'un rang plus élevé; mais cette union fut troublée par l'extrême jalousie de sa femme ; on prétend même qu'elle fit usage de philtres, qui pensèrent compromettre la santé de son mari. La mort la lui enleva au bout de quatre ans de mariage, sans qu'elle lui eût donné d'enfants, et le laissant légataire d'une très-grande fortune. Un homme tel que nous avons dépeint Wallenstein ne pouvait rester long-temps oisif. La guerre venait d'éclater entre l'archiduc Ferdinand et les Vénitiens ; Wallenstein leva à ses frais un corps de trois cents cavaliers, et alla les offrir à ce prince, qui l'accueillit avec distinction. Il se signala au siége de Gradisca, et dans tout le cours de cette guerre, à la fin de

(1) C'est ainsi que Wallenstein écrivit lui même son nom, en 1599, sur les registres de l'université d'Altdorf. C'est également ainsi qu'il est écrit dans les *Monumenta historica Boemiæ* de Dobner. On trouve dans ce recueil des renseignements curieux sur sa famille. Elle paraît avoir une souche commune avec celle de Wartenberg, dont le nom, dans le principe, était joint au sien; mais la branche de Waldstein se sépara d'elle de bonne heure. Dobner dit que le premier acte authentique qu'elle ait à citer est de 1299. Mais il ne doute pas qu'elle ne soit plus ancienne. Un auteur bohémien la fait même descendre des Vendes. Waldstein était le nom d'un château près de Turnow, petite ville de la Bohême.

HIST. D'ALLEMAGNE.

WALLENSTEIN

Van-dyck pinxt. Landon dirext

laquelle il fut nommé par l'empereur colonel des milices de Moravie. Ce pays était en proie à l'insurrection. Les dissidents annonçaient l'intention de se joindre aux rebelles de Bohême. Wallenstein, n'ayant pu réussir à comprimer ces mouvements, quitta le pays, après avoir enlevé une partie des sommes contenues dans les caisses publiques. Il fut néanmoins obligé de les rendre à l'empereur, à l'exception de douze mille écus, qu'il trouva moyen de soustraire. Mais nous devons ajouter que, peu de temps après, il s'en servit pour lever un corps de mille cuirassiers Vallons, qu'il alla offrir à son souverain. Ce prince, au moment où Wallenstein entra chez lui, se trouvait entouré de quelques seigneurs, qui le traitaient avec une extrême insolence. En voyant les soldats, ils se crurent perdus, et se jetèrent aux pieds de l'empereur, qui fut très-reconnaissant du service involontaire (Carve, *Itiner.*, et Sarrasin). Les Bohémiens avaient déjà levé l'étendard de la révolte (1618). Ce fut le commencement de cette guerre mémorable, la plus longue dont l'histoire fasse mention, et la plus importante de toutes, jusqu'à celle qui, de nos jours, a mis en mouvement les deux mondes et précipité les nations les unes contre les autres. Wallenstein reçut de Ferdinand la mission d'aller apaiser les troubles de la Bohême. Ses premiers succès militaires et une fortune considérable lui donnaient dans ce pays une grande importance. Aussi ses anciens coreligionnaires firent-ils tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti. Wallenstein sut résister aux offres les plus brillantes. Mais il fit, comme en Moravie, des efforts inutiles pour arrêter le torrent de la rebellion. Ses propriétés furent même confisquées par les révoltés. Le caractère déjà suffisamment développé de Wallenstein autoriserait peut-être à examiner si sa fidélité ne fut pas le résultat d'un calcul. Il n'est pas douteux qu'en se consacrant à la défense de l'Union, il n'eût obtenu des avantages très-considérables; peut-être même eût-il réussi à placer sur sa tête cette couronne de Bohême, que Frédéric ne sut ni porter, ni défendre. Nous aimons mieux lui laisser le mérite d'une entière fidélité. Il est probable d'ailleurs que les idées d'indépendance, surtout celles de révolte, ne se développèrent en lui que plus tard, c'est-à-dire lorsque des succès extraordinaires lui eurent révélé toute son importance. En 1621, il fut de nouveau envoyé en Moravie, où il sut déjouer les efforts de Bethlem Gabor, et augmenta beaucoup sa réputation de bravoure et d'habileté. Au reste, on trouve dans les historiens peu de précision et peu d'accord entre eux sur cette époque de la vie de Wallenstein. L'empereur récompensa ses services en lui donnant des propriétés considérables, confisquées sur les rebelles de la Bohême. Wallenstein n'était encore que simple colonel dans l'armée, et déjà nous le voyons en butte à des accusations d'une nature grave. Le prince Charles de Lichtenstein, gouverneur de Prague, lui enjoignit même d'aller à Vienne, pour y rendre compte de sa conduite. Nous ne trouvons nulle part articulés d'une manière précise les griefs qu'on lui reprochait. Coupable ou non, il se justifia à la manière de Jugurtha. Soixante mille écus qu'il avait apportés, établirent son innocence d'une manière triomphante; il gagna l'amitié des hommes les plus considérables de la cour de Ferdinand, et épousa une des filles

du comte de Harrach, favori de l'empereur. Le nouveau don qu'il fit à Ferdinand de deux régiments d'infanterie accrut considérablement la faveur dont il jouissait près de ce prince, qui le nomma major-général de l'armée. Ce fut en cette qualité qu'il fit, pendant plusieurs années, la guerre en Bohême, où il se distingua par de nouveaux succès, entre autres à la bataille de Prague, gagnée par Bucquoi sur les Bohémiens, le 8 novembre 1620. Depuis sept ans, les catholiques et les protestants d'Allemagne luttaient à main armée. L'empereur, chef naturel de la Ligue, exerçait sur les opérations de son parti plus d'influence qu'aucun autre prince. Cependant il n'avait point encore d'armée qui combattît pour le bien commun de l'empire. Les corps qu'il avait employés jusqu'alors méritaient à peine ce nom; ils étaient d'ailleurs concentrés dans ses états héréditaires. L'armée de Maximilien, duc de Bavière, s'appelait, il est vrai, l'armée d'exécution de l'empire; mais elle n'en était pas moins la seule force militaire qui protégeât les états catholiques, et Maximilien était le véritable chef de la Ligue. Il avait acquis d'autant plus de prépondérance que ses troupes étaient commandées par Tilly, un des plus grands capitaines de cette époque. Ferdinand avait fini par sentir ce que cette position avait de faux, d'humiliant même pour le chef de l'empire. Mais ses états héréditaires étaient épuisés d'hommes et d'argent, et aucun de ses généraux ne semblait propre à rendre à l'Autriche son ascendant naturel. Wallenstein se présente, en juin 1625, et propose à l'empereur de lever, à ses frais, une armée, et même de l'entretenir, pourvu qu'il ait la faculté de la porter jusqu'à cinquante mille hommes. Ferdinand, fort surpris, mais pensant en même temps qu'il n'y avait nul inconvénient à consentir à cet essai, accepta son offre, lui assigna quelques districts en Bohême pour recruter, et lui permit de nommer les officiers de son armée. L'Allemagne, en suspens, attendait l'effet des promesses de Wallenstein, et beaucoup d'hommes sensés les regardaient comme le rêve d'un cerveau en délire. Mais au bout de quelques mois, il avait déjà rassemblé vingt mille hommes. Alors il se porta vers la Franconie et les frontières de la Souabe, et, en peu de temps, son armée compta trente mille combattants. Ce fut, à ce qu'il paraît, vers ce temps que l'empereur le nomma duc de Fridland (2). Tilly contenait en Basse-Saxe les efforts du roi de Danemark, aidé de Mansfeld et de Christian de Brunswick. Wallenstein reçut ordre de se porter du même côté, pour seconder les opérations de l'armée bavaroise. Mais son caractère entier et la hauteur à laquelle il venait de se placer ne lui permettaient pas de se soumettre aux ordres de Tilly lui-même. Il se contenta donc d'agir de concert avec lui, mais séparément. Il occupa les pays de Grubenhagen, Halberstadt et Magdebourg, et s'empara du cours de l'Elbe, dont Tilly surveillait la partie inférieure. Les manœuvres de ces deux généraux paralysaient les opérations des troupes du cercle de Basse-Saxe. L'empereur, de son côté, desirait vivement la paix; il y eut à cet effet des confé-

(2) On trouve néanmoins dans Dohner des actes de Wallenstein, datés de 1624, dans lesquels il prend les titres de duc de Mecklembourg, Fridland et Sagan, prince du saint empire romain et des Vendes, etc., etc.

rences à Brunswick, sous la médiation des électeurs de Saxe et de Brandebourg. Mais les commissaires du cercle parlaient en vainqueurs, et la Ligue ne put, au milieu de ses triomphes, se résoudre à jouer le rôle de vaincu. Les hostilités continuèrent. Mansfeld, voulant dégager le roi de Danemark, entreprit d'occuper l'armée de Wallenstein. Il osa même, le 23 avril 1626, malgré son infériorité numérique, l'attaquer dans ses retranchements près du pont de Dessau. Le combat fut long et très-vif. Mansfeld finit par être repoussé avec une perte de trois mille hommes, trente drapeaux et sept canons. Quelques auteurs la portent à six mille morts et quinze cents prisonniers. Le roi de Danemark, moins pressé par Tilly, s'était avancé dans le pays d'Osnabruck et de Munster, où le général bavarois le suivit, après avoir quitté les bords du Weser. Mansfeld, sans se laisser abattre par sa défaite, passa dans le Brandebourg, y leva de nouvelles contributions, recruta son armée, et ayant reçu le renfort de quelques Écossais venus par Hambourg, et de cinq mille Danois, commandés par le duc Jean-Ernest de Weimar, il se porta rapidement sur la Silésie, et de là en Hongrie, pour se joindre à Bethlem Gabor. La cour de Vienne, alarmée, appela Wallenstein au secours des pays héréditaires. Ce général, laissant sept mille hommes à Tilly, se mit à la poursuite de Mansfeld. Parvenu en Transylvanie, il défit un corps de Turcs, qui étaient venus au secours de Bethlem Gabor, leur fit lever le siége de Novigrad, et prit Wats sur le Danube. Mais bientôt sa position devint fort critique. Il s'éleva des mésintelligences entre lui et les Hongrois. Son armée ne recevant de ceux-ci aucun secours, et les transports de vin et de farines qu'il avait fait venir de Vienne par eau ne pouvant lui suffire, ses soldats, accoutumés à une grande licence, aigris d'ailleurs par la conduite des habitants du pays, s'abandonnèrent au pillage. L'exaspération de ces derniers devint telle, qu'ils eussent attaqué le camp de Wallenstein, s'ils eussent trouvé une occasion favorable. La famine, les maladies contagieuses, la désertion vinrent à-la-fois désoler l'armée impériale. Wallenstein opposa pendant long-temps à tous ces maux l'inflexibilité de son caractère. Il fut sauvé de cette position critique par les discordes de ses ennemis. Ernest de Weimar, Mansfeld, Bethlem Gabor et les Turcs étaient des alliés de dispositions et d'intérêts trop hétérogènes pour rester long-temps unis. Bethlem Gabor, instruit des succès de Tilly, sachant qu'il ne pouvait compter sur les subsides de l'Angleterre et de la Hollande, craignant enfin que le poids de la guerre ne retombât sur lui seul, se hâta de traiter avec l'empereur; et Wallenstein effectua sa retraite, accompagné de quatre mille soldats, reste de vingt mille qu'il avait amenés. Ces détails sont tirés de Carafa, Adlzreitter et Piasecius, et nous ne les avons retrouvés dans aucun des auteurs récents, consultés par nous. Mansfeld abandonné par son allié, qui ne l'avait que faiblement secondé, voulait se réfugier en Italie, pour y susciter de nouveaux ennemis à l'empereur. La mort l'attendait dans un village de Bosnie. Wallenstein eut donc le mérite de délivrer la Ligue et l'Allemagne de ce célèbre aventurier, qui avait été, pendant sept années, par ses talents et ses exactions, la terreur des princes et des peuples.

Cependant Tilly, malgré l'absence des Impériaux, avait repris l'offensive, remporté le 27 août 1626 la brillante victoire de Lutter, près de Wolfenbuttel, et rejeté le roi de Danemark jusqu'auprès de Brême. Il avait même déjà passé l'Elbe, lorsque Wallenstein qui revenait de Hongrie, ayant, chemin faisant, recruté son armée, traversa le Brandebourg, força l'électeur à reconnaître Maximilien électeur de Bavière, s'empara de tout le pays entre la Baltique, l'Elbe et le Weser, et pénétra jusque dans le Holstein et le Sleswick. De pareils exploits semblaient assurer à la Ligue un succès définitif, et rendaient à l'empereur la prépondérance qu'il désirait. Bientôt ces avantages furent plus que contre-balancés par la conduite des généraux et des armées catholiques. Neuf années d'une guerre assez active, les exactions et les pillages de Mansfeld et de Christian, et les excès commis par l'armée de Tilly, avaient répandu la désolation surtout dans le nord de l'Allemagne. Wallenstein surpassa dans ce genre tous ses prédécesseurs. La guerre, qui ruine les armées, augmentait la sienne. La licence dont il laissait jouir ses soldats les attachait à sa personne, et faisait affluer vers lui ces gens sans aveu, dont la guerre accroissait sans cesse le nombre. D'ailleurs, les emplois qu'il multipliait outre mesure, ses récompenses, ses largesses excessives attiraient à lui une foule de gentilshommes, et même des princes souverains. En un mot, quoique la détresse de l'Union rendît la paix très probable, et fît désirer la diminution de l'armée, il finit par la porter à cent mille hommes. Cette masse énorme ne coûtait rien à l'empereur : elle s'alimentait elle-même. Ces mots peignent suffisamment les malheurs des pays qu'elle occupait ou traversait. Toutefois, les services qu'il venait de rendre étaient considérables, et les plaintes ne s'élevaient encore que faiblement vers le trône impérial, entouré d'ailleurs des amis de Wallenstein. Les ducs de Mecklembourg, auxquels on n'avait à reprocher que d'avoir fourni leur contingent au cercle de Basse-Saxe, dont ils faisaient partie, ayant été mis au ban de l'empire, et leurs biens confisqués, Wallenstein sollicita de l'empereur, et obtint le titre de duc de Mecklembourg, et l'investiture du duché. Ce fut également alors qu'il reçut le titre de généralissime de la flotte de l'Océan et de la mer Baltique (3). Il prit le titre d'altesse, et cessa d'être aussi communicatif qu'il l'avait été jusque-là ; un auteur ajoute même qu'il mangea seul depuis cette époque. Les princes du nord de l'Allemagne pliaient sous son joug de fer, ou étaient divisés entre eux. Wallenstein voulait encore leur ôter tout espoir de recommencer la lutte, en attaquant dans le sein de ses états le roi de Danemark, leur principal appui. Ce projet flattait les idées de l'empereur. Mais dès ce moment Wallenstein fit naître le soupçon qu'il travaillait à se créer une puissance indépendante, dont le Mecklembourg eût été le noyau. Il est certain que, dans sa conduite, il ne faisait acception ni de catholiques ni de protestants, que même on voyait parmi les chefs de corps très-peu de catholiques et presque pas d'Autrichiens. D'ailleurs, il jouait déjà dans le nord de l'Allemagne le rôle de dic-

(3) L'acte de l'empereur qui lui confère ce titre, daté du 21 avril 1628, se trouve dans le recueil de Dohner. C'est donc à tort que Schmidt et Schiller font entendre qu'il l'avait pris sans y être autorisé.

tateur, faisant peser son despotisme indifféremment sur ses amis et ses ennemis, forçant Tilly même à lui céder la place, à passer sur la rive gauche du Weser, sous prétexte d'y poursuivre quelques rebelles, et à voir ainsi son arrogant rival cueillir le fruit de ses victoires; enfin, n'ayant plus égard aux ordres de l'empereur pour aucun de ses mouvements, et lui écrivant même qu'il eût à s'occuper de chasse et de musique, et nullement des opérations de l'armée. Nous trouvons ces derniers détails dans plusieurs auteurs et dans Gualdo Priorato lui-même. Mais, soit pour agrandir la puissance de l'empereur, soit pour établir sa propre indépendance, la possession d'un port considérable sur la Baltique, était une condition indispensable. Wallenstein jeta les yeux sur la ville anséatique neutre de Stralsund. Il demanda aux magistrats de recevoir garnison impériale, et de permettre le passage de ses troupes pour aller dans l'île de Rugen. L'un et l'autre lui ayant été refusés, il fit le siége de la ville. Attaquée avec vigueur par un homme qui ne connaissait pas la résistance, elle fut défendue avec la plus grande bravoure, et secourue par les Danois. Quelques historiens disent que Gustave-Adolphe leur envoya de la poudre dans le commencement du siége. Toutefois, pressés de plus en plus, les habitants firent quelques propositions à l'empereur, qui donna ordre à Wallenstein de cesser le siége, et de traiter avec eux. Le fier généralissime n'en tint compte. Les assiégés désespérés eurent recours au roi de Suède, qui envoya des secours par mer; et, le 22 juillet 1628, Wallenstein fut contraint de lever le siége, qui lui avait coûté deux mois d'efforts, et une perte de dix mille huit cents fantassins et douze cents cavaliers. Il en fut un peu dédommagé par la prise de Rostock, et par des avantages signalés, qu'il remporta sur les Danois. Cependant Gustave-Adolphe commençait à donner quelques inquiétudes à Ferdinand. La délivrance de Stralsund augmentait l'importance de la Suède. On chercha donc à séparer les intérêts des deux rois du nord. Le Danemark était réduit aux abois; Wallenstein, dans ses vues particulières d'agrandissement, tenait beaucoup à gagner l'amitié de ce prince. Tout se réunissait pour favoriser les négociations. Des ambassadeurs suédois se présentèrent pour y prendre part; mais ils furent renvoyés par Wallenstein, avec le dédain le plus insultant. La paix entre l'empereur et Christian IV fut signée au congrès de Lubeck, en 1629. C'était un acheminement vers la paix générale. Les deux partis la désiraient également. Les auteurs contemporains font une peinture effrayante de l'excès des maux qui pesaient sur la Basse-Saxe, et principalement sur la Poméranie. Le souverain de ce pays eut à entretenir pendant près de trois ans trente-deux mille fantassins et sept ou huit mille cavaliers, sans parler des vivres, qu'il lui fallait envoyer hors de ses états, et des munitions de guerre qu'il avait à fournir. La Marche de Brandebourg eut à payer deux millions de florins, la principauté de Stettin dix. On fait monter à soixante millions de thalers (plus de deux cents millions de francs) les contributions levées par Wallenstein sur une moitié de l'Allemagne, pendant sept ans que dura son commandement. La détresse des habitants était à son comble. On

trouvait des malheureux morts, ayant encore la bouche pleine d'herbes crues. Quelques-uns même déterraient des cadavres pour assouvir leur faim. On vit des enfants dévorer la chair de leurs parents, des parents celle de leurs enfants, une femme tuer son propre fils, le faire bouillir et le manger. Mais Ferdinand songeait moins à mettre un terme à ces malheurs qu'à profiter des avantages qu'il devait au succès de ses armes. C'est dans cette vue qu'il publia, le 6 mars 1629, cet *Édit de restitution*, en vertu duquel les biens confisqués sur les catholiques, plus de quatre-vingts ans auparavant, devaient être rendus. Wallenstein fut chargé d'en assurer l'exécution. On conçoit l'alarme que cet édit dut exciter parmi les protestants. Il ne satisfit pas même les catholiques, qui le regardaient comme un acte de justice, et comme une suite naturelle des succès de la Ligue. Deux sentiments occupaient tous les esprits : la jalousie causée par l'ascendant que recouvrait l'Autriche, et le désir de renverser Wallenstein, auteur de la misère publique, et dont l'arrogance avait irrité tous les princes. Ce général vint braver ses ennemis en personne à une assemblée des électeurs à Ratisbonne, et il y parut avec une pompe qui éclipsa celle de l'empereur lui-même. Ferdinand flottait en proie à une extrême perplexité. Comment destituer un homme, auquel il avait d'immenses obligations?... Comment résister aux plaintes de presque toute l'Allemagne, aux instances de tous les princes ? Il crut apaiser le mécontentement en ordonnant le licenciement de 18,000 hommes ; mais on exigeait le renvoi de Wallenstein. Celui qui le sollicitait le plus vivement était l'électeur de Bavière, qui devait à Wallenstein la reconnaissance de son titre d'électeur, mais qui ne pouvait lui pardonner d'avoir renversé sa prépondérance en Allemagne et la direction des affaires de la Ligue. L'empereur, de son côté, croyait devoir ménager ce prince, dont il voulait gagner le suffrage pour faire passer la couronne impériale sur la tête de son fils Ferdinand, déjà roi de Hongrie. Les Espagnols eux-mêmes également révoltés par sa hauteur, pressaient son renvoi avec autant d'ardeur que les princes allemands. Enfin les envoyés de la France, profitant des négociations entamées pour l'affaire de la succession de Mantoue, travaillaient au même but, tandis que Richelieu traitait avec le roi de Suède. Ferdinand ne put résister à cet accord unanime. La destitution de Wallenstein fut prononcée. Il était alors (en septembre 1630) à Memmingen en Souabe. Il fallait donc, pour le renverser, les efforts réunis de presque toute l'Europe! Wallenstein, à la tête d'une armée aussi formidable par son nombre que par son dévouement, reçut la nouvelle de sa destitution avec l'apparence du calme et de la résignation. Il obéit et se contenta de dire que l'empereur était trahi, et qu'il regrettait d'être abandonné par lui avec tant de facilité. Il se retira dans ses terres en Moravie et en Bohême. Une grande partie de ses officiers le suivit, beaucoup d'autres quittèrent le service; et cette armée de 100,000 hommes créée par lui, fut, par la retraite de son général, promptement réduite à 40,000. S'il faut en croire Borgo, l'empereur envoya en Basse-Saxe des commissaires chargés de faire rendre aux habitants les effets soustraits par les militaires qu'ils avaient logés.

Cette mesure ne pouvait produire qu'un mauvais effet sur une armée qui contenait tant de coupables. D'un autre côté, Adlzreitter dit que l'empereur licencia une grande partie des troupes, et ne garda que 39,000 hommes. Nous ne donnerons pas le nom de retraite aux habitations où Wallenstein déployait un luxe qui surpassait celui de la plupart des souverains. Son palais de Prague avait six entrées, et il fit abattre cent maisons pour agrandir la place qui l'entourait. Des patrouilles parcouraient sans cesse cette enceinte pour empêcher que le bruit ne vînt troubler son repos, et souvent les rues étaient fermées par des chaînes. Cinquante hallebardiers gardaient son antichambre. Il avait soixante pages appartenant aux meilleures maisons de l'Allemagne, quatre chambellans, six barons prêts à recevoir ses ordres, et son premier maître d'hôtel était un gentilhomme de la plus haute distinction. Quand il voyageait, outre son équipage, cinquante voitures à six chevaux et autant à quatre portaient ses bagages; six carrosses conduisaient sa suite, et cinquante cavaliers très-bien montés menaient chacun un très-bon cheval en lesse. Il avait une quantité immense de chevaux, dont les mangeoires étaient en marbre. Au milieu de cette cour asiatique, Wallenstein seul, inabordable, passait sa vie dans le silence, entretenant une correspondance nombreuse, écrivant lui-même ses mémoires, enfin observant le présent, calculant l'avenir, et voyant approcher peu à peu le moment de la vengeance. Quelques historiens prétendent qu'il fit proposer, par le comte de Thurn, ses services au roi de Suède. Gustave ne crut pas devoir les accepter. Il lui transmit toutefois les assurances de sa bienveillance particulière. D'autres assurent au contraire que des propositions furent faites par Gustave, et rejetées par Wallenstein. Tilly avait été nommé généralissime de l'empereur et de la Ligue, et toutes ses forces réunies formaient une armée de 80,000 hommes. Cependant Gustave-Adolphe débarquait en Allemagne, appelé par les vœux des protestants, qui le regardaient comme leur sauveur. Il n'amenait que quinze mille Suédois; mais en peu de temps son armée fut égale en nombre à celle de l'empereur. L'Allemagne, accoutumée à la licence effrénée des troupes de l'Union et de celles de la Ligue, vit avec étonnement une armée aussi considérable, composée de parties hétérogènes, demandant seulement le logement, respectant les propriétés, protégeant le culte, les écoles, l'agriculture, maintenant la paix au milieu des malheurs de la guerre; enfin, triomphant de ceux qui avaient régné par la terreur et la dévastation: tant il est vrai que l'ordre est un des premiers éléments de la force! Quelques mois avaient bien changé la face des choses. Vainqueur jusqu'alors, Tilly cédait à l'ascendant de Gustave-Adolphe, les protestants triomphaient presque sur tous les points; les princes catholiques étaient ou soumis ou tremblants, l'alarme était à Vienne. Que fera Ferdinand dans cette terrible conjoncture? Un seul bras peut arrêter le torrent: celui de Wallenstein. Mais comment un souverain peut-il implorer l'appui d'un sujet irrité? Cependant Horn était en Franconie, et Gustave sur les bords du Rhin, marchant vers la Souabe. Toutes les considérations cèdent, Ferdinand s'humilie devant Wallenstein. Une première proposition est repoussée. Il n'est nullement

tenté de réparer les fautes des autres.... Il n'est pas en bonne intelligence avec les alliés de l'empereur... D'ailleurs, il est fatigué du monde.... il a besoin de repos, etc. (Borgo et autres). L'empereur insiste. Enfin, après une longue négociation, Wallenstein s'engage, en décembre 1631, à lever, pour le mois de mars, une nouvelle armée; mais il refuse de la commander. La magie de son nom renouvelle le prodige qu'il avait opéré six années auparavant; et à l'époque indiquée, la Bohême, la Silésie, la Moravie et les autres états héréditaires lui avaient fourni quarante mille hommes. Mais c'était un corps sans ame. Les instances les plus vives de l'empereur, les supplications de ses amis le décidèrent enfin à se charger du commandement. Cependant il ne l'accepta qu'aux conditions suivantes : Il sera généralissime d'Autriche et d'Espagne, et disposera seul de tous les emplois; l'empereur ne paraîtra point à l'armée, et ne s'immiscera en rien dans le commandement; on lui assurera une principauté héréditaire dans les états de l'Autriche; il gouvernera exclusivement les pays occupés; le produit des confiscations lui appartiendra; il aura seul le droit d'amnistie; à la paix, son titre de duc de Mecklembourg sera reconnu; tous ses frais seront payés; enfin, en cas de revers, il pourra se retirer dans les états héréditaires (4). Wallenstein songea d'abord à détacher la Saxe de la Suède; et n'ayant pu réussir par la voie des négociations, il eut recours à celle des armes. Il entra en Bohême pour y attaquer l'armée saxonne, se porta sur Prague, et s'empara de cette ville (le 5 mai 1632), presque sans coup férir. Il cherchait à couper la retraite à l'ennemi. Mais le général saxon Arnheim ayant su l'amuser parvint à lui échapper. Toutefois Wallenstein avait rempli son but principal : il se trouvait maître de toute la Bohême. Tilly cependant, ayant réparé le désastre de Leipzig, se montrait au mois de mars en Franconie. Ce fut un éclair. Gustave le poursuivit et l'atteignit auprès du Lech, où Tilly termina une carrière marquée par beaucoup de cruautés et de grands exploits. Maximilien, qui s'était opposé de tous ses moyens au rappel de Wallenstein, se voyait forcé d'implorer son appui. Gustave parcourait la Bavière en triomphateur; mais Wallenstein, sourd à la voix de l'électeur, se dirigea sur Nuremberg, à l'effet d'attirer sur ce point l'attention du roi de Suède, et de mettre à l'abri les états héréditaires de l'Autriche. Nuremberg avait donné à Gustave les témoignages du plus touchant dévouement : il accourut à son aide. Wallenstein avait l'avantage du nombre; mais le roi pouvait au besoin tirer de Nuremberg des renforts considérables (5). Les deux généraux se retranchèrent : Gustave était inférieur en forces; Wallenstein craignait d'exposer son parti, peut-être sa renommée aux chances d'une bataille. Il espérait d'ailleurs ruiner son ennemi par la famine. Enfin, il pensait que l'arrêter au milieu de ses triomphes était déjà une victoire, et

(4) C'est à cette époque qu'il fut nommé duc de Glogau.

(5) Les historiens diffèrent beaucoup sur le nombre des deux armées. Il paraît que celle des Suédois finit par réunir autant de monde que celle des Impériaux; mais celle-ci, selon Borgo, témoin oculaire (*in castris nostris*), était encombrée de quinze mille femmes, d'autant de valets et de goujats, de sorte que les récoltes, qui auraient suffi pour les habitants du pays pendant un an, furent dévorées en moins d'un mois par les soldats.

que cette circonstance pouvait même refroidir le zèle de ses alliés, et rendre aux armes de Ferdinand et de la Ligue la supériorité qu'elles avaient eue si long-temps. Les Impériaux et les Suédois s'observèrent pendant près de trois mois, sans qu'aucune considération pût décider Wallenstein à accepter le défi. Il y eut seulement des engagements partiels dans lesquels les derniers obtinrent presque toujours l'avantage. Enfin une disette affreuse se faisant sentir dans la ville, ainsi que dans le camp de Gustave, ce prince, après avoir réuni soixante-dix mille hommes, ordonna, le 24 août 1632, contre l'avis de son conseil, l'attaque générale du camp des Impériaux. Ce combat dura dix heures, et Wallenstein écrivit à l'empereur qu'il n'en avait jamais vu d'aussi terrible. Au reste, il ne fit presque usage que de son artillerie. Les Suédois furent repoussés sur tous les points, et le duc Bernard de Weimar, un des généraux de l'Union, qui s'était emparé d'une hauteur, d'où il dominait le camp de Wallenstein, fut obligé, faute de canons, de se retirer. La perte de Gustave dans cette affaire est évaluée par les historiens à deux, à trois ou à quatre mille hommes, sans parler de dix mille habitants de Nuremberg que la famine avait fait périr dans la ville. Les Impériaux ne perdirent que mille hommes, et Wallenstein eut la gloire d'avoir arrêté, sinon vaincu, un capitaine, qui avait jusqu'alors triomphé de tous les obstacles. Le lendemain il y eut encore quelques escarmouches, dans l'une desquelles Chemnitz raconte que Wallenstein courut risque d'être pris. Le roi de Suède resta encore quinze jours en présence de l'armée impériale. Enfin, le 6 septembre, il leva son camp, fit défiler ses troupes devant Wallenstein, qui ne tenta nullement de l'inquiéter. Il paraît que Gustave essaya de renouer alors les anciennes négociations avec Wallenstein. Celui-ci, à son tour, soit par hauteur, soit par l'effet de son succès récent, refusa d'y prêter l'oreille. Un historien raconte que ce fut Wallenstein qui, en lui renvoyant le général Torstenson, fait prisonnier à l'affaire de Nuremberg, lui fit faire des ouvertures. Ce ne fut qu'au bout de quatre jours qu'il sortit de ses retranchements, abandonnant, selon les uns, et après avoir fait brûler, selon d'autres, beaucoup de munitions de guerre et de provisions de bouche. Il signala sa retraite par l'incendie de plusieurs villages autour de la ville; et après s'être renforcé des garnisons d'Anspach, de Dunkelspiel et de Nordlingen, il détacha Gallas en Saxe et en Bohême avec dix mille hommes, et se porta lui-même sur Forchheim, rançonna les pays de Culmbach, Cobourg et Bayreuth, somma inutilement la première de ces villes, défendue par une garnison suédoise, prit la seconde, mais livra à sa citadelle, également défendue par des Suédois, un assaut qui fut repoussé se dirigea vers la Saxe, où Gallas obtenait des succès, et rejoignit Pappenheim sur la Saale. Il marcha bientôt sur Leipzig. Mais ayant appris que Gustave venait d'arriver à Naumbourg et s'y retranchait, il délibéra s'il ne l'attaquerait pas; ses généraux l'en détournèrent. Il s'empara de Leipzig, ainsi que de la citadelle et de plusieurs petites villes des environs, résolu d'établir ses quartiers d'hiver en Saxe, et donna ordre à Pappenheim de se porter de nouveau vers la Basse-Saxe, avec ses douze mille hommes. Gustave,

instruit de cette circonstanee, renonça à son projet de se réunir avec l'armée saxonne, et marcha sur Weissenfels, à la tête de vingt mille hommes, décidé à attaquer Wallenstein. Celui-ci, quoiqu'il n'en eût que douze mille (6) à lui opposer, n'hésita pas à rétrograder, et bientôt les deux armées se trouvèrent en présence. Ce fut le 6 novembre 1632 que l'action s'engagea. Après plusieurs attaques très-vives, l'aile gauche des Suédois était repoussée, le roi, à la tête de sa droite, avait enfoncé l'aile gauche des Impériaux qui lui était opposée, et il arrivait pour réparer les désastres de son aile gauche, lorsqu'il fut atteint d'un coup mortel. La mort de Gustave et le retour de Pappenheim semblaient devoir assurer la déroute de l'armée royale; mais après plusieurs succès variés, et une lutte très-acharnée, le désespoir des Suédois, et les talents de Bernard de Weimar, qui avait pris le commandement, secondés par la blessure mortelle de Pappenheim, triomphèrent de l'acharnement de Piccolomini et de tous les efforts de Wallenstein, qui, souffrant de la goutte (7) et blessé d'une balle à la cuisse, avait déployé la plus grande activité. La perte des deux armées fut de neuf à dix mille morts. Khevenhiller paraît regarder la victoire comme indécise. Cependant l'armée impériale, qui avait le plus souffert, se retira. Borgo raconte même que la cavalerie, après avoir jeté ses étendards, s'enfuit précipitamment jusqu'à Leipzig, sans être poursuivie. Les Suédois restèrent donc maîtres du champ de bataille. Mais ils avaient perdu leur roi, et la mort de ce prince était un vrai triomphe pour l'Autriche et la Ligue. Wallenstein soumit à un examen très-sévère la conduite des officiers de son armée dans cette bataille. Après des événements de ce genre, chacun d'eux était puni ou récompensé. Dans cette occasion dix-huit subirent la peine de mort. Toute l'Allemagne s'attendait à le voir profiter de la consternation que causait aux protestants la perte du héros suédois; l'étonnement fut extrême, quand, avec l'armée qu'il avait reformée, il se porta sur la Silésie. Bernard et Horn parcouraient les bords du Rhin et la Souabe. Maximilien, menacé de nouveau, implorait le secours des Impériaux; l'empereur pressait son général de secourir les points les plus exposés. Dans ces entrefaites, Wallenstein continuait tranquillement ses négociations avec la Suède, la Saxe et le Brandebourg. Il était d'accord avec les alliés sur les principaux articles: le rétablissement des priviléges, la restitution des biens confisqués, etc. Il promettait, en son particulier, dans le cas où il obtiendrait la couronne de Bohême, de rappeler les exilés, de leur rendre leurs biens, d'établir la liberté des cultes, de réintégrer le comte Palatin dans ses états, etc. Enfin, il proposait aux alliés, dans le cas où l'empereur refuserait son assentiment à ces conditions, de marcher avec eux sur Vienne pour l'y contraindre. Les principaux détails de cette négociation sont racontés si

(6) Un des historiens donne à Gustave 16,000 fantassins, 11,000 cavaliers et 60 pièces de canon, et à Wallenstein 23,000 fantassins, 16,000 cavaliers (en y comprenant probablement le corps de Pappenheim), et 21 canons.

(7) Il était même dans une litière portée par des chevaux, parce qu'il ne pouvait ni marcher ni se tenir à cheval, ayant aux pieds des plaies qu'on couvrait tous les jours d'une couche de viande fraîche, pour prévenir la gangrène (Schmidel, dans de Murr).

unanimement par plusieurs contemporains, qu'il est impossible de les regarder comme dénués de fondement. Toutefois, il est juste de dire qu'ils ne sont confirmés par aucun écrit de Wallenstein. Au reste, ces négociations furent aussi infructueuses que les précédentes. Oxenstiern ne se montra pas plus disposé que son maître à prendre confiance dans un homme dont toute la conduite était mystérieuse, et qui, lorsqu'il paraissait prêt à conclure, déconcertait tous les négociateurs par une nouvelle bizarrerie inexplicable. Ainsi, après une longue conférence avec le duc Alb. de Saxe-Lauenbourg, dans laquelle il avait déclamé, comme à son ordinaire, contre l'empereur et *les ennemis naturels*, le duc lui ayant demandé quels étaient les ennemis naturels : « Les Suédois », répondit-il (*Theatr. Eur.*). Wallenstein négociait en même temps avec la cour de France. Parmi les renseignements nombreux et curieux contenus sur ce sujet dans les *Lettres et négociations* du marquis de Feuquières, ambassadeur de France auprès des membres de l'Union, nous trouvons une *Lettre du roi pour le duc de Fridland*, du 17 juillet 1633. Elle contient entre autres les passages suivants : « Mon » cousin, l'affection que vous témoi- » gnez avoir pour le bien des affaires » publiques, et le repos de la chré- » tienté, m'a été si agréable que je » n'ai pas voulu différer plus long- » temps à vous en faire connaître » mon ressentiment.... Je serai bien » aise de voir réussir les bonnes in- » tentions que vous avez pour les (les » affaires d'Allemagne) affermir, con- » tre ceux qui les voudraient trou- » bler, etc. » A cette lettre sont jointes des instructions. Feuquières est autorisé à faire remettre à Wallenstein, s'il a besoin d'argent, jusqu'à cinq cent mille écus, et à lui promettre, dans le cas où il entretiendrait trente mille fantassins et quatre ou cinq mille chevaux, un million par an, dont moitié payable sur-le-champ. Enfin, il est chargé de lui faire entendre : « Que S. M. » estime être utile au bien public, » qu'il soit roi de Bohême, comme » étant ce royaume occupé contre les » lois par la maison d'Autriche : le » roi s'offrant d'y employer tout ce » qui dépendra de lui, et de porter » ses amis pour établir et maintenir » Fridland en cette dignité. » Feuquières éprouva beaucoup de difficultés dans cette négociation, dirigée par l'intermédiaire d'un comte de Kinsky, parce que Wallenstein évitait toujours de répondre d'une manière catégorique, et surtout refusait de donner aucun écrit de sa main. Les choses, à sa mort, n'étaient pas plus avancées que le premier jour (8). Son inaction en Silésie, malgré des forces très-supérieures, était également un mystère. Cependant un mouvement de son armée sur la Lusace ayant fait croire au général saxon qu'il voulait se porter vers la Saxe, Arnheim se sépara des Suédois, pour voler à la défense de son pays. Wallenstein, faisant aussitôt volte-face, rentra en Silésie, attaqua à l'improviste les Suédois, près

(8) Carve raconte qu'à cette époque Wallenstein engagea le colonel Illo à solliciter de la cour de Vienne le titre de comte en récompense de ses services. Mais il fit en même temps représenter secrètement à l'empereur qu'il y aurait de l'inconvénient à accorder à cet officier sa demande, parce que plusieurs autres croiraient avoir autant de droit à en faire une semblable. Quelque temps après, dans un repas, il questionna le colonel à ce sujet; et ayant appris que celui-ci avait été refusé, il se répandit en invectives contre l'ingratitude de la cour de Vienne. On comprend que Illo fut dès ce moment tout dévoué à Wallenstein. C'est sans doute ce récit qui a fourni à Schiller l'idée de la belle scène entre Piccolomini et Buttler, dans *Les deux Piccolomini*.

de Steinau sur l'Oder (octobre 1633), et força le comte de Thurn à se rendre à discrétion, avec un corps de six mille (d'autres disent deux mille cinq cents) hommes. Mais la cour de Vienne ne put lui pardonner d'avoir relâché son ancien ennemi. « Que voulait-on », dit-il, « que » je fisse d'un pareil fou? Il nous sera » bien plus utile dans le camp des » Suédois. » Cet avantage signalé fut suivi de la prise de plusieurs villes de la Silésie. Quelques détachements envoyés vers la Baltique s'emparèrent de Landsberg, ville importante de la nouvelle Marche, et firent trembler les princes du cercle de Basse-Saxe, tandis que Wallenstein agissait en Lusace, et menaçait de nouveau la Saxe. Cependant Bernard de Weimar, maître de Ratisbonne, poussait sa marche victorieuse jusqu'au-delà de l'Iser. Wallenstein se décida enfin à se diriger vers la Bavière, tandis que Bernard, arrêté par les glaces de l'Inn, et craignant de voir ses communications avec Ratisbonne interceptées, se retira sur le Haut-Palatinat. Le général impérial, se contentant de cette démonstration, rentra en Bohême, où il établit ses quartiers d'hiver. L'empereur, affligé de cette disposition si funeste pour des pays déjà épuisés, et alarmé par l'établissement des Suédois en Bavière, pressait Wallenstein de marcher contre ces derniers. Il lui envoya même son ami, le comte de Questenberg, pour s'entendre avec lui sur ces différents points. Loin d'obéir à cette injonction, Wallenstein ordonna au général de Suys, qui était déjà près de Passau, de rester en-deçà de l'Ems, lui défendant, sous peine de la vie, d'obéir aux ordres de l'empereur. Il resta donc en Bohême, écrasant les habitants, non-seulement par les logements de gens de guerre, mais encore par les contributions les plus exorbitantes, et insultant à leur misère par le luxe le plus effréné. Plus de mille personnes et mille soixante-douze chevaux, attachés à son service particulier, étaient entretenus aux frais du royaume. Ferdinand réitéra ses ordres à Suys, et enjoignit à Wallenstein de détacher de son armée six mille hommes pour les faire passer à celle du cardinal-infant, qui se rendait d'Italie dans les Pays-Bas. Wallenstein crut voir dans cet affaiblissement de son armée l'intention avouée de diminuer son influence, afin de l'éloigner d'autant plus aisément. Il s'occupa dès-lors de l'exécution de son plan de défection. Il ne balança point à s'en ouvrir à Piccolomini, celui de tous ses généraux en qui il avait le plus de confiance, tant à cause de ses talents, que parce qu'il le croyait né sous la même constellation que lui; et il accompagna cette communication des plus magnifiques promesses. Piccolomini lui représenta les dangers d'une pareille entreprise. Wallenstein lui répondit que, dans des projets de ce genre, le commencement seul était difficile; qu'il ne pouvait négliger cette occasion d'assurer sa fortune; que d'ailleurs les astres lui étaient favorables, et qu'il tenterait l'affaire, n'eût-il que mille chevaux avec lui. Piccolomini, sentant le danger de lutter contre une résolution aussi bien arrêtée, eut l'air de céder à la force de ses raisons, promit tout, et se hâta d'aller instruire la cour de Vienne de ce projet. Wallenstein convoqua ses généraux à Pilsen, pour un conseil de guerre; et sous prétexte de traiter de la paix, il fit inviter les commissaires suédois et saxons à s'y trouver.

La réunion eut lieu le 1 janvier 1634. Trois objets importants furent soumis à sa délibération. L'empereur demandait que Wallenstein abandonnât ses quartiers de Bohême, qu'il attaquât Ratisbonne, et enfin qu'il détachât six mille hommes de son armée. Les généraux déclarèrent unanimement que ces trois mesures étaient inexécutables. Alors Illo, un des confidents de Wallenstein, après avoir fait ressortir l'ingratitude et la perfidie de la cour de Vienne à l'égard d'un homme à qui elle devait le salut de la monarchie, déclara que l'intention du généralissime était de se démettre du commandement. Ces paroles excitèrent dans l'assemblée une sensation extraordinaire. Quatre généraux furent députés vers Wallenstein, pour le supplier de renoncer à une aussi funeste résolution. Il céda à leurs instances réitérées; mais il exigea d'eux en même temps l'engagement de lui rester fidèles. Un écrit, rédigé à cet effet, leur fut lu avant un banquet auquel Illo les avait invités; et lorsqu'ils furent échauffés par le vin, ce général leur proposa de le signer. Mais cette pièce n'était qu'une copie, dans laquelle avait été omise la clause formelle : « Tant qu'il » restera au service de Sa Majesté, et » les emploiera dans ce même servi» ce. » Quelques chefs, ayant remarqué l'omission, refusèrent de signer. D'autres transigèrent avec leur conscience, en signant d'une manière illisible. Mais Wallenstein leur ayant, le lendemain, représenté ses services, ses griefs envers la cour de Vienne, les machinations de ses ennemis et les dangers de sa position, ils signèrent tous comme il le desirait. Cet acte criminel ayant été porté à la connaissance de Ferdinand, ce prince adressa, le 24 janv. 1634, à l'armée une proclamation, dans laquelle il la délíait de ses serments à l'égard de son généralissime, remplaçait celui-ci par le général Gallas, accordait une amnistie à tous ceux qui avaient pu se laisser égarer, n'en excéptant que le général et ses deux confidents. Wallenstein, informé sur-le-champ de cette disposition, sentit la nécessité d'exécuter promptement son projet. Sa première mesure fut de changer les commandants en Silésie et dans les pays héréditaires que son armée occupait. Mais Altringer ne s'était pas rendu à Pilsen; Gallas proposa à Wallenstein d'aller le chercher, et ne revint pas. Piccolomini s'offrit également à aller chercher Gallas, et ne reparut plus. Cependant l'empereur avait donné secrétement ordre à quelques-uns de ses généraux les plus dévoués de s'assurer de la personne de Wallenstein, d'Illo et de Tertzky, son beau-frère, afin qu'ils pussent être jugés, et dans tous les cas, de les saisir morts ou vifs. Le voile tombe enfin des yeux de Wallenstein. Alors il cesse de dissimuler, et convoque ses généraux à Prague; mais en même temps il apprend que Suys a pris possession de cette ville au nom de l'empereur. Il se décide à se porter sur Egra, et presse les commissaires suédois, saxons et brandebourgeois de s'y rendre, annonçant qu'il se détache entièrement de l'empereur. Ceux-ci mettent encore beaucoup de réserve dans leur conduite, Bernard surtout, qui, embrassant dans son ensemble la position de Wallenstein, ne promet rien de formel, et se tient prêt à tout événement. Wallenstein, naguère l'homme le plus puissant de l'Europe, maintenant mis au ban de l'empire, abandonné de son armée, trahi par ses généraux, arrive

à Egra, porté dans une litière, suivi de deux cents fantassins et cinq cents cavaliers et à la merci de quelques étrangers, Leslie (ou Lesley), Buttler, irlandais, Gordon, écossais, qu'il a comblés de bienfaits, et qui le trahissent. Mais ce fugitif, fort de lui-même, et comptant sur la faveur des astres, rêve encore des projets de grandeur et la chute du trône impérial. Cependant il presse les négociations avec ses nouveaux alliés; et Bernard annonce qu'il arrivera incessamment à Egra. Leslie était instruit de tout par Wallenstein lui-même. Le lendemain 25, les conjurés jugèrent qu'il fallait tenter le dénouement. Wallenstein avait conservé un petit nombre d'amis, Illo, Tertzky, Kinsky, Neumann et quelques autres. Les conjurés, voulant lui enlever ce dernier appui, les invitèrent à un banquet, et les firent égorger par des dragons irlandais de Buttler. Ils reculaient devant l'assassinat d'un homme tel que Wallenstein, et voulaient le livrer vivant à l'empereur. Les menaces indiscrètes et terribles que ses amis venaient de proférer contre la cour de Vienne et tous les ennemis de Wallenstein, ainsi que l'approche des troupes suédoises et saxonnes, surmontèrent leur horreur naturelle. Seni, astrologue de Wallenstein, avait prévenu son maître que les astres se montraient sous un aspect menaçant. Wallenstein, qui voulait plier le ciel lui-même à ses volontés, s'obstinait à le trouver favorable. Il s'était couché de bonne heure. Le capitaine Deveroux, également irlandais, accompagné de six hallebardiers, pénètre dans sa chambre. Wallenstein, éveillé par le bruit, se porte vers sa fenêtre. « Es-tu », lui crie Deveroux, « ce scélérat, qui veut » livrer à l'ennemi l'armée de l'empereur, et arracher la couronne à Sa » Majesté? — Meurs! » Wallenstein étend les bras sans proférer un seul mot (9), et tombe, la poitrine percée d'un coup de pertuisane. Il était dans la cinquante-deuxième année de son âge. L'empereur permit à la veuve de Wallenstein de faire enterrer son corps dans la chapelle de Gitschin, bâtie par lui, et lui assigna pour douaire la seigneurie de Neuschloss en Bohême. Il y eut des combats dans ce pays et sur beaucoup d'autres points, entre les partisans de Wallenstein et ceux de l'empereur. Un grand nombre des premiers furent arrêtés; entre autres son fils, et plusieurs furent exécutés. Les désordres qui eurent lieu dans l'armée furent très-difficiles à comprimer; on ne crut pouvoir y parvenir qu'en destituant tous les officiers connus par leur attachement pour Wallenstein, en nommant le roi de Hongrie généralissime, et en donnant aux troupes trois mois de solde. Buttler fut comblé de biens et d'honneurs par Ferdinand, qui récompensa également d'une manière distinguée Deveroux, Leslie et Gordon, et fit toutefois dire trois mille messes pour le repos des ames de Wallenstein et de ses complices. Wallenstein était d'une taille élevée, son front haut, ses cheveux roux (quelques-uns disent noirs), gris sur la fin de sa vie, son regard sévère. Il parlait peu et de la manière la plus concise. Il ne riait jamais: et les plaisirs des sens n'avaient point d'attrait pour lui. Ses rares qualités ressortent de son histoire. Est-il besoin de dire qu'il possédait éminem-

(9) Plusieurs auteurs (entre autres Carve, qui tenait sans doute de Buttler et de Deveroux les détails qu'il rapporte sur ses derniers jours) disent qu'il fit un mouvement des lèvres, mais sans articuler un seul mot.

ment l'art de mener les hommes et de remuer les masses, celui dont le nom seul improvisa deux armées, et qui tint deux fois dans ses mains le sort de l'Allemagne, disons même de l'Europe? Il eût peut-être égalé les premiers héros de l'histoire, si ces qualités n'avaient été ternies par une ambition démesurée, une arrogance sans bornes, et par cet amour de l'argent et du luxe, qui le rendit le fléau de tant de millions d'hommes. Personne ne peut révoquer en doute sa haute capacité militaire. Quelques-unes de ses campagnes se distinguent par une grande activité et de beaux faits d'armes. Aucun de ses rivaux de gloire, Gustave lui-même, ne serait parvenu à créer deux armées avec une telle promptitude: mais aucun d'eux peut-être n'eût commis les fautes qui peuvent lui être reprochées. D'ailleurs, si l'on considère les résultats militaires dans le sens ordinaire et restreint de ce mot, on trouvera qu'il n'égale ni Gustave-Adolphe, qui domine tous les héros de cette époque, ni Tilly, ni même Bernard de Weimar, tel qu'il se montra dans le reste de sa carrière. Nous tenons compte ici des circonstances, dans lesquelles les passions paralysèrent son bras, et où tantôt son inaction, tantôt son indécision furent tout-à-fait inexplicables. D'un côté, la profonde dissimulation d'un homme d'état, d'un autre, la trahison, n'offraient ni à ses amis ni à ses ennemis une solution suffisante de cette espèce de problème. C'est ce qui fit croire qu'il ne jouissait pas complétement de ses facultés mentales, opinion adoptée par quelques écrivains. Elle acquiert un certain poids, quand on voit à quel point il était dominé par la passion de l'astrologie, qui, à cette époque encore, n'eût offert rien d'étonnant dans un homme ordinaire, mais qui, pour un esprit de la trempe de celui de Wallenstein, pouvait être regardée comme un commencement d'aliénation. Cette considération doit rendre très-circonspect, quand il s'agit de prononcer en dernier ressort sur ses projets de trahison, avant son arrivée à Pilsen. Sa défection à cette époque ne peut être justifiée, mais elle s'explique naturellement. Nous ajouterons qu'aucun écrit de sa main, aucun acte juridique ou authentique n'atteste sa culpabilité. Mais nous dirons aussi qu'elle est prouvée moralement de la manière la plus incontestable. Accusé par les catholiques et les protestants, il a été défendu par un très-petit nombre d'écrivains. Le premier est Gualdo Priorato; mais son *Istoria della vita d'Alberto Walstein* (traduite en latin et en allemand) est un panégyrique continuel, où il n'est pas même question des exactions du héros, et qui, contenant beaucoup moins de faits que de réflexions générales, offre une lecture très-fatigante. La *Biographie de Wallenstein*, en allemand, par un général prussien, 1797, est mieux écrite, mais porte également les caractères d'une admiration exclusive. La *Conspiration de Valstein*, par Sarrasin, n'est point achevée; et la partie qui en existe est incomplète. Les *Annales Ferdinandei* de Khevenhiller, le *Theatrum europæum*, les *Annales Boïcæ gentis*, par Adlzreitter, le *Bellum Suecico-Germanicum* de Chemnitz, les *Commentarii de rebus Suecicis*, etc., de Pufendorf, les *Chroniques* de Piasecius (Piasetzky.), etc., et les ouvrages moins volumineux de Charles Carafa, Burgus (Borgo) (*De bello Suecico Commentarii*),

Carve (10) (*Itinerarium*), de Murr (11), etc., sont les ouvrages qui fournissent le plus de renseignements sur la vie de Wallenstein, comme sur la guerre de Trente-Ans en général. Enfin, les *Monumenta historiæ Boemiæ* de Dobner, outre les actes par lesquels l'empereur conféra à Wallenstein quelques-uns de ses titres, contiennent ceux de dix fondations pieuses ou autres, faites par lui. Parmi les auteurs contemporains qui ont parlé de Wallenstein, nous ne devons pas omettre le cardinal de Richelieu, qui, dans le tome VIII de ses *Mémoires*, donne beaucoup de détails sur les dernières circonstances de sa vie et sur son assassinat. Quelques-unes des réflexions du cardinal à ce sujet sont doublement remarquables. « Sa mort est un pro» digieux exemple, ou de la mécon» naissance d'un serviteur, ou de la » cruauté d'un maître; car l'empe» reur durant sa vie, qui a été tra» versée d'accidents mémorables, » n'a trouvé personne dont les ser» vices approchassent de ceux qu'il » lui avait rendus..... Mais, soit » que ou l'empereur ait été un mau» vais maître, ou Walstein infidèle » serviteur, c'est toujours une preu» ve de la misère de cette vie, en la» quelle si un maître a peine de trou» ver à qui il doive se confier entiè» rement, un bon serviteur en a » d'autant davantage de se fier tota» lement en son maître, qu'il a près » de lui mille envieux de sa gloire et » autant d'ennemis qu'il a faits pour » son service, qui par mille flatteries » l'accusent envers lui; que l'esprit » d'un prince est jaloux, méfiant et » crédule, et qu'il a toute puissance » d'exercer impunément sa mauvaise » volonté contre lui..... » Nous rappellerons que ce même Richelieu avait, par l'entremise du P. Joseph, beaucoup contribué, quatre ans auparavant, au renvoi de Wallenstein. De nos jours, Schmidt, catholique, écrivant à Vienne, et Schiller, protestant, ont, l'un dans son *Histoire des Allemands*, et l'autre dans sa *Guerre de Trente-Ans*, parlé de Wallenstein avec une extrême modération; et il a fourni au dernier de ces auteurs le sujet d'une trilogie, qui est un des chefs-d'œuvre de la poésie moderne, et dont M. Benjamin-Constant a donné une imitation (*V.* Schiller). D—u.

WALLER (William), général anglais, descendait de l'ancienne famille des Waller de Spendhurst. Son éducation, commencée aux colléges de Magdelaine et de Hart-Hall à Oxford, fut terminée à Paris. Il se rendit ensuite en Allemagne, où il débuta dans la carrière militaire sous les drapeaux des princes protestants coalisés contre l'empereur, et où sa bravoure et sa capacité lui firent un commencement de réputation. Revenu en Angleterre, il fut décoré du titre de chevalier, et se maria à Jeanne Reynell. Nommé, quelques années après, membre du long parlement par le bourg d'Andover, il se déclara ouvertement contre le parti de la cour, soit que dans la guerre du protestantisme il eût adopté des principes peu favorables à la hiérar-

(10) Carve, irlandais, attaché d'abord aux familles Gordon et Buttler, fut, depuis 1634 jusqu'en 1638, aumônier du régiment de Deveroux. Il donne à ces trois personnages de grands éloges, et ne parle de Buttler qu'avec admiration. Au reste, son *Itinerarium* (il a aussi fait un *Epitome rerum Germanicarum*), écrit en fort mauvais latin, demande à être lu avec précaution. On y trouve, par exemple, que la bataille de Lutzen fut gagnée par les Impériaux.

(11) Principalement l'*Assassinat d'Albert, duc de Friedland* (1806), où l'on trouve plusieurs pièces intéressantes, entre autres la relation de Sesyna, qui, pendant quatre ans (de 1630 à 1634), avait servi d'intermédiaire entre Wallenstein et les Suédois, ainsi que les chefs de l'Union.

chie dans le gouvernement de l'état et de l'Eglise, soit, comme le disent quelques biographes, qu'il crût avoir à venger des injures particulières. Quoi qu'il en soit, lorsque les partisans de la suprématie parlementaire prirent les armes, il se rangea sous les étendards du comte d'Essex, commanda l'expédition dirigée contre Portsmouth; et malgré les efforts du colonel Goring, qui venait de se soumettre au roi, et qui occupait la ville pour lui, il força la garnison à reconnaître l'autorité du parlement. Après ce succès, qui fut aussi prompt que complet, Waller fut chargé de diverses autres expéditions, dont il s'acquitta toujours avec la plus grande intrépidité; et l'on s'habitua à le regarder comme un des personnages les plus importants du parti anti-royal. Mais l'opposition qui se manifestait de jour en jour entre les presbytériens et les indépendants lui devint fatale. Cromwell, coryphée de ceux-ci, s'efforça d'éloigner des affaires un homme à qui plusieurs des chefs de son parti avaient offert le suprême commandement, et dont, malgré ses refus, le mérite effrayait son ambition jalouse. Waller, réduit à résigner la place à laquelle l'avaient élevé ses talents militaires, revint siéger au parlement, où on le regarda comme le chef de l'opposition presbytérienne. Peu après, en effet, les indépendants étant devenus les plus influents, il fut un des onze membres que leur haine accusa de haute-trahison, et il se déroba, par la fuite, à une condamnation. Il revint dans la suite à Londres, et reprit sa place au parlement jusqu'en 1648, époque à laquelle il fut, ainsi que cinquante autres, expulsé de la chambre par la force des armes, et jeté dans une prison, comme suspect d'attachement au gouvernement royal. Impliqué, dix ans après, dans l'insurrection de George Booth, il fut relâché sous caution; et l'année suivante (1659), il fut nommé conseiller-d'état, et rentra, comme un des représentants du comté de Middlesex, au parlement qui s'ouvrit le 25 sept. 1660. Il mourut le 19 sept. 1668, et fut enterré dans la chapelle de Tothill-Street, et non, comme le dit Seward, dans l'église de l'abbaye de Bath, où il n'y avait que sa statue et le tombeau de sa première femme. Une tradition, long-temps vulgaire en Angleterre, rapporte que Jacques II, allant visiter cette abbaye, endommagea le nez de la statue; mais il paraît que cette circonstance n'est qu'une fable. La versatilité de Waller a été, dans sa patrie, le sujet de beaucoup de discussions. On semble aujourd'hui s'accorder à reconnaître que, pénétré des principes de la liberté religieuse et civile, mais fort attaché, dans le fond, à la constitution de son pays, il ne changea jamais d'opinion, et que son adhésion aux premières démarches des parlementaires, comme son opposition aux projets des indépendants, ne furent que les conséquences rigoureuses de ses idées sur le gouvernement. On a de lui: I. *Méditations religieuses sur divers sujets, avec des formules journalières*, Londres, 1680, un volum. in-8°. II. *Apologie* (Vindication) *du caractère et de la conduite du chevalier William Waller, commandant en chef des forces parlementaires dans l'ouest, contenant l'exposition des motifs qui lui ont fait prendre les armes contre le roi Charles Ier., écrite par lui-même*, Londres, 1793, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec autant de force que de simplicité et de candeur, et dont le style,

absolument semblable à celui des historiens du dix-septième siècle, paraît mettre l'authenticité hors de doute, était resté long-temps manuscrit. Sa publication causa une vive sensation en Angleterre, à cause des faits curieux qu'il révèle et des observations originales qu'il contient. P—ot.

WALLER (Edmond), poète anglais, de la même famille que le précédent, naquit le 3 mars 1605, à Colesshill, dans le comté de Hertford. Il était, par sa mère, cousin de Cromwell, et neveu de Hampden. Une telle parenté attirait Waller dans le parti républicain; ses liaisons, ses sentiments le faisaient pencher du côté des royalistes. Riche de son patrimoine, homme aimable, courtisan habile, orateur et poète, rien n'aurait manqué à ses succès, à sa réputation et à son bonheur, s'il eût vécu dans des temps tranquilles; mais, faible par les qualités de l'ame, sans élévation et sans courage, il eut à traverser une époque d'exagération et de fanatisme, féconde, comme toutes celles de ce genre, en vertus sublimes et en vices énergiques. Les avantages de la fortune, comme ceux du talent, le précipitèrent dans des dangers, et l'en sauvèrent. Il servit divers partis, et ne s'attira la confiance d'aucun; il acquit de la célébrité sans gloire, fut recherché sans être aimé, et loué sans être estimé. Son père mourut lorsqu'il était encore enfant, et lui laissa une fortune de trois mille cinq cents livres sterling. Sa mère le fit élever avec beaucoup de soin à Éton; et il termina ses études à Cambridge. Au sortir de cette université, à l'âge de dix-huit ans, d'autres disent même de seize, il fit son début au Parnasse, au parlement et à la cour. Dans un âge si tendre, il se montra, ce qu'il a été depuis, poète moins remarquable par l'invention ou la nouveauté des images que par une pureté, une élégance et une harmonie de style inconnues avant lui. Il déploya les talents d'un orateur facile et disert, qui s'inquiétait plus du succès de ses discours que du triomphe de ses opinions. Enfin, admis dans la familiarité du roi Jacques Ier., il parvint à plaire par les saillies de son esprit, et sut médire sans pitié de ceux qu'il flattait sans pudeur, aussi bien qu'un vieux courtisan. On rapporte que la duchesse de Newcastle lut un jour devant lui des vers qu'elle avait composés sur la mort d'un cerf. Waller dit qu'il donnerait tout ce qu'il avait écrit pour être l'auteur de cette pièce. Comme l'auditoire les trouvait très-médiocres, on tira Waller à part pour le faire expliquer sur le jugement qu'il venait d'en porter. « Mais, répondit-il froidement, sans » doute je donnerais tout pour être » l'auteur de ces vers, car on ne » saurait trop donner pour sauver à » une dame de ce rang et de ce » mérite le ridicule d'en avoir fait » d'aussi mauvais. » Les jouissances de la vanité ne firent point oublier à Waller le soin d'augmenter sa fortune déjà considérable; il épousa une riche héritière de la cité, nommée Mme. Banks, malgré les intrigues puissantes de personnes de la cour, qui voulaient la marier à un autre. Elle mourut en couches; et, après avoir donné deux enfants à Waller, elle le laissa veuf, âgé seulement de vingt-cinq ans. L'amour et peut-être aussi l'ambition lui firent adresser ses vœux à lady Dorothy Sidney, fille aînée du comte de Leicester, et il la chanta dans ses vers, sous le nom de *Sacharissa*,

HIST. D'ANGLETERRE.

WALLER.

Kneller pinx.t Landon direx.t

avec tout l'enthousiasme d'un poète et toute l'exaltation d'un amant. Mais insensible aux charmes de la poésie, Dorothy Sidney se maria, en 1639, avec le comte de Sunderland, et laissa Waller en proie aux tourments de l'amour et de l'orgueil, blessés dans leurs plus chères espérances (1). Pour se distraire de ses peines, il voyagea, et à son retour il donna de nouveaux emplois à sa muse, en courtisant d'autres beautés, dont il a déguisé les véritables noms, sous ceux d'Amoret et de Phillis. Un de ses biographes a eu soin de nous apprendre qu'Amoret était une dame nommée Sophia Murray, et il fait assez entendre qu'il lui serait facile de nous dire aussi le nom de Phillis, s'il ne voulait pas respecter le secret des familles. Si les hommages poétiques de Waller n'obtenaient pas toujours le prix qu'il en espérait, sa réputation était telle, qu'ils n'étaient jamais repoussés, et celles qui n'étaient nullement disposées à céder à ses vœux, acceptaient cependant des louanges dont elles s'enorgueillissaient. Long-temps après la composition de ses premiers vers, le hasard lui fit rencontrer un jour dans une société l'objet de sa première passion et des premières inspirations de sa muse, lady Sunderland, alors veuve et âgée. Elle demanda à Waller quand il lui adresserait des vers comme ceux qu'il avait autrefois faits pour elle : « Lorsque vous redeviendrez aussi jeune » et aussi belle que vous étiez alors, » Madame, » répondit-il. De toutes les femmes que Waller avait célébrées, il n'en épousa aucune, et celle qui devint son épouse fut si peu célèbre, qu'on ignore entièrement l'époque de son mariage et même son nom. Ses biographes la nomment Bresse ou Breaux, sans qu'on puisse déterminer lequel de ces deux noms est le véritable. Ce qui est certain, c'est qu'elle fut très-féconde, puisqu'elle donna à son mari treize enfants, cinq garçons et huit filles. Pendant le long intervalle de l'absence du parlement, Waller vivait avec l'indépendance et la splendeur d'un homme qui jouit d'une grande fortune. Il se trouvait répandu dans la plus haute société et lié avec les personnages les plus honorables et les plus élevés en dignité; mais en qualité de neveu d'Hampden, il était considéré à la cour et par les partisans du pouvoir, comme peu favorable à leur cause. Lorsque le parlement fut convoqué en 1640, Waller, qui en faisait partie, prouva qu'on ne s'était pas trompé sur son compte. Son premier discours fut celui d'une véhémente opposition, et cependant il n'était pas regardé comme un ennemi déclaré du roi, puisque ce fut par lui que le ministère fit appuyer dans la chambre la demande d'un subside pour le paiement des troupes. Il représenta pour la troisième fois le bourg d'Agmondesham dans le long parlement, dont l'ouverture eut lieu le 3 nov. 1640. Waller remplit alors complétement l'attente du parti mécontent, qui crut pouvoir compter sur sa fidélité et son zèle, en lui confiant la poursuite du juge Crawley. Dans cette occasion, où il s'agissait de venger son oncle Hampden d'une sentence illégale et injuste, Waller se surpassa lui-même. Son discours eut un tel succès, qu'on en vendit plus de vingt mille exemplaires en un

(1) On connaît ces vers de Parny, dans la *Journée champêtre* :

Waller soupira pour sa belle
Les sons les plus mélodieux;
Il parlait la langue des Dieux,
Et Sacharissa fut cruelle.

jour. Toutefois en s'attachant au parti patriote, il n'en adopta point toutes les opinions et n'en approuva pas les excès. Dans la grande question de l'abolition de l'épiscopat, il prononça en faveur du maintien de la hiérarchie ecclésiastique un excellent discours que Johnson nous a conservé. Lorsqu'enfin il y eut scission complète entre le roi et la chambre des communes, il se retira d'abord de la chambre, puis y reparut; mais ce fut, dit-on, par permission expresse du roi. Quand le monarque eut levé l'étendard de la guerre, Waller lui envoya une somme considérable, et cependant il continua de siéger dans l'assemblée rebelle. Il s'y expliquait avec une grande indépendance; aussi Clarendon nous apprend que, par cela même, il était utile aux patriotes : car, à ceux qui avaient cessé de siéger dans la chambre, parce que, selon eux, ils n'étaient plus libres d'y développer leurs opinions, on opposait l'exemple de Waller, qui tous les jours parlait contre le sentiment général de la chambre, et même contre les résolutions adoptées par la majorité. On prouvait ainsi à ces fuyards qu'ils se servaient d'un vain prétexte pour déguiser leur défection. Associé d'une part aux actes du parlement rebelle, puisqu'il continuait d'en faire partie, et s'étant cependant concilié par ses discours la bienveillance des royalistes, Waller était comme ces puissances neutres qui, malgré leur peu de forces effectives, acquièrent de l'importance quand les grandes puissances belligérantes, craignant de se mesurer, diffèrent pourtant de se réconcilier. Aussi lorsque le parlement se décida à envoyer des commissaires à Oxford, pour traiter avec le roi, Waller fut un de ceux qu'on s'empressa de choisir; et quand il parut devant le roi, celui-ci lui dit : « Quoique je doive dans » ma faveur, vous n'y êtes pas au » dernier rang, et vous n'occupez pas » la dernière place. » On ignore si c'est le complot que Waller avait déjà formé en faveur de l'autorité royale, qui lui valut ces bienveillantes paroles, ou si c'est l'aimable accueil du roi qui le détermina à se jeter dans son parti. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il chercha peu de temps après avec son beau-frère Tomkins, un des secrétaires du conseil de la reine, à réunir en une seule ligue tous ceux qui étaient décidés à s'opposer aux patriotes, et à les engager à refuser de payer les taxes que le parlement voudrait lever. « Le parti patriote, dit Johnson, annonça la découverte de cette conspiration de manière à frapper les esprits par la terreur. Le 31 mai 1643, jour de jeûne et de solennité religieuse, on était à l'église; on écoutait en silence le sermon; tout-à-coup un messager entre, s'approche de Pym, lui parle à l'oreille; celui-ci en fait autant à celui de ses adhérents qui se trouvait le plus près de lui; un chuchotement se fait entendre dans une grande partie de l'assemblée; et bientôt tous ceux qui l'avaient causé disparaissent avec Pym, et laissent ceux qui restaient dans la solitude et l'étonnement. On apprit ensuite que des soldats avaient été envoyés pour arrêter Tomkins et Waller, et qu'on avait saisi des lettres qui prouvaient que le parlement et la ville devaient être livrés au pouvoir des cavaliers (2). » Waller frap-

(2) Il est évident que M. Walter Scott a puisé, dans cette circonstance de la vie de Waller, l'idée d'une des scènes les plus dramatiques du commencement de son roman intitulé *Le Cavalier*.

pé de crainte par son arrestation, et cédant à une honteuse lâcheté, avoua beaucoup plus qu'on n'aurait pu découvrir; il révéla non-seulement tout ce qu'il avait fait et dit, mais tout ce qu'il avait appris par les autres, de sorte qu'il compromit beaucoup de personnages engagés dans des conspirations plus sérieuses et plus efficaces que la sienne. Par ses honteux aveux, par son feint repentir, par ses flatteries et encore plus par le sacrifice d'une partie de sa fortune, il sauva sa vie, et, après une année d'emprisonnement, il se vit seulement banni d'Angleterre, et se retira en France. Il résida d'abord à Rouen, où était sa fille Marguerite qui devint par la suite son enfant chéri, et lui servit de secrétaire; plus tard il alla se fixer à Paris, où il vécut avec magnificence, recevant beaucoup de monde, et se consolant d'être absent de sa patrie, en faisant des vers, où il manifeste parfois contre les rebelles et les oppresseurs de son pays les sentiments d'un honnête homme. Ce fut alors qu'il connut Saint-Évremond qui était du même âge que lui, comme lui bel-esprit et courtisan, qui depuis, par une singulière destinée, vint, exilé en Angleterre, resserrer les liens d'une amitié qu'il avait formée avec Waller exilé en France. Lorsque Cromwell, après avoir ôté à son roi le trône et la vie, eut mis fin à l'anarchie par le despotisme, Waller, qui, faute de pouvoir toucher ses revenus, avait été obligé de vendre les bijoux de sa femme, sollicita et obtint, par l'entremise du colonel Scroop, son beau-frère, la permission de revenir en Angleterre avec les restes d'une fortune que les événements et les périls de sa vie avaient beaucoup diminuée. Il se retira à Hall-Barn, dans une maison qu'il avait fait construire près de Beaconsfield, où résidait sa mère. Quoique sœur de Hampden et tante de Cromwell, la mère de Waller était fortement attachée au parti du roi, ce qui n'empêchait pas le protecteur de venir la voir, et même d'admettre dans son intimité Waller, dont l'esprit lui plaisait. Le poète se montra reconnaissant de la faveur dont il jouissait auprès de Cromwell, en écrivant, en 1654, son panégyrique, qui est considéré, à juste titre, comme sa meilleure pièce de vers. Il paya au protecteur un nouveau tribut d'éloges dans celle qu'il composa sur sa mort; et néanmoins sa muse, lors de la restauration, retrouva encore sa verve habituelle, pour féliciter Charles II sur son avénement au trône. « Un tel changement de sentiments, dit Johnson, excite le mépris et l'indignation; le poète, qui prostitue ainsi son esprit, peut encore conserver l'éclat du talent, mais il a perdu la dignité de la vertu. » Il est probable que Johnson, lorsqu'il traçait ces sévères paroles, n'avait pas encore fait lui-même céder l'inflexibilité de ses principes jacobites au désir bien naturel d'assurer le repos de sa vieillesse, et qu'il n'avait pas encore accepté une pension d'un ministère de la maison d'Orange, sous la condition d'employer sa plume à le défendre contre les vigoureuses attaques du mystérieux Junius. Contentons-nous de remarquer, pour atténuer les torts de Waller, que dans son Panégyrique de Cromwell, il l'a judicieusement (c'est Johnson lui-même qui fait cette remarque) considéré dans le haut rang où il était placé, sans rappeler comment il s'y était élevé; il n'a loué en lui que le héros qui défendit l'honneur de l'Angleterre, et qui accrut sa gloire et sa

puissance; il a omis sagement tout ce qui a quelque rapport au rebelle et au régicide. C'est aussi Johnson qui avoue que le poème de Waller sur la mort de Cromwell est l'expression d'une sincère admiration. Il n'avait rien à attendre de ceux qui succédaient au protecteur, et du protecteur il n'avait rien reçu si ce n'est son pardon. Nous l'excuserons donc d'avoir chanté tour-à-tour un grand homme, son parent, sur ce qu'il a fait de grand, et d'avoir félicité son roi sur son avénement à un trône qu'il avait cru perdu sans retour. Ce qui dans Waller nous paraît plus blâmable que la versatilité du poète, c'est la fausseté et la servilité du courtisan, s'il est vrai qu'il ait fait à Charles II, au sujet du Panégyrique de Cromwell, la réponse qu'on lui attribue. On assure que le roi lui ayant fait observer que le poème sur son rétablissement était inférieur en mérite à celui qu'il avait composé pour l'usurpateur, « C'est, dit Wal- » ler, sans se troubler, parce que » les poètes réussissent mieux dans » les fictions que dans les réalités. » La cour dissipée et même dissolue de Charles II convenait à l'esprit brillant et à l'humeur enjouée de Waller; il en fut un des principaux ornements : ses bons mots étaient sans cesse cités; on recherchait son approbation; et, quoiqu'il fût de la plus constante sobriété et ne bût que de l'eau, il augmentait la joie des banquets par sa gaîté folâtre et l'intarissable verve de son esprit. Il fut nommé membre de tous les parlements qui s'assemblèrent sous Charles II, et selon le jugement de Burnet, à l'âge de plus de soixante-dix ans, il faisait, comme orateur, les délices de la chambre par ses saillies spirituelles et sa brillante élocution. Il avait obtenu du roi la prévôté du collége d'Éton; mais le chancelier Clarendon, qui ne l'aimait pas, refusa d'apposer les sceaux à l'ordonnance du monarque, disant que cette place ne pouvait être occupée que par un membre du clergé; et Waller n'en fut point investi. La même difficulté s'éleva pour une demande de même nature, qu'il forma après le bannissement du chancelier Clarendon; et, malgré l'absence de ce dernier, cette nouvelle demande n'eut pas un plus heureux résultat que la première. On ne sait pas s'il en fit encore d'autres; ce qui est certain, c'est qu'il continua de faire assidument sa cour, et qu'il n'obtint rien. Lors de l'avénement de Jacques II, en 1685, il fut encore nommé membre du parlement, à l'âge de quatre-vingts ans. Il écrivit dans ce temps-là le morceau intitulé : *Présage de la chute de l'empire ottoman*, et le présenta au nouveau roi le jour de sa naissance. Jacques II l'accueillit avec bienveillance, et Waller continua d'être admis à la cour, comme sous les règnes précédents. Les fautes du monarque n'échappèrent point à la longue expérience du poète homme d'état; il prédit à ses amis : « Que le » roi serait abandonné de tous et » précipité comme une baleine sur » le rivage. » On ignore s'il eut le secret de la trame qui s'ourdissait alors, et qui opéra la révolution de 1688. Il est certain seulement que son fils et l'héritier de son nom se tourna du côté du prince d'Orange. Dans les dernières années de sa vie, Waller se mit à écrire des poésies religieuses, entre autres un poème en six chants, sur l'amour divin, qui prouvent, selon Johnson, que, dans cet âge avancé, il avait conservé toutes ses facultés, et même

tout son talent. Ces derniers vers ne sont pas inférieurs à ceux que sa muse plus profane lui avait inspirés dans sa jeunesse. Johnson infère de ces dernières poésies que l'auteur n'était occupé, sur la fin de sa vie, que des pensées qu'elles expriment. Cependant De Bonrepeaux, qui se trouvait en Angleterre peu de mois avant la mort de Waller, dans une lettre qu'il écrivit à notre La Fontaine, parle du poète anglais comme menant joyeuse vie avec l'épicurien Saint-Évremond, et il assure qu'à 82 ans, il était encore amoureux et poète (3). Il avait en effet composé, à l'âge de soixante-dix ans une pièce de vers charmante, intitulée *le Triple combat*, dont le sujet était l'amour de Charles II pour la belle Mazarin, qui fut sur le point de triompher de l'influence de la favorite, la duchesse de Portsmouth. Dans une lettre que La Fontaine écrivit peu de temps après, à la duchesse de Bouillon, alors à Londres, près de sa sœur, la duchesse de Mazarin, notre fabuliste se flatte de l'espoir de rencontrer Waller dans cette société toute française :

Parmi ceux qu'admet à sa cour,
Celle qui des Anglais embellit le séjour,
Partageant avec vous tout l'empire d'amour,
Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Évremond et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'aduettrait Anacréon chez soi?
Qui bannirait Waller et La Fontaine?
Tous deux sont vieux, Saint-Évremond aussi;
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrène,
Gens moins ridés en leurs vers que ceux-ci?

La Fontaine dit qu'à l'exemple d'Apollonius de Tyane, qui ressuscita une jeune fille, il ressuscitera Anacréon, « et alors, ajoute-t-il, vous » et madame de Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre, M. Waller, » M. de Saint-Évremond, le vieux » grec et moi. Croyez-vous, Madame, qu'on pût trouver quatre poètes mieux assortis? »

Il nous ferait beau voir, parmi de jeunes gens,
Inspirer le plaisir, danser et nous ébattre,
Et de fleurs couronnés, ainsi que le printemps,
Faire trois cents ans à nous quatre.

Mais, lorsque La Fontaine écrivait cette lettre, il ignorait que, quelques jours auparavant, Waller avait terminé sa vie. La lettre du fabuliste, dont nous avons eu l'autographe entre les mains, est du commencement de novembre 1687, et Waller mourut le 21 octobre précédent. Il fut enterré à Beaconsfield, où ses fils lui firent construire un monument. Ce fut Saint-Évremond qui annonça à La Fontaine la mort de Waller, l'exhortant à user en sa faveur de ce don de faire des miracles dont il s'était vanté. « M. Waller dont nous regrettons la perte a poussé la vie et la vigueur de l'esprit jusqu'à quatre-vingt-deux ans;

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triste et malheureux trépas,
Je dirais en pleurant que toute muse est morte,
Si la vôtre ne vivait pas.
O vous, nouvel Orphée! ô vous, de qui la veine
Peut charmer des enfers la noire souveraine.
Et le terrible Dieu qu'on appelle Pluton,
Daignez, tout-puissant La Fontaine,
Rendre Waller au jour au lieu d'Anacréon (4).

Et les vers par lesquels La Fontaine répond à ces vers de Saint-Évremond réfutent encore mieux l'opinion de Johnson.

Les beaux esprits, les sages, les amants,
Sont en débats dans les champs-élysées;
Ils veulent tous en leurs départements
Waller pour hôte, ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit : — J'ai vos raisons pesées;
Cet homme sut en quatre arts exceller :
Amour et vers, sagesse et beau parler.
Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine?
— Sire Pluton, vous voilà bien en peine.
S'il possédait ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter; car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

(3) *Œuvres de La Fontaine*, édit. de Walckenaër, 1823, in-8°., t. VI, p. 525.

(4) *Œuvres de La Fontaine*, t. VI, p. 532.

Cette pièce, composée à la louange de Waller, surpasse, selon nous, par la grâce et le naturel, toutes celles du même genre que l'on trouve dans les œuvres de ce poète anglais. Il est cependant moins apprêté et plus poète que Voiture, auquel Voltaire l'a comparé. Son grand mérite consiste à avoir donné du nombre, de l'harmonie, de l'élégance à la poésie anglaise; et, quoique inférieur à Dryden et à d'autres poètes qui l'ont suivi, il leur a été très-utile. Son recueil, qui est court, est donc intéressant à lire, non-seulement à cause de son mérite intrinsèque, mais sous le rapport de l'histoire de la poésie anglaise. C'est ce qui a sans doute engagé Johnson, dans sa notice sur ce poète, à faire une longue analyse de chacune de ses pièces, quoiqu'elles aient peu d'intérêt aujourd'hui. Ce qui frappe, en effet, un lecteur familiarisé avec la littérature de l'Angleterre et celle de la France, après la lecture des poésies de Waller, c'est l'époque de leur publication. Lorsque l'on pense qu'un intervalle d'un peu plus de vingt ans seulement sépare les derniers poèmes de Spenser et les premiers de Waller, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la langue anglaise, auparavant rude et irrégulière, s'est, durant ce court espace de temps, polie et perfectionnée au point où nous la voyons, et qu'elle a été fixée plus tôt et plus vite que la langue française. Car Waller ne ressemble nullement, sous le rapport du langage pas plus que sous celui du génie, à notre Corneille, dont il fut le contemporain. Ses tournures, ses expressions diffèrent rarement de celles des poètes les plus élégants du siècle suivant. En le lisant on croit lire un disciple de Pope. Moins énergique, moins poète que le maître, il a cependant la même élégance, la même clarté, le même art dans l'arrangement des mots, la même science du rhythme et de l'harmonie. Il serait curieux de rechercher les causes qui ont produit ce rapide développement, comme aussi celles qui, en Angleterre, ont fait remonter le langage vers son premier âge, puisque celui du plus grand poète de notre temps, de lord Byron, ressemble bien plus à celui de Shakspeare, qu'à celui de Waller qui écrivit ses premiers vers moins de dix ans après la mort du grand tragique anglais. La plupart des poésies de Waller sont courtes et ont été inspirées par l'amour, la galanterie ou le desir de célébrer et de flatter les maîtres légitimes ou illégitimes de l'Angleterre. Toutes sont travaillées avec soin, et l'on voit, dit Johnson, qu'il fait toujours de son mieux, quoique le sujet qui l'inspire soit presque toujours frivole et ne mérite pas tant de peine. Il est ingénieux, spirituel, et, sans cesser d'être bon versificateur, souvent gracieux et quelquefois familier, mais sans abandon, et ses plus grands élans d'inspiration poétique semblent n'avoir pas assez de puissance pour lui faire oublier la réserve nécessaire à l'homme d'état, et la dignité des manières qui convient à l'homme de cour. Ses pensées sont nobles sans être grandes, élevées sans profondeur; il y a, en un mot, dans ses légères compositions, trop de bel esprit et trop de vers faibles pour qu'on puisse le classer parmi les grands poètes, mais il est trop souvent poète, pour qu'on le considère simplement comme un bel-esprit. Le *Panégyrique de Cromwell* est traduit en partie en vers français, dans le 3e vol. de la *Poétique anglaise* de M. Hennet. Le por-

trait de Waller, peint par Kneller, a été gravé en 1727 par George Vertue. W—R.

WALLÉRIUS (Jean Gottschalk), professeur de chimie à l'université d'Upsal, naquit le 11 juillet 1709, dans le comté de Necke, près du Sudermannland. Cette contrée, si riche en mines d'argent, de fer et de soufre, détermina de bonne heure sa vocation. Il commença dès l'âge de cinq ans à s'occuper d'histoire naturelle, et surtout de minéralogie. Après avoir fait ses études à Upsal, il fut appelé, en 1732, à l'académie de Lunden, comme adjoint à la faculté de médecine; de là il revint à Upsal, où la faculté le nomma son secrétaire et son archiviste. En 1739, le collége royal de médecine, à Stockholm, le nomma assesseur, et en 1740, Olaüs Rudbeck étant mort, Wallérius eut, avec Nicolas Rosen et le célèbre Linné, l'honneur d'être mis au nombre des trois candidats qui furent proposés au roi pour la chaire d'anatomie et de botanique. Rosen eut la place, et peu de temps après Wallérius fut nommé adjoint à la faculté de médecine, et en 1750 professeur de chimie, de métallurgie et de pharmacie à l'université d'Upsal. Il était membre de l'académie d'histoire naturelle de Vienne, et de l'académie des sciences de Stockholm. En 1766, ayant résigné toutes ses fonctions, pour suivre ses travaux particuliers avec plus de liberté, il reçut du roi la distinction de l'ordre de Wasa. Ce savant laborieux mourut le 16 nov. 1785, considéré comme un des hommes qui, pendant le dernier siècle, ont contribué avec le plus de succès en Suède au développement des lettres et des sciences. Il avait parcouru tout le royaume pour visiter ses mines et recueillir ses productions naturelles. Dans la minéralogie il a introduit une classification qui a été long-temps considérée comme la meilleure qui existât, et qui en effet méritait la préférence sur toutes celles qui l'avaient précédée. Ayant heureusement appliqué la chimie à l'agriculture, il a fait voir comment les principes élémentaires contribuent, chacun pour sa part, au développement du corps végétal; il a indiqué l'influence qu'ont les huiles, les sels, etc., sur les productions naturelles, sur la fertilité ou la stérilité du sol. Ses principaux ouvrages sont: I. *De origine et naturâ nitri*, Upsal, 1749; Goëttingen, 1750. II. *De principiis vegetationis*, Upsal, 1751 et 1752. III. *Observationes mineralogicæ ad plagam occidentalem sinûs Bothnici*; Upsal, 1752; Goëttingen, 1753. IV. *De nexu chemiæ cum utilitate reipublicæ*, Upsal, 1752. V. *De artificiosâ fœcundatione immersivâ seminum vegetabilium*, Upsal, 1752 et 1753. VI. *De origine salium alcalinorum*, Upsal, 1753; Goëttingen, 1754. VII. *Censuræ circa præparationem medicamentorum chemicorum*, Upsal, 1754. VIII. *Defensio contra Salbergium apothecarium in quâ de naturâ nonnullorum salium, imprimis natri et nitri veterum, tractatur*, Stockholm, 1745; Goëttingen, 1747. IX. *Mineralogia systematicè proposita*, Stockholm, 1747 et 1748. Ce traité de minéralogie a été traduit en allemand, par Denso, Berlin, 1750, et en français, par le baron d'Holbach, Paris, 1753, 2 vol. in-8°. Il y en a une deuxième édition, Stockholm, 1750, et une réimpression, Vienne, 1778, 2 vol. in-8°., sous le titre de *Systema mineralogicum*. X. *Hydrologia sys-*

tematicè proposita, Stockholm, 1748 et 1749, également traduit en allemand par Denso, et publié à Berlin, 1751. XI. *Sur les eaux minérales que l'on trouve près d'Upsal*, 1751. XII. *Sermo de origine salium, et causâ cur ferrum frigidum fragile*, Stockholm, 1750 et 1751. XIII. *Litteræ de chemiæ indole ejusdemque genuino usu*, Stockholm, 1751; trad. en all., par Denso, et publié dans les *Mémoires sur l'histoire natur.* XIV. *Urbani Hiærna Acta chemica Holmiensia, annotationibus illustrata*, Stockholm, 1753, 2 vol. in-8°., et Leipzig, 1754. XV. *Commentaria Lipsiensia de rebus medicis*, Leipzig, 1753, 3 vol. XVI. *Chemia physica* (suéd.), Stockholm, 1759 et 1768, 2 vol. in-8°.; (lat.), 1760, 1769; Goëttingen, 1760 et 1762; traduit en allemand par Mangold, Gotha, 1761, in-8°.; nouvelle traduction en allemand, Leipzig, 1775 et 1780, 2 vol. in-8°. XVII. *Elementa metallurgiæ, speciatim chemicæ*; Stockholm, 1778, avec planches; trad. en allem., Leipzig, 1770, in-8°., et Goëttingen, 1770. XVIII. *Systema mineralogicum*, Stockholm, 1772 et 1775, 2 vol. in-8°.; Vienne, 1778, in-8°.; trad. en all., Berlin, 1781 et 1785. XIX. *Brevis introductio in historiam litterariam mineralogicam*, Upsal, 1779, in-8°. XX. *Disputationes physico-chemico-pharmaceutico-mineralogicæ et metallurgicæ*, Upsal, 1781, 2 vol. in-8°. XXI. *Meditationes physico-chemicæ de origine mundi imprimis geocosmi ejusdemque metamorphosi*, Stockholm et Upsal, 1779, in-8°.; traduit en allem., Erfurt, 1782; Goëttingen, 1779 et 1782, et en français, par Dubois, 1781, in-12. XXII. *Disputationum academicarum fasciculi*, Stockholm, 1780 et 1781, 2 vol. in-8°. XXIII. *Éléments d'agriculture physique et chimique, traduits du latin*, Yverdun, 1766, in-8°., et Paris, 1774.

Dans sa minéralogie, Wallérius divise le règne minéral en quatre classes, fondées sur des caractères physiques et apparents, les terres, les pierres, les minérais et les concrétions. Les terres se subdivisent en maigres, en grasses, en minérales et en dures. Dans les premières il comprend l'humus, les terres calcaires, les gypseuses et les magnésiennes; dans les secondes, les argiles et les marnes; les troisièmes sont les ocres; les quatrièmes, les sables, le tripoli, les pouzzolanes. Ses pierres se subdivisent d'après les mêmes principes, et il y forme des genres d'après des caractères encore plus extérieurs; ainsi le marbre, le spath, des différences qu'aujourd'hui on regarde à peine comme des variétés y sont élevées au rang de genres. Il y range les roches composées aussi bien que les pierres simples. Ses minérais comprennent les sels et les métaux et demi-métaux, et dans cette partie il s'est astreint davantage à la composition chimique, attendu que c'est d'après cette composition que les métallurgistes, par la nature même de leur art, ont toujours été obligés de se diriger. Ses concrétions embrassent les stalactites, les produits de la décomposition des animaux et des végétaux, et toutes les pétrifications rangées conformément aux êtres qui leur ont donné origine. On voit que Wallérius était encore bien éloigné du point où ses successeurs ont fait arriver la minéralogie, et que même il ne s'était pas fait d'idée nette de l'objet, ni des limites de cette science. La chimie et la

cristallographie qui en sont les deux colonnes, étaient trop peu avancées de son temps pour qu'il en pût être autrement. Cependant son ouvrage fut utile pour l'époque par l'énumération fort complète des minéraux connus alors, par des descriptions claires de leurs caractères sensibles, et par de bonnes observations sur leurs gisements. Linnæus, son contemporain et son émule, n'était pas plus avancé sur la chimie minérale, et quoiqu'il ait le premier appliqué la cristallographie à la minéralogie, il l'avait fait d'une manière si singulière, qu'il avait détourné les minéralogistes de l'imiter plutôt qu'il ne les y avait encouragés. Romé de l'Isle, dans sa seconde édition, eut le mérite de faire entrevoir une meilleure voie, dans laquelle Haüy a fait ensuite les pas les plus hardis et les plus heureux. En même temps Bergmann, et après lui Klaproth, Vauquelin et d'autres habiles chimistes, jetaient un jour tout nouveau sur l'analyse des substances minérales; et ces deux ordres de travaux ont entièrement changé la face de la science. Le système de Wallérius n'appartient donc plus qu'à l'histoire de la minéralogie, et n'intéresse plus que la curiosité de ceux qui aiment à suivre les progrès de l'esprit humain. On peut en dire autant de son hydrologie, dans laquelle il a classé les eaux ordinaires et les eaux minérales d'après leurs propriétés et les substances qu'elles contiennent, aussi bien du moins qu'il était possible de connaître ces substances à une époque où l'on ignorait même les différents gaz, si importants pour l'analyse des eaux minérales. Valmont de Bomare, dans sa Minéralogie, où il a mis les eaux en tête du règne, n'a guère fait d'ailleurs que traduire ou imiter Wallérius; et les changements qu'il a apportés à sa méthode n'ont pas une grande importance. En géologie, Wallérius admettait dans l'intérieur du globe une chaleur centrale et un énorme réservoir de matières en ébullition; et il s'en servait pour expliquer les déjections des volcans et la chaleur des eaux souterraines. D'ailleurs il cherche, comme tous les anciens géologistes, à faire cadrer bien ou mal son système avec le récit de la création tel qu'on le lit dans le premier chapitre de la Genèse, mais les détails de la composition de la croûte du globe lui étaient trop peu connus pour qu'il pût remplir cette tâche avec succès. Pallas, Saussure et Werner sont les véritables pères de la géologie moderne, et leurs recherches n'ont paru qu'après celles de Wallérius. C—v—r.

WALLIN (George), savant suédois, né en 1686 à Guefle ou Guiawle (*Gevalia*), dans le Nordland, était fils de l'évêque de cette province, qui se fit un devoir de cultiver ses heureuses dispositions (1). Après avoir achevé ses études à l'université d'Upsal avec beaucoup de succès, il parcourut les différentes contrées de l'Europe pour perfectionner ses connaissances. Il arriva vers la fin de 1720 à Paris, et il y passa deux années, recherchant la société des savants, visitant les bibliothèques, les cabinets des curieux, et notant tout ce qu'il y trouvait de remarquable. Il s'en retourna par l'Allemagne, et s'arrêta quelque temps à Wittemberg, où il soutint deux thèses sur des questions théologiques.

(1) George Wallin, père de celui qui fait le sujet de cet article, fut premier prédicateur de la cour et évêque d'Hernoesand; il mourut en 1723, avec la réputation d'un prélat vertueux et très-éclairé.

La nouvelle de la mort de son père hâta son retour en Suède. Attaché d'abord à l'université d'Upsal en qualité de professeur, il fut fait ensuite surintendant ecclésiastique du Gothland, et enfin évêque de Gothenbourg. George Wallin mourut en 1760. On a de lui : I. *De certis precandi formulis, earumque in ecclesiis usu dissertatio*, Upsal, 1710, in-8°. II. *Lutetia Parisiorum erudita sui temporis, hoc est annorum hujus sæculi* 21 *et* 22, Nuremberg, 1722, in-12, volume rare, l'auteur l'ayant fait imprimer à ses frais pour le distribuer en présent à ses amis. On y trouve des détails sur les savants, les bibliothèques et leurs conservateurs, les journaux, et même les imprimeurs et les libraires de Paris. Wallin y témoigne sa reconnaissance à tous ceux dont il avait reçu des secours pour ses recherches littéraires. III. *Historia Josephi ex arabico codice mss. bibl. regiæ Parisiensis, lat. versa, cum animadversionibus*, Leipzig, 1722, in-4°. (2). J.-Alb. Fabricius a recueilli la version de Wallin dans le *Codex pseudepigraphus veteris testamenti*, II, 309-36. IV. *An liceat theologo evangelico peregrinanti pontificiorum sacris interesse?* Wittemberg, 1723, in-4°. Il résout cette question par l'affirmative. V. *De prudentiâ in cautionibus ecclesiasticis adhibendâ*, ibid., 1723, in-4°. VI. *De sanctâ Genovefâ disquisitio historico-critico-theologica*, ibid., 1723, in-4°. Wallin s'y loue beaucoup de l'accueil qu'il avait reçu à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et parle avec éloge de la manière dont le service divin se célébrait dans l'église de cette abbaye ; mais il décrit en protestant zélé les particularités de la vie de cette sainte, et révoque l'authenticité des actes originaux dont se sont appuyés les historiens de la patronne de Paris. L'abbé Cl. du Moulinet des Tuileries a réfuté les assertions de Wallin dans un Mémoire resté manuscrit, que Mercier de Saint-Léger trouve solide et instructif (Voy. *Notice sur Schott*, 98). VII. *Dissertatio historico-litteraria de arte trithemiana scribendi per ignem*, Upsal, 1728, in-4°. Le sujet de cette thèse est fort curieux. VIII. *Nuptiæ arborum Dissert.*, ibid., 1729, in-4°. IX. *Epistola ad J.-Erb. Kappium de jubilæo Augustanæ confessionis anno* 1730, *Upsaliæ celebrato ;* inséré dans *Sammlung theologischer Schriften*, 1745. X. L'*Éloge funèbre* de Sprasvenfeld, l'un des bienfaiteurs de la bibliothèque d'Upsal, Stockholm, 1730, in-4°. XI. *Clavis numophylacii Runici, sive ratio quâ intelligi possit numorum Runicorum scriptura, immò ætas locusque, quibus olim cusi fuerint, si non ubique verissima, admodùm tamen probabilis*, ibid., 1743, in-4°., rare.

W—s.

WALLIS (Jean), célèbre mathématicien anglais, naquit le 23 nov. 1616 à Ashford, où son père était ministre du Saint Évangile. Orphelin à l'âge de six ans, il fut élevé par les soins de sa mère qui le plaça d'abord dans une école d'Ashford. De là il passa au collége de Felsted (comté d'Essex). Il fut ensuite envoyé à l'université de Cambridge, où il acquit la connaissance approfondie des langues grecque et latine, celle de l'hébreu et du français. Doué d'une mémoire prodigieuse, il cultiva avec succès toutes les branches de la philosophie, et s'adonna aux études

(2) On trouve deux lettres de Wallin à Lacroze, sur cet ouvrage, dans le *Thesaur. epistolic. Lacroz.*, tom. 1er.

HIST. D'ANGLETERRE.

Loggan del.t

Landon di[illegible]

théologiques. Il fit aussi des progrès rapides dans les sciences mathématiques ; mais ce fut pour lui une récréation solitaire, plutôt qu'une occupation publique et avouée. Admis dans les ordres ecclésiastiques, il y occupa successivement différentes places. Pendant son séjour à Londres, il se fit remarquer dans une circonstance extraordinaire par un art que plusieurs géomètres ont possédé et perfectionné, celui de découvrir le sens des lettres écrites en chiffres. Une dépêche de ce genre avait été interceptée ; on la communiqua à Wallis qui parvint à la lire avec une facilité surprenante. Ce fut son premier titre à la renommée : mais il en avait acquis d'autres d'un ordre bien supérieur, qui le placèrent au rang des plus illustres mathématiciens de l'Europe. Il se plaisait dans l'étude persévérante des questions de géométrie et de physique les plus difficiles et les plus nouvelles ; et il entretint à ce sujet une correspondance très-étendue avec les plus habiles promoteurs de ces sciences, soit en Angleterre, soit sur le continent. Appelé à Londres à des fonctions ecclésiastiques fort importantes, il se signala par son opposition aux doctrines des indépendants, qui commençaient à prévaloir dans le parlement et l'armée. Ces actes de courage n'empêchèrent pas que le gouvernement ne lui confiât la chaire *Savilienne* de géométrie à l'université d'Oxford. Wallis y donna des preuves éclatantes de ses talents, et mit le sceau à sa réputation. Sa correspondance avec les savants les plus célèbres, ses découvertes importantes et originales dans les théories mathématiques, ses réponses aux questions de Pascal, et à celles qui furent proposées par l'illustre géomètre français Fermat, ont marqué depuis long-temps la place de Wallis dans l'histoire des sciences qui exigent les plus grands efforts de l'esprit humain. Il a étendu, et pour ainsi dire créé de nouveau la doctrine des indivisibles de Cavalieri. Son arithmétique des infinis a précédé, et l'on pourrait dire suggéré les découvertes analytiques de Newton. De tous les précurseurs de ce grand homme, Wallis est celui dont les inventions mathématiques étaient le plus nécessaires au calcul des séries infinies et des fluxions, ou, ce qui est presque la même chose, à l'analyse différentielle de Leibnitz ; mais en rappelant cette origine de la plus féconde découverte des modernes, il faut excepter la géométrie de Descartes, et surtout sa théorie des courbes, sans laquelle il eût été impossible que les sciences mathématiques s'élevassent à l'interprétation des phénomènes naturels. On ne peut trop admirer la sagacité et l'esprit d'invention qui brillent dans les recherches de Wallis ; mais il a inséré dans ses principaux ouvrages des notices sur l'histoire des mathématiques, et il s'en faut beaucoup qu'il mérite à cet égard les mêmes éloges. Son histoire de l'algèbre est très-incomplète ; il paraît avoir ignoré quelques monuments principaux ; et d'autres sont jugés dans ses écrits avec précipitation et partialité. Personne n'a encore porté aussi loin que lui, en Angleterre, le desir d'attribuer les plus heureuses découvertes à ses compatriotes. Il paraît surtout que la gloire de Descartes lui était importune ; et il s'est efforcé de trouver dans les écrits d'Harriot un des principaux théorèmes que les sciences doivent au géomètre français. Harriot avait suivi,

et il a perfectionné en un point fort important, les théories algébriques de François Viète. Mais la découverte de Descartes dérive d'une pensée originale, dont on ne trouve aucun indice dans le livre d'Harriot. Des recherches approfondies ont prouvé, dans ces derniers temps, que ce théorème de Descartes est l'élément le plus important de l'analyse algébrique. Charles II avait été rappelé sur le trône d'Angleterre par une révolution depuis long-temps pressentie. Ce prince voulut donner des témoignages d'une bienveillance spéciale au grand géomètre, quoique les ennemis et les rivaux de Wallis l'accusassent d'avoir servi le gouvernement de Cromwell, et surtout d'avoir interprété les lettres écrites en chiffres par Charles Ier. et ses partisans. Mais le monarque, plus éclairé ou plus généreux, confirma l'illustre mathématicien dans la chaire *Savilienne* de géométrie et dans la place de garde des archives de l'université d'Oxford. Il lui conféra même une nouvelle fonction ecclésiastique. La société royale de Londres ayant été instituée solennellement par des lettres du prince, Wallis fut un des principaux membres de cette association, qui a rendu aux sciences et à l'état des services immortels. Il avait préparé, par ses recherches et ses conférences avec les hommes les plus habiles de l'Angleterre, la création de ce grand établissement; il consacra le reste de sa vie à ses utiles et mémorables travaux. Il paraît que la révolution qui mit la maison de Hanovre sur le trône, à l'exclusion des Stuarts, ne trouva point en lui un adversaire déclaré; car c'est principalement après cette époque qu'il fut employé par le gouvernement, pour interpréter les lettres écrites en chiffres; ce qui, outre plusieurs présents assez considérables, lui valut une pension réversible sur son petit-fils. L'histoire des sciences doit rappeler que Wallis fut un des créateurs d'un art précieux à l'humanité, l'enseignement des sourds et muets. Plusieurs de ces infortunés parvinrent, par ses soins, à comprendre la langue anglaise, à l'écrire, et même à la prononcer assez bien. Il fut porté à cette recherche par un sentiment de bienveillance qui lui était naturel, et dirigé par les études philologiques de sa jeunesse. Wallis mourut à Londres, le 28 octobre 1703, dans sa quatre-vingt-huitième année. La plupart de ses ouvrages avaient été réunis, six ans avant sa mort, par les directeurs de l'imprimerie Oxfordienne, sous ce titre : *Joannis Wallis S. T. D., geometriæ professoris Saviliani in celeberrimâ academiâ Oxoniensi, opera mathematica*, Oxford, 1697-1699, 3 vol. in-fol. On y ajouta dans la suite un quatrième volume contenant ceux de ses écrits qui n'étaient point relatifs aux mathématiques. Les quatre volumes sont dédiés au roi Guillaume III. Parmi les premiers ouvrages, nous distinguerons le traité intitulé : *Mathesis universalis, seu opus arithmeticum philologicè et mathematicè traditum, arithmeticam numerosam et speciosam, aliaque continens*; — *Dissertatio epistolica D. Wallisii ad D. Boyle de fluxu et refluxu maris* (publiée d'abord en 1668); — le Traité qui a pour titre *De motu* (1669), complété en 1671, et donné alors sous le titre de *Mechanica sive de motu tractatus geometricus*; — un Dialogue *De proportionibus* (1663), contre Meibomius, qui avait attaqué la définition donnée par Euclide, dans le cinquième livre

de ses Éléments. Cet écrit est dédié à lord Brouncker; — *Traité des sections coniques*; — *Traité des sections angulaires*; — *Traité historique et pratique de l'algèbre* (publié primitivement en anglais, 1684), depuis son origine jusqu'à l'invention de l'*Arithmétique des infinis*. Il y ajouta dans la suite un supplément, pour arriver jusqu'à la méthode infinitésimale de Leibnitz et au calcul des fluxions de Newton; — *Arithmétique des infinis*; — *Claudii Ptolemæi opus harmonicum*, grec et latin, avec des notes (1680), et le Commentaire de Porphyre sur les Harmoniques; — l'*Arenarius et dimensio circuli* d'Archimède, avec des supplém. et le commentaire d'Eutocius (1673); — un *Fragment de Pappus* (*Pappi libri secundi collectionum mathematicarum hactenus desiderati fragmentum*, publié pour la première fois en 1649); — le *Traité d'Aristarque de Samos, sur la grandeur du soleil et de la lune*. Toutes ces éditions sont bonnes; elles offrent des notes précieuses qui n'ont pu être écrites que par un aussi profond mathématicien (Note sur l'Ode xix du livre II d'Horace). Enfin, à la suite de tous ces ouvrages se trouve une multitude de lettres sur les sujets les plus intéressants et les plus divers. Aux écrits que nous venons d'indiquer, il faut joindre plusieurs ouvrages polémiques contre Hobbes. Le premier, *Elenchus geometriæ Hobbianæ*, fut publié à l'occasion de l'ouvrage *Elementorum philosophiæ sectio prima, de corpore*, où le métaphysicien de Malmesbury voulut traiter la question de la quadrature du cercle. Hobbes traduisit l'*Elenchus* en anglais, et le publia avec une réponse qu'il intitula : *Six leçons aux professeurs de mathématiques d'Oxford*, 1656, in-4°. De là une discussion vive et même injurieuse; elle donna lieu aux ouvrages suivants : — *Correction légitime à M. Hobbes*, etc., 1656, in-8°. de Wallis; — Στιγμαὶ *ou Preuves d'absurdité en géométrie, de grossièretés en fait de langage*, etc., 1657, in-4°.; de Hobbes; — *Hobbiani puncti dispunctio*, 1657, [illegible]allis; — *Examinatio et Emer[illegible]io mathematicorum hodiernorum in sex dialogis*, 1661, de Hobbes; — et *Hobbius Heautontimorumenos*, 1662, in-8°., de Wallis. Ces divers écrits, dans lesquels celui-ci eut toujours une grande supériorité sur son antagoniste très-peu versé dans les sciences mathématiques, n'ont point été réunis dans l'édition complète de ses OEuvres. « Je ne veux pas, disait-il, troubler les cendres des morts, quoique ce soit un devoir de réfuter les sophismes des vivants. » On peut consulter à ce sujet un *Compte rendu* dans l'ouvrage d'Israeli, intitulé : *Querelles des auteurs*. Quant à celles des productions de Wallis qui n'ont aucun rapport avec les mathématiques, nous citerons : — *Institutio logicæ*, ouvrage excellent, dans lequel il s'attache à donner les préceptes nécessaires pour bien conduire les opérations de l'esprit, en évitant la multitude de questions oiseuses de la scolastique; — *Remarques sur les Aphorismes de justification et le covenant de Baxter*. L'auteur même de l'écrit réfuté avoua que cet ouvrage était rempli d'observations judicieuses; — *Grammatica linguæ anglicanæ cum tractatu de loquelâ seu sonorum formatione*; — huit *Lettres* et trois *Sermons* sur la Très-Sainte-Trinité; — huit autres *Sermons*; — traité sur le *Sabbat des Chrétiens*; —

plusieurs *Dissertations* sur Melchisedech, sur Job et sur les titres des Psaumes. F. J.

WALLIS (George-Olivier, comte de), feld-maréchal autrichien, d'une famille irlandaise établie en Allemagne depuis près de deux siècles (1), était fils du général d'artillerie de ce nom, qui mourut devant Maïence le 6 septembre 1689. Le comte Olivier, né en 1671, fut amené fort jeune à la cour de Vienne, où Léopold l'admit au nombre de ses pages. Bientôt il entra au service, se distingua sur les bords du Rhin, en Hongrie, obtint un régiment en 1704, et assista, en 1706, comme colonel, au siége de Turin. Il passa ensuite dans le royaume de Naples, où il s'empara des fortifications de Pescara, et où ses services lui valurent, en 1708, le grade de général-major, et en 1716 le titre de feld-maréchal-lieutenant et de conseiller aulique au ministère de la guerre. Ses exploits en Sicile et la prise de Messine (1719) mirent le sceau à sa réputation et lui attirèrent de nouvelles faveurs. Gouverneur de la ville et de la citadelle de Messine, grand-maître-général de l'artillerie, commandant de toutes les troupes de la Sicile, il ne quitta ce pays qu'en 1733, pour prendre part aux opérations de la guerre sur le Rhin, dans l'Italie septentrionale, et enfin en Hongrie, sous les ordres du grand-duc de Toscane. On sait que cette campagne ne fut signalée que par des revers, et que les Turks enlevèrent à l'empereur les villes d'Orschowa et de Mehadia. Cependant la conduite de Wallis, qui en effet avait montré la plus grande valeur, fut appréciée : loin de lui adresser des reproches ou de lui faire appréhender une disgrâce, on lui donna le commandement de toutes les forces impériales alors rassemblées en Hongrie. Il paraît que l'on attendait de grands résultats de cette campagne, pour laquelle on avait fait d'immenses préparatifs, et accordé de pleins pouvoirs au généralissime. Un corps, commandé par le comte de Neuperg, devait agir dans le Bannat de Témeswar, et occuper les défilés de Méhadia ; et une partie de l'armée était destinée à couvrir la Bosnie, tandis que Wallis lui-même, à la tête des forces principales, devait pénétrer dans la Servie et la soumettre. Effectivement le feld-maréchal, qui dès sa nomination avait formé sous Péterwaradin un camp de cinquante mille hommes, se dirigea, au commencement de juillet, vers Salankemen, passa la Save, et vint camper à Mariva, sous les lignes de Belgrade, au village de Zweybrücke. Le grand-visir venait de se mettre en marche, à la tête de quatre-vingt mille soldats : mais les courses des Russes sur le Dniester l'avaient forcé d'affaiblir considérablement ses forces ; et il n'avait guère que les deux tiers de son armée, quand il envoya un corps d'environ dix mille hommes s'emparer de Groczka. Wallis voulut disputer aux Othomans la possession de ce poste avantageux, et leur présenta la bataille le 21 juillet 1739. Malgré les savantes dispositions du général et la valeur des principaux officiers, il fallut, après une perte considérable, céder à l'ennemi le champ de bataille, et rentrer dans le camp de Zweybrücke. Le 25, les Impériaux repassèrent le Danube, et vinrent asseoir leur camp sur les bords du Temes, tandis que les infidèles lançaient des bombes sur Belgrade, et que le séraskier de Widdin

(1) Un de ses aïeux périt à la bataille de Lutzen.

franchissait aussi le fleuve, pour entrer dans le Bannat de Témeswar. Mais ici les troupes impériales prirent leur revanche, et forcèrent les Turks à rétrograder. Peu après, Wallis tomba malade; et la guerre, qui languissait depuis long-temps, ne consista plus qu'en escarmouches et en marches et contre-marches de peu d'importance. Le siége de Belgrade, seul fait intéressant de cette lutte insignifiante, traînait en longueur; et les assiégés, qui se défendaient avec autant de bonheur que de succès, semblaient devoir rester maîtres de la place. Aussi l'étonnement fut-il universel quand on sut que le feld-maréchal, déjà en pleine convalescence, venait de conclure, par l'entremise du comte de Neuperg et de l'ambassadeur français (le marquis de Villeneuve), une paix qui donnait au grand-seigneur Belgrade Schabacz, la Servie et la Walachie, et ne laissait à l'empereur que Témeswar et son Bannat. Charles VI fut indigné d'un accommodement qu'il regardait comme aussi honteux que préjudiciable à ses intérêts; et non content de désavouer hautement la conduite des deux comtes ses sujets, il ôta au premier le commandement, et lui ordonna de se rendre à Ziget, et d'y rester aux arrêts jusqu'à nouvel ordre. Déjà une commission spéciale avait été nommée pour le juger; et la voix publique s'était déclarée contre lui avec une force qui semblait ordonner sa condamnation, et qui sans doute avait beaucoup influé dans la détermination aussi sévère que subite de l'empereur. Wallis avait à répondre sur douze chefs d'accusation différents. Mais bientôt on put s'apercevoir qu'il avait à la cour de puissants protecteurs. La commission nommée depuis plusieurs mois n'agissait point. Il obtint d'être transféré de Ziget à la forteresse de Spielberg, puis de venir à Vienne même, pour travailler à sa justification. Un mémoire apologétique qu'il présenta au conseil de guerre ne fut suivi ni de discussion ni de jugement. Enfin il devint évident que l'empereur ne voulait ni se rétracter ni flétrir le vieux général par une censure judiciaire de sa conduite, et que tout le bruit que cette affaire avait excité dans le public s'assoupirait insensiblement, quand la mort prématurée de Charles VI accéléra la fin du procès. Marie-Thérèse étant montée sur le trône (1740) songea plus à s'environner des hommes capables de la défendre qu'à poursuivre des vengeances; et Wallis fut honorablement rappelé à la cour. L'impératrice lui confia même le commandement d'un corps d'armée, dans la guerre qui eut lieu bientôt après; et il fit, en Bohême, le siége de Leutmeritz, que défendait le maréchal marquis d'Armentières (1743). La place capitula au bout de quelques jours. Wallis mourut la même année, à sa terre de Neukirchen, dans la soixante-douzième année de son âge. — Wallis (le comte François-Paul), frère du précédent, fit avec distinction plusieurs campagnes en Italie, puis en Hongrie, sous le prince Eugène, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Nommé gouverneur de Belgrade, après la prise de cette ville, en 1718, il y mourut en 1737: — Un autre comte de Wallis, né en 1732, servit également dans les armées autrichiennes dès l'âge de seize ans, fit toutes les campagnes de la guerre de Sept-Ans, fut envoyé contre les Turks, et devint feld-maréchal et

président du conseil de guerre. En 1795, il commanda pendant quelques mois, en Italie, l'armée autrichienne. Rappelé en 1796, il fut privé de tous ses emplois et de la présidence du conseil aulique de la guerre, et mourut à Vienne le 18 décembre 1798. P—ot.

WALLIS (Joseph, comte de), ministre des finances d'Autriche, de la même famille que les précédents, naquit en 1768. Destiné à parcourir la carrière des hauts emplois, il montra de bonne heure beaucoup d'aptitude et d'intelligence pour les affaires. Ce fut sous le ministère du baron de Thugut qu'il fut nommé conseiller intime, gouverneur de Silésie et de Moravie. Le 26 juin 1805, il remplaça le comte de Choteck, comme premier burgrave et président de la régence de Bohême, place qui lui conférait le gouvernement civil de ce royaume. C'était au moment où la troisième coalition contre la France allait se former. Le comte de Wallis fut revêtu de pouvoirs extraordinaires pour la levée et l'armement des milices de la Bohême; mais à la suite de la courte et malheureuse campagne d'Austerlitz, l'empereur François, en le nommant ministre-chef du département de la Bohême, le chargea d'annoncer aux habitants de ce royaume la paix de Presbourg : le comte de Wallis fit à ce sujet une proclamation. Pendant les trois années de paix qui s'écoulèrent, à partir de cette époque, il se fit remarquer par une administration sage et éclairée. En 1809, quand la guerre fut de nouveau résolue, son souverain lui conféra de plus grands pouvoirs. Il fut chargé, en qualité de commissaire-général, non-seulement de mettre en activité le corps d'armée dont l'empereur venait de lui confier le commandement, mais en outre de rassembler les milices qui devaient servir de rempart à la Bohême, devenue, après la bataille de Ratisbonne, le théâtre de la guerre. Le 29 avril, le comte de Wallis annonça par une proclamation que l'archiduc Charles, à la suite d'un combat qui avait duré cinq jours, ayant été obligé de céder à l'immense supériorité de la cavalerie française, tous les Bohémiens étaient appelés sous les drapeaux de la Landwher, pour défendre leurs foyers menacés par le vainqueur. On remarquait dans sa proclamation cette phrase : « Qu'il fallait s'opposer aux » *intentions perfides de l'ennemi.* » Elle ne fut pas relevée dans la réfutation que le *Moniteur*, du 27 mai, donna de ce document ; seulement ce journal fit observer que ce n'était pas à la suite d'un combat qui avait duré cinq jours que l'empereur Napoléon avait défait l'archiduc Charles le 22 avril, mais à la suite d'une *campagne de cinq jours*. Le zèle qu'avait montré le comte de Wallis pour la défense de la monarchie, lui mérita de plus hautes marques de confiance de la part de son souverain. Nommé ministre d'état et des conférences, il fut élevé bientôt après à la dignité de grand-chancelier aulique de Bohême; et enfin, en 1810, à la mort de M. O'donnell, il le remplaça comme président de la chambre des finances, c'est-à-dire comme chef et ministre de ce département. C'était alors une tâche délicate et difficile que celle de gérer les finances du gouvernement autrichien, tombées dans l'état le plus déplorable. La dette, évaluée en 1789 à deux cents millions de florins, s'élevait au-delà de sept cents

millions; il y avait en circulation une masse énorme de papier-monnaie, qui perdait plus des deux tiers de sa valeur nominale. Le comte de Wallis trancha dans le vif. La réduction du papier-monnaie au cinquième fut son ouvrage; ce qui froissa pour le moment toutes les fortunes. Malgré l'ordre et l'économie qu'il apporta dans toutes les branches de son administration, il fut obligé de créer un nouveau papier, après avoir opéré la réduction de l'ancien. Mais la plaie qui rongeait un état appauvri et obéré, à la veille de s'engager dans une guerre encore plus décisive, ne pouvait être guérie par des palliatifs. L'opinion publique ne tenait aucun compte au ministre de ses mesures économiques, de quelques emprunts sagement combinés, et d'un mode d'extinction graduelle du papier-monnaie; en un mot, le public méconnut ses intentions et ses talents. En 1812, le comte de Wallis fut chargé, par un rescrit de l'empereur, de la direction supérieure de l'approvisionnement de la capitale. En 1816, ayant été nommé chef suprême des tribunaux de justice, il abandonna la direction des finances au comte de Stadion. Il avait à peine cinquante ans, et il montrait avec l'amour du travail une grande activité, quand le 19 novembre 1818 il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Son corps fut publiquement exposé, et conduit, après avoir reçu de grands honneurs, à sa terre de Budweitz en Moravie, où il est inhumé. B—p.

WALLIS (John), théologien et naturaliste anglais, né en 1714 à Ireby, en Cumberland, fut élevé à Oxford, et rédigea, tandis qu'il était curé de Simonburn, en Northumberland, une *Histoire du Northumberland*, qui parut en 1769, 2 volumes in-4°. Le premier volume, contenant la description des minéraux, des fossiles, etc., trouvés dans ce pays, est le plus estimé. A d'autres égards, l'ouvrage est moins satisfaisant. L'auteur avait publié précédemment un volume de *Lettres à un élève, sur le point d'entrer dans les saints ordres*. Il desservit successivement deux autres cures, à Haughton et à Billingham, et mourut à Norton le 23 juillet 1793. L.

WALLIS (Samuel), navigateur anglais, fut chargé par son gouvernement de faire des découvertes dans le grand Océan, pour compléter les opérations du commodore Byron, et partit de la rade de Plymouth, le 22 août 1766, sur le *Dolphin* qu'il commandait, ayant sous ses ordres la corvette le *Swallow* et la flûte le *Prince Frédéric*. Arrivé à Madère, il y fit quelques provisions de bouche, et continuant sa route, il se trouva, vers le milieu de novembre, près de la terre Magellanique, et jeta l'ancre au cap *de las Virgenes*. Il reconnut combien on avait exagéré la taille des habitants de ce pays, appelés *Patagons*, et que les relations des premiers navigateurs avaient signalés comme des géants. Quelques-uns de ces sauvages avaient six pieds sept pouces anglais de hauteur (six pieds un pouce de France), mais la plupart n'avaient même pas six pieds. Le 17 déc., Wallis entra dans le détroit de Magellan. Arrivé au port de la Hambre, il dépêcha la flûte le *Prince Frédéric* au port Egmont, dans les îles Falkland. Le *Dolphin* et le *Swallow* continuèrent de parcourir le détroit jusqu'au 11 avril, et pendant ces quatre mois l'équipage fut exposé aux dangers de la tempête et aux rigueurs

d'un froid excessif. Tous les insulaires qu'ils rencontrèrent dans ces stériles contrées leur semblèrent être les plus misérables des hommes : transis de froid, et n'ayant sur les épaules qu'une peau de veau marin, ils exhalaient une odeur infecte. Wallis en fit venir plusieurs à bord de son vaisseau. Ils mangeaient avec avidité tout ce qu'on leur donnait, mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Du reste, ils montrèrent une indifférence stupide pour les objets de curiosité qu'on leur présenta. Les seules choses qui les étonnèrent furent les miroirs et les armes à feu : les premiers excitèrent en eux une surprise mêlée de joie ; les secondes les saisirent d'effroi. « Nous quittâmes, dit Wallis, cette sauvage et inhabitable région, où pendant quatre mois nous fûmes presque sans cesse en danger de faire naufrage, où au milieu de l'été le temps est froid et orageux ; où presque partout les vallées étaient sans verdure et les montagnes sans bois, enfin où la terre qui se présente à la vue ressemble plutôt aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés. » En sortant du détroit, les vaisseaux firent voile à l'ouest ; mais un coup de vent sépara le *Dolphin* du *Swallow* commandé par Carteret (*V.* ce nom). Wallis navigua dans la mer Pacifique sans découvrir de terres jusqu'à son entrée dans le tropique, où il trouva d'abord l'île de la Pentecôte (3 juin 1767), puis celle de la Reine Charlotte, où l'on alla faire de l'eau et prendre des rafraîchissements. Il vit ensuite l'île d'Egmont, celles de Glocester, de Cumberland, de Guillaume-Henri et d'Osnabrugh. Enfin, le 19 juin, il découvrit l'île de Taïti, un an avant que Bougainville (*Voy.* ce nom, V. 296) en eût fait la reconnaissance. Mais il paraît qu'antérieurement à ces deux navigateurs, les Espagnols avaient déjà vu l'île de Taïti, qu'ils appelaient *Sagittaria* (*Voy.* Quiros, XXXVI, 462). En approchant de cette île, surnommée à juste titre la Reine de l'Océan pacifique, les Anglais furent entourés par un grand nombre de pirogues remplies d'insulaires qui ne manifestaient pas des intentions hostiles ; quelques-uns même montèrent à bord du vaisseau. Cependant les premières chaloupes qu'on envoya pour chercher un mouillage furent attaquées. Mais ce fut surtout lorsque les Anglais entrèrent dans la baie de Matavaé, qu'ils éprouvèrent une vive résistance : trois cents pirogues, portant au moins deux mille sauvages, leur lancèrent une grêle de pierres, à laquelle on répondit par une décharge à mitraille qui mit le désordre parmi eux ; mais s'étant ralliés promptement ils revinrent deux fois au combat avec une nouvelle fureur, et ne se retirèrent que lorsqu'un boulet eut atteint la pirogue sur laquelle paraissait leur chef. Alors on effectua le débarquement. Un officier du vaisseau prit possession de l'île au nom du roi d'Angleterre. On fit des invitations amicales aux habitants qui finirent par se lier avec les Anglais et leur apportèrent des provisions. Beaucoup de femmes, qui déjà sur les bords du rivage s'étaient montrées à eux dans les postures les plus lascives, les reçurent avec empressement : quelques objets de quincaillerie, quelques clous même suffisaient pour obtenir leurs faveurs ; et ces circonstances ont valu à Taïti le surnom de *Nouvelle Cythère*. Une chose qui surprit beaucoup les insulaires, ce fut de voir le chirurgien du vaisseau ôter sa perruque ; ils la prenaient pour une partie de son corps,

Obéréa, souveraine de l'île, fit un très-bon accueil aux Anglais; Wallis la pria de venir à bord de son vaisseau, et n'eut qu'à se louer des généreux procédés de cette princesse. Lorsqu'il fut sur le point de son départ, et qu'il se rendit auprès d'elle, accompagné de ses principaux officiers, pour lui faire ses adieux, cette nouvelle Didon témoigna tant de regrets et une si vive douleur, que Wallis en fut attendri jusqu'aux larmes. Il partit le 27 juillet; mais le mauvais état du vaisseau et la rigueur du temps ne lui permettant pas de revenir par le détroit de Magellan, il doubla le cap de Bonne-Espérance, découvrit dans sa route plusieurs îles à l'une desquelles il donna son nom, arriva le 17 septembre à l'île de Tinian, et le 30 novembre à Batavia. Il y trouva des Anglais naufragés qui le prièrent de les ramener en Europe; mais Wallis n'osa pas se charger d'eux, dans la crainte de manquer aux instructions de l'amirauté! Il se mit en mer, s'arrêta à l'île du Prince, prit [illegible] baie de la Table, toucha à Sainte-Hélène, et mouilla sur la rade des Dunes le 19 mai 1768. Le voyage de Wallis a été imprimé en anglais, dans le recueil de Jean Hawkesworth, sous ce titre: *An account of the voyages undertaken by the order of his present majesty for making discoveries in the southern hemisphere, and successively performed by commodore Byron, captain Wallis, captain Carteret, and captain Cooke, in the Dolphin, the Swallow and the Endeavour*, etc., Londres, 1773, 3 vol. in-4°. Suard en a donné une traduction française, assez médiocre, Paris, 1774, 4 volumes in-4°., avec cartes et figures.

D—s—z et P—rt.

WALLIUS ou VANDE-WALLE (Jacques), l'un des meilleurs poètes latins qu'ait produits la société des Jésuites, naquit en 1599 à Courtrai, d'une famille honorable. Ayant embrassé la règle de saint Ignace, à dix-sept ans, il se dévoua d'abord à la chaire, et fut attaché par ses supérieurs aux missions des Pays-Bas. La culture des lettres n'était pour lui qu'un délassement; et malgré les éloges de ses amis, il resta long-temps persuadé que ses vers ne méritaient point de survivre aux circonstances qui les avaient fait naître. Les instances de Sidronius Hosschius, son confrère (1), le décidèrent enfin à laisser paraître le recueil de ses productions. Il en offrit la dédicace au pape Alexandre VII, qui l'en remercia par le don d'une médaille d'or. Les *Poésies* de Wallius, imprimées pour la première fois à Anvers, 1656, in-12, l'ont été depuis un grand nombre de fois (2). Elles sont divisées en neuf livres, deux de pièces sur des sujets héroïques, un de paraphrases d'Horace, trois d'Élégies et trois d'Odes. Les trois livres d'Élégies ont été publiés en 1723, à la suite des Poésies d'Hosschius (*V.* ce nom, XX, 586). « Si, dit Baillet, la réputation était toujours proportionnée au mérite, Wallius devrait en avoir une sans mesure sur le Parnasse latin, et il y serait aussi parfaitement connu que le premier poète de son siècle (*Jugem. des sa-*

(1) Plusieurs pièces de Wallius sont adressées à Sidronius, entre autres la septième élégie du livre 1er., dans laquelle il le nomme *le premier de ses amis* (*Tu mihi primus amor*).

(2) Coupé a donné dans les *Soirées littéraires* (XVII, 16-24) la traduction de quelques fragments des *Poésies* de Wallius. Ce poète, dit-il, en commençant l'article, *ne déshonora point l'ordre des Jésuites*: l'éloge est mince; mais, dans la pensée de Coupé, c'était comme s'il eût dit *fit le plus grand honneur*, etc.

vants, v, 360, éd. in-4°.). » Broukusius (Brockhuisen) nomme Wallius l'astre le plus brillant de la littérature belgique, et le comble d'éloges dans plusieurs de ses *Notes* sur Properce et sur Tibulle. Ces louanges sont exagérées; et l'on ne doit voir dans Wallius qu'un versificateur médiocre, démué de tout ce qui fait le grand poète. Il y a même peu de facilité et de grâce dans ses vers. Aucun biographe n'a donné la date de la mort de Wallius; et c'est par conjecture qu'on la place vers 1680.

W—s.

WALLOT (Jean-Guillaume), né à Pauers dans le Palatinat, en 1743, fit ses premières études à Manheim, et se livra surtout à l'étude des sciences mathématiques qu'il vint continuer en France avec beaucoup d'ardeur. Distingué bientôt par M. Cassini, il fut choisi par ce savant pour l'accompagner dans le voyage fait par ordre du roi, en 1769, afin d'éprouver les montres marines de Leroy, et d'observer les longitudes. Wallot rendit de grands services dans ce voyage; et fut honorablement mentionné dans la relation que l'on en publia, en 1770. Revenu à Paris, il y fut nommé professeur d'astronomie. Il observait depuis quelques années le solstice d'été à la méridienne de Saint-Sulpice, et préparait un Mémoire sur la diminution de l'obliquité qui en résulte, quand la tyrannie de Robespierre l'enveloppa dans ses proscriptions. Traduit au tribunal révolutionnaire comme *ennemi du peuple*, il fut condamné à mort le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), au moment même où le tyran succombait; et il périt la veille du jour où les prisons allaient être ouvertes et les échafauds renversés.

Z.

WALPOLE. Trois frères de ce nom, d'une bonne famille du comté de Norfolk, furent jésuites. L'aîné, *Henri*, après avoir publié la Vie d'Edmond Campian, en vers anglais, et quelques écrits où il exprimait un grand désir du martyre, fut exécuté à York le 17 novembre 1595. — Le second, *Richard*, mort à Valladolid, en 1607, à quarante-deux ans, après avoir professé à Rome, à Valladolid et à Séville, est auteur d'une *Réponse* à l'appel de Matthieu Sutcliff, ministre calviniste, et d'une *courte réfutation* d'un nouvel appel du même ministre. — Le troisième, *Michel*, né en 1570, mort à Séville en 1620, a publié les ouvrages suivants: I. *Traité de la soumission des princes à Dieu et à l'Église*, Saint-Omer, 1608, in-4°. II. *Adresse aux catholiques d'Angleterre*, concernant l'édit du roi Jacques Ier. sur le serment d'allégeance, 1610, in-4°. III. *Traité de l'Antechrist*, contre George Downham, 1613, in-4°. IV. *Traduction en anglais de la Consolation philosophique de Boëce*, Londres, 1609, in-8°. V. La *Vie de saint Ignace*, fondateur des Jésuites, traduite de l'espagnol, Saint-Omer, 1617, 1620, in-12.

T—d.

WALPOLE (le chevalier Robert), ministre célèbre par ses talents et par le système de corruption qu'il mit en pratique pendant le long espace de temps qu'il gouverna l'Angleterre, naquit à Houghton, dans le comté de Norfolk, le 26 août 1676. Il était le troisième fils de Robert Walpole, membre du parlement. Naturellement indolent et ennemi de toute application, il serait resté un sujet médiocre; mais la honte d'être surpassé par ses cama-

HIST. D'ANGLETERRE.

WALPOLE.

Cochin del.t Landon direx.t

rades, les reproches et les encouragements qu'il recevait tour-à-tour de Newborough, son précepteur, et, plus que tout cela peut-être, les conseils de son père, qui s'efforçait de lui inculquer la maxime « qu'un fils cadet ne devait compter que sur lui-même et sur ses talents pour s'avancer dans le monde, » l'emportèrent sur l'inertie naturelle de son caractère. Avant de sortir d'Eton, il avait fait de tels progrès, qu'il passait pour un des écoliers les plus distingués de cette école fameuse. Destiné à parcourir la carrière ecclésiastique, il se livrait à l'étude de la théologie, lorsque la mort de ses deux frères le rendit, en 1698, seul héritier de sa famille. Il fut alors retiré de l'université de Cambridge, où il était entré en sortant d'Eton, et conduit à Houghton, résidence de son père, où il mena la vie d'un gentilhomme campagnard, se livrant pendant le jour aux travaux agricoles et à la chasse, et passant ses soirées au milieu de sa famille et de quelques amis. Ses travaux littéraires furent d'abord momentanément interrompus; et bientôt il les perdit tout-à-fait de vue. Au mois de juillet 1700, il épousa une riche héritière, fille de sir Jean Shorter, lord-maire de Londres. Élu, la même année, membre de la chambre des communes, par Castle-Rising, il y représenta deux fois ce bourg, et se fit remarquer parmi les membres les plus actifs du parti whig. En 1702, il fut nommé à la chambre par le bourg de King's-Lynn, qui lui donna ses suffrages pendant plusieurs sessions consécutives. Choisi, en 1705, par le prince George de Danemark, pour faire partie de son conseil, il devint, en 1708, secrétaire-d'état au département de la guerre, et l'année suivante, trésorier de la marine. Il devait la faveur dont il jouissait à l'amitié que lui portait le duc de Marlborough. La disgrâce de ce grand personnage vint arrêter son avancement. Nommé en 1710 l'un des commissaires dans le procès de Sacheverel, il se prononça avec acharnement contre cet ecclésiastique, et perdit toutes ses places lorsque le ministère whig eut été renvoyé. Non-seulement il n'en occupa plus pendant le règne de la reine Anne, mais à l'instigation du nouveau cabinet, la chambre des communes le traduisit devant elle, sous la double accusation de péculat et de corruption notoire, le chassa de son sein, et l'envoya à la Tour. Quoique le public approuvât en général cette décision, et considérât Walpole comme coupable, on doit convenir, en examinant avec impartialité les charges portées contre lui, que ses anciens collègues le traitèrent avec sévérité, et qu'ils paraissaient le punir moins pour ses fautes que pour l'attachement qu'il avait montré au parti de Marlborough, et afin d'éloigner un homme qu'ils craignaient à cause de son influence dans la chambre. Ainsi les mêmes motifs auxquels il avait dû son élévation furent cause de sa chute. Les Whigs virent en lui une victime et une espèce de martyr de leur parti; le bourg de Lynn le réélut en 1714, et, quoique la chambre eût d'abord déclaré son élection nulle, ses commettants persistèrent dans leur premier choix. Walpole se montra l'ennemi prononcé du ministère tory qui gouverna l'Angleterre pendant les dernières années du règne de la reine Anne. Il se fit remarquer par ses maximes libérales dans les débats qui eurent lieu à l'occasion du pamphlet de

Steele, intitulé *la Crise;* et la part qu'il y prit augmenta encore sa popularité. Le bill du schisme (*schism-bill*) lui fournit une autre occasion de déployer son éloquence, et de se montrer le champion de la liberté civile et religieuse. La révolution politique qui suivit immédiatement la mort de la reine fit triompher le parti whig à la cour et dans les chambres. Walpole avait acquis les bonnes grâces de la maison d'Hanovre, par son zèle pour ses intérêts, qu'il avait manifesté dans plusieurs occasions. On ne fut donc pas surpris, à l'avénement de George Ier., de le voir nommer payeur général de toutes les troupes de terre et de mer et conseiller privé. A l'ouverture du nouveau parlement, un comité secret, dont il était président, fut chargé de faire une enquête sur la conduite du dernier ministère. L'influence que Walpole exerçait sur ses collègues devint fatale aux anciens ministres, qui, sur son rapport, furent mis en accusation et condamnés (*V.* Bolingbroke, Oxford, etc.). Les services éminents que les Whigs prétendirent qu'il avait rendus à la nation et à la couronne, en poursuivant les Torys, auxquels on devait la dernière paix, furent récompensés par la place de premier commissaire de la trésorerie, de chancelier et de sous-trésorier de l'échiquier. En 1716, le mécontentement d'une grande partie de la nation contre les mesures adoptées par les ministres, et la haine que les partisans des Stuarts portaient à la maison d'Hanovre, ayant fait craindre des troubles sérieux (il s'en était déjà manifesté en Écosse), la chambre des communes adopta un bill qui prolongea de quatre années la durée du mandat donné à ses membres, lequel n'était auparavant que pour trois ans. Cette innovation, qui rendait les parlements septennaux, fut diversement jugée; et Walpole, qui avait, disent quelques écrivains, séduit plusieurs membres de la chambre basse, pour qu'ils en fissent la proposition, se défendit toujours d'y avoir coopéré. Il faisait, depuis deux ans, partie du ministère, lorsque la discorde parut s'être glissée dans le cabinet, à l'occasion de l'intérêt de la dette nationale, que Walpole avait résolu de réduire de six à quatre pour cent. Le secrétaire-d'état Stanhope, dont le crédit commençait à éclipser celui de Walpole, manifesta des idées opposées; et la rupture ne tarda pas à éclater. Le roi George acheta du Danemark les duchés de Brême et de Werden, dont le dernier avait été enlevé au roi de Suède; Charles XII, furieux de ce qu'on mettait publiquement à l'enchère ses domaines, conçut un vif ressentiment contre celui qui se présentait pour les acquérir; et il résolut de se venger, en envahissant l'électorat d'Hanovre, et en favorisant les projets du prétendant. Un message fut présenté, à ce sujet, à la chambre des communes, le 4 avril 1717; et Stanhope proposa d'accorder un subside afin de mettre le roi en état de concerter avec les princes et états étrangers les mesures nécessaires pour empêcher que la paix de l'Allemagne ne fût troublée. Un vif débat s'engagea sur cette proposition, représentée par les adversaires de la cour, comme contraire à l'acte d'établissement (1); et l'on remarqua avec étonnement que Walpole, qui dans les occasions importantes

(1) L'acte du parlement, qui appelait la maison d'Hanovre au trône d'Angleterre, portait expressément que l'Angleterre ne serait obligée de fournir ni troupes, ni argent pour la défense ou pour l'augmentation des états héréditaires de cette maison en Allemagne.

influait beaucoup sur les délibérations, garda un profond silence. Quelques membres de l'opposition insinuèrent que la paix de l'empire n'était qu'un prétexte, et que la sécurité des nouvelles acquisitions territoriales était l'objet réel de ce subside, sans précédent; et ils firent observer en même temps que les ministres semblaient divisés sur le point contesté. Walpole se crut alors obligé de dire quelques mots en faveur du subside, qui ne passa qu'à une majorité de quatre voix; et deux jours après, il résigna tous ses emplois. Si la conduite qu'il tint dans cette circonstance eût eu pour unique cause sa désapprobation des mesures dont on poursuivait l'adoption, elle aurait prouvé une ame noble, et l'on devrait lui accorder de justes éloges; mais lorsque l'on considère l'état des partis à cette époque, et que l'on remarque surtout que Walpole parla en faveur de ce même projet, qu'il semblait désapprouver, on ne peut guère attribuer sa retraite à son attachement pour la constitution de son pays. Enfin il est permis de supposer qu'il ne se retira que dans l'espoir de rentrer dans le cabinet avec un pouvoir plus étendu. Le nombre des amis qui abandonnèrent avec lui le ministère prouve que ce ne fut qu'un mouvement de faction. Quoi qu'il en soit, le jour même où il donna sa démission, il présenta à la chambre des communes son fameux bill d'amortissement, comme l'œuvre d'un gentilhomme campagnard, et dit, en plaisantant, qu'il ne serait pas plus mauvais pour avoir deux pères; qu'au surplus son successeur l'amènerait à perfection. Le projet de Walpole avait pour but d'éteindre la dette nationale, qui s'élevait, au 14 mars 1716, à quarante-sept millions trois cent vingt-deux mille deux cents livres sterling (environ un milliard deux cents millions de francs). Il proposait de réduire à cinq l'intérêt de six pour cent, que le gouvernement avait toujours payé, et de rembourser le principal à ceux qui ne voudraient point accepter cette proposition. Quant aux porteurs des annuités affectées sur les fonds publics, pour quatre-vingt-dix-neuf, ou quatre-vingt-neuf ans, on leur proposait des annuités nouvelles à quatre pour cent pour dix-neuf ans, et de nouvelles annuités à cinq pour cent pour dix-sept ans. Quant à ceux qui étaient porteurs d'annuités de trente-trois ans, on leur offrait des annuités à quatre pour cent pour quatorze ans et demi, ou à cinq pour cent pour treize ans et demi. Pour faire face aux remboursements qui pourraient être demandés, le gouvernement devait être autorisé à emprunter les sommes nécessaires, à l'intérêt de cinq pour cent. Dans le cours des débats qui eurent lieu sur ce bill, il s'éleva un violent démêlé entre Walpole et Stanhope. Quelques réflexions amères ayant été dirigées contre le premier, il oublia le calme habituel de son caractère, et répliqua avec beaucoup de chaleur. L'acrimonie des deux côtés produisit des expressions inconvenantes; le secret des conversations particulières fut trahi, et l'on révéla un fait qui, pour l'honneur du pays, aurait dû être tenu caché, « la pratique scandaleuse de vendre les places et les réversions; » ce qui donna occasion à un membre de dire: qu'il était fâché de voir ces *deux grands hommes* s'avilir réciproquement. « A mon avis, ajouta-t-il, je les considère comme d'excellents patriotes et comme les pères de

leur pays ; mais, puisqu'ils nous ont découvert leur nudité, nous devrions, suivant une coutume de l'Orient, la couvrir en leur tournant le dos. » Pendant tout le reste de la session, et pendant la session suivante, Walpole se rangea du parti opposé à la cour ; il attaqua toutes ses mesures, et fit diminuer les subsides, et le nombre des troupes que le ministère demandait. Le discours qu'il prononça pour dévoiler les dangers d'une armée permanente dans un pays libre dura une heure, et l'effet en fut prodigieux. L'ascendant que l'éloquence entraînante de Walpole lui avait donné dans la chambre basse le rendait redoutable à la cour, dont il traversait tous les projets ; aussi chercha-t-elle à le gagner. Il paraîtrait qu'elle n'eut pas à négocier long-temps pour cela ; car dès les premiers mois de 1720, ce patriote si rigide commençait à s'adoucir, et non-seulement il mit un terme à ses attaques, mais il montra parfois la complaisance d'un partisan du ministère. Il obtint bientôt le prix de ce changement, et fut nommé payeur-général des troupes. Plusieurs de ses amis ayant été compris sur les listes de promotion, il ne fut plus dès-lors possible de douter qu'il n'eût abandonné entièrement ses principes populaires. L'année n'était pas encore écoulée, qu'il plaida pour faire obtenir à la couronne le nombre de troupes qu'elle demandait, avec autant de force qu'il en avait mis auparavant à déclamer contre une mesure semblable ; cette versatilité d'opinion parut d'autant plus frappante, qu'à cette dernière époque il n'existait pas même un prétexte plausible pour conserver une armée sur pied. En 1721, Walpole devint premier commissaire de la trésorerie et chancelier de l'échiquier, et lorsque deux ans après (1723) George Ier. partit pour le Hanovre, il fut nommé l'un des lords justiciers pour l'administration du royaume, et seul secrétaire-d'état. Vers cette même époque il reçut une autre marque de la faveur royale ; son fils aîné, qui voyageait à l'étranger, ayant été créé pair sous le titre de baron de Walpole, lui-même fut fait, en 1725, chevalier du Bain, ordre militaire qui depuis long-temps avait perdu son lustre, et que George Ier., si l'on en croit des biographes, aurait rétabli pour son ministre qu'il nomma l'année suivante chevalier de la Jarretière. Les faveurs dont Walpole était comblé excitèrent l'envie, et provoquèrent un examen sévère de son administration. On l'accusa de trahir les intérêts de la nation pour étendre les prérogatives du trône, et de prodiguer les trésors de l'état pour corrompre les membres du parlement : une partie de ces reproches était malheureusement fondée. Mais s'il avait perdu sa popularité, il n'en conservait pas moins les bonnes grâces et la confiance de son souverain qui le soutenait contre la clameur publique. Pendant les fréquents voyages qu'il faisait dans son électorat d'Hanovre, ce prince abandonnait à son ministre toute l'autorité en Angleterre. Celui-ci, en politique habile, prévoyant la fin prochaine de George Ier., se ménagea la protection du prince de Galles, qui le conserva à la tête des affaires lorsqu'il monta sur le trône au mois de juin 1727 (2). Pendant les quinze

(2) Lord Orford dit dans ses *Souvenirs* (*Reminiscences*) qu'il paraîtrait que le roi actuel avait l'intention de choisir un nouveau ministre ; mais

premières années du règne de ce prince (George II), Walpole fit mouvoir à son gré la machine du gouvernement, et, voulant à tout prix conserver le pouvoir, sut mettre à profit, pour y parvenir, la dépravation de ses contemporains et leur cupidité excitée par l'amour du luxe. Enfin, au moyen des places et des pensions qu'il distribuait à propos, il obtint une majorité constante dans les deux chambres. Il faillit néanmoins la perdre en 1738 : la nation désirait la guerre contre l'Espagne ; mais Walpole, qui craignait que la guerre, en lui créant de nouveaux embarras, ne mît en danger son administration, en lui enlevant les ressources du trésor qu'il savait si bien placer pour affermir son crédit, préféra la voie des négociations. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il conseilla une rupture avec l'Espagne; mais alors même la lenteur qu'il apporta dans les armements, le mauvais succès des deux premières campagnes, le poids énorme des taxes excitèrent contre lui la haine du peuple et les murmures de l'opposition. Un des membres de ce parti, nommé Sandy, lui annonça, dans la chambre des communes, qu'il apporterait, un jour qu'il lui désigna, les preuves des différents délits, sur lesquels il se proposait de l'attaquer. Walpole, quoique surpris d'un semblable discours, remercia Sandy, et conserva assez de sang-froid pour discuter avec ses adversaires, pendant le cours de cette séance, un point d'érudition concernant le poète latin Horace. Le jour où l'acte d'accusation fut présenté, Walpole se défendit avec modération ; il eût peut-être succombé, mais par une manœuvre adroite, le parti de la cour prolongea si fort les débats, qu'un grand nombre de membres de l'opposition, fatigués d'une si longue séance, se retirèrent avant la clôture : et la proposition fut rejetée. L'administration de Walpole, auquel on reprochait ouvertement d'aspirer au despotisme, fut aussi violemment critiquée dans la chambre haute. Il triompha de toutes ces attaques ; mais le nombre des adhérents du prince de Galles qui le haïssait, et qui était le chef du parti de l'opposition, s'étant considérablement augmenté, Walpole voulut essayer ses forces dans un débat élevé sur des adresses de remercîment et des élections contestées. N'ayant emporté l'avantage que de quatre voix, il songea dès-lors à se retirer, et résigna toutes ses places en 1742. Son crédit ne parut pas souffrir de cette circonstance, car le roi qui l'aimait et avait en lui une entière confiance le fit entrer à la chambre des pairs, avec le titre de comte d'Orford, et ses amis et partisans conservèrent leurs places. George II lui accorda en outre une pension de quatre mille livres sterling : il se retira à la campagne, où il mourut; en 1745, dans la soixante-onzième année de son âge. Le mérite et le caractère de ce ministre ont eu des panégyristes enthousiastes, et des adversaires non moins ardents. Ces derniers l'ont appelé *le père de la corruption*, ce qui est certainement exagéré, quoiqu'il en ait beaucoup étendu les progrès, et qu'on assure qu'il se vantait souvent de connaître le prix de chaque homme (3). Coxe, qui a donné d'ex-

que la reine, qui avait des talents supérieurs aux siens et qui le gouvernait, quoique en apparence elle parût n'agir que d'après ses inspirations, le détermina à conserver à Walpole le poste qu'il occupait sous le règne précédent.

(3) « Sir Robert Walpole ne dit pas, comme on le lui attribue généralement, *que tous les hommes*

cellents *Mémoires sur la vie et l'administration de Walpole* (4), peint ce ministre sous des couleurs favorables, et le disculpe d'une partie des reproches que lui font la plupart des historiens : ce qu'il y a de certain, c'est que Walpole fut regretté, lorsqu'il eut quitté le timon des affaires, et que l'animadversion publique se tourna contre ses successeurs. Pendant qu'il était encore premier ministre, un homme à projets lui proposa d'imposer des taxes sur les colons américains ; il rejeta cette idée, parce qu'il pensait que, sans payer aucun impôt, les colonies d'Amérique contribuaient puissamment à la fortune publique et particulière de la Grande-Bretagne par le mouvement qu'elles donnaient au commerce de la mère-patrie. D'où l'on peut conclure que si lord North eût partagé cette opinion, la Grande-Bretagne n'eût pas perdu ses colonies, du moins à cette époque. Pour sa conduite privée, Walpole ne mérite, d'après tous les témoignages, que des éloges. Pope l'a célébré dans ses vers. On a de lui : I. *Réponse du souverain à l'adresse du comté de Gloucester.* Par *le Souverain* on entendait Charles, duc de Sommerset, à qui les Whigs avaient donné ce surnom. II. *Réponse à la représentation de la chambre des lords sur l'état de la marine*, 1709. III. *Les Dettes de la nation établies et considérées*, en quatre articles, 1710. Coxe pense que le 2e. et le 4e. ne sont pas de lui. IV. *Explication sur les trente-cinq millions*, 1710. V. *Lettre d'un ministre étranger en Angleterre, à M. Pettecum*, 1710. Coxe doute également que cette Lettre soit de lui, mais il pense qu'il aurait pu y faire une réponse, parce qu'elle était écrite pour défendre les Torys. VI. Quatre *Lettres* à un ami en Écosse, sur l'enquête relative à Sacheverel, faussement attribuée à Maynwaring, dans le *General-Dictionary*. VII. *Histoire succincte du parlement.* C'est le récit de ce qui s'est passé dans une session du parlement sous la reine Anne. VIII. *Examen du projet de la mer du Sud.* IX. *Rapport du comité secret*, 9 juin 1715. X. Pamphlet contre le bill de la pairie, 1719. XI. *Pensée d'un membre de la chambre basse*, relativement au projet de restreindre et de limiter le pouvoir de la couronne pour une création future de pairs, 1719. XII. *Lettre particulière du général Churchill, après la retraite de lord Oxford.* Quelques personnes la considérèrent comme une preuve de l'amour de ce dernier pour la retraite et de son mépris des grandeurs ; on pourrait, en la lisant, penser à-peu-près le contraire. D-z-s.

WALPOLE (Horace, Lord), frère du précédent, né en 1678, entra de bonne heure dans la carrière des affaires publiques. En 1706, il accompagna le général Stanhope à Barcelone, comme secrétaire particulier, et l'année suivante il fut nommé secrétaire de Henri Boyle, alors chancelier de l'échiquier. En 1709, il était secrétaire de l'ambassade d'Angleterre auprès de l'empereur d'Allemagne, et il assista en cette qualité au congrès de Gertruydenberg. Sir Robert, son frère, ayant été nommé premier lord de la trésorerie, il devint

avaient leur prix ; mais il dit, en parlant d'une certaine classe d'hommes, *que tous ces hommes avaient leur prix*, et l'événement justifia son assertion. » Coxe's Memoirs, p. 737.

(4) *Memoirs of the life and administration of sir Robert Walpole, Earl of Orford. With original correspondence and authentic papers, never before published*, 1798, 3 vol. in-4°.

secrétaire de ce département. En 1716 il fut envoyé extraordinairement à la Haye, et en 1717 il obtint le poste d'inspecteur et auditeur général de tous les revenus de S. M. en Amérique. En 1720, il fut nommé secrétaire du duc de Grafton, lord-lieutenant en Irlande, et en 1723 il commença son ambassade à Paris, où il résida jusqu'en 1727. En 1730, il fut fait trésorier de la maison de S. M., et trois ans après il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire auprès des États-Généraux. En 1741, il fut nommé receveur de l'échiquier, et en 1746 créé pair d'Angleterre, sous le titre de lord Walpole de Wolferton. Il mourut le 5 février 1757. Les Mémoires de Coxe ont placé lord Walpole plus haut dans l'opinion qu'il n'y était avant leur publication ; et il paraît que personne ne fut plus que lui au courant des secrets du ministère ; mais comme il partagea les reproches qu'on fit à son frère, il a de même été présenté sous un jour peu favorable et très-faux par ces historiens compilateurs qui puisent tous leurs renseignements dans les pamphlets de parti. Lord Hardwicke a dit de lui « qu'il négociait avec autant de fermeté que d'adresse, et qu'avec cet amour de la paix qui était dans le système de son frère, il ne perdit jamais de vue le grand objet de conserver les sources de la puissance et de la richesse nationales. Il défendit et contribua à étendre les intérêts commerciaux et politiques de son pays, et c'est avec justice qu'il fut élevé à la pairie. » Th. Coxe ajoute que sa conduite morale fut irréprochable, qu'il fut sincère dans son attachement à la religion dont il remplissait exactement les devoirs, et que son intégrité et son amour de la vérité ne peuvent pas être mis en question, soit qu'on le considère comme homme public ou comme particulier. On lui doit plusieurs écrits politiques, très-bien raisonnés, mais d'un mauvais style, dit son neveu, quoique supérieur à celui de ses Discours. Parmi ceux-ci nous citerons : I. *Affaire des troupes hessoises à la solde de la Grande-Bretagne*, Londres, 1730. II. *L'intérêt de la Grande-Bretagne défendu avec constance, en réponse à un pamphlet intitulé* : « L'affaire des troupes hanovriennes, impartialement et librement examinée, Paris, 1743. » Ce dernier écrit était l'ouvrage de lord Chesterfield et de M. Waller. III. *Lettre à un patriote distingué et orateur célèbre, sur la publication de son fameux Discours sur la pétition de Seaford, dans les Magasins* (journaux), 1748. IV. *Plaintes des manufacturiers sur les abus en marquant le bétail*, 1752. V. *Réponse à la dernière partie des Lettres de lord Bolingbroke sur l'étude de l'histoire*, 1763. On attribue d'autres pamphlets à lord Walpole; mais il est douteux qu'ils soient de lui. D—z—s.

WALPOLE (Horace) était le troisième et le plus jeune des fils du premier comte d'Orford, par sa première femme Catherine Shorter. Il naquit en 1717, suivant Walter Scott, ou en 1718, suivant Chalmers, et commença son éducation à Éton. Ce fut dans cette école qu'il se lia d'amitié avec le célèbre poète Gray. Leur mutuel attachement se fortifia encore à Cambridge, où ils se rendirent ensuite tous les deux pour terminer leurs études. Walpole quitta l'université sans prendre aucun degré, selon la coutume suivie à cette époque par les jeunes gens qui appartenaient à des familles distinguées.

Pendant son séjour à Cambridge, Walpole composa une pièce de vers en l'honneur de Henri VI, fondateur du *Collége du Roi*, où il était placé. Ces vers portent la date du 2 février 1738; et sont probablement la première production de sa verve. La même année il fut nommé inspecteur-général des exportations, place qu'il échangea bientôt pour trois *sinécures* que son père lui fit donner, et qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Se croyant trop jeune pour figurer avec avantage dans les débats du parlement, il détermina sa famille à lui permettre de voyager dans les pays étrangers, où Gray consentit à l'accompagner. Ils quittèrent l'Angleterre le 29 mars 1739, parcoururent la France et l'Italie, et s'arrêtèrent plusieurs mois à Florence. Au mois de juillet 1741, quelque mésintelligence survint entre les deux amis, qui se séparèrent à Reggio, et continuèrent leur voyage chacun d'un côté différent. Les causes de cette querelle, dont il est parlé à l'article Gray (*V.* XVIII, 362), ne sont pas bien connues. Sir Walter Scott paraît croire que la vivacité et les manières aristocratiques de Walpole ne s'accordèrent pas avec les opinions et les habitudes de l'homme de lettres. Quoi qu'il en soit, le premier eut dans la suite la générosité ou la bonne foi de convenir que c'était lui qui avait le plus de torts; et il avoua à Mason que plus d'attention et de déférence de sa part pour un ancien ami, dont l'esprit et la prudence étaient infiniment supérieurs, eussent prévenu une rupture qui fut pénible pour tous les deux, et causa beaucoup de regrets à celui qui survécut à l'autre. On dit qu'une réconciliation eût lieu par l'intermédiaire d'une amie commune; mais l'intimité qui avait régné entre eux ne paraît pas avoir été jamais complétement rétablie; et ce qui porterait à le croire, c'est que le nom de Walpole ne se trouve même pas cité dans le testament de Gray. Ce poète avait cependant des obligations à Walpole, qui fut le premier auquel il donna communication de sa fameuse élégie; *le Cimetière de campagne;* ce fut également Walpole qui fit d'abord connaître cette production remarquable à plusieurs personnes de distinction, et qui plus tard (1758) chargea Bentley d'orner de magnifiques gravures une édition des OEuvres de son ami, qu'il fit imprimer à ses propres presses de Strawberry-Hill. A son retour en Angleterre, Walpole fut nommé membre du parlement qui se réunit au mois de juin 1741. Les devoirs parlementaires convenaient peu à son caractère; aussi prit-il rarement la parole; mais il prouva dans cette session que son silence ne devait pas être attribué à son défaut de moyens. Une motion ayant été présentée pour faire une enquête sur la conduite de sir Robert Walpole, pendant les dix années précédentes, il s'opposa à cette proposition dans un discours assez long et plein d'énergie, qui fit honneur à sa piété filiale. En 1744, il représenta au parlement le bourg de Castle-Rising, et en 1754 et 1761, celui de Kings-Lynn. En 1749, il avait failli être assassiné par un voleur, et il raconta lui-même cette aventure dans une feuille périodique très-répandue, intitulée *le Monde*, dont Moore était l'éditeur, et à laquelle il fournit plusieurs articles (1).

(1) Les différents morceaux qu'Horace Walpole a fournis au *World* ont été reimprimés dans la collection de ses OEuvres. M. Monod a traduit ce recueil en français sous ce titre : *Le Monde*, où

HIST. D'ANGLETERRE.

H. WALPOLE.

Lawrence Pin.t

Mr. Sayer sc.

Nous citerons entre autres celui qui a pour titre *le Monde extraordinaire* (*the World extraordinary*), où il a tracé le caractère de Henri Fox, depuis lord Holland, à cette époque secrétaire d'état de la guerre. Après avoir inséré quelques morceaux de poésie dans la collection de Dodsley et son *Jeu d'esprit* dans le *Muséum*, Walpole publia, en 1752, son premier ouvrage vraiment remarquable, l'*Ædes Walpoliana*, ou la description du magnifique palais que son père possédait à Houghton dans le Norfolk. Il décrivit en même temps la belle collection de peintures que ce palais renfermait, et dont les embarras pécuniaires du comte d'Orford, son neveu, l'obligèrent, plus tard, à se défaire en faveur de l'impératrice de Russie. Il est assez singulier qu'Horace Walpole, malgré sa partialité de famille, et son goût naturel pour les beaux-arts, paraisse trouver qu'on a donné à cette collection une évaluation trop élevée; c'est ce qui résulte cependant d'une de ses lettres déposée au Muséum britannique. Quoiqu'il aimât la vie de grand seigneur, et qu'il ne fût pas ennemi des plaisirs de la société, il n'en cultivait pas moins la littérature avec zèle. En 1757, il publia une *Lettre* de *Xo-Ho philosophe chinois à Londres, à son ami Lieu-Chi à Pekin.* Chalmers trouve que cette production, consacrée à l'examen des affaires politiques du temps, est aussi remarquable par l'esprit que par l'élégance; elle eut tant de succès, qu'on en fit cinq éditions en quinze jours. Cette même année Walpole établit à Strawberry-Hill une presse où il fit imprimer la plupart de ses ouvrages, ainsi que ceux de quelques auteurs qu'il affectionnait. Nous citerons parmi ces derniers, les Odes de Gray, la traduction d'une partie des Œuvres de Hentzner, l'ouvrage de lord Withworth sur la Russie, la Vie de lord Herbert de Cherbury, etc. En limitant à un petit nombre les copies de chaque ouvrage imprimé à Strawberry-Hill, il excita le désir de se les procurer, et donna ainsi aux productions de sa presse une espèce de réputation à laquelle on n'était pas habitué, et ce succès flatta son amour-propre. Au mois de septembre 1765, Walpole se rendit à Paris, où il rencontra la marquise du Deffant qui, malgré sa cécité et son âge de soixante-dix ans, se prit pour lui d'une amitié qui avait tous les caractères et toutes les bizarreries de l'amour le plus violent. « L'attachement, ou plutôt l'idolâtrie d'une femme aussi célèbre le flattait beaucoup, dit l'auteur d'une Notice sur Mme. du Deffant, placée en tête de ses Œuvres. Son charmant babil l'amusait, peut-être même ne lui était pas indifférent sous le rapport politique, car Walpole ne cessait de demander des nouvelles, et Mme. du Deffant ne cessait de se plaindre d'être obligée d'écrire une gazette. » L'auteur de la même Notice pense que Walpole n'avait aucune affection réelle pour sa vieille correspondante. Redoutant le ridicule par-dessus tout, et craignant que les lettres passionnées de son amie ne fussent ouvertes à la poste, et ne le rendissent la fable de Versailles et de Londres, il lui adressait souvent des reproches exprimés de la manière la plus dure (2).

on voit un *portrait naïf des mœurs de ce siècle*, Paris. 1758. 3 vol. in-12.

(2) Il lui disait dans une de ses lettres qu'il ne voulait pas à cinquante ans être le héros d'un roman dont l'héroïne en avait soixante-dix.

Cependant au milieu de toutes ses brusqueries parfois assez grossières, on voit qu'il était sincèrement attaché à Mme. du Deffant. Il en donna une preuve assez frappante lorsque la pension de six mille francs, que cette dame recevait de la cour, fut réduite de moitié par l'abbé Terray, en lui demandant, *comme une grâce et à genoux*, ce sont ses expressions, de permettre qu'il lui offrît la portion de sa pension qui lui était enlevée (3). Cette liaison dura près de dix-neuf ans, et fut un mélange continuel de plaintes et de duretés d'une part, d'amour et de soumission de l'autre. Tous deux, quoique amis en apparence de Voltaire, et en correspondance assez suivie avec ce patriarche de la philosophie, détestaient et surtout méprisaient les philosophes de leur temps, dont ils croyaient avoir dévoilé l'orgueil et les projets. Leurs ridicules étaient le sujet continuel des sarcasmes amers de Walpole. Mme. du Deffant lui légua en mourant (1780) son chien et ses manuscrits. A l'occasion de la fameuse querelle qui eut lieu, en 1766, entre David Hume et Jean-Jacques Rousseau, Walpole publia une lettre que le roi de Prusse était censé écrire à l'atrabilaire Genevois : elle fut tirée à un grand nombre d'exemplaires, et ne contribua pas peu à augmenter l'irritation des esprits. Quel qu'ait été le but de l'auteur de cette publication, en supposant toutefois qu'il en ait eu un, on ne peut que le blâmer du moyen qu'il employa pour l'atteindre. Résolu de se retirer complétement des affaires publiques avant la dissolution du parlement, Walpole écrivit, en 1768, au maire de Lynn une lettre fort remarquable, pour lui faire connaître qu'il renonçait à l'honneur de représenter plus long-temps ses administrés. Ce fut la même année qu'il fit imprimer ses *Doutes historiques sur la Vie et le règne de Richard III*, pour justifier ce monarque des reproches que lui font la plupart des historiens ; mais cette défense n'obtint pas l'approbation des savants ; elle éprouva beaucoup de critiques, et fut généralement considérée comme plus ingénieuse que solide. Frédéric Guy Dickens en publia une réfutation, et la preuve que Walpole avait prétendu tirer d'un monument authentique du sacre de Richard III fut contestée par le docteur Milles, et par Masters dans une brochure lue à la société des antiquaires. On remarqua, à cette occasion, que malgré l'extrême humilité que Walpole affectait comme auteur, et la docilité qu'il prétendait avoir pour l'opinion des autres, il ne pouvait supporter la moindre contradiction ; car à peine ces deux critiques eurent-elles paru, qu'il fit rayer son nom de la liste des antiquaires. Ce fut vers la même époque qu'eurent lieu ses discussions avec Chatterton, dont la fin déplorable, en excitant la compassion du public, attira à Walpole des reproches dont sir Walter Scott a pris soin de le justifier dans sa *Biographie des romanciers célèbres*. Suivant cet écrivain, « ce malheureux enfant du génie (Chatterton) avait voulu en imposer à Walpole, en lui envoyant comme anciennes quelques stances très-médiocres, et une prétendue liste de peintres, ce qui était une imposture grossière. Le seul tort de Walpole fut de ne pas se

(3) « Laissez-moi, lui écrivait-il, goûter la joie » la plus pure, de vous avoir mise à votre aise, et » que cette joie soit un secret profond entre nous » deux. »

déclarer le patron d'un jeune écrivain qui ne s'était fait connaître de lui que par des mensonges maladroits. Ce n'est pas à Walpole, mais au public, qu'il faut reprocher le sort de Chatterton, si, deux ans après avoir échoué auprès du seigneur de Strawberry, ce poète a montré d'une manière éclatante les talents dont la nature l'avait doué; Walpole n'est pas plus blâmable que le public de n'avoir pas prévenu la catastrophe de sa mort » (*Voy.* CHATTERTON). En 1768, Walpole fit imprimer cinquante exemplaires de sa *Mère mystérieuse*, que, suivant son habitude, il distribua à ses amis, en leur recommandant le secret. L'histoire atroce sur laquelle son poème est fondé, et qu'il annonçait avoir entendu raconter dans sa jeunesse, est censée être arrivée dans le temps de l'archevêque Tillotson; mais il découvrit bientôt que ce sujet avait été traité par Hall, et mis deux fois sur la scène, quelque hideuse que fût une semblable représentation. Walpole reconnaissait lui-même ce vice capital; mais il pensait que la terreur et la pitié, ces deux grands mobiles de la tragédie, rendaient ce sujet éminemment dramatique. Cette tragédie resta quelque temps ignorée du public; mais, en 1783, une personne qui en possédait une copie en donna quelques extraits à Woodfall qui les publia dans le *Public Advertiser*. Il est curieux de lire une lettre que Walpole lui écrivit à ce sujet, pour le prier de ne plus parler de sa pièce, et pour lui demander la suppression de tous les fragments qui pourraient tomber entre ses mains; surtout lorsqu'on voit que dans le même temps il faisait imprimer lui-même sa tragédie dans le premier volume de ses OEuvres, commencé plusieurs années auparavant, et destiné à être vendu. Il n'arriva rien de remarquable à Walpole jusqu'en 1791, si ce n'est la mort de son neveu dont il fut l'héritier. Cette augmentation d'honneurs et de fortune n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. Il ne prit pas le titre de comte d'Orford, ne siégea pas une seule fois à la chambre haute, ne s'y fit même pas reconnaître, continuant de passer son temps avec ses amis, et de s'occuper de littérature. La goutte qui le tourmentait depuis long-temps ne l'empêchait pas de se livrer à ses études favorites, et il conserva presque toutes ses facultés jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 2 mars 1797. Il légua sa belle résidence de Strawberry-Hill à Mme. Anne Damer, avec deux mille livres sterling pour la tenir en bon état, et sous la condition qu'elle y résiderait, et qu'elle ne pourrait en disposer qu'en faveur de la comtesse de Waldegrave, à laquelle cette propriété était substituée (4). Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on doit à Horace Walpole: I. *Anecdotes de la peinture en Angleterre*, imprimées d'abord, en 1761, à Strawberry-Hill, 2 vol. Il les avait compilées dans les papiers de George Vertue, achetés à la vente qui eut lieu après la mort de cet antiquaire.

(4) On ne conçoit pas trop comment Horace Walpole put léguer une propriété substituée: c'est cependant ce que rapportent les écrivains anglais. La meilleure description qui ait été faite de Strawberry-Hill et des objets précieux qu'il contenait se trouve dans les *Environs de Londres* de M. Lysons. H. Walpole avait fait lui-même un catalogue raisonné de tout ce que renfermait sa magnifique résidence, et il l'y a fait imprimer. Ce catalogue fait partie de ses œuvres. Il avait consacré une partie de sa fortune à l'embellissement de Strawberry-Hill, qui a été long-temps considéré comme une des curiosités des environs de la métropole: on y voyait réunies des collections de tableaux, de gravures et d'ouvrages imprimés, choisis avec beaucoup de goût.

En 1763, il en fit paraître un troisième volume, auquel il ajouta le Catalogue des graveurs; et en 1771 il le compléta par un quatrième volume contenant l'*Histoire du goût moderne en jardinage*. II. *Contre-adresse au public sur le dernier renvoi d'un officier-général*, 1764, in-8°.; Walpole défend dans ce pamphlet le général Conway, son ami, qui parvint depuis au grade de maréchal, et qui avait été renvoyé de l'armée pour avoir voté au parlement dans un sens opposé au ministère. III. Le *Château d'Otrante*, roman publié en 1764 comme une traduction, faite par William Marshal, de l'italien d'Onuphrio Muralto, sorte d'anagramme ou de traduction du nom de Walpole (5). Il en parut néanmoins, la même année, une seconde édition, avec les initiales du nom du véritable auteur (Horace Walpole). Ce roman a été traduit en français par Eidous. IV. *Histoire des géants dernièrement découverts*, dans une lettre adressée à un ami à la campagne, 1766; traduite en français par le chevalier de Redmont, sous le titre d'*Histoire des Patagons* (*Voyez* Samuel Wallis). V. *Dénonciation d'une imposture récente*, etc., pour réfuter le *Testament du chevalier Robert Walpole*, pièce forgée, dit-on, à Paris, par Maubert Gouvest. Cette défense se trouve dans le second volume des OEuvres in-4°. H. Walpole fut alternativement poète, historien, homme d'état, romancier et auteur dramatique. Il avait préparé une édition complète de ses OEuvres, dont l'impression fut commencée, dès 1768, à Strawberry-Hill, où deux volumes furent imprimés. Elle ne fut terminée et livrée au public qu'en 1798, un an après la mort de l'auteur; et elle eut un débit très-rapide. Comme poète, Walpole n'occupe qu'un rang secondaire dans la littérature anglaise. Ses vers ressemblent à sa prose : ils frappent de temps en temps par les traits qui y brillent et par le tour épigrammatique qu'il sait leur donner. Sa *Mère mystérieuse*, que sir Walter Scott appelle un drame terrible, mais dégoûtant, a reçu les éloges de quelques écrivains anglais, qui conviennent cependant que le sujet n'était pas heureux. Suivant eux, le style de ce drame est nerveux, simple et pathétique; les incidents en sont bien choisis, la narration bien conduite, les caractères soutenus. Voici le jugement qu'Horace Walpole porte lui-même de ce drame, dans une lettre qu'il écrivit à Mme. du Deffant, en 1768, et où il le comparait à l'*Honnête criminel* : « Ma tragédie a de bien plus grands défauts; » mais au moins elle ne ressemble » pas au ton compassé et réglé du » siècle..... Elle ne vous plairait pas » assurément : il n'y a pas de beaux » sentiments; il n'y a pas de passion » sans enveloppe : des crimes, des » repentirs et des horreurs. Il y a des » hardiesses qui sont à moi, et des » scènes très-faibles et très-longues, » qui sont à moi aussi; du gothique, » que ne comporterait pas votre théâtre, et des allusions qui devraient » faire grand effet, et qui peut-être, » n'en feraient aucun. Je crois qu'il » y a beaucoup plus de mauvais que » de bon; et je sais surement que de- » puis le premier acte jusqu'à la der- » nière scène, l'intérêt languit au » lieu d'augmenter. Peut-il y avoir un » plus grand défaut? » Son *Château d'Otrante* est le seul ouvrage en pro-

(5) *Wall*, *mur*, muro; *pole*, perche, quelque chose de haut, *alto*.

se qui montre de l'imagination. Il a eu plusieurs éditions; et il est devenu encore plus populaire depuis que le capitaine Jephson l'a mis sur la scène (6). Sir Walter Scott, qui a donné l'analyse de ce roman, avoue que l'on peut reprocher à l'auteur quelques anachronismes, et d'avoir eu trop souvent recours à des moyens surnaturels; mais qu'on ne peut lui contester le mérite de l'originalité et de l'invention, un style pur et précis, l'heureuse influence d'une alliance surnaturelle avec des intérêts purement humains, l'art de reproduire le langage et les mœurs de la féodalité, par des caractères fortement dessinés et bien développés; enfin cette unité d'action qui amène des scènes touchantes et imposantes tour-à-tour. Walpole écrivait à Mme. du Deffant, en parlant du *Château d'Otrante*, « ..... Je ne l'ai point écrit pour ce siècle-ci, qui ne veut que de la *raison froide*.... C'est de tous mes ouvrages l'unique où je me sois plu : j'ai laissé courir mon imagination; les visions et les passions m'échauffaient. Je l'ai fait en dépit des règles, des critiques et des philosophes; et il me semble qu'il n'en vaut que mieux. Je suis même persuadé que dans quelque temps d'ici, quand le goût reprendra la place que la philosophie occupe, mon pauvre Château trouvera des admirateurs; il en a actuellement chez nous : je viens d'en donner une troisième édition..... » De toutes ses compilations, la plus utile est sans contredit les *Anecdotes des peintres et des graveurs*. Quoique les matériaux laissés par Vertue en composent le fond, la disposition de ces matériaux, le goût qui a présidé à leur arrangement, les principes qui y sont exprimés, et tout ce qui n'est pas technique appartient évidemment à Walpole. On y trouve des observations judicieuses, un style agréable, et, quand le sujet le comporte, une gaîté piquante. Un des traits distinctifs de son caractère est sa vénération pour une naissance illustre et pour un rang élevé. Cette passion, qui semblait en contradiction avec les principes politiques qu'il avait adoptés, le porta à rassembler les productions des personnages qui avaient réuni un talent remarquable à une haute naissance ou à une position élevée dans le monde. Il forma de ces matériaux un corps d'ouvrage, sous le titre de *Catalogue des auteurs du sang royal et d'une noble extraction*. On l'a trouvé trop concis, quoiqu'il ait été beaucoup augmenté dans l'édition publiée avec les autres écrits de Walpole; mais ce reproche paraît peu fondé, puisque l'intention de l'auteur n'avait été que de donner un simple catalogue, ainsi que le titre qu'il a choisi l'indique suffisamment. Il aurait pu facilement agrandir son cadre, et *multiplier* le nombre des volumes, s'il eût voulu s'écarter de son plan primitif et imiter certains compilateurs modernes. Ce qui constitue le principal mérite

(6) Walpole indique ainsi l'origine de ce roman dans une lettre à M. Cole, du 9 mars 1765, déposée au *Muséum britannique* : « Je m'éveillai un matin du mois de juin dernier, à la suite d'un rêve dont je ne puis me rappeler que les circonstances suivantes : il me semblait que j'étais dans un vieux château (rêve bien naturel pour un homme qui comme moi avait la tête remplie d'histoires gothiques), et que tout au haut de la balustrade d'un grand escalier, je vis une main gigantesque dans une armure. Dans la soirée je pris la plume sans savoir le moins du monde ce que j'allais raconter. L'ouvrage grossit peu à peu, et je me passionnai pour lui. Ajoutez que j'étais enchanté de m'occuper de toute autre chose que de politique. Je m'attachai enfin tellement à mon roman, que je terminai en moins de deux mois, qu'un soir j'écrivis depuis le moment où je venais de prendre le thé jusqu'à une heure du matin. Mes doigts étaient si fatigués que je ne pus tenir la plume pour terminer un discours commencé, et que je laissai Mathilde et Isabelle au milieu de leur conversation. »

de l'ouvrage de Walpole, ce sont les caractères qu'il a tracés, et qui sont admirables comme portraits. On y remarque quelques-uns des défauts de cette sorte de composition. L'édition que M. Park a donnée, en 1806, du *Catalogue of the royal and noble authors*, forme cinq volumes in-8°. C'est la meilleure qui existe et la seule qu'on puisse consulter avec confiance. Walpole avait de son talent pour l'art épistolaire une très-haute idée, que les éloges exagérés et dictés quelquefois par la simple politesse, de Voltaire, de Mme. du Deffant et de quelques personnes de la cour de France, n'avaient pas peu contribué à augmenter encore. Comme il pensait que, sous ce rapport, les écrivains anglais ne brillent pas parmi ceux des autres nations, il avait conçu l'idée de faire disparaître cette infériorité; et c'est sans doute par ce motif qu'il demanda à Mme. du Deffant les lettres qu'il lui avait adressées, et qu'il conserva soigneusement des copies de celles qu'il écrivit, soit au général Conway, soit à d'autres personnes, afin de les livrer un jour à l'impression. Cette correspondance a été publiée après la mort de Walpole; et si elle a prouvé qu'il était un homme d'esprit et un bon écrivain épistolaire, elle a nui singulièrement à l'opinion qu'on s'était formée de son caractère. Pendant la vie de Walpole, les littérateurs attachaient une grande importance à recevoir de ses lettres, dans lesquelles il leur prodiguait les louanges les plus outrées. C'était, au surplus, la seule faveur dont il ne fût pas avare. Mais lorsque sa correspondance a été rendue publique, et qu'on a comparé entre elles les différentes lettres qui la composaient, on a remarqué avec surprise qu'elles étaient faites, en grande partie, sur le même modèle. Les défauts qu'on trouve dans ses écrits, dit un critique anglais, doivent être attribués à son éducation et à l'indulgence excessive avec laquelle son père l'avait fait élever. Au reste, l'auteur du *Château d'Otrante* passera toujours pour un écrivain d'un ordre supérieur, dont « les lettres, au jugement de sir Walter Scott, sont les » meilleures qu'il y ait dans la langue » anglaise. » Elles ont été publiées à Londres, en 1820, sous ce titre : *Correspondance particulière d'Horace Walpole*, etc. (de 1756 à 1797), 4 vol. in-8°. Admirateur si enthousiaste de Shakspeare qu'il le considérait comme *le plus beau génie qu'eût jamais enfanté la nature*; et dont il aurait soutenu, écrivait-il, la primauté, quand même il eût couru le risque de se faire brûler, Walpole trouvait pitoyables les tragédies de *Zaïre* et de *Mithridate*. Le langage surtout de la première lui paraissait familier et trivial jusqu'au burlesque. Ces deux pièces ne lui offraient ni caractères ni probabilité; et il n'avait pu découvrir dans *Mithridate* ni une pensée nouvelle ni un seul sentiment qui fît impression. Mais d'un autre côté, il admirait les pièces de Corneille, quoiqu'il leur préférât *Phèdre*, *Britannicus* et *Athalie*. Si la tragédie d'*Iphigénie* ne lui plaisait pas plus que celles de *Zaïre* et de *Mithridate*, il aimait *Mahomet*, *Alzire* et *Sémiramis*. Molière le charmait, ainsi que l'*Enfant prodigue*, le *Préjugé à la mode* et l'*Homme du jour*. Nous laissons à nos lecteurs à juger du mérite ou de la bizarrerie de ces jugements. Horace Walpole ne s'étant point marié, son titre de pair fut éteint; et, d'après les termes du brevet qu'il en avait

reçu, sa pairie passa aux Wolterton, branche de sa famille, mais seulement avec le titre de baron : ils ont obtenu celui de comte en 1806. On a publié, en 1822, *Mémoires* (par Hor. Walpole) *sur les dix dernières années du règne de George II*, 2 vol. in-4°. (voir *Edinb. rev.*, juin 1822). Vers 1818, *Lettres d'Hor. Walpole à George Montagu*, de 1736 à 1770, in-4°. de 446 pag. (*Edinb. rev.*, déc. 1818, p. 80). En 1825, *Lettres d'Hor. Walpole au comte d'Hertford*, pendant son ambassade à Paris (formant le 9e. vol. des Œuvres de lord Orford, in-4°.). On a encore *Walpoliana*, 2 vol. in-18, précédé d'une notice, et orné d'un portrait d'après Reynolds. D-z-s.

WALRAM ou WALTRAM, WALRABONUS, etc., évêque allemand, issu des comtes de Schwartzenberg, entra, comme religieux, dans le couvent d'Hersfeld, d'où il fut plusieurs fois député à l'empereur Henri IV, dans le temps des querelles que ce prince eut avec le pape Hildebrand. Walram embrassa hautement le parti du premier, publia plusieurs écrits en sa faveur, devint évêque de Naumbourg, en 1089, et occupa ce siége jusqu'en 1111, année qui probablement fut l'époque de sa mort. La plupart des ouvrages qui nous restent de ce prélat sont des documents curieux sur l'histoire de ce temps, et ont été insérés dans quelques-uns des grands recueils historiques compilés par les modernes. C'est ainsi qu'on trouve son *Apologia pro Cæsare, contra epistolam excommunicationis Gregorii VII, seu Hildebrandi papæ*, dans le tome 1 des *Scriptores rerum germanicarum* de Freher; son traité *De unitate ecclesiæ conservandâ et schismate quod fuit inter Henricum IV et Gregorium VII* (attribué par quelques savants à Venerie de Verceil), et *De investiturâ episcoporum et abbatum per abbates faciendâ, contra Paschalem papam*, dans le *Syntagma de imperiali jurisdictione* de Schard; son *Epistola ad Ludovicum Salicum, Thuringiæ landgravium*, dans les *Annales* de Baronius, les *Scriptores rerum germanicarum* de Pistorius, et dans les *Apologies* de Goldast; une *Épître sur S. Léonard*, dans la collection de Durand, une autre à l'église de Bamberg, dans les *Scriptores medii ævi* d'Eckhard, etc. P-ot.

WALSH (Nicolas), prélat irlandais, fils de Patrice Walsh qui mourut en 1578 évêque de Waterford, étudia à Cambridge, où il fit de grands progrès, et devint successivement chancelier de l'église de Saint-Patrice à Dublin, et évêque d'Ossery (1577). Il eut une fin malheureuse. Un Irlandais qu'il avait cité devant lui, comme prévenu d'adultère, se trouva tellement offensé de ce qu'on prétendait connaître de sa conduite, qu'il vint à Kilkenny, et tua Walsh dans son palais en 1585. On a de lui une traduction du Nouveau Testament en langue erse, traduction que sa mort prématurée l'empêcha d'achever, mais qui fut terminée en 1623 par Guillaume Daniel, archevêque de Toam. P-ot.

WALSH (Pierre), religieux irlandais de l'ordre de Saint-François, naquit en 1610 à Moortown dans le comté de Kildare, fut professeur de théologie à Louvain, et mourut à Londres au mois de sept. 1688. Les principaux événements de sa vie se rattachent aux preuves de loyauté qu'il donna pendant les troubles de son pays et au zèle avec lequel il combattit les doctrines ultramontaines. A l'é-

poque de la restauration, en 1661, il rédigea et présenta au duc d'Ormond, lord-lieutenant d'Irlande, une adresse signée de la partie la plus considérable du clergé irlandais, qui contenait la protestation la plus illimitée de l'allégeance des catholiques, en faveur des droits de Charles II à la couronne, et la renonciation la plus positive au droit du pape sur le temporel. Il soutint cette démarche pendant tout le cours de sa vie, malgré les persécutions qu'elle lui attira; et il donna une ample relation de tous les événements qui l'accompagnèrent et la suivirent, dans un in-folio de 763 pages, sous ce titre : *Histoire et justification du formulaire loyal, ou de la remontrance irlandaise, présentée à Sa Majesté en* 1661, 1674, in-fol., ouvrage diffus, mal écrit, mais rempli de choses curieuses pour l'histoire de cette époque. Ce livre fut condamné par le nonce de Bruxelles, par la congrégation de la Propagande et par l'université de Louvain, comme contenant une doctrine contraire aux brefs de Paul V, par lesquels ce pape avait proscrit le serment d'allégeance proposé par le roi Jacques Ier. Il y avait cependant cette différence entre les deux formules, que celle de ce roi qualifiait d'*hérésie* le pouvoir prétendu par les papes de déposer les princes, et que celle du P. Walsh ne renfermait aucune qualification de ce genre. Ce religieux et le P. Caron, son confrère, qui avait pris la défense de l'ouvrage contre les Lovanistes, furent mandés à Rome, pour y rendre compte de leur conduite et de leur doctrine. Mais la citation fut sans effet, parce qu'il y avait peine de mort contre quiconque sortirait du royaume sans la permission du roi, qui ne l'aurait certainement pas donnée dans cette circonstance. Le duc d'Ormond, dont toute la conduite dans cette affaire pa[illegible] invoque, et qui fut [illegible] d'avoir cherché à mettre la division parmi les catholiques, convoqua une assemblée nombreuse du clergé, à laquelle fut des propositions captieuses. Le P. Walsh en dirigea les délibérations, et l'on y adopta les articles de la faculté de Paris, du 4 mai 1663, contre le pouvoir civil et temporel du pape, contre sa supériorité au-dessus des conciles, et contre son infaillibilité. Walsh, Caron, son collaborateur, et leurs adhérents, furent excommuniés pour avoir signé l'adresse, et les deux premiers surtout, pour ne s'être pas soumis à la citation qui leur avait été faite de se rendre à Rome. « Il est pénible, dit Charles Butler, » de rapporter ces abus d'autorité; » mais lorsque l'intégrité de l'histoi» re exige qu'on en fasse mention, » ainsi que des fautes du suprême » pasteur de l'Église, il est du de» voir d'un historien de ne les » pas omettre » (*Historical Memoirs*, tom. III, pag. 447). Le duc d'Ormond, ayant quitté l'Irlande en 1670, et ayant été remplacé par lord Berkeley, sentit bien que le P. Walsh, privé de sa protection, y serait exposé à la persécution; il le retira chez lui, et lui assigna une pension de cent livres sterling. Ils vécurent pendant quarante ans dans la plus grande intimité. Walsh, voyant le duc réduit à l'extrémité, crut devoir lui témoigner sa reconnaissance pour tant de bontés, en se jetant à genoux pour l'engager, par les motifs les plus touchants, à rentrer dans le sein de l'Église. « Si vous jugiez, lui dit d'Or» mond, que mon état m'exposait à de

» si grands dangers, comment ne m'en » avez-vous pas averti plus tôt, depuis » quarante ans que nous vivons en- » semble dans une aussi grande intimité? » Il paraît avait fait quelques démarches pour attirer le P. Walsh dans la communion anglicane; mais il reconnut bientôt l'inutilité de son entreprise, et y renonça. Vers la fin de sa vie, Walsh signa une déclaration, par laquelle il soumettait au jugement du Saint-Siége et de l'Église tous ses écrits, s'engageant à rétracter tout ce qu'ils pourraient contenir d'erroné et de répréhensible. On a encore de lui : I. Quatre *Lettres* sur différents sujets, Londres, 1679, in-8°. La quatrième est une réponse à l'ouvrage de Thomas Barlow, évêque de Lincoln, auteur du livre intitulé *le Papisme*, dans lequel ce prélat prétendait prouver que la doctrine de l'Église de Rome est très dangereuse pour les souverains. II. *Causa Valesiana*, 1664, in-8°. III. *Tableau de l'état de l'Irlande, depuis l'an du monde* 1756 *jusqu'à l'an de J.-C.* 1652; mais il ne poussa cet ouvrage que jusqu'à l'année 1172, le public n'ayant point goûté son style et ses longues digressions.

T—D.

WALSH (Guillaume), né à Abberley, dans le comté de Worcester, en 1663, était, à l'âge de quinze ans, selon Wood, membre (*gentleman commoner*) du collége de Wadham, à Oxford. Il quitta l'université sans avoir pris ses degrés, et continua ses études à Londres, où il fit de rapides progrès. Dryden l'appelait dès-lors le *meilleur critique de l'Angleterre*. D'une extrême recherche dans ses habits, il était ce qu'on nomme en Angleterre un *homme à la mode*. A-la-fois membre du parlement et courtisan, il fut élu député de Worcester et de Richmond à la chambre des communes, et il était en même temps l'un des écuyers de la reine Anne. Quelques-uns de ses vers montrent qu'il fut un des partisans de la révolution; mais cette opinion n'affaiblit en rien le respect qu'il témoigna toujours pour l'illustre Dryden, qui était loin de la partager. Walsh communiqua à ce grand poète un de ses ouvrages, intitulé : *Dissertation sur les pastorales de Virgile*, où l'on trouve beaucoup de réflexions justes et des aperçus très-fins; mais aussi bien des erreurs, surtout dans ce qu'il dit des vers français, dont il ne paraît pas connaître les règles. Quoi qu'il en soit, cet essai plut au Virgile anglais, et l'auteur en reçut des encouragements qui le déterminèrent à se livrer entièrement à la littérature. Ce fut en 1705 que commença sa correspondance avec Pope, bien jeune encore, mais en qui Walsh reconnut les talents qui devaient l'illustrer. Leurs lettres ont pour objet la comédie pastorale des Italiens, et les pastorales que Pope était à la veille de mettre au jour. Peut-être celui-ci dut-il à une de ces lettres l'idée de ces beaux vers imitatifs, si connus :

Peins-moi légèrement l'amant léger de Flore;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on de la mer les ondes bouillonner?
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner, etc.

Voici l'endroit de la lettre qui a probablement inspiré ces vers : « Il ne » suffit pas que rien ne choque l'o- » reille; un poète doit encore adap- » ter les sons aussi bien que les » paroles aux choses dont il traite; » de sorte qu'il y a, si j'ose m'ex- » primer ainsi, un style de sons. Par

» exemple, en décrivant un ruisseau » qui coule, le son des mots doit » être comme une image de l'action » du ruisseau ; au lieu que la des- » cription du mouvement impétueux » d'un torrent doit avoir quelque » chose de plus rude et de plus fort. » Cette règle se trouve observée dans » Homère et dans Virgile, et nulle » part ailleurs, que je sache, d'une » manière un peu marquée, etc. » (Lettre VI, du 22 octobre 1706). Pope conserva toujours de Walsh un souvenir fort honorable, et il le témoigne en vingt endroits de ses écrits. Dans son *Essai sur la critique*, il lui donne les plus grands éloges ; mais si l'on en croit son commentateur, il sacrifia en cela son jugement à sa reconnaissance. Il ne pouvait pas oublier les encouragements que lui avait donnés un homme éclairé, dans un temps où beaucoup de dégoûts empoisonnaient son entrée dans la carrière. Dans un ouvrage de sa vieillesse, l'Épître au docteur Arbuthnot, si heureusement traduite par Delille, il le compte parmi les hommes les plus distingués qui accordèrent leurs suffrages à ses premiers essais.

Walsh, ce fin connaisseur, le délicat Granville,
M'ont dit : Vous charmerez et la cour et la ville (1).

Walsh mourut en 1709, à l'âge de 46 ans. Ce poète est plus connu par le commerce qu'il eut avec de grands écrivains et par la familiarité où il vécut avec eux, que par ses propres ouvrages qui sont en petit nombre. I. *Eugénie, défense des femmes*, discours pour lequel Dryden fit une préface, et qui a été traduit en français par La Flotte, Paris, 1768, in-12. II. *Esculape, ou l'hôpital des fous*, dialogue traduit en français, 1764, in-8°. III. *L'Age d'or rétabli*. IV. *Recueil de lettres et de poèmes érotiques et galants* (A collection of letters and poems amourous and galant) ; ouvrage posthume inséré dans les *Mélanges* de Dryden et ailleurs. La préface qui le précède est pleine de réflexions judicieuses sur le style épistolaire, et sur la poésie érotique. Ces poèmes ont été reproduits parmi les *Œuvres des poètes du second ordre*, 1749, avec d'autres morceaux de la même main. On trouve dans tous des passages agréables et spirituels, des stances bien tournées, des vers heureux ; mais l'auteur ne s'est jamais élevé très-haut ; et il a d'ordinaire plus d'élégance que de force, plus de délicatesse que de vigueur. C'est à tort que Johnson lui attribue une *Dissertation sur les Bucoliques de Virgile*, insérée dans les Lettres de Dryden : il est prouvé aujourd'hui que ce morceau est du docteur Cherwood. Z.

WALSINGHAM (Thomas de), historien anglais, natif du comté de Norfolk, était bénédictin dans le monastère de Saint-Albans, et historiographe royal, vers l'an 1440, sous le règne de Henri VI. On a de lui deux ouvrages historiques, d'une assez grande étendue, et qui ont été mis au jour par l'archevêque Parker, en 1574, in-folio : I. *Historia brevis*, etc., commençant avec la cinquante-septième année du roi Henri III (1273), où Matthieu Pâris termine son histoire, et finissant aux funérailles de Henri V et à la nomination de Humphrey, duc de Glocester, à la régence d'Angleterre. II. *Ypodigma Neustriæ*, Histoire de la Normandie, où se trouvent aussi les annales de l'Angleterre, depuis le commencement du dixième siècle

(1) . . . . Granville the polite
And knowing Walsh would tell me I could write.

jusqu'en l'an 1418 Les historiens modernes qui ont puisé dans ces ouvrages ont reconnu que la narration y est plus substantielle, plus circonstanciée, plus satisfaisante que dans les autres annalistes des mêmes époques. On y trouve, du reste, toute la crédulité qui tenait à ces temps d'ignorance. L.

WALSINGHAM (le chevalier François), homme d'état distingué sous le règne d'Élisabeth, d'une ancienne famille du comté de Norfolk, était le 3e. et le plus jeune des fils de sir William Walsingham de Scadbury. Sa mère s'appelait Joyce Denny. Né à Chislehurt dans le comté de Kent, en 1536, Walsingham fit ses études au collége du Roi, dépendant de l'université de Cambridge. Pour compléter son éducation, ses parents le firent voyager sur le continent, où il s'instruisit des mœurs, des usages, de la législation et du gouvernement des différentes nations de l'Europe, dont il apprit en même temps les langues. Il revint en Angleterre après la mort de la reine Marie, et ne tarda pas à s'insinuer dans les bonnes grâces de sir William Cecil, secrétaire-d'état, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Le premier poste qu'il lui confia fut celui d'ambassadeur auprès de la cour de France, désolée alors par les guerres civiles du protestantisme. Il l'envoya une seconde fois dans le même pays, au mois d'août 1570. Le mariage de la reine Élisabeth et du duc d'Alençon était l'une des négociations dont il fut chargé. Walsingham resta en France jusqu'au mois d'avril 1573. Pendant le séjour qu'il y fit, si l'on s'en rapporte aux lettres qu'il écrivit au comte de Leicester, et qui sont conservées manuscrites dans la bibliothèque Harléienne (manusc. n°. 260), sa cour ne lui fournissait pas les moyens de soutenir son rang; et après avoir vainement demandé son rappel, il rentra dans sa patrie, accablé de dettes. Un fait digne d'être rapporté, et qui résulte de la correspondance de Walsingham, c'est que le séjour de Paris, à l'époque où il s'y trouvait, était infiniment plus coûteux que celui de Londres. Ses négociations, pendant cette seconde ambassade, ont été recueillies par sir Dudley Digges, et publiées en 1655, in-fol., sous le titre de *Complete ambassador*, ou *deux Traités sur le mariage projeté de la reine Élisabeth, de glorieuse mémoire, compris dans les lettres et négociations de sir Francis Walsingham, son résident en France, avec les réponses de lord Burleigh* (Cecil), *du comte de Leicester, de sir Thomas Smith et autres; où l'on peut voir, comme dans un miroir fidèle, l'état des deux cours à cette époque, avec plusieurs papiers d'état, dont il n'est fait mention dans aucune histoire.* Le *Complete ambassador* a été traduit en français sous le titre de *Mémoires et instructions pour les ambassadeurs*, etc., par Louis Boulesteis de la Contie, Amsterdam, 1700, in-4°. Ce recueil prouve que Walsingham était un excellent diplomate. A son retour (1573), Élisabeth le récompensa, en le nommant l'un de ses principaux secrétaires-d'état et conseiller privé, et en le créant chevalier. Walsingham devait surtout ces faveurs à l'amitié de Cecil, à la fortune duquel il s'était attaché, et qu'il servit aveuglément dans tous ses projets. En 1578, les États de Frise, de Hollande, d'Utrecht et de Zélande, alors en révolte ouverte contre l'Espagne, étant convenus de former un congrès, Élisabeth,

qui ne laissait pas échapper une occasion de semer le trouble et la discorde dans les états voisins, chargea Walsingham d'y assister en son nom. L'influence qu'il y exerça produisit l'union de ces provinces, connue, l'année suivante, sous le nom d'*union d'Utrecht*. En 1581, il se rendit pour la troisième fois en France, afin de traiter du mariage projeté entre la reine et le duc d'Alençon, alors duc d'Anjou, et de conclure une ligue offensive et défensive entre les deux royaumes. Il était de retour à Londres à la fin de 1581, sans avoir pu rien conclure, quoiqu'il eût signé, d'après les ordres d'Élisabeth, avec le comte de Leicester, Hatton et d'autres personnages, un acte écrit d'avance et réglant les rites qui devaient être observés et la formule du contrat qui serait prononcé par les deux parties, à la célébration du mariage ; il paraît que ces trois seigneurs intriguèrent pour que cette union n'eût pas lieu. Ils avaient si bien pris leurs mesures, qu'ils parvinrent à l'empêcher, malgré les désirs de la reine, dont l'amour passionné pour le duc d'Anjou s'était accru par la présence de ce prince. Le roi d'Écosse, Jacques V., fils de l'infortunée Marie Stuart, étant parvenu, au mois de juin 1583, à se délivrer des lords dévoués à l'Angleterre et soudoyés par elle, qui le retenaient dans une espèce de captivité, reprit l'exercice de l'autorité royale. Élisabeth condamna sa conduite par une lettre : Jacques la défendit ; et ce fut pendant cette controverse que Walsingham fut envoyé à la cour de ce prince. Sa présence excita une surprise générale ; car l'introduction même du comte d'Arran au conseil, tout odieux que fût ce seigneur à Élisabeth, ne semblait pas un motif assez puissant pour que Walsingham abandonnât ses fonctions, afin d'entreprendre un voyage aussi long et aussi fatigant. Il lut au roi d'Écosse plusieurs discours sur l'art de gouverner, vanta la clémence comme plus utile que la rigueur, et l'exhorta « à bannir les ennemis de la religion de ses conseils et de sa société. » Mais le but principal de l'ambassadeur était d'étudier la force et les ressources des deux partis qui divisaient le royaume ; de semer la méfiance et la dissension dans l'un, tandis qu'il réunirait et fortifierait l'autre ; de distribuer utilement les fonds qu'il avait apportés d'Angleterre, et de se faire des partisans avec des pensions et des promesses. Jacques le reçut froidement, l'écouta avec réserve ; et le faible présent qu'il lui fit à son départ prouva le peu de cas qu'il faisait de ses avis. Élisabeth fut si indignée de cette réception, qu'elle se plaignit à Marie du dédain que son fils avait montré pour son ambassadeur. Les intrigues de Walsingham à la cour d'Écosse et l'or qu'il y avait répandu produisirent néanmoins l'effet qu'il en avait espéré. Une nouvelle révolte mit en danger l'autorité du roi Jacques, qui déjoua cependant les plans de Walsingham, et réduisit les insurgés. En 1585, les députés des Pays-Bas, révoltés contre l'Espagne, étant venus à Londres, pour solliciter des secours d'Élisabeth, Walsingham et les deux autres chefs du conseil appuyèrent leur demande, et parvinrent à la faire accueillir. L'année suivante, Walsingham, qui paraît avoir été plus spécialement chargé de la police, tant extérieure qu'intérieure, et qui avait des espions à ses gages dans toutes les cours étrangères, fit grand bruit de

la conspiration de Babington contre la vie de la reine, dont on ne saurait douter, d'après les témoignages invoqués par le docteur Lingard, dans son *Histoire d'Angleterre*, qu'il n'eût lui-même dirigé tous les fils, pour se rendre nécessaire, et surtout pour nuire à la reine d'Écosse, l'infortunée Marie, alors retenue prisonnière, en imaginant le moyen de la faire figurer au nombre des conspirateurs. Ce fut après leur arrestation qu'Élisabeth demanda à ses conseillers leur avis sur la conduite qu'elle devait tenir à l'égard de son illustre captive. Leicester proposa de s'en défaire secrétement par le poison; mais Walsingham, malgré son acharnement contre la reine d'Écosse, repoussa cette proposition atroce, et soutint que l'honneur de sa souveraine exigeait que Marie fût jugée solennellement. Son avis prévalut; *et il figura lui-même parmi les juges.* Ce fut pendant le cours de ce procès célèbre, si déshonorant pour la mémoire d'Élisabeth, que, Marie ayant reproché indirectement à Walsingham d'avoir fabriqué l'une des lettres qu'on produisait, et d'avoir récemment formé des complots contre sa vie et celle de son fils, le secrétaire-d'état se leva et protesta devant Dieu qu'il n'avait jamais rien fait, comme particulier, qui fût indigne d'un honnête homme, et, comme officier public, qui pût le rendre indigne de son emploi. Quoi qu'il en soit, dit Egerton, soit que Walsingham feignît d'être malade, soit qu'il le fût réellement, après l'accusation portée contre lui par Marie à Fotheringay, il ne prit aucune part à ce que l'on fit contre elle; se retira même de la cour pendant deux mois, et n'y retourna que le mardi qui suivit la mort de cette princesse. Peu après, il fut nommé chancelier du comté de Leicester. En 1588, lors des préparatifs que Philippe, roi d'Espagne, faisait contre l'Angleterre, Walsingham, qui connaissait tous les projets de ce prince par les rapports de ses espions, et par les dépêches qu'il avait interceptées, trouva moyen de retarder d'une année le départ de la flotte ennemie, en faisant protester les lettres de change des Espagnols sur la banque de Gênes. Dans les conseils que les apprêts formidables de Philippe firent convoquer, Walsingham rejeta toute négociation, et proposa de prendre l'offensive contre les Espagnols; mais Élisabeth, qui désirait vivement la paix, et qui ne savait jamais prendre une résolution fixe, n'écouta pas ses avis. Heureusement pour elle la flotte espagnole fut dispersée par la tempête, et l'expédition de Philippe n'obtint aucun succès. Walsingham continua de faire partie du conseil souverain jusqu'à sa mort arrivée le 6 avril 1590, dans sa maison de Seething-Lane, ne laissant qu'une fille qui épousa successivement trois des hommes les plus illustres de l'Angleterre, sir Philippe Sidney, le comte d'Essex et le comte de Clanricard. Walsingham était, dit-on, dans un tel état de pauvreté (ce qui paraît peu croyable, car de même que ses collègues il avait eu sa part aux nombreuses et énormes confiscations faites sous le règne d'Élisabeth), que ses amis furent obligés de payer les frais de ses modestes funérailles qui eurent lieu pendant la nuit. Tous les historiens s'accordent à le représenter comme un ministre habile et fécond en ressources, et comme ayant encouragé le commerce et la navigation de son pays. Il favorisa les travaux d'Hack-

layt (*V.* ce nom, XIX, 322), les expéditions de Drake, et seconda Gilbert dans l'établissement qu'il voulait former à Terre-Neuve, en lui procurant de l'argent et les vaisseaux nécessaires. Il fonda la bibliothèque du collége du Roi à Cambridge et une chaire de théologie à Oxford : Jean Rainold l'occupa le premier. Attaché à la secte rigide des puritains, Walsingham se montra pendant tout le cours de sa vie l'ennemi implacable des catholiques, et soit par suite de ses préjugés religieux, soit pour plaire à lord Burleigh, son protecteur, et à Élisabeth, il persécuta avec acharnement la reine d'Écosse, et il est sûr que les moyens qu'il employa contre elle ne peuvent être avoués par l'honneur. Sa conversation, quoique mesurée, était insinuante, et il avait un talent particulier pour découvrir le secret des personnes avec lesquelles il avait quelque affaire à traiter, ou qu'il était chargé d'interroger. Suivant Lloyd, soit qu'elles parlassent, soit qu'elles gardassent le silence, elles ne pouvaient dérober à ses regards scrutateurs leurs pensées les plus cachées. Nous avons dit qu'il entretenait dans les différentes cours un grand nombre d'espions qui le tenaient au courant de tout ce qui s'y passait. C'était un des moyens sur lesquels il comptait le plus. On raconte qu'à son retour de l'une de ses ambassades en France, la reine lui ayant exprimé ses appréhensions sur les desseins des Espagnols contre l'Angleterre, il l'engagea à se tranquilliser. Les Espagnols, lui fait-on dire, ont un grand appétit et un excellent estomac pour digérer ; mais je leur ai donné un os à ronger qu'ils n'achèveront pas en vingt ans, et je pense que Votre Majesté n'a rien à craindre d'eux, pourvu que, dans le cas où le feu que j'ai allumé viendrait à se ralentir, elle s'en rapportât à moi, et me permît de le ranimer. On trouve dans les *Cottoni posthuma*, ou choix de diverses pièces de Robert Cotton, au court article intitulé : *Sir Francis Walsingham's anatomising of honesty, ambition, and fortitude*; mais il est douteux que l'ouvrage qui a pour titre : *Arcana aulica, Manuel de Walsingham ou Maximes prudentes*, soit réellement de lui. Cet écrit, qui a eu plusieurs éditions, est aujourd'hui fort rare. D—z—s.

WALSTEIN. *V.* Wallenstein.

WALTER (Jean-Théophile), un des anatomistes les plus célèbres de l'Allemagne, né à Kœnigsberg le 1er. juillet 1734, sentit de bonne heure se développer en lui, l'amour de la science, à laquelle il devait ajouter de nouvelles richesses. Cependant, soit par dévotion, soit par suite de quelques craintes ou de préjugés sur la carrière médicale, son père, économe du grand hôpital de Kœnigsberg, exigea de lui, avant de rendre le dernier soupir, une promesse formelle de se livrer aux études de la jurisprudence. Le jeune homme consentit à ce que lui demandait un père mourant, mais peu après ses dispositions naturelles reprirent le dessus, et il ne crut point déroger à la piété filiale en sacrifiant à une vocation véritable la vocation factice qu'on avait voulu lui inspirer. Il étudia d'abord dans sa ville natale les éléments de l'art auquel il voulait consacrer sa vie; il passa ensuite à Francfort-sur-l'Oder, où il entendit les leçons des plus illustres professeurs, et fut admis en 1757 aux honneurs du doctorat. Il n'avait à cette époque que dix-huit ans. Ce-

pendant ni la magnificence d'un titre acquis à un âge où les autres ont à peine quitté les bancs de l'école, ni même les applaudissements de ses condisciples parmi lesquels il avait déjà une espèce de réputation, n'aveuglèrent le nouveau médecin, sur son inexpérience; il crut devoir se rendre à Berlin pour compléter son éducation médicale. L'anatomie était surtout l'objet de ses veilles et de sa prédilection. Son assiduité et l'étendue de ses connaissances lui valurent l'estime et la bienveillance de Meckel, qui le fit nommer professeur au théâtre anatomique du collége médico-chirurgical, puis professeur en second. Il ne quitta cette chaire que pour celle de premier professeur d'anatomie et d'accouchements dans laquelle il succéda à son ami et protecteur Meckel, mort en 1774. Il y joignit quelques années après la même chaire à *l'hôpital de la Charité*. La netteté et la précision de son enseignement non moins que ses découvertes anatomiques, et les immenses travaux auxquels il ne cessait de se livrer dans les amphithéâtres, lui méritèrent une réputation européenne et lui valurent avec une belle fortune des marques flatteuses de considération de la part des premiers personnages de l'Allemagne et de l'étranger. Il avait disséqué plus de huit mille cadavres, et avait recueilli dans ses opérations deux mille huit cent soixante-huit pièces d'anatomie, toutes plus curieuses les unes que les autres. Cette collection précieuse mise en vente par lui-même, en 1802, fut achetée par le roi de Prusse, pour le Musée anatomique de Berlin, et payée près de quatre cent mille francs. Walter mourut le 4 janvier 1818, dans sa quatre-vingt-quatrième année. Ses principaux ouvrages sont : I. *Experimentorum in vivis animalibus revisorum specimen*, Kœnigsberg, 1755, in-4°. II. *Theses anatomico-physiologicæ, dissertationi de emissariis Santorini præmissæ*, Kœnigsberg, 1757, in-4°. III. *Historia nervorum mammæ et vasorum lymphaticorum*, insérée dans les dissertations de Kölpin, *De mammis*, Greifswalde, 1764, in-4°. IV. *Traité des os secs du corps humain, à l'usage des élèves qui s'exercent à l'amphithéâtre anatomique de Berlin* (allem.), Berlin, 1763-78-88-98, in-8°. V. *Observationes anatomicæ*, Berlin, 1775, in-fol.; trad. en allemand par J.-G.-D. Michælis, Berlin, 1782, in-4°. VI. *Considérations sur les parties génitales du sexe féminin*, lues à l'académie royale des sciences, Berlin, 1776, in-4°., réimprimées dans les Mémoires de l'académie, 1793, in-4°. VII. *Manuel de myologie*, Berlin, 1777, 1784, 1795, in-8°. VIII. *Histoire d'une femme qui pendant vingt-deux ans a porté dans son bas-ventre un enfant endurci*, Berlin, 1788, in-4°. IX. *Epistola anatomica ad Wilh. Hunter de venis oculi summatim et in specie de venis oculi profundis, retinæ, corporis ciliaris, capsulæ lentis, corporis vitrei, et denique de arteria centrali retinæ*, Berlin, 1778, in-4°., avec gravures. X. *Sur l'écartement des os pubis dans les accouchements difficiles* (all. et lat.), Berlin, 1782, in-4°. XI. *Tabulæ nervorum thoracis et abdominis; jussu academiæ reg. scient. berol.*, Berlin, 1783, in-fol. XII. *Sur les maladies du péritoine et sur l'apoplexie* (all. avec le latin en regard), Berlin, 1785, in-4°. XIII. *Sur l'absorption et le croisement des nerfs optiques* (all.), Berlin, 1793, in-4°., avec figures.

XIV. *L'homme et la bête voient-ils les objets extérieurs droits ou renversés? Réflexions sur cette question*, Berlin, 1793, in-4°. XV. *Quelques mots sur la doctrine craniologique de Gall*, Berlin, 1805, in-8°. XVI. *Qu'est-ce que l'accouchement?* Berlin, 1808, in-8°.

R—D—N.

WALTER (Frédéric-Auguste), fils du précédent, né à Berlin le 26 sept. 1764, fut, en 1790, nommé professeur d'anatomie et de physique au collége de médecine et de chirurgie à Berlin, et adjoint à toutes les fonctions que remplissait son père. En 1791, l'académie le choisit pour un de ses membres dans la classe de philosophie. En 1803, le roi lui confia, ainsi qu'à son père, la direction du Musée anatomique; et en 1805 il fut élevé aux fonctions de premier conseiller en médecine, place qu'il dut à la réputation paternelle, car il serait difficile de rencontrer un médecin plus suffisant et plus obscur dans ses écrits, plus superficiel en physiologie et en pathologie, que Walter le fils. Quoique ses études se dirigeassent principalement vers l'anatomie, il s'occupait aussi des beaux-arts. Il a fait des recherches sur les couleurs des anciens, et il a laissé un riche cabinet, où il avait recueilli les plus anciens monuments de la gravure en cuivre et en bois. Peu de temps avant sa mort, il avait donné à l'académie de médecine et de chirurgie sa bibliothèque, les gravures originales faites pour les œuvres de son père, le cabinet d'accouchement, fondé par le père et enrichi par le fils. Celui-ci mourut à Berlin le 18 déc. 1826. Hitzig a publié la liste de ses ouvrages, parmi lesquels nous remarquerons : I. *Annotationes academicæ*, Berlin, 1786, in-4°., avec gravures. II. *Manuel d'angiologie* (all.), Berlin, 1789, in-8°. III. *Défense de mes écrits, avec pièces à l'appui* (all.), 1791, in-8°. IV. *Musée anatomique de Jean-Théophile Walter, publié par son fils* (all.), Berlin, 1796, 2 v. in-4°., avec gravures faites d'après nature. V. *Recherches sur quelques maladies des reins et de la vessie, d'après les ouvertures cadavériques* (all.), Berlin, 1800, in-8°., avec treize planches.

R—D—N.

WALTHER (Rodolphe), un des plus laborieux théologiens réformés du seizième siècle, naquit à Zurich le 9 novembre 1519, et commença ses études dans cette ville. De là il passa à Lausanne, puis en Angleterre; mais ce dernier voyage ne fut pas de longue durée; Walther revint en Allemagne, et alla continuer ses études à l'université de Marpurg, où il se distingua tellement, que, quoiqu'il ne fût encore que dans sa vingt-deuxième année, le landgrave de Hesse l'emmena en 1541 à Ratisbonne, et le nomma secrétaire de ses théologiens. Revenu quelques mois après à Zurich, il y obtint la place de proviseur de l'école Caroline, reçut le diaconat l'année suivante, et au bout de quelques jours devint pasteur de l'église de Saint-Pierre de Zurich. Il conserva cet emploi pendant quarante ans, et s'y distingua par son éloquence, son savoir et sa piété. Il entretenait une correspondance suivie avec plusieurs savants, entre autres Melanchthon, J. Sturm et Gaspard Cruciger. Il mourut le 25 novembre 1586. Parmi ses nombreux ouvrages nous indiquerons : I. Diverses pièces de poésie latine, dont les titres sont : 1°. *Epicedia et Poemata;*

2°. *Monomachia Davidis et Goliathi carmine heroico.* II. Des *Commentaires* (en latin) *sur les livres historiques du Nouveau-Testament, les Épîtres de saint Paul et celles de saint Pierre, Jacques, Jean et Jude.* III. Plusieurs *Recueils d'Homélies*, dont l'un sur les douze petits prophètes, et un autre sur tout le Nouveau-Testament, Zurich, 1594, in-fol., avec des remarques. IV. *Apologia Zwinglii.* V. *Libri duo de ratione syllabarum et carminis.* VI. Une traduction latine de l'*Onomasticon* de Jul. Pollux. VII. Des *Notes* sur les Verrines. — Adolphe WALTHER, fils du précédent, remarquable par son extrême ressemblance avec son père, fut ministre à Zurich en même temps que celui-ci; mais il mourut avant lui, le 9 février 1577, n'ayant encore que vingt-cinq ans. Il avait annoncé dès son jeune âge un grand talent pour la versification latine. On a de lui: *Argos Helvetia, Comœdia de Nabale, Elegia de militiâ christianâ*, et *Carmina in imagines doctorum nostri sæculi virorum.* Il avait publié une traduction latine du *Traité* de Théodoret *sur la Providence.* P—OT.

WALTHER (MICHEL), théologien protestant, naquit, en 1593, à Nuremberg, où son père, l'un des premiers négociants de cette ville, avait exercé diverses charges municipales avec beaucoup de zèle et de capacité. Il fut envoyé, dès l'âge de dix ans, en Bohême, chez un des correspondants de sa famille, pour s'y former à la pratique du commerce; mais un de ses proches parents, ayant été conduit par ses affaires en Bohême, alla le voir dans son magasin, et fut tellement frappé de ses dispositions pour les sciences, qu'il n'hésita pas à le ramener et à le placer dans une école de l'Allemagne. Ses progrès dans les langues anciennes justifièrent complétement les prévisions de ce bon parent. En 1610, il commença à étudier la médecine; mais à la sollicitation de sa mère, il abandonna cette carrière pour s'appliquer à la théologie; et après avoir fréquenté les cours des académies de Giessen et d'Altorf, il vint prendre ses grades à Iéna, et fut admis au saint ministère. Son talent pour la chaire l'ayant bientôt fait connaître, la duchesse douairière de Brunswick-Lunebourg le nomma son chapelain en 1618; et peu de temps après il devint professeur de théologie à l'académie d'Helmstædt. En 1626, le comte d'Embden le revêtit de la dignité de son premier prédicateur, et l'établit surintendant des églises de l'Oost-Frise. Il obtint en 1642 le même emploi dans le duché de Lunebourg, où il termina sa carrière le 9 février 1662. On a de Walther un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'Écriture sainte, et dans lesquels il se propose d'en faciliter la lecture ou d'en éclaircir le texte; mais on lui reproche d'y avoir prodigué l'érudition sans goût et sans mesure. Les principaux sont: I. *Officina biblica*, Nuremberg, 1636; ibid., 1668, in-4°. Il a rassemblé sous ce titre une foule de documents sur la Bible en général et sur chacun des livres dont elle se compose. II. *Harmonia biblica sive brevis et plana conciliatio locorum Veteris et Novi Testamenti apparenter sibi contradicentium*, ibid., 1637, in-4°. L'édition de 1654 est la septième. III. *Exercitationes biblicæ*, ibid., 1638, in-4°. IV. *Centuria miscellanearum theologicarum, seu liber singularis de quæsitis et responsis per epistolas*, Ulm, 1646, in-4°. V. Beaucoup de

Sermons, parmi lesquels cent trente-deux sur le prophète Daniel. VI. Une *Grammaire hébraïque*.—WALTHER (Michel), fils du précédent, était né, le 3 mars 1638, à Embden. Il acheva ses cours à l'académie de Wittemberg, où il fut reçu docteur de la double faculté de théologie et des sciences. D'abord adjoint de la faculté de philosophie, il fut ensuite pourvu de la chaire de mathématiques, qu'il quitta en 1687 pour celle d'Écriture sainte, et mourut en 1692. On ne connaît de lui que des Dissertations : I. *Par dissertationum theologicarum de immortalitate animæ rationalis; et de prætensâ ethnicorum salute quoad infantes et adultos; uti et triga orationum de admirandâ sacrarum litterarum eloquentiâ, de fato, et de arte scriptoriâ*, Wittemberg, 1657, in-4°. II. *Disquisitio mathematica de mutuis siderum radiationibus quas vulgò aspectus vocant*, ibid., 1660, in-4°. III. *Dissertatio astronomica de eclipsibus in genere et solis in specie*, ibid., 1681, in-4°., à laquelle on peut joindre ses dissertations *De cometis, de aureo numero, de longitudine geographicâ, de Zonâ torridâ*. IV. *Conjunctiones in genere*, ibid., 1683, in-4°. V. *Dissertationes de cathechisatione veterum*, ibid., 1688, in-4°. VI. *De novo legislatore Christo contra Socinianos et Arminianos*. VII. *De harmoniâ musicâ*. VIII. L'*Oraison funèbre* de Salomon Glass (*Voy.* ce nom, XVII, 495), sous le titre de *Threnologia de vitâ et obitu D. Glassii*. W—s.

WALTHER (Augustin-Frédéric), anatomiste, né en 1688 à Wittemberg, était fils du précédent. Orphelin et sans fortune à l'âge de quatre ans, il dut à l'intérêt que lui portaient les amis de son père le bienfait d'une éducation soignée, fut admis à l'académie de sa ville natale, et y fit de rapides progrès dans l'étude de la médecine. Il se rendit ensuite (1709) à Iéna pour se perfectionner dans les mathématiques; et après avoir terminé ses cours, il visita les principales villes d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, pour entendre les leçons des plus célèbres professeurs. De retour à Wittemberg, il reçut le degré de maître-ès-arts, et en 1712 celui de docteur en médecine. S'étant fixé, quelque temps après, à Leipzig, il s'y fit connaître d'une manière avantageuse, et obtint en 1723 la chaire d'anatomie et de chirurgie; mais, sur la réputation de son mérite, la reine de Pologne, électrice de Saxe, l'ayant nommé son premier médecin, il fut obligé d'interrompre son cours. Après la mort de cette princesse, Walther reprit l'enseignement de l'anatomie; et depuis, il remplit avec une égale distinction la chaire de pathologie et enfin celle de thérapeutique. Doué d'un zèle infatigable, il partageait son temps entre ses élèves et ses malades, et trouvait encore le loisir de répondre aux consultations qu'on lui adressait de toutes parts, et de composer des dissertations pleines d'intérêt. Ses talents furent récompensés par les titres de conseiller aulique, et de doyen perpétuel de l'académie. L'âge n'avait point ralenti son ardeur pour l'étude; mais les fatigues l'avaient épuisé, et une courte maladie l'enleva le 31 oct. 1746. Walther était versé profondément dans les différentes branches de l'art de guérir (1); mais

(1) Walther établit à ses frais un jardin botanique à Leipzig, et l'enrichit d'un grand nombre de plantes étrangères, dont il a donné le catalogue

c'est surtout comme anatomiste qu'il a rendu de grands services. Walther est auteur d'un nombre prodigieux de thèses et de mémoires. On se contentera de citer les principaux. I. *De lente crystallinâ*, Leipzig, 1712, in-4°. Le but de l'auteur est de prouver que les rayons lumineux souffrent de grandes réfractions dans le cristallin. Haller trouve qu'il a beaucoup exagéré ce phénomène. II. *De linguâ humanâ, novis inventis octo sublingualibus salivæ rivis irriguâ*, ibid., 1724, in-4°.; avec quelques additions, Harlem, 1745, in-8°. Cet ouvrage est excellent, dit M. Portal; il contient une description fort ample et fort exacte des glandes salivaires, et de leurs canaux sécréteurs. Walther étend ses recherches sur le corps même de la langue. On lui fit quelques objections dans les *Acta eruditor. Lips.* (Ann. 1725); il y répondit dans le même journal (ann. 1729). III. *De membranâ tympani*, ibid., 1725, in-4°. IV. *De articulis, ligamentis et musculis hominis in incessu statuque dirigendis*, Leipzig, 1728, in-4°. — *Supplementum*, 1731, in-4°.; description exacte des muscles et des ligaments du pied, à l'occasion d'une gangrène dont l'électeur de Saxe avait été atteint dans cette partie. V. *Arteriæ cœliacæ tabula, ejusque descriptio*, ibid., 1729, in-4°. VI. *Historia suffocationis et observationes anatomicæ*, 1729. On y trouve des remarques curieuses et intéressantes sur les altérations du poumon. VII. *Paris intercostalis et vagi humani corporis nervorum et ab utroque ejus latere obviorum anatome*, pars 1ª, 1733; 2ª, 1735, in-4°. VIII. *Observationes de musculis*, 1733, in-4°. IX. *De pulsu sanguinis in sinu duræ meningis*, 1734, in-4°. X. *De deglutitione naturali et præpostera*, 1737, in-4°. XI. *De vomitu*, 1738, in-4°. XII. *De aneurysmate*, 1738, in-4°. XIII. *De erubescentibus et subitaneo venarum capitis tumore*, 1739, in-4°. Tous les ouvrages de Walther qu'on vient d'indiquer ont été recueillis par Haller dans les *Disputat. anatomicar. select. volumin. septem*, Gœttingue, 1751. On trouve l'éloge de cet anatomiste dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, 1748, 522-24. On peut consulter en outre Haller, *Bibl. anatomica*, II, 87-89; *Bibl. chirurg.*, II, 59-100; *Bibl. botan.*, II, 259; l'*Histoire de l'anatomie*, par M. Portal, IV, 495-99.

R—D—N et W—S.

WALTHER (GEORGE-CHRISTOPHE), jurisconsulte allemand, né le 1er. octobre 1601 à Rotenbourg, sur le Necker, perdit son père à l'âge de douze ans, et commença l'étude du droit en transcrivant et rédigeant des actes dans le greffe d'un nommé Metzler, à qui sa mère s'était mariée en secondes noces. Il fut envoyé en 1620 à l'académie de Strasbourg, où il s'appliqua à la morale, au droit, à la politique, et où il soutint avec de grands applaudissements une thèse sur Suétone. Une maladie inquiétante le força bientôt à revenir dans sa ville natale, d'où il se rendit à Altorf. C'est là qu'il soutint sa première thèse, et fut reçu docteur *in utroque*, en 1628. Il ne tarda pas à retourner à Rotenbourg, où un mariage avantageux acheva de le fixer (1630), et à s'y livrer à la pratique de la jurisprudence. Il avait à peine cessé ce qu'on peut appeler ses débuts, quand

sous ce titre : *Designatio plantarum horti Aug.-Frid. Waltheri, acced. novæ plantarum icones*, XXIV, Leipzig, 1729, in-4°.; ibid., 1735, in-8°.

le sénat le chargea de mettre en ordre les archives de la ville. La manière dont il s'acquitta de cette commission lui valut des encouragements, et plus tard, le titre d'avocat du sénat. Il y joignit dans la suite ceux d'avocat et de directeur de la chancellerie, et fut employé, au nom de la république, dans plusieurs députations et négociations. Il était de plus conseiller des comtes de Castell et autres états du cercle de Franconie, et jouissait dans toute cette contrée d'une haute considération. Il mourut d'hypocondrie le 6 juin 1656, laissant un assez grand nombre d'ouvrages relatifs à la jurisprudence. Les principaux sont : I. *Dissertatio inauguralis de renuntiatione successionum vel hæreditatis*, Altdorf, 1628. II. *Methodus jura studendi*. III. *De metatis et hospitationibus militaribus*. IV. *Harmonia theologico-juridico-politico-philosophica* (Voir, pour plus de détails, Georg. Zierlin, *Concio funeb. in Waltherum* (*G.-Ch.*). — Il ne faut point le confondre avec un autre jurisconsulte du même nom, *Philippe-Adolphe* WALTHER, né, en 1622, dans une petite ville del'évêché d'Halberstadt ; celui-ci fut élevé d'abord à Pégau, puis dans les écoles d'Altenbourg et de Halle, enfin à l'académie de Leipzig; plaida avec distinction, et prononça des discours relatifs à des points controversés de la jurisprudence, entre autres, à l'ancienneté et à l'autorité du droit saxon. Il mourut le 6 août 1664. P—ot.

WALTHER (CHRISTOPHE-THÉODOSE), missionnaire protestant, naquit en 1699 à Soldin, dans la Nouvelle-Marche. Ayant achevé ses cours de théologie à l'université de Halle, il résolut de se consacrer à la propagation de l'Évangile dans les Indes, et vint à Copenhague solliciter la faveur d'être admis dans la mission danoise fondée, en 1706, sur la côte de Coromandel (*V.* Barth. ZIEGENBALG). Après avoir subi les examens préparatoires, il reçut l'imposition des mains, et s'embarqua le 27 décembre 1724 pour l'Angleterre, avec deux autres jeunes ecclésiastiques qui partageaient son pieux dévouement. La société évangélique de Londres accueillit les trois missionnaires, et s'empressa de leur fournir les moyens de passer à Tranquebar, où ils débarquèrent le 19 juin 1725. Dans l'espace de quelques mois Walther apprit les langues tamule et portugaise, et fut en état de remplir les fonctions de prédicateur et de catéchiste. La mission n'avait pu jusqu'alors étendre son influence bienfaisante au-delà de Tranquebar et des villes voisines. Walther fut l'un des premiers missionnaires qui visitèrent toute la côte de Coromandel, et qui eut le bonheur de voir son zèle récompensé par la conversion de plusieurs familles à la foi chrétienne. On lui dut l'établissement évangélique de Majubaram, qui s'accrut beaucoup sous sa direction. En 1728, il avait épousé la fille du caissier de la compagnie danoise, qu'il perdit en 1735, à la suite d'une maladie contagieuse, à laquelle Walther lui-même faillit de succomber. Walther reprit ses travaux dès qu'il fut rétabli; mais n'ayant pu recouvrer ses forces, d'après les conseils de ses amis et de ses collègues, il revint en Europe, espérant y retrouver la santé. Arrivé vers le milieu de l'année 1740 à Dresde, épuisé de fatigues, et après y avoir langui quelques mois, il y mourut le 27 avril 1741, dans sa quarante-deuxième année, vivement regretté

pour ses talents ainsi que pour ses qualités personnelles. Walther a eu part à la traduction de la *Bible* en langue portugaise, imprimée à Tranquebar en 1732; il y joignit un livre de *Cantiques* sacrés, dans la même langue, dont on loue la pureté de style et la versification. On connaît de lui : I. La *Relation de son voyage aux Indes*, en allemand. Il y décrit fort au long tous les détails de sa navigation; parle des poissons de mer, des oiseaux, des plantes marines; traite de la variété des vents; rapporte des observations astronomiques, et entremêle ses récits de réflexions morales (Voy. l'*Histoire de la mission danoise*, par Niécamp, II, 140). II. *Relation de l'état de la mission de Tranquebar*, en 1726, en allem. III. La *Voie du salut* (en langue tamule), Tranquebar, 1727, in-12; réimprimée en 1731. C'est un petit traité en forme de dialogues contre les principes du mahométisme. Prezzier, l'un de ses confrères, eut quelque part à cet ouvrage, ainsi qu'au précédent. IV. *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* (en langue tamule), ibid., 1735. V. *Doctrina temporum indica ex libris indicis et Brahmarum cum paralipomenis recentioribus*. C'est un traité de la chronologie indienne; il a été publié par Bayer à la suite de l'*Historia regni Bactriani*. VI. *Observationes grammaticæ quibus linguæ tamulicæ idioma vulgare illustratur*, Tranquebar, 1739, in-8°. Cet opuscule très-rare doit être joint à la *Grammaire tamule* du P. Bechi. VII. *Ellipses hebraicæ, sive de vocibus quæ in codice hebraico per ellipsim supprimuntur*, Dresde, 1740, in-8°. Cet ouvrage fut publié par Chr. Schœttgen, lequel y fit d'utiles additions. On peut consulter pour plus de détails la *Vie de Walther*, en latin et en allemand, par Schœttgen, Halle, 1742, in-4°.

W—s.

WALTHER. *Voy.* VOGELWEIDE.

WALTON (ISAAC), auteur d'un Traité sur la *Pêche à la ligne*, naquit à Stafford en Angleterre, en 1593. Il occupa quelque temps une petite boutique dans la Bourse de Londres. Le temps que ne réclamait pas son commerce était partagé entre la pêche, pour laquelle il avait une sorte de passion, et les sermons du docteur J. Donne (*Voy.* ce nom). Après la mort de ce prédicateur, arrivée en 1631, sir Henri Wotton, qui se proposait d'écrire sa Vie, chargea Isaac de rassembler des matériaux pour cet objet; mais cet ami, qui lui servait de protecteur, étant mort avant d'avoir pu terminer sa rédaction, Walton, dont l'esprit, au défaut d'éducation classique, s'était formé par la lecture, mit la dernière main à ce morceau de biographie, qui fut publié, en 1640, à la tête d'un recueil in-folio des Sermons du docteur Donne. Le succès de ce premier pas en littérature l'engagea à écrire la *Vie de sir Henri Wotton*, qui parut en 1644. Il avait quitté, l'année précédente, le commerce, ainsi que la capitale, et ayant alors beaucoup de loisir, il résolut de l'appliquer à son objet favori, en mettant par écrit les préceptes d'un art qui jusque-là n'avait été en Angleterre qu'une tradition. Walton passait pour le plus habile pêcheur de son temps; et Langbaine l'appelle le *père commun des pêcheurs*. La seule intention de communiquer au public les moyens qui lui avaient réussi honore déjà son caractère. Du résultat de sa propre expérience, joint aux obser-

vations d'autrui, il produisit un livre en forme de dialogues, intitulé : le *Parfait pêcheur à la ligne*, ou la *Récréation de l'homme contemplatif*, lequel parut en 1653, un vol. in-12, orné de gravures représentant un grand nombre des poissons qui y sont mentionnés. Ce livre fut très-bien accueilli. Cinq éditions, successivement améliorées et augmentées, furent imprimées avant l'année 1676. Ce fut aussi cette année que Charles Cotton (1), ami et fils adoptif de Walton, donna une deuxième partie du *Parfait pêcheur à la ligne, instruction sur la manière de pêcher la truite* (trout or grayling) *en eau courante*. Walton était d'un caractère aimable, franc, très-religieux. Il passa presque toute sa vie auprès d'ecclésiastiques éminents en mérite ou en dignité, tels que l'archevêque Usher, l'évêque Barlow, le docteur Fuller, Chillingworth. Sa femme, qu'il perdit en 1622, était sœur de l'évêque de Bath. Il demeurait dans la maison de l'évêque de Winchester, lorsqu'il reprit la plume pour écrire la *Vie de Richard Hooker*, auteur de la Politique ecclésiastique; puis la *Vie de George Herbert*, qui parurent ensemble en 1670. Plus tard, il publia celle de l'évêque Saunderson, imprimée en 1677, in-8°., avec quelques écrits de ce prélat. Isaac Walton mourut nonagénaire, en décembre 1683. Ses ouvrages sont estimés pour l'intérêt et l'exactitude des faits et pour le naturel du style. Le docteur Thomas Zouch a donné, en 1796, une édition in-4°. des *Vies*, etc., accompagnées de nombreuses notes littéraires et historiques, et précédées d'une Notice sur l'auteur. Cette édition a été reproduite en 1823, in-8°. Le *Parfait pêcheur* n'a pas perdu de sa réputation. Moses Browne en avait donné, en 1750, une sixième édition, in-12. Il publia la septième en 1759-60, enrichie de nouvelles planches, tandis que sir John Hawkins en dirigeait une autre, avec une notice biographique et des notes. Cette dernière parut, pour la cinquième fois, en 1792. On a fait récemment de jolies éditions du même ouvrage, ornées des portraits de Walton et de Cotton, et accompagnées de nouvelles gravures d'animaux. Des écrivains supérieurs ont cité comme venant de bonne source plusieurs des faits contenus dans ce traité. On a imprimé quelques pièces de vers, composées par ce savant pêcheur; et son mérite a été célébré par les poètes de son temps. L.

WALTON (Bryan), orientaliste anglais, naquit en 1600 à Cleveland, dans le Yorkshire, fit ses études à Cambridge, et fut nommé évêque de Chester, en 1660, par Charles II. Ce prélat avait beaucoup d'habileté dans les affaires, et il rendit de grands services à ses confrères dans les discussions du clergé avec les habitants de Londres. Il mourut dans sa ville épiscopale en 1661. On a de lui : 1. *Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, Londres, 1654, in-8°.; ibid., 1655, in-12. Cette introduction était destinée à faciliter la lecture de la Polyglotte, alors sur le point de paraître. La préface est très-bien faite; l'ouvrage par lui-même à peu d'étendue. Il y est question de l'hébreu, du chaldaïque, du samaritain, du syriaque, de l'arabe, du persan,

(1) Cotton avait fait bâtir une jolie habitation de pêcheur, où son ami se rendait souvent; les murs en étaient ornés de peintures représentant des scènes analogues à leur occupation favorite; on y voyait leurs portraits, et les lettres initiales de leurs noms entrelacées en chiffre.

de l'éthiopien, de l'arménien et du copte. II. *SS. Biblia polyglotta*....., Londres, 1657, 6 vol. in-fol., 8 vol., en y comprenant le *Lexique* de Castel. Elle fut imprimée par souscription; c'est la première fois qu'on ait employé ce moyen pour publier un ouvrage. Elle avait été commencée en 1653. Du reste, Walton n'a eu d'autre titre pour mettre son nom et son portrait à la tête de cette Polyglotte, que d'avoir choisi de bons ouvriers et coordonné leur ouvrage. Elle est beaucoup plus parfaite et plus complète que toutes celles qui avaient paru jusqu'alors, sans en excepter celle de Lejay, qui se distingue néanmoins par la beauté des caractères et la qualité du papier. Il serait trop long de dire en détail ce qu'elle renferme; on peut consulter le *Discours historique sur les principales éditions des Bibles polyglottes*, par le P. Lelong. Nous nous bornerons à ce qui est purement de Walton, c'est-à-dire, aux *prolégomènes* qui se trouvent dans le premier volume, et qui ont été réimprimés par les soins d'Héidegger, Zurich, 1673, in-fol. Voici le jugement qu'en porte l'auteur du *Discours historique* que nous venons de citer : « Walton était fort » laborieux; il avait quelque con» naissance des langues, et de la ca» pacité. On lui a cependant repro» ché (Richard Simon), et avec » quelque justice, de n'avoir pas été » assez maître de sa matière, lors» qu'il a composé ses *prolégomènes*, » qu'il a faits sur les Mémoires de » différentes personnes, dont les sen» timents n'étaient pas les mêmes; » ce qui l'a quelquefois jeté dans des » contradictions. Lorsqu'il parle du » texte hébreu, il s'en déclare le dé» fenseur, en suivant le sentiment de » Castel : mais quand il en est à la » version grecque des Septante, il » semble avoir oublié ce qu'il a dit » de l'hébreu, tant il prend le parti » de cette version, sur laquelle » Jean Pearson, qui en était le par» tisan déclaré, lui avait fourni des » Mémoires. J'ajouterai encore ici » que, quoique ces prolégomènes » soient remplis d'excellentes cho» ses, et qu'ils instruisent suffi» samment de ce qui concerne l'édi» tion de cette Polyglotte, il n'y a » néanmoins que ceux qui ne les ont » point lus qui les considéreront » comme des prolégomènes sur toute » la Bible. Il y a une infinité de » questions générales et particulières » sur toute l'Écriture-Sainte qui doi» vent être éclaircies dans ces sortes » d'ouvrages, dont cet auteur ne dit » pas un mot, parce qu'en effet cela » n'était pas de son dessein. » Le jugement de Lelong pourrait être plus rigoureux sans cesser d'être juste. Les prolégomènes de Walton ont été traduits *librement* en français, Lyon, 1699, in-8°., par le P. Emery, de l'Oratoire, et suivant le P. Baizé, par le P. Franç. Boyer, aussi oratorien (Voyez le *Dict. des anonymes*, n° 4443). Cette traduction fourmille de fautes. La plupart des seize discours, qui forment les *prolégomènes* de Walton, ont été judicieusement appréciés par Richard Simon, dans son *Histoire critique du Vieux Testament*, livre III, chap. 21, 22, 23 et 24. Le révér. Henry Todd a donné, en 1821, des *Mémoires sur la vie et les écrits de Bryan Walton*, 2 vol. in-8°.

L—B—E.

WAMBA. *Voy.* VAMBA.

WAMESE ou WAMESIUS (JEAN), jurisconsulte, né en 1524 dans le pays de Liége, apprit les lettres latines et grecques dans sa

patrie, et se rendit à l'université de Louvain, où il s'appliqua à la jurisprudence, et où il fut reçu docteur en 1553. Deux ans après, il fut appelé à remplir la chaire de droit; ce qui ne l'empêcha pas de suivre en même temps le barreau et d'y acquérir, comme avocat, une réputation d'éloquence. On avait une si haute idée de sa capacité pour toute espèce de sciences ou d'affaires, qu'on disait communément que l'on ne savait s'il devait être professeur, avocat ou ministre. Le vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, envoyé par son frère dans les Pays-Bas pour pacifier les troubles qui commençaient à y éclater, l'appela au conseil d'état. Mais Wamesius, ne voulant point changer de résidence, se refusa toujours aux offres du prince, qui se contenta, dans les circonstances les plus épineuses, de lui envoyer demander ses avis. Il mourut en 1590. Weims et Corsel publièrent ses *Recitationes ad tit. de Appellationibus*, et ses *Responsorum sive consiliorum Juris centuriæ sex*, Anvers, 1665, 3 vol. in-fol.; ouvrage excellent, qui a long-temps été classique en Belgique, et que la modestie de l'auteur seule l'avait empêché de mettre au jour. On lui doit de plus: *Consilia de jure pontificio ordine titulorum in decretalibus digesta*, Louvain, 1643, deux tomes en un vol. in-fol. On peut voir dans les *Carmina* de Juste-Lipse, son ami, une petite pièce de vers hendécasyllabes sur sa mort. P—ot.

WANBROUCK. *V.* VANBRUGH.

WANDELAINCOURT (ANTOINE-HUBERT), né le 28 avril 1731 à Rupt-en-Voivre, diocèse de Verdun, fut d'abord professeur dans cette ville, puis précepteur des enfants du duc de Clermont-Tonnerre. On connaît de lui à cette époque un assez grand nombre de livres d'éducation qu'il publia successivement, savoir: un *Cours de latinité*, 4 vol.; un *Plan d'éducation publique, par le moyen duquel on réduit à cinq années le cours des études ordinaires*, 1777, in-12; *Vues sur l'éducation d'un prince*, 1784, in-12; *Cours complet d'éducation*, 7 gros vol. in-12, avec des abrégés de grammaire, d'histoire naturelle, d'histoire générale, etc. Ces ouvrages qui furent imprimés à Paris, à Rouen, à Verdun, à Bouillon, n'eurent pas de succès, quoique quelques-uns aient obtenu les honneurs d'une traduction en allemand; ils passent pour être superficiels, et dans les *Vues* on trouve des traces de charlatanisme, par exemple, quand Wandelaincourt prétend donner une méthode facile pour apprendre en peu de temps à un jeune seigneur, sans peine et sans livres, non-seulement à lire et à écrire, mais encore les hautes sciences et le latin. L'éducation des jeunes Clermont-Tonnerre finie, Wandelaincourt obtint une place de sous-directeur à l'école militaire de Paris, et fut nommé ensuite curé de Planrupt, diocèse de Châlons-sur-Marne. En 1791, il fit le serment exigé par la nouvelle constitution, et fut élu évêque de la Haute-Marne. L'année suivante, son département le nomma député à la Convention. Dans le procès de Louis XVI, lorsqu'on vota sur cette question: *Louis est-il coupable?* Wandelaincourt parla en ces termes: *J'ai cru ne venir à la Convention que comme législateur, et la douceur de mes mœurs ne m'aurait pas permis de me porter comme juge ni directement ni indirectement en matière*

criminelle. Dans ce même procès, il refusa de voter sur l'appel au peuple, se déclara pour le sursis, et prononça la peine du bannissement. Ces votes dans les circonstances où l'on était alors supposent quelque courage, et font encore plus d'honneur à l'*évêque* quand on les compare aux *opinions* et aux votes de plusieurs de ses collègues. On ne voit pas non plus que Wandelaincourt se soit souillé par ces abjurations qui imprimèrent une tache ineffaçable au clergé constitutionnel, et l'on assure que lorsque la Convention se rendit en corps à Notre-Dame, le 10 novembre 1793, pour y célébrer la fête dite de la *Raison*, il n'entra pas dans l'église, et s'éclipsa à la porte. Après la terreur, il paraît avoir hésité à se rengager dans le schisme; il n'adhéra point à la première encyclique des constitutionnels, mais il signa la deuxième, assista aux deux conciles, et prit part quelquefois aux travaux du comité des *Réunis*. On cite de lui à cette époque, entre autres écrits, une lettre sur la soumission et contre les évêques légitimes, des *Réflexions philosophiques sur les athées*, et l'*Ami des théophilantropes*, in-8°., où il signalait les niaiseries de ce culte. Il passa de la Convention au conseil des anciens, d'où il sortit en 1798. On croit qu'il exerça quelques emplois civils, et qu'il fut quelque temps garde-magasin du timbre, puis placé dans une des grandes bibliothèques de la capitale. Il allait fort rarement dans son département, et s'occupait peu d'un diocèse où son autorité n'était guère respectée, presque tout le clergé étant uni à M. de la Luzerne. Wandelaincourt donna sa démission en 1801, et fut nommé par son collègue Reymond à la cure de Montbar; mais ayant obtenu une pension comme évêque démissionnaire, il quitta sa cure et se retira dans une maison de campagne. On dit que dans ses dernières années il desservit la succursale de Dnaumont. Il mourut à Belleville près Verdun, le 30 décembre 1819, dans sa quatre-vingt-neuvième année. C'était un homme de mœurs douces, mais qui, s'étant plus occupé d'éducation que de théologie, fut dupe d'un parti qui annonçait la réforme de tous les abus. Outre les écrits que nous avons cités, il a laissé des *Entretiens d'une mère avec son enfant sur les devoirs de l'homme sociable et du chrétien*, l'*Ami des mœurs*, le *Mentor des demoiselles*, les *Leçons de la sagesse*, des *Éléments de morale*, les *Preuves de la religion développées d'après le plan de Pascal*. Quelques-uns de ces ouvrages sont restés manuscrits. L'auteur avait plus de facilité que de talent. Dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, imprimées à Utrecht pendant la révolution, on trouve une critique de l'ouvrage de Wandelaincourt sur l'éducation; le journaliste y signalait des vues et des maximes qui se ressentaient beaucoup de l'esprit révolutionnaire. P—c—t.

WANDELBERT ou WANDALBERT, célèbre moine de Prum, naquit, suivant son propre calcul, vers l'an 813, huit ans avant l'avénement ou l'association de Lothaire Ier. à l'empire. Trithème le fait naître en Allemagne, hypothèse qui n'a d'autre fondement qu'un passage où Wandelbert, écrivant en Belgique, se dit éloigné de son pays natal. Il était jeune encore lorsqu'il se retira dans le monastère de Prum en Belgique, où il fut élevé au diaconat. On ne sait s'il fut promu à un ordre plus

élevé dans l'Église. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'il composa le Martyrologe, qui est son premier titre aux yeux de la postérité, il n'était encore que diacre. Sa principale occupation était l'étude des lettres, qui pour lui ne se borna pas à celle de l'histoire ecclésiastique selon les légendes et de la théologie. La littérature latine et surtout la poésie remplissaient la plus grande partie de son temps et le délassaient de l'étude du dogme. Il entretenait, avec le docte Florus de Lyon, un commerce épistolaire qui fut aussi avantageux pour l'un que pour l'autre. Passionné pour les lettres, on conçoit qu'il consentit volontiers à devenir, à la sollicitation de ses confrères, écolâtre du monastère, et qu'il s'acquitta de ses fonctions avec autant de talent que de zèle, eu égard au siècle où il vivait. Il avait d'immenses obstacles à vaincre; car, outre la rouille dont l'envahissement des peuples barbares avait empreint les arts, les sciences et tout ce qui tenait de quelque façon que ce fût à la civilisation ou à la culture intellectuelle, on sait qu'à l'exemple de Charlemagne, son fondateur, la cour d'Aix-la-Chapelle cherchait à faire prévaloir dans la vaste étendue des domaines carlovingiens l'idiome teutonique. Wandelbert tâcha de rendre ou plutôt de conserver à la langue romaine la supériorité dont elle avait joui malgré la conquête, supériorité que jusqu'alors lui avait assurée sa qualité de langue écrite, de langue du culte et des transactions civiles toutes les fois que leur durée devait s'étendre à plus d'une année, et leur puissance à plus d'un village ou d'un camp. Les compositions auxquelles malgré les soins de l'enseignement il trouva moyen de mettre la dernière main, dans l'ombre et la paix du cloître, ne furent point inutiles à l'accomplissement de ce vœu, et lui valurent des applaudissements à la cour même de Louis-le-Débonnaire, ainsi que dans celles de ses fils. On ne peut nier en effet qu'il ne les méritât dans ce siècle, puisque dans le nôtre quelques-uns de ses vers seraient encore loués pour le nombre, l'harmonie, la facilité, et quelques-unes de ses pensées pour leur énergie, leur tour heureux ou piquant, ou leur naïveté. Ce n'est point qu'il faille en rien les comparer à ceux des poètes anciens. Telle semble pourtant avoir été la secrète pensée du bon écolâtre de Prum. Ravi de voir les princes accorder leur protection à la littérature, il la voyait déjà surgir plus grande et plus belle que jamais de l'abîme où elle avait langui pendant trois siècles, et, soutenant que les productions contemporaines pouvaient aller de pair avec les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, il présentait aux yeux du siècle de Charlemagne le spectacle dont fut témoin le siècle de Louis XIV,

. . . Quand Charles Perrault voulait qu'au mont Parnasse
Chapelain sur Homère eût les honneurs du pas.

Parmi les ouvrages de Wandelbert nous nommerons d'abord son célèbre *Martyrologe*, en vers, rédigé la vingt-cinquième année du règne de Lothaire, et publié vers l'an 848. Ce monument de la patience et du génie de notre auteur se compose en grande partie d'environ trois cent soixante pièces, dont chacune contient la vie du saint ou des saints rangés par les martyrologes sous le même jour de l'année. A ces morceaux qui forment comme le corps de l'ouvrage s'en joignent plusieurs de moindre im-

portance, telles que des préfaces, épîtres dédicatoires à Lothaire, discours préliminaires sur l'importance d'un martyrologe, sur la connaissance du temps et des saisons, des jours et des mois de l'année, etc.; un poème sur l'étymologie et les signes de chaque mois, etc. L'auteur se sert principalement du vers héroïque ou hexamètre; mais il n'y est point tellement fidèle qu'il ne l'abandonne quelquefois pour prendre les mètres lyriques qu'il manie avec non moins de facilité, surtout le saphique avec cet adonique qui le coupe de trois en trois vers pour former la strophe. Le poème sur l'étymologie et les signes des mois est rempli de détails et de descriptions ingénieuses auxquels la cadence vraiment poétique des vers ajoute encore des grâces. Indépendamment du mérite de la versification, on trouve aussi de temps en temps, dans l'ouvrage, de belles pensées. L'éloge très-court qu'il fait de Charlemagne est remarquable; et il caractérise avec assez de bonheur le règne si agité et si déplorable de Louis-le-Débonnaire. Quant aux sources auxquelles le poète a puisé, les principales semblent être le Martyrologe qui porte le nom de saint Jérôme, et celui du vénérable Bède, augmenté par Florus de Lyon. Mais on voit qu'il peut lui-même passer pour une source différente des deux que nous venons de nommer. Les autres écrits de Wandelbert sont : I. Une *Vie* de saint Goar, ermite et confesseur, divisée en deux livres : le premier livre de cet ouvrage avait été écrit deux cents ans auparavant par un contemporain. Mais le style incorrect et barbare du biographe rebutait même les lecteurs peu difficiles de ce siècle; et à la sollicitation de l'abbé de Prum, Marc Ward, Wandelbert se chargeade reprendre en sous-œuvre le travail de l'anonyme. Il s'en acquitta avec habileté, et non content d'avoir fait disparaître beaucoup de fautes grossières, il ajouta un second livre entièrement de lui, et qui contenait le récit des miracles opérés sur la tombe du saint confesseur depuis sa mort jusqu'à l'an 839 époque à laquelle il écrivait. II *Hexaméron* ou *Poème sur la création du monde en six jours*, avec une explication du sens *mystique* de la création de l'homme. III. Des *Poésies diverses* qui, ainsi que l'ouvrage ci-dessus indiqué, sont perdues ou enfouies manuscrites au fond des bibliothèques. Mabillon (*Acta sanctorum*, tome v, pag. 608-617) soupçonne qu'on doit aussi attribuer à Wandelbert un manuscrit très-ancien, qui contenait l'histoire de la translation des reliques de saint Chrysante et saint Darie, martyrs, au monastère de Prum, et qui était de son temps à l'abbaye de Saint-Remi à Reims. Elle est en effet assez bien écrite; mais quelques barbarismes qui déparent le style ont fait présumer aux auteurs de l'*Histoire littéraire de France* que cette conjecture n'est point la vérité. Il n'existe aucune édition complète des OEuvres de Wandelbert. Son *Martyrologe* a été publié en entier par dom Luc d'Achéry. Auparavant il n'avait été donné que morcelé par les éditeurs de Bède (1563), et par Molanus, éditeur d'Usuard (1568), qui, après l'article de chaque jour, intercalaient le fragment poétique de Wandelbert. Outre que par ce procédé le corps même du poème était incomplet, puisqu'Usuard et Bède sont moins riches sur certains points que Wandelbert, on était privé des pièces

qui précèdent et qui suivent la partie principale. La Vie de saint Goar a été imprimée trois fois : 1°. dans une légende qui parut à Maïence, en 1489; 2°. dans le *Recueil* de Surius, 6 juillet; 3°. dans les *Acta sanctorum* de Mabillon, tome II, p. 276-299. De plus, les successeurs de Bollandus en ont donné le second livre, 6 juillet, p. 337-346. Wandelbert vivait encore en 870; il est à présumer qu'il mourut peu de temps après. P—ot.

* WANGENHEIM (Frédéric-Adam-Jules de), grand-maître des eaux et forêts dans la Lithuanie prussienne, né en 1747 dans le duché de Saxe-Gotha, fit les campagnes d'Amérique de 1778 à 1783, dans l'armée anglaise, comme capitaine d'un corps de chasseurs hessois. A son retour il fut envoyé à Gumbinnen, avec mission d'organiser le département des eaux et forêts dans la partie orientale de la Prusse, et il y mourut le 25 mars 1800. Pendant son séjour dans l'Amérique septentrionale, il avait étudié la botanique forestière, et il fit ensuite dans sa patrie d'heureux essais pour transplanter en Allemagne les différentes espèces d'arbres et arbustes que produit cette partie du Nouveau-Monde. Il a publié pour cet objet : I. *Description de quelques espèces d'arbres qui croissent dans l'Amérique septentrionale avec application aux forêts d'Allemagne, d'après les observations faites dans les provinces de l'Amérique, depuis* 1777 *jusqu'en* 1780 (all.), Göttingue, 1781, in-8°. II. *Supplément à la science forestière en Allemagne, appliquée à la transplantation des espèces d'arbres que produit l'Amérique septentrionale, avec des gravures faites par l'auteur*, Göttingue, 1787, gr. in-fol., fig. III. *Description de différentes espèces de bois qui croissent dans l'Amérique septentrionale, avec gravures*, publiée dans les *Mémoires de la société d'histoire naturelle de Berlin* (all.), 1788. IV. *Observations sur l'hiver de* 1788 *à* 1789, *dans la Lithuanie prussienne*, publiées dans les mêmes *Mémoires de* 1789 (all.). V. *Observations sur le sapin de la Lithuanie prussienne* (all.), dans les mêmes *Mémoires*. VI. *Observations sur les bois blancs qui croissent dans le Nord* (all.), dans les mêmes *Mémoires*. VII. *Histoire naturelle de l'élan que produisent les forêts de la Lithuanie prussienne* (all.), dans les mêmes *Mémoires*, 1795. G-y.

WANG-MANG, usurpateur chinois, vivait dans le premier siècle de notre ère. Des intrigues dans l'intérieur du palais, des désordres et des conspirations dans les provinces, contribuèrent beaucoup à diminuer l'état florissant dans lequel la Chine s'était trouvée sous les règnes des premiers empereurs de la dynastie des Han. La mère de l'empereur Tching-ti était de la famille de Wang. Un de ses neveux fut le célèbre Wang-mang. Il se distingua dans sa jeunesse par une application sans relâche. Nommé prince, après la mort de son père, il répandit à pleines mains les sommes immenses dont l'impératrice lui faisait part. Ces libéralités excessives lui valurent dans l'empire une réputation de désintéressement et de magnificence qui lui fit un grand nombre de partisans. Par la découverte d'une intrigue qui existait entre le favori de l'empereur et une impératrice déposée, il sut gagner les bonnes grâces de ce prince, qui l'éleva à la dignité de grand-général de l'empire. Sa

modestie et la simplicité apparente qu'il affecta dans sa conduite augmentèrent de jour en jour le crédit dont il jouit jusqu'à la mort de Tching-ti, arrivée l'an 7 av. J.-C. Suivant l'intention de ce prince, l'impératrice-mère choisit un autre premier ministre pour son successeur Ngai-ti; et afin que Wang-mang, qui commençait à prendre trop d'ascendant, ne pût lui disputer l'autorité, elle résolut de lui faire donner l'ordre de se retirer. Averti à temps, il prévint cet affront, en se démettant de ses emplois entre les mains de l'empereur. Ce monarque, redoutant le pouvoir que Wang-mang avait usurpé, ne fut pas fâché de le voir prendre lui-même ce parti; et il le tint toujours éloigné de la cour : mais après sa mort, l'impératrice-mère fit revenir Wang-mang. Comme Ngai-ti n'avait pas laissé de postérité, et n'avait pas pourvu à sa succession, cette princesse et le nouveau premier ministre choisirent un jeune prince de la famille impériale, âgé seulement de neuf ans, qui monta sur le trône sous le nom de Phing-ti. Wang-mang, roulant déjà dans sa tête le dessein de dépouiller la famille des Han de la dignité impériale, mettait tout en usage pour se concilier l'estime et gagner l'esprit du peuple. Cependant cette conduite ne servit qu'à confirmer les partisans de la famille impériale dans les soupçons qu'ils avaient conçus sur ses vues ambitieuses. Si la libéralité du ministre à l'égard du peuple, qu'il voulait mettre dans ses intérêts, était extrême, sa sévérité contre les officiers qui n'entraient pas dans ses projets ne l'était pas moins. On comptait des jours où il avait fait mourir plusieurs centaines de personnes dont tout le crime était d'appartenir à des gens qui condamnaient son usurpation. Après s'être enrichi par la spoliation des tombeaux des membres de la famille impériale, qu'il fit ouvrir en disant que les richesses enfouies avec les morts seraient plus nécessaires aux vivants, il crut pouvoir porter des coups décisifs. Le jeune empereur, victime de sa perfidie, mourut empoisonné, et eut pour successeur un enfant de deux ans, que Wang-mang ne tarda pas à déposséder. Ce fut l'an 9 de notre ère qu'il prit décidément le titre d'empereur, et qu'il donna à sa dynastie le nom de *Sin*. Ce changement dans la succession du trône fournit aux Turcs-Hioung-nou le prétexte de se révolter, et de rompre la paix qu'ils avaient jurée. Leurs incursions dans les provinces septentrionales de l'empire recommencèrent. Les peuples de l'occident qui avaient été soumis rompirent aussi leurs communications avec la Chine; et l'ancienne influence de la cour de Tchang-ngan au dehors diminua considérablement. Wang-mang fut forcé d'envoyer des expéditions lointaines et coûteuses, pour rétablir sa prépondérance dans le centre de l'Asie. Plusieurs royaumes se déclarèrent indépendants de la Chine, ou prirent le parti des Hioung-nou. Wang-mang, dans le dessein de soustraire ses provinces aux incursions de ces derniers, ayant rassemblé des magasins immenses, leva une armée de trois cent mille hommes, qui pénétra, par dix routes différentes, dans le centre du pays ennemi, et s'avança au nord jusque chez les Ting-ling. Tout l'empire des Hioung-nou fut soumis; et Wang-mang le partagea entre les quinze fils et petits-fils du tchhenyu ou empereur Hou-han-sie, dont l'un fut investi de cette dignité. Cette expé-

dition et plusieurs autres épuisèrent les trésors de l'usurpateur, qui, afin de remplir ce vide, augmenta les impôts. Cette surcharge de taxes et une nouvelle loi agraire indisposèrent le peuple contre lui. Des insurrections éclatèrent partout; et bientôt la Chine entière fut soulevée. Tous ceux qui appartenaient à la famille des Han, et leur nombre était très-considérable, levèrent l'étendard contre lui. A leur tête se trouvait Lieou-sieou, descendant du quatrième empereur de la dynastie des Han. Il battit à plusieurs reprises les troupes de l'usurpateur; et son armée augmenta journellement. Un corps s'avança vers Tchhang-ngan. A la nouvelle de cette marche, toutes les villes de la province prirent les armes pour investir cette capitale. Wang-mang se réfugia dans une tour fortifiée, qui fut prise d'assaut. Les soldats lui coupèrent la tête; le peuple de Tchhang-ngan traîna son corps dans les rues, et le mit en pièces. Cet événement eut lieu l'an 23 de J.-C., qui fut le quinzième du règne de Wang-mang.

KL—H.

WAN KOULI (MOHAMMED IBN MOUSTAFA), lexicographe turk, surnommé *Al-Wany*, parce qu'il était né à Wan, ville de l'Arménie majeure, vivait dans le seizième siècle de l'ère chrétienne, et finit ses jours à Médine en Arabie, où il était allé en pélerinage. On ignore non-seulement la date de sa naissance et celle de sa mort, mais encore l'époque précise où il florissait. L'abbé Toderini (*Letteratura turchesea*), après avoir parlé de Djévhéry (*Voy.* ce nom), qui mourut vers l'an 398 de l'hég. (1007-8 de J.-C.), s'est évidemment trompé, en disant que, *quelques années après*, parut Wan Kouli, homme savant, et l'un des plus habiles de l'empire othoman, dans la connaissance de la loi. En effet, on sait que la monarchie othomane n'a commencé qu'en 1299 (*V.* OSMAN Ier.), et que ce ne fut que dans le seizième siècle qu'une partie de l'Arménie et quelques autres provinces occidentales de la Perse furent conquises par les sulthans Sélim Ier, et Soliman Ier. (*V.* ces noms). S'il paraît certain qu'on ne sait rien de positif sur la personne de Wan Kouli, il n'en est pas ainsi du seul ouvrage que l'on connaisse de lui : c'est une traduction en turk du *Sihah al loghat* (la pureté du langage), dictionnaire arabe de Djévhéry; Wan Kouli a laissé en arabe les exemples cités. Son *Kitab al loghat*, Dictionnaire arabe-turk, jouit chez les Othomans de la plus grande réputation; aussi fut-il le premier livre qui sortit des presses de Constantinople, en redjeb 1141 (janv. 1729), 2 vol. in-fol., époque où une imprimerie fut établie dans cette capitale, par le sulthan Ahmed (Achmet) III, sous la direction de Basmadjy Ibrahim. En tête du premier volume, on plaça le Khatty-Scherif du sulthan, le fethwa du moufty et les approbations des principaux oulémas, avec une notice sur Djévhéry et sur Wan Kouli. Cette édition, quoique tirée à mille exemplaires, étant devenue rare (il ne s'en trouve point en France), fut réimprimée en 1757; ce fut le seul ouvrage publié par l'imprimerie rétablie alors par le sulthan Osman III, sous la direction de Koutchouk Ibrahim; le premier établissement avait été abandonné depuis la mort de son auteur, en 1746. La seconde édition du dictionnaire de Wan Kouli, moins belle et moins complète que la pre-

mière, ne contient pas les pièces qui avaient été ajoutées à celle-ci. Il paraît, d'après Schnurrer, *Bibliotheca arabica*, qu'on en a donné une troisième édition en 1803, après le rétablissement de l'imprimerie de Constantinople, sous Sélim III. Cet ouvrage, où les mots arabes sont expliqués et accompagnés de citations des meilleurs auteurs nationaux, est précédé d'un abrégé de grammaire arabe. Le prix du dictionnaire de Wan Kouli avait été fixé originairement, par ordre de la cour, à trente-cinq piastres, mais il avait triplé quelques années après. A—T.

WANLEY (Onfroi), antiquaire fameux par son érudition et par ses talents calligraphiques, naquit le 21 mars 1671, à Coventry, et eut pour père Nathaniel Wanley, savant ministre anglican, connu par deux ouvrages intitulés, le premier : *Vox Dei*, ou *de l'obligation imposée à tout homme de réfléchir sur sa conduite*, etc. ; le second : *Merveilles du petit univers*, 1678, in-fol. Demeuré orphelin dans un âge encore tendre, Onfroi ne put poursuivre long-temps le cours de ses études littéraires ; et se livra successivement à la pratique de plusieurs métiers dans sa ville natale. Pendant ses instants de loisir il se rendait à la bibliothèque, et s'occupait à retracer avec le plus de fidélité possible les caractères des anciens manuscrits. Par là il acquit une grande habitude, non-seulement du style latin ou anglais des vieux auteurs, mais encore de l'histoire et des modifications de la paléographie, et il se mit en état de distinguer, au premier coup-d'œil, et par la seule inspection de l'écriture, l'âge d'un manuscrit. Le docteur Lloyd, évêque de Lichfield et de Coventry, le prit sous sa protection, et l'envoya au collége d'Edmund-Hall, à l'université d'Oxford, où Wanley fut d'un grand secours au docteur Mill, alors principal de l'établissement, pour la collation des manuscrits du Nouveau-Testament. Il fut ensuite attiré au collége de l'université par le docteur Charlett, qui, après l'avoir employé comme collaborateur, le plaça à Londres en qualité de secrétaire de la société établie pour la propagation du christianisme. Quelque temps après il se mit à voyager dans presque toutes les parties de l'Angleterre, recherchant les manuscrits anglo-saxons, pour en dresser un catalogue qui fut imprimé en anglais, et dans la suite traduit en latin par Thwaites, et inséré dans le *Thesaurus Ling. Vet. Septent.*, Oxford, 1705, in-fol. Une traduction anglaise des *Fondements et principes de la Religion chrétienne*, etc., par Osterwald, Londres, 1704, in-8°., suivit de près cet ouvrage. Wanley fut ensuite appelé auprès du comte d'Oxford, qui le chargea de mettre en ordre ses collections, et lui donna le titre de bibliothécaire. Son habileté et son zèle dans cet emploi furent tels, que mylord Harley, fils aîné du comte, lui assura une pension, et lui donna la même place dans sa maison après la mort de son père. Wanley ne jouit pas long-temps de ce bienfait ; une hydropisie l'enleva le 6 juillet 1726. Outre le catalogue ci-dessus, on doit à cet antiquaire celui de la bibliothèque de lord Oxford, qu'il conduisit jusqu'au n°. 2407. Toutes ses descriptions sont remplies d'érudition et de jugement, et la fidélité de ses imitations paléographiques inspire l'admiration. Aussi les savants les plus illustres s'accordèrent-ils à regretter qu'une mort prématurée l'ait

empêché de continuer ce travail remarquable, et d'en entreprendre d'autres de même genre. Cependant sa réputation lui avait attiré des envieux : et plusieurs ennemis essayèrent de le rabaisser, même après sa mort. Hearne, entre autres, semble avoir pris à tâche de le représenter sous des couleurs défavorables, et sans nier ses talents, soit comme antiquaire érudit et judicieux, soit comme élégant et habile calligraphe, il l'accuse de ne s'être livré que mollement au travail, et d'avoir souvent perdu dans une vie mondaine, et dans l'intimité des grands, le temps qu'il lui eût été possible de consacrer à l'étude. Ces reproches, évidemment exagérés, ont été copiés avec un peu de légèreté par d'autres biographes.

P—or.

WAN-LY, empereur de la Chine, fut le douzième de la dynastie de Ming, et régna de 1572 jusqu'en 1619. Le nom de Wan-ly, ou, comme on l'écrit ordinairement, *Wanlie*, n'est que la désignation des années de son règne. Son nom propre était *Y-kiun*, et son titre impérial, après la mort, *Chin-tsoung-hian-houang-ti*. Wan-ly, fils de Mutsoung, son prédécesseur, prit possession du trône à l'âge de dix ans. La régence passa entre les mains de l'impératrice-mère ; et les ministres, à la tête desquels se trouvait Tchang-kiu-tching, surent en conserver l'autorité contre les intrigues des eunuques du palais. Le règne de Wan-ly ne commença pas sous d'heureux auspices. Anda ou Yanta, chef de tribus mongoles qui habitaient les frontières nord-ouest de la Chine, s'était depuis long-temps emparé du pays d'Ordos et d'autres contrées voisines, d'où il fit de fréquentes incursions sur les terres de l'empire, jusqu'à ce qu'il eût obtenu, en 1570, du père de Wan-ly, le titre de Chun-i-wang (roi obéissant et juste), et qu'il se fût reconnu vassal de la Chine. Il défendit alors aux autres chefs toute hostilité contre l'empire, envoya tous les ans son tribut à Peking, et fit le commerce avec les Chinois. Peu satisfait du produit que lui et ses sujets en retiraient, son fils Bingtou exigea, en 1574, qu'on établît à l'ouest du Houang-ho un marché où il pût échanger ses chevaux contre des marchandises chinoises. Le ministère chinois ayant refusé d'accorder cette demande, Bingtou conduisit ses gens et ses troupeaux vers le lac Khoukhou-noor, et commença à faire des courses sur les frontières occidentales du Chen-si. Le gouverneur de cette province en fit des plaintes à Anda, qui répondit que son fils ne se portait à ces hostilités que parce qu'on ne voulait pas lui accorder ce qu'il demandait. Enfin, malgré les remontrances du gouverneur, la cour consentit à l'établissement de deux foires, l'une à Kan-tcheou, et l'autre à Tchouang-liang. Bingtou cessa les hostilités ; mais le peu de fermeté qu'on avait montré dans cette occasion fut cause que les tribus mongoles et mandchoues, qui habitaient les frontières de l'empire, devinrent de plus en plus exigeantes. La mort de Tchang-kiu-tching, précepteur et premier ministre de l'empereur (1582), fut une véritable perte pour ce prince et pour l'empire. Cette même année fut encore funeste par une maladie contagieuse qui ravagea le Chen-si, et par le commencement des troubles chez les *Ju-tchy*. Ce peuple, qu'on appelle communément Niu-tchy ou Niu-tchin, est d'origine toungouse : c'est le même qui prit plus tard le

nom de *Mandchou*. Les Ju-tchy habitaient au nord-est du Liao-toung et au nord de la Corée. A l'époque de la destruction de la dynastie de Yuan en Chine, un grand nombre de Mongols s'étaient retirés chez les Ju-tchy. Le fondateur de la dynastie des Ming envoya un corps d'armée à leur recherche. Les Ju-tchy, ne pouvant résister à une force si supérieure, furent contraints de demander la paix, et de se soumettre. Réduits à une extrême pauvreté, ils s'attachèrent au commerce; et après la conclusion de la paix, ils obtinrent la permission de venir trafiquer dans le Liao-toung, où ils apportaient du *jin-seng*, racine médicale, et autres productions de leur pays. Ce commerce les enrichit; ils se multiplièrent considérablement, et étendirent les limites de leurs habitations. On comptait alors trois tribus principales. Celle des Ju-tchy orientaux ou sauvages habitait entre le Liao-toung et la mer orientale. Ils ne payaient aucun tribut à la Chine, et n'inquiétaient point ses frontières, se contentant de trafiquer à une foire établie sur la limite orientale du Khai-yuan. Les deux autres tribus occupaient le pays de Pe-kouan (ou Yekhé), et de Nan-kouan (ou Khada), ou des barrières septentrionale et méridionale. Les Ju-tchy de Nan-kouan s'étant brouillés avec ceux de Pe-kouan, les guerres que se firent ces deux hordes finirent par la destruction presque totale de la dernière. Ghiaotchangga, chef des Nan-kouan, se brouilla, en 1583, avec le commandant des frontières chinoises, qui résidait dans la ville de Touloun. Elle fut prise par son fils Noukhatchi, qui soumit bientôt toutes les autres hordes des Ju-tchy, et les réunit dans une seule nation, à laquelle il donna le nom de Mandchou, dont il devint l'empereur en 1616, et qui finit par s'emparer de la Chine. Les succès des Mandchoux, quoique postérieurs au règne de Wan-ly, furent amenés par la fausse politique de la cour de Peking et par les vexations que les autorités chinoises exerçaient sur ce peuple, autrefois soumis et paisible. Pendant que Wan-ly était obligé d'entretenir une force supérieure dans le Liao-toung, pour contenir les Mandchoux, une rebellion éclata dans le département de Ning-hia du Chen-si. Elle eut pour chef Phobai, d'origine mongole, qui long-temps avait fidèlement servi dans l'armée chinoise. Ce chef, commandant, en 1592, à Ning-hia, se brouilla avec le gouverneur de cette ville, qu'il fit piller par ses troupes. Les rebelles arrêtaient tous les mandarins, qu'ils tâchaient d'engager à prendre parti avec eux, et sur leur refus ils se contentaient de les maltraiter et d'enlever leurs sceaux. Le commandant-général de Chen-si, s'étant avancé contre eux, essaya inutilement de les faire rentrer dans l'obéissance. Ses offres furent rejetées. L'armée de Phobai s'agrandit par différentes tribus mongoles, et devint bientôt si considérable, qu'il se rendit maître de presque toutes les places fortes situées sur les bords du Houang-ho, dans la province de Chen-si. A l'exception de deux siéges, qu'ils furent contraints de lever, la fortune servit les rebelles; ils battirent les troupes impériales, et les obligèrent à diviser leurs forces, en se partageant eux-mêmes en plusieurs troupes, qui se réunissaient ensuite avec promptitude, et venaient fondre sur les Chinois. Ces succès leur valurent un renfort de près de cinquante mille hommes de la horde des Si-fan, qui cam-

pait sur les bords du Thao-ho, à l'occident du Chen-si. Dès cet instant cette révolte parut si sérieuse à Wan-ly, qu'il jugea à propos de mettre en mouvement une force de trois cent mille hommes. Cette mesure énergique eut son effet. Ning-hia, où Phobai s'était enfermé, fut pris d'assaut, après s'être défendu avec beaucoup de valeur. Phobai, ayant tout perdu, se précipita dans les flammes de l'incendie général, où il fut bientôt étouffé. Un soldat chinois lui trancha la tête, qu'on envoya à Peking. Cette révolte, qui avait coûté tant de sang à l'empire, était à peine terminée, que l'invasion inopinée des Japonais en Corée força encore Wan-ly de faire de nouveaux armements. Fide-yosi, célèbre général japonais (*V.* Taïko-Sama), envoya, en 1592, une flotte pour s'emparer de *Fou-chan*, port situé sur la côte sud-est de la Corée, et que nos cartes nomment Tchusan. Comme il n'y avait pas de guerre entre les deux pays, il fut aisé aux Japonais de prendre cette place. Après cette conquête, ils marchèrent sur la capitale de la Corée, que le roi Li-yan abandonna, se retirant à I-tchéou, d'où il supplia l'empereur Wan-ly, non-seulement de le recevoir comme son sujet, mais encore de réduire son royaume en province. Cependant les Japonais, poursuivant leur conquête, pénétrèrent dans la capitale, y détruisirent les tombeaux des rois, prirent la mère et les enfants de Li-yan, soumirent une grande partie de la Corée, et s'avancèrent vers le Liao-toung. Les Chinois volèrent alors à la défense de cette province et des Coréens qui avaient imploré leur secours. Mais, n'ayant pas réuni d'abord des forces suffisantes, ils furent battus par les Japonais, qui ne montraient aucune envie d'accepter la paix avantageuse qu'on leur avait proposée. Cependant, Li-ju-soung, général de Wan-ly, ayant reçu des renforts considérables, les chassa de Phing-jang, et leur fit repasser le Ta-thoung-kiang avec tant de confusion, qu'il y en eut beaucoup de noyés. Khai-tching, autre ville très-importante, et pour ainsi dire la clef de la capitale, fut bientôt après occupée par les troupes chinoises, et les provinces de Phing-ngan, de Houang-hai, de King-ki-tao et de Kiang-yuan, rentrèrent sous la domination de leur maître. Les Japonais s'étant concentrés dans la capitale, Li-ju-soung s'avança avec un petit corps contre cette ville; mais ayant été investi par l'ennemi, il eut beaucoup de peine à se tirer de ce mauvais pas, et retourna à Khai-tchhing, où il se fixa pendant la saison des pluies qui rendaient les communications impraticables. Une flotte chinoise parut alors dans les parages de la Corée, pour soutenir ses opérations. Li-ju-soung, guerrier intrépide, alla lui-même incendier le magasin principal de subsistances que les ennemis avaient établi à Loung-chan. Cette perte consterna les Japonais au point qu'ils quittèrent la capitale, que Li-ju-soung occupa aussitôt. Il les fit poursuivre et chasser de tous les côtés; et la flotte chinoise se mit à bloquer le port de Fou-chan, pour leur couper la retraite. Fide-yosi se vit alors contraint à faire des propositions de paix, par lesquelles il offrit de renoncer à la province de la Corée, située au nord du fleuve Han-kiang, qui servirait de limites aux deux royaumes. Ces négociations traînant en longueur, la guerre se prolongea jusqu'à la mort de Fide-yosi arri-

vée en 1598; mais cet événement détermina les Japonais à quitter la Corée, qui fut rendue à son roi légitime. Pendant cette guerre contre les Japonais, des révoltes éclatèrent encore dans quelques provinces de l'empire, principalement dans le Liao-toung; elles furent promptement apaisées. Cependant celle du Szu-tchhouan, arrivée en 1600, fut plus sérieuse; elle eut pour chef Yang-yng-loung, gouverneur héréditaire de Pou-tchéou, qui, profitant de la guerre de Corée, pour laquelle on avait été contraint de faire partir toutes les troupes, s'était rendu indépendant et avait enlevé à l'empire plusieurs villes, pour en agrandir ses états. Informé qu'on envoyait contre lui un corps d'armée, il fit faire une levée en masse de tous ses sujets, et se fortifia dans son pays hérissé de montagnes. Lihoua-loung, gouverneur-général du Szu-tchhouan et du Hou-kouang, ayant été renforcé par les troupes qui revenaient de la Corée, parvint, non sans peine, à réprimer cette insurrection. Les sept années suivantes du règne de Wan-ly furent assez calmes; mais en 1608 commença la guerre avec les Mandchoux, première cause de la puissance de cette nation et de la conquête de la Chine, qu'elle est venue à bout d'exécuter. Cette guerre fut excitée par un eunuque, favori de Wan-ly, qui avait été envoyé comme chef des douanes dans le Liao-toung, où il s'était permis toutes sortes de vexations non-seulement contre les Mandchoux, mais encore contre les troupes et les habitants chinois. Ces derniers se révoltèrent contre lui, et l'obligèrent à s'enfuir en Chine, tandis que les Mandchoux commençaient à inquiéter les limites de la province, qu'il était impossible aux généraux chinois de défendre, parce que leurs troupes, n'ayant pas été payées depuis long-temps, refusaient de se mettre en campagne. L'état d'hostilité avec les Mandchoux dura depuis ce temps, et quoique les troupes chinoises obtinssent quelques succès, ces avantages ne furent jamais assez décisifs pour mettre les frontières à l'abri de toute invasion. *Noukhatchi*, plus connu sous le nom de *Thaï-tsou*, prince des Mandchoux, ayant pris, en 1616, le titre d'empereur, rejeta la suzeraineté des Chinois, alla, en 1618, attaquer Fou-choun, bourg où se tenaient les foires entre les deux nations, et battit les troupes qui avaient été envoyées contre lui. Il écrivit ensuite à l'empereur Wan-ly une lettre dans laquelle il lui exposa les sept grands griefs de sa nation contre l'empire; offrant de mettre bas les armes, si on lui en faisait raison. Wan-ly, dans sa présomption, ne daigna pas répondre à cette lettre, et il ordonna de renforcer ses troupes à la frontière. Alors Thaï-tsou entra dans le Liao-toung, où il prit d'assaut le fort Thsing-ho-phou, et ravagea une grande étendue de pays. L'année suivante, une armée chinoise marcha contre les Mandchoux, en quatre divisions; mais trois de ces corps furent entièrement défaits. Aidés par plusieurs tribus mongoles, les Mandchoux s'emparèrent d'un grand nombre de villes, de bourgs et de forts, et se virent bientôt maîtres de toute la partie nord-est du Liao-toung jusqu'à la frontière de la Corée. Ces désastres, et principalement la mort de l'impératrice, causèrent un violent chagrin à Wan-ly qui, déjà atteint d'une maladie grave, mourut victime de cette catastrophe à la

fin de l'été de 1620. Il avait atteint l'âge de cinquante-huit ans, et laissa le trône à son fils Tchu-tchhang-lo, qu'il avait nommé prince héréditaire en 1601, et qui ne l'occupa que pendant un mois. Wan-ly fut un prince bon, mais faible et se laissant gouverner par des favoris. Sa conduite envers son ministre et précepteur Tchang-kiu-tching est inexcusable. Accusé par des ennemis acharnés, ce serviteur fidèle fut d'abord défendu par son maître; mais fatigué de tant de plaintes, ce prince l'abandonna bientôt, et il finit par confisquer lui-même ses biens, le déclara déchu de tous ses honneurs, et bannit toute sa famille. Ce fut sous le règne de Wan-ly, en 1601, que le jésuite Matthieu Ricci (*Voy.* ce nom) arriva à la cour de Peking, et reçut la permission d'y demeurer. KL—H.

WANSLEBEN (JEAN-MICHEL), plus connu sous le nom de *Vansleb*, voyageur allemand, naquit, en 1635, à Sommerda, près d'Erfort en Thuringe. Il commença ses études à Erfort, et les alla terminer à Kœnigsberg. En 1656, il devint précepteur dans une famille noble, près de Marienwerder; mais deux mois après, il quitta cet emploi, s'engagea comme soldat, et fit la campagne de 1657, après laquelle il obtint son congé. Se trouvant à Schleswig, il s'embarqua pour Amsterdam; mais avant la fin de l'année, il revint à Gluckstadt, séjourna ensuite à Hambourg, et en 1658 il était à Erfort. Ludolf lui ayant fait la proposition d'aller en Abyssinie, il accepta, et reçut de ce professeur des leçons d'éthiopien. Un contrat fut dressé pour effectuer ce voyage, qui était encouragé par Ernest, duc de Saxe-Gotha. Wansleben perfectionna ses études aux frais de Ludolf, à Gotha; et en 1660 il partit pour Londres, afin d'y faire imprimer le *Lexicon æthiopicum* de ce dernier. Enfin, en 1663, il entreprit son grand voyage; mais il n'alla que jusqu'au Caire. De retour en Europe, au mois de février 1665, il débarqua dans le port de Livourne; et n'osant retourner dans sa patrie, parce que le duc de Saxe-Gotha n'était pas content de sa conduite, il embrassa la foi catholique à Rome, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique. En 1670, il était à Paris; Colbert le chargea de retourner en Égypte, de recueillir des détails sur ce pays, et d'y acheter des manuscrits pour la bibliothèque du roi. Wansleben s'embarqua, le 8 mai 1671, à Marseille, et après avoir visité diverses contrées du Levant, débarqua, le 19 mars 1672, à Damiette. Il remonta le Nil jusqu'au Caire, parcourut successivement le Delta, le Faïoum, les déserts de Saint-Macaire et de Saint-Antoine, et s'occupa de chercher des manuscrits dans les monastères. Il pénétra aussi dans la Haute-Égypte, mais il ne s'avança que jusqu'à Esné; appréhendant les malheurs qui pouvaient lui arriver, si les Mahométans eussent découvert qu'il faisait des achats de leurs livres, Wansleben partit du Caire le 12 sept. 1673, et atterit le 29 mars de l'année suivante à Constantinople. Après quelques courses sur le continent d'Asie, il voulait entreprendre un troisième voyage en Égypte, lorsqu'il fut obligé de revenir en France. Il arriva heureusement à Paris le 22 avril 1676: mais, quoiqu'il eût rapporté beaucoup de manuscrits, l'emploi scandaleux qu'il avait fait d'une partie des sommes que lui avait confiées le gouvernement lui attira, au lieu des récompenses qu'il

attendait et qui n'étaient pas moins qu'une chaire au collége de France et un évêché, des reproches très-vifs de la part du ministère. Il en conçut tant de chagrin, qu'il mourut peu de temps après, le 12 juin 1679, au village de Bouron, près Fontainebleau, où il était vicaire. On a de lui : I. *Index latinus in Jobi Ludolfi Lexicon æthiopico-latinum; Appendix æthiopico-latina; Liturgia S. Dioscori, patriarchæ Alexandrini, æthiop. et lat.*, Londres, 1661, in-4°. II. *Conspectus operum æthiopicorum quæ ad excudendum parata habebat Wanslebius*, Paris, 1671, in-4°. III. *Relation de l'état présent de l'Égypte*, en italien, Paris, 1671, in-12. IV. *Nouvelle relation, en forme de journal, d'un voyage fait en Égypte*, en 1672 et 1673 (en français), Paris, 1677, in-12, traduite en anglais, Londres, 1678, in-8°. Cette seconde relation, beaucoup plus ample que la première, offre des renseignements intéressants sur la géographie et l'état politique du pays : ce qui concerne l'histoire naturelle est médiocre. On s'aperçoit quelquefois que Wansleben n'avait pas oublié son ancienne profession; car, loin de se laisser intimider par les démonstrations hostiles des Arabes Bédouins, il se montra disposé à courir sur eux, et à leur tirer des coups de fusil. V. *Histoire de l'église d'Alexandrie, fondée par saint Marc, que nous appelons celle des Jacobites Coptes d'Égypte, écrite au Caire même, en 1672 et 1673*, Paris, 1677, in-12. Comme on avait écrit assez superficiellement sur la croyance des Coptes, Wansleben fit les recherches nécessaires pour donner une exposition fidèle et sincère de leurs dogmes. Il a extrait de leurs meilleurs et plus anciens auteurs tout ce qu'il a inséré dans son livre, y ajoutant les coutumes qu'il leur avait vu lui-même pratiquer. L'ouvrage est terminé par un catalogue des patriarches coptes depuis saint Marc jusqu'en 1673, et par celui des hommes illustres de la nation copte et de leurs ouvrages, ainsi que ceux des autres nations du Levant. En général, Wansleben s'occupe moins de la doctrine que des cérémonies religieuses des Coptes. Il avait envoyé à Gotha une relation de son premier voyage, mais différente de celle qui est imprimée en italien. On la conserve encore en manuscrit. Elle a été citée par plusieurs auteurs allemands qui ont écrit sur l'Égypte. La bibliothèque ducale de Saxe-Weymar possède un Journal manuscrit de ce voyageur, écrit de sa main, et portant ce titre : *Diarium conscriptum à J.-M. Wanslebio sommerdano Thuring. ab anno Dom.* 1654. Il est continué jusqu'en 1663, et contient plusieurs particularités qui ont servi à rectifier divers détails relatifs à la vie de Wansleben. Ludolf parle peu avantageusement de lui dans la préface de son Commentaire sur l'histoire d'Éthiopie; mais on peut présumer qu'il y a quelque exagération dans son récit, et peut-être que le grief le plus réel du savant voyageur, aux yeux du biographe, était son changement de religion. E—s.

WANG-TCHING. *V.* Thsin-chi-Houang-ti.

WAPOWSKI (Bernard), historien polonais, issu d'une famille patricienne, fit ses études à Cracovie, et remplit des missions importantes à Rome, auprès du pape Jules II, qui le chargea de décider Sigismond II, roi de Pologne, à faire la guerre aux Turks. « Le pontife,

» répondit ce monarque, ferait bien » mieux de combattre lui-même ces » infidèles, que de troubler toute l'I- » talie pour agrandir sa famille. » Wapowski, revenu dans sa patrie, fut nommé secrétaire de la couronne, et s'occupa de la continuation des Annales de Pologne, commencées par Jean Tarnowski (*Voy.* J. Tarnowski). On accuse Cromer d'avoir détruit les manuscrits de ce savant, après en avoir fait usage pour son Histoire. Il ne reste plus du travail de Wapowski qu'un fragment, *Fragmentum historiæ Poloniæ*, qui fait suite à l'Histoire de Cromer, dans l'édition de Cologne, 1689, in-fol. Ce fragment comprend les événements qui sont arrivés sous Sigismond Ier., roi de Pologne, depuis l'an 1507 jusqu'en 1535. Wapowski mourut grand-chantre de l'église de Cracovie, le 21 novembre 1535. On a encore de lui des vers latins qu'il composa pour célébrer la victoire que Sigismond remporta sur les Russes à Orza. Sa vie a été écrite en polonais par le comte Ossolinski. G—y.

WARBECK. *Voy.* Perkin.

WARBURTON (Guillaume), savant prélat anglais, issu d'une ancienne famille du Cheshire, et second fils de George Warburton, procureur à Newark, sur le Trent, y naquit le 24 décembre 1698. Il fit ses premières études dans cette ville, et les termina en 1714, à Okeham, dans le Rutland. Placé en qualité de clerc chez un procureur de East-Markham, en Nottinghamshire, il y passa cinq ans, au bout desquels il rentra dans le sein de sa famille. Suivant la plupart de ses biographes, il aurait suivi pendant quelque temps la carrière du barreau; mais d'autres prétendent que, rebuté dès les premiers pas, il n'eut ni le projet, ni le courage de s'y engager. Il avait annoncé de bonne heure une vocation fortement prononcée pour l'état ecclésiastique, et une passion non moins vive pour les lettres. Il reprit avec ardeur ses travaux de prédilection, et se voua tout entier aux graves études qu'exige la profession qu'il voulait embrasser. Ordonné diacre en 1723, et prêtre quatre ans après (1), il ne tarda pas à être nommé, sur la présentation de sir Robert Sutton, au rectorat de Brand-Broughton, diocèse de Lincoln. C'est dans cette retraite, où les hautes dignités ecclésiastiques ne vinrent le chercher que fort tard (en 1754), qu'il passa la plus grande partie de sa longue et laborieuse carrière: c'est là qu'il composa les ouvrages qui lui ont acquis une si orageuse célébrité. Mais avant de se fixer définitivement à Brand-Broughton, il fit un voyage à Londres, où un hasard malheureux le jeta dans la dernière classe des littérateurs de l'époque. Celui qui devait, quelques années après, prendre avec tant de chaleur la défense de Pope, publier et commenter ses Œuvres, commença par se liguer contre lui avec ses plus acharnés et ses plus méprisables ennemis: il disait que c'était *une*

(1) En l'année 1738, Warburton fut nommé chapelain du prince de Galles. Sur la recommandation du solliciteur-général Murray (depuis lord Mansfield), il obtint, en 1746, la place assez recherchée de prédicateur de la société de Lincoln's Inn. Un canonicat de la cathédrale de Gloucester lui fut donné en 1753. Chapelain du roi en 1754, doyen de Bristol en 1757, il reçut enfin la mitre en 1759, avec l'évêché de Gloucester. Deux volumes de ses Sermons parurent en 1753, in-4°.; et un troisième en 1767. Prêchant, en 1759, le sermon du 30 janvier, devant la chambre des lords, il termina ainsi le portrait de Charles Ier.: « Ses qualités royales n'étaient ni assez grandes ni assez mauvaises pour réussir dans la plus difficile des entreprises, celle d'asservir un peuple libre et ombrageux..... » Ce fut Warburton qui provoqua, dans la chambre haute, une accusation contre Wilkes, au sujet de son *Essai sur la femme*, ce qui lui attira les injures de Churchill et de quelques autres écrivains du même parti. L.

HIST. D'ANGLETERRE.

WARBURTON.

Gravelo del.t Landon direx.t

âme tortue dans un corps de travers. Warburton était à peine connu par un recueil de traductions diverses (2), complètement oublié depuis, lorsqu'il s'annonça par un ouvrage qui fixa l'attention des hommes d'état, des gens de lettres et des théologiens, ce fut son Traité de l'*Alliance entre l'Église et l'État, ou la nécessité d'une religion établie*, qu'il publia en 1736. Le but de cette production importante était d'affermir les bases de la constitution politique et de l'autorité religieuse, en posant les bornes où doivent s'arrêter les droits de l'une et les privilèges de l'autre. Cet ouvrage, au jugement du savant évêque Horsley, est un modèle achevé de la manière dont il convient d'appliquer la science et le raisonnement aux matières politiques. Il ne satisfit cependant, ni le haut clergé, dont il limitait les prétentions, ni les partisans des libertés religieuses, qui les voulaient indéfinies; mais son succès s'établit insensiblement; il devint populaire, et quatre éditions en furent épuisées, du vivant même de l'auteur. Ce succès toutefois ne fut et ne pouvait être alors, que national: on n'eût point entendu ailleurs ce que voulait dire Warburton; et ce qui est devenu depuis le langage presque universel de l'Europe n'était intelligible encore que pour la seule Angleterre (3). Si l'*Alliance* fut d'abord mal reçue, l'ouvrage qui la suivit immédiatement (1737-38), et qui même y était annoncé, *la Divine légation de Moïse*, le fut bien plus mal encore. On n'eût pas autrement accueilli, dit l'auteur lui-même, *la Divine légation de Mahomet*. Les attaques furent vigoureuses; les réponses violentes: mais Warburton devait s'attendre à ce soulèvement général. En partant de l'hypothèse que la doctrine de l'immortalité de l'ame, et des peines ou des récompenses après la mort, n'étant point textuellement énoncée dans la Genèse, il s'en suivait que cette réticence essentielle était, dans l'ordre et les vues de la Providence, l'une des conditions de la *légation* de Moïse; et que Dieu n'avait voulu conduire son peuple que par des récompenses ou des peines purement temporelles; en raisonnant, d'après ce principe, Warburton avançait un paradoxe révoltant; et il révolta en effet tout ce que l'Angleterre avait de bons esprits et de théologiens instruits. Cela était tout simple: ce qui le parut moins, ce fut de compter Voltaire au nombre des antagonistes de la *Divine légation*; et de rencontrer le nom de l'ennemi le plus malheureusement célèbre de toute espèce de religion, à côté de ceux des docteurs Middleton, Pococke, Grey, Sykes et Stebbing. Mais, de bonne foi, est-ce le paradoxe, en effet bien étrange, du docteur anglais, qui allumait ce grand courroux de Voltaire: est-ce dans l'intérêt de la morale et de la

(2) Les *Traductions diverses, en prose et en vers*, parurent en 1723; et la dédicace à sir Robert Sutton valut à l'auteur, en 1726, un médiocre vicariat. Il publia, en 1727, un *Examen* (Inquiry) *critique et philosophique des causes des prodiges et des miracles rapportés par les historiens, avec un essai pour rendre à l'histoire la méthode et la pureté*, etc. Cet ouvrage est précédé d'une dédicace de vingt pages, adressée, comme la précédente, à sir Rob. Sutton, et dont le ton louangeur prouve que le sévère théologien ne négligeait pas les moyens ordinaires pour s'avancer dans le monde. Cette bassesse lui fut tellement reprochée, qu'il employa depuis tous ses efforts à retirer de la circulation les exemplaires de son livre, qui par là est devenu extrêmement rare. Ce fut par le crédit de ce protecteur qu'il fut inscrit sur la liste des maîtres-ès-arts créés en 1728, lorsque le roi visita l'université de Cambridge. L.

(3) *L'Alliance* fut traduite en français par Silhouette (*Voy.* ce nom), et présentée manuscrite au cardinal de Fleury, qui, probablement, ne jugea pas à propos de la laisser paraître, puisque l'ouvrage fut imprimé à Londres, 1742, 2 vol. in-12.

religion qu'il revient en vingt endroits de ses ouvrages sur ce reproche de matérialisme, qu'il reproduit sous toutes les formes, et jusqu'à la plus dégoûtante satiété? Non sans doute : mais Warburton avait un tort réel, un grief impardonnable aux yeux de Voltaire : il avait révélé avec une franchise brutale, et une érudition inattaquable, quelques erreurs de faits, dans la prétendue *Philosophie de l'histoire* du prétendu *abbé Bazin;* et l'on sait de quelle manière *le neveu* de cet abbé prenait la *défense* du cher *oncle*. Un autre tort de l'évêque de Glocester, et celui-là n'était pas le moins grave aux yeux du *philosophe* de Ferney, c'était d'avoir établi, dans son ouvrage, la divinité du christianisme, par une suite de raisonnements, appuyés de preuves aussi solides que victorieusement déduites de principes incontestables. Au surplus, la manie du paradoxe était devenue et fut pour jamais celle de Warburton : elle le constituait dans un état habituel d'attaque et de défense, ou plutôt de guerre ouverte, où l'avantage n'était pas toujours de son côté. Il lui resta néanmoins dans deux circonstances qui font époque dans sa vie : ce fut quand il écrivit contre Middleton, et en faveur de Pope. L'*Essai sur l'homme* venait de subir, de la part de Crousaz, un examen sévère, sous le rapport des doctrines; et il résultait, des remarques critiques du savant professeur, de graves accusations de *spinosisme* et de *naturalisme*. Cet écrit étant tombé entre les mains de Warburton, il en entreprit la réfutation, dans une série de sept lettres, que Silhouette traduisit successivement et sous les yeux même de Pope. Quel qu'ait été le motif du zélé docteur, son effet ne pouvait être que très-agréable à Pope : aussi vous-t-il dès-lors à son officieux défenseur une amitié qui ne finit qu'avec ce grand poète, et qui fut aussi utile qu'honorable pour Warburton. Pope le fit connaître et le recommanda vivement à plusieurs de ses illustres amis, entre autres à Ralph Allen, de Prior-Park, dont le docteur épousa, quelques années plus tard, la nièce et unique héritière, miss Tucker, depuis Mistriss Stafford Smith. Le *Commentaire* critique et philosophique de l'*Essai sur l'homme* parut en 1742 : la reconnaissance du poète ne trouva plus alors de termes pour s'exprimer dignement. A l'entendre, son commentateur avait beaucoup mieux saisi et plus clairement expliqué l'ensemble de son système qu'il n'aurait pu le faire lui-même (*Voy.* sa Correspondance, tome IX, de l'édition de Warburton); et ici l'éloge était presque la vérité. Pope, travaillant sur les idées et sur le plan d'un autre (lord Bolingbroke), ne paraît pas s'être toujours parfaitement entendu lui-même. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait aussi vivement senti le prix du double service que lui rendait un commentaire qui, en faisant valoir le talent du poète, dissipait tous les nuages élevés sur l'orthodoxie du philosophe. Ce fut encore Warburton qui engagea l'auteur de la *Dunciade* à substituer un autre héros à celui qui avait jusque-là figuré dans le poème, et à l'augmenter d'un nouveau chant, spécialement dirigé contre les faux-savants et les esprits-forts; et ce chant est, sous le rapport du style et de la couleur générale, l'une des meilleures productions en vers de Pope. La *Dunciade*, ainsi corrigée et augmentée,

parut en 1743, in-4°., par les soins et avec les Notes de Warburton ; ce qui lui valut une notable part dans les injures que le furibond Cibber vomit contre l'auteur du poème. Pope ne survécut pas long-temps à ce dernier service, étant mort le 30 mai de l'année suivante. Voulant que sa reconnaissance, qui s'était si hautement exprimée pendant sa vie, se signalât encore après sa mort, il avait légué par testament, à son commentateur, la moitié de sa bibliothèque; la propriété de ceux de ses ouvrages imprimés dont il n'avait pas disposé ; et le bénéfice des éditions futures, à la seule condition de n'y faire aucune espèce de changements. Warburton, de son côté, fidèle à la mémoire de son illustre ami, le défendit constamment contre la critique et l'envie. Au milieu de tant d'occupations diverses, *la Divine légation* était toujours la grande pensée de son auteur : chaque édition nouvelle présentait de nombreuses additions, d'importants changements, quelquefois même des corrections heureuses. Cet ouvrage finit par devenir le dépôt central de toutes les connaissances, de toutes les idées de l'auteur ; de celles même qui semblaient ne se rattacher d'aucune manière à l'objet principal du livre. C'est ainsi, par exemple, que l'on vit avec surprise (livre II, section 4) la fameuse Dissertation où Warburton entreprend de prouver que Virgile, dans le sixième livre de l'Énéide, n'a eu d'autre dessein que de décrire l'initiation de son héros aux mystères d'Éleusis, dont il croit trouver la représentation fidèle dans toutes les circonstances de la descente d'Énée aux enfers. Cette hypothèse, dans le fond assez ingénieuse, présentée et soutenue, il faut l'avouer, avec infiniment d'art, trouva des partisans et des adversaires. Parmi ces derniers se signala le docteur Lowth (*V.* Rob. Lowth). Il en résulta entre les deux savants une discussion, où l'impétueux Warburton porta toute la virulence de son caractère, toute l'âpreté d'un critique qui ne connaissait pas plus de mesure dans la défense que dans l'attaque. Il faut lui savoir d'autant plus de gré de celle qu'il s'imposa dans sa réfutation d'un ouvrage de Middleton. Le savant historien de Cicéron venait de publier ses *Recherches sur les miracles* reconnus et admis par les Églises chrétiennes ; et l'ouvrage avait soulevé une controverse, soutenue de part et d'autre avec une égale chaleur, et au grand scandale des deux partis. Ce fut alors (1750) que Warburton publia sa Dissertation intitulée : *Julien*, ou *Discours concernant le tremblement de terre et la terrible éruption qui firent échouer la tentative de cet empereur pour rebâtir le temple de Jérusalem.* Il se proposait de prouver, et prouva très-bien dans cet ouvrage, l'action immédiate de la Providence dans cette circonstance, et un miracle proprement dit, pour maintenir la vérité des prophéties, contre les attaques réunies des Juifs et des Païens. Une seconde édition, singulièrement améliorée, parut l'année suivante ; et c'est d'après cette dernière que fut faite la traduction française, publiée à Paris, en 2 vol. in-12, 1754. La préface annonce, dans le traducteur, qui ne s'est pas fait connaître, un écrivain profondément versé dans la matière qu'il traite, et animé surtout d'un zèle sincère pour la religion. Non moins zélé, l'évêque de Glocester voulut se survivre à lui-même, et combattre

encore après sa mort pour la défense de la religion. Dans ce louable dessein, il légua une somme de cinq cents livres sterling, pour fonder à Lincoln's Inn une chaire destinée uniquement à démontrer les vérités de la religion, par l'accomplissement des prophéties de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Ces graves pensées ne détournaient pas entièrement le théologien de ses études littéraires : une édition des OEuvres de Pope, avec notes et commentaires ; une de Shakespeare, également avec des notes ; une préface pour la *Clarisse* de Richardson, etc. (4), se succédèrent en peu d'années. Tant de travaux joints à une infatigable activité d'esprit, et à la constante irritabilité de son caractère, altéraient insensiblement ses facultés intellectuelles : un événement malheureux, la perte d'un fils unique et tendrement chéri, accéléra le moment fatal où elles devaient s'éteindre. Warburton mourut dans son évêché de Glocester, le 7 juin 1779, dans sa quatre-vingt-unième année. Un beau monument en marbre fut érigé à sa mémoire, dans son église cathédrale. Ses OEuvres, recueillies en sept vol. in-4°., ont été publiées en 1788, par son plus intime ami, le docteur Hurd, évêque de Worcester, avec une préface sur la vie et le caractère de l'auteur.

A—D—R.

WARCISLAS, prince de la Poméranie, dans le onzième siècle, ayant été dans sa jeunesse emmené prisonnier en Allemagne, y embrassa la religion chrétienne, et reçut le baptême à Mersebourg ; mais craignant de perdre la confiance de ses sujets, il fréquentait encore leurs temples et pratiquait leurs cérémonies superstitieuses, lorsqu'il résolut, de concert avec son épouse, de propager la religion chrétienne en Poméranie, pensant que c'était le seul moyen d'adoucir les mœurs féroces des habitants, et de mettre fin à leurs révoltes et aux guerres qui désolaient le pays. Boleslas Krzywousty à qui il communiqua sa pensée l'approuva, et en écrivit à saint Othon, qui alors était évêque de Bamberg. Othon accepta les propositions de Boleslas et s'avança sur Stargard, à travers d'épaisses forêts. Warcislas vint de Kamin où il résidait, avec un détachement de cinq cents hommes à cheval, jusqu'à Stargard, où il reçut Othon avec les témoignages du plus profond respect, lui promettant aide et secours dans son

(4) L'édition des OEuvres de Shakespeare, donnée par Guillaume Warburton, en 1747, est peu estimée ; les absurdités qui s'y trouvent ont été relevées par Johnson et par Th. Edwards. Le commentaire de l'édition de Pope, 1750, 9 vol. in-8°., est décrié pour la témérité des conjectures, ainsi que pour les invectives du commentateur contre beaucoup de personnes. La plume de Warburton s'est exercée sur une multitude d'objets. Il a écrit sur la *propriété littéraire* ; sur la *nature et les obligations de la vertu* ; sur les *progrès du méthodisme* (1762) ; *Aperçu de la philosophie de Bolingbroke*, en une suite de lettres à un ami, 1750, écrites avec force et vivacité ; *Remarques sur l'Histoire des Puritains, par Neal*, etc. La *Divine légation de Moïse, démontrée d'après les principes d'un déiste religieux, par l'omission de la doctrine d'un état futur de récompenses et de punitions*, renferme des *Recherches sur les hiéroglyphes et l'écriture peinte*, qui ont été traduites en français par Léonard des Malpeines, sous le titre d'*Essai sur les hiéroglyphes égyptiens*, où l'on voit l'origine et le progrès du langage et de l'écriture, l'antiquité des sciences en Egypte, etc., Paris, 1744, 2 vol. in-12, fig. Le caractère de Warburton se fait assez connaître par l'histoire de sa vie. Né avec une constitution forte, il était d'une tempérance rigide. Sa mémoire était extrêmement riche ; mais ses connaissances étaient trop variées pour être exactes. Il avait un penchant prononcé au paradoxe, impatient de la contradiction que sa rudesse provoquait, il traitait ses ennemis avec une supériorité dédaigneuse, et qui indisposait contre lui. Il semblait, dit Johnson, avoir adopté cette résolution d'un empereur romain : *Oderint dum metuant*. On a publié, en 1809, un volume de *Lettres d'un prélat éminent* (Warburton) *à un de ses amis* (Hurd), dont la lecture intéresse, malgré le style tranchant de l'un des correspondants et le ton adulateur de l'autre. Il a paru, vers 1811, une édition des *OEuvres de Warburton*, dans le format in-8°., par laquelle on lit un article très-remarquable dans le *Quarterly review*, n°. 14, 1812. L.

entreprise. Les habitants se rassemblèrent en foule pour observer ces étrangers; leur mine féroce, leurs gestes et leurs menaces effrayèrent les prêtres qui accompagnaient saint Othon. Ils crurent que, sans les laisser aller plus loin, on allait leur faire souffrir le martyre. Othon, ne se laissant point intimider, se rendit à Pyritz, dont les habitants, après lui avoir entendu prêcher l'Évangile pendant vingt jours, reçurent presque tous le baptême. A Kamin, il fut accueilli avec beaucoup d'égards par Warcislas et par son épouse, qui, depuis ce moment, professèrent hautement la religion chrétienne. Ils rétablirent l'église que les rois de Pologne avaient autrefois fait bâtir, et que les habitants avaient détruite. A Wollin et à Stettin on leur montra des dispositions si farouches, qu'ils se crurent obligés d'en informer Boleslas. Ce prince écrivit à ces peuples une lettre sage et ferme tout à-la-fois, qu'il terminait ainsi: « Je pourrais écouter les » mouvements de mon indignation; » mais sur les sages représentations » qui m'ont été faites, afin que vous » soyiez d'autant plus prompts à re» cevoir le joug de J.-C., j'ai résolu » d'alléger le tribut auquel vous êtes » soumis. » Cette lettre eut un effet salutaire, et en peu d'années toute la Poméranie embrassa la foi chrétienne. Par les soins de Warcislas et de saint Othon, un siége épiscopal fut établi à Wollin, et Adalbert, un des missionnaires, en fut le premier évêque (1124). Warcislas mourut peu de temps après. G—Y.

WARD (Nathaniel), né à Haverhill en 1570, fils d'un ministre de la religion anglicane, fit ses études à Cambridge, et parcourut la Hollande, l'Allemagne et le Danemark. Revenu dans sa patrie, il obtint la cure de Standon, bourg du comté d'Hertford. Cité par l'évêque, en 1631, pour répondre sur une accusation de non-conformité, il fut interdit, et se réfugia dans la Nouvelle-Angleterre, où il obtint la cure d'Ipswich qui venait d'être fondée. Il donna sa démission, et retourna en 1647 en Angleterre, où il publia sous ce titre, *Le simple savetier d'Aggawam*, un ouvrage critique fort remarquable par la vivacité et la gaîté des observations, et qui a été réimprimé à Boston en 1713; il était particulièrement dirigé contre les partisans du roi et de l'Église d'Angleterre. Ward en publia encore plusieurs autres du même genre, parmi lesquels on remarque une satire contre les prédicateurs de la religion anglicane, qui est intitulée: *Mercurius anti-mecharius*, ou *le simple garçon savetier*, 1647. Nathaniel Ward mourut à Shenfield, au comté d'Essex, en 1653. Z.

WARD (Seth), savant évêque anglais, fils d'un procureur, et né en 1617 à Buntingford en Hertfordshire, passa de l'école de son lieu natal au collége Sidney de l'université de Cambridge, auquel il fut par la suite agrégé. Son application se fixa particulièrement sur les études mathématiques, et il y porta la profondeur de son esprit. Malheureusement la guerre civile ne tarda pas à troubler la tranquillité des écoles. Seth, voyant son principal, Samuel Ward, renfermé dans un des collèges que les parlementaires avaient transformé en prison, ne put consentir à se séparer de son patron et son ami, et il ne le quitta qu'après sa mort, en 1643. Le refus d'accepter le *covenant*, ainsi que sa coopération à un livre dirigé contre cette

sorte d'engagement religieux, furent cause qu'il perdit son association dans le collége. Plusieurs personnes de distinction lui firent alors des offres séduisantes, mais qui ne le tentèrent point; il préféra d'aller passer quelque temps à Albury dans le comté de Surrey, près du célèbre Oughtred, dans la société duquel il put satisfaire son goût pour les mathématiques. L'éducation des fils d'un de ses amis l'occupa jusqu'en 1649, époque où il devint chapelain de Thomas, lord Wenman. Ce fut peu de temps après que des commissaires du parlement vinrent visiter l'université d'Oxford, dans la vue d'en éloigner les hommes qui étaient suspects au parti dominant. L'effet de cette épuration fut de priver l'instruction publique du concours de plusieurs esprits éminents. De ce nombre fut Greaves, professeur d'astronomie, qui venait de se faire connaître par un ouvrage sur les Pyramides d'Égypte. Ce savant, qui connaissait les talents de Ward, le recommanda pour occuper la chaire vacante, et cette recommandation fut écoutée. Comme la cause royale était alors désespérée, le nouveau professeur crut pouvoir prêter serment à la république, démarche qui lui fut amèrement reprochée après la chute de ce gouvernement. Son premier soin fut de relever la réputation des leçons d'astronomie, qui depuis long-temps étaient très-négligées; il le pouvait par son savoir, il y joignit une assiduité exemplaire. Le degré de docteur en théologie lui fut donné en 1654; et il réunit successivement à ce titre celui de principal du collége de Jésus, puis celui de président du collége de la Trinité. Il faisait partie de ces réunions qui avaient lieu fréquemment dans l'appartement du docteur Wilkins, au collége Wadham et ailleurs, entre plusieurs hommes instruits qui voulaient s'occuper ensemble des objets de leurs études. On sait que ces réunions furent le noyau dont se forma, quelques années plus tard, la société royale de Londres, de laquelle Ward fut membre dès sa fondation (1661), et plusieurs fois vice-président. La restauration arriva; et bien que Ward eût peu souffert pour la cause royale, quoiqu'il eût même fléchi sous l'usurpation, son avancement dans l'Église commença peu de temps après. On savait que son inclination était pour l'ancienne dynastie. Il était doyen d'Exéter, lorsque Monk, duc d'Albemarle, et le comte de Clarendon, faisant moins d'attention aux antécédents politiques qu'au mérite personnel et aux talents utiles, lui procurèrent le siége épiscopal de ce diocèse. Son administration fut pour ce siége l'époque de beaucoup d'améliorations; et par sa bienfaisance, ainsi que par son habileté à manier les affaires, il devint le personnage le plus considérable du banc des évêques. Le siége de Salisbury, auquel il fut transféré en 1667, ne lui fut pas moins redevable; il fit rendre et annexer pour toujours à ce siége, en 1671, l'office de chancelier de l'ordre de la Jarretière, qui en avait été détaché depuis cent trente-deux ans. Mais le plus noble monument de sa munificence fut le collége des Matrones à Salisbury, qu'il fonda en 1682, pour la réception et l'entretien de dix femmes, veuves d'ecclésiastiques orthodoxes du diocèse. Son naturel l'éloignait d'exercer volontairement la persécution, et ce ne fut que pour obéir aux ordres de la cour, qu'il mit beaucoup d'activité à supprimer les

conventicules tenus par les non-conformistes. L'évêque Ward fut un des hommes supérieurs qui eurent le malheur de survivre à leurs facultés mentales. Dès l'année 1660 une fièvre violente commença de miner sa constitution. L'exercice du cheval, auquel il se livra d'après l'avis de l'illustre médecin Sydenham, releva ses forces; mais négligeant cet exercice salutaire, à mesure qu'il avançait en âge, il tomba dans un dépérissement rapide, et son intelligence disparut au point qu'il ne fut plus qu'un objet de compassion. Il vivait encore lorsque la révolution de 1688 arriva; mais on peut dire qu'il ne la connut point. Il mourut en 1689. Oughtred a fait l'éloge de son caractère autant que de son esprit. Ses études ne se bornaient pas aux sciences exactes, elles embrassaient toutes les parties des belles-lettres. Le docteur Burnet, qui lui succéda sur le siége épiscopal de Salisbury, après l'avoir signalé comme un des plus grands hommes de son temps à plusieurs égards, et avoir rendu hommage à la profondeur de son esprit, atténue cet éloge en ajoutant « qu'il fut bien adroit, sinon trop adroit, car sa sincérité fut très-douteuse. Il fut un politique habile, mais un prêtre peu estimable. » On lui a souvent reproché en effet d'avoir été (pour emprunter un mot connu) *le très-humble serviteur des événements*. Orateur distingué dans la chambre des lords, on l'égalait au comte de Shaftesbury pour la vigueur du raisonnement. Il n'y a eu qu'une opinion sur sa modération, sa charité, sa générosité. Le lieu de sa naissance, Buntingford, lui doit un somptueux hôpital. Seth Ward est auteur de plusieurs ouvrages sur l'astronomie et sur différentes parties des mathématiques, qui furent en grande estime dans le temps où ils parurent, mais que les progrès de la science ont fait oublier. Au jugement de ses compatriotes, sa réputation, comme astronome, repose principalement sur sa *célèbre approximation du vrai lieu d'une planète*. Montucla pense que Ward n'est pas l'inventeur de l'hypothèse appelée *elliptique simple*, déjà rejetée, dit-il, pour de bonnes raisons. Nous ne pouvons, sur ce point, que renvoyer à l'*Histoire des mathématiques*, tom. II, p. 339, 2e. édition. Voici les titres de ses écrits : I. *Essai philosophique de démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, de l'immortalité de l'âme humaine, de la vérité et de l'autorité de l'Écriture*, Oxford, 1652, in-8°. II. *De cometis, ubi de cometarum naturâ disseritur, nova cometarum theoria et novissimæ cometæ historia proponitur; prælectio Oxonii habita*, Oxford, 1653, in-4°. A la suite de cet ouvrage est imprimé un petit écrit intitulé *Inquisitio in Ismaelis Bullialdi astronomiæ philolaicæ fundamenta*, Oxford, 1653, in-4°. III. *Idea trigonometriæ demonstratæ in usum juventutis Oxon.*, Oxford, 1654, in-4°. IV. *Vindiciæ academiarum* (en réponse à John Webster), Oxford, 1654, in-4°. V. *In Thomæ Hobbii philosophiam exercitatio epistolica, ad amplissimum D. J. Wilkinsium*, etc., ib., 1656, in-8°. VI. *Astronomia geometrica, ubi methodus proponitur quâ primariorum planetarum astronomia, sive elliptica, sive circularis, possit geometricè absolvi*, Londres, 1656, in-8°. VII. Des *Sermons* qui ont été réunis en un volume in-8°., Londres, 1674. La vie de ce savant a été écrite par son ami Walter Pope (*Voy.* ce nom). L.

WARD, (Edward), poete anglais, de basse extraction, né, en 1667, dans le comté d'Oxford, tint à Londres une maison publique montée sur un pied élégant, et où se réunissaient les adversaires de l'administration whig; lui-même amusait la société par des anecdotes littéraires dont sa mémoire était abondamment fournie. Pope, l'ayant introduit dans sa *Dunciade*, eut lieu de s'en repentir par la vivacité avec laquelle Ward repoussa l'attaque. Celui-ci avait l'avantage de n'être pas gêné par le soin de sa réputation. Il mourut le 20 juin 1731. On cite de lui l'*Espion de Londres*, description grossière, mais à quelques égards fidèle, des mœurs de la capitale; le *Ton d'un café*, comédie; le *Caprice d'Apollon*, et quelques poèmes dans le genre d'*Hudibras*. Cependant il faut se garder de le confondre avec l'auteur du poème de *La Réformation anglicane*, dont l'article suit. L.

WARD (Thomas), après avoir servi pendant quelque temps dans les gardes à cheval du roi, fit profession de la religion catholique, sous le règne de Jacques II, et prit l'état de maître d'école, dans lequel il s'acquit beaucoup de réputation. Quoique simple laïque, il embarrassa souvent les plus habiles docteurs anglicans dans les disputes qu'ils eurent avec lui, et ils furent très-étonnés de trouver tant de savoir dans un homme de son état. A l'époque de la révolution qui renversa Jacques II du trône de ses ancêtres, il passa en Flandre, où il mourut peu de temps après. Ward est auteur des ouvrages suivants: I. *Monomachia* ou *Duel* entre le docteur Tenison, pasteur de Saint-Martin de Londres, et un soldat catholique. II. *Speculum ecclesiasticum*. III. *Arbre de la vie*. IV. *La Réformation anglicane*, en différents chants, dans le style d'*Hudibras*, Londres, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur passe en revue toute l'histoire ecclésiastique de l'Angleterre depuis le divorce de Henri VIII, eut une grande vogue. V. *Errata de la Bible protestante*, 1688, in-8°. VI. *La Controverse sur l'ordination*, présentée dans son vrai jour, Londres, 1719, in-8°., composée à l'occasion de divers traités sur cette matière, spécialement de celui du P. Le Courayer. VII. *Réfutation de l'exposition* des trente-neuf articles du docteur Burnet. Cet ouvrage ne fut point imprimé; mais il se conservait en manuscrit dans la bibliothèque du collége anglais de Douai. T—D.

WARD (John), fils d'un ministre non-conformiste, naquit à Londres en 1679. Le goût qu'il avait pour l'étude lui fit quitter, en 1710, un petit emploi dans les bureaux de la marine, pour se mettre à la tête d'une école. Deux ans après, il débuta dans la carrière des lettres, par un opuscule sur les règles de la composition: *De ordine, sive de venustâ et eleganti tùm vocabulorum, tùm membrorum sententiæ collocatione*. Cet écrit et plusieurs autres qui le suivirent lui acquirent de la réputation, et lui méritèrent des distinctions honorables. La chaire de rhétorique du collége de Gresham, université d'Oxford, lui fut donnée en 1720. Il fut élu, en 1723, membre de la société royale de Londres, et en 1736, de celle des antiquaires, et devint vice-président de toutes deux. L'université d'Édinbourg lui conféra, en 1751, le degré de docteur en droit. Lorsque le Musée britannique fut fondé, en 1753, il fut désigné pour en être un des conservateurs, et mit beaucoup de zèle à

faire prospérer cet établissement. John Ward avait publié en 1740 le plus connu de ses ouvrages : les *Vies des professeurs du collége de Gresham*, Londres, in-fol. Il mourut octogénaire, au mois d'oct. 1758. Il avait préparé pour l'impression le cours de leçons prononcées par lui dans sa chaire de rhétorique, et qui parut sous le titre de *Système d'éloquence* (oratory), etc., 1758, 2 v. in-8°. On fit en 1761 une autre publication posthume des ouvrages qu'il avait laissés : *Dissertations sur divers passages des saintes Écritures*, in-8°., tome 1; le second parut en 1774. Parmi ses autres écrits, nous citerons : I. une traduction latine de la huitième édition du *Traité de la peste*, par Mead (*V.* ce nom), 1726. Maittaire l'avait devancé dans cette entreprise; mais sa version, faite sur la première édition de Mead, n'avait point été approuvée par l'auteur, et était restée manuscrite. II. *De ratione interpungendi*, imprimé à la suite d'une édition des *Elementa rhetorica* de Gérard Vossius, Londres, 1724. III. *Essai sur la table de Peutinger, en tant qu'elle se rapporte à la Bretagne*, à la suite de la *Britannia romana* de Horsley. IV. *Quatre essais sur la langue anglaise*; savoir : 1°. *Observations sur l'orthographe*; 2°. *Règles pour la division des syllabes*; 3°. *Usage des articles*; 4°. *Formation des verbes, et leur analogie avec le latin*, 1756, in-8°. On a reproché au savant auteur de n'avoir pas mis son langage à la portée des commençants. V. Une édition de la *Grammaire latine* de Lily, 1732, et une autre de la *Grammaire grecque* de Camden, 1754; quelques répliques en latin au docteur Middleton, touchant la condition des médecins chez les Romains; *De vasis et lucernis, de amuletis, de annulis et fibulis, de asse et partibus ejus*, 1719; enfin un grand nombre d'autres mémoires, insérés dans les Transactions des deux sociétés savantes dont il était membre.

WARD (BERNARD), savant, né en Irlande vers le commencement du dix-huitième siècle, vint, jeune encore, s'établir en Espagne, et s'appliqua surtout à connaître l'état de l'industrie et du commerce, et les causes de leur décadence qui se manifestaient alors d'une manière véritablement effrayante. Après quelques années d'observation, il publia à Valence, en 1750, un ouvrage fort remarquable sous ce titre : *Moyens de remédier à la misère des indigents* (*Obra pia*, etc.). Cet écrit ayant fixé les regards du gouvernement, le roi Ferdinand VI chargea l'auteur de parcourir les différentes contrées de l'Europe, pour y recueillir des renseignements sur toutes les parties du commerce et de l'administration. Ward revint en Espagne, après quatre ans d'absence, avec une collection très-précieuse de renseignements dans tous les genres; et pour récompense il fut nommé président du commerce et des monnaies, puis directeur de la fabrique des cristaux de Saint-Ildephonse. La mort l'empêcha de profiter de ces avantages, au moment où il s'occupait de mettre en ordre ses manuscrits, afin d'en faire jouir le public. Le comte de Campomanès, gouverneur du conseil de Castille, les a publiés à Madrid, en 1779, sous ce titre : *Projet économique*. — WARD (*Arthemas*), major-général de l'armée américaine sous Washington, commanda l'aile droite à Roxbury (1775); et se distingua encore dans

plusieurs occasions. Il fut ensuite deux fois membre du congrès, et mourut à Shrewsbury, à l'âge de soixante-trois ans. Z.

WARD (Thomas), né à Dublin en 1749, fut élevé à Paris au collége des Irlandais. Il eut à peine terminé ses études, qu'il embrassa l'état militaire. Officier dans un régiment de sa nation au service de France lorsque la révolution éclata, il se montra zélé partisan des idées nouvelles, et l'enthousiasme qu'il manifesta lui procura dès-lors un avancement rapide. Dans la campagne de 1792, à l'armée du Nord, où il était employé en qualité de lieutenant-colonel, il se distingua en plusieurs rencontres, notamment à la journée du 12 décembre, près de Rechin. Nommé à cette époque général de brigade, il continua de servir jusqu'à la défection de Dumouriez. Arrêté alors comme étranger et suspect, il renfermé dans la prison des Carmes, à Paris, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 23 juillet 1794, quelques jours seulement avant la chute de Robespierre. M—g—r.

WARE (Jacques), l'un des plus savants hommes qu'ait produits l'Irlande, naquit le 26 novembre 1594 à Dublin, d'une famille distinguée, qui était originaire de la province d'York. Le célèbre Usserius (Usher), lui ayant reconnu de grandes dispositions pour l'étude des antiquités, l'encouragea à consacrer ses travaux à celles de son pays. Dans un voyage que le jeune Ware fit à Londres, en 1626, il se lia avec le chevalier Robert Cotton; trouva de grandes ressources dans sa bibliothèque, dans ses précieuses collections, ainsi que dans la Tour de Londres, et revint en Irlande pour y d'une abondante récolte. Devenu, par la mort de son père, auditeur général, en 1632, il se concilia l'estime de lord Strafford et du duc d'Ormond, qui se succédèrent dans la place de lord-lieutenant d'Irlande, et l'admirent dans le conseil privé. Son zèle pour Charles Ier. lui attira des persécutions. Au retour d'une députation faite à ce prince qui se trouvait à Oxford, il fut pris et enfermé pendant dix mois à la Tour de Londres. Lorsque le duc d'Ormond eut été forcé de rendre Dublin aux parlementaires, en 1647, Ware obtint un passe-port pour la France, où il alla se consoler des malheurs de sa patrie, dans la société des savants de la capitale. Il se lia surtout avec le fameux Bochart. Après deux ans de séjour à Paris, il obtint la permission de revenir à Londres pour ses affaires particulières, et retourna en Irlande, lorsque la tranquillité y fut rétablie. Mais ce ne fut qu'après l'avénement de Charles II à la couronne, en 1660, qu'il rentra dans ses places. Le nouveau roi voulut le créer vicomte, puis baronnet; Ware refusa ces titres, parce qu'il avait substitué, par le contrat de mariage de son fils aîné, son état à sa petite-fille. Les distractions que devaient naturellement lui causer des emplois et des commissions difficiles à remplir dans des temps de trouble, ne l'empêchèrent pas de se livrer à son étude favorite, de faire des recherches importantes, et de publier un grand nombre d'ouvrages qui attestent son patriotisme et sa profonde érudition : I. *Disquisitiones de Hibernia et de scriptor. hibern.*, Dublin, 1639, 44 et 45, très-recherché. II. *De Hibernia et antiquitatib. ejus disquisitiones*, Londres, 1654, in-8°.; ib., 1658,

avec des augmentations. III. *De præsulibus Hiberniæ commentarius*, Dublin, 1665, in-fol. C'est le plus estimé de ses ouvrages. Il avait publié, en 1633, le *Coup-d'œil* sur l'état de l'Irlande, par Edmond Spenser, d'après un ms. de la bibliothèque d'Usserius; — l'*Histoire d'Irlande* par le jésuite Campian, d'après le ms. de la biblioth. cottonienne; — la *Chronique* d'Irlande, par Meredith Hanmer, avec une continuation, le tout en anglais, et réuni dans un seul volume. — Ware publia aussi *Venerabilis Bedæ epistolæ duæ, necnon vitæ abbatum wiremuthensium et gervviensium, accessit Egberti arch. ebor. dialogus de eccles. institutione*, Dublin, 1664, in-8°. Ce savant, que les Irlandais regardent comme leur Camden, a laissé en manuscrit un Voyage dans l'île d'Utopie, qu'il avait composé pendant sa détention à la Tour, ainsi qu'un *Itinerarium gallicum*. Ces deux manuscrits sont déposés dans la bibliothèque cottonienne. Il préparait d'autres ouvrages lorsque la mort l'enleva le 1er. décembre 1666. Ware portait jusqu'à l'enthousiasme l'amour de son pays, comme on le voit par ses ouvrages, tous dictés par ce sentiment. Son attachement à ses légitimes souverains lui attira beaucoup de persécutions durant sa vie; mais il lui a mérité l'estime de la postérité. Son fils aîné *Jacques* donna, en anglais, à Londres, en 1705, in-fol., un recueil de ses écrits publiés en latin sur les antiquités d'Irlande. Mais l'édition la plus complète de ses Œuvres est celle qui a été imprimée à Dublin, en 1739-45, 3 vol. in-folio, par Walter Harris, qui avait épousé sa petite-fille. Cette édition est en anglais: le 1er. volume contient ce qui a rapport à l'histoire ecclésiastique d'Irlande; le second, divers traités sur les antiquités de cette île et le troisième, la biographie des illustres Irlandais. Il y a un grand nombre d'additions, dont les unes ont été tirées des manuscrits de l'auteur, et les autres sont le fruit des recherches de l'éditeur qui a orné cette édition de plusieurs gravures intéressantes. — *Robert* Ware, fils cadet de *Jacques*, a composé un grand nombre d'ouvrages de controverses, où il témoigne beaucoup d'humeur et de prévention contre les catholiques de son pays.

T—D.

WARGENTIN (Pierre-Guillaume), né à Stockholm le 22 sept. 1717, est mort à l'observatoire de cette ville le 13 décembre 1783. Il était secrétaire de l'académie des sciences de Suède, place qu'il a remplie pendant trente-quatre ans avec beaucoup de zèle. L'astronomie lui doit une découverte importante, celle des équations empyriques des satellites de Jupiter, 1746. Il ne fut conduit à cette découverte que par l'instinct du génie, puisqu'il n'y avait pas encore de méthode générale pour ces sortes de recherches. Dès l'année 1729, à l'âge de douze ans, il observa avec beaucoup de sagacité une éclipse de lune. Ce fut Celsius qui l'engagea ensuite à s'occuper de la théorie des satellites de Jupiter et qui fit imprimer ses premières Tables dans les Mémoires de l'académie d'Upsal. Lalande les publia également, en 1771, dans la seconde édition de son Astronomie. Wargentin découvrit la comète de 1742, et s'illustra plus tard par beaucoup d'autres succès dans ce genre. Un goût éclairé pour toutes les sciences, la douceur et la simplicité de son caractère, son

activité pour publier et pour répandre même les ouvrages de ses adversaires, une probité rigoureuse, un désintéressement sans faste, lui méritèrent l'estime générale. Il a donné plusieurs Mémoires sur la population de la Suède, dans le Recueil de l'académie de Stockholm. Il avait rassemblé le résultat de tous ses travaux en ce genre dans un grand ouvrage qu'il n'a pas eu le temps de publier. Comme secrétaire de l'académie, il a fait plusieurs Discours et quelques Éloges estimés de ceux qui sont en état de les juger dans la langue originale. Son désintéressement ne lui avait pas permis de s'occuper de sa fortune. Sur la fin de sa vie, il éprouva des inquiétudes pour sa famille : l'amitié de ses confrères répara tout. L'académie lui accorda une gratification sur les fonds dont elle dispose ; et elle sollicita auprès du gouvernement une pension pour ses enfants. Cette compagnie lui a fait frapper une médaille, honneur qu'elle ne rend qu'à ses membres les plus illustres. On a de lui : *Tabulæ novæ pro supputandis eclipsibus tertii satellitis Jovis*, Londres, 1779. Ces éphémérides sont destinées à l'usage de la marine d'Angleterre. Wargentin est encore auteur de plusieurs Mémoires insérés dans le Recueil de l'académie de Suède. Les académies de Paris, de Saint-Pétersbourg, d'Upsal, de Göttingue, de Copenhague, etc., l'avaient reçu au nombre de leurs membres, et il était chevalier de l'Étoile polaire. T—D.

WARHAM (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, naquit à Okley dans le Hampshire. Élevé dans l'université d'Oxford, il s'y appliqua spécialement à l'étude du droit canon, et prit le grade de docteur en 1488. Après avoir plaidé quelques causes avec succès à la cour de l'archevêque de Cantorbéry, il devint successivement chef d'une école de droit à Oxford, grand-chantre de Wells et garde des archives. Chargé par Henri VII d'une négociation très-délicate auprès du duc de Bourgogne, qui, à la sollicitation de sa femme, avait épousé les intérêts du faux duc d'York (*Voy.* Perrin et Henri VII), il s'en acquitta d'une manière si satisfaisante pour son maître, qu'à son retour, en 1502, il fut fait évêque de Londres, et deux ans après, grand-chancelier et archevêque de Cantorbéry. Henri VIII lui conserva la même confiance que son prédécesseur, jusqu'au moment où le fameux Wolsey devint pour lui un rival redoutable. Warham, doué d'un caractère modéré et pacifique, n'opposa aucune résistance aux intrigues de l'ambitieux favori. Il se laissa dépouiller de sa place de chancelier, et même d'une partie des prérogatives de son siége, lorsque Wolsey obtint le titre de légat, ne voulant pas exciter des troubles par une opposition trop marquée à ses entreprises. Dès le règne de Henri VIII, il s'était déclaré, en plein conseil, contre le mariage de ce jeune prince, qu'il traitait d'incestueux et de contraire à la loi divine. Lorsque l'affaire du divorce éclata, la reine le choisit pour un de ses conseillers ; et il remplit cette commission avec beaucoup de prudence, évitant de se compromettre avec le parti opposé, et même de mécontenter le roi. Tout en reconnaissant au monarque le titre de *chef de l'Église*, il persista dans le dogme de la primauté du pape, et se conduisit avec tant de dextérité sur cet article, ainsi que sur celui du divorce, auquel il était très-contraire, que, de son vivant, il n'y

eut rien de décidé sur ces deux points importants. Sa mort, arrivée le 22 août 1532, le préserva des embarras dans lesquels il se serait trouvé engagé par les fâcheux événements qui la suivirent immédiatement. Harpsfield rapporte qu'il les prévoyait, qu'il en avait témoigné ses vives inquiétudes, et qu'il avait surtout exprimé ses chagrins des maux que Thomas Cranmer, son successeur désigné, causerait à l'église de Cantorbéry. Ce prélat possédait toutes les qualités nécessaires pour bien remplir les premières places de l'Église et de l'État, s'il eût vécu dans des temps moins difficiles. Plein d'expérience des affaires, savant canoniste, homme de lettres très-distingué, il était en correspondance avec tous les savants de son temps, surtout avec Érasme; et il exerça sa générosité envers plusieurs. Il empêcha que les controverses ne dégénérassent en disputes offensantes. Il sut se ménager avec l'ambitieux Wolsey et avec l'intraitable Henri, qu'il parvint à contenir dans certaines bornes, par ses manières conciliantes, pendant que d'autres ne faisaient que l'exaspérer par des procédés violents. « Peut-être, dit Dodd, que s'il eût vécu plus long-temps il l'aurait empêché de se porter aux partis extrêmes, qui furent si funestes à l'Église et à l'Angleterre. » Il occupa pendant vingt-huit ans le siége de Cantorbéry; et quoiqu'il eût employé environ trente mille livres sterling pour réparer les édifices qui en dépendaient, il n'en répandit pas moins d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. Il ne nous reste de lui que quelques Lettres à son ami Érasme, et un Discours très-remarquable, prononcé au parlement. T—D.

WARIN. *Voy.* VARIN.

WARING (ÉDOUARD), né en 1734, fils d'un riche fermier de Shrewsbury, manifesta de bonne heure un goût très-vif et une grande aptitude pour les sciences. Il avait terminé ses études avec le plus éclatant succès, et il venait de se faire recevoir bachelier à l'université (1757), lorsque la chaire de mathématiques du collége de Lucas, que les leçons de Newton avaient illustrée, vint à vaquer en 1760. Les talents précoces dont Waring avait fait preuve, la réputation et l'estime dont il jouissait dès-lors parmi les savants, tout concourut à le faire désigner par la voix publique comme l'homme le plus capable de remplir dignement cette place; et un ordre du roi suppléa bientôt aux degrés qui manquaient au professeur. L'analyse des courbes algébriques avait déjà été portée très-loin par Barrow et Newton, ses deux prédécesseurs, ainsi que par Maclaurin, Bernoulli, Cramer, Clairault, Euler et d'autres mathématiciens célèbres : Waring, infatigable dans ses recherches, suivit la route qui avait été tracée par ses prédécesseurs, et porta plus loin qu'eux ses découvertes. Outre un grand nombre de problèmes d'algèbre et de géométrie, de théorèmes, de dissertations sur la force centripète, sur les équations, etc., qu'il publia, en anglais, dans le recueil des Transactions philosophiques de 1763 à 1791, on lui doit encore les ouvrages suivants, écrits en latin : I. *Méditations algébriques*, Cambridge, 1770, in-4°, réimprimé en 1776 et 1782. II. *Méditations analytiques*, Cambridge, 1776 et 1785, in-4°. III. *Mélanges analytiques sur les équations algébriques et les propriétés des courbes*, Cambridge, 1762, in-4°. Cet ouvrage fut vivement attaqué dans

un pamphlet anonyme, auquel l'auteur ne dédaigna pas de répondre; cette *Défense* est écrite en anglais. IV. *Propriétés des courbes algébriques*, Camb., 1772, in-4°. Ce livre, le plus estimé de tous ceux qu'il a publiés, est divisé en quatre chapitres. Le premier contient la description de plusieurs propriétés jusqu'alors inconnues dans les courbes algebriques. Le second traite d'une espèce de courbes engendrées de la rotation de courbes algébriques sur une ligne quelconque, droite ou courbe; il enseigne le moyen de les réctifier, d'en fixer la quadrature, d'en déterminer les rayons, et de résoudre, par leur secours, une infinité de problèmes. Dans le troisième chapitre, l'auteur explique la nature et les propriétés des solides engendrés par la rotation des courbes algébriques sur leurs axes; il y décrit ensuite diverses propriétés nouvelles de ces solides, formées par la circonvolution des sections coniques. Le quatrième et dernier chapitre contient différentes figures de lignes droites, décrites dans des courbes ovales et tracées autour de ces courbes ou solides: plusieurs exemples servent à déterminer le *maximum* et le *minimum* de ces figures, ainsi que leur proportion mutuelle. Le livre est terminé par un *Supplément* qui renferme quelques découvertes nouvelles, relatives aux sections coniques. Waring se rendit aussi très-habile dans la médecine; et même son nom fut porté sur la liste des médecins de l'hôpital d'Addenbrooke, à Cambridge. Mais il n'a rien écrit sur cette science, qu'il pratiqua fort peu, parce que les exercices et les études sédentaires étaient plus particulièrement de son goût. Ce savant, dont un honorable professorat remplit presque toute la carrière, et qui s'acquit autant d'estime par sa modestie et par la douceur de son commerce, que par ses vastes connaissances, mourut en 1798, universellement regretté de ses nombreux élèves et de tous les amis des sciences. M—G—R.

WARMHOLTZ (Charles-Gustave), conseiller du roi de Suède, né en 1710, consacra sa longue carrière à des recherches bibliographiques sur l'histoire de sa patrie, et mourut en 1784, à sa terre de Christineholm, laissant une bibliothèque riche et très-bien choisie, sur l'objet de ses études, avec des manuscrits reliés en quinze gros volumes in-fol.; dont il avait publié la première partie sous ce titre: *Bibliotheca historica Sueo-Gothica*, Stockholm, 1782, 3 vol. in-8°. Dans ce travail, fruit d'une profonde et sage érudition, on trouve le titre de seize cent trente-un ouvrages sur l'histoire de Suède, disposés d'après le plan de l'auteur, avec des notices bibliographiques et des notes critiques. Dans le premier chapitre, qui est relatif à la géographie, se trouvent d'abord indiquées, du n°. 1 à 177, les cartes générales des royaumes du Nord, et les cartes particulières de la Suède. Les ouvrages cités, de 178 à 290, présentent les descriptions géographiques générales et particulières; de 291 à 854, ils donnent les détails topographiques, historiques, économiques, des provinces suédoises. Le sujet du second chapitre est l'histoire naturelle; et l'on y lit, du n°. 855 à 1228, les noms des auteurs qui ont traité des royaumes du Nord, et particulièrement de la Suède, sous le rapport du climat, du sol, des productions naturelles, sous celui de ses montagnes et des richesses qu'elles

renferment, etc. Dans le troisième chapitre, Warmholtz s'occupe des antiquités de la Suède et de ses premiers habitants. En tête des écrivains, qu'il nomme depuis le n°. 1229 jusqu'à 1290, il a placé avec raison l'auteur de l'*Atlantide* d'Olaüs Rudbeck, sur laquelle il donne des détails très-intéressants. Les lieux qu'ont habités les anciens peuples septentrionaux sont, selon lui, l'*Atlantica; Insula Hyperboreorum; Scythia; Basilia et Baltia; Manheimia; Scandia; Thule; Suecia.* Dans le quatrième chapitre, il examine les émigrations des peuples septentrionaux, les nouvelles demeures qu'ils se choisirent, les colonies qu'ils fondèrent. Il passe ainsi en revue les Suéo-Goths, les Cimmériens ou Cimbres, les Amazones, les Goths, leurs établissements dans la Dacie, la Thrace, la Pannonie, la Mœsie, l'Italie, les Gaules et l'Espagne; les Lombards; les Vandales; les Huns; les Normands; les Warègues et les Askmanns, qui formèrent une colonie à l'extrémité septentrionale de la Scandinavie. Les auteurs qui ont écrit sur ces peuples sont indiqués selon leur ordre depuis le n°. 1291 jusqu'à 1413. Le cinquième chapitre, qui termine le troisième volume, traite de la religion des anciens peuples septentrionaux et de leurs cultes superstitieux. Sur ce sujet, plus de deux cents auteurs sont indiqués, du n°. 1414 à 1631. Les volumes suivants de ce savant Recueil, ont paru après la mort de l'auteur: les volumes IV, V et VI, à Stockholm, en 1788; le vol. VII, aussi à Stockholm, 1793; les vol. VIII, IX et X, à Upsal, 1801, 1803 et 1805. Le quatrième présente l'histoire ecclésiastique de la Suède, dans l'ordre suivant: l'histoire ecclésiastique en général, les saints, les martyrs suédois, leur vie, les conciles, synodes et statuts épiscopaux; les livres, les antiquités ecclésiastiques, les bréviaires, missels et livres liturgiques; les personnes, leurs fonctions, leurs dignités; les priviléges du clergé, ses rapports avec la cour de Rome; les divers évêchés en général; ensuite la réformation dans ses causes, ses développements, dans son action et dans les résistances qu'elle éprouva. Pour un sujet aussi vaste, l'auteur cite plus de huit cents auteurs à consulter (n°. 1632 à 2445). Dans son cinquième volume, il commence l'histoire politique de la Suède. Selon son plan, il donne d'abord les auteurs qui ont parlé de l'histoire générale; c'est le sujet du chapitre premier. Dans le second, il arrive à l'histoire des rois de Suède, qu'il suit d'après l'ordre chronologique. Le cinquième volume finit à Christian II; et le sixième, qui commence à Gustave Ier., dit Érikson, se termine à Charles IX. On aime à voir commencer le septième volume par Gustave-Adolphe, pour l'histoire duquel Warmholtz a rassemblé plus de quatre cents ouvrages (n°. 3439 à 3894). Ce sont non-seulement des ouvrages publiés, mais des actes originaux, des lettres, des rapports, des bulletins, pièces d'autant plus précieuses que la plupart sont inédites. Toutes les circonstances qui ont rapport à la vie, aux exploits de ce roi guerrier, s'y trouvent développées. La vie de la reine Christine occupe tout le huitième volume. On y trouve indiqués environ six cents écrits, mémoires, lettres, rapports, etc. (n°. 3895 à 4470). Le neuvième volume est consacré aux rois Charles X et XI. Près de six cents auteurs y sont cités, discutés (n°. 4471 à 5209). Dès le

commencement, on trouve au n°. 4472 le *Diarium manuscriptum itineris Caroli Gustavi, comit. palat.* Le prince qui fut, depuis, Charles X, n'étant âgé que de seize ans, écrivait lui-même, en latin, les circonstances de ses voyages. Un de ses *Diaria*, qui commence le 23 mai 1638, et finit le 3 février 1640, dans le temps que le prince était à Paris, s'égara lorsque le château de Stockholm fut incendié, en 1697. Ce manuscrit précieux, formant un grand in-folio, se retrouva à une vente, en 1749. Il avait été traduit en allemand, en 1689. Le dixième volume comprend la vie de Charles XII et de la reine Ulrique-Éléonore. On y trouve indiqués plus de huit cents ouvrages ou manuscrits, depuis le n°. 5207 jusqu'à 6031. Le tome XIV et avant-dernier a été publié à Upsal, en 1817. Toute cette précieuse collection est très-soignée. A la fin de chaque volume, on trouve des tables qui rendent les recherches très-faciles. G-Y.

WARNACHAIRE ou WARNACAIRE (en latin *Warnacharius*), et dont probablement le nom, en langue germanique, était *Warn-Haar*, fut maire du palais de Bourgogne, et porta le premier coup à la dynastie mérovingienne, en se faisant déclarer inamovible. Les ténèbres qui couvrent l'histoire des monarchies barbares, encore naissantes à cette époque, enveloppent aussi la naissance et les premières actions de Warnachaire. Il est probable qu'issu d'un sang illustre il s'éleva au premier rang, à la faveur des discordes et des guerres qui désolèrent les Gaules après la mort de Clotaire Ier. Il se trouvait maire du palais de Thierri II, en 613, quand ce prince, après avoir fait décapiter son frère Théodebald II à Châlons, se prépara à marcher contre son cousin Clotaire II, et à lui faire subir le même sort. Une fin prématurée arrêta les projets ambitieux du petit-fils de Brunehaut; et Clotaire reprit l'offensive. Brunehaut gouvernait, au nom de Sigebert II, l'Austrasie et la Bourgogne: mais Brunehaut était détestée de ses leudes, de ses grands; et elle n'ignorait pas que, dans l'aristocratie factieuse qui entourait le trône, un grand nombre de chefs penchaient pour un ennemi qui donnerait moins d'extension et d'absolutisme au pouvoir royal. Elle craignait Warnachaire, et, soit à tort, soit avec raison, elle pensait qu'il était décidé à sacrifier l'Austrasie au fils de Frédégonde. Résolue de s'en défaire, elle l'envoie en Thuringe, sous prétexte de demander du secours aux habitants de ces contrées riveraines du Rhin, avec Alboin et quelques autres Francs dont elle se croyait sûre, et donne à celui-ci l'ordre de faire périr en route le maire infidèle. Alboin, après avoir lu l'ordre qu'on lui recommandait d'anéantir, le met en pièces, et le jette. Le hasard fit qu'un enfant de Warnachaire ramassa les morceaux, en se jouant. Le maire conçoit un soupçon, les rassemble, les reporte sur des tablettes: il voit quel danger menace sa vie, et ne délibère plus que sur les moyens de réussir dans une trahison à laquelle il avait déjà songé peut-être, mais qu'il n'avait pas cherché encore à exécuter. Il commence par se faire refuser en Thuringe les secours que sa souveraine sollicite par sa bouche; il envoie des affidés dans toute l'Austrasie, et y détermine un mécontentement général; enfin il donne avis à Clotaire de tout ce qui concerne Brunehaut, et prépare la défense de manière à ce que ce prince ne puisse manquer d'é-

tre vainqueur, et de saisir tous les fils de Thierri. En effet, à l'instant où les troupes neustriennes, déjà parvenues à Châlons, offrent la bataille aux Austrasiens, ceux-ci tournent le dos, et regagnent leurs foyers; d'autres se rangent autour du roi de Paris : trois des fils de Thierri sont pris et mis à mort; un seul s'échappe pour ne jamais reparaître : enfin Brunehaut, livrée par le connétable Herpon, périt au milieu des tortures. Les guerres qui pendant 50 ans ont déchiré les deux Frances s'apaisent; et la monarchie chlodovéenne se trouve réunie encore une fois dans les mains d'un même roi : mais ce roi devient l'esclave des traîtres qui lui ont livré les plus belles provinces. L'aristocratie austrasienne exige des prérogatives plus étendues que celles du traité d'Andelot; et non-seulement il est décidé que les grands éliront le maire, on stipule de plus que la mairie de Bourgogne ne sera jamais retirée des mains de Warnachaire. Ainsi l'intendance d'un palais devient une fonction publique, une magistrature; et un simple *majordome* dispose des armées, des finances, de la justice! Nos historiens n'ont pas assez appuyé sur ce point capital de l'histoire de Clotaire. Warnachaire peut-être est plus remarquable que Pepin lui-même, dans l'histoire de la décadence mérovingienne. Ce dernier trouva la révolution toute faite dans les esprits; mais Warnachaire l'avait créée. La fin du règne de Clotaire II fut tranquille; et ce fut sans doute en partie à l'administration de Warnachaire, de même qu'à l'absence de tout compétiteur à la couronne, qu'on doit attribuer ce moment de repos. Un fait rapporté par Frédégaire prouve cependant que ce ministre était accessible à la corruption. Les Lombards, qui devaient aux Francs un tribut annuel de douze mille pièces d'or, en demandèrent l'abolition moyennant 36 mille pièces d'or, une fois payées. Warnachaire y fit consentir son maître; mais pour l'y faire consentir lui-même, les envoyés lombards avaient eu soin de lui donner, ainsi qu'aux maires d'Austrasie et de Neustrie, mille pièces d'or. Warnachaire mourut en 626, et ne précéda son maître au tombeau que de deux ans. La dignité de maire ne fut point héréditaire dans sa famille, quoiqu'il eût un fils : mais les imprudences de celui-ci ou la jalousie de Clotaire le précipitèrent dans de fausses démarches; il fut assassiné à Tours, l'année même de la mort de son père.

— Il ne faut point confondre le maire du palais de Clotaire avec un autre maire du même nom, qui gouverna la Bourgogne sous Thierri Ier., et mourut en 599, laissant son bien aux pauvres; ni avec un autre Warnachaire, qui voulut défendre l'hérésie d'Agrestius contre saint Eustase, abbé de Lisieux, et qui mourut subitement au concile de Mâcon, en 622. L'*Histoire littéraire de France* des Bénédictins (tom. III, p. 524 et 525) cite le nom d'un *Warnachaire*, qui fut clerc de l'église de Langres dans les premières années du septième siècle, et à qui l'évêque de Paris, saint Céraune, s'adressa pour avoir les actes des martyrs morts pour la foi au diocèse de Langres. Celui-ci lui envoya effectivement (615) les Actes du martyre des trois jumeaux Speusippe, Éleusippe et Meleusippe, ainsi que ceux du martyre de saint Didier. P—or.

WARNER (William), ancien poète anglais, naquit vers l'année 1558, dans le comté d'Oxford. Les détails que l'on a sur sa vie se réduisent

sent à peu de chose. On sait seulement qu'élevé à Oxford, il s'occupa de poésie plus que de philosophie et de logique, et qu'il vint à Londres, sans avoir préalablement pris ses degrés à l'université. Il y fut attaché longtemps au service de lord Hunsdon, auquel il dédia ses poésies, et trouva aussi d'utiles protecteurs dans les parents de ce lord. D'après les registres de la paroisse d'Amwell (Herfordshire), on voit qu'il mourut le 9 mars 1609. Quant au mérite de ses ouvrages, sans être égal aux plus célèbres poètes du règne d'Élisabeth, tels que Sidney, Spenser, Drayton et Daniel, Warner tient une place honorable parmi ses contemporains. Phillips en fait l'éloge et caractérise assez heureusement sa manière. Il a de l'esprit, de l'inspiration, de la grâce même, quoique sa prolixité rende quelquefois la lecture de ses vers fatigante. L'harmonie et la correction de son style, vraiment remarquables pour le temps, le firent compter parmi les réformateurs de la langue anglaise. Plusieurs églogues qui nous restent de lui sont incontestablement, après celles de Collins, ce que l'Angleterre possède de mieux en ce genre. Ses contes sont intéressants et offrent tout l'attrait des anciennes ballades, sans en avoir la puérilité. On reproche seulement à l'auteur de mettre souvent dans ses écrits peu de délicatesse et de décence. Parmi les ouvrages qu'on a de lui, nous citerons : I. *Syrinx*, 1597. II. Une traduction des *Ménechmes* de Plaute, 1595. III. Le grand poème d'*Albion's England*, qui a exercé la critique des littérateurs modernes, et qui valut à Warner le surnom d'*Homère* et de *Virgile* de son temps. Le docteur Percy dit à ce propos que le nom d'*Ovide anglais* serait plus juste ; car le style de l'*Albion's England* ressemble plus à celui du versificateur de Sulmone qu'à celui du poète de Mantoue. M. Headley a donné un Recueil des *Beautés de Warner*.

P—ot.

WARNER (Ferdinand), laborieux théologien anglican, élève de l'université de Cambridge, naquit en 1703, et mourut le 3 octobre 1768, après avoir été successivement vicaire de Ronde (comté de Wilts), recteur de l'église de Saint-Michel Queenhithe à Londres, et de Barnes, dans la province de Surrey, chapelain du lord chancelier, et licencié en théologie. Ce ministre s'exprimait en chaire avec éloquence, et il écrivait avec autant de jugement que de correction. Aussi composa-t-il, tant pour la chaire que pour le public, un assez grand nombre d'ouvrages sur la théologie et l'histoire ecclésiastique, parmi lesquels nous avons remarqué : I. *Système de théologie et de morale, pris dans les ouvrages des plus célèbres théologiens de l'Église anglicane* (c'est une suite de discours sur les sujets les plus importants de la religion naturelle et révélée) (angl.), Londres, 1750, 5 vol. in-12, réimp. en 1756, 4 vol. in-8°. II. *Bolingbroke, ou Dialogue sur l'origine et l'autorité de la révélation* (angl.), ibid., 1755, in-8°. III. *Éclaircissements sur le livre des communes prières, l'administration des sacrements, les rites et les cérémonies en usage dans l'Église anglicane*, ibid., 1756. IV. *Examen libre et nécessaire de cette question* : L'Église anglicane, dans sa liturgie, et beaucoup de ses théologiens, dans leurs écrits, ont-ils laissé échapper des expressions imprudentes sur la transsubstantiation et la présence réelle, etc., Londres,

1755, in-8°. V. *Observations sur l'histoire de Fingal, et sur les autres poésies d'Ossian, traduites par Macpherson*, 1762, in-8°. L'auteur pense que le poème de *Fingal* est d'origine irlandaise, et que les héros de ces divers poèmes étaient irlandais. VI. *Histoire d'Irlande*, 1763, un vol. in-4°. L'auteur a laissé cet ouvrage imparfait, parce qu'il ne reçut pas du gouvernement les secours qu'il en espérait, surtout pour la communication et la recherche des matériaux. VII. *Histoire de la rébellion et de la guerre civile en Irlande*, 1767, in-4°. VIII. *Description complète de la goutte, où l'auteur a rassemblé le résultat des expériences qu'il a faites sur cet objet pendant trente ans* (angl.), Londres, 1768, in-8°. IX. *Histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle*, (que l'on regarde généralement comme son chef-d'œuvre, et que l'on cite très-souvent avec approbation), Londres, 1756-1757, 2 vol. in-fol. X. *Mémoires de la vie de Thomas More, chancelier d'Angleterre sous Henri VIII*, Londres, 1758, in-8°. G-Y et P-OT.

WARNER (Jean), fils du précédent, né en 1736, fut envoyé au collége de la Trinité dans l'université de Cambridge, et devint successivement prédicateur de la chapelle de Long-Acre, qui était sa propriété, recteur de Hockliffe et Chalgrave dans le comté de Bedford, et enfin recteur de Stourton en Wiltshire; il fut reçu docteur en théologie en 1773; accompagna, comme chapelain, lord Gower, ambassadeur en France, et y vit les premiers événements de la révolution, dont il adopta les principes. Il mourut le 22 janv. 1800, laissant: I. *Metron Ariston* (mots qui signifient: *ce qui vaut le mieux, c'est la modération*), ou nouveau plaisir recommandé, dans une dissertation sur un point de la prosodie grecque et latine, 1797, opuscule qui fit quelque sensation parmi les savants, par la singularité des détails autant que par celle du titre. II. Les *Mémoires* de Mekerchus (dans le *Gentleman's Magazine*). G-Y et P-OT.

WARNER (Richard), savant anglais, né en 1711, était le fils d'un banquier dont le nom se trouve plus d'une fois mentionné par Addison et par Steele, et qui l'avait destiné à la jurisprudence. Entraîné par un goût décidé vers les sciences naturelles, il fixa sa demeure dans le comté d'Essex à Woodford-Green, dont il transforma le grand parc en un jardin botanique, qu'en peu d'années il couvrit de plantes venues des contrées étrangères. S'étant concerté avec d'autres amateurs de l'histoire naturelle, il faisait avec eux des excursions régulières, et le soir, en rentrant à Woodford, ce que l'on avait recueilli pendant la journée était exposé dans le cabinet, rangé selon son ordre, et placé dans l'herbier commun. Warner publia bientôt l'état de ces richesses botaniques dans un ouvrage intitulé: *Plantæ Woodfordienses* ou *Catalogue des plantes les plus parfaites qui croissent naturellement dans les environs de Woodford, en Essex* (angl.), Londres, 1771, in-8°. Comme dans son énumération l'auteur n'admet aucune espèce d'herbes et de cryptogames, il ne renferme que cinq cent dix-huit espèces, qui sont rangées selon l'ordre alphabétique, d'après la nomenclature dont Ray se sert dans sa *Synopsis*. Après le nom scientifique grec ou latin affecté à la plante, viennent la description très-étendue de ses caractères spéciaux, que Warner a pris dans la *Flora anglica* de

Hudson, la classe et l'ordre selon le système de Linné, le nom vulgaire de la plante en anglais, le lieu de naissance et l'époque de la floraison. En tête de l'ouvrage se trouve une préface dans laquelle l'auteur a fait connaître les noms de ses nombreux amis, en avouant que sans leur secours il n'aurait jamais été en état d'exécuter un pareil travail. Quoique la botanique fût l'étude favorite de Warner, il consacrait aussi quelques moments aux belles-lettres. Enthousiaste des beautés de Shakspeare, dont il possédait à fond les ouvrages, il se proposait d'en donner une édition avec des notes critiques, et il n'y renonça que lorsque Steevens eut annoncé la sienne. Il publia sur ce sujet : *Lettres à David Garrick, concernant un Glossaire sur les pièces de Shakspeare et leur plan* (angl.), Londres, 1768, in-8°. Il continua jusqu'à ses derniers moments à augmenter ce glossaire, qui est devenu moins utile depuis la belle édition de Shakspeare, 1778, en 12 vol. Warner mourut trois ans avant cette publication, le 11 avril 1775, léguant à l'université d'Oxford toute sa bibliothèque, et une rente à un professeur de botanique. Comme Linné, il avait été dans sa jeunesse extrêmement passionné pour la danse; cette passion ayant cessé avec l'âge, il plaça sa bibliothèque dans la grande salle où il avait coutume de donner des bals. Outre les deux ouvrages ci-dessus, ses compatriotes lui doivent une bonne traduction de celles des pièces de Plaute qui n'avaient point été mises en anglais par Thornton, 1772 et 1774. G—y et P—ot.

WARNER (Joseph), chirurgien distingué, membre de la société des sciences à Londres, naquit en 1717, à l'île d'Antigoa, sur une terre qui dans la suite fit partie de son héritage. Sa famille qui était opulente, et que différentes circonstances avaient rendue propriétaire de l'anneau célèbre que la reine Élisabeth avait donné au comte d'Essex, l'envoya de bonne heure en Angleterre, où il fut élevé au collége de Westminster. A dix-sept ans, il passa sur les bancs de l'école de chirurgie et de médecine, et après avoir étudié pendant sept ans sous le célèbre Samuel Sharpe, il fut nommé professeur-adjoint d'anatomie à l'hôpital de Saint-Thomas, puis professeur en titre. Lors de la malheureuse tentative que le prétendant fit en 1745, Warner quitta sa place, pour suivre en qualité de volontaire le duc de Cumberland vers les frontières d'Écosse. Mais il fut rappelé pendant le cours même de la campagne, pour occuper à l'hôpital de Guy l'emploi de premier chirurgien, dont il remplit les fonctions, ainsi que celles du professorat, pendant quarante-quatre ans, avec la plus grande réputation. Il passa la fin de sa vie dans une retraite qu'il s'était choisie aux environs de Londres, et mourut, âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans, le 24 juillet 1801. Warner passait à juste titre pour un des premiers chirurgiens de son époque; il contribua puissamment à la fondation de l'école chirurgicale de Londres, devenue depuis si célèbre. Nommé, en 1775, membre de la société royale des sciences, dont par conséquent il fit partie pendant 46 ans, il fit insérer dans les *Transactions* de ce corps savant plusieurs traités et dissertations. Il a aussi publié des écrits plus considérables, entre autres : I. *Cases in surgery* ou *Cas qui surviennent dans la chirurgie*, Londres, 1754;

4e. édit., 1784, in-8°.; traduit en allemand, Leipzig, 1787, in-8°. II. *Description de l'œil humain, des parties qui l'avoisinent, de leurs maladies, et des méthodes à suivre pour opérer leur guérison*, Londres, 1769, in-8°., 2e. édit. III. *Traité de la cataracte.* IV. *Account of the testicles, their common coverings and coats, and the diseases to which they are liable*, Londres, 1774, in-8°.; traduit en allemand, Gotha, 1775. G—y et P—ot.

WARNERY (Charles-Emanuel de), major-général, au service de la Pologne; naquit en 1719 à Morges, dans le pays de Vaud, où son père était gouverneur. Après avoir servi dans l'armée du roi de Sardaigne, il passa en 1737 au service de l'Autriche, en 1738 à celui de la Russie, et en 1742 il était capitaine d'un régiment de hussards dans l'armée prussienne. Pendant la seconde guerre de Silésie, il se distingua aux batailles de Striegau et de Sorr. Dans une affaire d'avant-poste, n'ayant avec lui que cent chevaux, il entoura, dans les montagnes, un corps de cent soixante cavaliers ennemis, et les amena prisonniers au camp. Cette action d'éclat lui valut le grade de major. La guerre de Sept-Ans ayant éclaté, Frédéric le nomma lieutenant-colonel, et ce fut en cette qualité qu'il se signala par la prise du fort de Stolpe, en Poméranie. Warnery mit peut-être à cette action une trop grande importance, et l'historien Archenholz a traité de rodomontades ses prétentions à cet égard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Frédéric ne jugea point à propos de l'élever aux premiers grades de l'armée; que Warnery, mécontent, quitta le service de Prusse, et qu'après avoir passé quelques années dans sa terre de Langhof en Silésie, il entra au service de Pologne, en qualité de quartier-maître général. Nommé depuis major-général, il demanda de nouveau sa démission pour se retirer à Breslau, où il mourut le 8 mai 1786. Malgré ses paradoxes et sa jactance, on ne peut lui refuser des talents comme écrivain militaire. Ses ouvrages sont : I. *Remarques sur le militaire des Turcs et des Russes; sur la façon la plus convenable de combattre les premiers; sur la marine des deux empires belligérants; sur les peuples qui ont joint leurs armes à celles de Russie, tels que les Géorgiens, Colchidois, Mainottes, Monténégrins, Albanois, Chrétiens grecs*, etc., *avec diverses observations sur les grandes actions qui se sont passées dans la dernière guerre de Hongrie, et dans la présente en Moldavie; comme aussi sur l'expédition de la flotte russe en Grèce; et sur celle du comte de Tottleben; avec des plans*, Breslau, 1771, in-8°. L'auteur avait composé cet ouvrage en allemand, et il en avait remis le manuscrit au prince Adam Czartorynski. Des copies en ayant été prises, il fut publié avec beaucoup de fautes; et ce fut alors que Warnery résolut de le faire paraître en français. Quoique le style en soit peu soigné, l'intérêt s'y soutient par l'attrait des anecdotes, des faits et des observations. II. *Remarques sur la Cavalerie*, Lublin, 1781, in-8°. Voici un passage pris textuellement dans cet ouvrage : « Bien des gens croient que le choc de la *cavalerie* arrive rarement et même jamais, parce que l'une des deux parties fuit, avant que l'autre l'ait joint; mais, quoique cela soit arrivé assez souvent, ce n'est pas moins une erreur. A Guastalla, en 1734, il y eut un

choc au trot. A Striegau, il fut général avec les Saxons qui y perdirent un grand nombre d'officiers; à Sorr, l'aile droite des Prussiens donna assez lentement; on a vu peu de batailles sans qu'il n'y en ait eu : à Reichenberg M. de Purpurati nous reçut le pistolet à la main, et la décharge faite, il s'avança de quelques pas seulement, l'épée haute, mais il y eut un vrai choc, où il fut culbuté. » III. *Remarques sur l'Essai général de tactique de Guibert, pour servir de suite aux commentaires et remarques sur Turpin, César et autres auteurs militaires anciens et modernes*, Varsovie, 1782, in-8°. Cet ouvrage est dédié à M. le général de Komarzewski, aide-de-camp du roi de Pologne. IV. *Mélanges de Remarques sur César et autres auteurs militaires, anciens et modernes, pour servir de continuation aux commentaires de Turpin, sur Montecuculli, et sur la Tactique de Guibert*, Varsovie, 1782, in-8°. Avec ces quatre ouvrages, et en retranchant les longueurs, un homme de l'art pourrait faire un traité qui serait utile. G-Y.

WARREN (Joseph), général américain, naquit à Roxbury en 1740, prit ses degrés au collége d'Harward en 1759, et dirigea d'abord ses études vers la médecine; mais les premiers symptômes de révolution qui éclatèrent dans son pays le détournèrent bientôt de cette carrière. Dès l'année 1766 il était un des principaux membres de l'assemblée secrète de Boston, qui eut une si grande influence sur les affaires de ce pays. C'est lui qui la veille du combat de Lexington donna avis, à dix heures du soir, de l'expédition projetée par les troupes anglaises du général Gage. Au premier signal de résistance ouverte, il prit les armes et fut nommé président du congrès provincial de Massachusset. Après le départ de Hancock pour le congrès, il se distingua dans plusieurs occasions, soit comme homme d'état, soit comme militaire, et quatre jours avant la bataille de Brunker, fut nommé major-général (1775). Frappé d'une balle à la tête, dans la retraite qui suivit cette journée, il mourut les armes à la main, à l'âge de trente cinq ans, et fut ainsi une des premières victimes de cette guerre. — Warren (*Jacques*) prit aussi beau coup de part aux événements qui amenèrent l'indépendance de l'Amérique, devint major-général des milices, fut pendant plusieurs années orateur de la chambre des représentants, puis membre du conseil, et mourut en 1808. Z.

WARREN (sir John Borlase) amiral anglais, issu par sa mère de Borlase de Cornouailles, dont un es auteur de plusieurs savants écrits sur l'histoire de cette province, naquit en 1754, et fit ses études au collége de Winchester et à l'université de Cambridge. Son penchant pour la marine s'était manifesté dès sa jeunesse, et lorsqu'il fut en possession de son patrimoine, il acheta la petite île de Lundy, et s'amusa à faire manœuvrer un yacht dans le canal de Bristol. La guerre qui survint entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique ouvrit une carrière convenable à son ambition. Il servit comme lieutenant à bord du *Nompareil* (the Nonsuch), et s'éleva par son mérite au grade de capitaine. Il commanda successivement en cette qualité l'*Hélène*, l'*Ariane*, l'*Aigle* et le *Winchelsea*. Warren, ayant été remplacé par lord Cochrane, se retira du service, et épousa la fille du

général Clavering; il eut de cette union plusieurs enfants dont un fils, de grande espérance, qui a été officier dans les gardes, et est mort en Égypte. Warren avait obtenu, en 1777, le titre de baronnet. Lorsque la révolution française éclata, il reçut le commandement d'une escadre qui troubla le commerce français, alarma les côtes et fit des prises considérables. Son souverain, satisfait de ses services, lui conféra l'ordre du Bain en 1794. Ce fut l'année suivante qu'il effectua un débarquement dans la baie de Quiberon, ayant son pavillon sur la *Pomone*. On sait qu'il concourut à la prise du fort Penthièvre; et qu'il fit ensuite d'inutiles efforts pour protéger la retraite des royalistes français. (*Voyez* Sombreuil.) Ayant porté son pavillon sur le *Canada*, il alla renforcer la flotte de Brest, sous lord Bridport; fut détaché, presque aussitôt, avec une forte escadre vers la côte d'Irlande, et après une chasse de deux jours, réussit à capturer le *Hoche*, vaisseau de ligne commandé par le capitaine Bompard, ainsi que trois frégates ayant à bord des troupes destinées à effectuer un débarquement en Irlande. Cet avantage excita un vif enthousiasme en Angleterre, et épargna sans doute à l'Irlande une nouvelle guerre civile. La chambre des communes vota des remercîments à l'amiral qui avait rendu un si grand service à l'état. Après la conclusion de la paix en 1815, Warren fut appelé au conseil privé, puis envoyé à Saint-Pétersbourg, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Il avait siégé dans quatre parlements différents, en 1774, en 1780, en 1796 et 1802. Il est mort le 27 février 1822. Il a publié, sans y mettre son nom, un volume intitulé : *Tableau de la force navale de la Grande-Bretagne*, 1791, in-8°. Z.

WARSEWITZ (Christophe-Stanislas), jésuite, et directeur de la chancellerie du royaume de Pologne sous Sigismond Auguste et ses successeurs, fut employé aux missions diplomatiques les plus importantes. Il a publié : I. *Oratio gratulatoria ad Henricum Poloniæ regem*, Cracovie, 1553, in-4°. II. *Oratio ad Henricum Valesium, Galliæ et Poloniæ regem, in inauguratione Remensi*, Par., 1575, in-4°. III. *Oratio ad Stephanum regem Poloniæ, quâ gratulatur de pace confectâ cum duce Moscovitarum ad Zapolliam, anno* 1582. IV. *Vita, res gestæ et obitus Stephani regis Polonorum et in ejus obitum oratio*, Cracovie, 1587, in-4°. V. *Oratio ad Rudolphum II imperatorem pro victoria contra Turcas in Slavonia*, 1613, in-4°. VI. *Cæsarum, regum et principum vitæ parallellæ*, Cracovie, 1603, in-fol.; et Francfort, 1608, in-8°. Dans cet ouvrage Warsewitz parle avec une grande liberté des déréglements auxquels Sigismond Auguste s'abandonnait, des désordres qui souillaient la cour de ce prince, et des abus qui régnaient dans l'administration. VII. *Orationes turcicæ quindecim*, Cracovie, 1595, in-fol. Warsewitz avait d'abord écrit, vers l'an 1588, ses trois premiers discours pour engager les princes chrétiens à se réunir contre les Turcs, qui alors étaient occupés sur les frontières de la Perse. « Profitez des circonstances, disait-il, arrachez aux Musulmans la Hongrie qu'ils ont presque entièrement dévorée, et repoussez jusque dans l'Asie cet ennemi irréconciliable des chrétiens. » Les Turcs, ayant

fait la paix avec les Perses, en 1592, rompirent l'armistice qu'ils avaient conclu avec l'empereur Rodolphe II, et tournèrent de nouveau leurs armes contre la Hongrie. Warsewitz, effrayé à la vue des dangers auxquels l'Europe était exposée, publia onze nouveaux discours contre les infidèles. VIII. *De consilio et consiliariis; de legato et legatione*, Cracovie, 1595, in-fol.; Dantzig, 1646, in-12. IX. *Paradoxa*, Cracovie, 1590, in-4°.; et Rome, 1601, in-12. X. *Memorabilium hominum et rerum descriptio ab orbe condito ad annum* 1585, Cracovie, 1585, in-4°. XI. *De optimo libertatis statu dialogus*, Cracovie, 1598, in-4°. XII. *De origine et derivatione generis et nominis Poloni*, dédié au roi Étienne Bathory, Vilna, 1580, in-4°. XIII. *Reges, sancti, bellatores et scriptores Poloni*, Posen, 1629, d'après l'exemplaire qui avait été imprimé à Rome. On peut voir sur Warsewitz les observations critiques de Braun, *Scriptorum Poloniæ catalogus et judicium*, Cologne, 1723, in-4°. G—y.

WARTENBERG (Jean-Casimir Kolb, comte de), conseiller privé de l'électeur palatin de Simmeren et gouverneur de Kayserslautern, descendait d'une des familles les plus anciennes de l'empire. Conrad Kolb, son père, était grand-bailli de Kayserslautern. Né le 19 juillet 1584, le jeune Jean-Casimir acheva ses études en 1603, à l'instant où son père, qui avait veillé lui-même à ses premiers travaux, rendait le dernier soupir. Il se mit ensuite à voyager, et séjourna quelque temps en Italie, où il acquit tant de considération que, malgré sa jeunesse, le grand-duc de Toscane lui confia le commandement de sa garde, et chercha à le fixer dans le pays. Wartenberg resta quatre ans à sa cour; mais enfin l'amour de la patrie l'emporta, et il revint dans sa ville natale en 1608. Il fut presque aussitôt nommé membre du conseil et chambellan par l'électeur palatin Frédéric IV. Frédéric V le continua dans ses fonctions, et l'emmena avec lui en Angleterre (1613), lors de son mariage. Wartenberg devint ensuite bailli de Stromberg, puis intendant de Bretten. L'accession de son souverain à la couronne de Bohême (1619) l'engagea à reprendre du service dans les armées, et à solliciter le poste de commissaire-général des troupes du Palatinat. Les fonctions de cette place ne l'empêchèrent point de conduire diverses négociations, et de faire plusieurs voyages dans la France, l'Angleterre, la Hollande, les Pays-Bas et le duché de Lorraine. Il donna aussi de grandes preuves de désintéressement pendant toute la durée de la guerre, et acheta à ses frais des approvisionnements pour la ville de Manheim, assiégée par les Espagnols. Mais, la garnison ayant capitulé dans l'intervalle, il perdit non-seulement les sommes qu'il avait avancées, mais encore presque tous ses biens qui, par suite de la conquête du Palatinat, furent dévastés et confisqués (1625). Nommé, quatre ans après, gouverneur de la ville de Deux-Ponts, il fut de plus envoyé (1630) à Berlin et en Hollande, par le comte palatin, Jean-le-Jeune, pour conclure son mariage avec la comtesse de Neubourg, suivit le roi de Bohême dans l'expédition qu'il fit en Allemagne avec Gustave-Adolphe, et resta près de lui jusqu'à sa mort, arrivée à Maïence le 19 novembre 1632. Il s'attacha alors au service de sa veuve, qui l'envoya comme négociateur en Hol-

ande et en Angleterre, et il reçut dans ce dernier pays l'ordre de la Jarretière. A son retour, il reprit ses fonctions de conseiller à la cour palatine; mais après la bataille de Nordlingue, en 1634, il fut de nouveau obligé de quitter le pays, d'abandonner ses biens, et de se mettre à Metz sous la protection des Français. Il y acquit un grand crédit sur l'esprit des réformés, qui le députèrent à la cour de France, pour y exposer la déplorable situation des religionnaires dans l'empire. Enfin, après un exil de treize ans, il lui fut permis de revenir dans sa patrie, et de rentrer en possession de ses biens; mais en même temps il résolut de se retirer des affaires publiques, et de consacrer à Dieu le reste de ses jours. Les offres avantageuses que lui fit l'électeur palatin, Charles Louis, le trouvèrent inébranlable. Huit ans après (1655), les instances d'Éléonore de Brandebourg, qui venait de perdre son époux, et à laquelle il crut pouvoir se rendre utile en acceptant les places de membre du conseil privé et de gouverneur de Kayserslautern, le déterminèrent à rentrer dans la carrière politique, à l'âge de soixante-onze ans. Il mourut six ans après, le 22 septembre 1661. Sa fin fut celle d'un chrétien et d'un sage. Il s'était beaucoup occupé de l'éducation de ses enfants; et, suivant l'exemple de son père, il avait veillé lui-même aux premiers développements de leur intelligence. Comme à la naissance du dernier de ses fils, il était déjà âgé de soixante ans, craignant de mourir avant d'avoir laissé le jeune comte en état de se passer de guide, il rédigea par écrit une espèce de code de morale à son usage. L'ouvrage resta manuscrit jusqu'à sa mort; mais alors l'électeur, en ayant pris connaissance, le fit publier sous le titre d'*Instructions d'un père à ses enfants*, Deux-Ponts, 1662. Une deuxième et une troisième édition ont été publiées dans la suite à Berlin, 1696 et 1704, avec une préface de Jean de Besser. — *Charles Hartwigt de* WARTENBERG, général et colonel d'un régiment de hussards en Prusse, entra au service de Russie, et fit la guerre contre les Tartares, contre les Turcs et contre les Polonais. Rentré au service de Prusse à l'avénement de Frédéric II, il fit avec ce prince les premières campagnes de Bohême, et fut tué sur le champ de bataille, le 2 mai 1757.

P—ot.

WARTENBERG (FRANÇOIS-GUILLAUME, comte DE), cardinal et évêque de Ratisbonne et d'Osnabruck, était de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche. Né en 1593, il fut placé, en 1600, au collége des Jésuites à Ingoldstadt, et montra, dès sa plus tendre jeunesse, une vocation si décidée pour le ministère ecclésiastique, qu'en 1605 il fut nommé prévôt de l'église collégiale de Sainte-Marie à Alt-Oettingen. Ses études préliminaires se trouvèrent terminées avant sa seizième année, et il se rendit à Rome, où il resta neuf ans dans le collége des Allemands. Rappelé par le duc Maximilien de Bavière, il fut successivement président du bureau du conseil, chanoine à Ratisbonne, et prieur du couvent. L'élévation du comte Frédéric de Hohenzollern au cardinalat contribua beaucoup à la sienne: il hérita de toutes les charges que celui-ci remplissait auprès de l'électeur de Cologne, telles que celles de grand-maître de la cour, de conseiller privé, de président et de directeur dans les évêchés de Liége, Pa-

derborn, Hildesheim et Munster. Les années suivantes le virent jouer un rôle important dans les conférences de Ratisbonne, où l'on débattit la question de la translation du rang et du titre d'électeur palatin au duc Maximilien de Bavière (1622), etc. Enfin il fut nommé évêque d'Osnabruck, en remplacement du cardinal de Hohenzollern; mais les troupes danoises qui peu de jours après sa promotion envahirent le pays l'empêchèrent de prendre possession de son évêché, et il en resta éloigné jusqu'à ce que les armées impériales eussent repris le dessus. Il assista au nom du prince électeur de Cologne à l'assemblée de Mulhausen (1627), et fut nommé par l'empereur Ferdinand II commissaire pour l'exécution de l'édit relatif à la restitution des biens ecclésiastiques dans la Basse-Saxe. La justice et le désintéressement avec lesquels il s'acquitta de cette commission lui valurent de nouvelles faveurs; et le pape Urbain VII, sur la recommandation de l'empereur, lui conféra les deux évêchés de Minden et de Verden, ravis par le sort des armes à deux ducs protestants, et le nomma son vicaire dans le Nord, spécialement dans le pays de Brême. Le comte de Wartenberg rendit en cette qualité de grands services à l'électeur de Cologne dans ses efforts contre la réformation. Il signala aussi son triple épiscopat par plusieurs fondations utiles, rendit tout son éclat à l'université d'Osnabruck, bâtit divers séminaires, éleva le collége anglais et une maison d'éducation pour les pauvres. Ces institutions louables n'empêchèrent point qu'après la victoire remportée sur les Impériaux près d'Oldendorff par le duc George de Brunswick, il ne perdît ses trois évêchés. Ce ne fut même qu'au milieu des dangers les plus imminents qu'il parvint à s'échapper, et qu'il arriva d'abord à Cologne, ensuite à Bruxelles. Mais bientôt les protestants eurent eux-mêmes à déplorer un échec plus considérable à Nordlingue; et l'évêque rentra à Cologne, escortant l'infant d'Espagne qui se rendait à Juliers. Plusieurs voyages, à Rome, à Lorette, l'occupèrent ensuite: le premier n'avait pour objet que la conclusion d'un mariage entre une archiduchesse et l'électeur de Bavière; les autres furent entrepris par suite d'un vœu qu'il avait fait dans une maladie dangereuse. A peine revenu en Allemagne, il assista à la diète de Ratisbonne, où l'évêque appuyé des suffrages du chapitre demanda à l'avoir pour coadjuteur, ce qui fut accordé sur-le-champ. Il parut de même, au nom de l'électeur de Cologne et au sien, dans les conférences d'Osnabruck et de Munster; mais il fut obligé, pour la signature du traité, non-seulement de résilier les deux évêchés de Minden et de Verden, mais encore de consentir, pour rentrer dans son évêché d'Osnabruck, à payer quatre-vingt mille rixdales au duc Gustave, à qui la reine Christine en avait conféré la possession. Il est vrai que l'empereur l'indemnisa de cette perte en lui donnant, après la mort de l'évêque de Ratisbonne, le siége épiscopal de cette ville (1649), et en le nommant commissaire principal de la députation envoyée de Francfort à Ratisbonne en 1658. Enfin le pape Alexandre VIII mit le comble à ces honneurs, en lui donnant le chapeau de cardinal en 1661. Mais le comte de Wartenberg ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité; il

mourut le 21 novembre de la même année, avant d'avoir été, selon l'usage, remercier le pontife dans la capitale du monde chrétien. P-ot.

WARTENSLEBEN (Alexandre Hermann), feld-maréchal prussien, naquit en Westphalie, en 1650, d'une ancienne famille; fut élevé à la cour de Cassel, entra au service de France, et combattit sous Turenne, dans les Pays-Bas. Sur sa réputation de bravoure, l'électeur Guillaume de Brandebourg l'appela dans son armée; mais Wartensleben donna la préférence au service de la Hesse; il fit dans les troupes hessoises une campagne en Danemark, assista ensuite à la délivrance de Vienne, en 1686, et n'écoutant que son ardeur alla combattre, comme volontaire, pour les Vénitiens, en Morée, contre les Turcs. De retour en Allemagne, il reçut du landgrave l'ordre de former un régiment de dragons destiné pour l'empereur. Il servit alors comme auxiliaire contre la France, se fit remarquer à la tête de son régiment, et ensuite comme major-général de l'infanterie hessoise. En 1691, il prit le commandement en chef des troupes de Gotha, qu'il organisa sur un pied nouveau, et il les conduisit comme auxiliaires à l'empereur, qui l'éleva au grade de feld-maréchal. Wartensleben se distingua dans différents combats, soit en Flandre, soit sur le Rhin, jusqu'à la paix de Riswick. Sa réputation s'étant alors beaucoup accrue, Frédéric Ier., roi de Prusse, voulut l'attirer à son service; il lui conféra le grade de feld-maréchal de ses troupes, le nomma gouverneur de Berlin, et en même temps conseiller de guerre. Ce fut Wartensleben qui donna à l'armée prussienne sa première organisation, tant perfectionnée depuis. Il mourut dans un âge avancé, le 26 janvier 1734, avec la réputation d'un des meilleurs généraux de l'Allemagne. — Son fils, *Léopold-Alexandre*, né en 1710, servit également dans l'armée prussienne, fit long-temps la guerre, et, parvenu au grade de lieutenant-général, donna sa démission en 1756. Il mourut en 1775, laissant trois fils, dont l'un, à cause de sa conduite à la bataille d'Iéna, en 1806, et de sa participation à la reddition de Magdebourg, fut condamné à une prison perpétuelle

B—p.

WARTENSLEBEN (Guillaume-Louis-Gaston de), feld-maréchal au service d'Autriche, né en 1728, de la même famille, mais d'une autre branche que le précédent, était issu d'un comte de Wartensleben qui, après avoir parcouru l'Europe, se fixa dans les états héréditaires au commencement du dix-huitième siècle. Destiné de bonne heure à la carrière militaire, il fit d'abord une partie de la guerre de Sept-Ans, puis alla combattre les Turcs, et se distingua dans un assez grand nombre d'actions, notamment dans les dernières campagnes, comme général-major de Clairfait. Il éprouva néanmoins un échec, en 1788, à Méhadia. Employé dans la guerre de la révolution française, il commanda, en 1795, l'aile droite de l'armée de Clairfait, et, après la levée du blocus de Maïence, il fut élevé au grade de général d'artillerie. Il avait remplacé, le 12 juin 1796, le duc de Wurtemberg dans le commandement en chef du corps d'armée qui agissait sur la Lahn, sous les ordres de l'archiduc Charles, alors commandant-général de toutes les forces de l'Autriche et de l'empire en Allemagne. Ce prince

partant pour le Haut-Rhin, dans le dessein de s'opposer à Moreau, qui venait de passer le fleuve à Kehl, laissa trente-six mille hommes, dont dix mille de cavalerie furent mis sous les ordres de Wartensleben, chargé de couvrir le Bas-Rhin, que menaçait l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Jourdan. Voici le portrait que l'archiduc a tracé de son lieutenant, dans sa relation de cette campagne : « Wartensleben avait blanchi sous le harnois; ses longs services et sa valeur personnelle lui avaient concilié l'estime générale; il était fier de cet avantage, et ne l'était pas moins de sa capacité, partageant ce préjugé si commun parmi ceux qui ont passé par tous les grades, de prétendre posséder à fond la science de la guerre. Il était parvenu dans les hauts grades de l'armée autrichienne à une époque où la guerre se bornait ordinairement au gain ou à la perte d'un coin de terre. Alors on attachait la plus grande importance à couvrir un bout de frontière, à sauver un magasin. Ce vieil officier n'avait rien étudié au-delà. » L'armée de Jourdan ayant repris l'offensive, et Neuwied étant forcé, Wartensleben se crut hors d'état de garder la position de Neukirchen. Au lieu d'attaquer Jourdan en détail avant qu'il eût concentré ses forces, il forma un cordon le long de la Lahn, et se retira ensuite sur le Mein. Il allait se retirer derrière la Nidda, lorsqu'une dépêche de l'archiduc lui prescrivit de ne plus rétrograder avant d'avoir tenté le sort des armes. Le 10 juillet, d'après cet ordre, il forma ses troupes en bataille sur la Wartha, derrière Friedberg. Le combat y fut très-vif le lendemain. Wartensleben l'aurait soutenu, si l'échec essuyé par son aile droite ne l'eût forcé à la retraite. Poursuivi chaudement par son adversaire, il se replia dans la position de Bergen, en avant de Francfort, et ne fut battu à Friedberg que pour avoir risqué l'offensive dans une position où ses ailes, restées sans appui et menacées d'être débordées, se trouvaient sans réserve. Wartensleben, ayant opéré sa retraite en remontant la rive gauche du Mein, établit une partie de ses troupes à Aschaffenbourg, compléta l'approvisionnement de Maïence, et jeta deux mille quatre cents hommes dans Francfort, dont il arma les remparts, tandis que le gros de son armée prit position à Offenbach. Un cordon de troupes légères le liait à Maïence, et un camp volant entretenait sa communication avec le Necker. Selon l'archiduc Charles, sa position, quoique trop étendue, remplissait assez bien le but qu'il se proposait; et s'il l'eût bien défendue, l'armée de Jourdan et même celle de Moreau n'auraient pas fait un pas de plus en Allemagne. Wartensleben avait alors à sa disposition quarante-cinq mille combattants, dont quinze mille de cavalerie. Jourdan lui opposait, sur la rive droite du Mein, cinquante mille fantassins et neuf mille chevaux. Ce général ayant bombardé et sommé Francfort, le 12 juillet, Wartensleben déclara ne pouvoir rendre la ville sans l'autorisation de l'archiduc, auquel il venait d'expédier un courrier. Jourdan s'étant montré inexorable, Wartensleben se vit forcé d'entrer en pourparlers, et convint d'une suspension d'armes jusqu'au 16, jour où les Français pourraient occuper Francfort. Il profita de ce délai pour gagner Würtzbourg sans être inquiété; il y

concentra toutes ses forces, et choisit sagement cette position, qui couvrait à-la-fois toutes les routes de la Bohême et celles qui mènent au Danube par Ulm et Ratisbonne. Informé que Jourdan marchait sur lui avec ses communications et ses flancs découverts, il se décide à le prévenir. L'attaque devait avoir lieu le 23 juillet; mais sur le rapport d'un déserteur annonçant l'arrivée de la division Bernadotte, le général autrichien convoque un conseil : non-seulement on y ajourne l'attaque, mais on y prend la résolution de se retirer; décision pusillanime, selon l'archiduc Charles. Wartensleben se rendit en toute hâte à Zell, au fond de la Franconie, perdant un nombre considérable de traîneurs et de déserteurs dans des marches forcées. L'indécision de Jourdan ne permit pas à l'armée française d'obtenir de plus grands résultats. Les deux chefs rivaux étaient sans plan; ils s'épiaient pour se mettre en défaut par de petits moyens. Jourdan perdit sept jours, durant lesquels Wartensleben resta tranquille à Zell, au lieu d'attaquer son adversaire, qui marchait et manœuvrait avec des colonnes isolées. L'archiduc ne dissimula pas son mécontentement; il lui manda qu'il était prêt à le joindre pour frapper un coup décisif, et qu'il eût à s'approcher de lui sur le Danube inférieur. Wartensleben quitte Zell le 1er. août, pour se diriger sur Amberg; là il apprend qu'il est suivi par son adversaire; aussitôt il abandonne sa position, et se retire derrière Forcheim, au lieu de se rapprocher de l'archiduc par les routes du Danube. Le 6 août, ses avant-postes ayant été attaqués et repoussés, il essaie de résister le lendemain sur une partie de sa ligne, et se replie ensuite. En se retirant sur Amberg, il s'éloignait de nouveau de l'archiduc dont le flanc restait découvert, et il rendait à Jourdan les routes qui auraient pu faciliter sa jonction avec Moreau. Il essaya de justifier sa direction contraire aux ordres formels que l'archiduc lui avait donnés, en alléguant qu'il couvrait les dépôts d'approvisionnement formés en Bohême; mais il est évident que d'autres motifs le faisaient agir : plein de confiance dans ses talents, il se voyait avec peine placé sous les ordres d'un jeune prince qu'il avait vu débuter dans la carrière, et lorsque lui-même avait déjà rendu d'importants services à l'état. De son côté, Jourdan ambitionnait la gloire de repousser Wartensleben en Bohême, et de prendre pied sur le territoire autrichien avant Moreau, devant lequel l'archiduc se trouvait alors. Croyant bientôt ne pouvoir plus arrêter Jourdan, Wartensleben donne avis à l'archiduc qu'il est dans la nécessité de se replier en Bohême. Le prince, espérant tenir Moreau en échec, en lui opposant le corps d'armée du général Baillet de Latour, se met aussitôt en marche pour se joindre à Wartensleben, qui reçoit pour instruction de tenir le plus long-temps possible à Amberg. Mais attaqué et débordé le 17 août, il se défend mal et va reprendre position derrière la Naab, pour s'établir de nouveau sur la ligne de communication avec le Danube. Il savait l'archiduc en pleine marche. La jonction s'opère effectivement le 22 août sur les bords de l'Altmuhl. L'archiduc et Wartensleben concertent aussitôt un plan général d'attaque contre Jourdan, qui, menacé par la réunion des forces autrichiennes, se repliait déjà sur Amberg. Le 24 il est attaqué et en-

foncé sur différents points de sa ligne, poursuivi ensuite, et harcelé par Wartensleben, qui se met en pleine marche sur le Mein. Privé de l'espoir de joindre Moreau, ou d'en recevoir des secours, Jourdan croit pouvoir rétablir ses lignes à Würtzbourg; mais l'archiduc se hâte de l'y précéder. Là, une nouvelle bataille a lieu le 3 septembre. Wartensleben commandait le centre. L'aile gauche conduite par Starray ayant été repoussée avec perte, l'archiduc, dans ce moment critique, envoie l'ordre à Wartensleben de passer le Mein à gué, avec toute sa cavalerie, et de charger, sans perdre de temps, la gauche de l'armée française. Ce brave vétéran traverse aussitôt le fleuve à la nage, avec vingt-quatre escadrons de cuirassiers, et débouchant vers Erfelsdorf, soutenu par huit bataillons de grenadiers, il décide la victoire, et accélère la retraite de Jourdan sur la Sieg et le Rhin. Ces brillantes opérations firent lever le blocus de Maïence. La retraite de Jourdan, effectuée avec confusion et désordre, le ramena, en vingt-cinq jours, des frontières de la Bohême sous les murs de Dusseldorf; elle formait une sorte de contraste avec celle de Wartensleben qui avait mis près de deux mois à se retirer de la Sieg à la Naab, disputant le terrain pied à pied, avec des forces inférieures, sans se laisser couper et sans pertes sensibles. L'archiduc, l'emmenant avec lui, s'avança rapidement par Offenbourg, pour combattre Moreau qui avait formé le dessein de se maintenir dans le Brisgau. Le 19 octob., il l'atteignit à Emmindlingen, et lui livra bataille. Wartensleben, qui commandait le centre, était chargé d'enlever les hauteurs derrière le village de Malmertingen; il y éprouva une grande résistance. A la tête de douze bataillons et de vingt-trois escadrons, il réitéra son attaque contre le pont de l'Elz. Là il y eut un combat encore plus opiniâtre; enfin Wartensleben repoussa les Français derrière l'Elz, dont il rompit les ponts; mais au plus fort de la mêlée, il eut le bras cassé d'un coup de biscaïen. Cette blessure grave ne lui permit pas de prendre part, cinq jours après, à la bataille de Schlingen, à la suite de laquelle Moreau fut obligé de repasser le Rhin. Wartensleben, hors d'état de reprendre son commandement et de continuer un service actif, fut nommé, en juillet 1797, gouverneur-général de la Dalmatie: c'était une retraite honorable; il n'en jouit pas long-temps. Tourmenté par la goutte, affaibli par son grand âge et par ses blessures, il cessa de vivre peu de temps après, laissant la réputation d'un des plus braves généraux de son temps. B—p.

WARTON (Joseph), littérateur anglais, critique distingué, descendait d'une ancienne et honorable famille de Beverley, dans le comté d'York; et avait pour père Thomas Warton, professeur de poésie à l'université d'Oxford, et vicaire de Basingstoke, dans le Hampshire. Joseph, né en 1722, reçut de son père sa première instruction, et fut admis au collége de Winchester, où il s'associa aux veilles poétiques du jeune Collins, son condisciple, et donna des marques d'un talent précoce. Il passa ensuite au collége d'Oriel à Oxford. Quelques poèmes, entre autres l'*Enthousiaste* ou l'*Amant de la nature*, l'*Indien mourant*, *Ranelagh-house*, satire en prose, le firent connaître avantageusement. Le premier de ces opus-

cules, imprimé en 1745, in-fol., fut inséré plus tard dans la collection poétique de Dodsley. Il s'occupa en même temps avec son frère de publier les poésies de leur père. Joseph entra dans les ordres en 1744, et obtint en 1748 la cure de Winslade. Lui et son frère avaient adopté de bonne heure des idées particulières sur le caractère de la poésie; ils distinguaient le savoir, la morale, l'élégance, en vers, la poésie didactique, d'avec la véritable poésie d'instinct, celle à laquelle aucune étude, aucun art, ne saurait atteindre, sans une vocation naturelle. L'invention et l'imagination sont les principales facultés du poète (1). Joseph Warton exprima d'abord son opinion à cet égard dans la préface d'un volume de ses *Odes*, publiées en 1746, et composées dans la vue, dit-il, de *sevrer* le public de cet amas de poésie didactique et de morale rimée dont il était accablé. On a distingué surtout dans ce volume l'*Ode à l'Imagination*. Après son retour d'un voyage dans le midi de la France, où il avait accompagné le duc de Bolton, il s'occupa de mettre au jour une édition de *Virgile*, en latin et en vers anglais; la traduction de l'*Énéide* est de Chr. Pitt; celle des *Églogues* et des *Géorgiques* est de l'éditeur, à qui l'on doit aussi toutes les notes et trois essais sur la poésie pastorale, didactique, épique. Une dissertation de Warburton sur le sixième livre de l'Énéide; un commentaire sur le caractère d'Iapis par Atterbury, et sur le bouclier d'Énée par Whitehead, le poète lauréat, contribuent à enrichir cette édition, qui étendit la réputation de son auteur; commencée en 1748, elle fut terminée en 1753, en 4 vol. in-8°.; il en parut peu d'années après une deuxième, très-perfectionnée. On a jugé la traduction de Warton supérieure à celle de Dryden pour la fidélité, à celle de Trapp pour la versification; mais dénuée de force et d'éclat. En 1753, le docteur Johnson le pressa de prendre part à la rédaction de l'*Aventurier*, suite d'essais, entreprise récemment par Hawkesworth, en l'informant qu'on lui avait réservé la partie de la critique littéraire. Environ vingt numéros de ce recueil sont de Joseph Warton, et se distinguent par un goût délicat : l'un sur le personnage du roi *Lear*; le n°. 101 sur les imperfections du *Paradis perdu*; les n°s. 75, 80, 83 sur l'*Odyssée*, qu'il égale à l'*Iliade*. Le premier volume du plus célèbre de ses ouvrages, *Essai sur le génie et les écrits de Pope*, dédié au docteur Young, auteur des *Pensées nocturnes*, parut sous le voile de l'anonyme en 1756, et fut bien reçu des lecteurs. Le mérite du livre justifiait cet accueil; cependant, le rang assigné parmi les poètes à l'auteur de l'*Essai sur l'homme* heurtait l'opinion qui dominait alors généralement. Pope, suivant Warton est *un grand poète*, mais non pas le *plus grand*; ce titre n'appartient qu'à celui qui brille éminemment par l'invention et l'imagination. On pense que ce fut le cri de l'opinion publique en faveur d'un écrivain favori, qui ralentit l'ardeur de Joseph Warton pour achever son ouvrage, dont le second volume ne parut que 36 ans après le premier. Mais un autre motif se joignait sans doute à celui-ci. Warburton, l'ami

(1) Cette distinction, qui est comme la base de ce qu'on a appelé l'*école wartonienne*, n'était pas nouvelle. Edward Philipps, neveu de Milton, l'avait déjà faite dans le discours qui précède le *Theatrum poetarum* (1675).

et l'exécuteur testamentaire de Pope, s'était en quelque sorte chargé de protéger sa mémoire, et ne souffrait pas qu'on portât la moindre atteinte à sa renommée. L'auteur de l'*Essai* devait des ménagements à ce grand critique, qui fut l'ami de son frère, et dont la haine d'ailleurs était redoutable. Ce qui fortifie cette supposition, c'est que, Warburton étant mort en 1779, le second volume de l'ouvrage de Warton parut trois ans après. Le biographe finit par assigner la place de l'auteur de l'*Essai sur l'homme* au-dessous de Spenser, de Shakespeare et de Milton, mais au-dessus de Dryden; si Dryden, dit-il, est un plus grand génie, Pope est un artiste plus parfait. Cette décision n'a pas eu l'assentiment général. En 1755, Joseph Warton avait été élu second maître de l'école de Winchester; il en devint premier maître en 1766; peu d'hommes convenaient mieux à cette place, pour le savoir, l'urbanité, la sagacité à discerner le génie naissant, l'empressement à lui ouvrir la route des succès : aussi plusieurs de ses élèves se sont distingués dans la littérature. Il fut lié avec des hommes du premier ordre, notamment Johnson, Burke et Reynolds, comme lui membres du club littéraire; avec le docteur Lowth, évêque de Londres, qui contribua à son avancement dans la carrière ecclésiastique en lui conférant, en 1782, une prébende à Saint-Paul de Londres, et une cure qu'il échangea ensuite pour celle de Wickham. En 1788, une autre prébende à Winchester, et la cure d'Upham, ajoutèrent encore à sa fortune. Le goût qui régnait de son temps pour la lecture des anciens poètes anglais lui fit penser qu'on ne relirait pas avec moins de plaisir quelques anciens critiques; et dans cette attente, il réunit, en 1784, en un volume in-12, la *Défense de la poésie*, par Philip. Sydney, et les *Observations sur l'éloquence et la poésie*, par Ben Jonson. Ce petit volume est devenu très-rare. La résignation de sa place d'instituteur, en 1793, lui ayant donné du loisir, il accepta la proposition que lui fit une compagnie de libraires de diriger une édition des *OEuvres de Pope;* elle fut terminée en 1797, 9 volumes in-8°. Cette édition, précédée d'une notice biographique, était la plus riche en éclaircissements, et la plus complète qui eût paru jusqu'alors; elle est même trop complète, et on lui a justement reproché de renfermer des morceaux qui ne méritaient pas d'être conservés. On a aussi accusé l'éditeur d'avoir admis ces pièces dans l'intention de justifier l'opinion qu'il avait exprimée sur le poète de Twickenham; mais cette imputation ne peut être qu'une calomnie. L'éditeur a refondu et réparti dans des notes la substance de son *Essai* sur Pope. Le premier volume de cet Essai avait été réimprimé en 1782, avec des améliorations, lors de la publication du second volume. Joseph Warton cultiva les lettres jusqu'à son dernier jour; il avait préparé deux volumes d'une édition de Dryden, lorsqu'une maladie de reins termina sa laborieuse carrière le 23 février 1800. Ses paroissiens lui firent ériger dans la cathédrale de Winchester un monument, d'après un dessin de Flaxman. Les manières de cet écrivain respiraient la bonté, l'aménité, l'obligeance; il n'était point avare des trésors intellectuels qu'il avait amassés. Homme du monde, recherchant la compagnie des femmes, maniant tour-à-tour les armes

du raisonnement et d'une inoffensive plaisanterie, il différait, par les agréments extérieurs, de son frère avec lequel il vécut d'ailleurs dans une constante union. Sa mémoire était très-ornée; il possédait parfaitement les littératures française et italienne. Comme poète, on lui trouve plus de pureté, plus d'élégance que de force. On peut supposer que l'étude qu'il fit de la critique concourut à ralentir l'élan de son imagination. Ses Odes ont eu le désavantage de paraître en même temps que celles de Collins, et ont nécessairement perdu à la comparaison. Son mérite principal est d'avoir été un critique éclairé, savant et judicieux. « Il a fait voir, dit Samuel Johnson, comment le front de la critique peut être adouci, comment elle peut charmer et plaire, avec toute sa sévérité. » Joseph Warton conçut et abandonna successivement le projet de deux autres ouvrages; le premier aurait traité de la renaissance des lettres; le second était une Histoire de la poésie en Grèce, à Rome, en Italie, et en France, d'Homère à Nonnus, d'Ennius à Boèce, de Dante à Métastase, et de Guillaume de Lorris à Voltaire. Un de ses élèves, M. John Wool, a publié, en 1806, un volume in-4°. de *Mémoires sur Joseph Warton*. On peut lire aussi les préfaces biographiques qu'Alexandre Chalmers a consacrées à Joseph et Thomas Warton, dans sa Collection des poètes anglais, 1810; ainsi que les *Anecdotes littéraires* de leur ami J. Nichols, tom. VI, p. 168-186. Le portrait du premier orne un cahier de l'*European Magazine*, mars 1800. Il semble que personne dans la famille Warton ne fut étranger aux lettres. Dans le volume des *Poésies* de Th. Warton le père, publié par ses fils (1747, in-8°.), on lit une *Ode sur la mort de l'auteur, par une dame*; cette dame était sa fille, Jane Warton, qui mourut à Wickham, en 1809, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Nous ignorons si John Warton, docteur en théologie, mort il y a peu de temps, est de la même famille. On a publié en 1826 un volume in-8°. de ses écrits, sous le titre de *Tableaux d'agonie* (Deathbed scenes) et *Conversations pastorales*. L.

WARTON (Thomas), l'historien de la poésie anglaise, frère puîné du précédent, naquit à Basingstoke en 1728. Son goût pour la poésie s'annonça de très-bonne heure, et l'on a conservé des vers qu'il fit à l'âge de neuf ans (1). Ses études furent terminées au collége de la Trinité d'Oxford, où il résida quarante-sept ans. Ce fut dans sa dix-septième année qu'il composa les *Plaisirs de la mélancolie* poème, publié en 1747, où l'on trouve un vrai talent et peut-être un trop grand luxe d'imagination. Mason, dans un poème intitulé *Isis*, ayant inculpé le royalisme de l'université d'Oxford, Thomas Warton, en publiant en 1749 le *Triomphe d'Isis*, rendit la pareille aux étudiants de Cambridge; et Mason lui-même s'avoua vaincu en talent poétique. En 1751, le collége de la Trinité l'admit au nombre de ses agrégés. En 1754, la publication de ses *Observations sur la Reine des fées, de Spenser*, le fit connaître comme un critique du premier ordre. L'auteur fut nommé, trois ans après,

(1) C'est une traduction des vers de Martial, qui ont été ainsi rendus en français par Voltaire :

Léandre, trahi par l'amour,
En pleurant, disait à l'orage :
Laissez-moi gagner le rivage,
Ne me noyez qu'à mon retour.

professeur de poésie au collége Pembroke de l'université d'Oxford, chaire qu'il occupa pendant dix années, conformément à l'usage. En 1774, parut le premier volume du plus important de ses ouvrages, l'*Histoire de la poésie anglaise depuis la fin du onzième siècle jusqu'au commencement du dix-huitième*, précédée de deux dissertations : 1°. sur l'origine de la fiction romantique en Europe; 2°. sur la restauration des lettres en Angleterre. Le deuxième volume vit le jour en 1778, et le troisième en 1781; il finit par une vue générale sur le caractère de la poésie au temps de la reine Élisabeth : l'ouvrage n'a pas été terminé. Pope avait conçu le plan d'un pareil travail; Gray avait beaucoup étendu ce plan, lorsqu'il apprit le projet de Warton. On pense que celui-ci a calqué son ouvrage sur le livre de Gio-Maria Crescimbeni, qui a pour titre: *Istoria della volgar poesia*. L'histoire de la poésie anglaise a dû coûter à son auteur un travail immense; c'est un monument d'érudition, de goût et de critique. On lui a reproché, il est vrai, quelques digressions. Bien que plusieurs parties soient exécutées avec un grand talent, l'écrivain n'a pas toujours réussi à vaincre la sécheresse du sujet. Joseph Ritson, dans des *Observations sur l'Histoire de la poésie anglaise*, 1782, a relevé quelques inexactitudes échappées à l'auteur, mais sans observer les formes polies dont la critique n'a que trop besoin. Thomas Warton avait été nommé, en 1771, membre de la société des antiquaires de Londres, et avait obtenu la cure de Kiddington, dans le comté d'Oxford, paroisse dont il donna une excellente histoire. Il eut depuis la cure de Hill-Farrance, au comté de Somerset, fut promu, en 1785, à la chaire d'histoire fondée par Camden à l'université d'Oxford, et à la place de poète lauréat, à laquelle ses odes rendirent un certain éclat. Il n'en fut pas moins en butte aux plaisanteries qui, depuis Cibber, semblent attachées à ce titre de poète de la couronne. Heureusement pour lui, le nouveau lauréat n'était pas d'un caractère très-irritable; et il ne fut pas le dernier à s'amuser de l'esprit et de la gaîté répandus, à ses dépens, dans les *Essais lyriques* (Probationary odes). Th. Warton est le premier critique anglais qui ait essayé d'éclaircir les anciens auteurs, par l'examen des livres qui devaient leur être familiers. Après avoir suivi cette méthode avec succès pour le poème de Spenser, il l'appliqua aussi à ceux de Milton, lorsqu'il donna, en 1785, une édition des *Poèmes de la jeunesse de l'auteur du Paradis perdu*, avec des recherches curieuses sur sa vie. Ce fut le dernier écrit qu'il publia. Il soignait une cinquième édition de ses propres *Poésies*, lorsqu'il mourut subitement, le 21 mai 1790. Nous allons indiquer celles de ses productions que nous n'avons pas encore citées, en revenant sur les ouvrages qui demandent quelques détails. I. *Panégyrique de l'ale* (boisson) *d'Oxford*, 1750, petit poème, heureuse imitation du *Brillant shilling* de Philips. II. *Le Progrès du mécontentement*, 1750; imitation également heureuse de Swift. III. *Newmarket*, satire, 1751, Quoiqu'elle obtînt du succès, ce fut la seule que l'auteur se permit de publier. IV. *L'Union*, ou choix de poèmes écossais et anglais, 1753. Quelques-uns sont de sa composition. V. *Observations sur la Reine des fées*, 1754, in-8°.; un 2e. volume parut

en 1762. C'est celui de ses ouvrages auquel Sam. Johnson donnait la préférence. Il a, en quelque sorte, ouvert cette carrière de critique laborieuse où se sont distingués plus tard Steevens, Malone, Reed, Todd, et d'autres commentateurs des anciens poètes anglais. VI. *Description de la cité, du collége et de la cathédrale de Winchester*, in-12 (anonyme). VII. *Compagnon du guide et Guide du compagnon, supplément complet à toutes les descriptions d'Oxford, publiées jusqu'à ce jour*, etc., 1760; badinage ingénieux, qui eut en peu de temps trois éditions; reproduit en 1806, avec des gravures. VIII. *Inscriptionum romanarum metricarum delectus*, in-4°., 1758; recueil devenu très-rare; il est tiré en partie des *Elegantiæ antiquorum marmorum* de Mazochius, Smetius, Gruter, etc. IX. *Vie de sir Thomas Pope, fondateur du collége de la Trinité d'Oxford*, 1772, in-8°., et 1780, écrit d'abord pour la *Biogr. brit.*, in-fol. X. *Vie et restes du docteur Bathurst*, 1761. XI. Le *Saucisson d'Oxford*, ou choix de morceaux écrits par les plus célèbres beaux-esprits de l'université, 1764, 1777, 1806, 1815. La préface et plusieurs poèmes sont de Warton. XII. Une belle et correcte édition de *Théocrite*, précédée d'une *Dissertatio de poesi bucolicâ Græcorum*, 1770, 2 vol. in-4°. XIII. Recueil de ses *Poésies*, 1777, 1778, 1779, 1789. Plusieurs les morceaux qu'il n'a pas reproduits dans ces quatre éditions ont été réimprimés dans celle des *Poètes anglais*, en 1810. XIV. *Histoire de Kiddington*, 1781; specimen, imprimé seulement pour ses amis, d'une Histoire paroissiale de l'Oxfordshire, qu'il ne continua point. Une deuxième édition de cet essai fut donnée en 1782; une troisième en 1815, avec des gravures de Bewick. XV. *Recherches sur l'authenticité des poèmes attribués à Rowley*, 1782-3. Il soutient la négative. Il avait déjà abordé ce sujet, dans l'Histoire de la poésie. XVI. *Poèmes de la jeunesse de Milton*, avec des notes critiques et explicatives, un volume in-8°., 1785. On sait que ces poèmes sont en grande partie écrits dans des langues étrangères, l'italien, le latin, le grec. Une deuxième édition parut en 1791, enrichie de savantes remarques du docteur Ch. Burney, sur les vers grecs, et d'observations sur les autres poèmes, par Warburton. On a trouvé que, dans les notes qui accompagnent ce recueil, l'éditeur a trop manifesté son éloignement pour les principes puritains de son auteur; surtout dans un livre de pure littérature. Thomas Warton avait un caractère doux, paisible, inaccessible au ressentiment. On ne lui connaissait aucune passion, si ce n'est l'amour de l'étude. C'est peut-être ce que le docteur Johnson entendait lorsqu'il a dit que, des hommes de génie qu'il connaissait, *Warton était le seul qui n'eût pas de cœur*. Ils furent quelque temps liés d'amitié. Tous deux étaient de ce célèbre club littéraire dont les conversations forment la partie brillante de l'ouvrage biographique de Boswell. Warton a même inséré plusieurs morceaux (les nos. 33, 93, 96) dans le *Fainéant* (the Idler) de Johnson; ayant eu la franchise d'exprimer une opinion peu favorable sur le goût et l'érudition de cet écrivain, il fut dès-lors perdu dans son esprit; mais tandis que Johnson ne laissait pas échapper l'occasion de tourner en ridicule l'ex-

térieur négligé et la manière de parler, pour ainsi dire spasmodique, de son ancien ami, celui-ci ne parlait de lui qu'avec les égards dus à l'amitié, même après qu'elle est éteinte. Le style de Th. Warton est d'une grande clarté, et a plus de force que d'élégance. Sa poésie mâle, énergique, paraît modelée sur celle de Milton; elle manque parfois de simplicité. On y retrouve fréquemment les antithèses de Pope, dont il eût mieux fait d'emprunter l'harmonie. On y remarque un grand nombre d'expressions vieillies, dont il avait fait une étude particulière, avec une recherche frappante de tours nouveaux et inusités. Ses compatriotes admirent plusieurs de ses descriptions de la vie champêtre, notamment le *Premier d'avril*, l'*Approche de l'été*, et son poème du *Suicide*. Th. Warton s'occupa de l'architecture ecclésiastique; ce fut une note célèbre qu'il inséra dans la 2e. édition de ses *Observations sur la Reine des fées*, qui éveilla le goût des Anglais sur ce genre d'architecture, jusque-là presque entièrement négligé. L.

WARTON. *Voy.* WHARTON.

WARWICK. Ce nom a été illustré successivement par plusieurs hommes qui n'appartenaient pas à la même famille, et à qui le comté de Warwick avait été transmis par alliance. Richard Beauchamp, comte de Warwick, le premier dont l'histoire fasse mention, fut celui des seigneurs anglais qui obtint le plus la confiance et la faveur de Henri V. Déjà sous son père, Henri IV, il avait, en 1412, commandé une expédition que fit la garnison de Calais dans les provinces voisines; il les ravagea sans obstacle, pendant que la France était en proie aux discordes des Bourguignons et des Armagnacs. En 1414, peu de temps après l'avénement du roi, le comte de Warwick fut chef d'une solennelle ambassade envoyée au concile de Constance; les évêques de Salisbury, de Bath et d'Harford, l'abbé de Westminster et le prieur de Worcester l'accompagnaient. Sa suite se composait d'une foule de chevaliers, de serviteurs, de docteurs, de clercs, et il avait une escorte de huit cents chevaux: aussi cette ambassade faisait-elle l'admiration de tous les pays où elle passait. En 1416, il fut envoyé auprès du duc de Bourgogne Jean-sans-Peur, au moment où ce prince songeait déjà à s'allier aux Anglais, et il reçut de lui un grand accueil. En 1419, après que Henri V eut pris Rouen, Warwick s'empara de la Roche-Guyon. L'année d'après, il faisait partie de la brillante suite du roi, lorsqu'il alla signer le traité de Troyes et épouser Catherine de France, fille de Charles VI. Pendant les années suivantes, il fut un des principaux capitaines des armées d'Angleterre, lorsque, maître de Paris, régent et héritier présomptif du royaume, Henri V s'efforçait à détruire le parti et les espérances du Dauphin, qui bientôt après fut le roi Charles VII. En 1422, Henri V mourant faisait ses dernières dispositions: « Pour vous, mon cousin » de Warwick, dit-il, je veux que » vous soyiez le maître de mon fils; » que vous demeuriez avec lui pour » le conduire et l'enseigner selon son » état. Je ne saurais y mieux pourvoir. » Warwick continua cependant à faire la guerre en France, où il s'empara de presque toutes les forteresses du Maine; plus tard il éprouva un échec devant Montargis, dont le bâtard d'Orléans lui fit lever le siége. En 1426 seulement, il fut investi de l'of-

fice de gouverneur du jeune Henri VI, et retourna en Angleterre. Cinq ans après, lorsque les Anglais commençaient à éprouver des revers en France, il amena le jeune roi à Rouen. Ce fut alors qu'on y commença le procès de la Pucelle, prise quelques mois auparavant au siége de Compiègne. Le comte de Warwick ne se montra ni moins violent, ni moins cruel que les autres Anglais contre cette glorieuse fille. Ce fut sous son autorité et presque par sa contrainte que se conduisit la procédure. Il prit part à toutes les indignités que l'évêque de Beauvais et les juges ecclésiastiques commirent pour satisfaire la vengeance des Anglais. Il se cacha dans la prison pour entendre les conversations de Jeanne avec le faux confesseur qui lui avait été donné. Il menaçait de faire jeter dans la rivière les juges qui montraient quelque probité. Lorsqu'elle tomba dangereusement malade, il s'affligeait publiquement de ce qu'elle mourrait de mort naturelle, et ne serait point brûlée vive. Ce fut d'accord avec lui qu'on lui retira ses vêtements de femme, afin qu'elle fût forcée de revêtir les habits d'homme, qu'on avait placés sur son lit, et que par-là elle donnât lieu à la déclarer relapse. Sa joie éclata lorsqu'on la conduisit au supplice. Enfin, on a peine à concevoir comment le plus noble seigneur d'Angleterre pouvait être descendu à ce degré de haine aveugle et populaire. Après la mort de Jeanne, le comte de Warwick assiégea Louviers sans pouvoir s'en emparer. Au mois de déc. 1431, il assista au couronnement du roi Henri VI à Saint-Denis, quand ce jeune prince y reçut la couronne de France. Puis il repassa avec lui en Angleterre, et continua d'avoir une grande part au gouvernement. Il s'efforça, ainsi que presque tous les conseillers, de prévenir la rupture qui se préparait, de jour en jour, entre l'Angleterre et le duc Philippe de Bourgogne. Il voyait bien qu'elle allait entraîner la ruine complète du parti anglais en France. Mais il ne dépendait de lui ni de nul autre d'empêcher une séparation que tant de circonstances rendaient inévitable. La paix d'Arras se fit en 1435, entre la France et la Bourgogne, et les Anglais eurent dès-lors pour ennemi celui qui avait été leur plus puissant allié. Paris rentra sous l'obéissance du roi de France. Bientôt les discordes qui commencèrent à diviser l'Angleterre, les querelles entre le duc de Glocester et le cardinal de Winchester, entre le duc d'York et le duc de Somerset, rendirent de plus en plus difficile la conservation des conquêtes que les Anglais avaient faites en France. En 1437, le comte de Warwick fut nommé régent de France, à la place du duc d'York. Il y tenta quelques efforts assez heureux pour se défendre contre les vaillants capitaines du roi Charles VII. Il réussit à secourir le Crotoy qu'assiégeaient les Bourguignons; il surprit Pontoise. Mais pendant ce temps les Français se rendaient maîtres de Montereau et d'autres places. Tout leur prospérait; l'ordre commençait à se rétablir dans leurs armées et dans le royaume, tandis que l'Angleterre était en pleine décadence; elle était en effet destinée à de plus grands revers et à perdre successivement presque toutes ses conquêtes. Mais le comte de Warwick ne fut pas témoin de la ruine des Anglais en France; il mourut en 1439 à Rouen, où il résidait comme régent. — Son fils unique, *Henri Beauchamp*, comte de WARWICK, s'était, bien jeune encore, fait con-

naître à la guerre. La chronique contemporaine de Monstrelet, parlant de lui, en 1429, et des combats où il prenait part, le nomme l'enfant Warwick. Aucune action d'éclat, aucune commission importante n'a depuis ce moment donné place à son nom dans l'histoire; mais en 1444, à l'occasion du mariage de Henri VI avec Marguerite d'Anjou, il fut créé duc de Warwick, et reçut en don le château de Bristol et la seigneurie des îles de Jersey et Guernesey. Il était aussi gouverneur de Calais, et mourut vers l'année 1453. A.

WARWICK (Richard Nevill comte de), le plus célèbre de ceux qui ont porté ce nom, avait épousé Anne Beauchamp, fille de Richard, comte de Warwick, et sœur de Henri, duc de Warwick. Il n'y avait à cette époque aucune famille en Angleterre aussi puissante que les Nevill. Elle avait pour chef Ralph Nevill, comte de Westmoreland. Richard Neyill, son frère, avait épousé Alice Montacut, fille unique et héritière de Thomas Montacut, comte de Salisbury, qui avait été tué en 1429 au siége d'Orléans; et il portait ainsi le titre et possédait les vastes biens de cette maison. Sa sœur, Cécile Nevill, avait épousé Richard, duc d'York, qui, descendant par les femmes de Lionel, duc de Clarence, second fils d'Édouard III, prétendait avoir au trône un droit meilleur que le roi régnant Henri VI, héritier de l'usurpation de Henri IV, et appartenant à la branche de Jean de Lancastre, troisième fils d'Édouard III. Le principal appui des prétentions du duc d'York, c'était la puissance des Nevill, et surtout le comte de Warwick. Outre ses richesses, sa vaillance et son habileté à la guerre, il n'y avait point d'homme dont le caractère fût plus propre à se faire des partisans, tant il avait de persuasion et d'autorité dans le langage et dans les manières, tant il savait inspirer d'affection et de confiance à tous ceux qu'il voulait entraîner à sa suite. La maladie du roi, sa nullité, les intrigues de la reine Marguerite, la discorde qui avait régné entre le cardinal de Winchester et le duc de Glocester, la perte de la Normandie et de la Guienne, avaient jeté l'Angleterre dans un complet désordre. Après trois ou quatre ans de cabales, de menaces et de violence qui mirent alternativement l'autorité du roi entre les mains du duc d'York et de ses amis, ou du duc de Somerset et du parti de la reine, la guerre civile éclata enfin; et, le 31 mai 1455, le comte de Warwick, qui commandait l'avant-garde de l'armée du duc d'York, remporta une victoire complète à Saint-Albans. Le duc de Somerset et les principaux seigneurs de son parti furent tués, et le roi fut fait prisonnier. Le duc d'York lui témoigna le plus grand respect, ne chercha point encore à faire valoir ses droits à la couronne, et se fit seulement nommer protecteur du royaume. Le comte de Warwick fut alors gouverneur de Calais. Il n'y avait pas un office plus important, dans ces temps de désordres, et les armées étant composées comme elles l'étaient, il n'y avait rien de si facile dans un tel poste, que de se rendre à-peu-près indépendant du gouvernement royal. Aussi, lorsqu'un an après Marguerite profitant de l'incurie du duc d'York eut repris le pouvoir, le comte de Warwick se retira à Calais. Il s'y conduisait absolument à sa volonté, y équipait des vaisseaux, leur faisait courir les mers, s'enrichissait de leurs pirateries;

en un mot, agissait en seigneur souverain. Après deux ans passés en tentatives de réconciliation, en défiances et en complots réciproques, on reprit les armes. Le comte de Salisbury gagna la bataille de Blore-Heath, et se joignit au duc d'York. Le comte de Warwick, avec une partie de sa garnison de Calais, passa en Angleterre. Mais cette fois la faction de la reine était plus en mesure de résister. Elle avait assemblé un parlement qui lui était favorable. Le duc d'York et les Nevill, après avoir, durant plusieurs mois, tenu leur armée sous les armes, la virent se disperser pour obéir aux ordres du roi et du parlement. Les chefs n'eurent que le temps de s'enfuir; le comte de Warwick et le jeune comte de la Marche, fils du duc d'York, se retirèrent à Calais. La reine venait d'en donner le gouvernement au jeune duc de Somerset. Lorsqu'il voulut prendre possession de son office, il fut reçu à coups de canon, débarqua sur la côte, s'empara de Guines et commença une guerre inégale avec le gouverneur de Calais. Une flotte fut équipée en Angleterre pour lui porter secours. Le comte de Warwick parvint à gagner les chefs; ils passèrent de son côté. Alors il se trouva maître de plus de vaisseaux que le roi, et tint la mer sans résistance. Les rigueurs et la mauvaise conduite de la faction dominante donnèrent bientôt de nouvelles chances au duc d'York. Le comte de Warwick et le comte de la Marche débarquèrent à Sandwich, en 1460, se joignirent aux révoltés du comté de Kent, et entrèrent sans obstacle à Londres : tant la reine Marguerite leur avait donné de partisans par son mauvais gouvernement. Le 19 juillet 1460, l'armée du roi livra bataille à Northampton au comte de la Marche et au comte de Warwick. La victoire fut complète, sanglante, et funeste au parti royal; car l'usage commençait à s'introduire, dans les guerres civiles d'Angleterre, de massacrer les seigneurs et les chefs en faisant quartier aux soldats et aux gens des communes. Cependant la reine, son jeune fils, le duc de Somerset et quelques autres se sauvèrent. Le roi tomba encore une fois entre les mains du vainqueur. Le duc d'York, ayant assemblé un parlement, commença pour lors à faire valoir ses droits à la couronne. La jouissance en fut, à de certaines conditions, laissée au roi Henri VI, durant sa vie, mais ensuite elle devait revenir à la branche d'York. La reine, dont rien n'abattait le courage, assembla une nouvelle armée dans le nord de l'Angleterre. Le duc d'York marcha à sa rencontre, livra imprudemment bataille à Wakefield, fut vaincu et tué. Le comte de Salisbury, père du comte de Warwick, fut fait prisonnier et décapité. Pendant ce temps, son fils commandait à Londres, et le comte de la Marche était à la tête d'une forte armée dans le pays de Galles. La reine, sans perdre de temps, marcha vers Londres; le comte de Warwick alla à sa rencontre; la trahison de quelques seigneurs lui déroba la victoire. Avec les débris de son armée, il alla rejoindre le comte de la Marche, et ils avancèrent assez rapidement pour prévenir la reine et rentrer à Londres, dont elle n'avait pu se faire encore ouvrir les portes, bien qu'elle eût entre ses mains le roi, repris à la bataille de Wakefield. Alors le comte de Warwick prit une grande résolution; il assembla près de Londres

l'armée et le peuple de la ville, fit lecture de la convention qui avait réglé les droits de la branche d'York à la couronne en en laissant l'usufruit à Henri VI, et demanda aux soldats et aux habitants si le roi n'avait pas violé les conditions de ce traité : Oui, oui, s'écrièrent-ils en tumulte. — Voulez-vous avoir encore pour roi Henri de Lancastre? — Non, non, répondit le peuple. — Ne choisissez-vous pas pour roi Édouard d'York? — De nouvelles acclamations décernèrent la couronne à Édouard IV. Ce fut là toute son élection. Il la dut entièrement au comte de Warwick qui avait plus d'audace et de résolution que lui; c'était au mois de mars 1461. Cependant la reine Marguerite avait encore une nombreuse armée, et la personne du roi Henri VI était en son pouvoir. Le duc de Somerset, son général, remporta un assez grand avantage. Cet échec, qui suivit immédiatement l'avénement d'Édouard, jeta le comte de Warwick dans une telle colère, qu'en l'apprenant il tua le cheval sur lequel il était monté, et baisant la croix de son épée jura au nouveau roi de combattre pour sa cause, fût-il abandonné de toute l'armée. Ils tardèrent peu à se venger. Nulle bataille n'avait encore été aussi sanglante que celle où fut défaite l'armée de Lancastre, à Tawnton : les principaux seigneurs de ce parti furent tués en combattant, ou massacrés après la victoire. Presque tout le royaume fut soumis. Le comte de Warwick, entrant à York, trouva encore la tête de son père exposée sur la muraille avec celle du duc d'York. Elles furent remplacées par la tête du duc de Devonshire, fait prisonnier à Tawnton. La reine Marguerite s'était réfugiée en Écosse; de là elle passa en France, pour implorer le secours du roi Louis XI, qui venait de monter sur le trône. Ce prince était trop prudent et trop occupé de ses propres affaires pour risquer beaucoup en faveur de sa cousine Marguerite d'Anjou. Il se borna à lui faire bon accueil, à lui prêter quelque argent, et à lui permettre d'emmener avec elle deux mille combattants sous les ordres du sire de Brézé. Elle ne fut pas plus heureuse que par le passé. La nouvelle armée qu'elle avait réunie fut vaincue et mise en déroute à Exham, par lord Montacut, frère du comte de Warwick; le duc de Somerset et les chefs furent pris et mis à mort; la reine elle-même se sauva à grand'peine, seule, errante et fugitive avec son jeune fils (*V.* Marguerite d'Anjou, XXVII, 29). Elle retourna en France. Son mari fut de nouveau remis entre les mains de la faction opposée, et enfermé à la Tour de Londres. Le roi Édouard demeura possesseur tranquille et assuré de la couronne. Il devait tout au comte de Warwick, et ce seigneur était si puissant, qu'il dut lui accorder un très-grand crédit et se gouverner par ses avis. Ce fut lui surtout qui conseilla à Édouard de s'allier avec le roi Louis XI, et de demander en mariage Bonne de Savoie, sa belle-sœur. Il fut nommé ambassadeur, pour conduire cette négociation. Le roi de France, qui avait établi avec lui de secrètes intelligences, l'attendait impatiemment. Mais comme tout roulait sur lui en Angleterre, il ne put passer la mer, et quoi qu'en disent presque tous les historiens, ce fut seulement sir John Wenloch, son lieutenant à Calais, et sir Thomas Vaughan, capitaine à Guines, qui vinrent, en 1464, trouver le roi

de France au château de Dampierre près Hesdin. Pendant que ce mariage se traitait, le roi Édouard, étant à la campagne et en partie de chasse, devint éperdument amoureux d'Élisabeth Woodville, fille de sir Richard Woodville et de Jacqueline de Luxembourg, qui avait été auparavant duchesse de Bedford, et femme du régent de France. Élisabeth, toute jeune qu'elle était, avait eu pour premier mari sir John Gray, qui avait péri dans les guerres civiles. Aucun sage conseil ne put empêcher le roi d'épouser celle qu'il aimait, et de renoncer ainsi à l'appui que l'alliance avec la France aurait prêté à sa royauté nouvelle. Le comte de Warwick fut profondément offensé d'une résolution contraire à ses avis, et qui le présentait au roi de France comme léger dans ses paroles, ou dénué de tout crédit en Angleterre. Sa rancune devint plus grande encore lorsqu'il vit tous les parents de la reine comblés de dignités, placés dans les plus hauts emplois, formant autour du roi et dans le conseil un parti qui menaçait de ne plus lui laisser aucune autorité. Cependant il n'en vint point encore à une rupture ouverte; il avait une situation si considérable dans le royaume, et le roi était encore contraint à de tels ménagements avec lui, qu'il lui était possible de se plaindre avec hauteur et insolence, sans même risquer une disgrâce. Plus il était mécontent du roi, plus Louis XI mettait de soin à gagner son amitié. Il lui importait dans ses querelles avec le duc de Bourgogne de ne pas avoir contre lui l'Angleterre, et nul moyen ne lui semblait meilleur que de gagner un homme qui pouvait soit gouverner le royaume, soit le troubler. Aussi envoyait-il sans cesse de riches présents au comte de Warwick, et lui faisait-il faire par ses ambassadeurs et ses messagers les compliments les plus flatteurs. Le comte était sensible à tant de caresses, et comprenait combien l'appui du roi de France pourrait soutenir son crédit chancelant en Angleterre. En 1467, sous le prétexte d'une négociation relative au commerce, il se fit envoyer en France. Si l'on ne connaissait pas le caractère de Louis XI, on concevrait difficilement l'accueil que reçut de lui son grand ami le comte de Warwick, qu'il voyait pour la première fois. Pendant douze jours qu'ils passèrent ensemble à Rouen, le comte fut reçu comme un souverain, et le roi lui témoigna une telle tendresse, qu'il fit percer le mur qui séparait leurs deux logis, afin de communiquer d'une façon plus facile et plus intime. Le comte de Warwick retourna en Angleterre, serviteur de Louis plus que d'Édouard, et se montra de jour en jour plus audacieux dans son mécontentement. Il formait ostensiblement un parti contre la reine et sa famille. Il donna sa fille en mariage au duc de Clarence, frère du roi, et l'emmena avec lui à Calais. Peu après son départ éclatèrent en divers lieux de graves séditions. Il semblait n'y être pour rien. Son frère lord *Montacut* combattit même pour les réprimer. Mais lorsqu'on vit ces révoltés se porter sur la ville de Grafton, y saisir le comte de Rivers, père de la reine, et sir John Gray, son fils, puis les mettre à mort, on ne douta guère que les Nevill ne fussent les secrets auteurs des troubles. Le roi n'en fut pas moins obligé d'avoir recours au comte de Warwick. Celui-ci revint de Calais, apaisa toutes les séditions, reprit un pouvoir plus

grand que jamais, et sans nul égard pour le roi, le tint comme prisonnier d'abord dans son château de Warwick, puis à Middleham dans le comté d'York. Durant ce temps il gouvernait le royaume à son gré. Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, avait récemment épousé Marguerite d'York, sœur du roi Édouard. Après avoir fait tous ses efforts pour se rendre favorable le comte de Warwick, chez qui il était même venu passer une semaine à Calais, il s'était, avec toute la violence de son caractère, pris d'une grande haine contre un homme qui était le meilleur ami du roi de France, son adversaire. Il ne voulut pas laisser entre ses mains le gouvernement de l'Angleterre, et envoya des ambassadeurs au lord-maire, et à la cité de Londres, pour leur signifier que si l'on ne remettait pas en pleine liberté le roi son beau-frère, il aviserait à le délivrer. Le peuple de Londres fut fort ému de cette lettre. Il préférait les Bourguignons aux Français : le comte de Warwick se vit contraint de céder à la voix populaire ; il délivra le roi, et protesta qu'il avait voulu seulement détruire la cabale de la reine. Bientôt après les séditions recommencèrent ; le comte de Warwick chargé de les réprimer se déclara cette fois ouvertement, et publia un manifeste contre le gouvernement du roi. Ils s'était trop hâté. La révolte s'apaisa, et le comte fut contraint de s'enfuir avec le duc de Clarence, son gendre. Il croyait, comme de coutume, trouver un refuge dans sa ville de Calais. Mais sir John Wenlock, son lieutenant, homme plus prudent que dévoué à son maître, lui ferma le port, fit tirer le canon sur ses vaisseaux, et ne voulut pas même laisser porter quelques bouteilles de vin à la duchesse de Clarence qui était en mal d'enfant sur un des navires. Alors le comte de Warwick alla débarquer à Honfleur, assuré de trouver asile et secours chez le roi de France. En effet sa flotte fut reçue dans la Seine, et sans obtenir d'abord une protection publique ni manifeste, il eut des secours en vivres et en argent. Il commença par faire courir ses vaisseaux sur la marine anglaise et bourguignonne. Louis XI, tout en le désavouant, le laissait faire. Bientôt après, lui voyant une telle haine et un si grand desir de vengeance contre le roi Édouard, il lui fit proposer de se réconcilier avec la reine Marguerite, et de tenter de rendre la couronne à la maison de Lancastre, dont la ruine avait été son propre ouvrage. Warwick lui-même avait eu cette pensée, en venant en France, et l'on a encore la lettre où il déclare son intention à ses deux frères, l'archevêque d'York et lord Montacut. Elle est pleine d'un sentiment d'irritation et de vengeance exprimé avec beaucoup de force et de grandeur. Toutefois ce changement de parti sembla étonnant et honteux, même dans un temps où les grands seigneurs, se regardant comme indépendants, se croyaient tenus à peu de foi envers leurs souverains. Il n'y eut guère qu'une voix en France et en Angleterre sur le comte de Warwick. Il avait trahi le roi Henri VI, l'avait détrôné, persécuté, outragé : puis il trahissait de même le roi Édouard qui l'avait comblé de bienfaits et placé au-dessus de tous en Angleterre. Il s'alliait aux ennemis de son pays, et se laissait gagner par l'argent du roi de France. Telle était sa renommée, et l'on parlait alors bien plus de sa soif insatia-

ble de richesses et de son orgueil intraitable que de sa vaillance et de son habileté. Le traité fut conclu entre la reine et le comte de Warwick, sous les auspices de Louis XI, et le jeune prince Édouard, fils de la reine, épousa la seconde fille du comte. Pendant ce temps-là le roi d'Angleterre, dans la plus complète imprévoyance, ne faisait aucun préparatif de défense. Une tempête dispersa sa flotte et celle de Bourgogne qui gardaient la mer, et le comte de Warwick, parti du Hâvre, débarqua librement à Darmouth. Le peuple était mécontent et indifférent à tous les changements de roi et de gouvernement. En un instant la renommée du comte de Warwick, et le zèle des partisans de Lancastre créèrent une armée de soixante mille combattants. Lord Montacut commandait la plus forte armée du roi; parjurant ses serments et ses récentes assurances, il se déclara pour son frère Warwick. Bientôt on vint dire au roi Édouard que même autour de lui on criait *vive Lancastre*, et qu'on laissait la rose blanche, signe du parti d'York, pour prendre la rose rouge de Lancastre ou le bâton noueux, blason de la maison de Nevill. Il ne lui restait aucun moyen de défense; il fut contraint de s'embarquer à la hâte pour fuir en Hollande. Il y avait onze jours seulement que le comte de Warwick était débarqué. Ce fut pour lors que sa renommée devint merveilleuse; ce fut pour lors qu'on le surnomma le faiseur de rois. Il marcha sur Londres, tira de la Tour le roi Henri, le produisit devant le peuple, se jeta à genoux devant lui, confessant sa faute d'avoir offensé un si bon roi, et demandant pardon à Dieu et au peuple d'Angleterre. Un nouveau parlement le créa gouverneur du royaume, conjointement avec son gendre le duc de Clarence. Le duc de Bourgogne fit d'abord peu d'accueil à son beau-frère le roi Édouard. Il craignait de s'engager dans une guerre où il aurait eu à-la-fois contre lui l'Angleterre et la France. Il finit par lui accorder quelques secours, mais non pas ouvertement, en se réservant tous les moyens de le désavouer. Le roi Édouard, se fiant plus à son courage qu'à la bonne volonté du duc de Bourgogne, mit à la voile huit mois après avoir perdu sa couronne, et vint débarquer au nord de l'Angleterre, dans le comté d'York. Il feignit d'abord de ne point se présenter comme roi, mais seulement pour réclamer son patrimoine héréditaire. Peu-à-peu ses partisans vinrent le joindre, et il se forma une armée. Le comte de Warwick ne montra aucune diligence à prévenir le danger. Il laissa gagner du temps à son adversaire. Le duc de Clarence, son gendre, ne l'avait jamais servi avec beaucoup de sincérité : c'était un jeune homme léger, qui avait obéi à quelques mouvements de dépit contre le roi, son frère, mais qui se souvenant qu'il était York ne pouvait être zélé en faveur de Lancastre. Il traita avec le roi, et lui conduisit l'armée qu'il commandait. Bientôt Édouard arriva devant Londres. Sa femme y était restée en un lieu d'asile, et avait travaillé pour lui. L'archevêque d'York, frère de Warwick, entra lui-même en négociation. Londres ouvrit ses portes sans résistance. Le comte de Warwick avait encore une armée considérable. Lord Montacut, son frère, le duc de Somerset, le duc d'Exéter et la plupart des grands seigneurs du parti de la rose rouge étaient avec lui. Il aurait pu attendre encore les renforts que

son gendre le prince de Galles et la reine Marguerite allaient lui amener de France. Il se hâta de combattre avant leur arrivée; car il voulait que la maison de Lancastre fût sauvée par lui, et craignait de perdre tout pouvoir, si au contraire c'était par elle-même qu'elle était rétablie. La bataille se donna à dix milles de Londres dans la plaine de Barnet, le 14 avril 1471. Elle fut long-temps disputée; le comte descendit de cheval, et selon la coutume des capitaines d'Angleterre, combattit parmi les archers, pour leur donner courage. Leur troupe fut enfoncée, et il fut tué dans la mêlée, ainsi que son frère le marquis de Montacut. Leur mort entraîna la perte de la bataille et la ruine de la maison de Lancastre. Peu de jours après, la reine Marguerite perdit la bataille de Tewksbury, après laquelle son fils Édouard, gendre du comte de Warwick, fut massacré sous les yeux du roi Édouard. La vie de Warwick a fourni à Laharpe le sujet d'une de ses meilleures tragédies; mais il s'est complètement écarté de la vérité historique. A.

WARWICK (ÉDOUARD, comte DE), était fils du duc de Clarence frère du roi Édouard IV et d'Isabelle Nevill, fille du comte de Warwick. Lorsqu'Édouard eut fait périr le duc de Clarence (*V.* ÉDOUARD IV), il veilla avec soin à l'éducation de son fils, et lui donna le titre et l'héritage de son glorieux aïeul. Mais Richard, après son avénement (*Voyez* RICHARD III), fit détenir dans le château de Sheriffhutton son jeune neveu, dont les droits à la couronne étaient préférables aux siens, puisqu'il était fils du duc de Clarence, aîné de lui Richard, duc de Glocester. Ayant ainsi échappé, ce qui semble étonnant, à la cruauté de Richard III, le jeune comte de Warwick fut traité avec plus de méfiance et de dureté par Henri VII, qui se regardait comme roi, plutôt par le droit contestable d'une branche bâtarde de Lancastre que par son mariage avec Élisabeth, fille d'Édouard IV (*V.* HENRI VII). Aussitôt après son avénement, il fit enfermer le comte de Warwick à la Tour de Londres. Ce jeune prince y passa quinze ans. Dans cette longue et triste séparation de tout le train du monde, son esprit demeura faible, simple et sans nul développement. Il se trouvait encore dans cette prison lorsque le roi, en 1499, y fit enfermer Perkin-Waerbeck, ce célèbre aventurier, qui depuis quelques années se faisait passer pour Richard d'York, fils d'Édouard IV (*V.* PERKIN-WAERBECK). Cet homme réussit à communiquer avec le comte de Warwick, et lui proposa de prendre part à un complot pour égorger leurs gardiens et recouvrer la liberté. La chose fut découverte; on pensa même généralement que cette entreprise avait été suggérée aux deux prisonniers, afin de trouver occasion de les perdre. Ce n'eût pas été un motif suffisant pour faire périr un jeune prince qui, retenu en prison contre toute justice, ne commettait pas un crime en cherchant à s'en échapper. Aussi chercha-t-on un autre sujet d'accusation, et il fut traduit devant le parlement pour haute-trahison et pour avoir conspiré contre le roi, de concert avec Waerbeck. Il fut condamné à perdre la vie, et décapité. Cette cruelle iniquité est une flétrissure imprimée à la mémoire de Henri VII. La voix publique de l'Angleterre en jugea alors ainsi; et le roi éprouva la nécessité de justifier ce crime de sa politique.

Dans le temps où le procès s'instruisait, un moine promena dans le comté de Kent le fils d'un cordonnier nommé Walford, le donnant pour le comte de Warwick, et feignant de vouloir faire soulever le peuple en son nom. Traduit en justice et condamné à mort, le moine eut sa grâce; on vit assez qu'il n'avait été qu'un instrument employé pour faire comprendre au peuple de quel danger l'existence du comte de Warwick était pour la paix publique. Henri fit aussi répandre le bruit que le roi d'Espagne n'avait consenti à donner sa fille Catherine d'Aragon au prince de Galles que sous la condition de faire périr le comte de Warwick, dernier rejeton de la maison d'York: ce n'eût pas été une excuse; et de plus, chacun n'y vit qu'un mensonge. A.

WARWICK (Jean Dudley, comte de). Ce titre fut long-temps porté par Jean Dudley, avant qu'il fût créé duc de Northumberland. Son fils Ambroise Dudley et son petit-fils Robert Dudley en furent aussi revêtus (*V.* Dudley). A.

WARWICK (sir Philippe). Ce nom était celui de sa famille, et non point un titre, comme pour les précédents. Il naquit à Londres, en 1608, et descendait d'une ancienne famille de gentilshommes du comté de Cumberland. Il serait sans doute resté ignoré aux générations suivantes, s'il n'avait pas écrit des Mémoires sur les grands événements de la révolution d'Angleterre, dont il fut témoin, et auxquels il se trouva mêlé. Jeune encore, il fut secrétaire du lord-trésorier Juxton, évêque de Londres. Son patron le fit ensuite greffier du petit sceau. Il prit sous ce ministre des habitudes de probité, d'ordre et de raison. Membre du parlement en 1640, il vota avec constance, et quelquefois même avec courage, pour le parti de la couronne. C'était un de ces hommes qui n'aimaient ni les abus ni le pouvoir tyrannique, mais craignaient plus que tout les révolutions, et qui éprouvaient un respect sincère et désintéressé pour la royauté. Ces sentiments servirent de règle à sa conduite. Il combattit dans l'armée royale pendant la guerre civile, accompagna Charles Ier. dans sa fuite à l'île de Wight, et lui servit de secrétaire. Il ne lui fut point permis de le suivre en prison, ni de l'assister à ses derniers moments. Mais on voit dans ses Mémoires de quelle loyale douleur le pénétra cette mort cruelle. Cromwell essaya de se le concilier, et lui montra une bienveillance qui ne réussit point à le séduire. Warwick resta fidèle à la cause royale. D'ailleurs, soit par sagacité, soit par affection, il était loin de la regarder comme perdue. Après la mort du Protecteur, il s'entremit activement dans tout ce qui fut concerté pour rappeler les Stuarts. A la restauration, il reprit son office de greffier du sceau, et fut fait en même temps secrétaire de la trésorerie, sous le comte de Southampton, le seul ministre honnête homme qu'ait conservé Charles II. Warwick siégeait aussi au parlement. Il y votait, et y parlait même quelquefois pour le parti de la cour. L'eût-il trouvé blâmable, aveugle, courant à sa perte, il ne l'eût pas moins aidé de son suffrage, tant étaient grandes sa peur des changements et la religion qu'il gardait au pouvoir royal. L'expérience du passé l'avait confirmé dans ce dévouement servile et timide; il ne voyait pas que maintenant c'étaient des dangers d'autre sorte qu'il s'agissait de prévenir. Après la mort

du comte de Southampton, sir Philippe quitta l'administration, et ne fut plus que membre du parlement. Comme l'intérêt n'était nullement le motif de ses votes, il continua à les donner dans le même sens. Ce fut alors que dans son loisir il composa ses Mémoires. Ils sont d'un ton simple et sincère, mais froids et peu dramatiques, comme on le remarque de beaucoup de mémoires anglais. Tout y respire un attachement profond et honorable pour sa cause, en même temps qu'une raison assez éclairée. Son ame était assez élevée pour ne chercher dans l'autorité aucun avantage privé, mais seulement l'intérêt général de la justice et du bon ordre. Cette sincérité d'affection, ce noble désintéressement impriment un caractère touchant à tout ce qu'il raconte des derniers moments de Charles Ier. « Je me console de la mort qui s'ap» proche, dit-il en parlant du déclin » de son âge, par l'espoir de revoir » mon roi dans le ciel. » Warwick eut du moins la consolation de ne pas voir s'accomplir la dernière révolution que préparaient les fautes de la restauration. Il mourut en 1683, cinq ans avant l'expulsion des Stuarts. Ses Mémoires ne parurent qu'en 1701; ils sont traduits en français, dans la collection publiée par M. Guizot. Sir Philippe Warwick est aussi auteur d'un *Traité sur le gouvernement*. C'est un livre médiocre et conforme à ses opinions, c'est-à-dire, moins favorable à la liberté qu'au pouvoir, assez raisonnable pour imposer des devoirs à l'autorité, trop timide pour lui reconnaître des limites. A.

WARWICK (Vibrand Van), amiral d'une flotte hollandaise, composée de quatorze navires et d'un yacht, partit du Texel le 17 juin 1602, dans le temps où les Anglais, ne dissimulant plus leurs intentions, travaillaient ouvertement à ruiner le commerce des Hollandais dans les Indes. Sa route n'offrit rien d'intéressant jusqu'à l'arrivée à l'île d'Annobon. Un des vaisseaux, y étant abordé avec des propositions de paix et d'amitié, fut reçu par la mousquetterie des Portugais. Dans son indignation Warwick fit armer vingt chaloupes, et y plaça 400 hommes dont les ennemis ne purent empêcher le débarquement. Cependant après avoir arboré le pavillon rouge les Portugais se retirèrent derrière leurs retranchements. Mais n'ayant pu y tenir long-temps, ils s'enfuirent vers les montagnes. Warwick ne s'amusa pas à les poursuivre; il fit brûler sans pitié leurs habitations, et ravager leurs campagnes. La navigation fut ensuite assez heureuse jusqu'à Bantam, où l'on établit un comptoir avec dix facteurs. Le réglement que fit alors l'amiral hollandais servit de modèle à ceux qui furent faits ailleurs dans la suite. Quelques-uns des vaisseaux de la flotte ayant enlevé un riche galion portugais, outre l'avantage réel de la prise, en y trouva d'excellentes instructions concernant le commerce de la Chine. L'amiral tourna toutes ses vues de ce côté; et, s'il n'eut pas le bonheur d'ouvrir les ports chinois à sa nation, il jeta du moins les fondements sur lesquels ses successeurs ont édifié depuis. Ayant richement chargé ses vaisseaux, il partit de Bantam le 6 février 1606, et rentra heureusement au Texel après un voyage de cinq ans. — Un autre voyageur hollandais, du même nom, concourut très-efficacement à établir différentes colonies de sa nation dans les Indes, au commencement du dix-septième siècle. M—LEr.

WASBOURG. *Voy.* VASBOURG.

WASEL BEN ATHA (ABOU-HODHAÏFA), surnommé *Gazzal*, est célèbre dans l'histoire du mahométisme, parce qu'il est le fondateur de la secte des Motazales, qui fut long-temps très-nombreuse, et compta dans son sein beaucoup d'écrivains savants et de docteurs illustres. Wasel naquit à Médine, en l'année 80 de l'hégire (699-700 de J.-C.). On rapporte de lui qu'il ne pouvait pas bien prononcer la lettre R; mais, comme il avait acquis une profonde connaissance de la langue arabe, et qu'il en possédait toutes les richesses, il dissimulait ce défaut, n'employant point les mots dans lesquels entre cette lettre, et y substituant, sans la plus légère hésitation, d'autres mots, synonymes de ceux-là, et où cette lettre ne se trouve point. Il n'était pas même arrêté par les noms propres, auxquels il savait substituer des périphrases ou d'autres équivalents. Wasel étudiait dans l'école du célèbre docteur Hasan Basri, c'est-à-dire de Bassora, à l'époque où les théologiens musulmans commençaient à disputer sur les dogmes. Ceux qu'on nommait *Kharedjites*, comme qui dirait *Schismatiques*, soutenaient que le Musulman qui se rend coupable de quelque péché mortel cesse d'être *fidèle* et devient *infidèle* (*cafir*); l'école orthodoxe assurait, au contraire, que, bien que coupable de fautes graves, il demeure *fidèle* (*moumin*). Wasel imagina un système qui tenait le milieu entre les deux opinions : il soutint que dans ce cas le Musulman n'était ni fidèle (*moumin*), ni infidèle (*cafir*), mais appartenait à une catégorie qui tient le milieu entre les fidèles et les infidèles. Hasan alors le chassa d'auprès de lui, et Wasel en le quittant forma une nouvelle école, assisté d'un autre docteur nommé Amrou, fils d'Obeïd, qui embrassa avec chaleur ses opinions. Cette séparation valut à Wasel, ainsi qu'à Amrou et à leurs sectateurs, le nom de *Motazales*, qui signifie en arabe, *ceux qui se retirent à part*. Quelques historiens donnent à cette dénomination une origine un peu différente. La question dont nous venons de parler n'est pas la seule sur laquelle les Motazales s'éloignent de l'opinion commune des Musulmans. Ils ne reconnaissent point en Dieu d'attributs distincts de l'essence; ils accordent à l'homme une liberté de détermination, relativement au bien et au mal, par laquelle il acquiert des mérites ou des démérites. Enfin, ils soutiennent que dans les divisions qui se sont élevées parmi les premiers Musulmans, au sujet des droits d'Ali, et de la succession au kalifat, l'un des deux partis avait tort, mais ils s'abstiennent de désigner celui des deux auquel s'applique ce reproche. Les Motazales par la suite se divisèrent entre eux, et formèrent un grand nombre de sectes. Ils ne reconnaissent point le nom que le commun des Musulmans donne à leur système théologique, et ils se nomment eux-mêmes *les partisans du dogme de l'unité et de la justice* (*ashab altewhid oualadl*): car en ne reconnaissant point en Dieu des attributs distincts de l'essence, ils prétendent s'écarter du polythéisme, et établir l'unité absolue de Dieu, et en accordant à l'homme l'usage du libre arbitre, ils ont pour but de montrer que Dieu est juste dans la distribution des récompenses et des châtiments, ce qui, suivant eux, ne serait pas, si on admettait l'action de Dieu sur la

volonté de l'homme et la prémotion physique. Wasel et les docteurs de cette secte ont été, dans l'islamisme, les fondateurs de la science nommée *kélam* ou théologie scolastique, ou du moins ce sont eux qui l'ont mise en vogue et cultivée avec ardeur : aussi a-t-elle été proscrite par certains docteurs orthodoxes, comme une source d'hérésies et d'innovations dangereuses. C'est en effet cette doctrine qui, avec la connaissance de la philosophie des Grecs, pervertit bientôt la simplicité des disciples de Mahomet, multiplia parmi eux les divisions religieuses, tourna contre eux-mêmes leur intolérance et leur fanatisme; puis, s'amalgamant avec les intérêts politiques, et les prétentions opposées des descendants d'Ali et des Abbassides, causa des guerres civiles et religieuses, et fit pendant plusieurs siècles couler le sang dans les contrées qui reconnaissaient l'Alcoran pour la règle commune de la foi, de la législation et des mœurs. Wasel avait le cou fort long, ce qui a donné lieu à quelques plaisanteries amères contre lui, de la part d'un poète nommé Baschar, fils de Bord, qui était son ennemi déclaré. Baschar, qui avait en fait de religion une réputation fort équivoque, mourut en l'an 166 de l'hégire (782-3). Pour Wasel, il mourut dans un âge peu avancé, en l'an 131 (748-9). Le surnom de *Gazzal* qu'on lui donne, signifie *un marchand de coton filé;* mais ce qui l'a fait surnommer ainsi, c'est qu'il fréquentait habituellement les boutiques où l'on vendait le coton filé, afin d'entendre la conversation des femmes, et de reconnaître par là quelles étaient celles qui, par leurs bonnes mœurs et la sagesse de leur conduite, méritaient d'avoir part à ses aumônes. Wasel a composé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue un sermon où la lettre R ne se trouve point. S. D. S—Y.

WASER (Gaspar), philologue et orientaliste, né le 1er. sept. 1565, à Zurich, était fils d'un chirurgien de cette ville. Resté dans son bas âge sous la tutelle de sa mère, elle ne négligea rien pour lui procurer tous les avantages d'une bonne éducation. Après avoir terminé ses études avec succès dans sa ville natale, qui comptait alors un grand nombre d'habiles maîtres, il visita les académies d'Altorf et de Heidelberg, où il passa deux ans. De retour à Zurich, en 1586, il accepta la charge de gouverneur d'un jeune patricien d'Augsbourg, et conduisit son disciple à Genève. Pendant son séjour dans cette ville, Waser suivit les leçons du fameux Théod. de Bèze, se perfectionna dans la connaissance de l'hébreu, et apprit la langue française. Une maladie contagieuse l'ayant obligé de quitter Genève, il se rendit à Bâle, puis à Elgow; et lorsque son élève eut achevé ses cours académiques il lui fit parcourir l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Les deux voyageurs terminèrent leurs courses par l'Italie; et Waser ayant remis son élève à ses parents revint à Zurich, où il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de la place de pasteur de l'église de Witticon. L'année suivante (1574), il épousa la fille de Josias Simler (*Voy.* ce nom), l'un de ses premiers maîtres. La chaire d'hébreu de l'académie de Zurich étant venue à vaquer en 1596, Waser y fut nommé, et la remplit avec beaucoup de distinction. Dans la suite, il joignit à cette chaire celle de langue grecque; et en 1611 il remplaça

Marc Brummler, comme professeur de théologie. Waser mourut le 9 nov. 1625, à l'âge de soixante ans. Il possédait les langues anciennes ainsi que la plupart des langues modernes, et avait une immense lecture; mais son érudition était mal digérée, et il manquait du talent nécessaire pour mettre en ordre les matériaux qu'il avait rassemblés. Outre des traductions d'ouvrages théologiques, aujourd'hui sans intérêt, des éditions de la *Chronique de Suisse* (en allemand), par Jean Strempf, Zurich, 1606, in-fol., et du *Mithridates* de Conrad Gesner (*V.* XVII, 246), avec commentaires, et enfin un *Éloge funèbre* de J.-Guill. Stuck (*V.* XLIV, 111), son protecteur, on a de Waser plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous indiquerons : I. *Institutio linguæ syræ*, Leyde, 1594, in-4°., réimprimé avec des corrections et des additions, sous ce titre : *Grammatica syra, duobus libris methodicè explicata*, ibid., 1619, in-4°., et 1623, in-8°. On trouve à la fin l'analyse grammaticale du cantique *Magnificat*. II. *Archetypus grammaticæ hebrææ, etymologiâ et syntaxi absolutus; adjectâ tractatione de carminibus hebraicis*, Bâle, 1601, in-8°. III. *Elementale chaldaicum; adjectum est somnium, chaldaico - latinum Nabucadnezaris, et analysis ejus grammatica*, Heidelberg, 1611, in-4°. IV. *Institutio arithmetica et de quadrato geometrico*, Zurich, 1603, in-8°. V. *De antiquis nummis Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum quorum S. Biblia et rabbinorum scripta meminerunt, libri duo*, ibid., 1605, in-4°. Scaliger, qui ne trouva rien à apprendre dans cet ouvrage, en porte un jugement très-défavorable. Ce livre, lui fait-on dire, n'est pas grand'chose; il est bien misérable. Waser ne dit rien *nisi dictum*; il ne m'enseigne rien : ô le pauvre homme! (*Scaligerana.*) Les critiques postérieurs à Scaliger ne se sont pas montrés aussi prévenus contre Waser. L'édition qu'on vient de citer est rare et recherchée; et l'ouvrage a été recueilli dans les *Critici sacri*, édition d'Amsterdam, à la fin du tome V, et dans celle de Francfort, VI, 925. VI. *De antiquis mensuris Hebræorum libri tres; intersparsis mensuris Ægyptiorum, Arabum, Syrorum, Persarum, Græcorum et Romanorum*, Heidelberg, 1610, in-4°., et dans les *Critici sacri*, à la suite de l'ouvrage précédent. On trouve une *Notice* sur Waser, tirée de son oraison funèbre, dans les *Mémoires* de Niceron, XXIV, 254-60. W—s.

WASER (Jean-Henri), fils du précédent, né à Zurich en 1600, y fit ses études avec tant de succès, qu'en 1618 on le jugea digne d'accompagner, comme secrétaire, les députés des cantons évangéliques de la Suisse au synode de Dordrecht. En 1622, il remplit les mêmes fonctions au congrès tenu à Lindau, entre la maison d'Autriche et les Grisons, et en 1633 il devint chancelier. Ce fut en cette qualité, et ensuite comme député, qu'il assista à près de cent cinquante diètes helvétiques. Il fut député aux Grisons, en 1643, pour régler des dissensions intestines : ses premiers soins furent d'engager les partis à se soumettre à des arbitres; ceux-ci ayant été partagés dans leurs sentiments, il fut élu sur-arbitre. En 1652, il devint bourgmestre, et garda cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1669. Il fut le premier des ambassadeurs suisses

envoyés en France (1663), afin de renouveler l'alliance avec ce royaume, pour lequel il avait toujours montré beaucoup de prédilection. Magistrat laborieux, il a laissé des recueils manuscrits, intéressants pour l'histoire de la Suisse, et que l'on conserve à la bibliothèque de Zurich. Les principaux sont : I. Sa propre *Vie*, en 2 vol. in-4°. II. L'*Histoire du synode de Dordrecht*. III. *Archivum helveticum*, ou extrait des archives de 1601 à 1620. IV. *Histoire des Grisons*, de 1600 jusqu'en 1622. V. *Actes concernant les difficultés entre les Grisons au sujet des affaires de religion*, 1644. VI. *Description de la guerre intestine des Suisses*, de 1655 et 1656. VII. *Pallas gallico-helvetica*. VIII. *Description des alliances de la France avec les Suisses*, de 1602 et 1663. — WASER (*Jean-Henri*), né à Zurich en 1713, et mort à Winterthur en 1777, se voua à l'état ecclésiastique, et devint diacre à Winterthur. Il avait fait d'excellentes études, et il fut l'ami de Sulzer, Bodmer, Heidegger, etc. Son esprit vif et satirique donna de l'ombrage à ceux qui craignaient la lumière ; et les anecdotes sur les difficultés que lui firent éprouver les censeurs des livres à Zurich sont fort amusantes. Il a donné de bonnes traductions allemandes des *Œuvres de Swift*, 8 vol. in-8°., à Zurich, de 1756 à 1768 ; de l'*Hudibras*, de Butler ; des *Œuvres de Lucien*, etc. On a en outre des Sermons et des écrits ascétiques de sa composition. (Voyez l'*Éloge du traducteur de Swift, de Butler et de Lucien*, par Jean-Jacques Bodmer, dans le *Musée allemand*, 1784, volume 1er., pag. 511-27.)

WASER (ANNA), peintre, était fille de Rodolphe Waser, membre du grand-conseil de Zurich, où elle naquit en 1679. Douée d'une conception vive, elle s'était rendu les langues latine et française aussi familières que celle de son pays. A peine eut-elle reçu quelques leçons de dessin ; qu'elle suspendit toutes ses autres études, pour se livrer entièrement à celle de la peinture. Sulker et Jacob Werner furent ses maîtres. Dès l'âge de treize ans elle copia la *Flore* de ce dernier avec beaucoup d'exactitude. Elle essaya de peindre à l'huile, mais la miniature était le genre auquel la nature l'avait destinée ; elle s'y livra et quitta Werner, pour venir s'établir dans le lieu de sa naissance, où ses talents étaient déjà connus ; elle fut employée par les cours de Londres, de Bade-Dourlach, de Stuttgard, de Würtemberg, et par la république de Hollande. Une chute qu'elle fit en 1713 l'enleva à l'âge de trente-quatre ans. Ses mœurs pures, ses connaissances littéraires et ses talents distingués, la firent généralement regretter. Son dessin est correct, ses portraits sont très-ressemblants. Elle a aussi peint des pastorales qui sont rendues ingénieusement et avec beaucoup d'harmonie. U-i.

WASER (HENRI), pasteur à Zurich, né dans cette ville en 1742, était fils d'un boulanger, qui lui fit étudier la théologie au gymnase de sa ville natale. Doué de très heureuses dispositions, il s'était occupé avec zèle et succès des sciences physiques, et mathématiques, de l'économie politique et de l'histoire. Laborieux, d'un esprit vif et quelquefois un peu turbulent, il devint pasteur en 1770, et perdit sa cure quelques années après, pour des imputations hasardées, qu'il avait di-

rigées contre ses préposés. Se croyant innocent et persécuté, il conçut dès-lors une haine passionnée et le desir de se venger de ses ennemis, dans la magistrature et dans les dignités ecclésiastiques; mais il sut cacher cette malheureuse disposition à d'autres et probablement à lui-même, sous les dehors d'un zèle patriotique, qui lui avait inspiré ses recherches politiques. Il fit paraître successivement différents ouvrages aussi curieux qu'instructifs sur l'économie politique. Son *Essai statistique sur la Suisse*, un autre *sur les valeurs monétaires*, et l'*Essai sur la ville de Zurich*, parurent en 1775 et 1778. Sa *Chronologie diplomatique* imprimée à Zurich, en 1780, in-fol., est un excellent travail. Il a aussi donné des fragments sur l'administration de son pays, dans un journal publié par Schlœzer. On lui fit un crime de ces dernières pièces, pour la publication desquelles il n'avait demandé ni obtenu la permission, obligatoire alors, des censeurs de Zurich. Ayant été assez indiscret pour dérober d'anciens titres aux archives, des magistrats, ennemis acharnés de la publicité, lui imputèrent des projets secrets et perfides contre la sureté et la paix de sa patrie, et lui intentèrent un procès criminel; au défaut de lois sur ces sortes de délits, dans un pays où les principes de toute procédure criminelle étaient absolument méconnus, on comprend aisément comment la peur soupçonneuse et la faiblesse des magistrats, en même temps juge et partie, et juge absolument arbitraire, prononcèrent contre lui la sentence de mort. Il ne manqua point à ce prêtre infortuné d'éloquents défenseurs, soit parmi ses juges, et au milieu de ses concitoyens, soit dans l'étranger. Il arriva même qu'on fit un héros de vertus et de patriotisme, enfin un saint et un martyr de la vérité, d'un homme qui à de bonnes qualités joignait de grands défauts, et qui par des folies et des imprudences s'était attiré ses malheurs. Quant à la mort qu'il n'avait point méritée, elle doit être imputée principalement au défaut de ces lois criminelles, qu'alors comme depuis et jusqu'à ce jour, les membres les plus instruits du gouvernement de Zurich ont vainement réclamées. Waser reçut avec résignation sa sentence, et après avoir dit les adieux les plus touchants à son père, à sa femme et à ses enfants, après avoir donné à ceux-ci les meilleurs conseils, il marcha à la mort avec courage et sérénité (Voy. *Éclaircissements sur le procès de Waser*, Berlin, 1781, in-8°., allemand). U—r.

WASHINGTON (George), naquit le 22 fév. 1732 à Bridge-Creeck dans le comté de Westmoreland en Virginie, d'une famille originaire du nord de l'Angleterre, établie en Amérique depuis trois générations. Il perdit son père à l'âge de dix ans, et resta sous la conduite de sa mère, dont la tendresse inquiète ne lui permit pas d'entrer à l'âge de quinze ans dans la marine anglaise, quoiqu'il le desirât et qu'il en eût obtenu l'agrément. Son éducation fut ce qu'elle pouvait être dans un pays dénué de moyens; néanmoins il étudia les mathématiques de manière à pouvoir exercer la profession d'arpenteur. Ayant à opérer dans un pays nouveau sur des espaces d'une très-vaste étendue dont il fallait saisir l'ensemble, il acquit une pratique et un coup-d'œil dont il sut habilement tirer parti par la suite pour la défen-

se de son pays, quand il fut à la tête des armées. Il se chargea également de la régie de plusieurs domaines, ce qui lui donna une expérience qui lui fut très-utile pour l'augmentation de sa fortune. Le caractère grave et réservé de Washington, son intelligence, son activité et la régularité de sa conduite le firent nommer à l'âge de dix-neuf ans un des adjudants-généraux des milices de la Virginie, avec le titre de major, et déterminèrent deux ans après le gouvernement du pays à lui confier une mission qui exigeait une force de corps peu commune et une prudence encore plus grande. Les traités d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle avaient laissé indécises les limites des Français et des Anglais dans le nord de l'Amérique. Les premiers mettaient une grande importance à créer une communication non interrompue entre la Louisiane et le Canada, et pour y parvenir ils avaient établi une suite de forts et de postes le long de l'Ohio jusqu'aux grands-lacs. Les Anglais ne mettaient pas un moindre intérêt à empêcher cette communication, et prétendaient étendre jusqu'au fleuve de l'Ohio les limites de la Virginie, que les Français voulaient restreindre aux monts Alleghanis. Il résultait de ces prétentions que, quoique la paix régnât entre les deux puissances en Europe, les hostilités se continuaient en Amérique. Washington fut chargé de porter au commandant des postes français établis sur l'Ohio les réclamations du gouverneur de la Virginie, et la sommation de se désister d'entreprises qui étaient qualifiées d'infractions aux traités. Parti du dernier poste anglais le 15 novembre 1753, il traversa des déserts sans être arrêté ni par les pluies, ni par les neiges, ni par le passage des rivières, se conciliant avec adresse l'affection des sauvages, observant les localités, reconnaissant les endroits les plus favorables pour y placer des forts; entre autres la position où les Français bâtirent l'année suivante le fort Du Quesne, aujourd'hui Pittsbourg. Il fut obligé, pour s'acquitter de sa mission, de pousser son voyage beaucoup au-delà du lieu qui lui avait été désigné comme devant en être le terme, et ne revint qu'au bout de deux mois et demi. La publication de son journal donna une haute idée de sa capacité. La réponse du commandant français était négative; pour arrêter ses entreprises, le gouvernement de la Virginie décréta la levée d'un corps de trois cents hommes, dont Washington fut nommé lieutenant-colonel. Parti au printemps de 1754, à la tête de deux compagnies il *surprit*, disent les historiens américains, un détachement français qui s'était avancé dans des vues hostiles, et le contraignit à se rendre, à l'exception d'un seul homme qui parvint à s'échapper, et du commandant qui fut tué. Cette prétendue *surprise* est l'événement connu en France sous le nom d'*assassinat de Jumonville*. Suivant les relations françaises, le commandant du corps posté sur l'Ohio envoya le 29 mai 1754, à la découverte, M. de Jumonville avec une escorte de trente hommes, pour savoir si les Anglais avaient évacué le territoire français comme il les en avait fait sommer l'année précédente, et avec la mission, s'il les y trouvait encore, de porter à leur commandant une nouvelle sommation de se retirer. A une petite distance du poste anglais, le détachement est entouré et essuie une décharge. Jumonville s'avan-

ce, fait signe de la main, montre la lettre dont il est porteur, et demande à être entendu. Le feu ayant cessé, il fait connaître son caractère d'envoyé, et commence la lecture de la sommation. A peine en a-t-il lu quelques mots, que des coups de fusil le renversent mort avec huit de ses soldats, et que le reste est fait prisonnier. Un seul Canadien se sauve et va porter au commandant français la nouvelle de cette violation du droit des gens. Smollett (*Hist. d'Angleterre*, tome III) dit qu'un certain Jumonville, officier subalterne, fut envoyé par le commandant français à la tête d'un faible détachement pour porter au colonel Washington une sommation formelle d'évacuer le poste qu'il occupait sur le territoire français ou sur celui de leurs alliés, mais que les Anglais firent si peu de cas de cette injonction, qu'ils tombèrent sur les Français et les tuèrent ou les prirent. Cependant, malgré la grande jeunesse de Washington à cette époque, son caractère et les événements de sa vie qui ont précédé et suivi cette catastrophe, ne permettent pas de l'en rendre responsable; et l'on doit l'imputer uniquement à la brutalité féroce de ses soldats. Cette opinion est confirmée par le récit de Le Page Du Prat (*Histoire de la Louisiane*, t. II). Suivant cet auteur, qui se propose dans cette partie de son ouvrage de *prouver que les Anglais sont beaucoup plus inhumains que les sauvages de la Louisiane* : « Aussitôt que » Jumonville, porteur de la lettre du » commandant français, fut avec sa » troupe à la portée du fusil, les » Anglais tirèrent sur eux. Surpris » d'une réception à laquelle il n'a- » vait pu s'attendre, Jumonville » montre la lettre dont il est porteur, » et le feu cesse. Le commandant » anglais décachète la lettre en pré- » sence des Français, des Anglais et » des Indiens, alliés de ces derniers; » mais à peine en a-t-il lu la moitié » qu'une subite frénésie s'empare de » la troupe anglaise, qui se jette sur » Jumonville et l'assassine, sans » qu'on eût lâché un mot de part ni » d'autre. Les Indiens, indignés de » cette inhumanité, se jettent à l'ins- » tant entre les Français et les An- » glais, pour empêcher que les pre- » miers n'aient le même sort que leur » officier. » Après cet événement, Washington, à la tête d'un corps de quatre cents hommes, s'avança pour attaquer les Français dans leurs positions, mais averti par les sauvages qu'une troupe nombreuse marchait à sa rencontre, il revint sur ses pas, et fit augmenter la fortification du poste qu'il avait occupé et qu'il avait appelé le fort de la *Nécessité*. Attaqué par Villiers, frère de Jumonville, après une défense courte, mais vive, Washington fut forcé de se rendre. La capitulation rédigée en langue française, que ni lui ni aucun de ses officiers ne comprenait, portait que la troupe anglaise se retirerait sur son territoire avec armes et bagages, sans être inquiétée; mais la mort de Jumonville y était qualifiée d'assassinat. Elle fut rendue publique, et Washington, rentré dans ses foyers, protesta contre son contenu. Au commencement de l'année suivante, quoique la paix régnât toujours en Europe, les Anglais firent passer en Amérique deux régiments de ligne, pour détruire les établissements français. Le général Braddock, qui les commandait, s'étant avancé avec trop de confiance, fut surpris auprès du fort Du Quesne et tué avec la plus grande partie de

ses soldats. Sur son invitation, Washington l'avait suivi en qualité d'aide-de-camp, et à peine guéri d'une maladie dangereuse, il n'avait rejoint l'armée que la veille du combat. Il montra dans ce désastre autant de courage que de sang-froid, et n'échappa qu'avec peine à la poursuite des vainqueurs. Après cet événement, le gouvernement de la Virginie, abandonné à ses propres forces, ordonna la levée d'un régiment de seize compagnies sous les ordres de Washington, qui fut nommé commandant en chef de toutes les troupes du pays. Ce corps, qui ne se monta jamais à plus de huit cents hommes, toujours prêts à abandonner leur drapeau, surtout au moment des récoltes, était chargé de défendre près de cent cinquante lieues de frontières, et, malgré l'activité de son chef, ne put arrêter les ravages des Français et des naturels leurs alliés, qui, partant du fort Du Quesne, désolèrent la partie occidentale de la Virginie et des provinces contiguës. Ce ne fut qu'en 1758 que Washington vit enfin ses plans adoptés et un corps considérable se porter contre le fort Du Quesne. Encore cette expédition, conduite malgré ses représentations avec une extrême lenteur, allait-elle être abandonnée, lorsqu'on apprit, par des prisonniers, que la garnison française n'ayant reçu aucun secours était dans le dernier dénuement, et que les sauvages s'étaient éloignés. On continua la marche, et l'on prit paisiblement possession du fort; les Français l'avaient abandonné la veille, et s'étaient embarqués sur l'Ohio, pour regagner la Louisiane. Washington, après avoir ramené son corps, donna sa démission, et fut élu membre de l'assemblée de la Virginie. Devenu, par la mort de son frère aîné, propriétaire du domaine de Montvernon, il se maria, se livra au soin de ses affaires, et en peu de temps, son activité, l'ordre qu'il établit dans ses propriétés, les améliorations qu'il y fit, le rendirent un des plus riches habitants de sa province. La renonciation de la France, par le traité de 1763, à toute possession dans l'Amérique septentrionale, semblait assurer désormais à l'Angleterre la jouissance paisible de ses colonies dans cette partie du monde; mais la discorde ne tarda pas à éclater entre elles et la métropole. Chacune des diverses provinces avait son assemblée, qui prétendait avoir seule le droit d'imposer des taxes, tandis que le parlement d'Angleterre s'arrogeait une juridiction illimitée sur les colonies. Déjà des entraves avaient été mises au commerce de ces dernières avec les colonies des autres nations. Peu de temps après, un acte du parlement (10 mars 1764) établit un droit de timbre dans l'Amérique septentrionale; les assemblées des diverses provinces prirent des mesures pour empêcher l'exécution de cet acte, et formèrent un congrès à New-York, afin de s'y opposer (7 octobre 1765). Un changement dans le ministère anglais fit révoquer l'impôt du timbre; mais le principe de la souveraineté du parlement fut maintenu, et bientôt un nouvel acte établit des droits sur le thé, le verre, le papier, etc. Cet acte excita une opposition générale, et qui se manifesta de la manière la plus vive dans la province de Massachusset et à Boston. Les autres provinces déclarèrent que la cause de cette ville était celle de toutes les colonies, et désignèrent des députés pour former un congrès à Philadelphie. Washington,

HIST. D'AMÉRIQUE.

WASHINGTON.

N. Pithle pinx.t Landon direx.t

qui, dans l'assemblée de la Virginie s'était montré opposé constamment, quoiqu'avec modération, aux prétentions de la métropole, fut un des sept membres députés par sa province à ce congrès, qui se réunit le 14 septembre 1774. Toutes les résolutions que l'on y prit furent de véritables hostilités contre l'Angleterre. En protestant toujours de sa fidélité envers le roi et de son dévouement aux intérêts de la mère-patrie, le congrès refusa formellement de se soumettre aux nouvelles taxes, et donna l'approbation la plus entière à la résolution prise séparément par chacune des assemblées des diverses provinces de ne faire désormais aucun usage des marchandises anglaises. Des lettres menaçantes furent adressées au général Gage, qui commandait à Boston; on chercha à soulever le Canada, nouvellement cédé par la France à l'Angleterre, et à engager les habitants à faire cause commune avec ceux des anciennes colonies. Ce premier congrès se sépara en recommandant d'en ouvrir un semblable le 10 mai suivant à Philadelphie. Les résolutions prises par celui qui venait de se séparer ne pouvaient pas être admises par le parlement britannique; il déclara la province de Massachusset en état de révolte, et ordonna les mesures les plus rigoureuses contre les insurgés. Dix mille hommes furent embarqués pour l'Amérique, tandis que trente mille auraient à peine suffi pour contenir un pays aussi étendu, et dans lequel le mécontentement était porté au plus haut degré. A la nouvelle des résolutions du parlement, la province de Massachusset ordonna des levées de troupes, et forma des dépôts d'armes et de munitions : toutes les autres provinces suivirent cet exemple. Le général Gage donna l'ordre de détruire le dépôt établi à Concord, petite ville située à dix-huit milles de Boston. Le combat qui s'engagea à cette occasion à Lexington, entre les troupes anglaises et les milices américaines, fut le commencement de la guerre (19 avril 1775). En un jour toute la province prit les armes; les quakers eux-mêmes se déclaraient pour l'insurrection. Les Anglais rejetés dans Boston y furent resserrés par une armée mal disciplinée, mais redoutable par le nombre et l'enthousiasme des combattants. Elle n'allait pas à moins de trente mille hommes. L'incendie gagna toutes les colonies; les gouverneurs anglais furent chassés, des renforts furent envoyés devant Boston : les habitants de Vermont surprirent les forts occupés par les Anglais sur le lac Champlain. Le 10 mai, un nouveau congrès dont Washington faisait partie s'assembla à Philadelphie. Sa première occupation fut de nommer un général en chef des troupes américaines. Ceux qui commandaient devant Boston furent écartés, parce qu'on craignait la trop grande influence de la province de Massachusset, à laquelle ils appartenaient. Lee fut rejeté comme étant né en Angleterre; Gates, qui était également anglais, le fut à cause de son caractère dur et despotique; enfin l'unanimité des suffrages se réunit sur Washington. Ce choix fut d'autant plus remarquable, que le nouveau général, connu par la modération de son caractère, avait toujours cherché à calmer l'irritation des esprits, et que sa famille était attachée au gouvernement royal. On assure même que sa mère ne put jamais se consoler de le voir engagé dans le parti de l'insurrection. Mais ce choix convenait

d'autant mieux au congrès, ont les membres qui avaient le plus d'influence voulaient encore conserver quelque mesure, et hésitaient à prononcer le mot d'*indépendance*. Cette assemblée qui levait des armées, qui nommait un général, assiégeait les troupes anglaises et ordonnait l'invasion du Canada, protestait toujours de sa fidélité envers le roi, et de son attachement à la cause de l'Angleterre. Elle exigeait seulement que les Américains fussent traités *non pas en fils, mais en frères*. Washington, élevé le 15 juin 1775 au rang de général en chef, se rendit aussitôt devant Boston. L'armée était forte d'environ 14 mille hommes; mais elle manquait de poudre et de baïonnettes; il n'y avait ni ingénieurs ni canonniers, et le plus grand désordre y régnait. Par les soins du nouveau général, l'armée et les différents corps qui la composaient reçurent une organisation moins irrégulière : la solde fut réglée; des compagnies de chasseurs furent armées de carabines, et devinrent bientôt l'élite des troupes américaines. Des bâtiments légers allèrent acheter de la poudre aux Bermudes et jusque sur la côte de Guinée aux vaisseaux négriers. Le plus grand vice de l'armée insurgée était le peu de durée des engagements : les soldats avaient droit à leur congé au bout d'un an; les miliciens quittaient à-peu-près à volonté. Il fallut toute la fermeté du nouveau général, secondé par une députation du congrès, pour retenir sous les drapeaux une partie des troupes. Par la suite, la durée des engagements fut portée à trois ans, et même n'eut plus de terme que celui de la guerre, mais toutes ces mesures ne purent arrêter un mal qui tenait surtout au défaut de moyens de répression; et la désertion fut toujours le fléau des armées américaines. Pour éviter un combat que la faiblesse et l'indiscipline des troupes lui faisaient redouter, Washington fit élever des lignes que les Anglais n'osèrent attaquer, quoiqu'ils eussent reçu des renforts. Dans Boston, ils manquaient de vivres frais, et malgré la douceur de l'hiver, ils eurent beaucoup à souffrir du défaut de combustibles. Les munitions que les corsaires américains, dont Washington encourageait l'armement, trouvèrent dans leurs prises nombreuses, lui donnèrent le moyen de continuer le blocus. Cependant l'Angleterre faisait de grands préparatifs, et annonçait l'embarquement prochain d'une armée formée en partie de troupes allemandes. Le congrès sentit la nécessité de prévenir l'arrivée de ces forces : il ordonna au général en chef de réduire Boston à quelque prix que ce fût; l'armée reçut des renforts qui la mirent en état d'achever cette entreprise. L'attaque de l'isthme qui joint Boston à la terre ferme présentait de grandes difficultés et aurait coûté beaucoup de monde; on proposa dans le conseil d'élever sur les hauteurs de Dorchester des batteries qui, menaçant à-la-fois la ville, le port et la rade, forceraient les Anglais à évacuer la place, ou à laisser la garnison abandonnée à elle-même. Ce plan fut adopté, mais il fut résolu en même temps que, dans le cas où l'élite des forces anglaises se porterait pour attaquer ces batteries, on profiterait de cette circonstance pour tenter d'enlever la place d'assaut. Dans la nuit du 4 mars 1776, les Américains, dans le plus grand silence, occupent les hauteurs, et commencent à s'y retrancher. William Howe, qui remplaçait le général Gage,

fait réunir des embarcations, et se dispose à chasser l'ennemi de cette position si importante; mais lent, indécis, il perd le temps en préparatifs. Un vent violent s'élève et rend pendant plusieurs jours le passage impossible. Dans l'intervalle, les fortifications des Américains deviennent inattaquables : leurs batteries portent dans toute la ville. Les vaisseaux anglais ne sont plus en sureté ni dans la rade ni dans le port; enfin, le 17 mars, Howe se décide à évacuer Boston, et va faire reposer son armée dans Halifax. Les vainqueurs le laissent s'éloigner sans y mettre obstacle, et rentrent le même jour dans la ville qui la première avait donné le signal de l'insurrection. Pendant le siége de Boston, l'expédition dirigée contre le Canada par les généraux Montgommery et Arnold, avait échoué par la mort du premier et la blessure du second; des renforts avaient mis les Anglais en état de reprendre l'offensive dans le nord, et de rentrer dans les forts du lac Champlain; mais d'un autre côté une escadre anglaise avait été repoussée de Charlestown, et les corsaires des insurgés continuaient d'inquiéter la navigation dans les mers de l'Amérique. La nouvelle de l'approche des forces britanniques bien loin d'abattre les colons ajouta à leur exaspération; le congrès, cédant au vœu presque unanime du peuple, proclama enfin *l'indépendance des États-Unis de l'Amérique du Nord, le 4 juillet* 1776. Cet acte fut accueilli avec transport par les troupes et par presque toute la population. L'état du Maryland, qui s'était d'abord refusé à y accéder, ne tarda pas à suivre l'exemple des autres provinces. Cependant le général Howe, parti d'Halifax avec les débris de la garnison de Boston, avait débarqué dans l'île des États (Staten-Island), près de New-York, à l'embouchure de l'Hudson. Il y avait été rejoint par les troupes qui venaient d'échouer devant Charlestown. Les secours amenés d'Europe par son frère l'amiral Howe portèrent ses forces à vingt-cinq mille hommes. Un grand nombre de *loyalistes*, nom que l'on donnait aux partisans de l'Angleterre, vint, ainsi qu'il l'avait espéré, se joindre aux troupes britanniques. Washington, qui avait prévu cette attaque, s'était rendu à New-York dès le mois d'avril, et occupait le pays avec vingt-sept mille hommes mal armés et surtout mal disciplinés, et dont un quart était en proie aux maladies. Constant dans son système de temporisation, Howe entama des négociations, dans lesquelles Washington fit preuve de la plus grande prudence, et qui n'eurent aucun résultat, parce que les Américains exigeaient qu'avant tout leur indépendance fût reconnue. Ce ne fut que le 22 août que le général anglais se décida à débarquer dans Long-Island. Cette île était occupée par une partie de l'armée américaine sous les ordres du général Putnam. Son camp, établi près de Broocklyn, était couvert par des hauteurs d'un accès difficile, que les Anglais attaquèrent de front le 26 août, tandis qu'une partie de leurs troupes les tournait par la gauche. Les Américains surpris perdirent trois mille hommes, trois généraux et six pièces de canon; Washington accouru au secours trouva la bataille décidée, et ne voulut pas la renouveler. Il se retira avec neuf mille hommes dans le camp de Broocklyn, dont les faibles retranchements n'auraient pu arrêter l'ennemi; mais Howe mit tant de lenteur

dans ses préparatifs d'attaque, que son adversaire, profitant d'un brouillard épais, eut le temps dans la nuit du 29 de faire passer toutes ses troupes, son bagage et son artillerie légère dans l'île de New-York, sans que les Anglais s'en doutassent, malgré la proximité des deux camps. La défaite de Brooklyn découragea l'armée américaine, et accrut le nombre des déserteurs. Sur les représentations du général, le congrès arrêta la levée de quatre-vingt-huit bataillons enrôlés pour trois ans. On y joignit la promesse d'une répartition des terres vacantes entre ceux qui s'engageraient pour toute la durée de la guerre. Washington, convaincu qu'il ne pouvait tenir la campagne sans risquer son armée, se détermina à faire une guerre de postes et à évacuer New-York aussitôt que le salut de ses troupes l'exigerait. Il ne se dissimulait pas qu'on l'accuserait de manquer de résolution et d'énergie, mais le desir de servir sa patrie l'emportait sur toute autre considération. Après de nouveaux pourparlers, qui se prolongèrent jusqu'au 11 septembre, les Anglais s'emparèrent des petites îles et des postes que les insurgés occupaient encore dans le voisinage de New-York, dont l'évacuation fut décidée. Pendant l'exécution de cette mesure, les Anglais firent un débarquement, dispersèrent une partie des troupes américaines, sans qu'il fût possible à leurs chefs de les rallier, et furent sur le point de couper la retraite à toute la garnison. Leur lenteur la sauva, mais elle fut obligée d'abandonner sa grosse artillerie, ses munitions, ses bagages et ses tentes. Cette dernière perte fut la plus sensible à l'approche de l'hiver. Dans cette occasion, Washington, indigné et désespéré du découragement de ses troupes, chercha une mort honorable dans les rangs ennemis : ce ne fut qu'avec la plus grande peine que ses amis et ses aides-de-camp le forcèrent à se retirer. Cependant les Américains occupaient dans le nord de l'île d'York auprès de Kingsbridge une très-forte position. Howe, après l'avoir attaquée mollement, se décida à la tourner. Laissant dans la ville de New-York une nombreuse garnison, il embarqua le reste de ses troupes, vint descendre à Frogsneck, et s'étendit sur les derrières de l'armée américaine dans l'espoir de lui couper toute communication avec l'intérieur. Ce mouvement très-bien calculé s'exécuta avec tant de lenteur, que Washington eut le temps de quitter Kingsbridge, et de venir occuper une forte position sur le flanc droit de l'armée anglaise. Le 28 octobre, Howe arrive en présence des Américains, fait enlever une hauteur qui couvrait leur droite, et voyant le jour près de finir, remet la bataille au lendemain. Dans la nuit, Washington va prendre une nouvelle position plus avantageuse que la première. Howe le suit, reste deux jours en présence, attendant des renforts et disposant des batteries pour l'attaque qu'il fixe au 31. Une forte pluie le détermina à la remettre au 1er. novembre. Le général américain, dans la nuit, gagne une autre position plus formidable encore. Désespérant de l'amener au combat, Howe se rabat sur Kingsbridge, enlève d'assaut le fort Washington, et fait passer l'Hudson à lord Cornwallis, qui envahit le New-Jersey et menace Philadelphie. La terreur se répand dans l'armée américaine; les milices se retirent, les soldats désertent. Washington sans cavalerie, sans artillerie, reste avec trois mille hom-

mes découragés, presque tous sans armes, sans vêtements, sans chaussures, dont les engagements expirent à la fin de l'année. Maître de lui-même, il cache ses inquiétudes sous un air serein, et ne néglige rien pour ramener la confiance. Cependant les *loyalistes* commencent à remuer, la cause du congrès semble perdue, et elle l'était en effet, si le général anglais eût profité de ses avantages; mais rentré avec toutes ses forces dans New-York, Howe n'avait donné que six mille hommes à lord Cornwallis, qui suivant lentement la marche d'un ennemi hors d'état de lui résister lui laissa la faculté de se maintenir jusqu'au 8 décembre sur la rive gauche de la Delaware. Lorsqu'enfin les débris de l'armée américaine sont retirés derrière le fleuve, les Anglais, au lieu de forcer le passage, se cantonnent dans la province, attendant tranquillement que les froids fassent disparaître un obstacle facile à surmonter, et persuadés qu'ils s'empareront de Philadelphie dès qu'ils le voudront sérieusement. Cependant le congrès quitte cette ville, et se retire à Baltimore, où le premier acte de son autorité est d'investir le généralissime d'une dictature militaire de six mois. Toujours maître des positions les plus avantageuses, celui-ci demande, presse, et enfin reçoit des renforts; les troupes de retour de l'expédition du Canada le rejoignent; les milices de la Pensylvanie accourent à la défense de leur territoire, et, quoique l'occupation de Rhode-Island par le général Clinton retienne les troupes du Connecticut, Washington se voit à la tête de sept mille hommes, et forme aussitôt le projet audacieux de passer la Delaware et d'attaquer les postes anglais, placés sur la rive orientale. « Les » ennemis, dit-il, ont trop étendu » leurs ailes; il est temps de les leur » rogner. » Dans la nuit de Noël il traverse le fleuve, surprend dans Trenton quinze cents Allemands, fait neuf cents prisonniers, enlève six pièces de canon, et se met à couvert dans la position qu'il avait quittée avant que l'ennemi ait eu le temps de se reconnaître. Ce succès relève le courage des Américains; en peu de jours leur armée se trouve presque doublée. Le 2 janvier 1777, Washington, qui était rentré et avait pris position dans Trenton, sur le point d'être attaqué par lord Cornwallis, trompe ce général, et va surprendre sur ses derrières, à Princetown, trois régiments anglais: puis, par une marche rapide, gagne les montagnes au-delà du Rariton. Là il reçoit de nouveaux renforts, et les Anglais n'osent l'attaquer dans ses positions presque inaccessibles. Howe, redoutant les entreprises de son adversaire, abandonne le New-Jersey. Philadelphie dégagée reçoit de nouveau dans son sein le congrès national; la Pensylvanie est couverte, et le général américain se voit maître de choisir le théâtre de la guerre. Le reste de l'hiver s'écoula sans qu'il y eût rien de remarquable. Les troupes de Howe se retirèrent à Brunswick et à Amboy, non sans être inquiétées dans ce mouvement, et elles y restèrent dans l'inaction et bloquées si étroitement, que les soldats eurent beaucoup à souffrir du manque de bois. Washington profita de ce moment de repos pour faire inoculer les siens. Cette mesure très-sage dans un pays où la petite-vérole est meurtrière fut dirigée avec tant de prudence, qu'elle n'entraîna aucun désordre et ne four-

nit à l'ennemi aucune occasion favorable. Le général américain excellait dans l'art de disposer ses troupes de manière à les faire croire beaucoup plus nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement, et de placer ses détachements dans des positions d'un accès difficile, en établissant entre eux des communications qui les mettaient à l'abri de toute surprise. Howe rentra enfin en campagne au mois d'avril, et après avoir inutilement tenté d'amener son adversaire à une bataille, tantôt en feignant une retraite, tantôt en menaçant Philadelphie, il se décida à se rembarquer le 23 juillet, abandonnant à lui-même Burgoyne, qui venant du nord descendait l'Hudson, et qui bientôt entouré de toutes parts se vit forcé de déposer les armes à Saratoga. Dans cette année 1777, le congrès, pour donner plus de force au général en chef, prorogea le temps de sa dictature, et décréta que jusqu'à la paix les opérations militaires seraient dirigées uniquement par sa volonté, quel que fût l'avis du conseil de guerre. Le recrutement s'opéra avec tant de lenteur, qu'il fallut renoncer au projet d'une campagne active. Ne pouvant prévoir sur quel point les Anglais dirigeraient leurs efforts, Washington, qui avait détaché ses meilleures troupes pour renforcer l'armée opposée à Burgoyne, distribua ses forces de manière à pouvoir les réunir et les porter promptement sur le point attaqué, quel qu'il pût être. Howe tint quelque temps la mer, et finit par débarquer le 25 août au fond de la baie de Chesapeak, très-près de Philadelphie. L'armée américaine fut aussitôt réunie, et vint camper derrière la rivière de Brandy-Wine. Chassée de cette position après un combat sanglant, par une manœuvre hardie de Cornwallis, elle voulut encore quelques jours après tenter le sort des armes; mais une pluie qui gâta les munitions l'obligea de se retirer dans de fortes positions en arrière de Philadelphie. Cette ville fut occupée par les Anglais le 26 sept. Dès le 18, le congrès s'était transporté à Lancaster. Après quinze jours consumés en mouvements à-peu-près inutiles, l'armée anglaise se trouva comme bloquée entre celle de Washington et les forts occupés par les Américains au-dessous de Philadelphie pour défendre des estacades qui barraient la rivière. Howe avait porté ses principales forces à Germantown; il y fut attaqué le 30 octobre par l'armée américaine, qui, après avoir obtenu quelque succès, fut repoussée et reprit ses positions. Les Anglais tournèrent alors leurs efforts contre les ouvrages qui fermaient la Delaware, et les enlevèrent après plusieurs combats sanglants. L'hiver arriva: les deux armées le passèrent dans l'inaction. Washington occupait à Valley-Forge de très-fortes positions que les Anglais n'osèrent attaquer. Dans son armée, le défaut d'habits et de chaussures, la disette de vivres étaient tels, qu'il se voyait forcé de renoncer à tout mouvement offensif. Les médicaments manquaient également; le nombre des malades augmentait chaque jour; enfin, malgré sa force, le camp de Valley-Forge aurait probablement été enlevé et l'artillerie perdue faute de chevaux, si les Anglais eussent fait une attaque sérieuse; mais le général Howe n'était pas de caractère à tenter une semblable entreprise; et lorsqu'au printemps de 1778 Clinton vint le remplacer, Washington était en état de repousser les attaques. Le congrès, dont il avait conservé la con-

fiance malgré les déclamations et les basses intrigues de ses ennemis et de ses envieux, lui avait envoyé des recrues. En outre, sur le rapport de ceux de ses membres qui avaient été délégués pour résider dans le camp, et indiquer les réformes et les améliorations convenables, cette assemblée avait accordé des secours aux officiers, qui, payés jusque-là en billets de crédit sans aucune valeur, se trouvaient réduits à un dénuement tel, que plusieurs d'entre eux avaient résigné leurs commissions, ne pouvant plus pourvoir à leur subsistance. Cependant la France venait de déclarer la guerre à l'Angleterre; une escadre nombreuse était attendue sur les côtes de l'Amérique : le général Clinton reçut l'ordre d'évacuer Philadelphie, où il pouvait être bloqué par terre et par mer. Le 18 juin 1778, il passa la Delaware, et se retira sur New-York, où il arriva sans être entamé, après avoir soutenu près de Montmouth un combat très-vif, à la suite duquel Washington fit arrêter et traduire devant un conseil de guerre le général Lee. Le reste de l'année s'écoula sans grands événements, mais Washington rendit encore d'importants services en apaisant par sa sagesse la querelle qui s'était élevée entre les Américains et les Français leurs auxiliaires, et en détournant le congrès d'une nouvelle entreprise contre le Canada. Cependant tous les inconvénients du gouvernement fédératif se faisaient sentir : l'autorité du congrès, mal définie par les traités, était presque nulle; chaque état, se considérant comme indépendant, cherchait à se soustraire aux charges communes; les Américains, assurés des secours de la France, croyaient devoir tout attendre de sa coopération; aussi dès que les attaques des Anglais se furent ralenties par l'effet d'une si puissante diversion, l'armée fut tout-à-fait négligée. Ce ne fut qu'au mois de mai 1779, que les différents états reçurent du congrès la demande officielle des contingents qu'ils devaient fournir dans les levées de l'armée. La solde des troupes n'était pas mieux assurée que leur recrutement; les vivres même leur manquèrent. Les officiers du régiment du New-Jersey déclarèrent tous qu'ils étaient prêts à quitter leur corps si on n'améliorait leur position. Washington eut besoin de toute sa fermeté et de toute sa prudence pour arrêter ce désordre qui menaçait de s'étendre sur toute l'armée. Les officiers obtinrent quelque dédommagement et restèrent à leur poste; mais on ne put rien entreprendre contre les Anglais qui se tenaient tranquilles dans leurs positions de New-York et de Rhode-Island. Washington, quoique obligé de faire enlever à la baïonnette par des détachements les vivres et les munitions qui lui étaient nécessaires, parvint néanmoins à retenir ses soldats sous les drapeaux, et, malgré l'infériorité de ses forces, il conserva et couvrit Westpoint sur la rivière d'Hudson, déjoua ainsi les projets formés par les Anglais pour s'emparer des montagnes qui bordent cette rivière, et maintint la communication entre les provinces du nord et celles du midi : il fit cesser les ravages des ennemis dans le Connecticut, en enlevant le poste important de Stonypoint. Dans l'automne, les Américains rentrèrent à Newport et Rhode-Island qui furent évacués. La guerre fut plus active dans le midi : les Anglais s'emparèrent de la Géorgie, et repoussèrent les troupes combinées qui avaient

attaqué Savannah. Les mêmes causes qui avaient forcé Washington à rester dans l'inaction en 1779 l'y réduisirent encore pendant l'année suivante. La demande du contingent des troupes aux diverses provinces n'eut lieu, en 1780, qu'au mois d'avril, au moment où elles auraient dû entrer en campagne. L'armée éprouvait toujours les plus grandes privations; le général ne parvint qu'avec peine à l'empêcher de se débander, et quoique la rigueur extraordinaire du froid, qui permettait le passage des troupes, et même celui de l'artillerie sur les bras de mer qui entourent New-York, lui ouvrît le chemin de cette ville, tout ce qu'il put faire, ce fut de contenir l'armée anglaise, qui fit quelques mouvements offensifs dans lesquels elle devait être aidée par la trahison. Arnold, qui avait commandé dans l'expédition du Canada, s'était rendu coupable de concussion, et avait subi un jugement flétrissant; néanmoins ses emplois lui avaient été conservés. Pour se venger, il entra en négociation avec les Anglais, et s'engagea à leur livrer Westpoint, ce poste si important sur la rivière d'Hudson. Le complot fut découvert: le major André, aide-de-camp de Clinton, qui s'était chargé de la conduite de cette affaire, fut pris et pendu comme espion. Arnold s'échappa, et dans tout le reste de la guerre se fit remarquer par les ravages et les cruautés qu'il exerça contre ses compatriotes (*V.* Arnold, II, 520). Cependant avec des fonds fournis par des citoyens de Philadelphie, Washington avait établi dans cette ville une banque qui facilitait les moyens d'approvisionner son armée; et l'arrivée à Newport d'une escadre française, portant six mille hommes de débarquement, faisait naître l'espérance de reprendre New-York; mais l'amiral Greaves parut devant Rhode-Island; Rodney vint l'y joindre, et les Français, bloqués par des forces très-supérieures, ne purent rien entreprendre. La république naissante était alors menacée d'une guerre civile par les prétentions de l'état de New-York, et celles de la province de Vermont, qui voulait ne plus dépendre du premier, et former un état séparé. Washington parvint à tout concilier: la décision définitive fut ajournée, et quelque temps après le nouvel état de Vermont fut reconnu par le congrès. Au sud, l'armée américaine, enfermée dans Charlestown, fut obligée de se rendre, comme Washington l'avait prévu. Le défaut d'argent et la prévention générale de l'Amérique contre les troupes de ligne empêchaient les divers états de pourvoir aux besoins des soldats. Le 1er. janvier 1781, les troupes de la Pensylvanie, qui n'avaient pas reçu de solde depuis un an, sortent tout-à-coup de leurs cantonnements de Morrestown, marchent, avec six pièces de canon, sur Princetown, annonçant l'intention d'attaquer Philadelphie. La législature de la province, intimidée, leur accorda ce qu'ils réclamaient. Washington, trop éloigné des lieux où se passaient ces événements, et ne voulant point s'éloigner de Westpoint, n'y prit aucune part directe; mais lorsque les troupes du New-Jersey, enhardies par cet exemple, voulurent l'imiter, il les fit poursuivre dans leur marche, les força de se soumettre, et fit fusiller deux des chefs de la révolte. Tout rentra dans le devoir; et peu après des sommes considérables fournies par la France permirent d'améliorer le sort des soldats. La même année 1781, l'arrivée d'une flotte

française, sous les ordres du comte de Grasse, fit reprendre le projet, tant de fois abandonné, d'attaquer New-York ; il échoua encore par la faiblesse de l'armée américaine, et en raison des renforts que reçut la garnison ; mais le secours de cette flotte favorisa bientôt une opération, dont le succès décida de celui de la guerre. Après la prise de Charlestown, le commandement de l'armée anglaise dans les provinces du midi avait été confié à lord Cornwallis; il avait obtenu de grands succès dans les Carolines, et occupait alors la partie orientale de la Virginie; Washington résolut de l'attaquer. Trompant Clinton sur divers mouvements qui semblaient menacer New-York, il fit filer vers la baie de la Chesapeack son armée, dont les troupes auxiliaires, françaises, sous les ordres du comte de Rochambeau, faisaient partie. Le comte de Grasse le rejoignit dans la baie, avec sa flotte renforcée de l'escadre du comte de Barras, partie de Newport. L'armée américaine, augmentée des milices de la Virginie, arriva à Williamsburgh, le 27 septembre. Pressé par des forces supérieures, Cornwallis se renferma dans Yorktown. Il y fut aussitôt assiégé, et si étroitement bloqué, qu'après avoir inutilement tenté de s'échapper par mer, il fut forcé, le 19 oct., de se rendre prisonnier de guerre avec huit mille hommes (*V.* Cornwallis, IX, 642). Depuis cet événement les troupes anglaises furent hors d'état de rien entreprendre; celles du nord furent resserrées dans New-Yorck. Au midi, elles furent contraintes de se renfermer dans Charlestown, malgré les efforts de lord Rawdon. L'Angleterre, attaquée dans ses diverses possessions par la France, l'Espagne et la Hollande, ne put envoyer aucun renfort sur le continent de l'Amérique, où il ne se passa rien d'important en 1782 ; mais cette même année vit se livrer de sanglants combats dans les Antilles, dans l'Inde et dans les mers d'Europe. Rodney détruisit en partie et dispersa la flotte du comte de Grasse ; l'attaque de Gibraltar échoua ; mais le fort Saint-Philippe avait capitulé; Suffren dans l'Inde, Bouillé dans les Antilles, avaient repris les colonies hollandaises, dont les Anglais s'étaient emparés. Les succès et les revers se balançaient ; toutes les puissances étaient épuisées ; des négociations ne tardèrent pas à s'ouvrir. Les préliminaires de la paix furent signés le 20 janvier 1783, et l'indépendance des États-Unis de l'Amérique fut reconnue. Cette nouvelle y parvint au mois de mars ; la joie fut générale parmi les habitants, mais l'armée conçut des inquiétudes. Ni dans le congrès, ni dans les états particuliers, il n'était question de rien faire en sa faveur. Une lettre anonyme, écrite avec beaucoup de chaleur, mais avec une adresse perfide, fut répandue parmi les officiers : elle les engageait à se réunir, à exiger les récompenses qui leur étaient dues, et qui leur avaient été promises, ou à abandonner un peuple ingrat, et, qui fermait l'oreille à leurs justes réclamations. Washington sentit le danger : il convoqua les officiers, leur parla avec la sagesse et la modération qui faisaient le fond de son caractère ; les supplia de ne pas ternir en un instant une réputation acquise par tant de fatigues et de travaux, les conjura de se reposer sur l'équité et la pureté des intentions du congrès, et parvint à calmer les esprits irrités. Cependant, il

adressa au congrès la lettre la plus pressante pour faire valoir les droits de l'armée. Cette lettre, remarquable par sa sagesse et son éloquence, serait peut-être restée sans effet, si trois cents soldats de nouvelles levées de la province de Pensylvanie n'eussent marché sur la ville de Philadelphie, et, en s'emparant de la salle du congrès, n'eussent effrayé les députés. Ces rebelles se dissipèrent d'eux-mêmes; mais leur audace et la crainte de voir éclater des désordres plus sérieux déterminèrent le gouvernement à prendre des mesures pour assurer le sort de l'armée; et le licenciement s'opéra sans de nouveaux troubles. Le 25 novembre 1783, New-York fut évacué par les Anglais. Dès le 27, Washington réunit dans cette ville les officiers qui avaient servi sous ses ordres : il leur fit et reçut d'eux les adieux les plus touchants, et partit pour Annapolis, où siégeait alors le congrès. En passant à Philadelphie, il remit au contrôleur des comptes l'état de l'emploi des fonds versés entre ses mains pendant le cours de la guerre. Dans cet état, écrit en entier de sa main, chaque article était appuyé de pièces justificatives, excepté les dépenses secrètes, qui, au bout de près de huit ans de guerre, ne s'élevaient qu'à dix-neuf cent quatre-vingt-deux livres sterling. Le général fut reçu par le congrès, le 23 décembre, dans une séance solennelle. Il y remit sa commission, et se retira dans son domaine de Montvernon, sans demander aucune récompense. Celle qui lui fut décernée et qu'il reçut avec gratitude, ce fut le droit de recevoir et d'envoyer ses lettres par la poste sans qu'elles fussent taxées. Rentré dans ses foyers, il se livra à l'agriculture. Les expériences que sa grande fortune lui permit de suivre avec persévérance contribuèrent beaucoup au perfectionnement de cet art dans les États-Unis. L'amélioration des chemins et l'établissement de la navigation intérieure attirèrent aussi son attention. Il fit des voyages pour reconnaître lui-même les localités; et par ses conseils et son influence, il détermina l'état de la Virginie à entreprendre des travaux de la plus haute importance pour sa prospérité. Cet état lui en témoigna sa gratitude par le don de cinquante actions dans la navigation des rivières de James et de Potowmack. Washington demanda qu'il lui fût permis d'appliquer ces fonds à des objets d'utilité publique, et il les transféra à deux colléges fondés dans le voisinage de ces deux rivières. Vers la fin de la guerre, les officiers, pour perpétuer le souvenir de leur réunion, avaient formé une société sous le nom de *Cincinnatus*. Washington avait été prié d'en être le chef. Les généraux, amiraux et colonels français qui avaient combattu pour l'union, en faisaient partie, comme membres honoraires. Les sociétaires portaient une décoration particulière; et d'après les statuts, cette décoration et le rang qu'ils occupaient dans cette association devaient être transmis à leurs fils aînés ou à quelqu'un de leurs parents qui serait jugé digne de cet honneur. En outre, des personnes de distinction, étrangères à l'armée, pouvaient être admises en qualité de membres honoraires. Avant même le licenciement de l'armée, l'association fut attaquée, comme pouvant contenir le germe d'une noblesse héréditaire, incompatible avec les principes démocratiques du gouvernement. Dès la première assemblée générale, en 1784, Washington,

toujours prêt à écouter la voix de l'opinion publique, détermina les membres à renoncer à l'hérédité et à la faculté de recevoir de nouveaux membres honoraires, et par là fit évanouir les craintes et les soupçons. Cependant, malgré la cessation de la guerre et la reconnaissance de l'indépendance de l'Amérique, le numéraire y était toujours rare, le commerce languissait, les biens-fonds restaient sans valeur; au dehors, le gouvernement était sans influence et sans considération. Dans les premiers moments de l'insurrection, chaque province n'avait songé qu'à assurer son indépendance particulière. Le pouvoir du congrès général sur les divers états avait été fort limité: il était presque nul; et le défaut d'une puissante autorité centrale s'était vivement fait sentir pendant la guerre; mais ce n'était pas alors le moment de changer la constitution. D'ailleurs l'imminence du danger forçait les divers états d'agir de concert, pour repousser l'ennemi; mais quand la paix eut été conclue, chaque état, ne se considérant plus que comme une souveraineté isolée, ne voulut s'occuper que de ses intérêts particuliers. Un gouvernement sans force ne put ni réparer les maux causés par huit ans de ravages et de combats, ni assurer le paiement des dettes de la fédération, qui, en janvier 1743, s'élevaient à 43 millions de dollars. Les Anglais différaient, sous divers prétextes, l'évacuation des forts qu'ils occupaient dans le Nord. Les Indiens pillaient impunément les frontières d'un état qui n'entretenait que six cents hommes de troupes réglées. Les barbaresques insultaient le pavillon américain. Des divisions intestines éclatèrent; des troubles sérieux eurent lieu dans le Massachusset; la confédération semblait prête à se dissoudre. Washington fut un des premiers à signaler les causes qui s'opposaient à la prospérité de sa patrie. Dès le mois de juin 1783, il avait adressé aux gouverneurs des divers états une lettre pour leur faire sentir que, sans une force centrale puissante, l'union ne pouvait subsister. La nécessité d'accroître le pouvoir du congrès était reconnue par tous les bons esprits, et devenait de jour en jour plus évidente; quelques voix même s'élevaient en faveur de la monarchie. Dans cet état de choses, l'assemblée de la Virginie proposa la formation d'une convention chargée de réviser les articles de la confédération. Cette proposition, adoptée par les divers états, fut approuvée par le congrès; et la convention s'assembla à Philadelphie, dans le mois de mai 1787. Washington, qui malgré ses refus y avait été député par la Virginie, en fut élu président à l'unanimité, sur la désignation de Franklin. Sur sa proposition, le secret des débats fut décrété, et ils n'eurent lieu qu'à huis clos; leur durée et leur chaleur prouvèrent la prudence de cette mesure. Le président y prit rarement part. Le travail, terminé le 17 septembre, fut soumis à l'examen du congrès et à l'acceptation des divers états. Tous l'approuvèrent, à l'exception de Rhode-Island et de la Caroline du nord, qui, bientôt après, se réunirent à la majorité. La nouvelle constitution augmenta beaucoup le pouvoir du congrès. Il fut composé d'un sénat nommé pour six ans, d'une chambre de représentants, et d'un président élu par le sénat pour quatre ans, chargé du pouvoir exécutif, chef des armées de terre et de mer et de la direction des relations

avec les puissances étrangères. Aucun changement ne fut apporté à la forme particulière de l'administration des divers états. Washington fut élu président à l'unanimité, et installé, en cette qualité, le 30 avril 1789. La force que le nouveau gouvernement donnait à l'Union produisit bientôt d'heureux effets. La tribu indienne des Creecks fit la paix : d'autres tribus furent réduites par le général Wayne. Les Espagnols accordèrent la liberté de la navigation dans la partie inférieure du Mississipi, qu'ils avaient contestée depuis dix ans. Ce fleuve était le débouché principal des provinces de l'ouest. L'Angleterre accrédita un ministre auprès des États-Unis, ce qu'elle avait négligé jusqu'alors. Washington fut réélu président à l'unanimité, en 1793. La guerre générale, née de la révolution française, agitait alors tous les esprits. La plupart des Américains se montraient disposés à épouser les intérêts de la nouvelle république; mais la sagesse du président voulait maintenir la neutralité. Il y parvint, et profita des circonstances pour conclure avec l'Angleterre, en 1794, un traité dans lequel cette puissance se relâcha de quelques-unes de ses prétentions. Ce traité excita une violente fermentation. Les villes maritimes réclamèrent. La chambre des représentants demanda communication des instructions qu'avait reçues le ministre chargé de la négociation. Washington s'y refusa, s'appuyant sur la constitution, qui déclare valable tout traité conclu par le président, et revêtu de l'approbation des deux tiers des membres du sénat. Il perdit beaucoup de sa popularité; mais rien ne put ébranler sa résolution. Par cette fermeté, il conserva la paix, et maintint les droits et la dignité de la magistrature dont il était revêtu. Cependant d'autres difficultés s'élevaient du côté de la France. Le ministre de la république auprès des États-Unis (M. Genet), mettant à profit l'enthousiasme de quelques Américains, avait fait armer en course dans les ports de l'Union des bâtiments commissionnés au nom de la France, mais montés uniquement par des Américains. Le congrès fit rendre les prises faites illégalement par ces vaisseaux, défendit aux Américains de servir sur des corsaires étrangers; et, malgré les réclamations impérieuses du ministre français, fit traduire devant les tribunaux ceux qui s'étaient permis ces actes d'hostilité. Ces mesures contraires à l'opinion presque générale furent soutenues avec vigueur par le président, qui se plaignit auprès du gouvernement français de la conduite violente de son ministre, demanda et obtint son rappel. Mais il resta entre les deux républiques des germes de mésintelligence que d'autres circonstances développèrent. Le traité fait entre la France et les États-Unis, en 1778, avait établi le principe que le pavillon couvre la marchandise; et ce traité régissait encore les relations entre les deux nations. Les Anglais, au contraire, s'étaient toujours refusés à reconnaître ce droit. Lorsque la guerre éclata, en 1793, les Français virent enlever leurs propriétés chargées sur les navires américains, sans pouvoir exercer des représailles qu'ils s'étaient eux-mêmes interdites. Cette inégalité de droits excita des réclamations auxquelles le congrès répondit en offrant de conclure un nouveau traité; mais les gouvernements qui se succédaient alors en France étaient incapables de

suivre une négociation. Ils élevèrent des prétentions excessives, et quelques hostilités eurent lieu. Washington, convaincu de la nécessité de former une marine militaire, éprouva dans le congrès une opposition fondée sur la méfiance qui portait à repousser tout établissement militaire, et n'obtint qu'avec la plus grande peine, et à une très-faible majorité, l'armement de quelques frégates destinées à faire respecter le pavillon, et à protéger le commerce américain contre les barbaresques. La république des États-Unis, tranquille au-dedans, respectée au-dehors, voyait sa population et ses richesses s'accroître avec une rapidité sans exemple. La tâche de Washington était remplie. Parvenu au terme de sa seconde présidence, il ne voulut pas consentir à être réélu. Au commencement de 1797, après avoir adressé à ses concitoyens ses derniers conseils, et installé son successeur, il retourna à Montvernon, et reprit avec joie les travaux de l'agriculture. Il fut forcé, en juillet 1798, de les partager avec les soins que lui imposa sa nomination au commandement en chef des troupes destinées à repousser l'invasion dont le Directoire français menaçait à cette époque les États-Unis. Washington regardait ce danger comme illusoire, mais il ne s'en livra pas moins avec le plus grand zèle à l'organisation de l'armée. Ces menaces furent en effet sans résultat, et l'élévation de Buonaparte mit bientôt fin à ces tracasseries. Mais Washington ne fut pas témoin de ces résultats ; une inflammation de la trachée-artère, causée par une pluie légère qui lui avait mouillé la tête et le cou, l'avait enlevé en vingt-quatre heures, le 14 décembre 1799. La fermeté et la tranquillité de son ame se montrèrent jusque dans ses derniers moments. Sentant sa fin très-prochaine, et convaincu de l'inutilité des secours qu'on lui prodiguait, il pria les personnes qui l'entouraient d'y mettre un terme, puis s'étant déshabillé il se mit au lit, se ferma lui-même les yeux de sa propre main, et expira bientôt après sans convulsion. Il était dans sa soixante-huitième année, et sa forte constitution semblait lui promettre une plus longue carrière. La mort de ce grand homme fut envisagée comme une calamité publique. Les habitants des États-Unis furent invités par le congrès à porter pendant trente jours un crêpe au bras, en signe de deuil. Le décret portait qu'un monument de marbre serait élevé en son honneur dans la ville fédérale, et que ses restes y seraient déposés (1). Depuis, son nom a été imposé à cette même ville aujourd'hui le siége du gouvernement. Il a été donné également à plusieurs autres villes des États-Unis. En France, Buonaparte, qui venait de s'élever au pouvoir souverain, et qui avait intérêt à faire croire que son intention était d'imiter le généreux désintéressement de Washington, porta son deuil, et le fit porter aux autorités civiles et militaires de la république française. Il fit dans le même temps prononcer solennellement, par Fontanes (*Voyez* FONTANES, au Supplément), l'éloge funèbre du héros de l'Amérique, et il l'entendit louer : « d'avoir fui l'autorité quand l'exercice en pouvait

(1) Ce monument n'était pas encore élevé dans le mois de décembre 1825. Le président du congrès annonça à cette époque, dans son discours d'ouverture, que la famille de Washington avait été invités à permettre que son corps fût déposé dans ce monument qui allait enfin être achevé au lieu même où les représentants de la nation délibèrent.

» être arbitraire ; de n'avoir consenti » à en porter le fardeau que lorsqu'elle fut resserrée dans des bornes » légitimes ; d'avoir refusé qu'elle lui » fût continuée, quand il vit que l'Amérique heureuse n'avait plus besoin de son dévouement ; enfin d'avoir voulu jouir avec tranquillité, comme les autres citoyens, du bonheur qu'un grand peuple avait reçu de lui. » Washington, dit encore l'orateur français, possédait à un degré supérieur le *bon sens, cette qualité si rare*. Son esprit avait plus de justesse que d'éclat, et il avait plus acquis par la réflexion et l'expérience que par la lecture. Il parlait peu, mais lorsque les circonstances l'exigeaient, à une grande force de raisonnement, il savait unir une éloquence entraînante, qui presque toujours ramenait les esprits à son opinion. La fermeté, la persévérance, la modération, le désintéressement forment les traits principaux de son caractère. Les deux premières qualités, si remarquables dans la guerre de l'Indépendance, ne brillèrent pas moins lorsque, revêtu de la présidence, il parvint à maintenir la neutralité, malgré l'enthousiasme du plus grand nombre de ses compatriotes pour la révolution française, et les intrigues audacieuses des agents du Directoire ; lorsqu'il refusa de donner à la chambre des représentants communication des instructions qui avaient amené le traité avec l'Angleterre : mais dans tout ce qui n'intéressait pas le bien de l'état, il cédait sans peine aux desirs de ses concitoyens. Il en donna la preuve en engageant l'association des *Cincinnati* à modifier les premiers statuts dans lesquels des esprits ombrageux croyaient reconnaître les éléments d'une noblesse héréditaire. Il se montra également disposé à faire le sacrifice de ses intérêts, lorsqu'en 1780 il réprimanda le régisseur de ses terres, d'avoir obtempéré aux réquisitions des généraux anglais pour échapper au pillage ; et cependant dans d'autres occasions, moins sévère pour les autres que pour lui-même, il toléra la vente des denrées et des bestiaux à l'armée anglaise, parce que ce commerce répandait dans le pays l'argent qui lui manquait plus que toute autre chose. Exempt de toute ambition personnelle, supérieur aux susceptibilités de l'amour-propre, mettant avant tout ses devoirs et l'intérêt de son pays, il marcha d'un pas ferme dans le chemin qu'il s'était tracé, malgré les murmures et les plaintes du peuple, auxquels cependant il était loin d'être insensible. C'est surtout sous ce point de vue que, selon l'expression de Fontanes, *le caractère de Washington est digne des plus beaux jours de l'antiquité*, et que dans son histoire *on croit retrouver une vie perdue de quelques-uns de ces hommes illustres dont Plutarque a si bien tracé le tableau.* Président de la Convention qui donna aux États-Unis une constitution conforme aux idées démocratiques de la majorité des habitants, et appropriée à un pays dont l'immense étendue présentera encore long-temps un vaste champ pour les spéculations des esprits entreprenants, et pour l'extension de la population ; investi le premier de la présidence instituée par cette constitution, et de la mission d'établir une autorité inconnue jusqu'alors, et dont l'usage qu'il en ferait devait déterminer les limites ; chef du gouvernement pendant huit années, et dans des circonstances singulière-

ment difficiles, il fut également grand comme législateur, comme administrateur et comme politique. Partout, même dans la culture de ses terres, il fut supérieur aux autres, et jamais il ne se montra fier de sa supériorité. Sa réputation comme militaire est peut-être au-dessous de ce qu'elle devrait être. On le regarde en général comme un chef prudent et circonspect, propre à une guerre défensive et méthodique, la seule que permît sa position; mais s'il se montra habile à éviter le combat lorsqu'il ne pouvait pas se promettre l'avantage, l'attaque de Boston, les batailles de Trenton et de Princetown, les campagnes du New-Jersey et de la Pensylvanie feraient honneur aux plus grands capitaines. Il faut comparer l'armée américaine aux troupes qu'elle avait à combattre, considérer sa composition, le dénûment dans lequel on la laissa si souvent, les désertions qui l'affaiblissaient sans cesse, pour se faire une idée de la tâche pénible que Washington eut à remplir, et des talents qu'il déploya pendant une guerre de huit ans. Son extérieur répondait à ses grandes qualités: sa taille était très-élevée, sa figure imposante et majestueuse, sa constitution très-robuste. Exact à s'acquitter de ses devoirs religieux, sobre, simple dans ses manières, personne ne connut mieux le prix du temps et l'art de l'employer. Ses proclamations, ses discours, ses lettres, étaient toujours écrits de sa main. On a vu qu'il en fut de même de ses comptes pendant la guerre. Il avait établi un tel ordre dans ses propriétés, que pendant sa présidence il dirigeait la culture de ses champs au moyen des plans qu'il en avait sous les yeux; aussi malgré son désintéressement, et quoique ni comme général, ni comme président, il n'eût jamais consenti à recevoir aucun traitement, car on ne peut donner ce nom au paiement des dépenses qu'il était obligé de faire comme chef de la république, sa fortune s'accrut rapidement. Elle se montait à plus de trois millions, argent de France, lorsque, *par une destinée peu commune à ceux qui changent les empires, il mourut en paix, comme un simple particulier, dans sa terre natale où il avait tenu le premier rang, et que ses mains avaient affranchie.* Il ne laissa pas d'enfants, et sa femme lui survécut quelques années. La Vie de Washington écrite par M. Marshall, et traduite par M. Henry, en 5 vol. in-8°., avec atlas et portrait, Paris, 1807, est plutôt l'histoire des États-Unis que celle du général américain. Le docteur Ramsay a mieux atteint le but qu'il s'était proposé dans la Vie de Washington, dont la traduction française a paru en 1 vol. in-8°., 1811. Une Vie de Washington, composée en anglais, par M. Weem, et imprimée aux États-Unis, y a eu un grand nombre d'éditions. M—s—n.

WASMUTH (MATTHIAS), orientaliste allemand, né à Kiel le 29 juin 1625, commença ses études dans sa ville natale, passa à l'académie de Wittenberg où il fut admis à la licence, et, après un séjour de quelques mois à Leipzig, alla entendre dans les Pays-Bas les savants Golius, Cocceius et Gentius. Ces maîtres habiles trouvèrent en lui un disciple qui bientôt les égala, et dès l'an 1654 Wasmuth, qui n'avait que vingt-neuf ans, publia une excellente grammaire arabe à Amsterdam. Il continua ensuite ses voyages, s'arrêta quelque temps à Strasbourg

et à Bâle, pour entendre le célèbre hébraïsant Buxtorf, et après plusieurs années d'absence revint dans sa patrie. Son érudition lui fit obtenir une chaire de logique. Sur la fin de sa vie il s'occupa d'une chronologie astronomique, où il déploya un savoir immense, et dont quelques tableaux furent imprimés aux dépens de la reine Christine de Suède. Mais sa mort, arrivée le 18 novembre 1688, l'empêcha d'y mettre la dernière main. Outre sa *Grammaire* arabe (en latin, Amsterdam, 1654), Wasmuth composa plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : I. *Smegma Hebræum*. II. *Janua hebraismi*. III. *Hebraismus restitutus*. IV. *Annales cœli et temporum*. V. *Idea astronomicæ chronologiæ restitutæ*, Kiel, 1678, in-4°. VI. *Propositio nova pro emendatione sive restitutione styli calendalis loco duplicis juliani et gregoriani*, ibid., 1683, in-4°. Cette idée bizarre ne pouvait être adoptée (Voy. les *Acta erud. Lips.*, janvier 1686, et Pipping, *Memor. Theolog.*). P—ot.

WASSE (Joseph), savant anglais, né dans le comté d'York en 1672, fit ses études à Cambridge, obtint la cure d'Aynhoe en Northamptonshire, et fut lié avec Clarke et Newton, dont il partagea l'arianisme. Telle était son érudition que le docteur Bentley disait : « Quand je ne serai plus, Wasse sera l'homme le plus savant d'Angleterre. » Il mourut le 19 novembre 1738. On a de lui : I. Une édition de *Salluste*, 1710, in-4°., dont il avait corrigé le texte, après avoir conféré près de quatre-vingts manuscrits, ainsi que quelques éditions très-anciennes. II. Des Essais dans la *Bibliotheca litteraria*, recueil périodique, dont le docteur Jebb était l'éditeur. On prétend que ce fut la longueur de ces essais, particulièrement la vie de Justinien, remplissant seule deux numéros entiers, qui, rebutant les lecteurs, fit tomber le recueil, au dixième numéro. Il en reste un volume in-4°, terminé en 1724. Les *Transactions philosophiques* contiennent, du même auteur, trois Mémoires : *sur la différence de la hauteur du corps humain du matin au soir ; sur les effets de la foudre, le 3 juillet 1775, en Northamptonshire ; description d'un tremblement de terre, en oct. 1731, dans le même comté*. Ce savant a coopéré très-activement à l'édition de *Thucydide*, qui porte le nom de Duker, Amsterdam, 1721, 2 vol. in-fol. Z.

WASSE (Cornélie Wouters, baronne de), née à Bruxelles en 1739, fut mariée de bonne heure au baron de Wasse, et parcourut avec lui une grande partie de l'Europe, non par une vaine curiosité, mais dans le but de perfectionner son éducation ; et d'acquérir des connaissances dont son esprit, avide de savoir, semblait éprouver le besoin. Douée d'un caractère élevé, d'un jugement droit et d'un esprit observateur, elle étudia avec fruit la philosophie, les arts, les lois, les mœurs, la langue des différents pays qu'elle visita. Les sciences naturelles, politiques même, ne lui furent point étrangères, et elle y fit des progrès rapides. Savante sans pédantisme, aimable sans ambition de plaire, elle répandait dans la conversation les charmes d'une instruction variée, d'une philosophie douce et enjouée, et d'une exquise sensibilité. Le bonheur ne fut pas toujours son partage. Elle eut à déplorer la perte de son mari, et celle d'une grande partie de sa fortune.

Retirée en France, pendant la révolution, et toute communication se trouvant interrompue avec l'Allemagne et l'Angleterre où était situé le peu de biens qui lui restait, elle se vit réduite à la plus cruelle détresse. Dans la prospérité, les lettres et l'amitié firent le charme de sa vie; dans l'infortune elles furent son refuge et sa consolation. La joie qu'elle ressentit à la nouvelle de la paix générale signée à Amiens, en 1802, fut si vive, qu'elle en mourut, le 3 avril de la même année, à Paris. On lui doit : I. *Aveux d'une femme galante* ou *Lettres de la marquise de*** à Milady Fanny Stapelton*, Londres et Paris, 1782, in-12. II. L'*Art de corriger et de rendre les hommes constants*, Paris, 1783, in-12, réimprimé en 1789, in-8°.; critique ingénieuse de l'*Art de rendre les femmes fidèles*, qui avait paru récemment et qui était fort en vogue. III. Le *Plutarque anglais*, Paris, 1785, 12 vol. in-8°.; traduction de l'ouvrage de Thomas Mortimer, reproduite en 1800, sous le titre de *Vies des hommes illustres d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, sans autre changement que celui du frontispice, si l'on en croit quelques bibliographes, mais augmentée en effet de la Vie de William Pitt, comte de Chatam; d'un précis historique sur la vie et le caractère de William Pitt, chancelier de l'échiquier, et de Charles Fox. IV. *Traduction du théâtre anglais*, depuis l'origine des spectacles jusqu'à nos jours, Paris, 1784-87, 12 vol. in-8°. (1). V. Les *Imprudences de la jeunesse*, trad. de l'anglais de Mistriss Bennett, Paris, 1788, 4 vol. in-12. VI. Le *Mariage platonique*, imité de l'anglais, 1789, 2 vol. in-12. VII. *Constitution des empires, royaumes et républiques de l'Europe*, avec un précis de leurs finances, dettes nationales, commerce, etc.; ouvrage périodique, commencé en 1790. VIII. La *Belle Indienne*, ou les *Aventures de la petite-fille du Grand-Mogol*, Paris, 1797. La baronne de Wasse a laissé en outre quelques manuscrits, entre autres la *Nature dévoilée*, ou *Précis d'histoire naturelle, à l'usage des dames*, ouvrage élémentaire; et un *Essai sur l'oxigène* ou les *Progrès de la chimie*, trad. de l'angl. du docteur Rich. Watson, évêque de Landaff. Marie Wouters, sa sœur, a consigné dans des vers pleins de sensibilité les regrets que lui fit éprouver la mort de Mme. de Wasse.

M—G—R.

(1) Mme. De Wasse fit cette traduction en société avec sa sœur, *Marie* WOUTERS, à qui l'on doit le *Décaméron anglais*, recueil des plus jolis contes composés dans cette langue depuis quarante ans, et le roman de *Nelson* ou l'*Avare puni*, 3 vol. in-12, publié à Paris en 1797.

WASSENAER (NICOLAS-JEAN DE), historien, né dans le seizième siècle à Heusden, petite ville de Hollande, se rendit fort habile dans les langues anciennes, et fut quelque temps co-recteur du gymnase de Harlem. Ayant pris ses degrés en médecine, il se fit agréger au collége des médecins d'Amsterdam, et employa les loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession, à recueillir des matériaux pour l'histoire. Il mourut vers 1632. Les ouvrages que l'on connaît de lui sont : I. *Harlemias sive enarratio obsidionis urbis Harlemi quæ accidit anno 1572, gr. carmine cum vers. latinâ*, Leyde, 1605, in-4°. Ce poème est très-rare; il en existe un exemplaire à la Bibliothèque du roi à Paris. II. *Ars medica ampliata*, Amsterdam, 1624, in-4°. III. *Histoire des choses mémorables ar-*

rivées entre les Turcs et les princes chrétiens en Hongrie (en flamand), Amsterdam, 1629, in-fol. IV. *Relation historique des événements* qui se sont passés en Europe, depuis le commencement de l'année 1621 jusqu'à la fin de septembre 1632; Amsterdam, 5 vol. in-4°. (en flam.). C'est une espèce de gazette. Wassenaer s'était associé, pour la rédaction de cet ouvrage, *Bernard Lampe*, écrivain sur lequel les biographes ne donnent aucun renseignement. — WASSENAER ou WASSENAAR (*Gérard* VAN), jurisconsulte hollandais, né vers 1585 à Utrecht, se distingua parmi les avocats qui fréquentaient le barreau de cette ville, et dut à sa capacité les charges de notaire, de secrétaire et de bibliothécaire du chapitre protestant de Saint-Pierre d'Utrecht. Il mourut en 1664, à l'âge de soixante-quinze ans. On a de lui deux ouvrages, écrits dans sa langue maternelle, et qui sont fort estimés des Hollandais : la *Pratique judiciaire* et la *Pratique notariale*, 1666, in-4°. La réimpression de 1669, in-4°., est ornée du portrait de l'auteur, avec une inscription en vers, dans laquelle il est qualifié *Belgarum Papinianus*. Voy. sur ce jurisconsulte les *Mémoires littér. des Pays-Bas*, par Paquot, édition in-fol., 1, 16.

W—s.

WASSENAER (JACQUES DE), amiral des provinces de Hollande et de la Frise orientale, seigneur d'Opdam et d'Heusbrok, était fils d'un marin qui avait porté les mêmes titres, mais il n'entra lui-même que fort tard dans la marine. Il commença par le service de terre, commanda une compagnie de cavalerie dans les troupes des Provinces-Unies, assista à divers siéges, et se distingua surtout à celui de Maestricht, où, avec cent hommes, il se défendit contre trois compagnies espagnoles, et les repoussa, après leur avoir fait des prisonniers. Il fut ensuite admis au conseil des états de Hollande, obtint le gouvernement de la forteresse de Heusden, ainsi que des citadelles et des forts de Crèvecœur, Saint-André, Vooret et Hement, et parut avec éclat dans diverses négociations. Les principales furent celles qu'il entama au nom de la province de Hollande près de celles de Gueldre et d'Over-Yssel pour les engager à se séparer de la France, et à faire leur paix avec l'Espagne (1647), et pour délibérer sur les modifications que devait amener dans le gouvernement la mort du prince Guillaume d'Orange. Il alla ensuite dans la Zélande détourner les états de l'idée de confier l'autorité aux enfants mineurs du prince qui venait de mourir. Deux ans après, dans la guerre qui s'éleva entre l'Angleterre, alors asservie au joug de Cromwell, et les Provinces-Unies, il fut nommé pour commander les flottes hollandaises que la mort de Tromp laissait sans chef; et, quoique jusqu'alors il n'eût envisagé le service de mer qu'avec répugnance, il se résigna à ces nouvelles fonctions, dont il s'acquitta même avec honneur. La paix fut conclue peu après; mais il continua de remplir les devoirs d'amiral. En 1657, il fit voile vers le Portugal, pour demander satisfaction des offenses commises au Brésil sur les sujets hollandais; et d'après les réponses évasives d'Alphonse II, il attaqua plusieurs vaisseaux et revint en Hollande suivi de vingt-un bâtiments ennemis, qu'il avait forcés de se rendre. Les guerres dont le nord de l'Europe était le théâtre l'attirèrent ensuite; et en 1658 il

alla avec une flotte et une armée au secours du roi de Danemark pressé par les troupes suédoises. Une bataille sanglante fut livrée; et quoique l'amiral suédois Wrangel eût remporté la victoire, l'habile Hollandais eut l'art de revenir à Copenhague, sans avoir perdu un seul de ses vaisseaux. Il passa ainsi près d'un an dans le Danemark, puis revint en Hollande en 1659. L'année suivante, lors du retour de Charles II en Angleterre, il fut un de ceux qui le complimentèrent et lui offrirent les félicitations des Provinces-Unies. Mais la guerre s'alluma en 1665 entre les deux puissances; et dans une des premières batailles qui furent livrées une étincelle tomba dans la sainte-barbe, au moment où l'amiral Wassenaer était occupé à donner des ordres; le vaisseau fracassé sauta aussitôt avec tous ceux qu'il contenait, le 4 juillet 1665. Selon Imhoff, qui a composé pour cet amiral une épitaphe magnifique, ce serait lui qui se voyant pressé par des forces supérieures, et n'envisageant qu'avec indignation la nécessité de se rendre, se serait fait sauter avec tout son équipage. L'amiral Wassenaer avait alors cinquante-cinq ans. P—ot.

WASSENBERG (Évrard de), historien, naquit, en 1610, à Emmerick dans le duché de Clèves, de parents catholiques, qui ne négligèrent rien pour son éducation. Il fit ses études à l'université de Louvain, avec succès. La publication du *Florus germanicus*, ouvrage dans lequel il présente la conduite de l'Autriche sous le jour le plus favorable, lui mérita la protection des princes de cette maison. L'archiduc Léopold-Guillaume le nomma son secrétaire, et lui conféra depuis les charges de son historiographe et bibliothécaire. On peut présumer que Wassenberg ne resta point étranger aux discussions qui s'élevèrent entre la France et l'Autriche, au sujet des droits de la reine sur les Pays-Bas et le comté de Bourgogne; et on le croit auteur de divers écrits publiés, à cette époque, contre les prétentions de la France. Cependant quelques bibliographes conjecturent qu'il ne fit que prêter son nom à l'ambassadeur Lisola (*Voy.* ce nom, XXIV, 67, note 2). Chacun des ouvrages de Wassenberg, tous aujourd'hui si complètement oubliés, lui valut des chaînes d'or, des médailles et d'autres preuves de la satisfaction des princes auxquels il les adressait. Cet historien vivait encore en 1667; mais on ignore la date de sa mort. Ses principaux écrits sont: I. *Humanæ vitæ schema, conditiones hominum et mores adamussim repræsentans*, Louvain, 1636, in-8°. II. *Florus germanicus, sive de bello inter invictissimos imperatores Ferdinandum II et III et eorum hostes gesto ab ann.* 1627 *ad ann.* 1640, Francfort, 1640, in-16; Dantzig, 1642, et souvent réimprimé. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur affecte les formes de style de *Florus*, est écrit avec une partialité qui nuit à l'effet qu'il voulait obtenir. Il y parle des protestants avec tant d'aigreur, qu'on est porté malgré soi à prendre leur défense contre un historien si passionné. Les inexactitudes et les erreurs de Wassenberg ont été relevées dans les notes qui accompagnent la version allemande de son ouvrage, Amsterdam, L. Elzevir, 1647, in-12. Ces notes sont attribuées au comte de Furstemberg, et par d'autres auteurs au comte de Grönsfeld, premier chambellan de l'électeur de Bavière. Vogt les croit de différentes mains (Voyez

Catal. libr. rarior., 720). L'édition qu'on vient d'indiquer de la version allemande est très-rare. Chr. Gryphe la regarde comme un trésor (Voyez *Apparat. de scriptorib. historicis*, 66). III. *De rebus gestis Uladislaï IV, Poloniæ regis*, Dantzig, 1641, ou 1643, in-4°. C'est moins une histoire qu'un panégyrique. IV. *Joh. Casimiri, Poloniarum et Sueciæ principis, carcer gallicus*, ib., 1644, in-4°. V. *Embrica seu civitatis Embricæ descriptio libris III comprehensa*, Clèves, 1667, in-fol., très-rare. Wassenberg a laissé en manuscrit un ouvrage intitulé : *Ratisbonensis diœcesis illustrata*, sept volumes in-fol., dont le sixième contient les vies des savants de ce diocèse. On le conserve à la bibliothèque du couvent des Écossais de Saint-Jacques à Ratisbonne (Voy. la *Bibl. hist. litter.* de Jugler, 1186). W-s.

WASSERBACH (Ernest-Casimir), historien, né vers 1660, à Duisbourg, dans le duché de Clèves, fit ses études à l'académie d'Utrecht, sous le célèbre Grævius, et se lia d'une étroite amitié avec P. Burmann, son condisciple, qui se proposait de l'associer à ses travaux. Déjà Wasserbach s'était fait connaître par quelques opuscules pleins d'érudition, quand il fut enlevé aux lettres par une mort prématurée. On connaît de lui : I. *De origine vetustissimi Lippiensis agri monumenti Hermiensburgk et Hermiensul veterum Saxonum idoli*, Duisbourg, 1686, in-4°. II. *De statuâ Arminii Wittekindi et Caroli magni ex diversis auctorum monumentis*, etc., Lemgow, 1698, in-8°. Wasserbach recherche dans cet ouvrage pourquoi on a donné le nom d'Irmensul à Arminius, en quel endroit ce héros de la Germanie défit Varus, en quel lieu fut élevée sa statue, etc. On sait qu'il préparait un *Recueil* des historiens de Westphalie. Voy. *P. Burmanni syllog. epistolar.*, I, 436, note 2. W—s.

WASSIAN, archevêque de Rostow, dans le quinzième siècle, s'immortalisa par son courage et sa fermeté dans une circonstance décisive pour l'empire russe. Menacés par le khan Akhmet, les princes de cet empire, divisés entre eux, étaient hors d'état de résister à ce féroce conquérant. Par les ordres d'Iwan III (*V.* ce nom, XXI, 311), l'archevêque Wassian alla trouver les frères du czar, et les décida, par son éloquence, à se réunir au chef de leur famille contre l'ennemi commun. Cependant Iwan, après s'être mis à la tête de l'armée, l'avait quittée sur les bords de l'Oka, pour revenir à Moscou, sous prétexte de prendre conseil de sa mère. Ce fut alors que Wassian lui dit avec une courageuse liberté : « Pouvez-vous sans honte redouter ainsi la mort? Je suis faible et courbé sous le poids des années ; mais je saurais braver l'épée du Tatar, et à la vue de sa lance je ne détournerais point mon visage. Le moment est venu d'affranchir la patrie. Vous avez le fer à la main : sachez conquérir notre liberté. » Iwan repartit aussitôt pour son armée, que l'Ougra séparait des Tatars ; mais là il céda encore aux conseils de la faiblesse, et fit partir des députés pour le camp d'Akhmet avec des présents et la demande de la paix. Le féroce Tatar ne répondit à ce message que par des menaces ; et il exigea que le czar ou son fils se rendît dans son camp comme otage. Transporté d'indignation, l'archevêque de Rostow écrivit à son souverain une lettre aussi touchante qu'énergique. « Vous étiez parti de

Moscou, lui dit-il, dans la ferme intention d'attaquer l'ennemi des chrétiens; cependant, vous trouvant en présence d'Akhmet, de ce farouche guerrier qui fait périr par milliers les enfants de Jésus-Christ, et qui menace votre trône et votre empire, vous reculez devant lui, vous lui demandez la paix, tandis que cet impie méprise vos honteuses prières. Seigneur, à quels avis prêtez-vous l'oreille? Quels conseils vous donnent des hommes indignes de porter le nom de chrétiens? Ils vous disent de jeter votre bouclier, et de prendre honteusement la fuite. Voyez de quelle élévation ils font descendre Votre Majesté, à quelle humiliation ils veulent vous réduire.....» Après avoir lu cette lettre, Iwan, disent les chroniques russes, sentit son cœur rempli de joie, de courage et de force. Abandonnant toute pensée de soumission, il ne songea plus qu'à combattre. Les Tatars, attaqués sur leurs derrières, prirent la fuite; et la Russie fut sauvée. La lettre de Wassian à Iwan fut lue et copiée dans tout l'empire. Mais ce prélat courageux eut à peine le temps de voir les premières années de l'indépendance nationale, à laquelle il avait si puissamment contribué. Il mourut en 1481. Les Russes attachent sa mémoire à une des plus glorieuses époques de leur monarchie. G—y.

WASSILI. *V.* VASSILI.

WAST ou VAAST (SAINT), en latin *Vedastus*, serait né à Toul, suivant Moréri. D'autres, et notamment les frères de Sainte-Marthe, le font naître dans les environs de Limoges ou de Périgueux; de là il serait venu s'établir dans une solitude près de Toul, où d'abord il se tint caché, se livrant aux austérités d'une rude pénitence. Mais il ne put tellement dérober ce pieux genre de vie à la connaissance du public, que le bruit n'en parvînt à l'évêque. Ce prélat vit le solitaire, et s'étant assuré de son mérite et de ses vertus, l'éleva au sacerdoce et mit ses soins et ses conseils à profit pour l'administration de son diocèse. Wast était occupé de ces fonctions, lorsque Clovis, après la bataille de Tolbiac, où il avait défait les Allemands, et pris la résolution d'embrasser le christianisme, passa à Toul, demanda à l'évêque un ecclésiastique vertueux et éclairé qui pût l'instruire des préceptes de l'Évangile, et le préparer à recevoir le baptême. L'évêque désigna Wast comme l'homme le plus capable de répondre aux vues du prince. Wast partit avec Clovis; et l'instruction commença dans la route: *ab eoque in itinere religionem orthodoxam edoctus fuit.* Au passage de la rivière d'Aisne, un aveugle qui se trouvait sur le pont, informé que le roi était accompagné d'un saint prêtre, le pria, avec de vives instances, de le guérir. Wast était trop humble pour se croire capable d'opérer un miracle. Néanmoins, poussé par une inspiration subite, il adressa au ciel une prière fervente, et fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, qui aussitôt recouvra la vue. Cette cure merveilleuse ne contribua pas peu à confirmer Clovis dans sa pieuse résolution. En quittant Reims, après son baptême, Clovis satisfait des services de Wast le recommanda à saint Remi, qui lui-même, connaissant son mérite et sa capacité, l'ordonna évêque d'Arras. Ce diocèse avait été ravagé par les Huns, et tout y était à rétablir. Quoique la foi y eût été prêchée, il n'en restait presque aucun vestige. Le peuple était d'u-

ne ignorance extrême, adonné à tous les vices et aux plus ridicules superstitions. Toutes les églises avaient été détruites, et quand le saint se rendit à Arras, il n'y restait d'une ancienne chapelle que des débris couverts de ronces et de buissons, réceptacle de reptiles et d'animaux sauvages. Quelque affligeant que fût ce spectacle, Wast ne se découragea point. A force de douceur, de patience, de charité et de bons offices, il civilisa ces hommes grossiers et leur fit goûter les maximes de l'Évangile. Le diocèse de Cambrai était à-peu-près dans le même état que celui de Reims : saint Remi engagea Wast à s'en charger, et il y obtint les mêmes succès. Ce prélat eut la consolation de voir refleurir, dans les deux diocèses la morale et la pratique des vertus chrétiennes. Ce fut le fruit de quarante années de travaux et d'une vertu exemplaire. Il mourut à Arras, le 6 février 540, suivant les Bollandistes ; le P. Le Cointe, dans ses *Annales ecclésiastiques*, dit en 523, et pour faire cadrer son opinion avec les quarante années de travaux du saint, expressément mentionnées dans sa vie écrite par le célèbre Alcuin, place l'ordination de saint Wast en 498, au lieu de 500. Il paraît en effet que, dès 499, Wast était à Arras. Ce saint évêque fut pleuré de ses ouailles, et inhumé dans une petite chapelle ou oratoire, alors situé hors de la ville sur le bord d'un ruisseau ; lui-même l'avait fait construire pour lui servir de sépulture. En 666, Aubert, septième évêque d'Arras, fit bâtir une église sur l'emplacement de cette chapelle, et il y transféra les reliques du saint ; il y joignit un monastère que Vindicien, son successeur, agrandit, et que Thierri III, roi de Bourgogne et de Neustrie, dota richement. C'est l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Wast d'Arras, l'une des plus opulentes du royaume, « *de tout temps*, dit Moréri, séminaire d'hommes illustres, qui a donné à l'Église plusieurs évêques, et à l'ordre monastique un grand nombre d'abbés. » Elle ne fut pas moins fameuse autrefois par son école, par ses habiles copistes qui ont si considérablement contribué à préserver de la destruction les plus précieux monuments de la littérature ; et elle l'était encore dans les derniers temps par la magnificence de son église, où l'on voyait le tombeau de Thierri III et de Doda son épouse, par sa bibliothèque la plus complète de toutes celles des Pays-Bas, pour le nombre et la qualité des livres, et par ses rares et nombreux manuscrits.

L—y.

WASTELAIN (Charles), jésuite, né le 22 septembre 1695 à Marimont, village du Hainaut, et non à Maroille, comme le dit Feller, fit ses premières études d'abord à Avesnes, ensuite à Douai, et entra chez les Jésuites, le 1er. oct. 1715. Après son noviciat, il fut employé à l'enseignement ; et il professa pendant sept ans les humanités, soit à Tournai, soit à Lille. Pendant vingt-deux autres années, il exerça dans cette dernière ville l'emploi de répétiteur de belles-lettres près de ses jeunes confrères, destinés à suivre la carrière de l'enseignement. En 1731, il reçut l'ordre de la prêtrise, et s'engagea à la société par les quatre vœux. Les fonctions que remplissait le père Wastelain, près de ses jeunes confrères, ne prenant pas tout son temps, ce qui lui en restait était employé soit à prêcher, soit à faire des con-

férences de morale dans les collèges de la société. La bibliothèque de celui de Lille ayant été incendiée, il fut chargé par ses supérieurs d'en former une nouvelle, et personne n'était plus capable que lui de s'acquitter de cette commission. Bientôt une nombreuse collection de livres choisis remplaça ceux qu'on avait perdus. Le père Wastelain eut le chagrin d'être témoin de la destruction d'un institut auquel il était attaché, et où il avait espéré de passer sa vie. Rentré dans le monde il ne changea rien à ses habitudes. Il vécut dans la retraite, cultivant la littérature, et rendant à l'Église les services qui dépendaient de lui. Il était très-érudit et fort versé dans la connaissance des langues anciennes. Il mourut à Lille le 24 décembre 1782. On a de lui : I. *Diverses brochures* en latin et en français, contenant des descriptions accompagnées d'emblèmes, de devises, d'inscriptions, etc., publiées à l'occasion de fêtes et de réjouissances publiques. II. *Description de la Gaule belgique, selon les trois âges de l'histoire ; l'ancien, le moyen et le moderne ; avec des cartes de géographie et de généalogie*, Lille, 1761, in-4°. L'ouvrage est écrit avec beaucoup de précision. Les exemplaires étant devenus extrêmement rares dans les Pays-Bas autrichiens, il en fut fait une nouvelle édition à Bruxelles, 1788, in-8°. Elle a sur la première l'avantage d'être non-seulement corrigée et revue avec soin, mais encore enrichie de remarques et d'observations importantes. Les Mémoires de Trévoux, 1761, octobre, pag. 2408-2421, en parlent avec éloge. L—Y.

WATELET (Claude-Henri), de l'académie française, né à Paris en 1718, n'avait que vingt-deux ans lorsque son père, receveur-général des finances pour la généralité d'Orléans, lui laissa sa charge, dont il ne négligea pas les immenses avantages, tout en se livrant à son goût pour les lettres et pour les arts. Ne voyant, au reste, dans la possession d'une grande fortune qu'un moyen de plus d'acquérir des connaissances, et de perfectionner ses talents, il apprit à peindre, à graver, à manier le ciseau du sculpteur. Il sentait que l'amateur le plus instruit, s'il ne joint la pratique à la théorie, en sait à peine autant que l'artiste le plus médiocre. Familiarisé avec les procédés manuels, comme avec les principes des arts d'imitation, il en sut mieux apprécier les difficultés et les effets. Le commerce des artistes les plus habiles et divers voyages qu'il fit en Italie et dans les Pays-Bas le mirent en état d'étendre, de préciser ses connaissances, et de perfectionner son goût par l'examen des chefs-d'œuvre des diverses écoles. « Parti amateur, » dit Lemierre (1), il revint artiste. » Ce fut à l'académie de peinture, dont il était associé libre, qu'il dédia son premier ouvrage, l'*Art de peindre*, qui parut en 1760. Il en avait fait avec succès des lectures devant cette même académie, ou dans quelques cercles brillants. La publication justifia une partie des éloges qu'on en avait répandus d'avance, mais lui attira en même temps d'assez justes critiques. L'*Art de peindre* se compose de quatre chants. Dans le premier, l'auteur traite du dessin; dans le second, de la couleur; le troisième est consacré à l'in-

(1) Réponse au discours de réception de Sedaine à l'Académie française, le 27 avril 1786.

vention pittoresque, et le quatrième a l'invention poétique. Les principes généraux et les effets les plus intéressants de l'art y sont exposés en vers élégants, souvent harmonieux. Au milieu des détails techniques et de pure instruction, qui ne pouvaient prendre la couleur poétique, on rencontre le mérite de la difficulté vaincue et des traits où l'inspiration se fait sentir. Si ce poème ne l'a pas élevé jusqu'au rang des grands poètes, il lui a du moins mérité une place parmi les poètes utiles. L'enthousiasme manquait au doux et modeste Watelet. C'est avec raison que Diderot, dans l'examen qu'il a fait de son ouvrage (2), lui reproche le défaut de verve et de chaleur; mais sous ce rapport, cet écrivain se montre trop sévère envers Watelet. La plupart de ses observations sont plutôt des chicanes que des censures. Faudrait-il en conclure que Diderot, qui se voyait en possession d'écrire sur les arts, sans savoir tracer un ovale, n'était pas fâché de rabaisser un amateur praticien, qui osait s'engager dans la carrière? Le poème de Watelet est précédé d'un discours préliminaire, dans lequel il expose ses vues avec une candeur modeste qui fait aimer l'écrivain. Il apprécie ensuite les poèmes latins des abbés Dufresnoy et de Marsy sur la peinture, et déclare que si ces deux littérateurs eussent enrichi la poésie française des productions qu'ils ont consacrées aux muses latines, il n'aurait pas hasardé de publier son poème. Le quatrième chant est suivi de *Réflexions* en prose sur les proportions, l'ensemble, l'équilibre ou le repos des figures, leur mouvement, la beauté, la grâce, la couleur, la lumière, l'harmonie, le clair-obscur; l'effet, les passions et le génie. Là Watelet se montre habile prosateur. Les règles et les principes du goût sont développés avec une précision, une clarté, une grâce, que jusqu'alors on n'avait trouvées dans aucun autre ouvrage de ce genre. On y remarqua, dans le temps, des idées neuves, devenues presque vulgaires, aujourd'hui que le goût des arts est si répandu; et l'on ne peut nier que le poème de Watelet et celui de Lemierre, heureux imitateur de l'abbé de Marsy, n'aient contribué à ce résultat. Sans doute dans les *Réflexions sur la peinture*, on desirerait quelquefois plus d'entraînement; mais Watelet, affligé d'une constitution débile et valétudinaire, conservait dans le culte qu'il rendait aux arts ce caractère de douceur, ce calme paisible qu'il portait dans toutes les habitudes de la vie. A ce style toujours tempéré qui rend monotone la lecture de son ouvrage, on préfère l'enthousiasme souvent déréglé de Diderot; mais cet écrivain original a produit de si pauvres imitateurs, que leur enthousiasme factice fait vivement regretter la froide diction de Watelet. Au surplus, Diderot ne traite pas mieux les *Réflexions* que le poème. « Si le poète, dit-il, eût » jeté dans les chants ce que j'y cher- » chais, il n'aurait pas eu de notes à » faire. Je trouve que dans son poè- » me il n'y a rien pour les artistes » ni les gens de goût; que les gens » du monde feront bien de lire ses » notes. Pour les artistes, le plus » mince d'entre eux sait bien au-de- » là. » Le poème de l'*Art de peindre* fut imprimé avec luxe, dans les

(2) Cet examen a été publié pour la première fois dans le tome III de la *Correspondance de Grimm* (Paris, 1813), mais seulement en partie; il a paru pour la première fois en totalité dans l'édition complète de Diderot, publiée par MM. Villenave et Belin.

formats in-4°. et in-12. Des vignettes et des culs-de-lampe, placés à la fin et au commencement de chaque chant, ornent surtout la grande édition. Chacun des articles qui composent les *Réflexions sur la peinture* est précédé d'un médaillon, offrant le portrait du maître qui a excellé dans la partie de l'art à laquelle se rapporte l'article. Ces gravures sont de la main même du poète, d'après les dessins de Pierre. Diderot paraît en faire grand cas. « Si le poème » m'appartenait, dit-il, je couperais » toutes les vignettes, je les mettrais » sous des glaces, et je jetterais le » reste au feu. » Dans ce jugement si tranchant, l'auteur des *Salons* s'est montré injuste à-la-fois dans sa sévérité et dans son indulgence. En effet, si les gravures de Watelet sont assez bonnes et décèlent un burin net et précis, les dessins de Pierre offrent tout le mauvais goût de l'époque ; mais de telles erreurs sont fréquentes dans les jugements de Diderot. Le poème de l'*Art de peindre* ouvrit à Watelet les portes de l'académie française, où il fut reçu à la place de Mirabaud, dont il avait été l'ami. Dans son discours de réception, écrit avec une élégante pureté, Watelet, évitant les lieux communs, présenta quelques réflexions sur les progrès que l'esprit, en se développant en France, a fait éprouver à la langue depuis trois siècles. Buffon, dans sa réponse à Watelet, caractérisa de la sorte le vrai mérite de son poème : « Vous » venez d'enrichir les arts et notre » langue d'un ouvrage qui suppose, » avec la perfection du goût, tant de » connaissances différentes, que vous » seul peut-être en possédiez les rap- » ports et l'ensemble. » En composant l'*Art de peindre*, Watelet, qui consacrait une partie de sa fortune à encourager les talents, n'avait eu d'autre vue que d'*aplanir la route que les jeunes artistes entreprennent pour la gloire de la nation.* Ce fut dans la même vue qu'il composa un *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, où il donna la définition de tous les mots employés dans ces différents arts. A ces définitions toutes exactes et concises sont joints des préceptes et des observations justes, solides, et souvent pleines de finesse. On a reproché, avec raison, à Watelet de n'avoir pas compris dans son dictionnaire les termes d'architecture. Cet ouvrage, qui manquait à notre littérature, fut presque entièrement achevé par son auteur : Lévesque y mit la dernière main, et cet excellent livre parut en 5 volumes in-8°., 1792, six ans après la mort de Watelet. Ce poète avait acquis ou plutôt s'était créé sur les bords de la Seine, non loin de la capitale, une habitation charmante, célèbre sous le nom de Moulin-Joli. Ami de la belle nature comme des arts qui l'imitent, il avait su embellir ce séjour en représentant les heureux accidents d'un site pittoresque, mais jusqu'alors inculte et sauvage. Il abandonna les majestueux alignements et les ornements superbes des Le Nostre et des Mansard, et fut, avec Morel, en France, le créateur d'un genre nouveau pour la disposition des jardins. Afin de rendre d'une utilité générale tous les nouveaux exemples qu'il avait donnés, il publia un *Essai sur les jardins* (Paris, 1774, in-8°.), qui ne sera jamais lu sans fruit par les artistes, et sans plaisir par les gens du monde. On aime à trouver dans son ouvrage, avec le développement ingénieux des nou-

veaux principes qui l'ont guidé, le sentiment de bonheur que lui procuraient ces paisibles occupations. A la fin du livre se trouve la description d'un *jardin français* : c'est celle de Moulin-Joli, qui est devenu le modèle classique des jardins appelés *anglais*. Sur les vieux saules qui bordaient sa rivière, Watelet avait inscrit des vers qui portaient l'empreinte d'une douce et consolante morale. Dans une de ces inscriptions il s'était peint ainsi lui-même :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie :
Voilà les jours dignes d'envie.
Être chéri vaut mieux qu'être vanté.

L'*Essai sur les jardins* fut la source d'une infinité d'écrits, les uns pleins de vues utiles, les autres n'offrant que des bizarreries sur la composition et l'ornement des habitations rurales. Laharpe, dans sa *Correspondance*, s'exprime ainsi au sujet de ce livre : « L'auteur, amateur éclairé des arts qu'il cultive, a écrit cet » ouvrage avec agrément et esprit. » Il est d'un homme sensible à la » belle nature, qui a des goûts simples et des mœurs douces. En le lisant, on sent le desir de connaître » l'auteur et d'habiter sa demeure. » Watelet eut pour amis les hommes les plus distingués; et l'on peut dire qu'il dut cet avantage autant à ses qualités personnelles qu'à sa fortune qui le mettait en état d'exercer la plus noble hospitalité : car Watelet n'était pas de ces amants bizarres de la nature et des beaux-arts, dont toute la sensibilité est dans la tête et les vertus dans leurs ouvrages. Chez lui tout était simple et vrai : c'était un sage dans toute l'acception du mot, et par un privilége assez rare, il joignait une sensibilité douce à cette droiture de cœur qui prémunit l'homme contre les écarts des passions et contre les illusions de la vertu. On peut lire, dans les Mémoires de Morellet et de Suard, comment dans les beaux jours de chaque année une société nombreuse de littérateurs, de savants, de personnages distingués dans toutes les conditions, et d'étrangers illustres, partageaient ses heureux loisirs entre Moulin-Joli, le modeste séjour de Saint-Lambert à Eaubonne, le château de Mme. Necker à Saint-Ouen, et la maison d'Auteuil de Mme. Helvétius. Delille, dans le *Poème des jardins*, a rendu dans les vers suivants un gracieux hommage aux beautés simples et naturelles de Moulin-Joli :

Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.

Watelet était aussi de la société de Mme. Geoffrin, de celle du baron d'Holbach; en un mot, il était lié avec la plupart des philosophes alors en renom. Il avait donné à l'Encyclopédie les articles qui ont pour objet la peinture, le dessin et la gravure. Il s'y montre aussi profondément instruit de la matière que méthodique et précis. Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, vante particulièrement l'article *Figure humaine*, comme une excellente leçon donnée à tous les artistes. Dans sa Correspondance, l'auteur de *Zaïre* se loue de la générosité avec laquelle Watelet encouragea la souscription pour les œuvres de Corneille au profit de la nièce de ce grand poète. Non-seulement il prit cinq exemplaires, mais lui-même voulut graver et dessiner le frontispice de l'ouvrage. C'est à cette occasion que Voltaire écrivit à l'abbé d'Olivet : « *Marce Tulli, memor sis pictoris Watelet.* Mettez son nom dans la liste des bien-

» faiteurs Corneliens (oct. 1761). Dans l'académie française, Watelet fut long-temps, avec Duclos, d'Alembert et Saurin, considéré comme un des chefs du parti philosophique, et se vit quelquefois en butte aux attaques du parti contraire. Marmontel rapporte à ce sujet une anecdote curieuse. L'académie procédait au scrutin pour l'élection de l'abbé de Radonvilliers : quatre boules noires furent déposées dans l'urne. L'abbé d'Olivet se récria contre cette opposition inconvenante au choix d'un candidat si respectable, et sembla en accuser Watelet et ses trois amis; mais quelle fut sa confusion lorsqu'ils montrèrent leur boule noire que, par le conseil de Duclos, ils avaient gardée dans leur main, après avoir donné leur boule blanche en faveur de Radonvilliers! En 1784, Watelet publia un volume d'opuscules qui parurent assez médiocres : on y trouve cinq ou six pièces tant comédies qu'opéras, dont aucune n'a été représentée, entre autres *Pygmalion* et *Zéneïde*. Cette dernière comédie a fourni le canevas, le plan et même les scènes de la *Zéneïde* de Cahusac, qui n'a fait que mettre en vers ce que Watelet avait écrit en prose. Ce recueil offre encore une traduction en prose de l'*Aminte du Tasse*, et quelques morceaux en vers, traduits de la *Jérusalem délivrée*, qu'il lut avec succès dans des séances académiques. La prose de Watelet, comme traducteur, est infiniment supérieure à sa poésie. Marmontel dans sa poétique cite avec des éloges mérités l'épisode d'*Ugolin;* c'est en effet le plus éloquent morceau qui soit sorti de la plume de Watelet. Dans les dernières années de sa vie, l'infidélité d'un de ses agents détruisit presque entièrement sa fortune; mais la tranquillité de son ame n'en fut point altérée, et il trouva dans cette circonstance toutes les consolations que peuvent procurer l'estime publique et le zèle de l'amitié. Depuis long-temps sa santé était chancelante : plusieurs fois on avait fait courir le bruit de sa mort, et Watelet, qui sentait bien que le terme de sa vie ne pouvait être éloigné, envisageait cet instant fatal avec sa sécurité habituelle, témoin cette épigramme qu'il fit au commencement de l'année 1785 sur Mesmer, qui avait prédit qu'il ne passerait pas l'automne précédent :

Docteur, tu me dis mort, j'ignore ton dessein,
Mais je dois admirer ta profonde science;
Tu ne prédirais pas avec plus d'assurance,
Quand tu serais mon médecin.

Watelet mourut le 12 janvier 1786 : il eut pour successeur au fauteuil académique Sedaine, qui fit de lui un éloge simple et touchant. Lemierre, dans sa réponse, s'attacha surtout à peindre les charmes de cette douceur, de cette aménité de mœurs qui distinguaient l'aimable et généreux habitant de Moulin-Joli. Mais personne ne l'a mieux caractérisé que Marmontel, dans ses *Mémoires :* « L'un des hommes de notre siècle qui avait le mieux arrangé sa vie pour être heureux, dit-il, c'était Watelet. Il s'était donné tous les goûts, il aimait tous les arts, il attirait chez lui les gens de lettres et les artistes : il s'était fait artiste et homme de lettres, non pas avec ce brillant succès qui éveille et provoque l'envie, mais avec ce demi-talent qui sollicite l'indulgence, et qui, sans éclat, sans orages, obtenant de l'estime et se passant de gloire, amuse les loisirs d'une modeste solitude ou d'une société bénévole; assez sage pour y borner le cercle de sa renommée, et pour ne chercher dans le monde ni admirateurs ni ja-

» loux. Ajoutez à ces avantages une » singulière aménité de mœurs, une » probité délicate, une politesse at- » tentive à tenir constamment l'a- » mour-propre d'autrui en paix avec » le sien, et vous aurez l'idée d'une » vie voluptueusement innocente. » Telle fut celle de Watelet. » Après sa mort, on trouva dans ses papiers divers opuscules qui furent en partie imprimés en 1788. D'Alembert en mourant lui avait confié une des deux copies de sa correspondance avec Voltaire, qu'il avait fait ainsi transcrire en double, afin qu'après lui ce monument de ses opinions en matière religieuse ne fût pas perdu pour la secte philosophique. L'autre copie avait été remise à Condorcet. La première fut saisie parmi les papiers de Watelet, chez qui les scellés furent mis après son décès comme étant comptable au gouvernement, et Laharpe assure qu'elle fut brûlée; quant à l'autre copie, elle fut imprimée quelques années plus tard dans l'édition de Voltaire faite à Kehl. D-R-R.

WATERLOO (Antoine), peintre, naquit, vers 1618, les uns disent à Amsterdam, les autres à Utrecht, où il demeura pendant toute sa vie, et dont les environs furent toujours le but et l'objet de ses études. Il eut un talent particulier pour les paysages : Wervix et d'autres peintres habiles ornèrent souvent les siens de figures et d'animaux. Ses tableaux, qui sont toujours recherchés, se font remarquer par un coloris gracieux. Ses cieux sont clairs, légers et transparents; ses lointains vaporeux, ses arbres, ses plantes agréablement variés, et touchés avec facilité. Il peignait la nature telle qu'il la voyait, sans choix ni discernement; mais son exactitude est si grande, son imitation si parfaite, que ses tableaux plaisent toujours, malgré la froideur de sa composition. Une des qualités qu'il a possédées à un degré éminent, c'est la vérité avec laquelle il représentait le passage de la lumière à travers le feuillage et la réflexion des objets dans l'eau. Ses dessins, précieusement finis, sont aussi recherchés que ses tableaux. C'est surtout comme graveur que Waterloo s'est fait une réputation. Il a gravé un grand nombre de paysages tout-à-fait champêtres, dont le principal caractère est une grande simplicité. Un bois, un bout de forêt, un chemin tortueux, un hameau solitaire, un ermitage écarté, un moulin sur un torrent forment ordinairement tout le sujet d'une pièce. Comme il ne dessinait pas très-bien la figure, il en est sobre dans ses compositions, qui sont surtout remarquables par l'exécution. C'est cette partie qu'il a portée à un haut degré de supériorité. Il préparait faiblement ses planches à l'eau-forte, sans jamais y revenir; et il les travaillait fortement au burin. Il se servait de ce dernier instrument pour les feuilles et les troncs d'arbres. Il résultait de cette méthode que, les tailles de l'eau-forte s'émoussant et devenant plus pâles, tandis qu'au contraire les parties exécutées au burin restaient également noires, l'accord et l'harmonie des différentes parties se trouvaient désagréablement interrompus dans les dernières gravures, que l'on appelle ordinairement *épreuves retouchées*, quoiqu'une comparaison attentive avec les premières prouve qu'il n'y a point eu de retouche, mais que le travail de la planche a seulement été émoussé. Les estampes de Waterloo étant d'un grand prix aux yeux des amateurs, Adam Bartsch,

garde des estampes de la bibliothèque impériale de Vienne, a dressé un Catalogue raisonné de l'œuvre de ce graveur, d'après la première collection que l'on y conserve. L'auteur, qui a eu les originaux sous les yeux, s'est attaché à décrire chaque pièce avec la plus grande exactitude, pour mettre le lecteur en état de la reconnaître d'après sa description. Il a eu aussi le soin de numéroter chaque estampe, et de la faire précéder d'une dénomination particulière. Ces pièces, au nombre de cent quarante-huit, forment vingt-une suites différentes, dont on peut voir le détail dans le Catalogue cité précédemment, et dans le *Manuel des curieux et des amateurs de l'art*, par Huber et Rost. Le chef-d'œuvre de Waterloo est le paysage agreste représentant l'Ange du Seigneur, qui montre au jeune Tobie le chemin qu'il doit parcourir. Quoique, même de son vivant, ses ouvrages se vendissent cher, et qu'il tînt de ses parents un honnête patrimoine, son inconduite ne put le préserver de la misère; et en 1662 il alla mourir à l'hôpital Saint-Job, près d'Utrecht, où il fut enterré. — *G.-Benoît* Waterloo de Harlem, mort en 1597; à l'âge de vingt-cinq ans, avait cultivé avec succès la poésie latine, et laissa entre autres ouvrages un poème sur les actions de Guillaume de Nassau, et des épigrammes qui ont été insérées dans les *Deliciæ poetarum belgicorum* de Gruter. P—s.

WATHEK-BILLAH (Abou-Djafar Haroun II, Al-), neuvième khalife abbasside d'Orient, fut inauguré à Baghdad le dix-huitième rabi 1er. 227 (5 janvier 842), le jour même de la mort de son père Motâsem. Aussitôt que cette nouvelle fut parvenue à Damas, les Kaïsites y excitèrent une violente sédition, pillèrent et saccagèrent la ville, et assiégèrent le gouverneur dans son palais : mais des troupes envoyées par le nouveau khalife vainquirent les rebelles, dont quinze cents eurent la tête tranchée. Wathek prit pour modèle son oncle Al-Mamoun, dont il imita la générosité, la bienfaisance. Comme lui, il accueillit, protégea les gens de lettres, cultiva les sciences, et combla de bienfaits et d'honneurs les descendants d'Aly (*V.* Mamoun, XXVI, 433). Mais comme lui aussi, il fut zélé partisan de la secte des Motazalites. Ayant confirmé l'édit de ce prince sur la création du Coran, il persécuta avec la même rigueur que son père ceux qui soutenaient l'opinion contraire. Ayant fait avec les Grecs un traité pour l'échange des prisonniers qui eut lieu l'an 231 (845), sur les bords du Lamesus, près de Tarse, il ordonna à son commissaire de ne délivrer aucun Musulman qui refuserait de confesser que le Coran était créé, et que l'on ne verra point Dieu matériellement dans le ciel; aussi n'y eut-il qu'environ cinq mille quatre cents captifs, tant hommes que femmes et enfants qui recouvrèrent leur liberté. Dans l'hiver de cette année, les Arabes entreprirent une malheureuse expédition contre les Grecs : mais le fer de l'ennemi et le froid en firent périr plusieurs, et un plus grand nombre se noya dans le Badandoun. Wathek mourut vers la fin de dzoulhadjah 232 (août 847), après avoir régné cinq ans et neuf mois. Devenu hydropique, par suite de son intempérance et de ses excès avec les femmes, il se mit dans une étuve, et se sentit soulagé; mais le lendemain, y étant resté plus long-temps, après

qu'on l'eut chauffée davantage, il y fut trouvé mort. Suivant d'autres auteurs, il mourut pour avoir pris un violent aphrodisiaque. Ce prince était bien fait, mais une tache qu'il avait à un œil lui donnait un regard terrible, dont il était impossible de soutenir l'aspect, quand il était en colère. Wathek récompensait magnifiquement les poètes, et cultivait lui-même la poésie avec assez de succès. Il chantait fort bien, et sa voix était admirable. Il faisait tant de largesses aux villes de la Mekke et de Médine, qu'on n'y voyait pas un seul mendiant. Aussi lorsqu'on reçut dans celle-ci la nouvelle de sa mort, les femmes qui se rendaient alors au cimetière public y pleurèrent leur bienfaiteur, et l'appelèrent d'une voix douloureuse. Cependant, malgré les éloges que l'esprit de parti et la reconnaissance ont donnés à Wathek, on ne peut disconvenir que le fanatisme et l'intolérance ne l'aient rendu cruel. Il abattit lui-même la tête du docteur Ahmed ben Nasser al Koraï, moins parce qu'il le soupçonna d'être le chef d'une conspiration contre sa puissance, que parce que ce malheureux persista dans le sentiment des Musulmans orthodoxes sur l'éternité du Coran. Il fit décapiter quarante-deux officiers grecs, prisonniers depuis sept ans, parce qu'ils refusaient d'embrasser l'islamisme, et condamna au même supplice l'apostat qu'il avait employé pour les séduire, sous prétexte qu'*il était aussi mauvais Musulman qu'il avait été mauvais Chrétien*. Wathek fut enterré dans la ville de Harounia, qu'il avait fondée tout près de celle de Samirra ou Sermenraï, dont son père Motâsem avait été le créateur. Il laissa un fils, Mohammed, qui fut au moment de lui succéder, mais qui, à cause de sa jeunesse, fut exclu du khalifat, et remplacé par Motawakkel, son oncle. Il y parvint plus tard, et prit le nom de Mohtady (*Voy.* ces deux noms). A—T.

WATRELOS ou WATERLO (Lambert), né en 1107, vint à Cambrai le 20 octobre 1119, et fut fait chanoine régulier de Saint-Aubert, l'année suivante, à la recommandation de son oncle, abbé du Mont-Saint-Éloi, près d'Arras. Cette admission d'un enfant de douze ans à une prébende canonicale n'étonnera pas ceux qui savent qu'avant qu'il y eût des écoles publiques dans les villes de province, on recevait dans les monastères un grand nombre de jeunes gens pour les instruire, et qu'ensuite on y conservait ceux qui avaient le plus de mérite. On les traitait aussi en enfants, *et erant virgabiles*. D'ailleurs à l'époque où Watrelos fut admis à Saint-Aubert, l'Église n'avait pas encore ordonné la solennité des vœux, qui les rend perpétuels. Watrelos resta diacre pendant seize ans. Il fut fait prêtre par l'évêque de Cambrai, Nicolas de Chièvres, en 1139. A l'âge de quarante-six ans, il fut envoyé à Wancourt, diocèse d'Arras, pour y remplir les fonctions de curé; et après cinq ans d'exercice, il revint à son couvent, porteur d'une lettre gracieuse de l'évêque d'Arras, qui le recommandait à son abbé. En 1161, il fut envoyé, comme curé, à Osvillers, que l'on croit être Trois-Villes près du Cateau-Cambresis. En 1164, il alla, en la même qualité, à Bertri et non *Borteries*, comme on l'a imprimé dans l'*Histoire littéraire de la France*, in-4°., tome XIV, page 596. C'est dans ce poste qu'il mou-

rut, vers 1172. Watrelos a écrit une *Chronique de Cambrai*, qui comprend les événements arrivés dans le Cambresis depuis 1108 jusqu'en 1170. On en trouve un long fragment dans la continuation du *Recueil des historiens de France*, par D. Bouquet. Cette Chronique, en prose assez négligée, était entremêlée de vers. Dupont, dans son *Histoire de Cambrai*, in-12, 1759-67, et André Potier, dans celle du Cateau-Cambresis, restée manuscrite, ont beaucoup profité de la Chronique de Watrelos, qui ne se retrouve plus que par fragments. M. Mutte, doyen de Cambrai, avait pris soin de recueillir tous ceux qui existaient encore au siècle dernier. L. G.

WATRIN (Pierre-Joseph), né à Beauvais en 1772, n'avait pas vingt ans lorsqu'il partit, comme simple soldat, dans la légion belge, devenue depuis le dix-septième régiment de chasseurs à cheval. Dans l'espace d'une année, il parvint au grade de capitaine; il fut nommé, en 1794, à l'armée du Nord, adjudant-général, et bientôt général de brigade. Il était au nombre des officiers-généraux qui commandaient, à bord de la flotte de Brest, les troupes destinées à l'expédition d'Irlande, si mal conçue et si follement entreprise. Le général Watrin se rendit ensuite à l'armée de Sambre-et-Meuse, et se distingua à la tête d'une division, au passage du Rhin, à Neuwied. Bientôt après, il accompagna le général Hédouville à Saint-Domingue. A son retour, en 1799, il fut envoyé à l'armée d'Italie, et nommé général de division. A la fin de cette mémorable campagne, il fut enfermé, avec Masséna, dans la place de Gênes. Envoyé par ce général auprès du gouvernement français, pour demander des secours, il accompagna le nouveau consul Buonaparte dans sa brillante campagne de 1801. Il commandait l'avant-garde de l'armée de réserve au passage du mont Saint-Bernard, et entra l'un des premiers dans la citadelle d'Ivrée, prise d'assaut. A Marengo il se fit remarquer par son intrépidité et par ce courage tout-à-la-fois bouillant et réfléchi, qui anime les troupes. Envoyé une seconde fois à Saint-Domingue, en 1802, il semblait ne devoir rien craindre d'un climat qui déjà l'avait épargné; mais après avoir secondé de tous ses efforts la reprise de la colonie, il termina, jeune encore (à trente ans), au milieu des travaux guerriers, une vie qui leur avait été consacrée tout entière. D—C—r.

WATSON (Thomas), évêque de Lincoln, s'acquit une grande réputation dans l'université de Cambridge, par son talent pour la poésie latine. S'étant appliqué à l'étude de la théologie, il devint doyen de Durham en 1553. La reine Marie le nomma, en 1557, évêque de Lincoln; mais il fut dépouillé de cet évêché par la reine Élisabeth, à cause de son attachement à la religion catholique. Après avoir souffert une détention de vingt ans à Londres, il fut relégué, avec plusieurs autres, persécutés pour la même cause, dans le château de Wishich, où il mourut le 25 septembre 1582. Son savoir dans les sciences ecclésiastiques et son zèle pour le maintien de la discipline le firent regarder comme le chef des catholiques d'Angleterre. On le consultait de toutes parts sur les questions de controverse et sur celles de morale. On a de lui : I. *Absalon*, tragédie latine, que l'on comparait à celle de *Jephté*, de Buchanan. II. Deux Sermons sur la *Présence réelle* et

sur le *Sacrifice de la messe*, prêchés devant la reine Marie. III. Trente Sermons sur les *Sept Sacrements*, qui forment un corps complet de doctrine sur cette matière, Londres, 1558, in-4°. — Un autre Thomas *Watson*, qui vivait dans le même siècle, a traduit en anglais l'*Antigone* de Sophocle. T—D.

WATSON (Guillaume), natif de Durham, fut élevé dans le collége anglais de Douai, et repassa en Angleterre, en 1586, pour y remplir les fonctions de missionnaire. Ses talents, son zèle et son activité le firent choisir pour un des députés qui furent envoyés en Écosse, afin de disposer le roi Jacques en faveur des catholiques, s'il parvenait à succéder à la reine Élisabeth. S'étant trouvé impliqué, en 1613, dans la conspiration de Walter Raleigh, il fut mis à la Tour de Londres, puis transféré à Winchester. On lui fit son procès comme prévenu de haute-trahison. Un grief particulier contre lui était d'avoir imaginé une formule de serment pour obliger tous ses complices au secret le plus inviolable, et d'avoir aspiré à la charge de grand-chancelier, si la conspiration réussissait. Quelques preuves qu'il pût donner de son innocence, dans l'éloquent plaidoyer qu'il prononça, il n'en fut pas moins condamné et exécuté le 29 novembre 1603. Cette conspiration a toujours été enveloppée d'un voile impénétrable. Bien des gens crurent, dans le temps, qu'elle n'avait été inventée que par les courtisans du dernier règne, pour conserver leur faveur sous le nouveau, et pour persuader au peuple que les noms de prêtre et de conspirateur étaient inséparables. Le but de la conspiration était de détrôner Jacques Ier., petit-fils de Marguerite, fille de Henri VII, laquelle l'avait eu de Jacques IV, roi d'Écosse, pour mettre la couronne sur la tête d'Arabella Stuart, également petite-fille de Marguerite, par son second mariage avec le comte d'Angus. On s'autorisait pour cela d'un acte de la vingt-septième année d'Élisabeth, qui avait exclu de sa succession toute personne qui serait entrée dans quelque complot pour la détrôner. C'était le cas de la mère de Jacques, dont le crime retombait sur son fils. Jean Hawles, solliciteur-général, sous le règne de Guillaume III, après avoir examiné toute la procédure, déclara que cette conspiration ne lui paraissait être qu'une chimère. Wilson, biographe de Jacques Ier., en porte le même jugement : *Aquæ turbatæ sunt*, dit-il, *et nemo turbans*, etc. Il est à remarquer que Watson et Clarke, autre prêtre exécuté avec lui pour la même cause, s'étaient constamment déclarés, par leurs écrits et par leur conduite, contre l'Espagne et les Jésuites, regardés comme les promoteurs de la conspiration. Les ennemis de ces derniers les accusèrent d'avoir fait dénoncer secrètement Watson, pour se défaire d'un adversaire redoutable dans les disputes qui existaient alors entre le clergé séculier et le clergé régulier. Mais cette accusation est détruite par le regret qu'il témoigna sur l'échafaud d'avoir montré trop de passion dans ses écrits contre eux. On a de lui : I. *Considérations importantes contre les Jésuites* et autres partisans de l'Espagne, 1601, in-8°. II. *Dialogue entre un prêtre séculier et un laïque*, Reims, 1601, in-8°. III. *Decachordon*, ou dix questions quodlibétiques sur l'état de la religion. C'est la réfutation d'un écrit imprimé à Middelbourg contre les prêtres

séculiers. Il a laissé en manuscrit plusieurs autres traités sur le même sujet. Voyez Dodd, *The church history of England*, art. Watson; Charles Butler, *Historical memoirs of the english catholics*. T—D.

WATSON (William), botaniste et physicien anglais, né en 1715, exerça d'abord avec distinction l'état de pharmacien. Son mérite le fit admettre, en 1741, dans la société royale de Londres, et plusieurs de ses écrits enrichirent les *Transactions philosophiques*. Sir Hans Sloane, avec lequel il était fort lié, le nomma un des conservateurs du Musée britannique. Sa réputation s'étendit par les découvertes qu'il fit relativement à l'électricité, et dont la plus importante est d'avoir reconnu, ainsi que Franklin et Wilson, que la force électrique n'est pas créée, mais seulement recueillie par le globe ou tube. Le premier, il observa la couleur différente de l'étincelle, selon qu'elle est tirée de différents corps; il vit que l'électricité ne souffre point de réfraction en passant à travers le verre; que sa force n'est pas affectée par la présence ou l'absence du feu, puisque les étincelles sont également fortes, étant tirées de la glace ou d'un fer rouge, etc. Il eut la plus grande part à ces fameuses expériences qui furent faites sur la Tamise et à Soother'shill, en 1747 et 1748, et dans l'une desquelles l'espace que devait parcourir le fluide fut étendu à quatre milles, afin de prouver la vitesse de l'électricité. Il dirigea d'autres expériences concernant l'impossibilité de transmettre à travers le verre les odeurs et la vertu des purgatifs. Ses travaux et ses écrits parurent lui assigner alors la première place dans cette partie de la science. Sa maison devint le rendez-vous des physiciens les plus renommés, ainsi que des grands qui se piquaient d'encourager leurs recherches; elle fut même honorée de la présence du prince de Galles (depuis George III). La société royale décerna en 1745, à Watson, la médaille fondée par sir Godfrey Copley; elle le chargea, en 1772, d'examiner l'état des magasins à poudre à Purfleet; et, conjointement avec Cavendish, Franklin et Robertson, il fit établir des conducteurs pointus, préférablement aux vergesémoussées. Agrégé à l'académie royale de Madrid, créé docteur en médecine par les universités de Halle et de Wittemberg, il résolut de quitter la pharmacie pour exercer l'art de guérir. Ce fut en 1759 qu'il prit sa licence dans le collége de médecine; il fut désigné, en 1762, l'un des médecins de l'hôpital des Enfants-Trouvés, et conserva cette place jusqu'à sa mort. Pendant la présidence de sir John Pringle, il fut appelé à la vice-présidence de la société royale, qui le comptait parmi ses membres les plus zélés. Il fut, en 1784, attaché au collége royal des médecins; et, en 1786, fut honoré de la chevalerie. Sir William Watson mourut le 10 mai 1787. Pulteney, dans ses *Essais sur les progrès de la botanique en Angleterre*, n'a pas moins rendu hommage à ses qualités sociales qu'à ses lumières. Parmi les sujets qu'il a traités, on distingue dans les *Transactions philosophiques* des Remarques sur les *champignons;* un *Mémoire sur le cannelier* (tom. XLV); une Analyse de l'ouvrage de Peyssonel (1) sur le co-

(1) Gessner, Imperatus et Rumphius avaient soupçonné que les coraux, les coralines, les madrépores, les éponges, etc., rangés jusqu'alors parmi les végétaux, pouvaient bien avoir une origine

rail, etc. . . . (tom. XLVII); *Expériences et observations tendant à expliquer la nature et les propriétés de l'électricité*, 1745; *Nouvelles expériences*, etc., 1746. (Ces derniers écrits furent recueillis ensemble, en un volume in-8°., qui a eu trois ou quatre éditions). Après que Watson eut embrassé la profession de médecin, il donna au public, en 1768, une *Relation d'une suite d'expériences entreprises dans la vue de constater la méthode la plus heureuse d'inoculer la petite-vérole*. Quelques articles de sa main sont insérés parmi les *Observations médicales de Londres*, et dans d'autres ouvrages du même genre. Z.

WATSON (JEAN), historien anglais du dix-huitième siècle, naquit le 26 mars 1724, à Lyme-cum-Hanley, comté de Chester, acheva ses études à Oxford (1742-1746), devint diacre à Chester, et, s'étant engagé dans les ordres, obtint la cure de Runcorn, dans sa province natale; mais il n'y séjourna que trois mois, et se rendit à Ardwick près de Manchester, où il exerça, avec un petit emploi ecclésiastique, celui de précepteur particulier. De là il passa à la cure d'Halifax, fut nommé juge de paix dans le comté de Chester, puis recteur de Meningsby dans celui de Lincoln. Il mourut le 14 mai 1783, à l'instant où il allait mettre sous presse l'*Histoire des anciens comtes de Warren et de Surrey*. Outre cet ouvrage qui n'a point été publié, Watson composa: I. *Histoire d'Halifax*, 1775, in-4°., la plus importante de ses productions. II. *Explication* d'un passage de l'Histoire ecclésiastique de Bède. III. *Restes de monuments druïdiques dans le voisinage d'Halifax*. IV. *Remarques sur un camp romain dernièrement découvert dans le comté d'York*. Ces trois morceaux ont été insérés dans l'*Archéologie* anglaise. V. *Lettre au clergé de l'Église des frères Moraves*, 1756, in-8°. Watson prétend dans cet opuscule prouver que le livre d'hymnes dont se servent les membres de cette association fourmille d'absurdités et d'inconséquences. VI. Quelques *Sermons*. Watson était un très-habile archéologue, et il avait été reçu membre de la société des antiquaires de Londres. . . . P—OT.

WATSON (ROBERT), historien, fils d'un apothicaire, qui était en même temps brasseur, naquit vers 1730, à Saint-Andrews en Écosse. Il étudia successivement aux universités de Saint-Andrews, de Glascow et d'Édinbourg, consacrant régulièrement huit heures par jour aux travaux de l'esprit: règle qu'il observa jusque dans ses dernières années. L'union des deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse avait sensiblement favorisé dans ce dernier pays le progrès des lumières et du goût; et la lecture des bons écrivains anglais commençait à y devenir générale. Robert Watson, encouragé par lord Kames et David Hume, ouvrit à Édinbourg un cours de leçons sur la rhétorique et l'éloquence, en suivant le plan que le célèbre Adam Smith avait récemment tracé. Le succès couronna ses efforts. Il professa ensuite la logique, la rhétorique et les belles-lettres dans sa ville natale, sur un plan plus étendu et plus lumineux qu'on ne l'avait fait

animale. Mais ce fut le médecin Peyssonel qui, étant en 1725 sur la côte de Barbarie, reconnut véritablement que ces substances sont l'ouvrage des polypes. Il écrivit, pour démontrer ce fait, un volume de 400 pages in-4°., dont il transmit le manuscrit de la Guadeloupe, où il exerçait son art, à la société royale de Londres. C'est ce volume que Watson traduisit et abrégea.

jusqu'alors. Il était depuis quelques années principal des colléges unis de Saint-Salvador et de Saint-Léonard, dans l'université de Saint-Andrews, lorsqu'il mourut, en 1780. Ce savant, qui était dans les ordres, est principalement connu dans le monde littéraire par son *Histoire du règne de Philippe II, roi d'Espagne*, imprimée pour la première fois en 1777, 2 vol. in-8°. Cette portion intéressante d'histoire, où les Anglais jouèrent un grand rôle sous le règne d'Élisabeth, fut accueillie favorablement, bien que des reproches importants pussent être adressés à l'auteur (*V.* Philippe II, XXXIV, 155). Elle fut traduite presque aussitôt en hollandais, et l'a été en français par Mirabeau et Durival, Amsterdam, 1778, 4 vol. in-12. L'historien anglais avait rédigé les quatre premiers livres d'une *Histoire du règne de Philippe III*, lorsque sa mort interrompit ce travail, qui a été complété dans un 5e. et un 6e. livre, par Will. Thomson, et publié en 1783, in-4°., réimprimé depuis en 2 vol. in-8°. Ce second ouvrage a été traduit en français, par Bonnet, 1809, 3 vol. in-8°. (*V.* Philippe III, XXXIV, 158). Le mérite de cet écrivain a dû être jugé rigoureusement hors de son pays. Ses compatriotes, en louant son exactitude, sa clarté, la disposition des diverses parties de la composition, et le goût qui a présidé à la rédaction, ainsi que l'élégance continue d'un style toujours pur et correct, regrettent de n'y pas trouver cette chaleur qui entraîne, et cet esprit philosophique auquel plusieurs historiens célèbres ont accoutumé les lecteurs modernes. Ils le blâment aussi d'avoir refroidi l'intérêt du récit par l'étalage de la science militaire. On peut voir, aux articles auxquels nous renvoyons, que les étrangers ont fait à cet écrivain des reproches plus graves. L.

WATSON (le colonel Henri), ingénieur anglais, né vers 1737 à Holbeach, dans le comté de Lincoln, était fils d'un marchand de bétail. Il se fit connaître de bonne heure par ses progrès dans les études mathématiques ; dès l'âge de seize ans, en 1753, il travaillait, pour la partie mathématique, à un ouvrage périodique intitulé le *Journal des dames*, rédigé alors par Thomas Simpson, dont il fut l'élève à l'Académie royale de Woolwich, et dont il devint ensuite l'ami. Ce dernier avait de lui une si haute opinion, qu'il lui laissa en mourant une foule de papiers relatifs aux mathématiques, lui donna le droit d'en user à son gré, et d'y faire toutes les corrections qu'il jugerait à propos. Watson obtint ensuite une commission dans le corps des ingénieurs, se distingua dans la guerre qui éclata en 1756, et particulièrement au siége de Belle-Île, en 1761, et à la Havanne l'année suivante. Lord Clive l'emmena avec lui au Bengale, où bientôt il devint ingénieur en chef dans la compagnie des Indes orientales. Dans ce poste élevé, Watson, jugeant de quelle importance le golfe du Bengale pouvait être pour le commerce anglais en y construisant des ports et une marine respectable, traça, pour cet objet, un plan qui fut approuvé par le gouvernement et par la compagnie des Indes ; mais après plusieurs années de travaux, l'entreprise fut abandonnée par le gouvernement et par la compagnie, sans que l'ingénieur pût même obtenir le remboursement de plus de cent mille liv. qu'il y avait dépensées. Il publia,

en 1776, une traduction anglaise de la *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, par Euler; avec un supplément sur l'action des rames, qu'il reçut d'Euler au moment où il achevait de traduire ce qui était publié. Cet ouvrage est enrichi d'un grand nombre d'additions et de perfectionnements dus au traducteur. Il fit construire lui-même, d'après les principes exposés dans cet ouvrage, deux frégates, *la Nonpareille* (the Nonsuch) et *la Surprise*, de 36 et de 32 canons, qui furent regardées comme les plus rapides voiliers de tous les vaisseaux construits jusqu'alors. Sa santé étant gravement altérée, il revint en Angleterre dans l'espérance de la rétablir; mais il put à peine revoir sa patrie, et mourut à Douvres le 17 septembre 1780. Le colonel Watson fut, dit-on, aussi profond politique qu'habile ingénieur; il était judicieux dans ses plans, froid et intrépide dans l'action; il était de plus humain et généreux. Ses ouvrages au fort Guillaume, que ses compatriotes regardent comme le Gibraltar de l'Inde, sont un monument de ses talents supérieurs. Les Anglais placent cet ingénieur au-dessus de Vauban. Parmi les manuscrits incomplets que lui avait laissés Simpson, se trouvait un *Traité sur la construction des ponts*. Nous ignorons s'il a été rendu public. La traduction d'Euler a été réimprimée en 1790, in-8°, précédée d'une notice sur le colonel Watson. Son portrait se voit en tête de l'*European Magazine*, décembre 1787. Z.

WATSON (Richard), évêque de Landaff en Irlande, savant chimiste, naquit en 1737 à Heversham en Westmoreland, à cinq milles de Kendal, ville où son père, ministre anglican, dirigeait l'école gratuite. Richard sortit de cette école, déjà passablement instruit, pour entrer au collége de la Trinité, à Cambridge, où il fit de fortes études classiques, et participa lui-même à l'enseignement. Il fut agrégé à ce collége en 1760, prit le degré de maître-ès-arts en 1762, et fut fait en même temps *modérateur*. Nommé, en 1764, professeur de chimie, bien que cette science eût été jusqu'alors étrangère à ses études, il s'y livra dès ce moment avec une ardeur qui fit craindre pour sa santé. Plusieurs dissertations insérées dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, qui l'admit dans son sein en 1769, furent le fruit de ses premiers travaux en ce genre. Bientôt ses leçons attirèrent une grande affluence d'auditeurs. Ayant été créé docteur en théologie en 1771, et promu à la chaire de cette faculté, à laquelle fut annexé le rectorat de Somersham en Huntingdonshire, ses scrupules, éveillés par les observations de quelques personnes austères, lui inspirèrent le dessein d'abandonner un genre d'occupation qui pouvait détourner son attention d'une vocation plus grave. Ses recherches chimiques furent interrompues pendant plusieurs années; mais il y revint, entraîné par une sorte de passion, et rassuré d'ailleurs par d'illustres exemples. Quelques sermons le firent connaître avantageusement dans la chaire sacrée, un entre autres en faveur des principes de la révolution de 1688. Il obtint successivement une prébende dans l'église d'Ély; l'archidiaconat de ce diocèse en 1774, et le rectorat de Northwold, en Norfolk, en

1780. Les principes exprimés par le célèbre Gibbon, dans deux chapitres de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, éveillèrent le zèle du docteur Watson; il se signala par une *Apologie du christianisme, en une suite de lettres adressées à Edward Gibbon*. Cet écrit, remarquable non-seulement par une saine instruction et la force de la dialectique, mais aussi par la modération de l'écrivain, fut publié en 1776, in-12, et réimprimé plusieurs fois. Gibbon n'y fit point de réponse publique; quelques lettres seulement furent écrites entre les deux antagonistes, qui semblèrent alors ne lutter que de politesse. Celle de l'apologiste du christianisme parut poussée un peu loin. Leurs lettres ont été imprimées dans les Mémoires de Gibbon, publiés par lord Sheffield. En 1781, Watson mit au jour un volume d'*Essais chimiques*, qui reçut du public un accueil très-encourageant. Ils sont écrits avec simplicité et clarté. Lorsque l'auteur avance une opinion nouvelle, c'est toujours avec défiance de son propre jugement, et avec ménagement pour l'opinion d'autrui. Ce volume fut suivi de quatre autres, à différentes époques. Le duc de Rutland, dont Watson avait été précepteur, lui procura, en 1782, la riche cure de Knaptoft en Leicestershire; et peu de mois après la protection du même seigneur le fit élever à l'évêché de Landaff. Les revenus de ce siége étant très-médiocres, il lui fut permis de conserver en même temps ses autres bénéfices, ainsi que sa chaire de théologie. Son mérite éminent l'eût conduit sans doute à un plus haut rang sur le banc épiscopal, si le caractère de ses opinions politiques, énoncées quelquefois avec une franchise qui parut indiscrète, à l'époque de la guerre avec les colonies d'Amérique, et pendant la révolution française, n'avait pas arrêté son avancement. C'est avec une grande injustice néanmoins que quelques écrivains l'ont représenté comme un ennemi de la constitution de son pays. Plus d'une fois au contraire il en a parlé dans les termes de l'admiration. Il combattit les doctrines de l'égalité absolue et d'une égale distribution des terres; en 1785, il fit paraître *sur la sagesse et la bonté de Dieu qui fait le riche et le pauvre* un sermon, qui fut réimprimé en 1793. En 1786, son revenu reçut un accroissement considérable par la mort de M. Luther, d'Ongar en Essex, qui, ayant été un de ses élèves à Cambridge, lui témoigna le vif sentiment qu'il avait de son mérite, par un legs de vingt-quatre mille livres. En 1796, Watson rentra dans l'arène de la controverse, pour prémunir la masse du peuple contre l'effet des doctrines impies de Thomas Paine. Ce démagogue prétendait, dans son *Age de la raison*, qu'il allait « dissiper les nuages dont, selon lui, le christianisme avait enveloppé le monde durant tant de siècles. » Le prélat déploya la flexibilité de son talent, en se mettant, par une adroite imitation du style populaire de son antagoniste, à la portée des intelligences incultes que des sophismes pouvaient égarer. Cet ouvrage estimable, intitulé *Apologie de la Bible, en une suite de lettres adressées à Thomas Paine*, in-12, contribua beaucoup à ouvrir les yeux de la multitude sur l'abîme où on la conduisait. Dès le commencement de la discussion relative à la traite des noirs, l'évêque de Landaff se prononça vivement pour

l'abolition de cet odieux trafic. Dans les premières années de la lutte que son pays soutint contre la France, il recommanda en général l'adoption de mesures pacifiques; mais les événements subséquents le convainquirent de la nécessité de poursuivre la guerre avec constance. Son *Adresse au peuple de la Grande-Bretagne*, 1798, in-8°., respire cette conviction; plusieurs réponses y furent faites par ceux qui désapprouvaient les hostilités. Parmi ces réponses, celle de Gilbert Wakefield (*V.* ce nom) se fit remarquer par sa violence. Des *Traités divers sur des sujets de religion, de politique et d'agriculture*, 1815, 2 vol. in-8°., sont les derniers ouvrages qu'il mit au jour. Quelques moments de loisir furent employés par lui à rédiger des *mémoires sur son temps*, qui ne parurent qu'après sa mort et qui n'ont pas rempli l'attente que la réputation de leur auteur avait fait naître. Il mourut le 15 juillet 1816. L'opinion publique n'a pas varié sur le savoir et les talents du docteur Watson. On lui a reconnu un esprit supérieur; ce fut un professeur et un écrivain distingué, un orateur éloquent dans la chaire sacrée comme dans la haute chambre du parlement. Il protégea le mérite de tous ses moyens. Son inclination pour accorder aux opinions religieuses une tolérance illimitée a été l'objet d'une grande diversité de jugements de la part des différents partis politiques. Sa voix se fit entendre en faveur de l'émancipation des catholiques. Fixé dans une belle retraite, à Calgarth-Park, sur les lacs de Westmoreland, il y fit de vastes plantations d'arbres qui lui valurent, en 1789, un prix de la société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce. Voici la liste de ses principales productions: I. *Institutiones metallurgicæ*, 1768, in-8°., destiné à servir de texte à une partie de ses leçons de chimie. II. *Essai sur des sujets de chimie et leurs divisions générales*, 1771, in-8°. III. *Apologie du christianisme*, 1776, 1794, in-12, etc. IV. *Essais chimiques*, 5 vol. in-12, 1761-1787. En publiant le dernier volume, l'auteur annonça que, pour n'être plus tenté de retourner à cet objet d'étude favori, il avait brûlé ceux de ses manuscrits qui pouvaient s'y rattacher. Ces essais traitent, entre autres sujets, des bitumes et des charbons de bois; de la quantité d'eau qui s'évapore de la surface de la terre dans les temps chauds; de l'eau dissoute dans l'air; du froid produit durant l'évaporation de l'eau et la dissolution des sels; de l'eau à l'état solide, etc. Le cinquième volume reproduit plusieurs mémoires insérés d'abord dans les *Transactions philosophiques*; entre autres, des *Expériences et Observations sur divers phénomènes qui accompagnent la dissolution des sels; Expériences et Observations chimiques sur la mine de plomb*, etc. Ce recueil a eu plusieurs éditions: il est considéré comme un précieux manuel pour ceux qui s'adonnent à cette branche de la science. V. *Collection de traités théologiques, choisis de divers auteurs, pour l'usage des plus jeunes étudiants de l'université*, 1785, 6 vol. in-8°. Le choix en est bien fait; mais quelques compatriotes de l'éditeur lui ont reproché de ne l'avoir pas borné aux ouvrages des Anglicans. VI. *Sermons sur des événements publics*, et *Traités sur des sujets religieux*, 1788, in-8°. VII. *Apologie de la Bible*,

1796, in-12; 1797, 2e. édit., suivies de deux autres au moins. VIII. Plusieurs Sermons et Mandements, parmi lesquels nous citerons celui qui fut prêché, le 8 avril 1803, dans la chapelle de l'hôpital de Londres. Ce sermon a été considéré comme un puissant antidote au mal produit parmi la masse du peuple par les écrits de Thomas Paine. L'auteur, mettant l'impie Thomas Paine en contraste avec le pieux Newton, ajoute : « Je crois pouvoir dire sans témérité qu'un millier d'hommes pareils ne sont, sous le rapport de l'esprit, que comme la poussière de la balance, lorsqu'on les pèse contre un Newton. » IX. *Réflexions sur l'invasion dont on nous menace*, 1803, in-8°. X. Deux *Apologies*, *l'une pour le christianisme contre Gibbon*, *l'autre pour la Bible contre Paine*, et deux *Sermons* et un *Mandement*, *pour la défense de la religion révélée*, 1806; *Seconde défense de la religion révélée*, en deux sermons prêchés, en 1807, dans la chapelle royale de Saint-James. XI. *Communication au conseil d'agriculture sur les plantations et les jachères*, 1808. XII. *Anecdotes de la vie de Rich. Watson*, 1817, in-4°. On avait espéré trouver dans ces mémoires plus de lumière sur les événements contemporains, plus de faits relatifs aux personnages célèbres avec lesquels l'auteur avait eu des liaisons. On y lit une lettre que lui écrivit, le 28 juillet 1804, le duc d'Orléans, à l'occasion de l'Oraison funèbre du duc d'Enghien, prononcée à Londres (sans doute par l'évêque de Landaff). Cette Lettre honore l'ame du prince qui l'a écrite. Plusieurs Mémoires de Watson se trouvent dans les *Transactions* de la société littéraire de Manchester, dont il fut un des premiers membres. Il fut aussi de la société américaine des arts et des sciences, de la société d'histoire de Massachusetts; conservateur du musée de Hunter, et l'un des vice-présidents de la société instituée pour la suppression du vice. La baronne de Wasse a traduit en français : *Essai sur l'oxigène*, ou les *Progrès de la chimie*, par Rich. Watson; mais cette traduction est restée manuscrite. Ce qu'il a écrit sur l'étamage des glaces a été traduit dans le quatrième volume du *Censeur universel anglais* de Labaume, 1787. L.

WATT (James), célèbre ingénieur et mécanicien, naquit en 1736 à Greenock en Écosse, où son père faisait le commerce et exerçait des fonctions de magistrature. Son grand-père et son oncle s'étaient distingués comme mathématiciens et ingénieurs. James Watt fit ses études dans sa ville natale, et manifesta de bonne heure son goût pour les recherches scientifiques. A l'âge de dix-huit ans il fut envoyé à Londres, et mis en apprentissage chez un habile fabricant d'instruments de mathématiques; mais bientôt la faiblesse de sa santé le força de retourner dans sa famille, et il ne reçut jamais d'autre instruction dans la profession qu'il devait embrasser. En 1757, il alla se loger au collége de l'université de Glasgow; fut nommé fabricant d'instruments de mathématiques de cet établissement, et y demeura plusieurs années. A l'époque de son mariage avec Miss Miller, sa cousine, en 1764, il quitta l'université, et s'établit dans la même ville, comme ingénieur. Appelé à donner son avis sur des travaux relatifs aux canaux et aux ports, il fit adopter et exécuter plusieurs de ses plans, notamment celui de l'important canal ca-

lédonien qui, traversant l'Écosse de l'est à l'ouest, épargne beaucoup de temps et de danger aux navires qui veulent passer de l'une à l'autre côte. Il projeta encore la jonction du Forth et de la Clyde, à laquelle on a travaillé dans ces derniers temps. Cependant une circonstance fortuite donna bientôt une nouvelle direction à ses études, et le fit entrer dans une carrière à peine frayée. On porta à Watt un modèle de la machine à vapeur, en le priant de le mettre en ordre pour l'instruction de la jeunesse au collége de Glasgow. Depuis un siècle on se servait de la vapeur comme force motrice, pour élever l'eau; on sait qu'il est fait mention de ce puissant agent dans la *Centurie d'inventions*, publiée par le marquis de Worcester, et que l'ingénieur anglais Morland, dans un ouvrage adressé à Louis XIV, et conservé à la bibliothèque du Roi, à Paris, parle de l'emploi de la vapeur dans les machines (*V.* Morland, XXX, 187). Papin aussi avait indiqué le principe d'après lequel la vapeur sert de moteur aux machines; mais ce fut le capitaine anglais Savary qui le premier en construisit une, mue par la vapeur, pour élever l'eau. Cet ingénieur prit un brevet, et établit sa machine dans les mines de Cornouailles, où elle servit à faire sortir les eaux surabondantes. Dès-lors plusieurs hommes ingénieux avaient cherché le moyen de perfectionner cette première invention. Un quincaillier, Newcommen, et un vitrier, Crawley, firent à Darmouth en Devonshire une machine, dans laquelle la vapeur, au lieu de produire une simple force de pression, sert à produire un vide dans le cylindre renfermant le piston, que le poids de l'atmosphère force de descendre. On introduisait par-dessous ce piston la vapeur de l'eau bouillante; un contrepoids faisait monter ensuite le même piston jusqu'au haut du cylindre ou tuyau; on fermait la communication entre le cylindre et la chaudière qui donnait la vapeur; on condensait celle-ci, en injectant un peu d'eau froide dans le cylindre, et le piston retombait; puis on le faisait soulever de nouveau en ouvrant la soupape de la vapeur. Dans cette machine il s'agissait donc d'introduire alternativement la vapeur et l'eau froide, par le moyen de robinets différents qu'un ouvrier intelligent fermait et ouvrait tour-à-tour (*Voy.* Newcommen, XXXI, 121). Quoique ce ne fût pas une machine très-commode, elle valait infiniment mieux que ce que l'on avait eu jusque-là. Savary s'associa avec Crawley: Newcommen construisit probablement la nouvelle machine pour les deux associés, et elle servit depuis dans les mines et ailleurs. En 1718, Beighton inventa le moyen de faire ouvrir et fermer les robinets par la machine même. C'était une économie de main-d'œuvre; mais les frais de combustible étaient toujours considérables; on perdait du calorique par les jets d'eau froide qu'on introduisait dans les tuyaux de fer, et il fallait beaucoup de feu pour les réchauffer à chaque instant. Personne n'avait trouvé le moyen d'obvier à ce grand inconvénient, et depuis 1718 jusqu'en 1764, la machine à vapeur n'avait subi aucune modification importante. Ce fut à cette époque que le modèle de celle de Newcommen (car elle avait conservé le nom de cet homme ingénieux) déposé à l'université de Glasgow, fut confié à Watt, pour qu'il le mît en état de servir aux démonstra-

tions de physique. En s'occupant du principe de cette machine, Watt fut frappé du défaut ou de l'inconvénient essentiel : il remarqua que les deux tiers de la vapeur se consumaient par leur contact avec l'eau froide : c'était une perte des deux tiers du combustible. Il essaya d'abord de substituer au tuyau de fer un tuyau de bois, attendu que le bois est un conducteur moins puissant du chaud et du froid ; mais d'un autre côté le bois résistait moins aux altérations subites de la température. Il eut alors l'idée lumineuse de faire entrer et sortir tour-à-tour la vapeur dans le tuyau de métal, sans refroidir les parois du tube. Il inventa donc un *condenseur*. Ce vase vide d'air qui communique avec le tuyau, étant ouvert au moment où le tuyau est rempli de vapeur, attire celle-ci ; et lorsque ce vase reçoit au même moment un jet d'eau froide, la vapeur qui est venue le remplir, s'y condense en eau ; ce qui reste de vapeur dans le tuyau est attiré à cause du vide formé par la condensation, et c'est ainsi que le tube se vide complètement, et laisse du jeu au piston. Pour faire sortir ensuite l'eau du condenseur, Watt y appliqua une petite pompe à air que le mécanisme de la machine met en mouvement, lorsque cela est nécessaire. Outre le *condenseur*, il inventa une seconde modification à la machine à vapeur de Newcommen. Celui-ci se servait de la pression de l'air atmosphérique, pour faire descendre le piston, et pour conserver à l'air son élasticité ; il était obligé de tenir les tuyaux froids, afin de contre-balancer la chaleur produite par la vapeur. Il fallait beaucoup de combustible pour chauffer d'un côté ce que l'on refroidissait de l'autre. Watt chercha à se passer de l'air atmosphérique pour le jeu des pistons, et à les mettre en mouvement par la force seule de la vapeur. Il appliqua donc la vapeur alternativement à l'un et à l'autre bout du piston qu'il enferma dans une boîte à cuir gras, et il la fit agir ainsi tour-à-tour dans les deux sens opposés. Il enveloppa les tuyaux de métal dans des tuyaux de bois, afin de mieux conserver la chaleur et de perdre moins de vapeur. Il calcula exactement la quantité de combustible qu'il fallait employer pour produire une certaine quantité de vapeur, et le volume d'eau froide nécessaire pour la condenser. Par ce moyen, il put donner une précision en quelque sorte mathématique aux opérations de son appareil. Ayant ainsi empreint d'un caractère tout nouveau une invention qui languissait depuis un demi-siècle sans résultats, Watt a donc réellement le premier utilisé cette belle découverte. Mais la grande difficulté est toujours de décider les hommes à courir les chances d'une expérience nouvelle, surtout en mécanique, où une erreur de calcul peut précipiter l'entrepreneur dans des dépenses ruineuses. Watt était peu communicatif, peu répandu dans le monde. D'un caractère timide, il ne montrait pas tout ce qu'il valait, et il ne prenait aucune peine pour se faire valoir. Cependant il fit la connaissance d'un homme instruit, le docteur Roebuck, qui jouissait de quelque fortune ; et ce fut à cet homme qu'il s'adressa pour exécuter son appareil. Roebuck consentit à une association, et Watt se mit au travail avec les fonds de son ami ; mais les moyens de celui-ci furent épuisés avant que l'ingénieur eût fini. La machine

allait en rester là, lorsqu'un des premiers manufacturiers de Birmingham, Mathieu Boulton, entendit parler des essais de Watt, et en apprécia tout le mérite. Si la machine à vapeur est aujourd'hui répandue dans toutes les contrées, et si elle y rend des services si variés et si importants, il faut en rendre grâces au hasard, qui procura au modeste ingénieur la connaissance et l'association de Boulton, homme riche, éclairé, entreprenant et fort accrédité. Il indemnisa Roebuck de ses avances, attira l'inventeur à Birmingham, et là il établit avec lui une compagnie pour l'exploitation de son plan d'appareil. Les deux associés, ayant pris un brevet, construisirent une machine à Soho, auprès de Birmingham. Ils la firent voir à tous ceux qui s'intéressaient aux travaux des mines; et en présence d'hommes experts, ils constatèrent par des expériences l'économie du nouvel appareil. Ils allèrent jusqu'à proposer de construire dans plusieurs mines des machines sur le nouveau plan, et de n'être payés que dans le cas où le succès répondrait à l'attente des propriétaires. Peu-à-peu les avantages de leur machine furent compris. Ils s'engagèrent à en construire de nouvelles, à condition d'avoir un tiers de ce qu'on épargnerait de combustible, comparativement aux machines anciennes. Dans les mines de Chacewater, où il fallait une impulsion très-forte, ce tiers se monta bientôt à huit cents livres sterling par an, ce qui laissait encore un bénéfice du double aux mineurs. Dans la Cornouaille surtout, où le combustible est cher, on s'empressa de profiter de cet avantage; et les deux associés ne tardèrent pas à faire de grands bénéfices. Watt avait inventé un procédé ingénieux d'évaluer la somme qui revenait au propriétaire et au constructeur. Après avoir calculé avec la plus grande précision la quantité de combustible nécessaire pour produire un certain nombre de mouvements des pistons, tant par les machines anciennes que par les nouvelles, il avait compté le nombre de leurs montées et descentes pour savoir au juste les frais qu'ils avaient occasionnés; et fixer la différence entre ces frais et ceux qu'aurait entraînés le même nombre de mouvements dans une machine ancienne. Et pour qu'on ne pût se tromper sur le nombre des montées et descentes, il avait attaché aux tuyaux un régulateur enfermé dans une boîte de fer, à double clef, dont l'une restait entre les mains du propriétaire, et l'autre entre celles de la compagnie. Le commis voyageur que Boulton et Watt envoyaient en tournée chez les divers entrepreneurs ouvrait la boîte; et l'on comptait, d'après le chiffre indiqué, la quantité de combustible employé. Soho, où avait été construite la première machine de Watt, devint un établissement d'instruction pour les ingénieurs et les mécaniciens. Les Anglais regardaient cet endroit comme une espèce d'école des ponts-et-chaussées. Les étrangers vinrent aussi pour participer aux avantages de l'invention. Dès l'an 1779, l'aîné des frères Périer s'y rendit de Paris, se procura une machine nouvelle, et en fit jouir sa patrie, en l'imitant dans son établissement de Chaillot. On a prétendu que M. de Prony lui avait attribué l'honneur de l'invention de Watt; quoique cette assertion ait déjà été réfutée par le physicien anglais Farey, nous devons ajouter, pour la vérité de l'histoire, un démenti en-

core plus positif donné par notre collaborateur lui-même (1). Il est vrai que, en Angleterre même, on contesta de toutes parts à Watt la gloire de l'invention. Obligé de se défendre contre des envieux qui allaient fouiller dans la poussière des bibliothèques quelques moyens de lui disputer la priorité, il ne triompha en justice que plus de vingt ans après sa découverte. Ce fut en 1799 que la cour du banc du roi le déclara véritable inventeur. Aujourd'hui tous les Anglais sont d'accord pour le reconnaître comme un des plus grands bienfaiteurs de leur patrie, et les étrangers, qui ne pouvaient opposer à son invention que quelques essais antérieurs, sans beaucoup de résultats, sont obligés de rendre justice à son génie. Si quelque autre penseur a aperçu le même objet avant lui, il faut convenir que cette grande découverte n'a réellement influé sur le bien-être de la société, que depuis que Boulton et Watt en ont démontré, d'une manière pratique, les avantages évidents. Il est bien vrai que celui-ci n'a fait que perfectionner la machine à vapeur; mais ce perfectionnement vaut plus que la découverte. Jusqu'en 1800, cette machine ne servit cependant qu'à élever l'eau; à cette époque on essaya de l'appliquer au mécanisme des moulins; mais on n'y trouva pas d'abord les mêmes avantages, parce que les moteurs ordinaires des moulins, le vent et l'eau, ne coûtent rien, et que l'agent qu'on voulait y substituer était plus dispendieux. Watt avait porté son esprit sur la même application de la vapeur: il pensait qu'on pourrait faire mouvoir les moulins d'après le simple principe qui fait tourner un rouet à filer, c'est-à-dire par une manivelle qu'un moteur fait tourner à moitié, tandis que le reste du tour est fait par l'impulsion donnée à la roue. Il employa une double machine pour faire mouvoir deux manivelles; et il mit un contre-poids à chaque manivelle, pour achever le mouvement de rotation. Dans la suite il s'aperçut que le contre-poids était inutile, et pouvait être remplacé par un simple volant. Comme la construction de son

(1) Voici comment je me suis exprimé dès l'année 1790, dans le 1er. volume de mon *Architecture hydraulique* (pag. 568 et suiv.), après avoir parlé des inventions de Savary, de Newcommen, etc. « Un anglais appelé M. Watt, a *imaginé*, vers » l'an 1770, la machine dont la fig. 194, no. 1, re» présente le profil.... Cette machine a été *appor*» *tée* d'Angleterre en France, par MM. Périer, » qui l'ont fait exécuter à Chaillot. » Il s'agit ici de la première invention de Watt, celle qui concerne les machines dites à *simple effet*; je parle ensuite de l'invention ultérieure des machines dites *à double effet*, et je dis: « M. le chevalier de » Bettancourt, étant allé à Londres, eut occasion » de visiter les machines à feu (à double effet) » de MM. Watt et Boulton; il vit le jeu extérieur » de ces machines, mais on lui en cacha le méca» nisme intérieur.... M. le chevalier de Bettan» court conclut de ses observations (sur le jeu ex» térieur) que le piston du cylindre devait être » poussé avec le même effort, soit dans sa des» cente, soit dans sa montée, et ce résultat lui fit » découvrir le double effet qui constitue essen» tiellement *la nouvelle perfection ajoutée aux ma*» *chines à feu, par MM. Watt et Boulton.* M. le » chevalier de Bettancourt, de retour à Paris, » fit exécuter un modèle de machine à feu à double » effet, sur l'échelle d'un pouce pour pied.... » MM. Périer, excellents juges en cette matière, » se sont déterminés à faire construire une machi» ne à feu, à double effet, *et conforme au modèle* » *de M. le chevalier de Bettancourt.* » (Cette machine à feu a été construite à l'île des Cignes). Le second volume de mon *Architecture hydraulique*, contient les descriptions des inventions dont je donne l'histoire dans le 1er. volume; mais on n'y trouve pas un seul mot duquel on puisse conclure que je regarde Périer comme *inventeur*; je ne parle de lui que comme d'un imitateur, soit de la première machine de Watt, soit du modèle de Bettancourt. Ainsi, en définitive, loin d'avoir voulu ravir à Watt la gloire de ses découvertes, je suis, au contraire, le premier qui l'ait proclamée (du moins sur le continent) dans un ouvrage sur les machines à vapeur, qui fut très-répandu comme étant le plus complet de son genre, à l'époque où il parut. Depuis ce temps, des relations suivies, d'estime et d'amitié, ont existé entre M. Watt et moi; j'ai eu plusieurs fois le plaisir de le recevoir soit à la ville, soit à la campagne, pendant le séjour qu'il a fait à Paris. Je conserve de lui une correspondance très-affectueuse, où il me donne des détails circonstanciés sur ses expériences, ses travaux; enfin, les sentiments dont il m'honorait n'ont été rappelés après sa mort, dans la lettre par laquelle M. son fils me fit part de ce douloureux événement. P—NY.

modèle éprouva des retards, il apprit dans l'intervalle qu'un fabricant de Birmingham, nommé Rickards, construisait un moulin à farine, qui devait être mû par la vapeur, et dont le mécanisme, disait-on, était celui de l'ancienne machine à vapeur, et non de celle qu'avait perfectionnée Watt. Ce dernier, curieux de connaître cette invention, parvint à se procurer le plan du moulin, et trouva que c'était tout simplement celui qu'il avait inventé lui-même, et qui avait été vendu en secret à Rickards par un ouvrier infidèle. Cependant ce fabricant avait obtenu un brevet d'invention, et il était trop tard pour réclamer. Ce contre-temps frustra Watt des fruits légitimes de son invention. Ne pouvant exécuter désormais son propre plan, sans s'exposer à être taxé de plagiat, il chercha un autre moyen de faire tourner les moulins par la vapeur, et c'est ce qui donna lieu à une nouvelle invention de sa part qui a été appelée *sun and planet motion*, c'est-à-dire mouvement du soleil et des planètes, qui est plus compliquée que son premier plan, et qu'il est difficile de décrire sans l'emploi des figures. Quant au plan primitif, imité du mécanisme du rouet, il a reçu, depuis, nombre d'applications, et c'est celui qui constitue le principe d'une quantité d'appareils à vapeur, employés dans les arts. Des inventions moins importantes occupaient dans le même temps l'esprit de Watt. Ce fut lui qui inventa, en 1779, la machine à copier des lettres, par le moyen de deux cylindres entre lesquels on fait passer une feuille de papier mouillé appliquée sur une feuille écrite : cette machine, dont l'utilité était évidente, eut un prompt succès. Il établit aussi le premier en Angleterre le blanchiment par l'acide muriatique que Berthollet venait d'inventer en France. Jusqu'en 1800, il fut sans cesse occupé des travaux de ses grands établissements. Sentant alors le besoin de repos, il se retira de l'association, et se fit remplacer par son fils qui depuis a continué les entreprises avec le fils de Boulton. Watt avait perdu sa première femme à Glasgow. S'étant établi à Birmingham, il y épousa la fille de Mac-Gregor, et mena une vie heureuse au sein de sa famille. Dans le temps de ses grandes études, il avait été tourmenté par de violents maux de tête, qui cessèrent lorsqu'il eut plus de repos. Sa vieillesse fut celle d'un homme qui a la conscience d'avoir fait de grandes choses et qui recueille les fruits de ses travaux. Il jouissait de la considération générale : les sociétés royales d'Édinbourg et de Londres l'avaient admis au nombre de leurs membres ; l'Institut de France lui avait donné le titre de membre étranger. En 1817, il fit un dernier voyage en Écosse, son pays natal. Deux ans après, sa santé s'affaiblit, et il mourut le 25 août 1819, dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham, à l'âge de 84 ans. Parmi les notices qui ont paru sur sa vie et sur ses inventions, on distingue celles du professeur Playfair (*Monthly Magazine*, 1819), et de Jeffrey (*Edinburgh Review*). C'était, sous tous les rapports, un homme étonnant. Doué d'une sagacité extraordinaire, d'une mémoire prodigieuse et d'un esprit d'ordre inconcevable, il avait lu autant que les hommes les plus instruits de son temps ; aussi savait-il beaucoup, et personne ne pouvait rendre compte de ce qu'il avait appris avec plus de concision et de netteté. Ne bornant pas ses études aux objets habituels de

HIST DE FRANCE.

WATTEAU.

Mr. Soyer sc.

ses travaux, il était très-versé dans la chimie, la physique, et, ce qui est plus surprenant, dans les antiquités, la médecine, l'architecture, la jurisprudence et la musique. Les langues modernes lui étaient familières, et il était au courant de la littérature des divers peuples d'Europe. On l'a entendu pendant des heures entières exposer des systèmes de métaphysiciens allemands, ou discuter le mérite de la poésie de cette nation. Sa tête était une véritable encyclopédie; quelque matière que l'on touchât, on était sûr qu'il y répandrait des lumières, et qu'il instruirait ceux qui l'écoutaient. On pourrait s'étonner que le gouvernement anglais ne lui ait conféré aucun honneur, si l'on ne savait pas qu'en Angleterre la nation décerne les honneurs bien plus que son gouvernement. En 1824, au milieu de la prospérité, toujours croissante, due aux effets prodigieux des machines à vapeur, on a fait par souscription les frais d'une statue qui devait lui être élevée à Birmingham, ville remplie de manufactures mues par ses machines. Dans une réunion solennelle, où cette délibération fut prise, un ministre, lord Liverpool, présida, et le roi souscrivit pour cinq cents livres sterling; sir Humphrey Davy, MM. Huskisson, Brougham, Mackintosh et d'autres orateurs, furent les organes de la reconnaissance nationale. Mais ce qui fera durer bien davantage le souvenir des services de Watt, ce sont les richesses créées dans tous les pays où ses inventions ont été mises en pratique. D—c.

WATT (DE). *Voy.* VADIANUS.

WATTEAU (ANTOINE), peintre, naquit à Valenciennes en 1684. Son père, maître couvreur, favorisa le penchant naturel de son fils pour le dessin. En 1702, le jeune Watteau vint à Paris, où les directeurs de l'Opéra l'avaient mandé pour le faire travailler aux décorations. Congédié au bout de quelques mois, et poursuivi par le besoin, il fut réduit comme Lantara à faire des dessins et des tableaux, qu'il vendait vingt francs, quinze francs, quelquefois même six francs. Gillot devina son talent, le logea dans sa maison, et l'engagea à concourir pour le prix de l'académie, que le jeune Watteau remporta, à l'unanimité des suffrages. Bientôt il quitta Paris, et retourna à Valenciennes, pour faire de nouvelles études; et il en revint, après avoir achevé deux tableaux qu'il exposa dans une des salles du Louvre. Lafosse, directeur de l'académie de peinture, les ayant vus, voulut connaître l'auteur. On lui présenta le jeune Watteau, qui lui dit qu'il désirait vivement aller à Rome pour se perfectionner. « Vous » perfectionner, mon ami, répondit Lafosse, mais vous en savez » plus que nous tous, et vous feriez » grand honneur à notre académie; » présentez-vous, et vous serez reçu. » Il se présenta en effet, tous les concurrents se retirèrent, et il fut nommé académicien à une grande majorité. En 1720, il fit un voyage en Angleterre. L'air du pays ne convenait pas à un tempérament aussi délicat que le sien; il y fut presque toujours malade; après y avoir fait quelques tableaux, il revint à Paris, dans un état de langueur, qui lui laissait à peine quelques intervalles pour travailler. On lui conseilla l'air de la campagne, il se retira à Nogent près Paris, et y mourut en 1721, à l'âge de trente-sept ans. Il légua ses tableaux et tous ses dessins à quatre

de ses meilleurs amis qui payèrent ses dettes, et lui firent élever un monument funèbre. Les Œuvres de Watteau sont réunies en trois volumes qui contiennent cinq cent soixante-trois planches; le premier volume comprend cent trente sujets historiés; les deux autres, qui sont des études, renferment trois cent cinquante sujets de fantaisie, dont plusieurs sont gravés par Boucher. Les autres sujets historiés ont été exécutés par Audran, Thomassin, Desplaces, Tardieu, Cochin et autres artistes célèbres. La Motte-Houdard a fait les vers suivants sur Watteau :

Parée à la française, un jour dame Nature
Eut le desir coquet de voir sa portraiture :
Que fit la bonne mère? elle enfanta Watteau.
Pour elle ce cher fils, plein de reconnaissance,
Non content de tracer partout sa ressemblance,
Fit tant, et fit si bien, qu'il la peignit en beau.

Voltaire, qui parle avec éloge de Watteau dans plusieurs endroits de ses écrits, dit qu'il a été dans le gracieux ce que Teniers fut dans le grotesque. Son caractère inconstant, sombre et mélancolique, contrastait singulièrement avec le genre de ses compositions qui n'offrent que des scènes champêtres riantes et bouffonnes. De ce nombre est surtout le tableau dans lequel on voit plusieurs médecins, apothicaires et leurs suivants marchant deux à deux dans un cimetière. Les figures de Watteau se distinguent par la naïveté, la grâce et l'expression. Son coloris est vrai, son dessin correct et facile. L'architecture et les costumes y indiquent plutôt le mauvais goût de l'époque que le sien. Quand il avait à représenter un personnage jovial, il lui donnait toujours les mêmes traits, ceux du curé de Nogent qu'il voyait souvent. Lorsque ce curé vint lui administrer les sacrements, Watteau, tout en s'accusant de cette liberté, repoussa le crucifix en disant : « Comment un artiste a-t-il pu représenter aussi mal les traits d'un Dieu? » D—C—T.

WATTEWILLE (Alexandre-Louis de), né à Berne en 1714, y mourut en 1789. Depuis 1745, il occupa successivement différents emplois dans le gouvernement de sa patrie, et se fit aussi connaître avantageusement par des travaux historiques, dont une petite partie seulement a été imprimée. Son *Histoire de la confédération helvétique* parut en 2 vol. in-8°., Berne, 1754; elle fut réimprimée en 1757, et augmentée encore en 1768 (Yverdon, 2 vol. in-8°.). Elle va jusqu'à l'année 1603, et contient les résultats de recherches fort exactes. Watteville a donné, en outre, des discours patriotiques, ainsi que des morceaux insérés dans des journaux de la Suisse. Son *Histoire* de la ville et celle du canton de Berne sont restées manuscrites; on en parle avec éloge. U—I.

WATTEVILLE. *Voy.* Vatteville.

WATTIÉ. *Voy.* Ziesenis.

WATTS (Isaac), théologien anglais, non-conformiste, distingué par sa piété et par ses talents, naquit à Southampton, en 1674, d'un maître de pension que ses opinions religieuses exposèrent à la persécution sous le règne de Charles II. On rapporte que, pendant que le père était incarcéré, on voyait sa femme assise sur une pierre près la porte de la prison, et nourrissant de son lait le petit Isaac. Cet enfant annonça de bonne heure le desir de s'instruire; dès l'âge de quatre ans il commença à apprendre le latin; il joignit ensuite à l'étude de cette langue celle du grec et de l'hébreu. Étant entré, en 1690,

HIST: D'ANGLETRRE.

WATTS.

Bartolozzi del.t Landon direx.t

dans une école ou académie de sa secte, il y eut pour condisciples plusieurs jeunes gens qui depuis se sont fait un nom, entre autres le poète Hughes, qu'il essaya vainement d'enlever à la carrière dramatique. Les objets de ses occupations littéraires étaient très-variés, et il se délassait des plus graves en cultivant la poésie latine et anglaise; car, ainsi qu'il l'a dit lui-même, il fit des vers depuis sa quinzième jusqu'à sa cinquantième année. Les marges des livres qu'il avait lus, ainsi que des feuilles intercalées, étaient couvertes de ses observations, de ses extraits, de ses jugements. Il avait environ vingt ans quand il alla à Stoke-Newington, près de Londres, faire l'éducation d'un enfant de famille, et il y resta jusqu'à l'époque de son ordination, en 1698. Il fut alors adjoint au ministre d'une congrégation de sa secte, et quelques années après, désigné pour remplacer ce pasteur; mais une maladie l'affaiblit au point de le condamner pour long-temps à l'inaction. Ce fut dans cette position, si fâcheuse pour un prêtre brûlant de zèle, qu'un homme très-riche, sir Thomas Abney, de Newington, alderman de Londres, lui offrit, dans sa maison de campagne, tous les soins que réclamait sa maladie, avec toutes les consolations de l'amitié. Isaac Watts ne quitta plus cet asile, même après la mort de ce généreux ami; il demeura trente-six ans au sein de cette famille, et y mourut le 25 nov. 1748, dans la soixante-quinzième année de son âge. Peu d'hommes ont laissé une réputation aussi pure, ou des monuments d'une piété si active. Il a travaillé pour l'instruction des différents âges, depuis ceux qui bégaient leurs premières leçons, jusqu'aux lecteurs éclairés de Malebranche et de Locke. Il a étudié la nature corporelle et spirituelle; enseigné l'art du raisonnement et la science des astres. Il eût vraisemblablement atteint au premier rang dans un genre de littérature, s'il n'eût divisé sur plusieurs la force de son esprit. C'est ici la substance du jugement que porte Samuel Johnson, dans sa Vie de Watts, insérée parmi celles des poètes anglais. Comme poète, cet écrivain se distingue par la chaleur de l'imagination et du sentiment; mais cette imagination est trop peu réglée par le jugement et le goût. On lui a reproché avec raison d'avoir outré, dans plusieurs de ses odes latines, l'imitation alors en vogue du désordre lyrique de Pindare, et surtout d'avoir souvent été infidèle à toutes les règles de la versification. Des personnes austères l'ont également blâmé d'avoir quelquefois, dans ses cantiques, invoqué Jésus-Christ dans un langage trop semblable à celui de l'amour entre les créatures humaines. Ses vers d'ailleurs sont faciles et élégants, son style est plein de richesse et d'éclat. Les plus populaires de ses productions sont, une *Version des psaumes* (en vers); des *Hymnes et Chansons spirituelles*, assez souvent imprimés en Angleterre, en Irlande et en Amérique (on a dit qu'année commune il s'en débitait cinquante mille exemplaires); dans quelques éditions les sentiments de l'auteur ont été altérés avec l'intention de les accommoder au socinianisme, qu'il aurait, à ce qu'on a prétendu, embrassé peu de temps avant sa fin. Les ouvrages qui feront passer son nom à la postérité sont sa *Logique, ou le droit usage de la raison dans la recherche de la vérité*, livre admis dans les universités du pays; et le *Perfectionnement de l'entendement*

(Improvement of the mind), ouvrage utile et agréable, qui a été traduit en français sous le titre de *Culture de l'esprit* (par Daniel de Superville), Lausanne, 1762, 2e édition, 1782, un vol. in-12. Ses autres écrits sont un *Discours sur l'éducation*; *Horæ lyricæ*, poèmes, la plupart dans le genre lyrique, 1706; *Reliquiæ juveniles*, pensées diverses, en prose et en vers; 1734; *Loisirs* (Remnants of time) *employés en prose et en vers*, ou courts essais sur divers sujets; *la Connaissance des cieux et de la terre rendue facile*, ou les premiers principes de l'astronomie et de la géographie expliqués par l'usage des globes et des cartes, 1725; *Essais philosophiques sur divers sujets, l'espace, la substance, le corps, l'esprit, les idées innées, avec des remarques sur l'*Entendement humain de Locke, 1733; *Petit traité d'ontologie*; des Sermons et autres ouvrages de théologie. Ces diverses productions, revues par David Jennings et le docteur Phil. Doddridge, ont été recueillies ensemble, Londres, 6 vol. in-4°., et 6 v. in-8°. La vie d'Isaac Watts a été écrite par Johnson, le docteur Gibbons, Wilson dans l'*Histoire des églises dissidentes*, et par Sam. Palmer, qui s'est attaché à prouver que ce théologien n'était pas devenu anti-trinitaire. On a publié à Paris, en 1827, chez Servier, *Méditations pieuses*, trad. d'Isaac Watts, un vol. in-18. — Watts (*William*), successivement chapelain de Charles Ier., du comte d'Arundel et du prince Rupert, fut persécuté à cause de son attachement à la monarchie, et mourut en Irlande en 1642. Il eut beaucoup de part au *Glossaire* de Spelman; donna une belle édition de *Matthieu Paris*, 1640, Londres, in-fol.; une traduction anglaise, avec des notes marginales, des *Confessions de saint Augustin*, 1631, in-12, et quelques autres écrits dont parle Wood. L.

WATTS (Mistriss), plus connue sous le nom de miss Jane Waldie, naquit en 1792. Elle annonça dès l'enfance les plus heureuses dispositions, cultiva particulièrement la peinture, et y parvint sans maître à un degré de talent peu commun. Elle apprit également seule les langues française, espagnole, italienne, et même le latin. Quarante ou cinquante de ses tableaux à l'huile décorent des maisons particulières, et plusieurs ont été exposés à Somerset House et à la Galerie britannique. Elle a fait aussi un grand nombre de jolis dessins à l'aquarelle, et des dessins d'architecture au crayon. La littérature ne lui fut pas plus étrangère que les beaux-arts. On a imprimé, entre autres écrits d'elle, *Esquisses faites en Italie*, ainsi que des fragments curieux d'un journal de son séjour à Bruxelles durant le second exil du roi de France en 1815. Elle mourut le 6 juillet 1826. Sa sœur, Mistriss Eaton, est auteur de quelques productions intéressantes entre autres, *Rome au dix-neuvième siècle*. L.

WAT-TYLER, célèbre chef de révolte, était, selon toutes les probabilités, de la naissance la plus obscure, et exerçait à Deptford la profession de couvreur ou de tuilier en anglais *tyler*, d'où lui vint le nom de *Walter-Tyler* (Gautier le Tuilier), puis, par une de ces abréviations si familières aux Anglais celui de Wat-Tyler. Cependant quelques historiens semblent présumer que cette dénomination cachait un homme de haut rang, qui, tout en

excitant et en conduisant une insurrection, eût été bien aise de ne point se compromettre ouvertement. Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière on rapporte l'origine de la révolte. C'était au mois de juin 1381, vers les commencements du règne de Richard II. Ce prince, à peine sorti de minorité, laissait gouverner ses oncles qui par leur tyrannie, leurs extorsions et leur cruauté s'étaient attiré la haine du peuple. La rigueur des gens de justice et agents du fisc, l'inutilité de la guerre contre les Français, et la négligence que l'on mettait à préserver les côtes anglaises de leurs incursions, le faste insensé de la cour, l'accroissement toujours excessif des impôts entretenaient au fond des cœurs un levain de discorde et de haine. Au milieu de ce peuple disposé à la sédition, un prêtre factieux, Jean Ball, disciple de Wiclef, allait prêchant l'égalité, la répartition des terres entre tous, l'abolition de la hiérarchie ecclésiastique, et préparait avec la révolte politique une insurrection religieuse. Enfin l'insolence d'un collecteur des taxes fit éclater le volcan qui grondait sourdement au sein de l'Angleterre. Une nouvelle imposition venait d'être consentie par le parlement (25 avril 1379), quand, sous le prétexte vrai ou faux qu'elle ne rendait pas ce que l'on avait attendu, une capitation de trois groats (douze sous) fut imposée sur toute personne âgée de quinze ans, et affermée à une compagnie de marchands lombards. Ceux-ci procédèrent avec la plus grande sévérité au recouvrement de l'impôt. Un de leurs collecteurs étant allé demander dans la maison de Wat-Tyler la capitation pour une de ses filles, une querelle s'engagea. La mère niait que celle-ci eût atteint l'âge prescrit par l'acte du parlement; l'agent du fisc, voulant prouver que la jeune fille était nubile, osa porter les mains sur elle et lui découvrit le sein en présence des paysans qu'attirait l'éclat de cette scène; Wat-Tyler, qui précisément en cet instant rentrait chez lui, l'étendit sur la place d'un coup de marteau. Tous les assistants l'applaudirent, et en quelques instants l'esprit de révolte s'empara non-seulement des habitants de Deptford, mais encore de toute la populace du comté de Kent. Les comtés de Surrey, de Sussex et d'Essex rivalisèrent bientôt de fureur et d'animosité avec celui qui avait donné le signal et l'exemple de la révolte; et dès le commencement du troisième jour, Wat-Tyler, dont l'armée s'augmentait de village en village, se vit à la tête de plus de cent mille hommes, et marcha sur Londres, pillant, incendiant les châteaux, faisant expirer les nobles dans les tortures, et donnant la liberté aux prisonniers. L'énergumène Jean Ball, détenu depuis long-temps dans les prisons de Maidstone, recouvra ainsi la sienne et s'en servit pour exaspérer une multitude furieuse qui ne respirait déjà que sang et carnage.

> When Adam delved and Eve span,
> Who was then the gentleman?

« Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, qui alors était gentilhomme? » Tel était le texte de l'hérésiarque révolutionnaire, qui prouvait au crédule auditoire qu'en vertu de l'égalité naturelle des hommes, il était nécessaire de déposer archevêques, juges, comtes, barons et moines quêteurs, et qui en dépit de ses propres principes laissait la foule enthousiasmée lui promettre le siége métropolitain de Cantorbéry, et la place de chance-

lier du royaume. Cependant Wat-Tyler affectait de n'agir que d'après des principes fixes, et proclamait en toute occasion son respect pour le roi. Aux cris de *mort aux nobles! mort aux juges!* se joignait dans les rangs des rebelles celui de *vive Richard!* Ils prétendaient seulement établir une réforme dans le royaume, donner des garanties au peuple et ravir l'autorité aux princes du sang royal. Le duc de Lancastre était surtout l'objet de la haine des insurgés, qui le soupçonnaient d'aspirer au trône, et qui, en s'engageant sous les bannières de la rebellion, commençaient par faire serment de ne jamais obéir à un homme du nom de Jean. Quelques bandes montrèrent d'abord de la modération; et la princesse de Galles, nièce du roi, étant tombée, à son retour d'un pélerinage qu'elle avait fait à Cantorbéry, entre les mains des Insurgés, elle en fut quitte pour quelques baisers donnés aux chefs; mais bientôt ils changèrent de conduite, et mirent tout à feu et à sang. La cour, informée de ces attroupements, les avait d'abord méprisés, et pensait qu'ils se dissiperaient d'eux-mêmes; les forces et surtout les excès de vingt hordes de révoltés dessillèrent bientôt les yeux du roi et de ses ministres, qui les virent se réunir toutes sur la bruyère de Black-Heat, à un mille de Londres, au nombre de plus de cent mille hommes. Pour comble de malheurs on avait peu de troupes à leur opposer. Richard leur envoya un parlementaire et leur demanda ce qu'ils prétendaient. « Que le roi vienne dans notre camp lui-même conférer avec ses fidèles sujets sur des choses de la plus haute importance, » répondit le chef. Cette demande singulière fut débattue dans le conseil et rejetée par la majorité; mais Richard refusa d'obtempérer à la décision de ses affidés et promit de se rendre aux vœux du peuple. Le lendemain en effet, il s'embarqua sur la Tamise et se dirigea vers le camp de Black-Heat, ou plutôt vers Rother-Hithe où Tyler l'attendait avec deux mille hommes rangés sous deux bannières de Saint-Georges et soixante pennons. Mais les cris que firent entendre les rebelles à son approche effrayèrent les compagnons du jeune prince, et l'archevêque de Cantorbéry Simon Sudley, avec le grand-trésorier Hales, feignant de craindre eux-mêmes pour les jours du souverain, firent rétrograder le yacht royal. Cette crainte était-elle réelle ou fondée? Wat-Tyler, en invitant Richard à se rendre près de lui, avait-il le dessein de le faire mourir, ou de le retenir dans son camp pour en faire un otage ou un complice des vengeances que ses compagnons exerçaient sur l'aristocratie? ou bien le but des bandes insurgées était-il, après avoir détruit, comme du consentement et par les ordres du roi, tous les ordres privilégiés de l'église et de l'état, d'étendre le meurtre jusque sur la personne du monarque et de nommer ensuite des rois de commune dans chaque comté? L'histoire n'a pu résoudre ce problème. Cependant on peut croire que, tranquilles pour le roi auquel le peuple témoignait amour et respect, les deux conseillers étaient inquiets pour eux-mêmes, et croyaient avoir à attendre peu de commisération de la part de leurs ennemis. A la vue de la barque royale en pleine retraite, les rebelles crièrent à la trahison, traversèrent le pont, dont la populace de Londres leur ouvrit les portes,

se répandirent en un instant dans la ville, incendièrent le palais du duc de Lancastre, alors le plus magnifique de l'Angleterre; détachèrent un parti pour mettre le feu à la maison des chevaliers hospitaliers à Clerkenwell, parce qu'elle avait récemment été bâtie par Hales, pillèrent les maisons de ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, et renouvelèrent les massacres commis les jours précédents sur les nobles, les juges, les employés, les évêques. Les Lombards, préposés à la capitation, devinrent aussi les objets de leur fureur; on les arrachait des églises où ils s'étaient réfugiés, on les égorgeait sans pitié (1). Les titres terriers, les actes du parlement, les pièces de procès en dépôt au Temple furent livrés aux flammes. Enfin, Londres ressemblait à une ville prise d'assaut. Cependant les chefs, disant que l'avarice n'était point le motif de la révolte, s'opposaient à ce que leurs gens s'appropriassent la moindre part du butin; et un homme qui avait voulu détourner une pièce de vaisselle d'argent, fut jeté par leur ordre dans le feu qui consumait toutes les richesses des maisons saccagées. Wat-Tyler songea ensuite à s'emparer de la Tour de Londres, où le roi s'était retiré avec les principaux de la cour, et divisant ses forces en trois corps principaux il envoya le premier à Hyberry-Manor, à deux milles de Londres, sous la conduite du boucher Jack Straw; le second s'empara de la plaine de Mile-End; et lui-même s'établit dans le quartier de Sainte-Catherine, au pied de la montagne de la Tour, d'où ils interceptèrent toutes les provisions que l'on faisait passer aux assiégés. Ceux-ci pouvaient néanmoins se défendre dans cette forteresse imprenable, et arrêter l'ennemi jusqu'à ce qu'il leur arrivât des renforts; mais une terreur panique sembla glacer les bras des archers de la garde, ils demandèrent à capituler et ouvrirent les portes aux soldats de Wat-Tyler. Ceux-ci massacrèrent aussitôt, sans forme de procès, l'archevêque de Cantorbéry qui célébrait la messe en ce moment, Hales, Legge, le fermier des impôts, et William Ampuldore, le confesseur du roi. Richard s'était échappé; et, s'apercevant qu'il n'y avait point pour l'instant d'autre moyen de sortir de la crise où il se trouvait, il s'était décidé à céder à la force. Quelques-uns même prétendent qu'une proclamation répandue la veille avait donné aux insurgés un rendez-vous général à Mile-End-Green, où l'on obtempérait à toutes leurs demandes. En effet le lendemain Richard se dirigea vers Mile-End-Green, demanda aux rebelles le sujet de leurs plaintes, et, faisant droit à toutes leurs réclamations, il leur accorda une exemption générale d'esclavage et de servitude; une entière liberté de vendre et d'acheter dans les bourgs, villes et marchés; la réduction à quatre pences par acre de la rente des terres tenues en roture. Il signa de plus une amnistie de tous les crimes et de tous les désordres auxquels avait donné lieu l'insurrection. Ces diverses concessions, dont trente commis avaient passé la nuit à dresser des copies, ayant été scellées et remises le matin aux rebelles, à l'exception des patentes de liberté, ils se séparèrent laissant seulement deux ou trois habitants de chaque paroisse pour veiller aux intérêts communs.

(1) Les insurgés les reconnaissaient à la prononciation ou au langage; ce qu'ils faisaient en leur présentant du pain et du fromage. Si ces malheureux prononçaient *brod* et *kaese* au lieu de *bread* et *cheese*, on les massacrait sur-le-champ.

Le bruit de cet arrangement, étant venu aux oreilles de Wat-Tyler, le mit en fureur. Il ne prétendait à rien moins, disent les historiens, qu'à tuer le roi avec toute la noblesse, et à faire de Londres un amas de ruines. L'attente d'un renfort des provinces voisines, principalement du comté d'Héreford, l'engageait seule à différer l'accomplissement de ce projet. Peut-être la souveraineté d'une portion de l'Angleterre ne lui semblait-elle pas un partage trop beau pour son ambition. Le roi lui ayant envoyé trois différentes formules de patente, il les renvoya toutes, déclarant qu'il ne poserait les armes que quand toutes les lois en vigueur seraient abolies, et qu'on aurait mis les législateurs à sa discrétion. Il ajouta qu'il n'y aurait bientôt plus en Angleterre d'autres lois que celles qui émaneraient de sa bouche. Enfin, cependant, il consentit à une conférence avec le monarque qui s'était rendu à cheval vers Smith-Field, et s'achemina aussi vers cette plaine avec sa suite. Il affecta, par la gravité et la lenteur de sa marche, de faire attendre le souverain, et de rendre incertaine sa complaisance. Le chevalier sir Jean Bewton étant venu de la part du prince le prier de se hâter, il ne répondit à ce message que par une réplique insolente, et retarda encore sa marche. Arrivé enfin devant Richard, il resta fièrement assis sur son cheval et couvert; et sir Jean Bewton ayant osé lui en faire l'observation, il leva son poignard pour le frapper. Enfin il exposa ses prétentions. Partager les terres entre les citoyens, abolir la noblesse, détruire les impôts, accorder à tous le droit de chasse, telles étaient en substance les demandes du chef audacieux. Il ne s'expliquait qu'avec peine, et comme le roi semblait ou ne pas le comprendre, ou ne pas se décider assez promptement à des innovations si considérables, il agitait son sabre, et en faisait briller la lame aux yeux du prince avec l'insolence d'un vainqueur. Selon Barrow, son dessein était de tuer Richard; mais la majesté du monarque lui imposait et jetait de l'incertitude et du trouble dans ses idées. Enfin, dans un instant où il levait son sabre, le maire de Londres, Walworth, qui se trouvait à côté du roi, lui porta un coup de masse si terrible, qu'il l'étendit par terre; Philpot l'acheva en lui passant son épée au travers du corps. D'autres disent qu'il fut frappé par le maire d'une courte épée ou d'un poignard, et que, s'étant sur-le-champ éloigné d'environ trente-six pieds, il tomba de cheval et fut percé par un des écuyers du roi. Quoi qu'il en soit, un tel meurtre était fort dangereux pour Richard. Déjà les cris de *vengeance!* avaient retenti dans les rangs des insurgés, qui voyaient chanceler leur chef, et une nuée de flèches allait se diriger sur le roi, quand ce jeune prince, par une inspiration soudaine, se précipite vers les rebelles, et leur parle avec autant de courage que de présence d'esprit (*Voy.* RICHARD II, XXXVII, 542). Tous, disposés à lui obéir, le suivent vers la capitale; mais à peine y furent-ils arrivés, qu'ils virent une troupe de mille bourgeois bien armés s'avancer vers eux: les premiers rangs s'imaginèrent que toute la bourgeoisie était en armes pour les attaquer, et demandèrent quartier; les autres, ignorant la cause de ce changement, s'enfuirent et se dispersèrent. Les corps insurgés de Jack Straw et du prêtre Wi-

clésite Jean Ball restèrent sous les armes un peu plus long-temps, et deux révoltes partielles qui venaient d'éclater en même temps, l'une dans la province de Suffolk, l'autre dans le comté d'Hereford, causèrent quelques inquiétudes à la cour; mais bientôt, à la nouvelle des désordres commis dans les provinces, les barons s'empressèrent de lever leurs vassaux, et Richard, à la tête de quarante mille hommes de troupes, put faire face à ses ennemis qui ne tentèrent pas même de lui résister. Deux corps seuls l'essayèrent et furent taillés en pièces par Henri Spencer, évêque de Norwich. Jack Straw et Littester, leurs chefs, furent pris dans la mêlée et envoyés à Londres, où l'un eut la tête tranchée sur le champ, et où l'autre fut condamné à une captivité perpétuelle. Plus de quinze cents prisonniers furent décapités ou pendus enchaînés, précaution barbare dont le but était d'empêcher les parents ou les amis des condamnés d'enlever les cadavres pour leur donner la sépulture, et que l'on employait alors pour la première fois; non-seulement on viola aussi ouvertement l'amnistie, mais encore un édit daté du 2 juillet 1381 révoqua la charte octroyée aux rebelles pendant le soulèvement, parce que cet acte n'avait point été précédé d'une mûre délibération. Une proclamation avait été publiée quelques jours auparavant (23 juin), pour donner avis au peuple qu'il était faux que les rebelles eussent agi du consentement ou par les ordres du roi. Elle peut servir à placer la date précise de la mort de Wat-Tyler au 21 ou 22 du même mois. L'histoire de cette insurrection nous a été transmise par Walsingham, 247-278, par Knygton, 2633-2644, et par Froissart, LVII-LXII. On peut consulter aussi Rapin Thoyras, *Hist. d'Anglet.*, et surtout les pièces justificatives annexées à la fin de chaque volume. M. A.-J.-B. Defauconpret, auteur de Masaniello, de Jeanne Maillotte, a publié dernièrement un roman historique intitulé: *Wat-Tyler ou dix jours de révolte*, Paris, 1825, 3 vol. in-12 (2).

P—ot.

WAWRZECKI (Le comte THOMAS), général polonais, d'une ancienne famille, était nonce de Braclaw, lorsqu'une diète fut réunie, en 1788, pour aviser à des moyens de donner au gouvernement une forme plus régulière et plus solide. Il en fut un des membres, et concourut de tout son pouvoir à soustraire sa patrie au pouvoir des Russes. En 1794, voyant toute la Pologne courir aux armes pour repousser les trois grandes puissances qui l'attaquaient de concert, il entra dans les rangs de l'armée, bien qu'il n'eût jamais occupé que des emplois civils, et se distingua bientôt en plusieurs occasions, au point que, lorsque Kosciusko eut été défait à la malheureuse bataille de Maciejowice (*Voy.* KOSCIUSKO), il fut seul jugé capable de le remplacer. C'était lui qui commandait à Varsovie, quand Souwarow s'empara de cette ville (*Voy.* SOUWAROW). Ne voulant pas se rendre au vainqueur, il se retira dans le Palatinat de Sandomir, avec une partie de la garnison, et se réunit au général Giedroye, qui continuait à combattre les Prussiens. Les corps

(2) Le poète lauréat actuel, M. Robert Southey, a composé, dans sa jeunesse un poème intitulé *Wat-Tyler*, où respirent des sentiments bien différents de ceux qu'il professe aujourd'hui. Cet ouvrage, qu'on lui a vivement reproché, a été réimprimé assez récemment, mais non pas sans doute par les soins de son auteur

de ces deux chefs obtinrent d'abord quelques avantages, mais bientôt, environnés de plusieurs armées russes et prussiennes, ils furent contraints de céder. Wawrzecki se rendit au général russe Denisow; et il fut conduit à Varsovie, puis à Pétersbourg, sur le refus qu'il fit de prêter serment d'obéissance à la Russie. Il resta prisonnier dans cette capitale, jusqu'à l'avènement de Paul Ier, qui le fit mettre en liberté (1797). Retiré dans ses terres, en Lithuanie, il y vécut paisiblement jusqu'à l'invasion de la Pologne par les Français: S'étant prononcé alors fortement pour ceux-ci, et ayant levé à ses frais un régiment, il le commanda en personne. Ces nouvelles preuves de zèle durent faire craindre au comte Wawrzecki d'autres malheurs après la retraite des Français. Cependant il continua à jouir de toute sa liberté; et l'empereur Alexandre lui conféra même, en 1815, le titre de sénateur et celui de ministre de la justice du royaume de Pologne. Wawrzecki mourut le 5 août 1816, en Lithuanie, dans un âge avancé. M—n j.

WAYNE (Antoine), général américain, né en 1745, au comté de Chester en Pensylvanie, fut nommé, en 1773, député à l'assemblée générale, et se réunit au parti qui combattit dès-lors avec beaucoup de vivacité les prétentions de l'Angleterre. En 1775, il entra dans la carrière des armes, et comme dès sa jeunesse il s'était particulièrement appliqué à toutes les parties des sciences qui tiennent à l'art de la guerre, il obtint le grade de colonel, et suivit au Canada le général Thomson qui, ayant échoué dans son entreprise, fut fait prisonnier en juin 1776. Wayne reçut une blessure grave à la jambe; ce qui ne l'empêcha pas de suivre cette même année le général Gates, qui estimait son courage et ses connaissances dans le génie. Nommé brigadier à la fin de la campagne, il eut une grande part aux succès de celle de 1777, et se distingua particulièrement à la bataille de Brandywine (*V.* Washington); mais il essuya ensuite un échec, ayant été surpris par le général anglais Grey qui obtint sur lui un avantage signalé. Il combattit encore à Germantown et à Monmouth, et surtout à Strong-point, où il fut atteint d'une balle qui le renversa presque mort, tandis qu'il dirigeait un assaut qui détermina la prise de ce fort (juillet 1779). Nommé major-général, il concourut très-efficacement aux mouvements qui déterminèrent la capitulation de lord Cornwallis (*Voy.* ce nom). Après ce mémorable événement, Wayne fut chargé de soutenir la guerre en Géorgie, et il y obtint divers avantages contre les Anglais et contre les sauvages leurs auxiliaires. L'assemblée législative de la Géorgie, voulant récompenser ses services, lui fit don d'une riche ferme. Dès que la paix fut conclue, en 1783, il rentra dans la vie privée; mais, en 1787, il fit partie de la Convention qui fut chargée d'achever la constitution des États-Unis. En 1792, on lui donna le commandement de l'armée destinée à combattre les Indiens; il gagna contre eux la bataille de Miamis (20 août 1794), et ravagea toute la contrée. Le 3 août 1795, il conclut un traité avec les Indiens du nord-ouest de l'Ohio. Il mourut quelques mois plus tard à Presqu'île, et fut enterré sur les bords du lac Érié. M—d j.

WAYNFLÈTE (William de), illustre évêque et chancelier anglais, fondateur du collége de la Madeleine

à Oxford, descendait d'une ancienne famille du comté de Lincoln, et naquit à Chichester. On est dans l'incertitude sur l'époque de sa naissance et sur les premiers événements de sa vie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il devint chapelain du collége de Merton, où l'on croit qu'il avait fait ses premières études, et qu'en 1429 il était grand-maître de l'école de Winchester. Le talent qu'il déploya dans cette place, comme instituteur, lui fit conférer le rectorat de Wraxall en 1433, et cinq ans après, la maîtrise de l'hôpital de Sainte-Marie-Madeleine, à Winchester. Il y était depuis deux ans, lorsque Henri VI, visitant Winchester, pour connaître le régime intérieur, la constitution, les études et les progrès de l'école de Wikeham, sur le modèle de laquelle il commençait à en fonder une à Eton, l'engagea à se transporter dans cette ville avec trente-cinq élèves et cinq membres. Waynflète se rendit à cette demande, et le 21 déc. 1440 se mit à la tête du nouvel établissement, sous le nom de prévôt du séminaire. La mort du cardinal Beaufort, en 1447, fut pour son souverain l'occasion de lui témoigner sa satisfaction, en le plaçant sur le siége épiscopal de Winchester, et en venant lui-même assister à son installation. L'opinion que ce prince avait conçue des talents et de la sagacité politique du nouvel évêque se fortifiait de jour en jour; et non-content de s'entretenir familièrement avec lui, il le chargea de négociations importantes, dans quelques-unes des circonstances critiques qui troublèrent son règne si agité et si désastreux. Ce fut Waynflète, par exemple, qui, lors de la sédition de Jacques Cade, alla, de la part du prince, à Cantorbéry, et y publia une proclamation contenant promesse d'amnistie pour tous les complices de la rebellion, excepté pour le chef lui-même; et telle fut l'adresse qu'il mit dans cette démarche, que les conjurés se dispersèrent, et abandonnèrent Jacques Cade à sa destinée. C'est encore Waynflète qui, lorsque Richard, duc d'York, prit les armes contre la cour, osa lui demander, conjointement avec l'évêque d'Ely, quel motif le portait à se révolter; sur la réponse fallacieuse que les deux envoyés transmirent au roi, le duc de Somerset, naguère tout-puissant, se vit privé de la liberté, et Richard, rappelé à la cour, fut reçu avec bonté; il devint même l'arbitre du royaume. Waynflète fut investi de la place de grand-chancelier en 1456, en remplacement de Bourchier, archevêque de Cantorbéry; et en cette qualité, il prit part à l'affaire du docteur Réginald Pococke, évêque de Chichester, que l'on accusait d'hérésie, et dont les livres furent brûlés publiquement. Mais Waynflète, guidé par des principes de tolérance très-rares dans ce siècle, fut loin d'être un des persécuteurs acharnés du docteur Réginald; la sévérité de la condamnation fut plus l'ouvrage de l'archevêque de Cantorbéry que le sien. Il résigna sa charge à cette époque, après en avoir rempli pendant quatre ans les fonctions, et suivit le roi à Northampton, où il fut témoin de la désastreuse bataille qui ruina les espérances de la maison de Lancastre, et qui assura le trône à Édouard IV, tandis que Henri, captif à la Tour de Londres, languissait dans les fers. Malgré son opposition constante au parti des Yorkistes, Waynflète trouva grâce aux yeux du prince frivole qui venait d'usurper la couronne: et non-seulement il ne fut

point inquiété, mais il eût le bonheur de voir le collége qu'il fondait à Oxford visité par Édouard. La vie de Waynflète se passa dans une retraite aussi profonde que pouvait l'être celle d'un des premiers évêques de l'Angleterre, et loin des affaires politiques, que d'ailleurs son attachement connu pour la branche lancastérienne ne pouvait lui permettre d'aborder, même pendant la restauration éphémère de Henri VI. Il vécut assez long-temps pour voir les droits des deux Roses se réunir dans la personne de Henri VII, par son mariage avec Élisabeth d'York; et il mourut lui-même un an après la bataille de Bosworth, le 11 août 1486. Il était plus que septuagénaire, et avait occupé le siége épiscopal depuis trente-neuf ans. Quelques biographes ont ajouté à la liste de ses dignités le titre de chancelier de l'université d'Oxford; mais comme Wood, dans son vaste et minutieux ouvrage, ne parle point de cette circonstance, on peut supposer qu'il y a une méprise de la part de ces auteurs. Waynflète fut enterré avec pompe dans la cathédrale de Winchester, au fond d'une chapelle sépulcrale magnifique, et qui est entretenue dans le plus bel état de conservation par les membres du collége de la Madeleine. Nous n'entrerons point ici dans les détails relatifs à la fondation de cet établissement, qu'on peut lire, soit dans les *Colleges and Halls* de Wood, soit dans l'*Histoire d'Oxford*, par Chalmers. Il doit nous suffire de dire que, fondé à ses frais, ce collége fut encore, en partie, élevé sur ses plans. Il paraît en effet que Waynflète était au nombre des plus habiles architectes de son temps, et qu'en 1478 il avait eu l'inspection générale des bâtiments de Windsor, puis la direction de ceux de l'école de théologie d'Oxford. Outre le collége de la Madeleine, il avait fondé dans sa ville natale une école libre, et avait été l'un des bienfaiteurs du collége d'Eton et de quelques autres établissements de moindre importance. Chandler a composé, en anglais, une *Vie de Waynflète*, que l'on peut aussi consulter. P—ot.

WEAVER ou WEEVER (Jean), antiquaire, naquit en 1576 dans le comté de Lancastre. Admis le 30 avril 1594 au collége de la Reine à Cambridge, il y étudia les langues anciennes et la littérature sous le docteur Pearson, et peu de temps après se mit à voyager pour chercher des antiquités. Sa fortune, quoique peu considérable, lui permettait de vivre sans autre travail que celui auquel il lui convenait de se livrer, et les encouragements du savant Selden lui donnèrent les moyens de visiter beaucoup de grands monuments. Il séjourna long-temps à Liége et à Rome. Revenu en Angleterre, il parcourut ce pays dans tous les sens, et poussa ses excursions jusque dans l'Écosse. Il s'occupa ensuite de mettre en ordre les matériaux recueillis dans ses voyages, et publia, en 1631, son grand ouvrage sur les monuments funéraires, qui le plaça au premier rang des archéologues. Il mourut l'année suivante dans sa maison de Clerkenwell-Close. Il avait composé lui-même son épitaphe que l'on peut voir dans la *Biographie générale* de Chalmers. L'ouvrage qui a fondé sa réputation est intitulé : *Anciens monuments funéraires qui se trouvent dans les royaumes unis de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et dans les îles adjacentes*, etc., Londres, 1631, in-fol. de 871 pag., dédié à Charles Ier., reimprimé en 1661, et 1766, in-4°., avec les additions et

corrections de Will. Tooke. Cette composition suppose un travail et une érudition immenses. Weaver ne se contente pas de passer en revue les monuments et de les décrire ; il donne la vie de leurs fondateurs avec l'historique des fondations, et retrace les traditions relatives aux uns et aux autres. Il faut avouer cependant que dans cette dernière partie il n'a point apporté un esprit aussi sévère et aussi judicieux qu'on pouvait le souhaiter, et qu'il a mérité le reproche de crédulité que Wood (*Athenæ Oxonienses*, lib. 1) lui adresse avec un peu d'aigreur. Il manque aussi quelquefois d'exactitude. Au reste, l'ouvrage de Weaver est lui-même un monument, et a mérité d'être consulté par tous les antiquaires. Il préparait un semblable travail sur les monuments funèbres modernes, lorsqu'il fut saisi de la maladie qui le conduisit à la mort. La bibliothèque de la société des antiquaires possède de lui beaucoup de manuscrits qui pourraient servir à composer cet ouvrage, que l'auteur regardait comme le complément et le pendant du premier. On attribue à Weaver, nous ne savons sur quel fondement, une *Histoire de J.-C.* en vers, mentionnée dans le second volume de la *Censure littéraire*. — Weaver (*Jean*), maître de danse anglais, mort en 1730, a composé : I. Plusieurs pantomimes dramatiques et d'autres ouvrages, tels que *les Amours de Mars et Vénus*, *Orphée et Eurydice*. II. *Histoire des mimes et comédiens chez les anciens*. III. *L'Art de la danse, avec un traité du geste et de l'action théâtrale*, etc.

P—ot.

Webb (Philippe Carteret), jurisconsulte et antiquaire anglais, naquit en 1700, et montra, dès son enfance, autant de goût que d'aptitude pour l'étude des lois. Nommé procureur en 1724, il en exerça successivement les fonctions à Old-Jewry, à Budge-row et à Lincoln's Inn. Appelé ensuite à Busbridge, dans le comté de Surrey, où il résidait pendant l'été, il acquit de l'influence dans le bourg de Haselmere, qui le nomma son représentant à la chambre des communes en 1754 et en 1761. Il était déjà célèbre à cette époque par ses connaissances dans les actes historiques du royaume, et principalement dans ce qui tenait aux lois parlementaires et constitutionnelles. Aussi fut-il d'une grande utilité au ministère dans les débats de la chambre basse. Le chancelier Hardwicke reconnut son zèle et ses services, en lui donnant les places de secrétaire des banqueroutes à la cour de la chancellerie et de maître-des-requêtes adjoint à la trésorerie. Malgré ces faveurs ministérielles, Webb ne se laissa jamais emporter à une partialité choquante. Chargé, en 1763, de poursuivre le journaliste Wilkes, pour les attaques dirigées contre la majesté royale, dans son *Breton du Nord*, il s'acquitta de cette fonction avec tous les égards dus au talent et au malheur, et atténua beaucoup ses torts dans deux écrits publiés à cette occasion. Il continua d'exercer les fonctions de maître-des-requêtes à la trésorerie jusqu'en 1765, et celles de secrétaire des banqueroutes jusqu'à ce que lord Northington eût quitté le ministère en 1766. Il mourut à Busbridge le 22 juin 1770. Webb avait partagé son temps entre l'étude des lois et celle des antiquités. La société des antiquaires le reçut dans son sein, en 1751, et il s'en montra un des mem-

bres les plus zélés. C'est lui qui, en 1760, eut l'honneur de présenter au roi d'Espagne, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Naples, la célèbre table d'Héraclée. Il s'occupa aussi des progrès de l'agriculture et de l'industrie, et en 1758 la société des arts lui décerna une médaille d'argent pour avoir planté une grande quantité de glands destinés à produire des bois de charpente. Il avait rassemblé à grands frais une magnifique collection de médailles, de bustes en marbre et en bronze, de camées, de sceaux, etc. La vente seule des médailles dura trois jours; encore avant de mourir avait-il disposé des séries les plus rares et les plus précieuses en faveur de diverses personnes. La suite des rois et des villes grecques, ainsi que celle des pièces d'or romaines a passé depuis dans le Musée du docteur Hunter. Il laissa aussi plusieurs manuscrits qui furent vendus au marquis de Lansdowne, et qui maintenant font partie du Musée britannique. Parmi ses ouvrages imprimés, nous remarquerons : I. *Lettre à M. W. Warburton, à l'occasion de quelques passages de son livre intitulé* Démonstration de la divine légation de Moïse, *par un gentilhomme de Lincoln's Inn*, Londres, 1742, in-8°. II. *Remarques sur la déclaration et la commission du prétendant*, 1745, in-8°. Cet ouvrage fut suivi la même année de *Remarques sur la seconde déclaration du fils aîné du prétendant, en date du 10 octobre* 1745, in-8°., réimprimées de nouveau en 1745, in-4°. III. *Observations sur la procédure dans les cours de l'Amirauté*, 1747, in-8°. IV. *La question sur l'état des Juifs nés sous la domination britannique, avant l'acte du parlement, etc., posée et pesée, avec un appendix contenant des copies des actes publics y relatifs*, etc., 1753, in-4°. Grove publia une réponse à cet écrit. V. *Examen de la table de Copper, contenant deux inscriptions, l'une grecque et l'autre latine, découvertes en* 1732 *près d'Héraclée, sur le golfe de Tarente*, lu à la société des antiquaires le 13 décembre 1759, et imprimé par ses ordres, 1760, in-4°. (Sur ces inscriptions, *V.* Mazzochi, XXVIII, 32). VI. *Quelques observations sur la nouvelle détermination qu'on a prise de ne point enfermer M. Wilkes à la Tour de Londres, pour avoir écrit et mis au jour le pamphlet séditieux intitulé* le Breton du Nord, par un membre de la chambre des communes, 1763, in-4°.

P—ot.

WEBB (Francis), écrivain anglais, né en 1735 à Taunton, dans le comté de Somerset, exerça d'abord le ministère évangélique, et se distingua dans la chaire par des prédications éloquentes. Il abandonna ensuite la carrière ecclésiastique pour accepter un emploi civil, et à la sollicitation du duc de Leeds, alors secrétaire d'état, il écrivit en faveur du ministère. En 1781, il accompagna comme secrétaire M. Jackson, qui avait été chargé de négocier le traité de commerce avec la France. Retiré depuis dans sa province natale, il y mourut le 2 août 1815. On a imprimé quatre volumes de ses *Sermons*, les deux premiers en 1765, Londres, in-8°., les suivants en 1772. C'est une lecture très-attachante par l'importance des sujets, et par la manière agréable dont ils sont traités. Webb avait à-la-fois beaucoup d'imagination et de goût. Il est auteur de quelques autres écrits en prose et

en vers, notamment d'une satire contre le docteur Johnson. — WEBB (*Daniel*), fils d'un capitaine dans l'armée anglaise, naquit à Maidstone, dans le comté de Limerick, et mourut le 2 août 1798. On a de lui plusieurs productions écrites avec esprit et élégance : I. *Recherches sur les beautés de la peinture et sur les mérites des plus célèbres peintres, anciens et modernes*, 1760, in-8°. II. *Remarques sur les beautés de la poésie*, 1762. III. *Observations sur l'accord de la poésie et de la musique*, 1769, in-8°. IV. *Motifs pour penser que la langue grecque fut empruntée du chinois ;* notes sur la *Grammatica sinica de Fourmont*, 1787, in-8°. V. *Amusements littéraires, en vers et en prose*, 1787, petit volume imprimé seulement pour quelques amis. VI. *Choix des recherches philosophiques sur les Américains*, par Pauw, 1789, in-8°., avec des addit., 1795. L'auteur se proposait de réunir ces divers écrits et quelques autres dans un recueil de ses œuvres, que la mort l'empêcha de publier. Un de ses amis Th. Winstantley, professeur d'histoire à Oxford, se chargea de ce soin ; et le recueil parut en 1803 en un volume in-4°., qui est devenu rare, une partie de l'édition ayant péri dans un incendie en 1808. L.

WEBBE (GEORGE), prélat anglais, né en 1581, fils d'un ecclésiastique de Bromham dans le comté de Wilts, entra d'abord au collége de l'université à Oxford, et passa dans celui que les Anglais nomment *Corpus-College*. C'est là qu'il fut reçu maître-ès-arts, et qu'il entra dans les ordres. Nommé ministre de Steeple-Aston dans le comté de Wilts, il alla s'établir dans sa province natale, et y tint une école de grammaire, jusqu'à ce qu'il fût appelé à Bath, où on lui donna le rectorat de Saint-Pierre et Saint-Paul (1621). En 1625, Charles Ier. le nomma un de ses chapelains ordinaires, et en 1634 ajouta à ce titre l'évêché de Limerick en Irlande. Webbe se partagea dès-lors entre les soins de la cour et ceux de son diocèse. Il rendit plusieurs services importants à Charles Ier., dans le commencement des troubles qui agitèrent son règne ; mais il mourut en 1641, à l'instant où sa fidélité allait devenir plus utile que jamais. Depuis quelque temps il était confiné dans le château de Limerick par les catholiques armés de l'Irlande. L'évêque Webbe était regardé comme un très-habile prédicateur. Son style se distingue par une élégance et une pureté alors étrangères à la plupart de ses compatriotes. On a de lui : I. Quelques *Sermons*. II. *Courte exposition des principes de la religion chrétienne*, Londres, 1612., in-8°. III. *Procès criminel de l'indiscrétion* (Of an unruly tongue), *où sont exposées les fautes, où sont dévoilés les dangers, où sont prescrits les remèdes d'une mauvaise langue*, etc., ibid., 1619, in-8°. IV. La *Pratique de la paix* (Practice of quietness), *pour aider un chrétien à vivre tranquille au milieu des troubles de ce monde*. C'est l'ouvrage le plus connu de Webbe, qui y montre autant de sagesse que de piété, autant de philosophie que de résignation. Il a eu un grand nombre d'éditions ; la meilleure est celle de 1705, in-8°., avec portrait. V. *Catalogus Protestantium*, ou *Calendrier des Protestants, contenant un coup-d'œil sur la religion protestante depuis Luther*, Londres, 1624, in-4°. VI. *Leçons et Exercices sur les lettres de Cicéron à At-*

ticus, 1627, in-4°. VII. Une édition anglaise de deux *Comédies* de Térence, et quelques autres Opuscules à l'usage des classes.—*Josias* Webbe, médecin peu connu, du comté de Middlesex, est auteur d'un poème latin en vers élégiaques, intitulé: *Usus et Auctoritas*, Londres, 1628, in-8°. P—ot.

Webber (Jean), artiste anglais, fils d'un statuaire, du canton de Berne en Suisse, naquit à Londres en 1751, et manifesta de bonne heure des dispositions pour les arts. Il passa une partie de sa jeunesse à Paris, où il contracta tous les défauts de notre école de peinture à cette époque, puis revint à Londres, où il travailla en même temps comme peintre et comme graveur. Cook s'étant embarqué pour la troisième fois, en 1776, il s'offrit à le suivre en qualité de dessinateur de l'expédition, et fut agréé par les lords de l'amirauté. Le voyage dura quatre ans, pendant lesquels Webber rendit plus d'un genre de services, étant le seul de l'expédition qui entendît à-la-fois l'anglais et l'allemand, et par conséquent le seul capable de servir d'interprète entre le capitaine Gower et le major Bœhm. Revenu en Angleterre, le jeune artiste fut chargé par l'amirauté de surveiller la gravure des dessins qu'il avait rapportés, et que l'on avait confiés, pour les reproduire, au burin de Bartolozzi et de quelques autres. La publication de cette suite intéressante acquit à l'auteur assez de réputation pour que l'académie royale de Londres l'admît, d'abord comme associé (5 novembre 1785), et ensuite comme académicien (février 1791). Il mourut peu de temps après, le 29 avril 1793, n'étant que dans la quarante-deuxième année de son âge. Outre la collection d'estampes gravées par ordre et aux frais du gouvernement, sur les dessins qu'il avait faits pendant son voyage, il avait composé plusieurs paysages, et s'occupait de retracer pour son propre compte quelques-unes des vues et des scènes qui l'avaient le plus frappé dans la navigation. Il avait déjà complété et gravé à l'eau-forte une partie de cet ouvrage, quand il fut atteint de la maladie à laquelle il succomba. On voit de lui un tableau estimé dans la chambre du conseil de l'académie royale, et un autre dans le cabinet de M. Farington. En général, son dessin est net et pur, mais un peu léché. Le soin extrême qu'il apporte dans tous les détails, même les plus minutieux, empêche l'effet de l'ensemble; son coloris est d'une richesse recherchée.—*Zacharie* Webber, peintre à Amsterdam, mort en 1697, se distingua moins comme artiste que comme théologien, et écrivit plusieurs ouvrages polémiques, particulièrement contre Jean Van der Waajen l'ancien. Il soutenait, entre autres paradoxes, que non-seulement les esprits infernaux n'ont point de pouvoir sur la terre, mais encore qu'ils n'ont point d'existence réelle, et ne sont autre chose que nos penchants et nos passions personnifiés. P—ot.

Weber (Vitet ou Veit), poète suisse du quinzième siècle, est auteur de chants militaires, les premiers que l'on connaisse dans la langue allemande. Malheureusement nous n'en possédons que cinq, que Diebold-Schilling, contemporain de l'auteur, nous a conservés, dans sa *Description des guerres avec la Bourgogne et d'autres événements remarquables arrivés en Suisse, et surtout à Berne* (all.), Berne, 1743, in-fol. Cet

ouvrage, précieux pour la langue et l'histoire de ces temps, comprend les événements qui sont arrivés depuis l'an 1468 jusqu'en 1484. Les *Chants héroïques* de Weber appartenaient, à juste titre, à cette histoire. Comme Tyrtée, ce poète s'était montré dans les rangs. Il avait partagé tous les dangers d'une guerre effrayante pour les Suisses. En chantant leurs hauts faits, il parlait de la part qu'il avait eue à leur gloire. Dans le premier chant, qu'il composa en 1474, il parle de la mort de Pierre de Hagenbach, gouverneur militaire pour le duc de Bourgogne, que les Suisses exécutèrent publiquement. Comme dans les quatre chants suivants, Weber y raconte aux Suisses ce qu'ils ont fait à Fribourg, à Murten et dans les autres lieux où ils avaient défait Charles-le-Téméraire. Les poètes allemands de ces derniers temps ont cherché à donner aux strophes de Weber les formes modernes de la langue allemande; mais notre vieux poète n'a point gagné au change. G—y.

WEBER (Ananias), théologien luthérien, né le 14 août 1596 à Lindenhayn, en Misnie, où son père était ministre, donna dès son enfance des preuves d'une aptitude si extraordinaire, que le prince Éric de Rabiel le fit venir dans son palais, l'admit à sa table, surveilla lui-même son éducation, et l'envoya successivement dans les colléges de Düben et de Leipzig, où le jeune Weber commença, en 1614, le cours de ses études académiques, et fut reçu maître-ès-arts en 1617. Trois ans après, les talents qu'il développa dans des lectures académiques le firent admettre parmi les *Collegiati* du petit collége du Prince. Il passa ensuite deux années aux académies de Wittenberg et d'Iéna, où il se fit connaître des principaux théologiens de l'Allemagne réformée, puis revint en 1724 à Leipzig, où il fut nommé assesseur de la faculté de philosophie, et bachelier en théologie. L'année suivante, il alla s'établir à Mutschen, dont il obtint le pastorat avec la place d'adjoint à la surintendance de Grimme. Il passa de là, en cette qualité, à Leipzig; mais il eut le malheur de voir ses biens dévastés par la guerre, et sa bibliothèque consumée par les flammes. Il revint encore à Leipzig, où il fut successivement archidiacre de Saint-Thomas, professeur de théologie, et archidiacre de Saint-Nicolas, puis il se rendit à Breslau, où il remplit les fonctions de pasteur, et enfin d'inspecteur et assesseur du consistoire. Pendant les dernières années de sa vie, Weber fut tourmenté par de cruelles maladies, et, il indiqua, dit-on, avec exactitude, dix mois d'avance, l'instant de sa mort. Elle arriva le 26 janvier 1665. Outre des sermons et des *Programmata*, on a de lui beaucoup d'écrits de controverse. Les principaux sont: I. *Synopsis doctrinæ orthodoxæ de conversione hominis irregeniti contra.* ψευδοδοξίαν *Pelagianorum.... asserta*. II. *Paulus anti-calvinianus*, etc., où il réfute par la doctrine de l'Épître aux Romains tous les sophismes de Calvin sur la grâce et la prédestination. III. *Unio duarum in Christo naturarum hypostatica & Calvinianorum erroribus liberata*. IV. *Adventus messianus dudum factus et in hunc mundum datus* Προγνώσεως ἕνεκα, etc. V. *De* Ὀνειρολογία, hoc est *Dissert. de insomniorum naturâ et significatione*; un des derniers ouvrages de Weber qui y soutient que

les rêves sont souvent les indices de la vérité. Les fréquentes insomnies qui le tourmentèrent pendant sa dernière maladie, et dans lesquelles il crut entendre une voix intérieure lui révéler le temps de sa destruction, donnèrent lieu à la composition de cet écrit puéril et peu philosophique. On a encore de lui un éloge funèbre de Hœpfner, intitulé *Hœpfnerus angelicus doctor*, hoc est, Μακαριστμὸς *Henr. Hœpfneri, Oratione parentali.* On peut consulter sur ce ministre la Notice que lui a consacrée Gasp.-Fréd. Kempf., sous le titre de *Memoria Ananiæ Weberi*, Leipzig, 1739, in-4°. — *Chrétien* Weber, fils aîné du précédent, naquit en 1628 à Mutschen, fut nommé en 1670 prédicateur aulique, conseiller du consistoire, et curé de Neustadt. Mais il tomba ensuite dans la disgrâce du prince de Neustadt, et résigna la place qu'il occupait auprès de lui pour se rendre à sa maison de campagne de Nieder-Prucke, où il mourut peu de temps après son arrivée, en 1689. On a de lui: *Dispositiones semestres concionum*, ouvrage utile aux jeunes prédicateurs. — Plusieurs autres ecclésiastiques du nom de *Weber* ont eu quelque réputation à Wittenberg, Halle, Magdebourg, et Leipzig. P-ot.

WEBER (Godefroi), né à Berlin le 26 septembre 1632, y fit ses premières études, passa successivement aux colléges de Halle, à l'université d'Iéna, et à l'académie de Wittenberg, où il fut reçu maître-ès-arts. Revenu à Berlin, il y devint sous-co-recteur à l'âge de vingt-un ans. Ses talents justifièrent cette nomination, et la voix publique le porta unanimement au sous-rectorat en 1660; et en 1668 au rectorat. Dans ce poste qui le mit à la tête des études, Weber songea surtout à faciliter aux enfants l'accès des sciences, et s'occupa assidument de la composition de plusieurs ouvrages élémentaires, dont la simplicité et la clarté ne nuisent ni à l'érudition, ni à la profondeur. Il mourut le 4 mars 1698. Parmi ses écrits nous indiquerons : I. *Geographia et Chronologia Corneliana*, où les derniers éditeurs de Cornelius-Nepos n'ont point dédaigné de puiser. II. *Miltiades per historica et politica.* III. *Epitome Rhetorices.* IV. *Lineæ historiæ universæ;* une des meilleures esquisses d'histoire universelle qu'il y eût alors. Elle pourrait même aujourd'hui devenir la base d'un excellent ouvrage élémentaire. Cependant il y aurait besoin de la compléter dans quelques endroits. V. *Corpus physices*, tombé dans l'oubli par les progrès de cette science. VI. Une traduction allemande du *Traité de Plutarque sur l'utilité des ennemis.* VII. Diverses *Pensées* et *Discours* à l'usage de la jeunesse (*Der blühenden Jugend nothwendige Gedanken*, etc.). P—ot.

WEBER (Émanuel), historien allemand, petit-fils de Jérémie Weber, habile théologien de Leipzig, naquit dans les environs de cette ville à Hohen-Heyda, et après avoir commencé ses études au collége du Prince à Grimma se rendit au chef-lieu de l'université, où il fut admis en 1681 à prendre le degré de maître ès-arts. Il s'était jusqu'alors livré à la théologie, et avait songé à suivre la carrière ecclésiastique, mais il changea de détermination en même temps que de séjour, et alla à Iéna étudier la jurisprudence. Il y était depuis quelque temps, lorsque le prince de Schwarzbourg-Sondershausen le prit chez lui pour être gouverneur de ses

enfants, place à laquelle dans la suite Weber joignit celles de secrétaire et d'archiviste du prince (1684 et 1685). Treize ans plus tard, il accompagna le jeune comte de Gersdorff, dans ses voyages en Allemagne, et se trouva à Giessen à l'instant où un des professeurs renonçait à sa chaire. Ses talents reconnus, non moins que la protection des princes de Schwartzbourg, lui valurent d'abord la place vacante, puis celle de professeur extraordinaire de droit, et les titres de bibliothécaire de l'académie et de vice-chancelier de l'université. En 1699, il fut nommé conseiller par le prince de Schwartzbourg. Celui de Hesse lui accorda le même honneur en 1715. Il mourut le 7 mai 1726. Historien, orateur et poète autant qu'habile jurisconsulte, Weber a laissé un nombre considérable d'ouvrages estimés. Nous nous contenterons d'indiquer : I. *Filum juris Justinianei ariadnæum*, qui a été long-temps classique dans l'université de Giessen et dans plusieurs écoles d'Allemagne; on peut y joindre comme complément la *Synopsis institutionum Justinianearum*. II. *Pufendorfii Officia hominis et civis cum lemmatibus et remissionibus ad Grotium; eadem cum annotationibus; Apologia Sam. Pufendorfii contra iniquos censores* (pseudonyme, sous le nom de *Henricus Cornelius Agrippa*). Weber avait beaucoup travaillé sur Pufendorf, et, outre l'apologie et la double édition que nous venons d'indiquer, il avait traduit du latin en allemand son *Introduction aux leçons de politique et de morale*, et ses deux premiers livres du Droit de la nature et des gens. III. *Histoire publique de l'Allemagne et de l'empire jusqu'aux temps de Ferdinand III*, très-curieuse et très-instructive, surtout en ce qui regarde le droit politique de l'empire. On pourrait la publier avec plusieurs dissertations isolées relatives au même sujet, entre autres celles sur la bulle d'or (*De capitibus quibusdam Chrysobullæ Caroli IV, vel nunquam observatis vel immutatis*), et sur Ferdinand II (*Sylloge rerum præcipuarum tempore Ferdinandi II imper. per Europam gestarum*). IV. *Critique de l'athéisme*. V. *Examen artis heraldicæ*; Iéna, 1723, in-8°., fig., avec les Éléments de l'arthéraldique (*Gründliche Begriffe der edlen Herolds- oder Wappen-Kunst*. VI. *Mémoires sur la vie et la mort de Gonthier-le-Belliqueux, comte de Schwartzbourg*, Giessen, 1720, in-8°., en allemand. On trouve une liste très-longue des Œuvres d'Émanuel Weber dans la *Biographie allemande* de Jœcher, et dans l'*Histoire de la littérature en Hesse*. — Un autre *Emanuel* Weber, pasteur de Pomsen, près de Leipzig, dans le dix-septième siècle, composa divers poèmes assez estimés.

P—ot.

WEBER (Henri), littérateur anglais, mort à York en 1818, a publié : I. La *Bataille de Flodden-field*, 1809. II. Metrical romances, etc. : *Romans en vers, des treizième, quatorzième et quinzième siècles*, avec une introduction et un glossaire, 1811, 3 vol. in-8°. III. *Œuvres dramatiques de John Ford*, avec une introduction et des notes explicatives, 1811, 2 vol. in-8°. IV. *Contes et romans populaires*, 1812, 4 vol. in-8°. V. *Œuvres de Beaumont et Fletcher*, avec une introduction et des notes, 1812, 14 vol. in-8°. VI.

Contes orientaux, comprenant les romans les plus populaires d'origine orientale, et les meilleures imitations qui en ont été faites par des auteurs européens; avec des traductions nouvelles, et de nouveaux contes qui n'avaient pas encore été publiés, précédés d'une *Dissertation*, etc., 1812, 3 volumes in-8°. Weber a donné, conjointement avec M. Jamieson, *Explications d'antiquités septentrionales*, d'après les plus anciens romans teutoniques et scandinaves : extrait du *Livre des héros* et du *Lai du Nibelungen*; avec des traductions de contes en vers, des anciennes langues germanique, danoise, suédoise et islandaise; des notes et des dissertations, Édinbourg, 1814, in-4°. de 520 pages. On a loué dans Henri Weber une vaste érudition, le talent de bien analyser, et une grande exactitude comme éditeur. L.

WEBER (Charles-Marie, baron de), célèbre compositeur, naquit le 18 déc. 1786 à Eutin, dans le duché de Holstein. Son père, qui était lui-même un musicien distingué, l'éleva avec soin. Le jeune Weber montra de bonne heure les dispositions les plus heureuses pour la musique et pour la peinture. En 1796, Heuschel de Hildburghausen fut son premier maître de piano. C'est à ce savant professeur qu'il dut cette énergie, cette exécution brillante et passionnée, qui l'ont placé au premier rang des pianistes de son époque. Le père, ayant remarqué ses qualités précoces, le conduisit à Saltzbourg, où il le confia à Michel Haydn, maître beaucoup plus savant que son frère Joseph, quoiqu'il fût moins connu. Par l'austérité de ses principes et de sa méthode, le professeur découragea le jeune Weber, qui même en faisant les plus grands efforts ne tirait que peu de profit de ses leçons. Cependant, en 1798, l'élève, qui n'avait encore que douze ans, fit paraître son premier ouvrage, *six fugues à huit parties*, composition remarquable, que les journaux de musique annoncèrent, en relevant son style pur, ferme et correct. A la fin de la même année, il vint à Munich, où Valesi lui donna des leçons de chant pendant que Kalcher l'instruisait dans la composition et le piano. Ce dernier maître initia le jeune artiste dans les secrets de la musique; il lui enseigna l'usage que le compositeur peut faire des moyens puissants qu'elle lui fournit; c'est de lui que Weber apprit l'art si difficile de combiner les instruments, afin de charmer, d'étonner l'oreille par la hardiesse et la nouveauté des sons. Aucune difficulté n'effrayait Weber. Son génie ardent le portait plus particulièrement vers la musique théâtrale. Ce fut sous les yeux de son maître qu'il composa son premier opéra, la *Puissance de l'amour et du vin;* il y ajouta une *Messe* et quelques autres pièces que dans la suite il jeta au feu, les trouvant indignes de son talent et de sa réputation. Après ces premiers essais, son goût pour la peinture vint le distraire, et bientôt après l'arracher à ses occupations musicales. Senefelder prétendait avoir trouvé à Munich les secrets de la lithographie. Weber revendiqua l'honneur de cette invention; et afin d'exécuter le plan qu'il avait conçu, il alla, avec son père, s'établir à Freyberg en Saxe, où il pouvait trouver les matériaux plus à sa portée et en plus grand nombre. L'ennui d'un travail purement mécanique l'eut bientôt fatigué. Il abandonna ses pierres et ses crayons

HIST. D'ALLEMAGNE.

WEBER.

Mlle Sauer sc.

pour reprendre la lyre, et revint à la composition avec une nouvelle ardeur. A 14 ans, il mit en musique l'opéra composé par le chevalier de Steinberg : la *Fille des bois*. Cette composition fut très-applaudie à Vienne, à Prague, à Pétersbourg, et les copies s'en répandirent dans toute l'Europe. L'auteur en fut mécontent; il profita des avis qui lui furent donnés dans un journal de musique; et depuis ce moment il se fit un style entièrement à lui, en employant et en combinant entre eux certains instruments que ses prédécesseurs avaient ou négligés ou abandonnés. *Pierre Schmoll*, opéra représenté en 1801, fut son coup d'essai en ce genre. Voici, à ce sujet, comment s'exprimait Michel Haydn, en lui écrivant : « Cet opéra est entièrement nouveau, et par l'effet qu'il » produit sur la scène, et par la » puissance qu'il doit exercer sur » ceux qui composeront en ce genre. L'opéra est composé selon » les règles les plus sévères du contre-point. A l'intelligence et à la » vivacité l'auteur a joint la finesse, la délicatesse; les sons et » l'ensemble de la musique sont en » union parfaite avec le sens des paroles. » Un autre maître de Weber terminait ainsi la lettre qu'il lui adressait : *Urit maturè ut Mozart*. Dans les voyages que le jeune compositeur fit, pour se perfectionner, il rechercha avec soin les ouvrages et les écrits qui avaient paru sur la théorie de la musique. Il les examinait, les comparait, et remarquant avec peine que leurs auteurs, peu occupés de la science et de ses progrès, ne pensaient qu'à établir de nouveaux systèmes, il résolut de donner lui-même un cours de doctrine, qui serait fondé sur l'expérience. C'est vers cet objet qu'il dirigea ses recherches dans le voyage qu'il fit en 1802 à Leipzig et à Hambourg. L'analyse de douze chorals de Sébastien Bach est le fruit de ses premières études théoriques. En 1803, il se rendit à Vienne, où il termina son éducation musicale sous le célèbre Vogler. Sur la réputation qu'il s'était acquise, dans un âge aussi peu avancé, il fut appelé à Breslau, comme directeur de musique. Ayant à y former un corps de chanteurs et un orchestre entièrement nouveau, il essaya de plusieurs manières les effets que l'on peut obtenir par la réunion des voix habilement combinées avec les forces de l'orchestre. C'est pendant son séjour en Silésie, qu'il composa l'opéra connu sous le nom de *Rubezahl*. En 1806, la guerre le força de quitter Breslau; il accepta un engagement que le duc Eugène de Wurtemberg lui avait proposé, et vint à Stuttgart, près de ce prince. Il y composa deux symphonies, des concertos et plusieurs pièces pour les instruments à vent; il donna une édition revue et corrigée de sa *Fille des bois*, qui parut sous le titre de *Sylvana*. Il y ajouta la cantate *Der erste Ton*, quelques ouvertures à grand orchestre, et une quantité de solos et de sonates pour le piano. La guerre ayant amené la dissolution du théâtre et de la chapelle du prince, Weber voyagea de nouveau. A Francfort, à Munich et à Berlin, ses compositions réunirent tous les suffrages, et les amateurs suivaient ses concerts avec le plus vif intérêt. Dans ses courses, il retrouva Vogler, son ancien maître, qui lui donna d'excellents conseils. En 1810, Weber fit paraître, à Darmstadt, *Abu-Hassan*, opéra en un acte. Pendant les années 1813, 1814 et

1815, il dirigea et réorganisa entièrement l'Opéra de Prague. C'est là qu'il écrivit sa grande cantate *Kampf und Sieg*. Son engagement terminé, il reçut de diverses cours d'Allemagne des offres très-avantageuses ; et il accepta une invitation qui convenait à ses vues, celle de venir à Dresde, pour y former un Opéra allemand. Ce fut à ce théâtre que, depuis le mois de décembre 1816, il consacra quatre années de son activité et de ses affections. Le *Freyschütz*, donné à Berlin en 1822, éleva Weber au rang des premiers maîtres de l'Allemagne. A l'exception de la *Zauberflote* (la *Flûte enchantée*), aucun opéra n'était devenu si rapidement populaire. Quelques critiques firent observer que plusieurs motifs de cette composition ne sont point originaux ; que les Anglais connaissent depuis long-temps le chœur des *Chasseurs du Freyschütz* ; et l'auteur fut obligé d'avouer qu'il y avait du vrai dans ces allégations. Il semble en effet que la coupe et la mélodie de la seconde partie de ce chœur soient empruntées à l'air de *Marlborough*, avec lequel elles paraissent avoir beaucoup de rapport ; mais on doit convenir que dans les mains de Weber, et par l'adresse de son travail, ce morceau est devenu entièrement original. S'il n'a point inventé tout le motif, du moins il se l'est heureusement approprié. Un reproche plus fondé que les connaisseurs sont en droit de faire à ce fameux chœur, malgré sa vogue populaire, c'est d'être un véritable contre-sens d'un bout à l'autre. Le rhythme, le caractère, la situation, tout y est faux et contre nature. Le mouvement à deux pour quatre est plus convenable à une contre-danse qu'à un air de chasse, où les grands maîtres ont coutume d'employer la mesure à six-huit. N'est-il pas d'ailleurs absurde d'entendre des paysans écossais, des hommes grossiers, imbus de tous les préjugés des siècles d'ignorance et de barbarie, chanter, non pas à pleine gorge comme des chasseurs de cette espèce, mais à demi-voix, en sautillant, et d'un air de mystère, comme des petits-maîtres qui vont en partie fine ? Ce chœur joli et trop joli fait une disparate choquante avec la musique sauvage du reste de la pièce. L'ouverture du *Freyschütz* est fort belle ; mais, formée avec les principaux motifs de l'opéra, c'est moins un petit drame de musique qu'un morceau de marqueterie où se montrent le talent et l'adresse de Weber. Traduit et arrangé par MM. Sauvage et Castil-Blaze, cet opéra, sous le titre de *Robin des bois*, a obtenu en 1824, à l'Odéon, un succès de vogue qu'il a dû principalement au chœur des chasseurs, à un air de walse et à la bizarrerie du spectacle, fort analogue à celui des mélodrames. Au mois de février 1826, Weber quitta Dresde, accompagné de M. Fürstenau, musicien de la chambre royale ; il se rendit à Paris, et, de là à Londres, pour y diriger lui-même la représentation de son *Obéron*, qu'il avait composé pour le théâtre de Covent-Garden. Arrivé dans cette capitale, il y retoucha l'ouverture de la pièce et une partie du troisième acte ; mais bientôt il sentit que le climat d'Angleterre ne convenait point à sa santé ; l'air froid de cette contrée nébuleuse agissait d'une manière pénible sur un système nerveux que les excès de l'étude et du travail

avaient rendu très-irritable. Depuis son arrivée, *Obéron* avait eu vingt-sept représentations à Covent-Garden, et il en avait lui-même dirigé vingt-quatre. Quoiqu'on ne soit pas d'accord sur le mérite de cette partition, les hommes de l'art et le public s'étaient montrés favorables à l'auteur; cependant il ne fut point content de l'auditoire. L'état critique où se trouvaient le commerce et les manufactures d'Angleterre rendit l'affluence bien moins nombreuse qu'il ne s'y était attendu. On ne peut pas assurer que cette circonstance ait influé sur sa santé. Toutefois sentant sa poitrine attaquée, il témoigna un vif desir de quitter Londres, et d'aller respirer l'air natal. Ce sentiment se manifestait avec plus de force, à mesure que le moment de la dernière crise approchait. Le 26 mai, il avait présidé le concert d'Argyle-Rooms, et fait exécuter de nouveaux morceaux de sa composition. Miss Stephens y chanta une romance de Lalla Rook, que Weber avait composée pour cette virtuose. Avant de se mettre au travail, il avait lu le poème de Moore, en témoignant un vif désir de connaître l'auteur. A ce concert, la cantate *Fête de la paix*, parfaitement exécutée, fut reçue avec des applaudissements extraordinaires. La joie de ces succès agit sans doute avec trop de force sur les sens de l'artiste; le soir il rentra chez lui affaibli; il ne sortit plus, et cessa de vivre le 5 juin 1826. On devait donner au théâtre de Covent-Garden une représentation extraordinaire du *Freyschütz*, qu'il se proposait de diriger lui-même, et qui a eu lieu depuis sa mort au bénéfice de sa famille. Weber en partant pour Londres, avait laissé à Dresde sa femme et ses deux enfants. Les opéras qu'il chérissait au-dessus des autres sont le *Freyschütz* et l'*Euryanthe*; celui-ci parut plusieurs années après le premier, et à une époque où les études avaient porté le talent de Weber à son plus haut degré. Quelques connaisseurs préfèrent cet opéra au *Freyschütz*; mais suivant d'autres, il marque le déclin du génie de l'artiste, quoiqu'on y distingue cinq morceaux charmants. Weber aurait pu obtenir de la célébrité comme écrivain. Les articles qu'il a insérés en 1817 et 1818, dans le *Journal du soir*, lui font honneur. Il a laissé manuscrit un *Journal* qu'il appelait la *Vie des Artistes*. On en a déjà publié quelques morceaux. *Obéron, roi des Elfes*, mis en musique par Weber, a été traduit de l'anglais en allemand, par Th. Hell, Dresde et Leipzig, 1826. Un journal allemand, rendant compte de cette traduction, dit: « Weber devait donner pour Covent-Garden un drame en musique; son imagination brûlante lui représenta l'*Obéron* de Wieland (*Voyez* ce nom) comme un sujet éminemment propre à ses idées. Il y a dans cette pièce tout ce qu'il faut pour entraîner, pour exalter le génie musical. Weber avait devant lui trois modèles, Baggesen, Kunzen et Wrenitzky, qui, en prenant *Obéron* pour texte de leurs compositions, avaient obtenu des succès, les deux premiers en Danemark et celui-ci en Allemagne. » En résumé, s'il est permis de juger Weber, d'après un seul de ses ouvrages (celui qui passe pour son chef-d'œuvre), il nous semble manquer d'invention et de fécondité. Comme il est plus aisé de faire du bruit que de créer des chants nouveaux, il a, ainsi que d'autres chefs trop vantés

de l'école moderne, suppléé à la mélodie en renforçant les orchestres, en doublant le nombre des instruments à vent, en faisant un usage presque continuel des timbales. Mais ce genre barbare qui s'était déjà introduit en France, il y a près de quarante ans, passera de mode encore une fois; et Weber sera placé infiniment au-dessous de Gluck et de Mozart, ses compatriotes, et des maîtres célèbres des écoles italienne et française. A—T et G—Y.

WEBSTER (William), écrivain polémique, célèbre par son esprit et son orgueil, était petit-fils de l'évêque Sparrow, et naquit en décembre 1689. Admis au collége de Caïus à Cambridge, il y acheva ses études, et y prit successivement les degrés de bachelier et de maître-ès-arts, en 1716. L'année précédente, il avait été nommé curé de Saint-Dunstan de l'Ouest, à Londres: mais la légèreté de sa conduite et son penchant au sarcasme attirèrent sur lui une destitution (1731); et il resta sans emploi jusqu'à ce que l'évêque Gooch, devenu son protecteur, lui donnât la cure de Saint-Clément d'Eastcheap, et ensuite lui fit avoir le rectorat de Deptden dans la province de Suffolk. Ces deux bénéfices réunis ne lui formaient qu'un revenu de cent soixante-douze livres sterl.; mais il eut tort de les troquer, en 1741, pour les vicariats de Ware et de Thundridge, encore moins productifs. La vente des nombreux ouvrages qu'il ne cessait de composer ne l'enrichit pas davantage; car vers le temps où il se fit recevoir docteur en théologie (1752), il sollicitait des secours de la charité des évêques. Il mourut, le 4 décembre 1758, avec la réputation d'un homme savant, spirituel et laborieux, mais caustique et irascible. Nous ne donnerons point la liste complète de ses ouvrages, et surtout celle des pamphlets que lui inspirèrent les circonstances, et qui lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Nous nous bornerons aux suivants: I. *Vie du général Monk*, Londres, 1725. Cette composition importante, rédigée sur un manuscrit original du docteur Skinner, et dédié à la comtesse Granville et à mylord J. Gower, descendants de l'illustre chef royaliste, commença la réputation de l'auteur. II. Deux *Discours..... en réponse aux arguments de MM. Sykes et Chubb, avec une préface contenant quelques remarques sur le temps actuel, notamment par rapport au clergé*, Londres, 1729. III. Le *Nouveau-Testament* du P. Simon, avec notes, etc., Londres, 1730, 2 vol. in-4°. IV. *Nécessité d'observer la loi entière*, ibid., 1730, in-8°. (Discours tiré du ch. II, v. 10 de l'Épître de saint Jacques, et plein d'idées judicieuses et neuves sur le déisme). V. *Considérations sur la justesse des témoignages de la résurrection du Sauveur*, etc., Londres, 1721, in-8°. VI. *Défense d'Eustache Budgell*, ibid., 1733 (rédigée à propos de son affaire avec Tindal). VII. *Narré complet des faits ou Franche exposition de mes malheurs*, Londres, 1757. C'est là que se trouve cette phrase qui peut donner une idée de la haute opinion qu'il avait de lui-même: « ..... Cette brochure a dans toute l'étendue du royaume une telle réputation, que sans connaître l'auteur, quelqu'un a dit de lui: Cet homme mérite d'avoir une statue dans chaque ville de commerce de l'Angleterre! » VIII. *Miscellanea hebdomaires*, ouvrage semi-périodique, entrepris, en 1733,

ous le nom de Richard Hooker, mais qui n'eut que quelques mois d'existence. — Webster (*Jean*), pasteur de Kilwich, est auteur d'une *Métallographie* ou *Histoire des métaux*, Londres, 1678, in-4°., et de *Recherches sur la soi-disant sorcellerie*. Ces deux ouvrages sont estimés. Le premier contient à-peu-près tout ce que l'on savait alors sur les métaux; et aux découvertes nouvelles des Anglais, des Italiens et des Français, l'auteur joint ses propres expériences. Le second a été traduit en allemand par Chrét. Thomasius, et imprimé à Halle, 1719, in-4°. — Webster (*Guillaume*), maître écrivain anglais, mort en 1744, a publié: I. *Essai sur la tenue des livres*, 12e. édition, 1755, in-12. II. *Traité d'arithmétique*. III. *Cours abrégé de mathématiques* par la Hoste, trad. en anglais, 3 vol. in-8°. P-or.

WECHEL (Chrétien), célèbre imprimeur, était originaire d'Allemagne, et vint fort jeune à Paris, où il fut admis, en 1522, dans la corporation des imprimeurs-libraires. Dans les premiers ouvrages qui portent son nom, on voit au frontispice un arbre avec deux rouge-gorges, l'un perché, l'autre volant, et cette devise: *Unicum arbustum non alit duos erithacos*. C'est la marque de Simon Dubois, lequel imprima pour Wechel jusqu'en 1527 (*Voy.* Caille, *Hist. de l'imprimerie*, 95). Wechel acheta, cette année, une imprimerie; et il se fit bientôt une grande réputation par la correction et la beauté des éditions qui sortirent de ses presses. Il est un des premiers qui publièrent les ouvrages en grec et en latin sur deux colonnes. Cette méthode avait l'avantage de mettre le lecteur à portée de vérifier la correction du texte et la fidélité de la traduction; mais elle fut abandonnée, parce que les professeurs jugèrent qu'elle favorisait la paresse des élèves. C'est encore à Wechel qu'on dut l'heureuse idée de publier séparément les différentes parties des ouvrages des auteurs classiques, afin de faciliter aux élèves pauvres l'acquisition de celles dont ils avaient besoin. Il donna de cette manière les premiers livres de la *Bible*, en caractères hébreux, d'une rare élégance. Le Traité d'Érasme, *De usu interdicto carnium*, qu'il imprima en 1534, ayant été censuré par la faculté de théologie, Wechel fut condamné à une amende (*V.* Chevillier, *Orig. de l'imprimerie*, 353). Le savant Conrad Gesner lui dédia le treizième livre de ses *Pandectes*, par une épître dans laquelle il le loue de son zèle à reproduire de bonnes éditions des meilleurs ouvrages grecs et latins. Wechel exerçait encore son art en 1554; mais on croit qu'il mourut cette même année. Suivant le P. Garasse (*Somme théologique*, p. 19), Wechel aurait été ruiné complètement, en punition d'avoir imprimé l'ouvrage d'Ant. Cornelius: *Exactissima infantium in limbo clamorum querela*; mais cette assertion est dénuée de toute vraisemblance, puisque Wechel transmit son imprimerie, qui devait être considérable, à son fils André, dont l'article suit. Wechel s'est servi de deux marques. Il employa dans ses premières éditions l'écusson de Bâle; ce qui pourrait faire conjecturer qu'il était originaire de cette ville. Il y substitua depuis deux mains soutenant un double caducée d'où sortent deux cornes d'abondance, surmontées d'un Pégase. Le *Catalogue* des ouvrages grecs, latins, hébreux et français, sortis de ses presses, imprimé à Paris, en 1544, in-8°., a

été inséré par Gesner dans le livre des *Pandectes*, qu'on vient de citer, et avec des corrections et additions, par Maittaire, dans les *Annales typographiques*, II, 405-38. Bayle a consacré un article à Wechel dans son *Dictionnaire*. W—s.

WECHEL (André), fils du précédent, ne s'est pas rendu moins célèbre que son père dans l'histoire de la typographie. Né, vers 1510, à Paris, il fut reçu libraire en 1535, et après la mort de son père, en 1554, il lui succéda comme imprimeur. En 1560, il acheta le fonds de l'imprimerie de Henri Estienne (*Voyez* Baillet, *Jugem. des savants*). Son attachement aux principes des réformés lui fit courir de très-grands dangers. La populace pilla son magasin en 1569. Tous les livres suspects qui s'y trouvèrent furent brûlés publiquement; et sans la protection que lui accorda le président de Harlay, il aurait bien pu partager le sort de ses livres, tant le peuple était animé contre les Huguenots (Melch. Adam, *Vitæ jurisconsult.*, 431). Obligé de fuir Paris, il y revint dès qu'il jugea le moment favorable, et rétablit son imprimerie. On sait que dès le mois de juin 1571, elle était en pleine activité. Wechel eut le bonheur d'échapper au massacre de la Saint-Barthélemi. Dans cette circonstance, il dut la vie à Hubert Languet (*V.* ce nom), comme il nous l'apprend lui-même dans la dédicace de la *Vandalia* d'Alb. Krantz. Il transporta ses presses à Francfort, et prit pour correcteur J. Opsopæus (*V.* ce nom, XXXII, 38). Suivant Zeltner (*Theatrum viror. eruditor.*, 398), André Wechel, effrayé de la situation de l'Allemagne, conçut, en 1579, le projet de revenir s'établir à Paris; mais la France ne présentait pas un aspect plus tranquille. Il put s'en assurer par lui-même, s'il y conduisit, comme on le croit, Opsopæus. De retour à Francfort, il mourut dans cette ville le 1er. nov., 1581. — Quelques auteurs lui donnent pour fils *Jean* Wechel, imprimeur à Francfort, de 1584 à 1594; mais André n'avait point d'enfants, puisqu'il institua ses héritiers *Claude Marni* et *Jean Aubri*, qui continuèrent l'exercice de l'imprimerie, en société, à Francfort et ensuite à Hanau. Les ouvrages sortis des presses de Marni et d'Aubri portent sur le frontispice, avec la marque de Wechel, ces mots : *ex typis Wechelianis*. Jean Aubri mourut à la fin de l'an 1600 ou au commencement de 1601, et Claude Marni dans le courant de 1612. Leurs héritiers rompirent une association qui subsistait depuis si long-temps, et imprimèrent chacun pour son compte jusqu'en 1629. Il existe un *Catalogue* des ouvrages sortis des presses des Wechel avant 1590, Francfort, in-8°. Parmi les correcteurs qu'ils employèrent après Opsopæus, on distingue le savant Fréd. Sylburg (*V.* ce nom). W—s.

WECKER (Jean-Jacques), médecin, naquit en 1528 à Bâle, d'une famille originaire du pays des Grisons. Il fut nommé, en 1557, professeur de dialectique au collége de sa ville natale, et trois ans après, joignit à cette chaire celle de rhétorique. Reçu docteur à la faculté de médecine, il partagea son temps entre ses devoirs de professeur, le travail du cabinet et la pratique de son art. Il signala son zèle pendant la peste qui désola Bâle en 1565, et contribua beaucoup à diminuer le nombre des victimes de ce fléau. L'année suivante, il accepta la place d'archiatre ou

premier médecin de Colmar, et mourut dans cette ville, en 1586. Outre une *Logique* et une *Rhétorique*, en latin, et une traduction allemande des *Secrets* d'Alexis Piémontois, on a de Wecker : I. *Antidotarium speciale*, Bâle, 1561, in-4°.; — *Antidotarium generale*, ibid., 1576, in-4°. Ces deux recueils de recettes ont été réimprimés un grand nombre de fois, ensemble ou séparément. II. *Medicæ syntaxis utriusque ex gr., lat. et arab. thesauris collecta*, ib., 1562, in-fol. Il y en a plusieurs éditions. III. *De secretis libri XVII ex variis auctoribus collecti*, etc., Bâle, 1582, in-8°. L'édition la plus récente et la meilleure est celle de 1750, in-8°., avec des additions de Th. Zwinger. Cet ouvrage a été traduit en français par un anonyme, Lyon, 1584, in-8°. (*Voy.* la *Bibl.* de Duverdier, au mot *Wecker*). Éloy en cite une traduction par J. Duval, Genève, 1616, in-4°., sous le titre de *Trésor des préservatoires et antidotaire*. Cet ouvrage, dont le succès peut étonner aujourd'hui, est toujours recherché des curieux, pour les choses singulières qu'il renferme. IV. *Practicæ medicinalis generalis libri VII*, Bâle, 1585, in-16. V. *Anatomia mercuriis spargyrica*, Halle, 1620, in-4°. Voy. les *Athenæ Rauricæ*, 263. W—s.

WECKHERLIN (George-Rodolphe), poète allemand, né à Stuttgart en 1584, parcourut pendant sa jeunesse l'Allemagne, la France et l'Angleterre. Étant revenu dans sa patrie en 1610, le duc Jean-Frédéric le nomma son secrétaire. Ses goûts le portaient vers la poésie. Les voyages lui avaient fait connaître la littérature étrangère; il avait étudié les anciens; mais il lui restait de grands obstacles à vaincre, ses prédécesseurs ne lui ayant donné que de mauvais modèles. Comme il avait lu les poètes anglais, italiens et français, il commença par se faire une coupe de vers plus régulière. Sa poésie présente l'image intéressante de la lutte que son génie eut à soutenir contre les formes, alors encore si dures, de la langue allemande. Souvent il reste au-dessous de son sujet; mais toujours on est forcé d'admirer la hardiesse du poète qui, né trente ans avant Opitz, s'épuisait en efforts, pour s'ouvrir une nouvelle carrière. Il était en grande faveur à la cour de Wurtemberg; on n'y donnait aucune fête qui ne fût embellie par une composition de Weckherlin. Cependant sa place de secrétaire près du duc lui déplaisait, et ce prince lui ayant proposé, en 1620, les fonctions de la légation de Londres, il accepta d'autant plus volontiers, qu'il aimait le séjour de cette ville, où il avait déjà passé trois ans. Depuis cette époque il ne quitta plus l'Angleterre, où il paraît avoir joui d'une haute considération. Jacques Ier. et Charles Ier. l'ayant attiré à leur service, il fut chargé de missions, aussi honorables que difficiles, en Écosse, en Irlande, dans les Pays-Bas, en Italie et en Espagne. Entraîné par l'agitation des affaires, il n'oublia point les muses allemandes, prit part aux travaux d'Opitz, et se réjouit de sa gloire, en avouant que ce poète donnait plus de soin que lui à ce qu'il publiait. Il lui adressa un sonnet dans lequel il lui exprima toute son estime; mais les contemporains et la postérité lui ont, sous le rapport du génie et de la hardiesse, assigné une place beaucoup plus élevée qu'à Opitz. Weckherlin, qui est mort vers l'an 1651, publia lui-même deux

petits livres d'*Odes* et de *Chants*, à Stuttgart, 1618, in-8°. Cette collection est devenue très-rare. L'auteur, ayant revu ses manuscrits avec soin, fit paraître ses *OEuvres* sous ce titre : *Poésies ecclésiastiques et profanes*, Amsterdam, 1641, in-12. Sa préface est datée *du dernier jour de septembre, 1639, à la cour royale d'Angleterre*. On y lit : « J'ai à regretter la perte de ceux de mes manuscrits que j'avais laissés, en Allemagne, entre les mains de mon frère Louis ; il a été, comme tous les miens, et avec les biens de notre famille, immolé aux fureurs de la guerre de Trente-Ans. Qu'est devenue ma *Myrta*, ce poème chéri, composé de tant de sonnets et de stances ? D'autres pièces, surtout quelques Fables d'Ovide, m'ont été enlevées en France et en Angleterre. » Parmi les *Poésies ecclésiastiques*, on remarque la traduction en vers libres de trente Psaumes. Au nombre des *Poésies héroïques*, on en trouve à la louange de Gustave-Adolphe, du duc Bernard, du chancelier Oxenstiern, du cardinal de Richelieu, et d'autres personnages éminents. En 1648, Weckherlin publia une seconde édition de ses OEuvres qu'il augmenta de la moitié. Parmi les *Poésies ecclésiastiques*, on trouve soixante-six Psaumes de David. Ses *Poésies légères*, telles que *Ballets*, *Mascarades*, *Cartels*, *Tournois*, ont un intérêt particulier, parce qu'elles tiennent aux mœurs et aux usages du siècle. Dans la préface, Weckherlin dit qu'il a passé quarante années de sa vie à la cour des rois, étant presque toujours employé à des voyages, et à des missions de haute importance. Il était également recherché par les savants et les poètes d'Angleterre, de France, d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne. Passionné pour la gloire, il a souvent chanté Gustave-Adolphe auquel il donnait la première place parmi les grands généraux. Un petit poème héroïque qu'il publia, en 1633, en l'honneur de ce prince qu'il appelle *immortel, invincible*, a reparu sous ce titre : *Souvenirs adressés à Gustave-Adolphe, avec son portrait, par Weckherlin* (all.), 1806, in-8°. L'éditeur y a fait quelques changement dans l'orthographe ; il a expliqué l sens des expressions qui ont vieilli afin de rendre Weckherlin intelligible. Il a suivi l'édition de 1648, qu est devenue très-rare. On recherch également les pièces que notre poèt publia à la cour de Stuttgart, entr autres son *Triomphe remporté dernièrement, à l'occasion du baptême d'un prince à Stuttgart* 1616 (en all. et en angl.). Tout y es intéressant et varié, la couleur de l poésie, les cérémonies usitées à cett cour, les jeux des anciens chevaliers les tournois, les expressions de leu courtoisie, et les mœurs de ces an ciens temps. G—y.

WECKHERLIN (Guillaume Louis), homme de lettres, célèbr par ses aventures et ses malheurs, na quit, le 7 juillet 1739, à Bothnan dans le royaume de Wirtemberg Après avoir terminé ses études, vint à Paris, où il se livra avec un sorte de passion à la lecture de Vol taire et des autres philosophes fran çais du dix-huitième siècle. C'es dans cette source qu'il puisa ce to de légèreté et de suffisance qui carac térise toutes ses productions. S'étan rendu à Vienne, il y publia que ques écrits de circonstance, qui en rent du succès, mais qui le rend rent suspect au gouvernement. I

avait fait paraître ses premières compositions sous le voile de l'anonyme. Bientôt il déclara qu'une brochure intitulée *Choses remarquables de Vienne* était de lui. La police ne pouvant plus se méprendre sur le véritable auteur, il subit une détention de six mois, et fut ensuite expulsé des états autrichiens. Il vint à Augsbourg, et se fit encore chasser de cette ville, pour un écrit scandaleux contre un magistrat qui l'avait comblé de bienfaits. Réfugié à Nordlingen, il se vengea des habitants d'Augsbourg par son *Anselmus Rabiosus*. Ce libelle, imprimé à Augsbourg, fut saisi par ordre du magistrat, ce qui lui donna une sorte de célébrité, car il en parut quatre éditions. Weckherlin publiait dans le même temps, à Nordlingen, un journal allemand intitulé : *Felleisen* (*Porte-Manteau*). Ayant injurié un magistrat à qui il avait de grandes obligations, il fut encore forcé de quitter Nordlingen, et alla continuer son journal à Baldingen, sous ce titre : *Les Chronologues*. Depuis 1784 il lui donna le nom de *Monstre gris*, puis celui de *Lettres hyperboréennes* ou *Lettres venues des extrémités du Nord ;* le dernier fut celui de *Paragraphes*. En 1792, après que le roi de Prusse se fut emparé des marquisats d'Anspach et de Bayreuth, Weckherlin vint trouver à Anspach le ministre de Hardenberg, qui lui permit d'y continuer son journal, et lui fit même des avances pour le mettre en état d'aller à Strasbourg et à Paris chercher des correspondants. Il donna alors à sa feuille le titre de *Journal d'Anspach*. Ayant fait beaucoup de mécontents, il ne se soutint que par la protection du ministre. Mais pendant l'absence de ce magistrat, le bruit se répandit à Anspach que les Français marchaient sur la Franconie, et que Weckherlin était en correspondance avec eux : la populace, furieuse, se rassembla ; il fut arrêté, et l'on s'empara de ses papiers, dans lesquels on ne trouva rien qui pût le compromettre. Mais, accablé de sa disgrâce, il mourut de chagrin le 24 novembre 1792. Ses écrits, tous en allemand, sont : I. *Lettres caraïbiennes*, sans date, ni lieu d'impression. II. *Choses remarquables de Vienne*, Nordlingen, 1777, in-8°. III. *Voyage d'Anselmus Rabiosus dans la Haute-Allemagne*, Saltzbourg et Leipzig (Nordlingen), 1778, in-8°. IV. Le *Porte-Manteau*, journal politique, commencé à Nordlingen, en 1778. V. Les *Chronologues*, journal historique, qui paraissait tous les mois, et dont il publia 12 volumes depuis 1779 jusqu'en 1781. Francfort et Leipzig sont marqués comme les lieux de l'impression, quoique le journal parût à Nuremberg. VI. *Livre portatif de la philosophie pour l'année* 1783, Nuremberg, 1782, in-18. VII. Le *Monstre gris*, journal historique et politique, Nuremberg, 1784 à 1787, 12 vol. in-8°. VIII. *Lettres hyperboréennes*, Nuremberg, 1787 à 1790, 6 vol. in-8°. IX. Les *Paragraphes*, Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8°. X. *Journal d'Anspach*, Anspach, 1792, 33 n^os^. G—y.

WEDDERBURN (Alexandre). *Voy.* Rosslyn.

WEDDERKOPF (Magnus de), ministre d'état, né en 1638 à Husum, dans les états de Holstein, commença au gymnase de Lubeck l'étude des langues dans lesquelles il alla se perfectionner aux universités d'Helmstædt, d'Iéna et d'Heidelberg ; il parcourut ensuite une grande

partie de la France et de l'Italie, et obtint à son retour à Heidelberg la chaire de droit public et féodal. L'électeur Charles-Louis mit plusieurs fois ses talents diplomatiques à l'essai, en l'envoyant au duc de Holstein, qui lui fit donner la place de professeur du Code, à l'université de Kiel. Cette promotion ne fut pour lui que le prélude des honneurs qui l'attendaient. Successivement chanoine du chapitre de Lubeck, conseiller des ducs régnants de Holstein, curateur de l'université de Kiel, président du conseil secret de Sleswig-Holstein, bailli de Tremsbüttel, seigneur de Steinhorst, Tangstède, Magnuswort, etc., il vit mettre le comble à tous ces honneurs par le brevet impérial qui lui conféra la noblesse, et par sa nomination à la place d'ambassadeur de Holstein, fonctions qu'il remplit lors des traités de Nimègue, en 1678, d'Altona, en 1688 et 1689, et de Travendal, en 1700. Cinq ans plus tard il fut élevé au rang de premier ministre, et joignit à ce titre, en 1706, celui de chancelier de l'université de Kiel. Une intrigue, combinée avec autant d'adresse que de perfidie, vint interrompre le cours de ses prospérités : on l'accusa d'avoir, pendant ses ambassades, trahi les intérêts du Holstein ; et non-seulement ces incriminations calomnieuses eurent le pouvoir de le faire tomber dans la disgrâce de son souverain, mais encore il fut jeté dans les prisons de Tœnningen, où il languit cinq ans (1709-1714). Enfin, la mort de son ennemi lui permit de dissiper les nuages que l'intrigue avait amassés devant les yeux du prince, et il prouva si clairement son innocence que le duc, en faisant cesser sa détention, lui rendit toutes les places dont il avait été privé. Wedderkopf les conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 17 janvier 1721. Il laissa, outre des *Programmata*, des *Dissertations* et divers *Opuscules*, plusieurs écrits estimés, tous relatifs à la science du droit. I. *De famosis libellis.* II. *Observationes theoretico-practicæ à titul.* 3 *ad* 8 *lib. 1 Institut.* III. *De collationè feudi.* IV. *De moratoriâ præscriptione.* V. *De quæstionibus imperatoriâ decisione dignis.* On lui doit de plus une édition du *Traité des fiefs*, par Ferner et Contius, et de la *Constitution impériale sur les fiefs*, par Carol. Crassus. *Voy.* Seelen, *Athenæ Lubecenses*, et Moller, *Cimbria litterata.* — *Gabriel* DE WEDDERKOPF, son frère, prédicateur aulique de la duchesse de Holstein, puis curé de Troja, archidiacre, premier pasteur et chef des études à Kiel, mourut dans cette ville le 18 sept. 1696, âgé de cinquante-deux ans. On a de lui des oraisons funèbres, deux dissertations latines, l'une sur le scepticisme des Arminiens, l'autre sur l'athéisme des Sociniens, etc. Mais son ouvrage le plus important est celui qu'il laissa manuscrit sous ce titre : *Opus de origine sacrorum ecclesiæ primitivæ rituum.* P—ot.

WEDEL (GEORGE-WOLFGANG), savant et laborieux médecin, naquit à Goltzen en Lusace, le 12 novembre 1645, d'un ministre protestant. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il se rendit à l'université d'Iéna, où ayant été reçu maître-ès-arts, puis docteur en médecine, il passa à Gotha, et se livra, pendant cinq ans, à l'exercice de sa profession. En 1673, il quitta cette dernière ville pour retourner à Iéna, et y remplit une chaire de professeur. Bientôt sa réputation s'étendit dans toute l'Allemagne,

et lui mérita des titres et des honneurs. Il était digne des uns et des autres, par ses qualités personnelles, et surtout par ses vastes connaissances. A celles qu'exigent le professorat et l'exercice de l'art de guérir, il joignait la philologie et les langues orientales. Wedel fut nommé successivement premier médecin du duc de Weymar et de l'électeur de Maïence, conseiller de l'empereur d'Allemagne, comte palatin, etc. L'académie des curieux de la nature et la société royale de Berlin le reçurent parmi leurs membres. Il mourut le 6 septembre 1721, après avoir professé la médecine à Iéna pendant près de cinquante ans, et avoir formé un grand nombre de bons élèves. Cet homme rempli de science ne sut pourtant pas se soustraire aux séductions de l'astrologie. On doit lui reprocher aussi d'avoir sacrifié aux doctrines de son époque, en suivant trop servilement la pathologie de Van-Helmont et de Sylvius, et en accordant trop de confiance aux médicaments absorbants, aux bézoards, aux sels volatils, etc. Il inventa diverses formules, qui ont été consignées dans les dispensaires germaniques, mais qui aujourd'hui sont complètement abandonnées. La quantité de dissertations académiques auxquelles cet infatigable écrivain a attaché son nom est prodigieuse; on en compte plus de trois cents sur toutes sortes de sujets. Nous nous contenterons de signaler ses ouvrages les plus importants : I. *Non entia chimica, sive catalogus operum, operationumque chimicarum, quæ non sint in rerum naturâ, nec esse possint, magno tamen cum strepitu à vulgo chimicorum passim circumferuntur et orbi obtraduntur*, Francfort, 1670, in-4°. II. *Specimen experimenti chimici de sale volatili plantarum*, Francfort, 1672, in-12; Iéna, 1675, 1682, in-12. III. *Opiologia, ad normam academiæ naturæ curiosorum elaborata*, 1674, 1682, in-4°. IV. *Exercitationes pathologicæ*, Iéna, 1675, in-4°. V. *Pharmacia in artis formam redacta*, ibid., 1677, 1686, 1693, in-4°. VI. *Theoremata medica, seu introductio ad medicinam*, ibid., 1677, 1692, in-12. VII. *Tabulæ synopticæ de compositione medicamentorum extemporaneâ*, ibid., 1678, in-fol. VIII. *De medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis, libri duo*, ibid., 1678, 1696, in-4°; traduit en anglais, Londres, 1685, in-8°. IX. *De medicamentorum compositione extemporaneâ ad usum hodiernum accommodatâ*, Iéna, 1678, 1683, in-4°. Ce livre a été fort loué par les médecins allemands. X. *Physiologia medica*, ibid., 1679, 1682, 1704, in-4°. XI. *Progressus academiæ naturæ curiosorum*, ib., 1680, in-4°. XII. *De medicamentorum facultatibus*, imprimé depuis sous ce titre : *Amœnitates materiæ medicæ*, ibid., 1684, 1700, 1704, in-4°. XIII. *Pharmacia acroamatica*, ibid., 1686, in-4°. XIV. *Exercitationum medico-philologicarum sacrarum et profanarum centuria*, recueil de thèses soutenues sous la présidence de Wedel, et qui parurent en dix décades, à Iéna, depuis 1686 jusqu'en 1702, in-4°. Parmi ces dissertations, il en est de fort curieuses, et qui ont exigé une érudition profonde et choisie. XV. *Tabulæ pathologico-therapeuticæ omnium morborum*, Iéna, 1686, in-4°. XVI. *Physiologia reformata*, ibid., 1688, in-4°. XVII. *Pathologia medico-dogmatica*, ib.,

1692, in-4°. XVIII. *Aphorismi aphorismorum, id est, aphorismi Hippocratis in porismata resoluti*, ibid., 1695, in-12. XIX. *Exercitationes pathologico-practico-therapeuticæ*, ibid., 1699, in-4°. XX. *Exercitationes semeiotico-pathologicæ*, ibid., 1700, in-4°. XXI. *Theoria saporum medica*, ibid., 1703, in-4°; livre formé de onze dissertations académiques. XXII. *Exercitationum medico-philologicarum centuria secunda*, ibid., in-4°. Wedel ne publia de cette collection que cinq décades, de 1704 à 1720. XXIII. *Praxeos clinicæ sectio prima, de morbis capitis*, Iéna, 1710, in-4°. XXIV. *Compendium chimiæ theoreticæ et practicæ*, ibid., 1715, in-4°. XXV. *Liber de morbis infantum*, ibid., 1717, in-4°. XXVI. *Epitome praxeos clinicæ*, ibid., 1720, in-4°. Wedel applique sa méthode incendiaire aux maladies des enfants, comme à celles des adultes. A tant d'ouvrages il faut joindre un grand nombre de faits pratiques, qui se trouvent consignés dans les Éphémérides des curieux de la nature. Wedel avait aussi publié de nouvelles éditions d'anciens auteurs, parmi lesquelles on distingue celles du *Philonium* de Valescus de Tarente, Leipzig, 1680, in-4°., avec une préface de sa composition, ainsi que le livre de Guerner Rolfink, intitulé : *Epitome methodi cognoscendi et curandi affectus corporis humani*, Iéna, 1675, in-4°.; ainsi qu'un *Catalogue de ses propres écrits*, en latin, Iéna, 1679, 1709, in-4°. R—D—N.

WEDEL (Ernest-Henri), fils du précédent, naquit à Gotha le 1er. août 1671. Ayant terminé ses cours de philosophie et de médecine à Iéna, sous la direction de son père, il reçut le bonnet de docteur en 1695, et quelque temps après ses talents lui valurent une chaire à l'université d'Iéna; mais il mourut prématurément dans cette ville, le 13 avril 1709, après avoir fait tous ses efforts pour suivre les traces de son père. On a de lui une douzaine de dissertations académiques sur différents sujets; la plus remarquable, qui a eu deux éditions, traite des maladies des orateurs, *de morbis concionatorum*, Iéna, 1707, in-4°.; ibid., 1742, in-4°. — Wedel (*Jean-Adolphe*), second fils de George, né à Iéna le 17 août 1675, embrassa la même carrière que son père, et s'y distingua à force de travail. Non content de suivre les cours de sa ville natale, il se rendit à Leipzig, pour profiter des leçons des savants qui brillaient alors dans cette université; puis il revint à Iéna recevoir les honneurs du doctorat. Demeuré sans emploi public jusqu'à la mort de son frère Ernest-Henri, en 1709, il devint héritier de sa chaire, ainsi que de la place de médecin provincial. On ne connaît point l'époque de sa mort : il est cependant présumable qu'il a vécu au moins soixante-onze ans, puisque, né en 1675, il écrivait sa dernière dissertation en 1746. Il a paru sous son nom quatre-vingts et quelques thèses académiques en latin sur divers sujets de pathologie et de thérapeutique; mais il n'a publié aucun autre ouvrage important. — *Chrétien* Wedel, troisième fils de George-Wolfgang, et frère des deux précédents, exerça aussi la médecine, qu'il avait étudiée à Amsterdam et à Leyde, devint médecin du comte de la Lippe, puis se fixa à Minden, et de là à Lubeck, où il mourut le 14 avril 1714, âgé de trente-six ans.

R—D—N.

WEDEL (Jean-Wolfgang), probablement de la famille des précédents, né en 1708, mort le 11 juillet 1757, exerçait la médecine à Iéna. Passionné pour la botanique, il prétendit qu'on devait exclure le fruit des considérations sur lesquelles repose la classification des plantes, et qu'il fallait tirer de la fleur seulement les caractères botaniques. Il a consigné cette doctrine dans l'ouvrage intitulé : *Tentamen botanicum, flores plantarum in classes, genera superiora et inferiora per characteres ex floribus delineatos, dividendâ, cognitioni nominis, generi infimo, ad quod planta pertinet, competentis inserviens*, Iéna, 1747, in-4°.; ibid., 1749, in-4°. Haller ayant critiqué cette doctrine systématique, Wedel lui répondit par l'ouvrage suivant : *Épître à Haller, concernant le jugement qu'il a porté sur le Tentamen botanicum*, Iéna, 1748, in-4°., en allemand. R—d—n.

WEDEL (Charles-Henri de), général prussien, fut un des plus dignes compagnons d'armes du grand Frédéric. Né dans l'Uckermack, en 1712, d'une famille noble, il entra dans la carrière militaire en 1741, fit la guerre de Silésie, et devint colonel d'un régiment de son nom. Nommé général-major, il fit, en cette qualité, les premières campagnes de la guerre de Sept-Ans, et il eut surtout beaucoup de part à la victoire de Lissa ou Leuthen (5 déc. 1757), qui fut un des plus glorieux événements de cette guerre (*V.* Frédéric II, XV, 578). Le monarque prussien dit positivement dans ses Mémoires que *ce brave et habile général fixa la victoire, et termina cette importante journée par sa belle manœuvre.* Wedel eut ensuite le commandement d'un corps d'armée, et fut envoyé contre les Suédois qu'il arrêta dans leur marche sur le Brandebourg, bien qu'il leur fût de beaucoup inférieur en nombre. Dans le mois de mars 1757, le roi lui donna le commandement de l'armée destinée à combattre les Russes, et il le chargea de réparer les fautes qui déjà avaient été commises par le comte de Dohna. Wedel marcha aussitôt près de Grossen contre le général Solticoff (*V.* ce nom, XLIII, 59); mais les Russes occupaient une excellente position, et, après avoir perdu deux mille hommes dans des attaques réitérées et très-meurtrières, les Prussiens furent contraints de se retirer. Cet échec ne fit rien perdre à leur général de la confiance que Frédéric avait en lui; ce monarque continua à l'employer fort honorablement; et dans l'année 1761 il le nomma ministre de la guerre. Wedel s'acquitta avec beaucoup de zèle et de talent de ces importantes fonctions jusqu'en 1779, époque à laquelle, parvenu à un âge avancé, il demanda et obtint sa retraite pour se retirer dans ses terres, où il mourut le 17 avril 1782. — Wedel (*George* de), frère du précédent, se distingua comme lieutenant-colonel dans la guerre de Silésie. Chargé de défendre une position à la tête d'un bataillon de grenadiers, il disputa pendant cinq heures, au prince de Lorraine et à toute l'armée autrichienne, le passage de l'Elbe, près de Sulowitz. Cet exploit lui mérita le nom de *Léonidas prussien*, que Frédéric lui donne dans ses Mémoires. Ce prince lui accorda l'ordre du mérite, et le fit commandant militaire dans un bailliage. George Wedel fut tué à la bataille de Sorr, le 30 septembre 1747. M—d—i.

WEDGWOOD (Josias), chef d'une manufacture de porcelaine anglaise, est regardé comme un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de cette branche d'industrie. Né en 1730, d'un père dont tous les biens étaient substitués à l'aîné de ses fils; et n'étant lui-même que le cadet de la famille, il sentit de bonne heure le besoin de se créer des ressources par le travail, et il dirigea vers les opérations de la poterie toute l'activité d'un esprit naturellement inventif. C'est aux années 1760 et 1762 que l'on rapporte ses plus intéressantes découvertes. Six espèces différentes de biscuit, semblables les unes au porphyre, au granit et aux pierres quartzeuses les plus estimées, les autres au basalte et au jaspe, sortirent presque en même temps de ses ateliers de Staffordshire, et frappèrent d'admiration tous les connaisseurs. Une d'entre elles surtout était remarquable par une dureté de très-peu inférieure à celle de l'agate, et toutes d'ailleurs avaient le double avantage de résister à l'action des acides les plus énergiques, et de ne point éclater même aux plus hautes températures. A cette première supériorité dans la fabrication, Wedgwood, voulant unir celle des ornements, s'entoura de dessinateurs et de peintres habiles qui donnèrent à tous ses ouvrages les formes les plus élégantes, et embellirent encore leur surface par les traits d'un pinceau ingénieux et délicat. On sent combien ces perfectionnements durent être avantageux au commerce de l'Angleterre, qui jusqu'alors avait importé de la Chine ou de l'Allemagne les objets les plus précieux en ce genre. Dès 1763, Wedgwood obtint l'approbation du gouvernement, et il lui fut permis de donner aux produits de sa manufacture le nom de porcelaine de la reine; enfin au bout de quelques années les fabriques anglaises portées à un nombre plus considérable, et formées sur le plan de l'école-modèle du Staffordshire, fournirent de la porcelaine aux étrangers. Pour donner plus d'extension au commerce de ses voisins ainsi qu'au sien, il demanda et obtint l'acte du parlement relatif à la confection du grand canal qui unit les rivières de Trent et de Mersey, distantes de plus de quatre-vingts milles, et qui se prolonge jusqu'à la Saverne et la ville d'Oxford. Il fit ensuite tracer et construire une route de dix milles de longueur, qui passait devant la *Poterie* (tel était le nom qu'il donnait à sa fabrique de porcelaine). Il bâtit près de ses ateliers un village entier, qui fut appelé *Étrurie*, par allusion à la terre cuite dont on fit usage dans la construction des murs, et dont on connaît la ressemblance avec la terre glaise si commune en Toscane, où son abondance même donna naissance à l'art du potier. La proposition que Pitt fit, en 1786, d'établir des communications libres entre l'Irlande et la Grande-Bretagne engagea Wedgwood, à qui cette mesure semblait funeste, à fonder à Londres une association dite chambre générale des manufactures de la Grande-Bretagne. L'assiduité qu'il déploya dans les travaux organisés par cette assemblée, le soin qu'il mit à écrire et à faire imprimer sur ce sujet national, contribuèrent puissamment au retrait de la loi. Il mourut huit ans après cet événement, le 3 janvier 1795. Wedgwood était depuis long-temps membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires. C'est lui qui avait décidé le Muséum de Londres à acquérir la première col-

lection hamiltonienne de vases étrusques. Il a donné plusieurs articles dans les *Transactions philosophiques*, entre autres, dans le volume de 1784, un Mémoire curieux sur le vase Barberini, et, dans celui de 1782, la description d'un pyromètre qu'il avait inventé pour mesurer le degré de chaleur que la poterie peut supporter jusqu'à la vitrification; enfin, dans celui de 1790, un Mémoire sur l'*Ochra friabilis*, et sur un nouveau fossile de la partie méridionale du pays de Galles.

P—ot.

WEENINX (Jean), fils de Jean-Baptiste Weeninx, l'un des plus habiles peintres de son temps, naquit à Amsterdam en 1644, reçut de son père les premières leçons, et fit de tels progrès, qu'ayant eu le malheur de le perdre à l'âge de seize ans, il n'eut plus besoin d'autre maître. Il s'appliqua dès-lors avec beaucoup d'ordre à copier les tableaux de son père, et y réussit tellement, qu'il est difficile de distinguer les copies qu'il en fit des originaux. Leur manière était tout-à-fait la même; seulement le jeune Weeninx se corrigea du ton gris, qui est le défaut de Jean-Baptiste. Il peignit en grand et en petit avec un fini admirable. L'électeur palatin, Jean-Guillaume, le plus grand amateur de son siècle, désira l'avoir à sa cour. Il lui fit une pension considérable, et le chargea de divers tableaux de chasse dont il orna sa galerie de Bensberg. Weeninx ne quitta Manheim qu'à la mort de ce prince pour revenir dans sa patrie, où sa réputation lui fit demander un grand nombre d'ouvrages dans tous les genres. Il acquit ainsi une assez grande fortune, et, vivant d'une manière très-régulière, il vécut longtemps heureux. Ce peintre a tout représenté, les animaux, le paysage, les fleurs, etc. Son dessin est ferme et quelquefois savant; ses grands tableaux ont la facilité et le large du peintre d'histoire; les petits sont remarquables par la finesse et la perfection des détails. Ils sont devenus très-chers, et l'on a vendu jusqu'à 300 florins un très-petit qui représente du gibier. Weeninx travailla beaucoup, et plusieurs galeries de Hollande sont presque entièrement de sa main. Il mourut à Amsterdam le 20 septembre 1719.

Z.

WEERDT (Adrien de), peintre de paysage, né à Bruxelles, se rendit fort jeune à Anvers pour y étudier la peinture sous Charles de Queburgh, habile paysagiste. Après avoir mis à profit les leçons de son maître, il revint à Bruxelles, s'enferma chez lui, et se mit à étudier la manière des plus habiles peintres, jusqu'à ce qu'il s'en fût fait une analogue à son talent. Mais un voyage qu'il entreprit en Italie, quelque temps après, donna une nouvelle direction à son talent, et ce fut le Parmesan qui la lui indiqua. Séduit par la grâce et la facilité de ce maître, il parvint non-seulement à l'imiter, mais presque à l'atteindre. De retour à Bruxelles en 1566, il trouva son pays ravagé par la guerre, et se retira avec sa mère à Cologne, où il mourut fort jeune. C'est dans cette ville qu'il se fit connaître par les ouvrages suivants, que les plus habiles artistes ont gravés: *Lazare*, *Ruth et Booz*, orné de petits fonds, de l'effet le plus agréable; la *Vie de la Vierge;* une *Nativité*, etc. Tous ces sujets sont exécutés dans le goût du Parmesan, et approchent tellement de la perfection de ce maître, qu'au premier coup-d'œil on y est souvent trompé.

P—s.

VEERDT (SEBALD DE), navigateur hollandais, fit partie de l'expédition commandée d'abord par Jacques de Mahu, et ensuite par Simon de Cordes (*Voy.* ce nom), qui partit de l'embouchure de la Meuse, le 27 juin 1598. De Weerdt montait le yacht le *Joyeux-Messager*, de 150 tonneaux et cent vingt hommes d'équipage. Au mois de septembre, quand la flotte attaqua l'île Sant-Iago dans l'archipel du Cap-Vert, il fut envoyé à terre avec un détachement, s'établit dans un fort, et contraignit les ennemis à faire des propositions de paix. Le 25, à la mort de l'amiral, il devint capitaine de la *Foi*, vaisseau de 220 tonneaux. Ayant été envoyé en députation près d'un roi nègre, au cap de Lope Gonzalvez, il échappa, grâce à sa présence d'esprit, à une attaque des indigènes. Arrivée dans le détroit de Magellan, la flotte y fut retenue long-temps par les vents contraires. Le 10 septembre 1599, la *Foi* et la *Fidélité* furent séparées du reste de l'escadre, et malgré tous leurs efforts ne purent la rejoindre. La durée et l'incommodité du froid, de l'humidité et de la faim, rebutèrent tellement une partie des matelots, qu'ils feignirent d'être malades pour ne rien faire. De Weerdt parvint par sa fermeté à faire rentrer tout le monde dans le devoir, et déclara en même temps qu'il n'attendait que le retour d'un temps favorable pour continuer sa route vers les Indes orientales. Le 2 décembre il appareilla, mais les tempêtes l'empêchèrent de sortir du détroit. Bientôt son second vaisseau disparut; cependant il ne perdait pas l'espoir de gagner le grand Océan. Le 16, il rencontra Olivier de Noort et son escadre (*Voy.* NOORT). Il voulut faire route avec lui, le gros temps y mit obstacle. Enfin, après avoir perdu la plupart de ses embarcations, et se voyant sur le point de manquer absolument de vivres, de Weerdt retourna le 17 janvier 1600 vers l'entrée du détroit, qu'il atteignit le 21. Le 24, on découvrit trois petites îles qui furent nommées *Iles de Sebald de Weerdt*, et par abréviation, les *Sebaldines*. Le 13 juillet, ce navigateur rentra dans la Meuse, ayant perdu soixante-neuf hommes de son équipage, et en ramenant seulement trente-six. En 1602, il fut nommé vice-amiral de la flotte de quinze vaisseaux que les deux compagnies réunies expédièrent aux Indes orientales, sous le commandement de Wybrandt van Warwyk. Au mois de mars suivant, il partit avec trois vaisseaux, devant aller à Ceylan, puis à Achem, dans l'île de Sumatra. Il mouilla d'abord dans la baie d'Antongil, sur la côte de Madagascar; le 28 nov. il atterit à Ceylan, où il apprit que son compatriote Spilbergen qui l'avait précédé, avait été bien accueilli (*Voy.* SPILBERGEN). De Weerdt ne fut pas moins favorablement reçu par le roi de Candy qu'il alla voir dans sa capitale, et qui lui demanda du secours contre les Portugais, leurs ennemis communs; il répondit qu'il n'était venu que pour trafiquer, et que d'ailleurs l'état de ses vaisseaux, après un long voyage, ne lui permettait guère d'entreprendre une telle expédition; que, cependant, il consentirait à satisfaire le roi moyennant une récompense raisonnable. Dans des entrevues subséquentes, ce prince le combla de marques d'attention et de présents. Comme celui-ci en revenait toujours à la campagne contre les Portugais, de Weerdt lui déclara

qu'il irait chercher du renfort à Achem, et se hâterait de revenir. Le roi lui fit cadeau de 20 quintaux de cannelle et de 16 quintaux de poivre, et chargea ses officiers de reconduire de Weerdt à Matécalo. Deux de ses vaisseaux avaient déjà mis à la voile; il alla les rejoindre, et mouilla le 5 février 1603 sur la rade d'Achem; il y trouva également Spilbergen qui le reconnut pour vice-amiral, et bientôt trois autres vaisseaux vinrent le joindre. Le roi d'Achem lui donna aussi toutes sortes de témoignages de bienveillance, et le pria de l'aider à chasser les Portugais de ses états; mais il ajouta que comme la saison du poivre était passée, il ne prétendait pas retenir les vaisseaux hollandais, et qu'il invitait seulement le vice-amiral à revenir dans quelques mois. Le 31 mars, de Weerdt prit congé du roi, en lui annonçant qu'il allait à Ceylan, et le priant d'envoyer sur sa flotte des ambassadeurs au roi de cette île; ils partirent avec lui le 3 avril. Le 25, de Weerdt, avec ses six vaisseaux, laissa tomber l'ancre dans la rade de Matécalo. Le 30, il descendit à terre avec cent trente hommes bien armés, et alla saluer le vice-roi. En attendant, les Hollandais qui manquaient de vivres se rendirent à terre, et tuèrent des bœufs. Le vice-roi, courroucé, se plaignit de cette conduite; on lui représenta que la nécessité avait forcé de prendre ce parti, puisqu'il n'envoyait pas les provisions qu'il avait promises; grâce à la prudence de de Weerdt, ce différend s'arrangea. Enfin, le 13 mai, une lettre d'un Hollandais au service du roi apprit que ce prince, occupé de guerre contre ses ennemis de l'intérieur, n'avait pu répondre plutôt, et qu'il invitait les Hollandais à conduire leurs vaisseaux devant Punta de Galle, dont il voulait former le siége. Cependant, ceux-ci s'étaient emparés de plusieurs navires portugais; le roi, qui en fut instruit, témoigna beaucoup de joie, et se mit en route pour aller conférer avec de Weerdt : il lui écrivit pour l'en informer, et le prier en même temps de ne point relâcher les prisonniers portugais, mais de les faire mourir ou de les lui livrer. On leur avait donné quartier en les prenant; on leur rendit la liberté. Le 1er juin, le vice-amiral et les autres commandants descendirent à terre avec deux cents hommes, et allèrent au-devant du roi; avec lequel ils revinrent à Matécalo. Ce prince, après avoir conféré avec de Weerdt, demanda que tous les Hollandais retournassent à bord, et que le lendemain ils revinssent en cortége; il ne retint auprès de lui que l'amiral et les principaux officiers. A peine les premiers étaient-ils partis que de Weerdt et ses compagnons furent égorgés par les gens de la suite du roi. Les hommes de sa troupe furent également massacrés, de même que ceux qui allaient s'embarquer; un très-petit nombre parvint à s'échapper. Le lendemain ceux qui étaient restés à bord virent paraître sur la côte l'ambassadeur du roi d'Achem, suivi de peu de monde; il remit une lettre de son maître, écrite en portugais, par laquelle ce prince annonçait que de Weerdt ayant voulu le contraindre à venir à son bord, sans doute pour l'assassiner, il avait dû le prévenir. Il finissait par déclarer que peu lui importait qu'on restât en paix avec lui ou qu'on lui fît la guerre. D'après les renseignements que les Hollandais recueillirent, il parut qu'effectivement de Weerdt avait insisté pour que le roi se rendît à son bord

le jour même; mais on apprit que le courroux du monarque était venu de ce que de Weerdt avait refusé de lui livrer les prisonniers portugais. Un petit nombre d'infortunés qui avaient échappé à cette boucherie revinrent à bord. Le commandement de la flotte fut donné à Jacques Pietersen. Le roi de Matécalo se disculpa d'avoir participé en rien au massacre, et ne cessa de donner des marques d'attachement aux Hollandais; ceux-ci, qui déjà songeaient à faire partir trois de leurs vaisseaux, reçurent le 16 une lettre du roi de Candy qui tâchait de s'excuser, réclamait leur amitié, leur promettait une cargaison, et sollicitait leur secours contre les Portugais; enfin, il désirait qu'on lui envoyât quelqu'un pour conférer avec lui. On pensa qu'on devait ne pas négliger cette occasion de renouer les premières liaisons. Le 25 juillet, l'envoyé revint avec une lettre du roi de Candy, qui rejetait sur un malentendu la funeste aventure de Matécalo, protestait qu'à l'avenir il ne se confierait qu'aux Hollandais, et annonçait une cargaison de cannelle et de poivre. Le vice-amiral jugea que toutes ces promesses n'avaient pour but que d'arrêter la flotte sur la côte, afin de tenir les Portugais en alarmes. Ainsi, malgré les discours des ambassadeurs du roi de Candy, qui demandèrent qu'on dépêchât de nouveaux envoyés à leur souverain, et qui donnèrent une certaine quantité de cannelle, le vice-amiral mit à la voile le 31 juillet, après avoir confirmé aux agents du roi ce qu'on lui mandait dans deux lettres écrites en portugais et en flamand, que s'il avait l'intention d'agir de bonne foi et de livrer la cargaison de deux vaisseaux, il la fît tenir prête, afin qu'ils pussent la prendre quand ils viendraient; mais que s'il agissait avec autant de mauvaise foi que par le passé, on ne manquerait pas de moyens de s'en venger. La relation du voyage de de Weerdt au détroit de Magellan avait été écrite en hollandais par Bernard Jansen; elle fut extraite et traduite en latin par un anonyme, et insérée dans la *neuvième partie des grands Voyages de Debry*, à la suite de l'ouvrage de Joseph Acosta, sur le nouveau monde. Les dessins qui l'accompagnent sont faits d'imagination. C'est sur cette version que fut faite la traduction allemande de Gothard Artus, insérée dans l'édition allemande de Debry. Une traduction française est insérée dans le *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes-Orientales*; t. I de l'édition de Hollande; tom. II de celle de Rouen. Le second voyage de de Weerdt se trouve dans la *huitième partie des petits Voyages*; il a pour auteur Herman de Brie, et forme la seconde partie. On le trouve dans le *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes-Orientales*, tom. II, édition de Hollande; tom. IV, édition de Rouen; il est compris dans le morceau intitulé *Voyage de quinze vaisseaux hollandais commandés par l'amiral Van Waarwyk*. Les Hollandais ont toujours regardé de Weerdt comme un de leurs plus illustres navigateurs; il tient sa place dans l'ouvrage que M. Moll leur a consacré en 1825. Aucun marin de son temps n'a aussi bien connu que lui le détroit de Magellan, et n'en a donné de meilleurs détails. Les îles Sebaldes sont trois îlots situés au nord-ouest des îles Falkland ou Malouines. Le nom de de Weerdt a été souvent altéré : de Brosses l'écrit *Wert*; et Camus, d'après Debry,

Veer, orthographe bien plus fautive puisqu'elle change la prononciation du mot. E—s.

WEERDT (GÉRARD DE) fit partie de la seconde et de la troisième expédition envoyées, en 1595 et 1596, pour découvrir le passage au nord-est, sous le commandement de Barentsz et de Heemskerk. Il écrivit la relation de ces deux voyages d'après ce qu'il avait vu lui-même, et celle du premier d'après le récit des personnes qui s'y étaient trouvées et qui s'étaient engagées dans les expéditions suivantes. Il paraît qu'il occupait un emploi considérable, car son nom figure toujours le second après ceux des chefs. Il avait dressé des cartes des pays où l'on passa l'hiver, et des parages voisins; et ce fut en les considérant et en causant avec lui que Barentsz expira. Elles ont été copiées en partie dans le recueil de Debry (*Voy.* HEEMSKERCK). E—s.

WEGELIN (JACQUES), né à Saint-Gall, en 1721, fut destiné à l'état ecclésiastique, fit ses études au gymnase de sa ville natale, et séjourna deux ans à Berne, comme instituteur. Son application et les heureuses dispositions qu'il montra engagèrent la chambre de commerce de Saint-Gall à le désigner pour remplir les fonctions de pasteur français dans cette ville; et pour se perfectionner dans cette langue, il se rendit à Vevay. C'est là que pendant deux ans il continua ses études, et qu'il fit de grands progrès dans les sciences historiques et philosophiques. De retour à Saint-Gall, il y fut pasteur et bibliothécaire, et, depuis 1759, professeur de philosophie. Il publia quelques petits écrits qui le firent connaître avantageusement, et prépara des travaux plus considérables. Ses *Derniers entretiens de Socrate* et ses *Réflexions sur la législation de Lycurgue* parurent en 1763. La même année il publia une traduction allemande du discours préliminaire de l'Encyclopédie par d'Alembert, et un ouvrage de théologie, intitulé: *Dialogues des morts*, Lindau, in-8°. Tous ces écrits sont en allemand. Le gymnase de Saint-Gall lui doit des reformes essentielles. En 1765, son compatriote Sulzer lui obtint à Berlin la chaire d'histoire à l'académie des nobles, fondée par Frédéric II. Dans cette place, ainsi que dans celle de membre et d'archiviste de l'académie des sciences, Wegelin rendit des services reconnus par le roi, qui avait pris goût à ses écrits, et qui lui donna des témoignages d'une faveur distinguée. Il mourut à Berlin en 1791. Voici les titres des principaux ouvrages qu'il a publiés en français dans cette ville: I. *Considérations sur les principes moraux et caractéristiques des gouvernements*, 1766. II. *Mémoires historiques sur les principales époques de l'histoire d'Allemagne*, 1766. III. *Caractères historiques des empereurs depuis Auguste jusqu'à Maximilien*, 2 volumes, 1768. IV. *Mémoires sur la philosophie de l'histoire*, 4 vol., 1772 à 1779. V. *Lettres sur le prix et l'importance de l'histoire*, Berlin, 1783, en allemand. VI. *Plan d'une histoire universelle et diplomatique de l'Europe*, 1770, et cette *Histoire universelle* elle-même, 1776, 8o, 3 vol. in-4°. et 6 vol. in-8°., qui finissent avec la dynastie des Carlovingiens. Son projet avait été de continuer l'histoire jusqu'à l'année 1740; mais l'ouvrage ne fut point encouragé: il l'a traduit lui-même en allemand, 1778, in-8°. On a encore de lui des Mémoires dans la Collection de l'académie de Berlin. Quoi-

que penseur profond et savant historien, le style lourd et souvent obscur de Wegelin, ainsi que sa manière diffuse et les digressions nombreuses dans lesquelles il s'est jeté, nuisirent beaucoup au succès que ses travaux méritaient sous d'autres rapports. On a généralement rendu justice à son caractère moral et à ses rares vertus (*Vie de M. Wegelin*, par M. Fels, à Saint-Gall, 1792, in-8°, en allemand). Schlichtegroll lui a consacré un article dans le tome II de son Nécrologe.—WEGELIN (*Henri*) a publié un *Résumé des époques les plus importantes de l'Histoire d'Allemagne*, Zurich, 1755, grand in-4°. U—I.

WEGNER (GODEFROI), prédicateur de la cour de Kœnigsberg; était né à OEls, petite ville de Silésie, le 18 mars 1644, et avait étudié dans les villes de Berlin, de Thorn et de Breslau, aux universités de Leipzig et de Kœnigsberg. Reçu dans cette dernière maître-ès-arts en 1666, il passa successivement à Neustadt en qualité d'archidiacre et de recteur, à Francfort-sur-l'Oder comme diacre et premier diacre. Enfin, il fut appelé à Kœnigsberg, où les titres de professeur extraordinaire de théologie et de prédicateur aulique en second ne furent pour lui que des acheminements aux places de professeur ordinaire, de premier professeur, premier prédicateur et d'assesseur du consistoire. Il mourut le 14 juin 1709. Parmi ses ouvrages, dont on peut trouver la liste dans les *Programmata* de l'université de Kœnigsberg, et dont le nombre, selon Jœcher, est de plus de cent cinquante, on remarque: I. *Præcognita Theologiæ*. II. *Theoria controversiarum*. III. *Isagoge ad Wasmuthi grammaticam hebraicam*. IV. *Isagoge ad Kœnigii theologiam positivam*. V. Une édition de la *Bible de Luther*, avec des remarques. VI. Plusieurs volumes d'*Odes spirituelles* et des *Poèmes*. VII. *Manuductio ad studium historiæ ecclesiasticæ*. VIII. Un volume de *Sermons*. IX. *Bibildion de bibliothecis*, sous le pseudonyme de George Finwetter. X. Des *Dissertations*, la plupart très-curieuses, réunies en 5 vol. in-8°. Parmi celles-ci, nous recommandons à la lecture des controversistes et des historiens les suivantes: *De enantiophaniis symbolicis*; de Θεοπνευστία (l'inspiration) *versionis LXXII. interpretum*; *de linguis missi Spiritûs sancti symbolis*; *de idiomate sancti Matthæi*; *de excommunicatione civitatis Francofurti ad Oderam papali sæc. XIV instituta*; *de salvo-conducto Luthero Wormatiam eunti à Carolo V. servato*, et *de navigationibus salomoneis in Ophir*. — *Henning* de WEGNER, jurisconsulte, né le 9 janvier 1584 à Kœnigsberg, étudia dans cette ville et à Rostock, devint docteur en droit à Bâle, en 1607, revint ensuite en Prusse, où il obtint le titre de conseiller du prince de Courlande, et où, en 1612, il fut appelé à la chaire de jurisprudence de Kœnigsberg. Il mourut le 6 novembre 1636. Le roi de Pologne lui avait accordé des lettres de noblesse. On a de lui une Analyse des Institutes de Justinien, un Traité *de jure non provocandi Prussiæ ducalis*, et plusieurs dissertations, les unes sur le titre des Pandectes *de verbor. et rer. significatione*, les autres relatives à divers points de droit. P—OT.

WEICHMANN (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), poète allemand, était fils de Frédéric Weichmann, célèbre recteur du gymnase de Brunswick, et fut

membre de la société allemande de Hambourg, ainsi que de la société des sciences de Londres. Il mourut en 1769, à Wolfenbuttel, étant conseiller du duc de Brunswick. On a de lui : I. *Poésies inédites des plus célèbres écrivains de la Basse-Saxe* (all.), Hambourg, 1725 à 1738, 6 vol. in-8°. On trouve dans ce recueil les poésies de Weichmann, de Richey, d'Amthor, de Brockes, de Hagedorn et d'autres, avec des observations sur la différence du dialecte, sur celle des rimes, etc. II. *Massacre des enfants de Bethléem*, par le chevalier Marino, traduit en allemand, par B.-H. Brockes, troisième édition, Hambourg, 1727, in-8°. III. *Le grand Wittikind, poème héroïque, par C.-H. Postel*, avec les observations de *Weichmann* (all.), Hambourg, 1724, in-8°. IV. *Poésies religieuses mises en musique pour l'enterrement du prince A. G. duc de Brunswick et de Lunebourg* (all.), Brunswick, 1731, in-8°. V. *Bonheur et joie de la ville de Hambourg* (all.), Brunswick, 1746, in-4°. Weichmann était un des collaborateurs du *Patriote hambourgeois*. G—Y.

WEICKARD (Arnould), médecin, né à Baccarach sur le Rhin en 1578, fut médecin de l'électeur Palatin et professeur, puis doyen du collége de Francfort-sur-le-Mein, où il mourut le 23 nov. 1645, laissant les ouvrages suivants : I. *Dissertatio de venenis*, Bâle, 1608, in-4°. II. *Thesaurus pharmaceuticus galenico-chymicus, sive tractatus ex optimorum auctorum tàm veterum, quàm neotericorum, placitis conscriptus*, etc., Francfort, 1626, in-fol. ; ibid., 1643 et 1670, in-4°. Le livre premier de cet ouvrage comprend les maladies des trois grandes cavités du corps humain ; le deuxième traite des fièvres ; dans le troisième, il est question de la peste, de la goutte, de l'éléphantiasis, de la maladie vénérienne ; le quatrième est consacré aux poisons, le cinquième aux vices extérieurs du corps ; enfin le sixième est un dispensaire qui traite de la composition de plusieurs médicaments. On s'aperçoit qu'à cette époque la nosologie ou la classification des maladies était encore dans l'enfance. III. *De variis et periculosis morbis, facili et succinctâ methodo medendis, practica universalis galenico-chymica, in sex libros divisa*, Francfort, 1643, in-fol. George Matthiæ, et, après lui, Haller, soupçonnent que cet ouvrage est le même que le précédent, sans autre changement que celui du titre. IV. *Pharmacopœa domestica* Francfort, 1626, in-8°., ibid. 1628, in-4°. Malgré son titre latin, le livre est écrit en allemand, et renferme une foule de formules dans le goût du siècle, conséquemment tombées en désuétude. R—D—N.

WEICKARD (Melchior-Adam) médecin allemand, célèbre par son attachement au système de Brown et par sa polémique virulente, naquit le 27 avril 1742 à Romershag pays de Fulde. Ses parents étant pauvres, il reçut gratuitement sa première instruction dans un couvent de capucins : peut-être même serait-il entré dans leur ordre, sans un accident qui le rendit bossu. Se sentant de l'inclination pour la médecine, il alla étudier cette science à Würtzbourg, et y fit des progrès si rapides, que, à l'âge de vingt-un ans, il fut nommé médecin des bains de Bruckenau, puis successivement conseiller et premier médecin du prince de Fulde, et professeur de

médecine à l'université de cette ville. En 1784, il fut appelé à la cour de Pétersbourg : au bout de cinq ans, il revint en Allemagne, et exerça l'art de guérir à Francfort-sur-le-Mein, à Maïence, à Manheim et à Aix-la-Chapelle. Il fit ensuite avec la princesse Baratinski un voyage en Hollande et en Autriche. En 1794, il paraissait résolu à renoncer à sa vie errante, pour se fixer à Heilbroun ; mais après la mort de l'impératrice Catherine, il fut rappelé à Pétersbourg, par Paul Ier., qui, pour le décider à revenir, le nomma conseiller-d'état. Malgré cet avantage, son séjour en Russie fut de peu de durée : il quitta cette contrée pour revenir dans sa patrie, et le prince de Fulde, dont il était conseiller intime, l'éleva au poste de directeur des établissements de médecine. Weickard mourut le 25 juillet 1803, aux bains de Bruckenau, où il s'était rendu dans l'espoir de rétablir sa santé. Ses écrits sont nombreux ; mais ils n'ont pas tous la même importance. Excepté sa thèse et un recueil d'observations médicales, qui sont en latin, tous les autres ouvrages de Weickard sont rédigés en langue allemande. Nous donnerons les titres de ces derniers en français : I. *Natura medicatrix, medicus naturæ minister*, Würtzbourg, 1763, in-4°. C'est la dissertation inaugurale de l'auteur. II. *Notice sur les eaux minérales de Bruckenau*, Bruckenau, 1764 ; in-8°., ibid., 1790, in-8°. III. *Nouvelle notice sur les eaux minérales situées près de Bruckenau*, Bruckenau, 1767, in-8°. IV. *Réflexions médicales d'une utilité générale*, Francfort et Leipzig, 1770, in-8°. V. *Du régime à suivre en prenant les eaux de Bruckenau*. Bruckenau, 1771, in-8°. VI. *Considérations médicales sur la fièvre putride qui a régné en Allemagne et dans les contrées limitrophes*, Fulde, 1772, in-8°. VII. *Courte Notice sur la culture des pâturages*, Fulde, 1774, in-8°. VIII. *Observationes medicæ*, Francfort, 1775, in-8°. IX. *Le médecin philosophe*, Francfort, 1775, 1777, 4 vol. in-8°. ; ibid., 1786, 1790, 1793, 1798, in-8°. X. *Invitation pour l'année 1777, adressée aux personnes qui se rendent aux eaux de Bruckenau*, Fulde, 1777, in-8°. XI. *Mélanges de médecine*, Francfort, 1778-1780, in-8°. XII. *Menus écrits*, Manheim, 1780, in-8°. XIII. *Biographie propre*, Berlin, 1784, in-8°. ; ibid., 1787, in-8°. ; Francfort, 1802, in-8°. XIV. *De la force particulière qui préside à la végétation et à la nutrition*, Francfort, 1786, in-8°. ; ouvrage assez instructif, dans lequel Weickard pensait déjà que l'animalisation ne consiste que dans la conversion d'un principe constituant du sang dans les autres. XV. *Fragments et souvenirs de médecine*, Francfort, 1791, 2 vol. in-8°. ; c'est un recueil de propositions tellement absurdes et empiriques, qu'elles furent sévèrement critiquées. XVI. *Supplément aux fragments et souvenirs de médecine*, Francfort, 1791, in-8°. ; c'est la réponse de Weickard aux critiques dirigées contre lui ; cette réponse est sur un ton si grossier, que, dans certains passages, on a peine à en croire le témoignage de ses yeux. XVII. *Esquisse d'une méthode propre à simplifier l'art de guérir*, Francfort, 1795, in-8°. ; ibid., 1796, 1797, in-8°. Cet écrit fut le prélude de la fameuse dispute qui partagea les

médecins allemands sur le système de Brown. XVIII. *Histoire de la doctrine de Brown*, Francfort, 1796, in-8°. Weickard, qui n'avait presque aucune érudition académique, fut tellement séduit par la simplicité de cette doctrine (*V.* Brown, VI, 56-60), qu'il la vanta avec un enthousiasme vraiment fanatique; ce qui lui attira des querelles fâcheuses, dont il ne sortit jamais avec avantage, et qui le firent plaindre par les uns et mépriser par les autres, à cause de son ton tranchant et de l'indécence de ses réponses. XIX. *Lectures du matin, pour les dames et les messieurs qui veulent conserver leur santé*, Hambourg, 1797, in-8°. XX. *Manuel de médecine pratique*, Heilbroun, 1797, 3 vol. in-8°. 4. ibid., 1802-1804, in-8°. XXI. *Magasin de médecine théorique et pratique pour les amis et ennemis de la nouvelle doctrine*, Heilbroun, 1797, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage périodique ne contient que des Mémoires polémiques, dans la plupart desquels la grossièreté se joint à l'ignorance, pour réfuter les objections de ceux qui ne se prosternent point devant l'idole brownienne. XXII. *Recueil d'observations et de mémoires de médecine pratique*, Vienne, 1798, in-8°. Nous passons sous silence les traductions que Weickard a données d'une foule de mauvaises apologies italiennes du système de Brown, parce qu'elles ne méritent point d'être tirées de l'oubli où elles sont tombées.

R—D—N.

WEIDEN ou WEDA (Hermann) était de l'illustre maison des comtes de Weiden. Élu, en 1515, archevêque-électeur de Cologne, il fut sacré et prit possession de l'électorat en 1518; il fit en 1520, à Aix-la-Chapelle, la cérémonie du couronnement de l'empereur Charles-Quint, et couronna, en 1531, Ferdinand Ier., en qualité de roi des Romains. C'était un prince d'un caractère doux et pacifique, de bonnes mœurs, ennemi de toute vexation, et charitable envers les pauvres. Très-zélé pour la foi catholique, il en donna des preuves en diverses occasions. Ayant succédé, en 1531, à Éric, évêque de Paderborn, dans l'administration de cet évêché, infecté des nouvelles hérésies, son premier soin, après s'être emparé de la ville, fut d'en chasser les protestants, et d'en bannir le luthéranisme qui s'y était introduit. Il convoqua, en 1536, à Cologne, un concile, où il appela ses suffragants et beaucoup de personnes habiles. On y fit d'utiles réglements sur la discipline ecclésiastique et sur d'autres objets. Il existe une lettre du cardinal Sadolet à Hermann, dans laquelle il le félicite au sujet de ce concile, et fait l'éloge de son zèle. Heureux ce prince, s'il avait toujours persévéré dans les mêmes sentiments! Malheureusement, aux bonnes qualités qui le rendaient recommandable, se joignaient le défaut de lumières et un tel attachement aux opinions qu'il avait une fois adoptées, qu'il était impossible de l'en faire revenir. Charles-Quint, dans la diète de Ratisbonne, avait publié un édit par lequel il exhortait les évêques d'Allemagne à travailler à la réforme de leurs Églises. Quelques personnes de la cour de l'électeur, secrètement attachées aux opinions nouvelles, lui persuadèrent que la réforme demandée concernait des dogmes et des usages qui s'étaient introduits dans l'Église, contre la parole de Dieu, à laquelle on avait substitué des traditions humaines. L'archevê-

que, bien pénétré de ce principe, crut de son devoir de réformer ces dogmes et ces usages. Il résolut de mettre aussitôt la main à l'œuvre. Trompé par les conseillers qui avaient surpris sa confiance, il fit venir Martin Bucer, apostat de l'ordre de Saint-Dominique, et l'établit en 1542 prédicateur dans la ville de Bonn. L'année suivante il appela, pour travailler à cette même prétendue réforme, Mélanchthon, Pistorius et quelques autres ministres protestants. Il les chargea de dresser des articles de la doctrine qu'ils professaient, et qu'il voulait que l'on embrassât dans son diocèse, croyant que cette doctrine était conforme au pur Évangile. Dès qu'on en eut connaissance à Cologne, le clergé, de concert avec l'université, lui envoya une députation pour le prier de ne rien arrêter concernant la doctrine, jusqu'à ce que le concile qui était assemblé eût prononcé, et de renvoyer les novateurs dont il était entouré. Weiden n'eut aucun égard à ces représentations. Après quelques autres tentatives auprès de l'archevêque, et lorsqu'on lui eut remis, en réponse aux articles des ministres protestants, un écrit intitulé *Anti-Didagma*, qui en était comme le contre-poison, l'archevêque continuant de ne tenir aucun compte de ces représentations, le clergé de Cologne appela de son procédé et de ses ordonnances au pape, comme chef, et à l'empereur comme protecteur de l'Église. Enfin, l'archevêque répondit, mais il prétendit n'avoir fait que ce qu'il avait dû faire, en exécution du décret de Ratisbonne; c'est-à-dire, avoir opéré dans son Église les réformes exigées, et rétabli la foi dans sa pureté primitive. Le clergé se vit donc dans la nécessité de suivre son appel. L'archevêque fut cité à Rome, où il ne parut point et n'envoya personne pour le représenter. Le 16 avril 1540, le pape prononça contre lui une sentence d'excommunication. Elle commandait à tous ses sujets de ne plus lui obéir, et les dégageait du serment de fidélité. Elle leur ordonnait de reconnaître pour souverain le prince Adolphe de Schawembourg, que, par bienveillance, il avait lui-même choisi pour coadjuteur. La sentence, pour le moment, resta sans effet. Weiden ne s'amenda point, et ses sujets, qu'il avait toujours bien traités, continuèrent de lui être fidèles; l'empereur même, que le pape pressait de faire exécuter la sentence, crut que les circonstances ne lui permettaient pas de rien précipiter. Il reprit sa correspondance avec l'électeur, le traitant d'archevêque, et lui recommandant de défendre expressément à ses sujets de s'engager en faveur des *rebelles*, des protestants, sans doute, qui commençaient à remuer. L'archevêque reçut cette lettre avec soumission, et ordonna, dans ses états, des prières pour détourner les malheurs qui menaçaient l'empire. Mais le pape insistant sur l'exécution de sa sentence, l'empereur se décida à envoyer des commissaires à Cologne pour lui faire obtenir satisfaction. Ceux-ci assemblèrent les états de la province, et leur signifièrent de la part de l'empereur l'ordre de ne plus obéir à Weiden, et de reconnaître Adolphe de Schawembourg pour leur souverain. Les ecclésiastiques se soumirent; mais la noblesse et les députés des villes s'en excusèrent, alléguant leur serment, et n'ayant, dirent-ils, jamais eu qu'à se louer du gouvernement de ce bon prince. Ce que n'a-

vaient pu les ordres de l'empereur, s'obtint sans beaucoup de difficulté de ce vieillard, dont le caractère était doux et conciliant. Il ne fut question que de lui faire envisager les malheurs qu'éprouveraient ses états si l'on venait à y porter la guerre. Frappé de cette considération, il se démit de son archevêché, le 25 janvier 1547, dispensa ses sujets du serment qu'ils lui avaient prêté, et reconnut le prince Adolphe pour son successeur. Il se retira dans son comté de Weiden, et y mourut à Biberin, le 13 août 1552, plus qu'octogénaire, et persistant dans son hérésie. Le prince Adolphe, devenu archevêque, chassa de Cologne tous les prédicants, et rétablit la religion catholique dans tout l'électorat. L—Y.

WEIDLER (Jean-Frédéric), astronome, né le 23 avril 1691 à Gros-Neuhausen, en Thuringe, fit ses études classiques en Allemagne, en France, en Hollande et en Angleterre. A Paris, il fut accueilli par Tournemine, Hardouin, Montfaucon, Fontenelle, Cassini, et par d'autres savants, avec lesquels il resta depuis en correspondance. Nommé, en 1715, professeur suppléant de mathématiques, il succéda, en 1721, dans la chaire de mathématiques supérieures, au célèbre Wolf, qui était appelé à l'université de Halle. Weidler mourut à Wittemberg, le 30 novembre 1755, étant alors membre de la société royale de Londres et de l'académie de Berlin. Parmi ses ouvrages, qui sont en grand nombre, nous citerons: I. *Institutiones mathematicæ, sub finem accedunt tabulæ logarithmorum*, Wittemberg, 1718, in-8°., réimprimé en 1759, et pour la sixième fois à Leipzig, 1784, 2 vol. in-8°. II. *Explicatio Jovilabii Cassiniani*, Wittemberg, 1727, in-4°. III. *Tractatus de machinis hydraulicis toto terrarum orbe maximis, Marliensi, Londinensi et aliis rioribus*, Wittemberg, 1728, in-4°., et réimprimé, 1733. IV. *Commentatio de aurorâ boreali, die 26 novemb.* 1729, Wittemberg, 1730, in-4°. V. *Historia astronomiæ*, Wittemberg, 1741, in-4°. VI. *Institutiones geometriæ subterraneæ*, Wittemberg, 1751, 2e. édit. VII. *Institutiones astronomiæ*, Wittemberg, 1754, in-4°. G—Y.

WEIDLING (Chrétien), jurisconsulte, né, le 14 août 1660, à Weissenfels, où son père occupait un rang distingué, étudia d'abord sous des maîtres particuliers dans la maison paternelle, puis alla au gymnase de Weissenfels et à l'académie de Leipzig, où, après avoir entendu les plus habiles maîtres de philosophie et de théologie, il prit le grade de maître-ès-arts. Semblant alors pencher pour la carrière ecclésiastique, il s'appliqua à l'art oratoire, à la lecture des Pères, et aux discussions philosophiques. Mais bientôt il changea de résolution, et se déterminant en faveur de la jurisprudence il se fit recevoir docteur en droit à Iéna, l'an 1689. Il n'en continua pas moins ses cours académiques, et se rendit à Leipzig, pour y entendre les plus habiles controversistes. Il fut ensuite rappelé dans sa ville natale, pour y remplir la place de recteur du gymnase, et professer le droit civil, l'éloquence et l'histoire. Dans la suite il abandonna ces chaires, auxquelles il avait donné un éclat inconnu avant lui, pour occuper celle de droit féodal à l'académie de Leipzig. Il fut en même temps nommé par le prince d'Anhalt conseil-

ler aulique et privé; et il en exerça les fonctions jusqu'à la mort de ce prince, époque à laquelle il donna sa démission, et reprit la carrière du professorat. Mais bientôt ses infirmités le forcèrent à cesser les cours publics de droit qu'il faisait à Kiel, et à se retirer près de son fils, à Otterndorf, petite ville des environs de Hambourg, où il mourut en 1731. On a de lui un nombre considérable de *Dissertations*, plus de deux cents, *Programmata* académiques et plusieurs autres ouvrages, dont voici les plus importants : I. *Philosophia juridica*. II. *Excerpta homiletica* (recueil des morceaux les plus saillants des prédicateurs), Leipzig, 1700, in-4°. III. *Excerpta oratoria*, ibid., 1700, in-4°.; compilation du même genre, mais dans laquelle figurent seulement des passages tirés d'auteurs anglais. IV. *Jus publicum imperii romano-germanici hodierni methodo facillimâ per definitiones, decisiones, causas, quæstiones et axiomata*, réduit en tableaux synoptiques. V. Le *Trésor emblématique* (en all.), Leipzig, 1702, in-4°. VI. Le *Trésor oratoire*, Leipzig, 1703, in-fol., en 2 parties. VII. Le *Panégyriste* et l'*Orateur funèbre*, ibid., 1706, in-8°. VIII. Le *Maître d'éloquence* (oratorischer Höfmeister), Leipzig, 1728, in-8°. P—ot.

WEIDMANN (Joseph), célèbre acteur du théâtre de Vienne, était né dans cette ville le 24 août 1742. La pauvreté de ses parents ne lui ayant pas permis de continuer des études commencées avec succès, il entra, à l'âge de quinze ans, au théâtre de Brunn pour jouer les rôles grotesques. Ayant passé quelques années aux théâtres de Vienne et de Saltzbourg, il s'engagea, en 1765, à celui de Prague pour les rôles comiques, et débuta avec les plus vifs applaudissements, dans une pièce qu'il avait lui-même composée, et qui est devenue populaire en Allemagne, sous le titre de *Lipper*. Après avoir fait les délices de ce théâtre et de ceux de Lintz et de Gratz, Weidmann fut appelé à Vienne, et d'après les ordres de l'empereur Joseph II, nommé un des cinq inspecteurs du théâtre de la cour. Pendant trente ans, il y joua les rôles comiques avec une telle perfection, qu'ils paraissaient avoir été créés pour lui. Huit jours avant sa mort, qui arriva le 16 septembre 1810, il avait joué le rôle du commissaire Wallmann avec toute la gaîté et le feu d'un jeune acteur. G—y.

WEIGEL (Valentin), philosophe et théologien, né à Hayn en 1533, exerça les fonctions de pasteur dans l'église luthérienne de Troppau, en Misnie, depuis l'année 1567 jusqu'à sa mort, arrivée le 10 juin 1588, et donna à ses paroissiens l'exemple de toutes les vertus évangéliques. Obscur pendant sa vie, et même long-temps après sa mort, il eut ensuite une grande célébrité par la bizarrerie de ses écrits où plusieurs savants prétendirent reconnaître des hérésies. Jean Arndt, Jean Gerhard, Feuerborn, Himmel, Nicol. Hunnius et Théod. Thumm, furent ceux qui se prononcèrent le plus fortement contre les opinions de cet auteur, et qui écrivirent avec le plus de violence des réfutations. Celle de Thumm porte le titre d'*Impietas Weigeliana*. Il est certain cependant que ce ministre n'était point un impie; imbu de toutes les idées alchimiques et cabalistiques alors accréditées en Allemagne, il n'eut d'autre tort que de les insérer dans ses ouvrages,

et de vouloir y subordonner les miracles et l'Évangile. Mais les ridicules allégories que son mysticisme apercevait dans l'histoire et le dogme n'attaquaient ni l'un ni l'autre; et Weigel, dans sa monomanie hermétique, était aussi éloigné de l'hétérodoxie que ceux qui, croyant Homère inspiré comme Isaïe ou Ézéchiel, ont vu dans l'Iliade une relation allégorique du siége et de la prise de Jéricho. On doit remarquer aussi que les écrits publiés sous le nom de ce théologien, ou sous le pseudonyme qu'il avait adopté, Ulric Wegweiser *Utopiensis*, ont probablement été interpolés par son éditeur, le chantre Weicker de Troppau. Quoi qu'il en soit, voici la liste de ses principaux ouvrages dont le titre seul indiquera suffisamment la bizarrerie. I. *Theologia astrologizata.* II. *Tractatus de operè mirabili.* III. *Arcanum omnium arcanorum.* IV. *Commentaire sur l'Apocalypse.* V. Une traduction allemande du livre d'Augurello sur *la Toison d'or et la Pierre philosophale* (chrysopœia). VI. *Démonstration de ce point, que dans près de la moitié de l'Europe aujourd'hui il n'y a point de chaire, soit à l'église, soit dans les écoles, qui ne soit occupée par un faux prophète ou un faux chrétien.* VII. *Mosis tabernaculum cum suis tribus partibus.* VIII. *Deigne et azoth.* Ce dernier traité est resté manuscrit. Weigel n'a point manqué de défenseurs, et même quelques-uns semblent avoir voulu lui faire une réputation de sainteté en remarquant ou en contant que pendant la guerre de Sept-Ans, lorsque Troppau eut été saccagé et livré aux flammes, son tombeau placé dans l'église de cette ville ne fut point souillé de poussière et de boue. Hilliger et Jacq. Fœrtschius ont donné des dissertations latines, l'un sur *la vie, le destin et les écrits* de Weigel, l'autre *de Valentino Weigelio*, etc. On peut voir pour plus de détails Arnold, *Hist. de l'Église et des hérésies*; Colberg, *Christianism. hermet.*; et Carolus, *Memorabil. sæculi XVII*, lib. I, cap. II (pag. 40). — Il ne faut point le confondre avec *Nicolas* Weigel, docteur en théologie, et professeur à Leipzig, qui, né à Brieg vers l'an 1380, mourut à Leipzig le 11 sept. 1444. Ce dernier se distingua surtout par son éloquence au concile de Bâle, où il assistait au nom du prince de Saxe, et de l'université de Leipzig, et laissa, outre des discours renommés de son temps, un *Traité des indulgences*, un *Commentaire sur les propriétés*, et une *Somme des indulgences*, dont le cardinal Bessarion faisait le plus grand cas. Tous ces ouvrages sont écrits en latin. P-ot.

WEIGEL (Erhard), astronome et mathématicien, né le 16 décembre 1625 à Weida en Misnie, où il passa les premières années de sa vie, fut obligé de suivre ses parents à Wonsiedel, où ils s'étaient retirés pour jouir du libre exercice de leur religion, et il se livra simultanément, dans les écoles de cette ville, à l'étude des langues et à la musique. Plus tard, il fut envoyé au collége de Hall, où il s'attacha au célèbre Schimpfer, qui se plut à développer ses dispositions pour les mathématiques, en lui en expliquant les éléments, et qui lui permit l'usage de ses livres, de ses instruments et de ses cartes. Rappelé quelque temps après à Wonsiedel par ses parents à qui leur modique fortune ne permettait pas de le garder loin d'eux, il continua ses études mathématiques sous l'archidiacre Elroden; il ob-

tint la permission de revenir au gymnase de Hall, et là sut tellement mériter, par ses progrès et son zèle, l'amitié de Schimpfer que celui-ci lui confia plusieurs travaux dont on l'avait chargé. Le succès avec lequel son jeune disciple s'en tira, non moins que les louanges qu'il lui prodigua en cette occasion, le firent connaître; et bientôt sa réputation s'étendit hors de l'académie, de telle sorte que des élèves de Leipzig vinrent le trouver pour apprendre les éléments des mathématiques. Cependant Weigel n'avait point, selon l'usage établi en Allemagne, voyagé dans les diverses universités. Les sollicitations de ses auditeurs le déterminèrent à se rendre à Leipzig, où entre autres connaissances utiles il fit celle du colonel Titel, alors commandant le fort Pleissembourg, qui lui laissa l'usage d'un cabinet précieux et d'une riche bibliothèque. Ses leçons, quoique dénuées de l'éclat de la publicité académique, et quelques écrits qu'il fit paraître à cette époque, ajoutèrent à sa célébrité; et il fut appelé à Iéna pour y remplir la chaire de mathématiques. Le duc Guillaume de Saxe-Weimar voulut être lui-même au nombre de ses disciples; et Weigel, par un procédé particulier et de son invention, lui apprit en quinze jours à distinguer et à nommer toutes les étoiles. Les titres de mathématicien de la cour et de surintendant des bâtiments furent sa récompense. Il fut aussi honoré du titre de conseiller du prince palatin de Sultzbach. D'autres souverains d'Allemagne se plurent à lui donner des preuves de leur estime, et l'invitèrent à se rendre près d'eux. Aussi les dernières années de sa vie se passèrent-elles presque totalement en voyages. L'empereur lui-même crut devoir reconnaître son mérite en le nommant conseiller; et la diète impériale de Ratisbonne agréa ses propositions tendant à faire établir en Allemagne, pour la correction du calendrier, ce qu'il appelait *collegium artis consultorum*. Sa mort, arrivée le 21 mars 1699, l'empêcha d'accomplir cette opération. L'astronomie est redevable à Weigel de plusieurs instruments aussi utiles qu'ingénieux, parmi lesquels on distingue une machine qui représente le mouvement propre du soleil et de la lune, avec leur latitude, de manière à ce que l'on reconnaisse facilement les conjonctions et les oppositions; une autre machine connue sous le nom de *Pancosme*; et un *Quadran astronomique* qui, malgré son extrême petitesse (moins d'un pied), indique, avec une exactitude parfaite, les minutes et les secondes. Il avait fait plusieurs corrections importantes au globe céleste, de manière à ce que l'on pût y représenter le mouvement secondaire des étoiles fixes, pour le passé, le présent et l'avenir. Le plus connu de ses ouvrages est son *Miroir du ciel* (Himmels-Spiegel), Iéna, 1713, in-4°. On recherche encore les suivants : I. *L'Indicateur céleste pour la signification de la comète aperçue depuis le 9 novembre* 1680 (all.), auquel on peut joindre sa *Dissertatio de cometa novo qui sub finem ann.* 1652 *illuxit*. II. *Idea matheseos*. III. *Sphærica Euclidea*. IV. *Pancósmus æthereus, seu Machina nova totius mundi superioris et inferioris phænomena exprimens*. V. *Système mathématique de morale d'après les pythagoriciens* (allemand). VI. *Projet pour inculquer la langue latine aux enfants*, qui fut suivi peu après de l'*Exécution du Projet*, etc.,

l'un et l'autre en allemand. VII. *Geoscopia selenitarum.* On peut lire dans Jœcher la liste des nombreuses productions de Weigel. Consultez aussi son *Programme funèbre*, et Marperger, *de Pancosmo*. P—ot.

WEIMAR (Bernard, duc de). *V.* Saxe-Weimar.

WEINRICH ou WEINREICH (Valentin), en latin *Weinrichius*, philologue allemand, naquit dans le village de Steina, près de Hartz, le 25 juin 1553. Il avait étudié dans divers colléges, et visité les universités d'Iéna et de Wittemberg; et, ayant été reçu maître-ès-arts dans cette dernière en 1579, il retourna, avec le titre d'adjoint de la faculté de philosophie, à Iéna. Il mourut le 16 septembre 1622 à Eisenach, où il remplissait depuis trente-neuf ans les fonctions de recteur. Weinrich était habile dans toutes les sciences, et il écrivait en vers avec une rare facilité. Il n'était pas moins distingué comme philosophe, que comme grammairien et comme orateur. On a de lui : I. Une *Paraphrase de la prophétie de Jonas*, en vers héroïques. Nous en aurons apprécié tout le mérite en disant qu'elle n'a point été surpassée par celle du P. Commire. II. *Exodus gnomologica, carmine latino et græco.* III. *Succincta augustissimæ familiæ saxonicæ genealogia.* IV. *Manuductio ad grammaticam*, qui a été très-long-temps employée dans les écoles d'Allemagne, puisque Jœcher atteste qu'on s'en servait encore de son temps, en 1752. V. Une bonne édition de la *Grammaire grecque* de Linacer, et quelques autres ouvrages. — *Jérémie* Weinrich, fils du précédent, étudia successivement aux colléges d'Iéna, de Wittemberg, de Rostock, et prit dans ce dernier le degré de maître-ès-arts; il succéda, en 1622, à son père, dans l'emploi de recteur du gymnase d'Eisenach, et se distingua comme lui par ses talents pour la poésie. Aussi remporta-t-il, en 1639, un prix qui lui valut le titre de *poète lauréat*. Parmi ses ouvrages, qui sont tous en vers, on distingue : I. *Augustissimorum divorum theatrum carmine iambico.* II. Μνήμόσυνον παννυχικὸν, *seu vita, mores ac gesta divæ Elisabethæ.* III. Κλητικὸν ποίημα, *seu carmen invitatorium.* — Weinrich (*Jean*), jurisconsulte, né à Eisenach, exerçait la profession d'avocat consultant à Erfurt, vers 1620, et fit plusieurs lectures aux élèves de l'académie. On a de lui : *Dissert. de nuptiis et patriâ potestate; Dissert. de aleâ*, et une *Opinion sur les droits qu'a le peuple de se soulever contre les princes et l'autorité* (en allem.), rédigée à la sollicitation et en faveur du sénat d'Erfurt, à propos d'une sédition qui y avait eu lieu. P—ot.

WEINRICH ou WEINDRICH (George), docteur en théologie, né, le 13 avril 1554, à Hirschberg en Silésie, fit, dès son enfance, de tels progrès dans ses études, qu'à l'âge de quatorze ans, il s'exprimait en prose et en vers dans les langues latine et grecque, avec la même facilité que dans son idiome naturel. Il se rendit ensuite à l'académie de Leipzig, puis alla professer au collége des Princes à Grimma, et entra, la même année, dans le saint ministère à Saltze; d'où il fut appelé, en 1586, à l'église de Leipzig. Il fut honoré six fois du décanat, assista au synode tenu à Dresde en 1610, et mourut sept ans après, le 27 janvier 1617. Voyez, pour plus de détails, son Eloge funèbre par Stegmann. On

a de ce théologien : I. Beaucoup de *Sermons* sur divers sujets. II. *Histoire de la résurrection du fils de la veuve, à Zarpath, par Élie.* III. *Histoire de la transfiguration de Jésus-Christ.* IV. *Commentatio in epistolas Paulinas.* V. *Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme.* VI. *Enodatio præcipuarum quæstionum de peccati origine.* VII. Un grand nombre de Dissertations, parmi lesquelles nous citerons celles qui ont pour titres : *De κριτηρίοις seu normis certitudinis ; — De quadruplici formâ meditationis, passionis ac mortis dominicæ*, et *De contritione. — Martin* Weinrich, frère du précédent, pasteur à l'hôpital de Leipzig, puis à Gautsch, et plus tard professeur de physique et d'éloquence à Breslau, publia un *Commentaire* latin *sur l'origine des monstres ;* des *Problèmes de physique et de médecine ;* un *Traité sur les causes des inondations*, et un autre sur les *Prestiges du démon ;* donna une bonne édition de la *Médecine universelle* de J.-B. Montanus, et mourut, âgé de soixante-un ans, le 25 décembre 1609. — *Melchior* Weinrich, frère des deux précédents, assesseur de la faculté de philosophie à Leipzig, et co-recteur de l'école de Saint-Thomas, dans cette même ville, est principalement connu par son *Ærarium poeticum phrases et nomina poetica*, etc., *complectens*, Francfort, 1690, in-8°. ; ouvrage qui a été très-utile avant la publication du *Gradus ad Parnassum*, et dont plusieurs savants donnèrent dans la suite des éditions augmentées. On a encore de Melchior Weinrich divers opuscules, dont le plus important est son *Oratio apologetica pro Aristotelis personâ adversùs Franc. Patricii calumnias et interpretationes. —* Weinrich (*Jean-Michel*), théologien de la communion luthérienne, naquit le 12 oct. 1683, fut admis au degré de maître-ès-arts à Erfurt, en 1710, y occupa deux ans après, à Meinungen, les places d'inspecteur et de recteur du lycée, devint diacre de la cour en 1722, et mourut le 18 mars 1727. Il légua, par son testament, ses livres et son cabinet de médailles à la bibliothèque publique de Meinungen. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont très-utiles : I. *Nouvelles de la ville d'Erfurt* (en allemand, anonyme). II. *Prima rudimenta græcæ linguæ.* III. Les *Offices* de Cicéron, avec sommaires et notes. IV. Des *Remarques historiques sur la Chronique d'Henneberg, par Spangenberg.* V. *Animadversiones ad Alcimi Aviti opuscula.* VI. *Méthode facile pour apprendre l'hébreu, d'après les principes de Danz.* VII. Cinq *Dissertations historiques et théologiques sur des antiquités remarquables.* VIII. Des *Poésies spirituelles*, publiées pour la première fois par Wetzler, avec quelques autres pièces inédites, sous le titre de *Singularia Weinrichiana.* Il avait composé des *Mémoires* en vers allemands *sur sa Vie* et son *Oraison funèbre.* Wetzler a donné aussi une *Notice* sur sa Vie, à la tête des cinq *Dissertations* mentionnées ci-dessus.

P—ot.

Weise (Chrétien), laborieux écrivain et poète, naquit le 30 avril 1642 à Zittau, où son père Élie Weise, auteur d'un très-estimable traité de grammaire, intitulé *Manuductio linguæ græcæ*, était recteur du gymnase. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il alla finir son cours préliminaire à l'université de Leipzig, où il fut admis en 1663

au degré de maître-ès-arts. Il visita ensuite diverses académies d'Allemagne, fut appelé en 1670 à Weissenfels, où il professa l'éloquence, la poésie et la politique, revint à Zittau peu de temps avant la mort de son père, et dirigea trente ans le gymnase de cette ville avec un succès éclatant. Ce n'est pas seulement par l'érudition et la connaissance approfondie de la littérature et des langues qu'il était remarquable : doué d'un esprit supérieur, il embrassait d'un coup-d'œil tous les détails d'une science, et excellait à faire saisir les rapports et le jeu des diverses parties dont se compose un ensemble. Il avait inventé une méthode particulière pour faciliter l'étude de l'éloquence ; mais c'est surtout comme romancier et comme poète dramatique qu'il est illustre. Il mourut le 21 octobre 1708, laissant, selon l'expression de Jœcher, bien plus d'ouvrages qu'il n'avait compté d'années. Les plus intéressants sont le roman satirique intitulé *les Trois plus méchants fous fieffés de l'univers*, et ses tragédies ou drames, dont quelques-unes sont encore inédites. Voici les titres de celles qui ont été imprimées : 1°. le *Sacrifice de la fille de Jephté ;* 2°. la *Chute du maréchal d'Ancre ;* 3°. les *Deux mariages de Jacob ;* 4°. *Masaniello ;* 5°. *Tobie et l'hirondelle ;* 6°. *Tobie poursuivi ;* 7°. l'*Argénis Sicilienne ;* 8°. le *Chaste Joseph ;* 9°. la *Vigne de Naboth ;* 10°. le *Maréchal de Biron ;* 11°. l'*Ame mécontente ;* 12°. le *Monde perverti ;* 13°. le *Charlatan politique ;* 14°. *Olivarez ;* 15°. *Venceslas de Bohême ;* 16°. le *Paysan rêvant à la cour du duc Philippe de Bourgogne :* C'est le sujet traité depuis par le P. Ducerceau, dans les *Inconvénients de la grandeur* (*Voy.* VII, 527). L'auteur ne manque certainement ni d'imagination ni d'idées dramatiques ; mais la composition des pièces est presque nulle, et trop souvent les scènes ne sont qu'un bavardage vulgaire, auquel manquent la précision énergique et le brillant coloris de la poésie. Une grande partie des écrits de Weise est en allemand, les autres sont en latin. Nous n'indiquerons que ceux qu'on lit encore. I. L'*Enchiridion grammaticæ*, c'est-à-dire, *Manuel de grammaire*, Dresde, 1722, in-8°. II. *Institutiones oratoriæ*, Leipzig, 1709, in-8°. III. *Epistolæ selectiores cum clarorum virorum ad eumdem*, etc. (publiées par Chr.-Godef. Hoffmann), 1716, in-8°. IV. *Doctrina logica*, Leipzig, 1731, in-8°. V. *Commentarius de affectu Christi hujusque harmoniæ cum asperitatibus, ira et perturbationibus Christi*, Leipzig, 1724, in-4°. VI. *Tabulæ chronologicæ*, ibid. ; 1691, in-4°. VII. *Questions politiques* ou *Nouvelles de politique*, Dresde, Hildhofredner, 1708-1714, in-8°., 6 parties. VIII. *Pensées curieuses tirées des nouvelles ou gazettes*, Cobourg, 1706, in-8°. IX. *Questions curieuses sur la logique*, Leipzig, 1714, in-8°. X. *Pensées curieuses tirées de vers allemands*, ibid., 1702, in-8°. XI. *Système oratoire avec un chapitre sur les discours politiques*, ibid., 1707, in-8°. (On peut y joindre les *Questions oratoires*, ibid., 1700, in-8°.) XII. *Les trois seuls sages de l'univers*, Augsbourg, 1710, in-12. XIII. *Géographie statistique*, Leipzig, 1706, in-8°. XIV. *Curiosa propolitica*. XV. *De Poesi hodiernorum politicorum, sive de argutis inscriptionibus, libri duo.* (*Voy.* le Journal des savants, ann.

1688, 371-231 et suiv.) XVI. *Parerga juvenilia*, 2 vol. Nous ne mentionnons ici cet ouvrage qui est le début de l'auteur, et qui consiste en poésies latines, très-faibles pour la plupart, qu'afin d'avoir occasion de remarquer que presque toutes furent des improvisations. C'était un usage consacré à Leipzig que les vétérans, par l'organe de l'un d'entre eux, commandassent aux nouveau-venus tout ce qu'il leur plaisait d'imaginer. Le jeune Weise fut condamné par son condisciple à faire des vers en l'honneur de tous les Lusaciens qui arriveraient à l'université, et passa ainsi toute son année à versifier, ce qui sans doute suppose beaucoup de facilité, mais aussi beaucoup de taches et de négligences dans ces espèces d'impromptus. Sam. Grosser a donné en latin la *Vie de Weise*, à la fin de laquelle se trouve la liste de ses ouvrages, Leipzig, 1710, in-8°. — Plusieurs théologiens du même nom ont publié divers écrits. P-ot.

WEISS (François-Rodolphe), né à Yverdun en 1751, était fils naturel, mais légitimé, d'un membre du conseil souverain de Berne. Il servit d'abord en France, puis en Prusse, avec le grade de colonel, et fit ensuite plusieurs voyages en Allemagne et en Angleterre. On raconte qu'il soutint dans les rues de Londres une lutte à coups de poings, contre un des plus fameux boxeurs, et qu'il triompha de son adversaire aux applaudissements de la populace; à Paris il se défendit, dans la maison qu'il habitait, contre un détachement venu pour l'arrêter. De retour dans sa patrie, il fut bailli de Moudon, major de la ville de Berne, c'est-à-dire commandant de la garde urbaine, et membre du conseil souverain, en 1785. Ce fut à cette époque qu'il publia la première édition de ses *Principes philosophiques, politiques et moraux*, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit selon toutes les idées philosophiques du dix-huitième siècle, eut quelque succès. On en publia jusqu'à sept éditions; et il fut traduit en allemand et en anglais. La vanité de l'auteur, qui était excessive, fut très-flattée d'un tel résultat (1); il continua de s'occuper avec beaucoup d'ardeur de littérature, de politique et de philosophie. Dès le commencement de la révolution de France, il s'en montra un des plus chauds partisans, et eut à combattre, à cet égard, un parti très-puissant dans sa patrie. Il publia dans ce temps-là plusieurs brochures politiques, dont l'une était intitulée : *Des deux Chambres*, in-8°., 1789; l'autre : *Coup-d'œil*, 1793, in-8°., et enfin une troisième *Sur les relations de la France avec le corps helvétique*, 1794, in-8°. Dans tous ces écrits, le colonel Weiss prit le parti des démagogues qui gouvernaient la France; et lorsque le sénat de Berne commença à redouter l'esprit d'envahissement de la nouvelle république, il ne crut pouvoir mieux faire que d'envoyer à Paris un agent que l'on avait tant de raisons d'y bien accueillir. Arrivé dans cette capitale, avec le titre de ministre plénipotentiaire du corps helvétique, à une époque où aucun autre envoyé des puissances ne s'y trouvait, Weiss obtint quelque succès, et parvint à maintenir la paix entre les deux états, au moins pour quelque temps. Robespierre lui écrivait alors : « Le nom suisse est une recommandation puissante auprès d'un vrai Français,

(1) Le père du colonel Weiss dit, lors de la publication de cet ouvrage, qu'il y avait trouvé trop court le chapitre de la vanité.

HIST. D'ALLEMAGNE.

C. F. WEISSE.

Mc Sayer sc.

et surtout auprès de moi. » Revenu dans sa patrie, Weiss ne douta pas qu'elle ne lui dût son existence. Il continua à montrer beaucoup de zèle pour la France, et fut dès-lors considéré comme un des chefs de ce que l'on appelait le *parti français* dans le sénat de Berne. Il publia sous ce titre : *Réveillez-vous, Suisses, le danger approche !* une brochure qui, loin d'être propre à réveiller ses compatriotes, n'était faite que pour les endormir dans une trompeuse sécurité (*Voy.* Steiguer). Vers la fin de 1797, lorsque la Suisse fut menacée d'une prochaine invasion, le gouvernement bernois, voulant, par le choix d'un homme populaire et connu pour ses dispositions pacifiques, donner un gage de sa modération, et manifester à-la-fois son desir d'éviter une rupture, et son intention de faire droit aux griefs des mécontents, nomma Weiss commandant-général du pays de Vaud. Il occupait ce poste important lorsque les généraux Brune et Schauenbourg se présentèrent pour envahir la Suisse. Voici le portrait que Mallet-Dupan a fait de Weiss dans cette circonstance : « Sans » capacité militaire, sans habileté po- » litique, dépourvu de sang-froid et » de conduite, aussi confiant que mé- » diocre, il crut que son nom, ses » brochures, sa philosophie lui pro- » cureraient de l'ascendant, accepta » le commandement du pays de » Vaud, lorsque ce pays (gangrené » au reste par ses brochures) ap- » pela, en 1798, les Français; per- » dit sa popularité sans remplir ses » devoirs; parlementa au lieu d'agir, » s'enfuit ensuite devant l'ennemi, » et finit par se retirer en Allemagne, » après avoir perdu toute espèce de » crédit, et contribué à la perte de » la république. » Réfugié en Allemagne, Weiss y publia une justification, sous ce titre : *Du début de la révolution en Suisse*, ou *Défense du ci-devant général de Weiss contre ses détracteurs*, avril, 1799, in-8°. Cette brochure fut peu remarquée. Cependant on la traduisit en allemand, dans la même année, à Nuremberg. Weiss rentra dans sa patrie dès que le gouvernement consulaire fut établi en France; et il publia à Berne, en janvier 1801, un *Mémoire à Buonaparte, premier consul, avec une lettre d'envoi aux deux conseils de la république helvétique*. Il était, l'année suivante, un des électeurs de Berne; mais il n'eut aucune part aux nouvelles fonctions qui furent créées. Ses facultés mentales commençaient dès-lors à s'altérer; et peu de temps après, il se suicida dans une auberge de Nion. Le général de Weiss avait épousé une femme d'une grande distinction, pour laquelle il eut de mauvais procédés, et dont il s'était séparé depuis long-temps. M—p j.

WEISS. *V.* Albinus.

WEISSE (Chrétien-Félix.), poète allemand, naquit, en 1726, à Annaberg, petite ville de Saxe. Après avoir reçu sa première éducation dans la maison paternelle, il passa neuf ans au gymnase d'Altenburg. A cette époque les méthodes d'enseignement dans les écoles de ce genre étaient, même en Allemagne, fort imparfaites. L'intelligence matérielle du grec et du latin, et des compositions dans ces deux langues et en allemand, étaient à-peu-près tout ce qu'on exigeait des élèves. Poussé par un goût particulier pour la poésie et la littérature, et favorisé par quelques circonstances, le jeune Weisse pénétra plus avant dans l'esprit des

littératures anciennes, et fut à portée de suivre la marche de celle de son pays. Il avait dix-neuf ans quand il commença ses études académiques à Leipzig. La fortune avait peu fait pour lui. Obligé de choisir une carrière, dans laquelle il pût trouver une existence honorable, il s'appliqua plus spécialement à la philosophie et à la théologie, qu'il étudia sous Ernesti et Christ. Un heureux hasard avait réuni à Leipzig Klopstock, Cramer, J.-Ad. Schlegel, Giseke, Gellert, Rabener, Kastner, Mylin, etc. On sait quelle part ces hommes célèbres eurent aux *Fragnents de Brême*, qui, avec les *Amusements de l'esprit*, contribuèrent puissamment à la régénération de la littérature. Weisse les connut tous, et se trouva par la suite en correspondance avec la plupart d'entre eux. Il s'attacha plus spécialement à J.-W. Schlegel et à Lessing, qui, par ses connaissances et sa critique, exerça sur son esprit une grande influence. Ils avaient tous deux une véritable passion pour le théâtre, et se bornaient au strict nécessaire pour pouvoir la satisfaire. Ce fut alors que parurent les premières pièces de Lessing. Il s'établit entre les deux amis une espèce de rivalité. Weisse composa la *Matrone d'Éphèse*, imitée de Pétrone, et son *Crédule*. Il traduisit plusieurs pièces anglaises et françaises, par exemple, *Sophonisbe* de Thomson, *Mariane* de Voltaire, le *Distrait* de Regnard, etc., et publia ses *Poésies badines*. Lessing quitta Leipzig, en 1749, au grand regret de Weisse, et ils restèrent en correspondance jusqu'en 1768, où de perfides suggestions réussirent à indisposer tellement le premier contre son ami, que Weisse ne put jamais parvenir à rétablir complètement entre eux la bonne harmonie. Quand il eut terminé ses cours, il se chargea de l'éducation du jeune comte de Geyersberg. Il y trouvait le double avantage d'avoir pendant plusieurs années une existence assurée, et de pouvoir continuer à Leipzig sa carrière littéraire et dramatique. Il s'y lia très-étroitement avec Rabener, Gellert et Cronegk; et ce dernier établit entre lui et Uz une correspondance qui devint très-intime, et dura cinquante ans, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus. Malgré les violentes atteintes qu'il avait déjà essuyées, Gottsched tenait encore l'espèce de sceptre littéraire qu'il avait usurpé. Les succès dramatiques de Weisse excitèrent sa jalousie. Il ne craignit pas de l'attaquer, et fit publier contre lui une grande quantité de brochures, qui, loin de faire aucun mal à Weisse, achevèrent, au contraire, d'ébranler la réputation de leur auteur. Weisse composa successivement *Édouard III* et *Richard III*. Cette dernière pièce le place dans un rang encore plus élevé. Ce fut alors que Nicolaï, qui, depuis deux ans, rédigeait avec Mendelsohn la *Bibliothèque des belles-lettres*, dont il avait paru quatre volumes, se voyant obligé d'y renoncer, pria Weisse de lui succéder, ce que ce dernier n'accepta qu'après beaucoup d'instances. Il en dirigea seul la rédaction pendant quelques années, et il eut pour collaborateurs plusieurs des hommes les plus distingués de l'Allemagne, tels que Winckelmann, Hagedorn, Gerstenberg, Thümmel, Morus, Eschenburg, Platner, Clodius (Chrét.-Aug.), Engel, Garve, Sonnenfels, etc. Elle finit en 1766, avec le douzième volume; mais elle reparut aussitôt

sous le titre de *Nouvelle Bibliothèque*, etc. Il la dirigea également seul pendant quelque temps, puis il partagea ce soin avec l'éditeur, M. Dyk, à qui il finit par l'abandonner entièrement. Nous n'entrerons point dans l'examen des reproches qu'a essuyés cet ouvrage périodique, et qui, mérités en partie, ne doivent pas empêcher de reconnaître le bien qu'il a fait, en contribuant, quoique dans une faible proportion peut-être, à l'établissement d'un goût plus pur, ainsi que d'une littérature plus sage et en même temps plus nationale. Ce qu'on peut assurer, c'est que les articles de Weisse lui-même furent toujours remarquables par une sage critique et par cette grande modération qui était une de ses qualités distinctives. Il fit, en 1759, un voyage à Paris avec son élève. A leur retour, ils se séparèrent, après avoir passé neuf ans ensemble. Mais il obtint, par son entremise et celle de sa famille, la survivance de la place de receveur des taxes du cercle de Saxe. Le comte de Schulenburg lui proposa de s'établir avec lui à son château de Burgscheidungen en Thuringe. Weisse y passa deux ans, fit quelque séjour à Gotha, et revint à Leipzig, pour y remplir la place de secrétaire de la commission de perception des taxes, qui, en le plaçant dans une position honorable, lui permit encore de consacrer une partie de son temps au culte des muses. Ces dernières années que nous venons de parcourir furent marquées par la composition de plusieurs tragédies et comédies, celle des *Chants des Amazones* et la traduction des chants guerriers de Tyrtée. Plus tard, il s'occupa d'un nouveau genre, l'opéra-comique, pour lequel il avait pris à Paris un goût particulier. On connaît la fermentation qui régna dans le monde littéraire en Allemagne, lorsque l'école suisse, après avoir contribué à renverser celle de Gottsched, luttait elle-même contre l'ascendant d'un meilleur goût (*V.* Wieland et les autres noms de la même époque). Lessing, Uz, Gleim, etc., signalés comme les chefs des coupables novateurs, furent aussi ceux contre lesquels elle lança les plus violents anathèmes. L'aimable, le paisible Weisse lui-même se vit en butte à une animadversion particulière de la part de Bodmer. Celui-ci fut enfin désarmé par la renommée de Weisse; et quelques années avant sa mort, il lui témoigna, par écrit, ses regrets du passé. Il y a tout lieu de croire que Wieland fut le principal auteur de cette réconciliation. C'étaient surtout les poésies fugitives de Weisse qui lui avaient attiré l'animadversion des rigoristes. Il continua de se distinguer dans ce genre, un de ceux dans lesquels la littérature allemande peut lutter avec le plus d'avantage contre les autres. Les plus remarquables, mais qu'il serait difficile de ranger dans aucune catégorie, se trouvent dans le recueil intitulé *Chants d'une Amazone*. C'est une suite de tableaux, dans lesquels une amazone représente les différentes positions d'un guerrier, son amant. Le dernier chant est une élégie sur sa tombe. Il y a dans ces compositions des sentiments nobles et tendres, et plus d'énergie peut-être que dans aucune de celles de Weisse. On a voulu les faire passer pour une imitation des *Chants d'un grenadier prussien*, de Gleim; mais elles lui sont antérieures. Weisse traduisit avec succès les Chants guerriers de Tyrtée. Enfin ses chansons élégiaques, érotiques, etc., lui ac-

quirent une réputation méritée. On n'y trouve peut-être ni la verve de Hölty, ni la mélancolie philosophique de Matthisson, ni la finesse, le gracieux et l'élévation de Uz, ni la touche large et simple de Göethe, ni enfin l'enthousiasme de Schiller; mais il a un peu de chacune de ces qualités, quoiqu'à un moindre degré que ses modèles; et plusieurs de ses chansons sont encore souvent dans la bouche de ses compatriotes. Weisse se maria en 1763, et par ce moyen compléta, pour ainsi dire, une existence que des succès littéraires très-variés et des relations avec la plupart des premiers écrivains de l'Allemagne rendaient déjà fort agréable. De nouvelles compositions dramatiques achevèrent de faire de lui un des favoris du public allemand. Elles comprennent, comme on a déjà vu, des tragédies, des comédies et des opéras-comiques. Ses tragédies sont : *Édouard III* (1758), *Richard III*, la *Délivrance de Thèbes*, *Atrée et Thyeste*, *Mustapha et Zéangir* (1762), *Roméo et Juliette*, la *Fuite*, qui en est le pendant; *Jean Galas* et *Rosamonde*. *Richard III* paraît être la meilleure de ses tragédies; et elle se soutint long-temps sur la scène, malgré la critique sévère de Lessing (*Dramat.*, 11e. vol., p. 163 et suiv.), *Roméo et Juliette* eut également un grand succès. Ces deux pièces, surtout la première, ne sont imitées qu'en partie de Shakspeare. *Jean Calas* obtint quelque vogue, à cause du sujet. Les trois dernières contribuèrent, avec les tragédies bourgeoises de Lessing, à faire bannir pour quelque temps la poésie du théâtre. Avant Weisse, la littérature dramatique était encore dans l'enfance. Toutefois, on ne doit point oublier les services, non-seulement de Gryph, dont le talent ne fut égalé par aucun de ses successeurs jusqu'à la brillante époque de Göethe et de Schiller, mais même de J.-Élie Schlegel, et surtout de Cronegk et de Lessing, dont *Miss Sarah Samson* et le fragment de *Philotas* appartiennent à la même époque. Ces deux derniers auteurs sont supérieurs à Weisse pour l'énergie et la précision; Wieland lui-même, dont le génie du reste était si peu tragique, s'y montre dans une sphère d'idées beaucoup plus large, et il est plus classique comme écrivain. La muse comique de Weisse a été non moins féconde que sa muse tragique, et il composa successivement la *Matrone d'Éphèse*, le *Crédule*, les *Poètes à la mode*, le *Diable s'en mêle*, *Julienne ou le Triomphe de l'innocence*, l'*Insensible*, l'*Époux converti*, la *Ménagère*, l'*Amitié à l'épreuve*, *Amélie*, etc. Les *Poètes à la mode*, la *Ménagère* et quelques autres offrent souvent de la finesse dans les détails, et des tableaux de mœurs assez piquants. Lessing trouve dans *Amélie* plus d'intérêt, des caractères mieux développés, et un dialogue plus vif et plus nourri que dans ses autres comédies, et il la regarde comme le chef-d'œuvre de Weisse (*Dramat.*, 1er. vol., 159 et suiv.). Les défauts de style qui ont été signalés dans ses tragédies se retrouvent dans ses comédies; mais il est peut-être moins inférieur aux poètes comiques qu'aux poètes tragiques qui sont venus après lui. Enfin, on a de Weisse des opéras-comiques; dont la plupart sont imités du français : *Lolotte à la cour*; l'*Amour au village* (*Annette et Lubin* et *la Clochette*), la *Chasse* (la *Partie de chasse de Henri IV*), la *Couronne des mois*-

sonneurs, la *Cinquantaine* (*Die Jubelhochzeit.*), etc. Weisse s'est montré dans ce genre moins original que dans les deux autres; mais il y a eu un succès plus durable; et ses opéras-comiques soutiendraient encore la concurrence avec ceux de ses contemporains et successeurs, si ce genre n'eût pas été lui-même éclipsé par la magnificence et la verve des compositions de Mozart et d'autres grands maîtres. Quoi qu'il en soit, Weisse eut le mérite de l'acclimater en Allemagne. Son théâtre tragique, très-utile comme passage vers un meilleur ordre de choses, ne pouvait long-temps suffire à une génération devenue beaucoup plus difficile, et qui marchait sous les étendards d'hommes tels que Klopstock, Lessing, Wieland, Göethe, etc., vrais créateurs de la littérature de leur pays. Shakspeare régnait en Allemagne comme à Londres. De nos jours, la reprise de ses pièces aurait peu de succès en Allemagne; et, il faut en convenir, des spectateurs accoutumés à la magnifique poésie d'*Iphigénie en Tauride*, de *Wallenstein*, de *Guillaume Tell*, supporteraient difficilement le langage lâche et souvent trivial de *Roméo et Juliette*, et même des pièces en vers, *Atrée et Thyeste*, etc. Mais Weisse n'en mérita pas moins les applaudissements qu'il recueillit; et il est juste de reconnaître qu'il contribua beaucoup à la régénération du théâtre tragique allemand. En 1802, Iffland ayant donné quelques représentations à Leipzig, plusieurs habitants de cette ville l'invitèrent à un dîner, à la fin duquel une couronne lui fut offerte. Iffland répondit que cette couronne appartenait à celui qui avait rendu de si grands services au théâtre et à la société; et il la plaça sur la tête de Weisse. Le public ne fut point injuste envers cet écrivain; il ne fit que suivre une meilleure direction, et n'oublia point qu'elle avait été indiquée par Weisse lui-même. Notre poète finit par sentir qu'il ne satisfaisait plus les besoins du moment, et il eut le bon esprit de se retirer, avant que la faveur l'abandonnât entièrement. Il trouva dans une nouvelle carrière moins brillante, mais plus utile, un ample dédommagement aux succès dramatiques. Le célèbre ministre calviniste Zollikofer eut, en 1763, l'idée de composer pour sa commune, à Leipzig, un nouveau livre de cantiques. Weisse, sur son invitation, en fit quelques-uns, et corrigea plusieurs des anciens. Deux ans plus tard, il devint père. Les chansons absurdes de la nourrice de son enfant lui inspirèrent la résolution d'en composer pour cet âge, et l'année suivante il en publia un recueil, qui eut un succès prodigieux, dû en partie à la musique de Scheibe, Hunger et Hiller. Basedow avait donné aux méthodes d'éducation une meilleure direction. Un réformateur aussi éclairé ne pouvait dédaigner un des objets les plus essentiels, quoique les plus négligés par les esprits supérieurs, les livres élémentaires pour apprendre à lire. Il composa un nouvel abécédaire, et il pria Weisse de lui fournir pour cet ouvrage de petits contes, ainsi que des sentences et des passages de ses poésies et de celles d'autres auteurs, qui fussent à la portée des enfants. Basedow joignit une petite gravure à chaque lettre, qui était en même temps la première du nom de l'objet principal. Telle est l'origine de cette foule d'ouvrages du même genre, qui ont été publiés dans les différents pays, et ont

singulièrement facilité cette première étude, la plus pénible de toutes. La première édition de ce livre élémentaire parut en 1772, et il en eut six jusqu'en 1779, sans compter de nombreuses contrefaçons. Adelung avait pendant quelques années publié une feuille hebdomadaire au profit des enfants indigents de la ville de Werdau. Elle cessa en 1774, et Weisse, à la sollicitation de l'éditeur, la continua sous le nom d'*Ami des enfants*. Ce recueil se composait de drames en miniature sur des sujets très-variés et capables d'intéresser des enfants; et les acteurs étaient une famille et ses amis. Il est impossible de se faire une idée du prodigieux succès de cet ouvrage. Il suffira de dire que, pendant une période de temps assez considérable, il n'y eut pas une famille allemande qui ne lui dût quelques-unes de ses jouissances. Le recueil complet se compose de vingt-quatre parties, in-8°., Leipzig, 1775-1784, qui parurent aussi en douze volumes, ib., 1780-4. Weisse publia ensuite la *Correspondance de la famille de l'Ami des enfants*, ou *Continuation de l'Ami des enfants*, douze parties in-8°., Leipzig, 1784-92. Ce second recueil, peut-être supérieur au premier, fut toutefois accueilli moins favorablement. Le succès de l'un et de l'autre ne fut pas concentré en Allemagne; on sait que Berquin y puisa non-seulement le plan et la forme, mais encore une grande partie de l'exécution de ses ouvrages. Lachaise traduisit le dernier recueil, et Naudé quelques-uns de ses tableaux de famille sous le titre de *Petites comédies pour les enfants et la jeunesse*. Ces ouvrages sont donc le véritable titre de gloire de Weisse. Ils lui méritèrent la reconnaissance de ses contemporains. La certitude d'avoir fait un bien immense, la vénération et l'amitié de tous ceux qui le connaissaient, telles furent les jouissances qui embellirent les trente dernières années de sa vie. Il avait obtenu la place de receveur des taxes du cercle, dont les appointements, joints au revenu d'une propriété située à Stötteritz (village à une lieue de Leipzig), qui lui était échue par héritage, augmentèrent considérablement son aisance. Il fixa son séjour dans ce dernier endroit. C'est là qu'il recevait les nombreuses visites de ses compatriotes, ainsi que des étrangers également empressés de voir un des hommes qui ont le plus honoré l'Allemagne. Il y mourut le 16 décembre 1804, dans sa soixante-dix-neuvième année. Weisse était d'une petite taille; après avoir été remarquable par ses agrémens extérieurs, il fut le vieillard le plus intéressant qu'on pût rencontrer. C'était un type de père noble. Toutefois sa figure, sans offrir un caractère imposant, avait de la noblesse, de la finesse, même un peu de malice, et surtout une expression de bienveillance extraordinaire, qui annonçait l'ami des enfants, l'ami des hommes, et qui avait un attrait irrésistible. Weisse, comme nous l'avons vu, était lié avec la plupart des hommes distingués de son pays. Plusieurs d'entre eux lui dédièrent des ouvrages, Wieland, par exemple, son *Musarion*; et l'on trouve fréquemment dans la correspondance de celui-ci le nom de Weisse mentionné avec éloge. Mais les lettres de Garve, publiées par Weisse lui-même (2 vol. in-8°. 1803), sont un monument touchant et honorable des vertus, des lumières de ces deux hommes de bien, et de leur noble amitié. Les OEuvres de Weisse

ont été réimprimées plusieurs fois dans des recueils séparés : *Tragédies*, 5 vol., Leipzig, 1776; — *Comédies*, 3 vol., ibid., 1783; — *Opéras-Comiques*, 3 vol., 1777; — *Petites Poésies lyriques*, 4 vol., 1772. Nous avons parlé de ses ouvrages pour les enfants et les adolescents. Plusieurs morceaux en vers et en prose parurent dans des recueils périodiques. On n'a point oublié la part qu'il prit à la rédaction de la *Bibliothèque des belles-lettres*. Enfin ses traductions forment cent quarante volumes (ou parties). Les principales sont : du français, la *Nouvelle école des femmes*, de Moissy, un vol.; — les *Saisons*, etc., de Saint-Lambert, 1 vol.; — *Voyage littéraire de la Grèce*, par Guys, 2 vol.; *l'An 2440*, 1 vol.; — *Adèle et Théodore*, 3 vol.; — et les *Veillées du château*, 3 vol.; de l'anglais : *Évelina*, 3 vol.; — *Poésies d'Ossian*, 2 vol.; — le *Miroir*, 3 vol.; — *Cécile*, 3 vol.; — *Emmeline*, ou l'*Orpheline du château*, 3 vol.; — *Legs d'un père à ses filles*, par Gregory, 1 vol.; — et un grand nombre d'ouvrages de morale. — Son fils (*Chrétien-Ernest*) est un des professeurs, d'histoire les plus distingués de l'Allemagne. D—B.

WEITBRECHT (Josias), né le 2 oct. 1702, à Schorndorff, dans le duché de Wurtemberg, étudia la médecine à Tubingue, et se rendit, en 1725, à Pétersbourg, où il pratiqua son art avec beaucoup de succès, et fut nommé adjoint de l'académie qui venait d'y être établie. Il obtint ensuite la chaire de physiologie et celle d'anatomie, et mourut dans la même ville en 1747. Il a publié dans les *Actes* de l'académie russe plusieurs Mémoires importants. Entre autres points douteux, qu'il essaya d'éclaircir par des expériences, il démontra que la force du cœur ne suffit pas pour expliquer le mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires. Son principal ouvrage est intitulé : *Syndesmologia, sive historia ligamentorum corporis humani*, Pétersbourg, 1742, in-4°., orné de 36 planches bien exécutées, traduit en français par Tarin, Paris, 1752, in-8°. Weitbrecht, non-seulement a surpassé tous ses prédécesseurs en exactitude, mais encore il a décrit un grand nombre de ligaments qui avaient été oubliés. M. Portal a parlé de cet ouvrage avec beaucoup d'éloges dans son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*. R-b-n.

WEITENAVER (Ignace), savant polyglotte, était né le 1er. novembre 1705 à Ingolstadt. Admis, en 1724, dans la société des Jésuites, il s'appliqua sans relâche à l'étude des langues anciennes et modernes, et se trouva bientôt en état de les enseigner. Il remplissait, depuis vingt ans, la chaire de langues orientales à Vienne, lorsque la suppression de l'Institut l'obligea de quitter cette capitale. Plusieurs princes se disputèrent l'avantage de recueillir un savant dont les talents honoraient l'Allemagne. Il accepta les offres du duc de Deux-Ponts, et partagea le reste de sa vie entre l'enseignement de la grammaire et des travaux importants. Le P. Weitenaver mourut à Deux-Ponts le 1er. février 1783. La liste de ses ouvrages est très-étendue; outre des discours académiques, des dissertations sur la poésie des Hébreux, sur la pénitence de Salomon, etc., des traductions du français et du latin en allemand, des drames en musique, etc., on a de ce fécond écrivain : I. *Corona mariana linguis XII exorna-*

ta ; cum dissertationibus de linguâ sinicâ, Cologne, 1751, in-8°. II. *Miscellanea litterarum humaniorum ex orationibus, elegiis, lyricis, symbolis criticis*, Augsbourg, 1752-53, 2 vol. in-8°. III. *Historia provinciæ germanicæ superioris soc. Jesu*, ib., 1754. IV. *Hexaglotton sive modus addiscendi intrà brevissimum tempus linguas gallicam, italicam, hispanicam, græcam, hebraicam et chaldaicam*, Francfort, 1756, in-4°., réimprimé en 1762, même format, et augmenté, en 1776, d'un second volume, contenant l'application de la méthode de l'auteur à six autres langues : l'anglais, l'allemand, le belge, le latin, le portugais et le syriaque. L'ouvrage prit alors le titre d'*Hexaglotton geminum*. Avant le P. Weitenaver, J.-A. Comenius (*V.* ce nom) avait publié le célèbre *Janua linguarum reserata*, ouvrage également destiné à faciliter l'étude des langues, en présentant simultanément les mêmes phrases dans différents idiomes. V. *Carmina selecta*, Augsbourg, 1757, petit in-8°. VI. *Hierolexicon linguarum orientalium*, ibid., 1759, in-4°. Ce lexique hébreu, chaldaïque et syriaque, est précédé des principes de grammaire pour les trois langues. VII. *Lexicon Biblicum in quo explicantur Vulgatæ vocabula et phrases*, Venise, 1760. Le P. Caballero conjecture qu'il existe une édition antérieure, imprimée en Allemagne. VIII. *Subsidia eloquentiæ sacræ*, etc., Augsbourg, 1764-69, in-12, XIX vol. C'est une compilation dans le genre de la *Bibliothèque des prédicateurs* du P. Houdry (*V.* ce nom), et du *Dictionnaire apostolique* de Montargon (*V.* ce nom). IX. *Compendium scientiarum et omnigenæ eruditionis*, ibid., 1767, 2 vol. in-8°. X. *Apparatus eloquentiæ catecheticæ complectens historias* 1500, *libris sex*, ibid., 1775. XI. *De modo legendi et excerpendi libri IV*, ibid., 1775. XII. *Lexicon in quo explicantur vocabula et phrases linguæ gr. et hebr.*, ibid., 1780, in-8°. Indépendamment des ouvrages que l'on vient de citer, on doit au P. Weitenaver une édition de la *Bible vulgate*, accompagnée d'un commentaire en forme de paraphrase, Augsbourg et Fribourg, 1769-73, 6 vol. in-8°. ; et une *Traduction allemande* de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec des notes, ibid., 1781-83, in-8°., 14 vol. On trouve une notice sur le P. Weitenaver, dans le *Supplém. à la Biblioth. de la Soc. de Jésus* du P. Caballero, 280-82. W—s.

WEITMULE (Bénessius de), auteur de deux chroniques sur l'histoire de Bohême, écrites en latin, et qui vont jusqu'à la fin du quatorzième siècle, était issu d'une famille illustre, et fut en grande faveur auprès du roi, depuis l'empereur Charles IV, qui le menait avec lui dans ses voyages. En 1346, il assista à la diète dans laquelle ce prince fut élu roi des Romains, et il fut un des députés qui allèrent présenter au pape les actes de cette assemblée. En 1365, il suivit Charles à Avignon, et fut présent au couronnement qui eut lieu à Aix-la-Chapelle. En 1368, il était près de l'empereur, lorsque ce prince ayant reçu solennellement le pape, à son entrée à Rome, le conduisit jusqu'à la basilique de Saint-Pierre, étant lui-même à pied, et tenant par les rênes le cheval du souverain pontife. On le vit encore à la cour de Prague en 1371, lorsque l'impératrice Élisabeth rompit de ses mains un fer à cheval, et étonna les courtisans par d'autres faits d'une

force prodigieuse. Weitmule, étant alors chanoine de l'église métropolitaine à Prague, fut choisi par le roi Charles pour diriger la construction de cette église. Ce prince, lorsque le temple fut achevé, voulut témoigner à son architecte combien il était satisfait, et ordonna que la statue de Weitmule fût placée parmi celles de la famille impériale, où elle se trouve encore aujourd'hui. Après la mort de l'empereur, Weitmule renonça au monde, et embrassa l'ordre de Saint-François vers l'an 1386. Il avait écrit par ordre de son souverain l'histoire de Bohême, en quatre livres. Dans sa retraite religieuse il revit et abrégea sa Chronique, et c'est d'après ce dernier manuscrit que Dobner a publié l'ouvrage intitulé *Chronicon Pulkave; ap. Dobner, monumenta historiæ Bohemicæ*, Prague, 1779, tom. IV, pag. 23. Dobner avait eu le bonheur de découvrir le manuscrit, et de l'acheter dans une vente publique. Balbinus et quelques autres savants bohèmes ont fait usage de la première chronique, dont on cherche en vain le manuscrit dans les archives de la Bohême. L'une et l'autre vont jusqu'à l'an 1392. G—y.

* WEITZ (Jean), philologue, a joui dans son temps d'une réputation très-étendue. Né en 1576 à Hohenkirch dans la Thuringe, il fit ses études à l'académie d'Iéna, consacra sa vie à l'enseignement et à la culture des lettres, et mourut, en 1642, recteur de l'école de Gotha. C'était un homme savant et très-laborieux; mais, suivant Burmann (*Præf. ad Argonauticum*), son savoir ne s'étendait pas au-delà de ce qu'on enseigne dans les académies; et les notes qu'il a données sur différents auteurs prouvent plus d'érudition que de goût et de critique. On a de lui : I. Des éditions d'*Héro et Léandre*, poème de Musée, Amberg, 1613, in-12; — de *Prudence*, Hanau, 1613, in-12 : elle était regardée comme la meilleure avant celle de Dan. Heinsius; — de la *Genèse* de Saint-Hilaire de Poitiers, Francfort, 1625, in-8°. II. Des *Notes* sur Térence, Ovide (les Tristes et le *de Ponto*), Valerius-Flaccus (1), Pétrone, le *Pervigilium Veneris*, et Salvien, recueillies dans diverses éditions. III. La *Vie de Nicol. Reusner* (en lat.), Iéna, 1603, in-4°.; — l'*Éloge de Wolf. Heider*, ibid., 1627, in-4°., et l'*Oraison funèbre d'André Wilk*, recteur de Gotha, ibid., 1639, in-4°. On trouve quatorze *Lettres* de Weitz à Godefr. Hofmann, dans *Richter epistolar. mantissa*, II, 602. W—s.

WELDE (Thomas), ministre dissident de la religion anglicane, était né dans le comté d'Essex vers la fin du seizième siècle. Ayant refusé de se soumettre à l'Église établie, il passa en Amérique, arriva à Boston en 1632, et obtint bientôt la cure de Roxbury en Massachusetts. En 1639, il coopéra, avec Mather et Elliot, à la traduction notée des Psaumes pour la Nouvelle-Angleterre, et deux ans plus tard il fut envoyé en Angleterre, avec Hugues Peters, en qualité d'agent de sa province. Après avoir rempli sa mission, il s'établit à Gateshead, et ne retourna plus en Amérique. En 1662, il perdit son bénéfice, comme les autres ministres dissidents, et mourut l'année suivante. Il a publié : I. *Histoire abrégée de l'origine, du règne et de la chute*

(1) Et non pas *Verrius-Flaccus*, comme le dit Baillet (*Jugement des savants*), par inadvertance. Cette faute a passé dans le *Diction. universel*. La Monnoye se trompe en avançant que Baillet a été induit en erreur par Kœnig. La *Bibl. vetus et nova* porte Valerius-Flaccus.

des antinomiens, familistes et libertins qui ont infecté les églises de la Nouvelle-Angleterre, justifiant les églises orthodoxales de plus de cent imputations, 1644, in-8°. II. Avec trois autres ministres, le *Parfait pharisien dans la sainteté monacale*, 1654, in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre les quakers. Z.

WELI-EDDYN AHMED ERDJEK OGLI, connu aussi sous le nom de WÉLI-EDDYN AHMED PACHA (1), un des poètes les plus célèbres de la littérature turkhe, naquit environ quinze ans avant la prise de Constantinople par les Othomans. Son père qui était duc de Bosnie, et que Mahomet II avait dépouillé de ses états en s'emparant des dernières provinces de l'empire grec, abjura le christianisme pour se concilier les bonnes grâces du vainqueur des chrétiens, et obtint, en effet, la charge importante de Cadi Asker (premier juge après le Mufti). Cette seule circonstance suffit pour réfuter l'hypothèse de ceux qui ont attribué au fils la honte de l'apostasie. Il est de fait que l'exemple de son père, et la nécessité d'être musulman dans une ville et au milieu d'une cour musulmanes, durent le décider à ne point repousser la religion du Prophète dans laquelle il fut élevé; mais il n'y a rien en cela qui ressemble à une abjuration. La faveur du cadi, et les talents poétiques dont lui-même donna bientôt des preuves, attirèrent sur le jeune Weli-Eddyn l'attention du sulthan, qui le nomma gouverneur de son fils Bajazet II, et ensuite vézyr. La considération dont il jouissait auprès des deux princes ne pouvait manquer de lui attirer des envieux. On chercha l'occasion de le perdre, et peu s'en fallut que ses mœurs scandaleuses n'assurassent le triomphe de ses ennemis. Weli-Eddyn était connu par les goûts infâmes tant reprochés aux nations orientales, et la notoriété du fait lui avait attiré des railleries publiques. Quelques courtisans insinuèrent à Mahomet qu'il avait osé lever les yeux jusque sur un esclave de Sa Hautesse, et qu'il brûlait pour lui d'un amour criminel. Le monarque, pour s'en assurer, fit renfermer étroitement l'ichoglan, et tandis que l'on publiait sa mort, il fit tenir à Weli-Eddyn une boucle de ses cheveux. A cette vue le poète, désespéré, exhala sa douleur dans un distique, et trahit sa passion. Il fut dépossédé aussitôt de sa charge, et le commandeur des croyants ne songeait à rien moins qu'à lui envoyer le fatal cordon. Heureusement qu'ayant différé sa vengeance, il se contenta de le faire jeter dans un cachot. La solitude et l'abandon inspirèrent au captif une ode pleine de sensibilité qu'il envoya au sulthan; et celui-ci en fut tellement charmé, que non-content de faire cesser sa détention, il lui rendit ses richesses avec sa place de vézyr, et lui donna en mariage Dudu, une de ses esclaves. Bajazet II en succédant à son père (1481) témoigna sa reconnaissance à son ancien instituteur en le faisant son gendre, et en le créant beghler-beg dans la Roum-Ili. Dans la suite Weli-Eddyn quitta ce gouvernement pour le sandjakhat de Brousse, qui le mettait immédiatement au-dessous des pachas, et il y rendit de grands services au sulthan contre les prétentions et les entreprises de son fils Sélim. Mais il se rendit odieux aux peuples par ses

(1) Cependant Weli-Eddyn ne fut jamais pacha; mais les places importantes qu'il occupa, et l'analogie des sandjakhats avec les pachalikes, suffisent pour qu'on lui ait donné ce titre.

extorsions, ses prodigalités et ses débauches. Du reste, il était resté fidèle au culte de la poésie, et il avait toujours dans son palais un cercle de poètes et de savants. Monda Abdoul Latifi rapporte sa mort à l'an 902 de l'hégire (1495 de J.-C.). Weli-Eddyn fut sans contredit le meilleur poète de son temps. On admire dans ses ouvrages la grâce, la richesse, l'harmonie et la sensibilité. Sa versification noble, sévère, passe pour un modèle, et serait qualifiée de *classique* dans toute autre contrée que la Turkhie. Les orientalistes louent surtout ses *Cassides* et ses *Gazelles* (2), ainsi que trente-trois odes qu'il composa à la sollicitation de Bajazet, et à l'instar des Gazelles de Nevadji. On peut en voir un extrait dans la *Notice biographique* de Latifi et de Asschik Hassan Tchelebi.

P—ot.

WELLEJUS. *V.* VELLEJUS.

WELLEKENS (JEAN-BAPTISTE), poète hollandais, né à Alost en Flandre le 13 février 1658, fut, dès son enfance, emmené à Amsterdam, où son père faisait le commerce de la draperie; et il mourut en cette ville le 14 mai 1726. Il avait commencé par s'adonner à la peinture, et à l'âge de dix-huit ans il était parti pour l'Italie, où il séjourna onze ans, cultivant cet art avec succès, et y réunissant celui de la poésie. La muse pastorale avait pour lui des attraits particuliers. A l'imitation de Sannazar, il aimait à faire discourir entre eux les bergers et les pêcheurs. Ses idylles ont beaucoup de naturel et de vérité. En 1687, attaqué d'une paralysie, à Venise, le côté gauche de son corps resta perclus; ce qui, joint à la faiblesse de sa vue, lui fit abandonner la palette et les pinceaux, et le restreignit au commerce des muses. Le séjour de l'Italie paraît lui avoir laissé de constants regrets, dont la vie conjugale, au sein de sa patrie, ne put le consoler entièrement. La gravelle et la goutte concoururent à exercer sa patience par leurs douleurs alternées et quelquefois réunies. Vlaming, l'éditeur de Sannazar (*V.* VLAMING), a réuni les poésies posthumes de Wellekens aux siennes, dans un volume in-8°., publié à Amsterdam, en 1735. Nous avons encore du premier une traduction en vers de l'*Aminte* du Tasse, Amsterdam, 1715, in-8°. M. de Vries, dans son *Histoire* (anthologique) *de la poésie hollandaise*, s'est plu à rendre justice au talent de Wellekens. M—on.

WELLENS (JACQUES-THOMAS-JOSEPH), évêque d'Anvers, né dans cette ville en 1726, fit ses études à l'université de Louvain, et y fut reçu docteur en théologie. Devenu évêque de sa ville natale, il se distingua dans ces importantes fonctions par ses lumières, son désintéressement et une véritable philantropie. Il mourut en 1784, après avoir publié un ouvrage extrêmement utile aux ecclésiastiques, et qui a eu plusieurs éditions, sous ce titre: *Exhortationes familiares de vocatione sacerorum ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1777 et 1783, in-8°. Z.

WELLER (JÉRÔME) de Molsdorff, théologien protestant, né le 5 septembre 1499, à Freyberg dans la Misnie, était issu d'une famille noble originaire de la Saxe, et établie dans le Voigtland. Jean Weller de Molsdorff, son père, avait rempli

(2) On nommait *Gazelle* en arabe, et par suite dans toutes les langues de l'Orient, une pièce de vers ordinairement composée de dix-sept distiques ou beiths. Au surplus, le nombre de ces distiques varie souvent; mais il ne peut être d'un moindre nombre que cinq.

les fonctions de bourgmestre à Freyberg, et les ducs Henri et George l'avaient honoré de leur confiance. Jérôme, resté orphelin au sortir de l'enfance, fut retiré par ses tuteurs des écoles de Freyberg, pour aller à Naumbourg, où était déjà un de ses frères, et de là à l'académie de Wittemberg, où il fit de grands progrès, particulièrement dans la langue grecque, et où il fut admis au grade de maître-ès-arts en 1518. Comme ses curateurs avaient mal administré ses biens, et qu'il n'avait que de faibles ressources pour continuer ses études, il entra dans le corps enseignant à Zwickau; et continua de se livrer à l'étude du grec. Deux ans après, il fut appelé à Schneeberg, avec le titre de recteur du gymnase. Il alla ensuite étudier la jurisprudence à Wittemberg, et s'y fit recevoir docteur en droit; mais, ayant entendu Luther expliquer le catéchisme aux enfants, et prêcher dans l'église principale, il fut tellement frappé de son éloquence, qu'il renonça à toute autre occupation pour lire la Bible, et suivre les prédications du célèbre réformateur. Celui-ci le distingua dans la foule de ses partisans, et l'attira chez lui où il le garda pendant huit ans, le traitant comme son fils, et lui témoignant autant de confiance qu'à Mélanchthon, Jonas et Pomeranus. Weller ne sortit de chez son protecteur qu'avec le titre de docteur en théologie, et pour épouser une des parentes de Luther (Anne de Steigen), avec laquelle il habita tantôt Wittemberg, tantôt la cour du prince d'Anhalt, jusqu'au moment où le duc Henri l'appela à Freyberg, en lui donnant le titre de premier professeur de théologie, et d'inspecteur des écoles. Il fut ensuite promu au rectorat de Freyberg; mais il ne tarda pas à y renoncer en faveur d'Adam Siber. Sa réputation, qui s'était répandue dans toute l'Europe, le faisait desirer de toutes parts; il fut même demandé par l'empereur Maximilien, par le roi Christian de Danemark, par le consistoire électoral de Misnie, par l'académie de Leipzig et le sénat de Nuremberg: mais ces offres brillantes ne purent le tenter; il préféra le séjour de Freyberg, et continua d'y professer la théologie jusqu'à ce que l'âge et les infirmités le forçassent de céder sa place à J. Schlütz. Il s'était aussi livré à la prédication, et avait contribué par ses discours, ainsi que par quelques-uns de ses écrits, à la propagation du luthéranisme. Ses dernières années se passèrent dans la solitude et les exercices de piété. On le trouva mort, dans son lit, d'un coup de sang, le 20 mars 1572. Ses ouvrages, qui ont joui d'une grande réputation dans l'Église luthérienne, ont été réunis en deux volumes in-fol., Leipzig, 1702, sous le titre de *Hier. Welleri opera omnia theologica*. Ils consistent principalement en explications sur diverses parties de l'Ancien et du Nouveau Testament. On y remarque en outre sa profession de foi particulière, intitulée: *Confessio quid sentiat de Lutheri et Melanchthonis scriptis*, des lettres où il fait preuve, ainsi que dans l'écrit précédent, d'une tolérance et d'une modération d'autant plus louables, que ces vertus se rencontraient rarement à l'époque où vivait l'auteur; enfin une *Histoire des Martyrs* sous le titre d'*Historiæ Martyrum aliquot aliorumque illustrium*, souvent imprimée à part, et traduite en allemand, par Hempel, en 1607. La meilleure édition est celle de Halle, 1700, in-8°. On peut consulter, sur ce disciple de Lu-

ther, le même Hempel, qui a fait un poème latin sur la vie de Weller; Spangenberg, *Histoire de la maison de Molsdorff*; Moller, *Theatrum Freybergiense*, et Lemmel, *Wellerus redivivus*. — *Pierre* WELLER, frère du précédent, fut un des plus célèbres orientalistes du seizième siècle; mais il ne laissa aucun écrit sur les langues qui étaient l'objet de ses études. P—ot.

WELLER (JACQUES) de Molsdorff, de la même famille que le précédent, naquit à Neukirchen le 5 décembre 1602, et fit ses premières études à Schlackenwald en Bohême; mais cette contrée étant devenue le théâtre de la guerre, Weller se retira dans l'électorat de Saxe, après avoir été arrêté plusieurs fois, et avoir couru risque de perdre la vie. Il alla ensuite à Nuremberg, où pendant un an il fréquenta le collége de Saint-Gilles, et reçut des leçons particulières de l'habile poète latin Zuber. Un gentilhomme, qui s'intéressait à ses progrès, le recommanda aux chefs du gymnase de Schlensingen, où il se rendit quelque temps après; mais diverses circonstances l'obligèrent de revenir à Nuremberg. Des soldats l'arrêtèrent encore en route, et peu s'en fallut qu'ils ne le massent. L'année suivante, il alla à l'université de Wittemberg, où il se fit recevoir maître-ès-arts en 1627. Quatre ans après, il fut nommé professeur adjoint de philosophie; et telle fut la supériorité qu'il montra dans cette chaire, que la salle se trouva trop petite pour contenir l'auditoire, et que le conseil lui assigna l'église d'un des couvents de la ville pour y continuer son cours. Vers le même temps, il commença à étudier plus particulièrement la théologie, et, ayant obtenu la permission d'en donner des leçons publiques, il s'acquit une telle réputation, qu'on lui fit à-la-fois des propositions à Breslau, à Stettin, à Berlin, à Géra et Leipzig, et qu'on l'appela au rectorat de l'école de Meissen. Weller balançait et s'excusait en disant que les fonctions de recteur le détourneraient de ses travaux théologiques. L'école de Meissen, qui craignait de le perdre, lui offrit la chaire de professeur extraordinaire de théologie, et dans la suite celle des langues orientales. En 1640, il abandonna le professorat pour la place de coadjuteur à l'église principale de Brunswick, d'où il fut appelé, en 1646, à la cour électorale de Dresde, avec le titre de premier prédicateur. Il y jouit, durant le reste de sa vie, d'une grande faveur, accompagnant tantôt les ducs réghants, tantôt les princes de la famille dans leurs voyages à Prague, à Francfort et en Danemark. Il se trouvait avec l'électeur Jean-George II à la diète de Ratisbonne, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre violente. Il revint à Dresde presque aussitôt, et y mourut le 6 juillet 1664. Son ouvrage le plus connu est une Grammaire grecque, imprimée plusieurs fois et très-estimée, quoique peu connue en France. La meilleure édition est celle qui a été donnée sous ce titre : *Welleri* (*J.*) *Grammatica græcâ nova; acced. Lamb. Bos brevissimâ syntaxis et accentuum ratio, cum præfat. J. Fischeri*, Leipzig, 1781, in-8°. J. Peisker a dressé des tables pour en faciliter l'intelligence ou l'usage. Parmi ses autres ouvrages, nous indiquerons comme les plus remarquables des *Sermons* sur la mauvaise conscience, un recueil de six *Oraisons funèbres* avec la vie de l'électeur de Saxe George Ier, une

édition de la Bible allemande de Luther ; avec préface ; *Spicilegium quæstionum hebræo-syrarum; Disp. an puncta hebræa litteris coæva*, dissertation encore estimée ; *De Calvino-Schwenckfeldianismo*, traité dirigé contre Masson ; et *De quæstione : An hæreticus sit igni an ferro mancipandus ?* Daniel Henri et Mitternacht prononcèrent son *Éloge*. Le dernier a été imprimé sous le titre de *Jo.-Seb. Mittern, etc.... Panegyricus in Jac. Wellerum*, Leipzig, 1666, in-4°. *Voy.* aussi Albert, *Apes Wellerianæ*, et Lemmel, *Wellerus redivivus*. P—ot.

WELLS (Édouard), philologue anglais, né en 1664 à Corsham, dans la province de Wilt, étudia d'abord à l'école de Westminster, fut admis au collége du Christ, où il reçut le grade de maître-ès-arts, y professa pendant plusieurs années, et eut entre autres disciples le célèbre antiquaire Browne Willis, qui dans la suite le présenta au rectorat de Blechley, dans le comté de Buckingham. Wells obtint aussi la cure de Cottesbach dans le Leicestershire, en 1717, et mourut au mois d'août 1727. On lui est redevable de plusieurs ouvrages importants, en tête desquels il faut placer : I. Une excellente édition de *Xénophon*, Oxford, 5 vol. in-8°, revue sur plusieurs manuscrits, ornée de cartes géographiques et chronologiques, et enrichie d'une traduction latine. II. Une édition de Denys le Périégète, sous le titre de *Dionysii geographia emendata et locupletata, additione scilicet geographiæ hodiernæ*, etc., Oxford, 1707, in-8°. Wells ne s'est point contenté de donner un texte pur avec des notes instructives ou choisies ; il a refondu l'ouvrage entier, transposé et changé les vers, et quelquefois même inséré des passages de sa composition, de sorte qu'il se trouve dans son édition environ trois cents vers grecs de plus que dans les autres. Les savants n'ont point goûté cet étalage d'érudition audacieuse qui annule le texte de l'auteur sous prétexte de le perfectionner ou de le compléter. Au reste, les vers sont tournés avec assez d'élégance ; la traduction latine et littérale du texte grec est extrêmement utile ; les notes qui forment le commentaire prouvent toutes de l'érudition et de l'exactitude ; enfin seize cartes géographiques, dessinées par l'éditeur lui-même, accompagnent l'ouvrage et en doublent la valeur. III. *Géographie historique de l'Ancien et du Nouveau Testament*, avec des cartes et des tables chronologiques, 4 vol. in-8°. IV. *Cours de mathématiques à l'usage des jeunes gentilshommes*, 3 vol. in-8°. V. *Paraphrase de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, avec des notes, 4 vol. in-4°. Cette composition importante est formée, 1°. d'une Traduction anglaise aussi exacte que possible ; 2°. d'une Paraphrase dans laquelle le texte est expliqué et partagé en sections, et autres moindres divisions ; 3°. de Remarques ; 4°. de Préfaces à la tête de chaque livre, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament ; 5°. d'un Discours préliminaire pour tout l'ouvrage. VI. *Harmonia grammaticalis ou Coup-d'œil sur le rapport des langues grecque et latine*. VII. *Arithmétique et géométrie*, 3 vol. in-8°. Il avait composé un grand nombre de cartes dont on peut voir le catalogue dans son édition de Denys le Périégète. — *Jean* Wells, mathématicien anglais, mourut en 1638, laissant entre autres ouvrages,

l'*Itinéraire de l'âme au Chanaan des cieux*, etc. — *Benjamin* Wells, son fils, né à Deptford en 1616, était un des médecins les plus habiles de l'époque; mais son caractère hautain, vindicatif et bizarre, éloigna de lui tous ses amis et ses protecteurs, et il mourut dans une profonde misère en 1678. On lui doit un Traité estimé sur la goutte, et une traduction anglaise du *Médecin expérimenté* de Brice Bauderon.

P—ot.

WELSCH (George-Jérôme), médecin et philologue d'Augsbourg, où il était né le 28 octobre 1624, fit ses premières études au gymnase de cette ville, et les continua aux académies de Tubingue et de Strasbourg, étudia la langue arabe et la médecine, et fit dans l'une et l'autre de rapides progrès. Un voyage de long cours, en diverses parties de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, l'occupa pendant les années suivantes. Il avait même formé le projet de passer en Égypte; mais ses parents s'opposèrent à l'accomplissement de cette résolution, et il se fixa auprès d'eux. Comme dans ses excursions scientifiques il avait toujours eu soin de se faire connaître des hommes les plus illustres, et que d'ailleurs il avait singulièrement ajouté à la masse de ses connaissances, il eut bientôt acquis, quoiqu'il ne portât point encore le titre de docteur, une assez haute réputation dans les sciences pour que l'académie des *curieux de la nature* l'admît dès son origine au nombre de ses membres. La faiblesse de sa santé et une humeur naturellement mélancolique l'empêchèrent néanmoins de se livrer, avec autant d'énergie qu'il l'aurait souhaité, aux travaux de l'anatomie et de la thérapeutique. Il mourut le 11 nov. 1678 laissant un grand nombre d'ouvrages estimés, parmi lesquels on cite I. *Sylloge curationum et observationum medicinalium*. II. *Dissertatio de Ægagropilis*. III. *Exercitatio de Venâ medinensi*. IV. *Exercitatio de Vermibus capillaribus* V. *Curationum exoticarum chilia des II*, et *Consiliorum medicinalium centuriæ IV*, avec des notes Beaucoup de *Mémoires* et d'*Observations* de Welsch sont contenu dans les *Miscellanea* des Curieux d la nature.

P—or.

WELSER ou VELSER (Marc) historien et philologue, naquit le 2 juin 1558, à Augsbourg, d'une famille très-ancienne. Quelques auteur la font remonter jusqu'à Bélisaire mais il serait difficile d'établi cette généalogie sur des preuves in contestables. Les ancêtres de Welse avaient acquis de grandes richesse par le commerce. L'un d'eux (Bar thélemi Welser), s'étant rendu maî tre de la province de Venezuela obtint de l'empereur Charles-Quin d'en conserver la propriété, moyen nant une redevance annuelle, et l transmit à ses descendants qui la gar dèrent jusqu'en 1555, époque où il en furent dépossédés par la reine Éli sabeth, femme de Philippe II : auss leur fortune égalait-elle celle de Fugger (*Voy.* ce nom). Marc mon tra dès son enfance les plus heu reuses dispositions pour les lettre Envoyé fort jeune à Rome pour sui vre les leçons du fameux Ant. Mure (*Voy.* ce nom), il fit, sous cet ha bile maître, de rapides progrès dan les langues grecque et latine. A cett étude il joignit celle des antiquités et se rendit tellement habile dans l langue italienne, que de l'aveu même des auteurs toscans il égalait les meil

leurs écrivains. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, et se signala quelque temps au barreau. Admis en 1592 au nombre des sénateurs, il passa successivement par toutes les charges, et fut enfin élu préteur, puis consul ou duumvir en 1600. Les soins qu'il était obligé de donner aux affaires publiques ne ralentirent point son ardeur pour les lettres; il aimait et protégeait les savants, et saisissait avec empressement toutes les occasions de leur rendre service. C'est ainsi qu'ayant su que Conrad Rittershuys desirait avoir communication du manuscrit des *Épîtres* d'Isidore de Peluse, conservé dans la bibliothèque de l'électeur de Bavière, il n'hésita pas à déposer mille florins pour lui procurer cette satisfaction. Welser était en correspondance avec les hommes les plus distingués de l'Europe, tels que Scaliger, Peiresc, et Galilée qui lui dédia ses *Lettres* sur la découverte des taches du soleil. Peiresc lui demanda son portrait pour le joindre à ceux des savants qui décoraient sa galerie; mais Welser lui déclara qu'il se reconnaissait indigne de cet honneur; et il fallut envoyer à Augsbourg un peintre assez habile pour saisir ses traits à la dérobée. Welser fut tourmenté de la goutte dans les dernières années de sa vie, et mourut le 13 juin 1614. Son tombeau, qu'on voit dans l'église des Dominicains, est décoré d'une épitaphe, composée par Laur. Pignoria, son ami; elle est rapportée dans les *Monumenta Basil.*, appendix 75 (1). La plupart des poètes de l'Allemagne s'empressèrent de payer un tribut de regrets à la mémoire de Welser dont ils avaient éprouvé l'utile bienveillance. Leurs vers, recueillis par J. Rycquius, ont été réimprimés à la tête de l'édition que Chr. Arnold a publiée des OEuvres de Welser, sous ce titre; *M. Velseri opera historica et philologica, sacra et profana*; Nuremberg, 1682, in-fol., fig. Ce volume est précédé d'une vie de l'auteur. Les ouvrages de Welser y sont rangés dans l'ordre suivant: I. *Rerum Boicarum libri quinque historiam à gentis origine ad Carolum magnum complexi*, Augsbourg, 1602, in-4°. Cette histoire des anciens Bavarois est fort estimée; elle a été traduite en allemand par Engelb. Wielich, ibid., 1605. On savait que Welser avait laissé un sixième livre, et que Math. Raderus en avait eu le manuscrit autographe; mais depuis long-temps on le croyait perdu, lorsque J.-Gasp. Lippert l'ayant retrouvé le fit imprimer dans une nouvelle édition de l'histoire de Bavière, Augsbourg, 1777, in-8°., jusqu'à ce jour la seule complète; elle est enrichie des remarques et des additions de J.-J. Herwart et de Math. Raderus; et l'on trouve à la fin deux opuscules inédits: *Leontii Pamphili Alsatici apologia ac ad eandem Cratonis Sylvii Narisci responsio.* II. *Rerum Augustanarum Vindelicarum libri octo, quibus à primâ Rhætorum ac Vindelicorum origine usque ad ann. 552 à nato Christo nobilissimæ gentis historia et antiquitates traduntur*, Venise, 1594, in-fol.; belle et rare édition que M. Renouard croit sortie des presses des Aldes (*Voy.* son *Catal.*); trad. en allemand, Augsbourg, 1595, in-fol. III. *Inscriptiones antiquæ Augustæ Vindelicarum duplò auctius quàm antèà editæ*, Venise, Alde, 1600.

(1) Tous les bibliographes placent la mort de Welser au 13 juin; et son épitaphe dans les *Monumenta Basil.* au 23 du même mois.

in-4°. Peutinger avait le premier recueilli les anciennes inscriptions éparses dans la ville d'Augsbourg et sur son territoire, et les avait publiées en 1505 et en 1520 (2). IV. *Conversio et passio SS. martyrum Afræ, Hilariæ, Dignæ, Eunomiæ, Eutropiæ, quæ ante annos paulò minùs 1300 August. Vindelicar. passæ sunt; cum Commentario*, Venise, Alde, 1591, in-4°. Ces Vies ont été insérées dans les *Acta sanct.* des Bollandistes. V. *De vitâ S. Udalrici Augustanar. Vindelicar. episcopi, quæ extant ex mss.*; Augsbourg, 1595, in-4°. VI. *Historia ab Eugippio, ante annos circiter 1100 scripta, quâ tempora quæ Attilæ mortem consecuta sunt, occasione vitæ S. Severini, illustrantur*, ibid., 1595, in-4°, tirées des mss. de la bibliothèque de S. Emmeran de Ratisbonne. VII. *Narratio eorum quæ contigerunt Apollonio Tyrio, ex membran. vetustis*, ibid., 1595, in-4°. C'est le roman d'Apollonius de Tyr: Welser l'avait tiré d'un ms. de la bibl. des SS. Ulrich et Afre. Quelques auteurs l'attribuent à *Symposius*. L'original grec s'est perdu. Il a été traduit en français par Lebrun, Paris, 1710, 1712, augmenté d'une préface, et 1796, in-12. VIII. *Fragmenta tabulæ antiquæ*, Venise, Alde, 1591, in-4°. Welser, ayant découvert ces fragments de la fameuse carte connue sous le nom de *Table de Peutinger*, s'empressa de les publier; mais de nouvelles recherches lui ayant procuré ce précieux monument, il le fit réduire et l'adressa, pour le mettre au jour, à son ami le savant Abrah. Ortell (*Voyez* PEUTINGER, XXXIII, 546). IX. *Epistolæ ad viros illustres.* Ces lettres, au nombre de plus de cent cinquante, les unes en latin, les autres en italien, sont adressées à Jos. Scaliger, à Juste Lipse; à Rob. Titius, etc., etc. On trouve d'autres lettres de Welser dans différents recueils: une à Élie Eminghèr dans les *Amœnitates litter.* de Schelhorn, III, 247; plusieurs lettres à Kirchmann, à Meursius, à Conr. Rittershuys, dans les *Epistol. Gudianæ*, 185; dans la *Notitia librar. rarior.* de Théoph. Sincerus (Schwindel), I, 17-20; dans les *Miscellan. Lipsiæ nova*, V, 374 et 536; enfin, on a publié séparément une *Lettre* de Welser à son frère Christophe, contenant des remarques archéologiques très-curieuses, Augsbourg, 1778, in-8°. X. *Sauli Merceri Virgilius Proteus.* C'est l'histoire des empereurs d'Allemagne, composée de vers de Virgile. H. Meibom avait publié cette pièce à la fin du second volume des *Centones Virgiliani*. Chr. Arnold avertit qu'il la reproduit à la fin des Œuvres de Welser, pour de bonnes raisons (3). *Nunc, justis de causis, hoc loco comparare jussus*; en effet elle est de Welser: *Saulus Mercerus* est l'anagramme de Marcus Welserus (3). XI. *Publ. Optatiani Porphyrii Panegyricus* (*Voy.* OPTATIEN). On doit encore à ce savant une édition des fragments du traité de l'empereur Frédéric II, dit l'*Oiseleur*, *de arte venandi cum avibus*, etc.,

(2) Welser reproduisit ces inscriptions à la suite de son *Histoire d'Augsbourg*, en 1594; et depuis il s'occupa de recueillir celles que de nouvelles fouilles mirent à découvert. Il en avait composé un *Supplément* à son ouvrage, qu'on trouve dans les *Amœnit. litterar.* de Schelhorn, V, 116-40, et dans les *Miscellan. historic.* de Jacq. Brucker.

(3) Le P. Niceron, qui n'a pas deviné cette petite ruse, dit que cette pièce n'est point de Welser, et qu'elle ne méritait guère d'être jointe à ses Œuvres.

Augsbourg, 1596, in-8°. (*Voy.* FRÉDÉRIC, XV, 551). Il a fourni beaucoup de matériaux à Gruter pour son *Recueil d'inscriptions*; enfin, on le regarde comme le véritable auteur du *Squittinio della libertà Veneta*, 1612, in-4°., traduit en français par Amelot de la Houssaye, et que quelques bibliographes attribuaient à don Alph. de la Cueva (*V.* BEDMAR, IV, 47). Outre la *Vie* de Welser par Arnold, dont on a parlé, on peut consulter Melch. Adam, *Vitæ jurisc. germanor.*; Freher, *Theatr. viror.*; le *Dict.* de Bayle; les *Mémoires* de Niceron, tome XXIV, et les *Singularités historiques* de D. Liron. Son portrait est gravé in-fol. à la tête de ses OEuvres, et en petit dans Freher. W—s.

WELSTED (LÉONARD), poète anglais, né en 1689 dans la ville d'Abington (comté de Northampton), reçut les premiers éléments de l'éducation à l'école de Westminster. Un ouvrage anonyme intitulé les *Caractères du temps* (Londres, 1728, in-8°.), qui lui est faussement attribué par quelques biographes, le représente comme un enfant de la plus haute espérance, et assure que les deux universités d'Oxford et de Cambridge se disputaient l'honneur de l'avoir pour disciple. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était encore à l'école de Westminster, lorsqu'il publia son poème burlesque du *Pâté aux pommes*, chef-d'œuvre d'élégance et de plaisanterie, que l'on a attribué universellement au docteur King, et qui même a été inséré dans la collection de ses ouvrages. Welsted s'attacha au comte de Clare et à quelques seigneurs qui lui firent obtenir divers emplois, devint official de la Tour de Londres, et mourut revêtu de cet emploi en 1747. Il avait composé un grand nombre d'opuscules qui, la plupart, furent imprimés séparément, et après sa mort réunis en un vol. in-8°. Les pièces les plus remarquables de ce recueil sont: I. Le *Pâté aux pommes*. II. Une comédie intitulée le *Libertin hypocrite*, 1726. III. Le *Génie*, ode sur l'apoplexie du duc de Marlborough. Steele en fit l'éloge dans le temps, et elle fut généralement si admirée, qu'on l'attribuait à Addison. IV. L'*Hymne au créateur*, élégie sur la mort de sa fille unique (insérée dans le *Gentleman's magazine*, vol. LX, p. 936). V. Le *Triumvirat*, lettre en vers adressée de Bath à Célie, par Palémon. Ce morceau, que l'on considère à juste titre comme une satire contre Pope, attira sur Welsted des sarcasmes auxquels il ne pouvait rester insensible. C'est lui que l'auteur de la Dunciade caractérise en le comparant à de la bière, vieille sans être mûre, plate sans être claire, aigre sans être forte, etc. VI. Des *Contes* érotiques. VII. Diverses imitations et traductions de poètes anciens. Il avait fourni à Steele le prologue et l'épilogue des *Amants généreux*, et publié une bonne traduction du Traité du sublime, par Longin. Quant à ses qualités comme poète, il est assez difficile de l'apprécier. On ne peut nier que sa versification ne soit facile, coulante et harmonieuse; mais, comme l'insinue l'auteur de la Dunciade, son harmonie dégénère en fadeur, et sa douceur en faiblesse. On peut aussi lui reprocher d'avoir été trop près de la licence dans ses contes érotiques. Son premier ouvrage est sans contredit son chef-d'œuvre. On y voit de l'imagination, du feu, beau-

coup d'esprit et d'originalité ; en un mot, le germe d'un poète. Mais en sortant du collége, il se fit homme du monde, bien plus qu'homme de lettres, et devint un adepte du plaisir au lieu d'être un adepte de la poésie. Les louanges excessives ou prématurées de ses amis contribuèrent aussi à le gâter, et il ne fit aucun effort pour s'élever d'un rang secondaire à celui auquel, après un début aussi brillant, pouvait aspirer un poète laborieux et sévère pour lui même. — *Robert* WELSTED, associé du collége de la Madeleine à Oxford, publia conjointement avec Rich. West (*V.* ce nom), une édit. de Pindare, avec scolies, notes et traduction latine en vers lyriques de Sudorius, 1697, in-fol. P—ot.

WELWOOD (JAMES), médecin, né à Édinbourg en 1652, fit ses études à Glasgow, et fut obligé de se réfugier en Hollande, avec son père, que l'on soupçonnait d'avoir assassiné l'évêque Sharp. Revenu dans sa patrie, lors de la révolution de 1688, il y devint médecin du roi. On a de lui des *Mémoires sur les affaires de l'Angleterre*, depuis 1588 jusqu'à la révolution qui renversa les Stuarts, un vol. in-8°. C'est un ouvrage superficiel et très-partial. On a du même auteur des *Notes* et *Observations* sur l'histoire du roi Jacques Ier, composée par Wilson, et une traduction en anglais du *Banquet* de Xénophon, in-8°., à laquelle il a joint un Discours sur la mort de Socrate et sa doctrine. Il mourut à Édinbourg en 1716. Z.

WENCESLAS. *V.* VENCESLAS.

WENDELIN ou VENDELIN (GODEFROI) (1), géomètre et astronome, était né le 6 juin 1580 dans la Campine. Placé dès son enfance sous la direction d'un habile maître, il fit de rapides progrès dans les lettres. A treize ans il composait des *iambes* dont un poète plus âgé aurait pu se glorifier. Il fit sa rhétorique à Tournai, sous les Jésuites, et sa philosophie à Louvain. Malgré son penchant pour les sciences, qui commençait à se manifester, il ne cessa pas de cultiver les lettres, et dans ses loisirs il apprit l'hébreu. Un de ses condisciples lui persuada de l'accompagner à l'université de Prague; mais il tomba malade à Nuremberg, et le manque d'argent l'obligea de revenir dans sa famille. Le désir d'acquérir des connaissances le conduisit en France; il s'arrêta quelque temps à Lyon, où l'on sait qu'il exerça l'emploi de correcteur dans une imprimerie. Il partit pour Rome, en 1600, avec des pélerins qui s'y rendaient pour gagner les indulgences du jubilé. Après avoir rempli ses devoirs de religion, il visita les principales villes d'Italie, revint en France par Marseille, et établit à Digne une école qui fut assez fréquentée. Valère André, et après lui les bibliothécaires des Pays-Bas, disent que Wendelin eut l'avantage de compter au nombre de ses élèves le célèbre Gassendi; mais le P. Bougerel a démontré que cette assertion est inexacte (*V.* la *Vie de Gassendi*). Wendelin retourna, en 1604, dans sa patrie, d'où il revint presque aussitôt à Paris; et s'étant chargé de l'éducation des enfants d'André Arnaud (2), il

(1) Dans une de ses lettres à Gassendi (*Voy. Opera Gassendi*, VI, 427), Wendelin ajoute à son nom de Godefroi celui d'*Irénée*.

(2) André Arnaud est l'auteur d'un recueil de mélanges en prose et en vers, intitulé *Joci*, Paris, 1601, in-12, et Avignon, 1605. On trouve dans la seconde édition une lettre à *Irénée Wendelin*, p. 72; mais elle n'offre aucune particularité sur notre auteur.

partagea son temps entre les soins qu'il leur devait et l'étude de la jurisprudence. Dès qu'il eut achevé ses cours, il se fit recevoir avocat au parlement, et parut au barreau avec distinction. La mort de son père et de sa mère le força de revenir, en 1612, dans son pays, pour régler ses affaires. Il résolut de s'y fixer, et ayant embrassé l'état ecclésiastique il fut pourvu de la cure de Herck, lieu de sa naissance. Passionné pour les sciences, il contribua de tout son pouvoir à les propager dans les Pays-Bas. Il ouvrit dans sa province une école où il donna lui-même des leçons; aidant de ses conseils et de ses livres tous ceux qui recouraient à ses lumières. Il entretenait une correspondance suivie avec les savants les plus distingués de la France et de l'Italie, tels que Gassendi, Peiresc, Mersenne, Petau, Naudé, Riccioli, etc., et ce fut à sa prière qu'en 1636 Gassendi répéta la mesure du gnomon de Pythéas (*Voy.* ce nom, XXXVI, 371), et détermina la hauteur méridienne solsticiale du soleil à Marseille, pour s'assurer de la variation de l'obliquité de l'écliptique. L'année précédente, Wendelin avait été nommé chanoine du chapitre de Condé, par l'infante Isabelle-Claire-Eugénie. Les revenus de ce bénéfice, qu'il n'avait point sollicité, lui procurèrent les moyens de s'appliquer à l'astronomie avec une nouvelle ardeur. Les observations qu'il fit sur la lune l'occupèrent pendant plus de quinze ans. Il avait pris l'engagement de les pousser plus loin, mais il en fut détourné par les emplois dont il fut revêtu contre son gré. L'évêque de Tournai, l'ayant choisi pour secrétaire, le nomma bientôt après official et chanoine de sa cathédrale. Wendelin mourut, en 1660, doyen du chapitre de Rothnac, laissant la réputation d'un esprit universel. Gassendi le regarde comme un homme de bien et des plus savants de son temps. Wendelin, dit Bailly, a beaucoup observé, mais particulièrement la lune, dont il considéra les taches et détermina les positions; cependant il ne lui fit point parcourir l'ellipse de Kepler: il lui donne bien un cercle, mais sans épicycle, et il explique ses inégalités par un balancement semblable à celui des pendules. Il eut aussi le tort d'établir que les jours sont égaux, malgré l'inégalité de la marche du soleil, dont le mouvement leur sert de régulateur. Wendelin reconnut le premier la vérité de la loi de Kepler, relative aux satellites de Jupiter, et la confirma par ses propres calculs. Il établit d'une manière formelle la variation de l'obliquité de l'écliptique par la comparaison des observations modernes aux anciennes; enfin, et c'est ce qui doit lui faire le plus d'honneur, il a déterminé la parallaxe du soleil que l'on regardait comme inaccessible pour sa petitesse (*Hist. de l'astronom. modern.*, II, 158-62). Sans avoir jamais tracé de cartes, Wendelin a rendu de grands services à la géographie; il a tenté d'en réformer le système dont il sentait toute l'imperfection; et l'on est surpris que Delisle n'ait pas profité de ses observations pour améliorer les cartes qu'il publia cinquante ans après lui (*V.* Delisle, XI, 2). Les ouvrages de Wendelin sont: I. *Loxia, seu de obliquitate solis diatriba*, etc., Anvers, 1626, in-4°., rare et intéressant. L'auteur en préparait, en 1644, une édition corrigée et augmentée qu'il avait l'intention de dédier aux magistrats de Marseille; mais elle n'a point paru.

II. *De tetrady Pythagoræ epistolicâ dissertatio*, Louvain, 1627, in-4°. III. *Aries, seu aurei velleris encomium*, ibid., 1628, in-4°. C'est un poème en vers élégiaques. IV. *Censura et judicium de falsitate Bullæ Martini I papæ*, Bruxelles, 1643, in-4°., contre l'abbé de Saint-Amand qui fondait son exemption sur cette bulle. V. *Arcanorum cœlestium lampas paradoxa*, Bruxelles, 1643, in-12. VI. *Eclipses lunares ab anno* 1573 *ad ann.* 1640 *observatæ, quibus tabulæ atlanticæ superstruuntur quarum idea proponitur*, Anvers, 1644, in-4°. Le P. Riccioli cite ces deux opuscules avec éloge, et regrette que d'autres occupations aient empêché Wendelin de continuer ses observations lunaires (Voy. *Almagest. novum*, I, XXXV). VII. *De pluviâ purpureâ Bruxellensi*, Bruxelles, 1646, in-8°. Wendelin attribuait ce phénomène aux exhalaisons des mines de vitriol situées dans les environs de cette ville. Cette observation, dit Descartes, est belle, d'un homme savant et de très-bon esprit; je ne doute pas qu'elle ne soit vraie (*Vie de Descartes*, par Baillet, II, 285). Cependant ce phénomène, si Wendelin en eût deviné la véritable cause, aurait dû se renouveler. Peiresc avait expliqué d'une autre manière les pluies de sang (*V.* PEIRESC, XXXIII, 256). VIII. *Leges salicæ illustratæ; illarum natale solum demonstratum, cum glossario salico legum adventicarum*, Anvers, 1649, in-fol. L'auteur a dédié cet ouvrage à J.-J. Chifflet (*V.* ce nom); et on le trouve ordinairement à la suite des *Vindiciæ hispanicæ* dans les *Opera politica* de ce savant médecin. La loi salique avait été publiée pour la première fois par J.-B. Hérold, dans les *Leges antiquor. Germanorum*, Bâle, 1557, in-fol. (*V.* HÉROLD, XX, 288). Wendelin n'a fait que reproduire le texte de cette édition, n'ayant point eu de manuscrits. Dans une dissertation préliminaire, il cherche à prouver que cette loi a été rédigée dans la Toxandrie, aux environs de Diest, ville de Brabant. Il y a des choses curieuses dans cet ouvrage, ainsi que dans le Glossaire; mais Wendelin n'avait pas fait une étude assez approfondie de l'ancienne langue germanique, et les explications qu'il donne de différents mots obscurs ont paru ridicules à D. Bouquet (*Voy.* le *Recueil des histor. de France*, IV, Préf. V). La meilleure édition de la loi salique est celle que l'on doit à J.-G. Eckhard (*V.* ce nom), et il est probable qu'elle ne sera pas surpassée. IX. *Epistola de calcedonio lapide seu gemma gnostica*, S. L., 1655, in-4°. X. Des *Lettres* à Gassendi dans le Recueil des *OEuvres* de ce philosophe, VI, 427 et suiv.; elles contiennent des particularités intéressantes. Wendelin a laissé plusieurs ouvrages manuscrits sur l'astronomie, la chronologie, le déluge. *V.* la *Bibl. Belgica* de Foppens. W—s.

WENGIERSKI (MATHIAS), l'aîné de quatre frères qui, dans le seizième et le dix-septième siècle, se sont rendus célèbres par leur zèle pour la propagation du socinianisme en Pologne, naquit l'an 1582 en Silésie, et devint en 1607 recteur de l'école d'Ostrog. En 1609, il fut, à la manière des Sociniens, *pleinement et légitimement consacré surintendant des frères dans la Grande-Pologne*. Le nouvel élu était inauguré et déclaré surintendant, avec charge de présider les synodes provinciaux. Mathias remplit

ensuite les fonctions de prédicateur à la cour de la princesse de Zaslaw, et il mourut le 11 novembre 1638. — WENGIERSKI (*Thomas*), frère du précédent, fut déclaré, en 1626, surintendant des églises sociniennes dans la Petite-Pologne. — WENGIERSKI (*André*), frère des précédents, né le 16 novembre 1600, remplit, en faisant ses études sous la direction de son frère Thomas, les fonctions inférieures du ministère dans les églises sociniennes de la Silésie, de la Grande-Pologne et de la Poméranie. Après avoir visité celles de la Hollande, il revint, en 1625, dans sa patrie; ayant passé par tous les grades, il fut, en 1644, nommé par le synode provincial *senior* ou *ancien* du district de Lublin. Les Cosaques et les Tartares s'étant jetés sur les provinces méridionales de la Pologne, il se réfugia avec sa femme et ses enfants à Orzeskow, où il mourut le 11 janvier 1649. Il regretta beaucoup sa bibliothèque qu'il n'avait point eu le temps d'emporter, et que les Cosaques brûlèrent, ainsi que le temple des sociniens, qu'il desservait. Il a traduit en polonais : I. *Janua linguarum Joh. Amos Comenii, ejusdemque Vestibulum*, 1646. II. *Confessio latina in conventu Thorunensi 1645 exhibita*, Thorn, 1647. « Afin de concilier les différends de religion, dit l'auteur, Vladislas IV, roi de Pologne, avait, pour la première fois, invité les dissidents à se trouver à une assemblée générale ou colloque, qui devait se tenir à Thorn en Prusse. Les réformés se communiquèrent entre eux leurs sentiments, et après avoir tenu des synodes provinciaux et généraux, les *évangéliques* appartenant, soit à la confession d'Augsbourg, soit à celle des églises réformées, se trouvèrent à Thorn au jour nommé, qui était le 28 août 1645. Sur cela on peut consulter : 1°. les *Actes du colloque de Thorn*, qui furent imprimés par ordre du roi, à Varsovie, 1646; 2°. *Idea colloquii charitativi cum dissidentibus*, par le P. Jérôme de Saint-Hyacinthe, Cracovie, 1646. Les écrits présentés au colloque par les réformés, n'ayant point été admis au protocole, pour la plupart, furent publiés séparément à Berlin, en 1646. La confession générale et la déclaration spéciale des églises réformées dans le royaume de Pologne et le grand-duché de Lithuanie, rédigées en latin, furent lues à la session publique du 1er. septembre 1645. » C'est cette confession que Wengierski traduisit en polonais, et qu'il publia en 1647, dans les deux langues. On a aussi de lui, en polonais : *Ecclesiastes privatus, domesticus*, ou *Manière de célébrer le culte divin particulier, dans les maisons et dans les églises, tant en présence que dans l'absence du pasteur*. Son ouvrage le plus important est intitulé : *Systema historico-chronologicum, Ecclesiarum slavonicarum per provincias varias, præcipuè Poloniæ, Bohemiæ, Lithuaniæ, Russiæ, Prussiæ, Moraviæ, distinctarum, libris IV, adornatum; continens Historiam ecclesiasticam à Christo et Apostolorum tempore ad ann. Dom. 1650, operâ Adriani Regenvolscii*, Utrecht, 1652, in-4°. Le manuscrit de l'auteur n'allait que jusqu'à l'année 1648. Après sa mort, qui arriva l'année suivante, son frère Thomas, y ayant ajouté les événements survenus jusqu'en 1650, l'envoya à Gilbert Voët, professeur à l'académie d'Utrecht, qui le publia

sous le nom d'Adrien Regenvolk. L'ouvrage contenait des assertions dures et hasardées contre les catholiques; Thomas, craignant que la famille ne fût inquiétée, fit mettre en tête le nom supposé qui est l'anagramme de l'auteur. Vingt-sept ans plus tard, les sociniens ayant changé le titre, et, pour donner plus de poids à l'ouvrage, y ayant placé le véritable nom de l'auteur, le vantèrent comme une production nouvelle; ce qui lui procura une vogue extraordinaire en Hollande, en Allemagne, et surtout en Angleterre. Cette prétendue seconde édition a paru sous ce titre : *Andreæ Wengierscii slavonia reformata, sive historia ecclesiarum slavonicarum à Christo ad annum* 1649, Amsterdam, 1679, in-4°. Quoique ce soit un ouvrage de parti, il est très-important, parce qu'il fait connaître les doctrines des sociniens, les points où ils diffèrent des autres églises réformées; et les mouvements qu'ils se sont donnés pour répandre leur croyance en Pologne. G—y.

WENGIERSKI (Thomas Cajetan), chambellan du dernier roi de Pologne, né en 1755 d'une ancienne famille, imita en bons vers polonais le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, plusieurs *Épîtres* philosophiques de Voltaire, et le *Lutrin* de Boileau: il traduisit en prose le *Bélisaire*, les *Lettres persannes* et les premiers *Contes moraux* de Marmontel. Il y a un talent distingué dans les diverses poésies fugitives de cet auteur; mais la liberté de ses opinions et son esprit satirique lui attirèrent une foule d'ennemis, et il fut obligé de s'éloigner de la Pologne. Ses Œuvres en vers se trouvent réunies dans le Choix d'auteurs polonais, par le comte Thadée Mostowski, en 26 volumes, Varsovie, 1803-1805. Ce poète voyagea longtemps dans les différentes contrées de l'Europe, et mourut, en 1787, à Marseille, où l'on voit encore son tombeau. M—i.

WENTZEL (Jean-Christophe), poète allemand, né le 8 février 1659 à Unterellen dans la principauté d'Eisenach, étudia la philosophie et la médecine à Erfurt, et pratiqua quelque temps dans Eisenach l'art de guérir. Mais bientôt il conçut un goût très-vif pour la théologie, et abandonnant la science médicale il vint se mettre sur les bancs de l'académie d'Iéna; et s'appliqua tellement à l'étude du dogme, de la controverse et des cas de conscience, qu'en très-peu de temps il soutint huit thèses sur l'abrégé de la théologie de Bayer. Cet enthousiasme religieux dura plusieurs années; pendant lesquelles il se fit recevoir maître-ès-arts, et fit plusieurs exercices publics (*collegia*) sur des sujets de métaphysique, d'éloquence ou de poésie. La musique l'occupa ensuite; il s'y livra avec toute l'ardeur qui le caractérisait, et acquit assez de talent pour se concilier par-là même les bonnes grâces du prince Jean-Guillaume de Saxe. Celui-ci ne se contenta pas de lui confier le soin de sa chapelle; il voulait encore lui faire entreprendre à ses frais un voyage en Italie, qui était alors la terre classique et l'unique sanctuaire de l'harmonie. La mort du prince mit obstacle à ce projet, et força Wentzel à revenir à ses premières études. Nommé adjoint de la faculté de philosophie, il se remit en même temps à l'étude de la médecine, reçut en 1701 le bonnet de docteur, devint, quatre ans après, directeur de l'école du

Prince à Altembourg, et enfin se vit appelé à Zittau pour y remplir les fonctions de principal du gymnase (1713). C'est là qu'il mourut le 2 mars 1723. C'était un homme doué par la nature de la plus grande facilité pour tous les genres d'étude, mais trop inconstant pour se fixer à quelque genre que ce fût. Philologue, poète, théologien, musicien, médecin, il fut dans chaque partie un homme distingué; mais en s'attachant à une seule il aurait pu s'y faire une très-grande réputation. Outre des *Dissertations* et des *Programmata* en prose latine, on a de lui en vers allemands : I. Le *Bosquet de lauriers*, Iéna, 1700, in-8°. II. La *Forêt de cyprès*, ibid., 1701, in-8°. III. Le *Bocage des roses d'Altembourg*, Bautzen, 1719, in-8°. IV. Le *Bois de cèdres*, ib., 1724, in-8°. On recherche aussi son Traité d'éloquence intitulé : *Eloquentia nova antiqua*, Altembourg, 1712, in-8°. P—ot.

WEN-WANG, fondateur de la dynastie chinoise des Tcheou, naquit l'an 1231 avant notre ère (selon quelques historiens, en 1228), dans la principauté de Tcheou, située dans le nord-ouest de la Chine. C'était le patrimoine de sa famille, qui prétendait descendre de l'ancien empereur Ti-khu, et par conséquent de Houang-ti. Le père de Wen-wang était Kily; lui-même porta d'abord le nom de *Tchhang*, et reçut, à la mort de son père, auquel il succéda en 1185, le titre de *si-pe* ou prince de l'Occident. Après les trois ans de deuil qu'il observa rigoureusement, il s'appliqua tout entier au gouvernement de ses états, et y fit des réglements sages et utiles. Sa conduite exemplaire lui procura l'amitié d'un grand nombre de personnes du premier mérite, qui s'empressaient de s'attacher à lui. Ti-y, l'avant-dernier empereur de la dynastie de Changou-Yn, qui était le suzerain de Wen-wang, lui conféra le commandement de toutes ses troupes, charge dont son père s'était déjà acquitté avec gloire. En 1168, les tribus barbares qui habitaient la frontière occidentale de la Chine s'étant révoltées, les peuplades turques occupant les pays situés au nord menaçaient de suivre leur exemple. Ti-y envoya contre eux Wen-wang, à la tête d'une armée. Ce général, sans verser de sang et sans en venir aux mains, fit paraître tant de supériorité par sa contenance, et montra tant de clémence, que les premiers déposèrent les armes, et se mirent à sa discrétion. Sur la nouvelle de leur soumission, les Turcs n'osèrent pas se révolter. Cheou-sin, fils et successeur de Ti-y, n'imita pas les vertus de son père. Il perdit l'empire par les débauches et les cruautés auxquelles l'entraîna Ta-ki, sa maîtresse favorite. Wen-wang encourut la disgrâce du tyran, qui le craignait, mais qui, n'osant pas le faire mourir, se contenta de le tenir, pendant trois ans, prisonnier à Yeou-li. Ce fut pendant cette détention que le prince de Tcheou fit des Commentaires sur les *koua* ou lignes brisées de Fou-hi, lesquelles existent encore, et forment, avec les explications que Confucius y a ajoutées, le texte de l'Y-king ou du premier livre classique des Chinois. Délivré, en 1142, de sa prison par les sollicitations de son fils Fa et par les riches présents que ses sujets envoyèrent à Cheou-sin, il fut rétabli par cet empereur dans toutes ses dignités. De retour dans son pays, il fut choisi pour arbitre dans les différends qui avaient lieu entre les princes de Yu et de

Joui. Le jugement qu'il porta dans cette affaire leur parut si équitable, que bientôt après ils vinrent se soumettre à lui, exemple que suivirent un grand nombre de chefs jusqu'alors indépendants. C'est de cette époque que date l'agrandissement subit des états de la maison de Tcheou. Cependant plusieurs de ses vassaux entreprirent en 1139, par esprit d'indépendance, de se soustraire à l'obéissance qu'ils lui avaient promise. Wen-wang, voulant les faire rentrer dans le devoir, commença par le seigneur de My-siu, qui était le plus puissant. Quand ses troupes furent arrivées à la frontière du pays de My-siu, les habitants, qui le chérissaient, et qui n'avaient point d'attachement pour leur prince, se saisirent de ce dernier, et le livrèrent à Wen-wang; qui, en trois ans, parvint à soumettre tous les autres révoltés. D'après la tradition chinoise, le cruel Cheou-sin avait fait construire une colonne de cuivre, creuse en-dedans, qu'il faisait remplir de charbons ardents, pour jouir du plaisir barbare de la faire embrasser de force à ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. Wen-wang lui offrit sa terre de Si-tho, pour obtenir qu'il ne fît plus usage de la terrible colonne, et qu'il la détruisît. Cette demande lui fut accordée. Cheou-sin le gratifia en outre d'un arc et d'une hache; ce qui, dans ce temps-là, signifiait qu'il lui conférait le droit de faire la paix et la guerre, sans autorisation préalable de l'empereur. Lorsque Wen-wang eut rétabli la paix parmi ses vassaux, il jugea à propos de changer sa cour, qui jusqu'alors avait été à Tchhing, et de la transporter à Foung-y, dans le voisinage de la ville actuelle de Singan-fou, capitale de la province de Chen-si. Il fit élever sur un monticule, près de cette place, une tour de la hauteur de trente-six pieds sur cent vingt pas de circuit, qu'il appela Ling-thai ou la tour spirituelle. Elle était destinée à des observations astronomiques. On en voit encore quelques restes dans le district de la ville de O-hian. Un an après cette construction, Wen-wang mourut, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans. Il avait régné dans le pays de Tcheou pendant cinquante ans. Par l'étendue qu'il était parvenu à donner à ses états, on peut le regarder comme le véritable fondateur de la dynastie des Tcheou, quoique son fils Fa, plus connu sous le nom de Wou-wang, soit regardé comme le premier empereur de cette dynastie, parce que ce fut lui qui parvint à supplanter totalement la maison des Chang, dont lui et son père avaient été les vassaux. Les vertus de Wen-wang avaient attiré tous les mécontents dans son pays; circonstance qui augmenta encore beaucoup la prépondérance des Tcheou, tandis que l'empereur des Chang était réduit à la possession d'un domaine proportionnellement très-petit et entouré de ceux de ses vassaux peu disposés à l'obéissance. Les Chinois regardent Wen-wang comme un des plus grands hommes que leur pays ait produits; et leurs anciens livres sont remplis de ses louanges. Ils lui ont décerné l'honneur de l'apothéose; et ses temples sont nombreux dans la plupart des provinces de l'empire.

KL—H.

WENZEL (CHARLES-FRÉDÉRIC), métallurgiste, né à Dresde en 1740, apprit le métier de relieur chez son père, qu'il quitta sans son aveu à l'âge de quinze ans, pour voyager en Hollande. Ayant pris, à Amsterdam, des

leçons de chirurgie et de pharmacie, il accompagna un de ses maîtres dans le Groenland. Après avoir servi quelque temps, en qualité de chirurgien, dans la marine hollandaise, il vint, en 1766, à Leipzig, pour y perfectionner ses études. S'étant particulièrement occupé de chimie, il se rendit à Dresde, où il fit des essais heureux. La société des sciences de Copenhague lui accorda le prix destiné à celui qui résoudrait cette question : *Comment peut-on, par le moyen de la réverbération, diviser les métaux dans leurs principes constitutifs ?* En 1780, Wenzel entra au service de l'électeur de Saxe, et il fut nommé directeur des mines de Freyberg. Il mourut dans cette ville le 26 février 1793. Ses ouvrages sur la chimie et sur la métallurgie sont recherchés. On distingue surtout ses *Leçons sur l'affinité des corps* (all.), Dresde, 1777, 2e. édition, 1779, in-8°. G—y.

WENZEL. *Voy.* WENTZEL.

WEPFER (JEAN-JACQUES), anatomiste, naquit à Schaffhouse en 1620, et y mourut en 1695. Il étudia la médecine à Strasbourg et à Bâle. Il parcourut deux ans entiers l'Italie pour entendre les plus célèbres professeurs, et obtint en revenant de ses voyages la place de médecin de la ville, avec la permission de disséquer les corps de ceux qui mouraient dans les hôpitaux, ce qui n'avait été accordé à personne avant lui. Il s'acquit une grande réputation par des cures heureuses, et les cours palatines de Wurtemberg et de Durlach réclamaient souvent ses avis. Ce fut en prodiguant ses soins au duc de Wurtemberg et aux soldats de l'armée impériale, commandée par ce prince, que sa santé jusqu'alors florissante, malgré son grand âge, commença à s'altérer (1691). Son séjour dans l'armée du prince Léopold où régnait une fièvre contagieuse accéléra le terme de sa vie. Il fut enlevé aux sciences par une maladie asthmatique, qui dégénéra en hydropisie. Il a publié différents écrits remplis d'observations exactes et importantes : I. *Diss. de palpitatione cordis*, 1647. II. *Observationes de apoplexiâ*, 1675 et 1710; Leyde, 1734, in-8°. III. *Historia puellæ sine cerebro natæ*, 1665. IV. *De dubiis anatomicis epistolæ duæ*, dans l'*Anatomiæ Bilsianæ anatome* de Pauli. V. *Cicutæ aquaticæ historia et noxæ*, 1679, 1715 et 1733. VI. *Observationes de affectibus capitis internis et externis*, 1726, et Zurich, 1745, in-4°., ouvrage estimé. Les Recueils de l'académie Léopoldine des curieux de la nature offrent un grand nombre de ses observations. U—I.

WEPPEN (JEAN-AUGUSTE), poète allemand, né à Nordheim le 3 février 1742, se retira dans ses terres du pays de Hanovre, après avoir rempli avec honneur des fonctions dans l'ordre judiciaire. Les biographes allemands annoncent sa mort sans en indiquer l'époque. Nous avons de lui, en allemand : I. *Henri-le-Long*, Göttingue, 1778, in-8°. Dans ce poème historique il raconte les hauts-faits d'un chevalier allemand qui mourut l'an 1099. L'auteur y a conservé tout ce qui appartient à l'époque; et sa versification élégante et facile donne de l'intérêt à l'ouvrage. II. *Lettre érotique, en quatre chants*, Göttingue, 1778. III. *Visite d'une église, poème badin en douze chants*, Leipzig, 1781, in-8°. IV. L'*Officier hessois en Amérique*, Göttingue, 1783, in-8°. V. *Poésies*, Leipzig, 1783, in-8°;

réimprimé à Carlsruhe, 1783, in-8°. VI. La *Jeune paysanne heureuse*, en 2 actes, Göttingue, 1786, in-8°. VII. Le *Patronat de la ville, pièce comique en six chants*, Göttingue, 1787, in-8°. VIII. *Contes, Fables, Épîtres, Portraits*, Hanovre, 1796, in-8°. Weppen a de la gaîté, de la facilité; et, ne cherchant pas à s'élever trop haut, il s'est borné sagement au genre léger, auquel la nature l'avait appelé. G—y.

WERDENBERG (RODOLPHE, comte DE), de l'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, se rendit célèbre dans le quinzième siècle, par le zèle qu'il mit à défendre les habitants du canton d'Appenzel, soulevés contre l'oppression du monastère de Saint-Gall. Ce fut au moment où le duc d'Autriche se disposait à marcher au secours de Cuno, abbé de Saint-Gall, menacé d'être expulsé par ses sujets, que le comte de Werdenberg parut au milieu de ceux-ci, et leur parla en ces termes: « Vous » n'ignorez pas qui je suis, braves » habitants d'Appenzel. Je suis né de » la maison de Montfort, qui pour la » noblesse et l'ancienneté ne le cède » à aucune autre. Mais qu'y a-t-il de » noble, si ce n'est de vivre libre, » et de soutenir un droit si précieux? » Le malheur des temps passés introduisit l'inégalité parmi les hommes. » Ici, derrière ce mur de rochers est » *Werdenberg*, l'héritage de mes » ancêtres; là, dans la vallée que » couvrent ces hauteurs, au *Rheinthal*, régnèrent, vous le savez, » mes aïeux, mon père encore, et » moi-même. Mais tout nous a été » enlevé, à mon frère comme à moi, » par les ducs d'Autriche; et c'est là » le prix des services que nous leur » avons rendus trop long-temps. » Mais qui peut attendre de la reconnaissance ou de la justice » de princes auprès de qui la force » décide de tout? Ils se disent les » protecteurs de la noblesse! Oui, » c'est à celui qui combat aveuglément pour eux, qui se tait aux » assemblées des états, qu'ils veulent bien accorder la gloire d'être » leur serviteur; mais l'ancien et » vrai noble, qui chérit sa liberté, » comme eux chérissent leur pouvoir, ils le détestent. Je suis prévenu » que le duc s'avance dans le Tyrol, » et qu'il est sur le point de vous attaquer. Les opprimés doivent se » soutenir en frères. Vous vous fierez à moi: Montfort, vous l'avez » éprouvé, ne manqua jamais à sa » parole. Que je sois votre confédéré, comme le sont les hommes de Schwitz, ou, si vous l'aimez » mieux, que je sois citoyen d'Appenzel. Je desire vivre et combattre avec vous. Quelque expérience » des artifices de l'ennemi, le courage de mes ancêtres, mon épée » et mon sang sont à vous; votre cause sera la mienne. » Les habitants d'Appenzel connaissaient le courage du comte Rodolphe, mais, craignant que la simplicité de leur manière de vivre et de faire la guerre ne pût lui convenir, ils lui découvrirent ouvertement leur pensée; il les rassura bientôt par sa franchise, et le 28 novembre 1404 on se jura une alliance formelle. Depuis cet instant le comte déposa son habit et son armure de chevalier, et il ne parut plus devant les Appenzellois que vêtu comme eux d'un sarreau de toile du pays. Voyant à quel point il honorait leurs mœurs, ils conçurent pour lui un véritable attachement, et bientôt ils le choisirent pour leur général. L'année suivante ce fut sous ses ordres qu'ils triom-

phèrent de l'armée autrichienne dans la fameuse bataille de Stoss. Le comte Rodolphe se distingua encore plus tard en d'autres combats dans le Tyrol et le Vorarlberg. Il assura ainsi l'indépendance du canton d'Appenzel, et recouvra lui-même la plus grande partie des biens qu'il avait perdus (J. de Müller, *Histoire des Suisses*, vol. 3). U—I.

WERDENHAGEN (Jean-Ange), jurisconsulte, né à Helmstædt le 1er. août 1581, étudia dans sa ville natale, puis dans les académies d'Iéna, d'Altorf, de Tubingue, de Strasbourg et d'Heidelberg. Il n'avait que vingt-six ans lorsqu'il fut nommé à la place de co-recteur de Soltwedel dans la Marche de Brandebourg; mais il la quitta bientôt pour accompagner les jeunes seigneurs de Wurberg, en qualité de gouverneur; ce qui lui donna occasion de faire un long séjour à Leipzig, puis à Giessen, où il se fit connaître avantageusement. La cour de Brunswick l'employa avec succès dans plusieurs negociations, et il fut récompensé de ses services par la chaire de morale à Helmstædt. Mais la bizarrerie de ses opinions philosophiques et religieuses, l'ardeur qu'il mit à ranimer les disputes relatives aux principes hétérodoxes de Daniel Hoffmann, et surtout l'imprudence qu'il eut de déclamer à tout propos contre la cour de Brunswick, indisposèrent contre lui et le prince et les plus modérés de ses collègues : il fut obligé de s'éloigner. Magdebourg lui offrit une retraite, où il se hâta d'aller occuper la place de syndic du chapitre. Mais il eut encore le malheur d'encourir des haines par son indiscrétion, et se vit contraint de résilier. Il s'attacha dès-lors avec le titre de conseiller secret à l'administrateur des affaires épiscopales, qui se servit utilement de ses talents dans plusieurs circonstances, et l'envoya à l'assemblée du cercle de Basse-Saxe. L'offre d'une place de syndic à Hambourg le décida à partir pour cette ville. De là il alla s'établir à Leyde, où il se livra à la composition de plusieurs ouvrages, n'acceptant aucun des emplois qu'on voulait lui confier dans les universités. Enfin, la solitude cessa d'avoir pour lui autant de charmes, puisque, en 1632, il se trouvait auprès de l'archevêque de Brême, en qualité de conseiller privé. Deux ans après, le duc de Brunswick l'appela à sa cour, et le rétablit dans ses anciennes fonctions. En 1635, le sénat de Magdebourg l'envoya en qualité d'ambassadeur au congrès de Lunebourg, puis auprès du roi de Danemark et des villes anséatiques. C'est là, qu'à la sollicitation de l'envoyé autrichien, il eut, avec l'ambassadeur suédois Salvius, relativement au rétablissement de la paix, une conférence, dans laquelle il déploya beaucoup d'habileté et de savoir. Il adressa ensuite à l'empereur une relation de tout ce qui avait été dit de part et d'autre, et exposa son avis d'une manière si lumineuse, que non content de l'élever au rang de noble d'empire, ce prince lui envoya le brevet d'ambassadeur ordinaire près des villes anséatiques. Cette double faveur fixa le nouvel envoyé impérial à Lubeck, d'où il ne s'éloignait que rarement pour se rendre à Vienne, à Brême ou à Hambourg. Il mourut à Ratzebourg le 26 décembre 1652. Werdenhagen était un des hommes les plus érudits de l'époque. Versé surtout dans l'histoire, la jurisprudence et la diplomatique, il avait beaucoup d'i-

magination et d'éloquence ; mais il était bien éloigné d'y joindre autant de jugement. Amateur décidé du paradoxe et des querelles, non-seulement il adopta les idées de Servet, de Paracelse et de Bœhm, mais encore il y ajouta une infinité d'erreurs et de bizarreries. C'est donc avec précaution que l'on doit consulter ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Synopsis in Bodini libros de republicâ*, excellent résumé du traité de Bodin. II. *Psychologia Jac. Bœhmii explicata*. III. *Opus, de rebuspubl. hanseaticis earumque confœderatione*. IV. *Epitome de arcanis rerumpubl.* V. *Systema ethices methodicum*. VI. Une édit. grecque et latine des *Caractères de Théophraste*, avec des notes. Il avait composé diverses poésies latines, imprimées les unes sous le titre de *Poemata juvenilia*, les autres sous celui de *Carmina*, et une Histoire de la ville de Magdebourg. Ce dernier ouvrage est resté en manuscrit. P—ot.

WERDER (Thierri de), né à Werderhausen le 17 janvier 1584, voyagea en Italie, en France, et prit du service dans la petite armée du landgrave de Hesse-Cassel, son souverain. En 1610, il était, comme capitaine de cavalerie, dans la ville de Juliers. Après la campagne, il revint à Cassel, où le landgrave lui confia plusieurs fonctions diplomatiques. Au commencement de la guerre de Trente-Ans, il se retira dans ses terres, avec la résolution d'y vivre dans la retraite. Gustave-Adolphe l'ayant vu à Halle, après la bataille de Leipzig, lui offrit un régiment d'infanterie, qu'il refusa d'abord ; mais le général Banier, que Gustave lui avait envoyé, leva toutes les difficultés, et il accepta. Werder servit à la tête de son régiment depuis l'an 1631 jusqu'en 1635. Des réquisitoires, venus de la cour impériale, le forcèrent alors de donner sa démission. Cependant il continua à jouir d'une grande considération à l'armée suédoise ; et obtint même que la principauté d'Anhalt, où il exerçait les fonctions de sous-directeur, fût exempte de toute contribution. En 1646, le landgrave de Hesse-Cassel l'envoya à la cour électorale de Brandebourg, où il demanda et obtint la princesse Sophie pour le jeune landgrave Guillaume. Il revint comblé d'honneurs et de grâces, et mourut, le 18 décembre 1657, dans sa terre de Reinsdorf. On a de lui, en allemand : I. *La Jérusalem délivrée du Tasse*, ou *Heureuse campagne dans la Terre-Sainte*, Francfort, 1626, in-4° ; réimprimée sous ce titre : *Godefroy*, ou *Jérusalem délivrée*, Francfort, 1651, in-4°, avec 24 gravures. II. *Roland Furieux par Arioste*, Leipzig, 1632, in-4°. Cette traduction, réimprimée en 1636, est devenue extrêmement rare. Kuttner, dans les *Caractères des poètes allemands*, dit : « Quand on considère attentivement ces deux traductions de Werder, on ne peut assez admirer la confiance que ce brave guerrier a mise dans ses talents poétiques. Le Tasse et l'Arioste sont riches en beautés originales ; celui-ci ne sait mettre aucun frein à son imagination : l'autre plus sage et moins ardent, a fidèlement observé les règles de l'art. Le traducteur, cherchant à rendre dans notre langue le génie particulier des deux poètes, a poussé l'imitation, presque servile, jusqu'à la coupe des vers. Enfin Werder a tout tenté ; et il a vaincu tous les obstacles. Sa versification est facile ; il est surtout heureux quand

il exprime l'exaltation du courage et la véhémence des passions. Certaines fautes appartiennent aux temps où il a vécu. Il a des vers durs qui tiennent encore à l'ancienne poésie des Francs; mais il est entré dans l'esprit de ses originaux : il les traduit d'inspiration. Un siècle après lui, Kopp a aussi traduit la *Jérusalem délivrée;* mais sa version est froide et beaucoup moins exacte. » Werder a composé, sur des sujets religieux, des *Sonnets*, qui depuis long-temps sont tombés dans l'oubli. Il a dédié quelques-uns de ses ouvrages à Opitz, dont il admirait le talent. G—y.

WERDIN ou WESDIN. *Voyez* Paulin de Saint-Barthélemi.

WERDMULLER (Jean-Rudolphe), peintre, naquit à Zurich en 1639. Le général d'artillerie George Werdmuller, son père, officier distingué et savant ingénieur, fut le premier à encourager les dispositions qu'il annonçait pour la peinture. Ce général, ami des arts, avait formé chez lui un riche cabinet de tableaux, où le jeune Rudolphe puisa d'excellentes leçons. Conrad Meyer le perfectionna en le prenant chez lui. Le portrait et le paysage furent les deux genres qu'il cultiva de préférence : il faisait toutes ses études d'après nature; aussi toutes ses compositions se distinguent par leur air de vérité. Il ne négligea pas l'architecture civile et militaire. Ayant obtenu de son père la permission de voyager, il se rendit à Francfort, où il s'arrêta pour apprendre de Morellet, bon peintre de fleurs, ce genre de peinture. Arrivé à Amsterdam, l'air du pays lui occasionna une maladie grave, qui l'obligea de revenir dans sa ville natale. De retour auprès de son père, il essaya de modeler en terre les bustes d'*Apollon* et de *Minerve*, un *Milon de Crotone*, en grand, et une figure de *Syrène* destinée à l'ornement d'une fontaine publique; et ces essais prouvent qu'il aurait été un habile sculpteur, s'il lui eût été permis de se livrer à cet art. A l'imitation de son père, il fit une pompe à incendie, remarquable par son invention ingénieuse. Ayant formé le projet en 1668 d'aller visiter la France, sa famille, effrayée par la maladie qu'il avait essuyée en Hollande, voulut s'opposer à ce nouveau voyage; mais Werdmuller profita du départ d'un de ses parents, officier au service de la France, pour s'échapper furtivement, et le suivit à cheval accompagné d'un seul domestique. Il faisait nuit; accablé de fatigue et de sommeil, Werdmuller mit pied à terre et suivit à pied son cheval qu'un domestique conduisait devant lui. Arrivé sur le bord de la Silh, et croyant toujours suivre son cheval, il se précipita dans l'eau, où il périt. Il n'avait alors que vingt-neuf ans. Cette mort excita des regrets très-vifs. P—s.

WERDUM (Ulrich Van), historien hollandais, né au château de Werdum, dans la Frise orientale, d'une des meilleures familles de la province, passa les trente-six premières années de sa vie dans les études les plus sérieuses et les plus élevées de la littérature, de la philosophie et de l'histoire. Il se mit ensuite à voyager, parcourut l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, et revint après plusieurs années d'absence dans sa patrie, où il fut nommé conseiller intime de la Frise orientale, et vice-président de la chancellerie et de la chambre. Il mourut le 20 mars 1681, âgé de quarante-neuf ans. On a de lui plusieurs ou-

vrage importants sur l'histoire de son pays. I. *Discours historique et politique sur les causes qui ont fait soulever la Frise en* 1660. II. *Fragment de l'histoire de la Frise orientale, de* 1148 *à* 1520. III. *Abrégé de l'histoire de la Frise*, d'après l'ouvrage d'*Ubbo Emmius*. IV. *Réponse politique relativement au sceau accordé par l'empereur Léopold aux états de la Frise orientale*. V. *De l'administration de la justice et des biens de l'Église*. VI. *Généalogie de quelques familles nobles de la Frise*. VII. *Suite de la famille Werdum* jusqu'en 1667, traduit en allemand, par André-Arnold Gossel. P—or.

WEREMBERT, ou WERIMBERT, un des hommes les plus illustres du neuvième siècle, naquit à Coire selon quelques historiens, et eut, pour frère Adalbert, fameux général de Charlemagne. Il fit ses premières études à l'école de Fulde, où il eut pour maître Raban Maur, et il s'y lia avec Otfride de Weissembourg, son condisciple, d'une amitié qui dura toute leur vie. Il se voua ensuite à la vie monastique; mais on ignore quel couvent reçut ses premiers vœux. Cependant il continua ses études à Fulde, où il approfondit les langues grecque et latine, s'occupa de poésie, de musique, de sculpture, d'histoire et de théologie, et mérita d'être qualifié l'*homme universel de son temps*. Digne d'enseigner à son tour, il fut appelé au célèbre monastère de Saint-Gall, où il remplit les fonctions d'écolâtre, et forma plusieurs disciples habiles. C'est là qu'il mourut le 24 mai 884. Il avait été promu au sacerdoce peu de temps après son arrivée à Saint-Gall. Ce religieux a été quelquefois confondu avec l'écolâtre de Prum Wandelbert (*Voy.* ce nom). On a de lui : I. *Liber de musicâ*. II. Une poétique, intitulée *De arte metrorum libri duo*, remarquable surtout en ce qu'elle est l'unique ouvrage de ce genre que nous ait légué le neuvième siècle. III. *Commentarius in librum Tobiæ*. IV. *Comment. de libro Proverb. Salomonis*. V. *Commentatio de Threnis seu Lamentationibus Jeremiæ prophetæ*. VI. Trithème lui attribue un *Commentaire* en quatre livres *sur les quatre Évangélistes*, un Recueil de *Lettres*, des *Sermons* dans lesquels, selon le même biographe, il y avait de l'éloquence, un livre d'*Épigrammes* parmi lesquelles étaient des poésies de toute mesure, ce qui était alors fort rare, des *Hymnes* et des *Chants* en l'honneur de Jésus-Christ et des Saints. Selon Eisegrenius et Possevin, il serait encore auteur d'un commentaire sur l'Apocalypse, d'un autre plus volumineux et plus savant sur la Genèse, et enfin d'une histoire de l'abbaye de Saint-Gall. P—or.

WERENFELS (Samuel), fils d'un ministre luthérien et professeur distingué, naquit à Bâle, le 1er. mars 1657, commença son cours académique en 1670, se livra ensuite aux études théologiques sous la direction de son père, et sous Zwinger, Jean Rodolphe (II), Wetstein et Luc Gernler; puis, ayant été admis au ministère, il visita les universités de Zurich, de Berne, de Lausanne et de Genève. Revenu à Bâle après ce voyage littéraire, il crut devoir renoncer aux fonctions évangéliques à cause de la délicatesse de son tempérament, et il se consacra entièrement aux travaux du professorat. Il y avait déjà un an et demi qu'il occupait, à titre de suppléant, la chaire de logique, quand il fut nommé à

celle de langue grecque. Plus tard il fut chargé d'enseigner l'éloquence, la controverse, l'Ancien, et enfin le Nouveau Testament. Sans ambition, il s'était déjà refusé à plus d'une offre brillante, entre autres à celle de la chaire de théologie de Franeker. Il avait cependant été forcé d'accepter une place au conseil académique en 1702; et, en 1721, on lui confia malgré lui les fonctions du rectorat. L'affaiblissement de sa santé l'obligea sur la fin de sa vie à cesser les leçons publiques, et à les remplacer par des conférences tenues chez lui. Il mourut le 1er. juin 1740. Les sociétés royales de Berlin et d'Angleterre le comptaient parmi leurs membres les plus laborieux. A l'érudition, Werenfels joignait une qualité plus rare, un jugement sûr. Personne n'était plus habile à distinguer sur-le-champ le côté ridicule ou l'inutilité des objets. Aussi ses ouvrages se recommandent-ils par la netteté des expressions et la précision des idées. Les principaux sont: I. Des Thèses sur les logomachies des savants, soutenues d'abord sous ses auspices par les élèves de sa classe d'éloquence, puis réunies en un volume sous le titre général de *Samuelis Werenfelsii Basiliensis Dissertatio de logomachiis eruditorum in septem partes suo quasque tempore in Academiâ ad disputandum propositas divisa*, Bâle, 1692, in-4°.; Amsterdam, 1702 et 1716, 2 vol. in-8°. Ces deux dernières éditions se recommandent par des additions considérables. Au bout de l'une se trouve une Dissertation sur l'enflure et l'affectation du discours (*Diatribe de meteoris orationis*); dans l'autre se lisent outre cette même dissertation un *Dialogue sur les limites du monde*; — un autre sur *l'immortalité de l'ame*; une Dissertation sur l'argument de Descartes pour l'existence de Dieu *à priori*, Dissertation déjà imprimée à part, sous le titre de *Judicium de argumento Cartesii pro existentiâ Dei petito ab ejus ideâ*, Bâle, 1699, in-4°.; beaucoup d'*Epigrammes* latines, etc. II. *S. Werenfelsii, etc. dissertationum theologicarum sylloge*, Bâle, 1709, in-8°. III. *Sermons sur des vérités importantes de la religion, auxquelles on ajoute des considérations sur la réunion des Protestants*, Bâle, 1715, in-8°.; Amsterdam, 1716, in-8°.; Bâle, 1720; quatrième édition, Genève, 1720. Tous ces ouvrages furent réunis en un seul corps, par Werenfels lui-même, sous le titre de *Sam. Werenfelsii, etc., opuscula theologica, philosophica et philologica; editio altera*, etc., Lausanne et Genève, 1739, 2 vol. in-4°.; ils sont très-estimés, et justifièrent l'idée qu'on avait de l'auteur. On trouvera une excellente analyse du Traité des logomachies et du jugement sur l'argument de Descartes dans le Dictionnaire de Chaufepié, article *Werenfels*, notes A et B. On peut aussi consulter le *Mercure suisse*, janvier 1739. P—or.

WERF (Adrien Vander). *Voy.* Vander-Werf.

WERFF (Pierre Vander), né à Leyde le 14 juin 1529, fils d'un généreux martyr de la liberté de conscience, se rendit éminemment utile à Guillaume de Nassau, dans ses premiers efforts pour l'indépendance de la Hollande, soit en se chargeant de missions confidentielles pour recueillir des subsides, soit en établissant des intelligences secrètes sur différents points. Les talents et la probité de Vander Werff lui

concilièrent toute la confiance du prince. Il s'en montra digne surtout dans la périlleuse crise de la ville de Leyde, assiégée par les Espagnols, en 1573 et 1574. Ni les intrigues du dedans, ni les menaces du dehors, ni la sédition, ni la famine, ni la peste, n'ébranlèrent la constance et la fermeté du bourgmestre. Entouré d'une populace mutinée : « Citoyens, dit-il, je serai » fidèle au serment que j'ai prêté à » Dieu et à la patrie. Je n'ai pas de » pain à vous offrir ; mais je dois » mourir une fois ; que ce soit par » l'ennemi ou par vous, j'y suis ré» signé. Si cela peut vous satisfaire, » prenez mon corps, coupez-le par » morceaux, partagez-le entre » vous !..... » Ce langage imposa aux séditieux ; et les Espagnols finirent par lever le siége. Maurice, successeur de Guillaume, distingua comme lui le mérite de Vander Werff. Dans les affaires les plus épineuses, l'état recourait à son conseil et à ses services. Vander Werff fut bourgmestre de Leyde jusqu'à douze fois, deux fois député aux états de la province, et il refusa encore d'autres dignités. Le chœur de l'église de Saint-Pancrace, à Leyde, présente un monument érigé à sa mémoire. L'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon, offre deux *Médailles* frappées en son honneur. Te Water l'a dignement célébré dans une *Biographie spéciale* (en hol.), Leyde, 1814, in-8°.

M—ON.

WERLHOF (JEAN), jurisconsulte distingué, naquit le 12 mars 1660. Après avoir achevé ses études grammaticales à l'académie d'Helmstædt, il visita celles de Strasbourg, de Bâle, de Genève, vint suivre les leçons des plus célèbres jurisconsultes d'Orléans et de Paris, se fit recevoir licencié en droit dans la première de ces deux villes, puis étant revenu dans sa patrie, y occupa successivement les chaires de politique, des institutes et de droit criminel (1696), enfin du Code (1702). Peu de temps après il fut nommé conseiller aulique du duc de Brunswick, et mourut le 25 avril 1711, laissant un grand nombre d'ouvrages et opuscules juridiques, tant imprimés que manuscrits, une *Histoire du Danemark* qu'il avait entreprise à l'âge de quatorze ans, et à laquelle il ne cessa jamais entièrement de travailler, enfin des *Poésies* que Jean-Henri Werlhof, son fils, allait publier lorsqu'il fut lui-même enlevé par la mort. Un seul morceau de ces poésies a vu le jour : c'est son *Épithalame* de Charles III, (*V.* VIII, 174) roi d'Espagne, et d'Elisabeth-Christine de Brunswick. Parmi les ouvrages de jurisprudence du savant professeur, on cite son *Commentaire* latin sur le Traité de la guerre et de la paix de Grotius ; *Antiquitates ac jus ecclesiasticum* ; les *Traités de paix du dix-septième siècle*, et les dissertations intitulées *De maritimis commerciis*, qu'il soutint à l'âge de vingt ans sous la présidence de Conring ; *de pactis liberarum gentium* ; *de usu juris romani aliorumque privatorum jurium in decidendis controversiis liberarum gentium* ; *Positiones miscellaneæ juris, maximè quo inferi Germani utuntur, enucleati, et in succinctas theses memorialiter digesti* ; *Vindiciæ Grotiani dogmatis de præscriptione inter gentes liberas, contra Petr. Puteanum* ; *Disp. de electione et successione in regnis*.

P—OT.

WERLHOF (PAUL-GOTTLIEB), premier médecin du roi d'Angleterre

à la cour de Hanovre, naquit à Helmstædt, en 1699, probablement de la même famille que le précédent. Il paraît qu'il commença ses études de très-bonne heure, car il y avait déjà long-temps qu'il avait achevé ses cours de langues, de littérature et de médecine, à l'académie de sa ville natale, et même, selon plusieurs biographies allemandes, il avait exercé pendant plusieurs années dans la petite ville de Peina, près de Hildesheim, lorsqu'il vint, en 1725, à Hanovre. Ses connaissances profondes, son assiduité et un rare désintéressement lui acquirent, en peu de temps, la considération générale, et il fut successivement nommé médecin de la cour, premier médecin et professeur. Il continua de se distinguer également et dans la chaire et près du lit des malades, et mourut le 26 juillet 1767, regretté comme un de ces hommes dont le caractère fait le plus d'honneur à l'humanité. Sa longue expérience, son habileté à distinguer les symptômes et à saisir le vrai caractère des maladies les plus compliquées, sa prudence dans l'emploi des moyens indiqués par la thérapeutique, n'avaient d'égales que sa générosité et son infatigable complaisance. La science lui est aussi redevable de quelques-uns de ses progrès, principalement dans ce qui regarde la classification des fièvres. Ses ouvrages médicinaux sont trop nombreux pour que nous entreprenions d'en donner la liste complète. Les plus connus sont : I. *Cautiones medicæ de limitandis laudibus et vituperiis morborum et remediorum*, Hanovre, 1734, in-4°. II. *Actorum medicorum Edimburgensium specimina*, Hanovre, 1735, in-4°. III. *Disquisitio medica et philologica de variolis et anthracibus*, ibid., 1735, in-4°. IV. *Pensées sur l'odeur forte de la bouche* (en allem.), Francfort et Leipzig, 1743, in-4°. V. *Observationes de febribus*, Hanovre, 1745, in-4°. Ces ouvrages, ainsi que plusieurs autres, ont été recueillis par Wichmann, sous le titre d'*Opera medica P.-G. Werlhofii collegit, auxit J.-E. Wichmann*, Hanovre, 1775, 3 vol. in-4°. Cette collection est accompagnée d'un Abrégé de la vie de l'auteur. On a aussi de lui une correspondance publiée à Berlin, en 1784, in-8°, par les soins d'Engel, et intitulée : *Epistolæ anecdotæ*. Quelques autres lettres de Werlhof se trouvent dans les écrits de Lentin. Il avait, en outre, composé plusieurs morceaux de poésie qui ont été publiés avec une préface de Haller, Hanovre, 1756, in-8°. P—or.

WERLOSCHNID (Jean-Baptiste de Peremberg), chevalier du Saint-Empire romain, se livra avec beaucoup de zèle à l'étude et à la pratique de la médecine, et ne craignit point, pendant que la peste exerçait ses ravages sur l'Allemagne, au commencement du dix-huitième siècle, d'être continuellement au milieu des pestiférés. Il consigna les fruits de son expérience dans un ouvrage rédigé en commun avec un autre médecin, et intitulé : *Historia pestis quæ ab anno 1708 ad ann. 1710, Transylvaniam, Hungariam, Austriam, Pragam et Ratisbonam aliasque conterminas provincias depopulabatur, per Epistolas ex autopsiâ et experientiâ propriâ, non minùs et cordiale, quàm enucleatè et graphicè juxta medicinæ præcepta conscriptas à Jo. Baptistâ Werloschnid à Peremberg, S. R. I. equite; et Antonio Loick phil. et méd. doctoribus Austriæ medicis, enarrata*, 1715,

in-8°. Les deux savants décrivent avec beaucoup de détails tous les symptômes de cette effrayante maladie, et recherchent les moyens de la guérir. Ils finissent par donner un antidotaire dont ils assurent s'être servis avec succès. Quoique du temps de Werloschnid on n'eût point encore songé à examiner quelle était l'origine de la peste, la contagion ou l'infection, son ouvrage peut être utile à ceux qui s'occupent de cette question. La manière dont il semble envisager les symptômes, l'origine et les phases du mal, se rapproche le plus souvent du langage des non-contagionistes. On a encore de lui : *Abusus curationis verno-autumnalis*, Francfort, 1703, in-8°. P—or.

WERNECK (le baron DE), général autrichien, naquit le 15 octobre 1748, à Louisbourg, dans les états du duc de Wurtemberg, où son père était feld-zeugmeister. Il entra au service d'Autriche dès l'âge de dix-sept ans, dans le régiment de Stein, dont il devint colonel. Il fit, à la tête de ce corps, plusieurs campagnes contre les Turcs, se distingua à la bataille de Martinestie, à la prise de Belgrade, et mérita la croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Nommé général-major en 1789, il fit, en cette qualité, les premières campagnes contre les Français, et commanda un corps d'armée sous le prince de Saxe-Cobourg en 1793. Après la bataille de Nerwinde, il pénétra jusqu'à Dinant, où il s'empara d'un grand nombre de bateaux chargés de vivres et de munitions. Il se distingua dans la même campagne par de beaux faits d'armes à Lannoy, puis au siége de Valenciennes, à celui de Dunkerque, et se signala surtout à l'affaire de Cateau-Cambresis, le 31 mars 1794, ce qui lui valut dans le mois de juin de cette année le grade de feld-maréchal-lieutenant. Il commandait l'aile droite de l'archiduc Charles au combat de Wetzlar, le 15 juin 1796, et suivant ce prince il se laissa forcer partout, *agissant comme aurait pu le faire un général sans expérience*. Après le départ de l'archiduc il commanda la réserve sous Wartensleben, et dans la retraite qui eut lieu sur le Mein, il contribua beaucoup par l'habileté de ses manœuvres (le 15 juin à Wetzlar, le 30 juillet en avant de Montabauer, le 6 près de Limbourg) à concentrer les forces autrichiennes en Franconie. Il leur donna ainsi les moyens d'attendre l'arrivée de l'archiduc Charles, et de se préparer aux journées d'Amberg (25 août 1796) et de Wurtzbourg (3 septembre), où il concourut à la victoire de la manière la plus efficace, en rompant la ligne des Français, à la tête des grenadiers et des réserves de cavalerie. L'archiduc Charles l'en félicita par une lettre très-honorable, en lui envoyant la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse. L'année suivante le baron de Werneck fut nommé général en chef de l'armée du Bas-Rhin, et il parvint d'abord à contenir les Français commandés par Beurnonville; mais cette armée ayant passé sous les ordres de Hoche, et ce général ayant reçu l'ordre positif de marcher en avant, Werneck qui lui était de beaucoup inférieur en nombre ne put l'en empêcher. Forcé de combattre en même temps Championnet, qui manœuvrait sur la Sieg, et le général Hoche qui débouchait par Neuwied, il voulut résister à la fois sur ces deux points, et il prit l'initiative des mouvements; mais il fut près d'être coupé dans la retraite

que ses troupes exécutèrent dans le plus grand désordre sur le Mein. Cette armée se trouvait dans la position la plus critique lorsqu'elle en fut tirée par le traité de Léoben qui suspendit toutes les hostilités. Cet échec parut avoir fait perdre à Werneck la confiance de son souverain. Dénoncé par le général Kray, il fut traduit devant un conseil de guerre, et forcé de demander sa retraite qu'on lui accorda avec une demi-pension. Ce n'est qu'en 1801 qu'on lui permit de rentrer au service; et il ne reprit les armes qu'à l'époque où les fautes de Mack devaient l'entraîner dans de nouveaux malheurs. Ce général en chef de l'armée autrichienne, qui s'était si mal-adroitement enfermé dans Ulm, s'abusait tellement alors sur la marche de Buonaparte, que, le croyant en pleine retraite sur le Rhin, il fit partir Werneck pour Tubingue, à la tête de dix mille hommes afin de lui couper toute retraite. Dès qu'il eut quitté cette place, Werneck reconnut l'erreur de son chef; ne pouvant plus en recevoir de nouveaux ordres, il se réunit au corps de l'archiduc Ferdinand, dont il protégea d'abord la retraite sur la Bohême; mais poursuivi lui-même avec beaucoup de chaleur par Murat, il consentit à une capitulation qui ne fut point approuvée par sa cour. Conduit à Kœnigsgratz, il allait y être traduit devant un conseil de guerre, lorsqu'il mourut subitement le 16 janvier 1806. Après avoir obtenu de grands succès, et essuyé des revers funestes, le général Werneck a été jugé fort diversement par les historiens. L'archiduc Charles, qui lui avait écrit des choses très-flatteuses sur sa campagne de 1796, parle sévèrement de celle de 1797; dans ses *Principes de stratégie*. Le général Jomini s'exprime sur les mêmes faits avec plus de ménagement. Bulow l'a loué même pour sa conduite en 1805. Il est permis de croire que le souverain, qui a fini par faire grâce au général Mack, n'aurait pas traité Werneck avec plus de rigueur, si ce général eût pu survivre à sa seconde disgrâce. Werneck fit imprimer, en 1797, pour sa justification, le rapport officiel qu'il avait envoyé à Vienne sous ce titre: *Ueber das Betragen des Feldmarschall-lieutenant Freiherrn von Werneck im Feldzuge am Niederrhein.* M—D j.

WERNER, archevêque de Maïence, élu en 1260, se rendit à Rome près du pape Alexandre IV, qui lui donna le *Pallium*. En traversant la Suisse, il fut accompagné par Rodolphe, comte de Hapsbourg qui, selon quelques-uns, le suivit jusqu'à Rome. En 1273, les électeurs s'étant rassemblés à Francfort, pour mettre fin au long interrègne, qui depuis la déposition de Frédéric avait duré vingt ans, l'archevêque de Maïence, comme chancelier de l'empire, proposa Rodolphe pour empereur, louant son courage, sa sagesse, et soutenant que, dans l'état où se trouvait l'empire, ces qualités étaient bien préférables aux richesses et à la puissance des autres concurrents. Ayant gagné à son opinion tous les autres électeurs, il réussit à faire élire son candidat. Il eut ensuite avec les comtes de Spanheim des discussions sérieuses qu'il termina après les avoir vaincus. Les brigands qui désolaient les bords du Rhin avaient fait, de Rheinberg leur citadelle, où ils cachaient le produit de leurs pillages; Werner alla les y assiéger, et ayant pris cette pla-

ce il ordonna de la raser. La haine contre les Juifs était alors générale ; on les accusait de profaner les hosties consacrées, d'immoler les enfants, d'empoisonner les puits, etc., et sous de pareils prétextes on les condamnait à périr dans les supplices ; Werner plus humain se contenta de les expulser de son électorat (1282). Ce prélat mourut en 1284. On le regarde comme un des plus sages qui aient administré l'archevêché de Maïence. G—y.

WERNER (Joseph), peintre, né à Berne en 1637, fut élève de son père et de Mathieu Merian. Les dispositions de l'élève frappèrent le maître, qui lui conseilla de voyager en Italie, et le confia à un riche amateur, plein de goût, nommé Muller, qui se rendait à Rome. Ce nouveau protecteur prit Werner en amitié, le défraya, l'aida de ses conseils, et lui facilita tous les moyens de rendre fructueux son séjour en Italie. Le jeune artiste ne resta pas un instant oisif. Il dessinait, copiait tout ce qui lui semblait digne d'attention ; et l'on est étonné du nombre de dessins et de tableaux qu'il fit en si peu de temps. Il s'adonna d'abord à la peinture à l'huile, puis à la fresque ; mais la nécessité où l'on est dans ce dernier genre de peinture de terminer très-vite, et le goût décidé qu'il avait pour le beau fini, lui firent abandonner l'un et l'autre genre ; il se livra exclusivement à la miniature, pour laquelle il avait le plus rare talent. Ne voulant pas se borner à peindre le portrait, il traita l'histoire en miniature avec une égale supériorité. Malgré la petitesse du cadre et l'exiguité des figures, il avait l'art de conserver la proportion des figures, l'expression vive et exacte des passions et tout l'effet d'un grand tableau. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe ; et Louis XIV l'appela à sa cour. Arrivé à Versailles, Werner peignit plusieurs fois le portrait du monarque, et il composa à sa louange plusieurs sujets allégoriques, pleins d'esprit et parfaitement peints. Ce fut à cette époque qu'il contracta avec Quinault une amitié intime, et qu'il fit pour ce poète une quantité de jolis petits tableaux, parmi lesquels on distinguait les *Muses sur le Parnasse*, *Diane*, *Flore*, la *Mort de Didon*, *Artémise* et *Cadmus vainqueur du dragon*. Malgré la faveur dont l'honorait Louis XIV, qui se plaisait souvent à venir le voir travailler, il ne put résister au désir de revoir sa patrie. Il est inutile de dire combien est absurde l'imputation de ceux qui ont accusé Lebrun d'avoir, par sa jalousie, forcé Werner à quitter la France. De retour en Allemagne, ce peintre épousa, en 1667, à Augsbourg, Suzanne Meyer, et fut employé par l'archiduchesse de Bavière, pour laquelle il fit sept tableaux représentant la *Vie de la Vierge*. De là il se rendit à Inspruck, où ses ouvrages obtinrent un égal succès. Ces vers cette époque qu'il se remit à peindre à l'huile. Il fit, pour l'électeur de Bavière, un *Triomphe de Thétis*, qui enleva tous les suffrages. Jouissant de la plus grande considération, et sa fortune s'accroissant chaque jour, il voulut revoir sa patrie, et vint avec sa famille se fixer à Berne en 1682. Une occasion d'y développer tout son talent lui fut offerte ; et il s'empressa de la saisir, en peignant, pour l'hôtel-de-ville, un grand tableau représentant l'*Union de la justice et de la prudence*. On cite encore, parmi ses beaux ouvrages à l'huile, *Adam et Ève*

dans le Paradis terrestre, que l'on conserve à Bâle. Pour occuper ses loisirs d'une manière utile à ses compatriotes, il établit dans sa maison une école où il recevait les jeunes gens qui manifestaient quelque goût pour les arts. L'électeur de Brandebourg, Frédéric Ier., ayant fondé une académie de peinture à Berlin, on nomma Werner professeur, avec une pension de quatorze cents reichsthalers. L'artiste se hâta de se transporter, avec sa famille, à Berlin. Mais le ministre Dankelmann, qui l'avait fait nommer, ayant été disgracié, Werner perdit sa place et sa pension. Heureusement qu'une succession qu'il eut à Munich rétablit sa fortune, que cet accident avait diminuée, non moins que l'inconstance qui l'avait toujours empêché de se fixer là où il aurait pu s'enrichir. Revenu de nouveau à Berne, il y mourut en 1710. Quoiqu'il peignît à l'huile avec un véritable talent, c'est surtout comme peintre en miniature qu'il a mérité d'être placé au premier rang des artistes. P—s.

WERNER (Paul de), général prussien, né, le 11 décembre 1707, à Raab en Hongrie, entra à l'âge de seize ans dans le régiment des hussards de Nadasti, où il était enseigne en 1731; et capitaine en 1735. Pendant les vingt-neuf années qu'il passa au service d'Autriche, il fit huit campagnes contre l'Espagne, huit contre la France, six contre les Turcs et quatre contre la Prusse. A la bataille de Bitonto il fut fait prisonnier; combattit, en 1737, à la malheureuse affaire de Banjaluka, et en 1739, à celle de Kroczka. En 1741, il était, avec l'armée de Hongrie, à celle de Molwitz, et en 1742 à celle de Czaslau (1). Dans la seconde campagne de Silésie, il se distingua à la bataille de Sorr; et il se trouva, en 1746 et en 1747, à celles de Rocoux et de Laufeld, que le maréchal de Saxe gagna sur les Autrichiens et les Hollandais. Quoique Werner se fût distingué dans toutes les occasions, son avancement n'était pas rapide. Persuadé qu'on était injuste envers lui, parce qu'il était protestant, il quitta le service d'Autriche en 1756, pour entrer dans l'armée prussienne, où il fut aussitôt nommé lieutenant-colonel dans un régiment de hussards. S'étant fait remarquer par le maréchal Schwerin, il fut nommé commandant de son régiment, en 1756. Croyant que le général Nadasti était cause des désagréments qu'il avait éprouvés dans l'armée autrichienne, et tourmenté par son ambition autant que par le desir de se venger, il ne voyait devant lui que Nadasti. Bien servi par ses émissaires, il le poursuivait sans cesse dans ses marches et dans ses quartiers. Pendant la nuit, et dans des chemins impraticables, il tombait sur ses derrières; et plus d'une fois il fut sur le point de le faire prisonnier. Mais Nadasti fut rappelé par sa cour; et Werner se vit obligé de renoncer à ses projets de vengeance. Il s'en consola en se jetant sur les derrières du corps d'armée de Piccolomini, qu'il mit en déroute; et plus tard, sur un autre corps, qu'il poursuivit jusqu'au milieu de la Bohême. Enfin, pendant toute la guerre de Sept-Ans, ses hus-

(1) Des historiens mal informés, et Voltaire qui les a copiés dans son *Siècle de Louis XIV*, ont dit que Werner aurait pu faire prisonnier Frédéric, lorsque ce prince s'éloigna du champ de bataille, mais qu'il se laissa gagner par l'or qu'on lui offrit; ce fait est peu probable; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'alors Werner n'était point, comme on l'a dit, hussard ou brigadier, puisqu'il était déjà capitaine en 1735, et que depuis il servit encore, en cette qualité, dans les troupes bavaroises sur le Rhin, où il fut blessé à l'avant-garde du prince Charles de Lorraine.

sards furent l'effroi de l'armée autrichienne. A la bataille de Prague, il exécuta, à leur tête, une charge décisive. A Kollin, il dirigea la première attaque, et couvrit ensuite la retraite du roi. Il accompagna le duc de Bevern en Silésie; et près de Kettendorf, il tomba sur deux bataillons de Croates, qu'il mit en pièces. Le 22 novembre 1757, placé sous les ordres du général Ziethen, à la bataille de Breslau, il se jeta sur le corps autrichien qui avait chassé de Kleinbourg les grenadiers prussiens; et il le repoussa avec une grande perte. A la bataille de Leuthen, il surprit, au point du jour, le général Nostitz, qui était aux avant-postes avec quatre régiments de hussards; et l'avantage qu'il obtint sur lui contribua beaucoup au gain de la bataille. Au mois de septembre 1758, Frédéric le nomma major-général, et lui conféra l'ordre du Mérite. Le général de Ville assiégeait Neisse; et le roi voulait faire lever le siége; Werner, qui desirait signaler sa promotion par une action d'éclat, tomba, près de Landskron, sur les grenadiers autrichiens, les mit en fuite, et débloqua en même temps Neisse et Kosel. Au printemps de 1759, ayant trompé le général de Ville par l'habileté de ses manœuvres, il le chassa de la Silésie. L'année suivante il passa sous les ordres de Foucquet et du prince Henri; et dans plusieurs occasion il commanda lui-même un corps d'armée. C'est à cette époque qu'il mit dans une déroute complète les dragons du prince Joseph, et qu'il reçut du roi, pour récompense de cet exploit, un présent de deux mille écus. Plus tard, ce prince le chargea d'aller délivrer Colberg, assiégé par les Russes. Il partit le 5 septembre de Glogau; et après une marche de quarante milles, il arriva, le 18, devant la place. Le jour même il tomba sur les assiégeants, qui occupaient les deux rives de la Persante. Comme ils ne s'attendaient pas à une pareille attaque, ils se hâtèrent d'abandonner leur camp, leur artillerie, leurs munitions. L'infanterie se sauva sur la flotte, et la cavalerie dispersée ne se rallia qu'en Pologne. Cette victoire donna un grand éclat au nom de Werner. Sur la proposition de Sulzer, la société des *Patriotes* fit frapper en son honneur une médaille où on lisait ces mots tirés d'Ovide: *Res similis fictæ*. Dans une de ses plus belles odes Ramler chanta la délivrance de sa ville natale; et Frédéric II fit frapper une médaille sur laquelle on voyait le buste du brave Werner et celui du colonel Heiden, avec la ville de Colberg, représentée sous la figure d'une femme assise sur les bords de la mer, d'où un monstre sort pour la saisir, lorsqu'un guerrier se présente pour la sauver. En 1761, Werner fut nommé lieutenant-général, avec un canonicat de deux mille écus, qui venait de vaquer à la collégiale de Minden. Après avoir chassé les Suédois de la Marche de Brandebourg et de la Poméranie antérieure, il fut mis sous les ordres du prince de Wurtemberg, qui était chargé de délivrer la ville de Colberg, assiégée, pour la troisième fois, par les Russes. Après avoir pris part aux pénibles et infructueuses opérations qui eurent lieu devant cette place, Werner reçut ordre d'aller au-devant du général Platen, qui s'avançait de la Pologne à marches forcées; mais il fut surpris par les Russes, fait prisonnier, et conduit à Kœnigsberg, où il demeura enfermé jusqu'à la fin de 1762. Dès que Pierre III fut monté sur le trône de Russie,

il le fit venir à Pétersbourg, et le combla d'honneurs et de présents. Les offres les plus pressantes et les plus avantageuses ne purent le décider à passer au service de ce monarque. Il revint en Prusse; et le roi lui donna le commandement d'un corps d'armée avec lequel il pénétra dans la Moravie. Revenu en Silésie, il attaqua le maréchal Daun, qui, après avoir perdu trois mille hommes et sept étendards, fut forcé d'évacuer Schweidnitz. Cet exploit fut le dernier de cette guerre. La paix se fit, et Werner, comblé des bienfaits du roi, vécut dans la retraite, qu'il ne quitta qu'en 1778, pour prendre le commandement d'un corps d'armée dans la guerre de la succession de Bavière. Revenu dans sa terre de Pitschin en Silésie, il y mourut le 25 janvier 1785, à l'âge de soixante-dix-huit ans. G—r.

WERNER (Abraham-Gottlob), l'un des plus savants minéralogistes et géologistes de nos jours, naquit le 25 septembre 1750, à Wehlau sur la Queiss, dans la Haute-Lusace. Son père, directeur d'une forge, lui donna des minéraux pour jouets, de manière qu'il commença en quelque sorte à les connaître avant les lettres de l'alphabet. Il reçut sa première instruction à l'école de l'hospice des Orphelins de Bunzlau en Silésie, et fut ensuite placé à la célèbre école des mines de Freyberg en Saxe. On le destinait à entrer dans le corps des mines, et comme les réglements de la Saxe exigent que pour y être admis on soit licencié en droit, il étudia pendant trois ans la jurisprudence à l'université de Leipzig. Ce fut dans cette ville, et à l'âge de vingt-quatre ans (en 1774), qu'il publia son *Traité des caractères des minéraux*, où il propose pour la description de ces substances un langage méthodique et précis, dont les expressions variées suffisent pour exprimer d'une manière constante toutes leurs qualités sensibles. Il rendait en cela à la minéralogie un service analogue à celui que Linnæus avait rendu à la science des végétaux par la terminologie expliquée dans sa Philosophie botanique. Ce petit écrit de quelques feuilles a fait révolution en minéralogie; et toutefois il a été connu assez tard hors de l'Allemagne. Ce n'est qu'en 1790 que nous en avons eu une traduction française, faite, à la sollicitation de Guyton-Morveau, par Picardet. Nommé, en 1775, adjoint à la chaire de minéralogie de Freyberg, et inspecteur du cabinet, Werner jouit des moyens les plus avantageux d'étendre ses vues et de les propager. La chaleur qu'il mettait dans son enseignement, le zèle qu'il témoignait pour l'instruction de ses élèves, lui procurèrent promptement des disciples nombreux et enthousiastes, qui s'empressèrent de répandre ses doctrines en faisant entrer dans leurs ouvrages les idées nouvelles qu'il leur communiquait chaque année dans ses cours. Lui-même écrivit peu. Une traduction de la Minéralogie de Cronstedt, en 1780, et le catalogue d'un cabinet particulier, celui de Papst d'Ohaim, en 1791, furent les seuls ouvrages où il introduisit des descriptions faites d'après sa Terminologie, et où il fit connaître occasionnellement ses méthodes de distribution. Il comprenait ces deux objets sous le titre d'*Oryctognosie*. La connaissance des positions respectives des minéraux dans la croûte du globe, et ce que l'on peut en conclure relativement aux époques de leur origine, forment une

autre branche de la science qu'il appelle *Géognosie*. Il en présenta les premières bases en 1787, dans un petit écrit intitulé *Classification et description des montagnes*, et il en approfondit l'un des articles les plus importants, en 1791, dans sa *Nouvelle théorie de la formation des filons*, qui n'est également que de quelques feuilles. C'est donc aux ouvrages de ses élèves que l'on est obligé d'avoir recours pour s'instruire pleinement de la marche graduelle de ses idées et de ses découvertes. Les principaux sont : en allemand, ceux de MM. Karsten, Wiedemann, Reuss; en français, ceux de MM. Brochant de Villiers et Daubuisson; en anglais, ceux de M. Jameson; en italien, ceux de M. Napione; en danois, ceux de M. Wad, etc., etc. Werner a été de la plus grande utilité à l'*Oryctognosie* ou à la minéralogie proprement dite, en appelant l'attention sur une multitude de caractères trop négligés dans l'étude des substances minérales, et en faisant connaître par cette voie un nombre considérable d'espèces intéressantes que personne n'avait décrites ni même remarquées avant lui, et qui se sont trouvées offrir à la chimie des compositions particulières. Néanmoins on peut lui reprocher de n'avoir pas mis au rang qui lui convenait l'étude mathématique des cristaux et leur composition mécanique, dont la découverte et le perfectionnement ont immortalisé Haüy. Il divise le règne minéral en deux grandes parties, les minéraux simples et les roches ou masses composées de minéraux simples; pour les premiers il conserve les classes reçues des pierres, des sels, des combustibles et des métaux. Parmi les pierres il établit ses genres d'après les terres dont le caractère y domine; ce sont les acides qui déterminent les genres de ses sels; et quant aux métaux, c'est le régule qui les fixe; mais quoique cette distribution ait une apparence chimique, l'auteur s'attache souvent, du moins pour les pierres, aux caractères extérieurs plus qu'à la composition. Ainsi, il laisse ensemble sous le genre magnésien toutes les pierres onctueuses, bien que plusieurs d'entre elles contiennent plus d'argile ou de silice que de magnésie. Il portait cette règle si loin, qu'il s'est toujours obstiné à classer le diamant parmi les pierres, malgré les expériences incontestables qui prouvent que cette gemme n'est qu'une cristallisation du charbon. Ce qui peut l'excuser, c'est qu'il travaillait surtout pour des mineurs praticiens, qui ne pouvaient ni ne devaient s'élever à toutes les hauteurs de la science, et que son but principal était de leur fournir des moyens faciles d'apprendre à connaître les nombreux objets de leur art. En *Géognosie*, la gloire de Werner est beaucoup moins contestée. Il est le premier qui, en poursuivant jusque dans le détail un ordre d'observations que Pallas, de Saussure et Deluc n'avaient fait en quelque sorte qu'indiquer à l'attention des naturalistes, ait élevé la théorie de la terre au rang d'une science positive, en la dépouillant des systèmes fantastiques dont elle s'était si long-temps composée. Sa distribution des roches repose sur leur ancienneté relative, qui se détermine par leur gisement. Les roches primitives portent toutes les autres, et ne renferment aucun débris de corps organisés. Viennent ensuite les roches de transition qui forment un passage des premières à celles de la troisième classe que l'on nomme

stratiformes, parce qu'elles sont toujours en couches. La quatrième classe se compose des couches d'alluvion formées plus récemment, et qui continuent même encore à se former. Dans les quatre classes, l'auteur assigne avec beaucoup de justesse la place de chaque roche particulière, et l'on peut dire que sur des observations faites dans un pays assez borné, il a deviné l'ordre de superposition qui s'est trouvé presque général sur toute la terre. Des inspirations de cette fécondité sont le vrai caractère du génie. Il attribuait la plupart des roches à une cristallisation ou à une précipitation qui aurait eu lieu dans un liquide, et il étendait cette théorie même aux basaltes et autres roches que l'opinion générale attribuait auparavant au feu des volcans. Il résulta de là une guerre assez vive entre les minéralogistes, guerre qui fit éclore une multitude d'ouvrages polémiques et même satiriques. Les élèves de Werner, sous le nom de *Neptuniens*, y traitaient avec beaucoup de dédain ceux qu'ils appelaient *Vulcaniens*, et qui continuaient de regarder le basalte comme un produit des volcans. Il ne paraît pas cependant que les Neptuniens aient remporté la victoire; et plusieurs de ceux qui ont soutenu ce système avec le plus de vivacité, sont revenus au système contraire, surtout lorsqu'ils ont eu occasion d'étudier l'Auvergne, pays où Desmarets avait conçu le système du vulcanisme, et qui semble en effet en donner des preuves convaincantes; car en mille endroits les basaltes s'y trouvent à l'extrémité de longues coulées de laves qui partent de cratères encore très-reconnaissables, quoique éteints dès avant les temps historiques. Dans ses cours Werner considérait encore les minéraux sous le rapport chimique, sous le rapport économique, et même sous le rapport géographique; et il les rangeait dans ses collections d'après ces divers ordres de considération. Il s'en était occupé sous tous ces rapports avec une sagacité étonnante, et l'on assure qu'il en montrait l'influence sur les habitudes des peuples, sur leur histoire et jusque sur leurs qualités morales, d'une manière si spirituelle, que ses conversations à ce sujet avaient quelque chose d'entraînant pour les esprits les plus froids. On dit aussi que, s'il a écrit peu d'ouvrages, c'est parce qu'il avait une antipathie tout-à-fait singulière pour l'acte matériel d'écrire, au point qu'il avait fini par ne jamais répondre aux lettres qu'on lui adressait, et même par ne pas les lire, de peur d'être tenté d'y répondre. Sa collection de minéraux était magnifique, et il y joignait une collection de cinq mille médailles grecques et romaines. Les mérites de ce grand minéralogiste ont fini par être appréciés par tous les peuples civilisés; et déjà de son vivant, son nom était invoqué partout où l'on exerce l'art des mines. Il vint à Paris, en 1802, et y fut reçu avec une grande distinction par tous les savants. L'académie des sciences l'avait placé au nombre de ses huit associés étrangers. Très-attaché à son pays, il ne voulut jamais entrer dans un autre service, malgré les offres brillantes qui lui furent faites à plus d'une reprise. Les malheurs de la Saxe, en 1812 et 1813, l'affectèrent si vivement, que sa santé en fut très-altérée. Dès-lors il ne fit que languir, et mourut le 30 juin 1817, à Dresde, où il s'était rendu dans l'espoir de quelque soulagement. M. Böttiger y

Tome I., Page 329

HIST. D'ALLEMAGNE.

F. L. WERNER.

Mc. Sayer sc.

prononça son oraison funèbre. M. Ritter a fait son Éloge à l'académie de Munich, et l'auteur du présent article à l'Académie des sciences de Paris. Il avait, dit-on, laissé des manuscrits prêts à être imprimés. Son premier ouvrage, la *Nouvelle théorie des filons, avec son application à l'art d'exploiter les mines*, a été traduit en anglais avec un *Appendix*, par Ch. Anderson, médecin, 1809, 1 vol. in-8°. Werner n'avait pas été marié. C—v—r.

WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), poète allemand, fils d'un professeur de l'université de Kœnigsberg, naquit en 1768. Il a déposé dans une lettre adressée à un de ses amis une espèce de confession des aventures et des turpitudes de sa jeunesse(1). A l'âge de 24 ans, étant à Kœnigsberg, il s'enfuit avec une fille publique, et voyagea avec elle de ville en ville, dans une kibitke, à la manière des Bohémiens, selon son expression. Il l'épousa à Varsovie, et revint avec elle à Kœnigsberg, où il acheta une petite ferme qu'il revendit bientôt pour occuper un emploi, d'abord à Petrikau, puis à Plosk. Ayant eu des preuves de l'infidélité de sa femme, il s'en sépara. En 1796, le gouvernement prussien lui donna une place dans l'administration à Varsovie. Werner avoue, dans ses confessions, qu'il y vit fort mauvaise compagnie, mais que néanmoins il ne fit tort à personne. L'organisation d'une loge maçonnique lui fournit l'occasion de s'occuper de franc-maçonnerie. Il fut l'orateur de la loge, et conçut le projet de réformer cette institution, pour laquelle il avait une affection mystique, qui prit un caractère singulier, en ce que, dans la suite, il chercha à réunir les idées religieuses à la franc-maçonnerie, espérant améliorer la race humaine par ce mélange, tout corrompu qu'il était lui-même. Son génie poétique s'éveilla aussi à cette époque. Dans ses promenades solitaires, il composa une partie de ses morceaux de poésie les plus remarquables. Étant en congé à Kœnigsberg, il fut conduit à épouser la fille d'un juge, laquelle, dit-il, avait eu une légion d'amants, et possédait encore quelques milliers de florins. C'était, suivant lui, un triste mariage, sans amour et sans haine. Il amena sa seconde femme à Varsovie; et deux ans après, les deux époux firent divorce. Dans la même année, devenu amoureux de la fille d'un tailleur polonais, il l'épousa. C'était une femme d'une imagination si ardente, que tout poète qu'il se croyait, il n'était *que glace auprès d'elle*. Elle mourut quelques années après. Le ministre Schroëter, qui favorisait beaucoup les francs-maçons, plaça Werner, en 1805, dans l'administration à Berlin; mais les guerres qui survinrent entre la Prusse et la France rendirent son existence très-précaire. Ce fut pourtant à cette époque qu'il publia successivement ses compositions poétiques. En 1803, il fit paraître à Berlin les *Fils de la vallée*, ou les *Templiers en Chypre*, poème plein d'une imagination brillante, et dont le but secret était, comme il l'assure dans ses confessions, de réveiller le zèle des maçons, et de contribuer à la propagation de l'*Église invisible*. La seconde partie, publiée un peu plus tard, était bien inférieure à la première; on eût dit que le rhéteur y avait pris la place du poète. Le mysticisme do-

(1) *Blætter für literarische Unterhaltung*, janvier 1827.

minait dans cette continuation. Il fit paraître ensuite plusieurs compositions dramatiques : la *Croix à la mer Baltique ; Martin Luther*, 1806, grand tableau dramatique, qui peint bien les temps de la réforme religieuse. Cette pièce, qui a été représentée sur les théâtres d'Allemagne, malgré la multitude des personnages et la longueur de l'action, a aussi une teinte mystique. Une traduction de *Martin Luther*, ainsi que de la *Croix à la mer Baltique*, a été insérée dans la collection des pièces du *Théâtre étranger*. *Attila*, roi des Huns, tragédie romantique, et *Wanda*, reine des Sarmates, ne valent pas Luther. Son *Vingt-quatre février*, tragédie sombre et mélodramatique, en un seul acte, dans laquelle la vengeance du ciel ou la fatalité pousse une famille aux crimes les plus affreux, eut beaucoup de succès. Werner termina sa carrière poétique par la tragédie de *Cunégonde*, où le mysticisme reparaît avec force. En 1807, il se trouva à la fête d'Interlachen en Suisse, dans la société de Mme. de Stael, et plus tard il passa plusieurs mois à Coppet. Cette femme célèbre a porté sur Werner un jugement flatteur dans son ouvrage *De l'Allemagne*, vol. II, chap. 24. Ayant obtenu une pension du prince primat Dalberg à Francfort, et ayant erré en divers lieux, il vint en 1811 à Paris, y mena une vie assez dissipée, se rendit de là à Rome, et y abjura le protestantisme. Puis, étant allé à Vienne, il se fit prêtre, monta pour la première fois en chaire lors du fameux congrès, et fut nommé prédicateur dans une des paroisses de cette capitale. Le spectacle extraordinaire d'un grand poète protestant devenu prédicateur catholique excita une vive curiosité. On accourut en foule à ses prédications ; et aucun prédicateur n'eut autant de vogue. Werner a publié plusieurs de ses Sermons. Si dans ses poésies on trouva trop de religion, en revanche, on aurait voulu dans ses sermons moins de poésie ; mais il y règne un ton populaire et une vivacité d'expression qui devaient produire beaucoup d'effet. Il fit paraître plusieurs brochures, dans lesquelles il réfute ses premières opinions et ses anciens sentiments. Il était entré dans l'ordre des *Redemptoristes ;* mais il rompit bientôt ses vœux. Quoique prêtre, il composa encore une tragédie, *la Mère des Macchabées*, Vienne, 1820, singulier mélange d'inspiration religieuse, et d'un comique trivial. Il composa aussi des poésies sacrées, mais elles n'eurent pas de succès. Cet homme vraiment étonnant mourut le 17 janvier 1823. Il voulut être enterré au village d'Enzersdorf près de Vienne. Par son testament, il laissa presque tout son bien à des établissements pieux. La bizarrerie de son caractère se montre en entier dans l'espèce de profession de foi qu'il a insérée dans ses *Confessions*, écrites en 1804 : « Je regarde Jésus Christ comme le seul, comme le plus grand maître de la maçonnerie. Je considère la maçonnerie comme intimement liée à l'art et à la religion, celle-ci étant la mère, et les deux autres étant frère et sœur. Je crois que loin d'éclairer davantage l'humanité, il faut la *déséclairer* par la communauté des saints. Rendre un esprit religieux à l'humanité si profondément déchue, voilà le seul but où doit viser, non seulement tout maçon mais aussi tout citoyen, tout auteur. Cet esprit religieux est une espèce de

poésie, la plus sublime et la plus nécessaire; personne ne peut s'en passer : le monde entier devra s'en pénétrer tôt ou tard, etc. » Il dit encore ailleurs : « J'ai fait bien des folies, mais je n'ai pas fait de choses honteuses. Je me suis rendu malheureux, et j'ai désolé ma mère. Si quelqu'un s'écrie, en lisant mes *Confessions* : Werner était un fou, il aura raison; mais s'il prétend que Werner était un coquin, il mentira. »

D—G.

WERNHER (GEORGE), conseiller du roi de Hongrie et gouverneur du comté de Saros ou Scharosch, dans le seizième siècle, avait eu occasion d'examiner les eaux minérales et thermales qui se trouvent en abondance dans le comté de Lips, voisin de celui de Saros. Ayant publié, vers l'an 1520, ses observations sur ce sujet, et les ayant communiquées à un de ses amis, le baron d'Herberstein, celui-ci l'engagea à donner plus d'étendue à son travail, et à y comprendre toute la Hongrie, ce qu'il exécuta heureusement dans un Traité qu'on trouve dans les *Scriptores rerum hungaricarum*, Vienne, 1746, tome 1, p. 842, sous ce titre : *Georgii Wernheri, consiliarii regis, et apud Saros præfecti, de admirandis Hungariæ aquis Hypomnemation, ad Coloniensem editionem anni 1595 recognitum et emendatum.* Dans la lettre que le baron d'Herberstein lui écrivit, il parle des eaux thermales qu'il avait vues dans le château royal d'Ofen, lorsqu'il remplissait une mission près du roi Louis, de la part de l'empereur Maximilien. Wernher, en parlant des fontaines dont l'eau est pernicieuse, dit : « Les deux plus célèbres se trouvent dans le comté de Saros. On les voit couler de la citadelle dont je suis gouverneur; elles sont nuisibles, non-seulement aux oiseaux, mais au bétail qui en boit. » L'ouvrage de Wernher a encore paru dans les *Comment. rer. moscov.*, par Herberstein, et dans la *Descript. Tartariæ* de Martin Broniowski.

G—Y.

WERNHER (JEAN-BALTHAZAR, baron DE), conseiller à la cour impériale de Vienne, né à Rothenbourg dans les dernières années du seizième siècle, fut nommé professeur de droit à l'université de Wittenberg. Appelé à Vienne, en 1729, il y mourut le 11 novembre 1742. Ce publiciste joignait des connaissances profondes en droit à une longue pratique; ce que prouvent tous ses écrits, qui sont : I. *Selectæ observationes forenses*, Wittenberg, 1710, 2 vol. in-4°.; Iéna, 1757, 3 vol. in-fol. II. *Compendium juris quo Germani hodiè ac imprimis Saxones in foro utuntur*, Wittenberg, 1728, in-12. Dans les cas difficiles, l'opinion de Wernher faisait autorité dans tous les tribunaux de l'Allemagne. — WERNHER (*Michel-Godefroi*), neveu du précédent, né le 11 décembre 1716 à Neunkirchen, en Franconie, fit ses études à Wittenberg, où il se distingua comme répétiteur en droit. Il fut appelé, en 1761, comme professeur à l'université d'Erlangen, et il mourut dans cette ville le 13 août 1794. On a de lui un ouvrage estimé sur la jurisprudence, sous ce titre : *Commentationes lectissimæ ad Digesta, imprimis ad illustrium virorum Bœhmeri, Heineccii et Ludovici compendia*, Francfort et Leipzig, 1764; Erlangen, 1779, 2 vol. in-8°. G-Y.

WERNICKE ou WERNIGK (CHRÉTIEN), poète allemand, fut envoyé à l'université de Kiel, en 1685. Morhof, professeur d'élo-

quence et de poésie, qui dirigeait ses études avec une affection paternelle, remarquant en lui des dispositions pour la poésie, lui conseilla de s'y livrer. Il lui disait : « Exercez-vous d'abord dans l'épigramme. Jusqu'à présent les peuples modernes y ont peu réussi. Quelques-uns ont ressuscité Virgile, Térence et Sénèque ; mais Martial manque à tous. Cela vient peut-être de ce que les langues modernes ne peuvent atteindre la brièveté de la langue latine. En allemand, vous aurez, sous ce rapport, des difficultés particulières à vaincre. » Le jeune élève, pensant à cet égard autrement que son maître, voulut lui prouver que l'allemand ne le cède en brièveté, en précision, à aucune autre langue ; il traduisit deux épigrammes latines, dont le style serré paraissait inimitable. Il commença par celle de Sannazar sur la ville de Venise : *Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis*, etc. Après ces premiers essais, il fit paraître d'autres poésies légères. Ses études étant terminées, il vint à la campagne, près d'une dame qui lui laissait tout le loisir de travailler, et qui même lui proposait des sujets de composition. Après avoir voyagé en Hollande, en France et en Angleterre, il fut nommé par le roi de Danemark son résident à la cour de France. Il mourut à Paris vers 1720. Wernicke publia à Hambourg la première édition de ses OEuvres, sous ce titre : *Épigrammes contenant de courtes satires, des panégyriques et des sujets moraux* (allem.), en six livres, Amsterdam (Hambourg), 1697. En 1701, il fit encore paraître à Hambourg une seconde édition en huit livres. Il y avait ajouté quatre Idylles composées en différentes occasions. Il publia ensuite un poème épique appelé *Hans Sachs*, traduit de l'anglais en allemand, Altona, 1703. C'est une satire dans laquelle il tourne en ridicule les auteurs qui imitent servilement jusqu'aux défauts de leurs modèles. Cette production lui attira des ennemis, et occasionna quelques écrits de part et d'autre. Wernicke donna une troisième édition de ses OEuvres, sous ce titre : *Essais poétiques contenant un poème épique, des idylles et des épigrammes*, en dix livres, Hambourg, 1704, in-8°. L'auteur s'exprime ainsi dans sa préface : « La bienveillance avec laquelle le public, et surtout une cour royale (celle de Danemark) ont reçu mes poésies, m'a engagé à les revoir avec soin, à les augmenter, et à les accompagner de remarques. » Le poème de *Hans Sachs*, écrit en vers alexandrins, ayant paru dans cette édition avec des changements heureux, est devenu si populaire en Allemagne, que plusieurs vers ont passé en proverbe. Bodmer, qui l'a réimprimé dans son *Recueil de critique et de poésie*, a donné une quatrième édition des OEuvres de Wernicke, sous ce titre : *Essais poétiques de Wernicke, contenant des épigrammes, un poème épique et des idylles*, Zurich, 1749, in-8°., et 1763. Ramler en fit paraître une nouvelle édition, sous ce titre : *Épigrammes de Chrétien Wernicke, avec celles d'Opitz et de quelques autres poètes* ; Leipzig, 1781, in-8°. Bodmer, dans son ouvrage sur l'*Origine et les développements de la critique en Allemagne*, dit : « Dans le temps où Neukirchen cherchait à répandre à Berlin une faible lumière sur la critique, un poète se montrait à Hambourg avec des connaissances profondes sur cette science. Wernicke

n'allait pas à tâtons, comme un homme qui marche dans les ténèbres : il jugeait d'après des principes fermes et inébranlables, ce qu'avant lui on n'avait point fait parmi nous. Il considérait la poésie allemande sans préjugé; il disait la vérité, sans rechercher ni faveur ni applaudissement. Ses épigrammes sont dirigées contre nos poètes, contre le bel-esprit, qui dominait alors. On peut assurer qu'il fut un des premiers *réformateurs* du goût, qui de son temps ne consistait parmi nous qu'en une puérile imitation des Français et des Italiens. » — Ramler dit, dans ses *Nouvelles crit.* : « Wernicke avait étudié les anciens; il était versé dans la littérature des Anglais, des Français et des Italiens : il aurait pu s'exercer dans tous les genres de poésie. N'étant pas capable de supporter un long travail, il lui a plu de ne se montrer que dans un genre qui cependant annonce le philosophe accoutumé à réfléchir sur les secrets du cœur humain. Ses épigrammes naïves, piquantes, fixent l'attention du lecteur. On les relit; on ne les quitte qu'après les avoir apprises par cœur. » — La *Nouvelle bibliothèque des belles-lettres*, annonçant l'édition de Wernicke, publiée par Ramler, dit : « Wernicke s'était créé lui-même; il avait étudié les anciens et les modernes. Ses voyages et certaines positions heureuses dans le monde avaient contribué au développement de ses belles facultés. Ses écrits font voir que sans copier, il puisait dans son cœur et dans le fonds de ses observations. Sa gaîté et une certaine causticité le dirigèrent vers l'épigramme. » — Hottinger, dans son *Parallèle des poètes allemands avec les Grecs et les Romains*, dit : « Après Hagedorn et Haller, nous avons vu paraître parmi nous les plus grands poètes dans tous les genres. Dans celui de l'épigramme, nous plaçons avant les autres Logau et Wernicke. Le premier a plus de finesse, celui-ci plus de poids et de force. Il est toujours égal à lui-même; et si l'un d'eux mérite d'être appelé le Martial allemand, c'est assurément Wernicke. Il n'a point, il est vrai, le ton léger, facile, varié, du poète romain; mais sa pensée est beaucoup plus énergique. » Lessing lui a aussi donné de grands éloges. Selon Kuttner (*Caractères des poètes allemands*), « l'esprit de Martial reposait dans Wernicke; et celui-ci a l'avantage qu'on peut le lire sans rougir, sans rencontrer une expression libre ou à double sens. Il avait scruté les mystères du cœur humain beaucoup plus profondément que Logau; et ayant vécu dans les rangs élevés de la société, il a un tact qui manque à celui-ci. » On trouve les principales Épigrammes de Wernicke dans les recueils de littérature et les Anthologies de Joërden, de Schütz, de Haug et de Weisser. G—Y.

WERNSDORFF, (Gottlieb), philologue, naquit, en 1668, à Schœnefeld, dans la Saxe. Ayant achevé ses études à l'académie de Wittemberg, il embrassa la carrière évangélique, et fut pourvu d'une chaire de théologie, qu'il remplit avec une rare distinction. Les premières dignités ecclésiastiques devinrent la récompense de ses talents et de son zèle pour la religion réformée. Il mourut le 1er juillet 1729. Wernsdorff était un des partisans les plus zélés de l'orthodoxie protestante, et eut de fréquentes disputes avec un de ses confrères qui voulait rétablir l'union entre les églises réformées. Outre

quelques *Oraisons funèbres*, entre autres celles de Conr.-Sam. Schurtzfleisch (*Voy.* ce nom), et des harangues académiques, on a de Gottlieb une foule de thèses et de dissertations. Dans sa thèse sur l'indifférence en matière de religion, il s'était proposé de réfuter quelques-uns des principes mis en avant par J.-Fréd. Ludovici, professeur à l'académie de Giessen, et dont la conséquence immédiate était de proclamer l'inutilité du culte extérieur. Le succès qu'elle obtint engagea l'auteur à revoir son travail, et à lui donner plus de développement. Il le fit reparaître sous ce titre : *Brevis et nervosa de indifferentismo religionum commentatio*, Wittemberg, 1716, in-8°., inséré dans le tome II des *Disputationes Wernsdorfianæ*, et trad. en allemand par God.-Chr. Claudius, Wittemberg, 1731, in-8°., et 1734, avec un nouveau frontispice. Tout en louant l'ouvrage de Wernsdorff, Reimann lui reproche d'avoir fait un usage trop fréquent de l'ironie dans un sujet aussi grave, et de s'être permis contre son adversaire des railleries extrêmement piquantes, et qui s'accordent mal avec l'esprit de la charité, base du christianisme. Les nombreuses *Dissertations* de Wernsdorff ont été recueillies par Ch.-H. Zeibich, Wittemberg, 1736-37, 2 vol. in-4°., précédées de la vie de l'auteur. Les plus intéressantes sont : du Recensement général ordonné par Auguste ; Recherches sur Apollinaire de Laodicée (*V.* ce nom, II, 310) ; des Fanatiques de Silésie, et spécialement de Quir. Kuhlmann (*V.* XXII, 583) ; du Sabbat des Gentils ; l'Histoire de la Confession d'Augsbourg, vengée de quelques critiques récentes ; de la Circoncision ; de l'ouvrage du vrai Christianisme, par J. Arnd (*V.* II, 512) ; de l'Indifférence religieuse, et de l'Autorité des livres symboliques ; de l'Origine et des Progrès de la réforme de Luther ; des Avantages de la Réformation pour l'Église et pour l'État ; de l'impossibilité de réduire aux principes de la confession d'Augsbourg les principes de la réformation opérée par Calvin, etc. Wernsdorff est le chef d'une de ces familles privilégiées, où les talents sont héréditaires. Ses trois fils, à son exemple, se sont distingués dans la double carrière de l'enseignement et de l'érudition.

Wernsdorff (*Gottlieb*) l'aîné, né en 1710 à Wittemberg, fit ses études à l'université de cette ville, et y reçut le grade de docteur dans la faculté de philosophie. Nommé professeur de littérature sacrée au gymnase de Dantzig, il obtint, dans la suite, la chaire d'éloquence et d'histoire, et s'acquit par ses nombreux travaux une réputation fort étendue ; son édition des *Poésies* de Philé (*V.* ce nom, XXXIV, 46) fut un important service rendu à la littérature grecque. Il venait de mettre la dernière main à celle des *Harangues* d'Himerius (*V.* Himerius, XX, 390), qui l'avait occupé long-temps, et qui devait lui donner de nouveaux droits à la reconnaissance des hellénistes, quand il mourut le 23 janvier 1774, à l'âge de soixante-quatre ans. Son travail sur Himerius ne parut que seize ans après sa mort, en 1790, par les soins de J.-Christian Wernsdorff, son frère (1). Parmi les autres ouvrages de Gottlieb, on se contentera d'indiquer : I. *De constitutionum*

(1) Et non pas d'Ernest-Frédéric, comme le dit M. Schœll, *Répertoire de littérat. ancienne*, 71.

apostolicarum origine contra Guil. Whiston., Wittemberg, 1739, in-4°. II. *Dissertatio historica de Silverio et Vigilio PP. MM. et potissimùm illius in hunc lato anathemate; in quâ narrationes quædam Baronii examinantur*, ibid., 1739, in-4°. III. *De metempsychosi veterum non figuratè, sed propriè intelligendâ*, ibid., 1741, in-4°. IV. *Commentatio de regibus crinitis Francorum Merovingicæ stirpis, quâ simul probatur numinos quos vulgò gothicos appellamus, ad hosce reges referendos videri*, ibid., 1742, in-4°. Cette dissertation est très-rare. Elle n'a point été connue des derniers éditeurs de la *Bibl. histor. de la France*. V. *De republicâ Galatarum liber singularis*, etc., Nuremberg, 1743, in-4°. Le savant auteur a rassemblé dans ce volume tout ce que l'histoire a pu lui fournir sur l'origine, la migration, le gouvernement et la langue de cette fameuse colonie des Gaulois, établis dans la Phrygie septentrionale sous le règne des Attalides, et connus sous le nom de Galates. L'auteur y a mis beaucoup de recherches et d'érudition. On trouve une bonne analyse de cet ouvrage dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, années 1748, 675-85. VI. *Commentatio historico-critica de fide historicâ librorum Maccabœorum, quâ Frœlichii annales Syriæ, eorumque prolegomena ex instituto examinantur*, etc., Breslaw, 1747, in-4°. C'est une réfutation solide de quelques points hasardés par le P. Frœlich, dans les annales de Syrie. Le P. Frœlich s'était attiré ce redoutable adversaire, en critiquant l'ouvrage de son frère (Ernest-Frédéric) sur les sources de l'histoire de Syrie. — Wernsdorf (*Ernest-Frédéric*), frère du précédent, naquit en 1718 à Wittemberg; fit ses études dans cette ville, puis à Leipzig; embrassa le ministère évangélique, fut reçu docteur et professeur en théologie à l'académie de sa ville natale, et mourut en 1782. Ses principaux ouvrages sont: I. *Epistola de ritu sternutantibus benè precandi*, Leipzig, 1741, in-4°. II. *De Septimiâ Zenobiâ, Palmyrenorum Augustâ*, ibid., 1742, in-4°. C'est une savante histoire de la célèbre Zénobie (*V.* ce nom). III. *De fontibus historiæ Syriæ in libris Maccabœorum*, ibid., 1746, in-4°. On a vu ci-dessus que Frœlich ayant osé critiquer cet ouvrage fut vivement réfuté par son frère. *Voy.*, pour plus de détails, la Nouvelle Allemagne savante (*Neues Gelehrtes Deutschland*), tom. XXI, p. 130. W—s.

WERP (Charles), jésuite, né, vers 1592, dans un petit canton nommé Coudros, qui fait partie de l'évêché de Liége, et dont la capitale est la ville de Huy, entra dans la compagnie de Jésus à Tournai, en 1612. Son noviciat étant achevé, ses supérieurs l'employèrent dans l'enseignement. Il professa les humanités et la rhétorique en Flandre et en Bohême, avec beaucoup de succès, fonctions qu'il continua d'exercer dans sa patrie, lorsque les ordres de ses supérieurs l'y eurent rappelé, et auxquelles il joignit la prédication et les travaux du ministère. Son zèle et sa charité n'avaient pas de bornes; et il n'était point d'obstacles qui l'arrêtassent lorsqu'il y avait du bien à faire ou du mal à réparer. Il en donna la preuve à l'occasion d'une maladie contagieuse qui se déclara à Dinant, ville du pays de Liége. Plusieurs de ses confrères y avaient péri, victimes

de leur dévouement, en soignant les malades. Cette considération ne détourna point Werp d'aller les remplacer dans ce périlleux ministère. Il brava le danger, et ne quitta point la ville que le fléau n'eût cessé. Il aimait les pauvres; et ils étaient l'objet de ses soins les plus affectueux. Pauvre lui-même et humble religieux, n'ayant rien à leur donner, il recueillait les aumônes des personnes riches de sa connaissance, et les distribuait à ses chers indigents. En pourvoyant aux besoins du corps, il ne négligeait pas ceux de l'ame. Ses distributions étaient toujours suivies d'instructions pieuses et d'exhortations qui n'étaient pas sans fruit. Il passa douze ans de sa vie occupé de ces soins charitables, dans un hospice destiné à recevoir des pauvres infirmes. S'il lui restait du temps, il l'employait à la culture des lettres, et surtout de la poésie latine, pour laquelle il était doué d'une grande facilité. On a de lui: I. *Piarum lacrymarum in quatuor fontes seu totidem libros elegiarum divisarum cum rhythmis, ad calcem singulorum*, Cologne, 1640, in-16. II. *De raptu manresano sancti Ignatii de Loyolâ*, poème épique en quatre livres, Anvers, 1647, reproduit dans le *Parnassus societatis Jesu*, Francfort, 1654, in-4°. III. *Magdalena pœnitens, exulans, amans, elegiarum tribus libris expressa*, Leyde, 1667, in-18; petit poème sur la Madeleine, qui ne manque ni de grâces ni d'élégance, et dont Southwell, historien de la Société, a oublié de faire mention. Il est dédié à Ambroise de Fraines, abbé de Saint-Corneille ou Beau-Repaire, ordre de Prémontré, dans la ville de Liége, que Werp appelle son *Mécène*, et qu'il représente comme un ami des lettres et le protecteur généreux de tous ceux qui les cultivent. Werp mourut à Huy le 17 décembre 1666. L—y.

WERT ou WERTH (Jean baron de), l'un des plus célèbres partisans du dix-septième siècle, était né en 1594, dans le Brabant, à Weert, petite ville dont il prit le nom. Ayant embrassé de bonne heure l'état militaire, il dut à son courage un avancement rapide. Il passa ensuite au service de la Bavière, et après la mort d'Aldringer (*V.* ce nom, I, 474) il lui succéda dans le commandement des troupes bavaroises, et il eut beaucoup de part à la victoire remportée par les Impériaux à Nordlingen en 1634. Il marcha ensuite sur Heidelberg, s'empara d'un des faubourgs, et força la ville à capituler; mais n'ayant pu se rendre maître du château, il se retira à l'approche de Bernard de Weimar (*V.* Saxe, XL, 587). L'année suivante, il reprend Spire aux Suédois, obtient sur eux différents succès, et rejoint le duc Charles IV (*V.* ce nom) en Lorraine. Gassion (*Voy.* ce nom, XVI, 536) lui fait d'abord éprouver un échec; mais il n'en intercepte pas moins les convois de l'armée française, bat son arrière-garde, et lui enlève une partie de ses bagages. La Lorraine était tellement dévastée, qu'il devenait impossible d'y faire subsister une armée; Jean de Wert établit la sienne en Alsace pendant l'hiver. A l'ouverture de la campagne (1636), il se présente devant Liége, qui ne s'était point encore déclarée pour l'empereur; mais tout-à-coup, avec une armée composée d'Allemands, de Hongrois, de Polonais et de Croates, il fond sur la Picardie, laissée sans défense. La France crut voir se renouveler les anciennes invasions des barbares. Bientôt il menace Paris, dont

les habitants effrayés se réfugient dans les provinces, où ils portent l'épouvante. L'entrée de Gallas (*V.* ce nom) dans la Bourgogne accroît encore le danger; mais la résistance inattendue qu'il éprouve devant Saint-Jean-de-Losne donne aux Parisiens le temps de se remettre de leur effroi. Dans quelques jours, cinquante mille hommes sont prêts à marcher. Jean de Wert ne jugea pas à propos de hasarder une bataille, et il abandonna la Picardie, emportant un riche butin. En 1637, il enlève aux Suédois Ehrenbreistein et Hanau, et marche contre le duc de Weimar, qui s'avançait au secours de cette dernière ville. Battu deux fois par ce prince, il est blessé grièvement dans un troisième combat. Dès qu'il est rétabli, Jean de Wert va rejoindre l'armée devant Rhinfeld, et il contribue puissamment à forcer le duc de Weimar d'en lever le siége (1638). Tandis que les Impériaux se réjouissent de cette victoire, le duc de Weimar les surprend dans leur camp et fait prisonniers les quatre généraux. Jean de Wert, malgré ses instances pour rester en Allemagne, fut envoyé à Paris, où son arrivée produisit la plus grande joie. Enfermé d'abord au château de Vincennes, il n'eut bientôt d'autre prison que la capitale. Les Parisiens, qu'il avait fait trembler quelques années auparavant, s'empressaient d'aller voir ce *redoutable* général (1). Le cardinal de Richelieu lui donna, dans son château de Conflans, une fête dont le duc d'Orléans fit lui-même les honneurs. A l'exemple du premier ministre, les grands seigneurs se firent un mérite de lui procurer chaque jour de nouveaux divertissements. La captivité de Jean de Wert dura quatre ans; mais on voit que rien ne fut négligé pour la rendre agréable. Ce ne fut qu'en 1642 qu'il fut échangé contre Horn, général suédois, fait prisonnier à la bataille de Nordlingen. Il reprit sur-le-champ son commandement, et battit le brave Rantzau (*V.* ce nom, XXXVII, 85) à Tudlingen. Quelques mécontentements le décidèrent à passer au service de l'Autriche; et il se signala, en 1646, dans l'armée impériale; mais il ne tarda pas à rejoindre les drapeaux de la Bavière. Après la paix de Westphalie, il se retira dans une terre qu'il avait obtenue en Bohême pour prix de ses services. Il y mourut épuisé de fatigues le 6 septembre 1652. Son nom resta long-temps populaire en France. Plus de cinquante ans après, on le retrouve encore dans les refrains des chansons. Il y avait un air de trompette qu'on nommait l'air de Jean de Wert. Voy. la *Romance* de Mlle. l'Héritier, dans le Mercure galant, mai 1702, et le Dict. de Bayle. W—s.

WESENBECK (Pierre de), en latin *Wesenbecius*, dit l'*aîné*, pour le distinguer d'un autre Pierre Wesenbeck, surnommé le *jeune*, est le chef d'une célèbre famille de jurisconsultes, et fut lui-même très-habile dans la jurisprudence. Né en 1487, dans les Pays-Bas, il étudia d'abord à Louvain, puis à Paris, et enfin à Anvers, où il se maria à une riche veuve. Il fut ensuite admis au nombre des conseillers de la ville, et se distingua dans ce poste par sa sagesse et par l'étendue de ses lumières. Il mourut le 18 février 1562, universellement regretté, surtout des pauvres auxquels il distribuait des au-

(1) Le redoutable Jean De Vert,
Qui lors les avait pris sans vert.
Gigantomachie de Scarron, ch. II, à la fin.

mônes considérables. De seize enfants qu'il avait eus de son mariage, trois acquirent comme jurisconsultes la plus haute réputation. — *André* de Wesenbeck, l'aîné, né à Anvers en 1527, fit ses études à Louvain, et s'établit avocat à Bruxelles, où son érudition et son éloquence non moins que la beauté de sa figure et l'amabilité de ses manières lui firent acquérir, avec une clientelle brillante, de la considération et des richesses. Il mourut en 1569, n'étant âgé que de quarante-deux ans. Cette fin prématurée fut attribuée par les uns à l'excès du travail, et par les autres à un poison que lui auraient administré des rivaux envieux de sa gloire. — *Mathieu* de Wesenbeck, frère du précédent, né le 25 octobre 1531, donna dès sa plus tendre enfance des preuves d'une facilité extraordinaire, et fut dès-lors appliqué aux études. A quatorze ans, il avait terminé ses cours de latin et de grec, et se rendait à Louvain, pour y apprendre le droit. Reçu licencié en 1550, il partit pour la France, où il resta deux ans pour se perfectionner dans les langues, la littérature et la jurisprudence. Il alla ensuite s'établir en Allemagne, soit parce qu'il croyait y voir plus de ressources pour son étude favorite, soit parce que le protestantisme qu'il avait embrassé en France, et loin de ses parents catholiques, lui causait en Belgique, et au milieu de sa famille, de graves désagréments. Il fut admis aux honneurs du doctorat à Iéna, et peu de temps après, obtint dans cette ville une chaire de droit, qu'il remplit avec éclat jusqu'en 1569, époque à laquelle il se rendit à l'académie de Wittemberg. Il y enseigna avec non moins de succès, et y jouit d'un peu plus de tranquillité qu'à Iéna, où ses études avaient été presque continuellement troublées par de vaines querelles avec quelques théologiens. Sa réputation, répandue dans toute l'Allemagne, attira sur lui les faveurs de l'électeur Maurice de Saxe, qui le nomma membre du conseil privé, et de l'empereur Maximilien II, qui, par un diplome daté de Prague, lui confirma en 1571 la noblesse dont il jouissait dans les Pays-Bas, et le nomma noble d'empire. Wesenbeck mourut le 5 juin 1586, dans de grands sentiments de piété, mais sans s'être formellement expliqué sur sa foi. S'il faut en croire son *Éloge funèbre*, imprimé à Wittemberg, 1586, in-4°., il revint au catholicisme qu'il n'avait jamais abjuré complètement, et dont la doctrine avait toujours été l'objet de ses méditations. Ses descendants au contraire ont essayé, dans un écrit *ex professo*, de prouver qu'il était mort fidèle aux principes de l'église luthérienne. Ce problème qui ne peut se résoudre par la lecture de ses écrits, puisqu'aucun ne traite de matières théologiques, et que tous se réfèrent à une époque antérieure au fait présumé, n'a point été suffisamment traité par André Rauchbar et Michel de Perre, qui ont chacun écrit une *Vie de Wesenbeck*. Plusieurs des ouvrages de ce jurisconsulte sont restés long-temps classiques, et n'ont été effacés que par suite des nouvelles notions que l'on a acquises plus tard sur le droit, et des faits nouveaux dont n'a cessé de s'enrichir l'histoire de la législation. Nous nous bornerons à citer : I. *Isagoge in libros IV institutionum juris civilis*. II. *Commentarius in institutiones*. III. *Paratitla juris sive Commentarius in Pandectas et Codicem*, réimprimé plusieurs fois, et

commenté par les jurisconsultes modernes. La meilleure édition est celle de Cologne, 1659, in-4°. On y a joint la Vie de l'auteur, par Rauchbar et Perre. IV. *Prolegomena jurisprudentiæ* (inséré dans le *Cynosura juris* de Reusser). V. *Papinianus*. VI. *De jure amphiteutico*. VII. *Historica narratio de inquisitione hispanicâ*. Il paraît qu'il composait aussi quelquefois des vers latins; mais s'il faut en juger par l'épitaphe qu'il composa pour lui-même peu de temps avant sa mort, et qu'on peut lire dans les sources indiquées ci-dessus, il n'avait aucune espèce de talent pour la poésie. On peut encore consulter sur Mathieu Wesenbeck, Freher, *Theatr. erud.*, Zeumer; *Vit. profess. Ienensium*, Reimann, *Hist. litt. Germ.*, sect. III, chap. 4, p. 22. —*Pierre* de WESENBECK, le jeune, né à Anvers en 1546, professa aussi le droit à Iéna, à Wittemberg et à Altdorf, devint conseiller aulique du prince de Cobourg, puis assesseur de la justice provinciale, et mourut à Cobourg, le 27 août 1603, dans la cinquante-huitième année de son âge. On lui doit des *Annotations sur les Pandectes*, un Discours sur les affaires des Vaudois et des Albigeois (*Oratio de Waldensibus et Albigensibus et principum ordinumque protestantium epistolis huc pertinentibus*), et plusieurs autres ouvrages. La maison de Wesenbeck reçut dans la suite un nouvel éclat dans la personne d'un autre *Mathieu* de WESENBECK, petit-fils du jurisconsulte du même nom, qui fut conseiller privé de l'électeur de Brandebourg, chancelier de la principauté de Minden, et qui assista avec le titre d'ambassadeur plénipotentiaire de Brandebourg à la signature du traité de Westphalie (1648), et aux traités exécutoires de Nuremberg. — *Jean* WESENBECK, ministre protestant, né en 1548, à Zaysenhausen, village dans le margraviat de Durlach, élève des académies de Strasbourg et de Tubingue, où il devint maître-ès-arts en 1567, fut ensuite gouverneur de plusieurs jeunes gentilshommes, professeur à Tubingue, diacre et docteur en théologie en 1577, surintendant et curé de la ville de Gœppingen en 1579, surintendant et premier prédicateur à Ulm en 1582. Il mourut le 29 juin 1612, et laissa quelques ouvrages. P—or.

WESLEY (SAMUEL), théologien anglais, né en 1662, était fils d'un ministre non-conformiste, qui avait été privé de ses bénéfices à cause de ses sentiments religieux. Samuel n'en fut pas moins élevé dans la même opinion; mais il y renonça, choqué de la violence avec laquelle des hommes de ce parti applaudissaient au meurtre de Charles Ier. Il fit ses premières études dans une école particulière. De là il passa à Oxford, et entra au collége d'Exéter, en qualité de *serviteur* (as a servitor) (1); c'était le nom qu'on donnait à des écoliers pauvres, qu'on recevait dans les colléges pour les services qu'ils rendaient aux maîtres et aux élèves mieux traités de la fortune. Wesley n'avait rien à attendre que de lui-même. Une bonne conduite, de l'obligeance, de l'exactitude, lui conciliérent la bienveillance de tout le collége; il y acheva ses études, et y prit le baccalauréat, sans être obligé

(1) En des temps déjà anciens, ce même usage avait lieu à Paris, dans les colléges de l'université (*Voy.* RICHER, XXXVIII, 72), et de cette classe sont souvent sortis des hommes qui ont utilement servi l'église et l'état.

de recourir à l'assistance de personne. Ayant même pu se rendre à Londres avec quelques épargnes, il y fut ordonné diacre, et bientôt après pourvu d'une vicairie qu'il quitta pour une place plus avantageuse, hors de la ville. Il y revint deux ans après, y reprit les fonctions de vicaire, et se maria. Se voyant un fils, la nécessité de pourvoir aux dépenses d'un ménage le fit songer à se procurer d'autres ressources. Il eut recours à sa plume, et composa quelques écrits qui commencèrent sa réputation. Un petit bénéfice à South Ormesby, comté de Lincoln, augmenta ses moyens. Des partisans de Jacques II lui proposèrent d'écrire en faveur de ce prince et pour le catholicisme. Il s'y refusa. Il fit plus : environné des courtisans de Jacques, de soldats et de délateurs, il osa prêcher un sermon, dans lequel prenant son texte au chapitre III de Daniel, vers. 17, il appliquait à Jacques ces paroles du prophète à Nabuchodonosor : « O » roi ! il n'est pas besoin que nous » vous répondions sur ce sujet. Le » Dieu que nous adorons peut certainement nous retirer des flammes de la fournaise, et nous délivrer d'entre vos mains. Que s'il ne » veut pas le faire, nous vous déclarons que nous n'adorerons ni vos » dieux, ni la statue d'or que vous » avez élevée. » Allusion qui, d'après le caractère modéré du monarque, était plus hardie que courageuse, et dont il ne serait pas difficile de démontrer le peu de justesse. Lorsque Jacques II se retira en France, Wesley écrivit en faveur de la révolution, et dédia cet écrit à la reine Marie, qui venait de détrôner son père : elle récompensa Wesley, en le faisant nommer à la cure d'Epworth (1693), riche bénéfice qu'il garda plus de quarante ans, et auquel elle joignit dans la suite la cure de Wroote, l'un et l'autre dans le comté de Lincoln. Au commencement de l'année 1705, Wesley publia un poème sur la bataille de Blenheim, gagnée par le duc de Marlborough. Ce duc en fut si satisfait, qu'il fit nommer Wesley chapelain d'un régiment. Un autre seigneur, à l'occasion du même poème, se proposait de procurer une prébende à son auteur. Mais Wesley était alors en discussion avec les presbytériens ; et comme ceux-ci étaient en crédit à la cour de la reine Anne, il eut le chagrin de voir l'influence de ces religionnaires intolérants, non-seulement empêcher la réussite du dernier projet, mais encore faire révoquer sa nomination à la place de chapelain du régiment. Comme curé et chargé de l'administration d'une paroisse, Wesley tenait une conduite exemplaire, et remplissait les fonctions de cette double charge avec beaucoup d'exactitude. Il savait allier le devoir avec ses travaux littéraires et l'étude des livres saints, dans les idiomes originaux. Un de ses principaux ouvrages est un commentaire sur le livre de Job, commentaire qui ne parut qu'après sa mort, et qui, au moyen d'une souscription, fut imprimé avec luxe. C'est celui que Wesley avait le plus soigné, ayant collationné le texte avec les manuscrits originaux et les meilleures éditions ; tâche pénible, qu'après un incendie qui consuma sa maison, sa bibliothèque et ses papiers, il eut le courage de reprendre, bien qu'il fût alors affligé de la goutte, et qu'il eût éprouvé une attaque de paralysie. Il fut aidé dans ce travail par ses fils et son ami Maurice Johnson. Son talent poétique ayant

plus particulièrement contribué à sa réputation et à sa fortune, on ne s'étonnera pas qu'il ait cultivé de préférence la poésie. Ses ouvrages en vers sont : I. La *Vie de Jésus-Christ*, poème héroïque, 1693, in-fol., dédiée à la reine Marie, réimprimée avec des augmentations et des corrections, en 1697. II. *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, en vers, avec 330 gravures de J. Sturt, 3 vol. in-12, 1704. L'épître dédicatoire aussi en vers est adressée à la reine Anne. III. *Caprices* ou *Poèmes sur différents sujets*, 1695, in-8°., et des *Élégies sur la reine Marie et l'archevêque Tillotson*, 1695, in-fol. Ces poésies ne sont pas estimées, et elles ont été critiquées par Garth et d'autres écrivains. Wesley mourut le 30 avril 1735. Whitehead rend témoignage des sentiments religieux et de la résignation chrétienne qui accompagnèrent ses derniers moments. Il laissa une famille nombreuse, dont toutefois on ne nomme que trois enfants: Jean, dont l'article suit, Charles, et une fille appelée Mehetabel, jeune personne lettrée, et mariée assez malheureusement. On a d'elle quelques *Poésies* imprimées dans le 6e. volume du *Poetical calendar*. L-Y.

WESLEY (Jean), fils du précédent, et fondateur du méthodisme, naquit à Epworth en 1703. La nature semblait l'avoir formé pour être chef de secte, et l'on dit même que, dès son bas âge, il eut quelque pressentiment qu'il le serait un jour. Sa mère lui fit sucer avec le lait le goût des bonnes mœurs et de la plus tendre piété. Les lectures qu'il fit dans sa jeunesse donnèrent à ce goût la plus grande intensité. Son éducation fut très-soignée dans le collége de Charter-House, et dans celui du Christ à Oxford, qui le compte parmi ses élèves les plus distingués. En 1725, il fut ordonné diacre par Potter, évêque d'Oxford. Dès ce moment il se livra avec toute l'ardeur dont il était capable à l'étude de l'Écriture sainte et des livres ascétiques. Cette étude lui fit prendre la résolution de se consacrer entièrement à Dieu. On ne peut dissimuler néanmoins qu'il n'ait manifesté de bonne heure le desir de commander, et qu'il ne l'ait associé aux pratiques de la piété chrétienne, ou peut-être qu'il ne se soit servi de ce moyen pour parvenir au commandement qui avait pour lui tant d'attraits. Il affectait tellement de ne fréquenter que des sujets médiocres, ou du moins inférieurs à lui, qu'un de ses professeurs ne put s'empêcher de l'en réprimander et de lui conseiller de voir plus souvent ceux qui avaient une réputation de savoir. Wesley lui répondit par un vers que Milton met dans la bouche de [illegible], et qui a été traduit ainsi par [illegible] :

Je suis libre ici-bas ; c'est assez : j'aime mieux
Un trône dans l'enfer que des fers dans les cieux.

Quelque temps après son ordination, en 1725, il alla consulter un personnage renommé par son éminente piété, qui lui dit : « Vous souhaitez de servir » Dieu et de gagner le ciel ; souvenez-vous que vous ne pouvez le » servir seul. Trouvez des compagnons ou faites-vous-en ; la Bible » ne veut point d'une religion soli» taire. » Wesley profita du conseil ; il prit, en 1729, avec son frère Charles, la direction de quinze jeunes gens qui étudiaient à Oxford, qui s'occupaient principalement de la Bible, et qui mêlaient à cette douce occupation la prière, le jeûne, la visite des pauvres et d'autres bonnes œuvres. Ils ne perdaient pas une minute et mettaient ainsi en pratique

ce que Wesley demandait souvent à Dieu ; par ces mots prononcés avec ferveur : « Seigneur, ne permettez » pas que je vive inutile. » Leur vie pleine et réglée les fit appeler *Méthodistes ;* et ils ont adopté eux-mêmes cette dénomination, quoiqu'elle ne leur ait été donnée que par raillerie. En 1735, il s'adjoignit George Whitefield, et partit avec Charles, son frère, et deux autres missionnaires, pour aller prêcher en Amérique. Après s'être mis en relation avec les Moraves sur le vaisseau qui l'avait porté en Amérique, il commença de s'abstenir de vin et des aliments tirés du règne animal, vivant surtout de riz et de biscuit ; dès-lors aussi il n'eut plus d'autre lit que le plancher. Il recommanda longtemps l'observation du célibat ; mais il se maria lui-même en 1749. Ce mariage fut malheureux, et il se sépara de sa femme. La charité de Wesley n'avait pas de bornes. Presque tout ce qu'il possédait était distribué en aumônes. On a calculé que, dans l'espace de cinquante ans, il a dû donner de 20 à 30,000 livres sterling. Son zèle trop ardent, l'amertume de ses satires et son extrême intolérance lui suscitèrent des ennemis qui l'obligèrent, en 1738, de revenir en Angleterre. Ce fut après son retour que, s'étant lié avec le morave Pierre Bohler, il organisa définitivement les assemblées ou *Chapelles* des Méthodistes, sur le plan des *Congrégations* moraves. « Les premiers réglements, suivant » l'auteur d'une Vie de John Wes- » ley, insérée dans le *Correspon-* » *dant*, furent établis en obéissance » des commandements de Dieu, » transmis par saint Jacques, et de » l'avis de Pierre Bohler. » Il est vrai cependant que Wesley avait également consulté le comte de Zinzendorf, fondateur des Herrnhuters, quoiqu'il ne le dise pas. Ne pouvant déterminer les ecclésiastiques à seconder ses prédications, il se fit assister par des laïques, dont la plupart étaient fort ignorants. Ils rencontrèrent d'abord une grande opposition de la part du peuple ; mais ils finirent par en triompher. Lorsqu'une scission se fut annoncée entre la métropole et ses colonies, Wesley écrivit et prêcha en faveur du gouvernement, tandis que Whitefield soutenait la cause de l'indépendance ; ce fut alors que le premier se permit de donner l'ordination, par l'imposition des mains, à des prédicateurs, et de sacrer un évêque destiné à conduire l'église méthodiste d'Amérique : démarche qui lui attira le blâme de plusieurs de ses partisans. En 1741, il se sépara de Whitefield, et, deux ans après, des Moraves, sous prétexte que la croyance de ceux-ci était plus mystique que fondée sur l'Écriture ; qu'ils ne faisaient pas assez de cas du renoncement à soi-même ; qu'ils avaient un costume particulier ; qu'ils étendaient la liberté chrétienne au-delà de ce qui est autorisé par le Saint-Esprit ; qu'ils n'étaient pas assez pénétrés de l'utilité des bonnes œuvres ; qu'ils bornaient leurs charités aux personnes de leur secte ; qu'ils étaient sombres et secrets dans leur conduite, et ne pensaient qu'à la religion intérieure, en oubliant entièrement la religion extérieure. La secte des Méthodistes faisait de jour en jour de nouveaux progrès par les soins de l'infatigable Wesley ; mais elle perdait en même temps par les scissions qui s'opéraient dans son sein (*V.* Whitefield). Le fondateur ne cessait de prêcher et d'écrire. On a pré-

tendu qu'il avait prêché cinquante mille fois. Il mourut le 2 mars 1791, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, avec la réputation d'un homme vertueux, qui avait des vues étendues, une énergie extraordinaire, un zèle infatigable et de grands talents. « Aussitôt après sa mort, dit l'auteur » de l'*Histoire des sectes religieuses*, » beaucoup de gens firent la spécula- » tion d'écrire sa Vie. Pendant assez » long-temps on criait à la porte des » chapelles des *frères* quatre Vies » différentes du juste Wesley, et » chaque colporteur affirmait avoir » la véritable, ce qui embarrassait » extrêmement les fidèles (1). » C'est ce qui nous empêche nous-même de pousser plus loin cette notice, dans la crainte de donner les rêveries de quelques sectaires pour des faits incontestables. Le système religieux de Wesley est développé dans sa Vie par un des rédacteurs du *Correspondant*, dans l'*Histoire des sectes religieuses*, tom. 1er., et dans notre *Précis historique du Méthodisme*, Paris, 1817, in-8°. Il avait cru devoir conserver les trente-neuf articles de l'Église anglicane, mais avec des exceptions et des modifications; comme, par exemple, sur le dix-septième, où il enseignait le pur arminianisme. Quant au culte, il avait entièrement renversé celui de l'église établie pour instituer une liturgie de sa façon, qui n'est guère suivie maintenant. On remarque parmi ses écrits: I. *Le Papisme examiné de sang-froid*; troisième édition, Londres, 1779, in-8°. Dans cette brochure, ainsi que dans plusieurs autres que Wesley a publiées sur le catholicisme, il a ressassé toutes les injures, toutes les calomnies des premiers réformateurs contre le *papisme*. L'Irlandais O' Leary, religieux franciscain, réfuta Wesley dans ses *Miscellaneous tracts*, Dublin, 1781, in-8°. II. *Médecine primitive, recueil de remèdes simples, faciles et éprouvés dans un très-grand nombre de maladies*, traduite en français par Bruyset, avec des notes de Rast, Lyon, 1772, in-12; ouvrage estimé, mais rempli de traits bizarres, et souvent indécents. III. Divers pamphlets contre l'indépendance des États-Unis, et pour justifier les mesures iniques du ministère anglais. Il avait prédit que les insurgés seraient contraints de se soumettre. IV. Des *Sermons*, en 8 vol. C'est bien peu d'imprimés, en comparaison du grand nombre qu'il avait débités. V. Un *Extrait* de l'ouvrage de Dutens, *sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*. VI. *Vie de Thomas Walsh*, Irlandais catholique, qui s'était fait prédicateur méthodiste. VII. *Vie de Hayme*, tué à la bataille de Fontenoy. VIII. *Extraits de la Vie* de Mme. Guyon et de celle de Renty. IX. *Caractère d'un Méthodiste*, Londres, 1795, in-8°. X. *Les principes d'un Méthodiste*, Londres, 1796, in-8°. XI. *La nature, l'objet et les réglements généraux des sociétés méthodistes*, Londres, 1798, in-8°. On sent que c'est la matière qui doit se trouver le plus souvent traitée dans ses ouvrages volumineux, mais peu soignés. Tous ces écrits, ainsi que beaucoup d'autres, qui ne sont, pour la plupart,

(1) J. Hampson a donné en 1791 les *Mémoires de J. Wesley*, 3 vol. in-12; J. Whitehead (*V.* ce nom), en 1793-96, la *Vie de J. Wesley, la naissance et les progrès du Méthodisme*, Londres, 2 vol. in-8°. J. Priestley a publié en 1791 des *Lettres de J. Wesley et de ses amis*, 1 vol. in-8°., de 170 pag. Enfin le rév. Henri Moore a mis au jour en 1824 la *Vie de J. et Ch. Wesley*, avec des Mémoires sur leur famille, 1 vol. in-8°.

que des discussions avec Warburton, Middleton, Free, Taylor, etc., ont été réunis dans l'édition complète de Londres, 1774, 32 vol. in-8°.—Wesley (*Charles*), frère puîné du précédent, naquit en 1708, et concourut avec lui à fonder la secte des méthodistes. Il le suivit dans la Géorgie, revint en Angleterre, en 1736, à la suite d'un général dont il était secrétaire, et de retour dans sa patrie se donna des peines infinies pour accroître le nombre des méthodistes. Il prêcha dans les villes et dans les campagnes avec beaucoup de succès, et mourut, en 1788, à l'âge de quatre-vingts ans. Ses ouvrages sont peu connus. Un journal du Méthodisme paraît en Angleterre sous le titre de *Wesleyan Magazine*. L—B—E.

WESLINGIUS. *V.* Vesling.

WESSEL (Jean), en latin *Wessellus*, savant du quinzième siècle, naquit à Groningue vers l'an 1419. On varie beaucoup sur son nom, que quelques-uns écrivent Basilius ou Wassilius, et que d'autres remplacent par celui de Goesfortius ou Gansefortius. Quelques littérateurs lui ont aussi donné le prénom d'Hermann; mais toutes ces variations, du reste faciles à expliquer, constituent autant d'erreurs (*V.* Bayle, *Dict. crit.*, articl. *Wessel*, note K). Ayant de bonne heure perdu son père qui était boulanger, il fut élevé gratuitement par la charité d'une dame qui le fit étudier avec son fils unique. Tous deux allèrent ensuite au collége de Zwoll, et Wessel y fit de tels progrès, qu'avant d'avoir fini ses études il fut admis à enseigner publiquement. De là il se rendit à Cologne, où on le soupçonna d'hétérodoxie, mais où il acquit un grand renom comme philosophe et comme théologien. Quelques personnes qui s'intéressaient à son avancement lui conseillèrent même d'aller à Heidelberg pour y donner des leçons de théologie. Mais Wessel, en obtempérant à cet avis, ne fit qu'une démarche inutile : les statuts de l'académie n'accordaient le privilége de professer la théologie qu'à ceux qui avaient été promus au doctorat, et l'on ne conférait le doctorat qu'aux ecclésiastiques. Wessel, décidé à ne point entrer, au moins pour le moment, dans les ordres, abandonna Heidelberg et revint à Cologne, qu'il ne quitta dans la suite que pour se rendre à Louvain et à Paris. La vaine querelle des Réalistes et des Nominalistes, compliquée encore par celle des Formaux, divisait les écoles depuis trois siècles. Le jeune philosophe ne sut point se soustraire à l'empire des arguties scolastiques alors en vogue; il sembla néanmoins en sentir le vide ou du moins l'insuffisance; puisque, après avoir figuré parmi les chefs des deux autres partis, il se décida en faveur du Nominalisme, et que, si dans la suite il ne se prononça pas formellement contre ce système, il l'ébranla cependant par de fortes objections. Il nous semble même peu douteux qu'il ait fini par tomber dans un pyrrhonisme complet, dénouement ordinaire de la vie philosophique de ces esprits ardents, mobiles et profonds, qui embrassent et défendent vivement des systèmes contraires. La nécessité de répondre à mille objections, l'habitude d'envisager sous toutes les faces la cause qu'ils défendent, leur en révèlent bientôt le point vulnérable, la plaie secrète; ils la cachent et la pallient habilement sous les sophismes; mais ils ne se la cachent point à eux-mêmes; et souvent, à l'instant où un antagoniste inhabile

leur rend les armes, ils passent en secret de son côté; et quand ils ont ainsi déserté plusieurs camps, ils s'aperçoivent du vain résultat de la guerre, ne se battent plus qu'en guérillas et proclament, comme Montaigne, le scepticisme « le plus douillet des oreillers. » Telle est sans doute l'histoire de Wessel à qui ses critiques et ses objections perpétuelles valurent le surnom de *Magister contradictionis*. Il est étonnant que, dans ce siècle aussi pédantesque que véritablement érudit, on ne lui ait pas donné celui d'*Aristotelomastix*; car il se passait peu de jours sans qu'il mît en cause l'idole des philosophes du moyen âge. Au reste, cette audace, loin de lui être aussi funeste qu'elle le fut plus tard à Ramus, lui concilia des admirateurs et des amis. Le célèbre François de la Royère, alors général des Frères-Mineurs, et depuis pape sous le nom de Sixte IV, se fit son patron, l'emmena au concile de Bâle, et dans la suite lui proposa l'avancement le plus rapide. Aussi avide de science que dédaigneux des richesses et des grandeurs, Wessel se contenta de demander un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec, — « Eh ! pourquoi ne demandez-vous pas une mitre ou quelque chose de semblable? s'écria le nouveau pontife. — C'est que je n'en ai pas besoin, répondit Wessel. » Quelque temps après le savant Hollandais retourna dans sa ville natale, et y mourut le 4 octobre 1489. Son orthodoxie était de son vivant un problème dont, comme de raison, il se gardait bien de donner par trop clairement la solution. Mais on sut à quoi s'en tenir après sa mort, en lisant les nombreux manuscrits qu'il avait composés, partie d'après ses propres idées, partie d'après celles de l'abbé Rupert qui était son auteur favori. Ces compilations et les commentaires qu'il y ajoutait formaient un tout si volumineux, qu'il les appelait *mare magnum*. Il est probable qu'il s'y exprimait avec beaucoup de réserve et de circonspection. Cependant son opposition à plusieurs opinions de l'Église romaine est assez marquée pour que dans la suite les protestants lui aient donné le nom de précurseur de Luther, et pour qu'immédiatement après sa mort la plus grande partie de ses écrits aient été brûlés par des moines plus pieux qu'éclairés; les autres furent imprimés depuis, soit en partie, soit en totalité. L'édition *princeps* est celle qui fut donnée à Leipzig, en 1522, sous le titre de *Farrago rerum theologicarum*, avec une préface de Luther. Ce recueil fut reproduit l'année suivante à Bâle, par Adam Petri; mais ce n'est qu'environ un siècle après que l'on publia une édition complète de tout ce qui avait échappé à l'incendie, Groningue, 1614, in-4°. (et non Arnheim, comme le dit Valère André, *Biblioth. Belg.*, pag. 849), et Amsterdam, 1617, in-4°. Cette édition contient *Tractatus de oratione; de cohibendis cogitationibus; epistolæ*, etc. * P—ot.

WESSELING (Pierre), habile philologue, naquit en 1692 à Steinfurth ou Stenford, en Westphalie. Il fit ses premières études dans cette ville, où son père tenait un rang honorable; et de bonne heure il inspira une idée avantageuse de ses talents littéraires. Après avoir fréquenté les écoles pendant quatre années, il soutint un exercice public sur le texte de S. Matthieu : *Tu es Petrus, et super hanc petram*, etc. Ses parents et ses maîtres l'avaient élevé dans la reli-

gion réformée, qu'il a toujours professée depuis. Il alla continuer le cours de son instruction à Leyde, où il séjourna deux ans, et en 1714 à l'université de Franeker en Frise. Ce fut là qu'il se consacra, en 1718, à l'enseignement des lettres sacrées et profanes. Les magistrats de Middlebourg en Zélande l'attirèrent dans leur ville, et l'employèrent à la direction de leurs écoles. Il y exerça, pendant deux années, la fonction de pro-recteur. De là il se rendit à Deventer, où on lui offrait le rectorat de l'académie. Il y professa l'histoire et l'éloquence, deux branches d'enseignement qui étaient alors souvent réunies dans les écoles des Pays-Bas. Mais il ne fit pas à Deventer un plus long séjour qu'à Middlebourg. Il fut rappelé en Frise, et succéda, le 12 mars 1723, à Rungius (1), qui venait de mourir, et qui avait occupé une semblable chaire, d'éloquence et d'histoire, à Franeker. Wesseling en prit possession en même temps qu'on installait dans cette université trois autres professeurs distingués : Heineccius (*V.* ce nom ; XIX, 576), Venema (2) et Melchioris (3). La dignité de recteur fut décernée, en 1733, à Wesseling, qui assista, l'année suivante, à un synode presbytérien. Il avait passé douze ans à Franeker, lorsqu'en 1735 les habitants d'Utrecht l'invitèrent à venir enseigner chez eux l'histoire, l'éloquence, et la langue grecque. Le 13 juin, il prit place dans cette autre université, et y fut recteur en 1736 et en 1749. On le regrettait en Frise : on le pressa plusieurs fois d'y revenir, et surtout en 1741, quand Tib. Hemsterhuys (*V.* ce nom, XX, 43) eut quitté Franeker pour s'établir à Leyde; mais Wesseling se plaisait à Utrecht. Ses fonctions y prirent plus d'étendue en 1746 : chargé de donner des leçons de droit naturel et de droit public ou de droit romain-germanique, il joignit à ses titres littéraires celui de docteur en jurisprudence; et le 26 septembre de cette année il entreprit ce nouveau cours d'enseignement. En 1750, on lui confia l'administration de la bibliothèque d'Utrecht; et la société académique de Harlem l'inscrivit, en 1755, au nombre de ses membres. Il mourut en 1764. Sa vie, consacrée tout entière aux fonctions de professeur et à des travaux littéraires, ne fournit d'autres faits mémorables que la publication de ses ouvrages. La première production qu'il ait mise au jour est une Harangue débitée, en 1723, à l'ouverture de son cours d'histoire, et réimprimée, en 1724, à Franeker; in-fol., sous un titre qui en indique assez le sujet : *De origine pontificiæ dominationis.* Un second Discours, qui parut dans la même ville et dans le même format, en 1726, n'est qu'un compliment au prince Guillaume d'Orange Frison, qui venait étudier dans l'université où professait l'auteur. Une dédicace en vers, au même prince, précède

(1) Jean-Conrad *Rungius*, né en Westphalie au mois de janvier 1686, fut professeur à Nimègue, puis à Franeker, où il mourut le 12 janvier 1723. Il a donné des éditions de Festus et d'Élien, et fait des additions au *Rationarium temporum* de Petau.

(2) Hermann *Venema*, né à Wilderwank, près de Groningue, en 1697, professa la théologie à Franeker, après Vitringa (*Voy.* ce nom, XLIX, 312). Il y est mort, nonagénaire, en 1787. On estime quelques-unes de ses dissertations, en langue latine, sur des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il a composé aussi une histoire de l'Église chrétienne; trois épîtres à Wesseling, Hemsterhuys et Cannegieter, sur des lettres de saint Clément, etc.

(3) Albert-Guillaume *Melchioris*, né en 1685 à Herborn, passa une partie de sa jeunesse à Duisbourg, étudia la théologie à Franeker et à Utrecht, et finit par l'enseigner, ainsi que l'histoire ecclésiastique, dans l'avant-dernière de ces villes, où il mourut le 11 août 1738. Il est auteur de dissertations latines sur divers sujets de littérature sacrée.

les deux livres d'*Observations diverses*, que Wesseling fit paraître en 1727, Amsterdam, in-8°. C'est un recueil de remarques philologiques, où sont rectifiés ou expliqués plusieurs textes d'auteurs grecs et latins : Anacréon, Sophocle, Euripide, Aristophane, Platon, Isée, Démosthène, Lucien, Appien, Dion Cassius, Xiphilin, Stobée, etc. ; Cicéron, Horace, Tite-Live, Frontin, Vitruve, Pétrone, Suétone, Aulu-Gelle, Ammien Marcellin, Symmaque, Ausone, etc. On y remarque aussi l'explication de quelques médailles et des éclaircissements sur certains détails historiques. Ce livre, écrit avec une précision qui n'est pas sans élégance, annonce un bon esprit, éclairé par une érudition déjà très-étendue. On peut voir à l'article d'Éd. Simson (XLII, 408) que sa Chronique générale a été revue, corrigée, enrichie d'additions et de notes, par Wesseling, en 1729 (Leyde, in-fol.). Un écrivain nommé Jean Charles (*Joannes Carolus*) avait rédigé, en latin, quatre livres de Mémoires ou Commentaires sur l'expédition et la conduite de Gaspard Robles de Billy dans la Frise, en l'année 1568 et durant les suivantes. Ces livres étaient restés manuscrits : Wesseling en donna une première édition en 1731, et une seconde en 1750, l'une et l'autre à Leuwarde, in-4°. Elles sont d'autant plus importantes, que plusieurs des détails que ces mémoires exposent n'ont point encore passé dans l'histoire. Le nom même de Robles et celui de son historien sont omis dans les dictionnaires et dans la plupart des livres qui concernent les annales et les troubles des Pays-Bas. Meursius toutefois a fait, à diverses reprises, mention de ce capitaine, qui, employé par le duc d'Albe, commanda, en Frise, les troupes de Philippe II. Wesseling s'occupait en même temps d'un autre travail : il publiait à Franeker un in-8°. intitulé : *Probabilium liber singularis*. Des trente-neuf chapitres de ce livre, dix, qui ne sont pas tous rapprochés, concernent les paroles de l'évangéliste saint Jean : καὶ Θεὸς ἦν ὁ λόγος, et non pas, comme on a voulu lire, καὶ Θεοῦ ἦν ὁ λόγος. Les autres chapitres contiennent des aperçus et des remarques sur différents points de littérature sacrée et profane, et pourraient être considérés comme un second tome des Observations diverses, dont nous avons parlé. En 1732, Wesseling prononça l'Oraison funèbre d'un personnage nommé Siccon de Goslinga, Franeker, in-fol. ; et en 1735 un Discours d'ouverture de ses leçons publiques, *ibid.*, in-4°. C'est une sorte d'apologie des études historiques. Il donnait alors la meilleure édition que nous ayions des anciens itinéraires des Romains, savoir, de celui qui porte le nom d'Antonin, de celui de Jérusalem et de l'opuscule de Hiéroclès (*V.* ce nom, XX, 362) avec les notes de Simler, d'André Schott, de Zurita, et les siennes propres. Ce recueil parut en 1735, in-4°., chez Wetstein, à Amsterdam. Un volume in-8°., de 173 pages, que Wesseling fit imprimer à Utrecht, en 1738, et qu'il dédia à Jac.-Ph. d'Orville, renferme deux Dissertations, l'une sur les archontes des Juifs, l'autre sur la prétendue correction des Évangiles, ordonnée par l'empereur Anastase, à ce que dit le chroniqueur Victor de Tunes (*V.* ce nom, XLVIII, 382). En recherchant en quoi consistait chez les Juifs la fonction d'archonte, Wesseling a occasion d'expliquer l'inscription grecque qui vient de l'ancienne ville

de Bérénice en Afrique, et d'éclaircir quelques autres textes. Il fait aussi des réflexions fort judicieuses sur la Chronique de Victor, abréviateur, dont le surnom *Tunnonensis* lui paraît, comme à Ruinart, indiquer une bourgade africaine, appelée Tennona ou Tunona. A cette même époque de 1738, on réimprimait à Amsterdam les douze livres d'Épîtres du savant Espagnol Émanuel Marti (*Voyez* ce nom, XXVII, 278-280), qui venait de mourir; Wesseling y joignit une préface et de nouvelles pièces. Il a pris les mêmes soins d'une édition nouvelle des *Lois attiques* de Sam. Petit, donnée à Leyde, en 1741, in-fol., et servant de troisième volume à la *Jurisprudentia romana* d'Heineccius: les préliminaires et les notes dont Wesseling a enrichi cette édition contribuent à la rendre instructive. Il entreprit bientôt un travail plus étendu, et fit paraître, en 1745 et 46, à Amsterdam, deux volumes in-folio contenant tout ce qui nous reste du grand ouvrage de Diodore de Sicile (*Voy.* ce nom, XI, 387, 388). En reproduisant tous les hommages rendus à cet historien, les préfaces de Henri Estienne et de Rhodomann, Wesseling y ajoute d'autres observations préliminaires et générales: il fait surtout connaître les manuscrits dont il s'est servi, ceux qu'il a examinés lui-même, ceux qu'ont collationnés pour lui de la Barre à Paris, Cocchi à Florence, Jos. Assemani à Rome. Il s'était procuré toutes les notes recueillies par Denis Camusat qui avait projeté une édition de Diodore, et il parvenait ainsi à discerner les leçons les plus pures, et à rassembler les variantes remarquables que pouvaient fournir les manuscrits les plus précieux soit par leur ancienneté, soit par leur correction. A la version latine de Rhodomann, à tout ce que l'édition de 1604 renfermait de notes, de tables et autres accessoires, Wesseling réunissait ses remarques personnelles, et les résultats de celles de Paulmier de Grentemesnil et de divers savants: il profitait des extraits de Constantin Porphyrogénète, mis au jour par Henri de Valois; il recueillait tous les fragments jusqu'alors imprimés ou indiqués, y compris celui qui avait été l'objet d'un mémoire académique de Boivin, en 1710. En un mot, il craignait tant d'omettre quelque chose, qu'il a placé, à la suite des quinze livres et de tous les extraits de Diodore, les soixante-cinq épîtres assez mal-à-propos attribuées à cet écrivain. Les six tables qui terminent le second volume indiquent les auteurs cités dans le texte grec, ceux dont on a expliqué ou corrigé des passages dans les notes ou dissertations, la nomenclature géographique dont l'historien fait usage, les noms d'archontes et les autres renseignements chronologiques qui se rencontrent dans ses récits, les matières qu'il traite, enfin les mots et les locutions qu'il a particulièrement employés. Malgré l'exactitude et l'étendue de ce travail, l'édition trouva des censeurs dans les journalistes de Trévoux: ils disaient que le nouveau Diodore était « un très-beau livre de parade et une très-riche acquisition; » et ne pouvaient s'empêcher toutefois de préférer, même pour l'exécution typographique, l'édition de Henri Estienne. En parlant de cinq manuscrits conservés dans la bibliothèque du collége de Clermont (ou de Louis-le-Grand), ils prétendaient que Denis Camusat, à qui on les avait com-

muniqués, en avait négligé deux qui, bien que peu anciens, méritaient beaucoup d'attention, et qu'il avait pris des notes fort inexactes des trois autres. L'édition de Wesseling n'en a pas moins été, depuis 1746, considérée comme la meilleure, au moins jusqu'à la fin du dernier siècle. Elle a été reproduite dans celle de Deux-Ponts, et de Strasbourg, qui a paru de 1793 à 1807, en onze volumes in-8°., et qui, augmentée de dissertations de Heyne et de M. Eyring, présente aussi quelques leçons plus correctes et des variantes nouvelles, fournies par deux manuscrits de Vienne, dont Wesseling n'avait pas eu connaissance. La série de ses travaux littéraires se continue, en 1748, par un Discours à l'occasion de la naissance d'un prince d'Orange (4), Utrecht, in-fol., et par une Lettre à Venema (51 pag. in-8°., ibid.) sur une épître de Platon, et principalement sur des lignes de la version grecque de l'Ancien-Testament, par Aquila, qui ont paru se retrouver dans les livres de Philon, écrivain plus ancien que ce traducteur. Le prince Guillaume IV mourut en 1751 : Wesseling fit son oraison funèbre, qui fut imprimée à Utrecht, in-folio, en 1752. C'est aussi la date de la préface qu'il mit à la tête de la collection des médailles impériales d'André Morell (*Voy.* ce nom, XXX, 114, 115), Amsterdam, 3 vol. in-fol.; et d'une Lettre à l'éditeur de Dion Cassius, où il propose des corrections et des explications de plusieurs passages de cet historien grec (*Voy.* Reimarus, XXXVII, 274). Il commençait alors à s'occuper lui-même d'une édition d'Hérodote, ainsi qu'il nous l'apprend dans une épître à Tib. Hemsterhuys, auquel il dédia, en 1758, un volume in-8°., intitulé : *Dissertatio Herodotea.* On voit dans cette dissertation comment des livres ou des morceaux qui n'étaient point d'Hérodote lui ont été attribués, parce qu'on le confondait avec Hérodore et même avec Hérodien. Wesseling y éclaircit aussi des difficultés de grammaire, d'histoire, de chronologie : c'est une série ou un mélange d'observations philologiques, en général fort judicieuses, mais incomplètes et décousues. L'édition d'Hérodote (*V.* ce nom, XX, 284) parut en 1763, in-fol., à Amsterdam. Wesseling avait rassemblé les leçons diverses des meilleurs manuscrits de Paris, de Vienne et d'Oxford : le cardinal Passionei en possédait un fort précieux, dont il paraît qu'on n'avait encore fait aucun usage; il en communiqua les variantes à l'éditeur hollandais. Celui-ci, en profitant de tous ces secours, n'en usa pourtant qu'avec circonspection, et peut-être avec une défiance excessive; il craignit de trop s'écarter des leçons adoptées, et pour ainsi dire établies par ses prédécesseurs : il n'osa pas réprouver toutes celles qu'avait introduites Jac. Gronovius, son ancien maître; et fort souvent, au lieu d'insérer dans le texte celles qu'il préférait lui-même, il les rejeta dans le tableau des variantes. On s'est plaint de tant de réserve : mais cette timidité qu'il s'était reprochée tout le premier, et qu'il ne pouvait surmonter, n'est pas le défaut le plus ordinaire aux éditeurs des livres classiques. Il avait joint au texte grec, ainsi revu, la version latine de Laurent Valla, et, selon l'usage, beaucoup

(4) C'est celui qui a été nommé Guillaume V; son père Guillaume-Henri Frison, dont il a été parlé plus haut, venait d'être déclaré stathouder, en 1747, sous le nom de Guillaume IV.

de notes, celles de Th. Gale, de Gronovius, de L. Valckenaer, et enfin les siennes. Son édition d'Hérodote est universellement préférée aux plus anciennes, et à celles qui ont été publiées entre 1763 et 1816, époque où parut celle de M. Schweighæuser, reconnue aujourd'hui pour la meilleure de toutes. On n'a imprimé que plus de quarante ans après la mort de Wesseling huit pages d'une de ses leçons, débitée à Utrecht, sans doute dans l'une des dernières années de sa vie, puisque Minard Tydeman, né en 1741, y assistait (*V.* Tydeman, XLVII, 127). L'extrait recueilli par Tydeman ayant été communiqué à Jean Luzac (*V.* ce nom, XXV, 497-499), celui-ci le publia comme appendice à la dissertation de L.-Gasp. Valckenaer sur Aristobule, Leyde, 1806, in-4°. Ce juif d'Alexandrie est en effet le sujet principal de la leçon de Wesseling, où il est d'ailleurs question des poésies orphiques, et de l'hypothèse chimérique d'une version grecque de l'Ancien-Testament, antérieure à celle des Septante. Tels sont les divers écrits, tous en langue latine, qui portent le nom de Wesseling : Vriemoet (*Athenæ Frisiacæ*, pag. 791-793) le croit auteur de quelques articles anonymes, insérés dans les Mélanges critiques de d'Orville, dans les Actes littéraires d'Iéna, et en d'autres recueils. D—n—u.

WESSELY (Hartwig), célèbre écrivain juif, naquit à Copenhague en 1723 de parents peu favorisés de la fortune. A treize ans, c'est-à-dire, à l'âge de l'émancipation religieuse chez les Israélites, il était déjà savant dans la langue et la théologie hébraïques, et ce fut à cet âge qu'il commença à composer son premier ouvrage, *Gan-Nooul* (Jardin fermé), estimé pour la pureté de la morale et du langage. Néanmoins la sphère de ses occupations et de son existence ne se serait probablement pas élevée au-dessus de celle qui était le partage des docteurs juifs, si la marche des événements n'avait amené de toutes parts des changements considérables. Les Juifs, si longtemps immobiles et stationnaires, commencèrent aussi à se mêler au mouvement général ; Mendelssohn, le profond auteur des Heures philosophiques (*Voy.* Mendelssohn), avait eu la généreuse idée d'influer d'une manière puissante et salutaire sur la situation intellectuelle, morale et religieuse de la secte dans laquelle il était né. Autour de lui vinrent se ranger, de toutes les parties de l'Europe, les Juifs qui, marchant en avant de leur secte, apportaient à la société qui ne les admettait pas encore dans son sein, le tribut de leur instruction et de leur amour de l'humanité ; soit que, s'étant distingués dans une science spéciale, ces Israélites ne servissent la cause de la régénération sociale de leurs coreligionnaires que par l'exemple de leur capacité et de leur mérite, comme le médecin Marcus Hertz, le naturaliste Bloch ; soit qu'imitant l'exemple de leur maître, ils voulussent, en appliquant leurs études à toutes les considérations qui se rattachent à la situation philosophique, morale et religieuse de leur secte, influer d'une manière plus directe et plus générale sur les résultats qu'il leur importait d'opérer. C'est parmi ces derniers que figura au premier rang H. Wessely, lorsque, vers l'âge de quarante ans, la réputation de Mendelssohn, et l'estime pour les travaux de ses collaborateurs

l'attirèrent à Berlin, au milieu de cette colonie juive qui rappela à la fin du dix-huitième siècle, au sein de la civilisation chrétienne, ce que fut dans un autre temps, au milieu des Arabes, la célèbre école juive d'Espagne, au sein de laquelle florissait Maimonide. La poésie, la grammaire et la théologie occupèrent à-la-fois les années de sa longue et honorable carrière; ce qui distinguait surtout H. Wessely des Israélites instruits dont il se trouva entouré dans cette position, c'était une union et une amitié particulière avec Moses Mendelssohn, auquel il eut le chagrin de survivre, et une adhésion invariable aux doctrines et au système de ce philosophe. Mendelssohn s'était fait une règle de rester scrupuleusement attaché aux préceptes et aux convenances religieuses qu'il trouva établis dans sa secte, en cherchant néanmoins à en épurer peu-à-peu l'esprit au creuset de sa morale, de sa philosophie et de celles des hommes supérieurs qui l'avaient précédé dans sa nation. Wessely poussait à cet égard bien plus loin les scrupules et la conviction. Rabbin, il en avait le caractère et l'orthodoxie, et il était parmi les Juifs célèbres de cette école de perfectionnement, et par conséquent d'innovation ou plutôt de rénovation, le seul dont les hommes les plus intolérants n'aient jamais osé révoquer en doute la piété rigide et l'attachement aux observances. Il est vrai que son instruction commencée tard, et dans l'ancienne direction, était restée presque exclusivement juive, tandis qu'autour de lui on portait les lumières d'une instruction générale vers l'amélioration successive de l'état moral des Juifs. Wessely puisait exclusivement dans les sources judaïques ses inspirations, ses matériaux et ses doctrines; aussi la langue hébraïque fut-elle la seule dans laquelle il écrivit; c'était sa véritable langue maternelle, et il n'avait jamais écrit l'allemand même que d'une manière incorrecte et peu élégante. Pendant que Mendelssohn traduisait en allemand, à l'usage de ses coreligionnaires, le Pentateuque et les Psaumes, David Friedlander le rituel des prières journalières, A. Volfson, J. Eichel, J. Levy, B. Lendau le reste des prophètes et des écritures, H. Wessely, comme poète, se livrait aux inspirations de l'esprit saint, ainsi qu'il le disait lui-même (Rouach Hakodesch), et portait le flambeau de sa critique et de sa philosophie religieuse dans une foule d'ouvrages tous écrits dans la langue sacrée. Dans ses commentaires il se servait avec un bonheur rare de cet hébreu scolastique des temps modernes, entremêlé d'expressions nouvelles, inusitées dans l'hébreu ancien, mais portées cependant au degré de pureté et d'élégance auquel s'astreignaient les docteurs les plus célèbres du midi, dans le douzième et le treizième siècle; mais dans ses poésies inspirées par l'enthousiasme, c'est la lyre d'Osée et de David que semble tenir Wessely, et l'on trouve tour-à-tour dans ses chants l'élévation de l'un, la douceur de l'autre, et l'imagination brûlante du fils d'Amos. Dans le journal que fit paraître la société littéraire hébraïque de Berlin, sous le titre de *Hamasseph* (le Collecteur), il publia successivement une suite de recherches et de poèmes. On distingue parmi ces derniers une élégie sur la mort de Mendelssohn, et une autre sur la mort de Léopold de Brunswick. Ses autres ouvrages furent un

commentaire sur le Lévitique, en regard de la traduction allemande de Mendelssohn ; un livre de morale, intitulé : *Yain Libanon* (vin de libanon) ; un autre, *Sepher hamidoz* (le livre des mœurs) ; *Sepher hanephesch* (le livre de l'âme) ; trois lettres adressées à ses coreligionnaires, dans lesquelles il les exhortait à cultiver les sciences, les lettres et les arts, et à rester fidèles aux principes de leur religion. Quelques rabbins fanatiques et ignorants de la Pologne le poursuivirent de leurs imprécations pour cet ouvrage ; mais il fut vivement défendu par un grand nombre des principaux rabbins d'Allemagne, d'Italie et de Hollande. Wessely eut aussi l'heureuse idée de traduire en hébreu le livre de la *Sapience*, attribué à Salomon, que l'on suppose avoir été originairement écrit en hébreu, et qui fait partie du canon intermédiaire, qui n'est ni reconnu, ni contesté soit par les Juifs, soit par les Chrétiens. Que cet ouvrage eût été ou non écrit en hébreu, son texte primitif ne pouvait être plus élégant et plus correct que celui dans lequel H. Wessely le fit paraître accompagné de commentaires et de dissertations ; mais le plus important de ses ouvrages, celui qui lui a valu le plus de gloire et de réputation, c'est son poème intitulé : *Chir hatiphereth* (Chant de la majesté). Le sujet est la vocation de Moïse, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Les premiers chants étincellent de beautés de premier ordre ; dans les derniers la muse de l'auteur est singulièrement refroidie par l'âge et la fatigue. Houffnagel, prédicateur protestant, a traduit en vers allemands les deux premiers livres de ce poème, qui en a six ; les autres le furent par le fils de Wessely, Emanuel. L'auteur de cette notice en a traduit plusieurs passages en prose française, dans le Mercure étranger, et à la tête des *Benjamites* de M. de Malleville. La pureté d'élocution hébraïque que l'on remarque dans le *Chir hatiphereth* fit une sensation d'autant plus forte, que parmi les Juifs du nord on en avait presque entièrement perdu la tradition, bien mieux conservée parmi ceux de l'Italie, depuis la belle époque littéraire des Juifs au moyen âge. H. Wessely n'avait point de fortune ; néanmoins le produit de ses écrits et les bienfaits de quelques-uns de ses coreligionnaires, appréciateurs de ses talents et de ses vertus, le maintinrent toujours dans l'aisance. Il avait épousé une Israélite de Hollande, dont il eut plusieurs enfants ; ayant eu le malheur de la perdre après douze ans de mariage, il resta veuf avec une nombreuse famille. Une de ses filles avait épousé le docteur juif Mayer de Hambourg. En 1804, il vint s'établir auprès d'elle, et il fut reçu rabbin des Juifs portugais, quoique né dans le rit allemand, et fidèle à le suivre. Il s'était conformé dans la prononciation de la langue hébraïque à celle des Juifs portugais, qu'il regardait avec raison comme la plus pure. A peine fut-il dans cette nouvelle situation qu'il mourut, le 3 mars 1805, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Ses obsèques furent accompagnées partout ce que Hambourg renfermait de savants et d'hommes de lettres de tous les cultes. B—RR.

WEST (GILBERT), traducteur de Pindare en vers anglais, était fils du docteur West qui donna, en 1697, une édition du texte de Pindare. Gilbert, né en 1706, fut envoyé à l'école d'Eton ; il venait d'achever ses études classiques à Oxford.

lorsqu'un frère de sa mère, sir Richard Temple, depuis lord Cobham, lui procura une commission dans une compagnie de cavalerie; mais il quitta bientôt la carrière militaire, pour s'attacher à lord Townshend, alors secrétaire-d'état, à la suite duquel il accompagna le roi dans le Hanovre. En 1729, il accepta une sorte de surnumérariat en qualité de secrétaire du conseil privé, emploi qui ne lui devint lucratif que long-temps après. S'étant marié, il alla fixer sa demeure dans une jolie maison, à Wickham, au comté de Kent. Ce fut là qu'il put se livrer à tout son penchant pour les lettres. Dès ses jeunes ans, sa mère avait cultivé dans son cœur un germe de religion qui, bien qu'étouffé quelque temps par une liaison dangereuse, devait produire un jour d'heureux fruits. La retraite de Wickham ne fut pas moins consacrée à la piété qu'aux lettres. Chaque matin West lisait à sa famille les prières de la liturgie publique, et tous les dimanches il réunissait, le soir, dans le salon, ses domestiques, pour leur lire lui-même un sermon et des prières. Ce fut dans cet asile que son ami et son cousin lord Lyttelton reçut cette conviction profonde qui se manifesta par sa célèbre *Dissertation sur saint Paul*. Comme son parent, West avait autrefois prêté l'oreille aux séductions de l'incrédulité; et l'on rapporte que lorsqu'il mit au jour ses *Observations sur la résurrection de Jésus-Christ*, quelques personnes, qui lui supposaient des principes hétérodoxes, achetèrent le livre dans l'espoir d'y trouver de nouvelles armes contre le christianisme, et ne pardonnèrent pas à l'auteur d'avoir trompé leur attente. Cette publication fut au contraire considérée comme un service rendu à la religion, et l'université d'Oxford transmit à l'auteur, à cette occasion, le diplome de docteur en droit. Lyttelton et lord Chatam venaient fréquemment se délasser à Wickham des fatigues de la lutte politique qu'ils avaient à soutenir, et l'on voit dans le jardin de cette résidence une allée qui fut tracée par le premier ministre. Gilbert West obtint, en 1752, la place avantageuse de secrétaire du conseil privé. Pitt, devenu payeur-général, le nomma trésorier de l'hôpital de Chelsea. Il fut même question de lui confier l'éducation du jeune prince, depuis George III; mais l'autorité absolue qu'il voulut exercer sur tous les mouvements du royal élève fut cause que le choix de la cour tomba sur un autre. West jouit peu de l'accroissement de revenu que lui avaient procuré ses illustres amis. En 1755, il vit son fils unique expirer dans ses bras, et le 26 mars de l'année suivante il succomba lui-même à une attaque de paralysie. On a représenté cet auteur comme un homme aimable autant que vertueux; ses écrits prouvent beaucoup de talent et de savoir. En voici les titres: I. *L'Institution de l'ordre de la Jarretière*, 1742, espèce de poème dramatique avec des chœurs. On y trouve une morale pure et élevée, la connaissance des mœurs du temps, un style élégant, mais trop peu d'intérêt et de mouvement pour que la lecture en soit attrayante. II. *Observations sur l'histoire et les preuves de la résurrection de J.-C.*, 1747, in-8°., trad. en français par l'abbé Guénée, Paris, 1757, in-12. III. *Odes de Pindare, avec diverses autres pièces en prose et en vers*, traduites

du grec en vers anglais, précédées d'une Dissertation sur les jeux olympiques, 1748, in-8°. Cette traduction de douze odes du lyrique grec est estimée, quoique un peu diffuse. Outre les odes de Pindare, le volume contient la traduction d'*Iphigénie en Tauride*, d'Euripide; le *Triomphe de la goutte*, dialogue de Lucien, que West dit avoir traduit pendant un accès de cette douloureuse maladie; l'*Argonautique*, d'Apollonius de Rhodes; *Menexène*, dialogue de Platon; l'*Hymne de Cléanthe*, qui est presque tout ce qui reste des ouvrages de ce philosophe stoïcien. IV. *L'Abus des voyages*, et l'*Éducation*, deux poèmes écrits dans le style de Spenser. Ces imitations sont assez heureuses, relativement au rhythme, au langage et à la fiction. Mais, comme Johnson l'a observé, « de telles compositions ne doivent pas être comptées parmi les grands travaux de l'esprit, parce que leur effet est local et temporaire, et qu'elles ne s'adressent ni à la raison ni aux passions, mais à la mémoire, et présupposent un état de l'esprit accidentel. Une imitation de Spenser n'est rien pour un lecteur qui n'a pas lu ce poète. » V. *Poèmes sur divers sujets*; plusieurs ont été insérés dans les collections publiées par Dodsley et Pearch. Ils ont été réunis en 1766, 3 vol. in-12. Leur auteur est classé parmi les poètes du second ordre. L.

WEST (Thomas), auteur anglais, né en 1706, passa la plus grande partie de sa jeunesse sur le continent, et fut élevé dans les principes de la religion catholique. Il se voua ensuite à la carrière du professorat, et accepta successivement en divers endroits les chaires de physique. Nous penchons à croire que dès cette époque il faisait partie de l'institut des Jésuites; cependant nous ignorons la date précise de son entrée dans la société; seulement il est certain qu'il y était encore lors de la sécularisation de ces religieux par les parlements français. Il remplit comme simple prêtre les fonctions de son ministère, et voyagea en divers pays. Il avait déjà vu une partie de l'Europe; mais la liberté qu'il avait acquise lors de la dissolution de son ordre, et les ressources qu'il possédait par lui-même lui laissèrent la faculté de se livrer à son goût naturel pour les excursions en pays étranger. Dans la dernière partie de sa vie il se mit au service de seigneurs étrangers auxquels il servait de guide, et comme de *cicerone*, en les conduisant vers les sites les plus pittoresques, notamment sur les bords des lacs. Il se retira ensuite à Ulverston, et mourut, le 10 juillet 1769, à Sizergh en Wetsmoreland, dans la soixante-troisième année de son âge. Il avait composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels le plus connu est son *Histoire des lacs* (en anglais *Guide to the lakes*), fruit d'une longue expérience et d'études pénibles. Non content d'avoir approfondi les écrivains les plus estimés parmi ceux qui avaient traité le même sujet, et consulté les habitants les plus instruits de chaque province, il visitait et voyait par ses yeux les curiosités dont il avait entrepris de présenter la description. Aussi est-il peu d'ouvrages qui remplissent plus fidèlement leur titre, et l'*Histoire des lacs* de Thom. West est-elle considérée comme le manuel de tous ceux dont la curiosité va contempler ces petites mers intérieures. On lit aussi avec plaisir ses *Antiquités de Furness*, ou *Description de*

HIST. D'ANGLETERRE.

B. WEST.

Ratchiel del. Mc. Seyer sc.

l'abbaye royale de Sainte-Marie, dans la vallée de Nightshade, près Dalton en Furness, Londres, 1774, in-4°. L'auteur commence son livre par une vue descriptive du pays, au nord-ouest du Lancashire. L'abbaye de Furness fut fondée en 1127 par Étienne, comte de Morton et de Boulogn, depuis roi d'Angleterre. Les moines primitivement placés dans cê monastère avaient été détachés de celui de Savigny en Normandie. Les restes de l'édifice sont un monument de l'ancienne magnificence du culte. Ce livre intéressant fut destiné à remplir une lacune laissée par sir William Dugdale. Enfin Thomas West a donné un *Mémoire* (*an Account*, etc.) *sur des antiquités découvertes dans le comté de Lancastre*, inséré dans le cinquième volume de l'*Archæologia britannica*. — Plusieurs autres littérateurs du nom de *West* se sont distingués tant dans l'Angleterre que dans les colonies américaines. Parmi les premiers, nous mentionnerons: 1°. *Nicolas* West, docteur en théologie et évêque d'Ely, qui se prononça avec force en faveur de Catherine d'Arragon, lorsque Henri VIII, aveuglé par sa passion pour Anne Boleyn, proposa le problème de son divorce au clergé; il publia à cette occasion un traité *De non dissolvendo Henrici regis primo matrimonio*, etc. 2°. *Édouard* West; théologien estimé, qui mourut, en 1675, laissant plusieurs *Sermons* et un *Traité de la perfection humaine*. 3°. *Richard* West, jurisconsulte et avocat, conseiller en 1717, lord chancelier d'Irlande en 1725, auteur d'une *Dissertation sur les crimes de haute trahison, et sur les bills de proscription*, de *Recherches sur la création des Pairs*, de quelques articles dans la feuille intitulée *Le libre Penseur*; et enfin, selon Whincop, d'une tragédie d'*Hécube*, 1726, 4°. *N.* West, fils du précédent et d'Élisabeth Burnet, connu par ses liaisons avec le poète Gray et avec Horace Walpole. Il mourut d'une maladie de langueur, le 1er. juin 1742, n'étant encore âgé que de vingt-six ans. Il reste de lui quelques morceaux brillants, quoique peu capables de justifier les éloges emphatiques de ses amis; ils sont imprimés dans les *Œuvres de lord Orford*; et dans la *Vie de Gray*, par Mason. Quant aux personnages de même nom qu'ont vus naître les États-Unis, les plus célèbres sont: *Samuel* West, chapelain au fort Pownall, en Penobscot, ministre de Nedhame en 1764, pasteur à Boston en 1788, auteur d'*Essais* (insérés dans le *Columbian Sentinel*, 1806, 1807), de *Sermons* et d'*Éloges funèbres* parmi lesquels on distingue celui de Washington; et enfin *Samuel* West, ministre de New-Bedford, dans le Massachusetts, membre honoraire de l'académie des arts et des sciences de Philadelphie, et de l'académie américaine de Boston, membre de la convention pour la constitution de Massachusetts et des États-Unis, et auteur de plusieurs opuscules théologiques, de quelques sermons, et d'un grand nombre d'articles de journaux. Le premier succomba, en 1809, à une maladie de langueur, étant âgé de soixante-neuf ans; le second mourut à Tiverton, dans l'état de Rhode-Island, en 1807. P—ot.

WEST (Benjamin), peintre d'histoire, naquit à Springfield dans le comté de Chester, en Pensylvanie, le 10 octobre 1738. Il était le plus jeune de dix enfants. Ses ancê-

tres, qui professaient les sentiments des Quakers, avaient quitté l'Angleterre avec le célèbre fondateur de la Pensylvanie. Heureusement le goût qu'il montra de très-bonne heure pour le dessin ne fut pas étouffé par les principes rigides qu'observent ces sectaires relativement aux beaux-arts. Dès l'âge de six ans, il fit à la plume une esquisse représentant le fils de sa sœur dormant dans son berceau. Il dessina de même des fleurs et des oiseaux, et jamais il n'avait vu ni tableau, ni gravure. Le premier pinceau dont il se servit était de poil coupé à la queue d'un chat, et ses couleurs lui furent données par un sauvage indien. Un de ses parents l'emmena à Philadelphie, et Benjamin, sans avoir jamais eu d'autre maître que la nature, fit des portraits d'une ressemblance frappante. Il avait déjà acquis en Amérique une grande réputation, quand, voulant perfectionner son talent par l'étude, il résolut de passer en Europe. Il arriva à Rome le 10 juillet 1760, et fut présenté au cardinal Albani, qui, quoique aveugle, passait encore pour un fin connaisseur. Il se lia intimement avec Mengs, Batteni et d'autres artistes éminents. Pendant son séjour en Italie il produisit, entre autres tableaux, *Cimon et Iphigénie*, *Angélique et Médor*. A Parme, lorsqu'il fut présenté à la cour, sur l'invitation expresse du prince, et à l'étonnement des assistants, il garda pendant toute l'audience son chapeau sur la tête. Ce fut dans cette contrée, où il fit un séjour de trois ans, qu'il acquit la correction et la pureté de dessin qui le distinguèrent plus tard, car ce ne fut que là qu'il commença à étudier le modèle vivant, ce que les peintres anglais ne songeaient pas encore à faire, comme sir Josué Reynolds nous l'apprend dans ses écrits. Il passa en Angleterre, en août 1763, avec le projet d'y séjourner quelques mois seulement; mais les instances de Reynolds et de Wilson, les deux plus grands peintres anglais de leur temps, le firent changer de résolution. Miss Shewell, pour laquelle il avait conçu une tendre inclination à Philadelphie, vint alors le joindre, accompagnée de son père; et les deux amants furent mariés à Londres en 1764. L'année suivante, West devint membre et l'un des directeurs d'une société d'artistes, qui trois ans plus tard fut incorporée dans l'académie royale. Son goût le portait principalement à s'occuper de tableaux d'histoire, et ce ne fut qu'en suivant ses traces que quelques peintres anglais s'appliquèrent au même genre. Sir Josué Reynolds ne termina qu'en 1775 son premier tableau historique qui mérite d'être cité, *Ugolin*; et dès 1765 West, plus jeune que lui de quinze ans, en avait produit plusieurs qui auraient suffi pour lui assurer une place parmi les peintres célèbres. Son début en ce genre avait été la *Mort de Socrate*. *Pylade et Oreste*, qu'il termina en 1766, fut l'objet de l'admiration universelle. Sa récompense fut alors bornée à des éloges; mais en 1767 il rencontra un Mécène. Le docteur Drummond, archevêque d'York, ayant vu son tableau représentant *Pyrrhus amené dans son enfance chez Glaucus, roi d'Illyrie*, en fut si satisfait, qu'il le chargea de peindre *Agrippine débarquant à Brindes, avec les cendres de Germanicus*. Ce tableau valut à l'artiste l'honneur d'être présenté à George III, qui lui commanda *Régulus partant*

de Rome pour Carthage ; ce prince fut si content de l'exécution de cet ouvrage, exposé en 1769, et considéré comme son chef-d'œuvre, qu'il lui demanda ensuite *Amilcar faisant jurer à son fils Annibal haine éternelle aux Romains.* En 1770, West fit paraître la *Mort du général Wolff.* Lorsqu'il en montra l'esquisse à ses amis, ceux-ci, frappés des difficultés que le costume moderne opposait à l'artiste, lui conseillèrent, les uns de donner aux Français et aux Anglais le costume grec ou romain, les autres de les peindre entièrement nus. West résista à ces avis dictés par le mauvais goût ; il triompha de tous les obstacles, et prouva que le génie peut tirer parti de toutes les entraves. Le célèbre acteur Garrick n'avait pas encore osé représenter sur la scène le vieil Horace autrement qu'avec une robe de chambre et une perruque : Benjamin West lui recommanda, l'un des premiers, l'observation du costume, et lui donna le modèle d'une toge romaine. Dès 1768, il avait obtenu du roi l'établissement d'une académie de peinture, sculpture et architecture. Il lui aurait été facile de s'en faire nommer dès-lors président, mais, loin de briguer cet honneur, il le sollicita pour sir Josué Reynolds, qui conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1791. West lui succéda, et il fut constamment réélu chaque année pendant vingt-huit ans, à l'exception de 1806, où M. Wyatt, architecte, réunit les suffrages. En 1772, il fut nommé peintre d'histoire du roi. Dans le court intervalle de paix qui suivit le traité d'Amiens, West se rendit à Paris, où il fut accueilli avec la distinction que méritaient ses talents, et où les musées lui furent ouverts. George III l'avait chargé de peindre une série de tableaux au nombre de trente-trois, tirés de l'Histoire-Sainte, pour orner la chapelle de Windsor, et dont le prix lui était payé sur les fonds de la cassette royale. Les paiements furent interrompus à l'époque de l'aliénation mentale de George, et ce travail fut abandonné. Cependant West continua jusqu'à l'âge le plus avancé à produire de nouveaux chefs-d'œuvre, et la vieillesse ne lui fit perdre ni la vigueur de sa touche, ni la correction du dessin. Une des dernières productions de son pinceau fut le *Sauveur présenté à la vue du peuple par Pilate*, un des plus grands tableaux, dit-on, qu'on ait jamais vus. Il avait près de quatre-vingts ans quand il fit son tableau de *Jésus-Christ guérissant les malades dans le temple*, tableau digne de tous ceux qui l'avaient précédé, et qui fut acheté trois mille guinées par le directeur de l'institut britannique, lequel gagna une somme considérable en le faisant voir au public moyennant un schelling par personne. Cependant le spirituel auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre* (1810, 2 vol. in-8°.) est loin d'admirer ce tableau. Le Christ de ce peintre lui paraît être un joli homme et non l'Homme-Dieu, comme l'a montré Michel-Ange ; il n'est pas plus content de la *Mort de Nelson*, tableau exposé en 1814. West mourut d'hydropisie le 10 mars 1820, et fut enterré avec pompe dans la cathédrale de Saint-Paul, à côté de Reynolds et de Wren. Les honneurs, les emplois, les distinctions ne manquèrent pas à Benjamin West. En 1772, il fut nommé peintre d'histoire de son souverain, et en 1790,

surintendant des peintures royales. Il fut depuis membre de la société des *Dilettanti*, de celle des antiquaires, de l'institution royale, associé de l'institut de France, des académies de Florence et de New-York, des sociétés ou académies de Philadelphie et de Boston. Il fut désigné, en 1801, gouverneur de l'hospice des enfants-trouvés. Quelques *Discours*, prononcés par le président de l'académie royale, ont été imprimés en 1793, in-4°., ainsi que deux *Lettres* sur les avantages que la sculpture offre à la peinture, insérées dans le *Memorandum des recherches* de lord Elgin *dans la Grèce*. John Galt a publié la *Vie et les études de Benjamin West*; brochure intéressante, de 160 pages in-8°., dont West, alors âgé de soixante-dix-huit ans, lut les épreuves, et qui eut une deuxième édition en 1817. Le portrait de cet artiste se voit à la tête de l'*European Magazine*, sept. 1794. Z.

WESTERBAAN (Jacob), seigneur de Brantwyck, préférait les plaisirs des muses aux intrigues et aux faveurs de la cour. Élève d'Episcopius, il en avait adopté la doctrine, et comptait au nombre de ses amis les victimes du stathouder Maurice, Barneveld, Grotius et ce clergé Remontrant, condamné au synode de Dordrecht. Westerbaan, retiré dans sa belle maison de campagne voisine de la Haye, et appelée *Ockenburg*, lui a consacré un poème hollandais, qui porte ce nom, la Haye, 1654, in-4°. Entre autres objets, il y décrit avec complaisance une galerie qu'il y avait formée d'illustres compatriotes, peints par Miereveld et autres artistes. On a de lui une traduction des *Psaumes*, en vers hollandais, la Haye, 1655, in-8°. Il a aussi traduit beaucoup de morceaux de Virgile, d'Ovide, de Juvénal, de Sénèque, de Térence. Quelques-unes de ses pièces érotiques sont charmantes. Il maniait aussi l'épigramme avec talent. Ses Poésies ont été recueillies en 3 vol. in-8°., la Haye, 1672. Westerbaan, créé docteur en médecine, avait épousé la veuve d'un des fils d'Olden-Barneveld, Regnier, seigneur de Groeneveld. Quand Vondel eut publié ses *Mystères des autels* (*V.* Vondel), Westerbaan lança contre lui une satire pleine de sel, sous le titre de *Triomphe de la foi de Vondel*. Ce lui-ci, contre son usage, la laissa d'abord sans réplique, et n'y répondit enfin que par une invective et huit vers, peu digne de lui. *V.* la *Vie de Vondel*, par Brandt. M. de Vries a bien apprécié le mérite poétique de Westerbaan dans son *Hist. de la poésie holl.*, tome 1, p. 232-241. M—on.

WESTERHOF (Arnold-Henri), philologue allemand, connu par une excellente édition de Térence, 1729; 2 vol. in-4°. Passionné pour cet auteur si pur, et dont le style est si éminemment classique, Westerhof avait, dès sa jeunesse, consacré la plus grande partie de ses veilles à rassembler des matériaux pour donner enfin une édition digne de ce poète. Celle-ci se recommande par la correction du texte qu'il rétablit avec autant de sagacité que de circonspection et de goût, d'après les anciens manuscrits, les imprimés, les notes des premiers interprètes et les avis des savants contemporains, par l'excellent commentaire qui est placé au bas des pages, et enfin par un index universel, véritable chef-d'œuvre de patience, analogue aux célèbres concordances de la Bible, et au Trésor ciceronien de

Nizolius. A ces améliorations qui sont toutes de la plus haute importance, il faut joindre des prolégomènes très-curieux ; des réflexions sur la versification de Térence, et en général sur la versification des pièces comiques latines ; mais nous reprocherons à l'auteur d'avoir osé écrire qu'il est impossible de déterminer au juste les lois de cette versification. Cela peut être vrai des mètres de Plaute ; mais le langage de Térence est toujours si harmonieux que, lors même que l'*on* ne saisit pas nettement le mécanisme du rhythme qu'il emploie, un sentiment vague révèle que c'est et un poète, et un habile versificateur qui parle P-ot.

WESTERMANN (François-Joseph), général français, né en 1764, à Molsheim en Alsace, était le fils d'un procureur de cette petite ville. Il reçut une éducation fort incomplète, et se livra dès sa plus tendre jeunesse à une grande dissipation. Il s'engagea ensuite dans un régiment de cavalerie ; mais il y resta peu de temps, et il était sans profession et sans emploi lorsque la révolution commença. Il en embrassa la cause avec toute la violence du caractère le plus indomptable. S'étant mis en relation avec les hommes les plus ardents de cette époque, il ne fut pas étranger aux événements du 14 juillet 1789, et devint, en 1790, l'un des principaux instigateurs des Jacobins ou révolutionnaires d'Alsace. Par leur influence, il fut nommé greffier de la municipalité d'Haguenau, où il excita différentes émeutes. Arrêté et poursuivi à cette occasion, il donna lieu à un rapport fait le 30 novembre à l'Assemblée constituante, qui refusa de délibérer sur la proposition de suspendre les poursuites contre lui ; mais grâce au parti dont il était soutenu, cette affaire n'eut aucune suite. Remis en liberté, il n'en montra que plus d'activité et d'audace, et vint s'établir à Paris, regardant cette ville comme un théâtre plus vaste pour ses projets et son ambition. Lié particulièrement avec Danton, il le seconda puissamment dans ses efforts pour renverser le trône, et fut un des principaux acteurs dans la catastrophe du 10 août. Ce fut lui qui, voyant Santerre et le faubourg Saint-Antoine immobiles malgré le bruit du tocsin, courut mettre la pointe de son épée sur la poitrine du chef de la garde nationale, et le força de marcher contre le château des Tuileries. Il prit alors de lui-même le commandement des hommes du faubourg. A la vue des soldats qui garnissaient les cours intérieures, il rangea avec beaucoup d'ordre les attroupements dont il venait de se déclarer le chef, et leur dit : « Mes amis, nous sommes » perdus si nous ne renversons pas » à l'instant tous les complots de la » cour ! » Alors tous les chapeaux volèrent en l'air, et les cris de *vive la nation !* se firent entendre ; Westermann court à la porte royale, en demande l'ouverture, qui lui est refusée. Plaçant alors du canon à toutes les issues, il fait ses dispositions pour l'attaque. Le feu ayant commencé, il se battit contre les Suisses avec une bravoure qui tenait de la fureur. Les assaillants, après la victoire, le proclamèrent le héros de la journée. Le conseil exécutif lui conféra le grade d'adjudant-général, et Danton, qui en était le chef, l'envoya, après les massacres de septembre, en mission secrète auprès de Dumouriez, dans l'Argonne, avec des instructions relatives aux négociations que ce général venait

d'entamer avec le duc de Brunswick (*Voy.* Dumouriez au Supplément). Dumouriez se servit de lui dans les conférences, et l'envoya à Paris chercher l'autorisation du conseil exécutif, qu'il réclamait pour terminer la négociation. Westermann fit hâter l'expédition de l'arrêté du conseil, délibéré le 25 sept., et qui ne remplissait qu'imparfaitement l'attente de Dumouriez. Ce général, dans le cours de son invasion de la Belgique, employa Westermann dans son grade, et en fit son intermédiaire entre Danton et lui. Westermann remplit souvent les journaux de détails plus ou moins emphatiques des succès obtenus par l'armée du Nord. Il annonça de Bruxelles avoir découvert une terre de 300 mille livres achetée par La Galaizière, ancien intendant d'Alsace, et il provoqua une loi de confiscation des terres acquises en pays étranger par des émigrés. Vers la fin de novembre, il annonça à la Convention la retraite des Autrichiens, le siége de Namur et de la citadelle d'Anvers, et se plaignit vivement de la lenteur que l'armée éprouvait pour la solde et pour les fournitures de tous genres, invitant avec instances la Convention à venir sur le champ au secours de l'armée. Cette démarche était concertée avec Danton, qui en prit occasion de se faire nommer commissaire pour aller sur les lieux vérifier les faits. Cependant un orage se formait contre Westermann. Le 23 décembre, la section des Lombards vint le dénoncer à la Convention, pour avoir volé, en 1789, des couverts d'argent chez un restaurateur, et pour avoir calomnié les volontaires du bataillon des Lombards, en les accusant d'avoir fui devant l'ennemi. Carra, Chabot et Bourdon le défendirent comme l'un des plus braves assaillants du château au 10 août. Il écrivit aussitôt à la Convention, pour lui demander à être jugé par un conseil de guerre. Cette affaire parut s'assoupir, et quelques exploits de Westermann, que l'on fit à dessein retentir dans les journaux, en éloignèrent encore davantage le souvenir. Il fit alors comme Danton quelques tentatives pour se rapprocher des chefs de la Gironde, contre lesquels Robespierre et le parti de la commune préparaient une émeute populaire. « Je vous déferai d'eux, » dit-il à Vergniaux, comme ils me » chargent de les défaire de vous. » — J'aime mieux être assassiné » qu'assassin, » répondit Vergniaux. Après la défection de Dumouriez, se trouvant compris dans les mandats d'arrêt lancés contre ses partisans, Westermann fut arrêté et détenu; mais le 12 avril une députation de militaires vint le réclamer à la Convention. « S'il est innocent, répondit » le président, il vous sera rendu; » s'il est coupable, sa tête tombera. » Sur le rapport de Lecointre, de Versailles, la Convention décréta le 4 mai qu'il n'y avait pas lieu à inculpation contre Westermann. On le fit passer peu de temps après avec le grade de général de brigade à l'armée que Biron commandait alors contre les royalistes de la Vendée. Ce fut lui qui le premier pénétra dans l'intérieur du pays insurgé. Posté à Saint-Maixent avec l'avant-garde, il fit d'abord un mouvement sur Parthenai. Lescure sortit aussitôt de Clisson, pour voler au secours de cette ville avec six mille Vendéens. Le 29 juin, Westermann, par une marche forcée, arrive à deux heures

du matin aux portes de Parthenai avec douze cents hommes; il égorge les avant-postes, enfonce les portes à coups de canon, et pénètre dans la ville au pas de charge à la tête de son infanterie. N'étant pas soutenu, il retourne à Saint-Maixent, y trouve quelques renforts et s'avance de nouveau sur Parthenai, que lui abandonne Lescure. L'ardent Westermann ne lui donne pas le temps de rassembler ses forces; il fait prendre Amaillon, fait saisir quatre membres d'un comité royaliste, livre la ville au pillage, y fait mettre le feu; se porte ensuite sur Clisson, s'empare du château de Lescure et le fait réduire en cendres. De là il court à Bressuire, s'en rend maître et marche sur Châtillon. Le 3 juillet, il trouve Larochejaquelein et Lescure en position à deux lieues de la ville, et sans consulter le nombre des royalistes, il ordonne l'attaque. Après deux heures d'une lutte sanglante, il s'empare des hauteurs, met les Vendéens en fuite, se jette à la tête de la cavalerie sur les fuyards, et en fait un grand carnage. Rien ne put l'arrêter devant Châtillon, où siégeait le conseil supérieur: il se rendit maître de ses archives, de son imprimerie, des magasins, et délivra un grand nombre de prisonniers de son parti. Après avoir fait incendier le château de Larochejaquelein à Saint-Aubin de Beaubigné, il prit position sur les mêmes hauteurs qu'il venait d'enlever. Il espérait y recevoir des renforts; mais il ne fut joint que par mille hommes de troupes nouvelles qui n'étaient ni aguerris ni organisés. « Il est essentiel, mandait-il alors au général Biron, que vous marchiez aussi » vers les rebelles, pour que toute » leur masse ne se porte pas sur » moi. » Il méditait de nouvelles conquêtes, et, méprisant les rapports de ses espions, il se livre à une sécurité trompeuse. Tout-à-coup les Vendéens viennent le surprendre au milieu des ténèbres. Son bataillon d'avant-garde prend la fuite; abandonné de ses soldats et n'ayant plus d'artillerie, Westermann se sauve en fugitif de ce même territoire où la veille il était entré en vainqueur. Canons, armes, munitions, bagages, tout devient la proie des royalistes. Telle fut l'issue d'une entreprise formée contre toutes les lois de la prudence. Ne consultant que son courage, Westermann avait conçu l'espérance d'anéantir la Vendée. La prise de Châtillon avait enflé ses prétentions et exalté toutes les têtes. Les autres généraux craignaient déjà qu'il n'eût tout soumis, et qu'il ne leur ravît la gloire et les récompenses destinées aux vainqueurs. Toutes ces illusions furent dissipées en un instant. Accusé de trahison, Westermann fut mandé à la barre de la Convention, où sa conduite fut discutée. Après avoir entendu sa justification, cette assemblée le renvoya devant les tribunaux de l'armée. Il fut jugé à Niort, acquitté et remis à son poste. Il avait écrit lui-même sa défense: elle porte le cachet de la plus aveugle présomption. Attaché à la division de Fontenai, qui opéra sa jonction avec l'armée de Saumur, il marcha de nouveau sur Châtillon vers la fin de septembre, avec les deux armées réunies. A la tête de sa légion, il ouvrit l'attaque à la bataille des Aubiers; culbutant l'aile gauche des Vendéens et les mettant en déroute, il entra pour la seconde fois triomphant à Châtillon. Mais là Bonchamp réuni à Lescure revint le surprendre. Ses soldats plongés dans

l'ivresse furent ou égorgés ou dispersés. Il sortit le dernier de la ville, et abattit d'un coup de sabre un Vendéen qui s'attachait à la queue de son cheval. Non loin de Bressuire, trouvant le général Chalbos avec huit cents hommes, il lui présente son sabre: « Tout le monde m'a abandonné, » lui dit-il, je ne veux plus servir » avec des lâches! » Les soldats l'entourent, et jurent qu'ils ne le quitteront plus. « Eh bien! si vous aimez » la république, leur dit-il, revenez » avec moi reprendre ce que nous » avons laissé à Châtillon. » Tous le suivent, et aux portes de la ville ils surprennent, taillent en pièces les avant-postes, pénètrent dans la ville, et font des Vendéens un nouveau carnage. A peine les chefs royalistes ont-ils le temps de remonter à cheval. Westermann les poursuit à la tête de sa cavalerie, et brûle en leur présence le village du Temple. De retour à Châtillon il n'y trouve plus son infanterie, ni le général Chalbos. Irrité de l'abandon d'une ville si souvent funeste aux républicains, il prend la résolution de la détruire; sa cavalerie met pied à terre, et par son ordre livre Châtillon aux flammes. Westermann ne rejoignit le gros de l'armée qu'après la bataille de Clisson, fatale aux Vendéens. Se mettant aussitôt à leur poursuite, il les surprend à Beaupréau, et les taille en pièces. C'était fait de toute leur armée, s'il eût poussé sans délai à Saint-Florent. Mais ses soldats, épuisés par tant de marches et de combats, avaient besoin d'une nuit de repos. Le 19 octobre il parut à la vue de Saint-Florent; mais déjà les Vendéens avaient mis la Loire entre eux et leurs vainqueurs. Transporté sur l'autre rive, il s'attache de nouveau à les poursuivre sur la route de Laval. Il les trouve embusqués aux portes de la ville : criblé par leurs tirailleurs, sur le point d'être tourné, et mal secondé par sa cavalerie, il se retire et bivouaque à une lieue plus loin pour y attendre le gros de l'armée. Dans l'action générale qui eut lieu le lendemain, malgré sa bravoure il fut entraîné dans la déroute. L'armée républicaine s'étant ralliée, il se remit à la poursuite des royalistes, et à leur retour de Granville, s'avançant sur la route de Pontorson, pour leur barrer le passage, il essuya un échec. A la bataille de Dol, un ordre supérieur enchaîna sa bravoure imprudente, et quand il lui fut permis de donner, il ne put éviter le sort d'une armée battue, mais son ardeur n'en fut point ralentie. S'acharnant contre l'armée vendéenne dans sa marche funeste en Bretagne, il ne cessa de harceler, d'enlever les corps isolés et les traîneurs, et s'empara successivement de toute l'artillerie et des bagages de cette armée. A Beaugé, il atteignit son arrière-garde, la battit, fut battu à son tour, et se replia jusqu'à Suette. A la Flèche, il tourna sa droite, et s'empara de quelques pièces de canon. Au point du jour, il mène sa cavalerie devant le pont qui était coupé, et, voyant l'armée royale filer de l'autre côté, il passe la rivière à la nage, pénètre dans la ville, joint les traîneurs, qui sont à l'instant massacrés, et s'empare des caissons et des canons abandonnés. Il marche alors vers le Mans, et les Vendéens ne cessent de l'avoir à leur poursuite. Là se prépare, le 13 décembre, cette grande bataille qui fut pour ainsi dire leur tombeau. Deux fois Westermann est repoussé, quoique soutenu par la division Muller.

Il n'est pas plus heureux dans une troisième attaque. Le général Marceau vient lui remettre alors un billet du conventionnel Bourbotte, qui lui reprochait d'avoir compromis l'armée par son imprudente ténacité, et lui intimait l'ordre, sous peine de mort, de ne plus engager d'action, et de se borner à éclairer la marche de l'ennemi. Aux approches de la nuit, Marceau indique à Westermann une position en avant de la ville, pour attaquer le lendemain. « La meilleure position, répond » Westermann, malgré les menaces » du commissaire Bourbotte, est » dans la ville même ; profitons de » la fortune. — Tu joues gros jeu, » brave homme, dit Marceau en » lui serrant la main, n'importe ; » marche, et je te soutiendrai. » On touchait à la chute du jour, quand Westermann, suivi des grenadiers de l'ancien régiment d'Armagnac, passa l'Huisne à gué, pour commencer la bataille dans les rues même du Mans. La résistance des royalistes fut d'abord héroïque. Westermann frémissait de rage, et tombait à coups de sabre sur les soldats qui montraient de l'indécision. Ayant enfin reçu du canon, il garnit de troupes toutes les rues qui mènent à la grande place, devenue le dernier boulevard des Vendéens. Le combat fut terrible. Des renforts arrivaient continuellement à Westermann. Quoique blessé après avoir eu deux chevaux tués sous lui, rien ne put le décider à quitter le poste périlleux de l'avant-garde. Comme lui toute sa troupe ne respirait que massacre et pillage. Dès que la bataille fut gagnée, et que les débris des Vendéens parvinrent à se faire jour par la route de Laval, Westermann, à la tête des grenadiers de l'avant-garde, poursuivit avec acharnement les fuyards jusqu'à la chartreuse du Parc. Malades, blessés, traîneurs, tout ce qui n'avait pu suivre la masse fut chargé sans distinction de sexe. La marche des royalistes ne fut plus alors qu'une déroute absolue. A Ancenis, essayant de repasser la Loire, ils parvinrent contre toute attente à repousser Westermann. Mais il revint bientôt à la charge et attaqua les sept mille Vendéens, reste de tant de braves, qui se dirigeaient sur Savenai (*Voy.* Rochejaquelein, XXXVIII, 317). Là, Westermann parut avec Kléber à la tête de l'avant-garde ; et ce fut lui qui joua le premier rôle dans cette journée d'extermination. Quelques jours après, il eut à Nantes tous les honneurs de la victoire. Le peuple de cette ville le couvrit de lauriers, tandis qu'à Paris on méditait sa perte. Cette funeste guerre était devenue, dans le sein de la Convention, la cause ou le prétexte des haines et des dissensions les plus acharnées. Le parti de Danton en faisait un de ses moyens d'attaque contre le parti de Robespierre ou du Comité de salut public, qui réglait les opérations. A la séance du 3 janvier 1794, des débats s'étaient engagés sur la question de savoir s'il y avait eu trahison de la part de ceux qui dirigeaient la conduite de la guerre : Merlin de Thionville assura qu'il n'y avait pas eu de trahison, que l'ambition seule de quelques hommes sans talents avait fait tout le mal. « Je propose, dit-il, de s'en » rapporter à un général qui a fait » toute la guerre, et qui est en ce » moment à la barre. » C'était Westermann, qui venait offrir à la Convention les dépouilles sacerdotales de l'évêque d'Agra, et qui garantit sur sa tête que de toute l'armée catholique il n'existait plus un seul

combattant. « Chefs, officiers, sol-» dats, évêques, princesses, com-» tesses, marquises, tout, dit-il, a » péri par le fer et les flots ; et j'ai » tué moi-même les derniers Ven-» déens. — Vous voyez ce brave » général, dit Lecointre de Versailles, » eh bien ! on veut le jeter dans les » fers ! — La raison en est simple, » ajouta Philippeaux, il a battu les » rebelles de la Vendée. » Ces dernières paroles hâtèrent la perte de Westermann et de Philippeaux lui-même. En vain la Convention mit le général sous sa sauvegarde ; le Comité de salut public, redoutant son audace et surtout ses liaisons avec Danton, épiait le moment de l'envelopper dans une conspiration. On commença par l'accuser d'intrigues aux séances des Jacobins ; et Collot-d'Herbois, membre du Comité de salut public, dans un discours perfide, dit qu'on devait regretter qu'il ne fût pas mort au champ d'honneur le 10 août. Ne se dissimulant pas le danger et prêt à le conjurer, Westermann fit à son ami Danton la proposition de marcher à la tête de quelques braves contre les comités de gouvernement et de les disperser. Danton, par faiblesse, s'y refusa. Westermann lui prédit alors que Robespierre le devancerait et le ferait conduire à l'échafaud. Danton se contenta de répondre *qu'il n'oserait ;* et il fut arrêté la nuit suivante, ainsi que Westermann. Mis tous les deux en jugement devant le tribunal révolutionnaire, avec Camille-Desmoulins, Philippeaux, Hérault de Séchelles et Beysser, ils furent tous condamnés à mort le 5 avril 1794. On en chercherait en vain le motif dans le jugement qui les envoya au supplice. On renouvela contre Westermann l'accusation de complicité avec Dumouriez. A la lecture de sa sentence, il se leva avec une vive fierté devant ses juges et s'écria : « Moi, conspirateur ! je » demande à me dépouiller nu de-» vant le peuple ; j'ai reçu sept bles-» sures par-devant ; je n'en ai qu'une » par-derrière, c'est mon acte d'ac-» cusation. » Il alla au supplice avec le calme le plus imperturbable, causant sur la charrette avec ses compagnons d'infortune, et le sourire du mépris sur les lèvres. Il était âgé de quarante ans. La journée du 10 août l'avait mis en évidence. Brave, mais féroce et sanguinaire, il fut réellement la terreur des Vendéens, et l'un des principaux auteurs de leur ruine. Il se plaisait véritablement dans le sang et le carnage. On le vit souvent dans les combats jeter son habit, et, le sabre à la main, s'élancer dans la mêlée pour tuer à droite et à gauche. Cette fureur de sabrer lui avait fait donner le surnom de *boucher*. Dès qu'il fut rappelé à Paris, après la bataille de Savenai, il jugea sa perte inévitable et n'eut plus un instant de repos : son imagination, frappée, lui représentait les milliers de victimes qu'il avait immolées pour faire triompher la révolution. Il s'avoua obsédé de ces funestes images, convenant que, dans ses rêves, il ne voyait que du sang. Du reste l'esprit de parti a exagéré sa réputation ; brave à toute outrance, mais sans génie militaire, il eût été incapable de commander en chef. Il compromit souvent le sort de l'armée dont il commandait l'avant-garde, et fut pour elle un objet de scandale et de désordre en donnant plus d'une fois l'exemple de l'indiscipline et de la désobéissance. B—P.

WESTON (Édouard), fils d'un avocat de Lincoln's Inn, naquit à Lon-

lres en 1565, étudia pendant cinq ans à Oxford, puis à Reims, et ensuite à Rome. En 1592, il fut rappelé à Reims pour y enseigner la théologie. Il remplit le même emploi à Douai, et fut nommé chanoine de Sainte-Marie de Bruges. C'est dans cette ville qu'il mourut, en 1633. Weston était en correspondance avec le cardinal Bellarmin, dont il prit la défense dans quelques écrits contre Widdrington. On a de lui : I. *Institutiones de triplici hominis officio*, Anvers, 1602, in-4°. II. *Juris pontificii sanctuarium*, 1613, in-8°. III. *Épreuve de la vérité chrétienne, par la règle des vertus*, 3 vol. in-4°., Douai, 1614 et 15. IV. *Theatrum vitæ civilis et sacræ*, Bruges, 1626, in-fol. V. *La triple guérison d'une triple maladie*. VI. *Jesu Christi coruscationum enarrationes*, Anvers, 1631, in-fol. T—D.

WESTON (Élisabeth-Jeanne de), en latin *Elisabetha-Johanna Westonia* ou *Westonis*, poète du dix-septième siècle, descendait, selon le docteur Fuller, de l'ancienne et noble famille de Weston, dans le comté de Surrey. C'est à tort que les biographes allemands et anglais, qui se sont copiés mutuellement, ont placé la date de sa naissance vers le commencement du règne d'Élisabeth. Il est évident, par plusieurs passages de ses OEuvres (imprimées en 1606), et surtout par un hémistiche où elle se dit formellement dans sa vingtième année, qu'elle naquit en 1586 ou 87, et par conséquent 30 ans au moins après l'avénement de la célèbre fille de Henri VIII. Il paraît que son père, impliqué dans quelques affaires épineuses, fut forcé de quitter l'Angleterre, pour sauver sa vie ou du moins sa liberté. Il s'établit à Prague en Bohême, où il vécut quelque temps dans la magnificence; mais soit qu'il se fût jeté dans une dépense au-dessus de ses facultés, soit, ce qui est plus probable, qu'il eût perdu une portion considérable de sa fortune en quittant sa patrie, et que la haine de ses ennemis le poursuivît encore au sein de l'Allemagne, il se vit obligé d'emprunter des Juifs de la Bohême, et mourut sans s'être acquitté. Trop faibles pour résister à la ligue des créanciers, la mère et la fille se virent enlever à-la-fois tous leurs biens, et restèrent dans un état voisin de la mendicité. Cependant les talents remarquables d'Élisabeth de Weston procurèrent des adoucissements au sort de sa mère. Elle parlait avec une égale facilité le français, l'allemand, l'italien, le slave-czèche et sa langue maternelle. Le latin lui était familier; et elle écrivait dans cette langue avec une élégance et une pureté irréprochables. Ses vers élégiaques, empreints de toute la sensibilité d'une fille qui demande du pain pour sa mère, lui attirèrent d'illustres protecteurs; entre autres, Henri de Pisnitz, conseiller de l'empereur Rodolphe II et grand-chancelier du royaume de Bohême, donna aux deux infortunées un asile dans sa maison, en attendant que leurs biens, dont elles réclamaient une partie, leur fussent rendus. Quels que fussent la justice de leurs prétentions et le crédit de leurs protecteurs, il paraît que leurs plaintes n'arrivèrent que bien tard aux oreilles de l'empereur; car après six ans de démarches, de sollicitations et de prières, elles n'avaient encore rien obtenu. Mais la réputation du génie poétique de la jeune Weston se répandit dans toute l'Allemagne,

en Hollande et dans l'Italie; et plusieurs savants distingués se plurent à entretenir une correspondance avec elle. Un de ses amis, G.-M. de Baldhoven, se chargea de faire imprimer ses Poésies, qui furent dédiées à l'empereur; et vers la fin de l'année, tandis que son Recueil était sous presse, elle fut mariée à Jean Léon, employé à la cour impériale. Il est à présumer que la dédicace et la célébration de ce mariage attirèrent enfin sur elle un regard du monarque, et qu'elle eut à se louer de sa munificence. Au reste, à partir de cette époque, on ne trouve plus d'indice sur le sort d'Élisabeth de Weston; ce qui donnerait lieu de penser qu'elle ne vécut pas long-temps après son mariage, et cette opinion est d'autant plus probable que le célèbre commentateur Farnaby, en la mettant au rang des poètes les plus recommandables, la place dans le seizième siècle, ce qui serait étrange si elle eût composé de nouveaux ouvrages depuis 1606. On peut soupçonner aussi que les soins d'un ménage l'obligèrent de renoncer à ses jeux poétiques. Quoi qu'il en soit, sa réputation lui survécut. Evelyn, dans ses *Numismata*, la place au nombre des femmes lettrées, et Philips la nomme avec honneur dans sa Biographie des femmes poètes, tome VI; Kalkhof a donné une nouvelle édition de ses Opuscules, Francfort, 1723, in-8°. La première a pour titre: *Parthenicon Elisabethæ-Joannæ Westoniæ, virginis nobilissimæ, poetæ florentissimæ, linguarum plurimarum peritissimæ, lib. I....II...III, op. ac stud. G. Mart. à Baldhoven Sil.*, etc. Prague, sans date ni pagination, 3 part. in-12, réunies en un volume. La première contient des Épîtres, des Odes, des Épigrammes, et un morceau, en vers hexamètres, sur l'art typographique, morceau que quelques biographes ont ridiculement qualifié de poème; car qui ne croirait sur ce seul énoncé à l'existence d'un poème didactique en trois ou quatre chants avec épisodes, invocation, etc.? Or, le poème se compose de vingt-huit vers. La seconde partie présente d'abord quelques élégies sacrées, puis des quatrains et distiques moraux, sept Fables d'Ésope, en vers, et diverses poésies fugitives. Dans la troisième, l'éditeur a réuni la correspondance en prose de miss Weston avec Scaliger, Heinsius, Nic. Maio, Jean Douza, etc., et les Odes, Épigrammes et Élégies composées par ces auteurs à la louange de la jeune lady. Sans nous en rapporter aux éloges hyperboliques prodigués par la politesse de ces hommes illustres à l'objet de leurs chants, on doit avouer que les poésies d'Élisabeth de Weston se recommandent généralement par la facilité, l'harmonie, la noblesse du ton et des idées. Il n'y a pas moins d'élévation que de sensibilité dans les plaintes qu'elle exhale sur les malheurs de sa famille, l'abandon de sa mère et la position précaire qu'elles doivent à la générosité de leurs protecteurs. Quelques pièces font peut-être exception et se distinguent par des traits de finesse ou de malignité. Parmi celles-ci nous indiquerons l'Épigramme où elle demande raison au latiniste Heller d'un hexamètre de sept pieds qui s'était glissé dans ses vers, et une pièce hendécasyllabique contre les Juifs, comparable à tout ce que Martial a de plus gai, de plus fin et de plus mordant. P—or.

WESTON (Richard), comte de Portland, qu'il ne faut pas confondre

avec Guillaume Bentinck, également qualifié comte de Portland (*V.* ce nom, XXXV, 470), avait pour père Jérôme Weston de Roxwall dans le comté d'Essex. Né vers la fin du seizième siècle, il s'avança rapidement, par son éloquence et ses talents, dans la carrière des affaires. Jacques Ier, le nomma d'abord conseiller dans la Grande-Bretagne, puis l'envoya, avec le titre d'ambassadeur, à Vienne, avec Édouard Convey, afin de faire restituer à son gendre, l'électeur palatin Frédéric, les possessions qu'on lui avait enlevées. Richard Weston déploya dans cette négociation autant de zèle que d'habileté. Néanmoins ses efforts échouèrent contre l'intention bien prononcée de Rodolphe II; ce qui n'empêcha point Jacques de le nommer, la même année, vice-chancelier d'Angleterre, et de l'envoyer, en 1622, à Bruxelles, pour conférer de nouveau avec le plénipotentiaire impérial Schwartzenberg sur la restitution du Palatinat. Cette fois le succès couronna son habileté; et à son retour il fut nommé chancelier de l'échiquier, grand-trésorier du royaume, puis gouverneur de l'île de Wight (1631). Il avait été vers le même temps créé baron de Weston, chevalier de l'ordre de la Jarretière, et comte de Portland (17 février 1633). Charles Ier. en montant sur le trône le traita avec la même distinction que son père, et fit souvent usage de ses talents oratoires et politiques dans les disputes qu'il commençait à avoir avec le parlement. Richard Weston comte de Portland mourut, le 3 mars 1635, dans sa maison de Walingford, laissant trois fils qui se signalèrent dans la même carrière que leur père. — *Jérôme* Weston, comte de Portland, l'aîné des trois, succéda au titre de son père en 1635, et s'attacha comme lui au ministère et à la cour. Dans la lutte déplorable qui fit prendre les armes à Charles Ier. et au parlement, il se prononça formellement contre les envahissements de l'ochlocratie, et resta constamment fidèle à la cause de son prince malheureux. Mais après la fin tragique du monarque, et pendant l'exil de Charles II, il céda à l'empire des circonstances, et fit sa paix avec Cromwell, duquel au reste il ne sollicita et n'accepta aucun emploi. Aussi n'eut-il, après la restauration, aucune peine à rentrer dans les affaires politiques. Mais quoique décoré du titre de commissaire royal près des Provinces-Unies, il n'y joua qu'un rôle subalterne, et montra peu de sagacité au milieu des intrigues diplomatiques qui compliquèrent et arrêtèrent les négociations. Il mourut, en 1663, au moment où les conférences pacifiques des plénipotentiaires allaient se terminer par une guerre ouverte. — *Charles* Weston, comte de Portland, perdit la vie en combattant, en 1665, contre la flotte hollandaise. Comme il ne laissait point d'enfants, tous ses biens et le titre de comte de Portland passèrent à un de ses frères. P—ot.

WESTON (Étienne), évêque célèbre par son éloquence, naquit à Farnborough dans le comté de Berk en 1665, et fut élevé d'abord à Éton, d'où il passa au collége du Roi à Cambridge. C'est là qu'il fut admis au baccalauréat et au grade de maître-ès-arts. Il fut ensuite nommé vicaire de Maple-Durham dans le comté d'Oxford. La protection du ministre Robert Walpole, qui avait été son condisciple et son ami, et qui même, s'il faut en croire certaines

traditions, avait joué quelquefois avec lui le rôle de maître, l'éleva bientôt aux premières dignités ecclésiastiques. L'archidiaconat de Cornouailles ne fut pour Étienne qu'un acheminement à l'épiscopat; et le 28 décembre 1724, il fut sacré évêque d'Exéter. Dans cette haute dignité le protégé justifia les bienfaits du protecteur par ses talents et la noblesse de son caractère. Il mourut le 16 janvier 1742, laissant un fils unique. Ses *Sermons* furent publiés après sa mort par le docteur Sherlock, Londres, 1749, 2 vol. in-8°. On y reconnaît facilement un homme nourri de la lecture des historiens et des orateurs de l'antiquité; la concision, les ellipses fréquentes, la hardiesse des tours, la bizarrerie quelquefois embarrassante de ses constructions rappellent les formes syntaxiques du grec et du latin. Quant aux qualités qui constituent proprement l'éloquence, telles que l'énergie, la sublimité, le pathétique, Weston est loin d'égaler Massillon, Bossuet ou Brydaine. Mais il peut passer pour éloquent en Angleterre où l'on sait que la chaire évangélique n'admet guère que des expositions froides et des discussions un peu sèches. C'est à juste titre que l'Église anglicane le place, comme sermonaire, à côté de Barrow et de Tillotson.—*Édouard* Weston, fils du précédent, fut ainsi que lui placé successivement à l'école d'Éton et au collége royal de Cambridge. Destiné par son père, dès le commencement de sa vie, à la carrière de l'administration, il fut d'abord attaché, en qualité de secrétaire, à lord Townshend pendant la résidence du roi en Hanovre (1729), et revint avec lui en Angleterre, où il passa avec le même titre au service de lord Harrington. Il fut appelé ensuite au cabinet des affaires d'état, et au bureau des signatures; et après avoir rempli divers autres emplois, parmi lesquels le plus important fut celui de secrétaire de lord Harrington, vice-roi d'Irlande, il obtint le titre de conseiller privé de ce royaume. Les biographies anglaises ne fixent point l'année de sa mort, qui au reste ne peut avoir eu lieu avant l'an 1756, puisqu'il publia encore une brochure cette même année. On a de lui plusieurs ouvrages de circonstance, dont voici les titres: I. *Du bill des Juifs*, Londres, 1753. II. *Avis d'un gentilhomme de la campagne à son fils*, 1755. III. *Lettre au noble lord évêque de Londres, sur le tremblement de terre de Lisbonne*, 1756. IV. *Discours de famille, par un gentilhomme de campagne*, publié de nouveau en 1766, par Édouard Weston, un de ses parents. —*Hugues* Weston, du comté de Leicester, doyen de Windsor, fut privé de son bénéfice pour s'être rendu coupable d'adultère, et comme il laissait entrevoir qu'il présenterait à ce sujet des plaintes au pape, on le renferma dans la Tour de Londres, où il mourut en 1558. Il ne reste de lui que des *Dissertations* et quelques *Discours*. —*Robert* Weston, légiste célèbre du seizième siècle, mourut en 1573, chancelier du royaume d'Irlande.

P—ot.

WESTPHAL (Joachim), en latin *Westphalus*, théologien de la communion luthérienne, est plus célèbre par son emportement et par le nom des antagonistes avec lesquels il se mesura que par ses propres talents. Né, en 1510, d'une famille obscure et pauvre, à Hambourg, et non en Westphalie, comme l'ont dit

quelques biographes qui ont même vu dans cette origine l'étymologie de son nom, il fut envoyé aux frais de quelques amis à l'université de Wittemberg, devint régent de seconde au collége de Saint-Jean, ensuite (1541-1571) ministre de Sainte-Catherine, et enfin surintendant des églises de Hambourg ; il mourut en exerçant les fonctions de cette place, le 16 janvier 1571. Les luthériens le regardent comme un de leurs plus habiles écrivains. Cependant l'exacte justice veut que l'on rabatte considérablement de cet éloge, et qu'on voie en Westphal plutôt un sectaire turbulent et fanatique, qu'un sage ministre de l'Évangile ou un controversiste profond. Ce n'est point ici le lieu d'exposer à quelles guerres intestines était livrée l'église luthérienne, quand Westphal vint jouer un rôle au milieu des troubles. Les ministres de Hambourg étaient divisés en luthériens mitigés et luthériens rigides. Mais les uns et les autres se reposaient en quelque sorte de guerre lasse, quand l'apparition d'un ouvrage de Westphal fit reprendre les hostilités et recommencer les disputes. La querelle dégénéra bientôt en invectives personnelles. Calvin, dont le concordat avec l'église luthérienne de Zurich avait été l'origine d'une scission dans cette église même, et qui croyait devoir faire cause commune avec ceux qui avaient adopté le concordat, descendit dans l'arène, et, suivant l'expression de Bayle, il accommoda assez bien son style à celui de Westphal, ce qui signifie probablement qu'il mit dans sa réponse plus de vivacité que de politesse, ou plus d'injures que de dialectique. Ce qui paraît certain cependant, c'est que, tout en employant pour désigner ses antagonistes l'expression de *temulentus*, il n'eut point l'intention de les traiter d'ivrognes. Mais, par un plaisant quiproquo, Westphal, donnant au mot biblique le sens qu'il aurait eu dans la bouche de Cicéron, s'imagina qu'on l'accusait d'un vice alors fréquemment reproché aux Allemands, et crut ne pouvoir mieux répondre qu'en faisant peser le même reproche sur Calvin, dont tout le monde connaissait la sobriété. S'apercevant que ses amis même et ses partisans riaient de cette bévue, il passa de la tempérance de son antagoniste à sa moralité, et ne trouvant rien à dire sur le patriarche de Genève, il attaqua sa mère qu'il accusait d'avoir été la maîtresse d'un prêtre. Ces accusations, que rien ne pouvait justifier, lui valurent une terrible réponse de Théod. de Bèze. On peut encore reprocher à Westphal la légèreté avec laquelle il affecte souvent de traiter les matières les plus graves. Quant à la lucidité ou à la force de ses raisonnements, on peut se borner à lire dans Bayle (*Dict. critiq.*, art. *Westphale*, notes) la relation d'une conférence qu'il eut avec les ministres Lascus et Micronius. Parmi les nombreuses productions de ce théologien (on en compte près de deux cents), nous citerons : I. *Farrago confusanearum et inter se dissidentium de S. Cœna opinionum ex Sacramentariorum libris congesta*, Hambourg, 1552. II. *Epistola de religionis perniciosis mutationibus*. C'est là qu'il attaque avec la dernière violence calvinistes, crypto-calvinistes, synergistes, adiaphoristes, majoristes en un mot tous ceux dont la profession de foi religieuse différait en quoi que ce fût de la confession d'Augsbourg, sans épargner les

théologiens même de sa communion. III. *Confessio ecclesiarum Saxonicarum.* IV. *Epistola quâ respondetur conviciis Calvini.* V. *Confutatio aliquot enormium mendaciorum Jo. Calvini, secutûræ apologiæ contra ejus furores præmissa.* VI. *Apologia confessionis de cœnâ Domini contra corruptelas et calomnias Jo. Calvini.* VII. *Historia vituli aurei Aaronis, ad nostra tempora et controversias accommodata* (trad. en allemand, et publié à Magdebourg en 1549. VIII. *Argumenta de operibus.* On peut joindre à ses lettres les suivantes: *Epistolæ IV ad Matth. Flacium Illyricum de controversiâ Flacianâ; Epistolæ IV ad Luc. Lossium; Epistolæ duæ ad Jo. Timannum et Jac. Bordingum;* etc. Westphal n'est point, comme on l'a prétendu, l'inventeur du système de l'ubiquité, et c'est à tort que notre grand Bossuet, dans son *Histoire des variations des églises protestantes*, a dit: « La grande affaire du temps parmi les luthériens fut celle de l'ubiquité que Westphal, André Smidelin, David Chytrée et les autres établissaient de toutes leurs forces. » — Il ne faut point croire à l'existence d'un Jean Westphal, en latin *Westphalus* ou *de Westphaliâ superiore*, qui, selon Puteolus, aveuglément copié dans les premières éditions de Moréri, aurait été accusé de dix-sept erreurs relatives à la foi, et condamné à voir ses livres brûlés à Mayence par la main du bourreau, vers l'an 1559. Ce Jean Westphal n'est autre, comme l'a démontré Bayle, que Jean de Wesalia. — *Joachim* Westphal, prédicateur à Sangerhausen et ensuite à Gerbsted, mourut en 1569, laissant entre autres écrits quelques éloges funèbres. — *Joachim-Chrétien* Westphal, philosophe de Leipzig, vivait vers 1686, et a publié: I. *De insignibus Magdeburgi*, deuxième édit., Halle, 1729. II. *De curioso novitatis studio.* III. *De ventis incendii tempore orientibus*, etc. P—ot.

WESTPHAL (Ernest-Chrétien), célèbre jurisconsulte, naquit à Quedlinbourg, le 22 janv. 1737. En 1764, il était adjoint à la faculté de droit de Halle; et en 1791, après la mort de son maître, le célèbre Nettelbladt, il fut nommé doyen de la faculté et de l'université, conservateur du cabinet des médailles, d'histoire naturelle, et conseiller intime au département de la justice. En 1771, il accepta la place de vice-recteur, que dans la suite il refusa deux fois. Il mourut le 29 nov. 1792. Westphal s'appliqua surtout à l'étude du droit romain. Comme Nettelbladt, son maître et son modèle, il suivit d'abord dans ses leçons la *méthode* que l'on appelle *démonstrative;* au lieu de prendre les *titres des Institutions et des Pandectes*, qui sont sans ordre, il avait placé les propositions les unes après les autres, de manière qu'elles s'appuyaient mutuellement, les antécédentes comme principes ou axiomes, et les suivantes comme corollaires. Le temps et l'usage lui firent connaître les vices de cette méthode. Suivant les titres de la jurisprudence romaine dans leur ordre naturel, il en expliquait la lettre; et quand elle était obscure, il en cherchait le sens dans des textes correspondants. Il disait à ses élèves: « Réunissez soigneusement les Codes de Justinien et ceux qui ont paru avant lui; placez ce qui a rapport à un objet dans un ordre systématique: cherchez le sens littéral, et tirez-en des propositions, dont la réunion vous

présentera un corps complet de théorie. Laissez parler le législateur lui-même; tâchez d'atteindre sa pensée; ne la dénaturez point, en la comparant avec celles des autres législateurs. » D'après ce système, il s'était proposé de donner des commentaires sur le droit romain. Ce qu'il a publié prouve beaucoup d'érudition; mais ses écrits n'ont pas tous eu le même succès. Les plus remarquables sont : I. *Explication systématique des lois romaines sur le droit d'hypothèque* (all.), Leipzig, 1770, in-8°.; 2e. édition, 1791. II. *Interpretationes juris civilis de libertate et servitutibus prædiorum*, Leipzig, 1773, in-8°.; 2e. édition, 1774. III. *Introduction systématique à la connaissance des meilleurs livres de jurisprudence et des sciences qui y ont rapport* (all.), Leipzig, 1774, in-8°.; 2e. édition, 1779; 3e. édition, 1791. IV. *Institutiones juris naturalis artis ordine digestæ et ab arbitrariis fori sententiis purgatæ*, Leipzig, 1776, in-8°. V. *Droit particulier de l'empire d'Allemagne* (all.), Leipzig, 1783-84, 2 volum. in-8°.; réimprimé en 1798. Ce traité classique a eu une grande vogue. En examinant le droit particulier des princes d'Allemagne, Westphal a discuté leur droit d'héritage, de primogéniture, le droit d'établir des majorats, et ce que l'on appelle *seniorat*, la forme à observer dans les testaments, les lois qui régissent la banque, etc. VI. *Droit public qui régit aujourd'hui l'Allemagne* (all.), Leipzig, 1780, in-8°. VII. *Droit féodal actuel de l'Allemagne* (all.), Leipzig, 1784, in-8°. VIII. *Code criminel de l'Allemagne* (all.), Leipzig, 1785, in-8°. IX. *La Torture chez les Grecs, chez les Romains et chez les Allemands, avec explication des lois qui y ont rapport* (all.), Leipzig, 1785, in-8°. X. *Système du droit romain sur les espèces différentes des choses, de la possession, de la propriété et de la prescription* (all.), Halle, 1788, in-8°. XI. *Principes du droit commun sur les contrats de vente, d'achat, de fermage, de location, de la cession et de la caution* (all.), Leipzig, 1789, in-8°. XII. *Théorie du droit romain sur les testaments, sur leur forme et validité, sur les testateurs et héritiers* (all.), Leipzig, 1790, in-8°. XIII. *Commentaire systématique sur les testaments, sur leur ouverture, sur l'acceptation ou renonciation, sur les droits et devoirs des héritiers, sur les moyens qu'ils peuvent employer au possessoire et au pétitoire*, Leipzig, 1790, in-8°. XIV. *Sur les legs, les fidéicommis, sur les codicilles*, etc. (all.), Leipzig, 1791, 2 vol. in-8°. XV. *Droit civil, d'après les principes et l'ordre des Pandectes*, Leipzig, 1792, 2 vol. in-4°. XVI. *Système sur les différentes espèces de legs et sur le partage de l'héritage*, publié après la mort de l'auteur, avec sa *Biographie*, Leipzig, 1793, in-8°. G—y.

WESTPHAL (Jean-Jacques-Henri), organiste à Schwerin, né en 1750, et mort le 17 août 1825, se fit connaître par ses connaissances théoriques sur la musique et par son enthousiasme pour cet art. Il a laissé en mourant une bibliothèque musicale, qui, au jugement des connaisseurs, est la plus riche de l'Allemagne, si l'on excepte celle de Vienne. Westphal a publié une brochure *sur les monnaies, mesures et poids dans le duché de Méklenbourg, et leur comparaison avec les mesures étrangères*; Schwerin, 1803. G-y.

WESTPHALEN (JOACHIM-ERNEST DE), publiciste, né à Schwerin le 21 mars 1700, fut d'abord professeur de droit à Rostock; et, après s'être distingué par ses connaissances, il devint chancelier et président du conseil du prince de Holstein. Il mourut à Kiel le 21 mars 1759. Comme homme d'état et publiciste, il était très-considéré en Allemagne. On a de lui : *Monumenta inedita rerum Germanarum, præcipuè Cimbricarum et Megápolensium*, Leipzig, 1739, 4 vol. in-fol. Ce recueil, riche en faits et en recherches profondes, prouve une grande érudition. G—Y.

WETSTEIN (JEAN-RODOLPHE Ier.), naquit à Bâle, en 1594, d'une famille qui depuis long-temps occupait le premier rang dans cette ville (1); fit ses études à Genève, et après avoir été pendant quelques années capitaine au service de la république de Venise, obtint, en 1649, la place de greffier de la ville de Bâle. Il se distingua ensuite dans différents emplois de la magistrature, et fut nommé bourgmestre en 1645. On compte cent vingt-deux diètes de la confédération auxquelles il fut député; mais son premier titre de gloire est sans aucun doute sa mission aux conférences de la paix de Munster (1647), qui fut couronnée d'un succès complet, et dans laquelle il déploya autant de sagesse que de dignité, et sut se concilier l'estime des envoyés des différentes puissances. Il s'agissait de faire reconnaître, dans le traité de paix qui se préparait, que la confédération suisse serait formellement et complètement exempte de toute juridiction de l'empire; exemption qui jusqu'alors avait été contestée, notamment par la chambre impériale de Wetzlar, ce qui donnait lieu à de fréquentes vexations. Soutenu par les cours de France et de Suède, l'envoyé suisse obtint l'insertion de ladite reconnaissance dans le traité de paix (art. VI); ce qui n'empêcha pas les autorités de l'empire de renouveler, peu de temps après, leurs prétentions. Wetstein se rendit à Vienne (1650), accompagné du landamman Belger d'Uri; et leurs remontrances firent enfin donner les ordres nécessaires pour que l'on cessât toute action contraire à la stipulation de la paix de Westphalie, qui pendant plus d'un siècle fut regardée comme la principale garantie de l'indépendance de la Suisse. Wetstein a lui-même donné l'*Histoire et les actes de ses négociations*, en un volume in-fol., Bâle, 1651. L'empereur lui accorda, en 1653, des titres de noblesse, et sa patrie s'empressa de lui déférer des honneurs et des récompenses. Souvent il fut nommé arbitre pour terminer des différends entre les Cantons. Il a laissé une vingtaine de volumes manuscrits, relatifs à l'*Histoire* suisse. L'université et la bibliothèque de la ville de Bâle sont redevables à son zèle et à son crédit d'avantages et d'accroissements considérables. Il mourut dans cette ville en 1666. Son habileté et ses succès en diplomatie l'avaient fait appeler en Europe le pacificateur ou le roi des Suisses. U—I.

WETSTEIN (JEAN-RODOLPHE II), fils aîné du précédent, né à Bâle en 1614, se consacra à la théo-

(1) La famille de Wetstein tirait son origine de Kibourg, dans le canton de Zurich, et fut de bonne heure divisée en deux branches, dont l'une s'établit à Rapperswyl, sur le lac de Zurich. On n'a aucun détail sur celle-ci. Mais la seconde a produit un grand nombre d'hommes distingués.

logie, et fit de très-bonnes études à l'université de sa ville natale, qui en 1637 lui confia la chaire de grec. Il voyagea ensuite en France, en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, et revint à Bâle, où il obtint la place de bibliothécaire. Ce fut lui qui, avec l'aide de son père, engagea le gouvernement à acheter les bibliothèques précieuses d'Amerbach et d'Erasme. Depuis 1654, il occupa la chaire de théologie. Il avait montré beaucoup de répugnance pour la fameuse formule du *consensus* proposée aux Églises de l'Helvétie par celle de Zurich; il lui fut impossible d'empêcher qu'on l'acceptât à Bâle; mais il ne la signa jamais, bien que menacé à plusieurs reprises de la perte de ses emplois. Il mourut en 1684, après avoir eu dix-sept enfants, dont douze lui survécurent. Outre quelques dissertations, il a fait imprimer en 1642, sur un manuscrit de la bibliothèque de Bâle, le *Sermon de Marc Diadochus contre les Ariens*, avec la traduction latine et des notes. Il a encore fait réimprimer le Traité de Vinc. Bandello contre la conception immaculée de la Vierge. L'ambassadeur de l'empereur à Munster, M. Crave, ayant connu l'ouvrage du jésuite Hermann Crombach, publié pour soutenir la vérité de l'histoire de sainte Ursule et des onze mille vierges, pria le bourgmestre Wetstein d'engager son fils à examiner cette question. Le fils accéda à ce vœu, et il démontra dans un traité particulier, fruit de recherches soigneuses, que cette histoire est une pure fiction.

U—I.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe III), fils du précédent, naquit en 1647 à Bâle, et fit la plus grande partie de ses études à Zurich. Revenu dans sa patrie, il y prit les degrés de bachelier, et de docteur en philosophie, puis s'appliqua aux éléments des sciences théologiques avec beaucoup d'assiduité. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il se porta candidat pour la chaire de langue grecque; et malgré sa jeunesse il l'aurait obtenue au concours, si l'âge avancé de son antagoniste n'eût semblé mériter la préférence. Il fut reçu ministre quelque temps après, et à l'exemple de son père il entreprit divers voyages, tant pour acquérir de nouvelles connaissances que pour voir les hommes illustres de chaque académie. Mais une maladie qu'il contracta pendant son séjour à Leyde, qui alors était en proie à une espèce de contagion, le força de revenir précipitamment en Suisse, où quelque temps après sa guérison on lui confia la chaire de logique. Il l'occupa pendant un an et demi, partageant son temps entre les soins du professorat et la composition de divers ouvrages. Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il eût d'emploi dans l'enseignement. Mais en janv. 1684, il fut nommé professeur de langue grecque, et, son père étant mort dans la même année, il obtint la place qu'il avait déjà remplie (la chaire du Nouveau-Testament), et dont il exerça les fonctions pendant vingt-six ans. Il mourut le 21 avril 1711. Ses principaux ouvrages sont: 1° Une édition *princeps* de trois ouvrages encore inédits d'Origène (le Dialogue contre les Marcionites, l'Exhortation au martyre, et la Lettre à Africanus sur l'Histoire de Suzanne), grec et latin, avec des notes, Bâle, 1674, in-4°. La copie de ces morceaux avait été tirée par son père d'un manuscrit de la bibliothèque de Bâle, et transmise au célèbre Huet,

qui devait les publier dans son *Origeniana*. Ce dessein n'ayant point été exécuté, Jean-Rodolphe se chargea de la publication, mais en joignant au texte une excellente traduction latine, des notes, des variantes et des index. Ce début philologique lui fit le plus grand honneur. II. Trois *Harangues* sur la fidélité des Suisses, en réponse à un libelle intitulé *la Suisse démasquée*. III. Neuf discours sur *la Prononciation de la langue grecque*, Bâle, 1680, in-8°. IV. Diverses dissertations. Il songeait à publier d'autres ouvrages, principalement une édition d'Homère; mais la perte de sa vue l'empêcha de se livrer à cette entreprise. Son *Éloge funèbre*, prononcé par M. Iselin, contient des détails sur sa *Vie*, ainsi que sur celle de son père Jean-Rodolphe II. — *Jean-Henri* WETSTEIN, frère du précédent, naquit à Bâle en 1649, et mourut à Amsterdam en 1726. Il s'établit dans cette dernière ville, où il devint un des libraires les plus célèbres. On lui doit un grand nombre de bonnes éditions qu'il accompagna de préfaces érudites. Il fut très-estimé pour ses qualités personnelles. Ses descendants ont continué son commerce, et son fils *Jacques* a donné une série recherchée d'éditions fort exactes d'auteurs classiques, en 32 vol. Sa postérité existe encore en Hollande. U—I.

WETSTEIN (JEAN-JACQUES), savant célèbre, de la même famille que les précédents, naquit à Bâle le 5 mars 1693, et fit ses études dans cette ville. A treize ans, ayant achevé son cours de langue latine, il voulut apprendre la philosophie et les mathématiques sous Jean Bernoulli le père; le grec sous Samuel Battier, et l'hébreu sous Buxtorf. Ses progrès répondirent aux soins de ces maîtres habiles, et à l'âge de seize ans il fut créé docteur en philosophie. Reçu ministre quatre ans après (1713), il soutint une thèse remarquable sur les variantes du Nouveau-Testament, en s'attachant à prouver que de cette diversité de leçons il ne résulte aucune objection raisonnable contre l'intégrité, l'authenticité et la certitude du texte des saintes Écritures. Il préludait par cet essai au grand travail qui absorba sa vie, et qui éveilla tant d'animosité et de haine contre lui. Il avait commencé par examiner tous les manuscrits du Nouveau-Testament, contenus dans la bibliothèque de Bâle, et approfondi les écrits des Talmudistes, relatifs soit aux opinions et aux coutumes des Juifs, soit aux expressions de Jésus-Christ et des Apôtres. Il entreprit ensuite un voyage littéraire, toujours dans le but de recueillir de nouvelles variantes, séjourna pendant quelque temps à Genève, puis à Paris, où il eut des conférences avec les savants les plus célèbres, et de là passa en Angleterre, où il se lia avec Bentley. Il revint encore passer trois mois à Paris, joignit en octobre 1716, à Bois-le-Duc, un régiment suisse au service de Hollande, dont on lui avait offert d'être le chapelain, rentra au mois de juillet 1717 à Bâle, et remplit successivement les fonctions de diacre commun (1717-1720), et de diacre de Saint-Léonard. Il y avait neuf ans qu'il s'acquittait de ces fonctions, donnant en particulier des leçons de théologie à plusieurs élèves de l'université, continuant son travail sur les variantes du Nouveau-Testament, et pensant à en recueillir encore d'autres dans les bibliothèques d'Italie, lorsqu'un violent orage s'éleva contre lui. L'as-

semblée des pasteurs et des professeurs l'interrogea sur sa doctrine, et, quoique contente de ses réponses, le suspendit, par sentence définitive, des fonctions du ministère (mai 1730), sous prétexte que l'on ne pouvait s'en rapporter à sa sincérité, puisqu'il professait hautement la doctrine de la légitimité du mensonge en cas de danger. Au reste les bases de l'accusation étaient des imputations de socinianisme et d'indifférentisme, tirées principalement du genre même de l'ouvrage auquel il consacrait ses veilles, et que personne n'avait encore vu. Wetstein se retira en Hollande, où était alors fixée une partie de sa famille. A peine fut-il arrivé à Amsterdam, que la société des Remontrants de cette ville lui offrit la chaire de théologie, alors vacante par la retraite du célèbre Leclerc; et il en prit possession en 1733. Il faut néanmoins remarquer, à cette occasion, que les chefs de la société arminienne avaient d'abord exigé qu'il se justifiât des accusations portées contre lui à Bâle, et, ce qui est plus étonnant, que le sénat de cette ville le réhabilita complètement deux ans après l'avoir noté comme le plus dangereux hérétique qui eût paru depuis la réformation. Il fut même recommandé par le conseil de Bâle à l'église réformée de Strasbourg, en qualité de pasteur, et en 1744 il fut nommé professeur de langue grecque à Bâle. Mais les Remontrants augmentèrent ses appointements, pour le retenir à Amsterdam, et peu après lui confièrent, avec la chaire qu'il avait déjà, celle de l'histoire ecclésiastique. Il mourut dans cette ville le 23 mars 1754, âgé de soixante ans. Il avait été reçu au nombre des membres de la société royale de Berlin (15 juin 1752), de la société royale de Londres (5 avril 1753), et de la société d'Angleterre, fondée *pour la propagation de la foi* (15 février 1754). Son principal ouvrage est sa collection des Variantes du Nouveau-Testament, publiée sous le titre suivant : Η ΚΑΙΝΗ ΔΙΑΘΗΚΗ, *Novum Testamentum editionis receptæ, cum lectionibus variantibus codicum mss., editionum aliarum, versionum et patrum; necnon commentario pleniore ex scriptoribus veteribus hebræis, græcis et latinis, historiam et vim verborum illustrante. Tom. I, continens IV Evangelia;* Amsterdam, 1751; in-fol.; *Tom. II, cont. Epist. Pauli, Acta Apostolorum, Epist. Canonicas et Apocalypsin;* Amsterdam, 1752, in-fol. A la tête de chaque volume se trouvent des prolégomènes très-savants et remplis de particularités curieuses, surtout ceux du second. Ils avaient été publiés longtemps auparavant, sous le titre de *Prolegomena ad Novi Testamenti græci editionem accuratissimam è vetustissimis codd. mss. denuò procurandam*, etc., Amsterdam, 1730, in-4°. Viennent ensuite les variantes placées immédiatement au-dessous du texte, puis des notes critiques dans lesquelles l'auteur s'applique surtout à éclaircir la doctrine et les opinions des Juifs, par la collation de passages parallèles tirés des écrits des plus fameux rabbins. La quantité de variantes est immense; Wetstein avait lu lui-même environ cinquante manuscrits. Il nous semble que c'est à tort que des savants respectables lui ont reproché de ne pas avoir choisi les leçons. N'est-ce pas assez d'avoir établi au commencement l'âge, l'authenticité, et par conséquent la valeur des manus-

crits ? et dans un ouvrage composé uniquement pour les savants, pour les hommes qui veulent remonter aux sources et juger par leurs yeux, ne serait-il point déplacé, nous ne disons pas de prononcer sur la validité des leçons, mais de les rejeter ou de les admettre à son gré ? L'édition de Wetstein est encore remarquable par son système sur l'Apocalypse, dont il rapporte toutes les prophéties allégoriques à la guerre des Juifs sous Néron et Vespasien, et aux guerres civiles qui désolèrent l'empire romain, après la chute du premier de ces princes ; elle l'est aussi par la publication de deux Lettres inédites de saint Clément, trouvées à la fin d'un manuscrit syriaque qui lui avait été envoyé d'Alep. On pense bien que l'auteur en soutient l'authenticité ; mais, malgré toute l'érudition dont il étaya son hypothèse, les arguments de Venema, professeur de théologie à Franeker, persuadèrent à tout le monde qu'elles étaient supposées. On doit encore à Jean-Jacques Wetstein quelques ouvrages moins importants, savoir : I. *Lettres de Calvin à Jacques de Bourgogne, seigneur de Falaise et de Bredam, et à son épouse Yolande de Bréderode ; imprimées sur les originaux*. Amsterdam, 1744, in-8°. II. Plusieurs *Cantiques*. III. Des *Sermons*, au nombre desquels on cite celui qu'il prononça par ordre du magistrat à Bâle, en 1732, à propos d'un homme qu'on accusait de magie. IV. Les *Oraisons funèbres* de Drieberge et de Leclerc. Son éloge (*Serm. funeb. in obit. V. C. Jo. Ja. Wetstenii*), fut prononcé par Krighaut, et peut fournir quelques renseignements sur sa vie, Amsterdam, 1754 in-4°. P—ot.

WETSTEIN (Charles-Antoine de), né à Amsterdam le 10 avril 1743, cultivait avec une grande supériorité la poésie latine, et a été honorablement cité, à ce titre, par M. Hœufft, dans son *Parnassus latino-belgicus*, p. 239 et suiv., et par M. Peerlkamp, dans ses *Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt*, p. 467-470. Ayant fait de bonnes études à l'université de Leyde, il y fut reçu docteur en droit en 1762, et publia à cette occasion une savante dissertation *De morâ*, accompagnée d'une élégie d'adieux à la ville de Leyde. Il suivit pendant quelque temps le barreau à la Haye ; mais bientôt dégoûté de la chicane, il revint à Leyde se livrer à son étude favorite de la littérature ancienne, et surtout aux muses latines. Sa famille, distinguée dans le commerce de la librairie, habitait la maison où, en 1582, Christophe Plantin avait transporté d'Anvers sa célèbre imprimerie, continuée par Raphelingius, son gendre, qui s'y maintint jusqu'en 1626. Parmi les savants professeurs de Leyde, Wetstein était particulièrement lié avec l'illustre helléniste Valckenaer, qui a mis un avant-propos à son poème latin de la *Délivrance de Leyde*. Il a traduit du grec en vers latins, avec un bien rare talent, Hésiode, Théocrite et Coluthus ; et ces versions ont été réunies par lui, avec quelques autres pièces, dans un volume in-8°, Leyde, 1774. On a encore de lui en vers latins : I. *Epistolæ mutuæ inter comitem de Vaux, gallici exercitûs ducem, et Pascalem* (*Paoli*), *libertatis Corsicæ defensorem strenuissimum*, Leyde, 1769, in-4° ; II. *Cunæ Aransiacæ*, poème sur la naissance du roi régnant des Pays-Bas, 1772, in-4° ; III. *Leida ab ob-*

sidione *Hispanorum liberata* (en 1574), 1771, in-4°. IV. *Jano Schradero et Elisabethæ Vitringæ sponsis*. V. *Pietas belgica*. VI. *Virgo batavica*, à l'occasion de la nomination de M. de Bleiswyk à la place de grand-pensionnaire, 1772, in-4°. VII. *Carmen elegiacum in sæcularia altera academiæ Leidensis*. Le professeur Van Royen avait également célébré ce second jubilé dans une harangue académique en vers latins, qui se trouve dans ses *Poemata*, Leyde, 1778, in-8°.; et l'on croit que, par délicatesse, Wetstein ne publia pas son poème, qui ne l'a été en effet que cinquante ans après, par M. Hœufft, Bréda, 1825, in-4°. Wetstein cultiva aussi la poésie hollandaise. Nous avons de lui, en vers hollandais, l'*Olinde et Sophronie* de Mercier, la *Sophonisbe* de Voltaire, le *Don Pèdre* du même, et le *Guillaume Tell* de Lemierre. Frappé d'aliénation mentale, il est mort le 29 juin 1797, dans une retraite rurale, à Voorbourg, près de la Haye.

M—on.

WETTZ (Justinien-Ernest, baron de), seigneur allemand, fameux par son zèle pour la propagation et la réformation du luthéranisme, vivait au milieu du XVIIe siècle. L'illustration de sa famille, qui était une des plus anciennes de la Carniole, ouvrit d'abord pour lui la carrière des hauts emplois, et il s'abandonna long-temps à tous les plaisirs que le monde présente à l'esprit ardent de la jeunesse. Mais ensuite la lecture de la Bible et des actes des Martyrs changea totalement ses dispositions, et il se dévoua à la solitude et à la piété. Il fit paraître à Ulm, en 1660, un petit Traité *sur la vie solitaire et sur les moyens de s'y conduire conformément à la parole de Dieu, et à l'exemple des premiers solitaires*. Sa pensée principale, dans la retraite à laquelle il s'était consacré, était de répandre la religion luthérienne parmi les idolâtres, et dans ce dessein, il donna sur ses biens une somme de douze mille écus, pour fonder un séminaire, et entretenir des élèves en théologie, qui apprissent les langues étrangères, et se missent en état de prêcher l'Évangile parmi les nations lointaines de l'Afrique ou de l'Asie. Il donna ensuite à cette association le nom de société des *Amis de Jésus*, et fit paraître en 1664, sous le nom de Justinien, des *Annonces*, *avis*, *projets*, etc., relatifs à cette société. Peu après il soumit son idée à l'assemblée des états protestants à la diète de Ratisbonne. Mais, le surintendant de cette ville ayant écrit contre sa proposition, on daigna à peine en faire l'examen. A entendre celui-ci, le projet n'était qu'une chimère, une tromperie, et le baron un rêveur, ou pis encore. Quoi qu'il en soit, ce dernier se rendit en Hollande pour y transférer son établissement, et il écrivit aux élèves en théologie, qu'il entretenait à ses frais, de se rendre à Amsterdam. Mais là encore il trouva des obstacles à ses projets, et ne put obtenir l'autorisation des états. Alors il se décida à quitter l'Europe pour être lui-même le missionnaire des infidèles, se fit consacrer comme leur apôtre, par le pasteur de Zwoll (Over-Yssel), et après avoir prononcé un discours pathétique dans lequel il annonçait sa résolution et son but, et disait un adieu éternel à tous ses amis d'Europe, il mit à la voile pour le Nouveau-Monde, où il mourut plusieurs années après, au milieu des sauva-

ges, sans avoir fait beaucoup de prosélytes. P—ot.

WETZEL ou WEZEL (Jean-Gaspard), prédicateur de la duchesse douairière de Saxe-Cobourg, naquit le 22 fév. 1691 à Meinungen, où son père était cordonnier. Destiné au même métier, il y montra peu de goût. Ses heureuses dispositions intéressèrent quelques personnes qui se cotisèrent pour l'envoyer aux écoles de Meinungen. Le duc Bernard-le-Pieux le fit ensuite entrer au gymnase d'Henneberg, et un séjour de trois ans aux universités de Halle et d'Iéna, pendant lequel il se livra à la philosophie et aux langues orientales sous les professeurs les plus distingués, termina ses cours académiques. Il fut ensuite appelé comme instituteur dans diverses familles riches, et c'est là qu'ayant fait la connaissance de Völker, conseiller de l'électeur de Maïence, et résident à Nuremberg, il fut engagé par ce diplomate à quitter les fonctions de l'enseignement pour le poste plus agréable de son secrétaire. Peu après, il suivit Völker dans un voyage en Italie, et il observa avec attention toute cette contrée intéressante. De retour dans sa patrie, il aida Hönn dans la rédaction de son *Dictionnaire des erreurs*, qui fut imprimé pour la première fois à Cobourg, 1721, in-8°. L'année même de cette publication, le duc de Saxe-Meinungen lui confia l'éducation de ses enfants. Cinq ans après, ce prince étant mort, sa veuve nomma Wetzel son prédicateur, charge dont il cumula les avantages avec ceux de l'archidiaconat et du rectorat de Römhild. C'est dans cette ville qu'il mourut le 6 août 1755, laissant plusieurs écrits utiles. En voici la liste : I. *Hymnopœographia* ou *Histoire des poètes les plus célèbres qui ont écrit des cantiques*, Helmstadt, 1717 - 1728, in-8°. Ce recueil est aujourd'hui suranné ; beaucoup de pièces qu'il cite comme des modèles ont été surpassées depuis. L'auteur avait promis un cinquième volume que la mort l'empêcha de donner. II. *Analecta hymnica* ou *Lectures pour l'histoire de la poésie lyrique et sacrée*, Gotha, 1er. vol., 1752, in-8°. ; 2e. vol., ibid., 1756, in-8°. Dans le premier volume se trouvent cinquante pièces lyriques de Wetzler. III. *Singularia Weinrichiana*, Nuremberg, 1728, in-8°. Ce recueil contient la vie de Jean-Michel Weinrich, avec plusieurs cantiques de cet auteur, et un Choix de poésies spirituelles sur les Évangiles, les Épîtres et la Passion. IV. *Hymnologia sacra*, Nuremberg, 1728, in-8°. V. *Histoire abrégée de la ville de Römhild, depuis la réforme jusqu'à nos jours*. VI. *Hymnologia passionis*, Nuremberg, 1733, in-8°. VII. *Hymnologia polemica*, Armstadt, 1737, in-8°. VIII. *Discours* sur la bonté de Dieu, etc., Francfort, 1742, in-8°. IX. *Lipsanographia sacra* ou *Description historique des reliques les plus célèbres*. Ce dernier ouvrage est resté manuscrit. P—ot.

WETZEL ou WEZEL (Jean-Chrétien-Frédéric), philologue allemand, né en 1762, et mort à Berlin le 10 février 1810, avait été professeur à la maison des Orphelins, à Buntzlau (1782), puis au collége royal de Berlin. On a de lui plusieurs éditions estimées, et divers ouvrages relatifs aux langues anciennes. Les principaux sont : I. *Quatorze Discours choisis de Cicéron*, Halle, 1801, gr. in-8°. II. *Corne-*

lius Nepos, Leipzig, 1801, gr. in-8°. Cette réimpression du texte de Bose est accompagnée de notes excellentes, de tableaux historiques et chronologiques, d'index; elle n'a malheureusement point été achevée, et l'auteur s'est borné à l'unique volume publié en 1801. III. *Méthode abrégée pour apprendre la langue grecque d'après les principes de l'analogie*, Leipzig, 1802, in-8°. Ce travail, rédigé d'après les idées d'Hemsterhuys et de Lennep, est utile pour les commençants qui ne peuvent lire le volumineux ouvrage du savant helléniste de Leuwarden. Mais Wetzel n'a évité ni ses erreurs, ni la fausse méthode selon laquelle ce dernier fait marcher la dérivation. IV. *Dictionnaire manuel de l'Histoire universelle ancienne*, Leipzig, 1804, 3 vol. in-8°. Le troisième se compose de tableaux historiques, mythologiques et généalogiques de la littérature, et de la civilisation, et se trouve imprimé à part sous ce titre : *La Science de l'antiquité mise sous les yeux en tableaux*. V. Justin (*Justini Historiarum Philippicarum libri XLIV*), Leipzig, 1800, in-8°. Cette édition est excellente. Wetzel y a suivi le texte de Grævius, sans s'astreindre à toutes ses leçons. Ses notes sont les unes critiques et historiques, les autres simplement exégétiques : dans les premières l'auteur fait preuve d'un grand savoir. Une table chronologique placée en tête de l'ouvrage répand du jour sur cette série d'événements retracés sans fixation d'époque ou de date par l'abréviateur de Trogue Pompée, événements dont Wetzel a eu d'ailleurs le soin de mettre toujours en marge l'année probable. VI. *Marci Tullii Ciceronis scripta rhetorica minora*, etc., Leipzig, 1807, 2 vol. in-8°. Ce choix contient le traité de l'invention, les lieux, les partitions oratoires, le *De optimo genere oratorum* et la rhétorique à Hérennius. On doit encore à Wetzel des dissertations et des mémoires, tels que *Réflexions sur quelques passages des faits et dits mémorables de Socrate par Xénophon*, dédiées à Schneider (Journal de Brunswick, 1790, tome III, pag. 316-331), etc. Beaucoup d'autres savants du nom de Wetzel se sont distingués en Allemagne. Nous nous bornerons à citer, 1°. *Abraham* VAN WETZEL, jurisconsulte de Bommel dans la province de Gueldre, qui après avoir rempli diverses fonctions devint avocat fiscal du cercle d'Utrecht, et mourut dans cette ville, le 12 février 1680, laissant un grand nombre d'ouvrages de droit. Les plus importants sont : I. *De connubiali bonorum societate et pactis dotalibus*, Amsterdam, 1674. II. *Commentarius ad novellas institutiones Trajectinas*. III. *De remissione mercedis propter bellum, inundationem aquarum et sterilitatem*; 2°. *G.-F.* WETZEL, autre jurisconsulte, auteur de deux Mémoires intéressants, *Diatribe juris principum privati, an minui queat apanagium in concursu creditorum*, Wetzlar, 1778, in-4°.; et *Observationes de juribus principum postgenitorum*, ibid., 1773, in-4°. P—OT.

WEYDE (ROGER VANDER), peintre, né à Bruxelles vers l'an 1480, fut un des artistes qui commencèrent à perfectionner la peinture dans les Pays-Bas. Il se distingua surtout par l'expression. Parmi les tableaux où ce genre de mérite se faisait le plus remarquer, on cite une des quatre compositions qu'il avait exécutées dans la salle du con-

seil de la ville de Bruxelles. Elle représentait un vieillard sur son lit de mort, embrassant son fils coupable d'un crime, et le frappant en même temps d'un poignard. L'expression de tête du vieillard moribond est d'une énergie admirable; elle respire tout à-la-fois la douceur, la tendresse et la vengeance. Les trois autres tableaux, quoique inférieurs, quant à l'énergie, n'en offraient pas moins la preuve d'un beau talent. Roger avait peint, pour la ville de Louvain, une *Descente de croix*, remplie de figures dont l'expression était si vraie, que le roi d'Espagne désira l'obtenir. Il fut en conséquence envoyé dans ce pays. Le vaisseau qui le portait fit naufrage : mais le tableau fut heureusement sauvé; et il avait été emballé avec tant de précautions, que l'eau de la mer ne put l'endommager. Michel Cocis fut chargé d'en faire une copie, que l'on mit à la place de l'original. Vander Weyde ne peignait pas avec moins de succès le portrait; et plusieurs souverains de son temps voulurent être peints par lui. Il était encore dans toute la force de l'âge, lorsqu'en 1529 il fut atteint d'une épidémie, connue sous le nom de mal anglais, qui ravageait le pays, et il y succomba au bout de quelques jours. P—s.

WEZEL ou WETZEL (Jean-Charles), littérateur allemand, né en 1747 à Sondershausen, dans la principauté de Schwartzbourg, (Haute-Saxe), vint en 1764 à Leipzig, où il vécut dans une union intime avec Gellert. Chargé de diriger les études d'un gentilhomme silésien, il visita avec lui Berlin, Hambourg, Londres, Paris, Vienne, et passa plusieurs années dans cette dernière ville, occupé à composer des pièces de théâtre, et jouissant d'une grande faveur auprès de l'empereur Joseph II. Après s'être trouvé dans une position très-heureuse, il revint à Leipzig dans l'intention de s'y fixer; mais étant tombé tout-à-coup dans une profonde mélancolie, il retourna à Sondershausen, où il vécut dans la solitude, évitant le regard des hommes, et ne sortant presque jamais de jour. Il passait les nuits à errer dans les bois, dans les campagnes éloignées, et rentrait pour prendre une tasse de mauvais café avec des pommes-de-terre bouillies à l'eau; c'était toute sa nourriture. En hiver, il s'enveloppait d'une pelisse, sans jamais allumer de feu. En 1800, le médecin Hufeland l'envoya à Altona pour le faire soigner, mais on ne put le rétablir. Quand ses amis lui demandaient en quoi ils pourraient lui être utiles, il répondait sèchement qu'il n'avait besoin de rien; et quand sa mère faisait des efforts pour le rappeler à la raison, il la repoussait avec dureté, en disant qu'il ne concevait pas comment elle avait pu mettre au monde un enfant tel que lui. L'*Essai sur l'Homme* est sa dernière production; il avait fait des romans, composé des pièces de théâtre, et écrit sur l'éducation. Voici la liste de ses ouvrages qui ont tous paru en allemand : I. *Philibert et Theodosia, drame*, Leipzig, 1772, in-8°. II. *Vie de Tobie Knaut le sage*, Leipzig, 1774 et 1775, 4 vol. in-8°.; 2e. édition, 1777, publiée en hollandais, en 1780. Dans cet ouvrage, un des plus remarquables qu'ait laissés Wezel, il s'est proposé de montrer que, dans tous les états, les hommes sont égaux. Cette production singulière eut une telle vogue que, Wezel ne l'ayant signée que de la première lettre de

son nom, elle fut attribuée à l'auteur d'*Agathon*, qui s'en plaignit avec humeur dans son *Mercure allemand*. III. *Le comte de Wickham*, *tragédie en 5 actes*, Leipzig, 1774, in-8°. IV. *Belphégor*, *la plus vraisemblable des histoires qui se soient passées sous le soleil*, ibid., 1776, 2 vol. in-8°. Le but de l'auteur est de prouver que l'homme est presque toujours mû par l'envie et l'ambition. V. *Histoire du mariage de Pierre Mark*, *et de la sauvage Betty*, Leipzig, 1779, in-8°. L'*Histoire du mariage de Pierre Mark* avait déjà paru, en 1776, dans le *Mercure allemand*. L'auteur l'ayant revue y ajouta *la sauvage Betty*. VI. *Epître aux poètes allemands*, avec deux autres satires, Leipzig, 1776, in-8°. VII. *Contes satiriques*, ibid., 1777 et 1778, 2 vol. in-8°. VIII. *Comédies*, ibid., 1778 à 1787, 4 vol. in-8°. Ce recueil comprend douze pièces, dont la septième, intitulée *Caractère farouche et grandeur d'ame*, a paru à Paris sous ce titre : les *Ennemis réconciliés*. IX. *Robinson Crusoé*, ibid., 1779 et 1780, 2 vol. in-8°.; réimprimé à Leipzig, 1795. Cette production excita entre l'auteur et Campe une discussion très-vive, dans laquelle le caractère de Wezel, violent, vain, mais franc, se montra à découvert. Son *Robinson* a été traduit en russe, Moscou, 1781, in-8°. X. *Hermann et Ulrique*, Leipzig, 1780, 4 vol. in-8°.; réimprimé la même année à Tubingue : il a aussi paru en français à Paris, 1792, in-12. XI. *Annonce d'un établissement pour l'instruction et l'éducation des jeunes gens, depuis l'âge de douze ans jusqu'à dix-huit*, Leipzig, 1780, in-8°. XII. *Correspondance sur quelques uns de ses écrits*, ibid., 1780, in-8°. XIII. *Sur la langue, les sciences et le goût des Allemands*, ib., 1781, in-8°. Le but de l'auteur était de répondre à la dissertation que Frédéric II avait publiée sous ce titre : *De la littérature allemande*. « Du reste, dit-il, dans » sa préface, je ne veux ni réfuter, » ni corriger ; les pensées du roi me » serviront de guide pour expliquer » mon opinion sur notre langue, sur » l'état des sciences parmi nous, sur » notre goût bon ou mauvais, sur » les fautes que l'on peut nous reprocher ; et sur les moyens que » l'on devrait employer pour y remédier. » XIV. Le *Cosmopolite*, ou *lettres écrites de Londres par un philosophe chinois*, Leipzig, 1781, in-8°. XV. *Wilhelmine Arend*, ou *les dangers de la sensibilité*, ibid., 1782, 2 vol. XVI. *Ma dernière volonté*, et *ma résurrection*, en vers, ibid., 1782, in-8°. XVII. *Le prince Edouard*, *récit comique en vers*, ibid., 1784, in-8°. XVIII. *Essai sur la connaissance de l'homme*, ibid., 1784 et 1785, 2 vol. in-8°. Dans la première partie, l'auteur examine le mécanisme de l'homme, et l'influence qu'il peut exercer sur l'ame ; dans la seconde, il traite des sensations. L'état dans lequel tomba Wezel l'empêcha de donner les trois autres parties qu'il avait annoncées. On a publié, après sa mort, (dont la date n'est point indiquée) : XIX. *Verge du dieu Wezel pour châtier la race des hommes*, ou *Œuvres de la folie de Wezel dieu-homme*, Erfurt, 1804, 4 vol. in-8°. L'éditeur assure avoir exactement suivi une copie écrite de la main de Wezel, à laquelle il dit n'avoir fait que très-peu de changements. Il est peu d'écrivains qui aient occupé l'Allema-

gne autant que Wezel; on trouve son nom, l'annonce ou la critique de ses ouvrages dans tous les journaux savants, et dans les ouvrages sur la littérature allemande. Nous allons en extraire quelques passages. Kuttner, dans ses *Caractères des poètes allemands*, dit: « L'auteur de *Tobie Knaut* est un *conteur* ingénieux, plein d'esprit; il connaît les hommes, c'est une tête philosophique bien organisée, qui juge sainement. Les ouvrages de Wezel seraient plus recherchés, s'il n'avait pas imité si servilement la manière de Sterne, et s'il avait toujours suivi un ton plus naturel et plus égal. Il est parfait quand il nous donne des scènes prises dans les classes inférieures; il saisit avec un bonheur admirable les plus petits traits de ridicule, et les peint en maître. Il développe sagement son plan, et trace avec adresse ses caractères; les scènes sont bien conduites, et le dialogue vous entraîne par sa légèreté, sa gaîté. Cependant on lui reproche des incgalités et les passages où il s'abandonne à l'affectation, au ton maniéré: » Dans les *Caractères des auteurs qui ont écrit sur l'éducation en Allemagne*, on lit: « Wezel est tout de feu, il joint la gaîté, la bonne humeur à la philosophie et à la connaissance des hommes. Il a rendu de grands services aux lettres; pour la pédagogique, nous avons son *Robinson Crusoé* qui nous paraît inférieur à celui de Campe. Celui-ci a écrit pour les enfants, et Wezel pour les adolescents. Dans ses pièces de théâtre et ses romans, Wezel a tracé ses caractères d'après nature; l'histoire s'y développe avec rapidité; il peint les scènes comiques en maître, le jeune paysan et la paysanne s'y trouvent tels qu'ils ont été dans tous les temps. Sa diction est pure, soignée, gaié et naturelle. Ce qu'il a fait serait de durée, s'il avait voulu revoir son travail et le remettre souvent sur le métier. » G—y.

WEZEL. *Voy.* WETZEL.

WEZELY. *Voy.* WESSELY.

WHALLEY (PIERRE), critique anglais, né à Rugby, comté de Warwick, le 2 septembre 1722, fut admis, en 1731, à l'école des *Marchands tailleurs* de Londres, et passa, neuf ans après, au collége de Saint-Jean à Oxford, dont il devint membre en 1743. A peine eut-il quitté l'université qu'étant entré dans les ordres, il fut envoyé au Saint-Sépulcre (comté de Northampton), comme vicaire. Il est présumable que c'est à cette époque de sa vie qu'il faut rapporter ses travaux sur l'Histoire de cette province, et les études topographiques préliminaires qui, en 1755, engagèrent un gentleman à l'employer à la révision des manuscrits de Bridges, et d'autres ouvrages inédits relatifs au Northamptonshire, et qu'il s'agissait de livrer à la presse. Dans la suite (1766), il demanda sa translation à Londres, et il obtint le rectorat de l'église de Sainte-Marguerite-Pattens, auquel, un peu plus tard, le gouverneur de l'hôpital du Christ ajouta le vicariat de Horley dans le comté de Surrey. Deux ans après, il se fit recevoir bachelier en droit; accepta, au mois d'octobre suivant (1768), la classe de grammaire de l'hôpital du Christ, à laquelle il renonça en 1776. Cependant il fut nommé, après cette résiliation, à une place semblable à Saint-Olave dans le bourg de Southwark, près Londres, et y exerça de plus les fonctions de juge de paix. Dans cette nouvelle résidence, il s'occupa derechef de l'histoire du comté de

Northampton. Mais un dérangement de fortune le força d'ajourner la publication de cet ouvrage, qui, de délai en délai, arriva à l'année 1791, sans être mis au jour. Whalley mourut à Ostende, le 21 juin de cette année, sans avoir même conduit à son terme l'impression d'une *Histoire des hôpitaux royaux de Londres* (in-4°.), entreprise à la sollicitation de plusieurs personnes d'un rang distingué, et par souscription. Les ouvrages qu'il a publiés sont: I. *Essai sur la méthode d'écrire l'histoire*, Londres, 1746. II. *Recherches sur l'érudition de Shakspeare, avec des remarques sur divers passages de ses pièces*, Londres, 1748, in-8°. Whalley y démontre, contre l'opinion commune, que le célèbre tragique était loin d'être dépourvu d'instruction, quoique les éléments de son éducation ne fussent ni méthodiquement classés, ni exempts de faux goût et de pédantisme, et qu'en histoire surtout, il avait des connaissances aussi détaillées que profondes et justes. III. *Défense* (A Vindication) *de l'évidence et de l'authenticité des Évangiles*, Londres, 1753, in-8°. Cet ouvrage est destiné à réfuter les trop fameuses objections de lord Bolingbroke contre les fondements du christianisme, objections consignées dans ses Lettres sur l'étude de l'histoire. IV. Une édition des *Œuvres de Ben Johnson*, avec des notes, Londres, 1756, 7 vol. in-8°. Cette édition, long-temps regardée comme la plus parfaite, a été surpassée par celle de Gifford. P-or.

WHARTON (Thomas), médecin anglais, naquit en 1610, dans le duché d'York, et fut reçu docteur à Oxford. Les troubles qui survinrent dans cette université l'ayant obligé de s'en éloigner, il vint à Londres où il s'adonna à la pratique avec beaucoup de succès. Reçu membre du collége des médecins, en 1650, il en devint le censeur, et fut ensuite nommé professeur au collége de Gresham. Il mourut en 1673, ne laissant qu'un seul ouvrage, intitulé: *Adenographia, sive glandularum totius corporis descriptio*, Londres, 1656, in-8°., réimprimé deux fois en Hollande, et une troisième à Wesel, 1671, in-12. On trouve dans cet ouvrage, le premier qui ait offert quelque chose de positif sur les glandes, une description très-exacte de ces organes. Wharton a découvert le conduit excréteur de la glande sous-maxillaire qui porte son nom; et quoique son livre contienne des erreurs il peut encore être consulté avec fruit. Z.

WHARTON (Sir George), astrologue ou astronome anglais, issu d'une ancienne famille du Westmoreland, et né à Kirby-Kendal dans ce même comté, le 4 avril 1617, passa plusieurs années à l'université d'Oxford, où il étudia les mathématiques et l'astronomie; se retira ensuite pour vivre dans la retraite, et se livra paisiblement à ses études jusqu'à l'époque où la guerre civile vint troubler l'Angleterre. Zélé pour la cause royale, il convertit en argent les biens assez considérables que lui avaient transmis ses ancêtres, et leva pour la cour un corps de troupes de cavalerie dont il fut capitaine. Après divers engagements dans lesquels il se comporta avec un grand courage, il eut enfin la douleur d'assister à la défaite de Stow-on-the-Would, dans le comté de Glocester (21 mars 1645), où sir Jacob Astley tomba entre les mains des ennemis; et il fut lui-même criblé de blessures. Néanmoins il ne tarda pas

à rejoindre le roi à Oxford, et, comme il avait perdu la plus grande partie de ses volontaires au combat de Stow, il fut dédommagé par une place d'officier dans l'artillerie. Mais ce pis-aller ne fut pas de longue durée : le parti royal, de jour en jour plus faible, finit par être hors d'état de tenir la campagne ; Wharton ruiné se rendit à Londres, et songea pour vivre à se faire une ressource de ce qu'il y avait de plus vulgaire soit dans ses talents littéraires, soit dans ses connaissances astronomiques : il composa des almanachs. Cependant il ne se borna pas à marcher servilement sur les traces de ses prédécesseurs, et, pour donner quelque originalité à cette branche infime de l'astronomie, il y inséra des prédictions relatives aux affaires du temps et des allégories satiriques. Le Protecteur, ou du moins les courtisans du Protecteur envoyèrent le rival de Mathieu Lænsberg faire des prophéties en prison. Conduit dans celle du château de Windsor, Wharton y trouva le fameux William Lilly qui l'accueillit dans ce triste séjour avec la tendresse d'un frère, quoique sans doute il sût encore mieux que son compagnon à quoi s'en tenir sur les influences astrologiques, et qu'en tout autre lieu qu'un cachot dont Cromwell avait les clefs, ils ne se fussent point regardés sans rire. L'auteur des almanachs séditieux reconnut la bienveillance du prince des astrologues contemporains, en lui facilitant les moyens de s'évader. Lui-même ne tarda pas à voir finir sa captivité ; mais il mit plus de réserve dans ses protestations de loyalisme, et se contenta de prédire la restauration à huis clos. Elle arriva, un peu plus tard qu'il ne l'avait promis ; et elle lui procura, avec les places de trésorier et de payeur de l'artillerie, le titre de baronnet. Il mourut le 12 août 1681, laissant, outre ses almanachs, des mercures, des pièces astronomiques et la chronologie des événements remarquables de son temps. Ces divers ouvrages ont été rassemblés et publiés en 1683, in-8°, par Gadbury.

P—or.

WHARTON (Thomas, marquis de), fils aîné de lord Philippe Wharton, qui, pendant les guerres civiles dont l'Angleterre fut le théâtre sous Charles Ier., s'était distingué dans les rangs du parti parlementaire, naquit vers 1640, siégea dans la chambre haute pendant les règnes de Charles II et de Jacques II, et se fit remarquer par une opposition tout-à-fait hostile aux vues et aux mesures de la cour. On suppose généralement que c'est lui qui en 1688 dressa l'esquisse de la fameuse invitation au prince d'Orange, invitation qui fut ensuite signée par plusieurs pairs et membres des communes et portée en Hollande. Wharton alla joindre ce prince à Exéter, dès qu'il eut débarqué à Torbay, et fut récompensé peu après le triomphe de Guillaume et de Marie, par les places de contrôleur du palais et juré du conseil privé (20 fév. 1689). Son père mourut un peu plus tard, et au titre de lord, qui fut alors dévolu à Wharton, se joignirent ceux de chef de la justice à Eyre, et de lord lieutenant du comté d'Oxford. Le commencement de l'année 1701, en fournissant un vaste champ à son éloquence, fut pour lui l'occasion d'une célébrité nouvelle. On sait qu'à cette époque l'Europe entière s'agitait à propos du testament du roi d'Espagne Charles II, que les uns voulaient maintenir et les autres

HIST. D'ANGLETERRE.

WHARTON.

Kneller pinx.t Landon direx.t

annuler. Wharton réduisit la question à celle-ci : « Le roi de France a-t-» il été fidèle aux traités? » et développant avec la plus grande véhémence les prétendues violations du traité de Riswick, il conclut qu'il fallait ou rompre toute relation avec la cour de Versailles, ou prendre pour base de toute négociation la nécessité de recevoir de nouvelles garanties. Cette conclusion, énergiquement combattue par les opposants, finit par être celle de la majorité. L'avénement de la reine Anne fut, comme on peut le penser, bien loin d'être favorable à l'avancement de Wharton. Il fut au contraire dépouillé de toutes ses places, et réduit à ses biens héréditaires; mais son opposition aux demandes de la cour devint un système régulier qu'il soutint désormais avec autant de vigueur que d'adresse. Il se fit remarquer surtout lors de la discussion qui s'ouvrit dans la chambre haute, sur la régence d'Angleterre, dans le cas où la reine viendrait à mourir. Le discours que prononça Wharton en cette circonstance fut regardé comme un chef-d'œuvre. Il dit hautement que, quoiqu'il n'eût pris aucune part à l'invitation adressée au nom du peuple anglais à la princesse Sophie de Hanovre, de venir en Angleterre, ses oreilles avaient été délicieusement frappées au reçu de cette nouvelle, qui donnait à la patrie l'assurance de la succession protestante. Il expliquait ensuite toutes ses idées relativement à la régence, et insistait principalement sur ce point, qu'il fallait investir les régents du droit d'agir au nom du successeur, jusqu'à ce que celui-ci arrivât pour donner des ordres. Tous les whigs de la chambre haute appuyèrent cette motion, et le bill fut rédigé en conséquence. Quelque ressentiment que dût inspirer à la reine un langage si peu conforme à ses intentions et à la bienveillance qu'elle nourrissait en secret pour son malheureux frère, son ministère, qui d'ailleurs était bien loin d'avoir les mêmes penchants et de faire les mêmes vœux que sa souveraine, jugea à propos, pour flatter l'opinion, de nommer Wharton, d'abord commissaire pour l'union de l'Écosse avec l'Angleterre (1706), et ensuite vice-roi de l'Irlande (1708). Arrivé dans cette île au commencement d'avril 1709, le nouveau gouverneur s'appliqua à gagner la confiance du parlement irlandais, dont la majorité était d'ailleurs parfaitement d'accord avec les délégués du ministère Marlborough, et leur donna à discuter quelques bills contre le papisme et sur les mesures à prendre pour empêcher la ruine de l'Église anglicane, dans un pays où elle n'a pour elle ni l'opinion ni la force numérique. Il s'opposa cependant à ce que l'on adoptât le parti de la violence. Wharton ne fut guère qu'un an et demi en possession de sa nouvelle dignité; la révolution que les torys avaient opérée dans le ministère, la composition d'une nouvelle chambre des communes, l'absence de Marlborough, déjà à la veille d'une disgrâce, tout contribua à rendre incertaine la situation du gouverneur, qui présenta sa démission au mois d'octobre 1710. Elle fut acceptée; et le duc d'Ormond, son prédécesseur, fut encore une fois renvoyé dans cette contrée avec le même titre. Des reproches très-graves furent alors adressés à Wharton; on alla même dans quelques journaux et pamphlets politiques jusqu'à prononcer la honteuse accusation de péculat; et Swift, qui avait

fait solliciter en vain auprès de lui, dans les termes les plus humbles, le poste de son chapelain, le dépeignit sous le nom de Verrès. On peut lire dans le tome v des OEuvres de cet écrivain le portrait qu'il trace de notre homme d'état, et l'on verra que jamais peut-être satire plus amère ne fut écrite en aucune langue. Cependant ce chef-d'œuvre d'acrimonie et de méchanceté ne va pas au fait; l'auteur ne parle que par occasion du gouvernement du vice-roi, et s'étend longuement sur ses mœurs, que tout le monde avouait être peu conformes à la morale. Mais des infidélités conjugales ne font point le concussionnaire. Wharton, sans descendre dans l'arène, et se commettre avec le satirique de profession, ne lui épargna point les railleries; et souvent les sarcasmes du pair retentirent jusque dans les salons dont Swift était l'oracle. Wharton continua de se signaler parmi les membres de l'opposition pendant les quatre dernières années de la reine Anne. Celle-ci étant morte, et George Ier. ayant débarqué en Angleterre, en sept. 1714, il se trouva naturellement aussi agréable au nouveau ministère, qu'il avait été redouté du précédent, et il fut nommé sur-le-champ lord du sceau privé, puis (janvier 1714) marquis de Wharton et de Malmesbury en Angleterre, marquis de Catherlough et comte de Rathfarnham en Irlande. Mais il ne jouit pas long-temps de ces dignités, et mourut le 12 avril 1715. Percy lui attribue la célèbre ballade des *Lilliburlero*, dont les écrivains britanniques ont souvent comparé l'effet à celui des Philippiques de Démosthène et de Cicéron, et qui, de l'aveu de tous, contribua beaucoup à la révolution de 1688. Quelques biographes le regardent aussi comme l'auteur de la *Lettre de Machiavel à Buondelmonti*, apologie spirituelle et quelquefois juste du publiciste florentin, insérée à la fin de la traduction anglaise de ses OEuvres, Londres, 1680, in-fol. Marié deux fois, Wharton vit ses deux femmes se livrer avec succès à la littérature. Anna Lee de Ditchly, la première, s'est exercée en prose et en vers sur diverses matières, et réussit surtout dans le genre épistolaire. Ses principaux écrits sont une *Paraphrase des lamentations de Jérémie*; une autre sur le 53e. chapitre d'Isaïe; des *Vers* adressés à Waller; une *Élégie sur la mort du comte de Rochester*; une *Correspondance avec le docteur Gilbert Burnet*, etc. Lady Lucy Lisburne, seconde femme de Wharton, et mère de Philippe Wharton, qui hérita des titres de son père, et y joignit celui de duc, se livra aussi à la poésie. On trouve quelques-uns de ses vers dans Nichols. C'est de cette dame que Swift, dans le tableau satirique qu'il a tracé de Wharton, a peint les désordres dans un style non moins scandaleux que tout ce qu'il raconte. P-OT.

WHARTON (Henri), fils d'un ministre anglican de Worstead, dans le comté de Norfolk, naquit le 9 novembre 1664. Son père, qui découvrit en lui d'heureuses dispositions pour les sciences, prit un soin particulier de son éducation. Il eut l'avantage de recevoir à Cambridge des leçons de philosophie du célèbre Newton. Cave le chargea de l'*Appendix* des trois derniers siècles de son *Histoire littéraire*. Le docteur Tenison, depuis archevêque de Cantorbéry, l'employa à préparer le manuscrit de son ouvrage intitulé : l'*Incurable scepticisme de*

l'église de Rome. L'archevêque Sancroft, qui l'avait nommé un de ses chapelains, l'engagea à publier l'*Histoire dogmatique* d'Usher, avec plusieurs additions de sa façon. Ses autres ouvrages sont : I. *Le Speculum ecclesiasticum examiné*, Londres, 1687, in-4°., pour répondre à un ouvrage sous le même titre, composé par Th. Ward, théologien catholique. II. *Traité historique du célibat ecclésiastique* (en anglais), Londres, 1688, in-4°., pour prouver que le célibat n'est ni d'institution divine, ni d'institution apostolique ; qu'il est contraire à l'esprit de la religion ; qu'il n'a point été généralement ordonné, ni observé dans les premiers siècles, et qu'il tire son origine des rêveries des Montanistes. Cet ouvrage est rempli de recherches et de discussions savantes. III. *Défense de la pluralité des bénéfices*, 1692, composée à l'occasion d'un bill que l'on avait proposé contre cette pluralité, pour être présenté au parlement. Le docteur Newton, le savant Prideaux et autres combattirent Wharton, en admettant néanmoins des tempéraments, qu'exigeait l'entretien des familles des bénéficiers, suivant l'état actuel de l'église anglicane. IV. *Anglia sacra*, 1691, 2 vol. in-fol. C'est l'ouvrage le plus généralement connu de Wharton. On trouve dans le premier volume l'histoire des églises qui avaient été possédées par les moines, jusqu'en 1540. Le second contient un recueil des vies des évêques, composées par d'anciens biographes. L'auteur se proposait d'en publier un troisième, qui aurait présenté l'histoire des églises possédées par les chanoines séculiers et réguliers ; mais la mort de l'archevêque Sancroft, qui l'avait engagé à se charger de ce travail, lui ôta les moyens de le continuer, et il n'a paru de cette dernière partie que, *De episcopis et de decanibus Lond. et Assaviensb.*, Londres, 1695, in-8°. L'*Anglia sacra* est précieux par plusieurs monuments qui n'avaient pas encore vu le jour, ou qui étaient devenus extrêmement rares, et par les soins de l'auteur à rétablir l'ordre chronologique. Il aurait été encore plus utile s'il eût revu le travail de ses copistes, et s'il l'eût collationné avec les originaux ; mais tout imparfait qu'il est, on ne peut travailler sur l'histoire de l'église anglicane sans y avoir souvent recours. En 1693, Wharton releva, sous le nom d'Antoine Harmer, diverses erreurs qu'il avait remarquées dans l'Histoire de la réformation du fameux Burnet. C'était attaquer par son endroit sensible ce prélat peu endurant. Il prétendit que son adversaire était mû par un sentiment de vengeance, parce qu'il n'avait pu réussir à lui procurer une prébende de Cantorbéry ; et il lui répondit avec tant de virulence, que le docteur Swift se crut en droit de lui donner des leçons de charité. Wharton, outre les ouvrages de sa composition, a donné des éditions de divers auteurs : 1°. Un *Traité* du fameux Reginald Peacock, évêque de Chichester, sous Henri VI, pour établir que l'Écriture est la seule règle de la foi, précédé d'une préface de l'éditeur, sur cette matière, 1688, in-4°. ; 2°. la traduction de l'*Histoire* de l'inquisition de Goa, composée en français par Dellon ; 3°. la traduction du grec en latin de quelques ouvrages de saint Macaire, du faux Dorothée, et celle du latin en anglais de la bulle *In cœnâ Domini*, précédée

de réflexions tant sur la *Bulle* que sur l'arrêt du parlement de Paris qu'elle avait provoqué ; 4°. la *Déclaration* sur la cène, composée sous Édouard VI, par Ridley, évêque de Londres, avec un *Discours* latin de Poynet, sous le même roi ; 5°. l'*Enthousiasme* (1) de l'église de Rome, démontré par l'histoire d'*Ignace de Loyola*. Cet ouvrage improuve les honneurs rendus aux saints, auxquels, s'il faut l'en croire, l'église romaine rend le culte de latrie au lieu du culte de dulie ; 6°. une nouvelle édition du Traité de la corruption de l'Écriture et de la tradition, composé par le docteur Th. James ; 7°. une révision de la version de Philothée et de Philirène, par Watts ; 8°. une édition de divers *Ouvrages* de Bède, qui n'avaient pas encore été publiés, du *Dialogue* d'Egbert, archevêque d'York, et d'Oldhelm, premier évêque de Shirebourne, sur les avantages de la virginité, 1693, in-4°. ; 9°. *Histoire* des malheurs et du procès de l'arch. Laud, écrite par Laud lui-même, 1695, in-fol. On y trouve des pièces très-curieuses ; l'éditeur avait rassemblé des matériaux pour un second volume, que son père publia, en 1700 ; 10°. *Vita Reginaldi Poli card.*, écrite en italien, par Beccadelli, traduite en latin par Dudith ; 11°. *Disceptatio super dignit. reg. nor. brit. et gall. habita ab utriusq. oratorib. in conc. Constant.*, sur l'exemplaire imprimé à Louvain, en 1517 ; 12°. *Remarques* sur les Mémoires de Cranmer, par Strype. Wharton a contribué à l'édition des *Antiquités de l'église de la Grande-Bretagne*, par G. Acworth, et à celle de l'ouvrage de Godwin sur les *évêques d'Angleterre*. Il avait préparé une édition des Gestes de Henri II, par Benoît de Peterborough, que Hearne a publiée en 1735, et une autre de la *Chronique de Trivèth* qui a paru en 1719, par les soins d'Antoine Hall. Enfin, il a laissé des *Notes* sur plusieurs anciens auteurs, et des ouvrages mss., entre autres une *Collection* des historiens anglais ; plus 2 v. in-8°. de *Sermons* ; qui ont été imprimés après sa mort. Wharton avait reçu de la nature une constitution robuste, mais ses études trop assidues, le peu de soin qu'il prit de sa santé, et les suites d'une médecine trop forte pour un estomac affaibli, le conduisirent au tombeau le 5 mars 1694. On est étonné qu'un homme qui a vécu si peu de temps, ait pu composer et mettre au jour un si grand nombre d'ouvrages, qui auraient semblé devoir remplir la plus longue vie. Tous ses travaux avaient été consacrés à l'histoire de son pays. Le clergé anglican lui en témoigna sa reconnaissance. Ses funérailles furent célébrées à Westminster par l'évêque de Rochester. L'archevêque de Cantorbéry, et les principaux membres du clergé de Londres y assistèrent, ainsi que les élèves du collége de Westminster. C'était un homme d'un excellent caractère, d'une conception facile, d'un jugement solide, d'une mémoire sûre. Il joignait à ces qualités beaucoup de modestie et de piété. Il avait été nommé, en 1689, ministre de Chortham. T—D.

WHATELY (Thomas), chirurgien anglais, membre du collége royal des chirurgiens de Londres, fut renommé pour son habileté à guérir les maladies de la vessie et de l'urètre. On lui doit, entre autres écrits :

(1) Le mot d'*Enthousiasme* n'est point ici, comme on pourrait le croire, synonyme de frénésie, de délire. Il signifie la manie de déifier.

I. *Observations pratiques sur la guérison des blessures et ulcères aux jambes, sans repos, éclaircies par des exemples*, 1799, in-8°. II. *Renversement de l'anus guéri*, etc. (dans les *Faits et observ. méd.* de Simmons, vol. VIII, pag. 163). III. *Observations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente chez les hommes*, 1801, in-8°. IV. *Observations sur le traitement employé par M. Home contre le rétrécissement de l'urètre*, 1801, in-8°. V. *Méthode perfectionnée de traiter la même maladie*, 1804, in-8°. VI. *Observations sur la nécrosé du tibia*. Ce chirurgien est mort à Isleworth (comté de Middlesex), le 16 novembre 1821. Z.

WHELER ou WHEELER (Sir George), voyageur, né à Breda (Hollande), en 1650, de parents que leur attachement à la cause de Charles Ier. avait fait exiler, parcourut d'abord pendant plus de deux ans les lieux les plus célèbres de la France et de l'Italie, et forma ensuite le dessein de passer en Grèce. Il se rendit au commencement de juin de l'année 1675 à Venise, où il trouva le docteur Spon (*Voy.* ce nom, XLIII, 338), qu'il avait connu à Rome. Tous deux, fort zélés pour les découvertes et les monuments de l'antiquité, partirent ensemble, afin de visiter les lieux où ils abondent. Ils abordèrent d'abord à l'île de Corcyre, puis à celle de Zante, où ils éprouvèrent un tremblement de terre assez considérable. Après avoir visité les îles de l'Archipel, ils allèrent à Constantinople. Le grand-seigneur était alors à Andrinople. Les deux voyageurs avaient envie de s'y rendre pour y voir la cour; mais ils furent détournés de ce dessein par l'ambassadeur d'Angleterre qui en revenait, et duquel ils apprirent que la peste ravageait la plus grande partie de la Thrace. Leur active curiosité les détermina à passer dans l'Anatolie avec des marchands anglais. Étant entrés dans cette contrée si féconde en grands événements, ils visitèrent le Granique, l'Olympe, jusqu'au Caïstre et au Méandre. Ces voyages sont souvent dangereux, parce que la campagne est désolée par des brigands. Spon et Wheler en rencontrèrent à différentes fois de petites troupes; mais comme leur caravane était de neuf personnes bien armées, les voleurs n'osèrent pas les attaquer. La suite de l'itinéraire de Wheler, fort intéressante à tous égards par les belles et savantes descriptions qu'il trace des pays qu'il a parcourus, ne renferme aucun fait que l'on puisse citer. On peut regretter qu'il n'ait point pénétré dans l'intérieur de cette belle péninsule asiatique, si peu explorée, même par de plus modernes voyageurs, et qu'aux détails qu'il nous présente sur les côtes orientales de l'Archipel ne se joignent pas quelques notices sur l'antique Phrygie, sur la Galatie et la Cappadoce. De l'Anatolie il revint en Grèce par le golfe de Corinthe et les côtes de l'Achaïe; entra par la Béotie dans l'Attique, et séjourna quelque temps dans l'ancienne et fameuse Athènes. Il donne sur cette ville les détails les plus instructifs. Après être passé dans l'île de Négrepont, autrefois Eubée, il quitta Spon vers le passage des Thermopyles, et continua d'étudier les antiquités de quelques parties de la Grèce, peu éloignées du golfe de Corinthe, par lequel il se rendit en Italie. Enfin il arriva en Angleterre le 25 nov. 1686; et il s'occupa de la publica-

tion de sa relation qui parut sous ce titre : *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, Londres, 1682, in-fol., en six livres ; et Anvers, 1689, 2 vol. in-12. On y trouve les détails les plus exacts et les plus curieux sur la Dalmatie, la Grèce et l'Anatolie. Wheler publia ensuite : I. *Histoire des églises et des lieux d'assemblée des premiers chrétiens dans les églises de Tyr, de Jérusalem et de Constantinople, décrites par Eusèbe.* II. *Le monastère protestant* ou *l'Économie de la vie chrétienne*, contenant des règles de conduite pour les chrétiens. Après avoir présenté à l'université d'Oxford plusieurs morceaux d'antiquités et un grand nombre de manuscrits latins et grecs recueillis dans ses voyages, il avait obtenu le bonnet de docteur en théologie, et le vicariat de Basingstocke qu'il quitta peu après pour la riche cure de Houghton-le-Spring. C'est là qu'il mourut en 1724.

M—LE.

WHICHCOTE (Benjamin), théologien anglican, né, vers 1709, d'une famille ancienne du comte de Shrop, fit ses études au collége Emanuel de l'université de Cambridge, auquel il fut agrégé en 1633, et se livra avec succès à l'enseignement. Après avoir été reçu dans les ordres, il commença au collége de la Trinité un cours de théologie, dans un esprit bien différent de celui qui dominait à cette époque, où un fanatisme absurde s'exprimait dans un jargon ridicule. Whichcote s'efforça d'inspirer à ses jeunes concitoyens des sentiments de tolérance et des idées moins étroites ; et, dans cette vue, il leur recommanda la lecture des philosophes anciens, spécialement de Platon, de Cicéron et de Plotin. Ses efforts ne furent pas infructueux. Des hommes qui montrèrent par la suite de grands talents et un beau caractère se formèrent par ses leçons. Parmi ses élèves on cite Wallis, et Tillotson. Whichcote était un des prédicateurs de son université. Le doctorat en théologie lui fut conféré en 1649. Il desservait depuis quelque temps une cure dans le comté de Somerset, lorsqu'on le rappela à Cambridge, pour remplir la place de prévôt du collége du Roi, dont le docteur Samuel Collins venait d'être dépossédé. L'acceptation de cette offre dans une pareille circonstance lui répugnait beaucoup ; et lorsqu'enfin ses scrupules eurent été vaincus, il forma le généreux dessein de laisser du moins une partie des émoluments de sa place à son prédécesseur, qui en jouit le reste de ses jours. Il reprit le cours de ses leçons, interrompu par ses déplacements, et recueillit de nouveaux fruits de son zèle. Jouissant d'un grand crédit auprès de quelques dépositaires du pouvoir, il n'en usa que pour protéger des hommes dont la conduite était pure, quelle que fût leur croyance religieuse. Il perdit sa prévôté à l'époque de la restauration, et vint à Londres, où il fut nommé, en 1662, ministre de Sainte-Anne de Blackfriars. Cette église ayant disparu dans le grand incendie de la capitale en 1666, il se retira dans le comté de Cambridge, à Milton, dont il avait précédemment desservi la cure. On le rappela, quelque temps après, du lieu de sa retraite, pour lui donner le vicariat de Saint-Laurent, dans le quartier des Juifs à Londres. Il mourut en 1683, chez son intime ami, le docteur Cudworth, et son oraison funèbre fut prononcée par le docteur Tillotson. Gilbert Burnet parle de ce

théologien avec beaucoup d'éloges. Sa conduite et ses écrits révèlent en effet une ame douce et un esprit éclairé. Il n'a rien livré lui-même à l'impression ; mais après sa mort, on fit paraître, en 1698, in-8°., un choix de ses *Sermons*, précédés d'une préface, par lord Shaftesbury, auteur des *Caractères*. Ce volume fut suivi de trois autres, publiés en 1701-3 par le docteur Jeffery, et d'un quatrième mis au jour par Clarke, en 1707. Ils ont été réimprimés plusieurs fois ; la meilleure édition fut donnée en 1751 à Aberdeen, 4 vol. in-8°., sous la direction des docteurs Campbell et Gerard. Le docteur Jeffery publia en 1703 les *Aphorismes moraux et religieux, recueillis des papiers manuscrits du docteur Whichcote*. Ce livre fut réimprimé en 1753, in-8°., par les soins de Samuel Salter, avec des additions et huit lettres de l'auteur et de ses amis. Les Aphorismes sont au nombre de douze cents. Nous en citerons quelques-uns, pour donner une idée de l'esprit qui les a dictés : « Rien n'altère plus la nature humaine que le faux zèle ; le bon naturel d'un païen est plus religieux que le zèle furieux d'un chrétien. — La sincérité du cœur est un grand point pour la rectitude du jugement. — Si je n'ai pas un ami, que Dieu m'envoye un ennemi, afin que je sois instruit de mes défauts ; être éclairé par un ennemi est ce qu'il y a de mieux après le bonheur de posséder un ami. — Personne n'est plus vide que celui qui est plein de lui-même. » Long-temps auparavant, un des élèves de Whichcote avait recueilli de ses sermons et de sa conversation des *Observations et apophthegmes*, qui furent imprimés en 1688, in-8°. L.

WHISTON (Guillaume), mathématicien et théologien anglais, célèbre par son savoir et ses erreurs, naquit, en 1667, à Norton près de Twycrosse dans le comté de Leicester, où son père exerçait les fonctions de pasteur. Il reçut de lui sa première éducation. Ce ne fut qu'à l'âge de dix-sept ans qu'il suivit les cours de l'université de Cambridge. Il ne consacrait pas moins de huit heures par jour à l'étude des mathématiques. Ses progrès furent très-rapides, et en 1693 il fut nommé maître-ès-arts, et choisi par le savant archevêque Tillotson pour précepteur de son neveu. Bientôt après, l'évêque de Norwich le nomma son chapelain. Ce fut alors (1696) qu'il publia son premier ouvrage intitulé : *Nouvelle théorie de la terre, depuis la création jusqu'à la consommation de toutes choses*. L'auteur s'y attache à prouver que la création du monde en six jours, le déluge universel, et la conflagration générale, ainsi que les enseigne l'Écriture sainte, sont parfaitement d'accord avec la raison et la philosophie. Cet ouvrage eut six éditions ; et, ce qui est le plus remarquable, il obtint les suffrages de Locke et de Newton. Nommé en 1698 recteur de Lowestoft et Kessingland, dans le comté de Suffolk, Whiston eut pour successeur auprès de l'évêque de Norwich le célèbre Clarke. Il remplit ses nouvelles fonctions avec beaucoup de zèle, ne dédaignant pas de faire lui-même le catéchisme aux enfants. Un grand honneur l'attendait : Newton, qui professait alors à l'université de Cambridge, le choisit pour son adjoint, en lui laissant tous les honoraires de la place, et peu après, en 1701, il succéda à ce grand homme.

Whiston publia, l'année suivante, son *Exposé de la chronologie de l'Ancien-Testament, et de l'harmonie des quatre évangélistes.* Les écrits suivants se succédèrent avec une rapidité et une variété surprenantes : *Nouvelle édition d'Euclide, avec un choix de théorèmes d'Archimède et de corollaires pratiques*, en latin, Cambridge, 1703; ibid., 1710, deuxième édition. Cet ouvrage fut depuis traduit en anglais sous les yeux de l'auteur, et imprimé à Londres. — *Essai sur la Révélation de saint Jean* (l'Apocalypse), 1706; — *Cours d'astronomie* (*Prælectiones astronomicæ*), 1707; — *Arithmétique universelle de Newton*, 1707; — *Sermons sur l'accomplissement des prophéties*, 1708; — *Essai sur les constitutions apostoliques*, 1708 : ce dernier ouvrage ne put obtenir l'approbation du vice-chancelier de l'université de Cambridge. L'auteur y prétendait que, pendant les deux premiers siècles de l'Église, la doctrine d'Eusèbe, autrement dite d'arianisme, était généralement admise. De ce moment Whiston se trouva engagé à soutenir des opinions hétérodoxes sur le dogme de la Trinité. Son recueil de *Sermons et Essais sur divers sujets* (1709) accrut le nombre de ses adversaires. Il y avançait que Jésus-Christ avait eu réellement des frères et des sœurs, enfants de son père putatif Joseph et de sa vraie mère la Vierge Marie. Clarke lui donna vainement le conseil de garder le silence sur des matières aussi délicates. Il devint un objet de scandale pour la plupart de ses confrères; et son expulsion de l'université de Cambridge fut enfin prononcée solennellement (1710). Whiston se regarda dès-lors comme une victime de l'intolérance religieuse, et il ne se montra que plus ardent à faire parade de ses opinions. Il les consigna, avec de nouveaux développements, dans quatre volumes intitulés : le *Christianisme primitif rétabli*. L'orage gronda plus fort autour de lui; il se rendit à Londres dans l'espoir d'y écrire avec plus de liberté. Le prince Eugène de Savoie visita, à cette époque, la capitale de l'Angleterre. Persuadé que ce grand capitaine avait accompli par ses victoires sur les Turcs quelques-unes des prophéties de l'Apocalypse, Whiston s'empressa de lui dédier une nouvelle édition de son *Essai sur la révélation de saint Jean* : « J'ignorais, répondit le prince Eugène, que j'eusse l'honneur d'être connu d'un si grand saint. — Il a prédit de plus, repartit Whiston, que vous renverseriez l'empire des Francs! » Non content d'écrire, le nouvel apôtre de l'arianisme s'entoura de douze disciples qu'il exhorta à le seconder pour rétablir la primitive Église. Ses écrits de controverse, quelque multipliés qu'ils fussent, ne l'empêchaient pas de publier de temps en temps des dissertations scientifiques. Il crut pouvoir aspirer à une place dans la société royale; mais Newton, qui en était alors président, déclara que tant qu'il aurait quelque influence sur les choix de ce corps savant, Whiston n'y serait point admis. Les partisans de celui-ci cherchèrent à le consoler de cet échec, en ouvrant en sa faveur une souscription destinée à l'indemniser des dépenses qu'il avait faites afin de parvenir à la découverte de la longitude en mer. Whiston mit sa gloire à inonder l'Angleterre d'un tel déluge d'écrits divers, que la nomenclature en serait elle-même

un ouvrage. Un seul doit être cité, parce qu'il contient des faits réellement curieux : ce sont les *Mémoires de sa vie* (1). On y trouve, à chaque page, l'empreinte d'un esprit égaré par l'enthousiasme et les illusions, mais toujours de bonne foi dans ses erreurs, et prodigieux par son érudition, lors même qu'il en tire les plus fausses conséquences. Malgré la manifestation sans cesse renouvelée de ses doctrines hétérodoxes, Whiston continuait à faire partie du clergé anglican; mais irrité un jour d'entendre réciter dans l'église le symbole de saint Athanase, il sortit précipitamment pour aller faire profession de foi chez les anabaptistes. Il avait alors quatre-vingts ans. Après avoir consommé une si longue vie dans des rêves mystiques, il ne lui manquait plus que de se croire prophète, et c'est ce qui lui arriva. Il annonça, comme un fait résultant de plusieurs passages formels de l'Écriture sainte, que l'an de grâce 1766 était fixé de tout temps pour la rentrée des Juifs dans leur pays, et la réédification du temple. Il ne vécut pas assez pour voir sa prédiction démentie par l'événement. Whiston mourut le 22 août 1752, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans : il fut enterré à Lyndon, dans le comté de Rutland, où il s'était retiré chez sa fille, mariée à un propriétaire du pays. Au milieu des bizarreries et des extravagances qui signalèrent sa carrière, on ne put méconnaître en lui des vertus réelles : sa probité était rigide, et son désintéressement si parfait, qu'il renonça souvent aux faveurs de la fortune pour ce qu'il croyait être la vérité. Il fut souvent exposé aux traits malins des beaux-esprits de son temps, entre autres de Pope et de Swift. S'il ne leur répondit point, ce n'était pas faute de moyens, car on cite de lui des reparties fort spirituelles. Se trouvant, un jour, à dîner chez le ministre Robert Walpole avec Addison et Steele, et le secrétaire d'état Craggs, le dernier mit en doute s'il était possible d'être à-la-fois homme d'état et honnête homme. Whiston garda le silence; mais forcé de s'expliquer à son tour, il soutint que la bonne foi était la politique la plus sûre : « Et, ajouta-t-il, tout ministre qui en fera l'essai sera de mon avis. — Pour une quinzaine peut-être, s'écria Craggs; mais avant la fin du mois, il serait bien détrompé! — Mais vous qui parlez, reprit Whiston, avez-vous seulement fait l'essai de la bonne foi pendant quinze jours? » La reine, femme de George II, goûtait tellement la conversation de Whiston, qu'elle l'envoyait chercher quelquefois dans les séjours qu'elle faisait à Richmond. Elle voulut, un jour, apprendre de lui ce que les Anglais disaient d'elle : « Ils disent, madame, lui répondit-il, que V. M. ne se comporte pas à l'église avec la décence convenable. — Cela peut être vrai, reprit la reine; et, ensuite quel reproche me fait-on encore? — Dès que V. M., répliqua Whiston, se sera corrigée de son premier

(1) Les deux premiers volumes de ces *Mémoires* parurent en 1749; un troisième les suivit en 1750. On a du même auteur le *Christianisme primitif rétabli*, 1721, 4 vol. in-8°., ouvrage qui fut l'objet d'une poursuite judiciaire prolongée plusieurs années; une *Traduction anglaise* très-estimée des *Œuvres de Flavius Josèphe*, avec des notes, des cartes, huit dissertations, etc., 1737, in-fol., réimprimée in-8°. (une des dissertations a pour objet de démontrer que Tacite a emprunté de Josèphe ce qu'il a écrit sur les Juifs); *Prælectiones physicæ mathematicæ*, 1710; *Humble adresse aux princes de l'Europe pour l'admission de la religion chrétienne dans leurs états*, 1716; *Mémoire sur la vie du docteur Samuel Clarke* (*V.* ce nom), 1730, in-8°., à la suite desquels se trouve la liste des nombreux ouvrages de Whiston. Sa *Théorie de la terre* a été réfutée par le docteur Keill.

défaut, je lui dirai quel est le second. » Voltaire, qui avait dû connaître Whiston en Angleterre, lui a emprunté beaucoup d'arguments et de sophismes, principalement pour composer l'article *Arianisme* dans son *Dictionnaire philosophique*, quoiqu'il ne l'y nomme pas, ou plutôt qu'il affecte de ne point l'y nommer. S—v—s.

WHITAKER (John), savant anglais, né à Manchester vers 1735, fit ses études à Oxford, où il fut depuis agrégé à un collége. Il montra, dès l'enfance, un esprit vif et original, et un caractère peu endurant. Le premier ouvrage qu'il soumit au jugement du public, l'*Histoire de la ville de Manchester*, est aussi celui qui soutiendra sa réputation. On y reconnaît le fruit de profondes recherches, une imagination sagement réglée, le mérite de l'ordre et du style. On y a remarqué particulièrement ce qui concerne l'introduction du christianisme dans la Grande-Bretagne. La *Véritable histoire des Bretons*, publiée en 1772, un vol. in-8°., peut être regardée comme la suite de l'ouvrage précédent. Ce nouvel écrit contient une réfutation complète de l'Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, par Macpherson. L'auteur fut nommé, en 1773, l'un des prédicateurs de la chapelle de Berkeley à Londres, et s'y distingua par son éloquence. L'offre que lui fit d'un bénéfice considérable un protecteur qui professait les sentiments des unitaires lui donna l'occasion de montrer la dignité de son caractère, par un noble refus. Élu, en 1778, à la riche cure de Ruan-Lanyhorne, près Tregony en Cornwall, il eut avec ses paroissiens, au sujet du paiement de la dîme, une contestation qui fut décidée à son avantage par une sentence légale; mais ce ne fut qu'après plusieurs années de mésintelligence qu'il parvint, par l'ascendant de ses vertus, à regagner ces cœurs aliénés. Plusieurs écrits remarquables sortirent depuis de sa plume; mais on observa avec peine et avec étonnement qu'à mesure qu'il avançait en âge, son imagination l'emportait sur son jugement. Il mourut à son presbytère, le 8 octobre 1808. On admirait en lui une pénétration profonde, une rare variété de talent, une extrême facilité de composition. Son caractère était bienveillant, mais très-irascible. Il fut lié momentanément avec le docteur Johnson, mais l'accord ne pouvait guère subsister entre deux hommes également impatients de la contradiction. Sa liaison avec Gibbon ne fut pas plus durable. Ce grand écrivain, désirant avoir l'avis de Whitaker sur son histoire de l'empire romain, lui avait envoyé le manuscrit du premier volume, en supprimant, pour ne pas alarmer sa religion, le chapitre qui a excité tant de réclamations. Quelle ne fut pas la surprise de Whitaker lorsqu'il le lut, pour la première fois, dans le volume imprimé! Dans le compte qu'il rendit de cet ouvrage, il s'est montré extrêmement sévère pour son auteur. La critique qu'il a faite des volumes 4, 5 et 6 (1791, in-8°.), et qui parut d'abord dans la *Revue anglaise* (English review), contribua beaucoup à la réputation de cet ouvrage périodique. Le *Critique anglais* et la *Revue anti-jacobine* furent de même enrichis de ses articles. Les ouvrages de J. Whitaker sont: I. *Histoire de Manchester*, 1771, 2 vol. in-4°.; 1773, 2 vol. in-8°., avec des correc-

tions. II. *Histoire des Bretons*, 1772. III. *Sermons sur la mort, le jugement dernier, le ciel et l'enfer*, 1783, in-8°. IV. *Défense de Marie, reine d'Écosse*, 1787, in-8°.; seconde édition avec des additions et corrections, 1790, in-8°.; ouvrage utile à consulter, plus qu'agréable à lire; on a trouvé que l'auteur s'était arrêté quelquefois à des détails trop minutieux, et n'avait pas soigné son style; mais ce n'en est pas moins un recueil de précieux matériaux pour l'histoire. V. *Origine de l'arianisme*, 1791. VI. *Passage d'Annibal à travers les Alpes, constaté*, 1794, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a donné lieu, entre autres écrits, à un *Examen critique*, qui a été réimprimé à Londres, en 1825. VII. *Véritable origine du gouvernement*, 1795, in-8°. VIII. *Introduction à la Bible de Flindell*. IX. *Supplément aux Antiquités de Cornwall, par M. Polwhele*. X. *Histoire d'Oxford. Histoire de Londres. Vie de saint Néot, frère aîné du roi Aldred*. Nous ignorons si ces derniers écrits ont été livrés à l'impression. Plusieurs poèmes du même auteur ont été imprimés. L.

WHITAKER (le révérend Thomas Dunham), savant antiquaire anglais, né le 5 juin 1759, à Rainham, dans le comté de Norfolk, mort le 18 décembre 1821, fut vicaire de Whalley, dans le comté de Lancaster, et membre de la société des Antiquaires de Londres. On a de lui quelques productions estimées pour l'instruction qu'on y trouve, pour le mérite des recherches, et l'élégance du style: I. *Histoire de la paroisse de Whalley*, 1801, in-4°., réimprimée vers 1816. II. *De motu per Britanniam civico annis* 1745 *et* 1746, 1809, in-12. III. *Vie et correspondance originale de sir George Radcliffe*, 1810, in-4°. IV. *Sermons du docteur Edwin Sandys, archevêque d'York*, précédés de la *Vie* de l'auteur, 1812, in-8°. V. *Histoire du doyenné de Craven*, 1812, in-4°., réimprimée en 1816, in-4°. de 529 pag., avec portrait. VI. *Histoire de la province de Richemond*. L.

WHITBREAD (Samuel), fils d'un riche brasseur de Londres, et d'une fille de lord Cornwallis, naquit dans cette ville en 1758. Il commença son éducation au collége d'Éton, et la termina à l'université d'Oxford, où il se fit remarquer. Après avoir parcouru une partie des comtés de l'Angleterre, Whitbread fut envoyé sur le continent avec le célèbre William Coxe, qui plus tard dédia un de ses ouvrages à son ancien pupille. Dès qu'il fut de retour en Angleterre, il fit des démarches pour obtenir une place dans la chambre des communes, et il parvint, en 1790, après une élection vivement contestée, à y représenter le bourg de Bedford. Pitt dirigeait, à cette époque, les affaires de la Grande-Bretagne, d'après des principes différents de ceux qu'il avait défendus avant de parvenir au gouvernement. Whitbread se plaça parmi ses adversaires dès son début à la chambre des communes. Le premier discours qui fit connaître à l'opposition qu'elle possédait un orateur de plus, fut celui qu'il prononça au mois de mars 1791, pour s'opposer à la demande qu'avait faite Pitt d'une augmentation de forces navales, afin de donner plus de poids à la médiation de l'Angleterre entre la Russie et la Porte Ottomane. Malgré les efforts de l'opposition qui comptait parmi ses chefs Fox et Burke, le ministère l'emporta. Il réussit également à

écarter une nouvelle proposition présentée par Whitbread au mois de fév. 1792, et qui se liait à la première ; c'était de faire décider par la chambre qu'il n'y avait pas de motifs suffisants pour que la Grande-Bretagne intervînt hostilement entre la Russie et la Porte. Ce fut Whitbread qui au mois d'avril 1805 proposa de mettre en jugement Dundas, alors lord Melville, comme coupable de malversations dans ses fonctions de premier lord de l'amirauté. Les résolutions qu'il soumit à ce sujet à la chambre, quoique vivement combattues par Pitt et par Canning, qui était procureur-général, furent défendues avec non moins de chaleur par Whitbread, Tierney, Henri Petty, Wilberforce, et définitivement adoptées. Lord Melville fut traduit devant la chambre haute. Whitbread, chargé avec plusieurs de ses collègues de soutenir l'accusation, s'acquitta de cette mission avec un grand talent, mais l'accusé fut absous par les pairs; et le ministère le dédommagea par de nouvelles faveurs du jugement qu'il ne put empêcher. Nous ne parlerons pas de la part que Whitbread prit aux débats qui eurent lieu au sujet des démêlés entre le prince et la princesse de Galles, de la réforme parlementaire, de la traite des nègres, des subsides demandés à différentes époques par toutes les puissances du continent, etc. Nous nous bornerons à dire que pendant plus de trente ans il figura parmi les orateurs les plus distingués de l'opposition dans la chambre des communes, et qu'il ne se présenta aucune affaire importante où il ne fît entendre sa voix. Il mourut le 12 juillet 1815, par un suicide, dans une crise d'aliénation mentale, causée, dit-on, par la tournure que prenaient les affaires politiques de l'Europe après la bataille de Waterloo. Il laissa plusieurs enfants de son mariage avec Élisabeth Grey, fille aînée du lord de ce nom, qu'il avait épousée en 1788. Son éloquence, dit un écrivain qui l'a beaucoup connu, était aussi peu soignée que sa personne ; mais elle était forte de choses, et ses discours faisaient souvent une grande impression, parce qu'on avait la conviction que leur auteur ne disait jamais que ce qu'il pensait, et qu'il ne voulait que le bonheur et la gloire de son pays. D—z—s.

WHITBY (Daniel), *théologien* de l'église anglicane, aussi fameux par la versatilité de ses opinions que par son érudition et sa facilité à manier la controverse, naquit en 1638 à Rushden, dans le comté de Northampton. Il fut admis en 1653 au collége de la Trinité à Oxford ; devint bachelier en 1657, et entra dans les ordres à l'âge de vingt-cinq ans. Un ouvrage qu'il composa à cette époque commença à le faire connaître. Seth Ward, évêque de Salisbury, le nomma son chapelain, et en 1668 lui donna dans sa cathédrale la prébende d'Yatesbury, qu'au bout d'un mois il quitta pour celle d'Husborn Tarrant et Burbach. Quatre ans après, il fut appelé aux fonctions de grand-chantre de la même église, et enfin obtint la cure de Saint-Edmond, dans la province de Salisbury. Son *Conciliateur protestant* excita contre lui un violent orage, et il eut le chagrin de le voir condamné même par l'université d'Oxford, qui le fit brûler par le maréchal universitaire. L'évêque de Salisbury fut tellement blessé de quelques passages de ce livre, qu'il exigea de l'auteur une rétractation. Ce désagrément passager n'empêcha point

Whitby de se livrer à la composition de nouveaux ouvrages. Totalement étranger au monde, et ne connaissant que son église et son cabinet, il lui arriva ce qui arrive souvent à ceux qui veulent trop approfondir une matière délicate. A force de l'envisager sous des formes diverses, ils finissent par découvrir le point faible, s'en exagèrent l'importance à eux-mêmes, et arrivent ainsi les uns au scepticisme, les autres à une négation hardie des principes dont eux-mêmes ont été les fauteurs et les propagateurs. Telle fut l'histoire de Whitby. Après avoir soutenu avec beaucoup de force la Trinité contre les ariens, il devint le champion de l'opinion dont il avait été l'antagoniste, et tomba dans les erreurs de l'arianisme et du socinianisme. Il trace lui-même avec candeur dans une préface le tableau des progrès que le scepticisme faisait dans son esprit, et montre comment l'arianisme se substituait insensiblement à l'opinion qu'il avait professée d'abord. Whitby mourut le 24 mars 1726, âgé de quatre-vingt-huit ans. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : I. *Les doctrines romaines ne datent point de la naissance du Christianisme*, Londres, 1664, in-4°. ; opuscule par lequel il débuta dans la carrière polémique, et dans lequel, à l'occasion d'un sermon prononcé devant le roi, à Whitehall, en 1662, il cherche à prouver, contre S. C. (Serenus Cressy), que la doctrine de l'église catholique se compose d'additions faites à différentes époques à la simplicité de la foi évangélique, et toutes de fraîche date. II. *Traité de la certitude de la religion chrétienne en général et de la résurrection de J.-C. en particulier*, Oxford, 1671, in-8°. III. *Discours sur l'idolatrie de la cour de Rome*, etc., Londres, 1674, in-8°. Ce morceau où comme dans tant d'autres on insiste sur le reproche banal d'idolâtrie si souvent adressé par les fanatiques réformateurs à l'église catholique, est dirigé contre une Réfutation anonyme d'un sermon de Stillingfleet. IV. *Absurdité et idolâtrie de l'adoration de l'hostie*, etc., Londres, 1679, in-8°. Le but de Whitby, dans cet écrit, est le même que dans le précédent; mais il entre plus avant dans son sujet, et présente souvent des objections embarrassantes par leur subtilité; il essaie aussi de répondre aux raisons que les catholiques tirent soit de l'Écriture, soit des Pères, pour justifier la légitimité évangélique du culte dont s'agit. A la fin de l'ouvrage se trouve un appendice contre la transsubstantiation. V. *Discours sur les lois ecclésiastiques et civiles rendues contre les hérétiques par les papes, les empereurs, les rois, les conciles généraux et provinciaux approuvés par l'église de Rome*, etc., Londres, 1682, in-4°.; réimprimé, ibid., 1723, in-8°.; avec une introduction par Kennet. Cet ouvrage est anonyme, et de là l'erreur de Kennet, qui l'attribue à un docteur Maurice. Mais Whitby lui-même eut soin d'en réclamer la propriété dans ses douze sermons, prononcés à l'église de Sarum. Il se compose de deux parties distinctes : dans l'une il veut prouver que tout sujet protestant doit s'attendre aux persécutions sous un monarque catholique. L'autre, consacrée à prouver la nullité des promesses et saufs-conduits, n'est que la paraphrase de ce vers :

« Avez-vous un serment, dont Rome ne délie

VI. Le *Conciliateur protestant*,...

par un homme qui souhaite ardemment la paix de l'Église, et qui gémit sur ses divisions, Londres, 1683, in-8°. Nous avons parlé des contrariétés auxquelles l'exposa la publication de cet ouvrage, de la censure de l'université oxonienne, et de la rétractation à laquelle l'obligea son protecteur. Il vit en même temps paraître jusqu'à cinq réfutations, entre autres celles de Womack, sous le titre de *Suffragium protestantium, dans lequel nos souverains sont justifiés par rapport aux peines établies contre les non-conformistes, et les lois faites sur ce sujet sont défendues contre les railleries et les sophismes séditieux du Conciliateur protestant*, Londres, 1683, in-8°.; la brochure intitulée *Trois lettres de remercîments au Conciliateur protestant, la première, des Anabaptistes, la seconde, des assemblées de la Nouvelle-Angleterre, la troisième, des Quakers de Pensylvanie*; et enfin, *la dénonciation devant les jurés de la nation*, Londres, 1683, in-4°. L'auteur de ce pamphlet a fait suivre son ouvrage d'un *Parallèle entre Whitby et Titus Oates*, et semble invoquer contre le premier la sévérité d'un Jefferies, et une amende de cent mille livres sterling, que sans doute Whitby n'aurait pu payer. Au surplus le recteur de Saint-Edmond de Salisbury, lié sans doute par sa position dépendante ou réduit au silence par l'influence de Ward, ne répondit point à ce torrent d'invectives et de sarcasmes, et publia quelque temps après une deuxième partie, que l'on pourrait regarder comme une contre-partie du Conciliateur protestant. VII. *Réfutation de la pratique, usitée dans l'Église romaine, et maintenue par le concile de Trente, de faire le service divin en langue latine*, Londres, 1687, in-4°. VIII. *La faillibilité de l'Église romaine démontrée par les erreurs palpables du second concile de Nicée et du concile de Trente, qui affirment que la vénération et le culte des images viennent de la tradition primitive et apostolique*, Londres, 1687, in-4°. IX. *Traité des traditions*, etc., première partie, Londres, 1688, in-4°.; deuxième partie, Londres, 1689, in-4°. C'est encore une attaque perpétuelle contre l'orthodoxie romaine. X. *Humbles considérations sur l'obligation de prêter serment au roi Guillaume et à la reine Marie*, Londres, 1689, in-4°. XI. *Discours sur la vérité et la certitude de la religion chrétienne, prouvée par les dons extraordinaires du Saint-Esprit, dont les apôtres et les premiers chrétiens ont été favorisés*, Londres, 1691, in-4°. XII. *Sermons divers*, Londres, 1685-1691, in-4°. On peut y joindre, outre plusieurs Discours particuliers : 1°. *Sermons sur les attributs de Dieu*, Londres, 1703, 2 vol. in-8°.; 2°. *Sermons sur divers sujets*, Londres, 1720, in-8°. XIII. *Tractatus de vera Christi deitate adversus Arii et Socini hæreses*, Londres, 1691, in-4°. XIV. *Paraphrase et commentaire sur le Nouveau-Testament*, Londres, 1710, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, regardé comme le meilleur de Whitby, est consulté journellement. On le joint ordinairement à ceux de Lowth et de Patrick sur le même sujet, afin d'avoir un excellent commentaire de cette partie de la Bible. A la fin du second volume se trouvent une Dissertation sur le milléparisme, et une chronologie du Nouveau-Testament. La

même année, Whitby fit paraître à Londres une espèce de supplément intitulé *Nouvelles notes sur le Nouveau-Testament avec sept Discours* et *Examen variantium lectionum Joannis Millii in Novum Testamentum*. XV. *Discours* où il est traité 1°. du vrai sens et du sens biblique des mots élection et réprobation; 2°. de l'étendue de la rédemption de Jésus-Christ; 3°. de la grâce, etc.; 4°. de la liberté de la volonté dans l'état d'épreuve; 5°. de la persévérance et de la défectibilité des saints (Londres, 1710, in-8°.). Cette publication, capitale dans la vie de Whitby, est la première où il ait énoncé sa manière d'entendre le péché originel; et par conséquent proclamé des doutes formels sur un dogme fondamental du christianisme. Il s'expliqua bientôt plus ouvertement dans son *Tractatus de imputatione divinâ peccati Adami posteris ejus universis in reatum*, composé, à ce qu'il paraît, une vingtaine d'années auparavant, et imprimé à Londres, 1714, in-8°. XVI. *Dissertatio de SS. scripturarum interpretatione secundùm Patrum commentarios*, etc., Londres, 1714, in-8°. Suivant Niceron (*Mémoires des hommes illustres*, tome XXI, pag. 262), « il semble que Whitby se soit proposé de tourner les Pères en ridicule, lorsqu'il a ramassé dans cet ouvrage plusieurs explications singulières qu'ils ont données de certains passages de l'Écriture, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus faible dans leurs écrits. » Mais comment peut-on supposer un tel dessein à un homme grave, religieux, profond, et qui ne parle jamais des Pères qu'avec respect! Le seul but de Whitby est évidemment de prouver que les Pères ne sont point infaillibles, et que l'autorité des sentences tirées de leurs écrits par les modernes n'est pas sans appel. XVII. *Disquisitiones modestæ in Bulli defensionem fidei Nicænæ*, Londres, 1718, in-8°. L'auteur se montre ici non moins arien qu'Arius lui-même, et nie, contre l'opinion du savant Bull, que tous les Pères avant le concile de Nicée aient eu sur la Trinité les opinions maintenant avouées et enseignées par l'Église. Le docteur Waterland réfuta cet ouvrage, et Whitby y fit deux réponses, l'une en 1720, l'autre en 1721, Londres, in-8°. P—or.

WHITE (sir THOMAS), fondateur du collége de Saint-Jean à Oxford, naquit en 1492 à Reading, et non, comme l'ont écrit Fuller, Chauncey et Pennant, à Rickmansworth. Son éducation ne paraît point s'être étendue au-delà des éléments de l'écriture et de l'arithmétique. Il fut ensuite placé par son père, qui était marchand de draps, chez un négociant de Londres, et il y plut tellement, que celui-ci en mourant lui laissa un legs assez considérable. Son père étant mort quelque temps après (1523), White se trouva possesseur d'une fortune qui le mit à portée d'exercer le commerce pour son compte. Le succès couronna ses travaux et ses spéculations au point qu'il acquit de très-grandes richesses. Les actes de munificence qu'elles lui permettaient de multiplier, et qui tous avaient un but d'utilité, achevèrent de le recommander à l'attention de ses concitoyens, et il fut élevé successivement à la dignité de shériff, et de lord-maire de Londres (1553). Dans ce poste important, il se distingua par son zèle et sa prudence, et sut maintenir la tranquillité dans la ville pendant la révolte de sir

Thomas Wyatt. La reine Marie le récompensa en le créant chevalier. Toujours avide d'être utile, il avait depuis long-temps résolu de consacrer une portion de sa fortune à l'élévation d'un monument destiné à l'instruction publique. Son premier dessein fut de l'ériger à Reading ; mais ensuite diverses considérations l'engagèrent à choisir Oxford. L'autorisation de Marie et du roi d'Espagne Philippe II, son époux, lui fut accordée le 1er. mai 1555, et le 29 du même mois la société fut formée. Deux ans après il obtint de nouvelles prérogatives pour son établissement, et se fit concéder la faculté d'enseigner la théologie, le droit canon et la jurisprudence civile. Enfin, en 1565, le nouvel institut fut admis au nombre des membres de l'université, et les sociétaires qui en faisaient partie jouirent des mêmes priviléges que ceux des autres colléges d'Oxford. White mourut l'année suivante (1566), le 11 février, à Oxford. Il avait été marié deux fois, mais n'eut pas de postérité. Son portrait se voit encore dans les salles des hôtels-de-ville de Leicester, de Salisbury, de Reading, et dans celle du collége de Saint-Jean. P—ot.

WHITE ou WHYTE (Jean), évêque de Winchester, naquit en 1511, à Farnham dans la province de Surrey, d'une des familles les plus honorables du comté, et fit ses études d'abord à l'école de Winchester, ensuite au collége Neuf, à Oxford, où il devint, en 1527, membre perpétuel de l'association collégiale, et où, peu de temps après, il prit les degrés de maître-ès-arts. Il entra ensuite comme professeur au collége de Winchester, dont il fut nommé gardien, et qu'il contribua puissamment à préserver d'une ruine totale. Il ne quitta cet emploi qu'en 1551, pour accepter le rectorat de Cheyton; mais dès l'année précédente il avait été noirci par quelque ennemi aux yeux des ministres; il fut arrêté comme coupable de manœuvres secrètes soit contre le gouvernement d'Édouard VI, soit contre la nouvelle religion établie en Angleterre par Henri VIII, et fut traduit devant le conseil, qui l'envoya à la Tour de Londres. White avait déjà passé plusieurs mois dans la captivité la plus rigoureuse, lorsqu'il se départit de l'inflexibilité de son catholicisme, et laissa échapper quelques marques de complaisance pour la religion anglicane. Cette condescendance, selon Strype, lui procura la liberté; mais plusieurs historiens affirment qu'il resta sous les verroux jusqu'à l'avénement de Marie. On sent que cette princesse, si outrée dans son zèle pour l'orthodoxie, ne dut point laisser White dans le cachot où l'avait plongé la sévérité fanatique de ses premiers juges. Non-seulement il vit cesser une détention cruelle, mais encore il fut admis à la cour; et comme martyr de la foi catholique il obtint un tel crédit, que son rectorat de Cheyton fut remplacé par le siége épiscopal de Lincoln (1554). L'année suivante, il fut reçu docteur en théologie à l'université d'Oxford, et en 1557 il passa, toujours avec le titre d'évêque, à l'église cathédrale de Winchester qui était l'objet de ses vœux. Marie mourut l'année suivante, et White fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de la reine. Mais alors il se rendit coupable d'une inconvenance que toute la ferveur du catholicisme ne peut excuser. Il avait pris pour texte ces paroles de l'Ecclésiaste (chap. IV, vs. 2) : « C'est

pourquoi j'ai loué les morts qui sont morts actuellement, plus que les vivants qui existent encore. » Après avoir épuisé toutes les formules de l'éloquence sacrée pour exalter les vertus de son ancienne souveraine, l'orateur s'interrompit pour verser un torrent de larmes; puis revenant à lui-même: « Elle a laissé, dit-il, pour lui succéder » une sœur, une princesse que recom- » mande aussi un mérite distingué, » et à laquelle aujourd'hui nous som- » mes tenus d'obéir, car *melior est* » *canis vivus leone mortuo* (mieux » vaut chien vivant que lion mort). » Je veux espérer qu'Elisabeth ré- » gnera avec justice et heureuse- » ment; cependant je ne cesserai de » répéter avec mon texte: *laudavi* » *mortuos magis quàm viventes* (j'ai » loué les morts plus que les vivants); » car il est certain que *Maria opti-* » *mam partem elegit* (Marie a » choisi la meilleure part). » Cette offense solennelle n'eût peut-être excité que le sourire d'Élisabeth, d'ailleurs assez irritable, si l'inexorable White n'eût en quelque sorte pris à tâche d'exaspérer sa susceptibilité. Cette princesse assistait un jour à une conférence entre des catholiques et des anglicans. Le prélat, emporté par son zèle, s'oublia jusqu'à la menacer de l'excommunication. Élisabeth, indignée, le fit traîner à la Tour de Londres, où il languit près d'une année; ensuite, comme la santé de ce prélat déclinait visiblement, elle consentit à son élargissement, et lui permit de se retirer chez sa sœur à South Warnborough. C'est là qu'il mourut le 11 janvier 1560, avant d'avoir atteint sa cinquantième année. Conformément à ses dernières volontés, sa tombe fut placée dans la cathédrale de Westminster. White ne manquait ni d'éloquence ni de savoir. Doué d'une mobilité et d'une force d'imagination remarquables, il se livra avec succès à la poésie latine. Il a laissé: I. Des *Épigrammes* sous le titre d'*Epigrammatum liber 1;* (le second livre n'a pas paru). II. *Diacosio-martyrion, sive ducentorum virorum testimonia de veritate corporis et sanguinis Christi in Eucharistiâ, adversùs Petrum Martyrem*, Londres, 1553, 1554, in-4°. III. *Carmina in matrimonium Philippi regis cum Mariâ reginâ Angliæ* (*Voy.* Holingshed, chronic. III, 1120). Quant à l'oraison funèbre dont nous avons cité un fragment, ce rare morceau, se trouve dans les Mémoires de Strype, mais plein de fautes qui en dénaturent le sens. Les curieux peuvent en voir le manuscrit, conservé dans la bibliothèque du *British musæum*. Quelques autres discours de Jean White ont été insérés par Fox dans ses *Actes et monuments*. Pour plus de détails, on peut consulter sur cet évêque la Vie de sir Thom. Pope, par Warton, l'*Athenæ Oxonienses* de Wood, Milner, *Hist. de Winchester*, et Pits. — White (*Thomas*), fondateur du collége de Sion à Londres, naquit à Bristol, vers 1550, d'une famille noble du comté de Bedford. Entré dans l'université d'Oxford en 1566, il prit ensuite les ordres, et s'adonna particulièrement à la prédication où il acquit, en peu d'années, un nom célèbre. Appelé à Londres, il eut d'abord le bénéfice de Saint-Grégoire près Saint-Paul; fut nommé en 1575 vicaire de Saint-Dunstan Fleet-Street, et, après s'être fait admirer par ses talents pour la chaire, il fut admis aux honneurs du doctorat en théologie à Oxford. Pourvu de la prébende de Mora dans l'église de Saint-

Paul (1588), il se vit bientôt après (1590) créé trésorier de Sarum, et obtint deux canonicats, l'un dans l'église du Christ, l'autre à Oxford. Il mourut en 1624, et fut enterré dans l'église de Saint-Dunstan. Il légua en mourant sa bibliothèque, qui était considérable, au doyen et aux chanoines de Windsor, et alloua une somme de trois mille livres sterl. pour fonder un collége sur l'emplacement du prieuré d'Elsingy. Ce vœu fut religieusement accompli, et l'établissement dû à la munificence de White reçut le nom de collége de Sion. On n'a conservé de ce digne ecclésiastique que quatre sermons. — White (*Jean*), théologien puritain, connu sous le nom de *Patriarche de Dorchester*, naquit en 1574, dans le comté d'Oxford, devint membre du collége Neuf d'Oxford en 1595, et ayant été reçu dans les ordres fut promu au rectorat de l'église de la Trinité à Dorchester. Comme le précédent, il obtint beaucoup de succès dans la prédication, et contribua très-efficacement, en 1624, à l'établissement d'une colonie dans le Massachusets, destinée à donner un asile à ceux qui ne voulaient point se conformer aux cérémonies et à la discipline hiérarchique de l'Église anglicane. Au reste, White avait laissé lui-même percer plus d'une fois son peu d'attachement à cette partie de la religion nationale, et il avait été, en 1630, poursuivi par l'archevêque Laud devant la haute-cour, comme ayant prêché contre l'arminianisme. Dans la suite, les guerres civiles qui remplirent l'Angleterre de sang et de larmes troublèrent sa tranquillité : un parti de cavalerie, sous le commandement du prince Rupert, pilla sa maison et lui enleva sa bibliothèque. Il fut obligé de se retirer à Londres, où on lui donna une autre cure. En 1640, il fit partie de la commission pour les affaires religieuses, établie par la chambre des pairs, et trois ans après il se trouva à l'assemblée des théologiens de Westminster. Il accepta ensuite le rectorat de Lambeth, et finit par retourner dans sa ville patriarcale de Dorchester, où il mourut le 21 juillet 1648. On a de lui : I. *La route qui mène à l'arbre de la vie, découverte dans plusieurs directions, pour lire avec fruit la sainte Écriture*, etc., Londres, 1647, in-8°. Cet ouvrage est suivi d'une *Dissertation sur le quatrième commandement*. II. *Commentaire sur les trois premiers chapitres de la Genèse*, Londres, 1656, in-fol. III. Quelques *Sermons*. P—or.

White (Richard), né à Basingstoke dans le Hampshire, d'une famille considérable, fut élevé à Winchester, d'où il passa à Oxford, et obtint, dans le collége Neuf, une place d'associé qu'il perdit, en 1569, par attachement à la religion catholique. Étant allé en Italie, il s'appliqua dans l'université de Padoue à l'étude du droit canonique et du droit civil, et fut reçu docteur dans ces deux facultés. On l'appela à Douai, pour y être professeur royal. L'université le nomma chancelier ou recteur; et l'empereur le créa comte palatin. Il y épousa successivement deux riches héritières, qui le mirent en état de secourir ceux de ses compatriotes qui avaient été obligés de quitter leur pays pour la même cause. Après la mort de sa seconde femme, il entra dans l'état ecclésiastique, reçut l'ordre de prêtrise, et devint chanoine de Saint-Pierre de Douai, où il mourut en 1602. White n'avait

pas borné ses études à la science du droit : celle des antiquités l'occupa sérieusement, et lui fit beaucoup de réputation. Il y joignit des recherches très-étendues sur l'histoire d'Angleterre, et fut en correspondance avec le cardinal Baronius, auquel il fournit des matériaux pour ses Annales. Ses ouvrages sont : I. *Ælia Lælia Crispi*, Padoue, 1568, in-4°. C'est une savante explication des anciennes épitaphes qui existent dans le territoire de Bologne, dont les antiquaires avaient donné diverses interprétations (*Voyez* LICETI). II. *Orationes quinque*, Arras, 1596, in-8°. qu'il avait prononcées au collége de Winchester. III. *Notæ ad leges decemvirorum*, Arras, 1597, in-8°. IV. *Historiarum Britannicæ Insulæ, ab origine mundi ad ann.* 800, *lib.* IX, in-8°., Douai, 1602. Ces neuf livres furent publiés successivement en différents temps, 1597-98-1600-1602. V. *Explicatio brevis privilegiorum juris et consuetudinis circa ven. Sacramentum Eucharistiæ*, Douai, 1609, in-8°. VI. *De reliquiis et veneratione Sanctorum*, Douai, 1609.

T—D.

WHITE (ROBERT), excellent graveur, né à Londres en 1645, apprit les principes de son art sous David Loggan, avec lequel il dessina, et ensuite reproduisit sur l'acier beaucoup de vues d'architecture. Il s'appliqua aussi à tirer le portrait à la mine de plomb, sur vélin ; et la ressemblance parfaite de ses figures lui valut des applaudissements et des richesses. Cependant, soit à cause de quelque malheur, soit par suite d'inconduite, il mourut dans l'indigence à Bloomsbury, en 1704. Cet artiste avait de la facilité et de la correction ; mais on regarde généralement ses dessins comme supérieurs à ses estampes, qui pourtant sont très-estimées. Beaucoup d'épreuves de ses gravures se trouvent dans les livres dont elles forment le frontispice. Vertue a fait le catalogue de deux cent soixante-dix portraits gravés au burin par White, à l'exception de deux qui sont à la manière noire. On n'a point fait jusqu'ici une collection complète de son OEuvre ; mais ses diverses productions ont été recueillies soigneusement par les amateurs.—Quelques planches de Robert White ont été achevées par son fils George, qui travaillait principalement à la manière noire.

P—OT.

WHITE (GILBERT), antiquaire et naturaliste, naquit le 18 juillet 1720, à Selborne dans le comté de Hamps, et commença ses études à Basingstocke, sous le père des deux illustres frères Joseph et Thomas Warton. Admis à l'université d'Oxford en 1739, bachelier quatre ans après, maître-ès-arts en 1746, il renonça, malgré la carrière avantageuse qui s'ouvrait devant lui, aux travaux de l'enseignement, et il alla habiter une retraite voisine, où il partagea son temps entre la littérature et l'étude de l'histoire naturelle. Il fit beaucoup de progrès dans cette dernière science, et il y acquit une grande réputation. On a de lui : l'*Histoire naturelle et les antiquités de Selborne dans le comté de Southampton, suite de Lettres*, etc., Londres, 1789, in-4°. Tous les lecteurs se sont plu à rendre hommage à cette savante description d'un village ignoré, et ont reconnu l'érudition variée et la sagacité de l'auteur. Son ouvrage a été réimprimé à Londres, 1793, avec de nombreuses additions et une *Notice* sur la vie de l'auteur. White mourut à Selborne le 26

juin 1793. J. Aikin a tiré de ses manuscrits le *Calendrier du naturaliste*, avec des observations sur plusieurs branches d'histoire naturelle, Oxford, 1795, in-8°. Ses *Œuvres en histoire naturelle*, comprenant les écrits ci-dessus indiqués, avec des observations de W. Marwick, ont été imprimées en 1802, 2 vol. in-8°., ornés de planches. P—ot.

WHITE (Joseph), savant orientaliste anglais, né à Gloucester en 1746, était fils d'un ouvrier tisserand, et fut destiné d'abord à exercer le même métier que son père; mais le peu de séjour qu'il fit dans une école de charité suffit pour éveiller en lui le goût de l'étude; et ses moments de loisir étaient consacrés à lire tous les livres qui tombaient sous sa main. Un homme riche, charmé de ses heureuses dispositions, le fit entrer au collége Wadham d'Oxford. A la connaissance des langues classiques, Joseph ajouta celle des langues de l'Orient. Il fut agrégé à son collége en 1774, et l'année suivante, élu à la chaire d'arabe fondée par l'archevêque Laud. Son discours d'ouverture donna une idée avantageuse de son esprit, et fut imprimé sous ce titre : *De utilitate linguæ arabicæ in studiis theologicis.* Il publia, en 1778, la version syriaque, par Philoxène (*V.* ce nom), des quatre Évangiles dont le manuscrit avait été donné au collége Neuf par le docteur Gloster Ridley. Nommé, en 1779, l'un des prédicateurs de la chapelle de Whitehall, il fut chargé, en 1784, de prononcer les discours fondés par Bampton (*Bampton's lecture*), tâche qu'il remplit avec beaucoup de talent et de succès. Dès-lors il fut considéré comme un des plus célèbres apologistes du christianisme. Ces discours furent imprimés en 1784, et réimprimés en 1785. L'auteur, qui avait sollicité et obtenu, pour ce travail, la coopération de deux théologiens distingués, négligea de reconnaître ce service dans une préface; et, cette circonstance ayant été connue de quelques ennemis que lui avait attirés la rudesse de ses manières, il fut attaqué, à ce sujet, avec beaucoup de malignité; ce qui l'obligea de publier, pour sa justification, un *Exposé de ses obligations littéraires aux révér. Samuel Badcock et Samuel Parr.* Sans aucune sollicitation de sa part, le chancelier Thurlow lui conféra une prébende de la cathédrale de Gloucester. Il reçut, en 1787, le degré de docteur en théologie. Un mariage qu'il contracta en 1790 lui fit perdre, conformément aux réglements universitaires, sa place d'associé au collége Wadham; mais il en fut dédommagé par la cure de Welton en Suffolk, où il résida une partie de l'année. Il fit paraître, en 1801, en un vol. in-4°. : *Ægyptiaca*, ou *Observations sur quelques antiquités de l'Égypte*, en deux parties. 1°. *Éclaircissements sur l'histoire de la colonne de Pompée*; 2°. *Description des antiquités de l'Égypte, écrite en arabe par Abdollatif, A. D.* 1206, traduite en anglais et accompagnée de notes. Joseph White mourut dans son canonicat le 22 mai 1814. Aux ouvrages que nous venons de citer, il faut ajouter : I. *Sacrorum Evangeliorum versio syriaca philoxeniana, ex codd. mss. Ridleianis in bibl. coll. Nov. Oxon. repositis, nunc primùm edita, cum interpretatione et annotationibus Josephi White*, 1778, 2 vol. in-4°. II. *Institutions civiles et militaires de Timour ou*

Tamerlan, ouvrage écrit originairement en langue mongole, par ce conquérant, et traduit ensuite en persan; traduit maintenant, pour la première fois, du persan en anglais, par le major Davy, avec une *Préface*, des *Index*, des *Notes géographiques*, etc., par M. White, 1783, un vol. in-4°. (*V.* Tamerlan, XLIV, 485). III: *Diatessaron, sive integra historia Domini Nostri Jesu-Christi, græcè*, Oxford, 1800, in-8°. IV. *Novum Testamentum, græcè. Lectiones variantes, Griesbachii judicio, iis quas textus receptus exhibet, anteponendas vel æquiparandas, adjecit Josephus White*, 1808, 2 vol. in-8°. V. *Crisεos Griesbachianæ in Novum Testamentum synopsis*, 1811, in-8°. Langlès a donné une notice sur cet orientaliste, dans le *Mercure étranger*, n°. xvii, 1814, p. 339. — White (*William*), médecin anglais, de la secte des quakers, membre des sociétés de médecine de Londres et d'Édinbourg, né en 1744, mort à York, le 25 octobre 1790, a laissé quelques écrits utiles sur les objets de sa profession, entre autres un *Essai sur les maladies de la bile*. Z.

White (James), littérateur distingué, né d'une bonne famille, fit ses études classiques à l'université de Dublin. On ne sait pas à quelle époque il vint dans la capitale de l'Angleterre, où sa vie se passa presque entièrement au sein des occupations littéraires. Le premier ouvrage qu'il publia fut une traduction anglaise, accompagnée de notes, des *Harangues de Cicéron contre Verrès*, 1787, in-4°. Un opuscule qu'il mit au jour, l'année suivante, et qui a pour titre *Idée d'un plan pour l'abolition du commerce des esclaves et pour le soulagement des noirs dans les Indes-occidentales*, fit honneur à sa philantropie, bien que ses compatriotes lui aient trouvé trop de passion. Il se livra ensuite à la poésie, pour laquelle il avait quelque talent, et au genre du roman, où il montra un tour singulier d'esprit et d'imagination, mêlant l'histoire à la fiction, et le ton grave au burlesque, en dépit du bon goût. Son excuse est dans l'amusement qu'il sait procurer à ses lecteurs. Ses divers écrits lui firent de la réputation, sans améliorer sa position. L'infortune accabla ses dernières années, et accéléra sa fin. Ayant conçu une affection vive pour une jeune dame, et n'en étant pas payé de retour, il attribua cette contrariété à une cabale d'ennemis, qui s'attachaient à semer d'épines sa carrière littéraire, et à lui aliéner ses protecteurs et ses amis. Cette chimère troubla son repos, et finit par altérer ses facultés mentales. On le vit errer dans les rues et les environs de Bath, le corps excessivement amaigri, le teint hâve, le regard farouche et pénétrant. S'abstenant de toute nourriture tirée du règne animal, il ne vivait que d'un peu de pain, de pommes de terre et d'eau. Il passait quelquefois la nuit en plaine campagne, couché sur une meule de foin. Les dons que lui offrait la pitié étaient repoussés comme une insulte. Informés de cette bizarre conduite et de ses discours non moins étranges, les magistrats s'empressèrent de le recommander aux bons soins des officiers de la paroisse : mais leur intervention fut très-mal reçue de White; et il en écrivit à plusieurs personnes, comme d'une *violation inconstitutionnelle de la liberté des sujets*. Cependant sa santé parut renaître; et ce fut quelque

temps après qu'il écrivit ses *Lettres à lord Camden sur l'état de l'Irlande*, où l'on admira la finesse des observations, la clarté des raisonnements, la force et l'élégance du style. Une souscription fut secrètement ouverte, pour venir à son secours; mais on eut beaucoup de peine à lui en faire accepter le produit, même comme un prêt. Il quitta Bath presque aussitôt; et le 30 mars 1799 on le trouva mort dans son lit, à l'auberge où il s'était arrêté, à six milles de cette ville. Il n'avait guère que quarante ans. Outre les trois ouvrages ci-dessus indiqués, on a de lui: le *Château de Conway; des Vers à la mémoire du comte de Chatham*, et *la Lune, comparaison*, 1789, in-4°.; le *Comte Strongbow*, ou *Histoire de Richard de Clare et de la belle Géralda*, 1789, 2 volum. in-12; les *Aventures de Jean de Gand, duc de Lancaster*, 1790, 3 vol. in-12; les *Aventures du roi Richard Cœur-de-Lion*, suivies de la *Mort de lord Falkland*, poème, 1791, 3 vol. in-12; *Histoire de la révolution de France*, traduite de Rabaut de Saint-Étienne, 1792, in-8°.; *Discours prononcés par Mirabeau l'aîné à l'Assemblée nationale de France, précédés d'une esquisse de sa vie et de son caractère*, trad. du français, 1792, 2 vol. in-8°. — Un autre littérateur du même nom, *James* White, instituteur estimé, maître d'école à Londres, mort vers l'an 1811, a donné une traduction anglaise des *Nuées* d'Aristophane, avec la principale scolie et des notes, 1759, in-12; et le *Verbe anglais, essai grammatical dans la forme didactique*, 1761, in-8°. La critique a observé, à l'occasion de cet ouvrage, qu'on peut être un savant grammairien et un écrivain très-médiocre. Cette observation peut se renouveler souvent. L.

WHITE (Henri Kirke), poète anglais, naquit à Nottingham en 1785. Dès l'âge de trois ans, il apprit à lire d'une maîtresse d'école, qui reconnut ses étonnantes dispositions. L'écriture, le calcul et la langue française lui furent ensuite enseignés, et telle était sa facilité, qu'un jour il composa un thème séparé pour chacun de ses condisciples au nombre de quatorze. Cette éducation était plus que suffisante pour le fils d'un boucher, que son père destinait à la même profession. Aussi fut-il retiré de l'école, d'autant plus promptement que ses instituteurs lui reprochaient un naturel incorrigible. Le jeune Henri se vengea de leur aveuglement ou de leur malveillance en écrivant contre eux des satires mordantes, mais qui du moins ne sortirent pas du cercle de ses intimes amis. Mistriss White, dont la fille aînée avait été quelque temps institutrice dans une pension, entreprit d'ouvrir elle-même une maison d'éducation; et bientôt son établissement prospéra fort au-delà de son attente; mais quoique ce changement de situation pût faciliter les progrès de son fils, il n'en fut pas moins arraché à ses études chéries, pour apprendre à fabriquer des bas au métier. Les témoignages de son aversion pour ce travail ennuyeux déterminèrent ses parents à consulter enfin son goût. Il fut reçu, comme dernier clerc, dans une étude de procureur; et résolu de suivre la carrière du barreau, il s'appliqua avec la plus grande assiduité à l'étude du droit, consacrant ses loisirs à acquérir quelque connaissance du grec et du latin, des langues italienne, espagnole et

portugaise, de la chimie, de l'astronomie et de la musique. Presque au sortir de l'école, il avait en quelque sorte contraint, par ses importunités, une société littéraire qui existait à Nottingham, à le recevoir dans son sein. Il proposa même d'y faire une sorte de cours public. On y consentit par curiosité; et dès le lendemain, on l'entendit improviser, sur le *génie*, un discours qui dura plus de deux heures, et qui lui mérita le titre de professeur de littérature de cette académie. Un motif ignoré le fit renoncer au barreau; et il voulut alors se préparer à entrer dans l'Église, par une éducation classique. La position de ses parents ne lui permettait pas de compter sur leur assistance dans cette occasion; mais il se flatta de trouver des ressources suffisantes dans l'exercice de ses talents littéraires. Plusieurs poèmes de sa composition, insérés dans des ouvrages périodiques, avaient obtenu le suffrage de quelques hommes de goût. Il recueillit ses opuscules en un petit volume in-8°., qui parut, en 1803, sous ce titre : *le Bocage de Clifton, esquisse en vers, et autres poèmes.* Ce début n'eut pas tout le succès que le poète pouvait espérer. Quelques hommes généreux s'étant engagés à concourir aux frais de son instruction, il fut admis à l'université de Cambridge; et pour justifier l'attente de ses bienfaiteurs, il mit une ardeur extrême à poursuivre ses études, au point d'y consacrer fréquemment quatorze heures par jour. Cet excès altéra visiblement sa constitution. Ses facultés mentales perdirent leur ressort; et les médecins qui le soignèrent alors jugèrent que s'il eût survécu à cette maladie, son intelligence n'eût jamais recouvré sa première vigueur. Il mourut, le 19 octobre 1806, dans la vingt-unième année de son âge. Ce qu'on a pu retrouver de ses écrits a été réuni par Robert Southey, le poète lauréat actuel, qui les a fait précéder d'une Notice biographique. Deux volumes in-8°. parurent vers 1807, sous le titre de *Remains*, etc. (*Restes de Henry Kirke White*). Ils ont eu au moins six éditions. La sixième est de 1815, à Londres, avec un portrait de l'auteur, et deux autres gravures. Un troisième volume a été publié en 1822. L.

WHITE (Thomas). *V.* Anglus.

WHITEFIELD (George), un des chefs des méthodistes anglais, né à Glocester en 1714, venait de finir ses premières études avec beaucoup de succès et d'éclat, quand sa mère, qui était veuve et qui tenait une auberge, le retint auprès d'elle. Il dit lui-même dans ses Mémoires, que, dans son enfance, peu de vices lui furent étrangers. A l'âge de dix-huit ans, il quitta sa mère pour aller dans un des colléges d'Oxford, où il avait obtenu une place. La secte des méthodistes, qui avait pris naissance dans cette université en 1729, sous la direction de John et de Charles Wesley (*Voy.* Wesley), s'agrégea Whitefield en 1735. Dès cette époque l'ardent jeune homme se livra entièrement aux œuvres de charité et de piété, qui donnent toujours de l'éclat au berceau des nouvelles sectes. Il visita les hôpitaux et les prisons avec toute la ferveur d'un néophyte; il ne se borna pas à soulager par des distributions pécuniaires la misère de ceux qui y étaient entassés; il leur fournit encore toutes les consolations qu'on puise dans l'Évangile. Ordonné diacre en 1736, suivant le rit anglican,

il prêcha son premier sermon dans la cathédrale de sa ville natale. On le déféra à l'évêque de Glocester, pour avoir parlé avec tant de véhémence, que l'auditoire avait été extrêmement ému, et que quinze personnes étaient tombées en démence. Cet étonnant succès ne déplut point à l'évêque, qui manifesta le desir que la démence durât encore le dimanche suivant, et se garda bien de réprimander l'orateur. Pendant deux années de suite celui-ci prêcha avec le même succès dans plusieurs églises d'Angleterre. En 1738, Wesley, qui faisait des missions en Amérique depuis trois ans, l'appela auprès de lui: Whitefield s'y rendit; mais il revint en Angleterre en 1739, et fut ordonné prêtre à Oxford. Les églises de Londres où il était admis ne pouvant contenir la multitude d'auditeurs qui se pressaient autour de lui, il se mit à prêcher en plaine campagne, d'abord à Kingswood près de Bristol, endroit principalement habité par des charbonniers, une des classes de la société les plus grossières et les plus vicieuses, dit le docteur Aikin. Ces hommes vinrent l'entendre par milliers, et furent profondément touchés. Les larmes ruisselaient sur leurs joues noircies par le charbon. Depuis il prêcha ainsi à Bristol même, où les chaires lui furent fermées, à Londres, surtout dans Moorfields, quelquefois au milieu des insultes. Il repassa deux mois après en Amérique, prêcha successivement dans les possessions que les Anglais avaient alors dans cette partie du monde, et fonda en Géorgie un hôpital pour les orphelins. Il était de retour en Angleterre en 1741. « Il pensait, dit » l'auteur de l'*Histoire des sectes* » *religieuses*, qu'on pouvait indifféremment faire usage du *Livre des* » *communes prières*, ou lui substituer une liturgie improvisée, ce » qu'il faisait quelquefois. Il fut choqué d'un sermon de Wesley, sur » la prédestination : ils se conservèrent une estime réciproque, mais » leur amitié se refroidit. Ici commence leur rupture : le méthodisme se partage en deux branches, » dont les coryphées sont John Wesley et George Whitefield; de » part et d'autre on s'est injurié » avec fureur, accusé d'hétérodoxie, » excommunié. » Pendant quelque temps Whitefield se vit délaissé; mais il ne perdit point courage. Il se bâtit près de la chapelle de Wesley, dans Moorfields, une espèce de hangar qu'il appela le *Tabernacle*, et qui devint par la suite un vaste édifice. Il renouvela ses prédications avec beaucoup de succès en divers lieux. En Écosse les églises lui furent ouvertes, et se remplirent de ses auditeurs. A son retour par le pays de Galles, il épousa une dame veuve à Abergavenny. Ce fut en 1742 qu'il livra une sorte de combat aux charlatans qui, le dimanche, dressent leurs tréteaux sur la place de Moorfields, et il en sortit victorieux; ce triomphe valut à sa congrégation un nouvel accroissement de prosélytes. Après avoir organisé ses *Tabernacles*, il retourna en Amérique en 1744. C'était son troisième voyage dans le Nouveau-Monde. Dans le mois de juillet 1748, il était à Londres. Il devint alors le chapelain de la comtesse de Huntingdon, gagnée au méthodisme. Plusieurs personnages d'un rang élevé entre autres le comte de Chesterfield et lord Bolingbroke, desirèrent l'entendre, et parurent émus. « Jamais dans toute ma vie, dit Whitefield

rien ne me causa tant d'étonnement.» En 1751, il retourna en Amérique pour la quatrième fois, et dès l'année suivante il fit un cinquième voyage. On ne peut guère déterminer au juste l'époque de son sixième voyage; mais on sait qu'il revit sa patrie en 1763, et la quitta pour la septième et dernière fois en 1769. Il mourut à Newbury, près de Boston, le 30 septembre 1770. « Whitefield, dit » un savant écrivain que nous avons » déjà cité, était doué d'une voix so» nore et gracieuse, d'une éloquence » populaire, entraînante et persua» sive. Quand on lui reprochait de » haranguer au milieu des champs, » il citait la parabole évangélique de » l'homme qui, mariant son fils, » envoie sur les grands chemins, et » dans les places publiques, cher» cher des convives au festin nuptial. » A Cambuslang, situé à quatre » milles de distance de Glascow, il » réunit en plaine campagne un au» ditoire de trente mille personnes, » dont un grand nombre frappaient » des mains, saignaient du nez, tom» baient en convulsion; toute l'É» cosse retentit de ces événements, at» tribués par les uns au Saint-Esprit, » par les autres au diable.» Whitefield avait quelques opinions contraires à celles de Wesley; il croyait les œuvres peu importantes pour la justification, si ce n'est comme preuve de la foi; il admettait la prédestination absolue et la réprobation particulière. Il avait peu d'instruction, peu de talents littéraires; on ne le lit guère hors de sa secte. Ce fut lui qui introduisit dans son parti la *Stichomantie*, c'est-à-dire, l'habitude de consulter la Bible en l'ouvrant au hasard pour tirer du premier verset qui se présentait à la vue des inductions sur la réussite d'une entreprise. Cet usage d'invoquer le sort était un moyen d'arbitrage qu'il employait en cas de discussion, même sur des points théologiques. Ses *Lettres*, ses *Sermons*, ses *Traités de controverse* et autres ont été imprimés, en 1771, 6 vol. in-8°. Le docteur Gillies a publié des *Mémoires sur la vie de Whitefield*, 1772, in-8°. L'espèce de journal de sa vie que ce méthodiste avait rédigé lui-même, a été inséré dans la collection anglaise qui paraît sous le titre d'*Autobiographie*, etc., 1826, tome VI, avec portrait. Le poète Cowper a célébré dans ses poésies sacrées les actes de bienfaisance et de charité de Whitefield. On peut consulter l'*Histoire des sectes religieuses* par M. Grégoire, 2 vol. in-8°, et notre *Précis historique du Méthodisme*, Paris, 1817, in-8°.

L—B—E.

WHITEHEAD (Paul), poète satirique, naquit à Londres le 6 février 1709. Son père, riche tailleur, lui fit donner une éducation assez soignée. Ses premiers pas dans le monde ne furent pas heureux: il se lia avec un directeur de spectacles, répondit pour lui d'une somme considérable qu'il ne put payer, et subit une longue détention. C'est là que se développa son talent pour la poésie. Dès ses premières pièces de vers, il manifesta des opinions qui semblaient inconciliables: jacobite, il écrivait en faveur des Stuarts, et républicain, il attaquait avec violence le gouvernement monarchique. Le parti qui était alors opposé à Robert Walpole prit Whitehead sous sa protection, et le fit quelquefois admettre dans la société privée du prince de Galles, fils de George II; mais l'audace de ses écrits lui suscitait de toutes parts des ennemis dangereux. Son pre-

mier poème : *The state dunces* (les sots d'état ou les sots politiques), 1733, n'offensait que certains personnages ; le second : *Manners* (manières ou mœurs), 1739, contenait des attaques formelles contre le gouvernement établi et la constitution. Sur la motion de lord Delawar, le poète téméraire fut mandé à la barre de la chambre des pairs. Il se cacha, et ce fut l'imprimeur seul qui parut. Whitehead, peu de temps après, courut un nouveau danger : il fut accusé d'athéisme, et n'échappa qu'avec beaucoup de peine à la vindicte des lois. Il se proposa un objet plus louable, lorsqu'il flétrit dans sa *Gymnasiade*, imprimée en 1744, le barbare spectacle des *Boxeurs*. Cette satire fut dédiée à Brougton, qui était alors le champion le plus formidable dans ces honteuses luttes. Une nouvelle carrière s'ouvrit tout-à-coup devant Whitehead, et l'âge ayant calmé la fougue de son esprit il parut goûter les douceurs du repos et d'une vie aisée. Des protecteurs puissants lui firent obtenir la place de trésorier de la chambre des pairs, qui lui rapportait plus de huit cents livres sterl. (vingt mille francs). Il acheta une maison de campagne à Twickenham, et mit son plaisir à y recevoir les écrivains et les artistes les plus distingués. Il cessa non-seulement d'écrire, mais il brûla même un grand nombre de satires et de pièces de vers qu'il avait destinées à l'impression. Après une longue et douloureuse maladie, Whitehead mourut à Londres le 30 décembre 1774. Toutes les productions qu'il avait publiées à diverses époques ont été recueillies en un volume in-4°., par son ami le capitaine Édouard Thompson (1777). Johnson les a fait entrer dans sa collection des poètes anglais. On peut résumer l'éloge du talent de Whitehead en peu de mots : il se proposa toujours d'imiter la manière de Pope, et il fut le plus heureux des imitateurs de ce grand poète. Mais trop souvent il souilla sa plume par la calomnie et l'impiété. S—v—s.

WHITEHEAD (William), poète anglais, né à Cambridge en 1715, était fils d'un boulanger que des imprudences ruinèrent, et qui mourut insolvable. Dans la triste situation de sa famille, William eut l'avantage de trouver un protecteur : M. Bromley, depuis lord Montfort, lui procura une place gratuite au collége de Winchester. Le jeune élève montra plus de penchant pour la lecture que pour les jeux de son âge, et cultiva les muses de bonne heure. En 1733, le comte de Peterborough, étant venu visiter avec Pope le collége de Winchester, donna vingt guinées pour être distribuées en prix à ceux des écoliers qui se distingueraient par leurs compositions sur un sujet désigné ; et William fut un des six qui furent couronnés dans cette occasion. Ce petit triomphe lui laissa une vive prédilection pour l'illustre poète, dont il s'attacha depuis à imiter le style ; il traduisit même en vers latins la première épître de l'*Essai sur l'homme*. Son caractère doux et ses manières engageantes le faisaient aimer autant que ses talents naissants le faisaient estimer de ses camarades. On remarquait toutefois que ses amis étaient particulièrement des enfants de familles nobles ou destinés à jouir d'une grande fortune. Doit-on attribuer ce choix à un goût délicat ou à une prudence précoce ? Après avoir occupé quelque temps une place lucrative

dans le collége, il le quitta, à la suite d'une injustice qui ne lui laissait pas espérer d'avancement; et il retourna dans sa ville natale. Ce fut à son humble naissance qu'il dut une des six places fondées à Clare-Hall, en faveur de six orphelins de boulangers, par Thomas Pike, qui avait exercé cette profession à Cambridge. Dans cette nouvelle situation il sut gagner la bienveillance de plusieurs hommes d'un grand mérite, les docteurs Powell, Balguy, Ogden, Stebbing et Hurd, qui restèrent toujours ses amis. Whitehead eut le rare avantage de conserver toute sa vie presque tous les amis qu'il s'était faits à l'entrée de sa carrière. En 1736, on le trouve au nombre des poètes qui célébrèrent le mariage du prince de Galles, et la naissance de son fils (depuis George III). D'autres poèmes publiés ensuite firent plus d'honneur à son talent, entre autres une Épître *sur le danger d'écrire des vers*, 1741; *Atys et Adraste*, conte imité depuis avec toute la supériorité d'un grand talent par Lebrun le lyrique; et un *Essai sur le ridicule*, 1743, modèle de satire permise. L'auteur, désirant se mettre en état de soulager sa mère, poursuivait ses études avec ardeur. Il fut agrégé à son collége en 1742, et admis au degré de maître-ès-arts l'année suivante. William, troisième comte de Jersey, cherchait alors un précepteur pour son second fils, le vicomte Williers. On lui proposa Whitehead, qui fut accepté et traité sur un pied avantageux. Celui-ci, résidant alors dans la capitale, se livra davantage à son goût pour le spectacle, et pour la littérature dramatique; il composa une petite pièce, *le Bal d'Edinbourg*, où le prétendant était tourné en ridicule; mais elle ne fut ni jouée, ni imprimée. Un ouvrage d'un genre plus estimable ne tarda pas à l'occuper. Ce fut une tragédie, le *Père romain*, dont le sujet est emprunté de l'*Horace* de Corneille. Représentée, en 1750, sur le théâtre de Drury-Lane, dont Garrick était directeur, elle eut un grand succès, et elle continue de se soutenir sur la scène. Ses compatriotes prétendent qu'elle est supérieure, pour le style, à la pièce française; ils regrettent néanmoins de n'y pas voir conservés les personnages de Curiace et de Sabine. Une autre tragédie de Whitehead, *Créuse*, représentée en 1754, eut un succès moins éclatant. Le produit de ces deux pièces, ainsi que de la vente d'un recueil de ses *Poèmes*, publié la même année, fut noblement employé par lui à payer les dettes de son père. Il accompagna ensuite dans leurs voyages, en qualité de gouverneur, le vicomte Williers, ainsi que le vicomte Nuneham, fils du comte d'Harcourt. La vue de sites pittoresques, particulièrement en Italie, lui inspira plusieurs morceaux de poésie qui offrent de grandes beautés; on cite surtout son *Ode au Tibre*, et six *Épîtres élégiaques* qui furent imprimées ensemble après son retour. L'avis de sa nomination à l'emploi de secrétaire de l'ordre du Bain lui parvint pendant son séjour en Italie. Il avait publié antérieurement une *Épître à lord Ashburnham sur la Noblesse*; on y lisait quelques attaques contre les titres héréditaires: l'auteur ne prévoyait pas qu'il occuperait plus tard la place de poète lauréat. Sur le refus de Gray, cette place fut offerte à Whitehead qui l'accepta, et qui en remplit les devoirs avec une exactitude dont il n'y a pas d'autre exemple. Les odes de

Colley Cibber avaient attiré sur ce titre de poète de la couronne un ridicule qui devait rejaillir sur son successeur. C'est une tâche difficile en effet que de composer deux fois chaque année, et sur les mêmes sujets, le nouvel an et la naissance du souverain, un poème lyrique qui ne reproduise pas des idées rebattues. Les Odes du nouveau lauréat ne sont pas sans mérite; mais l'essaim des poètes jaloux n'en fit pas moins pleuvoir sur lui une grêle de traits, auxquels il eut la sagesse de se montrer indifférent. Les injures même de Churchill ne parurent pas l'émouvoir, et c'était ce qui pouvait le plus mortifier ce libelliste, accoutumé à faire trembler les écrivains les plus célèbres. Traité en ami par le comte et la comtesse de Jersey, ainsi que par lord Nuneham, dînant à la table de ces seigneurs, accueilli dans la bonne compagnie comme un homme du meilleur ton, il continuait de vouer ses loisirs à la littérature, se délassant par des travaux de son choix de la contrainte des occupations que lui imposait son titre. Sa comédie de l'*École des amants*, jouée avec succès, en 1762, à Drury-Lane, fut classée parmi les bonnes comédies dans le genre moral et sentimental. Il mit au jour, vers le même temps, un *Mandement aux poètes*, dans lequel, en sa qualité de lauréat, il prend, avec un enjouement spirituel le ton de dignité d'un évêque donnant ses instructions pastorales à son clergé. Churchill, qui le harcelait continuellement sans pouvoir attirer son attention, trouva un moyen de lui faire éprouver autrement les effets de sa haine : ce fut d'empêcher Garrick, par la seule terreur de ses sarcasmes, de mettre sur la scène une nouvelle tragédie de l'auteur du *Père romain*; celui-ci fut obligé de se réduire à donner, sans se faire connaître, une petite pièce du genre bouffon, l'*Excursion en Écosse*, qui fut longtemps applaudie, et imprimée plus tard, sous le voile de l'anonyme. En 1774, il recueillit en deux volumes ses *Pièces de théâtre et ses poésies*. Depuis cette époque, il ne publia plus que deux opuscules, *la Variété*, *conte pour les personnes mariées*, 1776, poème léger et agréable, dans la manière de Gay, et qui eut en très-peu de temps cinq éditions; et *la Barbe de bouc*, 1777, qui n'eut pas la même vogue que le précédent, mais ne lui est pas inférieur par la tendance morale, et par la satire légitime de mœurs dégénérées. Whitehead mourut subitement le 14 avril 1785. Sans s'être élevé au rang des grands poètes, cet écrivain est au-dessus de la médiocrité. Doué d'invention et de facilité, il refroidit quelquefois ses ouvrages par sa docilité à adopter les changements que lui indiquaient ses amis, et par son attachement à des modèles de poésie qui avaient cessé de plaire au public. Son mérite consiste dans la facilité, la correction et l'élégance. Comme prosateur, on a de lui les numéros 12, 19 et 58 du *Monde* (the World), trois morceaux qui plaisent par une gaîté délicate et vraie; et des *Observations sur le bouclier d'Énée*, publiées d'abord dans le *Muséum* de Dodsley, jointes ensuite au Virgile de Warton, et reproduites dans le troisième volume des *Poèmes de Whitehead*, publié en 1788, in-8°., par son ami W. Mason. Ce volume, qui contient, outre *la Variété* et *la Barbe de bouc*, *Vénus parant les Grâces*, la *Traduction d'un poème*

de Taliesin, et neuf ou dix *Odes* pour le nouvel an, est précédé de Mémoires sur la vie du poète par l'éditeur; mais ces mémoires sont loin de valoir, pour le fond comme pour le style, ceux qu'il a donnés sur Gray. Ce biographe n'y laisse échapper aucune occasion d'exhaler son ressentiment contre le docteur Johnson, esprit bien supérieur, qui n'existait plus, et avec lequel on ne lui avait connu aucun dissentiment. Whitehead a laissé en manuscrit une tragédie dont on ne dit pas le sujet, le premier acte d'un *OEdipe*, et quelques poésies qui ont été insérées parmi ses OEuvres posthumes. Un de ses contes, *le Chien*, a été mis en vers français par M. Hennet, et cette traduction est imprimée avec le texte en regard, dans le troisième volume de la *Poétique anglaise*. L.

WHITEHEAD (Jean), non moins célèbre comme prédicateur et historien de la secte des méthodistes que comme très-habile médecin, naquit d'une famille honorable établie depuis long-temps en Angleterre, et montra de grandes dispositions à l'étude et à la méditation. A vingt ans il était cité comme helléniste et latiniste distingué. Il fut lié de bonne heure avec Wesley, et dans sa jeunesse il prêcha à Bristol. Il embrassa ensuite les principes du quakérisme, et devint un des prédicateurs les plus suivis de la société des amis, qui bientôt le placèrent à la tête d'une maison d'éducation où étaient élevés la plupart de leurs enfants. Un gentilhomme anglais (M. Barclay) lui proposa d'être le guide de son fils qui allait partir pour visiter les principales contrées de l'Europe. Le disciple et l'instituteur, après avoir parcouru ces diverses contrées, arrivèrent ensemble à Leyde, et y séjournèrent long-temps. Whitehead s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la médecine et de l'anatomie. Tels furent ses progrès dans ces sciences, que le docteur Lettsom, qui ne le connaissait que par sa correspondance scientifique avec lui, s'entremit en son absence et sans qu'il l'eût demandé pour lui faire donner au dispensaire de Londres (Primrose-Street) la place de médecin. Whitehead s'acquitta de ces fonctions à la satisfaction universelle, et deux ans après il fut porté par les quakers à l'emploi de médecin en chef dans l'hôpital de Londres, situé quartier de Mile-End. La reconnaissance que lui inspirait ce service ne l'empêcha pas de renoncer à leurs doctrines : déterminé par les arguments de son ancien ami Wesley, chef des novateurs, il quitta les quakers pour s'engager sous les bannières du méthodisme, et devenu un des prédicateurs de ses nouveaux frères, il acquit en peu de temps une grande réputation d'éloquence. Ce fut lui qui assista Wesley dans sa dernière maladie, et qui prononça son *Éloge funèbre*. Enfin, il écrivit la *Vie du révérend Jean Wesley, composée sur ses papiers secrets et sur ses ouvrages imprimés, et rédigée à la prière de ses exécuteurs testamentaires, avec la vie de Charles Wesley, d'après son journal particulier*, Londres, 2 vol., le premier, en 1793, le second, en 1796. Cet ouvrage excita entre l'écrivain et un méthodiste une dispute qui finit par une scission dans le méthodisme. Il fut défendu à Whitehead de prêcher dans la nouvelle société. Cependant ces nuages se dissipèrent bientôt, et Whitehead, réintégré dans ses fonctions de prédicateur après une réconciliation complète et

sincère; continua de mériter des applaudissements par son éloquence. Il mourut le 7 mars 1804. P—ot.

WHITEHURST (Jean), mécanicien anglais, né le 10 avril 1713, à Congleton, dans le comté de Chester, dut le jour à un horloger de cette ville. Son éducation fut négligée, et il cessa de bonne heure de fréquenter les écoles; mais il suppléa à ce qui lui manquait de ce côté par son application et par le penchant qu'il avait naturellement à approfondir tout ce qui se passait sous ses yeux. C'est sans doute par cette extrême ténacité qu'il mettait à poursuivre les causes premières de tous les effets, et les résultats les plus éloignés de toutes les causes, qu'il acquit dès sa jeunesse une extrême habileté dans l'horlogerie. Cette application ingénieuse de la mécanique à la mesure du temps avait pour lui tant d'attraits, qu'à l'âge de vingt-un ans il fit le voyage de Dublin, uniquement pour voir une horloge de nouvelle construction, et s'entretenir avec l'artiste qui l'avait inventée. Celui-ci, peu curieux d'admettre dans son secret un admirateur capable de devenir son rival, se refusa à la demande du jeune voyageur. Mais Whitehurst, ne renonçant point à son entreprise, s'établit dans la maison, où il ne tarda pas à saisir une occasion pour se glisser dans l'appartement où était l'horloge favorite; en ayant examiné à loisir le mécanisme mystérieux, il prit brusquement congé de son hôte, et retourna en Angleterre. Il passa encore deux ou trois ans à Congleton; ensuite il vint s'établir à Derby, où il s'attendait à trouver un théâtre plus digne de ses talents, et où en effet il acquit, en peu de temps, non-seulement la réputation d'horloger du premier ordre, mais encore celle de mécanicien ingénieux et profond. Il construisit à Derby l'horloge de la halle, celle de l'église de tous les Saints, et son carillon. Il établit une manufacture d'instruments de physique parmi lesquels on distingue divers baromètres et thermomètres construits autrement que ceux dont on s'était servi jusqu'alors, et des appareils hydrauliques d'une grande puissance. Ces travaux ne tardèrent point à le mettre en relation avec des personnages éminents, et en 1775 il fut appelé, sur la sollicitation du duc de Newcastle, à l'hôtel des monnaies de Londres, qui le chargea de la confection des étalons et des trébuchets. Quatre ans après, la société royale des sciences le reçut au nombre de ses membres, et plusieurs autres associations savantes suivirent l'exemple que venait de leur donner la plus célèbre de toutes celles de l'Angleterre. Whitehurst continua de mériter ces distinctions par de nouveaux ouvrages. En 1783, il alla, malgré son âge avancé et ses infirmités, visiter en Irlande la fameuse Chaussée des Géants et diverses parties septentrionales de l'île, qu'il trouva composées de matières volcaniques, et il y construisit dans le comté de Tyrone une machine pour élever l'eau à volonté. Il mourut cinq ans après cette excursion, le 18 février 1788, d'une attaque de goutte. C'était un homme d'un caractère doux, paisible et bienfaisant; son extrême modestie était égale à son mérite. Voici les titres de ses écrits: I. *Recherches sur l'état originaire et la formation de la terre*, Londres, 1778, in-8°.; 2e. édit., 1786; 3e. (posthume) 1792. La deuxième contient quelques corrections et des additions considérables, dues d'abord aux

progrès des idées de l'auteur qui avait long-temps réfléchi sur ce premier problème de la science géologique, et ensuite aux faits nouveaux que lui avait révélés ou fait entrevoir son voyage dans l'Irlande, voyage dont le but n'était autre que l'amélioration des *Recherches sur l'état originaire du globe*. Ce n'est pas dans le cabinet que l'auteur avait formé ses conjectures sur la formation du globe; il en avait examiné la structure extérieure, était descendu dans les mines, et avait déduit des suppositions des faits et des lois de la nature. Il prend pour base principale cette grande donnée posée par Newton, et vérifiée, depuis, par les observations astronomiques et les opérations trigonométriques : la figure sphéroïde de la terre, ou l'excès du diamètre équatorial sur son diamètre polaire, acquis par sa révolution diurne sur son axe; et il conclut de ce fait que ce globe doit avoir été originairement dans un état de fluidité. Le *Monthly Review*, de janvier 1779, page 37, contient un exposé de cette théorie. II. *Essai pour obtenir des mesures égales de longueur, de capacité et de poids par la mesure du temps*, Londres, 1787. Le but et l'idée fondamentale de cet ouvrage, composé sous l'influence d'une pensée ingénieuse, est de faire dériver la plus grande longueur que l'on puisse employer, de la différence de deux pendules dont les vibrations sont ensemble comme deux est à un, et dont les longueurs coïncident presque avec l'étalon anglais en nombres entiers. Quelques inexactitudes dans les chiffres devaient empêcher ce nouveau système de prévaloir; mais il eût suffi à la réputation de l'auteur, si elle n'eût pas été faite depuis long-temps. III. *Traité des cheminées, des ventilateurs et des serres-chaudes dans les jardins*, Londres, 1794, in-8°. Ce dernier ouvrage était inédit à la mort de l'auteur, et ne dut le jour qu'aux soins de son ami le docteur Willan. On peut voir quelques mémoires de Whitehurst, dans les *Transactions philosophiques*, tels que des *Observations thermométriques*, faites à Derby (tome LVII), Description d'une machine à élever l'eau à Oulton, comté de Chester (LXV), etc. Ces morceaux ont été recueillis dans une édition complète des Œuvres de Whitehurst, Londres, 1792. P—ot.

WHITELOCKE (Bulstrode), diplomate anglais, naquit à Londres le 6 août 1605. Son père, jurisconsulte distingué, lui fit faire d'excellentes études. Élu membre du long parlement, il présida la commission qui instruisit le procès du comte de Strafford. A l'exception de cette malheureuse affaire, Whitelocke manifesta toujours des opinions très-modérées. Il témoigna un désir sincère de prévenir la guerre civile par des négociations avec Charles Ier. Cependant lorsqu'elle éclata il accepta du service dans l'armée parlementaire, et reçut peu après un brevet de gouverneur du château de Windsor. Nommé l'un des commissaires pour traiter de la paix à Oxford, en 1644, il se prêta avec plus de zèle que de prudence aux desirs du roi, qui le pria de lui tracer un projet de réponse au parlement. Ce papier, quoiqu'il y eût contrefait son écriture, devint la base d'une accusation à laquelle il eut beaucoup de peine à se soustraire. La déférence que lui témoignait Cromwell ne l'aveuglait point sur ses projets ambitieux; et

plus d'une fois son influence, comme président de la chambre des communes, fut opposée avec succès aux machinations du futur usurpateur. Lorsque le parti dominant parvint à faire mettre le roi en jugement, Whitelocke fut nommé membre du comité des trente-huit; mais ne prévoyant que trop ce qui se préparait, il saisit un prétexte pour se réfugier à la campagne. Le jour où se consomma le régicide, il resta caché, pour prier et gémir. Il a eu soin de s'en vanter dans un *Memorandum* sur cette catastrophe. On ne peut dissimuler néanmoins que peu de jours après il reparut au parlement, et adhéra à toutes les mesures du parti républicain. Aussi fut-il du nombre des quatre députés envoyés au-devant de Cromwell, pour le féliciter de sa victoire de Worcester. Cependant le Protecteur n'avait en lui qu'une légère confiance; et pour l'éloigner il le nomma ambassadeur en Suède. La reine Christine l'accueillit honorablement, et le nomma chevalier de l'Amaranthe; ce qui l'autorisa à prendre le titre de sir Bulstrode Whitelocke. Cromwell, à son retour, lui conféra la pairie et le rang de vicomte; mais il ne les accepta point. Richard, fils du Protecteur, lui témoigna une confiance particulière. Whitelocke fut pourtant soupçonné de correspondre, à l'étranger, avec les partisans de Charles II. Quand ce prince remonta sur le trône de ses pères, il l'accueillit gracieusement; mais il l'exhorta à se retirer à la campagne, pour ne plus s'occuper que de ses seize enfants. Whitelocke suivit ce conseil ou plutôt cet ordre, vécut encore quinze ans dans la retraite, et mourut dans le Wiltshire le 28 janvier 1676. C'est lui qui parlait de l'auteur du *Paradis perdu*, en ces termes: *Un aveugle nommé Milton.* Son principal ouvrage est un *Précis historique du règne de Charles Ier.* On trouve dans ce précis des renseignements précieux sur les opérations militaires et les négociations secrètes. Il a laissé aussi des *Mémoires sur l'histoire d'Angleterre jusqu'à la fin du règne de Jacques Ier.*; mais cet ouvrage est incomplet, sa veuve ayant brûlé une partie du manuscrit. S—v—s.

WHITFORD (Richard), d'une ancienne famille du pays de Galles, fit ses études dans l'université d'Oxford, et devint chapelain de Richard Fox, évêque de Winchester. C'était un homme de lettres très-distingué, qui fut en correspondance avec Thomas More, Érasme et les autres beaux-esprits de son temps. S'étant dégoûté de la vie du monde, il prit l'habit religieux dans le monastère de Sion. Après la dissolution de cette maison, sous Henri VIII, il vécut dans la retraite. Il existait encore en 1541; mais on ne sait pas l'époque de sa mort. On a de lui: I. *Préparation pour la communion*, Londres, in-8°. II. *Défense des trois vœux de religion contre Luther*, 1532, in-4°. III. *Traité de la patience*, 1541, in-4°. IV. Le *Martyrologe* de l'église de Salisbury, tel qu'on le lisait dans celle de Sion, avec des additions, in-4°. V. *Méditations solitaires.* VI. Le *Psautier de Jésus*, souvent réimprimé, et qu'on croit être le même que celui qui est encore en usage parmi les catholiques d'Angleterre. VII. *Traduction* de la règle de saint Augustin. VIII. *Traduction de l'Alphabetum religiosorum*, de saint Bonaventure, 1532, in-4°. T—d.

WHITGIFT (Jean), archevêque de Cantorbéry, né en 1530, à

Grimsby dans le comté de Lincoln, fut élevé dans l'abbaye de Wellow, sous les yeux de son oncle qui en était abbé, puis à Londres, où il prit du goût pour la réforme, enfin dans l'université de Cambridge, dont il parcourut tous les degrés jusqu'au doctorat inclusivement. Le sujet de la thèse qu'il soutint à cette occasion nous donne suffisamment la mesure de son zèle et de ses opinions; il roulait sur cette proposition: *Papa est ille antichristus.* Ses talents pour la prédication lui procurèrent plusieurs bénéfices. Il fut chapelain de la reine Élisabeth, professeur royal de théologie, principal du collége de la Trinité, deux fois vice-chancelier de l'université de Cambridge. L'archevêque Porter lui accorda une dispense pour posséder en même temps le doyenné de Lincoln, un canonicat d'Ély, la cure de Teversham, et tout autre bénéfice auquel il pourrait être nommé. Cartwright avait présenté, en 1572, une adresse au parlement, en faveur des principes des puritains, pour prouver que l'on ne doit rien admettre, en matière de doctrine et de discipline, que ce qui est contenu expressément dans la parole de Dieu. Whitgift y répondit par ordre de l'archevêque Parker. Cartwright ayant attaqué la réponse, Whitgift répliqua avec encore plus de force. Comme ces deux ouvrages furent examinés très-soigneusement par plusieurs évêques et docteurs, ils sont très-propres à donner une idée juste des dogmes et de la discipline de l'Église anglicane à cette époque. Élevé en 1577 sur le siége de Worcester, transféré en 1583 sur celui de Cantorbéry, Whitgift travailla efficacement à maintenir l'intégrité de la doctrine anglicane contre les catholiques, et la pureté de la discipline contre les puritains. Il priva des fonctions ecclésiastiques ceux qui se refusèrent à souscrire la *suprématie* de la reine, la *liturgie* nouvelle, et les trente articles qui contiennent tout le régime de l'Église anglicane. Les puritains avaient de grands protecteurs à la cour, où l'inflexibilité du primat trouvait beaucoup de censeurs; mais il triompha de tous les obstacles par la fermeté de son caractère, et par la faveur de la reine, qui détestait les principes politiques des puritains. La confiance d'Élisabeth en ce prélat était sans réserve; elle l'admit au conseil privé, se déchargea sur lui de toutes les affaires ecclésiastiques, et lui laissa le choix des évêques. Il refusa la place de chancelier, et sut toujours contenir les communes qui formaient journellement des entreprises contre le clergé. Sous Jacques Ier., il conserva le même crédit et la même influence; mais il ne put en jouir long-temps, étant mort le 29 février 1603, des suites d'une paralysie. Ce prélat était très-instruit; il avait du talent et du zèle pour la prédication. Sa conduite était régulière, son administration ferme; il aimait la représentation, et sa maison qui présentait un état militaire considérable, fournit à l'armée plusieurs officiers de mérite. Il y avait une espèce d'académie où il faisait élever un certain nombre de jeunes gens, qu'il envoyait ensuite dans les universités, à ses frais. La plupart de ses chapelains étaient des hommes remplis de talents, et plusieurs parvinrent à l'épiscopat. La charité, l'hospitalité formaient son caractère. Il bâtit à Croydon le plus bel hôpital qu'il y eût alors en Angleterre, et y

établit une école bien dotée. L'Église anglicane moderne le compte pour un de ses plus illustres prélats, et un des plus zélés défenseurs de ses droits et de sa discipline. T—D.

WHITT. *Voy.* WHYTT.

WHITTINGTON (sir RICHARD), maire de Londres, dans le quinzième siècle, naquit vers 1360, dans une famille obscure, et fit d'abord l'humble commerce de mercerie. Doué de beaucoup d'intelligence, il se livra bientôt à de grandes spéculations, et il acquit une fortune considérable, dont il fit le plus honorable usage. Il fonda un collége pour les pauvres, qui reçut le nom de Whittington; bâtit Newgate, la moitié la plus considérable de l'hôpital de Saint-Barthélemi, une grande partie de Guildhall, la bibliothèque de Greyfriars, devenue hôpital du Christ. Honoré et chéri de ses concitoyens, il fut nommé jusqu'à trois fois maire de Londres, après avoir été shériff, et s'acquitta avec autant de zèle que de sagesse de ces importantes fonctions. Les historiens racontent que sous le roi Henri V il fournit à l'état une somme considérable pour les frais de la guerre, et que ce prince le créa chevalier. Il mourut vers 1425. L.

WHITTINGTON (ROBERT), né à Lichtfield en 1480, fut élevé dans l'université d'Oxford. Son goût pour l'étude des classiques absorba tous ses autres penchants, et il s'acquit la réputation du premier grammairien d'Angleterre. Par une distinction extrêmement rare, il fut créé, avec une pompe extraordinaire, docteur de grammaire, ayant, dans cette cérémonie, une branche de laurier sur la tête: il se donna le titre de *protovates Angliæ*. L'ostentation qu'il y mettait lui attira des jaloux parmi les plus habiles de ses collègues. Il était mordant dans ses satires, et s'estimait au-dessus de son mérite. Whittington jouissait de la faveur du cardinal Wolsey. On sait qu'il vivait encore en 1530; mais la date de sa mort est inconnue. Ses productions sont très-nombreuses, et roulent la plupart sur le genre de littérature auquel il avait consacré sa vie, c'est-à-dire sur la grammaire latine et sur toutes ses parties; elles sont toutes remplies de traits satiriques contre ses émules, principalement contre Guillaume Horman et Guillaume Lily. Il avait en outre composé un Traité *De difficultate justitiæ servandæ in reipublicæ administratione*, et un autre *De quatuor virtutibus cardineis*, tous les deux dédiés au cardinal Wolsey. On les conserve en manuscrit dans la bibliothèque Bodléienne.

T—D.

WHITTINGTON (le révérend *G. D.*) associé du collége de Saint-Jean, à l'université de Cambridge, voyagea sur le continent, où il s'occupa surtout d'examiner les monuments religieux. Une mort prématurée l'empêcha de mettre la dernière main au résultat de ses recherches. On a imprimé de lui, en 1808: *Description historique des antiquités ecclésiastiques de la France, ayant pour objet d'éclaircir la naissance et les progrès de l'architecture gothique en Europe*, in-4°. de 188 pages. On y trouve des vues neuves, un grand nombre de faits et d'anecdotes, et des jugements sains, exprimés dans un style clair, élégant et naturel. L.

WHITWORTH (CHARLES, Lord), fils aîné de Richard Whitworth, gentilhomme du comté de Stafford, qui, à l'époque des révolutions qui renversèrent les Stuarts, s'était fixé à

Adbaston. Son éducation fut confiée aux soins de M. Stepney, qui, aux études du publiciste et de l'homme d'état, joignait le talent du poète. Cet habile précepteur accompagna son élève dans plusieurs cours d'Allemagne, le préparant à suivre la carrière des ambassades. Charles Whitworth fut nommé, en 1702, résident à la diète de Ratisbonne, et deux ans plus tard envoyé extraordinaire à la cour de Pétersbourg, où il obtint des succès de plus d'un genre. Il eut des relations intimes avec la fameuse Catherine Ire., dans un temps où les faveurs d'une czarine n'étaient pas encore payées par le don d'un diadème (1). A une autre époque, 1710, il se rendit à Saint-Pétersbourg, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, dans une occasion très-importante : M. de Mantucof, ministre du czar à Londres, ayant été arrêté dans les rues par des huissiers, à la requête de deux marchands dont il était le débiteur, cette insulte fut près d'entraîner les conséquences les plus graves. Le czar Pierre voulait que les poursuivants fussent punis de la manière la plus sévère; et il menaçait d'étendre sa vengeance sur tous les sujets anglais établis dans ses états. Le caractère de ce prince laissait peu d'espoir de conciliation, lorsque Whitworth eut l'honneur de terminer ce différend. En 1714, il fut nommé plénipotentiaire aux diètes d'Augsbourg et de Ratisbonne; et en 1716 il fut envoyé, en qualité de plénipotentiaire, auprès du roi de Prusse. L'année suivante, on le fit passer à la Haye, comme envoyé extraordinaire; et en 1721 il reprit ses anciennes fonctions à Berlin. Dans la même année, le roi George II, pour prix de ses longs services, le créa baron sous le nom de Whitworth de Galway dans le royaume d'Irlande. On le chargea ensuite, 1722, de représenter la Grande-Bretagne au congrès de Cambrai, où l'on devait discuter les points qui n'avaient pas été réglés dans le traité de Madrid, de l'année précédente, entre l'Angleterre et l'Espagne. Mais après quatre ans de discussions, ce congrès fut dissous par l'Espagne, qui ne voulut rien céder de ses prétentions. Lord Whitworth rentra dans sa patrie en 1724, et il mourut, l'année suivante, à Londres. Son corps fut enterré à l'abbaye de Westminster. Il est auteur d'une Relation très-curieuse sur l'empire de Russie, tel qu'il était en 1710. La préface de cette relation qui a été publiée par Horace Walpole, lord Orford, à ses presses de Strawberry-Hill, nous apprend que, outre ce petit morceau d'histoire, lord Whitworth a laissé plusieurs volumes de Lettres et de papiers d'état, qui sont entre les mains de sa famille. B—p.

(1) On lit, dans la préface de l'ouvrage posthume de lord Whitworth, une anecdote qu'il avait racontée lui-même à un de ses amis: Se trouvant à un bal de la cour, la czarine le choisit pour danser un ménuet avec elle; et, dans le moment où ils allaient commencer, elle lui serra tendrement la main, en demandant s'il avait oublié la *petite hate*. De telles avances pouvaient avoir pour lui des résultats aussi funestes que ceux dont le chambellan Mons de la Croix fut depuis la victime (*Voy.* Catherine Ire., VII, 386); mais heureusement le czar n'en eut jamais rien.

WHITWORTH (Charles, Lord), fils de François Withworth, qui était fils du précédent, naquit en 1760, fit de brillantes études, et fut destiné de bonne heure aux affaires. Il débuta dans la carrière diplomatique en 1786, comme envoyé extraordinaire près du roi Stanislas-Auguste, à Varsovie. La Pologne était à son agonie, et l'An-

gleterre toute seule ne pouvait plus garantir ce royaume de l'ambition de ses voisins. Whitworth eut à Varsovie des rapports intimes avec Stanislas-Auguste. Les notions particulières que cette position lui procura sur le gouvernement et la cour de Russie, et surtout ses avantages extérieurs et ses manières nobles et distinguées portèrent le ministère anglais, dirigé par le célèbre Pitt, à lui confier les mêmes fonctions auprès de Catherine II. Il passa, en 1788, à Saint-Pétersbourg, où il obtint les plus grands succès. Sa mission était surtout de combattre dans cette cour le crédit de la France, et de resserrer les liens qui unissaient la Russie à l'Angleterre (1). Cette tâche devint bientôt plus facile par les événements de la révolution française; et Whitworth remplit si bien les vues de son gouvernement, qu'il reçut pour récompense, en novembre 1793, la décoration de l'ordre du Bain. L'impératrice lui fit dans le même temps, de sa main, le don d'une brillante épée. Jusqu'alors la Russie, qui avait excité les puissances à se coaliser contre la révolution française, s'était bornée, dans l'intérêt commun, à envoyer quelques vaisseaux se réunir aux flottes britanniques. La défection de la Prusse, en 1795, porta le cabinet de Londres, stimulé par l'Autriche, à desirer la conclusion d'un traité de subsides, en vertu duquel soixante mille Russes seraient mis à la disposition de la coalition. Mais ce traité, le premier de ce genre qui eût été proposé à la Russie, n'était pas facile à négocier: un parti puissant à la cour s'y opposait. Toutefois lord Whitworth s'était ménagé des influences secrètes par Mme. Gérébzow avec laquelle il vivait dans une grande intimité : c'était la sœur du favori Platon Zoubow, qui, aidé de son frère Nicolas et du ministre Marcow, entraîna la czarine. Le traité fut signé le 18 février 1795; il allait être ratifié, et déjà les armées se mettaient en mouvement, lorsqu'un coup d'apoplexie frappa la septuagénaire Catherine, et suspendit cette grande entreprise. Voulant faire précisément tout le contraire de ce qu'avait fait sa mère, Paul Ier ne ratifia pas le traité. La position de lord Whitworth devint très-délicate au commencement du règne de ce prince bizarre. Il finit cependant, à force d'adresse, par surmonter toutes les difficultés; il obtint même en 1797 la ratification d'un traité de commerce entre la Russie et l'Angleterre. Sa faveur augmentait de jour en jour, lorsque Paul fut peu-à-peu entraîné à prendre une part active à la guerre contre la France. Lord Whitworth négocia et signa, le 18 décembre 1798, le traité provisoire qui liait le czar à la coalition, ainsi que le nouveau traité et la déclaration des plénipotentiaires anglais et russes, du 22 juin 1799. Le crédit dont il jouissait à la cour de Saint-Pétersbourg s'accrut alors à tel point, que Paul Ier sollicita pour lui de George III le titre de pair. Cette grâce lui fut bientôt accordée, et le courrier, porteur de la dépêche, venait d'arriver, quand le czar, aigri par les revers imprévus de la coalition et par l'opposition de l'Angleterre à ses vues

(1) L'Angleterre ne desirait pas à cette époque une guerre avec la Russie; mais elle ne voulait pas, d'un autre côté que la Porte ottomane fût accablée par cette puissance; elle offrit sa médiation conjointement avec la Hollande et la Prusse. Lord Whitworth remit ces propositions, le 26 mai 1791, au chancelier comte d'Ostermann, conjointement avec le ministre de Prusse, comte de Goltz. La paix de Yassy en fut la suite (9 janv. 1792). D-z-s.

sur l'île de Malte, donna tout-à-coup à l'ambassadeur anglais l'ordre de ne plus paraître à sa cour. Forcé de quitter la Russie, Whitworth revint en Angleterre, avec une grande réputation d'habileté, et surtout avec la confiance entière de son gouvernement pour tout ce qui était relatif aux affaires du Nord. Cette confiance méritée le conduisit dès l'année suivante, 1800, en Danemark, où il fut envoyé pour terminer à l'amiable les différends qui s'étaient élevés au sujet de l'enlèvement de la frégate *la Freya* et de son convoi par des vaisseaux de guerre anglais. Il s'agissait de concilier les réclamations du Danemark avec le droit de visite des bâtiments neutres en temps de guerre, que s'arroge l'amirauté anglaise. Un armement était destiné d'ailleurs à appuyer la mission de lord Whitworth. Après une négociation épineuse, il parvint à signer à Copenhague, le 29 août 1800, avec le comte de Bernstorff, ministre danois, une convention qui termina les différends par la restitution de la frégate et de son convoi. La ligue du Nord formée peu de temps après contre l'Angleterre ayant été rompue par la mort tragique de Paul Ier, on prétendit que lord Whitworth était à bord de l'escadre de la Baltique, prêt à négocier à tout événement, et qu'il n'avait pas été sans influence sur la révolution qui venait de changer la politique du Nord. Mais ce n'est pas avec de telles allégations sans preuves que l'on doit écrire l'histoire. Il épousa le 7 avril 1801 la duchesse de Dorset, et cette brillante alliance était à peine conclue, que le ministère lui destina l'ambassade de France, qui, dans la position de l'Europe, devenait sans contredit la plus importante, et celle qui pouvait le plus ajouter à sa réputation. Déjà, depuis le traité d'Amiens, plusieurs contestations assez graves s'étaient élevées entre les deux cabinets, et des notes inquiétantes pour les amis de la paix avaient été échangées. Dans ces circonstances difficiles, on applaudit au choix d'un homme dont les talents et le mérite étaient assez généralement reconnus. Il parut à la cour des Tuileries avec beaucoup de faste et d'ostentation, et sa femme surtout y montra de la morgue et de la fierté; elle mécontenta même plusieurs de ses compatriotes en refusant de présenter au nouveau maître de la France quelques dames anglaises, par la raison qu'elles n'avaient pas été présentées à la cour de Saint-James. Pendant ce temps, lord Whitworth avait avec le premier consul des différends bien plus sérieux. Le cabinet anglais reprochait à Buonaparte la réunion du Piémont à la république française, l'acte de médiation de la Suisse et la mission du colonel Sébastiani en Égypte, mission inquiétante pour les possessions de l'Inde. De son côté le premier consul ne cessait de reprocher à l'Angleterre la non-restitution du cap de Bonne-Espérance aux Hollandais, le refus de rendre Malte, et la protection accordée aux Bourbons et aux chefs royalistes de la Bretagne. Les négociations avaient pris au mois de février 1803 un caractère peu rassurant. Le 17 de ce mois, lord Whitworth fut instruit par M. de Talleyrand que le premier consul désirait avoir avec lui une entrevue; et cette entrevue eut lieu le même jour. Trop peu maître de ses passions pour se plier aux ménagements de la diplomatie, Napoléon s'y abandonna à toute la fougue de son res-

sentiment contre l'Angleterre : « Cha- » que vent qui souffle de ce côté, dit- » il, n'apporte pour moi qu'inimitié » et que haine. » Selon le rapport de cet ambassadeur, à peine dans les deux heures que dura l'entretien lui fut-il possible de répondre quelques mots aux nombreuses et violentes récriminations du premier consul. Il insista cependant sur l'effet que la relation du colonel Sébastiani avait produit en Angleterre, où les vues de la France sur l'Égypte devaient exciter la plus grande vigilance. Quant à la défiance dont Buonaparte s'était plaint, lord Whitworth lui dit qu'après une guerre aussi longue, aussi pleine de ressentiments, il était naturel qu'on éprouvât encore de l'agitation, mais que semblable au soulèvement des vagues, après la tempête, cette agitation finirait par se calmer, si la politique des deux gouvernements ne tendait à la perpétuer. Quant à la guerre de papier dont se plaignait le premier consul, lord Whitworth lui représenta qu'en Angleterre cette guerre était indépendante du gouvernement, au lieu qu'en France elle était le fait même du gouvernement. Il voulut aussi faire ressortir l'accroissement de territoire et l'influence acquise par la république française depuis le traité; mais Buonaparte l'interrompit en disant : « Je » suppose que vous voulez parler du » Piémont et de la Suisse ; ce sont » des bagatelles ; on devait le pré- » voir quand la négociation était en » train ; vous n'avez pas le droit » d'en parler à présent. » Tel fut à-peu-près cet entretien dont lord Whitworth termina le récit par l'observation que Buonaparte, loin de suivre l'exemple de M. de Talleyrand qui attribuait la mission du colonel Sébastiani à des motifs uniquement commerciaux ; l'avait représentée comme devenue nécessaire, sous le point de vue militaire, par l'infraction au traité d'Amiens. Les ministres anglais ayant donné à cet entretien politique la plus grande publicité, les journaux le commentèrent et l'envenimèrent encore. Ce fut alors que Buonaparte sentit toute son imprudence. Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, on voit combien il fut sensible à cette publicité. Ainsi l'infraction faite au traité d'Amiens, loin d'être réparée, ne fit que s'accroître de plus en plus. Les pourparlers continuèrent néanmoins. Peu de temps après l'envoi de la note remise par M. de Talleyrand qui menaçait, en cas de guerre, de s'emparer de la Hollande, du Hanovre et du midi de l'Italie, Buonaparte, dans un cercle tenu aux Tuileries, le 13 mars, s'avança d'un air fort agité vers lord Whitworth et lui dit hautement : « Vous êtes donc déterminé à la » guerre ? » Puis sans écouter les observations de l'ambassadeur britannique, il continue sur le même ton, en adressant tour-à-tour la parole aux diplomates présents ; et revenant à lord Whitworth : « Pour- » quoi ces armements ? contre qui » prenez-vous ces mesures ? Je n'ai » pas un seul vaisseau de ligne dans » les ports de France ; mais si vous » prenez les armes, je les prendrai ; » si vous voulez vous battre, je me » battrai ; il est plus facile de dé- » truire la France que de l'intimi- » der. — Nous ne voulons ni l'un, » ni l'autre, répond lord Whitworth » avec calme ; nous désirons vivre en » bonne intelligence avec la France. » — Respectez donc les traités, ré- » pliqua Buonaparte d'un ton sé- » vère. » Cette scène violente ne produisit pas la moindre impression

apparente sur l'impassibilité diplomatique de lord Whitworth. M. de Talleyrand, à qui il en demanda l'explication, se contenta de répondre que le premier consul, se voyant publiquement outragé, avait voulu se disculper en présence de tous les ambassadeurs de l'Europe. Le 26 avril, lord Whitworth demanda verbalement, que S. M. B. conservât Malte pendant dix ans, à l'expiration desquels l'île serait rendue à ses habitants pour former un état indépendant; il ajouta la demande de l'île de Lampedouse, et celle de l'évacuation de la Hollande. Le gouvernement français fit d'abord une réponse évasive; mais le 4 mai M. de Talleyrand offrit le consentement du premier consul, pourvu que Malte fût remise à l'une des trois puissances qui en avaient garanti l'indépendance. Lord Whitworth s'empressa de donner connaissance de cet expédient à son gouvernement qui refusa d'y adhérer, par la raison que l'empereur de Russie, le seul souverain auquel la Grande-Bretagne pût consentir que l'île fût confiée, avait déclaré positivement qu'il ne voulait pas y tenir garnison. Le 6 mai, les deux chambres du parlement britannique furent informées par un message du roi, que l'ordre avait été donné à lord Whitworth de quitter Paris, si à une époque fixée il n'avait pu obtenir une conclusion. Quoique lord Whitworth eût déjà demandé son passe-port, il consentit, sans y être autorisé, à de nouveaux délais qui lui furent reprochés à Londres, et qui donnèrent le temps à l'*Argus*, journal du ministère français, de publier un article persifle que tous les autres journaux de Paris copièrent le lendemain. « Nous apprenons, disait ce journal, que les Anglais qui sont à » Paris, se hâtent de le quitter, » d'après le départ annoncé de lord » Whitworth. Nous sommes autorisés à déclarer que les craintes » des Anglais sont sans fondement; » ils verront que le gouvernement » français protégera les individus » de cette nation qui désirent rester en France beaucoup mieux » que n'aurait pu le faire leur ambassadeur. Ils devraient savoir » que la France n'est plus gouvernée » par un Robespierre ou par un système de terreur. » Sur cette assurance les Anglais qui voyageaient en France, se croyant en sûreté, différèrent de partir; et peu de jours après ils furent faits prisonniers de guerre par un décret. Lord Whitworth, le jour même où l'*Argus* rassurait ses compatriotes, présenta un projet de convention en six articles, comme l'*ultimatum* de son gouvernement. Le projet ayant été rejeté, il quitta Paris le 12 mai, et arriva le 17 à Douvres, où se trouvait déjà le général Andréossy, ambassadeur de France, qui le lendemain s'embarqua pour Calais. Ainsi arriva cette fameuse rupture dont Buonaparte ne parut pas d'abord envisager toutes les suites. Revenu dans sa patrie, Whitworth y vécut environné d'honneurs. D'abord nommé lord de la chambre, ensuite pair de la Grande-Bretagne et vice-roi d'Irlande, avec le titre de vicomte, il obtint le titre de comte le 30 septembre 1815. Après la restauration des Bourbons, qu'il avait approuvée sous le point de vue politique, il revint à Paris, le 3 avril 1819, avec la duchesse de Dorset, son épouse, et une suite nombreuse; sans caractère apparent, mais chargé réellement d'une mission d'observation. Cette mission inspira d'au-

tant plus d'inquiétude au ministère de M. Decaze, que l'illustre voyageur était désigné comme partisan déclaré de la *note secrète* qui avait pour objet de prolonger l'influence étrangère par des moyens purement diplomatiques. Toutefois rien en lui ni autour de lui n'indiqua qu'il fût venu pour représenter son cabinet. Il n'eut aucune entrevue officielle avec les ministres français, ni avec le corps diplomatique. Mais il eut des conférences particulières; il visita Louis XVIII et les princes; et l'on en donna pour motif que c'était à raison de l'intimité dont il avait eu l'honneur de jouir avec eux en Angleterre. Il paraît cependant qu'il ne fut pas étranger au changement de système politique, qui dès ce temps-là se fit remarquer dans la marche du cabinet français. Les trois princes (2) lui rendirent une visite d'adieu, et il quitta Paris le 12 mai, affectant peu de satisfaction de son voyage, paraissant ne rien comprendre à la position où se trouvait la France, disant même avoir remarqué dans les différents partis une certaine défiance de son gouvernement. Il revint à Paris, au mois d'octobre de la même année, vit le roi, mais repartit presque aussitôt pour Naples, où il arriva au mois de novembre, avec sa famille. Il fut reçu dans cette capitale avec beaucoup de distinction; et l'on assura encore que son voyage n'avait point de but politique; mais, comme à Paris, peu de personnes le crurent. Il retourna en Angleterre l'année suivante. Sa santé parut s'altérer en 1824. Il s'était retiré à Knole, et c'est là qu'il fut attaqué de la maladie qui, le 14 mai 1825, le conduisit au tombeau: « Lord Whitworth, » a dit Buonaparte, dans ses conversations de Sainte-Hélène, était un » homme habile; un peu intrigant; » autant que j'ai pu l'observer; mais » adroit. C'était de plus un fort bel » homme. Les ministres anglais n'a- » vaient aucune raison de se plaindre » de lui, car il entrait bien dans leurs » projets. » Walter Scott en fait un portrait plus flatté: « A beaucoup » d'expérience et de sagacité, dit-il, » lord Whitworth réunissait une » loyauté reconnue et un honneur » intact; doué d'une fermeté à l'é- » preuve, il était encore d'un sang- » froid imperturbable et admirable- » ment calculé pour lui procurer l'a- » vantage avec un antagoniste hau- » tain, impatient et emporté. » B-n.

(2) Le comte d'Artois et ses deux fils.

WHYTT (Robert), médecin célèbre, né à Edinbourg en 1714, passa de l'université de Saint-André à celle de sa ville natale, et alla achever ses études médicales à Londres, à Paris et à Leyde. Revenu dans son pays, il se fit recevoir licencié du collége de médecine, et se mit à pratiquer son art, où il acquit une réputation de science et d'habileté qui le fit consulter de toutes parts, et qui le signala comme le plus capable de remplacer le docteur Sinclair dans la chaire de médecine de l'université. Il commença, en 1746, ses leçons substantielles, prononcées dans un latin plein d'élégance et de clarté. En 1756, le docteur Rutherford, professeur de pratique médicale, ayant cessé ses fonctions, la tâche qu'il remplissait fut partagée entre Monro, Cullen et Whytt, qui joignit ainsi, à ses leçons d'institution médicale à l'université, des leçons de clinique à l'infirmerie royale. En 1752 il fut élu membre de la société royale de Londres. En 1761, il fut nomme

premier médecin du roi en Écosse, et en 1764 fut choisi président du collége royal des médecins d'Édinbourg. Sa réputation, ainsi que sa fortune, s'accroissait chaque jour; et plusieurs écrits qu'il publia l'augmentèrent encore. Il se déclara hautement contre le système de Haller, pour embrasser celui de Stahl. De deux mariages qu'il contracta, il eut seize enfants, dont dix lui furent enlevés. Le chagrin qu'il en éprouva contribua sans doute à hâter sa fin. Il mourut le 15 avril 1766. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont: I. *Essai sur le mouvement vital et sur les autres mouvements involontaires des animaux*, 1751. II. *Essai sur les vertus de l'eau de chaux et du savon pour la guérison de la gravelle*, 1752, 1755, 2e. édition, in-12; traduit en français par Roux, 1766, in-12. Le traducteur a joint à cet ouvrage celui de Butler, intitulé: *Méthode de dissoudre la pierre par la voie des injections*: III. *Essais physiologiques sur les causes de la circulation des fluides dans les vaisseaux capillaires; observations sur la sensibilité et l'irritabilité des diverses parties de l'homme et des animaux*, Londres, 1755, in-12; Édinbourg, 1757, 1763, in-12; traduits en français par Thébault, Paris, 1759, in-12. C'est dans cet ouvrage surtout que Whytt s'élève contre la doctrine de Haller. IV. *Observations sur la nature, les causes et la guérison des maladies hypocondriaques et hystériques*, 1764, in-8°.; traduit en français par Le Bègue de Presle, Paris, 1767; 2e. édition, 1777, 2 vol. in-12. Celle-ci comprend un extrait de l'*Essai sur le mouvement vital*. V. *Observations sur l'hydropisie du cerveau*. Ce dernier écrit de Whytt ne parut qu'après sa mort, dans le recueil de ses OEuvres, publié en un volume in-4°., Édinbourg, 1768, sous la direction de son fils et de son intime ami sir John Pringle. Ces OEuvres ont été traduites en allemand, sous ces deux titres: I. *Écrits de Whytt qui appartiennent à la médecine pratique*, Leipzig, 1771, in-8°. II. *Écrits qui regardent la théorie de la médecine*, Berlin, 1790, in-8°. Un grand nombre de ses mémoires et observations ont été imprimés dans les *Transactions philosophiques*, les *Essais médicaux d'Édinbourg*; les *Observations médicales*, les *Essais de médecine et de littérature*, et autres recueils. R—D—N.

WIARDA (Tillemán Dothias), historien de Frise, était chevalier de l'ordre des Guelphes, et membre de la troisième classe de l'institut royal des Pays-Bas, des académies de Göttingue, de Groningue, etc. Il naquit en 1746, et mourut à Aurich le 7 mars 1826. Ce savant a rendu dans les sciences et les belles-lettres, des services importants à la Frise orientale. On a de lui: I. Une *Histoire* de cette province, qu'il a publiée en dix parties, 1791-1826. II. Un *Dictionnaire de l'ancien langage frison*. III. Un ouvrage sur les prénoms et surnoms hollandais. IV. Un *Code de droit public de la Frise orientale*, et d'autres ouvrages de jurisprudence. G—Y.

WIBOLD ou WIBALD, vingt-sixième évêque de Cambrai, appartenait à la famille des *Levin*, qui possédait dans le onzième et le douzième siècle la vidamie de Cambrai, et qui perdit cette charge vers l'an 1140, époque où Foulque de Levin en fit l'abandon au chapitre de la cathédrale. Il paraît même que cette

puissante maison avait des prétentions fondées à la souveraineté absolue ; puisqu'en 1007, lorsque l'empereur saint Henri donna ce comté à l'évêque Herluin, on exigea du vidame une renonciation aux droits qu'il aurait pu y faire valoir. Quoi qu'il en soit, Wibold, né à Cambrai, vers le commencement du dixième siècle, était versé, dit Balderic, dans les lettres divines et humaines. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint archidiacre de Noyon. Les suffrages réunis du peuple et du clergé l'appelèrent, en 965, sur le siége épiscopal de Cambrai et d'Arras, vacant par la mort d'Ansbert. On obtint, sans peine, l'agrément de l'empereur Othon qui se trouvait alors en Italie ; mais Wibold crut devoir se rendre auprès de ce monarque, pour recevoir de lui une sorte d'investiture. Il fit ce voyage pendant les plus grandes chaleurs de l'été. L'empereur le reçut gracieusement, lui donna même la souveraineté du Cambrésis, et confirma ainsi les droits de la famille de Wibold. A son retour, ce prélat se trouva tellement épuisé et exténué, qu'à sa prise de possession, voulant, selon l'usage, sonner une des cloches de sa cathédrale, il ne put la mettre en mouvement. Cet état de langueur se termina par la mort avant que l'année fût révolue. On l'inhuma dans l'église cathédrale, à laquelle il avait laissé un texte d'Évangiles enrichi d'or et de pierres précieuses, ainsi qu'un certain nombre de livres recueillis pendant son voyage en Italie. Wibold est auteur d'un monument singulier de littérature, intitulé : *Ludus regularis seu clericalis* ; que Balderic a inséré dans son *Chronicon cameracense et atrebatense*, *lib. 1*, *cap.* 88. Notre prélat avait imaginé cet amusement pour détourner ses clercs des jeux profanes de hasard, et les conduire par le plaisir à la pratique des vertus. Le texte explicatif qu'il a joint à son jeu n'est guère propre à en faciliter l'intelligence. George Colvenère, éditeur de Balderic, et Boëce Epo, tous deux professeurs à l'université de Douai, se sont efforcés d'en donner une idée un peu plus nette ; mais il faut convenir que leur commentaire n'a pas jeté beaucoup de lumière sur le texte. La pièce essentielle du jeu est une table ou carte offrant les noms de cinquante-six vertus rangées à peu près comme les figures du jeu de l'oie. Les vertus théologales, à commencer par la charité, occupent les premières places ; viennent ensuite les vertus cardinales, etc. Chaque vertu est précédée de trois nombres, dont le plus haut ne s'élève jamais au-dessus de six. A la suite du nom de chaque vertu se trouve un autre nombre, formant le total des trois qui précèdent. On jette le dé trois fois, et le joueur qui amène les trois nombres correspondants à telle vertu est obligé de travailler spécialement à l'acquérir. Du reste, pour accorder aussi quelque chose aux avantages temporels, celui à qui le sort faisait échoir les vertus les plus éminentes, jouissait pendant la journée d'une certaine supériorité sur ses confrères. Ce jeu offrait encore d'autres combinaisons soumises aux lettres de l'alphabet. On s'aperçoit dans cet ouvrage que Wibold était imbu des idées de Pythagore, et que, comme ce philosophe grec, il attachait aux nombres une signification mystérieuse. Le jeu qu'il a inventé a même des rapports évidents avec la *Rythmomachie*, ou jeu philosophique de Pythagore, sur

lequel Claude Boissières a publié un traité, in-8°., 1556. Les termes grecs que Wibold affecté d'employer dans l'explication de son jeu, donnent lieu de croire qu'il avait quelque connaissance de la langue d'Homère, ce qui était fort rare au dixième siècle. L. G.

WIBOLD, WIBAULD (1), ou GUIBALD (2), en latin *Wiboldus, Guibaldus*, célèbre abbé de Stavelo, l'un des hommes les plus remarquables du douzième siècle, par les emplois qu'il occupa, et la part qu'il prit aux affaires de son temps, était, à ce qu'on croit, né à Liége, d'une famille distinguée. Dès sa première enfance ses parents le placèrent dans l'abbaye de Stavelo pour y être élevé par les soins du vénérable Reinard, qui y dirigeait les études. Il y apprit les premiers éléments des sciences, et passa à l'école de Liége, pour s'y perfectionner. En peu de temps il acquit des connaissances fort étendues, dans les diverses parties de l'enseignement d'alors, qui consistait dans la grammaire, la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. En 1119, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Walcindore, gouvernée par l'abbé Widric, qui le chargea de la direction des études dans le monastère. Les succès qu'il y eut, et l'opinion qui se répandit de son savoir, firent souhaiter aux religieux de Stavelo de l'avoir parmi eux. Il céda à leurs instances, du consentement de son abbé. Pendant huit ans qu'il demeura à Stavelo, il y rendit de grands services, soit pour le perfectionnement de l'école qui y était établie, soit pour le rétablissement et le maintien des observances régulières. L'abbé de Stavelo étant mort en 1130, Wibold, qui n'avait que trente-trois ans, fut, le 16 novembre de la même année, élu d'une voix unanime, pour lui succéder. Le 20 avril suivant, il reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque de Liége, et entra en possession de l'abbaye. Ce fut alors qu'il put travailler encore avec plus de fruit à rétablir la discipline un peu altérée sous les abbés précédents, et à former une bonne administration spirituelle et temporelle en nommant aux divers emplois des religieux éclairés et capables. Vers ce temps, l'empereur Lothaire, étant venu visiter le pape Innocent II, qui était à Liége, alla à Stavelo et s'y arrêta plusieurs jours. Frappé du mérite de l'abbé, après avoir, à sa prière, confirmé les priviléges de l'abbaye, il se l'attacha et l'employa dans diverses affaires. Dès-lors Wibold se trouva en relation avec tout ce que l'Italie et l'Allemagne avaient de personnages distingués. Il assistait à toutes les diètes, était de tous les conseils. L'empereur voulut qu'il l'accompagnât en Italie, lorsqu'il s'y rendit pour établir sur le trône pontifical Innocent II, et s'opposer aux conquêtes de Roger, comte de Sicile, qui avait embrassé le parti de l'anti-pape Anaclet. Lothaire, ayant besoin d'une flotte pour l'exécution de ses projets, envoya Wibold à Naples pour la préparer, et voulut qu'il en prît le commandement. Ce voyage lui procura l'occasion de visiter l'abbaye du Mont-Cassin. Il y trouva la paix troublée à cause de Rainauld de Toscane qui s'en disait abbé, et en exerçait les fonctions, quoique son élection ne fût pas canonique. Wibold rendit comp-

(1) Moréri.
(2) Fleury, *Hist. eccl.*

te de cette dissension à l'empereur. Rainauld fut déposé; mais le trouble continuant de régner dans l'abbaye, l'empereur voulut que Wibold en prît le gouvernement, et le fit élire par les religieux. Tous ses efforts pour rétablir l'ordre furent inutiles. Il avait contre lui un parti puissant, soutenu par Roger, qui avait reparu après le départ de Lothaire. Wibold voyant qu'il n'y avait aucun bien à faire, et n'étant pas lui-même en sûreté, quitta secrètement le monastère après quarante jours de gouvernement, et chercha à rejoindre l'empereur qui s'était mis en route pour l'Allemagne. Il le trouva mourant au village de Bretten, près de Trente. Wibold continua d'être employé par Conrad, son successeur, à l'élection duquel il avait contribué. Son crédit s'accrut même sous ce nouvel empereur, et il devint tel, que des princes, des rois, l'empereur de Constantinople, et les souverains pontifes eux-mêmes y avaient recours, pour les affaires qui les concernaient. Son nom se trouve dans la liste des vice-chanceliers de l'empire. En 1144, Wibold fut invité à se rendre à Corvey ou la *Nouvelle Corbie*, célèbre et ancienne abbaye de Westphalie, pour donner son avis au sujet de Henri, qui en était abbé, et qu'on accusait de plusieurs crimes. Cet abbé, ayant été convaincu de simonie, fut déposé, et un autre élu pour le remplacer; mais celui-ci étant mort quelque temps après, Wibold, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome par l'ordre de l'empereur, fut élu abbé de Corvey le 18 janv. 1147. Au mois de mai de la même année, Conrad partant pour la croisade, lui confia l'éducation de son fils, nouvellement élu roi des Romains. Peu de temps lui avait suffi pour rétablir l'ordre à Corvey, et rendre à ce monastère son ancien lustre. Il en partit, en 1148, pour retourner à Stavelo. La même année, il fut élu abbé de Walcindore; mais il s'excusa et n'accepta point cette nomination. Conrad mourut le 15 février 1152. Sous Frédéric Ier., son successeur, Wibold continua de prendre part aux grandes affaires de l'empire, d'assister aux assemblées où elles se traitaient, et d'être chargé de négociations importantes. Cette année même, il souscrivit un traité de paix entre l'Église et l'empire. En 1155, il fut envoyé à Constantinople, vers l'empereur des Grecs. A peine était-il de retour, après avoir heureusement rempli l'objet de sa légation, que Frédéric l'y renvoya pour une autre affaire. Il la termina avec le même succès, et revenait, en 1158, lorsqu'il fut surpris par la mort, à Butelie, ville de la Paphlagonie. Il y expira le 18 juillet de la même année. On croit qu'il avait été empoisonné. Ce prélat, d'une prudence parfaite et d'une rare capacité dans les affaires, a laissé quatre cent quarante-une Lettres, monument précieux pour l'histoire civile et religieuse de son temps. Les PP. Dom Martenne et Dom Durand les ont insérées dans leur *Amplissima collectio veterum monumentorum*.

L—y.

WICELIUS (GEORGE), né à Fulde en 1501, embrassa la vie religieuse, qu'il quitta peu de temps après, pour se faire luthérien. Dégoûté ensuite de cette secte par les divisions qui la déchiraient, il rentra dans l'Église catholique, et s'occupa toute sa vie de plans de réunion des deux religions. Luther, outré de sa désertion, lui suscita beaucoup de tracasseries, et le fit même met-

HIST. D'ANGLETERRE.

WICHERLEY.

Lely pinx.t Landon direx.t

tre, à Wittemberg, dans une prison d'où il ne sortit, au bout de deux ans, que par la protection du comte de Mansfeld. Les empereurs Ferdinand et Maximilien l'honorèrent de leur confiance, le nommèrent conseiller, et l'employèrent à la réunion des différentes communions de leurs états. Placé, comme Érasme, son maître, entre les scolastiques et les moines, d'un côté, et les protestants de l'autre, « les hérétiques, disait-il, ne veulent » rien laisser d'entier dans l'Église; » et les scolastiques ne veulent pas » qu'on en retranche la plus petite » chose. » Il en concluait que si l'on ne réprimait les sectaires, et si l'on ne mettait un frein à la licence des scolastiques, on ne parviendrait jamais à rétablir la doctrine chrétienne dans toute sa pureté. Wicelius mourut à Maïence en 1573. Ses ouvrages sont en grand nombre. Ils ont tous pour objet la réunion des cultes, et furent composés en allemand, puis traduits en latin, et réunis dans l'appendix du *Fasciculus rerum expetendarum* d'Édouard Brown, avec les notes de Thomas Jones. « Si tous les théologiens de » ce temps-là, dit R. Simon, avaient » eu le même esprit, les affaires de » religion auraient pu prendre une au» tre tournure qu'elles ne firent alors. » Il faut cependant avouer qu'il y a trop d'amertume dans les reproches que Wicelius adresse au pape, aux évêques, et aux moines. Les principaux de ses ouvrages sont : I. *Methodus concordiæ*, Leipzig, 1537, in-12, adressé à toutes les puissances, pour les engager à procurer la paix des Églises. II. *Via regia*, Helmstædt, 1650, in-12, publié par Hermann Conring. III. *Querela adversus Lutherum*, 1524. IV. *De sacris nostri temporis controversiis*. — George Wicelius, son fils, est auteur de quelques écrits, entre autres d'une *Histoire de saint Boniface*, en vers latins, Cologne, 1553, in-4°. T—D.

WICHERLEY (William), auteur comique anglais, naquit vers 1640, à Clive, dans le Shropshire. Il était fils aîné de Daniel Wicherley, riche propriétaire du comté. On ne sait si sa famille prit part à la guerre civile; mais elle était, selon toute apparence, zélée pour la cause des Stuarts; et chez Wicherley, l'*esprit cavalier* semble héréditaire avec cette fougue, cette gaîté, cette licence que l'histoire a pris soin d'opposer au fanatisme rigide et sombre des puritains. Quoi qu'il en soit, sous le protectorat de Cromwell, le jeune Wicherley, alors âgé de quinze ans, fut conduit en France, pour achever ses études. Il y passa plusieurs années, et prit le goût de notre langue, de notre littérature, et surtout de notre théâtre, que Corneille et Molière venaient d'élever si haut. Durant ce voyage, il séjourna souvent sur les bords de la Charente, dans le gouvernement du duc de Montausier; et il fut accueilli par la duchesse, Julie d'Angennes de Rambouillet, dans cette petite cour savante et prude qui devait donner à l'esprit du jeune Anglais des leçons de bienséance, dont il faut convenir qu'il a mal profité. Il paraît cependant que sa docilité alla fort loin sur un sujet plus sérieux; car il fit abjuration, et embrassa la foi catholique, pendant son séjour en France. Cette conversion ne tint pas. Revenu en Angleterre, dans la dernière année du protectorat, il entra comme élève de philosophie à l'ancien collége de la Reine, dans l'université d'Oxford;

et, peu de temps après la restauration, il fut ramené à l'Église anglicane par les conseils d'un docteur Barlow. Il suivit alors quelque temps l'étude du droit à Middle-Temple; mais le goût des plaisirs et des lettres l'entraîna bien vite. Il avait au plus haut degré ce mélange de corruption et d'insouciance, que la cour de Charles II voulait mettre à la mode. Il fut admis dans le grand monde, où l'on goûta beaucoup ses vers et ses bons mots. Il plaisait par cet esprit libre et cynique dont les Rochester et les Buckingham donnaient l'exemple. Un roi jeune, passionné pour le plaisir, une cour pleine de beautés galantes, la dérision jetée sur les sectes rigoristes, la joie de la victoire, tout excitait la verve licencieuse des Denham, des Rochester, des Butler; et Wicherley imita le libertinage d'esprit qui était une marque de *Loyauté*. De jeunes seigneurs, naguère expatriés, ou menacés, abusaient avec un bruyant scandale de la prospérité qui leur était rendue. Un goût de licence se répandait dans une partie de la nation; et quelques politiques de cour y voyaient avec joie un préservatif contre les passions austères de religion et de liberté. Aussi, tandis que la plus tyrannique censure pesait sur tous les écrits utiles et sérieux, la plus scandaleuse corruption était permise au théâtre. L'obscénité d'expressions et d'images s'y montrait librement; et la naïve grossièreté de quelques scènes de Shakspeare était surpassée par le cynisme calculé de presque toutes les nouvelles productions du théâtre. Cette explication, ou cette excuse est nécessaire aux pièces que le spirituel et brillant Wicherley composa pour son temps. On y voit partout le langage des mauvaises mœurs mêlé à une sorte d'ironie frivole et de bon ton méprisant, qui caractérise l'auteur et l'époque. Son premier ouvrage dramatique, l'*Amour dans un bois ou le Parc de Saint-James*, fut joué au théâtre royal en 1672, et il obtint le plus grand succès par la vivacité des situations, et le feu d'esprit dont le dialogue étincelle. La belle duchesse de Cleveland, maîtresse du roi, désira connaître l'auteur, et chercha l'occasion de le rencontrer à la promenade de Pall-mall, alors le rendez-vous de la haute société. L'entretien commença, suivant une anecdote contemporaine, par des paroles difficiles à traduire. Wicherley fit paraître sa comédie avec une dédicace à la duchesse; il la félicitait en termes pompeux de son crédit et de sa beauté. Admis dans la familiarité de cette royale favorite, dont la cour effaçait de beaucoup celle de la reine, le poète, par la faveur dont il jouissait, et celle dont il fut soupçonné, ne tarda pas à exciter de redoutables jalousies. Le duc de Buckingham, parent de la belle duchesse, et qui depuis long-temps voulait devenir près d'elle le rival du roi, trouva fort mauvais qu'on osât lui préférer un petit gentilhomme de province, qu'il croyait même moins bon poète que lui. Sa colère s'exhala en termes menaçants, dont les amis de Wicherley s'inquiétèrent; car le duc était accoutumé à tout se permettre. Sa vengeance et son crédit ne connaissaient point de bornes. Rochester, le scandale et le héros de cette époque, fort ami de Wicherley, alla trouver le duc, excusa le mieux qu'il put l'audace du jeune poète, vanta les agréments de son esprit, et

proposa de l'amener souper chez le duc. Wicherley vint, et prodigua tellement les saillies et les bons mots, que le duc enchanté, laissant là son amour-propre et sa colère, répéta, dit-on, plus d'une fois : « Ma cousine a raison. » Il devint dès-lors le protecteur, l'ami de Wicherley, qui, l'année suivante, fit représenter, sur le théâtre du duc, sa seconde comédie, le *Gentilhomme maître à danser*. Buckingham, qui était grand-écuyer du roi, et colonel de sa garde, fit donner à Wicherley une charge de sous-écuyer, et un brevet de capitaine-adjoint, avec les appointements du grade, et d'autres bienfaits de cour. Comblé de dons, fêté des grands, Wicherley eut dès-lors une vie de profusions et de plaisirs. Il travaillait peu et lentement; car c'est ainsi qu'il faut sans doute entendre l'épithète que lui donne quelque part son ami Rochester. « De tous nos poètes, dit-il, je n'en » vois pas qui ait attrapé le vrai co» mique, excepté le trop expéditif » Shadwell et le tardif Wicherley. » Assidu à la cour brillante de la duchesse de Cleveland, et là souvent rencontré par le roi, qui le traitait avec une bonté fort méritoire, Wicherley charmait ce prince par ses bons mots et ses vers. Il reçut même une marque de faveur que Charles n'accordait pas aux plus honorables services et aux plus nobles caractères. Dans une fièvre qui le retint long-temps malade, le roi vint le visiter. Ce prince lui renouvela les assurances de sa *gracieuse* protection, le pressa d'aller à Montpellier pour remettre sa santé, et promit de lui confier plus tard l'éducation d'un de ses enfants, qu'il voulait, dit-il, faire élever en fils de roi. Wicherley guérit, et donna au théâtre son *Homme au franc procédé*, imitation du Misanthrope de Molière, mais imitation vive et libre, animée par une autre intrigue un peu romanesque, et parfois très-indécente. Dans cette pièce écrite en prose, quelques scènes, surtout les premières, sont une traduction presque littérale de Molière; mais tout le reste est dans les habitudes et les mœurs anglaises. Le Misanthrope, au lieu d'être un homme de cour placé parmi des gens de cour, est un capitaine de vaisseau qui joint à son humeur naturelle la rude franchise de sa profession; mais par cela même son caractère étant moins contrarié paraît peut-être moins piquant et moins neuf. La coquetterie de Célimène est remplacée par le tableau du vice; et le personnage de Philinte, c'est-à-dire l'égoïste honnête, est transformé en un fourbe actif et dangereux. Sous ce rapport, l'auteur anglais a devancé le conseil de Rousseau, et le succès de Fabre d'Églantine. Ce qui doit surprendre maintenant, et ce qui est une anecdote curieuse pour l'histoire, c'est que Wicherley, en faisant imprimer sa comédie, eut l'impudence de la dédier à la femme qui faisait dans Londres avec le plus d'éclat le plus vil métier. Dans cette dédicace, il la félicite, avec un sérieux demi-plaisant, sur son utile profession, en détaille les avantages, l'invite à écrire ses mémoires, et lui promet qu'elle fera honte aux dames de la ville. Wicherley imita une seconde fois notre grand poète comique dans un sujet qui se prêtait singulièrement à la licence du théâtre anglais. Il transporta le personnage d'Agnès dans sa pièce intitulée la *Femme de province*, jouée en 1683; mais il renforça les touches de l'original, et mit en action ce que Molière

re n'avait mis qu'en hypothèse dans la cervelle d'un jaloux. Dans son ouvrage, l'innocence a toute l'effronterie du vice. Du reste, pour le fond de la pièce, il avait cette fois encore un autre modèle que Molière; il empruntait une aventure de la vie de Rochester, qui, banni de la cour, s'était retiré dans un quartier de Londres, et, se faisant passer pour un astrologue étranger, avait séduit beaucoup de femmes qui venaient le consulter. Les incidents de la pièce sont en partie calqués sur cette anecdote que Rochester avait contée dans ses Mémoires. On voit par là combien les comédies de Wicherley sont historiques : « Cette pièce, a dit Vol» taire, n'est pas, si vous voulez, » l'école des bonnes mœurs; mais en » vérité, c'est l'école de l'esprit et du » bon comique. » Il paraît qu'avant ce dernier ouvrage, Wicherley s'était attiré la disgrâce du roi. Se trouvant aux eaux de Tunbridge, alors très-fréquentées, il fixa par son esprit et par sa célébrité l'attention de la comtesse de Drogheda, veuve riche et belle; il l'épousa sans demander l'aveu du roi; et cette démarche qui peut-être déplaisait à la duchesse de Cleveland le perdit à la cour. Il se serait consolé par d'autres succès, et par une fortune indépendante; mais sa femme vint à mourir sans enfants; et au lieu d'un riche mariage il n'eut que des procès dispendieux. Les frais de justice et les prodigalités de Wicherley achevèrent sa ruine. Assailli de créanciers, sans caution, sans ressource, il fut jeté dans une prison, où ses anciens amis de cour le laissèrent sept ans. A l'avénement de Jacques II, ce prince s'étant un jour fort amusé à la représentation d'une des pièces de Wicherley fut touché de son sort, et lui envoya lord Mulgrave, pour avoir l'état de ses dettes et le tirer de prison, en lui accordant une pension de deux cents livres sterling. Wicherley, dit-on, par pudeur ou par défiance de la générosité du roi, ne déclara qu'une partie de ses dettes, de sorte qu'il ne tarda pas à se retrouver en butte aux persécutions de ses créanciers. A la révolution de 1688, il perdit sa pension; et ses embarras augmentèrent. Sa prodigalité d'ailleurs était si notoire, que son père, en mourant, lui interdit, par testament, la faculté de vendre les biens qu'il lui laissait en partage, et lui permit seulement d'en disposer par douaire, s'il se mariait. Poète de l'ancienne cour, élevé au milieu de la frivolité et du gouvernement absolu de Charles II, Wicherley fut dédaigné par le roi Guillaume, prince d'humeur austère et peu curieux des lettres. Déconcerté par les mœurs plus sévères et les libres institutions d'une nouvelle époque, il vieillissait sans ajouter à sa renommée, et en retouchant à loisir les vers qu'il avait faits autrefois pour ou contre les beautés célèbres du palais de Charles II. En 1704, il fit imprimer un recueil de ses poésies, qui trouva peu de lecteurs. Les querelles animées des whigs et des tories, la libre discussion des intérêts du pays, ne laissaient guère de place pour ces vieilles frivolités; et la cour de la reine Anne, princesse vertueuse et sévère, ne pouvait être indulgente pour le peintre et le complice des mœurs du temps passé. D'ailleurs il s'élevait de nouveaux talents, plus corrects et plus purs. L'art des vers était mieux cultivé ou mieux senti: on se passionnait pour les grandes beautés de Milton; et l'on aimait le goût classique et le style soigné d'Ad-

dison. Les poètes licencieux et négligés n'étaient plus de mode. Cependant les comédies de Wicherley, écrites toutes en prose, avec beaucoup de naturel et de feu, conservèrent long-temps leur réputation, et amusaient encore le public, comme un tableau fidèle et déshonorant du passé. Voltaire trouva dans son voyage en Angleterre cette impression encore récente, et en rapporta peut-être une estime exagérée pour le talent comique de Wicherley. Dans sa vieillesse, ce poète se lia d'amitié avec Pope, tout jeune encore. Il le consultait sur un nouveau volume de poésies qu'il se proposait de publier; et le poète naissant de Windsor critiquait les vers faibles et les expressions négligées de l'ancien amant de la duchesse de Cleveland. Wicherley d'abord se trouva bien de cette censure, à laquelle il soumettait ses épîtres et ses madrigaux. « J'ai reçu, » écrivait-il à son jeune ami, votre » obligeante lettre et une pièce à M. » Dryden, corrigée par vous. Vous » en avez diminué le volume et aug» menté la valeur; vous en avez usé » avec mes vers, comme les Hollan» dais avec leurs épices, dont ils brû» lent une partie pour hausser le prix » du reste. » Pope encouragé redoubla de zèle. Il blâmait impitoyablement, et souvent corrigeait : « Vous » m'avez, écrivait-il au vieux poète, » établi juge et réformateur de vos ou» vrages; et je m'acquitte de cet em» ploi le mieux que je puis. » Wicherley, de son côté, remerciait de tout: mais enfin quelques ratures un peu trop hardies l'effarouchèrent; et il pria le jeune poète de proposer ses corrections à la marge, sans rien effacer sur le manuscrit. Du reste, Pope lui-même paraît avoir profité de ces confidences : et il a mis quelques idées de sa Dunciade dans un poème sur la *Stupidité*, que Wicherley soumit à ses critiques, dont il le remercia même dans une lettre : « Je » vous remercie d'avoir perfectionné » ma *Stupidité*, en la rendant plus » méthodique. » Cet édifiant commerce entre deux amours-propres assez irritables fut cependant interrompu quelques années avant la mort du vieux poète. Tourmenté de ses embarras de fortune et de ses infirmités, Wicherley n'acheva pas l'édition de ses Poésies : mais il se maria dans sa soixante-dix-septième année, avec une jeune personne de vingt ans; et de plus, il fit un mariage d'intérêt. Ne pouvant, comme nous l'avons vu, disposer de ses biens que par un mariage, et n'ayant aucun moyen d'emprunter, il imagina d'épouser une héritière qui possédait quinze cents livres sterling, et qui, pour ainsi dire, lui escompta sa succession. Il mourut onze jours après cette union (le 1er. janvier 1715), laissant, comme auteur comique, une réputation qui ne fut effacée que par celle de Congrève. Voltaire, qui avait fort goûté la représentation des pièces de Wicherley, voulut transporter sur notre scène la comédie du *Plain dealer*. Il en fit, sous le titre de la *Prude*, une imitation très-épurée, mais assez froide; qui fut jouée au théâtre de Sceaux, chez la duchesse du Maine, et qui n'eut pas, je crois, beaucoup de succès. Voltaire a dit de l'ouvrage de Wicherley : « Je ne » connais pas de comédie, ni chez » les anciens ni chez les modernes, » où il y ait autant d'esprit; mais » c'est une sorte d'esprit qui s'évapore dès qu'il passe chez l'étran» ger. » On est forcé d'en convenir, en lisant la comédie de la *Prude*.

Quelques années après la mort de Wicherley, en 1728, on fit paraître, sous le titre d'*Œuvres posthumes*, des Poésies inédites qu'il avait laissées. Ce recueil ne réussit pas. Les Anglais, curieux de leur littérature, y ont cependant recherché, parmi beaucoup de détails spirituels et négligés, quelques vers et quelques morceaux d'une touche plus élégante et plus correcte, où l'on reconnaît l'empreinte du travail de Pope. V-n.

WICHMANN (Augustin), né à Anvers, à la fin du seizième siècle, après avoir fait de bonnes études, embrassa l'institut de Prémontré à Tongrelo, célèbre abbaye de cet ordre. Lorsqu'il eut prononcé ses vœux, son abbé l'envoya à Louvain, au collége que l'ordre avait dans l'université de cette ville, pour y suivre les cours de philosophie et de théologie, et y prendre des grades. Il s'y distingua par son assiduité à l'étude et par des succès. Ayant obtenu le degré de bachelier en théologie, il revint à Tongrelo, et y enseigna pendant quelque temps. Pourvu ensuite des prieurés-curés de Merlo, de Thilborck et de l'archiprêtré d'Helmont, bénéfices dépendants de l'abbaye, il exerça pendant plusieurs années les fonctions pastorales avec beaucoup de zèle. Théodore Werbræken, son abbé, ayant désiré, en 1642, de se donner un coadjuteur, tous les suffrages se réunirent en faveur de Wichmann; et lorsque Werbræken mourut, le 22 juin 1644, il lui succéda. Le 9 juillet suivant, il reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque de Bois-le-Duc, et prit possession de l'abbaye. Tout cependant ne fut pas bonheur pour le nouvel abbé. Les annales de l'ordre de Prémontré font mention d'un violent incendie qui éclata à Tongrelo de son temps. L'église du monastère fut réduite en cendres. Ces annales nous apprennent que Wichmann en rebâtit une plus belle que la première, qu'il l'orna de peintures d'un goût exquis, la meubla richement, et la pourvut d'ornements magnifiques. Il plaça dans le clocher une horloge munie, suivant l'usage du pays, d'un beau carillon, dont le jeu faisait précéder chacune des heures par des airs mélodieux (1). Tandis qu'il s'occupait de ces réparations, il ne négligeait pas d'autres objets non moins importants. Il cultivait les saintes lettres, et les faisait cultiver par ses religieux. Quoiqu'on n'eût pas cessé de s'en occuper jusqu'alors, leur culture, sous son gouvernement, acquit encore plus de lustre; et beaucoup d'ouvrages remplis de recherches et d'érudition parurent sous ses auspices. Depuis cette époque jusqu'à ces derniers temps, le goût des études hagiographiques, qui convient à des établissements religieux, et qui s'accommode si bien, dit Feller, avec l'étude de la saine théologie et l'exactitude des observances régulières, s'est conservé à Tongrelo, et a pris un nouvel éclat sous le dernier abbé, Godefroi Hermans. Ce prélat, homme d'un rare mérite, soutint et encouragea ce goût d'une manière particulière. En 1787, et malheureusement un peu trop tard, il trouva l'occasion, et ne la manqua point, d'acquérir le fonds des Bollandistes. Étant parvenu à s'attacher quelques-uns des auteurs de ce grand ouvrage, il conçut le

(1) *Ecclesiam monasterii sui incendio devastatam excitavit è cinere, nobiliorem, picturis ornavit elegantibus, cruce argenteâ altitudinis novem pedum, candelabris sex, ejusdem pulcritatis et metalli, pretiosâ, demùm supellectili instruxit sacrarium, horarium campanile triginta septem campanis, ad horarum preludium harmonice resonantibus, explevit.* Ordin. Præm. Annales, tom. II, col. 378.

dessein de le faire continuer, en leur adjoignant quelques-uns de ses religieux. Il fit construire exprès une nouvelle salle de bibliothèque, la fournit à grands frais des livres et des documents nécessaires, établit dans son monastère une imprimerie, et ne négligea rien de ce qui pouvait assurer le succès de cette grande entreprise. Le résultat de ces soins fut la publication du tome VI du mois d'octobre, comprenant les 12e., 13e. et 14e. jours de ce mois, et formant le 52e. volume de la collection. Ce volume parut à Tongrelo, en 1794, avec le frontispice commun à tout l'ouvrage et deux belles gravures, la première représentant Pie VI, et l'autre l'abbé Hermans (2). L'entrée des troupes révolutionnaires dans la Belgique vint interrompre ce beau travail. L'abbé et les religieux, obligés de sortir du monastère, furent dispersés; et ce sanctuaire de la piété et des lettres cessa d'exister. On a de l'abbé Wichmann : I. *Rosa candida et rubicunda, seu martyrium venerabilis Petri Calmpshautani, canonici Norbertini, pastoris in Haren*, massacré, en 1572, par les *gueux* (à gueusiis), nom donné à une association de protestants de Flandre, qui y causèrent bien des maux, Anvers, 1625, in-8°. II. *Apotheca spiritualium pharmacorum, contra luem contagiosam, aliosque morbos, ex SS. Scriptura, SS. Patribus, et historicis authenticis deprompta*, ibid., 1626, in-4°. III. *Diarium ecclesiasticum de sanctis contra pestem tutelaribus*, ibid., 1626, in-4°. IV. *Dissertatio historica de origine et progressu cœnobii Postulani ordinis Præmonstratensis*, ibid., 1628, in-4°. V. *Sabbatismus marianus*, ibid., 1628, in-8°. VI. *Brabantia mariana*, ib., 1632, in-4°.; réimprimé à Naples, avec figures, 1634, 2 vol. in-4°.; ouvrage loué par Sander et Foppens. VII. *Syntagma pastorale de obligatione pastorum*, resté inédit. Ce savant abbé mourut à Tongrelo en 1661, bien regretté des siens, après dix-sept ans de prélature, et y fut inhumé. L—y.

WICHMANN (Jean-Ernest), médecin, né à Hanovre en 1740, fit ses études au lycée de Brême, et alla étudier la médecine à Göttingue, où il fut reçu docteur en 1762. Il fit ensuite un voyage en France et en Angleterre; et ce fut pendant son séjour à Londres qu'il conçut pour la médecine anglaise l'admiration qu'il a manifestée dans tous ses écrits. N'ayant examiné que superficiellement les principes de l'art de guérir en France, et ne connaissant point l'anatomie, il fit peu de cas des praticiens français, et donna toujours la préférence à la médecine purement empirique, ne reconnaissant d'autres principes que l'analogie et l'observation. En 1765, il revint dans sa patrie et s'y livra à la pratique de son art; mais l'éclat des succès que Werlhof obtenait alors dans la même ville effaçait toutes les réputations. Cependant Wichmann, s'étant bientôt fait estimer de ce professeur lui-même par quelques heureuses opérations, obtint l'emploi de médecin de l'hospice des orphelins et des pauvres, où il eut occasion de déployer ses talents et de se faire une réputation telle que, Werlhof étant mort en 1767, il fut nommé à la place de médecin de la cour,

(2) Sept personnes contribuèrent à l'édition de ce volume, savoir : Oltuélius Bva, Jean-Baptiste Fouton, Jacques Bue, anciens jésuites; Anselme Berthold, bénédictin (*V.* ce nom); Siard Dyck, Cyprien Goorius et Mathias Stalsius, prémontrés et religieux de Tongrelo.

et succéda en même temps dans le public à toute sa renommée. En 1775, il publia les OEuvres de ce célèbre professeur (*V.* Werlhof), s'occupa ensuite de la publication de plusieurs écrits, et surtout de la pratique médicale, dans laquelle il se montra l'égal des plus grands hommes de son temps, même de Zimmermann avec lequel il eut de nombreuses relations. Son meilleur ouvrage est intitulé : *Réflexions sur la Diagnostique*, Hanovre, 1794-1802; Vienne, 1798, 3 vol. in-8°. (all.). Wichmann attribuait la plupart des maladies à l'influence atmosphérique, et à l'oubli des règles de l'hygiène et de la diétique. Cet habile praticien mourut à Hanovre le 12 juin 1802. On a encore de lui : I. *Dissertatio de insigni venenorum quorumdam virtute medicâ, imprimisque cantharidum ad morsum animalium rabidorum præstantiâ*, Göttingue, 1762, in-8°. II. *De pollutione diurnâ, frequentiori, sed rariùs observatâ, tabescentiæ causâ*, Göttingue, 1782, in-8°. Ses autres écrits sont en allemand. Il donna, en 1770, la description d'une épidémie qu'il avait été chargé d'observer. Z.

Wichmann (Burchard de), historien russe, né à Riga le 24 août 1786, fit ses études à Iéna, Göttingue et Heidelberg, et fut nommé, en 1815, directeur des écoles du gouvernement de Courlande. Il s'était occupé, dès sa jeunesse, de l'histoire et de la statistique de la Russie. Une mort prématurée le ravit aux sciences en 1823. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en allemand, dont les principaux sont : I. *Tableau de la monarchie russe*, Leipzig, 1813; in-8°. II. *Charte sur l'élection de Michel Romanov* (Leipzig, 1820), traduit de l'original russe, publié pour la première fois en 1813, dans la superbe collection de titres, commencée aux frais du comte Nicolas Romanzov. C'est un des documents les plus précieux qu'on ait sur l'histoire de Russie, et qui semble démontrer que le prétendu *faux Dimitri* était le fils d'Ivan Vasilievitch. III. *Collection de plusieurs écrits inédits, relatifs à l'ancienne histoire de Russie*, un vol. in-8°., Berlin, 1820. IV. *Musée national de la Russie*, Riga, 1820. V. *Aperçu chronologique de l'histoire russe*, depuis la naissance de Pierre-le-Grand jusqu'à nos jours, Leipzig. Le premier volume parut en 1821, du vivant de l'auteur, et le second fut terminé et publié en 1825, après sa mort, par le professeur Eisenbeck de Tubingen. C'est un ouvrage très-utile, quoique incomplet, et écrit avec partialité pour la patrie de l'auteur. Kl—h.

Wichmannshausen (Jean-Chrétien), un des orientalistes les plus distingués de l'Allemagne, naquit, le 3 octobre 1663, à Ilsenbourg dans le comté de Werhigerode, et mourut le 24 janvier 1727. Après avoir étudié à l'université de Leipzig, il avait parcouru les pays étrangers, et principalement le Levant, pour y acquérir de nouvelles connaissances. En 1692, il fut nommé professeur extraordinaire de langue grecque, puis professeur ordinaire de poésie à Wittemberg. Six ans après, il obtint la chaire de langues orientales; et il la remplit jusqu'à l'époque de sa mort. Parmi ses nombreux ouvrages, on estime surtout son *Gymnasium arabicum*, Wittemberg, 1724, in-4°.; ouvrage qui a été longtemps classique. *V.* les *Acta erudit.* de Leipzig, supplém., tome IV, cent

HIST. D'ANGLETERRE.

WICLEFF.

M. del.t

Landon dirext

v, pag. 229. — Deux autres savants allemands ont porté le même nom. L'un, *Rodolphe-Frédéric* WICHMANNSHAUSEN, est auteur de plusieurs traités estimés de religion et de morale, parmi lesquels on distingue celui qu'il a intitulé *Différence de la nature et de la grâce dans le prétendu pardon des offenses*, Wittemberg, 1745, in-8°. L'autre, *Jean-Burkhard* WICHMANNSHAUSEN, seigneur de Teissa et de Zörnegall, et conseiller du cabinet de l'électeur de Saxe, acquit, avec de grandes richesses, une haute réputation comme jurisconsulte. La société d'économie politique de Leipzig l'admit, dès son origine, au nombre de ses membres. Malgré la multiplicité de ses occupations, qui l'empêchaient de se livrer habituellement à la composition littéraire, on lui doit, outre beaucoup de notes insérées dans les recueils périodiques et les journaux de Leipzig : I. *Apologie de la vie champêtre*, etc., Leipzig, 1761, auquel on peut joindre : *Conseils innocents sur l'amélioration de l'économie rurale*, etc., ibid., 1762, in-8°. II. *Mélanges économiques* (*Oekonomisches Allerley*), ibid., 1762, in-8°. III. *Expériences économiques*, ibid., 1763, in-8°. P—ot.

WICKAM. *Voy.* WYKEHAM.

WICLEF ou DE WICLIFFE (JEAN), fameux hérésiarque du quatorzième siècle, précurseur et l'un des premiers fondateurs du protestantisme (1), était né, en 1324, non pas à Loughbrough dans le comté de Leicester, mais au village de Wicliffe, en Yorkshire, d'où il paraît qu'il avait pris son nom, comme c'était l'usage de ce temps. Il fit ses études avec beaucoup de succès au collége de Merton à Oxford ; et après les avoir terminées, il y professa. La subtilité de son esprit, un talent remarquable, la liberté avec laquelle il parlait du pape, du clergé et des moines, surtout des ordres mendiants, lui attiraient un auditoire nombreux. En 1365, il fut élu chef ou principal d'un collége nouvellement fondé dans l'université d'Oxford par Islip, archevêque de Cantorbéry, pour les écoliers de ce diocèse. Les religieux qui y étaient admis prétendirent que cette place devait être occupée par un régulier, et cette prétention fut appuyée par Langham, successeur d'Islip, qui lui-même était religieux. Il ordonna à Wiclef de se retirer ; celui-ci s'y étant refusé, Langham fit mettre sous le séquestre les revenus du collége. Wiclef appela de ses ordonnances au pape Urbain V, qui, par une bulle de l'an 1370, donna gain de cause à l'archevêque. Quoique Wiclef n'eût pas attendu ce temps pour mettre en avant quelques-unes de ses propositions (*Voy.* plus bas où il est question de ses ouvrages) ; il est assez naturel de penser que ce jugement et le refus de bulles pour l'évêché de Vigoore, auquel il avait des prétentions, ne contribuèrent pas peu à l'aigrir. De son côté, Urbain avait bien aussi contre Wiclef quelque sujet de mécontentement. Cet pape, en 1366, avait fait des tentatives près d'Édouard III, afin qu'il eût à lui prêter foi et hommage pour les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, et pour qu'il lui payât les arrérages du tribut auquel Jean-sans-Terre s'était engagé, tribut qui n'avait pas été payé depuis trente-deux ans. Or, dans cette circonstance Wiclef avait

(1) *The Morning-star of the reformation.* Wadæus.

défendu vigoureusement les droits du roi contre un moine qui soutenait ceux du pape. Ce zèle lui valut la protection d'Édouard, celle de son fils, le duc de Lancastre, tout-puissant dans le royaume, et même celle de la princesse de Galles, mère du jeune prince Richard, héritier présomptif de la couronne. En 1374, Wiclef fit partie de l'ambassade envoyée à Bruges pour conférer avec les nonces du pape, au sujet des libertés de l'Église d'Angleterre, sur lesquelles on prétendait que la cour de Rome avait empiété. Vers le même temps, en récompense de ses services, le roi l'avait présenté au riche rectorat de Lutterworth, dans le comté de Leicester, et l'année suivante il le fit pourvoir d'une prébende de la collégiale de Westbury, dans celui de Gloucester. Il paraît que Wiclef prit aussi part à une autre ambassade envoyée au duc de Milan. Il s'était attaché l'université, en s'opposant aux entreprises des moines, qui, sous prétexte de leur exemption, en violaient les réglements. Fort de son appui et de la faveur de la cour, Wiclef ne ménagea plus rien. Il attaqua le pouvoir des papes au spirituel et au temporel. Dans ses principes, l'Église de Rome n'avait aucune prééminence sur les autres Églises. Les papes, les archevêques et les évêques n'étaient pas au-dessus des simples prêtres; le clergé séculier et les moines ne devaient posséder aucun bien temporel; s'ils vivaient mal ils perdaient tout pouvoir spirituel; et dans ce cas, le devoir de l'autorité était de les dépouiller de ce qu'ils possédaient : on ne devait point souffrir qu'ils agissent par voie de justice, cela n'appartenant qu'aux princes et aux magistrats. Ni le roi, ni le royaume ne devaient se soumettre à aucun siége épiscopal; on ne devait rien lever sur le peuple qu'après que tous les biens de l'Église auraient été employés aux nécessités publiques; aucun évêque ou autre ecclésiastique ne pouvait exercer des emplois civils. Après Urbain, il ne fallait plus reconnaître de pape, mais vivre, à l'exemple des Grecs, selon ses propres lois. Par la suite, Wiclef attaqua aussi les mystères. La substance du pain et du vin, disait-il, demeure après la consécration. Il n'y a point de transsubstantiation; et, Jésus-Christ n'est dans l'Eucharistie qu'en figure. La confession des péchés n'est pas nécessaire lorsque l'on est contrit. On n'a besoin ni du ministère ni de la présence d'un prêtre pour le mariage. Il suffit du consentement des parties pour qu'il existe. On ne doit point marier ceux qui, par leur âge, sont hors d'état d'avoir des enfants. Les enfants morts sans baptême peuvent être sauvés, etc. Enfin sa doctrine tendait à établir l'égalité et l'indépendance entre les hommes, et à soumettre tout à la nécessité. Wiclef n'omettait rien pour l'accréditer et la répandre. Non-seulement elle circulait au moyen de ses écrits, mais il parcourait le pays en la prêchant et la faisant prêcher par ses disciples, dont le nombre s'augmentait tous les jours. Grégoire XI, informé des progrès qu'elle faisait, écrivit, en 1377, à l'université d'Oxford, de remettre Wiclef entre les mains de l'archevêque de Cantorbéry; et il mandait en même temps à celui-ci et à l'évêque de Londres, les commettant à cet effet, d'interroger Wiclef, de le retenir sous bonne garde, s'il y avait lieu, et d'envoyer à Rome le procès-verbal de son interrogatoire. Wiclef avait trop de partisans dans

l'université pour qu'elle obéît; mais les deux prélats se conformèrent aux ordres du pape : Wiclef fut cité. Il comparut, mais accompagné du duc de Lancastre et de Percy, grand-maréchal d'Angleterre, qui ne dissimulèrent pas leur protection ni celle de la princesse de Galles. Wiclef se présenta hardiment devant ses juges, subit un interrogatoire sur dix-neuf articles, envoyés avec les bulles, donna sur eux quelques explications, et essaya de les justifier par des subtilités scolastiques. Il fut renvoyé sur la promesse qu'il fit de garder désormais le silence, promesse qu'il ne tint point. Les deux prélats envoyèrent à Rome le procès-verbal de l'interrogatoire; mais les poursuites furent suspendues par la mort du pape et le changement de gouvernement en Angleterre. On ne tarda pas à y recueillir les fruits de cette dangereuse doctrine. Dès 1379, près de deux cent mille hommes du bas peuple, ameutés par un prêtre nommé Jean Ball, ardent Wiclefite, après avoir commis toute sorte de désordres sur les routes, s'avancèrent jusqu'à Londres, et y massacrèrent l'archevêque de Cantorbéry, chancelier du royaume (*Voyez* Wat-Tyler). Wiclef ne prit aucune part à ces mouvements séditieux, mais il continua d'écrire et de dogmatiser. Guillaume de Courteney, ayant succédé à l'archevêque massacré, assembla, le 17 mai 1382, un concile à Londres. On y examina vingt-quatre propositions extraites des livres de Wiclef, dont dix furent déclarées hérétiques, et les quatorze autres, erronées. L'archevêque alors sollicita et obtint du roi Richard, pour lui et pour ses suffragants, la permission de faire arrêter et emprisonner ceux qui enseigneraient ou soutiendraient ces erreurs. Il paraît que cette mesure opéra quelques conversions; car dans un autre concile, tenu à Oxford, sous la même présidence, on reçut plusieurs abjurations. Cependant Wiclef avait été obligé de quitter cette ville, où il ne pouvait plus rester paisiblement, et s'était retiré dans sa cure de Lutterworth. Le 29 décembre 1385, fête de saint Thomas de Cantorbéry, comme il prêchait dans sa paroisse, il fut frappé d'apoplexie. Il survécut encore deux ans, et mourut le dernier jour de décembre, fête de saint Sylvestre; dates qui, dans le temps, furent remarquées, parce qu'il avait souvent déclamé contre ces deux saints (2). Wiclef avait beaucoup écrit. On a de lui une *Version*, en anglais, de la Bible, faite sur la Vulgate latine, en 1383. Il l'avait fait précéder d'un traité *de la vérité des saintes écritures*, qu'il donne comme la seule règle de foi. Le plus fameux de ses ouvrages est celui qu'il a intitulé *Trialogue*, parce qu'il y introduit trois interlocuteurs, la vérité, le mensonge et la prudence. Il est en latin, et fut imprimé en 1525; in-4°., et réimprimé en Allemagne, sous le même format, en 1723. Lewis a publié, en 1731, le *Nouveau-Testament de Wiclef, avec une histoire des traductions anglaises des saintes écritures*, réimprimée en 1739. La doctrine de Wiclef ne fut point ensevelie avec lui. En 1396, le 19 février, un nouveau concile fut

(2) Lenfant, dans son *Histoire du concile de Constance*, dit que ce fut le 28 décembre, jour des *Innocents*, que Wiclef eut sa dernière attaque à la langue, étant à l'église à entendre la messe, pendant qu'on faisait l'élévation; ce qu'on ne manqua pas de regarder, ajoute-t-il, comme un jugement de Dieu. Cette date du 28 ne contredit pas celle du dernier décembre: Wiclef pouvait avoir survécu deux jours à cette dernière attaque.

assemblé à Londres, par Thomas d'Arundel, archevêque de Cantorbéry. On y condamna dix-neuf articles extraits du Trialogue. L'auteur de l'Art de vérifier les dates, à propos de celle de ce concile, remarque que Thomas d'Arundel ne devint archevêque de Cantorbéry qu'au mois d'août de cette année, qu'ainsi il faut entendre cette date suivant le style anglais, c'est-à-dire, en ne commençant l'année qu'au 25 mars. Un autre concile, assemblé à Londres le 21 janvier 1400, même style, sous la présidence du même Thomas d'Arundel, condamna de nouveau les Wiclefites. La même année, dans un parlement tenu par le roi Henri, il fut dressé contre les Wiclefites un statut, dans lequel il est porté que partout où l'on trouvera des personnes imbues de ces erreurs, on les saisira, et on les livrera au bras séculier, si elles y persistent. Ce fut aussi à-peu-près vers ce temps qu'un gentilhomme bohémien, nommé Foulfish (3), qui étudiait à Oxford, s'étant enthousiasmé des ouvrages de Wiclef, crut qu'il rendrait un grand service à sa patrie, s'il y transportait ce prétendu trésor. Jean Huss, jeune encore, mais déjà célèbre, les lut. On n'en adopta pas tout de suite la doctrine, ou il crut devoir user de dissimulation. Il est certain du moins que, dans un synode tenu au mois de juillet 1403, l'archevêque de Prague, en condamnant les erreurs des Wiclefites, ne fit aucune mention de Jean Huss, qui ne les enseignait pas encore publiquement. Ce ne fut que vers 1410 qu'il leva le masque. En 1412 et 13, un concile, indiqué par Alexandre V, et célébré par Jean XXIII, est remarquable par une bulle contre les écrits de Wiclef. La même année, 1413, un concile se tint à Londres, contre un gentilhomme nommé Old Castel, qui, à la tête d'une troupe de Wiclefites et de Lollards (4), excita une sédition, et fut exécuté en 1417. Enfin le concile de Constance, dans sa huitième session, en 1415, condamna tous les écrits de Wiclef en général et en particulier; « et attendu, y est-il dit, que ledit Wiclef est mort hérétique obstiné, le concile condamne aussi sa mémoire, et ordonne de déterrer ses os, si l'on peut les discerner d'avec les os des fidèles, afin d'être portés à la voirie. » Cette condamnation est encore renouvelée dans la quinzième session. Ce ne fut néanmoins qu'en 1428, que Fleming, évêque de Lincoln, d'après un ordre du pape, fit exhumer le cadavre, ordonna de le brûler, et en fit jeter les cendres dans le ruisseau du lieu. C'est de cette doctrine condamnée tant de fois, et source de troubles et de désordres dès son origine, qu'un siècle après s'emparèrent Luther et Calvin pour composer le système religieux, honoré du nom de *réformation*. Il y a une *Vie* de Wiclef, Nuremberg, 1546, in-8°., et Oxford, 1612; une par Lewis, 1720, in-8°.; et une autre publiée à Londres en 1826, in-8°. Le portrait de Wiclef est gravé dans l'*Universal magazine* de juin 1796. G. Gilpin (*V.* ce nom) a publié en 1764, in-8°., les *Vies de J. Wiclef et des principaux de ses dis-*

(3) C'est-à-dire, poison pourri.

(4) Les Lollards avaient précédé les Wiclefites. Gauthier ou Walther Lollard, leur chef, dogmatisait en Allemagne dès 1315, et s'y fit de nombreux disciples. Il fut brûlé à Cologne en 1322. Ses disciples se dispersèrent, et une partie passa en Angleterre, où ils se réunirent aux Wiclefites, avec les erreurs desquels leur doctrine avait de l'analogie (*V.* LOLLARD, XXIV, 632), et c'est ainsi qu'insensiblement s'est préparé le schisme dans la Grande-Bretagne.

ciples ; lord. Cobham ; J. Huss, Jérôme de Prague et Zisca. L-y.

WICQUEFORT (Abraham de), diplomate, doit à son traité de l'ambassadeur une réputation si grande qu'on est surpris de ne pas avoir sur sa personne des renseignements plus complets. On conjecture qu'il était fils d'un négociant d'Amsterdam, et qu'il naquit en cette ville, vers la fin du seizième siècle. Il s'établit fort jeune en France, et, ayant tourné ses études du côté de la politique, il parvint bientôt à se faire connaître d'une manière avantageuse. L'électeur de Brandebourg le nomma, vers 1626, son résident à Paris ; et il remplit ce poste, pendant trente-deux ans, avec beaucoup de capacité (1). L'attachement qu'il portait à la maison de Condé, mais surtout la liberté qu'il prit d'égayer sa correspondance diplomatique par le récit des amours de Louis XIV avec les nièces du cardinal Mazarin, le brouillèrent avec le ministre qui demanda son rappel. Dès que son successeur fut arrivé (1658), il reçut l'ordre de sortir de France ; mais comme il différait de jour en jour son départ, sous divers prétextes, il fut mis à la Bastille, et conduit sous une escorte à Calais, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre. De Londres il se rendit à la Haye, et il y trouva dans le pensionnaire J. de Witt (*V.* ce nom) un zélé protecteur. Mazarin, dit-on, se repentit de s'être privé des talents de Wicquefort, et lui proposa mille écus de traitement pour le tenir au courant des intrigues des ministres étrangers en Hollande. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vivait dans l'intimité de l'ambassadeur de France d'Estrades (*V.* ce nom). Suivant Amelot de la Houssaye (*Mémoires*, III, 281), il était tous les jours à la table de ce ministre ; où il buvait comme un templier. A la place de résident du duc de Brunswick-Zell, il joignait celle de secrétaire-interprète des états de Hollande pour les dépêches étrangères ; et il dut, en outre, à la bienveillance de J. de Witt la charge d'historiographe. S'il est vrai que Wicquefort soit l'auteur de l'*Avis fidèle aux Hollandais*, publié en 1675, son inclination pour la France n'allait pas jusqu'à lui faire sacrifier ses devoirs envers son pays. Cet écrit, qui contient le tableau trop fidèle des excès de tout genre commis par les troupes françaises, contribua beaucoup à sauver la Hollande menacée par les armes victorieuses de Louis XIV (2). Le service éminent que Wicquefort avait rendu dans cette circonstance ne put lui faire pardonner son attachement à la mémoire de J. de Witt. Ses ennemis l'accusèrent d'avoir communiqué à l'ambassadeur d'Angleterre (Williamson) des papiers importants, qui lui avaient été remis pour les traduire. Arrêté le 25 mars 1676 (3), il fut condamné par arrêt de la cour de justice, du 20 novem-

(1) Wicquefort, pendant son séjour à Paris, s'était acquis l'estime des savants : il obtint, par le moyen de P. Dupuy et de *Mézerai*, des copies de plusieurs manuscrits de la bibliothèque du cardinal Mazarin, dont il enrichit celle de Wolfenbuttel. Voy. *Historia bibliothecæ Wolfenbuttelensis*, par J. Burckard, première partie.

(2) Voici ce qu'on lit sur cet ouvrage dans la *Bibliothèque historique de la France*, n°. 24004 : « On dit que quand les Hollandais ont guerre avec les Français, ils font distribuer cette relation dans les écoles, afin que les enfants, la voyant, en entretiennent leurs parents, qui, animés par là contre les Français, paient plus facilement les contributions nécessaires pour soutenir la guerre. Quand la paix se fait, on retire le livre. »

(3) 1675, suivant le P. Niceron ; mais on a préféré la date de 1676, fournie par Bayle, qui devait être mieux informé.

bre suivant, à une détention perpétuelle. Il composa dans sa prison un Mémoire, non pour se justifier des faits qu'on lui imputait, mais pour prouver qu'en sa qualité de résident du duc de Zell il n'était point soumis à l'action des tribunaux de Hollande, et que le traitement qu'on lui faisait subir était contraire au droit des gens et aux privilèges des ambassadeurs. Cet écrit fut adressé par son fils au congrès de Nimègue; mais les plénipotentiaires, occupés d'intérêts plus élevés, ne firent entendre aucune réclamation en faveur du malheureux Wicquefort. Il aurait péri dans sa prison, si la tendresse ingénieuse d'une de ses filles ne fût venue à bout de le soustraire à la surveillance de ses gardiens (1er. septembre 1679). Wicquefort chercha d'abord un asile à la cour du duc de Zell; mais fâché de ce que ce prince ne faisait aucune démarche pour le réhabiliter, il quitta brusquement la cour et se retira dans les environs de Zell, où il mourut le 23 février 1682, dans un âge très-avancé. A beaucoup d'esprit naturel il joignait une instruction étendue. Il connaissait presque toutes les langues de l'Europe, qu'il écrivait et parlait avec une égale facilité. Quoique doué d'une activité rare et d'un tact singulier, il manquait de prudence, et c'est à ce défaut qu'on doit attribuer ses malheurs, si l'on ne veut pas en trouver la cause dans la haine des Orangistes. On a de Wicquefort des traductions françaises des voyages d'*Olearius* (*V.* XXXI, 561) et de *Mandelslo* (*V.* XXVI, 462); de celui de Th. *Herbert* (*V.* XX, 237) en Perse et aux Indes orientales; et enfin de l'ambassade de Perse par *Figueroa* (*V.* XIV, 520). Ses autres ouvrages sont: I. *Discours historique de l'élection de l'empereur et des électeurs de l'empire*, Paris, 1658, in-4°.; Rouen, 1711, in-12. Cette dissertation était très-intéressante, avant les changements arrivés à la constitution de l'Allemagne. II. *Thuanus restitutus, sive Sylloge locorum variorum in historiâ Jacobi Thuani desideratorum; item, Fr. Guicciardini paralipomena quæ in ipsius historiarum libris III, IV et V non leguntur*, Amsterdam, 1668, in-12. Wicquefort s'est fort mal acquitté de ses fonctions d'éditeur. J. Titius, professeur de Dantzig, a signalé ses erreurs nombreuses (*V.* DE THOU, XLV, 516). III. *Avis fidèle aux véritables Hollandais, touchant ce qui s'est passé dans les villages de Radegrave et de Swamerdam, et les cruautés inouïes que les Français y ont exercées; avec un Mémoire de la dernière marche de l'armée du roi de France en Brabant et en Flandre* (Hollande, Elzevir), 1673, in-4°. avec 8 planches, gravées par Romyn de Hooghe; réimprimé la même année, in-12. Ouvrage rare et recherché des curieux qui donnent la préférence à l'édition in-4°., à raison des gravures, qu'on ne trouve pas dans l'in-12. IV. *Mémoires touchant les ambassadeurs et les ministres publics*, par L. M. P. (4), Cologne, 1676-79, 2 vol. in-12. Cette édition sortie des presses des Elzevirs est fort rare, surtout la seconde partie qu'aucun biographe n'avait indiquée avant M. Bérard (*V.* son *Essai sur les éditions des Elzevirs*, 193). La première partie a été réimprimée en 1677. Un Wallon ou Flamand nommé Gallardi, sans égards pour la triste situation de Wicquefort, publia la réfutation

(4) C'est-à-dire, par *Le ministre prisonnier*.

de ses Mémoires sous ce titre : *Réflexions sur les Mémoires des ambassadeurs, et réponse au ministre prisonnier, avec des exemples curieux et d'importantes recherches*; Villefranche (Elzevir), 1677, in-12. C'est fort peu de chose que cette réfutation, suivant Bayle; mais l'ouvrage de Wicquefort est plein d'intérêt; et on le lit avec plaisir. V. *L'Ambassadeur et ses fonctions*, la Haye, 1681, 2 vol. in-4°., souvent réimprimé. Cet ouvrage a été traduit en allemand par J. Léon Sauter, et en anglais par Digby. Parmi les éditions françaises, les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1724 ou 1730, 2 volumes in-4°. Outre les *Mémoires* touchant les ambassadeurs et les *Réflexions* de Gallardi, elles contiennent le *Discours* de l'élection de l'empereur, et l'excellent *Traité du juge compétent de l'ambassadeur*, par Bynkershoeck (*V.* VI, 417). C'est à cet ouvrage que Wicquefort doit toute sa réputation; il est rempli de faits curieux; et l'on pourra toujours le consulter utilement. VI. *L'Histoire des provinces unies des Pays-Bas*, depuis le parfait établissement de cet état par la paix de Munster, la Haye, 1719, in-fol. Il n'y a que la première partie de cet ouvrage d'imprimée. On en trouve des exemplaires divisés en 6 vol. in-fol.; sous la rubrique de Londres, 1749; mais c'est la même édition. L'impression était commencée lorsque Wicquefort fut arrêté. Après sa mort le libraire obtint la restitution de ses papiers; mais diverses circonstances l'ayant empêché de reprendre l'impression de cette histoire, il laissa le temps à Basnage de faire paraître les *Annales des Provinces-Unies*, dont le succès rendit inutile le travail de Wicquefort. Ce premier volume est accompagné d'un grand nombre de pièces justificatives. On en trouve un extrait fort étendu dans la *Bibliothèque ancienne et moderne* de J. Le Clerc, XIII, 237-324. VII. *Mémoires sur le rang et la préséance entre les souverains de l'Europe*, Amsterdam, 1746, in-4°. On trouve sur Wicquefort des notices dans les *Mémoires* du P. Niceron, XXXVIII, 91-102, et dans les *Mémoires littéraires* de Paquot. W-s.

WICQUEFORT (JOACHIM DE), diplomate, sur lequel on n'a pu recueillir que des renseignements très-incomplets, était, suivant Paquot, frère du précédent (Voyez *Mém. pour l'hist. litt. des Pays-Bas*): Il est assez remarquable que Joachim ne nomme pas une seule fois dans ses lettres Abraham, avec lequel il devait avoir des relations plus étroites qu'avec ses autres frères, puisqu'ils étaient attachés l'un et l'autre au corps diplomatique, et qu'il parle des deux autres, Samuel et Gaspard. Barlée ou Baerle, l'ami le plus intime de Joachim, s'est amusé à faire son portrait d'une manière bizarre, dans une lettre à Const. Huygens: « Celui qui vous remettra cette lettre, lui dit-il, est né dans une ville où l'on adore l'argent. Il a été élevé sous Apollon, les Muses et les Grâces; il a sucé le lait de la vérité, de la douceur et de la politesse; il est bon, affable, obligeant; il a la physionomie ouverte et agréable, quoiqu'il n'ait point de sourcils, etc. » L'éditeur des *lettres* de Wicquefort annonce dans l'avertissement dont il les a fait précéder, qu'il est inutile de parler de l'auteur « parce que » tout le monde sait qu'il a été un » personnage non moins illustre par » son esprit que par ses emplois, et

» qu'il entretenait une amitié très-» étroite avec Grotius, Heinsius, » Vossius, etc. » Les lettres de Wicquefort ne peuvent suppléer qu'imparfaitement à la discrétion singulière de son éditeur. Joachim, né vers la fin du seizième siècle à Amsterdam, se livra de bonne heure aux études diplomatiques, et fut employé dans diverses négociations pendant la guerre de Trente-Ans. En 1635, il remplissait la place de résident à Hambourg. Trois ans après, il fit un voyage en France, d'où il retourna bientôt après en Allemagne. Il revint en 1639 à Paris, chargé par le duc Bernard de Weimar de presser l'envoi des secours qu'on lui avait promis. Les services que Joachim avait rendus à la France furent récompensés par le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Il fut nommé par le landgrave de Hesse son résident près des États-Généraux, et mourut en Hollande vers 1670. On voit dans les lettres de Vossius recueillies par Burmann dans le *Sylloge epistolarum*, que Wicquefort aimait les livres et les médailles, et qu'il se faisait un plaisir de communiquer aux savants ses livres et ses manuscrits. Sa collection de médailles grecques fut acquise par Heinsius, pour la reine Christine de Suède. Ce fut long-temps après la mort de Wiequefort qu'on s'avisa de publier le *Recueil de ses lettres à Barlée* avec les réponses (*Voy.* Baerle, III, 207); elles ont été traduites en français par un sieur Plessis ou Duplessis (*Plessæus*). Il s'en fit trois éditions la même année (1696), l'une latine, l'autre française, et la troisième latine et française. Il n'y a rien d'utile ni de fort agréable dans ces lettres, dit le P. Bonav. d'Argonnet (*Mélanges de Vigneul-Marville*, II, 434). Ce jugement n'est pas trop rigoureux. Dans le *recueil* des lettres de Grotius, on en trouve quatre adressées à Joachim Wicquefort.

W—s.

WIDDRINGTON, ou selon quelques-uns WIDDRINGLEN (Roger), bénédictin anglais, dont le nom de famille était Preston, vécut sous les règnes de Jacques Ier. et de Charles Ier., et composa en faveur du serment d'allégeance plusieurs écrits apologétiques qui furent censurés à Rome. Après avoir résisté à toutes sortes de sollicitations, pour l'engager à se rétracter, il finit par s'y résoudre avant d'être censuré personnellement. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Dissertatio theologica de juramento fidelitatis, Paulo V dedicata*, Albionopoli, 1613, in-4°. II. *Apologia card. Bellarmini pro jure principum, adversus suas ipsius rationes pro auctoritate papali principes sæculares deponendi*, 1611, in-4°. Cet écrit a été inséré par Melch. Goldast dans le 3e. vol. de la *Monarchia sancti rom. imperii*. III. *Ipsa præfatio et apologetica responsio*, Cosmopoli, 1612, in-8°. IV. *Réfutation de Fitzherbert et de Schulkenius* (Bellarmin), 1616, in-4°. V. *Dernière réplique à Fitzherbert, etc.*, 1619. VI. *Discussio discussionis decreti conc. Lateranensis, contra Leon. Lessium*, Augustæ, in-8°. VII. *Purgatio*, contre les cardinaux de la congrégation de la Propagande, 1614. VIII. *Étrennes de la nouvelle année*, ou explication du serment d'allégeance, 1619, in-8°. IX. *Réplique aux dernières étrennes du nouvel an*, 1620, in-8°. X. *Appendix ad supplicationem adversus Suarez et Bellarminum*. XI. *Appendix ad disputationem de juramento fidelitatis*, contre les objections de Suarez,

1616. XII. *Ad Paulum V humillima supplicatio*, 1616, in-8°. XIII. *Prestoni et Gremæi Appellatio ad papam*, Augustæ, 1622, in-4°.

T—D.

WIDENFELDT ou WINDELFETS (1) (Adam), jurisconsulte, né vers 1617, dans le diocèse de Cologne, n'est connu que par un opuscule intitulé : *Monita salutaria B. Mariæ Virginis ad cultores suos indiscretos*, Gand, 1673, in-8°. de 20 pag. Cet opuscule fit beaucoup de bruit : l'année suivante, il en parut trois traductions françaises, à Gand et à Lille, toutes anonymes. On n'a pas encore découvert les auteurs des deux premières traductions : la troisième est attribuée au P. Gerberon (*Voy.* le *Dictionn. des anonymes* de Barbier, n°. 20986). L'ouvrage de Widenfeldt était revêtu de l'approbation de plusieurs docteurs en théologie, et de celle de M. de Choiseul, évêque de Tournai ; il n'en fut pas moins attaqué comme renfermant des maximes impies et scandaleuses ; et le P. Bourdaloue reçut de ses supérieurs l'invitation de l'anathématiser en chaire. L'évêque de Tournai se crut donc obligé de justifier l'approbation qu'il avait donnée à l'ouvrage, et il le fit dans une Lettre pastorale où il s'attache à montrer que les *Monita salutaria* ne contiennent rien qui tende à diminuer la dévotion à la Sainte Vierge ; et que le seul but de l'auteur est d'empêcher que cette dévotion dégénère en idolâtrie. Les esprits étaient trop échauffés pour se calmer à la voix du prélat ; mais le temps a fait justice des écrits publiés de part et d'autre dans cette dispute. Widenfeldt, qui l'avait excitée sans le vouloir, n'en vit pas la fin ; il mourut le 2 juin 1677. W—s.

(1) Barbier le nomme *Windelfets*, dans son *Dict. des anonymes* ; mais on n'a pu découvrir sur quoi il se fonde, puisque l'auteur des *Monita* n'a point signé cet ouvrage, et qu'il n'est pas nommé une seule fois par les bibliothécaires de Cologne et des Pays-Bas.

WIDENMANN (Jean-Frédéric-Guillaume), professeur de minéralogie à l'académie de Stuttgard, et conseiller de la chambre et des domaines de cette ville, mourut le 13 mars 1798, à la suite d'une chute qu'il avait faite dans les mines de Michelstadt. On a de lui un traité important, sous ce titre : *Sur le changement d'une espèce de terre ou de pierre en une autre* (all.), Berlin, 1792, in-8°. L'académie des sciences de Berlin lui accorda, pour cet ouvrage, un prix qui était de cent ducats. Il a encore écrit un *Livre élémentaire sur la partie oryctognostique de la minéralogie* (all.), Leipzig, 1794, in-8°.

G—Y.

WIDMANSTADT (Jean-Albert) (1), orientaliste, né, dans le seizième siècle, à Nellingen, territoire d'Ulm, fréquenta l'académie de Tubingue ; et, encouragé par le fameux Reuchlin, s'appliqua de bonne heure aux langues orientales. Ayant achevé ses cours, il entreprit plusieurs voyages, pour perfectionner ses connaissances. Étant en Espagne, au service de Fr. de Mendoza, évêque de Burgos, il reçut des leçons d'arabe de Jacques Didac autrement Lopez de Zuñiga (*V.* ce nom). A Turin, il se mit au nombre des élèves du célèbre Datylus, précepteur de Pie de la Mirandole. Lorsque l'empereur Charles-Quint se rendit, en 1529, à Bologne, pour s'y faire

(1) Aubert Lemire, par une grave erreur, le nomme *Jean Albert*, de Widmanstadt. Cette faute, copiée par Moréri, a passé dans tous les dictionnaires, et même dans la *Biographie*, I, 426.

couronner, Widmanstadt y vint à la suite de ce prince. Logé par hasard près du couvent où se trouvait Ambrosio Teseo (*Voy.* ce nom, XLV, 203), il s'empressa d'aller voir ce bon vieillard, dont il reçut un accueil plein de bienveillance, et qui lui communiqua tous les trésors de son érudition. Il avait résolu de passer à Tunis, pour profiter des lumières de Léon l'Africain (*V.* ce nom, XXIV, 148); mais il fut retenu à Rome par le cardinal Gilles de Viterbe, élève de Léon, et très-savant dans les langues de l'Orient. Après la mort de ce prélat (1532), il obtint l'autorisation de puiser dans sa bibliothèque. En passant à Sienne (1533), il trouva dans celle de Lactance Tolommei quelques opuscules de saint Ephrem et de saint Jacques, en syrien, dont il prit des copies. Il partit ensuite pour Venise, d'où il revint en Allemagne. Pendant le séjour assez long qu'il venait de faire en Italie, il avait adopté le nom de *Lucretius*, par respect pour ce grand poète; et il le conserva quelque temps. Le nouvel évêque d'Aischtedt, Maurice de Hutten, possédait à Würtzbourg des bénéfices qu'il désirait de garder, contre les canons; il envoya Widmanstadt à Rome pour solliciter cette faveur. Dans ce nouveau voyage, Widmanstadt se fit recevoir docteur en droit à Sienne. Sur l'invitation de l'évêque d'Aischstedt, il rejoignit l'empereur Charles-Quint à Gand. Il était de retour en Allemagne en 1541; et on conjecture qu'il habitait alors Ratisbonne. Dans une visite que lui rendit Martin Frecht, théologien d'Ulm, Widmanstadt lui montra son cabinet, dans lequel il remarqua des manuscrits grecs et hébreux, des médailles et quelques figures antiques, et enfin une *Traduction latine du Coran* et quelques autres opuscules. Widmanstadt travaillait avec beaucoup d'ardeur à faire fleurir en Allemagne l'étude des lettres orientales; et il avait l'espérance d'être secondé dans ce dessein par le pape Clément VII; mais la mort de ce pontife fit évanouir tous ses projets. Peu de temps après, il eut à soutenir un procès scandaleux contre Ambroise de Gumppenberg, habitant à Rome. On a le mémoire de sa partie adverse (2). Si l'on avait aussi la réponse que dut y faire Widmanstadt, on saurait à quoi s'en tenir sur cette déplorable affaire. Mais on doit supposer qu'il était innocent, puisqu'il continua de jouir de l'estime et de la confiance de l'évêque d'Augsbourg, dont il tenait un emploi. Il avait formé, en 1551, le projet de se retirer dans une terre qu'il possédait sur les bords du Danube, pour s'y livrer tout entier à la rédaction de quelques ouvrages qu'il méditait. Il en fut empêché par la guerre qui vint désoler la Souabe. Après avoir eu la douleur de voir sa maison livrée au pillage, il s'enfuit à Nuremberg avec sa femme et ses enfants. A la paix de Passau (1552), l'empereur Frédéric le nomma membre de son conseil, et ensuite chancelier de l'Autriche orientale. Moïse, prêtre de Mardin, envoyé par Ignace, patriarche d'Antioche, pour faire imprimer une version syriaque du *Nouveau-Testament*, vint, en 1553, chercher dans la Souabe Widmanstadt, qu'on lui avait indiqué comme le seul homme capable de l'aider dans ce projet. A la prière de son

(2) *Angeli Scalicti ad Roman. judices pro Ambrosio de Gumppenberg contra J. Alb. Widmestad. orationum actio prima*, in-4°., vers 1544. Ce rarissime opuscule a été réimprimé par Schelhorn, dans les *Amœnitat. litterar.*, XIV, 468-500.

chancelier, l'empereur fit les frais de l'impression. Lorsqu'elle fut terminée, Widmanstadt sollicita l'agrément de son maître pour quitter la cour. Il avait l'intention de consacrer le reste de sa vie à la publication de plusieurs ouvrages qui devaient être fort utiles au monde chrétien. On ignore le lieu et la date de sa mort; mais en 1559 George-Sigism. Seldius, conseiller de l'empereur, acheta sa bibliothèque de ses héritiers. Elle a depuis été acquise par le duc de Bavière. On a de Widmanstadt : I. *Mahometis theologia dialogo explicata, Herm. Nellinganiense interprete; Alcorani Epitome*, etc.; *Notationes falsarum, impiarumque opinionum Mahometis quæ in hisce libris occurrunt* (Nuremberg), 1543, in-4°. de 66 feuillets. Freytag a donné la description de ce rare volume dans les *Analecta litter.*, 554. II. *Novum Testamentum, syriacè, jussu et impens. Ferdinandi Roman. imperator. designati, editum*, Vienne, 1555, in-4°. de 326 feuill.; première et belle édition du Nouveau-Testament, en syriaque. Le fameux Postel en est l'un des éditeurs (*Voy.* ce nom, XXXV, 494). La souscription porte que les caractères ont été gravés sur acier d'Illyrie (*ex norici ferri acie*), par Gasp. Crapht d'Elvang. André Muller a donné l'histoire de cette édition, à la suite des *Symbolæ syriacæ* (*Voy.* Muller, XXX, 388). III. *Syriacæ linguæ prima elementa*, Vienne, 1556, in-4°. Cet opuscule est ordinairement réuni à l'ouvrage précédent. Dans la préface, Widmanstadt promet un *Dictionnaire syriaque*, déjà fort avancé, et les *Mémoires de sa vie*, dont on doit regretter la perte, à raison des détails curieux qu'ils auraient offerts sur l'état des lettres en Europe à cette époque. Voy. Schelhorn, *Amœnitat. litterar.*, XIII, 223-44, et le *Dictionn.* de Chaufepié, art. *Widmanstadt.*

W—s.

WIDMER (Samuel), né en 1767, à Othmarsingen, dans le canton d'Argovie, eut sous les yeux, dès l'enfance, une petite fabrique d'indienne, établie par son aïeul maternel, et qui fut, pour ainsi dire, le berceau de la célèbre manufacture de Jouy. C'était dans cette dernière que devait se développer l'esprit d'invention qu'il avait reçu de la nature. A peine eut-il atteint sa dixième année, que son oncle Oberkampf (*Voy.* ce nom) le fit venir auprès de lui, prit soin de son éducation, et l'initia aux secrets de son art. Comme il destinait Widmer à lui servir de second, il ne négligea aucun moyen de l'en rendre capable. Pour en faire un bon chef, il voulut d'abord en faire un ouvrier; et il lui imposa l'obligation d'apprendre et d'exercer les principaux métiers en usage dans sa manufacture. Le neveu se prêta sans peine aux vues de l'oncle, et il ne se distingua pas moins par son adresse que par son intelligence dans la gravure, dans l'impression et dans la teinture. Oberkampf, charmé de ces premiers succès, et voulant lui ouvrir la carrière des sciences utiles aux progrès de son industrie, l'envoya étudier la physique dans le cabinet du professeur Charles, et la chimie dans le laboratoire du savant Berthollet. L'élève se montra digne de ses maîtres par son zèle et par sa pénétration. Il consacrait à la mécanique le peu de loisir que lui laissaient leurs leçons. Dans cette science, qui fut depuis sa passion favorite, il fut lui-même son guide. Lorsqu'il eut acquis par l'étude un fonds suffisant d'instruction, il re-

tourna auprès de son oncle, et ce fut alors qu'Oberkampf lui confia la direction de sa fabrique. C'était la place la mieux assortie à ses goûts et à son caractère. Actif, vigilant, également versé dans la pratique et dans la théorie, il considéra le nombreux essaim d'artisans soumis à ses ordres comme une famille intéressante, et la manufacture de Jouy comme l'établissement le plus propre à l'exercice de ses divers talents. Un habile chimiste lui fournit bientôt l'occasion d'en faire un heureux essai. Tout le monde connaît la propriété du chlore, qu'alors on nommait acide muriatique oxigéné, pour la décoloration des substances végétales. Personne n'ignore non plus que c'est au génie de Berthollet que l'on doit cette découverte. Widmer fut un des premiers qui surent en profiter. Il se hâta d'établir sur ce principe le blanchiment des toiles; et aucun atelier ne contribua autant que le sien à en répandre la méthode. Tandis qu'il s'occupait à recueillir et à propager le fruit d'une découverte étrangère, il touchait au moment de se signaler lui-même par une invention d'un ordre supérieur, et qui devait produire, dans la fabrication des toiles peintes, une révolution aussi avantageuse qu'inespérée. Dès sa première jeunesse, il avait conçu l'idée de l'impression avec des cylindres gravés; vers la fin de 1792 il en démontra la possibilité par un modèle en petit dont Oberkampf avait compris toute l'importance; mais l'esprit de vertige universel dont le peuple était alors agité lui avait fait craindre que ses ouvriers ne vissent de mauvais œil une invention qui tendait à diminuer le prix de la main-d'œuvre. En attendant des circonstances plus favorables, sa prudence exigea que toutes les pièces qui composaient le modèle fussent démontées et tenues cachées. Ce ne fut que long-temps après qu'il permit à son neveu d'exécuter sa machine en grand, et que tous deux eurent la satisfaction de la voir réussir. Aussitôt qu'elle fut connue hors de Jouy, et elle ne tarda pas à l'être, on s'empressa de l'imiter dans toutes les grandes manufactures d'indienne françaises et étrangères. C'était beaucoup d'avoir inventé l'impression avec des cylindres de cuivre gravés en taille-douce, et ce n'était pourtant que la moitié de ce qu'il fallait pour un succès complet: car la gravure des cylindres, à la main, était très-longue, très-coûteuse, et même impraticable pour un grand nombre de dessins. On ne pouvait surmonter tant d'obstacles que par une seconde invention, celle d'une machine pour graver les cylindres en cuivre. Widmer en sentit l'utilité, et pendant plusieurs années, son esprit n'eut point d'autre occupation, point d'autre pensée. Ses méditations, souvent interrompues dans le jour, devenaient continues et plus profondes dans le silence de la nuit. Enfin, son infatigable persévérance obtint le prix qu'elle méritait. Il inventa une machine qui le dédommagea amplement de ses longs travaux. La peine qu'elle lui avait coûtée la lui rendit plus chère. Ce fut son ouvrage de prédilection. Il se plut à la perfectionner sans cesse; et, par des inventions accessoires, il en étendit l'usage aussi loin que l'art pouvait le permettre. Ce succès en amena un autre aussi flatteur peut-être par les difficultés qu'il fallut vaincre. Widmer imagina pour la gravure des planches de cuivre une machine aussi curieuse, aussi utile

que celle qu'il avait inventée pour la gravure des cylindres. Et lorsqu'il eut mis la dernière main à la gravure et à l'impression mécaniques, il porta son attention sur la teinture. On n'avait jusqu'alors employé la vapeur que comme une puissance motrice, et comme un moyen de chauffer l'air dans les appartements ou dans les ateliers. Il conçut le dessein de la faire servir à chauffer l'eau nécessaire pour la teinture. Au mois de juin 1809, il fit l'essai de ce procédé en présence des plus célèbres chimistes et physiciens de l'Institut. L'expérience réussit complètement. Encouragé par les suffrages des savants qui en furent témoins, et surtout par celui de son oncle, il entreprit de supprimer dans la manufacture de Jouy l'ancienne méthode de teinture, et d'y substituer celle qu'il venait d'imaginer. Dès l'année suivante, sur un principe tout nouveau, on vit se former un vaste atelier. Une seule chaudière de cuivre, pourvue de tuyaux convenablement disposés, procura une quantité de vapeur suffisante pour chauffer l'eau jusqu'à l'ébullition dans huit grandes cuves en bois. L'inventeur d'une application si utile n'en garda point le secret. De concert avec son oncle, il n'en refusa la communication à personne. Aussi sa méthode fut-elle promptement suivie dans les grandes manufactures d'indienne, et dans plusieurs fabriques de drap. L'hôpital de Saint-Louis de Paris l'adopta pour chauffer les bains. Widmer ne fut pas moins heureux dans la solution d'un célèbre problème de teinture que dans le nouvel emploi qu'il sut faire de la vapeur. Il découvrit une espèce de couleur, *le vert solide d'une seule application*; que les chimistes anglais cherchaient en vain depuis long-temps, malgré l'appât de deux mille livres sterling qui devaient en être le prix. Dans un voyage qu'il fit à Londres, le secrétaire de la société royale, Banks, lui offrit de présenter sa découverte à cette compagnie savante. L'amour-propre de Widmer ne fut pas insensible à une proposition si flatteuse; mais en artiste désintéressé, en vrai Français, il refusa de vendre à l'étranger le fruit des recherches qu'il avait faites pour sa patrie adoptive. Ce n'était point la soif de l'or qui l'avait conduit en Angleterre; c'était l'ambition de faire sur sa florissante industrie des conquêtes utiles à la nôtre, et, sans blesser en rien les lois de l'honneur, il en fit, en effet, de très-importantes. On lui doit, entre autres, l'heureuse importation de la machine à ouvrer le coton. Un fileur anglais, dans un noble échange de services, lui permit de dessiner la sienne. A son retour, il en fit construire une pareille dans la filature d'Essonnes, bâtie par son oncle, et de là le modèle s'en répandit aussitôt dans la plupart des filatures françaises. Ainsi ses conquêtes, comme ses découvertes, tournèrent rapidement au profit commun de l'industrie nationale. Les services qu'il lui rendit ne pouvaient rester sans récompense; il reçut une médaille d'or et la décoration de la Légion-d'honneur. Parvenu au premier rang des artistes manufacturiers, possesseur d'une fortune et d'une réputation bien acquises, au lieu d'en goûter les douceurs, comme l'âge le lui conseillait; dans le sein d'un repos honorable, il voulut, à cinquante-quatre ans, poursuivre sa carrière avec la même activité qu'il l'avait commencée; mais un excès de travail altéra pour toujours sa santé; ses facultés men-

tales l'abandonnèrent ; et il se donna la mort dans un accès de délire, en 1821. Z.

WIEDEBURG (Jean-Ernest-Basile), docteur en philosophie et professeur ordinaire de mathématiques à l'université d'Iéna, était né le 24 juin 1733, dans cette ville, et y commença ses études. Il passa ensuite à Erlangen, où, après avoir achevé ses cours de théologie et de mathématiques, il obtint une place de bibliothécaire (1756), puis une chaire dans l'université. Le désir de se rapprocher de son père, qui professait à Iéna avec beaucoup de distinction, le ramena dans sa ville natale, où on lui confia les deux classes de mathématiques et de physique. Wiedeburg s'acquitta des devoirs de cette double charge jusqu'à sa mort, arrivée le 1er. janvier 1789. Le duc de Saxe-Weimar l'avait nommé conseiller aulique et de cabinet. On a de ce savant un grand nombre d'ouvrages, mémoires et dissertations, parmi lesquels on consulte encore : I. *Description d'un microscope solaire perfectionné*, Nuremberg, 1759, in-8°. ; seconde édition, 1775, in-8°. II. *Cours pratique et abrégé de mathématiques à l'usage de ceux qui se destinent à la jurisprudence, à la politique*, etc., Iéna, 1762, in-8°. III. *Nouvelles conjectures sur les taches du soleil, les comètes et la première histoire de la terre*, Gotha, 1776, in-8°. IV. *Introduction à la cosmologie physique et mathématique*, etc., ibid., 1776, in-8°. Cet ouvrage est une esquisse d'histoire naturelle, d'astronomie élémentaire et de géographie. V. *Description de la ville d'Iéna*, 1785, in-8°., 3 vol. ; seconde édition, 1795, in-8°. VI. *Mathématiques à l'usage des médecins*, ouvrage commencé en 1786, et continué par J.-J. Kohlhaas. Tous ces écrits sont rédigés en allemand.—*Jean-Bernard* Wiedeburg, son père, théologien et non moins habile mathématicien, a publié l'ouvrage important intitulé : *Mathesis Biblica*, c'est-à-dire *les mathématiques de la Bible*, Iéna, 1731, in-4°. P—ot.

WIEDEMANN (Louis), célèbre fondeur, né en 1690, à Nordlingen, fit la statue équestre d'Auguste II, roi de Pologne, que l'on voit à Dresde, près de l'Elbe, vis-à-vis la Neustadt. Le roi est dans le costume romain, et sa figure est ressemblante ; mais il est moins bien exécuté que le cheval sur lequel il est assis. Cette statue ne fut placée qu'en 1735, après la mort d'Auguste. En 1738, Wiedemann se rendit à Londres, où il était appelé par le duc de Cumberland pour diriger une fonderie. Il se fit connaître dans cette capitale, en perfectionnant les fusils à vent. Étant venu à Vienne, en 1750, il fut nommé colonel d'artillerie, puis appelé à Copenhague, où on le chargea de faire la statue du roi de Danemark. Il mourut en 1754, avant d'avoir achevé ce dernier travail. G—y.

WIEGLEB (Jean-Chrétien), l'un des meilleurs chimistes de l'Allemagne au dix-huitième siècle, naquit le 21 novembre 1732 à Langensalza, où son père était avocat, et où il fit toutes ses études grammaticales et littéraires. Il alla ensuite à Dresde étudier la pharmacie sous le célèbre Sartorius, et s'appliqua principalement à la chimie. Il ne négligea point cependant les autres études ; il approfondit les langues, l'histoire et la philosophie. Revenu à Langensalza, avec le renom d'un

HIST. D'ALLEMAGNE.

WIELAND.

Frémy del. Mr. Soyer sc.

habile chimiste, il l'augmenta encore, soit par des expériences nouvelles, soit par la publication de divers écrits, à la tête desquels il faut placer son *Manuel de chimie générale appliquée aux arts*, Berlin et Stettin, 1779, 2 vol. in-8°; troisième édition, 1796. Cet abrégé est justement estimé pour la netteté de l'exposition, le choix judicieux des détails, et la méthode que l'auteur a suivie dans leur arrangement. On a encore de lui : I. *Essais chimiques sur les sels alkalins*, seconde édition, 1787. II. *Considérations sur la fermentation et sur les corps soumis à cette loi*, 1776. III. *Recherches historiques et critiques sur l'alchimie et l'art imaginaire de faire de l'or*, Weimar, 1777; seconde édition, 1793. IV. *La magie naturelle*, 1779; (continuée par Rosenthal). V. *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens, et pendant le moyen âge*, Stettin et Berlin, 1790, 1791, 2 vol. Cet ouvrage est encore le plus complet et le plus instructif de tous ceux dans lesquels il est parlé de la scientifique folie des faiseurs d'or. L'auteur s'y montre surtout très-instruit des systèmes et des procédés suivis par chacun des adeptes, et expose avec une rare lucidité les propositions ténébreuses d'une science qui mêlait le mysticisme et l'allégorie aux observations et aux recherches. Les *Mémoires* particuliers consignés par Wiegleb dans les Journaux académiques furent et sont peut-être encore plus dignes d'attention : ce sont en quelque sorte les procès-verbaux des découvertes, des analyses, des recherches auxquelles il se livrait dans son laboratoire, et que son habileté comme opérateur laissait rarement infructueuses. Cependant comme tout ce qu'il y expose est aujourd'hui admis dans la science, et se trouve dans tous les ouvrages complets de chimie, on sent que nous ne pouvons en donner ici le plan et l'analyse. Wiegleb fut nommé grand-chambellan à Langensalza, et admis à la société électorale des sciences de Maïence, ainsi qu'à celle des Curieux de la nature. Il mourut le 10 janvier 1800. On peut voir son portrait dans le quarante-deuxième volume de la *Bibliothèque universelle allemande*. P—ot.

WIEKI. *Voy.* WUIEK.

WIELAND (Christophe-Martin), l'un des hommes qui ont le plus contribué à la gloire littéraire de l'Allemagne, n'appartient rigoureusement à aucune des classes dans lesquelles se rangent les plus illustres de ses contemporains. Néanmoins, comme il a quelquefois donné l'impulsion à son époque, que d'autres fois il l'a reçue d'elle, il ne peut être regardé comme isolé. Ses écrits se rattachent sous beaucoup de rapports aux développements littéraires et philosophiques, qui marquent dans son pays la seconde moitié du dix-huitième siècle. Une vie complète de Wieland embrasserait donc le tableau de la littérature dans cette partie de l'Europe pendant sa longue carrière. Obligés de nous resserrer dans un cadre étroit, nous nous contenterons de rattacher quelques considérations générales à ses principaux ouvrages. — La langue allemande ne s'est perfectionnée que très-lentement; un intervalle de plus de deux siècles sépare ses premiers progrès de ce qu'on peut nommer son apogée. C'est à la traduction de la Bible, par Luther, publiée en 1534, et aux Cantiques de ce réformateur, qu'elle dut ses premières

formes régulières; le reste du seizième siècle ne produisit aucun monument classique; et il faut franchir un espace de cent ans pour arriver à Opitz. On s'accorde à regarder ce poète comme le plus ancien de l'allemand moderne; et cependant, à en juger par ses écrits, on le dirait contemporain des poètes du commencement du dix-huitième siècle, que pourtant il précède de quatre-vingts ans. Opitz n'eut pour cortége que Logau, dont les épigrammes n'eussent pu seules marquer une époque, et Gryph, poète plein de génie, mais qui avait trop peu de goût pour exercer une influence marquée. Après Luther, il y avait eu la cune; après Opitz, il y eut corruption. Hofmannswaldau et Lohenstein furent à la tête de ce mouvement rétrograde. Les épigrammes de Wernike et les satires de Canitz annonçaient que le bon goût n'était pas entièrement éteint; mais elles ne suffisaient pas pour le répandre. Quatre hommes signalent particulièrement la première moitié du dix-huitième siècle: Haller, Hagedorn, Rabener et Gellert. Le premier, illustre dans tant de genres, a peint les *Alpes*, et exalté les sentiments doux et généreux. Ses vers, quelquefois rudes, ont de l'élévation, de la hardiesse. Hagedorn, homme du monde autant que littérateur, a de la gaîté, de la finesse, de la politesse, du goût. Il marche accompagné d'Horace, et il est, sous quelques rapports, le précurseur de Wieland. Rabener sut peindre les mœurs des classes moyennes, et livra au ridicule les vices de cette partie de la société. Sa satire est piquante et de bon ton. Lu et admiré généralement, il n'eut aucun ennemi et sa prose servit de modèle. Nous ne dirons rien de Gellert; tous les Allemands savent ses fables par cœur (*Voy.* GELLERT). Les trois premiers chants du *Messie* parurent en 1748. Rien n'avait pu préparer à cette vaste et magnifique composition. Toute la nation allemande en fut électrisée. Les *Odes* de Klopstock resteront néanmoins comme son vrai titre de gloire, quoiqu'elles aient dans le temps produit moins d'effet. *Le Printemps* de Kleist vint prendre sa place parmi les chefs-d'œuvre de l'époque. Uz fit entendre ses chants érotiques et philosophiques. Mais il manquait un législateur: Lessing parut. Son influence comme prosateur et comme critique est connue. Nous avons indiqué les sommités de la littérature allemande. Leur empire était loin d'être absolu; la nation n'avait encore aucune direction fixe. Gottsched avait donné d'excellents préceptes, publié des collections utiles, en un mot, rendu de grands services. Il voulut régner par ses compositions; il voulut avoir une école exclusive. Mais, auteur médiocre, il n'obtint que de faibles succès. Les indépendants s'élevèrent contre lui; bientôt la révolte s'introduisit même dans sa petite armée: il resta seul. Cette révolution fut en partie opérée par l'*École suisse*, ayant à sa tête Breitinger, et surtout Bodmer. Réprouvant l'imitation servile de la littérature française, elle crut trouver dans celle des Anglais plus d'analogie avec le génie de la langue allemande; elle se nourrissait moins de mots; sa critique était plus substantielle. Réunie avec Lessing, Uz et plusieurs autres puissances littéraires, elle attaqua Gottsched avec chaleur. La lutte fut des plus vives; mais la victoire resta au meilleur par-

ti. Comme Gottsched, Bodmer voulut régner. Plus riche en images, armé d'une langue plus hardie, il avait en même temps de l'âpreté, et cependant il ne faisait encore qu'effleurer les choses. Le véritable génie allemand était en travail. Bodmer eût le malheur de ne pas apprécier cette fermentation. On le lui dit, durement même; il s'irrita, et, comme Gottsched encore, il resta seul. Le premier effet était produit, le bon goût triomphait, lorsque Wieland parut sur la scène littéraire. Il naquit le 5 septembre 1733, à Holzheim près de Biberach en Souabe. Nous emprunterons ses propres paroles pour peindre la première période de sa vie et ses essais précoces dans la carrière des lettres: « On a remarqué en moi dès ma première enfance un sérieux et une délicatesse, » qui se manifestaient même dans » mes jeux... Jusqu'à ma quatorzième année, j'étudiai sous mon père » et sous d'autres maîtres le latin, le » grec, l'hébreu, les mathématiques, » la logique et l'histoire. Dès l'âge » de onze ans, j'éprouvai un penchant extraordinaire vers la poésie. Gottsched était mon *Magnus Apollo*, et je lisais sans cesse sa » Poétique; Brockes était mon auteur favori. Je fis une prodigieuse » quantité de vers; c'étaient surtout » des opéras, des cantates, des ballets, accompagnés de peintures, » dans le genre de cet auteur. Pendant ma douzième année, je composai un grand nombre de vers latins; et, dans la présomption de » mon âge, dédaignant de petits essais, je fis un poème de six cents » vers sur l'*Écho*, dans le genre » d'Anacréon, et un autre fort long » en distiques, sur les *Pygmées*.... » Au reste, je brûlai dans le temps » la plupart de celles de ces belles » choses que ma mère n'avait point » cachées soigneusement. J'aimais » beaucoup la solitude, et je passais » souvent des journées entières et même des nuits d'été à contempler et à » peindre la belle nature. J'appris » aussi à dessiner. A quatorze ans, on » m'envoya à Klosterbergen, près » de Magdebourg, une des meilleures écoles d'Allemagne. Je m'y » appliquai à la philologie, aux mathématiques, à la philosophie, enfin à la théologie, à laquelle on » me destinait. Mais à quinze ans, » Wolf et Bayle me firent renoncer » à tout pour m'attacher à la philosophie. Je lus beaucoup de morceaux » de Fontenelle, du marquis d'Argens, » de Voltaire. J'écrivis alors une dissertation philosophique, dans le » genre du *Pygmalion* de Saint-Hyacinthe, dans laquelle, fondant » ensemble la doctrine de Leibnitz » avec celle de Démocrite, j'essayai » de démontrer que Vénus, sans le » secours d'un dieu, et par l'effet » seul des lois intimes du mouvement, avait pu naître de l'écume » de la mer; et j'en concluais que le » monde avait pu se former sans » l'intervention de Dieu. Mais je » prouvais en même temps que Dieu » n'en existait pas moins comme » ame de ce monde. Cet écrit tomba » entre les mains de mes maîtres, et » m'attira beaucoup de désagréments, qui eussent été plus sérieux, si ma conduite, sous tous » les rapports, n'eût pas été à l'abri du reproche. Du reste, je ne » cessais de méditer, je ne croyais » rien sans examen, et je finis par » tomber dans le doute sur l'existence de Dieu, ce qui me coûta » beaucoup de larmes, et me causa de longues insomnies..... Je lus

» également la Poétique de Breitinger, les poésies de Haller, le » *Messie*, et une foule de morceaux » de critique. A seize ans, j'avais lu » à-peu-près tous les auteurs des siècles d'or et d'argent, Tite-Live, » Térence, Virgile, Horace; mais » j'avais de la prédilection pour » Cicéron. J'allai à Erfurt, chez un » de mes parents, qui m'apprit beaucoup de bon et de mauvais en philosophie. Toutefois je soumettais » tout à l'examen, et, après avoir » été matérialiste pendant quelque » temps, je me trouvai sur la voie » d'une vraie philosophie. Alors seulement je lus avec plaisir la *Théodicée*.... Je n'avais point d'amis, » ne trouvant personne qui eût à-la-fois du goût et l'amour de la vertu. A dix-sept ans, je retournai » chez mes parents à Biberach, où » je passai l'été de 1750. Pendant » mon absence j'avais fait connaissance avec une cousine » (Sophie de Guttermann), « dont l'ame était » tellement en harmonie avec la » mienne, qu'il ne lui manquait que » mes défauts pour que la ressemblance fût parfaite. Son amitié et » le peu de temps que je passai près » d'elle firent de moi un homme tout » différent. Le changement qui s'opéra dans Junius Brutus ne fut » guère plus complet. D'inconstant » et distrait que j'étais, je devins » posé, tendre, généreux, ami de la » vertu et de la religion. Je vins ensuite ici » (à Tubingue), « pour y » étudier la jurisprudence..... Mais » je ne pus y prendre goût, et je continuai... de cultiver le champ stérile des belles-lettres et de la philosophie. Dans les mois de février, » mars et avril, je composai l'*Éloge de l'Amour*, en mai, l'*Hymne* » *à l'Amour*, en juin et juillet, » *Hermann*. J'ai toujours travaillé » seul et sans maîtres. Le défaut de » société.... m'a beaucoup nui... et » je crains de devenir farouche et » pédant... Mon avenir m'effraie... » Je dois ajouter que j'ai toujours » eu de l'horreur pour ceux qui tournent la Bible en dérision, et pour » ces *esprits-forts* pervers, Voltaire, d'Argens, La Mettrie, Edelmann. Je me proposais alors d'être le premier successeur de Spinosa, c'est-à-dire, d'être esprit-fort » et vertueux; mais je sentis bientôt » que, sans Dieu et sans religion, il » n'y a point de vertu.... » Ces détails sont extraits d'une lettre à Bodmer, du 6 mars 1752 (*Lett. chois.*, I). La philosophie de Platon et les idées religieuses maîtrisaient alors Wieland tout entier. Il assista un jour avec Sophie à un sermon de son père, ministre à Biberach, sur ce sujet : *Dieu est l'amour*. Le sermon fini, ils firent une promenade hors de la ville; et le génie brûlant de Wieland, enflammé par le sentiment profond qu'avait excité en lui ce sermon, par les beautés de la campagne, surtout par la présence de son amante, traça le plan d'un poème. Arrivé à Tubingue, en février 1751, il mit la main à l'œuvre; et dès le mois d'avril, son poème était terminé. Il le publia peu de temps après sous le titre de *La Nature des choses*, ou *le monde le plus parfait*, en six chants, composés de trois mille cinq cent vingt-huit vers alexandrins rimés. Le premier de ses ouvrages est aussi, sous quelques rapports, le plus étonnant. Non-seulement l'auteur s'y montre plus ou moins familiarisé avec les principaux chefs-d'œuvre des anciens et des quatre principales langues vivantes, mais il y discute

en poète, les systèmes les plus remarquables en philosophie, métaphysique, théologie, morale, théogonie, physique, sciences naturelles, etc. Peu importent les nombreuses hérésies sur ces différents sujets, qu'on pourrait lui reprocher; mais qui ne regardera pas comme un phénomène cette prodigieuse masse de connaissances, quelque superficielles qu'elles fussent, dans la tête d'un jeune homme de dix-sept ans et demi? En 1770 et 1797, Wieland fit subir à ce poème de grands changements, mais ils portèrent principalement sur le style; et l'auteur le jugea digne alors de figurer dans sa grande édition (*Suppl.*, I, première édit. de Göschen). Au reste, il reçut l'approbation de plusieurs hommes distingués, tels que Bodmer, Breitinger, Hagedorn, Sulzer, etc., et valut à l'auteur le surnom de *Lucrèce allemand*, éloge dont l'exagération attestait la pauvreté de la littérature allemande dans le genre didactique. La poésie, la philologie, la philosophie et l'histoire devinrent les principaux objets de ses études, et ses productions se succédèrent sans interruption. Ses dix *Épîtres morales*, en vers alexandrins (ibid.), parurent en 1752. Cette lecture a peu d'attraits. L'auteur n'y manque ni d'instruction, ni d'élévation; elles contiennent même quelques tableaux d'un vrai mérite poétique, mais on n'y trouve point, comme dans le jeune Schiller, *ces haines vigoureuses*, qui électrisent, malgré leur exagération. Ce qu'elles présentent de plus remarquable, c'est le premier symptôme de cette ironie *socratico-horacienne*, qui devint plus tard le principal caractère de la manière de Wieland. C'est encore à Tubingue qu'il composa l'*Anti-Ovide* (1752, *Suppl.*, II), poème en deux chants. On en devine le but et le contenu. Il s'y trouve partout des traces de l'inexpérience de l'auteur, jointe aux connaissances de l'âge mûr. Ce fut dans ce travail, de peu de jours, qu'il fit, avec un succès qui présageait le grand maître, son premier essai de vers de mesures inégales et à rimes croisées. Enfin, le *Printemps*, écrit aussi en 1752 (*Suppl.*, III), en vers hexamètres, fut une inspiration de Klopstock, dont quelques odes surtout avaient fait sur notre auteur une impression extraordinaire. Cet ouvrage ne mérite ni éloge, ni blâme. Sophie y est désignée sous le nom de *Doris*, comme dans *Melinde, le premier amour*, etc. Ses *Contes*, au nombre de six (1752, *Suppl.*, II), annoncent le passage d'une région contemplative à une région d'application, quoiqu'on y sente partout ce besoin de l'âge d'or, qui remplissait l'âme du poète. *Serena*, *Mélinde*, *Selim et Selima* offrent peu d'invention, peut-être même de mérite poétique. Il n'en est pas de même de *Balsora*, *Zamin et Gulindy*, ni du *Mécontent*, morceaux gracieux, où les sentiments idylliques, la féerie et la légèreté du style se prêtent un mutuel secours. Le troisième annonce même tellement l'esprit pratique de Wieland, qu'on le croirait écrit dix ans plus tard. Au reste, la ressemblance des sujets en amène dans les personnages; quelques-uns sont empruntés à Mme. Rowe, dont les poésies faisaient alors les délices de l'auteur. Son isolement complet, sa vie dans un monde idéal auraient pu lui devenir funestes, si son heureuse étoile ne l'eût arraché à cette position. Le 4 août 1751, il avait écrit

à Bodmer en lui envoyant son *Hermann*. Bodmer jugea ce poème très-favorablement ; une correspondance suivie s'établit entre eux ; et Wieland, cédant à l'invitation de cet homme célèbre, alla, en 1752, s'établir dans sa maison à Zurich. Ici commence pour lui une nouvelle existence. Son état d'exaltation subsista encore pendant quelques années ; mais son talent d'observation s'y développa. Toutefois nous allons voir ses compositions religieuses et platoniques se succéder encore pendant quelques années. La première fut une suite de huit *Lettres de morts à leurs amis encore vivants*, en vers hexamètres, (1753, *Suppl.*, II). Elles roulent sur des sujets moraux ; tels que la peinture de régions invisibles, et leurs jouissances en opposition aux maux et imperfections de la nôtre. De là la nécessité de combattre ses mauvais penchants, et de se mettre en garde contre l'arrogance et les erreurs des philosophes qui veulent s'élever au-dessus de la nature humaine, et cherchent la vérité où elle n'est pas. Nous y avons remarqué une très-belle prière à l'Être-Suprême (pag. 308), et un morceau curieux sur la sagesse (p. 360). On a fait de ces Lettres des Héroïdes. On a eu tort : c'était rappeler Ovide, Pope, etc. Ce ne sont pas non plus des poèmes didactiques, mais les épanchements d'une ame élevée et sensible. Elles annoncent un esprit beaucoup plus formé que les *Épîtres morales*, auxquelles elles sont fort supérieures sous tous les rapports. L'*Épreuve d'Abraham*, poème en trois chants et en vers hexamètres, fut écrit (1753, *Suppl.*, III) à la demande de Bodmer. Mais le talent veut une marche libre ; ce poème était à-peu-près commandé : l'exécution s'en ressent. Nous reconnaissons déjà dans Wieland une espèce de Protée, dont les mouvements sont difficiles à saisir. L'ironie que nous avons vue commencer semblait devoir étouffer l'enthousiasme. Cependant les deux productions, dont nous parlerons bientôt, annoncent un retour complet vers le mysticisme. L'Allemagne (en comprenant sous ce nom tous les pays où l'on parle allemand) était essentiellement religieuse ; c'est une des raisons qui expliquent le succès prodigieux du *Messie*. Cet esprit régnait surtout en Suisse ; il respirait dans les écrits de Haller, Bodmer, Breitinger, Gessner, etc. Bodmer vivait dans la sphère de l'Ancien-Testament. Il n'est donc pas étonnant que Wieland sentît se fortifier en lui les dispositions qu'il avait apportées dans ce cercle. Le christianisme était devenu pour lui l'objet d'une profonde vénération ; c'est ce sentiment qui inspira les quatorze *Sympathies* (1754, *Suppl.*, III), ainsi que les *Psaumes* (1755, ibid.), qui parurent d'abord sous le titre de *Sentiments d'un chrétien*. Les premières, écrites en prose, sont des considérations morales adressées à différentes personnes. « Ta sagesse », écrit-il entre autres, « est une sagesse divine. *Tu es une chrétienne ?* Un » rayon de la Divinité est tombé » dans ton ame.... Nommez-moi, » sophistes, un homme plus grand » et plus heureux qu'un chrétien.... » (9e. *Symp.*). Du reste, à part ce que ces sentiments ont de respectable, les *Sympathies*, de même que les *Psaumes*, sont des ouvrages peu marquants ; et ils n'auraient fait aucune sensation, si l'auteur, non content de rejeter la scandaleuse mythologie des anciens, et de censurer Ovide,

Pétrarque, Gleim, etc., ne se fût pas laissé emporter à des personnalités injurieuses contre Uz, un des auteurs favoris de cette époque. La verve vraiment philosophique de ce poète aurait dû lui faire pardonner par Wieland quelques peccadilles érotiques, qui du reste avaient contribué à ses succès. Uz, en réponse, lança quelques traits vigoureux contre Wieland, qui en fut étourdi (*V.* surtout *Choix de lettr.*, I, 211-2). C'est la seule guerre littéraire que Wieland ait suscitée. Il ne tarda pas *à sentir ses torts*; plusieurs lettres attestent ses regrets, et le désir de se réconcilier avec Uz. Il fit même faire des démarches à ce sujet par des amis communs. Uz s'y montra insensible, et Wieland en éprouva du chagrin. Injurié par Voss, vingt ans plus tard, il s'en vengea noblement. Il fit imprimer dans le *Mercure* le quatorzième chant de la traduction de l'*Odyssée*, que Voss lui adressa, et au succès de laquelle il contribua par ses éloges (Lettres à Voss, 1779 et 81, dans les *Lettres choisies*, I, 294, 301; 314). Nous allons passer rapidement en revue plusieurs ouvrages, qui terminent cette première période de la vie littéraire de Wieland. *Souvenirs à une amie* (1754, *Suppl.*, IV), en vers iambiques libres. Le poète conseille à cette amie de relever sa beauté et ses agréments par des sentiments dignes de notre destination définitive. *Timoklée, dialogue sur la beauté réelle et la beauté apparente* (ib.), en prose comme les quatre morceaux suivants. Socrate vient faire une visite à Timoklée, au moment où elle achève de se parer pour aller à une fête, et il lui expose ses idées sur la véritable beauté. Le premier morceau annonce la belle époque de Wieland, et il fait remarquer lui-même que le second peut, comme point de départ, faire juger ses progrès dans ce genre. *La Vision de Mirza* (ib.) est un coup-d'œil dans la région des esprits. *Vue d'un monde d'hommes innocents* (1755, ib.); *Theages sur la beauté et l'amour* (1760, ib.). Ces deux morceaux rentrent dans le genre des deux précédents, auxquels ils sont inférieurs. *Considérations platoniques sur l'homme* (1755, ib.). Celui-ci a plus d'importance. Il contient en grande partie les sentiments que Wieland n'a cessé de professer depuis. Mais on y trouve surtout une fusion du platonisme avec le christianisme. Xénophon était un des auteurs anciens pour lesquels il avait une prédilection marquée. La *Cyropédie* devait avoir un attrait particulier pour lui, qui vivait encore dans la sphère de l'idéal; c'est ce qui lui fit concevoir le plan d'un poème épique sur le héros de l'historien grec; et les cinq premiers chants de *Cyrus* parurent en 1757 (XVI). Ils sont en vers hexamètres, et contiennent le commencement de la guerre contre les Assyriens. La marche en est calme, la conduite simple, les événements naturels, les sentiments élevés, les vers bien faits. Il en parut même une seconde édition en 1759. Cependant on y remarque peu de mouvement et de verve. Aussi cette composition ne fut-elle pas fort goûtée. Wieland en fut surpris et contrarié, ce qui l'empêcha peut-être de l'achever. Il ne put toutefois renoncer à l'épisode d'*Araspe et Panthée*, pour lequel peut-être il avait entrepris le poème. Il le fit paraître, en 1758 (ib.), sous forme de dialogue et en prose. Le fond du sujet est

suffisamment connu. Mais l'auteur peint avec beaucoup d'art les divers sentiments qui naissent successivement dans l'ame d'Araspe, l'admiration, l'amour platonique, tout ce qu'exprime la passion la plus violente, enfin les nuances insensibles par lesquelles ils se fondent l'un dans l'autre; et il y révèle ce talent pour les développements psychologiques que nous aurons souvent occasion de signaler. Mais déjà on y trouve aussi ses défauts, la prolixité des détails et la longueur des périodes. Il fallait que ce génie fécond parcourût presque tous les genres, avant de se livrer à ceux qui lui convenaient le plus. Il s'essaya donc aussi dans le genre dramatique. Sa première pièce est intitulée: *Lady Jeanne Gray*, ou *le Triomphe de la religion*, tragédie en vers iambiques (1758, *Suppl.*, IV). Nous pourrions lui appliquer ici ce que nous avons dit sur *Cyrus*, en ajoutant que le poète tragique est fort au-dessous du poète épique. La seconde pièce, *Clémentine de Porretta*, drame en prose, d'après Grandison (1760, *Suppl.*, V), n'est qu'un assemblage fastidieux de grands sentiments bien communs, de trivialités, de longueurs interminables; offrant du mouvement sans énergie, en un mot, encore inférieure à Jeanne Gray, qui du moins est un peu relevée par la poésie. Wieland se faisait complètement illusion sur ces deux pièces, dont la première surtout lui paraissait mériter un grand succès. Avec moins de défauts que les principaux poètes tragiques de sa nation, il n'offre peut-être aucune de leurs beautés. Supérieur à tous ses rivaux pour le talent de raconter, il n'avait pas une seule étincelle du génie tragique. — Nous avons signalé les raisons qui avaient causé et fortifié son exaltation religieuse et platonique, avant son arrivée à Tubingue. Ici, il agrandit le cercle de ses lectures, ou plutôt il en varia la nature. Il vécut avec Horace, Lucien, et se familiarisa surtout avec la manière de Socrate. Ces auteurs trouvèrent une terre qui leur convenait: leurs semences y germèrent. Il rencontra dans Bodmer et son école des sentiments en harmonie avec les siens, modifiés toutefois par le commerce des muses. Bodmer lui-même était en relation avec les coryphées de la littérature allemande. Wieland avait pour lui une vénération filiale, qu'il conserva toute sa vie, et une confiance sans bornes dans ses jugements littéraires. Il n'en fallut pas davantage pour le réconcilier peu-à-peu avec la morale poétique des Uz, des Gleim, etc. Son acte d'hostilité, les *Sympathies*, parut en 1754. Mais l'impulsion était donnée. Wieland quitta cette même année la maison de Bodmer, pour diriger l'éducation de jeunes gens appartenant à deux familles de Zurich. Il continua cependant de faire partie de sa société. En 1758, il se rendit à Berne, pour y remplir des fonctions du même genre, auxquelles il renonça bientôt pour donner à quelques jeunes gens des leçons de philosophie. De nouveaux rapports, sa correspondance avec plusieurs hommes formés par l'expérience, surtout avec le célèbre Zimmermann, ses liaisons avec Julie Bondely, l'influence de l'âge, tout se réunit pour continuer sa fusion avec la société. Toutefois autant son séjour chez Bodmer lui avait été utile, autant il était désirable qu'il quittât des hommes qui avaient commencé sa guérison, mais qui ne pouvaient

la compléter, parce qu'ils vivaient dans une sphère trop étroite. Parmi ses contemporains, Lessing fut celui qui y contribua le plus. Nous n'en dirons pas autant de la *Bibliothèque universelle allemande*, qui aida sans doute à renverser les écoles de Leipzig et de Zurich, mais dont les jugements, souvent peu motivés et superficiels, révoltaient Wieland, même quand ils lui étaient le plus favorables. Lessing le traita pendant quelques années avec une grande sévérité. Mais il pénétrait si avant dans les choses, qu'il forçait l'estime de Wieland. Il est même permis de croire, d'après un vers d'*Idris*, que souvent l'image de ce grand critique était présente à son esprit. Il est question d'un bosquet, « Que je ne décris point, » ajoute le poète, « parce que Lessing me pince l'oreille » (4e. ch., 207). Les ouvrages de Wieland, depuis 1754 jusqu'en 1760, présentent, ainsi que nous l'avons vu, une double tendance et comme deux génies ennemis qui se disputent sa conquête. L'un est représenté par les *Sympathies*, les *Considérations platoniques*, la *Vision d'un monde d'hommes innocents*, *Theages*, *Araspe* et *Panthée*. *Timoklée* tient pour ainsi dire le milieu. Le second se révèle dans *Balsora*, *Zamin et Gulindy*, *le Mécontent*, dans le *Tableau de la sagesse*, etc. Après une lutte de six ans, le second génie l'emporta. Les *Considérations platoniques* offrirent les dernières traces de son enthousiasme pour la religion chrétienne, et, après *Araspe et Panthée*, il quitta les régions célestes. Il fera des pas rapides sur son nouveau terrain. — Parmi toutes les carrières qui pouvaient se présenter à Wieland, il était impossible de soupçonner celle que la fortune lui réservait. Il fut, en 1760, nommé membre du conseil de Biberach; et ce fut en cette qualité qu'il revit, l'année suivante, la ville où il avait passé ses premières années. Mais combien les circonstances étaient changées! Rappelons-nous les moments délicieux qu'il y avait passés neuf ans auparavant; ajoutons que Sophie était devenue la femme d'un autre, que d'ailleurs l'existence de Wieland était toute littéraire, et nous nous figurerons ce que dut avoir à souffrir l'amant de Sophie, l'élève de Platon, de Socrate, de Xénophon, d'Horace, déjà même un peu d'Aristippe, au milieu d'une des petites villes d'Allemagne les plus obscures, et n'ayant pour délassement que des dossiers, des actes, des procédures, un langage fait pour effaroucher les muses! Nous aimerions à présenter au lecteur et les soupirs qu'il exhale en vers dignes de l'auteur de la *Chartreuse*, et les touchants regrets qu'il adresse à Bodmer, et les tableaux piquants qu'il fait de sa position à Gessner et à d'autres. Et pourtant cette fortune, si capricieuse en apparence, le servait selon ses besoins. Il n'avait pas encore été, à proprement parler, en contact avec les hommes. Ses fonctions l'appelaient à lire dans leur intérieur, à voir l'empire des intérêts personnels, le jeu des passions, qui, à la différence du théâtre près, étaient à Biberach ce qu'elles sont dans la capitale d'un grand empire. Le régime était sévère, sans doute; mais il fut salutaire. Tout ce que Wieland découvrait ainsi était autant d'atteintes portées à son idéalisme. D'un autre côté, sa société habituelle acheva de développer le germe de cette ironie qu'il devait au commerce de Socrate et d'Horace. On

verra bientôt ce double résultat en action. Parlons auparavant d'une entreprise qui fait époque dans l'histoire littéraire de l'Allemagne, et qui fut pour Wieland un pas immense dans la carrière qu'il commençait à parcourir : c'est la traduction de Shakspeare, qui parut de 1762 à 1766, en huit volumes. Peu d'écrivains paraissaient moins propres que Wieland à traduire ce géant de la littérature anglaise. Pour toute réponse, nous rapporterons le jugement de Lessing : « Je saisis cette occasion de rappe- » ler au public ce qu'il paraît vou- » loir oublier. Nous avons une tra- » duction de Shakspeare. Elle est à » peine terminée, et déjà personne » n'y fait attention. Les critiques en » ont dit beaucoup de mal. Je serais » tenté d'en dire beaucoup de bien, » non pour défendre les fautes qu'ils » y ont observées, mais parce que » je pense qu'on n'eût pas dû en fai- » re un tel étalage. L'entreprise était » difficile. Un autre que M. Wieland » eût plus souvent péché par trop de » précipitation, et fait plus d'omis- » sions par ignorance ou par négli- » gence. Mais ce qu'il a bien fait se- » ra difficilement mieux fait par un » autre. Le Shakspeare qu'il nous a » donné est certainement un ouvrage » qu'on ne saurait trop recomman- » der parmi nous. Ses beautés nous » instruiront long-temps encore, » avant que ses taches nous offensent » au point de rendre une meilleure » traduction nécessaire (*Dramat.* » *de Hamb.*, 1, 119). » Eschenburg publia, en 1775, une traduction de ce genre. Wieland l'annonça dans le *Mercure* (1775, II, 286). La franchise avec laquelle il parle des défauts de son propre ouvrage, la justice qu'il rend à celui d'Eschenburg, la joie que lui cause cette publication, son appel à la reconnaissance du public, tout cela fait de l'article que nous citons un phénomène peut-être unique dans les Annales de la littérature. Au reste, Shakspeare, dont la naturalisation en Allemagne fut l'œuvre de Wieland, et que personne n'a mieux jugé que lui (*Lettr. à un jeune poète, Suppl.*, VI, 271-6; *Lettr. chois.*, I, 271-2; *Merc.*, 1773, août, 183), n'exerça aucune influence sur son esprit et sur son talent, qui, fort différents de ceux de Göthe et de Schiller, n'avaient rien de *shakspearien*. — Les années qui vont suivre sont les plus fécondes et les plus variées de sa carrière. Nous citerons d'abord une petite pièce qui aurait peu d'importance, si elle n'était comme l'avant-coureur de plusieurs autres auxquelles elle se lie pour le sujet et pour la manière : c'est *Nadine*; petit conte imité de Prior, badinage digne de La Fontaine. Les *Contes comiques* doivent être examinés séparément. *Diane et Endymion* (1762, x) est le premier et le meilleur. Il y règne un ton de plaisanterie assez libre, mais qui ne dépasse pas les bornes de la décence. C'est une lecture agréable, et qui provoque souvent un léger sourire. Le *Jugement de Pâris* (1764, ibid.) en est, pour le ton, une vraie parodie. On y voit les trois déesses travesties en grisettes. Au lieu de cette nature *symbolique*, qui caractérise les meilleures poésies de Wieland, on croit voir le pied et les cornes du faune. Ce conte est indigne des autres œuvres poétiques. Wieland lui-même (Lettre à Gessner, *Ch. de lettres*, I, 57) avoue qu'il n'était point de son goût. *Aurore et Céphale* (1760, ibid.) est plus décent; mais le poète y a mérité le grave reproche d'avoir tra-

vesti et parodié un des sujets les plus attendrissants de la mythologie. Ces trois morceaux, qui nous paraissent exiger, pour le fond, une appréciation fort différente, ont droit, pour la versification, au même éloge. Celle de *Musarion* et d'*Oberon* est plus correcte; mais elle n'a pas à un plus haut degré cette légèreté, qui est une des qualités distinctives des poésies de Wieland. Les critiques, influencés peut-être par le sérieux de leur nation, ne purent pardonner à Wieland cette espèce de *modernisation* à la française des dieux de l'antiquité, auxquels ils étaient accoutumés à prêter une marche, des actions et des discours dignes de la majesté des maîtres du monde. Sans entrer dans la discussion de ce reproche, nous pensons que, si le poète fût resté fidèle au ton de *Diane et Endymion*, il eût désarmé ses juges en les faisant sourire. *Idris et Zenide* (XVII), poème romantique, en 5 chants, parut en 1767. L'auteur se proposait de peindre l'amour platonique, l'amour des sens et l'amour du cœur, qui tient le milieu entre les deux, et que l'on pourrait appeler l'*amour d'application*. Il n'en composa que cinq chants. Il est donc impossible de le soumettre à un jugement définitif. Ce fragment, qu'on peut qualifier de vraie folie, offre des peintures de tous les genres, dont quelques-unes ont, avec raison, encouru, comme les *Contes comiques*, une forte animadversion en Allemagne et en Suisse. Nous exposerons plus tard ce qui peut être dit pour la défense de l'auteur; nous ne parlerons ici que de l'exécution. Wieland essaya d'acclimater dans la poésie allemande les *ottave rime* des Italiens. Il fit plus: adoptant leurs strophes de huit vers, il en varia la forme en admettant dans les siens un nombre différent de syllabes, et en croisant irrégulièrement, et sans s'assujétir à des retours fixes, les rimes masculines et féminines. Il résulte de cette méthode une variété telle, que la séparation par strophes n'existe que pour l'œil, et qu'on n'y rencontre jamais cette monotonie qui rend parfois fatigante la lecture de l'Arioste lui-même. Parmi les amis de la jeunesse de Wieland, nous avons oublié de citer Cervantes, dont les chefs-d'œuvre lui avaient causé une grande admiration. Le *Triomphe de la nature sur l'exaltation*, ou les *Aventures de don Sylvio de Rosalva, histoire dans laquelle le merveilleux s'explique naturellement* (XII), est une imitation de Don Quichotte appliquée à la féerie. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit. Il a les qualités du modèle, toutefois à un degré fort inférieur; et pour ne parler que de deux des principaux caractères, on ne trouve ni dans *D. Sylvio* la franche extravagance de Don Quichotte, ni dans *Pédrillo* le gros bon sens si comique de Sancho Pança. Cette lecture serait même à présent assez amusante, si les développements psychologiques étaient moins longs, les naïvetés moins expliquées, les plaisanteries moins délayées. C'est aussi un des ouvrages de l'auteur qui présentent le plus de tournures et d'expressions inutilement empruntées du français. Certaines parties de *D. Sylvio*, notamment l'épisode du *Prince Biribinker*, causèrent quelque scandale en Suisse. Le but de l'auteur était manifeste; les tableaux un peu libres n'étaient que l'accessoire. Mais peut-on empêcher l'imagination de s'arrêter à l'accessoire plutôt qu'au principal? *D. Sylvio* a été traduit deux fois en français. — Le change-

ment, qui eut pour résultats les écrits dont nous venons de parler, s'explique suffisamment par les causes que nous avons exposées: Les ouvrages suivants furent dus en grande partie à une circonstance, qui opéra dans la position de Wieland une amélioration inespérée. En 1762, le comte de Stadion, ministre de l'électeur de Maïence, vint, à l'âge de soixante-douze ans, après de longs services, se fixer à sa terre de Warthausen, à une lieue de Biberach. Outre sa famille, il avait avec lui La Roche et sa femme, déjà connue sous les noms de *Sophie* et de *Doris*. Une fortune considérable, la connaissance des hommes, de l'esprit, enfin cette philosophie toute de résultat, que produisent souvent des relations multipliées; voilà ce qui distinguait le comte de Stadion, et en faisait pour Wieland un personnage très-imposant. La Roche avait de l'esprit, de l'instruction, de l'amabilité. Mme. de La Roche, ornée des qualités de l'âge mûr, rappelait à Wieland, mais avec un retour douloureux sur le présent, le rêve délicieux de quelques mois passés avec elle douze ans auparavant. Ajoutons à ces circonstances le ton et les jouissances d'une vie de château, et nous nous ferons une idée de ce que cette société devait être pour notre poète, qui, après avoir consacré une grande partie de sa journée à dévorer des actes, et à rédiger des *considérants*, n'avait pour tout délassement qu'un petit nombre de livres et une partie d'ombre avec quelques Abdéritains. Une des plus importantes ressources que lui présenta Warthausen, fut une bibliothèque fort considérable et composée des ouvrages les plus marquants des littératures modernes. On juge bien qu'il y passait tous les moments que lui laissaient ses fonctions, et ceux qu'il pouvait dérober à la société. Les auteurs qui fixèrent le plus son attention furent les sceptiques anglais et les philosophes français. Quelques-uns lui étaient déjà connus. Mais, au milieu de l'exaltation qui produisait les *Sympathies*, les *Considérations platoniques* et *Cyrus*, le langage froid ou satirique des Anglais et les doctrines destructives des Français ne pouvaient exercer sur ses sentiments aucune action. Il ne prenait des uns et des autres que les formes *ironiques*. Depuis son retour à Biberach, ses nouvelles idées s'étaient développées rapidement. Le changement porta sur ses opinions religieuses. Il passa promptement au doute: or, du doute au déisme complet, on sait qu'il n'y a qu'un pas. Il alla fort loin sur cette route. Nous ne l'y suivrons pas pour le moment; nous ferons seulement observer qu'il y était arrivé par l'emploi du raisonnement. Il était dans le monde pratique, bien que, sous quelques rapports, il eût dépassé le but. Les deux principaux résultats que nous allons en offrir sont *Agathon* et *Musarion*, productions extraordinaires et dans des genres fort différents, mais qui reposent sur le même principe. *Agathon* est un des ouvrages de Wieland les plus connus des étrangers. Nous nous contenterons de rappeler le but de l'auteur, qui est de placer son héros dans les positions les plus variées, de lui faire subir les principales épreuves de la vie publique et privée, afin que ses opinions et sa vertu s'épurent peu-à-peu, et se dégagent entièrement de l'alliage. Les honneurs extraordinaires que lui prodigue le peuple athénien, la proscription dont il est la victime, son

esclavage, les sophismes d'Hippias, les perfides jouissances de la volupté, les faveurs et l'ingratitude de Denys, la connaissance intime qu'il acquiert des hommes et des choses, l'amènent peu-à-peu à la conviction, que l'indépendance morale et la modération sont les seuls éléments du vrai bonheur. Nous pourrions nous étendre sur le mérite des caractères, des tableaux, des différentes positions; nous aimons mieux présenter un extrait de ce même Lessing, dont la critique mordante, mais juste, avait si souvent mis à l'épreuve l'irritabilité de notre poète: « Cet ouvrage » est sans contredit un des plus re» marquables de notre siècle, mais » paraît avoir été écrit beaucoup trop » tôt pour le public allemand (1). » En France et en Angleterre, il aurait fait la plus grande sensation; » le nom de son auteur serait dans » toutes les bouches.... C'est avec le » plus grand étonnement que je vois » quel profond silence nos critiques » gardent à ce sujet, ou avec quelle » froideur et quelle indifférence ils » en parlent. C'est, pour l'homme » qui pense, le premier et unique ro» man dans le genre classique (*Dra» mat. de Hamb.*, II, 136). » Cet ouvrage parut en deux vol., 1766-7. La seconde édition, en trois volumes, 1773, contenait l'*Histoire secrète de Danaé*, un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume de Wieland. La troisième (celle de Göschen, 1794, I-III) offrait de grands perfectionnements. *Musarion*, petit poème en trois chants, fut imprimé en 1768 (IX). Phanias, trahi par l'amour et l'amitié, quitte Athènes, et fuit vers une solitude. Musarion, qui l'avait dédaigné dans sa prospérité, le recherche dans son malheur. Un stoïcien et un pythagoricien étaient dans sa maison. Au moment qu'il y entre avec Musarion, il trouve les deux philosophes s'arrachant les cheveux. On les sépare, on se met à table. Les deux rivaux exposent leurs systèmes; mais bientôt le stoïcien s'enivre, et le pythagoricien est enflammé par les charmes d'une jeune esclave. Le lendemain, ils disparaissent tout honteux. Musarion, à son tour, expose à Phanias son système, cette *philosophie des Grâces* (comme Wieland lui-même appela son poème, dans la première édition), qui « ne voit dans le mon» de ni un élysée ni un enfer; » et Phanias consent à vivre heureux avec elle. Il n'y a point assez d'éloges à donner à cette charmante production qui, pour les détails, le léger badinage, l'ironie fine, le charme de la versification, est un des plus parfaits qui existent. Nous en connaissons du moins fort peu auxquels l'*omne tulit punctum* puisse être aussi justement appliqué. « *Musarion*, » dit Göthe dans ses Mémoires, « fut l'ouvrage qui » agit le plus sur moi; et je me rappel» le encore l'endroit où je lus les pre» mières feuilles, etc. ». La morale d'*Agathon* et de *Musarion* remplissait l'ame de Wieland. Presque toutes ses compositions de cette époque en sont empreintes; et nous la retrouvons dans plusieurs de ses dernières. Il était depuis long-temps occupé de la fable de l'*Amour et Psyché*. Il en avait éprouvé une telle impression, qu'il en fit le sujet d'un poème, sous le titre d'*Histoire naturelle de l'ame*. Dans ses moments de loisir, c'était vers cet objet que se portaient, pour ainsi dire, malgré lui, ses méditations. On sent combien cette matière

(1) Wieland lui-même s'exprime dans ce sens en écrivant à Riedel (*Ch. de lettr.*, I, 220).

devait être féconde pour une aussi brillante imagination. Plusieurs circonstances l'empêchèrent de mettre son projet à exécution; mais nous possédons une suite de morceaux qu'il a publiés sous le titre de *Fragments de Psyché* (1767, IX). Ce sont les différents passages de la fable milésienne, dont le plus précieux est le conte d'*Aspasie* (ib.), qui devait faire, comme épisode, partie de son grand travail, et qui fut inséré dans le *Mercure* (mai 1773). Cette Aspasie (la deuxième du nom), *Hétere* (2) de Cyrus le Jeune, était, après la mort de ce prince, devenue grande-prêtresse. Elle reçoit la visite d'un jeune platonicien, qui, après avoir essayé de la transporter dans la sphère sublime de son maître, finit par retomber avec elle dans l'amour matériel. Ce petit conte, peu connu, est un des plus jolis badinages de Wieland. Les *Grâces* (X), poème en six chants, en vers et en prose, furent imprimées, pour la première fois, en 1770. Dans *Agathon*, *Musarion*, *Aspasie*, etc., nous voyons les dangers et le ridicule de l'amour platonique. Les *Grâces* nous présentent le triomphe de l'*Amour réel* sur le simple attrait des sens. Il y a des subtilités; des longueurs, des pensées dont la finesse s'évapore pour ainsi dire; nous trouvons même un petit nombre de traits qui rappellent le *faunisme* du *Jugement de Pâris*. Toutefois, la bonne manière de Wieland y est assez marquée, pour que cette composition prenne place parmi les chefs-d'œuvre de ce poète. Elle se distingue d'ailleurs par un genre d'agrément qu'aucun Allemand, Wieland lui-même, n'avait encore offert, du moins avec autant de succès, nous voulons parler de l'emploi de mètres différents, qui donnent à quelques passages une légèreté, une grâce toutes particulières. Le *Nouvel Amadis*, poème en dix-huit chants (imprimé en 1771, III-IV), nous ouvre un champ beaucoup plus vaste que tout ce que nous avons vu précédemment. Ce ne sont point une ou deux espèces d'amour placées en contraste, ce sont les nuances, défauts ou ridicules qui l'accompagnent, le modifient ou le défigurent. On y trouve personnifiés la pruderie, l'afféterie, le dédain, le caprice, le platonisme, la *sensiblerie*, la forfanterie, la sensualité, etc. Amadis, repoussé par toutes les caricatures qu'il rencontre, finit par s'attacher à Olinde, qui, sous un extérieur peu attrayant, cache une vraie sensibilité, beaucoup d'élévation et un esprit très-orné. Il y a dans ce poème un mouvement, une verve, dont Wieland ne paraissait pas susceptible. Il y déploie toute la variété, toute la flexibilité de son talent. « C'est, » dit-il, « un » des fruits les plus extraordinaires » de l'union à demi-volontaire, à » demi-forcée du satyre socratique » avec une Grâce » (à Gleim, *Lettres choisies*, II, 330). C'est également ici qu'il répand avec profusion, peut-être même avec abus, les trésors d'une versification, dont il fut le premier et le dernier modèle. Le *Nouvel Amadis* avait d'abord paru en vers iambiques sans coupes régulières. Ce fut à l'âge de soixante ans, que Wieland entreprit de le refondre pour le partager en strophes de

(2) Wieland a cru devoir adopter cette dénomination, n'en trouvant aucune, dans les langues modernes, qui rendît l'idée que les Grecs attachaient à ce mot. En effet, la célèbre Aspasie, avant son mariage avec Périclès, Laïs, Phryné, Léontium, etc., personnes peu estimables sans doute, aux yeux de la morale, appartenaient à une classe différente de celle de ces êtres avilis, qui trafiquent de leurs charmes. Il nous suffira de rappeler que Socrate ne croyait pas se compromettre en visitant Laïs.

dix vers, et à rimes croisées irrégulièrement comme dans *Idris*. On sent la prodigieuse difficulté d'une pareille entreprise; et il fallait, pour en triompher, autant de courage que de talent. Ici, plus encore que dans *Idris*, il est, pour le mécanisme de la versification, supérieur à l'Arioste, avec lequel il soutient souvent la comparaison sous le rapport du mérite poétique. Nous ajouterons que, si ce dernier l'emporte sur Wieland par l'imagination, et par l'air naturel de ses folies, le poète allemand a sur l'italien l'avantage de connaissances très-variées, qui lui fournissent sans cesse des allusions ingénieuses et des rapprochements inattendus. — Nous avons vu Wieland « abandonner, » selon l'expression de Lessing, « les sphères éthérées, pour » descendre parmi les hommes (3). » Nous avons exposé les causes de ce changement; nous avons jugé, sous le rapport de l'art, les productions de cette nouvelle époque. Il nous reste à examiner, dans l'intérêt de la société et sous le point de vue de la morale, celles qui provoquèrent non-seulement les anathèmes des moralistes sévères de la Suisse et de l'Allemagne, mais les regrets même des mères de famille, que leur lecture avait pu faire sourire. Les trois *Contes comiques* appartiennent à un genre bâtard. Nous en avons rejeté deux comme indignes de l'esprit et du cœur de Wieland. *Diane et Endymion* trouve grâce comme tableau de genre; mais il ne se rattache nullement à la galerie méthodique du poète. Il ne sera donc ici question que de ceux de ses ouvrages où il met en action sa doctrine d'application, et qui portent le cachet de sa manière : *Idris et Zenide*, *le Nouvel Amadis*, *les Grâces*, *Musarion* et *Agathon*. Comparons ces ouvrages à ceux que la morale repoussait en France. Dans ces derniers, on ne peut voir autre chose que le désir de flatter la portion corrompue de la société. Quel pourrait être le but moral des contes de Diderot, de Crébillon, etc., dans lesquels le libertinage des idées était souvent égalé par la grossièreté de l'expression, et dont quelques-uns étaient d'autant plus condamnables, que leur coloris était un moyen de séduction de plus. Un pareil désordre était incompatible avec la nature de ce talent qui, semblable à l'amour de Musarion, « agite le cœur comme les » zéphyrs agitent les vagues, ne cause » point de tempêtes, ne tourmente jamais, amuse toujours. » Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, Wieland avait un but moral qu'il est impossible de méconnaître. C'est ce but seul qui put lui faire pardonner ce que ses tableaux avaient de condamnable. En effet, la nation allemande était alors beaucoup moins avancée dans la route de la dépravation, que quelques autres nations de l'Europe; et elle trouvait dans cette gravité même, incompatible avec la sociabilité telle qu'on la conçoit dans d'autres pays, un préservatif contre ce qui choquait ses habitudes morales. Au reste, voyons comment s'exprime à ce sujet un poète d'un magnifique génie, et un de ceux qui, dans leurs écrits, ont le plus respecté les mœurs, Schiller: « Si je nommé dans cette société »

(3) « *Non sum qualis eram*, ... mon cher Zimmermann. Platon a fait place à Horace, Young à Chaulieu, l'harmonie des sphères aux... symphonies de Jomelli, et le nectar des dieux au Tokay des Hongrois... » (*Lett. ch.*, II, 194-5). « J'ai été obligé ou de réformer mon platonisme, ou d'aller vivre dans quelque désert du Tyrol » (*ib.*, 241, texte français, et dans plusieurs autres lettres).

(Ovide, Crébillon, Voltaire, Marmontel, Duclos et Diderot) « l'immortel auteur d'*Agathon*, d'*Oberon*, etc., je dois déclarer expressément que je ne le confonds nullement avec elle. Ses peintures, même les plus libres dans ce genre, n'ont point une tendance matérielle.... Elle ne pouvait être celle de l'auteur d'*Amour pour amour*, et de tant d'autres ouvrages remarquables par leur naïveté et leur originalité, qui tous offrent les caractères les plus prononcés d'une âme belle et noble. Mais on le dirait poursuivi par un malheur tout particulier, c'est que ses peintures paraissent faire partie essentielle de ses compositions. . . . . » (*Sur la Poés. naïv. et sentim.*, OEuvr. pros., II, 426-7). Mais il est surtout curieux de voir comment Wieland lui-même s'est expliqué sur ce sujet. Nous trouvons dans le *Mercure* (1775), et le tome trentième de ses OEuvres, un morceau intitulé : *Entretiens avec le curé de. . . .* Cet ecclésiastique, que l'auteur représente comme un des hommes les plus respectables de son état, vient lui soumettre quelques observations fort simples sur ceux de ses ouvrages qu'il regarde comme dangereux. — « Des écrits de ce genre peuvent-ils être de la moindre utilité?..... Sont-ils nécessaires?..... Pourquoi donc les publier?..... Il ne faut souvent à bien des personnes qu'un trait, un choc, une impulsion, pour achever de les perdre..... Or, de pareils tableaux trouvent toujours des imaginations faibles..... J'en appelle à votre conscience!.. Pourquoi le vice y est-il peint avec des couleurs si attrayantes?.... Enfin donneriez-vous vos *Contes* et surtout *Idris* à lire à vos filles?.. La pensée que des ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde peuvent produire un mal quelconque, devrait rendre les auteurs plus circonspects, et vous-même, plus que vous ne l'avez été? — Mes intentions étaient pures, répond Wieland, pourquoi n'a-t-on pas voulu les reconnaître?..... Croyez-vous sérieusement que deux ou trois *contes badins* ou *tableaux érotiques* puissent en rien corrompre la société?..... Combien d'ouvrages sont pires encore!... J'ai peint les vices tels qu'ils sont : est-ce ma faute, s'ils sont attrayants?... D'ailleurs ce n'est là que l'accessoire... Je ne donnerai point mes *Contes* et *Idris* à lire à mes filles; mais si elles les lisent, leur éducation et l'exemple de leur mère les préserveront du danger... Au reste, si le coloris est trop vif, c'est une faute de goût (Schiller paraît être de cet avis, *V.* la suite du passage ci-dessus)..... Vous voyez quels sont les motifs qui me tranquillisent;... Toutefois j'aimerais mieux que la chose n'eût pas eu lieu... La pensée que j'ai pu faire du mal m'est très-pénible, et m'a souvent conduit à désirer d'avoir été fendeur de bois, portefaix ou toute autre chose qu'un écrivain populaire. » On trouve dans ce dialogue de l'esprit, de la finesse, de la flexibilité, mais en même temps une bonne foi, une candeur fort touchantes. On apprécie aisément à leur véritable valeur les excuses ou les explications de l'auteur. Il ne se met point à la torture pour se justifier; ce qui domine, ce sont ses regrets. Les mêmes sentiments sont exprimés dans une lettre à Zimmermann (*Lettr. chois.*, III, 262-3). Tant qu'il a pu regarder les critiques comme dictées par l'humeur chagrine de quelques Suisses de cette vieille école, dont il avait été lui-même l'interprète dans

des temps fort différents (*V. Sympathies.*), il en plaisante ou s'en étonne. Mais aussitôt qu'il craint d'avoir occasionné du scandale, il éprouve de l'inquiétude; il prie ses amis de le rassurer; enfin il n'hésite point à faire une espèce d'amende-honorable. Rien dans les ouvrages de Wieland n'honore autant son cœur. Peu d'écrivains coupables, il faut le dire, ont eu un pareil courage; et combien il est ici supérieur à ce J.-J. Rousseau qui, en exposant ses turpitudes, défie impudemment ses lecteurs de nommer un homme qui soit meilleur que lui! — Depuis sa passion platonique pour Sophie, Wieland avait éprouvé de l'entraînement pour plusieurs personnes distinguées par leur beauté et leur esprit. Il en parle lui-même fort gaîment dans une lettre à Mlle. Bondely : « J'ai aimé depuis ma dix-septième année, grâces à Dieu, au » moins une bonne douzaine de femmes charmantes.... C'étaient des divinités que j'adorai..... » (texte français, *Lettr. chois.*, II, 243). Des circonstances s'étaient toujours opposées à son mariage. Cet événement, si important pour lui, eut lieu à la fin de 1765; et voici ce qu'il écrit de sa femme à son ami Gessner : « Elle n'a que fort peu de ces » qualités brillantes, auxquelles je ne » me suis point attaché dans le choix » d'une épouse, peut-être parce que » j'ai eu occasion d'en reconnaître » les inconvénients. Elle est, comme » dit notre Haller, faite pour mon » cœur.... pure, exempte des atteintes du monde, douce, gaie, » sensible; c'est la nature, à » peu-près comme la Phyllis de » votre Daphnis, pas tout-à-fait » aussi jolie, mais pourtant assez » pour un honnête homme qui veut » avoir une femme à lui; avantage » que ne procurent point les grandes » beautés (*Ch. de lettr.*, I, 29). » Cette femme essentiellement aimante avait donc un intérieur. Il devint père promptement, et eut dès ce moment deux existences entièrement distinctes, celle de son cabinet et celle de sa famille. Mais il était époux et père si tendre, que le plus léger chagrin, la plus petite jouissance domestique lui faisaient oublier entièrement son monde littéraire. Il est impossible de peindre ce que l'expression de sa figure offrait de naïf, lorsqu'il jouait avec ses enfants, et de sérieux, de solennel, quand il parlait des vertus de sa compagne. On ne peut lire sans attendrissement ce qu'il dit de ses jouissances domestiques dans les 90e. et 91e. lettres à Mme. de La Roche, et dans beaucoup d'autres. Rentré dans son cabinet, il recommençait à badiner avec le génie de Socrate, ou à parcourir l'univers sur l'hippogriffe de l'Arioste. Ses besoins augmentaient en raison de son bonheur. Son emploi était peu lucratif; et ses ouvrages ne lui avaient procuré que des avantages modiques. Il crut donc devoir accepter la place de professeur de philosophie et de belles-lettres à l'université d'Erfurt, que lui fit proposer l'électeur de Mayence. Il y trouvait l'immense avantage d'avoir plus de temps à donner à ses travaux littéraires, et de n'être pas même obligé de faire des cours. L'électeur tenait seulement à ce que le nom de Wieland figurât sur la liste des professeurs. Il arriva dans cette ville vers la fin de mai 1769, et publia, l'année suivante, le *Manuscrit de Diogène de Sinope* (XIII). Ce philosophe, que Platon appelait *Socrate en délire*, fort maltraité par quelques anciens, entre autres par Diogène de Laërce, a été vengé par Arrien, dont l'autorité est

d'un tout autre poids que celle de ce dernier, et par le philosophe Demonax, dont Lucien fait un grand éloge. Or, le suffrage de Lucien, selon l'observation de Wieland, n'est pas suspect, lorsqu'il dit du bien de quelqu'un. Demonax s'exprime ainsi sur le compte des philosophes dont il faisait un cas particulier : « Je révère Socrate, j'admire Diogène, et j'aime Aristippe. » Wieland a donc essayé d'expliquer le caractère si défiguré de Diogène ; et il a réussi, sinon à satisfaire entièrement, du moins à composer en sa faveur un plaidoyer très-spécieux et fort attachant. Les tableaux dont se compose cette petite galerie ont un mérite psychologique supérieur à tout ce que nous avons déjà vu, sans avoir les défauts de la prose de Wieland. Il entoure son héros d'un grand intérêt ; et l'Histoire de Glycerion est une de ses inspirations les plus gracieuses et les plus touchantes. Elle appartient, ainsi que celle de la dame qui a fait naufrage, et quelques autres, à la bonne manière de l'auteur ; et il ne leur manque que la forme poétique pour être placées à côté de *Musarion*, des *Grâces*, etc. Riedel regardait *Diogène* comme son meilleur ouvrage ; et Wieland est presque de son avis (*Lettr. ch.*, II, 329). Nous passons à deux écrits d'un genre fort différent, fruit de profondes méditations, sur les plus grands intérêts de l'ordre social. Le premier est le *Miroir d'or*, ou l'*Histoire des rois de Scheschian*, 1772 (VI, VII). La forme n'est pas nouvelle. Le sultan Schach Gebal se fait faire des lectures par la sultane Nuimahal et le philosophe Danischmend. Ce ne sont point des féeries comme dans les *Mille et une nuits*, mais une suite de tableaux de bons et de mauvais princes, des vertus sublimes des uns, des défauts et des turpitudes des autres, enfin des résultats opposés qui en découlent. Toutes les théories politiques et administratives y sont successivement discutées et soumises à l'épreuve de l'application. Wieland s'est défendu contre la supposition des allusions ; mais il est difficile d'admettre qu'il n'ait pas été influencé par le spectacle des abus qui régnaient alors dans quelques états de l'Europe. Et plus tard, lorsque Joseph II excitait une grande admiration en Allemagne, où Wieland lui-même le regardait comme destiné à établir l'empire de la philosophie et des lettres, il se plut à voir dans ce prince son *Tifan*, l'Antonin, le Marc-Aurèle du *Miroir d'or* (Lettr. à Riedel et Gebler, *Choix de lettr.*). Pour juger de l'effet que dut produire le *Miroir d'or*, il faudrait pouvoir faire abstraction de cette multitude de productions dans lesquelles ces matières ont été traitées et délayées depuis sa publication. C'était un traité de politique et de morale publique, beaucoup plus complet et mieux écrit que tout ce qui avait paru en Allemagne, et même supérieur à la plupart des ouvrages étrangers. Il ne sera donc point oublié. Néanmoins il sera relégué parmi les écrits du second ordre de Wieland. Son sultan, calqué sur celui des *Mille et une nuits*, n'offre rien d'assez piquant pour égayer les interminables discussions de Danischmend. Wieland faisait un très-grand cas du *Miroir d'or*, qu'il jugea digne de figurer dans la traduction française de ses *Œuvres choisies*, commencée en 1795, mais promptement interrompue. Nous avons toutefois lieu de croire qu'il ne s'aveuglait pas complètement sur ses défauts. Son

traducteur lui lisait son travail. Schach Gebal dit (1, 114) à Danischmend : « Comme je n'ai pas encore envie de dormir, tu me ferais » plaisir, si tu voulais faire trève de » morale et achever ton récit. — A » moi aussi, à moi aussi, » ajouta Wieland à mi-voix. L'*Histoire du sage Danischmend ou des trois calenders* parut en 1775, dans le *Mercure*, et forme un volume (VIII) dans l'édition générale. C'est comme un complément du *Miroir d'or*. Danischmend, alternativement récompensé et traité avec froideur dans ce premier roman, avait été disgracié et exilé. Il crée successivement plusieurs sociétés de l'âge d'or, est poursuivi par la calomnie, et finit par rentrer en grâce auprès de Schach Gebal. Plusieurs de ses tableaux sont singulièrement agréables, surtout ceux de l'union de Danischmend lui-même avec Peridaseh et de Sadik et Aruja. Ce roman n'annonce pas une tête aussi vaste que le *Miroir d'or*; mais il est plus varié, et n'a ses défauts qu'à un moindre degré. L'auteur a seulement eu le tort d'y faire une censure absolue de la conduite des prêtres, car ses calendérs ne sont pas autre chose. Au reste, les *Entretiens avec le curé de****, qui parurent en même temps dans le *Mercure*, sont une modification implicite de cette sentence injuste. L'*Histoire des Abdéritains* fut imprimée en 1773 (XIX-XX). C'est, comme *Don Sylvio*, un roman satirique, mais qui lui est supérieur. Il y a plus de véritable esprit, de celui qui sera toujours, comme satire, susceptible de plus ou moins d'applications, parce qu'il y aura toujours de petites villes. Il est partagé en cinq livres : *Démocrite, Hippocrate, Euripide*, l'*Ombre de l'âne* et les *Grenouilles de Latone*. Les deux premiers sont fort amusants; les autres, surtout les deux derniers, le sont moins, parce que la matière y est trop délayée. Cet écrit eut en Allemagne un succès prodigieux; et quoique Wieland, renvoyant, pour les originaux, à plusieurs écrivains de l'antiquité, eût protesté contre toutes les allusions qu'on serait tenté de lui prêter, il excita beaucoup de réclamations, qui ne firent qu'augmenter le nombre des rieurs. — L'arrivée de Wieland à Erfurt avait été une véritable conquête pour le nord de l'Allemagne; mais il n'y resta pas long-temps. La duchesse douairière de Saxe-Weimar, Amelie, nommée régente du duché, après la mort du duc Ernest-Auguste-Constantin, son époux, l'invita à venir diriger l'éducation de ses deux fils. Cette nouvelle position s'annonçait d'une manière si avantageuse pour le présent et pour l'avenir, qu'il ne balança point à accepter les propositions de la duchesse. Il alla donc, vers la fin de l'année 1772, s'établir à Weimar, où il s'attira bientôt l'estime de sa bienfaitrice, l'attachement de ses augustes élèves et la considération générale, et au bout de peu d'années il y put jouir d'un repos honorable, qui lui assurait la faculté de se livrer sans restriction à ses habitudes littéraires. — Nous dirons quelques mots d'un genre de production qui paraissait moins convenable à son talent, et dans lequel il s'est montré avec quelque gloire, l'opéra. *Le Choix d'Hercule*, drame lyrique, représenté à Weimar en 1773; le *Jugement de Midas*, opéra-comique en un acte; *Rosemonde*, opéra en trois actes, joué à Manheim en 1779, ne sont pas indignes du talent de l'auteur, mais n'ajoutèrent point à

sa renommée. Il n'en est pas de même d'*Alceste*, opéra en trois actes, représenté à Weimar en 1773, et que Schweitzer avait mis en musique, ainsi que le premier et le troisième. Le sujet est connu ; Wieland lui fit subir quelques modifications; et surtout il le revêtit de formes beaucoup plus agréables que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans ce genre de compositions. Il eut en Allemagne un succès auquel la musique de Schweitzer contribua sans doute, et qui donna lieu à une grande quantité de publications. Nous indiquerons de préférence : 1°. les Lettres que Wieland lui-même publia dans son *Mercure*, en 1773; 2°. une Notice sur trois opéras d'Alceste, le premier fort mauvais, traduit de l'italien ; le second, caricature d'après Quinault ; le troisième, fort supérieur aux deux autres ; 3°. un Essai sur l'opéra allemand, etc. (1775). Algarotti avait dit que l'opéra devait offrir les effets combinés de la poésie, de la musique, de la déclamation, de la danse et de la peinture ; Wieland soutient qu'on doit se borner à la poésie, à la musique, au jeu, et regarder le reste comme accessoire ; et il discute ces deux opinions d'une manière intéressante. Les deux derniers morceaux seulement ont été réimprimés dans l'édition de Göschen avec les opéras (xxvi). Göthe, fort jeune encore, vivait alors sur les bords du Rhin, dans une société admiratrice, jusqu'au fanatisme, du génie des Grecs et de celui de Shakspeare. Indigné de la prétendue irrévérence avec laquelle Wieland avait parlé du poète anglais dans les notes de sa traduction, ainsi que des dieux et des héros de la Grèce dans plusieurs occasions, enfin du costume moderne, dont il avait osé les affubler, Göthe composa une petite pièce intitulée : *les Dieux, les Héros et Wieland*. Cette farce, pleine d'esprit et de verve, produisit une très-grande sensation. Wieland se vengea en homme d'esprit; il annonça lui-même la pièce de Göthe, et en fit l'éloge en termes pleins de mesure et d'urbanité (4). (*Merc.*, 1774, juin, 351). Quelque temps après, les jeunes princes de Weimar, ayant fait connaissance avec Göthe, s'amusèrent beaucoup du récit naïf de cette petite guerre, et l'engagèrent à écrire une lettre amicale à Wieland. Ce fut le commencement de leur liaison. Göthe vint à Weimar en 1775. Il exerça, dès le début, sur Wieland, une espèce de charme, comme on peut le voir dans ses Lettres à Zimmermann; et il conserva jusqu'à la fin sur lui un grand ascendant (5). Ainsi Gruber nous apprend que Göthe ayant su que Wieland revoyait son *Oberon* avec une excessive sévérité, il exigea qu'ils le lussent ensemble, et défendit ce poème contre de nombreux changements que l'auteur voulait lui faire subir. — Aucun pays ne renferme une aussi grande quantité de ressources littéraires que l'Allemagne, ou plutôt elle en offre à elle seule autant peut-être que tout le reste de l'Europe. Alternativement cause ou effet, ces ressources sont en rapport intime avec la prodigieuse instruction

(4) Il est essentiel de remarquer que, dans les discussions occasionnées en Allemagne par l'apparition de *Gotz de Berlichingen*, *Werther* et *Clavigo*, Wieland se prononça très-franchement en faveur de leur auteur, qu'il ne confondait point avec les prétendus *génies énergiques* (*Kraft genies*) du moment.

(5) « Göthe, que nous avons ici depuis neuf » jours, est le plus grand génie, le meilleur et le » plus aimable homme que je connaisse. » *Lettres*, III, 245 et suiv. *V.* aussi ses 74e. et 77e. Lettres à Mme. de La Roche.

qui règne dans ce pays. Une de celles qui contribuent le plus à y répandre les connaissances, c'est le nombre considérable d'ouvrages périodiques scientifiques et littéraires, qui, par une circulation non interrompue, portent les découvertes et les idées dans tous les pays où se parle la langue allemande, du Tyrol à Hambourg; de Zurich à Riga. Parmi les publications littéraires, les *Amusements de l'esprit et du cœur*, de Schwabe; les *Lettres sur la nouvelle littérature*, de Lessing, et la *Dramaturgie de Hambourg*, du même, éclipsèrent toutes les autres; et la dernière en particulier venait de consommer la révolution du théâtre en Allemagne. Une foule de recueils se succédèrent avant et après les *Horen*; aucun ne les a surpassés (*V.* Schiller). La *Bibliothèque universelle allemande*, et *la Bibliothèque des belles-lettres*, qui avaient rendu de grands services, ne s'étaient point élevées à la hauteur où la littérature venait de se placer sur les ruines des écoles de Gottsched et de Bodmer. C'est ce qu'ont fait depuis les trois *Gazettes littéraires* de Iéna, de Halle et de Leipzig. Wieland méditait depuis long-temps le plan d'une publication, qui participât de la nature de ces différents recueils. Il n'avait jamais été dans une position aussi favorable à son exécution. Son *Mercure allemand* commença avec l'année 1773. L'auteur y déposa successivement ses propres écrits en entier ou par fragments, des morceaux de ses nombreux collaborateurs, des jugements sur des ouvrages marquants, les événements importants, les découvertes utiles dans les sciences, embrassant toutes les branches de la littérature, de la morale, de la philosophie, de l'histoire, de la politique, etc. On conçoit tout ce que dut être un pareil Recueil entre les mains d'un tel homme. Il le continua sous sa forme primitive jusqu'en 1790, où il lui donna le titre de *Nouveau Mercure allemand*; mais au bout de quelques années, il pria son savant ami Böttiger de partager avec lui les soins de cette direction. Le *Mercure* cessa en 1805. Il n'est presque pas un nom distingué dans la littérature qui ne s'y trouve; et l'on peut affirmer qu'il eut une grande part à la propagation de l'instruction, de la saine critique, et surtout du bon ton dans les écrits, et même dans la société. Wieland publia encore: 1°. Le *Musée attique*, 4 vol., chacun de trois cahiers (1796 - 1803). Ce recueil, comme son nom l'indique, était surtout destiné à des traductions des grands écrivains de la Grèce, des commentaires ou considérations sur les mêmes, etc. Par extension, Wieland y fit paraître son *Agathodamon*. 2°. le *Nouveau Musée attique*, avec Hottinger et Iacobs, 3 vol. (de 1805 à 1809), où l'on a suivi le même plan. On y trouve une traduction des *Oiseaux* d'Aristophane, de l'*Hélène* et de l'*Ion* d'Euripide. Nous ne sommes pas étonnés qu'il n'ait pu résister au désir de s'occuper spécialement d'*Ion*, dont le caractère s'était emparé de son esprit plus de quarante ans auparavant, qui lui avait inspiré son *Agathon*, et avec lequel, pendant son séjour dans le monde idéal, il s'était senti quelques rapports. « J'ai eu aussi mon Delphes, » dit-il (*Mus. att.*, IV). 3°. *Dschinnistan*, ou *Choix de Contes de Fées*, 3 vol. (1786-9), dont la plupart furent traduits ou composés par Wieland. 4°. *Almanach historique des dames*, pour 1790, par Archenholz

et Wieland. C'est dans ce recueil que parurent pour la première fois le caractère des femmes pythagoriciennes, la défense d'Aspasie, de Livie, etc. 5°. *Journal des dames allemandes écrit par des dames allemandes*, publié par Wieland, Rochlitz, et Seume. — Revenons à l'époque à laquelle notre poète avait atteint sa plus grande élévation; et, avant d'arriver à son chef-d'œuvre, passons en revue le reste de ses Œuvres poétiques. *Kombabus*, ou *Qu'est-ce que la vertu?* (1771, x); sujet connu, et que l'auteur a manqué, puisqu'il n'atteint pas complètement le but qu'il se proposait; car nous ne pouvons croire qu'il ait mis à dessein dans le titre une amphibologie, si peu d'accord avec le sens intime et exquis dont il était doué. *Sixte et Claire* (1775, IX) offre des traits délicats et fins; mais l'auteur y joint un ton léger et badin, qui contraste avec la tendresse naïve des deux amants, et le triste dénouement. C'est un genre mixte, une réminiscence du *Jugement de Pâris*, et de l'*Aurore*. Les *Contes d'hiver* (1776, XVIII) sont une espèce de pot-pourri d'événements surnaturels, d'extravagances, d'atrocités dégoûtantes, sans but moral, sans justice, par conséquent sans véritable intérêt, hors celui que peut procurer une versification élégante et variée. Passons à des tableaux plus dignes de son pinceau. L'*Amour accusé*, poème en cinq chants (1774, V). Ce petit dieu est accusé devant la cour de l'Olympe pour tout le mal qu'il a fait; il est condamné et exilé. Mais bientôt, en son absence, tout languit, tout meurt: il est rappelé et ramène la vie. C'est une bluette très-piquante. *Pervonte* ou *les vœux*, en 3 chants, (1778-9, XVIII). Ce conte, qui se refuse même à une analyse succincte, est encore un appel à la modération. Une princesse qui rêve une chimère, en est punie par une suite d'aventures fort plaisantes, et se trouve à la fin heureuse d'être rendue à son premier état. Son sort est pendant quelque temps lié à celui d'un jeune paysan, qui a mérité les faveurs des fées, et qui, après avoir été comblé de leurs dons, demande et retrouve avec joie son ancienne condition. Peu de productions de Wieland renferment une plus grande variété de tableaux, et aucune n'offre à un degré plus éminent ce léger badinage, cette bonhomie simple et naïve relevée par les plus innocentes plaisanteries, et ces allusions inattendues, qui font le charme de ses poésies. La *Cuve*, ou *l'Hermite et la Sénéchale d'Aquilée* (1795, ibid.). On peut voir dans les *Contes dévots*, etc., de Legrand, l'original de celui-ci. C'est ici, comme dans *Musarion* et plusieurs autres poèmes: *Rien de trop!* Le pauvre hermite, après trente années passées dans la retraite, se voit humilié par une femme jeune et agréable, qui pratique, au milieu du monde et de ses plaisirs, les vertus auxquelles les premières épreuves le trouvent infidèle. Ce sujet fort simple est enrichi de tout le charme des meilleures poésies de notre auteur. Il avait alors plus de soixante ans: ce furent ses derniers accents poétiques. *Gyron le Courtois*, nouvelle du règne d'Artus, tirée d'un vieux roman français, parut dans le *Mercure*, en 1777 (ibid.). C'est le récit des exploits de Gyron dans un tournoi, et le tableau de la vertu et du malheur de son ami Branor. La muse de Wieland n'a rien produit de sembla-

ble à ce petit poème. Tout y est noble, sublime et sans apprêt, comme la vraie grandeur. Tout ce que la chevalerie a eu d'admirable est là dans sa plus simple expression, et dans le langage naïf du moyen-âge. Gyron et Branor, sont des géants, que l'on ne serait point étonné de voir jouer avec des enfants. Et pourquoi *Gyron le Courtois* ne serait-il pas entre leurs mains ? Les nobles sentiments que l'auteur leur a donnés se graveraient aisément dans de jeunes cœurs. *Le premier amour* (1774, IX). *Gendalin* ou *Amour pour amour* (1776, XXI). Présentons ces pièces ensemble, et éloignons-les de tout contact qui pourrait en altérer le charme. La première se compose de souvenirs et d'épanchements. C'est le tableau de cet âge « de chimériques joies, de chimériques douleurs, » où l'on est si heureux de ses peines mêmes. Elle offre toute la fraîcheur, l'abandon de l'idylle, et en même temps quelque chose d'aérien transporté dans les mœurs du monde. Les vers y sont coulants, jetés sans art apparent, comme des fleurs au bord d'un ruisseau. Les *Grâces* seules peuvent offrir quelque chose de ces doux sentiments, de cette moelleuse simplicité. La seconde présente un jeune homme, dont une fée, son amante, soumet la fidélité à de nombreuses épreuves, et qui triomphe de toutes. C'est une suite de folies, auxquelles on fait grâce, parce que les sentiments sont vrais, simples et nobles. Nous avons vu qu'*Amour pour amour* avait obtenu le suffrage de Schiller. Nous regrettons seulement que le poète ait trop visé à la variété dans sa versification. Toutes deux respirent une sensibilité exquise, et qui ne dégénère jamais en fadeur. L'ironie, qui abandonne si rarement notre poète, ne s'y montre presque point; le badinage même y est plus léger qu'ailleurs. *Clélie et Sinibald*, en dix chants (1783, ibid.) est un imbroglio très-amusant. Clélie et Guido, Rosine et Sinibald sont deux couples qui, après avoir été contrariés par une suite d'événements fâcheux, d'aventures bizarres et de malentendus fort plaisants, finissent par se réunir dans l'île de Lampeduse. Toutes les folies d'*Idris*, du *Nouvel Amadis*, de *Pervonte*, semblent rassemblées dans ce poème, où brillent aussi dans un très-haut degré cette innocente malice, ces rapprochements ingénieux, cette verve d'ironie, cette succession naturelle de traits spirituels et de délicieuses émotions, qui en font un des premiers poèmes de Wieland. La versification en est [illegible] simple, et produit néanmoins autant d'effet que celle de la pièce précédente. *Oberon*, poème héroï-comique, parut d'abord en quatorze chants dans le *Mercure*, puis à part en 1780. Dans la seconde édition et les suivantes il fut réduit à douze (XXII-III). Le fond est tiré du vieux Fabliau de Huon de Bordeaux. Voici la fable de Wieland : Huon tue un des fils de Charlemagne, qui avait traîtreusement assassiné son frère : il est condamné par l'empereur à aller à Bagdad pour arracher quatre dents et une poignée de barbe au sultan, et pour enlever sa fille. Oberon, roi des Sylphes, est séparé de Titania son épouse, et a juré de ne se réunir à elle que lorsque deux amants auront, en dépit des éléments et des hommes conjurés contre eux, conservé une fidélité inébranlable. Les amants, alternativement secourus et délaissés par Oberon et par Titania, épuisent la coupe

du malheur, échappent à tous les dangers, triomphent de toutes les séductions, enfin arrivent à Paris, où Huon reçoit son pardon, et le roi des Sylphes se réconcilie avec son épouse. Les objections se présentent ici en foule. Nous ne pouvons nous permettre de les discuter. Une des plus fortes est que ce poème ne rentre dans aucune classification connue. On peut en dire autant de la plupart des ouvrages du même auteur; et cependant *Oberon* a triomphé dans son pays de toutes les critiques : qu'en conclure? que les classifications n'ont pas tout prévu, et qu'*Oberon* est peut-être un genre de plus. Qu'est-ce que *Musarion*? Qu'est-ce qu'*Atala*? Dans tous les cas, ce sont les détails qui font vivre les poèmes. Or, comment citer dans *Oberon*? Nous y trouvons également des modèles, dans les genres burlesque, satirique, descriptif, gracieux et pathétique. Toutefois nous nous croirions coupables de lèse-poésie, si nous ne signalions pas hors de ligne les septième et huitième chants, mais plus particulièrement la fin de ce dernier. Il y a dans la description des jouissances maternelles de Retzia la sensibilité la plus exquise, et dans l'apostrophe du poète, qui termine ce morceau, un accent de profonde émotion et une solennité qui égalent tout ce que la poésie a produit de plus admirable. Ce qui est encore d'un grand effet, c'est cette confiance inaltérable dans la Providence, qui pénètre pour ainsi dire le poème tout entier, et s'y montre partout en action, de même que la Providence, sous les noms d'Oberon et de Titania, arrive toujours au secours de la vertu qui l'implore. Cet ouvrage mit le sceau à la gloire de Wieland. On y trouve réunis tous les genres de mérite qu'on admire dans chacun de ses autres poèmes. Une fine et délicate ironie, les sentiments les plus profonds, les récits et les tableaux, tout s'y succède comme par enchantement. La langue s'y présente dans toute sa perfection; enfin le poète domine son sujet et en fait marcher les diverses parties avec un ordre merveilleux. Nous ne comparerons *Oberon* avec aucun chef-d'œuvre d'une autre littérature; mais nous pensons que nulle n'en offre un plus parfait dans son exécution. La versification est également supérieure à celle des autres poèmes; il la maîtrise et se joue des innombrables difficultés que lui opposait cet instrument encore fort intraitable avant lui. Pendant long-temps, le vers alexandrin rimé, tel qu'on le voit dans Opitz, avait été seul en usage parmi les Allemands. Dans le genre léger et anacréontique, et dans la poésie philosophique, Haller, Hagedorn et Uz (6) varièrent le nombre des syllabes, et donnèrent du mouvement et de l'harmonie à leur langue. Elle reçut de Klopstock une pompe nouvelle. L'hexamètre dérobé par ce grand poète aux anciens fut perfectionné par Ramler. C'était là surtout son talent; mais aucun dans ce genre ne fit autant que Voss (*V.* ce nom); et il est douteux que la prosodie allemande puisse acquérir plus de fixité qu'il ne lui en a donné. Ces trois poètes et quelques autres ont aussi adapté à l'allemand les mètres lyriques des anciens; le second, le

(6) « N'avez-vous pas aussi remarqué qu'il y a » (*Endymion*), dans la versification, dans les ri» mes redoublées, dans le nombre des périodes, » dans le choix des mots, etc., une certaine musique, » qui ne se rencontre, je crois, dans aucun Alle» mand, excepté dans cet Uz que j'ai jadis si in» justement maltraité » (à Zimmermann, *Lettres choi*, II, 229)?

troisième surtout, avec un succès étonnant; le premier, en y en joignant plusieurs autres de son invention, dont il se fit pardonner l'inutilité par des beautés élégiaques du premier ordre. Wieland débuta par des hexamètres; il y renonça promptement: ce n'était point là son allure (Préface de la trad. des Sat. d'Horace). Ses essais dans l'ode proprement dite ne furent pas heureux: il n'avait rien de pindarique; il ne chantait point. Je ne sais que raconter, disait-il; mais que de choses dans ses récits! Son vrai mètre était le vers iambique; et depuis *Cyrus* (1757) il n'en a pas eu d'autres, si l'on excepte un grand nombre de vers dans *Amadis* et *Amour pour amour*, et quelques tirades des *Grâces*, de *Gyron*, des *Contes d'hiver*; etc.; aussi était-il arrivé à une précision qui n'a été égalée par aucun poète de sa nation. Il faut voir en même temps à quel degré de flexibilité il a su atteindre dans les *Grâces*, dans le premier chant d'*Oberon*, surtout dans le *Nouvel Amadis*. S'emparant à-la-fois de tous les mètres connus, non-seulement il les emploie indifféremment, mais encore il les partage à volonté, commençant un vers, par exemple, avec le premier hémistiche d'un alexandrin, et le finissant par la seconde moitié d'un hexamètre; ou *vice-versâ*. C'est ainsi qu'il a su se faire une métrique (7) particulière; mais comme elle n'avait pour règle que le tact délicat et exquis du poète, il est resté le seul modèle dans ce genre. Seulement il a peut-être abusé de sa création dans *Amadis*, *Amour pour amour*, etc. Nous devons ajouter que personne n'a vu dans ces licences un symptôme d'impuissance de sa part. Il soignait prodigieusement sa versification; il la rendait facile à force d'art; on trouve sur ce sujet un passage intéressant dans sa 53e. lettre à Mme. de La Roche. Aussi a-t-il l'air de jouer avec elle, et l'on comprend qu'il n'avait pas besoin des ressources de la faiblesse (*Voy.* la préface d'*Amadis*). C'est aussi la partie de son talent poétique, qu'il est le plus difficile de faire sentir aux étrangers. Veut-on avoir une idée de la facilité, de la grâce, de la variété qui distinguent sa versification? qu'on lise dans l'original *Musarion*, *les Grâces*, *le premier Amour*, *Oberon*, etc. Gotter a traduit *Mérope* et *Alzire*; Schiller, *Phèdre*; Göthe, *Mahomet*: les Allemands ne lisent que les originaux. — Dans l'examen de ses ouvrages en prose, ses écrits politiques et relatifs à la révolution française se présentent en première ligne. Cette catastrophe qui bouleversa notre patrie excita dans les esprits en Allemagne une très-grande fermentation. Les idées qu'elle mit en mouvement n'étaient sans doute point nouvelles pour cette nation; mais, naturellement réfléchie, et plus ou moins préoccupée du perfectionnement de l'esprit humain, elle ne pouvait manquer de sourire à des changements qu'elle devait, à distance et hors de l'atmosphère des ambitions et des crimes, juger favorables à la France, et dont elle attendait d'heureux effets pour le reste de l'Europe, pour l'humanité tout entière. A l'âge d'or des individus, Wieland avait fait succéder l'âge d'or des peuples. Il avait la passion des Utopies; et, comme tous les théoriciens honnêtes, qui n'aperçoivent pas tous les résultats des essais criminels ou même

(7) Nous empruntons à l'allemand cette expression, qui seule nous paraît rendre notre pensée.

imprudents, croyant sur parole à l'enthousiasme universel des Français, il vit de bonne foi en eux les *Scheschianais* sous leur roi *Tifan*. On sait que les assemblées de cette époque marchaient à grands pas vers la violation des principes et l'anéantissement des institutions. La nuit du 4 août commença son désenchantement, et il reprit dès-lors son rôle d'observateur socratique. Il osa contester à l'Assemblée nationale le droit de donner à la France une nouvelle constitution (XXIX, 194-6). Il pense avec Burke que ce droit réclamé pour la majorité est incompatible avec l'intérêt de la société (291-2). La suppression des deux premiers ordres excite son indignation (225); la manière dont certains Français parlent de leur roi lui paraît digne des petites-maisons (232). En 1792, il déclare que les Français ne sont pas mûrs pour la liberté (275). Il y a maintenant, dit-il, trois majestés en France: la majesté souveraine du peuple, la majesté de l'Assemblée nationale, et la majesté titulaire du roi (309). Il faut lire surtout son morceau sur l'établissement de la république (334, etc.). Les formes suivies dans le procès du roi le révoltent (334-5). Enfin le serment de haine à la royauté n'a pas plus de sens à ses yeux que les Abracadabra, Plectron, etc. des magiciens (XXXI, 56 et suiv.). Le second des *Dialogues entre quatre yeux*, où se trouve ce dernier passage, est un des plus curieux dans les deux volumes de politique qu'il a publiés, et celui de tous qui fit le plus de sensation en Allemagne. Il fut écrit en 1798. On se rappelle l'état de la France à cette époque. Après une longue discussion sur ce sujet, Wilibald, un des interlocuteurs, propose, comme unique moyen de salut, de nommer dictateur Buonaparte, alors en Égypte. On comprend avec quel intérêt on vit, un an plus tard, se réaliser cette espèce de prophétie. Dans la plupart de ses ouvrages politiques depuis 1790, on trouve tantôt l'expression vive et franche d'une profonde horreur pour les crimes des anarchistes, tantôt le rire *Lucianique* sur leurs folies. Les uns et les autres avaient agi sur lui comme sur Klopstock; l'enthousiasme vrai et pur de ces deux hommes de bien fut, pour ainsi dire, refoulé douloureusement vers sa source. Les diatribes contre tous les souverains de l'Europe, et l'appel à la liberté fait à tous les peuples, mirent le comble à son indignation. L'Allemagne avait peu d'éléments de révolution. De nombreux abus y existaient sans doute; mais la plupart de ses peuples jouissaient d'une liberté civile très-étendue, de droits politiques plus ou moins importants, d'une liberté de la presse presque illimitée. Plusieurs des gouvernements, surtout ceux de la Saxe ducale, se distinguaient par leurs formes paternelles. Quelques changements étaient peut-être appelés par les vœux des habitants; et l'on sait que la démocratie y trouva aussi des partisans très-animés. Mais dès que les anarchistes français, signalant des tyrans dans tous les souverains, annoncèrent le projet de briser les fers de tous les peuples pour les régénérer à leur manière, si quelques visionnaires leur tendirent les bras, la masse des vrais patriotes en fut indignée et trembla. Nous pouvons regarder comme l'expression de ces dispositions deux morceaux de Wieland, intitulés: *Considérations sur*

la situation présente de la patrie, écrites à la même époque (janvier 1793) (XXIX, 366), et *Paroles de circonstance*, etc. (ib., 424). Il explique très-bien dans le premier pourquoi la révolution française, qui avait tant remué les esprits en Allemagne, n'y a néanmoins pas été imitée. Dans le second, il s'élève avec force contre les Philippiques, dans lesquelles Voltaire représente l'Europe comme une société d'assassins et de victimes, et il offre le tableau de ce que la France est devenue entre les mains des réformateurs. Enfin son indignation éclate contre les fanatiques politiques, qui, « dans » un espace de quatre ans, ont entassé sur la France plus de maux » que tous ses rois depuis Clovis jusqu'à Louis XVI, dans l'espace de » treize siècles, etc. » Wieland avait signalé des abus; mais rien dans son langage ne ressemblait à la violence des nouveaux réformateurs. On trouve dans ses *Entretiens libres sur quelques événements du moment* (1782, XV, 255-334) un modèle de la discussion la plus impartiale, appliquée à la grande question de la suppression ou du maintien des ordres monastiques. Toute exagération dans la pensée et dans l'expression lui était antipathique. Il dut donc être frappé des paradoxes de J.-J. Rousseau; et il réfuta ceux du fameux Discours *sur l'inégalité des conditions*, etc., dans deux morceaux intitulés : *Sur l'état primitif de l'homme de J.-J. Rousseau*, et *Sur l'essai fait par J.-J. Rousseau, pour découvrir le véritable état de nature de l'homme* (1770, XIV). Ils offrent un commentaire sage et spirituel des principes avoués par tous les gens raisonnables. Wieland porta le même calme dans la discussion de matières plus graves encore, celle des opinions religieuses; et même, lorsqu'il attaqua des objets en possession de la vénération des peuples, il conserva le ton décent qui leur convenait, qui convenait à sa nation. Quand il débuta dans le monde littéraire, la nation allemande était profondément religieuse. Cette disposition naturelle avait été fortifiée par les écrits de ses philosophes. Baumgarten, Wolf, Mosheim et autres avaient eu, sous ce rapport, une heureuse influence. Le même esprit respirait dans la plupart de ses meilleurs poètes, Haller, Kleist, Gellert, et surtout Klopstock, dont les chants sacrés avaient donné à l'enthousiasme une nouvelle direction. C'était éminemment celui de l'école suisse, qui eut seulement ici, comme dans le reste, le tort de le rendre trop exclusif. Les discussions sur les matières religieuses avaient reçu de Lessing une plus grande activité; mais elles s'exerçaient sur les dogmes et sur la manière de les interpréter, et non sur les parties historique et morale, qui n'obtenaient que des hommages. Les philosophes français régnaient à cette époque dans leur patrie. Ils attaquaient les bases les plus sacrées de la société, et ils les attaquaient avec l'arme du ridicule. Cette arme est toute-puissante en France; elle y produisit l'athéisme et le matérialisme, ou l'indifférence et l'épicuréisme. Ces principes funestes eurent beaucoup moins de succès de l'autre côté du Rhin. La nation allemande est sérieuse et réfléchie; le ridicule la gêne, la dérange; il révoltait même les jeunes Allemands. Les sarcasmes contre la religion et les livres saints causaient à Göthe une sorte de rage. Après avoir lu le *Saül* de Voltaire, il eût étranglé l'au-

teur, s'il eût pu s'emparer de sa personne. Ce sentiment était si fort, que, combiné avec l'enthousiasme qu'excitaient le *Messie* et Shakspeare, il occasionna une réaction momentanée contre la littérature française. Wieland éprouvait le même sentiment. « Je suis mortifié, » écrit-il à Zimmermann, en parlant de Voltaire, « de ne pouvoir aimer cet homme » que j'admire..... Il y a plusieurs » sortes d'esprit que je n'aime pas » pour des raisons passables, par » exemple l'esprit des Dialogues de » Fontenelle, et celui qui règne dans » le *Candide* de Voltaire..... Il y a » des gens qui jugent du seizième siè» cle, d'après quelques traits imper» tinents de ce fou de Voltaire, que » je méprise autant que je l'admire » (*Lettr. chois.*, 1, 271, 353-6, texte français). La littérature anglaise, grave, mélancolique, satirique, rarement gaie, même quand elle est gracieuse, trouva en Allemagne un sol semblable au sien. Les sceptiques anglais y réussirent donc plus qu'en France. C'étaient surtout Shaftesbury, Hume et quelques autres. On a vu que le premier avait agi puissamment sur Wieland. Les résultats furent aussi fort différents de ceux qu'avaient produits les philosophes en France. L'examen calme produisit le scepticisme et le déisme. De nos jours, plusieurs esprits se sont jetés dans un autre excès, le mysticisme; aucun n'est tombé dans l'irréligion, selon la vraie acception de ce mot. Dans un seul de ses ouvrages sur ces matières, les *Nouveaux Dialogues des dieux*, Wieland a fait usage de la plaisanterie. Il y attaque plusieurs points des doctrines chrétiennes; et son Jupiter, personnage mixte, assez bizarre, et au total modelé sur celui de Lucien, est une espèce d'attaque contre la Providence. Partout ailleurs, il parle avec le plus grand respect des bases fondamentales de la morale religieuse, et insiste sur la nécessité de la religion. Dans ses *Réponses et questions aux doutés et questions d'un soi-disant cosmopolite* (1783, XXVIII), il s'élève avec force contre cet abus de la raison, qui conduit à exiger *la preuve de la preuve*, et contre cette philosophie qui frappe de vertige toutes les têtes, ébranle tout, et livre le monde à une rage épidémique de doute. Ce morceau est excellent, et mériterait d'être traduit dans toutes les langues. Ses *Idées sur le libre emploi de la raison dans ce qui est relatif à la foi* (1788, XXIX) annoncent une profonde vénération pour l'Être-Suprême, Jésus-Christ et la religion. La croyance en Dieu y est représentée comme un *besoin moral* de l'humanité, et comme avouée par la raison. La fortifier est un des plus nobles, un des plus utiles devoirs de la philosophie; l'ébranler, et surtout la détruire, une attaque contre la constitution de l'état, dont la religion est une partie essentielle, et contre la sûreté publique, dont elle est la garantie (131-2). Nous pourrions citer encore de nombreux passages du *Miroir d'or*, sur la nécessité de la religion, de *Peregrin Protée* et d'*Agathodamon*, sur Jésus-Christ et sur la sublimité de sa doctrine. Ceux que nous avons rapportés suffisent pour faire comprendre combien était grande, et en quoi consistait la différence entre la philosophie de Wieland et celle de ces hommes dont le refrain était: *Écrasons l'infâme!* Toutefois nous devons reconnaître qu'il a fini par restreindre singulièrement le nombre des objets de sa vénération. L'époque

de la publication du morceau que nous venons de citer, (1788) paraît être aussi celle de cette nouvelle modification dans ses idées. Dans *Peregrin Protée*, nous lisons, sur les premiers chrétiens, cette phrase remarquable : « Si tu rencontres un homme tranquille, pacifique, bon, probe, d'une réputation irréprochable, de mœurs pures, tu peux parier trois contre un que c'est un chrétien (XXVIII, 113). » Mais plus loin, il donne à entendre que le christianisme ne satisfait pas plus que les autres religions cette soif inexprimable de connaissances et ce besoin de perfection qui remplissait son héros. Aussi celui-ci abandonne-t-il la communion des chrétiens pour chercher la sagesse en Égypte, auprès d'Aristobule (*ib.*, 129). Il prétend que le christianisme, très-près de sa source, a été infecté par le mélange de doctrines étrangères. Il va plus loin dans *Agathodamon*. Il y traite les Évangiles de récits d'anecdotes, où la vérité est mêlée de trop de choses merveilleuses, surnaturelles, inintelligibles, pour qu'ils puissent être regardés comme la parole du Christ (XXXII, 383-5). Il explique par des moyens naturels (397-400) toutes les circonstances de cette mort, que Rousseau lui-même regardait comme celle d'un dieu. Enfin même, dans le morceau *sur l'emploi de la raison*, il avance, sans juger convenable de s'expliquer, que quelques-unes des paroles et actions, que les évangélistes prêtent à Jésus-Christ, contrastent complètement avec son *esprit* et son *but* (XXIX, 96). Nous croyons inutile de réfuter ces assertions, dont aucune peut-être n'a le mérite de la nouveauté. Son respect pour Jésus-Christ était toujours le même. Mais combien l'esprit qui règne dans ces trois ouvrages est différent de celui qui avait dicté les *Réponses et Questions*, etc.! Nous terminerons cette partie pénible de notre tâche par quelques mots sur un dernier ouvrage relatif à ces matières. Un écrivain, peu connu du reste, avait parlé des apparitions de sa femme après sa mort. Cette publication fit beaucoup de bruit. Wieland s'empara de ce sujet, et établit, par des raisons tirées de notre nature et du sentiment, l'impossibilité de cette espèce de phénomène. Puis, considérant le principe de l'immortalité de l'ame dans ses rapports avec la vertu, il en vient au point de le regarder comme nuisible. Il faut, selon lui, exercer la vertu pour elle-même et dans l'intérêt de la société, abstraction faite de tout avantage personnel. Le sentiment de l'accomplissement de ses devoirs est pour l'homme une récompense suffisante, et doit le prémunir contre la crainte de la mort. Il intitula cet ouvrage, qui parut en 1805, *Euthanasia*, belle mort. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans cette considération quelque chose de très élevé, dans ce sens, qu'elle exclut tout égoïsme; et c'est ici surtout qu'il importe de ne pas condamner Wieland sans l'entendre. Mais tout en nous accuse l'impossibilité d'arriver à une pareille perfection. D'ailleurs, cette espèce de commerce avec la divinité et l'espoir de retrouver ses amis dans son sein, sont une de ces jouissances dont, selon Wieland lui même (*Réponses*, etc.), il y aurait de la cruauté à priver les hommes. Enfin nous dirons encore avec lui : « Contre un individu qui peut, » sans inconvénient pour sa moralité et le repos de sa conscience, se » passer de religion, il y en a dix » mille, qui, dégagés de ce frein, se-

» raient pires, et privés de cette es-
» pérance, seraient plus malheureux
» qu'ils ne le sont. » (*Sur le libre usage de la raison*, 132). — La traduction des *Épîtres d'Horace* parut en 1782, celle des *Satires* en 1786. Wieland s'est ici servi du vers iambique libre, comme plus propre à rendre le langage de conversation de l'original. Il s'est également affranchi de la concision qu'on exige ordinairement dans les travaux de ce genre. Il voulait nous donner un Horace allemand. Aussi sa traduction est-elle souvent une espèce de paraphrase, mais qui rend l'esprit du latin avec beaucoup de vérité. C'est une lecture très-agréable. L'auteur y a joint, surtout aux *Épîtres*, des observations et commentaires, qui ont encore un plus grand prix. On y trouve, sur les caractères d'Horace, de Mécène et d'Auguste, et sur les mœurs de cette époque, des remarques extrêmement ingénieuses. « Les *Lettres d'Horace* » avec le commentaire sont, de tous » mes écrits, celui dont je fais le plus » de cas, et d'après lequel on peut » se faire l'idée la plus juste de ma » tête, de mon cœur, de mon goût, » de mes idées et de mon caractère. » (3e. lettre à S. de la R., 1788). La célèbre *Épître aux Pisons*, trop incomplète pour être regardée comme un art poétique, est, selon lui, simplement une *épître*, destinée à détourner le jeune Pison de la carrière de la poésie, à laquelle il n'est point appelé par son talent, en lui représentant les difficultés dont elle est hérissée, et le ridicule auquel des revers exposeraient un homme de son rang. Nous ne discuterons point cette hypothèse : Wieland ne prétend pas offrir autre chose. Nous dirons seulement qu'elle repose sur des inductions fort spirituelles, et qui lui donnent un certain degré de probabilité. Nous porterons le même jugement sur la traduction des *Œuvres de Lucien* (1788-9, 6 vol.), dont notre auteur paraît du reste avoir exagéré le mérite. Même exactitude dans le sens large de Wieland, même fusion de son esprit dans celui de l'original, même connaissance de l'époque, même bonheur d'expression, même finesse dans les considérations, auxquelles du reste il a donné beaucoup moins de développements. Jamais traducteur n'avait réuni autant d'esprit, un talent aussi souple et des connaissances aussi variées; et nous pensons qu'aucune littérature ne possède un travail de ce genre aussi complet que ceux que nous venons de citer. Nous ne rappellerons les *Dialogues* que sous le rapport de la composition. Les principaux recueils qui portent ce nom sont les *Dialogues dans l'Élysée* (1780, xxv); les *Nouveaux Dialogues des dieux* (1791, ib.), et les *Dialogues entre quatre yeux* (1799, xxxi). L'auteur affectionnait particulièrement cette forme. Cependant il n'a obtenu un vrai succès que dans les premiers, dont les sujets avaient plus de rapports avec ceux de son modèle. On trouve aussi, dans les *Nouveaux dialogues des dieux*, la fine ironie de Socrate, Horace et Lucien. Ils nous paraissent toutefois inférieurs aux premiers pour la verve. Le second, dans lequel il justifie et explique la conduite de Faustine la jeune, est une composition fort heureuse. C'était un de ses sujets favoris; il l'a traité séparément dans le tome xxiv, et il y revient dans *Peregrin Protée*, tome xxviii. L'apologie de Livie, qu'il met dans la bouche de cette princesse elle-même, est également remarquable. Nous signalerons com-

me plus satisfaisantes encore celle de Julie, fille d'Auguste, et surtout celle d'Aspasie (XXIV). Les derniers Dialogues roulent, comme nous l'avons vu, sur des matières et des événements politiques de la plus haute importance. La discussion y est conduite avec sagesse; mais l'ironie s'y montre beaucoup moins, et leur lecture est loin d'être aussi amusante. — Il y a une grande liaison entre les différents ouvrages de Wieland. *Peregrin Protée* parut en 1791 (2 volumes, XXVII-VIII), et *Agathodamon*, en 1799 (1 volume, XXXII). Le premier de ces romans a pour but d'expliquer le caractère d'un homme, dont Lucien parle comme d'un misérable aventurier, qui, par amour de la renommée, monta sur un bûcher aux jeux olympiques. Wieland le présente plein d'un enthousiasme fanatique pour la vérité, ce qui l'expose à de nombreuses mystifications, et le conduit à être la dupe des imposteurs de tous les genres. Les développements psychologiques, lus dans leur enchaînement, ont un degré singulier de vraisemblance; et nous ne balançons point à signaler cet ouvrage comme un des plus remarquables de la littérature allemande. Il a été traduit en français et en anglais, en 1796. *Agathodamon* contient l'explication fort plausible, par des moyens naturels, des prétendues merveilles d'Apollonius de Tyanes, qui profita des dons extraordinaires de la nature pour imposer aux autres hommes, et les entraîner vers la perfection, qu'il aimait à rêver. C'est le pendant de *Peregrin*, auquel toutefois nous le croyons inférieur, rentrant d'ailleurs un peu trop dans l'ensemble de sa composition, et même dans celle d'*Agathon*. On y trouve un tableau fort curieux d'une prétendue association secrète, qui aurait existé sous Domitien, et tendant à élever Nerva au trône impérial. Tous deux donnent sur les commencements du christianisme des détails curieux, mais d'où l'auteur nous paraît tirer des conséquences forcées. Le roman intitulé *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains* fut publié en 1800-1 (XXXIII-VI). Socrate, Platon, Xénophon, Antisthènes, Diogène, Diagoras, Dion, Denys l'Ancien, Laïs enfin, et tous les personnages célèbres de cette époque paraissent successivement devant nos yeux; et nous vivons alternativement dans les bosquets d'Ægine, villa de Laïs près de Corinthe, dans la prison de Socrate, à la cour d'un satrape de Perse, dans la frugale et calme Cyrène, à la cour de Denys, etc. C'est moins un roman qu'une suite de tableaux; Aristippe seul sert de lien à ces parties souvent hétérogènes, et Laïs jette sur quelques-unes un charme particulier. C'est le personnage le plus attachant, et un des portraits qui font le plus d'honneur au pinceau de Wieland. Au reste, la Grèce presque entière est là. Beaucoup de longueurs troublent l'intérêt du spectateur. Malgré ce défaut, le plus marquant, le seul peut-être des écrits en prose de Wieland, *Aristippe* est un ouvrage qui n'a pu sortir que d'une tête nourrie de tout ce que l'antiquité nous a transmis de plus remarquable dans tous les genres. On y trouve surtout le complément des principes favoris de Wieland, cette morale épurée d'un des hommes avec lesquels il avait le plus de rapports. Il l'avait déjà expliquée d'une manière très-satisfaisante dans sa note sur ces

vers célèbres d'Horace :

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor, et
Et mihi res, non me rebus, submittere conor.
(1re. Ép. à Méc., 1er. l.);

qui, selon lui, offrent, en peu de mots, la différence entre la philosophie d'Antisthènes et celle d'Aristippe. On comprend par quels points celle-ci touche aux principes de *Musarion*, et même à ceux d'Archytas (*Voy.* là fin d'*Agathon*); nous dirons plus : il serait facile (et ce travail serait curieux) de faire voir que presque tous les ouvrages de Wieland s'enchaînent comme les différentes parties d'un réseau. Parmi la foule d'écrits d'une moindre étendue, épars dans l'édition de Göschen, nous indiquerons encore : 1°. *Lettres à un jeune poète*, la 1re., XXIV, 1, 1782; la 2e., *Suppl.*, VI, 231, 1784; *et sur la question : Qu'est-ce que le haut allemand?* (ibid., 297, 1782). Ces morceaux, qui se lient, contiennent, sur le mécanisme et sur les richesses de la langue allemande, et des principales langues vivantes, des observations d'un grand poids. 2°. *Les femmes pythagoriciennes* (XXIV). Ce sont des renseignements fort curieux sur la personne et les écrits de plusieurs pythagoriciennes célèbres, entre autres sur l'épouse de Pythagore lui-même, accompagnés de quelques lettres intéressantes, relatives aux devoirs et à la conduite des femmes. 3°. *Sur les types* (*Ideale*) *des artistes grecs* (ibid.). L'auteur, après avoir démontré que le peuple grec n'était pas plus beau que les peuples modernes, explique pourquoi leurs ouvrages plastiques l'emportent sur les nôtres. Cette dissertation mérite d'être lue. — C'est au milieu de la carrière de Wieland qu'eut lieu la révolution dans les doctrines philosophiques en Allemagne. Il avait embrassé dans ses immenses lectures tout ce qui était du domaine des facultés intellectuelles, comme de celui de l'imagination. Mais, doué d'un rare talent pour tirer d'un fait donné les inductions les plus spécieuses, et pour coordonner plusieurs faits et circonstances, il n'avait point une tête philosophique; et dans la part qu'il prit au grand mouvement qui s'opérait, il obéit plus ou moins à l'impulsion de son gendre Reinhold. Plus tard, il parut adopter les idées de Herder (8), un des antagonistes de Kant; mais il est vrai de dire que ses écrits philosophiques n'ont laissé aucune trace. En revanche, il a su se garantir de cette recherche de profondeur et de ce néologisme, qui n'ont que trop infecté la littérature allemande de cette époque. On a reproché avec raison, à la prose de Wieland, des phrases d'une longueur démesurée; et il faut avouer que la lecture en est souvent fatigante. Il en convenait lui-même : il était de si bonne foi, quand il s'agissait de ses défauts et de ses torts ! « Le talent du laconisme et l'art » de dire beaucoup en peu de mots » n'ont, que je sache, jamais été » mon partage. » (à la princesse de ***, *Choix de lettr.*, II, 149). Toutefois il est juste de faire remarquer que ses phrases sont parfaitement classiques, et n'offrent pas une négligence. Esprit, tendance, style, tout est calculé; le mot le plus simple est pesé. Il n'aimait pas à pa-

(8) Il avait toujours beaucoup aimé cet homme illustre. « Dieu dans sa bonté nous a donné Herder, » écrit-il à Jacobi (*Lettr. ch.*, III, 265); leur liaison devint plus intime encore, lorsque Wieland eut à souffrir de la réaction dont nous parlerons bientôt. Il y avait entre eux amitié et estime, quoique leurs rapports fussent moins nombreux et moins prononcés que ceux qui unissaient Gœthe et Schiller.

raître en négligé devant les personnes qui venaient le voir. Il a de même respecté constamment ses lecteurs, et n'a jamais cru que sa haute renommée le dispensât de donner tous ses soins à ce qu'il leur présentait. Tous ses ouvrages importants étaient écrits et copiés de sa main; *Oberon* l'a été quatre fois. Son écriture même était soignée et très-nette. On a beaucoup parlé de sa manière. Ce sujet, vague de sa nature, ne peut être examiné ici. Nous dirons, comme pour sa versification : Lisez *Agathon*; *Musarion*, *les Grâces*, *le nouvel Amadis*, *le premier Amour*, etc. C'est cette manière, facile à sentir, impossible à décrire, qui a le plus contribué à sa grande popularité. On a vu combien elle est variée. Ce même enchanteur, qui nous entraîne dans la région des chimères, avec *Amadis*, *Pervonte*, *Oberon*, qui peint avec tant de vérité les mouvements du cœur et de l'esprit dans *Agathon*, et ce même *Oberon*, etc., est un des plus grands maîtres dans l'art des inductions, et pour ainsi dire de la *Divination*, dans les genres les plus différents. Voyez surtout les diverses phases de *Peregrin Protée*, le développement des caractères de Mécène, d'Auguste, d'Horace, de Cicéron, et mille autres passages de ses écrits. Il n'est ni pressant, ni vigoureux : c'est un conteur agréable, qui attache, séduit, enlace. La discussion de Lessing est vive, serrée, spirituelle, mordante; celle de Wieland est fine, légère, en même temps approfondie, et se distingue surtout par une urbanité parfaite. Il n'était point érudit (9); mais jamais poète n'a joint aux qualités qui distinguent Wieland une aussi grande instruction; et il a le secret de la faire passer, comme en se jouant, dans ses écrits. Ainsi, tandis que ces philologues illustres, qui font la gloire de l'Allemagne, portaient le flambeau de la critique dans tous les monuments de la Grèce, les tableaux de Wieland faisaient vivre ce pays aux yeux de ses compatriotes. On l'a représenté comme le chef d'une école française. Ce reproche, car c'en était un, est en partie fondé. Il serait plus vrai de dire qu'il n'a point eu, et ne pouvait avoir d'école. On trouve dans ses écrits une fusion des littératures grecque, française et allemande. Il paraît quelquefois n'appartenir plus spécialement à aucune des trois. C'est un genre *mixte* sans doute. Mais y a-t-il beaucoup de genres bien tranchés? quels sont les genres d'Homère, de Shakspeare? La langue allemande lui dut plus qu'à tout autre du goût et des formes plus moelleuses. Ce fut par lui principalement qu'elle pénétra dans la haute société. Le comte de Stadion, qui ne connaissait que le style de la chancellerie, de la diplomatie, etc., trouvait dans Wieland une langue toute nouvelle. Comme tous les hommes de lettres allemands, il connaissait parfaitement les langues savantes de l'Europe; et quoiqu'il n'écrivît pas le français correctement, surtout dans les premières années (*Voy.* entre autres ses lettres à Mme. de La Roche), il sentait mieux qu'aucun autre peut-être les délicatesses de cette langue. « C'est ainsi que Voltaire aurait rendu cette idée en français », disait-il, et il ne se trompait que sur des

(9) Il est bon toutefois de rappeler qu'on a rendu justice à l'exactitude de ses recherches et de ses tableaux. *Voy.* entre autres ce que le savant Thrige dit d'*Aristippe* dans plusieurs passages de son *Histoire de Cyrène*.

accessoires. « Quand j'ai lu des » vers de Racine, » disait-il encore, » je ne puis plus lire les miens. » Aussi aucun autre écrivain n'a eu autant d'influence, non-seulement sur le style, mais encore sur le ton de la société. La netteté des pensées, le besoin d'un but réel et utile, l'aménité et la facilité à entrer dans les idées de ses interlocuteurs, distinguaient pareillement sa conversation. Ses services furent donc immenses. Wieland a été comparé à Voltaire. Nous l'avons entendu souvent témoigner son impatience à ce sujet. Il sentait combien Voltaire, l'homme du monde qui a eu le plus d'esprit, lui était supérieur sous ce rapport. Mais il l'emportait beaucoup plus encore sur le poète français par l'instruction, en comprenant dans ce mot la connaissance des langues anciennes et modernes. Que dirions-nous de son exactitude et de sa conscience comme écrivain? et que serait-ce, si nous parlions de la constante décence de son ton dans la discussion, de son respect pour l'ordre social, de ses vertus domestiques? C'est également à tort qu'on l'a comparé aux autres illustres écrivains de sa nation. Klopstock est grave, sublime, sentimental; il transporte ou attendrit. Lessing, presque toujours sans élan, est maître de son esprit, de sa raison, de sa langue. Göthe dispose pour ainsi dire de tous les mondes, sans cesser de se dominer lui-même. C'est du Michel-Ange, avec quelques traits de Raphaël et même de l'Albane. Schiller est un malade sublime, un enchanteur qui nous entraîne hors d'un monde imparfait et corrompu. Herder plane au-dessus de la terre, qu'il rattache au monde invisible. Il a une érudition immense, un langage et des formes à lui. Quant à Wieland, le lecteur doit le connaître. Nous pensons, non qu'il est le premier des écrivains allemands, mais qu'il est tout différent des autres. Il n'existe entre eux et lui aucun contact, aucun terme de comparaison. Nous croyons seulement pouvoir affirmer qu'il est dans son genre aussi parfait qu'aucun de ses rivaux de gloire dans leurs genres respectifs. Tel était le rang de Wieland dans la république des lettres, lorsqu'il fut, en 1799, l'objet de l'attaque la plus imprévue. MM. Guill.-Aug. et Fréd. Schlegel rédigeaient alors l'*Athenæum*. Célèbres depuis, l'aîné par une traduction de Shakspeare qui ne paraît pas pouvoir être surpassée, et tous deux par des travaux plus ou moins importants dans la critique et la philologie et sur les langues orientales, ces deux frères, placés très-haut dans le monde littéraire, débutaient alors avec éclat. Se transportant à quarante ans en arrière, influencés aussi sans doute par la nouvelle philosophie de l'*Idéalisme* et du *Transcendentalisme*, ils commencèrent une croisade contre tout ce qui, en littérature, ne leur paraissait pas porter un cachet vraiment allemand. Wieland devait être le principal but de leurs coups. En conséquence ils publièrent, dans leur *Athenæum*, une invitation *aux sieurs Lucien, Fielding, Sterne, Bayle, Voltaire, Crébillon; Hamilton et beaucoup d'autres, de même qu'à Horace, Arioste, Cervantes, Shakspeare, en un mot à tous ceux qui pourraient avoir à faire quelque réclamation, à se réunir en assemblée de créanciers, à l'effet de faire valoir leurs droits contre le sieur Wieland.* La tourbe des imitateurs

manque toujours de mesure comme de génie. Il devint à la mode de dénigrer Wieland; et celui qui, depuis près de quarante ans, faisait les délices de l'Allemagne, fut proclamé auteur fade, plat, médiocre, au-dessous de toute critique. Le respectable vieillard fut sensible à ces outrages. Déjà blessé par les *Xénies* (*V.* Schiller), il put un moment, mais certainement à tort, supposer aux croisés l'appui du grand poète, pour lequel ils professaient une admiration exclusive. Mais de pareils excès se réprimant d'eux-mêmes; Wieland resta en possession des hommages de la saine partie de la société. Cette certitude, le sentiment de son mérite, et le retour de son intimité avec Göthe lui firent promptement oublier une injustice, qui n'était probablement qu'un jeu d'esprit. On en sera convaincu en lisant ce que Fréd. Schlegel dit du *persiflage* de Wieland (*les Grecs et les Romains*).

Wieland était en possession d'une félicité qui avait toujours été l'objet de ses vœux les plus ardents. Après avoir passé près de cinquante ans dans son cabinet, il était devenu agriculteur. Propriétaire, depuis 1798, de la terre d'Osmanstädt, à deux lieues de Weimar, il serait intéressant de le voir partager son temps entre l'étude, les jouissances de la campagne, sa famille composée de treize personnes, en y comprenant deux de ses filles devenues veuves, et leurs quatre enfants qu'il avait recueillis; enfin les visites de Göthe, Herder, de son illustre amie la duchesse Amélie, et de tous les membres de la famille régnante. Il y revit en 1799, au bout de près de trente ans, l'amie de sa jeunesse, Sophie de La Roche. Une lettre de celle-ci, rapportée par Gruber, contient un rapprochement fort touchant entre le passé et le présent, et donne une idée parfaite de ce que fut pour Wieland, pendant cinq ans, le séjour d'Osmanstädt. Cette félicité fut troublée, à la fin de 1801, par le plus grand malheur que Wieland ait eu à supporter, la perte de sa femme, qui était son ange tutélaire de tous les moments; et le sentiment douloureux qui l'accompagnait partout lui aida à supporter l'abandon de sa terre, dont le produit, pendant les dernières années, avait été loin de répondre à celui des premières. Il revint à Weimar au printemps de 1803. Cette ville célèbre était dans sa plus grande splendeur, et voyait encore réunis Wieland, Göthe, Herder et Schiller. Cette année et la suivante furent marquées par la publication de deux petits romans en lettres, *Ménandre et Glycère*, *Cratès, et Hipparchia*. Dans l'un il expose comment se forma l'union du poète comique avec la célèbre bouquetière, et explique les causes de leur prompte séparation. Il fait comprendre dans l'autre comment une belle personne telle qu'Hipparchia peut être amenée à épouser un homme aussi laid, mais aussi éloquent que Cratès. On prendrait ces deux écrits pour des épisodes d'Aristippe. De nouveaux malheurs allaient fondre sur lui. La victoire de Iéna avait livré aux Français les états du duc de Weimar. Les calamités auxquelles ils furent en proie causèrent une vive douleur à ceux qui avaient été témoins de leur prospérité sous l'administration paternelle et éclairée de leur souverain. La qualification de *Voltaire de l'Allemagne* valut à Wieland une sauvegarde française; mais rien ne pouvait le consoler des désastres de son

pays. Plusieurs de ses lettres à la princesse de *** respirent le patriotisme le plus noble et le plus touchant (10). Son cœur fut surtout profondément affligé par la mort de la respectable duchesse douairière (*Voyez* AMALIE), dont la bienveillance avait toujours été une de ses jouissances les plus douces. Il se consacra dès-lors plus que jamais à la solitude et aux lettres, recevant seulement un petit nombre d'amis et de voyageurs. Cette nouvelle vie fut interrompue par quelques incidents. En 1808, il vit plusieurs fois Mme. de Staël. Cette femme célèbre a fait de lui dans l'*Allemagne* un portrait qui suffit pour le faire aimer comme homme et comme écrivain. Celui que Wieland a tracé d'elle dans ses lettres à la princesse de *** est très-piquant (*Choix de lettres*, II). Ce fut cette même année, pendant le congrès d'Erfurt, qu'il vit Napoléon; et l'on trouve dans la même correspondance un écrit plein d'intérêt, et le seul vrai de ses deux entrevues. En 1809, il fut atteint du choléra-morbus, et sa vie se trouva dans un grand danger. Les lettres dans lesquelles il parle de sa maladie, de sa convalescence et du retour progressif de ses facultés intellectuelles, sont du nombre des plus intéressantes. Deux ans plus tard, il eut à soutenir une nouvelle épreuve. Sa voiture ayant versé, il se rompit l'os de la hanche. Il avait alors soixante-dix-huit ans. Il supporta un long traitement avec une patience et une sérénité exemplaires, et se rétablit complètement. — Les années que nous venons de traverser rapidement n'avaient point été stériles pour les lettres. Il avait, dans sa soixante-treizième, commencé la traduction des Lettres de Cicéron, rangées par ordre chronologique. Ce que nous avons dit des traductions d'Horace et de Lucien, nous l'appliquerons avec bien plus de raison à celle-ci. Les considérations relatives aux événements et aux hommes de cette mémorable époque ont un mérite tout particulier. Malheureusement, il ne put achever son travail, qui fut interrompu à l'année 608. Il lui restait encore à traduire la correspondance de trois années; et il se proposait de couronner son œuvre par un essai sur les caractères de Pompée, César et Cicéron. Nous devons vivement regretter cette double perte. Le premier volume parut en 1808, le cinquième, en 1812. Son imagination avait encore la force, le calme, la fraîcheur qui la distinguaient trente ans auparavant. Il ne lui échappe pas une faiblesse, pas une négligence. Ce fut le chant du cygne. Au commencement de l'hiver de 1813, il paraissait jouir encore d'une santé qui éloignait toute inquiétude. Une première attaque d'apoplexie eut lieu. Les secours de l'art donnèrent de l'espoir. Mais, dans la nuit du 13 janvier, des crampes et la fièvre rendirent son état plus alarmant. Il conserva toute sa sérénité, conversant encore avec sa famille, et s'occupant d'achever sa traduction. Bientôt les accidents se multiplièrent; on l'entendit prononcer des paroles italiennes, puis le commencement du célèbre monologue de Hamlet, en allemand et en anglais. Il devint de plus en plus calme, et il cessa de vivre un peu avant minuit, le 20 janvier 1813, âgé de soixante-dix-neuf ans et quelques mois. Son corps

(10) Voy. ce qu'en dit Gruber dans sa Vie (II, 98 et suiv.).

fut exposé le 24; pendant plusieurs heures, et visité par la foule immense de ses admirateurs. Le lendemain, il fut, comme il l'avait demandé, porté à Osmanstädt, et déposé dans un endroit reculé du jardin, entre le tombeau de sa femme et celui de Sophie Brentano, petite-fille de Mme. de La Roche, que Wieland affectionnait particulièrement, et qui était morte chez lui. Il avait lui-même, six ans auparavant, composé leur épitaphe commune. Ce petit coin de terre avait été cédé par l'acquéreur d'Osmanstädt à la famille Brentano de Francfort. Wieland avait eu quatorze enfants, trois garçons et onze filles. — Nous possédons trois recueils de ses Lettres: le premier, intitulé *Lettres choisies*, etc., pendant les années 1751-1810, 4 vol., Zurich, Gessner, 1815-6; le second, *Choix de Lettres remarquables*, etc., publié par Louis Wieland (son fils aîné), 2 vol., Vienne, 1815; comprenant les années 1763-1812; le troisième, *Lettres à Sophie de La Roche*, etc., publié par Fr. Horn, 1 vol., Berlin, 1820. Cette correspondance, qui commence en 1750, et se termine en novembre 1806, peu de temps avant la mort de Mme. de La Roche, est un des monuments les plus touchants d'une longue et constante amitié; et l'on pourrait lui appliquer à bien plus juste titre ce que Wieland dit des *Lettres d'Horace*. On trouve, dans ces trois recueils, non-seulement une espèce de fil de l'histoire de la littérature allemande pendant soixante ans, et de nombreux renseignements et jugements sur les hommes et les choses, mais encore l'appréciation en général, fort juste de son mérite littéraire, avec son ingénuité, sa bonne foi, son élévation, son bonheur du succès des autres, ses vivacités, son irritabilité. C'est Wieland tout entier. Lorsque ses autres Lettres encore éparses auront été réunies, et fondues par ordre de dates avec ces trois Recueils, cette collection formera incontestablement une des galeries les plus intéressantes dans ce genre. Pour achever de peindre Wieland, nous donnerons l'extrait d'une lettre adressée à un jeune étranger, auquel il témoignait de l'affection, mais que, dans un moment d'irritabilité, il avait fort mal reçu. « Mon cher ***, pardonnez-moi et oubliez, si vous le » pouvez, la mauvaise disposition » dans laquelle vous m'avez trouvé, » il y a quelques jours. Mon cœur » n'y a aucune part. Des moments » de ce genre sont rares chez moi; » mais, dans un pareil moment, je » n'aurais pas reçu mon propre fils » mieux que vous. Je suis fâché que ce » soit vous, mon cher ***, qui ayez » fait cette expérience. Au surplus, » ce qu'il y aurait de mieux serait » d'oublier pour toujours cet inci- » dent comme un mauvais rêve, qui » est en-dehors de notre état de » veille.... Rendez-moi vos bons sen- » timents (*Werden Sie mir wieder* » *gut*), et pensez quelquefois à moi » en songeant à vos amis...» — Nous croyons inutile de mentionner les nombreuses éditions des différents ouvrages de Wieland. On peut sur cela consulter le *Dictionnaire de* Jördens. Nous n'indiquerons que les éditions générales. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Leipzig, en 42 vol. (y compris 6 vol. de *Suppléments*), et en deux formats, in-4°., pap. vél., et in-8°., pap. vélin et papier ordinaire, 1794-1801. C'était alors le plus grand monument qu'on eût élevé aux

lettres en Allemagne. Göschen, un des hommes qui, par l'élévation de leur caractère, honorent le plus leur art, y mit un courage et des soins vraiment patriotiques, qui furent couronnés de succès. Il en parut une contrefaçon en 73 vol., Vienne, 1797-1805. — Elles ont encore été publiées en 45 vol. à Carlsruhe. Enfin, Göschen vient (1824-7) de les réimprimer en 51 vol. in-8°., y compris les ouvrages postérieurs à la première édition, les traductions des *Acharniens* d'Aristophane, etc. (11), et la 2e. édition de la Vie de Wieland, par Gruber (2 vol.). Ce savant a eu l'avantage de recueillir de la bouche de Wieland lui-même des renseignements précieux relatifs à sa vie, à ses ouvrages et à la marche successive de ses idées; et nous avouons que son travail nous a été fort utile. Mais nous n'avons pu consulter la seconde édition. D—u.

(11) La plupart des ouvrages de Wieland ont été traduits en français : *Selim et Selima*, imité par Dorat. *Agathon*, imité par Frenais, 4 parties in-12; traduit par Perrau, 1802, 3 vol. in-12; sous le titre de *Philoclès*, par Ladoucette, 1811, 2 vol. in-8°., trois éditions. *Contes comiques*, trad. par Junker, 1771, in-8°. de 152 pag. *Endymion*, et le *Jugement de Pâris*, imités par d'Ussieux, in-8°., 52 pag. *Histoire d'un jeune Grec*, par Bernard, 1778, in-8°. La *Sympathie des âmes*, par Frenais, 1768, in-12. *Socrate en délire*, par M. Barbé-Marbois, 1772, in-12; 1797, in-18. *Musarion*, ou la philosophie des Grâces, par Laveaux, Kell, 1784, in-8°. *Oberon*, par le capitaine de Boston, Berlin, 1784, in-8°.; par M. d'Holbach fils, Paris, 1800, in-8°. *Pérégrinus Protée*, par Labaume, 1795, 2 vol. in-18. *Nouveaux Dialogues des dieux*, par L. C. A. D., Zurich, 1796, in-8°. *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*, par H. Coiffier, 1801-2, 6 vol. in-8°., avec des portraits; 1803, 7 vol. in-12. *Cratès et Hipparchie*, suivi des *Pythagoriciennes*, trad. par Ch. Vanderbourg, Paris, 1818, 2 vol. in-18. Les *Abderites*, suivi de la *Salamandre*, in-8°. — Les *Mémoires de mademoiselle de Sternheim* (par Mme. de La Roche), ont été trad. par Mme. de La Fite, la Haye, 1773, 3 vol. in-12. — Parmi les traductions anglaises, nous citerons : *Aventures de don Sylvio de Rosalba*, 1772, 3 vol. in-12. *Socrate en délire*, ou *Dialogues de Diogène de Sinope*, trad. par Wintersted, 1772, 2 vol. in-12. *Histoire d'Agathon*, 1773, 4 vol. in-12. *Araspe et Panthée*, ou les effets de l'amour; *Socrate et Timoclée*, sur la Beauté apparente et réelle, 1775, in-8°. *Oberon*, trad. avec talent, en vers anglais, par William Sotheby, 1798, in-8°. Les *Grâces*, allégorie classique, 1823, in-12. *Sophie Sternheim*; il y en a deux traductions, l'une par Edw. Harwood, 1776, 2 vol. L.

WIELING (Abraham), jurisconsulte, né à Ham, en Westphalie, en 1693, étudia la jurisprudence à Marpourg, puis à Duisbourg, et vint en Hollande en 1716. Il professa d'abord les humanités, dans lesquelles il était très-versé, et il donna aussi des leçons particulières de droit, à Amsterdam. Le célèbre Bynkershoeck le fit nommer à la place de professeur de jurisprudence, devenue vacante à Franeker par la mort du savant Heineccius. En 1739, il fut appelé à la chaire de droit civil et féodal, à l'université d'Utrecht. On y joignit en 1743 l'enseignement du droit public romain-germanique. Il mourut, des suites d'une chute qu'il avait faite en descendant de sa chaire, le 11 janvier 1746. Ses principaux ouvrages, outre plusieurs thèses et harangues académiques, sont : I. *Jurisprudentia restituta, seu Index chronologicus in totum juris Justinianei corpus*; Amsterdam, 1727, in-8°. II. *Jurisprudentiæ Justinianeæ secundum quatuor Institutionum libros specimina*, Franeker, 1728, in-8°. III. *Commentationes ad auditores suos de lege Furiâ, de lege Voconiâ*, etc., ibid., 1729, 1730, 1731, 3 vol. in-4°. IV. *Fragmenta Edicti perpetui*, ibid., 1733, in-4°. V. *Lectionum juris civilis libri II*, Amsterdam, 1736, in-8°. VI. *Animadversa de Romano-Germanorum imperio*, Franeker, 1738. Il a eu part à l'édition de *Térence*, par Westerhov, la Haye, 1726, in-4°.; à celle de la *Paraphrase grecque des Institutes de Théophile*, par G.-O. Reitz, ibid., 1751, in-4°. M—on.

WIER ou WEYER *Piscinarius* (Jean), célèbre médecin et

démonologue, naquit, en 1515, à Grave dans le Brabant, d'une famille noble, originaire de la Zélande, d'où elle avait été chassée par une inondation. Dès son enfance, il annonça des dispositions très-remarquables pour les sciences, et après avoir fait ses humanités, il suivit les leçons du célèbre Corneille Agrippa (*V.* ce nom), pour lequel il conserva toute sa vie le plus tendre attachement. Ayant découvert dans le cabinet d'Agrippa la sténographie de Tritheim (*V.* ce nom), il en fit une copie, à l'insu de son maître, persuadé qu'il devait trouver dans cet ouvrage tous les secrets de la magie. Wier, obligé de choisir un état, se décida pour la médecine, et vint à Paris entendre les plus célèbres professeurs. Quoique bien jeune, il sut mériter l'estime de Noël Ramard, médecin du roi François Ier, et de la reine de Navarre, qui lui confia l'éducation de ses deux fils et de son neveu (*De præstig.*, v, ch. 26). Il accompagna ses élèves, en 1524, à Orléans, où il trouva Sturm, Sléidan, Servet, *etc.*; mais il n'y resta que quelques mois, et revint avec ses élèves à Paris, où l'on conjecture qu'il reçut le grade de docteur. Doué d'un esprit observateur et jaloux d'agrandir le cercle de ses connaissances, il entreprit plusieurs voyages. Dans l'un, il visita les côtes de l'Afrique et l'île de Candie, où il séjourna quelque temps. A son retour en Allemagne, le duc de Clèves le nomma son premier médecin; et il remplit pendant trente ans cet emploi, de la manière la plus brillante. Mais quelques services que Wier ait rendus dans l'exercice de la médecine, c'est moins à ce titre qu'il mérite la reconnaissance des amis de l'humanité, que pour avoir tenté le premier de détruire les préjugés barbares de son siècle. Ce fut dans ce but qu'il publia son fameux Traité *De præstigiis dæmonum*. N'osant pas nier que le diable n'ait reçu le pouvoir de tourmenter les hommes, il s'efforce de montrer qu'on a tort d'attribuer à l'esprit malin les phénomènes qui peuvent s'expliquer d'une manière naturelle. Il prouve ensuite que c'est une absurdité de croire que le démon emploie les sorciers comme ses ministres, puisqu'il n'a besoin d'aucun intermédiaire pour opérer le mal. De là Wier conclut qu'il y a moins de sorciers qu'on ne l'imagine, et que ceux qu'on regarde comme tels sont, pour la plupart, des malades ou des insensés, qu'il faut tâcher de guérir, au lieu de les tourmenter. Wier adressa son ouvrage à tous les princes de l'Europe, en les conjurant de prendre sous leur protection tant d'êtres innocents. Si les bûchers ne disparurent pas entièrement, il en fit au moins diminuer le nombre; et les juges s'habituèrent à ne plus voir dans les prétendus sorciers des coupables dignes du dernier supplice. Mais telle était la force des préjugés, que Wier se vit en butte aux attaques d'une foule d'écrivains, parmi lesquels on regrette de trouver l'auteur de la *République* (*Voy.* Bodin, IV, 637). Dans son examen du Traité *De præstigiis*, il s'étonne que Wier appelle bourreaux les juges qui font mourir les sorciers; car, ajoute-t-il, une telle opinion ne peut être que d'un homme très-ignorant ou très-méchant (1). Aux injures de ses adver-

(1) Les bibliothécaires des Pays-Bas disent que Wier n'a été loué que par des hérétiques. Les articles qu'on lui a donnés dans le *Dict. universel* et dans celui de Feller sont rédigés d'après ce principe. Suivant les nouveaux éditeurs de Feller, la qualité dominante de son esprit n'était pas d'*être bien conséquent*. Mais ce qui surprend le plus,

saires Wier se contenta d'opposer les suffrages des savants les plus illustres de l'Allemagne et de la Suisse. Ses talents, comme médecin, le faisaient rechercher des princes et des grands. Il s'était rendu près du comte de Bentheim, à Tecklenbourg, et il y mourut d'apoplexie le 24 fevrier 1588. Ses restes furent déposés dans la principale église, où ses enfants lui consacrèrent une épitaphe rapportée par une foule d'auteurs (2). Les *Œuvres* de Wier ont été recueillies en un volume in-4°., Amsterdam, 1660. Ce volume contient : I. *De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis libri sex*, Bâle, 1564, in-8°.; ibid., 1566, in-8°.; 1577, in-4°. (3). Le premier livre traite du diable, de sa chute et des bornes mises à son pouvoir; le second, des magiciens et des moyens qu'ils emploient pour tromper; le troisième, des lamies ou esprits; le quatrième, des personnes qui se croient tourmentées par les esprits; le cinquième, des moyens qu'il convient d'employer pour les guérir; et enfin le sixième, de l'injustice qu'il y a de les tourmenter et de les faire périr. Les premières éditions de cet ouvrage ne contiennent que cinq livres. Ils ont été traduits en français, par Jacq. Grevin, 1567, in-8°. Simon Goulart en a donné une nouvelle traduction, augmentée du sixième livre et de quelques autres pièces, Genève, 1579, in-8°. II. *Liber apologeticus; et pseudo-monarchia dæmonum*, Bâle, 1577, in-4°., à la suite de l'ouvrage précédent. Teissier prétend que dans cet ouvrage Wier a fait l'inventaire de la monarchie diabolique, et qu'il y donne les noms et surnoms des princes des démons, au nombre de cinq cent quatre-vingt-douze, lesquels ont sous leurs ordres sept millions quatre cent cinq mille neuf cent vingt-six diables, sauf erreur de calcul (Voy. *Éloges des hom. savants*, III, 434); mais il est probable qu'il ne s'était jamais donné la peine de l'examiner. Wier se contente de rapporter, d'après les auteurs les plus graves, les noms et les fonctions des rois et des chefs des démons, au nombre de soixante-neuf, lesquels ont sous leurs ordres six mille six cent soixante-six légions. L'épigraphe qu'il a choisie prouve assez le but qu'il avait par cette publication : *O curas hominum, o quantum est in rebus inane!* III. *De lamiis liber; et de commentitiis jejuniis*, Bâle, 1577, in-4°.; ib., 1582. Dans cet ouvrage, destiné à montrer la fausseté de ces jeûnes extraordinaires, Wier assure qu'il lui est arrivé de rester quatre jours sans prendre aucune nourriture, et qu'il aurait pu supporter une plus longue privation sans beaucoup souffrir. Il cite ensuite l'exemple de son frère Arnold, qui passa huit jours sans prendre autre chose qu'une bouchée de coing (édit. de 1577, p. 114). IV. *De ira morbo ejusque curatione philosophicâ, medicâ et theologicâ*, ibid., 1577, in-4°. V. *Medicarum observationum rariorum liber unus*, Bâle, 1567, in-4°.; Amsterd., 1657, in-12; recueil très-intéressant. Les observations de Wier sur le scorbut sont, dit Sprengel, un

c'est que l'illustre M. Portal ait dit de Wier : Il abusa de la crédulité publique; il n'est point d'impiété qu'il n'ait racontée (*Hist. de l'anatomie*, I, 652). Qu'en conclure? c'est que M. Portal s'en est rapporté trop légèrement aux détracteurs de ce grand homme.

(2) On la trouve dans la *Bibl. belgica* de Foppens; dans la *Biblioth. coloniensis*; dans le *Dict.* d'Éloy; dans l'appendix des *Monument. Basil.*, etc.

(3) M. Portal nomme mal l'ouvrage de Wier : *De la démonomanie*; c'est le titre de celui de Bodin.

véritable chef-d'œuvre, et ont été très-souvent copiées. Il attribue cette maladie aux obstructions de la rate, aux humeurs atrabilaires et à l'usage des aliments salés ou gâtés. Il recommande, dans le traitement, le cochléaria, le bécabunga, etc. (*Hist. de la médecine*, III, 79). L'un des premiers, Wier employa la ponction avec succès dans l'ascite (ibid., V, 149), et prescrivit les cataplasmes de racines de ciguë pour les engorgements (ib., 475). VI. *De varenis morbo endemico Westphalorum permolesto*. Wier avait écrit cet ouvrage en allemand. Il fut traduit en latin par son fils Henri. H. Smet l'a inséré dans les *Miscellan. medica*, Francfort, 1611, in-8°. Le portrait de ce grand médecin a été gravé plusieurs fois, dans divers formats. W—s r.

WIGAND. *V.* VIGAND.

WIGBERT ou WIPERT, général des armées bohémiennes, était petit-fils d'un roi de Danemark, et concourut très-efficacement à faire monter sur le trône de Bohême Wratislas Ier. En 1084, il suivit en Italie, à la tête des troupes de ce royaume, l'empereur Henri IV, auquel il rendit de grands services, surtout à la prise de Rome. A son retour à Prague, Wratislas lui donna une de ses filles avec le comté de Groiek en Misnie. Après la mort de ce monarque, Wigbert prit une part peu honorable aux troubles qui éclatèrent dans la famille régnante de Bohême. A la tête de deux mille hommes il accompagna l'empereur Henri dans son expédition contre la Pologne (1109). Il était devant Glogau lorsque Swientopelk, duc de Bohême, fut assassiné; et le moine de Pégau, qui a écrit en latin la vie de Wigbert, dit positivement que ce crime fut commis à l'instigation du comte qui, par-là, espérait faire rentrer en Bohême Borzivoy qui en avait été chassé. La nation bohémienne ayant choisi Wladislas pour succéder à Swientopelk, Wigbert envoya son fils Wenceslas avec un corps de troupes pour soutenir Borzivoy; mais Wenceslas défait, obligé de se soumettre à l'empereur, fut mis en prison ainsi que Borzivoy (1110). Lobieslas, quatrième fils du roi Wratislas, s'étant aussi révolté contre son frère Wladislas, et s'étant réfugié près de son beau-frère Wigbert, celui-ci l'envoya à la cour impériale avec des lettres de recommandation. L'empereur, mécontent, témoigna de la surprise et de l'indignation de voir que Wigbert, qui avait, disait-il, de très-bonnes raisons pour implorer sa clémence, osât recommander un sujet dans ses projets de rebellion contre son souverain. En 1122, Wigbert ayant pris ouvertement parti contre l'empereur, Wladislas, duc de Bohême, se jeta sur ses terres de Lusace et les ravagea. En 1128, l'empereur Lothaire ayant tenu sur les fonts de baptême le fils de Lobieslas, duc de Bohême, Wigbert, qui était présent, fut obligé de donner à l'enfant nouvellement baptisé tous les fiefs qu'il tenait du duché de Bohême. Ce général mourut en 1139, et le duc Lobieslas racheta ses terres que sa veuve avait été obligée de donner en gage. G—y.

WIGBODE, poète chrétien qui florissait dans le huitième siècle, n'est connu que par l'ouvrage qui porte son nom. D. Martène conjecture que ce poète pouvait bien être le même que Wichode ou Wigbalde, secrétaire de Hither et Radon, chancelier de Charlemagne, ou que Widbalde

établi par ce prince comte de Perpignan. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que Wigbode jouissait d'une très-grande considération à la cour de Charlemagne. Il cultiva l'érudition en même temps que la poésie; et sans négliger la lecture des auteurs profanes, il s'appliqua particulièrement à l'étude des saintes Écritures. Il composa un commentaire sur l'*Octateuque* (1), c'est-à-dire les huit premiers livres de la Bible, tiré des écrits des pères latins. Charles, ayant eu connaissance de cet ouvrage, témoigna le desir d'en avoir une copie. Wigbode, sensible à l'honneur que lui faisait son souverain, l'en remercia par deux *Épigrammes*, l'une de quatorze vers, adressée à son livre; et l'autre de cent vers, dans laquelle, après avoir fait l'éloge de Charlemagne, il donne une explication littérale et mystique des sept jours de la première semaine. Le commentaire de Wigbode est en forme de dialogue et porte le titre de questions sur l'Octateuque (*Quæst. in Octateuchum*). D. Martène et D. Durand, en ayant découvert un très-ancien manuscrit dans l'abbaye de Saint-Maximin à Trèves, avaient résolu de l'insérer dans l'*Amplissima collectio*; mais ayant reconnu que l'ouvrage ne se composait, en grande partie, que d'extraits des Œuvres de saint Jérôme et de saint Isidore, ils n'ont publié que les questions sur les trois premiers chapitres de la Genèse (*Ampl. collect.*, IX, 295-366). On trouve une Notice sur Wigbode dans l'*Hist. litt. de la France*, IV, 177-79. W—s.

WIGGLESWORTH (Michel), poète américain, fit ses études au collége de Harward, et s'appliqua en même temps à la poésie, à la médecine et à la théologie. Il devint ministre de Maldon en Massachusets, et mourut dans cet emploi, en 1705, à l'âge de soixante-quatorze ans. Le poème qu'il publia sous ce titre : *Le jour redoutable*, ou *Tableau poétique du jugement dernier*, eut beaucoup de succès, et il en fut imprimé rapidement cinq éditions. La cinquième est de 1702. On a encore de lui : *Méditations sur la nécessité, la fin et l'utilité des afflictions pour les enfants de Dieu.* —Wigglesworth (*Édouard*), professeur de théologie au collége de Harward, a publié : I. Les *Remarques sérieuses*, 1724, in-8°. II. De la *Durée des peines futures des méchants*, 1729. III. *Recherches sur la vérité du péché d'Adam retombant sur sa postérité*, 1738, in-8°.; et quelques *Sermons*. Z.

WIGMAN (dans l'ancienne langue francique, *homme de guerre*), comte de Lunebourg, s'est rendu célèbre par son courage et par la force qu'il montra dans ses derniers moments. Ayant épousé, vers le milieu du dixième siècle, une parente de l'empereur Othon Ier., il vit avec peine que ce prince confiait son autorité en Saxe à Hermann Billing et à Gérard, qu'il avait créés duc et margrave, celui-ci de la Saxe supérieure, et l'autre de la Saxe inférieure. Afin de se venger, Wigman flattait le ressentiment des peuples slaves établis dans la Saxe orientale. S'étant révolté ouvertement contre Hermann, il fut attaqué et cerné de toutes parts dans les environs d'Altenbourg, que les Slaves appelaient Starogrod. Il se réfugia près de ces peuples, qui, sous le nom de Wilins ou Wuloïniens, habitaient les bords de la

(1) L'Octateuque comprend, outre le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq livres de Moïse, Josué, les Juges et Ruth.

Sprée, et il les souleva contre Mieczyslaw Ier., duc de Pologne, qui tenait de l'empereur ces contrées à titre de fief. Le duc de Pologne marcha contre lui. On l'attira dans un piége, qu'il aperçut lorsqu'il n'était plus possible de s'en tirer ; il descendit alors de cheval, exhortant les siens à vendre chèrement leurs vies, repoussa les attaques réitérées que l'on dirigeait contre lui, jusqu'à ce que la nuit lui permît de prendre quelque repos. Le lendemain le combat recommença ; Wigman se faisait reconnaître à la hauteur de sa taille et à la richesse de ses armes ; on lui criait de se rendre ; promettant que Mieczyslaw lui ferait grâce de la vie, et qu'il le conduirait à l'empereur, son parent : il répondit qu'il ne rendrait ses armes qu'entre les mains de Mieczyslaw lui-même. En chemin, il fut entouré par un corps de troupes qui l'attaqua, ne sachant ce qui venait de se passer, ou feignant de l'ignorer. Le désespoir donna de nouvelles forces à Wigman ; mais, succombant enfin il dit au chef du corps ennemi : « Va, porte à » ton maître mon sabre que je te » remets comme une marque de la » victoire qu'il vient de remporter ; » que lui-même l'envoye à l'empe» reur, son ami, afin que celui-ci » se réjouisse de la chute de son » ennemi, ou qu'il pleure la mort » d'un de ses proches. » Et il tomba mort (967). G—y.

WIGNACOURT. *Voy.* VIGNACOURT.

WIGNEROD ou VIGNEROD (FRANÇOIS DE), marquis de Pont-Courlay en Poitou, était fils de René Wignerod, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et de Françoise Du-Plessis, sœur du cardinal de Richelieu (*V.* ce nom, XXXVIII, 13). Ayant embrassé la carrière des armes, il dut à la protection de son oncle un avancement très-rapide. Nommé gouverneur de la ville et de la citadelle du Havre, il fut compris, peu de temps après (1633), dans la promotion des chevaliers du Saint-Esprit. Il commandait un corps en Lorraine, et se distingua devant La Mothe. En 1635, il fut nommé à côté de Turenne général des galères ; et il défit la flotte espagnole devant Gênes, le 1er. septembre 1638. Il mourut à Paris, le 26 janvier 1646, à l'âge de trente-sept ans, laissant de son mariage avec Marie-Françoise de Guemadeuc un fils unique, *Armand-Jean*, que le cardinal de Richelieu avait fait substituer à son nom et à ses armes. C'est lui qui fit imprimer, à ses frais, la jolie édition de la Bible latine connue des amateurs sous le nom de *Bible de Richelieu*, Paris, Séb. Martin, 1656, trois tomes en un vol. in-8°. (*V.* le *Manuel du libraire* de M. Brunet, au mot *Biblia*) (1). Armand-Jean mourut en 1715, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il fut le père du maréchal de Richelieu (*Voy.* RICHELIEU, XXXVIII, 34). W—s.

WIKES ou WIGGIUS (THOMAS), historien anglais, était vers l'an 1290, sous le règne d'Édouard Ier., chanoine régulier, de St.-Augustin, dans le monastère d'Exéter. S'étant adonné de très-bonne heure à l'étude des lettres, il acquit une grande réputation de science et d'érudition. On a de lui plusieurs ouvrages en prose et en vers, parmi lesquels on re-

(1) Cette Bible, vrai chef-d'œuvre typographique, fut exécutée à l'imprimerie particulière du cardinal de Richelieu, imprimerie sur laquelle on n'avait eu jusqu'ici que des renseignements très-incomplets. M. Ch. Nodier en donne l'histoire détaillée dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*.

marque sa chronique que Thomas Gale a publiée dans les *Historiæ Britanicæ, Saxonicæ, et Anglo-Danicæ scriptores quindecim, ex vetustis codicibus manuscriptis*, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol., tom. II, pag. 21, sous ce titre : *Chronicon Thomæ Wickes, aliter chronicon salisburiensis monasterii ab adventu conquestoris ad annum* 1304. Comme on voit par le titre, la Chronique de Wikes commence à la conquête de Guillaume, et elle se termine à l'an 1304. L'auteur y a recueilli des détails intéressants sur les trois premières croisades. Philippe-Auguste et Richard ayant pris la croix, les croisés d'Angleterre, avant de partir, se jetèrent sur les Juifs ; et les ayant massacrés par milliers, ils pillèrent leurs biens. L'auteur raconte fort au long les deux expéditions de saint Louis ; sa partialité contre les Français se montre à découvert dans tout son récit. Sa chronique est utile et plus véridique, quand il parle des affaires intérieures de l'Angleterre. G—Y.

WIKLIFFE. *Voy.* WICLEF.

WIKRAM (GEORGE), né à Colmar au commencement du seizième siècle, s'est fait remarquer dans les premiers temps de la littérature allemande par sa traduction des Métamorphoses d'Ovide. Un Minnesinger, Albert de Halberstadt, l'ami et le coopérateur d'Eschenbach, avait fait paraître : *Metamorphoseon libri XV, traduits en allemand vers l'an* 1210, *par ordre de Hermann, Landgrave de Thuringe* (imprimé à Maïence, 1545, in-fol.). Cette version faite dans la langue des anciens troubadours étant devenue difficile à comprendre, Wikram fit paraître sa nouvelle version en langue allemande, telle qu'elle se parlait au milieu du seizième siècle, après les changements que la réformation y avait introduits, sous ce titre : *Métamorphoses d'Ovide, le plus ingénieux des poètes, c'est-à-dire changements surprenants dans les formes des hommes, des bêtes et d'autres créatures, ouvrage agréable à lire, et particulièrement utile aux peintres, sculpteurs et artistes, traduit d'abord en vers allemands par Albert de Halberstadt, traduit de nouveau, corrigé et orné de figures*, Maïence, chez Schœffer, 1551, in-fol. Le même ouvrage fut ensuite imprimé à Francfort, 1564, 1580, 1609, 1625, 1631 et 1641, in-4°. Ces sept éditions, qui ont paru dans l'espace de quatre-vingt-dix ans, prouvent la faveur avec laquelle l'Allemagne accueillit la version de Wikram. Il l'avait dédiée au gouverneur de la ville de Rouffach. G—Y.

WILCOCKS (JOSEPH), littérateur anglais, né en 1723, était fils de Joseph Wilcocks qui fut évêque de Rochester et précepteur des enfants du roi George II. Il fit ses études avec distinction à l'université d'Oxford. Pieux, modeste et bienfaisant, très-avare de son temps, mais non de ses revenus, il pourvoyait à l'éducation des enfants pauvres, et fonda même plusieurs écoles. Dans les voyages que le goût des lettres et des arts lui fit faire en Angleterre et dans les pays étrangers, les malades et les nécessiteux se ressentaient de son passage ; il s'enquérait de leurs besoins dans les hôtelleries où il logeait. Ce fut en Italie qu'il traça le plan d'un ouvrage que sa défiance de ses talents l'empêcha de rendre public pendant sa vie. Les *Conversations romaines, ou Description succincte des antiquités de Rome*,

avec les caractères des Romains illustres, ne furent imprimées d'abord qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, que l'auteur distribua parmi ses amis intimes; mais ayant jugé depuis que ce livre pourrait ne pas être inutile à la jeunesse, il en prépara une édition qui devait paraître après sa mort. Atteint de paralysie, une dernière attaque l'enleva le 23 décembre 1791. Le premier volume des *Conversations romaines* vit le jour en 1792, le second en 1794. Malgré de fréquentes digressions et des négligences de style, cet ouvrage est estimé, parce qu'on y trouve de l'exactitude, de l'impartialité, de la justesse dans les jugements, et qu'on y apprend à distinguer l'histoire romaine des fables qui la défigurent, et la vertu publique de la démagogie qui en prend le masque. On cite de Wilcocks de bons vers latins, imprimés parmi les *Carmina quadragesimalia*; les *Exercices sacrés*, compilés pour l'école de Westminster, où il avait reçu les premiers éléments de l'instruction; et (dans les *Transactions philosophiques*, 53e. vol., 1763, p. 127) une *Description de quelques appartements et de peintures étrusques, découverts à Civita-Turchino, en Italie*. Les lieux décrits avaient été explorés aux frais de l'auteur. L.

WILD, en latin FERUS (JEAN), prédicateur, né vers la fin du quinzième siècle dans les environs de Maïence, embrassa la règle des cordeliers, se fit bientôt connaître par son talent pour la chaire, et fut nommé prédicateur ordinaire de la cathédrale de Maïence, emploi qu'il remplit pendant vingt-quatre ans avec un zèle infatigable. Les protestants s'étant emparés de cette ville, en 1552, en chassèrent tous les ecclésiastiques et les religieux, dont les maisons furent livrées au pillage; mais, à la considération de Wild, son couvent fut épargné, et on lui permit d'habiter sa cellule. Albert de Brandebourg, qui souhaitait d'attirer à son parti un homme d'un si rare mérite, lui conseilla de quitter l'habit de son ordre: « Pourquoi le » quitterais-je, lui répondit Wild; » il y a long-temps que je le porte, » et il ne m'a jamais incommodé. » Wild mourut le 8 septembre 1554. Il joignait à beaucoup d'érudition théologique un jugement droit et une élocution facile. Ses commentaires sur les saintes Écritures ne sont pas, dit Dupin, des notes sèches, mais des discours étendus et éloquents, dans lesquels il explique néanmoins le sens littéral. Quoique attaché sincèrement au saint-siége, il n'était point imbu des maximes de la cour de Rome. Quand l'occasion s'en présente, il signale avec franchise les abus dont l'excès avait amené le schisme de Luther, et en demande la répression (1). Le P. Niceron a donné le catalogue des ouvrages de Wild au nombre de vingt-huit. Ce sont, outre quelques livres ascétiques, des sermons et des commentaires, en latin et en allemand, sur les différentes parties de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quelques-uns des sermons qu'il avait composés en allemand ont été traduits en latin par Gunther, chapelain de l'archevêque de Maïence. La plupart des ouvrages de Wild n'ont été publiés qu'après sa mort; ils sont encore recherchés en Allemagne. On se contentera de citer: I.

(1) Voy. *Histoire des auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, par Dupin; et la *Critique* de cet ouvrage par Rich. Simon.

In S. Jes.-Chr. Evangelium secundùm Matthæum Commentarior. libri quatuor, Maïence, 1559, in-fol., édition originale très-rare et fort recherchée; elle a été reproduite la même année à Anvers et à Lyon, in-8°. « Voici, dit l'auteur, l'Évangile de saint Matthieu que je vous propose sans y rien ajouter ni diminuer; je ne dirai rien de moi-même, et je ne cacherai point la vérité par des considérations humaines; mais je vous dirai les choses comme elles sont, et comme en devant rendre compte à Dieu. » En effet, suivant Rich. Simon, il est tout-à-fait libre et désintéressé (2). Quoiqu'il déclare ne point vouloir entrer dans ces vaines disputes où la vérité n'est jamais, et qu'il reconnaisse de tout son cœur la puissance que saint Pierre a reçue de Jésus-Christ, son livre fut mis à l'*index* à Rome, et la faculté de Paris en demanda la suppression. Les partisans de Wild soutiennent que les passages dont la cour de Rome se plaignait avaient été intercalés par les protestants, et ils furent retranchés des éditions subséquentes. II. *In S. Jesu-Christi Evangelium secundùm Joannem piæ et eruditæ enarrationes pro concione explicatæ*, Maïence, 1550, in-fol., première édition, inconnue à la plupart des bibliographes; ibid., 1559, in-fol.; Louvain, 1559, in-fol. (3); souvent réimprimé depuis dans différents formats. Le P. Dominique Soto (*V.* ce nom, XLIII, 143), dominicain espagnol, signala dans cet ouvrage soixante-sept passages qui lui paraissaient susceptibles d'un sens dangereux. Un autre écrivain espagnol, le P. Michel de Medina, cordelier, prit la défense de Wild, et publia son apologie; mais ayant été censuré par la congrégation de l'index il s'empressa de donner une édition de l'ouvrage de Wild, dont il retrancha tous les endroits indiqués par son adversaire. III. *Historia sacræ dominicæ passionis, ex quatuor evangelistis concinnata*, Maïence, 1555, in-8°., édition originale très-rare. On peut consulter, pour plus de détails, au mot *Feros*, les *Éloges des hommes savants*, de Teissier; le *Dict.* de Bayle; la Dissertation d'Élie Gottl. Dieterich : *De Joan. Fero, teste veritatis evangelicæ*, Altorf, 1723, in-4°.; les *Mémoires* de Niceron, XXVI, 198-212; et la *Biblioth. curieuse* de David Clément, VIII, 294 et suiv. W—s.

WILD (Marquard), antiquaire, né, vers le milieu du dix-septième siècle à Berne, d'une famille patricienne, devint membre du conseil des deux cents; et en 1673 fut nommé conservateur de la bibliothèque, place qu'il remplit avec beaucoup de zèle. Quoiqu'il se fût appliqué fort tard à l'étude de la numismatique, il s'occupa de former un médailler; et dans l'espace de douze ans il recueillit un millier et plus de médailles romaines de toute grandeur, dont il s'empressa de faire hommage à la bibliothèque. Il témoigne que sa récolte aurait été plus abondante, si Ch. Patin (*V.* ce nom), en quittant la Suisse, n'en avait emporté ce qu'il y avait de plus curieux en ce genre (*Apolog. d'Avenches*, préf., 4). Il se proposait de mettre en ordre les manuscrits de la bibliothèque de Berne, et d'en publier le *Catalogue*; mais son âge avancé ne lui permit

(2) *Histoire critique du Nouveau-Testament*, par Rich. Simon, 559.

(3) Colomiès indique cette édition de Louvain comme préférable à toutes les autres; mais il ne connaissait pas les deux éditions de Maïence que nous avons citées. Voy. la *Biblioth. choisie*, p. 166, où, par une faute d'impression, l'édition de Louvain est datée de 1549.

pas d'exécuter ce projet qui n'a été réalisé que long-temps après, et beaucoup mieux que Wild n'aurait pu le faire, par le savant et laborieux Simler (*Voy.* ce nom, XLII, 419). Wild comptait au nombre de ses amis Cuper et J.-J Scheuchzer qu'il nomme son patron singulier (ibid., p. 175). On ne connaît de lui que l'ouvrage suivant : *Apologie pour la vieille cité d'Avenches ou Aventicum en Suisse*, opposée à un nouveau Traité mis au jour par l'auteur de la *Découverte de la ville d'Antre*, qui est une hétérodoxie en fait d'histoire, etc., Berne, 1710, in-8°. de 266 pag., très-rare. Le P. Dunod (*V.* ce nom, XII, 245), entraîné par son goût pour le paradoxe, avait essayé de prouver que l'Aventicum des anciens géographes était situé, non pas en Suisse, mais sur les bords du lac d'Antre près de Saint-Claude. Wild n'eut pas de peine à montrer la fausseté de ce système. Son ouvrage est mal écrit, mais fort curieux. Bochat en a beaucoup profité dans les *Mémoires sur la Suisse*. Après avoir établi par le témoignage des anciens auteurs, et par les inscriptions et les monuments, qu'Avenches a remplacé l'antique Aventicum, Wild donne une description détaillée de cette ville et des monuments de tout genre qu'on y a découverts. Il a joint à son ouvrage l'*Explication* de deux bronzes (une lampe sépulcrale et un sacrificateur versant l'eau lustrale sur le front d'un taureau), que l'on conserve au cabinet de Berne, avec deux planches. On trouve dans le *Museum helveticum* (1, 49-79) la *Correspondance* de Wild et de Cuper sur les antiquités d'Avenches. W—s.

WILD (Henri), tailleur anglais, devenu célèbre orientaliste, naquit à Norwich en 1684, et étudia la grammaire à l'école de cette ville; mais la pauvreté de ses parents s'opposa à ce qu'il fût envoyé à l'université, et il entra en apprentissage. Il y avait quatorze ans qu'il exerçait l'état de tailleur, lorsqu'une longue maladie le força de discontinuer ses travaux. Épuisé de faiblesse, il essayait de se distraire par la lecture de quelques vieux ouvrages de controverse, dont sans doute les idées l'intéressèrent peu, mais dont les nombreuses et longues citations hébraïques éveillèrent son génie pour les langues. Quoique par suite de son éducation négligée il ignorât complètement le latin et le grec, et qu'il se rappelât à peine les règles de sa propre langue, il résolut d'apprendre l'hébreu, et y réussit. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il ne prit pas même de maître pour se faire aplanir les premières difficultés. Il se contenta d'une grammaire et d'un lexique hébreu-anglais, ainsi que d'une Bible. Dans la suite cependant il étudia aussi la langue latine, si nécessaire pour quiconque veut approfondir le sens des livres saints, et lire leurs principaux interprètes; et il parvint par les mêmes moyens à la posséder. Il y joignit peu de temps après l'étude du grec, qu'il fit marcher de front avec celle de quatre autres idiomes orientaux (l'arabe, le persan, le chaldéen et le syriaque), et il apprit ainsi en sept ans sept langues différentes. Ces occupations littéraires n'empêchèrent point Wild de reprendre les travaux de l'aiguille que sa position lui rendait indispensables; mais sa pauvreté était toujours la même. Enfin, une rencontre imprévue le fit connaître, et le mit à sa place. Le docteur Prideaux, ayant aperçu chez un libraire de la cité plusieurs manuscrits arabes

écrits sur parchemin, revint au bout de quelques jours demander à les voir. On lui répondit qu'ils avaient été vendus. — A qui? — à un tailleur. Prideaux après avoir pris le nom et l'adresse de Wild courut chez lui, craignant déjà que les précieux manuscrits ne fussent devenus des mesures. Ils étaient sains et saufs comme on peut le penser; mais on peut penser aussi que le savant fut des plus surpris lorsqu'il entendit le tailleur refuser de céder son marché. Enfin tout s'expliqua, et Prideaux, aussi charmé qu'étonné de la facilité avec laquelle il vit sa nouvelle connaissance traduire en anglais les passages arabes les plus difficiles, intéressa en faveur de Wild quelques personnes qui l'envoyèrent à Oxford. Là, il fut employé dans la bibliothèque Bodleienne à la traduction et à l'analyse des manuscrits orientaux. Il consacra aussi une partie de son temps à donner des leçons aux élèves de l'université, et malgré la vogue dont jouissait le professeur en titre (Gagnier), il parvint à améliorer sensiblement sa position. Il revint à Londres en 1720, et y passa le reste de ses jours sous le patronage du docteur Mead. On ignore à quelle époque il mourut; mais il est certain qu'il ne parvint pas à un âge avancé. Il était extrêmement modeste, et, quoique ses progrès dans les langues orientales marquassent autant de génie que de mémoire, rien n'était plus simple que sa conversation. On doit regretter qu'un tel homme n'ait point été secondé par de plus heureuses circonstances: il est probable que favorisé des dons de la fortune, et appliqué dès l'enfance à l'étude des langues, il serait devenu un des plus célèbres polyglottes de l'Europe. Le seul ouvrage qui nous reste de lui, et qui ait été imprimé sous son nom, est la traduction du *Voyage de Mahomet aux Cieux*, 1734, posthume. P—ot.

WILDBORE (Charles), habile géomètre, natif du comté de Nottingham, fut maître d'école à Bingham, et curé de Sulney, où il mourut, dans un âge avancé, le 30 octobre 1802. Il était doué d'une mémoire forte et tenace qui lui permettait de résoudre les questions les plus abstraites, sans déposer une seule figure sur le papier. Il entretenait une correspondance par lettres avec un grand nombre de savants qu'il ne vit jamais; car il avait une véritable passion pour la retraite, et refusa même, par ce motif, d'accepter une place dans la Société royale de Londres. On n'a sous son nom aucun ouvrage séparé; mais il a jeté de la lumière sur plusieurs points de la science, en écrivant un assez grand nombre d'articles estimables, insérés dans la *Correspondance mélangée* (Miscellaneous correspondance) de Martin, entre les années 1755 et 1763; dans le *Journal du gentilhomme* (gentleman's Diary), 1759 et ann. suiv., et le *Journal des dames*, 1759 et ann. suiv., rédigé par Simpson. Son ami le docteur Hutton lui procura, en 1780, la place d'éditeur du second de ces ouvrages périodiques, où ses écrits sont signés *Eumenes*; *Amicus* est le pseudonyme qu'il adopta dans le *Journal des dames*. Les *Miscellanea mathematica* de Hutton contiennent des mémoires écrits dans une controverse animée, sans être moins amicale, entre Wildbore et M. J. Dawson, *sur la vélocité de l'eau sortant d'un vaisseau, quand elle est mise en mouvement*. Dans la *Correspondance mélangée*, on a remarqué particulièrement un mé-

moire où il s'attache à prouver que l'orbite de la lune est toujours concave, relativement au soleil. Z.

WILDE (Jacques de), savant numismate hollandais, avait réuni vers la fin du dix-septième siècle, à Amsterdam, une bibliothèque et un cabinet d'antiquités et de médailles très riche. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables sur la science qu'il cultivait avec autant d'érudition que de zèle. I. *Selecta numismata antiqua*, Amsterdam, 1692, in-4°. II. *Signa antiqua*, Amsterdam, 1700, in-4°. III. *Gemmæ selectæ antiquæ*, Amsterdam, 1703, in-4°., avec son portrait.—Sa fille, *Marie* de Wilde, partageait les goûts de son père, et se plaisait à la culture des arts. Elle a gravé à l'eau-forte les *Signa antiqua*, ornés aussi de son portrait, à l'âge de dix-sept ans, et même de deux manières différentes dans des exemplaires divers. La muse latine et la muse hollandaise ont célébré à l'envi Marie de Wilde, et M. Collot d'Escury, dans son ouvrage intitulé *Hollands Roem*, c'est-à-dire, la *Gloire de la Hollande* (2 vol. in-8°., la Haye, 1824), s'est plu aussi à lui rendre justice, t. 1er., pag. 235. M—on.

WILDE (Jacques), historien suédois, né en Courlande en 1679, se livra d'abord à l'enseignement, et fut nommé par Charles XII professeur d'éloquence et de poésie latine à l'académie de Pernau. Il fut depuis gouverneur des fils du comte de Cronhielm, professeur de droit de la nature et des gens à Kiel, et devint historiographe de Suède en 1719. Il perdit la vue en 1741, et mourut en 1755. Ce savant a rendu un grand service à l'histoire de ce royaume par l'ordre qu'il y a établi. Sa chronologie et sa division des rois de Suède ont été généralement adoptées par les historiens qui sont venus après lui. Outre des poésies latines et des discours qui disparurent au temps que Pernau fut pris par les Russes (1710), on a de lui : I. *Sueciæ historia pragmatica, quæ vulgò jus publicum dicitur*, etc., Stockholm, 1731, in-4°. II. *Le fondement, la nature, l'origine et l'antiquité des lois suédoises, avec un exposé des changements qui y ont été faits*, ib., 1736, in-4°. III. *Introduction à l'histoire de Suède* par Pufendorf, *avec des additions, des pièces justificatives et des notes*, par J. Wilde, ib., in-4°., deux part., 1738, 1743. IV. *Præparatio hodegetica ad introductionem Pufendorfii in Svethici statûs historiam*, etc., ib., 1741, in-4°. Z.

WILDENOW. *V.* Willdenow.

WILDENS (Jean), peintre, naquit à Anvers vers l'an 1584. L'étude de la nature fut sa principale occupation; il l'observait dans ses plus petits détails, et s'efforçait sans cesse de rendre tout ce qui le frappait dans l'aspect d'une riche campagne ou d'un beau ciel. Rubens, auquel ses immenses travaux ne permettaient pas de tout exécuter, savait choisir avec discernement les artistes qu'il croyait dignes de l'aider. Wildens fut un de ceux qu'il employa le plus fréquemment et avec le plus de succès. Ce peintre savait se conformer à toutes les intentions de son guide. Son coloris était toujours en harmonie avec celui de ce grand artiste; sa touche était vague et légère, prononcée et décidée quand le sujet l'exigeait. Aussi Rubens disait-il de Wildens qu'aucun peintre n'entendait mieux que lui l'accord des fontes avec le principal sujet, sans détruire l'har-

monie générale, de sorte que tout dans ses tableaux semblait toujours placé par la nécessité. Cet éloge de Wildens est justifié, non-seulement par les tableaux qu'il a peints conjointement avec Rubens, mais par ceux qu'il a exécutés seul. Il avait avec les talents de son maître un heureux choix de nature, une exécution, une facilité, une couleur chaude et brillante, et une grande loyauté dans ses ciels et dans ses contours. C'est à tort que l'on a avancé qu'il peignait le portrait; quoiqu'il dessinât bien la figure, il n'en peignait que dans ses paysages, et même il les faisait souvent exécuter par une main étrangère. Parmi ses nombreux tableaux, ceux que l'on peut regarder comme son chef-d'œuvre sont les deux grands paysages qu'il peignit à Anvers pour la chapelle de saint Joseph, dans l'église des religieuses connues sous le nom de *Fackès*. L'un représente la fuite en Egypte, et l'autre le repos de la Vierge. Les figures peintes par Langre rappellent les beaux ouvrages de Van Dyck, et on ne connaît aucun paysage de Wildens qu'on puisse comparer à ces deux tableaux. Ce peintre mourut à Anvers en 1644. P—s.

WILFORD (François), orientaliste célèbre, naquit, dans le pays d'Hanovre, d'une famille ancienne et distinguée. Ayant terminé ses études, il suivit la carrière militaire, et accompagna, comme lieutenant, les troupes hanovriennes que le gouvernement anglais envoya dans l'Inde en 1781. Après la conclusion de la paix de Mangalore (1784), Wilford commença à s'occuper avec ardeur de recherches sur les antiquités de l'Inde, et plus tard de l'étude du sanskrit, dans lequel il fit de si grands progrès, qu'on peut dire que Ch. Wilkins, Th. Colebrooke et lui, sont les premiers Européens qui aient véritablement été en état de lire des livres écrits dans l'idiome classique de l'Inde. A la formation de la société asiatique de Calcutta, Wilford devint un de ses premiers membres; et il a enrichi la collection des Mémoires de cette société d'un grand nombre de traités, dont le dernier fut imprimé, en 1822, peu de temps avant la mort de l'auteur. En parcourant ces morceaux, on ne peut s'empêcher de regretter vivement que la connaissance parfaite du sanskrit et d'autres idiomes indiens que Wilford avait acquise, la lecture assidue des anciens livres des brahmes et tant de pénibles recherches, soient non-seulement restées sans fruit pour le monde littéraire, mais qu'elles aient même rendu de très-mauvais services à l'étude des antiquités et de la mythologie en Europe. La simple lecture des sept cents pages que les écrits de Wilford occupent dans les *Recherches asiatiques* doit convaincre toutes les personnes qui n'ont pas l'esprit offusqué par des rêveries malheureusement trop communes, que l'auteur, à force de vouloir trop prouver, excite une juste méfiance pour tout ce qu'il avance, surtout lorsqu'il veut démontrer que les dogmes, les cultes, les antiquités et l'histoire de tous les peuples du monde, sont originairement les mêmes, et viennent tous de l'Inde. Wilford cite, dans ce but, une infinité de faits consignés, à ce qu'il prétend, dans les auteurs de l'antiquité et dans les livres sanskrits. Cependant on cherche en vain une partie des premiers dans les auteurs classiques; et l'on ne trouve pas dans les pourâna indiens la moitié de ce que l'académicien de Calcutta croyait y avoir lu.

Néanmoins les mythologistes de l'Allemagne se sont emparés avec avidité de ces prétendues découvertes; et l'on peut dire qu'ils ont encore voulu renchérir sur les rêves de leur compatriote. Malheureusement, pendant qu'on s'occupait entre le Rhin et l'Oder à bâtir les systèmes les plus paradoxaux avec les matériaux que les Recherches asiatiques fournissaient en abondance, Wilford eut, sur les bords du Gange, le chagrin de voir s'évanouir un grand nombre de ses découvertes; car il fit inopinément un aveu bien extraordinaire: c'est qu'il avait été indignement trompé par les pandits employés à chercher dans les livres sanskrits les passages qui convenaient à ses systèmes et à ses travaux. Ces braves gens avaient poussé la complaisance un peu trop loin; car ils avaient rencontré dans leurs livres tout ce que leur protecteur désirait y trouver, en falsifiant les textes qu'ils lui fournissaient. Cette tromperie paraît avoir été des plus grossières, car les pandits se bornaient à raturer les manuscrits pour y substituer aux véritables leçons des passages de leur façon. Le bruit de ces mystifications se répandit bientôt à Calcutta; et les collègues de Wilford le forcèrent de rétracter ses découvertes, dans le huitième volume des Recherches asiatiques et d'y expliquer la manière dont il avait été abusé par ses aides. Cette leçon paraît cependant n'avoir produit qu'une très-faible impression sur l'esprit du savant archéologue, qui poursuivit au contraire ses travaux mythologiques avec une nouvelle ardeur. Leur contenu nous fait soupçonner que les pandits, une fois pris sur le fait, se sont gardés de faire subir aux manuscrits des falsifications trop palpables. Au lieu de les raturer, ils ont vraisemblablement recopié les feuillets, avec les changements qui pouvaient convenir aux idées de Wilford. Voici la liste des Mémoires de ce savant, insérés dans les *Recherches asiatiques;* nous ignorons s'il a publié d'autres écrits dans l'Inde: vol. I, 1787, *Remarques sur la ville de Tagara,* place célèbre dans l'antiquité, par son commerce avec les Grecs; — volum. III, 1791, *Sur l'Égypte et autres pays situés sur le fleuve Kali ou le Nil de l'Éthiopie, extraits des anciens livres des Hindous.* D'après l'auteur, le *Kali* de la mythologie indienne est le Nil; et il retrouve tous les personnages de cette mythologie dans celle de l'Égypte; — vol. IV, 1797, *Dissertation sur Sémiramis et l'origine de la Mecque, d'après les livres sanskrits;* — vol. V, 1797, *Sur la chronologie des Hindous,* avec des tables extraites du Vichnou pourâna, du Bâgvat et autres pourâna; — ibid., *Remarques sur les noms des divinités Cabires* et sur quelques mots dont on se servait dans les mystères d'Éleusis; — vol. VI, 1799, *Sur le mont Caucase,* d'après la mythologie indienne; — vol. VIII, X et XI, 1805-1810, *Essai sur les îles Sacrées de l'Occident, avec d'autres essais qui ont rapport à ce sujet.* Wilford y retrouve la géographie et la mythologie de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, dans celles de l'Inde; — vol. XIV, 1822, *Sur l'ancienne géographie de l'Inde,* telle qu'elle se trouve dans les pourâna. — On dit que la société de Calcutta possède encore des Mémoires manuscrits de Wilford; nous espérons que pour l'honneur de l'auteur et pour sa propre réputation, elle ne les fera point paraître dans ses Transactions. KL — H.

WILFRID (Saint), nommé *Willferder* par les Anglo-Saxons, naquit vers l'an 634. Ayant fait ses études dans le monastère de Lindisfarne et dans celui de Cantorbéry, il voulut aller à Rome, pour visiter divers monastères et s'instruire à fond dans la religion chrétienne. Arrivé à Lyon, il y fut reçu avec une grande affection par l'archevêque saint Delphin, qui le retint près de lui une année. A Rome, il se lia d'une étroite amitié avec Bonifa-ce, secrétaire du pape saint Martin. Ayant suivi les leçons de ce maître sur les saintes Écritures et la discipline ecclésiastique, il revint à Lyon, où il s'arrêta encore trois ans. Saint Delphin, qui lui donna la tonsure, se proposait de le déclarer son successeur; mais ce prélat fut assassiné, en 650, près de Châlons-sur-Saône. Wilfrid, lui ayant rendu les derniers devoirs, retourna en Angleterre, où Alefrid, qui régnait sur les Berniciens, lui concéda des terres pour bâtir deux monastères, l'un à Stamford et l'autre à Rippon. Agilbert, évêque des Saxons de Wessex, étant venu pour voir ce prince, Wilfrid fut ordonné prêtre par ce prélat, à la prière du roi. Les moines de l'Écosse et ceux d'une partie de la Bretagne n'étant point d'accord avec l'Eglise romaine sur le temps où l'on devait célébrer la Pâque, on indiqua, en 664, une conférence qui se tint dans le monastère de Sainte-Hilde à Streneshalch, aujourd'hui Whitby. Les rois Oswi et Alefrid s'y trouvèrent; et Wilfrid s'y fit remarquer par son éloquence et la sagesse de ses vues. L'évêque de Northumberland étant mort en 664, le roi Alefrid nomma Wilfrid pour lui succéder, en l'engageant à aller en France, recevoir la consécration des mains d'Agilbert, évêque de Paris. La cérémonie eut lieu à Compiègne, en présence de douze évêques, qui assistèrent Agilbert. Wilfrid, s'étant arrêté deux ans en France, trouva, à son retour, saint Chad sur le siége d'York, où le roi Oswi l'avait élevé. Par amour de la paix, il se retira dans le monastère de Rippon; et il y passa trois ans à prêcher. En 669, il fut remis en possession du siége d'York par saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, qui, ayant déclaré que l'élection de Chad n'était point canonique, ne lui laissa que le siége épiscopal de Lichtfield. Wilfrid fit venir de Kent le chantre Eddi Stephani, qui devint le compagnon inséparable de ses travaux, et qui a écrit sa vie. Ce fut avec lui qu'il établit l'usage du plain-chant dans toutes les églises de l'Angleterre septentrionale. Dagobert, fils de Sigebert II, roi d'Austrasie, chassé de France, ayant été élevé en Irlande et en Angleterre, eut le bonheur d'y connaître le saint évêque, et de recevoir ses instructions. Wilfrid eut part aussi aux négociations qui préparèrent le rétablissement du prince exilé, et contribua puissamment à l'accord momentané qu'il fit avec les leudes d'Austrasie. La reine Audry ayant embrassé la vie religieuse, malgré les représentations de Wilfrid, le roi Egfrid, son époux, ordonna de démembrer le diocèse que Wilfrid gouvernait depuis dix ans. L'archevêque de Cantorbéry, secondant trop facilement la colère et les desseins du roi, donna la consécration épiscopale à trois prêtres, auxquels il confia les portions que l'on enlevait à l'évêché d'York. Wilfrid, ne pouvant consentir à ce changement, en appela au pape, et s'embarqua pour Rome. Les vents le jetè-

rent sur les côtes de la Frise : il resta parmi les habitants, qui étaient encore idolâtres; et il en convertit un grand nombre. On l'honore comme l'apôtre du pays et le digne précurseur de Willibrod et des autres missionnaires que son exemple conduisit dans la Frise. Cependant Ébroïn, mécontent de l'installation de Dagobert sur le trône d'Austrasie, écrivit à Adalgise, roi des Frisons, afin qu'il lui livrât le saint évêque. Mais ce prince lut publiquement sa lettre, en présence de Wilfrid, et il la jeta au feu, en marquant l'horreur que lui inspirait cette lâche proposition. Wilfrid, après avoir établi des pasteurs en Frise, passa en Austrasie, où il fut reçu très-honorablement par le roi Dagobert; mais il refusa l'évêché de Strasbourg, que ce prince lui offrit; n'acceptant que les secours qui lui étaient nécessaires pour son voyage. Il partit avec Adéodat, évêque de Toul, que le roi lui donna pour l'accompagner; et dès qu'il fut arrivé à Rome (679), le pape Agathon convoqua un concile dans l'église de Latran. Lorsque les causes qui divisaient les Églises de la Grande-Bretagne furent mûrement examinées, le concile rendit le célèbre décret portant qu'un seul archevêque, en Angleterre, serait honoré du pallium; que cet archevêque donnerait l'institution canonique aux évêques des autres siéges; que chaque évêque se tiendrait dans les limites de sa juridiction, sans attenter aux droits de ses confrères; enfin que Wilfrid serait rétabli sur son siége. Ce prélat retourna en Angleterre avec les lettres du pape, dans lesquelles on donnait de grandes louanges à sa modération. Le roi Egfrid, loin d'accéder à la décision du concile et du pape, le fit jeter en prison; mais la nouvelle reine, qui avait beaucoup contribué à aigrir ce prince, étant tombée malade, demanda que Wilfrid fût mis en liberté. Brûlant de zèle pour la conversion des infidèles, ce prélat se rendit alors auprès des Saxons, dont le roi, Edwillack, le reçut avec une extrême bienveillance. Ses prédications eurent un grand succès. Toute la nation embrassa le christianisme; et Wilfrid, transporté de joie, et voulant perpétuer le souvenir de ses succès, établit les monastères de Bosenham et de Selsey. Il envoya ensuite dans l'île de Wight un prêtre qui en convertit les habitants. Cadwalla, roi de West-Saxe, de qui cette île dépendait, fit venir le saint évêque, pour lui demander ses conseils. Le roi Egfrid ayant perdu la vie dans une bataille contre les Pictes, en 685, Wilfrid fut rappelé dans le Northumberland. Théodore, archevêque de Cantorbéry, lui dit en présence d'Archambald, évêque de Londres : « Je suis déchiré de remords, parce que j'ai aidé à vous dépouiller sans que vous l'eussiez mérité. Je ferai ce qui sera en moi pour réparer ce tort. Consentez que de mon vivant on vous établisse archevêque de Cantorbéry. » Wilfrid n'accepta point cette offre. Cependant, par les soins de Théodore, son diocèse lui fut rendu en 686. Cinq ans après son rétablissement, il se vit obligé de nouveau de prendre la fuite, parce qu'il s'était opposé au projet du roi Alefrid, qui voulait ériger un évêché dans le monastère de Rippon. Il se retira dans la Mercie, où il établit un grand nombre d'églises et de monastères. Ses ennemis surent gagner contre lui Brithwald, successeur de Théodore dans l'archevêché de Cantorbéry; et il fut déposé. Il appela encore de cet-

te décision à Rome, où il se rendit en 703. Là sa vie irréprochable, son zèle et son désintéressement furent mis en évidence; et le pape Jean VII, qui se déclara en sa faveur, écrivit aux rois de Mercie et de Northumberland et à Brithwald, archevêque de Cantorbéry, afin qu'il convoquât un synode. Le rétablissement de Wilfrid n'eut cependant lieu qu'en 705, après la mort du roi Alefrid, qui pendant sa dernière maladie témoigna un vif repentir de ses injustices. Le saint prélat mourut le 24 avril 709, âgé de soixante-quinze ans, dont il avait passé quarante-cinq dans l'épiscopat. Il fut enterré dans l'église de Rippon; et ce monastère ayant été détruit en 959, ses reliques furent transférées dans la cathédrale de Cantorbéry. Lanfranc les fit enfermer dans une châsse; et Anselme ordonna qu'elles fussent placées près du maître-autel, le 12 octobre, jour où dès-lors on commença à célébrer sa fête. Ces reliques sont à présent auprès du tombeau du cardinal Polus. On attribue à Wilfrid les écrits suivants : I. *De catholico celebrandi paschatis ritu.* II. *De regulis monachorum.* III. *De actis et decretis strenæhalcensis concilii;* ainsi que des *Lettres* à divers personnages célèbres du temps. (Voy. sa Vie, par Eddi Stephani, publiée par Mabillon, dans les *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, et dans le recueil des historiens anglais, publié par Th. Gale; Vie manuscrite en anglo-saxon, à la bibl. Cottonienne; Godescard, 12 oct.). G—Y.

WILHELM (*Janus Gulielmus*, dont le véritable nom est Jean), célèbre critique et philologue, mérite une des premières places parmi les savants précoces (*V.* Kléfeker *Bibl. erudit. præcoc.* 146). Il naquit à Lubeck en 1550, ou, suivant quelques auteurs, en 1554. Après avoir fréquenté différentes académies d'Allemagne (1), il vint à Paris où il s'arrêta quelque temps pour visiter les hommes les plus instruits, et profiter de leurs lumières. Il se rendit ensuite à Bourges, jaloux d'entendre Cujas; mais à peine arrivé dans cette ville, il fut saisi d'une fièvre ardente, à laquelle il succomba, au mois de juillet 1584. Suivant Scaliger, Wilhelm, tourmenté de la soif, ayant trouvé sous sa main un pot de vin, l'avala d'un trait, et mourut sur-le-champ (Voy. *Scaligerana*). Sa perte prématurée fut un sujet de deuil pour tous les savants. Wilhelm s'occupait d'une édition de Cicéron, attendue avec une vive impatience. Grand admirateur du génie de l'auteur romain, il ne partageait cependant pas l'exagération ridicule de ces cicéroniens qui aimaient mieux pécher contre le bon sens et les règles de la véritable éloquence que d'employer un mot, une tournure omise dans ce qui nous reste de leur modèle. A des talents extraordinaires il joignait beaucoup de douceur, de modestie, et les qualités les plus estimables. L'historien de Thou dit qu'il n'avait jamais entendu personne parler latin avec plus de grâce et de facilité que cet aimable jeune homme; et il ajoute: Je l'avouerai, chaque fois que j'avais eu avec lui une conversation, je me sentais meilleur et plus instruit (2). » Juste Lipse appelle Wilhelm le nouvel astre de l'Allemagne (*V.* Burmann,

(1) On sait qu'il demeura quatre ans à Cologne, dans l'école de Suffrid Petri (*V.* ce nom, XXXIII, 53a).

(2) *Hæc verò profiteri possum, me semper ab doctissimi juvenis colloquio meliorem ac doctiorem discessisse.* Quel éloge dans la bouche d'un homme tel que de Thou!

Epistolar. Sylloge, I, 49). Enfin, il n'est pas jusqu'à Scioppius, dont on connaît le caractère envieux (*Voy.* Scioppius), qui ne l'ait comblé des plus magnifiques éloges. On a de Wilhelm : I. *De magistratibus reipublicæ romanæ libellus*, Rostock, 1577, in-8°., recueilli par Sallengre, dans le *Thesaur. antiquitat.*, III, 969. II. *Verisimilium libri tres*, Anvers, 1582, in-8°. III. *Plautinarum quæstionum commentarius in quo Plauti comœdiæ, tùm multa veterum scriptorum, poetarum imprimis et M. Tullii loca illustrantur, corriguntur, augentur*, Paris, 1583, in-8°. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis par Gruter dans le *Lampas sive fax artium*, III part., II, 258-463. On y trouve, dit Juste Lipse, une profonde érudition et un jugement exquis. IV. *Adversùs C. Sigonium assertio non esse aut M. Tullii Ciceronis, aut satis dignam M. Tullio eam quæ illius nomine venditetur consolationem*, Paris, 1584, in-8°. (*V.* Sigonio, XLII, 337). Les soupçons de Wilhelm se sont depuis long-temps tournés en certitude, et personne aujourd'hui ne croit à l'authenticité de ce morceau philosophique. V. Quelques pièces de vers imprimées avec les *Poésies* de J. Lernutius et de Valent. Acidulius, Leipzig, 1603, in-8°., et dans les *Deliciæ poetar. germanor.*, III, 447. J. Lipse s'opposait à la publication des vers de Wilhelm, prétendant qu'ils n'ajouteraient rien à la gloire que ce savant s'était acquise par ses travaux d'érudition. VI. Des *Notes sur Cicéron* que l'on avait crues perdues. Elles furent publiées par Gruter, Hambourg, 1618, et elles ont été reproduites depuis dans différentes éditions des OEuvres de Cicéron (*V.* VIII, 548). VII. Deux *Lettres* à Lipse dans la *Sylloge* de Burmann, I, 177. Willhelm avait, dit-on, laissé la traduction en vers latins des *Tragédies* d'Euripide, et d'environ trois cents épigrammes de l'*Anthologie*; et l'on assure que ces ouvrages etaient conservés dans la bibliothèque de Paul Mellisus. On peut consulter pour plus de détails : la *Vie* de J. Wilhelm ou Gulielmus dans les *Vitæ philosoph. german.* de Melch. Adam, 317; les *Éloges des savants* par Teissier, III, 312; une Dissertation de J. H de Seelen : *de J. Gulielmi in litteras humaniores eximiis*, Lubeck, 1723, in-4°., et la *Cimbria litterata* de J. Muller. III, 303 315. —Wilhelm (*Ignace-François-Xavier*), conseiller intime de l'électeur de Bavière, publia, en 1740, un ouvrage qu'il avait compose pour l'usage du prince électoral, sous ce titre : *Annus politicus per duodecim discursus, tùm critico politicos, tùm politico-historicos evolutus, quibus explicantur principia principi regnum auspicaturo necessaria*, in-fol. Ce sont douze discours historiques et politiques, pris de la vie et des principales actions de douze empereurs ou rois, dont l'auteur propose l'exemple à son élève. W—s.

WILHELMINE de Prusse. *Voy.* Louise-Auguste, XXV, 261, et Bareith, au Supplément.

Wilke (George Guillaume-Constant), agronome, né à Weimar le 2 décembre 1761, mort à Iéna le 17 février 1788, a publié en allemand : I. *Règles principales que l'on doit observer dans la culture des arbres*, Leipzig, 1783, in-8°. II. *Recueil des règles à observer dans la culture des jardins à légumes*, Halle, 1784, in-8°. III. *Livre élémentaire pour ceux qui*

veulent établir des jardins de plaisance, et cultiver les fleurs, Halle, 1785, in-8°. IV. *Nouveau recueil de règles pour le jardinage*, Halle, 1787, in-8°. V. *Marques auxquelles on peut reconnaître et distinguer les arbres et les broussailles dans les forêts d'Allemagne*, Halle, 1788, in-8°. G—Y.

WILKES (Jean), personnage remarquable par la part qu'il prit aux affaires publiques de l'Angleterre, naquit à Londres le 17 oct. 1727; il était second fils d'Israël Wilkes, riche distillateur. Après avoir commencé son éducation à Hertford, il fut envoyé par ses parents à Aylesbury, où il eut pour précepteur un ministre dissident, nommé Leeson, qui l'accompagna à l'université de Leyde, où il termina ses études. Il voyagea ensuite dans les Pays-Bas et dans une partie de l'Allemagne, et fut de retour en Angleterre dans les premiers mois de 1749. Il paraît qu'il avait fait de grands progrès à l'université de Leyde et dans ses voyages, s'il est vrai, ainsi que l'assure Jean Nichols, qu'il fut élu membre de la société royale au mois d'avril suivant, c'est-à-dire avant d'avoir complété sa vingt-deuxième année. Quelques mois plus tard, il se maria avec une riche héritière (Miss Mead), qui était beaucoup plus âgée que lui, et qu'il n'épousa, dit-on, qu'à cause de sa fortune, et dont il se sépara par suite de l'incompatibilité de leur humeur, après en avoir eu seulement une fille. Au mois de février 1754, Wilkes, qui, tenant un grand état de maison et faisant beaucoup de dépense, avait par conséquent beaucoup d'amis, fut nommé grand-shériff du comté de Buckingham, place qu'il remplit à la satisfaction de ses commettants. A l'élection générale de la même année, ses partisans le déterminèrent à se présenter comme candidat au parlement pour la ville de Berwick. Son concurrent l'emporta sur lui. Ce fut à cette époque que sa femme, qui avait désapprouvé les démarches qu'il faisait, et dont elle prévoyait le résultat, se sépara de lui. Wilkes fut plus heureux en 1757, et il réussit à se faire élire membre du parlement, par le bourg d'Aylesbury. Les dépenses énormes auxquelles il avait été obligé de se livrer pour obtenir le suffrage des électeurs dérangèrent tout-à-fait sa fortune, que son goût pour la représentation avait déjà fort altérée. Ce fut aussi en 1757 que, par le crédit du comte de Temple, qui le protégeait et qui était à cette époque lord-lieutenant du comté de Buckingham, Wilkes fut nommé lieutenant-colonel de la milice de ce comté; et que quelque temps après il en devint colonel sur la résignation de Francis Dashwood. Lors de la dissolution du parlement, qui eut lieu à la mort de Georges II (1761), Wilkes fut réélu sans opposition par le bourg d'Aylesbury. A cette époque, le délabrement de sa fortune était arrivé à un tel degré, qu'un emploi lucratif lui devenait indispensable. La place de ministre d'Angleterre à Constantinople étant venue à vaquer, par la démission de sir James Porter, il la demanda, mais sans l'obtenir; et comme il attribuait le refus qu'il avait éprouvé à lord Bute, dont l'influence était alors toute-puissante, il devint son ennemi acharné. Cette même année, 1761, comme, d'après ce qui avait percé des négociations entamées entre la France et l'Angleterre, on croyait assez généralement à la cession du Canada en faveur de

cette dernière puissance, Wilkes demanda le gouvernement de cette colonie, et il avait quelque espoir de réussir après les promesses formelles qui lui avaient été faites par lord Temple et par M. Pitt (depuis lord Chatham); mais les négociations ayant été rompues, il fut encore désappointé. Il fit une seule démarche pour obtenir une audience de lord Bute; mais il ne réussit pas, et bientôt après, ce personnage s'étant brouillé ouvertement avec lord Temple, qui s'était retiré du ministère à l'occasion de la déclaration de guerre contre l'Espagne, Wilkes se jeta à corps perdu dans le parti de l'opposition. Ce fut au mois de mars 1762 qu'il commença à se faire connaître comme écrivain politique, en publiant ses *Observations sur les papiers relatifs à la rupture avec l'Espagne, mis sous les yeux des deux chambres du parlement*, dans lesquelles il défendit la conduite de Pitt et de Temple, et censura avec aigreur la pusillanimité et l'indécision du ministère. Le ton de cette composition et la vigueur de raisonnement qu'on y remarqua valurent à Wilkes une grande réputation. Il se battit en duel, le 5 octobre 1762, avec lord Talbot, au sujet d'un article inséré dans le *North Briton*, journal commencé par lui, le 2 juin précédent, et qui lui attira les plus vifs désagrements. Le parti de l'opposition n'avait pas de champion plus actif et plus dévoué que Wilkes. Le comte de Bute était surtout l'objet de ses sarcasmes. A une lettre satirique adressée au docteur Burton, maître de l'école de Westminster, relative au fils de ce ministre, succéda bientôt (mars 1763) une dédicace d'une ironie sanglante adressée au comte de Bute, qu'il plaça en tête d'une nouvelle édition de la tragédie de Ben Johnson, intitulée *La chute de Mortimer*. Dans cette dédicace, il répandit non-seulement le fiel le plus amer contre le *nouveau favori*: c'était ainsi que ses ennemis l'appelaient; mais en général contre la nation écossaise à laquelle il appartenait, et qu'on détestait à cette époque en Angleterre, parce qu'on prétendait que l'influence partiale de lord Bute faisait accorder tous les emplois à ses compatriotes. Cette haine de Wilkes pour Bute et pour son ministère éclata avec plus de force dans le célèbre *North Briton*, que Wilkes avait créé en opposition avec le *Briton*, autre feuille périodique, dans laquelle Smollett défendait les mesures du ministère. L'esprit caustique du *North Briton* se trouvant en harmonie avec les sentiments qui prédominaient à cette époque en Angleterre, ce journal acquit une grande popularité, et il hâta peut-être la chute de l'administration de lord Bute, qui fut obligé d'abandonner les rênes du gouvernement au mois d'avril 1763. Ce fut le 23 du même mois que parut le fameux numéro 45 du *North Briton*, où Wilkes commenta et censura le discours du roi, en termes si peu mesurés, que les ministres, après avoir consulté les légistes de la couronne, ordonnèrent contre l'auteur des poursuites judiciaires. Lord Halifax, secrétaire-d'état de l'intérieur, rendit en conséquence un *warrant général*, c'est-à-dire, un ordre, dans lequel les noms des individus n'étaient pas désignés, pour saisir les auteurs, imprimeurs et éditeurs (publishers) de ce numéro 45. Après qu'on eut arrêté et interrogé plusieurs personnes, et qu'on eut acquis la certitude que Wilkes avait donné des ordres pour

l'impression, il fut conduit en prison par les messagers du roi, et traduit devant les deux secrétaires-d'état. Un esprit froid et réfléchi, et l'avantage de savoir se posséder parfaitement dans les occasions difficiles, distinguaient particulièrement Wilkes, qui, s'appuyant sur l'illégalité du warrant, refusa de répondre à aucune des questions qui lui furent faites, et répliqua avec beaucoup de fermeté à lord Égremont, qui l'avait traité avec la plus grande hauteur. Un writ d'*habeas corpus* avait été obtenu pour lui, mais on trouva moyen de l'éluder ; il fut conduit à la Tour, et enfermé étroitement. Quelques jours après, ayant été traduit en vertu de l'*habeas corpus* devant la cour des plaids-communs, le lord président (chief justice) Pratt déclara que la cour pensait que l'arrestation était illégale, et il fut, en conséquence, déchargé de toute accusation. Cette sentence fut accueillie dans l'audience par de vives acclamations, et au dehors par les cris de joie de la populace. La faveur publique dédommagea Wilkes de la perte de sa commission de colonel de la milice du Buckinghamshire, qui lui fut enlevée en même temps que le ministère prouvait son mécontentement à lord Temple, son protecteur, en lui ôtant la place de lieutenant de ce comté. Pour se venger, Temple se détermina à poursuivre, à ses propres frais, une décision légale contre les warrants généraux, ce que le peu de fortune de Wilkes ne lui eût pas permis de faire. Des actions furent intentées contre les messagers du roi, les secrétaires, les sous-secrétaires et le procureur (Solicitor) de la trésorerie, en raison de leurs actes contre les personnes poursuivies. Le 6 mai, l'illégalité des warrants généraux fut prononcée ; et les agents du ministère ayant été condamnés à payer des dommages, la couronne, d'après un ordre exprès du conseil, acquitta le montant de leurs condamnations. Le résultat de cette affaire fut d'établir définitivement la doctrine de l'illégalité des warrants généraux, amélioration importante dans le système de la législation anglaise. Après cette victoire, Wilkes, contre le conseil de ses amis, établit, dans sa maison, une presse avec laquelle il publia les actes de l'administration, et réimprima le *North Briton*. Poursuivi de nouveau, à ce sujet, il se retira à Paris, où il fut mis aux arrêts par le tribunal des maréchaux de France, à cause d'une provocation en duel qu'il avait adressée au capitaine Jean Forbes. Quand il eut obtenu sa liberté, il alla rejoindre son adversaire à Menin, et retourna en Angleterre. Il était sur le point de se présenter à la chambre des communes pour y occuper sa place, lorsque le *North Briton* fut condamné à être brûlé par la main du bourreau. Wilkes crut devoir se réfugier de nouveau en France, après s'être rétabli d'une blessure assez grave reçue dans un duel avec M. Samuel Martin, qui s'était fortement prononcé dans le parlement contre son journal. Son absence l'ayant empêché de paraître pour répondre aux charges portées contre lui, la chambre l'exclut de son sein, sans avoir égard à ses protestations, pour avoir écrit et imprimé le n°. 45 du *North Briton*. Il était poursuivi dans le même temps par la chambre haute, pour avoir imprimé l'*Essai sur la femme*, ouvrage licencieux et irréligieux de M. Potter,

fils de l'archevêque de ce nom, et qui contenait des inculpations calomnieuses contre un évêque, membre de la chambre des pairs. Wilkes ne s'étant pas présenté, l'ouvrage fut condamné par contumace, et le triomphe du ministère fut complet. Ce fut vainement qu'il demanda la cassation de cet arrêt. Il se détermina alors à visiter les principales villes de France et d'Italie, et après un court séjour à Genève, ayant appris le changement du ministère, il se hasarda à revenir en Angleterre, et même à se mettre au nombre des candidats de la ville de Londres. Il ne réussit pas dans cette entreprise; mais s'étant présenté immédiatement après aux électeurs de Middlesex, il fut nommé leur député à une grande majorité. Bientôt la sentence rendue contre lui par contumace fut cassée; mais il n'en fut pas moins condamné par la cour, comme auteur ou imprimeur de deux libelles, à un emprisonnement de vingt-deux mois, et à une amende de mille livres sterling. En 1769, il fut extrait de la prison de la cour du banc du roi, et traduit devant la chambre des communes, qui le déclara de nouveau exclu de son sein. Ayant été presque immédiatement réélu, il fut encore déclaré incapable de siéger; réélu pour la troisième fois, la chambre, pour la troisième fois aussi, consacra son incapacité dans le parlement. Fatigué de ces tracasseries, le ministre lui opposa aux élections le colonel Henri Lawes Luttrell, qui fut déclaré dûment nommé, quoiqu'il n'eût obtenu que 296 votes, tandis que Wilkes en avait eu 1247. Une élection aussi extraordinaire fut attaquée par les électeurs, mais déclarée régulière par la chambre. La hardiesse de cette mesure alarma les amis de la constitution, et augmenta le nombre des adversaires du ministère qui l'avait provoquée. La ville de Londres donna l'exemple, et de nombreuses pétitions furent adressées au roi pour demander la dissolution du parlement, en même temps que les membres qui s'étaient opposés aux décisions de la majorité recevaient des adresses de remerciements de la part de leurs constituants. Pendant son emprisonnement Wilkes qui avait reçu des secours pécuniaires considérables de la part de plusieurs sociétés, opposées aux ministres, fut élu alderman du quartier le plus considérable de Londres. En 1770, lorsqu'il eut été déchargé de son emprisonnement dans la cour du banc du roi, il prêta le serment de sa nouvelle dignité, et en remplit immédiatement les fonctions. Dans l'exercice de cette magistrature il déploya le même esprit de résistance à tout ce qu'il regardait comme des prétentions illégales de l'autorité; nous allons en citer un exemple. La chambre des communes ayant résolu de restreindre la liberté, prise par les journaux, de publier les discours de ses membres, enjoignit à plusieurs imprimeurs de paraître devant elle; mais ils ne se présentèrent pas, et la chambre donna l'ordre de les conduire en prison, comme ayant méprisé ses injonctions. Cet ordre ne fut point exécuté. On obtint alors une proclamation royale pour les saisir; ce fut en vertu de cette proclamation que l'un des imprimeurs fut conduit devant l'alderman Wilkes, qui, considérant son arrestation comme illégale et comme une atteinte aux priviléges de la ville de Londres, non-seulement mit l'homme en liberté, mais obligea celui qui l'avait arrêté à donner caution pour paraître à la

prochaine session, et répondre au grief qui existait contre lui. Le lord maire Crosby et l'alderman Olivier agirent de la même manière à l'égard de deux autres imprimeurs qui avaient été arrêtés en vertu de la proclamation. La chambre des communes, violemment indignée de ces actes, envoya à la Tour Crosby et Olivier, qui en étaient membres. Quant à Wilkes, il reçut l'ordre de se présenter à la barre; mais il répondit à l'orateur qu'on n'avait fait dans l'ordre aucune mention de sa qualité de membre de la chambre, et qu'on ne l'avait pas invité à s'y trouver, ce qui était un vice de forme essentiel; lorsqu'on m'aura rendu ma place au parlement, ajoutait-il, je justifierai complètement et à la satisfaction de la chambre tout ce qui s'est passé. La chambre, sentant maintenant la position difficile dans laquelle elle s'était placée, ne trouva d'autre expédient pour sauver son autorité compromise, que de reculer le jour auquel Wilkes avait ordre de se présenter. En 1772, il fut nommé l'un des shérifs pour Londres et Middlesex; et, en 1774, il fut promu à la plus haute dignité de la ville, à celle de lord-maire. Dans tout le cours de l'exercice de sa place il en remplit si bien les fonctions à la satisfaction de ses administrés, qu'à la dissolution du parlement, en 1774, il fut réélu sans opposition l'un des représentants du comté de Middlesex. Le ministère, ayant acquis à cette époque trop de prudence, ou ayant d'autres affaires trop importantes, n'osa pas s'engager dans un débat avec un homme dont l'influence était si grande, et qui la devait surtout aux attaques qu'on avait dirigées contre lui. Dans le parlement il se montra fortement opposé aux mesures qui produisirent d'abord la guerre avec les colonies américaines, et qui les séparèrent finalement de la mère-patrie; mais il paraît que ses discours ne le placèrent pas au premier rang des adversaires du ministère. Le plus mémorable de ses actes parlementaires, celui qu'on peut regarder comme la conclusion de sa vie politique, fut la motion qu'il fit le 3 mai 1788, à l'avènement de l'administration Rockingham, pour obtenir qu'on effaçât des journaux de la chambre la fameuse résolution du 17 février 1769, par laquelle on avait déclaré valable l'élection du colonel Luttrell, quoiqu'il n'eût obtenu que la minorité des suffrages. Après une si longue succession de défaites annuelles, Wilkes triompha à la fin, sa motion ayant eu en sa faveur cent quinze voix contre quarante-cinq. On remarqua avec étonnement que Fox et lord North parlèrent et votèrent contre la question. Les amis de Wilkes, désirant lui assurer une existence indépendante, le présentèrent plusieurs fois comme candidat à l'office de chambellan de la ville de Londres. Ce ne fut qu'en 1779 qu'il obtint ce poste aussi honorable que lucratif. Depuis ce moment Wilkes ne s'occupa plus des querelles de parti, et il cessa de travailler à ses publications annuelles. Il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6 décembre 1797, la place de chambellan de la ville de Londres, qu'il remplit d'une manière distinguée. Nous avons cru devoir imiter la plupart des biographes anglais qui ont passé sous silence les événements de sa vie depuis 1779, parce qu'ils ne sont ni remarquables, ni instructifs. Quoiqu'on doive attribuer une partie de ce qu'il a fait au désappointement qu'il

éprouva, en se voyant repoussé par l'administration, il faut reconnaître en même temps qu'il soutint avec autant de courage que de persévérance la cause qu'il avait embrassée; qu'il ne varia pas dans ses opinions, et que sa patrie lui doit d'importants avantages sous le rapport de la liberté publique et particulière. Quoique ses talents ne fussent pas de premier ordre, il avait de la capacité pour les affaires, et surtout un grand courage politique. Almon a publié des Mémoires fort étendus sur la vie de Wilkes; et J. Nichols, dans ses *Anecdotes littéraires du dix-huitième siècle*, lui a consacré un fort long article. On trouvera dans ces deux ouvrages d'amples détails sur les nombreux écrits de ce personnage.

D—z—s.

WILKIE (William), poète et professeur de philosophie, né le 5 oct. 1721 à Dalmeny dans le West-Lothian, en Écosse, acheva ses études classiques à l'université d'Édinbourg, où il se familiarisa surtout avec la littérature grecque. Il venait d'être ordonné prédicateur de l'Évangile dans l'église d'Écosse, lorsque la mort de son père fit peser sur lui la direction d'une ferme et le soin de pourvoir à la subsistance de sa mère et de trois sœurs. Il exerça d'abord obscurément le ministère évangélique; mais prêchant un jour devant le comte de Lauderdale, il excita si vivement son admiration, que ce seigneur le fit nommer, vers 1753, ministre de la paroisse de Ratho, près de sa résidence, afin de pouvoir le fréquenter plus facilement. Wilkie sut faire marcher de front l'exercice des fonctions cléricales, la culture des lettres et les travaux agricoles, et fut même connu bientôt pour le plus habile cultivateur du pays. Il recommanda particulièrement, par son exemple, la culture de la pomme de terre, au point que les paysans des paroisses environnantes, persuadés qu'un prêtre se dégradait en devenant fermier, l'appelaient par dérision le *ministre patate*. Ce fut en 1753 que parut, pour la première fois, son *Épigoniade*, poème épique, dont le sujet est pris dans l'histoire grecque. Il eut beaucoup de succès en Écosse, et fut réimprimé en 1759; mais il fit peu de sensation en Angleterre, bien qu'on y trouvât des descriptions brillantes, une couleur antique et une versification harmonieuse. La seconde édition contient un petit poème intitulé *le Songe*, écrit à l'imitation de Spenser. Wilkie fit paraître en 1768 un volume de *Fables*, imitées assez heureusement de celles de Gay. La chaire de philosophie de l'université de Saint-Andrews lui fut confiée en 1759. Il s'attacha principalement, dans ses cours, à recommander les principes de la philosophie de Bacon: c'était son auteur favori; il en était comme pénétré, et ses écrits, ses leçons, sa conversation, étaient semés d'éloges de ce grand homme, et de passages extraits de ses livres. Wilkie mourut à Saint-Andrews le 10 octobre 1772. On lui reprochait d'aimer l'argent à l'excès, et de négliger totalement le soin de sa personne. Mais on a su qu'il consacrait à soulager secrètement l'infortune les sommes que son économie avait amassées. Sa conversation, comme ses leçons, se distinguait par l'originalité, le naturel et la clarté. Plusieurs fables de Wilkie ont été traduites en français par M. Amar Durivier, et se trouvent dans le *Fablier anglais*, 1802, in-8°.

L.

WILKINS (Jean), écrivain savant et ingénieux, naquit en 1614 à Fawsley près de Daventry, dans le comté de Northampton, où son père exerçait l'état d'orfèvre. Avant l'âge de treize ans, il s'était rendu très-habile dans la langue grecque. Admis au collége Neuf d'Oxford, il passa bientôt dans celui de la Madeleine, et y termina ses cours d'une manière très-remarquable. Après avoir reçu ses degrés en théologie, il embrassa l'état ecclésiastique, remplit les fonctions de chapelain de lord Say, et ensuite du comte palatin du Rhin, qui le retint quelque temps avec lui. Doué d'une ardeur infatigable pour l'étude, il ne se délassait qu'en variant ses occupations; et, sans négliger ses devoirs, cultivait avec succès les différentes branches de la philosophie et des mathématiques. Quoique d'un caractère très-modéré, il se déclara pour le parlement, à l'époque des guerres civiles de l'Angleterre, et fut, en 1648, nommé président du collége de Wadham. Quelques années après (vers 1656), il épousa la sœur d'Olivier Cromwell, nommée Robine, et veuve de Pierre French, chanoine de l'église du Christ. Le réglement du collége de Wadham ne permettait pas au président de se marier; mais Cromwell, qui voyait avec plaisir cette union, s'empressa d'accorder à Wilkins les dispenses nécessaires. En 1659, il fut fait principal du collége de la Trinité à Cambridge. A la restauration il perdit cette place, et fut sur le point d'être banni, comme allié du protecteur; mais ses amis, parmi lesquels on cite le duc de Buckingham, plaidèrent vivement sa cause, et lui firent obtenir une cure de Londres. Ses talents, comme prédicateur, effacèrent bientôt jusqu'au souvenir des torts qu'on pouvait lui reprocher, et en 1668 il fut pourvu de l'évêché de Chester, qu'il ne garda que peu d'années. Etant tombé malade, il se fit transporter à Londres, chez le docteur Tillotson (*V.* ce nom), son ancien vicaire, et le gendre de sa femme (1), auquel il légua tous ses papiers, le laissant maître de les publier, s'il le jugeait convenable. Tout l'art des médecins ne put arrêter les progrès d'une maladie, résultat de sa vie trop sédentaire; et il mourut le 19 décembre 1672, à l'âge de cinquante-huit ans. Le 12 décembre suivant, ses restes furent inhumés avec pompe dans l'église de Saint-Laurent Jewry, dont il avait été le pasteur. Le docteur Lloyd prononça son oraison funèbre. Wilkins était un des fondateurs de la société royale de Londres, et l'un de ses principaux ornements. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont: I. La *Découverte d'un nouveau monde*, Londres, 1638, in-4°.; troisième édition, ibid., 1640, in-4°., augmentée d'une seconde partie. Cet ouvrage, si remarquable pour l'époque où il parut, était le fruit de quelques heures d'amusement. Wilkins déclare, dans la préface de l'édition de 1640, qu'il n'avait eu aucune connaissance de l'*Homme dans la lune*, roman du même genre, par l'évêque d'Hereford, Fr. Godwin (*V.* ce nom, XVII, 575), et il faut l'en croire, puisque les deux ouvrages parurent la même année, et qu'on ne peut plus déterminer quel est celui qui a précédé l'autre. L'hypothèse ingénieuse qu'ils renferment tous deux a été développée depuis par Huygens, et popularisée par Fon-

(1) Et non pas celui de Wilkins, comme le dit Niceron.

tenelle dans la *Pluralité des mondes*. En terminant la première partie de son ouvrage, Wilkins consacre un chapitre à annoncer qu'on finira par découvrir un moyen de s'élever jusqu'à la lune, et de communiquer avec ses habitants. Cette idée a pu mettre sur la voie de la découverte des aérostats et des ballons; mais à coup sûr elle est le germe des voyages imaginaires de Cyrano de Bergerac, de Swift, de Micromégas, etc. L'ouvrage de Wilkins a été traduit en français par La Montagne, sous ce titre : *le Monde dans la lune*, divisé en deux livres : le premier prouvant que la lune peut être un monde; le second, que la terre peut être une planète, Rouen, 1655, in-8°., rare. II. *Mercure* ou *le messager secret et prompt;* ouvrage dans lequel on montre comment on peut communiquer vite et sûrement ses pensées à un ami éloigné, Londres, 1641, in-8°. Ce fut la lecture du *Nuntius inanimatus* de l'évêque Godwin (*V.* ce nom), comme Wilkins nous l'apprend lui-même, qui lui donna l'idée de travailler sur ce sujet curieux. En s'occupant des moyens d'établir des communications plus promptes entre les hommes, Wilkins fut conduit naturellement à l'examen de cette question : rechercher un caractère universel, lisible pour toutes les nations, et qui soit propre à toutes les langues; des avantages qu'on en retirerait, et de sa possibilité. Tout ce que l'auteur dit à cet égard est aussi raisonnable que curieux. Dalgarno (*V.* ce nom) développa cette idée dans un ouvrage dont Wilkins favorisa la publication de tout son pouvoir; et à son tour il profita de l'invention de Dalgarno, comme on le verra plus bas, pour donner des éléments et un Dictionnaire de la langue caractéristique. III. *Ecclésiastes* ou *Discours sur le don de la prédication*, Londres, 1646, in-8°.; neuvième édition, corrigée et augmentée, ibid., 1718, in-8°. IV. *Magie mathématique*, ou *les merveilles qu'on peut opérer par la géométrie mécanique*, ibid., 1648, in-8°.; et 1680, même format. Cet ouvrage, qui renferme une foule d'idées nouvelles et intéressantes, est divisé en deux livres intitulés, le premier : *Archimède*, et le second, *Dédale*. V. *Traité du don de la prière*, ibid., 1648, in 8°., traduit en français par La Montagne, Quevilly ou Rouen, 1665, in 8°. Cet ouvrage a joui longtemps d'une grande réputation en Angleterre. VI. *Essai sur la langue philosophique, avec un Dictionnaire conforme à cet essai*, ibid., 1668, in-fol. La folie de l'auteur, dit le P. Niceron, était de former une langue universelle; et ce jugement ridicule a été copié, sans examen, par la plupart des lexicographes, qui ne se sont pas souvenus que cette folie avait été plus tard celle de Leibnitz. L'ouvrage de Wilkins est de la plus grande rareté. On en trouve un *Extrait* dans les *Transactions philosophiques*, n°. 35. VII. *Les principes et les devoirs de la religion naturelle*, Londres, 1675, in-8°.; septième édition, 1715, in-8°. VIII. Des *Sermons*, au nombre de quinze, Londres, 1682, in-8°. Cet ouvrage et le précédent ont été publiés par Tillotson. Les *Ouvrages philosophiques et mathématiques* de Wilkins ont été recueillis en trois vol. in-8°., Londres, 1708. On n'y trouve pas l'*Essai sur la langue universelle*, mais seulement l'*Extrait* dont on a parlé. Les *Mémoires* de Niceron, IV, 115-120, contiennent une No-

tice sur Wilkins, traduite des *Athenæ oxonienses* d'Ant. Wood; mais celle que Chaufepié lui a consacrée dans son *Dictionnaire* est plus complète et plus exacte. W—s.

WILKINS (David), orientaliste anglais, né en 1685, était de la même famille que le précédent, mais d'une autre branche. Après avoir achevé ses études classiques, il parcourut les principaux états de l'Europe, pour perfectionner ses connaissances et se lier avec les savants. Il commença le cours de ses voyages par l'Allemagne, et fit quelque séjour à Berlin; mais La Croze lui reproche d'avoir négligé d'y visiter la bibliothèque royale, où cependant il aurait trouvé des manuscrits coptes, dont la recherche l'occupait spécialement (1). Il était à Rome en 1710; et il y passa quatre ans, se livrant avec beaucoup d'ardeur à collationner et à transcrire les manuscrits orientaux de la bibliothèque du Vatican, ainsi que de la bibliothèque Barberine. En 1713, il vint à Paris; et il n'eut qu'à se louer de l'accueil qu'il y reçut de Bignon, de Le Quien, de Kuster, et surtout du P. Montfaucon, auquel il dut la communication de plusieurs ouvrages importants, relatifs à ses études. De Paris il se rendit à Amsterdam (1714), où il publia l'*Oratio Dominica* de Chamberlayne (*V.* ce nom, VIII, 2), avec une préface et des dissertations qu'il avait obtenues de l'amitié de plusieurs savants. A son retour en Angleterre, il s'empressa de mettre au jour le *Nouveau-Testament* en langue copte, avec une version latine. Ce travail, loin d'ajouter, comme il s'en flattait, à sa réputation, lui fit un tort presque irréparable parmi les orientalistes. La Croze, qui jusqu'alors l'avait tenu pour très-habile dans le copte, indigné de ses méprises, ne vit plus en lui qu'un ignorant, plein de vanité (2). L'université d'Oxford, à laquelle il avait dédié son édition du *Nouveau-Testament*, refusa de lui conférer le grade de docteur; mais il fut plus heureux, en 1717, à Cambridge, où il alla soutenir ses thèses. Wilkins ne cessait d'annoncer de nouvelles publications. Dès 1710, il promettait un supplément aux *Bibles polyglottes*, que, disait-il, ses compatriotes attendaient avec une grande impatience. En 1714, il venait de préparer une édition des *Œuvres* de Théophile d'Antioche; et il allait la mettre sous presse. La publication du *Nouveau-Testament copte* devait être suivie immédiatement de celle du *Pentateuque*, qui ne parut que long-temps après; et il se proposait de donner, s'il trouvait des souscripteurs, les *Psaumes*, les *Prophètes*, et enfin une *Grammaire* et un *Dictionnaire coptes*. Par le crédit de ses protecteurs, après avoir été promu successivement à plusieurs rectorats, il obtint un canonicat à la cathédrale de Cantorbéry, et, quelque temps après, l'archidiaconat de Suffolk avec la cure de Hadley et de Monks-Ely. Ses travaux et ses projets littéraires remplirent le reste de sa vie; et il mourut vers 1745. Outre une édition des *Œuvres* de Henri Spelmann, 1723, et celle de la *Bibliotheca britannico-hibernica* de Th. Tanner (*V.* ce nom, XLIV, 511), on a de lui: I. *Dissertatio de linguâ coptica*, à la suite de l'*Oratio Dominica* de Chamberlayne, 76-94. II. *Paraphrasis chaldaica in librum priorum et pos-*

(1) *Thesaur. epistolicus Lacrozianus*, III, 241.

(2) *Ibid.*, 151 et 154.

teriorum chronicorum; auctore rabbi Josepho, è ms. Cantabrigiensi descripta ac cum versione latinâ, Amsterdam, 1715, in-4°. III. *Novum Testamentum ægyptium, vulgò copticum, lat. versum et editum*, Oxford, 1716, in-4°. IV. *Leges anglo-saxonicæ ecclesiasticæ et civiles; accedunt leges Eduardi*, etc., *lat.: subjungitur H. Spelmanni Codex legum veterum*, etc., *notis, versione et glossario adjectis*, Londres, 1721, in-fol.; recueil rare et très-estimé. V. *Pentateuchus sive quinque libri Moysis prophetæ in linguâ ægyptiacâ, è mss. Vaticano, Parisiensi et Bodleiano descript., ac lat. versi*, Londres, 1731, in-4°. Ce volume n'a été tiré qu'à deux cents exemplaires. VI. *Concilia Magnæ Britanniæ et Hiberniæ à synodo Verolamiensi anno 946 ad Londinensem 1717: accedunt constitutiones et alia ad historiam anglicam spectantia*, ib., 1736, 4 vol. in-fol. C'est une réimpression des *Conciles* de Spelmann, avec des additions nombreuses (3). On trouve quatorze *Lettres* de Wilkins à La Croze, dans le *Thesaurus epistolicus*, 365-80. Elles sont fort curieuses, et méritent d'être lues. W—s.

WILKS (Mark), Anglais, fermier dans le comté de Norfolk, et prédicant de la secte des méthodistes, à Norwich, s'est fait remarquer par ses écarts en politique comme en religion. Dans les premiers temps de la révolution de France, il se montra républicain ardent, et fit partie de ces réunions ou conventions qui annonçaient le dessein de réformer l'état social en Angleterre. On a imprimé plusieurs de ses écrits : I. *Origine et stabilité de la révolution française*, sermon, 1791, in-8°. II. *Athalie*, ou *le tocsin sonné par les modernes alarmistes*, sermons prêchés au profit des défenseurs dans les derniers procès pour haute trahison, 1795, in-8°. III. *Histoire des persécutions endurées par les protestants du midi de la France*, 1821, 2 vol. in-8°. C'est un ouvrage de circonstance et dans lequel les faits sont au moins exagérés : on y répondit en France d'une manière péremptoire. Nous ignorons la date précise de sa mort; mais Sarah Wilks fit paraître, la même année (1821), les *Mémoires du révérend Mark Wilks, de Norwich*, avec son portrait, un vol. in-12.—Un lieutenant-colonel, du même nom, fut résident politique à la cour de Mysore en 1804, et est auteur d'*Esquisses historiques du midi de l'Inde*, 1810, 2 vol in-4°. L.

WILL (George-André), professeur de philosophie et d'histoire à l'université d'Altdorf, était né près de Nuremberg le 30 août 1727. En 1755, il fut nommé professeur de philosophie à l'université d'Altdorf, et en 1766 il obtint la chaire d'histoire, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 18 septembre 1798. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, on remarque : I. *Dictionnaire savant de Nuremberg* (all.), Nuremberg, 1755, 4 vol. in-4°., et continué à Altdorf, 1802, 4 vol. in-4°. II. *Commercium epistolicum Norimbergense*, Nuremberg, 1756, 3 vol. in-8°. III. *Musæum Noricum*, Altdorf, 1759, in-4°. IV. *Médailles de Nuremberg* (all.), ibid., 1764, 3 vol. in-4°.

(3) Wilkins a publié les épîtres (supposées) des Corinthiens à saint Paul, et de l'apôtre aux Corinthiens, en arménien, avec une version latine, mais sur un manuscrit très-défectueux. Ces deux pièces ont été reproduites plus correctement par Guill. et Georg. Whiston, en 1737, à la suite de la chronique de Moïse de Khoren (*V.* Whiston).

V. *Histoire et description de l'université d'Altdorf* (allem.), ibid., 1795, in-8°.; et continué, 1808, in-8°. VI. *Histoire et description de la ville d'Altdorf* (all.), ibid., 1796, in-8°. VII. *Bibliotheca Norica Williana*, ibid., 1772 à 1793, 8 vol. in-8°. C'était une description des écrits qu'il avait rassemblés sur l'histoire de Nuremberg. Il céda sa riche collection à cette ville, et depuis l'an 1800 elle est ouverte au public. G—y.

WILLAERTS (Adam), peintre, naquit à Anvers en 1577. La peinture et la poésie furent l'occupation de toute sa vie; mais c'est surtout comme peintre qu'il s'acquit une réputation méritée. Il excellait à peindre des vues de rivières avec de petites embarcations, des marines de petites dimensions, des rivages, des marchés aux poissons, des incendies, des cabanes, des vaisseaux, des barques de pêcheurs remplies de petites figures d'une teinte extrêmement délicate, et dont les mouvements naturels et saisis avec intelligence ajoutent un prix infini à ses compositions. Sa couleur était fine et transparente, mais quelquefois un peu grise; ses têtes bien choisies et ses tableaux bien compris. Malgré le mérite des figures qu'il introduit dans ses ouvrages, on peut leur reprocher d'être prises dans une nature trop commune, et le temps qui a fait passer ses tableaux au noir leur a ôté une partie de leur mérite: il s'était fixé à Utrecht, où il mourut en 1640. — *Abraham* Willaerts, fils du précédent, naquit à Utrecht en 1613. Après avoir reçu de son père les premiers éléments de la peinture, et s'être perfectionné sous Jean Bylaert, il vint en France, où il entra dans l'école de Vouet. Il acquit, sous ce dernier maître, un talent assez distingué pour mériter d'être attaché, comme peintre, au comte Maurice de Nassau. Lors de l'expédition d'Afrique, il fut embarqué sur la flotte hollandaise en qualité de simple soldat, et il profita des loisirs que lui laissait le service militaire pour peindre les usages et les sites les plus remarquables du pays d'Angelo, où il avait débarqué. De retour de cette expédition, il fut de nouveau employé par le comte Maurice pour lequel il fit plusieurs ouvrages. De Bruxelles, Willaerts alla habiter pendant quelque temps Amesfort, où il fut occupé par l'habile architecte Van Vempres. Il vint enfin se fixer à Utrecht, où il mourut. P—s.

WILLAMOV (Jean Gottlieb), poète allemand, né en 1736 à Mohrungen, en Prusse, fut nommé, en 1758, professeur au collége de Thorn, où il rédigea un journal littéraire, intitulé: *Nouvelles savantes de Thorn*. Il composait dans le même temps quelques pièces de vers, et s'appliquait aux mathématiques et à la peinture. En 1767, il se rendit à Pétersbourg, pour succéder à Büsching, dans la direction de l'école allemande; mais le désordre de ses affaires l'obligea de quitter cette place en 1776. Alors il donna des leçons de dessin et de mathématiques à l'institut des demoiselles nobles, et il s'occupait aussi de poésie quand il fut arrêté pour dettes, et mis en prison. Il en sortit bientôt; mais cet accident fit sur lui une telle impression qu'il mourut peu après, le 6 mai 1777. Eschenbourg dit de lui dans son *Recueil d'exemples pour la littérature*: « Willamov est le premier qui ait introduit parmi nous les *Dithyrambes* des anciens; ce qui a donné lieu à des recherches savantes

sur ce genre de poésie grecque, acclimaté aujourd'hui chez les Allemands. » On a remarqué, avec raison, que ces chants lyriques ne conviennent qu'à une époque encore grossière, peu civilisée, et que c'est à ce premier âge qu'ils doivent leur origine. Cependant les dithyrambes de Willamov ont des avantages que personne ne peut leur contester. Ses *Fables* ont cela de particulier que les personnages qui y agissent parlent seuls, sans que le poète interrompe leurs discours par ses réflexions, ce qui rend leur action plus animée. Aussi les a-t-il appelées *Fables dialogiques*. Kuttner en parle ainsi dans ses *Caractères des poètes et écrivains allemands* : « Ce » qui distingue notre Willamov, ce » sont quelques-uns de ses dithyram- » bes; c'est l'ivresse bacchique, c'est » la hardiesse des métaphores et des » liaisons, ce sont les sauts brus- » ques des pensées, c'est l'expression » sauvage, et la liberté de la versi- » fication; il a pris ce genre à Pin- » dare. Ayant fait une étude pro- » fonde de ce poète, il lui enleva les » secrets de la haute composition » lyrique. Comme lui il sait chanter » le dieu du vin et ses exploits. Ce- » pendant peu de ses pièces méritent » véritablement le nom de dithyram- » bes. Il n'est pas toujours inspiré, et » il n'atteint point à toute la hauteur » du poète grec. La coupe de ses syl- » labes forme souvent des *hiatus*, » ce qui la rend dure. Il est heureux » dans ses *Fables*. Sa narration » est gaie; son dialogue vif fait » adroitement deviner la morale. » La plupart des sujets de Willamov sont pris dans la mythologie, tels que ses *Géants qui entassent les montagnes pour escalader les cieux; et la Sicile, au moment où elle est séparée du continent*; quelques-uns sont tirés de l'histoire moderne, tels que les *Exploits de Sobieski, de Pierre Ier. et de Frédéric-le-Grand, l'Avènement de Pierre III et la Paix de* 1763. La première édition de ses poésies lyriques fut imprimée à Berlin en 1763, et la seconde, en 1766, avec des augmentations. Ses *Fables dialogiques*, en deux livres, parurent dans la même ville en 1765, in-8°., et 1791, seconde édition, avec une notice biographique sur l'auteur. On a publié à Leipzig, en 1779, un Recueil de poésies de Willamov, in 8°., et à Vienne, en 1793, une contrefaçon qui, sous le titre d'*OEuvres poétiques de Willamov*, 2 vol. in-8°., est l'édition la plus complète de cet auteur. On a encore de lui quelques autres écrits de peu d'importance. G—y.

WILLAN (Robert), célèbre médecin anglais, naquit, en 1757, au Hill, près de Sedbergh, en Yorkshire, où son père exerçait avec réputation l'art de guérir. Il fit ses études médicales à l'université d'Édinbourg, et reçut le doctorat en 1780. Sa thèse, à cette occasion, roulait sur l'inflammation du foie : *De inflammatione jecinoris*. Après avoir suivi à Londres des cours publics avec une grande assiduité, il alla succéder à un de ses oncles, le docteur Trotter, qui avait une nombreuse clientelle à Darlington, dans le comté de Durham; mais Robert, moins heureux dans la pratique, crut devoir retourner à Londres au bout d'une année. Son séjour à Darlington n'avait pourtant pas été tout-à-fait stérile : il en avait profité pour analyser les eaux sulfureuses de Croft, village situé à une distance de quatre milles, et avait rédigé un traité succinct sur les qua-

lités chimiques et médicinales de ces eaux, comparées à celles de Harrogate. Cet opuscule, publié en 1782, fut réimprimé peu d'années après. A peine arrivé dans la capitale, il eut l'emploi de médecin du dispensaire public de Carey-Street, récemment ouvert, et qui devint bientôt un des établissements de ce genre les plus florissants. Le collége des médecins admit Willan, en 1785, au nombre de ses licenciés. Après avoir donné avec peu d'éclat des leçons sur les principes et l'exercice de la médecine, il rendit de plus grands services à son art, en formant à la pratique au lit des malades de jeunes médecins nouvellement gradués, et dont un grand nombre ont parcouru honorablement la carrière qu'il leur a ouverte. Le docteur Willan passait dans son cabinet tous les moments que ne réclamaient pas ses malades; il n'en donnait point aux plaisirs, ni même au soin de sa propre santé. Attaché au dispensaire de Finsbury, comme il le fut à celui de Carey-Street, la multiplicité de ses occupations l'obligea successivement à résigner ses fonctions dans ces deux établissements. En 1800, le docteur T.-A. Murray lui fut donné pour collègue dans le dispensaire public; mais ce médecin distingué étant mort en 1802, de la contagion qu'il avait prise dans l'*institution des fiévreux*, fondée depuis peu de temps grâce à son zèle et aux efforts de quelques autres amis de l'humanité souffrante, Willan y fut nommé l'un des médecins extraordinaires. Il resta médecin consultant et gouverneur à vie du dispensaire, et reçut en présent une pièce d'argenterie, avec une inscription très-honorable, en témoignage d'estime et de reconnaissance. Sa réputation, lentement acquise, était alors bien établie. Les maladies de la peau avaient été surtout l'objet de ses études; et sur ce point ses confrères invoquaient généralement son opinion, et s'y soumettaient sans appel. Sa constitution, naturellement délicate, s'était sensiblement altérée par des travaux excessifs. L'espoir de ralentir les progrès du mal en changeant de climat le conduisit à Madère: il y mourut le 17 avril 1812, à l'âge de cinquante-cinq ans. Chez lui l'humanité, le désintéressement s'unissaient à l'esprit et au savoir. Il avait fait d'excellentes études classiques, et avait cultivé la poésie grecque; la plupart des nombreuses observations médicales qu'il a recueillies sont écrites dans un latin facile et pur. Dans sa jeunesse, il s'était adonné avec ardeur aux recherches d'antiquités, et avait rédigé, d'après l'Odyssée, une histoire des mœurs des premiers temps de la Grèce. La société des antiquaires l'appela dans son sein en 1791; et la société royale lui fit le même honneur en 1809. Il avait aussi composé, dans la première partie de sa vie, un ouvrage sur un sujet bien différent des objets de son étude journalière; c'était une *Vie du Christ*, rapportée dans les paroles des évangelistes; à laquelle il avait joint des notes et des éclaircissements, satisfaisants surtout par rapport aux maladies dont ces écrivains sacrés ont fait mention. Ce livre fut réimprimé en 1802, avec des explications plus étendues. L'auteur fut attaché, dès les premiers temps de son séjour à Londres, à une société médicale qui a publié deux volumes de mémoires. On trouve de lui, dans le second volume, un *cas remarquable d'abs-*

tinence dans un jeune hypocondriaque, laquelle se prolongea pendant soixante-un jours, et finit par la mort. Quelques autres de ses écrits sont insérés dans le *Journal médical de Londres*, publié entre les années 1780 et 1790, par le docteur Simmons. Un recueil des rapports mensuels sur la température et les maladies régnant dans la capitale, imprimés d'abord dans le *Monthly Magazine*, parut en 1801, en un volume, riche d'observations intéressantes et neuves ; Willan apportait à l'examen des caractères de la maladie autant d'exactitude que de sagacité. Vers 1784, son attention se tourna principalement sur les maladies cutanées. Dès-lors il reconnut qu'on ne pouvait établir une nomenclature définitive que d'après les formes élémentaires des éruptions ; et c'est sur cette base qu'il fonda le système développé dans son grand ouvrage. Il désigna les éruptions, non plus par leurs noms ordinaires, mais par des termes mieux appropriés. La classification qu'il a introduite à cet égard, soumise à la société médicale de Londres, lui mérita, en 1789, la médaille d'or fondée par le docteur Fothergill (*V.* ce nom). Cette classification est encore aujourd'hui la plus exacte et la plus méthodique. La première partie de son principal ouvrage sur ce sujet vit le jour en 1798, in-4°., sous le titre de *Description et traitement des maladies cutanées*. Elle contient les éruptions dartreuses ; et chaque variété y est représentée par une gravure coloriée. La seconde partie, publiée en 1801, comprend les maladies squammeuses de la peau. La troisième, 1805, comprend seulement deux genres, savoir : la rougeole et la fièvre scarlatine. La quatrième parut en 1808 ; on y trouve le reste des descriptions de ces maladies et les *bullæ* ou *affections vésiculeuses*. Le tout contient trente-trois planches, et embrasse à-peu-près la moitié de la classification. Quatre ordres, caractérisés par l'apparition de pustules, de vésicules, de tubercules, de taches, restèrent inédits. Cependant l'intérêt momentané qu'excita la vaccine engagea Willan à anticiper sur l'ordre des vésicules, pour publier, en 1806, un Traité *sur l'inoculation de la vaccine*, où il s'occupa aussi de la petite-vérole volante (autre maladie vésiculaire), à l'occasion de méprises qui avaient été commises, parce qu'on avait supposé que c'était la petite-vérole ordinaire, lorsqu'elle survenait après la vaccination. Le docteur Willan a laissé plusieurs ouvrages incomplets ou qui n'étaient pas préparés pour l'impression. Quelques-uns ont été mis sous presse depuis sa mort. Il avait fait des recherches très-étendues sur les antiquités de la médecine. Son objet principal était d'éclaircir quelques points qui sont couverts de beaucoup d'obscurité. Les seuls qu'il ait eu le temps de traiter avec une certaine perfection sont : 1°. la nature et l'origine du *feu sacré* épidémique ou endémique, cause fréquente de mortalité, dans les temps anciens et dans le moyen âge, et qu'on a confondu avec la peste, à laquelle il ne ressemble que par une issue également fatale ; 2°. la certitude que la petite-vérole, la rougeole et la fièvre scarlatine régnaient, non-seulement dans les premiers âges de l'ère chrétienne, mais à des époques antérieures. Le docteur Bateman (1), méde-

(1) L'auteur de l'article Bateman, dans la *Biographie médicale*, présente ce médecin comme un élève peu digne de Willan, et regrette que les ma-

cin du dispensaire public et de l'institution en faveur des fiévreux, qui a inséré dans le *Journal médical et chirurgical d'Édinbourg* une Vie du docteur Willan, a publié un *Tableau* (synopsis) *pratique des maladies cutanées, conforme à l'arrangement du docteur Willan*, 1815, in-8°. Le même médecin a fait paraître depuis des *Tableaux* (Delineations) *des maladies cutanées comprises dans la classification du docteur Willan*, publication nouvelle du plus grand nombre des gravures de cet auteur, ainsi qu'une nouvelle série, qui comprend le reste du système, avec six planches coloriées, in-4°., par cahiers successifs. M. Ashby Smith a été l'éditeur d'un autre ouvrage de Willan : *Traité pratique sur le porrigo ou la teigne, et sur l'impetigo, les dartres humides*, etc., avec plusieurs gravures coloriées, Londres, 1815, in-4°. D'autres traités parurent la même année, sur la rougeole, le prurigo ou démangeaison universelle de la peau, l'érysipèle ou feu Saint-Antoine, etc. On annonçait, en 1821, les *OEuvres mêlées du docteur Robert Willan*, où se trouvait imprimé, pour la première fois : *Recherches sur l'antiquité de la petite-vérole, de la rougeole et de la fièvre scarlatine*, un vol. in-4°. Z.

WILLDENOW (Charles-Louis), botaniste, né à Berlin en 1765, était fils d'un apothicaire, qui l'instruisit dans sa profession, et l'envoya ensuite à Halle, pour y étudier la médecine, puis à Langensalza, où le chimiste Wiegleb avait un laboratoire de pharmacie chimique. Ayant pris, en 1789, les degrés de docteur en médecine, Willdenow revint à Berlin, et s'y maria. Ses ouvrages sur la botanique le recommandèrent à la chaire d'histoire naturelle au collége royal de médecine et de chirurgie, qu'il obtint en 1798. L'académie des sciences de Berlin l'avait admis, en 1794, au nombre de ses membres. En 1801, il fut nommé professeur de botanique à cette académie. On le chargea aussi de l'enseignement de cette science à l'administration des eaux-et-forêts et à la pépinière royale, puis on l'attacha au comité médical du ministère de l'intérieur. Enfin le jardin botanique de Berlin fut confié à ses soins. Ce jardin était peu de chose lorsque Willdenow en prit la direction ; mais grâce à son savoir, à son zèle et à sa correspondance étendue avec les botanistes et voyageurs dans toutes les parties du monde, il fut à portée de l'enrichir d'une foule de végétaux exotiques, qui servirent en même temps à ses recherches savantes, surtout à son vaste ouvrage : *Species plantarum*. On peut prendre une idée de ce que Willdenow fit pour le jardin botanique de Berlin, en parcourant son catalogue des plantes qui y furent cultivées sous sa direction. Son ami Klein, avec lequel il avait botanisé au Hartz et dans la forêt de Thuringe, lui envoya des plantes de l'Inde. Humboldt et Bonpland lui procurèrent des plantes de l'Amérique; Labillardière et Smith celles de la Nouvelle-Hollande, Schousboe et Desfontaines celles de l'Afrique septentrionale, Wahlenberg celles de la Laponie, etc. Son herbier se composait, à sa mort, de plus de vingt mille espèces. Dès son enfance, il avait pris plaisir aussi à recueillir des insectes et des oiseaux. Il forma un petit cabinet zoologique, dont il fit présent ensuite au musée de Berlin.

nuscrits de ce dernier ne soient pas tombés en d'autres mains.

HIST. D'ALLEMAGNE.

CH. L. WILLDENOW.

En 1804, Willdenow fit une excursion en Autriche et dans la Haute-Italie; et sept ans après, M. de Humboldt le fit venir à ses frais à Paris avec sa famille, pour qu'il décrivît les milliers de plantes inédites, apportées de l'Amérique. Willdenow passa huit mois dans cette capitale, où les botanistes le trouvèrent au-dessous de la réputation qu'il avait acquise. S'étant peu occupé du travail pour lequel il avait été appelé, il promit de l'achever à Berlin, et M. de Humboldt lui fournit les moyens de retourner par la Hollande dans sa patrie. Il avait étudié les herbiers de Paris, et revint avec une ample moisson de plantes. Mais, à son arrivée, sa santé parut très-délabrée. Il languit encore quelques mois, et expira le 10 juillet 1812, après avoir visité, quelques jours auparavant, pour la dernière fois, le jardin, enrichi et presque créé par lui. Son caractère était pacifique; mais il était peu communicatif, gardait soigneusement pour lui les richesses végétales qu'il obtenait libéralement des autres, et l'on remarque comme une circonstance particulière qu'il n'a point formé d'élèves distingués. Vingt-quatre sociétés savantes se l'étaient associé. Le roi de Prusse avait récompensé par la décoration de l'Aigle-Rouge, troisième classe, les soins que Willdenow donnait au jardin botanique de la capitale. Thunberg lui avait dédié une plante du cap de Bonne Espérance. Cavanilles lui en dédia une autre, dont lui-même changea le nom. Voici ses principaux ouvrages: I. *Prodromus floræ berolinensis*, 1787. II. *Dissertatio inaug. de achilleis*, 1789. III. *Historia amaranthorum*, in-fol., Zurich. 1790. IV. *Éléments de botanique*, Berlin, 1792; 5e. édit., 1810. Cet ouvrage, rédigé pour ses cours, fut traduit en plusieurs langues, entre autres en anglais, par Smith, et il eut beaucoup de succès. Il sert encore de guide dans plusieurs universités d'Allemagne. V. *Phytographia*, Erlangen, 1797, in-fol., cahier 1er., recueil insignifiant de figures de plantes rares, qui n'a pas été continué, faute d'encouragements. VI. *Arboriculture berlinoise spontanée*, Berlin, 1796; 2e. édit., 1811, in-8°. Dans la première édition, l'auteur n'avait décrit que quatre cent quatre-vingt-dix-sept espèces d'arbres et d'arbustes croissant spontanément aux environs de Berlin. La seconde en fait connaître sept cent soixante-dix, qui toutes ont été rassemblées par Willdenow au jardin botanique. L'auteur ajoute des instructions sur la manière de les cultiver. VII. *Species plantarum exhibentes plantas rite cognitas ad genera relatas cum differentiis specificis, nominibus trivialibus, synonymis, selectis locis natalibus, secundum systema sexuale digestas*, Berlin, 1797-1810, 5 vol. en 9 part. Dans les premiers volumes, l'auteur n'avait eu ni livres ni herbiers à sa disposition: aussi sont-ils bien inférieurs aux derniers. Willdenow a inutilement grossi son ouvrage en transcrivant à côté de sa propre phrase, pour chaque plante, les phrases d'autres botanistes, même de ceux qui n'ont fait que copier les auteurs originaux. Malgré leurs défauts, les *Species plantarum* sont encore aujourd'hui le livre le plus complet de ce genre, et la plupart des botanistes s'y réfèrent par la commodité des citations, quoique depuis la publication de ces *Species* la botanique ait acquis une foule de nouvelles connaissances.

C'est ainsi, par exemple, que l'on connaît maintenant quinze cents espèces de fougères, tandis que Willdenow n'a pu en citer que treize cent trente-une. D'ailleurs cet ouvrage, qui devait mettre au niveau des connaissances du temps le système présenté par Linné, est resté incomplet. Willdenow a été surpris par la mort au milieu de son travail sur les végétaux cryptogamiques. Il a été annoncé une suite ou continuation des *Species*, par le professeur Linck, à Berlin. VIII. *Guide pour étudier spi-même la botanique*, Berlin, 1804; 2e. édit., 1809. IX. *Hortus berolinensis*, vol. 1er., Berlin, 1806. C'est un commencement de la description, avec figures, des plantes du jardin botanique de cette ville. X. *Enumeratio plantarum horti regii botanici berolinensis*, Berlin, 1809, in-8°. M. de Schlechtendahl a donné sous le même titre, à Berlin, en 1813, un supplément à cet ouvrage. Dans la préface l'auteur expose le mérite de Willdenow comme directeur du jardin de Berlin. Quand il en prit la direction, le jardin ne comptait que douze cents plantes. Il n'y avait point de serres-chaudes pour des plantes tropicales: Willdenow porta le nombre des plantes à six mille trois cent cinquante-une; il fit toutes les dispositions nécessaires pour la culture et la propagation des plantes exotiques. Il se procura plusieurs plantes rares en faisant germer les graines contenues dans les plantes sèches de son herbier. En 1809, une grêle épouvantable, dont il a décrit les désastres dans un rapport fait à l'académie, détruisit une grande partie de la végétation du jardin; mais grâce à ses efforts, ce malheur fut réparé. Willdenow fut aussi éditeur et annotateur d'une édition faite en Allemagne, en 1793, de la *Flora cochinensis* de Loureiro. Il remporta, avec Stromeyer, le prix dans une société scientifique allemande, pour un Mémoire sur les diverses espèces de fruits. Cet écrit parut à Erfurt, 1801. On a de lui quelques Mémoires peu importants dans le recueil de l'académie des sciences de Berlin, entre autres sur l'aloës, sur le genre des chares, sur quelques genres de palmes, sur la différence des végétations, dans les hémisphères méridional et septentrional; le Magasin de la société des amis des sciences naturelles renferme également plusieurs Mémoires de Willdenow, sur les fougères et sur d'autres objets. Son herbier a été acheté avec sa bibliothèque par le gouvernement prussien. La confusion qui régnait dans cet herbier a induit dans de graves erreurs quelques botanistes allemands qui ont commencé à publier les plantes qu'il contient, et qui n'ont pas remarqué que les mêmes plantes s'y retrouvent souvent sous des noms différents, et que les phrases composées par Willdenow, qui ne les destinait peut-être pas à l'impression, sont faites très-légèrement. M. de Schlechtendahl a donné une Notice biographique sur Willdenow, dans le sixième volume du *Magasin de la société des amis des sciences naturelles*. D—g.

* WILLE (Jean-George), graveur, né en 1717 à Kœnigsberg, entre Giessen et Wetzlar, dans la Hesse, manifesta dès l'âge de deux ans son goût pour le dessin de telle manière, que pour apaiser ses pleurs on était obligé de lui donner de la craie ou des charbons, avec lesquels il crayonnait sur les murs ou sur les planchers de la maison de son père. A l'âge de dix ans on le plaça

chez un peintre où il apprit le dessin et commença même à peindre. Mais un penchant irrésistible le portait vers la gravure; ses premiers essais dans cet art se firent sur la vaisselle d'étain de son père, sur laquelle il ajouta des figures et des ornements. Ayant observé que ceux qui existaient primitivement avaient dû être tracés par un instrument d'une forme angulaire, il en fit faire un d'après son idée à un taillandier de la ville, et l'enfonça dans un manche d'alène. Il s'amusait alors à sillonner des traits sur des plaques d'étain, et sachant déjà assez bien dessiner, il parvint à graver les ornements, des oiseaux, et même des têtes. Comme il n'avait aucune connaissance de l'imprimerie, il s'avisa de mêler du beurre avec du noir de fumée, et à l'aide d'un pressoir à cidre, il obtint des épreuves qui, tout imparfaites qu'elles étaient, lui donnaient cependant l'espoir de la réussite. S'apercevant que l'étain, par sa mollesse, était peu propre à remplir son objet, il prit un vieux chaudron de cuivre dont il aplatit les bords à coups de marteau, passa ensuite un grès dessus pour effacer les traces du marteau, et parvint à faire des choses assez bonnes. Un libraire de Giessen lui ayant permis l'usage d'une petite presse de taille-douce, il commença enfin à voir à peu près le résultat de son travail. Il aperçut chez un arquebusier de cette ville différents sujets gravés sur des fusils destinés à livers princes d'Allemagne; il entra chez cet artisan, où il resta plus de deux ans occupé à graver et à ciseler sur argent et sur acier. Muni de cent cixdallers amassés à force de travail et d'économie, il s'achemina vers Paris à l'âge de dix-neuf ans, disant à son père, qui n'aurait pas voulu qu'il quittât l'Allemagne, qu'il allait à Augsbourg. Arrivé dans cette capitale, il se présenta chez Dallé, qui, voyant ses essais et pressentant ce qu'il serait un jour, voulut l'engager à venir travailler chez lui. Wille, jaloux de sa liberté, consentit à s'occuper de ses ouvrages, mais seulement dans sa chambre. Ce fut à cette époque qu'il fit, pour la suite d'Œuvre, un grand nombre de petits portraits dont plusieurs sont très-remarquables, entre autres celui du grand Frédéric. Tous ces portraits, dont le mieux payé ne lui valut que trente francs, coûteraient aujourd'hui trente ou quarante louis la pièce. Cependant sa réputation s'étant répandue dans toute l'Europe, il ne tarda pas à se dédommager de tous les sacrifices que lui avait imposés son envie de parvenir à la célébrité. Parmi le grand nombre d'ouvrages émanés du burin de Wille, nous citerons le portrait du comte de Saint-Florentin, ceux du Maréchal de Saxe, de Massé de Boullongne, de Marigny; ses estampes des musiciens ambulants, des offres réciproques, celles du concert de famille, de l'observateur distrait, de la gazetière hollandaise, du petit physicien, etc., etc. Cet artiste avait été reçu membre de l'académie des beaux-arts de Paris en 1761. Un burin brillant, varié, quelquefois trop hardi; un dessin correct, un effet piquant sans noir, forment le caractère du talent de ce maître, aussi estimable par ses qualités morales que par ses ouvrages. Bervic, Muller et Schurmzer furent ses élèves les plus distingués. Il est mort en 1807, à Paris, qu'il n'avait jamais quitté, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. P—E.

WILLEBRAND (Jean-Pierre), directeur de la police à Altona, né le 12 septembre 1719, mourut à Hambourg le 22 juillet 1786. Nous avons de lui : I. *Chronique des villes anséatiques* (all.), Lubeck, 1748, in-fol. II. *Mémoires historiques, et observations recueillies dans les voyages* (all.), Hambourg, 1758, in-8°.; réimprimé à Leipzig, 1769, in-8°. III. *Abrégé de la police*, Hambourg, 1763, in-8°. IV. *Réflexions sur la ligue anséatique, et sur l'importance de son histoire* (all.), Hambourg, 1768, in-8°.

G—y.

WILLEHADE (Saint), apôtre de la Saxe, naquit dans le Northumberland vers le milieu du huitième siècle. Ayant été élevé au sacerdoce, il se sentit vivement pressé du desir de prendre part aux travaux apostoliques de saint Willibrod et de saint Boniface. Il s'embarqua, aborda sur les côtes de la Frise vers l'an 772, et commença sa mission à Dockum, près du lieu où saint Boniface et ses compagnons avaient versé leur sang pour Jésus-Christ en 754. Les prédications de Willehade furent écoutées, et il eut le bonheur de baptiser un grand nombre d'infidèles. De Dockum il alla toujours prêchant jusqu'à ce qu'il eût passé l'Elbe. Il y avait sept ans qu'il annonçait J.-C. parmi les Saxons, lorsque sa mission fut interrompue par la révolte générale de ces peuples contre Charlemagne, en 782. Plusieurs des missionnaires, dont il était le chef, ayant été mis à mort, il s'embarqua pour la Frise, d'où il se rendit à Rome, afin de faire connaître au pape Adrien l'état de sa mission en Saxe. Il fut reçu avec distinction par le chef de l'Église. Étant revenu en France, il se retira dans le monastère d'Epternac près de Trèves, où il passa deux ans, attendant l'issue de la guerre en Saxe. Là il rassembla ses coopérateurs, copia les épîtres de saint Paul et d'autres livres; allant souvent prier sur le tombeau de saint Willibrod, pour lequel il avait une vénération particulière. Les Saxons se soumirent en 785; Witikind, leur chef, reçut le baptême; et Willehade, protégé par Charlemagne, retourna en Saxe. Le 15 juillet 787, il fut consacré évêque des Saxons, et il établit sa résidence dans la ville de Brême, qui fut fondée vers ce temps-là. Il dit bâtir sa cathédrale en bois, sous l'invocation de saint Pierre. Plus tard Willoric, son successeur, la fit reconstruire en pierre. Ce saint prélat mourut en 789, dans un village de la Frise, d'où son corps fut transféré à Brême et enterré dans la cathédrale. On a sous son nom plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite surtout des *Commentaires sur les Épîtres de saint Paul*. La vie de Willehade a été écrite par saint Anschaire, son troisième successeur.

G—y.

WILLEMET (Remi), professeur d'histoire naturelle et directeur du jardin des plantes de la ville de Nanci, naquit le 13 septembre 1735, à Norroi, joli village sur la Moselle, à peu de distance de Pont-à-Mousson. Ses parents, Suédois d'origine, ne purent lui donner l'instruction dont il paraissait avide; et sans un oncle qui était chargé de la direction d'une pharmacie à Nanci, il eût été complètement perdu pour les sciences. Ce fut dans cette officine que le jeune Willemet fut initié à la connaissance de l'histoire naturelle. Il eut des succès, et par conséquent des ennemis. Ceux-ci lui suscitèrent des

racasseries nombreuses, dont il eut le bonheur de triompher, et en 1762 il fut reçu l'un des membres du collége de pharmacie. Assuré d'un état honorable et lucratif, il voulut approfondir tout ce qui s'y rattachait, et surtout se perfectionner dans la botanique qu'il aimait avec passion, et qu'il cultiva pendant toute sa vie de manière à mériter les suffrages de tous les savants, et l'honneur d'être inscrit sur le tableau des académies les plus célèbres de l'Europe. Il se lia d'amitié avec Haller, Vicq-d'Azyr et le grand Linné. En 1774, il s'occupa de recherches sur les plantes indigènes propres à être substituées au séné, à l'ipécacuanha et au kinkina. Son Mémoire fut couronné par l'académie de Lyon, qui avait proposé ce sujet. Il a été imprimé sous le titre de *Matière médicale indigène*, Nanci, 1783, in-8°. Cinq ans plus tard parut sa *Phytographie économique de la Lorraine*, Nanci, 1780, un vol. in-8°., réimprimé en deux gros volumes sous le titre de *Phytographie encyclopédique ou Flore économique*, Nanci, 1805, et Paris, 1808. Cet ouvrage est rédigé d'après le système sexuel, et contient avec les plantes indigènes au sol de la Lorraine celles d'ornement ou exotiques, cultivées dans les jardins, présentant quelque utilité en médecine ou dans les arts. On y trouve aussi des faits historiques et des anecdotes qui ajoutent à l'intérêt de la spécialité. En 1787, l'académie de Lyon imprima sa *Lichénographie économique*, ou histoire des lichens utiles, in-8°., qui renferme des vues et des expériences fort intéressantes, même aujourd'hui que cette famille est mieux connue. Trois années plus tard parut sa *Monographie des plantes étoilées*, Strasbourg, 1791, in-8°., dont les botanistes font encore l'éloge pour la méthode et l'exactitude des observations. La mort de son fils, qu'il apprit à cette époque, répandit sur le reste de sa vie une teinte de mélancolie d'autant plus amère, que tous les objets de la science qu'il cultivait lui rappelaient sans cesse ce fils chéri. Dès lors Willemet ne s'occupa plus de sa gloire. Il forma de bons observateurs pendant qu'il professa à l'école centrale de Nanci; il enrichit le dictionnaire de pharmacie de l'Encyclopédie méthodique, les Mémoires des académies, surtout celle de Leipzig, la Feuille du cultivateur, la Gazette de Deux-Ponts, le Journal de physique, etc., d'une foule d'articles pleins d'utiles observations; mais il ne fit plus aucun ouvrage, quelque vives que fussent les instances de ses amis. « J'ai perdu, disait-il, toute aptitude à un travail de longue haleine, depuis la mort de celui qui devait hériter de mon nom. J'étudie pour me distraire, et si j'écris encore, c'est pour remercier les savants qui pensent encore à moi. » Il dirigea le jardin des plantes de Nanci avec une affection toute paternelle, et ne négligea rien pour l'enrichir de ce qui lui paraissait utile. La mort le surprit le 21 juin 1807, terminant un *Dictionnaire bibliographique des écrivains naturalistes*, dont on a annoncé la publication, mais qui n'a point vu le jour. C'est une perte réelle: l'étendue des relations de Willemet, ses connaissances, son impartialité, promettaient un ouvrage complet, et vraiment classique. Necker, Durande, Delarbre et plusieurs autres botanistes ont attaché son nom à des plantes. T. D. B.

WILLEMET (Pierre-Remi-François), fils du précédent, naquit le 2 avril 1762 à Nanci, où il fit ses premières études avec la plus grande distinction. A quinze ans, il possédait si bien la langue grecque, qu'il publia la traduction en vers de plusieurs épigrammes de l'Anthologie; mais l'étude de l'histoire naturelle le détourna de la littérature. Ses connaissances prématurées, qu'il augmentait chaque jour, l'amenèrent à Paris, où il suivit le cours de botanique de Lemonnier; les hautes classes du collége Mazarin, et les leçons de médecine. Parmi les manuscrits de la bibliothèque royale qu'il aimait à consulter, il trouva plusieurs morceaux inédits d'Oribase et d'autres médecins grecs; il en fit la traduction qu'il accompagna d'un commentaire, et pria le savant Brunck de les agréer comme un hommage de sa haute vénération. L'illustre helléniste l'encouragea à poursuivre une carrière que tout annonçait devoir être brillante. En 1781, le jeune Willemet se prépara à recevoir le bonnet doctoral par un Mémoire *sur l'usage du fluide électrique dans l'économie animale;* puis en 1782, par un autre Mémoire dont le sujet était d'examiner *si les vertus des plantes peuvent être déduites de leur caractère botanique;* enfin en 1783, par sa thèse : *De l'usage du froid dans les maladies.* De 1784 à 1788, il visita les hôpitaux militaires de Strasbourg, une grande partie de l'ancienne Lorraine, les montagnes des Vosges et les plaines de la Champagne. Reçu agrégé au collége de médecine de Nanci, il fit, selon l'usage, un discours inaugural, dont le texte était le sixième aphorisme d'Hippocrate, première section. Il fut du nombre des premiers fondateurs de la société Linnéenne de Paris, en 1788, et y lut plusieurs Mémoires qui annonçaient l'étendue et la profondeur de ses connaissances. Peu de temps après il s'embarqua pour les Indes, avec les ambassadeurs de Tipoo-Saïb, se promettant bien de tirer parti de ce voyage pour la science qu'il cultivait. Déjà les récoltes qu'il avait faites en plantes sur la côte occidentale d'Afrique, au cap de Bonne-Espérance, à Madagascar, à Ceylan, promettaient beaucoup, quand arrivé à Pondichéry il essuya, de la part du gouverneur de Conwai, toutes les persécutions imaginables. Le chagrin qu'il en éprouva altéra sa santé à tel point, que, descendu dans les états de Tipoo, en 1790, et parvenu à Séringa-Patnam, il sentit ses forces s'affaiblir, et mourut en août de la même année, à peine âgé de vingt-huit ans. Il a laissé inédit un *Systema fungorum*, rédigé selon une méthode synoptique qu'il avait imaginée d'après celle de Morisson, et dans laquelle il voulait amener tous jours à l'espèce par une dichotomie consistant en un seul caractère. Ce travail est perdu pour la science. P. Willemet avait aussi préparé un Mémoire assez considérable sur les nombreuses variétés du *medicago-polymorpha*. T. D. B.

WILLEMIN. *Voy.* Vuillemin

WILLENBERG (Samuel-Frédéric), professeur de jurisprudence et d'histoire au collége de Dantzick, était né à Brieg en Silésie le 2 novembre 1663. Ayant enseigné le droit à l'université de Francfort-sur-l'Oder il fut appelé, en 1700, à Dantzick, où il mourut le 2 septembre 1748. Nous avons de lui : I. *Selecta juris matrimonialis*, Halle, 1726, in-4°. II. *Selecta jurisprudentiæ civilis*

Dantzick, 1728, in-4°. III. *Discursus juridicus juxta ordinem Institutionum propositus*; ibidem, 1729, in-4°. IV. *Tractatus de officio vocantis et vocati ad ministerium ecclesiasticum*, ibidem, 1748, in-8°. Quelques traités que Willenberg publia pour défendre la polygamie lui attirèrent des désagréments de la part des ministres de Dantzick. G—y.

WILLERAM, ou, comme on lit dans quelques manuscrits, WILLIRAM ou WALLERAM, né en Franconie, dans le onzième siècle, étudia la philosophie et les belles-lettres à l'université de Paris, et, revenu dans sa patrie, fut nommé écolâtre du chapitre de Bamberg, où il s'appliqua à des travaux littéraires. Désirant mener une vie plus paisible, il se rendit à Fulde, où il prit l'habit religieux. L'empereur Henri III, instruit de son mérite et de sa piété, le fit sortir de son cloître, en 1048, pour lui confier l'abbaye d'Ebersberg en Bavière. Dans une lettre que Willeram écrivit en vers à l'empereur Henri IV, il lui parlait de la pauvreté de sa maison; qui ne possédait, disait-il, que deux manses ou fermes, faisant six cents arpents de terre peu fertile. Les dons de Henri III l'avaient soutenue jusque-là. Il engageait le jeune prince à imiter la munificence de son père. Willeram mourut le 7 mai 1085. Ce religieux s'est surtout fait connaître par sa double paraphrase du Cantique des cantiques, l'une en vers hexamètres latins, et l'autre en prose, dans la langue des anciens Francs. On en a plusieurs manuscrits. Le plus ancien, celui que l'on garde dans les archives de l'abbaye d'Ebersberg, a été copié du temps de l'auteur, qui le revit lui-même, comme l'indiquent deux vers latins qu'il mit à la fin de la copie, laquelle commence par ce titre : *Expositio Wilrami, abbatis Ebersbergensis, super Canticum canticorum; item expositiones S. Hieronymi, Heimonis, Origenis, super eodem.* Les autres manuscrits sont à la bibliothèque de Heidelberg, à celle de Rhediger à Breslau, et à la bibliothèque impériale de Vienne. Lambecius et Denis ont donné sur ce dernier des Notices intéressantes. G.-J. Voss avait un cinquième manuscrit. On ne sait en quelles mains il a passé. Willeram, qui dans sa préface se nomme *Babinbergensis Scholasticus, Fuldensis Monachus*, y dit : « Aujourd'hui les religieux dédaignent l'étude de la sainte Bible. Après avoir parcouru la grammaire, la dialectique et quelques ouvrages de littérature profane, ils croient qu'il ne leur reste plus rien à faire. Il y en a, mais en petit nombre, qui s'occupent de nos livres saints; mais ils ne pensent point à communiquer leurs recherches aux autres. J'en excepte Lanfranc (archevêque de Cantorbéry). Il avait étudié avec gloire la dialectique; mais lorsqu'il a eu embrassé l'état religieux, il ne s'est appliqué qu'à l'explication de nos livres saints. Encouragé par cet exemple, je me suis proposé d'offrir aux Francs, mes compatriotes, un travail pareil aux siens; et j'ai choisi le Cantique des cantiques par Salomon, que j'ai expliqué en vers latins, en y ajoutant une paraphrase française. » Les vers de la paraphrase latine sont assez coulants; le style en est clair; mais la paraphrase française est beaucoup plus précieuse, parce qu'elle nous montre l'état où se trouvait à cette époque la langue française. Menrad Molther, qui au commencement du treizième siècle était professeur de

belles-lettres à Heidelberg, est le premier qui ait publié l'ouvrage de Willeram, sous ce titre : *Wilrammi, abbatis olim Ebersbergensis, in Cantica Salomonis mysticâ explanatio, per Menradum Moltherum in lucem restituta. Adjecta est ex spanhemensi (Trithemio) auctoris vita, qui sub Henrico Tertio anno* 1070 *floruit*, Haguenau, 1528, in-8°. Cette édition, qui ne fut tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires, est devenue très-rare. Molther la dédia à son ami le célèbre Conrad Peutinger. Dans la dédicace il s'excuse de n'avoir publié que la paraphrase latine. « Je n'y ai pas joint, dit-il, la paraphrase en langue francique ; elle n'aurait intéressé qu'un très-petit nombre de lecteurs. Le dialecte de Willeram a vieilli : il aurait fallu expliquer la plupart des mots par un glossaire, ce qui m'aurait forcé à donner de plus larges dimensions à mon travail. » Le savant Merula a rempli ce vide en publiant : *Willerami, abbatis Merseburgensis, paraphrasis gemina in Canticum canticorum, quarum prior rhythmis latinis, altera veteri linguâ francicâ concepta est*, Leyden, 1598, in-8°. Il y ajouta des réflexions sur la paraphrase francique, et une traduction hollandaise de ce texte. Le célèbre Marquard Freher fit encore mieux pour l'ancienne littérature francique, en publiant, d'après le beau manuscrit de la bibliothèque de Heidelberg, *Antique version du Cantique des cantiques, imprimée d'après la célèbre paraphrase germanique, que Walram, abbé d'Ebersberg en Bavière, a travaillée il y a cinq cent cinquante ans* (all.), Worms, 1631, in-8°. On lit dans cette édition des notices intéressantes sur les manuscrits de Heidelberg et d'Ebersberg, avec des notes sur le texte et l'indication des variantes qui se trouvent entre les deux manuscrits. Schilter dirigea son attention sur Willeram, quand il se proposa de publier son *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*. Après sa mort, on trouva dans ses manuscrits une copie du texte de Freher, qu'il avait faite de sa main, avec des notes. Scherz y ajouta, 1°. une copie prise dans le beau manuscrit de Rhediger ; 2°. les Remarques qu'Eccard, Janus Houten et Fr. Junius avaient publiées sur Willeram, qu'il fit paraître dans le premier volume du *Trésor des antiquités teutoniques*, sous ce titre : *Willerami, abbatis Ebersbergensis in Bavariâ, in Canticum canticorum paraphrasis gemina, rhythmis latinis, altera veteri linguâ teutonicâ, ex optimæ notæ manuscripto bibliothecæ Rhedigerianæ Vratislaviensis exhibita. Accedunt variæ lectiones P. Scriverii et Got. Vœgelini, atque notæ Pan. Castricomii et Fr. Junii selectæ, item integræ Jo. Schilteri, nec non Jo. G. Scherzii*, Ulm, 1726, in-fol. Dans son *Historia studii etymologici linguæ germanicæ*, Eccard a parlé de l'édition que Merula avait publiée. Nous avons aussi, par Fr. Junius : *Specimen observationum in Willerami, abbatis Franciani, paraphrasin Cantici canticorum*, Amsterdam, 1655, in-8°. Dans ses *Addit. ad hist. Com. Flandr. prodr.*, Oliv. Vredo a donné un glossaire pour la paraphrase francique de Willeram. Voy. aussi *Langue et littérature des anciens Francs*, par l'auteur de cet article, Paris, 1814, in-8°., p. 257. Dans ses *Caractères des poètes allemands*, Kuttner dit, en parlant de Willeram : « Cet écri-

vain nous a laissé une paraphrase du Cantique des cantiques. On y voit que l'aurore du bon goût, qui avait paru à l'époque de Charlemagne, commençait à s'affaiblir. Entre Ottfrid et Willeram on compte à peine trois cents ans. Cependant la décadence est très-remarquable. Le Cantique des cantiques était trop élevé pour Willeram. La poésie orientale a des mystères que cet ancien Franc n'avait ni la force ni l'intention d'approfondir. Cependant sa paraphrase francique a un grand mérite pour ceux qui veulent étudier notre langue dans ses sources. Willeram nous est parvenu par d'excellents manuscrits qui nous ont transmis sa pensée dans toute sa simplicité, sa force et sa hardiesse. » G—Y.

WILLÈRE ou WILLERIN. *V.* OBELERIO.

WILLERMOZ (PIERRE-JACQUES), médecin, naquit à Lyon en 1735, et parcourut honorablement la carrière que lui avaient ouverte ses travaux et ses talents précoces. En 1761, à l'âge de vingt-six ans, il fut nommé professeur-démonstrateur de chimie à l'université de Montpellier; mais il se démit de cette chaire en 1763, et revint à Lyon, où, d'après les conseils de ses amis, il ouvrit un cours de chimie qui fut très-fréquenté. S'étant fait agréger au collége de cette ville, il continua de consacrer aux recherches scientifiques les loisirs que lui laissait l'exercice de son art. L'académie de Lyon s'empressa de l'admettre dans son sein. Lié d'une étroite amitié avec Rozier, il ne fut point étranger à la rédaction du Dictionnaire de ce célèbre agronome. Dans ses dernières années Willermoz fut tourmenté de la maladie de la pierre. L'opération de la taille, qu'il supporta avec courage, n'ayant point diminué les douleurs, il y succomba le 26 juin 1799. On lui doit : des *Observations* sur l'établissement d'un cimetière hors de Lyon, 1777; et un *Mémoire* sur les moyens de procurer à cette ville les meilleures eaux, 1784. Les registres de l'académie de Lyon contiennent quelques morceaux inédits de ce médecin, entre autres un *Mémoire sur les gaz*. — WILLERMOZ (*Pierre-Claude-Catherine*), fils du précédent, né à Lyon le 17 mars 1767, fut l'héritier des talents de son père, et se disposa de bonne heure à suivre la même carrière. Reçu docteur à Montpellier en 1788, il fut agrégé, l'année suivante, au collége de Lyon, et nommé professeur d'anatomie. En 1792, il fut envoyé comme médecin à l'armée du Nord; et il remplit ensuite les fonctions de médecin en chef, aux armées de la Moselle et d'Italie. Ayant eu l'autorisation de rentrer dans ses foyers, en 1796, il obtint la place de médecin en chef de l'hôtel-dieu. Atteint d'un squirre au pylore, cette cruelle maladie termina ses jours le 12 janv. 1810. Il était membre des académies de Lyon, de Mantoue, de La Rochelle, d'Orléans, et d'un grand nombre de sociétés de médecine et d'agriculture. On a de lui des Mémoires : 1°. *sur la macération du lin et du chanvre* (italien), Mantoue, 1788, in-4°., couronné par l'académie royale de cette ville; 2°. *sur l'influence contagieuse des miasmes qui s'exhalent des lieux où se pratique le rouissage du chanvre à l'eau dormante*, couronné en 1790, par la société royale de médecine de Paris; 3°. *sur le perfectionnement des brûleries d'eau-de-vie*, couronné par l'académie de La Rochelle, en 1791; 4°. *sur la méthode à em-*

ployer pour corriger le goût du fût dans les cuves et les tonneaux, couronné par l'académie d'Orléans, en 1791. W—s.

WILLET (Andrew), théologien anglican, né à Ely en 1562, et élevé à Cambridge, reçut de la reine Élisabeth, en 1598, une prébende que son père, zélé protestant, avait possédée dans l'église d'Ely. Il fut depuis recteur de Barley en Hertfordshire et aumônier du prince Henri. Ce théologien jouit de son temps d'une grande célébrité pour son éloquence dans la chaire, ainsi que pour ses nombreux écrits. Son vaste savoir l'avait fait appeler une bibliothèque vivante. Il mourut des suites d'une chute de cheval, le 4 déc. 1621. Il avait eu d'un seul mariage onze fils et sept filles. On cite parmi ses ouvrages : I. *Synopsis papismi*, ou *Tableau général du papisme*, dédié à la reine, vol. in-fol. de 1300 pages, qui eut cinq éditions, et qui fut regardé par les protestants comme la meilleure réfutation qu'on eût encore publiée de la religion romaine. II. *Thesaurus Ecclesiæ*, Cambridge, 1604, in-8°. III. *De gratiâ generi humano in primo parente collatâ, de lapsu Adami*, etc., Leyde, 1609, in-8°. IV. *Commentaires* (Hexapla) *sur Daniel*, 1610; *sur l'Épître aux Romains*, 1611; *sur le Lévitique*, 1631; *sur la Genèse et l'Exode*, 1632, 4 vol. in-fol. — Willet (*Ralph*), membre de la société des antiquaires et de la société royale de Londres, mort le 13 janvier 1795, a inséré dans l'*Archéologie*, vol. II, pag. 154, des *Mémoires sur l'architecture navale de la Grande-Bretagne*, et pag. 267, un *Mémoire sur l'origine de l'imprimerie*. L.

WILLIAMS (Roger), officier anglais, qui se distingua sous le règne d'Élisabeth, naquit dans le comté de Monmouth, et fit ses études à l'université d'Oxford. Il servit d'abord sous le duc d'Albe, et sa bravoure se signala surtout dans les Pays-Bas, sous le commandement du comte de Leicester; ce qui lui mérita l'honneur de la chevalerie. Camden fait de lui un grand éloge, et dit que, s'il avait joint plus de circonspection à son ardeur guerrière, on l'aurait pu comparer aux plus grands capitaines de ce temps. Il a écrit, sur les campagnes auxquelles il eut part, une relation qui prouve un talent naturel et un esprit judicieux; elle a pour titre : *The Actions of the Low Countries* (ce qui s'est passé dans les Pays-Bas), Londres, 1618, in-4°., réimprimée récemment dans l'édition que M. Scott a donnée des *Traités* de Somers. On a également de R. Williams, entre autres écrits, un *Traité succinct sur la guerre*, avec l'opinion de l'auteur sur quelques points de discipline militaire, Londres, 1590, in-4°. On trouve de lui dans les *Fœdera* de Rymer : *Avis transmis de la France*, le 20 novembre 1590. Quelques-uns de ses manuscrits et de ses lettres sont conservés dans la bibliothèque Cottonienne au Muséum britannique. Il mourut à Londres, en 1595, et fut inhumé dans la cathédrale de Saint-Paul, où son convoi fut accompagné par le comte d'Essex et d'autres officiers de distinction. L.

WILLIAMS (Jean), archevêque d'York et chancelier d'Angleterre, naquit, en 1582, au château d'Aber-Conway dans le comté de Caernarvon, d'une famille ancienne. Il termina son éducation au collége de Saint-Jean, de l'université de Cambridge, où il acquit une instruc-

tion profonde, et se fit distinguer par un jugement solide et une grande ambition. A peine âgé de vingt-cinq ans, Williams réussit dans une négociation dont il fut chargé auprès de l'archevêque d'York, en faveur de l'université de Cambridge, et s'attira les bonnes grâces et la protection de ce prélat. Le collége de Saint-Jean, où il avait été élevé, ayant des réclamations à faire à la cour, confia ses intérêts à Williams, qui plut infiniment au roi Jacques Ier. par sa bonne mine et par son esprit, et obtint tout ce qu'il demanda. Il entra dans les ordres en 1609, et fut pourvu de plusieurs bénéfices, par la protection du chancelier Égerton. Aussi habile courtisan qu'homme instruit et studieux, Williams ne négligeait aucun moyen d'acquérir des amis puissants. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude des lois et de la constitution de son pays, et ne laissa échapper aucune occasion d'être utile, par ses conseils et par ses démarches, aux prélats et aux chapitres qui avaient des procès à soutenir. A son *lit* de mort, le chancelier Égerton le fit appeler, et lui légua tous ses manuscrits, fruit d'un travail de cinquante années. Williams fut nommé chapelain ordinaire du roi, et ensuite doyen de Salisbury (1619). Ayant contribué à faire épouser au marquis de Buckingham, favori de Jacques Ier., l'héritière de l'illustre maison de Rutland, celui-ci, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui procura la dignité de doyen de Westminster. En 1621, la place de garde-des-sceaux étant devenue vacante par la disgrâce de lord Bacon, le favori la fit donner à Williams, qui obtint, la même année, le siége de Lincoln, avec l'autorisation de conserver, *en commande*, le doyenné et d'autres bénéfices dont il jouissait. Convaincu de son peu d'expérience, Williams eut la sagesse de s'entourer de légistes habiles; et il se livra en même temps avec ardeur à l'étude des points les plus controversés de la législation. Aussi les biographes anglais assurent-ils que la chancellerie n'avait jamais été mieux dirigée, et qu'on approuvait toutes ses décisions. L'élévation de Williams à un poste si important lui permit de déployer toute l'énergie de son caractère. Il se mit bientôt au-dessus du contrôle des ministres, et soutint avec un courage indomptable tout ce qu'il croyait conforme à la justice et à l'équité. La faveur dont il jouissait à la cour excita la jalousie de Buckingham, qui chercha vainement à lui nuire auprès de Jacques Ier. Le perfide favori eut plus de succès lorsque Charles Ier. fut monté sur le trône; et par ses instigations, Williams perdit la dignité de doyen, qui fut accordée à Laud, son ennemi, et bientôt après les sceaux, dont lord Coventry fut pourvu. Williams conserva néanmoins ses autres dignités ecclésiastiques, et se retira dans son évêché, où il vécut avec magnificence, et parvint à se rendre extrêmement populaire auprès des personnes qui n'aimaient pas la cour. Lors de l'ouverture du troisième parlement, convoqué par Charles Ier., Williams s'y rendit : il siégea, malgré la défense expresse qui lui avait été faite; et il appuya avec chaleur la pétition des droits, en proposant néanmoins une clause en faveur de la couronne. Cette démarche ne devait pas rétablir son crédit. Aussi reçut-il de fréquentes marques du déplaisir de son maître. En 1636, l'orage éclata : il fut accusé devant

la chambre étoilée d'avoir tenu des propos irrespectueux contre la personne du roi, et ensuite d'avoir cherché à suborner les témoins produits contre lui ; il fut condamné à une amende de dix mille livres sterling envers le souverain et à mille marcs d'argent envers sir Jean Monson, son accusateur. Il fut, par le même jugement, suspendu de toutes ses dignités ecclésiastiques, et envoyé à la Tour, jusqu'à ce qu'il plût au roi de disposer de son sort. Williams refusa toutes les voies de conciliation qu'on lui proposa ; et il n'obtint sa mise en liberté qu'en 1640 ; encore ne la dut-il qu'à l'intervention du parlement, qui exigea impérativement que tous les siéges des pairs fussent occupés, et en particulier que l'évêque de Lincoln vînt prendre sa place dans la chambre haute. L'audacieuse conduite des pairs détermina Charles Ier. à se réconcilier avec Williams ; et, afin de garantir les ennemis de ce prélat de la fureur du parlement, il fit biffer sur les registres toutes les procédures qui avaient été faites contre lui. Williams montra de la grandeur d'ame en refusant de faire punir ses persécuteurs, qui lui avaient, disait-il, procuré l'avantage de faire sa cour aux muses dont la société l'avait dédommagé amplement des peines de sa captivité. Il fut l'un des évêques que Charles Ier. consulta sur ses scrupules, relativement au bill proposé contre l'infortuné comte de Strafford, et il paraît que sa complaisance rassura la conscience du timide Charles, car il consentit au supplice de ce seigneur (*V.* Strafford). Williams défendit avec fermeté le droit dont jouissaient les évêques de siéger dans la chambre haute, droit qu'on venait de contester, et ce fut en partie à ses efforts éloquents qu'on dut le rejet du bill proposé à cet effet en 1641. La même année le roi le nomma à l'archevêché d'York. Le bill contre l'admission des évêques dans la chambre haute ayant été reproduit, les chefs du parti presbytérien excitèrent la populace contre les prélats qui se présentèrent pour assister à la séance ; ils furent insultés et maltraités, et l'archevêque d'York surtout fut accablé d'outrages. Indigné de ce traitement, celui-ci se rend au doyenné de Westminster, y réunit les autres évêques, et signe avec eux une protestation violente contre tous les actes passés au parlement en leur absence. Cette mesure, blâmée par les amis des prélats, fut considérée par leurs adversaires comme un crime de lèse-majesté : ils furent envoyés à la Tour, où on les retint prisonniers jusqu'à ce que le bill qui les excluait du parlement eût été adopté. Lorsque le roi se fut retiré à York, Williams l'y suivit et lui en fit les honneurs. Charles Ier. ayant été forcé de choisir un autre asile, l'archevêque continua de résider dans son palais, qu'il ne quitta qu'en apprenant l'approche du jeune Hotham qui avait menacé de le tuer. Alors il se retira dans le château de Conway, et il le fortifia pour le roi, dont il avait regagné complètement les bonnes grâces. Ce prince le manda à Oxford pour le consulter sur l'état des affaires qui prenaient chaque jour une couleur plus sinistre. Williams s'y rendit, et donna d'excellents avis au roi, auquel il dévoila le caractère dangereux de Cromwell, en lui conseillant soit de le gagner par de magnifiques promesses, soit de s'emparer de sa personne par quelque stratagème. Il retourna ensuite au château de Conway ; mais après la défaite de

l'armée royaliste, en 1647, le prince Rupert, général de Charles Ier., envoya le colonel Owen, avec un détachement, pour occuper ce poste; l'archevêque s'y opposa; il fut chassé de vive force. Outré de ce procédé, Williams eut la faiblesse de céder aux instances des Gallois, et se liguant contre Owen avec Mitton, colonel au service du parlement, il attaqua à son tour le château, et en chassa la garnison. Cet exploit fut tourné en ridicule dans une caricature où l'archevêque était représenté en habits épiscopaux, avec un fusil sur l'épaule, et un casque sur la tête au lieu de sa mitre qu'on apercevait à une certaine distance. Depuis cette époque Williams ne figure plus sur la scène politique: il se retira à Llandegay, dans la maison de lady Mostyn, où il consacra le reste de sa vie aux exercices de la plus rigoureuse dévotion. Il mourut le 25 mars 1650. On a de lui des sermons et d'autres écrits. — Williams (*Jean*), habile théologien, né dans le comté de Northampton en 1634, élevé à Oxford, était prébendier de la cathédrale de Saint-Paul, lorsque la révolution plaça le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. Il devint alors chapelain du roi et de la reine, et fut élevé en 1696 sur le siége épiscopal de Chichester. Il mourut en 1709. Outre les écrits qu'il publia dans les controverses entre les anglicans, les catholiques romains et les *dissenters*, on a de lui les *Caractères de la révélation divine*, 1695, in-4°. (c'est le recueil des sermons qu'il a prêchés pour la fondation de M. Boyle); *Histoire de la conspiration des poudres; Défense des quatre sermons de l'archevêque Tillotson* (sur la divinité et l'incarnation du Sauveur), etc., 1695. Williams était intimement lié avec ce prélat qui avait une grande estime pour son talent oratoire. D—z—s.

Williams (Griffith), évêque anglican, né en 1589, à Caernarvon dans le nord du pays de Galles, fit ses études à Oxford. Il commença la carrière ecclésiastique par desservir la cure de Hanwell en Middlesex. Devenu prédicateur à Saint-Pierre, dans Cheapside, à Londres, il indisposa contre lui par ses sermons les puritains, dont l'animosité le harcela constamment. Il est vrai que lui-même ne leur épargna pas les invectives. Il fut promu au doyenné de Bangor en 1634, et à l'évêché d'Ossory, en Irlande, en 1641; mais à peine était-il installé que la rebellion le força de se réfugier en Angleterre. Il était près du roi, en qualité de chapelain, à la bataille d'Edge-Hill; il se retira ensuite dans le pays de Galles, et y écrivit en faveur de la cause royale plusieurs livres, dont l'un, intitulé *Vindiciæ regum, ou la grande rebellion*, etc., Oxford, 1643, fut brûlé par ordre du parlement. Williams avait été le précepteur de deux fils du comte de Pembroke, qui avaient suivi la bannière royale à Oxford; il vint à Londres, au péril de sa vie, pour tenter de ramener leur père sous le même étendard; mais il n'eut que le mérite de son dévouement, et failli être livré à l'ennemi. Il resta en butte à la vengeance des révolutionnaires, jusqu'à la restauration. A la nouvelle de cet événement, il se rendit à Dublin, et fut le premier qui y prêcha publiquement pour le nouveau roi. Griffith Williams mourut à Kilkenny le 29 mars 1672. On a loué son zèle, son désintéressement; mais plusieurs de ses écrits annoncent peu de modéra-

tion. Voici les titres de quelques-uns : I. Le *Bonheur des saints... Comment les hommes peuvent vivre comme des saints sur la terre, et devenir de vrais saints dans le ciel*, Londres, 1622, in-fol., réimprimé en 1635. II. *Explication des mystères, ou les complots du parlement pour bouleverser l'Église et l'état*, Oxford, 1643, in 4°. III. Le *Vrai chemin à la meilleure religion*, 1636, in-fol. IV. Le *Grand-Antechrist révélé*, Londres, 1660, in fol. L'auteur se propose de prouver que l'Antechrist n'est ni le pape, ni le Turc, mais le parti qui renverse l'Église et le gouvernement. V. La *Persécution et l'oppression de J. Bale et de Griffith Williams, évêques d'Ossory*, Londres, 1664, in-4°. C'est le plus curieux de ses écrits. Il y établit un parallèle entre lui et Bale « qui fut persécuté par les papistes, comme, dit-il, je l'ai moi-même été par les puritains. » — Williams (*Daniel*), théologien anglais, se distingua dans la secte des dissenters, y eut beaucoup de crédit, et fut fréquemment consulté par Guillaume III sur les affaires d'Irlande, qu'il connaissait bien. Né dans le pays de Galles en 1644, il mourut le 26 janvier 1715. Après avoir exercé la bienfaisance pendant sa vie, il destina une grande partie de sa fortune à soulager les pauvres, les veuves de ministres, les Français réfugiés; enfin à soutenir des écoles et des établissements d'industrie. Il pourvut à l'acquisition d'une maison pour recevoir sa bibliothèque qu'il légua à ses co-religionnaires. Cette maison, enrichie de collections diverses, est le lieu de réunion où les dissenters s'occupent des intérêts de leur corps; c'est là que se tiennent les registres de naissance des enfants des non-conformistes. On a de ce théologien des *Sermons*, 1738, 2 vol. in-8°., la *Vérité évangélique établie et justifiée*, 1691, in-12. L.

Williams (Roger), surnommé le *Père de la colonie de la Providence*, naquit dans le pays de Galles en 1599, et devint ministre de la religion. Obligé de passer en Amérique, pour cause de dissidence, il y jeta, avec quatre de ses confrères, les fondements d'une ville à laquelle ils donnèrent le nom de *La Providence*. Williams eut beaucoup de rapports avec les sauvages; il en convertit un grand nombre au christianisme, et publia pour leur usage un ouvrage qui a eu plusieurs éditions sous ce titre : *La clef de la langue de l'Amérique, ou Manuel de la langue des Indiens de la Nouvelle-Angleterre*, 1645, in-8°. On a de lui divers écrits de polémique religieuse : I. Le *Répertoire sanglant de la persécution pour cause de conscience*, 1644. II. *George Fox tiré de son terrier*, écrit qui contient un exposé des disputes de l'auteur avec les quakers. III. Le *Brandon de la Nouvelle-Angleterre éteint*, etc. Roger Williams mourut en 1683. — Williams (*Jean*), ministre de la religion à Deerfield en Massachusets, fut enlevé, en 1704, par un parti de sauvages, et conduit prisonnier au Canada, après avoir vu égorger une partie de sa famille et de ses amis. Lui-même eut beaucoup à souffrir dans ce cruel voyage de trois cents milles, qu'il fit à pied. Après plusieurs années de captivité, il lui fut permis de retourner dans sa patrie, où il mourut en 1729, à l'âge de soixante-deux ans, après avoir publié, sous le titre du *Captif racheté*, un récit touchant de ses malheurs. Z.

WILLIAMS (Sir Charles Hanbury), ambassadeur anglais, très-distingué par son esprit et son habileté, était fils de Jean Hanbury, directeur de la compagnie de la mer du Sud. Il naquit en 1709, et reçut une brillante éducation. Condisciple de Littleton et de Fielding, au collége d'Éton, il resta toujours lié avec ces deux hommes célèbres : le dernier le consultait souvent sur ses compositions littéraires (1). Dès son début dans le monde politique, en 1733, Williams fut membre de la chambre des communes pour le comté de Monmouth, qu'il représenta jusqu'à trois fois. Il vota toujours dans cette assemblée pour le ministère de Walpole, obtint, en 1739, la place de trésorier de la marine, et fut créé, en 1746, chevalier de l'ordre du Bain. Il fut successivement ambassadeur en Saxe et en Prusse, et eut beaucoup de succès auprès du grand Frédéric. Nommé ensuite ambassadeur à Pétersbourg, il n'eut pas moins de succès à la cour de l'impératrice Élisabeth. Le chagrin que lui causa l'ingratitude qu'il crut avoir à reprocher au gouvernement de son pays, altéra ses facultés mentales; et il mourut dans un état déplorable, après son retour en Angleterre, le 2 novembre 1759. Rulhières a donné des détails curieux sur son séjour en Russie. Il lui attribue des vices contre nature, et prétend qu'il fut la première cause de l'élévation de Stanislas Poniatowski, en le présentant à la grande-duchesse Catherine. Sir Charles Hanbury était doué d'un esprit vif et piquant. Plusieurs satires politiques, qu'il avait composées, furent imprimées et lues avec empressement; quelques-unes de ses poèmes insérés dans le recueil de Dodsley et autres collections, sont encore admirés aujourd'hui. On a publié les *Œuvres en vers et en prose de Sir Ch. Williams*, avec des notes par H. Walpole, Londres, 1822, 3 vol. in-8°. Z.

WILLIAMS (Anna), Anglaise, naquit en 1706. Son père, Zacharie Williams, qui pratiquait la médecine unie à la chirurgie, dans le midi du pays de Galles, se mit en tête que son génie lui avait appris le moyen de constater la longitude en mer, et crut par là sa fortune assurée. Quittant sa profession et sa demeure, il vint, en 1730, chercher dans la capitale une récompense proportionnée à l'utilité de sa découverte : mais il ne tarda pas à être désenchanté; et, au lieu de voir améliorer sa situation, fut réduit à entrer, comme pensionnaire, à la Chartreuse (*Charter-House*), asile ouvert à la vieillesse et à la pauvreté. Sa fille, qui, par l'exercice des talents dont elle était ornée, aurait pu venir au secours de sa détresse, perdit la vue par une cataracte, en 1740. Néanmoins elle ne se livra pas au désœuvrement. Elle exécutait encore avec adresse et promptitude les ouvrages qui se font à l'aiguille. Elle continua de cultiver la littérature; et, secondée par deux de ses amies, elle termina et publia, en 1746, une traduction anglaise, d'après La Bletterie, de la *Vie de l'empereur Julien*. Bowyer, qui imprima le livre, y joignit des notes, conjointement avec Clarke et d'autres savants. Williams

(1) Fielding avait confié à son ami Williams un manuscrit que celui-ci emporta en Russie et qu'il y perdit. Ce ne fut que long-temps après la mort du poète qu'on le retrouva. Il fut aussitôt envoyé en Angleterre, et Garrick s'écria en voyant l'écriture de son ancien ami : « C'est la brebis perdue et retrouvée » (titre de l'une des pièces de Fielding). Cette pièce fut jouée sur le théâtre de Drury-Lane, en 1778.

avait alors besoin plus que jamais de l'assistance de sa fille. A la suite d'une altercation avec les gouverneurs de la Chartreuse, il fut obligé de sortir de ce refuge, et fit paraître, à ce sujet, un *Récit exact*, etc., du traitement qu'il avait éprouvé, 1749, in-4°. Mistriss Johnson, femme du célèbre auteur du Dictionnaire de la langue anglaise, entendant un jour le malheureux père déplorer le sort et louer le mérite de son Anna, exprima le desir de la connaître. Elles s'inspirèrent une estime, une affection mutuelle; mais elles n'en jouirent que peu de temps. Mistriss Johnson mourut, après avoir reçu de l'aimable aveugle les soins les plus tendres pendant sa maladie. Johnson n'abandonna point celle qui avait été l'amie de sa femme, et dont la situation répondait à l'état de son ame. Il intéressa ses amis en sa faveur. C'est à sa sollicitation que le chirurgien Sharp tenta l'opération sur ses yeux: mais elle ne réussit point; et miss Williams fut condamnée à ne plus revoir la lumière. Elle partagea presque toujours la demeure de Johnson. Le célèbre Garrick fit donner à son bénéfice, en 1755, une représentation dont le produit fut de deux cents livres sterling. Lorsqu'elle recueillit, pour les imprimer, ses *Mélanges en prose et en vers*, plusieurs de ses amis y insérèrent quelques opuscules, afin de grossir le volume. De généreuses souscriptions répondirent à l'annonce qui en fut faite (1766). Anna Williams mourut le 6 sept. 1783, léguant ses chétifs effets à une œuvre de charité, fondée pour l'éducation des pauvres filles délaissées, institution que soutenaient les contributions volontaires de quelques dames de distinction. Son père avait publié, en 1755, en italien et en anglais : *Exposé d'un essai pour constater la longitude en mer, par une théorie exacte de l'aiguille aimantée.* L.

WILLIAMS (David), écrivain anglais, fondateur du *Fonds littéraire*, naquit en 1738, à Cardigan dans le pays de Galles, et fit ses études à Carmarthen. Ce ne fut que par déférence aux dernières recommandations d'un tendre père, et peut-être aussi dans l'espoir d'arracher sa famille à la pauvreté, qu'il entra dans la carrière ecclésiastique, car rien n'était plus loin de sa vocation. Cependant l'étude secondant chez lui d'heureuses dispositions, il prêcha avec beaucoup de succès devant une congrégation dissidente. La légèreté de sa conduite effaça bientôt l'impression favorable qu'avaient faite ses talents. L'exercice du ministère lui étant interdit à Exéter, il vint à Londres, et y prononça une suite de *Sermons sur l'hypocrisie religieuse*, qui furent imprimés quelques années après. Sa religion n'était pas austère; on le rencontrait dans le monde, et même aux spectacles; et le premier écrit qu'il mit sous presse fut une *Lettre à David Garrick, sur sa conduite comme acteur et comme directeur* (1770). Le talent de l'acteur y est bien caractérisé, tandis que la conduite du directeur y est sévèrement jugée. De même qu'on a dit d'une dame romaine qu'elle dansait et chantait trop bien pour une honnête femme(1), on a pu trouver que Williams était, pour un prêtre, un trop bon juge des jeux du théâtre. Des *Essais sur le culte public*, qui suivirent cette première publication, furent remarqués comme ayant une tendance au

(1) C'est Salluste qui parle ainsi de Sempronie, une des femmes qui prirent part à la conjuration de Catilina.

déisme. Deux grands objets l'occupèrent principalement, et se partagèrent en quelque sorte sa vie : la réforme du culte et celle de l'éducation nationale. Le mode d'enseignement adopté dans les grandes écoles d'Angleterre lui paraissait absurde. Il préluda à l'ouverture d'une école conforme à ses vues, en publiant un *Traité sur l'éducation*, fondé sur les idées de Commène et de Rousseau. Telle était l'opinion qu'on avait conçue de son habileté, que le nouvel établissement de Chelsea, à peine annoncé, vit affluer de toutes parts les élèves, bien que le prix de la pension fût assez élevé. L'instituteur, qui pensait qu'une école devait être l'image de la société, avait reproduit dans la sienne plusieurs des institutions politiques de son pays : on y voyait une espèce de charte, et les élèves prévenus d'une faute étaient jugés par un jury formé de leurs pairs. Lui-même, afin d'éloigner l'idée de la supériorité, se soumettait comme eux, dans la classe, à l'inspection et à la censure du surveillant. Les châtiments corporels étaient interdits. L'instruction s'acquérait d'une manière pratique : l'instituteur enseignait la géographie par la description graduelle d'une maison, d'un voisinage, d'un district. La vue préparatoire d'une forge ou d'un jardin potager conduisait à l'étude de la minéralogie et de la botanique. Il voulait que les globes et les cartes fussent, non pas achetés, mais construits par les élèves; la physique, la chimie, la finance, faisaient partie de l'enseignement. La plupart de ces instructions étaient offertes aux enfants dès l'âge de treize à quatorze ans; la grammaire, la métaphysique, etc., étaient renvoyées à un âge plus avancé. Heureux si Williams se fût arrêté à d'aussi louables travaux ! Ses innovations religieuses trouvèrent peu de partisans. On suppose qu'il fut aidé, dans la composition de sa liturgie, par le célèbre docteur Franklin, qui courant quelques dangers en Angleterre, en ce moment où la rupture commençait avec les colonies, trouva un asile dans la maison d'éducation de Chelsea. Le symbole de la nouvelle foi était bien simple, et se réduisait à ces mots : *Je crois en Dieu..... Amen!* La liturgie fut imprimée en 1772, et des exemplaires en furent envoyés à l'étranger. Frédéric II et Voltaire en adressèrent à l'auteur leurs remercîments, avec des encouragements qui n'empêchèrent pas la nouvelle église de tomber promptement dans l'oubli. L'école de Chelsea continuait toutefois de prospérer, lorsque la mort de mistriss Williams plongea son mari dans une si grande affliction, que, ne pouvant soutenir la vue des lieux où ils avaient goûté le bonheur, il abandonna ses élèves qui retournèrent dans leurs familles. Quand sa douleur se fut adoucie, il ouvrit à Londres une chapelle où la curiosité attira d'abord quelques personnages de distinction; mais bientôt l'affluence diminua de jour en jour; la chapelle, devenue trop vaste pour l'assistance, fut livrée aux prédicants méthodistes, et la congrégation des *prêtres de la nature*, bornée à douze ou quatorze personnes, finit par se réunir dans une chambre, où le sermon prononcé par le ministre était suivi d'un bon dîné donné par le général Melville, protecteur de cette société; circonstance qui fournit, pendant quelque temps, matière à la plaisanterie. Parmi plusieurs écrits d'une nature délicate, Williams en

produisit qui firent honneur à son patriotisme. Dans des jours d'alarme, en 1780, il publia un *Plan d'association sur des principes constitutionnels ;* et en 1782, à l'occasion des réunions et associations de comté, les *Lettres sur la liberté politique*, considérées comme le plus important de ses ouvrages ; ces lettres, qui eurent une circulation très-étendue, et furent traduites en français par Brissot, inspirèrent une haute opinion de l'expérience et des lumières politiques de leur auteur. Ce fut sur cette réputation que plus tard il fut invité, par le ministre Roland, à venir coopérer à la constitution qui devait faire le bonheur du peuple français. Il avait été précédemment déclaré *citoyen français*, par l'assemblée législative, de même que Priestley, Mackintosh, et quelques autres de leurs compatriotes. Williams vécut à Paris dans la société des Girondins ; mais il ne tarda pas à désespérer de la cause de la liberté, lorsqu'il eut été témoin des excès commis en son nom. Il désapprouva le jugement de Louis XVI, et se hâta de regagner son pays, dont les institutions lui étaient devenues plus chères encore.—Depuis long-temps il avait réfléchi sur le sort d'un grand nombre d'auteurs, qui, uniquement livrés aux intérêts de la littérature, négligent absolument leur intérêt personnel ; et il avait médité sur les moyens de réparer leur imprévoyance. Six de ses amis s'associèrent à lui dans cette noble intention ; la mort déplorable d'un savant traducteur d'Aristote (*V.* Sydenham (Floyer)), en inspirant la pitié, vint stimuler la générosité des amis des lettres. Des hommes d'une haute naissance ou environnés de l'estime publique furent appelés à présider les réunions où se prépara l'institution nouvelle. Un premier fonds s'accrut par des souscriptions et des bienfaits, et surtout par une donation testamentaire que fit un descendant du grand Newton. Protégé par le prince de Galles, qui alloua une somme annuelle pour l'acquisition d'un local convenable aux réunions des souscripteurs, le *fonds littéraire* fut solidement établi en 1789 ; depuis il s'est considérablement accru, et a rendu d'éminents services à l'humanité, aux sciences et aux lettres.—David Williams, avant son départ pour la France, avait accepté la tâche de surveiller l'impression d'une édition magnifique de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, et de composer une continuation de ce bel ouvrage ; mais tandis qu'en France on l'accusait de royalisme, en Angleterre il était dénoncé comme démocrate ; et, lorsqu'il y rentra, le libraire refusa sa coopération, dans la crainte de perdre par là le privilége de dédier l'édition au roi. Williams continua de publier de temps à autre quelques opuscules écrits dans un esprit bien différent de ceux qui avaient signalé son entrée dans la carrière. En lisant ses *Études préparatoires pour les réformateurs*, on voit combien il était détrompé sur la facilité de donner la liberté à un grand peuple. Son retour à la modération, ses vertus, ses manières nobles et polies lui avaient regagné l'estime et la bienveillance des hommes d'état et des hommes d'église. Il avait trop négligé le soin de sa fortune, et quand les infirmités vinrent accabler sa vieillesse, ses ressources étaient des plus médiocres. Une grande partie des souscripteurs à l'institution dont il était le père l'invitèrent alors à venir habiter dans l'hôtel même du fonds lit-

téraire, en qualité de *résident-directeur*. C'est là qu'il mourut le 29 juin 1816, âgé de soixante-dix-huit ans. Son buste, très-bien exécuté par Westmacott, se voit dans une salle de l'hôtel, ainsi que celui de M. Newton. Mme. Roland, dans son *Appel à l'impartiale postérité*, parle du caractère et des talents de Williams avec une grande estime ; elle le présente comme un vrai philantrope, un penseur profond, un esprit éminemment propre à la discussion. On a de lui : I. *Essais sur le culte public, le patriotisme et les projets de réforme*, 1773, in-12, suivis d'un *Appendix*, 1774. II. *Sermons sur l'hypocrisie religieuse*, 1774, 2 vol. in-8°. III. *Traité sur l'éducation*, où l'on examine la méthode généralement suivie dans les institutions publiques de l'Europe, et particulièrement de l'Angleterre, celles de Milton, de Locke, de Rousseau, d'Helvétius; et où l'on en propose une plus praticable et plus utile, 1774, in-12. IV. *Plan d'une académie pour l'instruction de la jeunesse*, 1774. V. Le *Philosophe*, trois conversations polémiques, 1775, in-8°. VI. *Liturgie, contenant les principes universels de la religion et de la morale*, 1776, in-8°. VII. *Lettre aux protestants dissidents sur la conduite politique de leur corps*. VIII. *Lettre à sir George Saville, sur la nature et l'étendue de la liberté intellectuelle*, 1779, in-8°. IX. *Apologie pour professer la religion naturelle au dix huitième siècle de l'ère chrétienne*, in-8°. X. *Leçons sur les principes et les devoirs universels de la religion et de la morale*, 1779, 2 vol. in-4°. XI. *Lettres sur la liberté politique*, 1782, in-8°. XII. *Lettres concernant l'éducation*, 1785, in-8°. XIII. *Souvenirs royaux* (Royal recollections), 2e. édition, 1788, in-8°. XIV. *Leçons sur l'éducation*, lues à une société ayant pour but de favoriser les améliorations dans la discipline et l'instruction de la jeunesse, 3 vol. in-8°. Bien que l'auteur s'exprime assez légèrement sur la méthode de J.-J. Rousseau, il reproduit fréquemment, sans atteindre à son éloquence, les meilleures idées de l'*Emile*. On remarque dans ces discours des vues utiles et judicieuses, mêlées à des opinions au moins hasardées ; il juge, par exemple, que l'étude des langues mortes n'est bonne à rien, et il ne veut pas que son élève apprenne d'autre langue que sa langue nationale. Il se plaint, avec une extrême dureté d'expression, des obstacles que lui ont opposés les préjugés et l'ignorance des parents, surtout l'aveugle tendresse des mères, qui nuisait d'avance au succès de ses soins. Il compare sa position à celle de Timothée, qui, suivant Quintilien, exigeait un double honoraire pour les enfants qui avaient déjà reçu quelque instruction, afin de le dédommager de la peine d'effacer des impressions funestes. Le chapitre de la *Religion* n'est que l'apologie de la conduite de l'auteur. On lit aussi dans ce livre la correspondance de Williams avec Teller, théologien protestant de Berlin; avec Bode, Raspe, Lecat, le roi de Prusse et Voltaire. XV. *Leçons à un jeune prince*, in-8°. XVI. *Leçons sur les principes politiques, sujet de dix-huit livres de l'Esprit des lois de Montesquieu*, lues à des étudiants placés sous la direction de l'auteur, 1789, in-8°. de 278 pag. Les Anglais eux-mêmes ont jugé que Williams n'avait pas toujours raison en attaquant Montesquieu, qu'il

ne l'avait pas même toujours compris, et que d'ailleurs sa critique n'est pas exprimée avec assez de modération. XVII. *Histoire du comté de Monmouth*, 1795, 1 vol. in-4° avec des planches. XVIII. La première partie des *Réclamations* (Claims) *de la littérature, contenant l'origine, les motifs, les objets et les opérations de la société pour l'établissement du fonds littéraire*, 1803, in-8°. Une nouvelle édition de cet ouvrage a paru en 1816, accompagnée d'une Notice sur l'auteur, et de son portrait. On peut lire sur les innovations tentées par David Williams, les *Cérémonies religieuses*, édition nouvelle, t. x, 31e. livraison, 1809, in-fol., p. 248. Un *Précis de sa vie et de ses ouvrages* a été donné, en 1792, par Thomas Morris. L.

WILLIAMS (le révérend Cooper), né en 1762 à Canterbury, était fils et petit-fils d'officiers de marine, et témoigna de bonne heure un goût très-vif pour la vie de marin. Cependant il fut destiné à la carrière ecclésiastique. En sortant de l'école de son lieu natal, il alla faire ses études au collége Emanuel de Cambridge. L'église de Canterbury lui donna, en 1789, la vicairie d'Ixning, près de Newmarket. Nommé ensuite chapelain d'un vaisseau de guerre, le *Swiftsure*, il fut témoin, en cette qualité, de la célèbre bataille d'Aboukir (*V.* Nelson), dont il a donné une description, que ses compatriotes regardent comme la plus complète et la plus authentique, dans son *Voyage sur la Méditerranée*, publié en 1802, in-4°. Précédemment il avait mis au jour l'*Histoire du château de Sudeley en Gloucestershire*, 1791, in-fol.; et la *Campagne des Indes Occidentales, sous sir Charles Grey et sir John Jervis*, 1796, in-4°. Williams mourut recteur de Kingston et Stourmont, dans le comté de Kent, le 17 juillet 1816. L.

WILLIBROD (Saint), apôtre des Frisons, né vers l'an 658 dans le Northumberland, fut élevé dans le monastère de Rippon, récemment fondé par saint Wilfrid. A l'âge de vingt ans il se rendit dans un monastère d'Irlande, où il passa douze ans sous la direction de saint Egbert. Animé d'un saint zèle pour la propagation de la foi, il s'embarqua pour la Frise, accompagné de saint Swidbert, et de dix autres moines anglais. Ils abordèrent, en 690 ou 691, à Catwick, d'où ils se rendirent à Utrecht. Ayant été favorablement reçu par Pepin d'Héristal, qui depuis peu avait conquis cette partie de la Frise, Willibrod fit un voyage à Rome où il se jeta aux pieds du pape Sergius, qui lui donna sa bénédiction, avec les pouvoirs nécessaires pour suivre sa mission. Après six ans de travaux, le nombre des chrétiens s'était tellement augmenté, que Willibrod fut envoyé de nouveau à Rome par Pepin, qui pria instamment le pape de conférer le caractère épiscopal au saint missionnaire. Le pape Sergius le reçut avec beaucoup d'empressement; ayant changé son nom en celui de Clément, et l'ayant consacré archevêque des Frisons, il lui donna le *pallium*, avec pouvoir de fixer son siége en tel lieu qu'il jugerait le plus convenable. De retour dans la Frise, le saint prélat établit sa résidence à Utrecht, où il bâtit l'église du Sauveur, qui devint son siége métropolitain. Il répara celle de Saint-Martin que le roi Dagobert avait construite à la prière de saint Wilfrid, mais que les païens avaient

presque entièrement détruite. En 698, Willibrod, aidé par les libéralités de Pepin et de l'abbesse Irmine, fonda l'abbaye d'Epternac, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Pepin avait la plus haute vénération pour cet apôtre, et l'on a même dit que ce fut par ses remontrances qu'il renvoya Alpaïde sa concubine, et qu'il se réconcilia avec Plectrude sa femme; ce qui, au reste, est peu compatible avec la protection dont Charles Martel entoura le saint prélat. En effet, le fils d'Alpaïde étant devenu duc d'Austrasie, et quelque temps après, par suite de ses victoires sur Daniel et sur Ragnefried, maire du palais de Neustrie, confirma à Willibrod la possession du village de Susteren, que lui avait donné Pepin en mourant, et de plus lui abandonna la souveraineté d'Utrecht. Les revenus dépendant du château furent affectés au monastère que l'archevêque avait fondé près de sa cathédrale. Ce fut aussi Willibrod qui baptisa Pepin-le-Bref. Cependant la foi paraissant affermie dans la partie méridionale de la Frise, le saint missionnaire pénétra dans celle qui était encore soumise au roi Badbod. Ce prince permit que l'on prêchât l'Évangile à ses sujets, mais resta lui-même attaché à l'idolâtrie. De là Willibrod passa en Danemark; mais y ayant rencontré des obstacles insurmontables, il se contenta d'acheter trente enfants du pays, qu'il baptisa, après les avoir instruits; et il les emmena avec lui. De là étant revenu dans la Frise, il convertit les habitants de l'île de Walcheren, et y établit des églises. Le roi Badbod étant mort en 719, Willibrod put librement prêcher l'Évangile dans toute la Frise. Il prévenait par un extérieur agréable, plein de dignité. Il était doux, gai dans sa conversation, sage dans ses conseils, infatigable dans les fonctions apostoliques. C'est à lui que les Frisons, peuple barbare, durent les commencements de leur civilisation. Les écoles qu'il établit à Utrecht sont devenues très-célèbres. Étant parvenu à un âge fort avancé, il se choisit un coadjuteur, et lui donna la consécration épiscopale avec le gouvernement de son diocèse. Il mourut vers l'an 738, et fut, selon son desir, enterré dans le monastère d'Epternac, où l'on garde ses reliques. On voit à Trèves, dans l'abbaye de Notre-Dame-des-Martyrs, l'autel portatif dont il se servait dans ses missions pour célébrer les saints mystères. Il fit en faveur de son monastère d'Epternac un testament qui a été publié par plusieurs auteurs. Alcuin qui a écrit sa Vie en deux livres, dont l'un est en prose, et l'autre en vers, a de plus composé une homélie et un poème en son honneur. L'église célèbre sa fête le 7 novembre. G—y.

WILLIS (Thomas), médecin, né à Great-Bedwin, dans le comté de Wilt, le 6 février 1622, fit ses études au collége du Christ, à Oxford, et les interrompit avec d'autres condisciples pour aller à la défense de la cause royale attaquée par les parlementaires. Ceux-ci ayant triomphé, Willis revint à Oxford pour y suivre les cours de la faculté de médecine; et il y fut reçu bachelier en 1646. Alors, comme aujourd'hui, on était avide de connaître les lois qui régissent l'économie du corps humain; on avait senti l'insuffisance de l'animisme, reproduit par Van Helmont, ou de l'existence d'un principe unique et intelligent, pour rendre raison de tous les phénomènes corporels. Les dé-

couvertes dont s'enrichit la chimie firent croire à Leboé (Silvius) qu'il en avait trouvé l'explication dans cette science. Suivant lui, les phénomènes de notre économie sont purement chimiques, et sont un effet de la fermentation. Les médicaments mêmes n'ont d'action qu'autant qu'ils agissent sur les âcretes acide et alcaline de nos humeurs. Willis, dans l'effervescence de l'âge, adopta avec enthousiasme ces nouvelles idées. Non content de ne voir dans les sécrétions, les mouvements musculaires et la circulation, que des effets analogues à ceux de la fermentation, il voulut même faire l'application de la théorie chimiatrique à la pathologie et au développement des fièvres. Il publia deux dissertations sous le titre : I. *De fermentatione seu de motu intestino particularum in quocumque corpore.* II. *De febribus seu de motu earumdem in sanguine animali*, La Haye, 1659, in-12. Ces dissertations eurent du succès ; elles furent imprimées réunies, Londres, 1660, in-8°.; Amsterdam, 1663, in-12, et Leyde, 1680, in-8°. Peu de temps après, Willis adressa au docteur Bathurst, son ami, une dissertation sur les urines, *De urinis dissertatio epistolica*, dans laquelle on trouve, sur les caractères de ce liquide dans les maladies, des observations qui ne sont pas à dédaigner. Cet ouvrage a été traduit en français, 1682. En 1660, lors du rétablissement de Charles II sur le trône d'Angleterre, Willis fut promu à la chaire de philosophie naturelle (c'est-à-dire de physique) à Oxford. Quelque temps après il publia son anatomie du cerveau et du système nerveux : *Cerebri anatome, cui accessit nervorum descriptio et usus*, Londres, 1664, in-4°.; Amsterdam, 1664, 1667, in-12 ; Londres, 1670, in-8°.; Amsterdam, 1683, in-12. Cet ouvrage est important, même dans l'état actuel de la science. L'auteur donne une description exacte de ce viscère, tant dans l'homme que dans les oiseaux et les poissons. Il fait du cerveau le siége des mouvements soumis à la volonté et des facultés intellectuelles, et du cervelet, celui des mouvements involontaires, tels que ceux du cœur. C'est dans la substance corticale du cerveau qu'il place la sécrétion du principe des mouvements. La substance médullaire sert à la distribution de ce principe. Chaque partie du cerveau a des fonctions distinctes. Cette assertion, vraie pour ce qui a trait aux mouvements, ne l'est pas de même relativement aux fonctions intellectuelles. Quoique cette dernière proposition ait été développée de nos jours avec un rare talent par le professeur Gall, elle est encore loin de présenter une démonstration rigoureuse. L'*Anatomie du cerveau*, par Willis, sera toujours pour lui un titre de gloire; elle a eu un grand nombre d'éditions. Craignant que les opinions qu'il y émettait sur l'ame sensitive ne fussent mal interprétées, il avait dédié son ouvrage à Gilbert, évêque de Londres, et doyen du sacré collége. Il dut à ce prélat et à ses travaux nombreux d'être admis au rang des membres de la société royale. Flatté de ce choix, Willis vint à Londres, en 1666, pour y exercer la médecine : il y obtint un succès prodigieux. La plaisanterie attribuée par Sénac à Charles II, que Willis lui enlevait plus de sujets que n'aurait fait une armée ennemie, ne fait que prouver la confiance générale dont il était entouré.

Willis publia, cette même année, un Traité des maladies du cerveau et du système nerveux : *Pathologia cerebri et nervosi generis, in quâ agitur de morbis convulsivis et de scorbuto*, Oxford, 1667, in-4°.; Londres, 1668, in-12; Amsterdam, 1669, 1670, in-12; Leyde, 1671, in-12; Londres, 1678, in-12. Ce Traité est un de ceux qui contiennent l'exposition la plus complète des maladies convulsives, et spécialement de l'épilepsie, de l'hystérie, de l'hypochondrie, que l'auteur regarde avec raison comme dépendantes d'une affection du cerveau ou du système nerveux. Le Traité du scorbut en est distinct, et offre une description étendue de cette maladie. La doctrine de l'auteur sur les maladies convulsives fut attaquée avec fureur par Highmore, qui prétendait à tort que ces maladies, et spécialement la *passion hystérique*, avaient leur siége dans le sang, les poumons et le cœur. Pour y répondre, Willis publia une Dissertation dans laquelle il continua d'établir que c'est bien plutôt dans le cerveau et le système nerveux que ces affections résident : *Affectionum quæ dicuntur hystericæ et hypochondriacæ pathologia spasmodica vindicata, cui accesserunt exercitationes duæ, 1 de sanguinis accessione, 2 de motu musculari*, Londres, 1670, in-8°.; Leyde, 1671, in-12. Afin d'offrir plus de développement à ses idées sur le cerveau, Willis donna un Traité sur l'ame des bêtes, en indiquant leurs facultés, leurs sensations, et en y ramenant un précis général des maladies : *De animâ brutorum quæ hominis vitalis et sensitiva est: exercitationes duæ, pars physiologica, pars pathologica*, Oxford, 1672, in-4°.; Londres, même année, in-8°.; Amsterdam, même année, in-12; ibid., 1674, in-12. Il y en a une traduction anglaise, Londres, 1683, in-fol. Quoique Willis eût eu la précaution de dédier cet ouvrage au même Gilbert, devenu alors archevêque de Cantorbéry, la discussion dans laquelle il s'engage, au sujet de l'ame de l'homme et de celle des animaux, lui attira de vives attaques de la part de quelques théologiens. En revanche ce travail lui mérita des louanges; et, ce qui vaut mieux encore, il eut la gloire d'exercer une grande influence sur les sciences. Les descriptions anatomiques de quelques animaux, comme de l'huître, de l'écrevisse, etc., que l'auteur avait insérées dans son Traité, inspirèrent à plusieurs de ses lecteurs le goût des études zootomiques; et bientôt on vit naître l'anatomie comparée. Enfin, Willis publia la première partie d'une matière médicale, ayant pour titre : *Pharmaceutica rationalis*, Oxford, 1674, in-4°., réimprimée à la Haye, 1675, in-12. La seconde partie ne parut qu'après la mort de l'auteur, par les soins de Jean Fell, Oxford, 1675, in-4°.; la Haye, 1676, in-12. Cet ouvrage est assez complet; il a été traduit en anglais, Londres, 1679, in-fol. Cette traduction défectueuse a été corrigée par S. Pordage, et publiée dans sa traduction des Œuvres de Willis, Londres, 1681, in-fol. On voit dans la *Pharmaceutique*, que l'auteur cherche encore à rendre raison de l'action des médicaments, d'après les idées chimiques de Leboé. Les succès de Willis dans la pratique ne le dédommagèrent pas des désagréments que lui suscita l'envie : il devint un point de mire vers lequel se dirigeaient les critiques les plus vives; et il y prêtait par la nature des

sujets dont il s'était occupé, et par la faiblesse de ses derniers ouvrages. Trop sensible à ces critiques, elles furent pour lui une source de chagrins; et un rhume qu'il négligea s'étant converti en inflammation de poitrine, il succomba à cette maladie le 11 nov. 1675. Il était à peine âgé de cinquante-quatre ans. Willis se distinguait par sa charité et par une piété excessive. Il se rendait à l'église tous les matins avant de visiter ses malades, afin de prier pour eux, et avait fait de sa maison un oratoire. Il laissa une fondation annuelle de vingt livres sterling, uniquement consacrée à des actes de religion. Ses Œuvres ont été réunies, après sa mort, en un seul corps d'ouvrage, sous le titre suivant: *Opera medica et physica*, Genève et Lyon, 1676, in-4°.; Genève, 1680, in-4°.; Amsterdam, 1682, in-4°.; Venise, 1720, in-fol. On ne trouve pas dans cette collection un ouvrage prétendu posthume de Willis, publié en 1690, sous ce titre: *Moyen sûr et facile pour préserver et guérir de la peste, et de toute maladie contagieuse* (en anglais). N—he.

WILLIS (Browne), savant antiquaire né en 1682 à Blandford, dans le comté de Dorset, était petit-fils du précédent. Ce fut lorsqu'il étudiait à l'école de Westminster qu'il prit, dans ses fréquentes visites à l'abbaye voisine, ce goût pour les antiquités d'architecture ecclésiastique, qui devint l'occupation de presque toute sa vie. Ses études classiques furent terminées à Oxford. En 1705, la ville de Buckingham l'élut député au parlement, et en 1718 la société des antiquaires, reconstituée, lui ouvrit ses portes. En 1741, il offrit à l'université d'Oxford une collection de monnaies anglaises, la plus complète qui existât alors, et qu'il avait employé plus de quarante ans à former; mais ce corps savant ne l'accepta qu'à la condition d'en payer au moins la valeur intrinsèque. Tous les ans, le 19 octobre, Willis venait voir sa collection, et il ne manquait jamais alors d'y ajouter quelques médailles. Il donna aussi des manuscrits à la bibliothèque Bodléienne. Bien qu'il fût père d'une famille nombreuse, il fit un généreux emploi d'une partie de sa fortune dans différents établissements de piété et de bienfaisance. Sa mort arriva le 5 février 1760. On voit son portrait; et on lit des détails sur sa vie et sur quelques singularités de son caractère, avec des échantillons de sa correspondance épistolaire, dans les sixième et huitième volumes des *Anecdotes littéraires* de Nichols. On a de lui, entre autres écrits: I. *Notitia parliamentaria*, ou l'*Histoire des comtés, villes et bourgs de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1715, 1716, 2 vol. in-8°., suivis d'un 3e., en 1730. Le premier fut réimprimé en 1730, avec des additions. II. Un abrégé des *Devoirs de l'homme* (the whole Duty of man), 1717, à l'usage des classes pauvres. III. *Description de l'église cathédrale de Saint-David et des édifices qui en dépendent*, 1718, in-8°. Le biographe Alex. Chalmers, qui nous donne cette liste, attribue ailleurs les descriptions (ou *Mémoires*) des cathédrales de Saint-David et de Landaff à Wm. Wotton, qui les aurait écrites à la sollicitation de son ami Willis. C'est aussi ce qu'on lit dans le Dictionnaire de Chaufepié; et ce dernier auteur a d'autant plus d'autorité ici, qu'il n'a rédigé l'article Wotton que

d'après des mémoires de cette famille. IV. *Histoire des abbayes parlementaires et des églises cathédrales conventuelles*, 1718 et 1719, 2 volum. in-8°. V. *Description des églises cathédrales de Landaff, Saint-Asaph et Bangor*, etc., 1719, 1720 et 1721, in-8°. VI. *Description des cathédrales de l'Angleterre, avec le* Parochiale anglicanum, *accompagné du dessin des cathédrales*, 1727, 1730 et 1733, 3 vol. in-4°. C'est le plus important des ouvrages de Willis, qui, se proposant de le compléter, avait visité toutes les cathédrales de l'Angleterre et du pays de Galles, excepté Carlisle. Il avait coutume d'appeler ces excursions ses *pélerinages*. Les trois volumes, malgré le titre mensonger qu'y a attaché le libraire Osborne, ne contiennent réellement que l'histoire des cathédrales d'York, de Durham, Carlisle, Chester, Man, Lichfield, Hereford, Worcester, Gloucester, Bristol, Lincoln, Ely, Oxford et Péterborough. VII. Une édition améliorée du *Thesaurus rerum ecclesiasticarum* d'Ecton, 1754, in-4°. VIII. *Histoire et antiquités de la ville, du canton et du doyenné de Buckingham*, Londres, 1755, in-4°. L.

WILLIS (Francis), médecin anglais, s'est particulièrement fait connaître par ses succès dans le traitement des aliénés. Après avoir fait ses études au collége de Brazen-Nose dans l'université d'Oxford, il avait reçu le doctorat en 1740. Ce fut à ses soins que l'on confia le roi d'Angleterre George III, lorsque ce prince fut privé pour la première fois de ses facultés mentales ; et il eut le bonheur de le guérir assez promptement. La réputation du docteur Willis le fit également appeler, dans une circonstance semblable, à Lisbonne, pour y donner ses soins à la reine de Portugal, et il obtint le succès le plus complet. Retiré à Gretford, dans le comté de Lincoln, il y dirigeait une maison de santé consacrée au traitement de la démence ; établissement le plus vaste de ce genre qui fût dans le royaume, et qui renfermait des personnes de la plus haute société. Willis conserva jusque dans un âge très-avancé les avantages de la santé et de la force, et l'on rapporte que, parvenu à sa quatre-vingt-cinquième année, il fit à cheval un voyage de quatre-vingt-dix milles en un jour, pour aller à Brentford donner sa voix, dans une élection, à son ami Mainwaring. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, le 5 décembre 1807. Le docteur Willis avait un regard dur et effrayant. L'auteur dramatique, Fréd. Reynolds, nous donne dans ses Mémoires une idée de l'impression produite par ce regard, que les aliénés redoutaient à l'égal des chaînes, des douches et des gîlets de force. Trois semaines après que le roi George eut été remis dans ses mains, il permit qu'on donnât à S. M. un rasoir et un canif. Cette permission parut très-imprudente à ses confrères Warren, Reynolds et autres, qui la lui reprochèrent un soir ouvertement à une séance de comité de la chambre des communes. Le célèbre Edmund Burke lui demanda même, d'un ton d'autorité, comment, dans le cas où le prince aurait eu un accès de frénésie, il s'y serait pris pour le rendre docile. — Monsieur, répondit Willis, veuillez faire placer les flambeaux entre nous deux ; là, bien. Voilà comment je m'y serais pris : *je l'aurais regardé ainsi....* et il lança à Burke un coup-d'œil dont cet orateur fut comme foudroyé. L.

WILLOT (Amédée) naquit à Saint-Germain-en-Laye, en 1757, d'une famille noble, reçut une éducation militaire, et entra comme officier dans la légion de Maillebois. Il fit dans ce corps la guerre de Corse, en 1769, et continua ensuite de servir dans un régiment d'infanterie. Ayant embrassé le parti de la révolution, il obtint de l'avancement; et à la fin de 1792 il était colonel à l'armée des Pyrénées-Orientales. Bientôt promu au grade de général de brigade, il reçut l'ordre de sortir de Perpignan, et de marcher, à la tête d'un détachement, au-devant des Espagnols, qu'il rencontra, le 20 avril 1793, entre Ceret et le Tech, sous le commandement du général La Union. L'affaire s'engagea, et, dans ce premier combat, Willot fut défait, et perdit quatre pièces de canon. Les commissaires de la Convention, imputant cet échec à son impéritie et au peu de confiance qu'il inspirait aux troupes, le suspendirent de ses fonctions, et le firent emprisonner. Réintégré dans son grade, et employé après la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794), Willot, mûri par les leçons du malheur, ne tarda pas à se distinguer à l'armée des Pyrénées-Occidentales, sous les ordres du général Moncey. A l'attaque du camp de Louis XIV, il pénétra le premier dans les retranchements. Au passage de la Deva, le 28 juin 1795, il défit l'ennemi, et le poursuivit jusqu'à Mondragon. Le 2 juillet, il vint se former en avant de Tolosa, avec deux bataillons; et débouchant ensuite sur Vittoria, il manœuvra sur le front et sur la droite des Espagnols. Le 6, il remporta un avantage plus important devant Pampelune. La cavalerie espagnole allait envelopper le général Harispe et lui couper la retraite, quand Willot, à la tête d'un bataillon de grenadiers, la força de se replier. Le général en chef Moncey fit l'éloge de cet exploit dans son rapport à la Convention. Willot se distingua encore aux affaires des 14 et 15 du même mois, qui entraînèrent la reddition de Bilbao; et la Convention confirma l'arrêté de ses commissaires, qui venaient de l'élever au grade de général de division. La paix ayant été conclue, peu de temps après, avec l'Espagne, il fut envoyé, à la tête de sa division, dans la Vendée, sous les ordres du général Hoche, qui devait pacifier le pays, où Charrette venait de rallumer la guerre. Après plusieurs marches et contre-marches, Willot fut chargé particulièrement de surveiller, d'abord les chefs royalistes de l'armée du centre, puis, dans le Haut-Anjou, les mouvements de Stofflet, qui, pressé par Charrette et les princes français, était près de reprendre les armes. Un de ses officiers ayant été arrêté, les instructions trouvées sur lui justifièrent les soupçons qu'il avait fait naître; et ce fut alors que Willot, qui commandait l'armée par *interim*, en l'absence de Hoche, lui écrivit ainsi : « Le général en chef » m'a dit, en me remettant le commandement, que je pouvais compter » sur votre bonne foi; mais il ne m'a » pas appris que vous fussiez chargé de traiter avec les ennemis de » la république. J'ai reçu beaucoup » de détails qui vous concernent, et » qui, s'ils étaient approfondis, pourraient faire douter de la loyauté de » vos promesses. Je les adresse au » gouvernement, qui, désirant sincèrement la paix, sait pardonner à » des Français égarés, mais qui sau-

» ra punir tous ceux qui, l'ayant ju-
» rée, oseraient l'enfreindre. Vous
» faites de grands rassemblements
» pour former la garde territoriale.
» Je ne connais pas le traité qui peut
» vous donner cette autorité. Char-
» rette, chassé du pays qu'il occu-
» pait, s'approche de vous. La con-
» duite que vous tiendrez à son égard
» découvrira aux yeux de la France
» et de l'Europe vos véritables in-
» tentions. En attendant, Monsieur,
» je vous observe : vous n'aurez à
» vous plaindre d'aucune de mes me-
» sures; mais si vous en preniez de
» ce genre, vous pourriez vous en
» repentir... » Stofflet, ayant repris les armes, succomba. Le général Hoche, après la mort de ce chef vendéen, n'eut plus d'autre objet en vue que de s'emparer de Charrette. Il chargea Willot d'abord de le poursuivre, ensuite de lui proposer de sortir de France, et de passer en Angleterre ou en Suisse. Agissant au nom de Willot, le général Gratien, qui était sous ses ordres, entama la négociation. Elle échoua; et Charrette ayant également succombé, la différence des opinions qui divisaient le général en chef Hoche et Willot devint très-sensible, à l'occasion des moyens employés pour pacifier la Vendée. La division éclata par une lettre que celui-ci écrivit à Hoche, à la fin de mars 1796, et qu'il rendit publique. Il s'agissait des chefs vendéens auxquels il avait été chargé de faire des propositions : « Si votre intention, lui di-
» sait Willot, si celle du gouver-
» nement n'ont point été de traiter
» avec les rebelles, je ne vous par-
» donnerai jamais de m'avoir jeté
» dans une démarche pour com-
» promettre ensuite ma foi. Jus-
» qu'alors je n'avais fait que les com-
» battre. C'est par vos ordres que
» j'ai accepté leur soumission; et
» c'est vous qui les faites arrêter! »
Quand la Vendée fut pacifiée, le Directoire exécutif confia à Willot le commandement de la division militaire de Marseille, alors fort agitée par l'esprit de parti. C'était au moment où le gouvernement avait adopté le système de bascule, qui consistait à frapper à-la-fois les royalistes et les terroristes. Dans le midi, il s'agissait surtout de contenir ces derniers, qui y tenaient encore sous le joug toute la population. Willot mit beaucoup d'énergie à les réprimer; et il résulta de ses efforts une réaction de la part des royalistes. Ce fut alors que se formèrent contre les Jacobins des compagnies de *Jésus* et du *Soleil*, etc. Cependant, au mois d'octobre 1796, Willot adressa au Directoire un rapport dans lequel on remarquait le passage suivant : « Les royalistes qui assassi-
» nent les républicains, les émigrés
» débarqués sur nos côtes, ne sont
» que des fantômes grossiers avec
» lesquels on veut alarmer le gou-
» vernement, pour donner une faus-
» se direction à sa vigilance. Le seul
» parti qu'il ait à combattre est un
» amas d'anarchistes, de brigands
» et de scélérats de toute espèce, qui
» infestent ces contrées. » Ce fut ainsi que ce général se déclara ouvertement contre un parti furieux, mais qui avait contre lui l'opinion publique. A plusieurs reprises, le directeur Barras demanda le rappel de Willot et sa destitution, qu'il ne put obtenir de la majorité de ses collègues, et surtout de Carnot. Cet appui que le directeur Carnot donna alors à Willot devint plus tard un chef d'accusation contre lui; et voici comment il s'en est justifié dans sa réfutation

du rapport de Bailleul, sur le 18 fructidor : « Willot fut envoyé à » Marseille comme homme à caractère et propre à contenir tous les » partis. Il avait combattu avec succès les rebelles de la Vendée. On » trouvera même dans ses lettres que » Hoche ne s'en défie point assez. Il » craint que leur soumission ne soit » une feinte, qu'ils n'abusent de l'indulgence du gouvernement, qu'ils » ne profitent de la première circonstance favorable pour renouer » leurs trames. Bientôt cependant » arrivent de Marseille des rapports » contradictoires sur la conduite de » Willot. Ceux qui les font se disent » tous les vrais patriotes, traitent » tous leurs adversaires de brigands » et d'assassins, les uns pour le » compte de l'anarchie, les autres » pour le compte du royalisme. Barras propose la destitution de Willot; mais quels avis, quels correspondants pouvait avoir Barras à » Marseille?..... J'opinai contre la » destitution de Willot, avant qu'il » fût pris de nouveaux renseignements; les autres membres du Directoire opinèrent de même..... Il » y avait dans les départements du » midi un particulier investi de la » confiance du Directoire, nommé » Cadet. On convint de s'en rapporter à lui; on lui ordonna d'aller » sur-le-champ à Marseille, et de » rendre un compte exact et positif » de la conduite de Willot. Cadet » écrivit que Willot se conduisait » très-bien, qu'il déployait beaucoup d'énergie et d'impartialité, » et qu'il était absolument sans reproche. Willot fut donc unanimement conservé à Marseille.... » Au mois de janvier 1797, il y dissipa par la force un attroupement d'anarchistes qui menaçaient la tranquillité publique. Il écrivit, à cette occasion, au général Buonaparte, qui se plaignait à lui de l'arrestation d'un des officiers de son armée, et qui semblait alors appartenir au parti des anarchistes : « Je n'envie point » votre sort; tandis que vous repoussez les ennemis extérieurs, je » rends un service aussi essentiel à la » France, en comprimant ceux de » l'intérieur; et nulle considération » ne saurait m'arrêter lorsque je » remplis ce devoir sacré. » La conduite ferme de Willot dans le midi, à une des époques les plus orageuses de la révolution, lui attira tellement la confiance des habitants, qu'ils l'élurent, en avril 1797, député des Bouches-du-Rhône au conseil des Cinq-Cents. Intimement lié dès-lors avec Pichegru, il devint, comme lui, un des chefs du parti Clichien, opposé aux Jacobins, que soutenait la majorité du Directoire. Ayant rendu compte au conseil des renseignements qu'il avait donnés au gouvernement sur la situation de Lyon, il prétendit que le message des directeurs, à ce sujet, était de la plus grande inexactitude. Le 19 juillet, il fut élu secrétaire du conseil; et on le vit, le même jour, attaquer M. Talleyrand-Périgord, qui venait d'être nommé ministre des relations extérieures. Le 23, il parla contre le directeur Barras et le général Hoche, les accusant l'un et l'autre d'exercer des fonctions que la constitution interdisait à leur âge. Dans la chaleur des débats, Willot apostropha son collègue Quirot; et après la séance, une explication s'ensuivit entre les deux députés : mais elle n'eut point de suites sérieuses (*Voy.* Quirot, au Supplément). Le 28 juillet, Willot présenta un rapport sur les améliorations dont

était susceptible l'organisation de la gendarmerie, et proposa un projet de loi à ce sujet. C'était le complément du projet que faisait alors adopter Pichegru sur la garde nationale. Le 31 juillet, c'est-à-dire près d'un mois avant le coup d'état que préparait le Directoire, Willot en dévoila publiquement la trame au conseil des Cinq-Cents. Il signala les mouvements des troupes dans l'intérieur, leur marche vers la capitale, le rayon constitutionnel déjà franchi par elles. « Contre qui, » ajouta-t-il, cette armée doit-elle » être dirigée? à qui doit-elle faire la » guerre? Le conseil l'aurait déjà su, » s'il eût voulu remonter aux sources » des premiers ordres qui ont porté les » troupes vers Paris. Vous avez été » grands et généreux en ne voulant » point chercher de coupables, mais » prenez garde, par une plus longue » sécurité, de compromettre » la chose publique et vous-mêmes. » Willot rappela la réponse évasive du Directoire à une interpellation précise sur ce mouvement, et il ajouta : « Le général Hoche, le chef de l'état-major, et le commissaire-ordonnateur de l'armée de Sambre-et-Meuse, mis en accusation, révéleraient bientôt la vérité. » Ses observations furent renvoyées à la commission des inspecteurs, à laquelle il fut lui-même adjoint. Willot, ne se dissimulant point le danger, proposa dans des conférences secrètes avec les chefs de son parti, diverses mesures énergiques, et même de prendre l'offensive et d'aller arrêter les directeurs dans leur palais du Luxembourg. Secondé par son aide-de-camp Angibaud, il s'était assuré d'officiers et de jeunes gens, qui, au nombre de douze à quinze cents, étaient disposés à garantir la représentation nationale de toute entreprise. Mais ses avis restèrent sans effet par suite de l'irrésolution de quelques-uns des membres les plus marquants du conseil, où les amis de Carnot paralysaient l'action des royalistes. Au lieu de prendre l'offensive, il fut convenu qu'on laisserait commencer les hostilités par le Directoire, et qu'alors Willot, à la tête de son corps d'élite, et Pichegru, à la tête des grenadiers du corps législatif, marcheraient au Luxembourg pour s'emparer des directeurs prévaricateurs. On sait comment le Directoire, instruit de toutes les résolutions de ses adversaires, déjoua leurs projets par le seul mouvement de la garnison de Paris (*Voy.* Augereau, au Supplément). Willot fut une des premières victimes de la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797). Cerné dans la salle des inspecteurs, où il avait passé la nuit avec une partie de ses collègues, il fit avec Pichegru d'inutiles efforts pour se dérober à l'arrestation, et dès-lors tous leurs moyens, tous leurs plans de défense furent anéantis. Arrêté et renfermé au Temple avec ses collègues, Willot fut comme eux déporté à Sinamary, où il s'établit dans la même case que Pichegru, Aubry, Delarue et d'Ossonville. Il ne se sépara plus de ces quatre compagnons d'infortune. Atteint bientôt après de la fièvre ardente qui dévore les Européens dans ces climats brûlants, il sollicita en vain la faveur d'être transféré à Caïenne, comme l'ex-directeur Barthélemy. La force de sa constitution et son courage le sauvèrent. Ce fut avec ses quatre compagnons d'exil, auxquels vinrent s'adjoindre M. Barthélemy et le général Ramel, qu'il concerta le plan d'évasion si péril-

leux et si connu, exécuté au milieu de tant d'obstacles dans les premiers jours de juin 1798. De Surinam, où abordèrent les exilés, ils firent voile pour Demerari. Là Willot fut attaqué d'une maladie inflammatoire très-dangereuse, ainsi qu'Aubry son compagnon d'infortune et son ami qui y succomba. Forcé de rester dans cette colonie en attendant son rétablissement, il vit ses autres compagnons s'éloigner sans perdre l'espoir de les rejoindre. Après un séjour de quatre mois à Demerari, il fit voile pour l'Angleterre, où il joignit enfin Pichegru. Ces deux généraux, n'ayant pas été rappelés en France, comme le furent à cette époque la plupart de leurs compagnons d'exil, ils se rendirent en Allemagne, et prirent quelque part aux hostilités contre les armées de la république. Mais bientôt on vit deux amis restés si long-temps fidèles, se diviser au point de vivre éloignés l'un de l'autre, et de ne plus se voir, sans qu'on sache précisément quel en fut le motif. Willot habita successivement Uberlingen, Constance et les environs d'Augsbourg. Dans le courant de mars 1800, il fut appelé à Turin, auprès du général en chef autrichien Mélas, qui prenait l'offensive du côté de Gênes. On lui confia l'organisation de compagnies d'émigrés français, suisses et niçards, avec la mission de fomenter des mouvements royalistes dans les Alpes Maritimes et en Provence; et il lui fut remis des sommes considérables pour cet objet. Mais la bataille de Marengo qu'il vit de bien près, puisqu'il se trouvait à Alexandrie avec Mélas, renversa tous ses projets. La police de Buonaparte ayant alors saisi quelques-unes de ses correspondances se hâta de les publier, et de représenter leur auteur comme un chef d'intrigues et de complots mercenaires. Willot fut d'avis, à cette époque, de garder la ville de Gênes; mais ne pouvant faire adopter ce conseil par les généraux autrichiens, il s'embarqua sur la flotte anglaise avec son corps d'émigrés. On le signala ensuite dans les journaux français comme l'agent de l'Angleterre dans les troubles de la Toscane. Il revint bientôt en Angleterre, et ne pouvant plus s'y occuper de politique, il se livra à des spéculations financières avec les sommes qui lui étaient restées de ses différentes missions (on les portait à 1500 mille fr.). Ayant placé une partie de ses capitaux en mauvaises mains, il en résulta des procédures qui mirent en évidence des placements usuraires. Comme l'usure est sévèrement interdite par les lois anglaises, Willot fut obligé de s'éloigner, et il se rendit en Amérique, où il est resté jusqu'au rétablissement des Bourbons, en 1814. Il revint alors dans sa patrie, fut accueilli très-honorablement, et réintégré dans son grade de lieutenant-général. Les événements du 20 mars 1815 le déterminèrent à passer de nouveau aux États-Unis, où il resta peu de temps. A la nouvelle de la bataille de Waterloo, il revint en Europe, et trouva Louis XVIII rétabli sur son trône. Le souvenir de ses premières armes en Corse fit songer à lui, en 1816, pour le commandement de cette île qui était alors en proie à des agitations politiques. Le roi lui donna le titre de gouverneur de la dix-septième division militaire, et le créa commandeur de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur. Willot gouverna la Corse pendant trois ans, et dans ce poste difficile il se fit remarquer par sa sagesse et sa modération. Lors-

qu'il fut rappelé, en juin 1818, toute la population de Bastia l'accompagna jusqu'au Môle, où il était attendu par une trentaine de barques ornées de drapeaux blancs, qui toutes l'escortèrent jusqu'à la goëlette sur laquelle il s'embarqua. Depuis cette époque il vécut dans la retraite à sa maison de campagne de Choigny, près Paris. En 1822, il fut nommé président de la commission de souscription pour le monument à élever en l'honneur de Pichegru ; et il adressa au roi un discours en lui présentant le projet de ce monument. Bientôt en proie à une longue et douloureuse maladie, il mourut dans sa terre le 17 décembre 1823. Le chevalier Boulet prononça sur sa tombe un discours funèbre qui a été imprimé à Paris dans la même année. Willot a laissé dans sa famille des papiers précieux pour l'histoire des événements auxquels il a participé. B—P.

WILLOUGHBY (Sir Hugh), navigateur anglais, était chevalier baronnet, et originaire de Riseley, dans le comté de Derby. En 1553, Seb. Cabot (*V.* ce nom) ayant réussi à inspirer le goût des voyages lointains aux négociants anglais, qui jusqu'alors bornaient leurs relations aux côtes de Flandres et d'Irlande, et au banc de Terre-Neuve, une compagnie se forma, pour entreprendre la découverte d'un passage menant au Cathay, par le nord-est. Cabot rédigea les instructions qui furent remises au chef de l'expédition ; et elles lui font autant d'honneur par la correction du style que par l'élévation des sentiments et l'étendue des connaissances. Trois vaisseaux furent équipés : la *Buona Speranza*, de cent vingt tonneaux, avait pour capitaine Willoughby, amiral de cette petite flotte ; Burrough et Chancellor (*Voy.* ces noms) étaient sur un autre navire ; Corneille Durforth commandait le troisième ; chacun avait une pennichе et une chaloupe. Le nombre total des hommes embarqués était de cent treize, parmi lesquels on comptait onze commerçants. Cette expédition, la première qui eût été préparée avec autant de soin, pour faire des découvertes, excita le plus vif intérêt. Ceux qui en avaient donné l'idée espéraient si bien que les navires arriveraient heureusement dans les mers de l'Inde, qu'ils les firent doubler en plomb ; parce qu'ils avaient entendu dire que dans ces parages lointains, les vers détruisaient le doublage en bois. Beaucoup d'hommes expérimentés s'étaient mis sur les rangs pour obtenir le commandement de la flotte ; Willoughby fut préféré. Le 20 mai on partit de Ratcliffe, au-dessous de Londres ; la cour était alors à Greenwich ; une foule immense s'y réunit pour voir passer les vaisseaux qui voguèrent, accompagnés des cris de félicitation de la multitude. Mais le résultat de ce voyage qui semblait tant promettre fut désastreux. Willoughby, après avoir eu connaissance de Halgoland, patrie d'Other ; de Rost, où Quirini avait hiverné ; d'autres îles du Lofodde, et de Seynam (Senjen), île sur la côte septentrionale de la Norvége, par 70°. de latitude boréale, fut séparé de Chancellor, et s'avança avec Durforth, à cent soixante lieues plus au nord-est. On a supposé qu'ils avaient atteri à la Nouvelle-Zemble. Les glaces et le froid les forcèrent de retourner au sud-ouest ; il est vraisemblable que les brumes si fréquentes dans ces climats les auront empêchés de voir la terre avant

d'arriver à l'embouchure de l'Arzina, rivière de la Laponie orientale, à peu de distance du port de Kégor. Ils y entrèrent le 18 septembre. Les deux capitaines et leurs équipages y périrent de froid et de faim. Leurs cadavres et leurs navires furent découverts l'année suivante par des pêcheurs russes. Des papiers qui se trouvèrent sur le vaisseau amiral, et notamment la date du testament de Willoughby, font présumer que cet infortuné et la plupart des hommes des deux équipages vivaient encore en janvier 1554. Son journal, qui est d'ailleurs très-insignifiant, se terminait à l'arrivée des navires dans l'Arzina, et apprenait qu'au bout de huit jours, voyant l'année avancée et la saison aussi rigoureuse qu'au cœur de l'hiver, on avait pris le parti de rester dans ce lieu. Des hommes envoyés successivement à la découverte au sud-ouest, à l'ouest et au sud-est, étaient revenus au bout de trois jours, sans avoir rencontré personne, ni le moindre vestige d'habitation. C'est à ces renseignements que se borne ce qui a été publié sur la navigation et les souffrances de Willoughby et de ses compagnons. On doit en être surpris, puisque des matelots de différentes nations, qui ont passé l'hiver sous des latitudes plus hautes, ont tenu des journaux réguliers de ce qu'ils avaient fait et observé. Suivant quelques auteurs, Durforth revint heureusement en Angleterre. Les instructions remises à Willoughby, et la relation de son voyage, donnée par Clément Adams, précepteur des pages de la reine, ont été publiées par Hakluyt, dans le tome 1er. de son recueil. Pennant raconte, dans le supplément de son *Arctic zoology*, que l'on voit au château de Wollaston, dans le comté de Nottingham, le portrait de Willoughby. La maigreur extrême de sa figure donne lieu au domestique qui montre aux étrangers les curiosités de ce séjour, de dire que ce navigateur a été peint tel qu'il fut trouvé mort de froid et de faim. E—s.

WILLUGHBY (Francis), naturaliste anglais, né en 1635, d'une famille noble et opulente, aima l'étude dès son enfance, et s'appliqua d'abord aux mathématiques; mais il s'attacha depuis plus particulièrement à l'histoire des animaux, assez négligée même dans le siècle investigateur où il vécut. Il eut l'avantage de rencontrer dans Jean Ray, son condisciple et son gouverneur au collége de la Trinité de Cambridge, la même ardeur pour la science, dont lui-même était animé. Il vint résider à Oxford, attiré par l'avantage d'avoir à sa portée une bibliothèque publique. Quand il eut épuisé ce que la lecture pouvait lui apprendre sur les objets de ses recherches, il fit des excursions scientifiques dans les diverses provinces de l'Angleterre, et voyagea ensuite, avec son ami et quelques autres savants, en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas, où peu d'espèces d'animaux échappèrent à son examen. La société royale de Londres lui ouvrit ses portes, et les *Transactions philosophiques* lui durent quelques articles, notamment des *Observations sur l'espèce de guêpe appelée ichneumon*, 1671, n°. 76. C'est tout ce qu'il mit au jour lui-même. Il mourut le 3 juillet 1676, à trente-sept ans, se reposant de l'éducation de ses deux enfants sur le zèle de son ami, auquel il assigna une rente annuelle pour le dédommager de ses soins. J. Ray a

présenté son caractère sous le jour le plus avantageux, dans la préface de son Ornithologie : *Ornithologiæ libri tres : in quibus aves omnes hactenùs cognitæ in methodum naturis suis convenientem redactæ accuratè describuntur, descriptiones iconibus elegantissimis, et vivarum avium simillimis æri incisis illustrantur*, Londres, 1676, in-fol. Cet ouvrage de Willughby fut préparé pour l'impression, corrigé et mis en ordre par Ray, qui le traduisit ensuite en anglais, avec un appendix et des figures assez médiocres, 1678. Ray donna également ses soins à l'impression d'un autre ouvrage que Willughby avait laissé dans un état très-imparfait, puisqu'il fut obligé d'y ajouter les deux premiers livres. Secondé par la société royale, il le publia en 1686, sous ce titre : *Historiæ piscium libri quatuor*, etc., Oxford, in-fol., accompagné de la gravure d'un grand nombre d'espèces inconnues alors en Angleterre. Quelques lettres de ce naturaliste sont imprimées dans le recueil de celles de Ray. L.

WILLYAMS. *Voy.* WILLIAMS.

WILMOT (JOHN). *Voyez* ROCHESTER.

WILSON (ARTHUR), historien anglais, né à Yarmouth, dans le comté de Norfolk, en 1596, vint en France à l'âge de treize ans. Revenu dans sa patrie, il fut attaché à une maison opulente, d'où son penchant à la satire le fit expulser. Il devint ensuite secrétaire de Robert, comte d'Essex, qu'il accompagna dans ses campagnes d'Allemagne et de Hollande, puis dans l'expédition de Cadix, en 1625. Après avoir résidé pendant deux années dans un collége de l'université d'Oxford, il alla joindre, en qualité d'intendant (*steward*), le comte de Warwick, alors dans les Pays-Bas. Wilson mourut en 1652 à Felstead en Essex. Il avait de l'esprit et quelque instruction. Plusieurs comédies, qu'il avait composées, furent jouées avec succès à Londres, par les comédiens du roi, ainsi qu'à Oxford, par les étudiants. Une seule de ces pièces, la *Dame inconstante*, a été imprimée, et ce n'a été qu'en 1814, à Oxford, in-4°., avec des notes curieuses et quelques détails sur l'auteur. On a de lui une *Histoire de la vie et du règne de Jacques Ier.*, Londres, 1653, in-folio., réimprimée en 1706, dans une histoire générale d'Angleterre, dont elle forme le second volume. On regrette que l'écrivain, accoutumé à traiter des ouvrages d'imagination, n'ait pas su s'asservir à la précision et à l'exactitude qu'exige la composition historique. On lui reproche encore de la partialité, et des traits injurieux et calomnieux, bien que le comte de Warwick prétendit en avoir beaucoup supprimé. Le style d'ailleurs manque d'élégance et de simplicité. Cependant quelques auteurs ont jugé cet ouvrage moins sévèrement. L.

WILSON (JEAN), musicien anglais, natif de Feversham, dans le comté de Kent, fut d'abord gentilhomme de la chapelle royale, et ensuite musicien ordinaire de la chambre du roi. Il se rendit plus tard à Oxford, et là il professa la théorie de la musique pendant deux ans, au bout desquels il passa au service d'un riche seigneur de Sarsden, dans le comté d'Oxford. En 1656, il prit possession d'une autre chaire, au collége Baliol; et il y professa jusqu'à la restauration, époque à laquelle il fut de nouveau appelé à la cha-

pelle royale. Il résilia alors sa place à Édouard Low, et vint se fixer à Londres, où il mourut, en 1673, âgé de soixante-dix ans. Ce musicien excellait sur la viole, et il a composé pour cet instrument des fantaisies, où il a accumulé tout ce qui semblait des difficultés de son temps. On a en outre de lui plusieurs morceaux de chant, savoir : *Psalterium Carolinum, Dévotion de Sa Majesté dans la solitude et les souffrances, rendues en vers et mises en musique pour trois voix, et un orgue ou théorbe*, 1657. II. *Airs gais ou Ballades, composés primitivement pour une voix, et ensuite arrangés pour trois*, Oxford, 1660. III. *Airs pour une voix seule, accompagnée du théorbe ou de la basse de viole*, imprimés dans la collection intitulée : *Airs et Dialogues choisis*, 1563. IV. *Services divins et Antiennes*, 1663. Mais la partie, sans contredit, la plus curieuse de ses œuvres, est un manuscrit contenant la musique de plusieurs des odes d'Horace, ainsi que celle de divers passages d'Ausone, de Claudien, de Pétrone et de Stace. Ce manuscrit, qui n'a jamais été publié, se trouve aujourd'hui dans les archives de la bibliothèque Bodléienne.

P—ot.

WILSON (Thomas), prélat anglican, naquit, en 1663, à Burton dans le comté de Chester. Assez instruit, après quelques années d'études dans la capitale de cette province, pour se présenter à l'université, il alla les achever à Dublin, au collége de la Trinité, où il fit de grands et rapides progrès. Il se destinait à la profession de médecin ; mais un dignitaire du clergé anglican, voyant que ce serait une bonne acquisition pour l'Église, le détermina à suivre cette carrière. Wilson ne quitta le collége qu'en 1686, et fut ordonné diacre par l'évêque de Kildare. Ayant, quelque temps après, quitté l'Irlande, où tout était en confusion, à cause de l'attachement de Jacques II au catholicisme, il se rendit chez le docteur Sherlock, son oncle, curé de Winwick, qui l'employa à New-Church, dépendance de sa paroisse. En 1687, il fut élevé à la prêtrise ; bientôt après, le comte de Derby, informé de son mérite, le prit pour chapelain, et crut ne pouvoir mieux faire pour le jeune lord Strange, son fils, que de le lui donner pour précepteur. Il demeura dans cette situation jusqu'en 1697. L'évêché de l'île de Man s'étant alors trouvé vacant et à la nomination du comte, à qui l'île appartenait en propriété, il en pourvut, en récompense de ses services, Wilson, qu'il fallut presser pour le déterminer à accepter, quoique assurément il fût doué de toutes les qualités propres à en bien remplir les devoirs. L'archevêque de Cantorbéry ayant confirmé cette nomination, celui d'York sacra Wilson le lendemain ; et au mois d'avril suivant, le nouveau prélat se rendit dans l'île de Man, où il fut installé. Le diocèse était dans le plus grand désordre. Le palais épiscopal était tombé en ruine, et il n'en restait qu'une vieille tour. Pour aider à sa restauration, le comte de Derby offrit à Wilson de le pourvoir, *en commande*, du riche bénéfice de Baddesworth, qui était à sa présentation ; mais le consciencieux prélat ne voulut point accepter, résolu, dit-il, de ne jamais prendre de bénéfice à charge d'ames, à moins qu'il ne pût y résider. Il reconstruisit son palais à ses propres frais, et n'en diminua ses aumônes que le moins qu'il put. L'instruction

religieuse avait été négligée dans l'île; et il était urgent d'y remédier. Wilson composa en anglais et dans l'idiome du pays quelques traités religieux, dont le principal avait pour titre : *Principes et devoirs du christianisme, à l'usage de l'île de Man.* Tous ces écrits sont d'une grande simplicité, d'une clarté parfaite, et soigneusement appropriés à leur destination. Il établit des bibliothèques dans les principales paroisses de l'île, les fournit de bons livres, et surtout de Bibles. En 1707, les deux universités d'Oxford et de Cambridge tinrent à honneur de s'associer un prélat d'un aussi grand mérite, et lui envoyèrent des diplomes de docteur. Ce fut aussi vers ce temps qu'il composa, en anglais et dans la langue de l'île, un *Catéchisme*, dont son diocèse manquait. Il était de l'exactitude la plus scrupuleuse à remplir ses devoirs d'évêque, et rien n'échappait à sa sollicitude pastorale. Ses exhortations et son exemple lui avaient fait de tous les ecclésiastiques de l'île d'utiles auxiliaires. Il les rassemblait souvent dans son palais, pour ranimer leur zèle, et maintenir l'observance d'excellents réglements qu'il avait publiés en 1703, d'après l'esprit de l'ancienne discipline de l'Église, et où elle était si heureusement reproduite, qu'au dire du lord chancelier King, s'il était possible que cette première discipline se perdît, c'est dans l'île de Man qu'on l'aurait retrouvée dans toute sa pureté. Deux événements vinrent troubler la vie de cet homme vertueux. Le premier fut l'envoi dans l'île d'une brochure célèbre alors, intitulée le *Whig indépendant*, ouvrage qui renversait la religion, et brisait tous les liens sociaux. Il avait été adressé à un nommé Stevenson, comme présent pour la bibliothèque publique de l'île. Non-seulement l'évêque ne voulut pas qu'on l'y déposât, mais il défendit à Stevenson de le faire repasser à l'auteur de l'envoi. Le gouverneur, devant qui l'on en porta plainte, fit mettre Stevenson en prison, d'où celui-ci ne sortit qu'après la restitution du livre; de sorte que, quelque pures que fussent les vues de l'évêque, on n'y eut point égard. L'autre affaire fut plus sérieuse encore, et eut des suites plus fâcheuses, puisque le gouverneur s'oublia jusqu'à faire emprisonner l'évêque et ses deux grands-vicaires, pour refus de payer des amendes auxquelles il les avait condamnés, traitement qui eût causé un soulèvement dans l'île, où Wilson était généralement chéri, si lui-même n'en avait retenu les habitants dans les bornes de la modération. Au reste, l'évêque obtint justice; et le roi même lui offrit en dédommagement l'évêché d'Exeter, qu'il refusa par attachement pour son troupeau. Il aurait pu poursuivre le gouverneur en dommages et intérêts; ses amis le lui conseillaient : il préféra pardonner. Après dix-huit mois d'absence, dont il avait passé la plus grande partie à Londres, il revint dans son diocèse reprendre ses occupations exemplaires. En 1755, il fit en Angleterre un dernier voyage, pour y voir son fils (*V.* l'article suivant). Il fut présenté au roi George II et à la reine, qui l'accueillirent avec distinction. La reine eût desiré le retenir en Angleterre; mais, toute pauvre qu'était son église de Man, Wilson l'aimait trop pour se résoudre à la quitter. Dans ses dernières années, il avait entrepris de mettre la Bible en langue de l'île de Man. Il ne put en traduire que les

quatre Évangiles, et publier que celui de saint Matthieu. Son successeur acheva cet utile travail. Wilson était parvenu à sa quatre-vingt-treizième année. Pris d'un rhume, il ne garda le lit que quelques jours, et mourut le 7 mars 1755. Il était d'une bienveillance extrême, et plutôt l'intendant que le possesseur des revenus de son évêché, qu'il employait presque en entier au soulagement des pauvres. A la gravité de son état, il joignait des manières affables et polies. Sa conversation était aimable et instructive. Il savait parfaitement l'hébreu, le grec et le latin; et il n'était point d'art et de science qui pût être utile à son diocèse, dont il n'eût cherché à s'instruire. Après avoir cultivé la poésie dans sa jeunesse, il l'abandonna pour se livrer à des études plus convenables au caractère épiscopal. Jamais il ne laissa passer un dimanche sans faire une instruction à ceux qui assistaient au service. Chaque jour il faisait la prière pour sa maison, ou la faisait faire par de jeunes ecclésiastiques qu'il élevait chez lui, et qu'il initiait ainsi au ministère de la parole. Ses OEuvres consistent en *Traités de piété*, *Sermons* imprimés d'abord à part, et un *Abrégé de l'histoire de l'île de Man*. Après sa mort, la collection en fut faite par les soins de son fils, et publiée par Cruttwell, son aumônier, 1780, 2 vol. in-4°. A la tête se trouve la *Vie* de l'auteur. Le même éditeur, quelques années après, donna une très-belle édition de la *Bible*, avec des *Notes*, de l'évêque Wilson. Ses *Sermons choisis*, au nombre de trente-trois, ont été réimprimés en 1823, 2 volumes in-12. M. Stowell a donné, en 1819, une nouvelle *Vie* de Wilson, un volume in-8°.

L—y.

WILSON (Thomas), le seul des fils du précédent qui lui ait survécu, était né dans l'île de Man, le 24 août 1703. Comme son père il embrassa l'état ecclésiastique, reçut sa première éducation dans la maison paternelle, et alla faire ses cours au collége de Christ-Church à l'université d'Oxford, où il prit le degré de maître-ès-arts en décembre 1727, et celui de docteur en mai 1739. Il fut pendant plusieurs années premier chanoine prébendier (*a senior prebendary*) du chapitre de Westminster, ministre de Sainte-Marguerite dans la même église, et pendant quarante-six ans recteur de Saint-Étienne de Walbrook, riche bénéfice dans lequel il avait succédé au docteur Watson, sur la présentation du lord chancelier Hardwicke. Le docteur Wilson mourut à Bath, dans la quatre-vingt-unième année de son âge. On lui fit de pompeuses obsèques dans la paroisse de Walbrook. Il avait pris modestement pour devise ces mots: *Patrem sequitur, non passibus æquis.* S'il ne suivit pas en tout l'exemple de son père, il l'imita du moins dans son active charité. On raconte qu'étant à Bath, il eut connaissance d'un ecclésiastique pauvre, malade et chargé d'une nombreuse famille. Il pria M. Cruttwell, éditeur des ouvrages de son père, et duquel il se servait ordinairement pour ses bonnes œuvres, de porter à cet ecclésiastique une somme assez considérable (cinquante livres sterling), et de la lui remettre, avec les précautions les plus délicates, en lui taisant le nom de l'auteur du don. Cruttwell lui promit de s'acquitter de la commission dès le lendemain matin: « Vous me feriez plaisir, lui répondit le docteur, d'y aller dès ce soir. Songez, mon cher,

de quel prix est, pour un infortuné, le repos d'une bonne nuit. » Il avait rassemblé pour mistriss Macaulay, dont il était admirateur enthousiaste, une bibliothèque nombreuse et choisie. Il eut même la folle idée de placer, dans le chœur de son église de Walbrook, la statue de cette dame sous les attributs de la liberté, et il avait exécuté ce projet ridicule. Après la mort du docteur, son successeur fit disparaître la statue (*V.* Macaulay, XXVI, 28). Le docteur Wilson avait aussi été très-attaché à Wilkes et à son parti. On lui a attribué quelques ouvrages imprimés sans nom d'auteur, sur lesquels on n'entrera dans aucun détail, parce que les matières que l'on y traite ne sont pas fort importantes, et parce qu'il n'est pas sûr qu'ils soient de lui. Il légua sa curieuse bibliothèque à M. Gruttwell, après la mort duquel elle passa au neveu de celui-ci, à Bath. , L—y.

WILSON (Richard), peintre anglais, naquit en 1714 dans le comté de Montgomery, où son père était recteur de Pineges. Son goût pour le dessin s'étant annoncé de bonne heure, il fut placé à Londres auprès d'un médiocre peintre de portraits, et exerça lui-même obscurément la même profession, d'abord en Angleterre, puis en Italie; c'est dans cette dernière contrée que sa vocation lui fut en quelque sorte révélée. Un artiste qui jouissait d'une grande réputation, Zuccarelli, ayant vu un petit paysage peint par Richard avec vigueur et facilité, déclara que c'était là le genre que son génie l'appelait à traiter. Richard s'en rapporta à l'opinion d'un juge aussi éclairé. La peinture du paysage devint l'objet particulier de son étude; les beaux sites de l'Italie furent retracés par son pinceau; et ses ouvrages obtinrent bientôt tant d'estime, que beaucoup de jeunes élèves voulurent recevoir de ses leçons. Le célèbre Mengs fit même son portrait, pour obtenir de lui un tableau de paysage. Joseph Vernet, alors à Rome, vint le visiter dans son atelier, et lui ayant demandé un de ses tableaux, en échange d'un de ses propres ouvrages, s'empressa de recommander l'artiste anglais aux connaisseurs. Wilson était revenu à Londres, en 1758, dans la force de son talent et l'éclat de sa réputation. En 1760, à la première exposition des peintures, on vit son tableau de *Niobé*, à l'égard duquel les opinions furent partagées; mais quel qu'en fût le mérite, on a généralement pensé que les figures introduites dans ses compositions offrent une grande médiocrité, lorsqu'elles ne prêtent pas au ridicule. Ce tableau appartient maintenant à S. A. R. le duc de Gloucester. Wilson exposa plusieurs autres tableaux au salon de 1765, notamment une *Vue de Rome, prise de la Villa Madama*, ouvrage capital, qui fut acheté par le marquis de Tavistock, et qu'on présume faire maintenant partie de la collection du duc de Bedford. Les connaisseurs citent en outre, comme deux de ses chefs-d'œuvre, son *Phaéton* et son *Cicéron dans sa maison de campagne*. Lorsqu'on érigea l'académie royale de peinture, cet artiste fut choisi pour en être un des fondateurs, et il y eut plus tard l'emploi de bibliothécaire. Ayant peu d'ordre et d'économie, il n'avait pas su profiter de l'empressement avec lequel ses ouvrages étaient recherchés, pour se ménager des ressources dans sa vieillesse, et une certaine rudesse de caractère avait fini par

éloigner de lui les grands qui lui procuraient de l'emploi. La dernière partie de sa carrière se passa dans une sorte d'abandon. Quand les infirmités l'eurent contraint à cesser ses occupations, et à résigner ses fonctions à la bibliothèque, il alla résider avec son frère dans le pays de Galles; et comme il n'avait pas même assez d'argent pour faire ce voyage, il fut réduit, pour l'obtenir, à mettre en gage quelques-unes de ses productions. Il mourut en mai 1782. Son talent était souple et varié. Il observait la nature sous tous ses aspects, et savait rendre toutes ses formes; ses sujets étaient choisis avec goût, il traitait avec succès le familier comme le sublime. Son coloris était vif et naturel, sa touche spirituelle, libre et facile; sa composition simple et élégante; ses lumières et ses ombres larges et bien distribuées; ses nuances étaient en harmonie parfaite, et l'ensemble produisait une impression agréable. Quelques-uns de ses compatriotes l'ont appelé le *Claude Lorrain anglais;* mais M. Fuessli pense qu'on ne doit pas comparer ensemble ces deux artistes, dont la manière était absolument différente; ils n'avaient peut-être de commun que leur infériorité dans le dessin et l'expression des figures. J. Wright a publié en 1824 à Londres, in-4°., un *Précis de la vie de Richard Wilson, avec des observations sur ses paysages.* Z.

WILSON (Henri), navigateur anglais, était capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, et commandait le paquebot l'*Antelope*, qui, étant arrivé à Macao, en juin 1783, reçut l'ordre de remettre sur-le-champ en mer. Il repartit le 21 juillet. Long-temps contrarié par les vents et le mauvais temps, le bâtiment naviguait plus tranquillement le 8 août, lorsque dans la nuit il toucha sur des brisants. On aperçut le lendemain une petite île à peu de distance. Le courage, le sang-froid et la prudence que Wilson montra dans cette occasion, contribuèrent puissamment au salut de l'équipage, obligé d'abandonner l'*Antelope*, qui était entièrement fracassé. On aborda sur une petite île, et bientôt des habitants d'une île voisine y parurent. Abba Thoulé, leur roi, accueillit les malheureux naufragés avec beaucoup d'humanité, leur procura les moyens de construire un bâtiment pour retourner dans leur pays, et déploya dans toute sa conduite une grandeur d'ame qui aurait honoré le monarque du peuple le plus civilisé. Il avait si bonne opinion de ses hôtes, qu'il confia son second fils, Li-Boo, au capitaine, pour qu'il le fît élever et instruire dans les arts de l'Europe; et ce malheureux jeune homme quitta le toit paternel, qu'il ne devait plus revoir, tandis que l'un des matelots de Wilson renonçait à sa patrie pour rester avec les bons habitants des îles Pelion. Ce fait remarquable est le sujet de l'un des plus beaux épisodes du poème de l'Imagination de Delille. Le 12 nov., le navire l'*Ouroulong*, nommé ainsi de la petite île sur laquelle les Anglais s'étaient sauvés, mit à la voile. Le 30, il laissa tomber l'ancre devant Macao. Wilson amena Li-Boo en Europe, et débarqua à Portsmouth le 14 juillet 1784. Fidèle à sa promesse envers le roi des îles Pelion, Wilson soigna Li-Boo comme son propre fils; craignant qu'il ne fût atteint de quelque maladie contagieuse, il évitait de le mener

au spectacle et dans les grandes foules. Déjà le jeune prince avait fait des progrès rapides dans l'écriture et dans la connaissance de la langue anglaise, lorsqu'il fut atteint de la petite-vérole, contre laquelle on prenait tant de précaution. Le 27 décembre 1784, il y succomba, et plongea dans la plus vive douleur Wilson et tous ses amis. La compagnie des Indes fit élever à sa mémoire, dans le cimetière de Rotherhithe, bourg voisin de Londres, un monument avec une inscription qui rappelle les obligations que la Grande-Bretagne avait au père de cet infortuné. Wilson, qui par son seul mérite s'était élevé au premier rang dans la marine de la compagnie, continua de la servir jusqu'à un âge avancé. Sur la fin de sa vie il se retira à Colgton, où il mourut en août 1810. La grande distance qui sépare ce lieu de Rotherhithe l'empêcha seule de demander que ses restes fussent placés auprès de ceux de Li-Boo. La relation du naufrage de Wilson a été écrite par Keate, et traduite en français (*Voy.* Keate, XXII, 368). En 1790, la compagnie des Indes expédia deux navires chargés de présents pour Abba Thoulé. Ce prince qui vivait encore reconnut le lieutenant de Wilson, et il apprit avec une douleur résignée la mort de son fils; il pensait depuis longtemps que ce malheureux avait péri par un naufrage. — Wilson (*Jacques*), navigateur anglais, commanda le navire le *Duff*, que la société des missions de la Grande-Bretagne arma en 1796, pour porter des missionnaires dans diverses îles du grand Océan. Il partit le 24 septembre, visita successivement Taïti, quelques îles voisines, l'archipel des Amis, les Marquesas, et découvrit dans sa navigation le groupe du Duff (*Duff's Group*) (9° 57′ lat. S. et 167° long. O. de Greenwich) composé de quatorze îles. Le 8 juillet 1798, le *Duff* mouilla dans la Tamise. La relation de ce voyage, écrite par un membre de la société, parut à Londres en 1799, 1 vol. in-4°. Il est rempli de détails curieux sur les îles que Wilson a vues; il fut traduit en allemand l'année suivante. L'auteur de cet article en a donné un extrait dans le tom. III de son *Abrégé des voyages modernes*. E—s.

Wiltheim (Alexandre), jésuite et antiquaire, naquit en 1604 dans le Luxembourg. Ayant embrassé la règle de saint Ignace, il professa six ans la rhétorique, et remplit pendant six autres années la charge de préfet des classes; ensuite il exerça le ministère évangélique; et enfin fut nommé recteur du collége de Luxembourg. On sait qu'il occupait encore cette place en 1674; mais on ignore la date de sa mort. Wiltheim avait consacré ses loisirs à l'étude de l'histoire ecclésiastique et des antiquités, et il jouissait de la réputation d'un savant distingué. C'est à lui qu'on doit l'édition des *Actes de saint Dagobert*, avec des notes, Trèves, 1653, in-4°.; et celle de la *Vie de la V. Yolande*, par Herman, dominicain du treizième siècle, Anvers, 1674, in-8°. Outre quelques opuscules dont on trouve les titres dans la *Biblioth. societ. Jesu*, on a du P. Wiltheim: I. *Gubernatores Luxemburgenses*, Trèves, 1653, in-fol. II. *De phialâ reliquiarum S. Agathæ virg. et martyr.*, ibid., 1656, in-4°., fig., rare. A cette occasion l'auteur entre dans de grands détails sur les lenticules, les ampoules et les sortes de vases dont se servaient les Ro-

mains. III. *Diptychon leodiense ex consulari factum episcopale, et in illud commentarius, ubi etiam de Bituricensi et Compediensi, aliisque antiquitatis monumentis disseritur*, Lyon, 1659, in-fol. — *Appendix ad diptychon leodiense*, ib., 1660. — *Ad diptycha leodiensia adnotationes*, ibid., 1677. Cet ouvrage, dit Lenglet Dufresnoy (*Méthod. pour étudier l'hist.*, XI, 289), est assez curieux et assez estimé; il est difficile de le trouver complet; mais Ant.-Fr. Gori l'a recueilli dans le *Thesaur. diptychorum*, I, 1-119. IV. *Catalogus abbatum cœnobii munsteriensis*, Trèves, 1664, in-fol. Le P. Wiltheim a de plus laissé manuscrite une *Histoire* de cette abbaye. Parmi ses autres ouvrages inédits, on cite surtout la description du pays de Luxembourg sous les Romains (*Luciliburgensis Romana*). Elle est pleine de recherches intéressantes sur les inscriptions et les autres monuments découverts dans cette province. Le P. Bertholet (*Voy.* ce nom, IV, 356) en a beaucoup profité pour rédiger la partie ancienne de son *Histoire du Luxembourg*; et il a placé dans le premier volume une fort bonne carte géographique dessinée par le P. Wiltheim. *V.* la *Bibl. societ. Jesu* du P. Southwel, 26. W-s.

WILTZ (Pierre), jésuite et écrivain ascétique, naquit le 31 décembre 1671 à Arlon, petite ville du duché de Luxembourg. Ayant terminé ses premières études, il embrassa la règle de saint Ignace, et après avoir, suivant l'usage de l'institut, professé les humanités, il fit son cours de théologie, et se consacra au ministère évangélique. Il l'exerça pendant trente ans, avec un zèle infatigable, dans le duché de Luxembourg, et mourut le 8 avril 1749, laissant une mémoire vénérée dans cette province. On trouve l'indication des ouvrages de Wiltz, au nombre de trente-six, dans les *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, par Paquot, III, 54, édition in-fol. Le style en est pesant et suranné; si à cela on ajoute qu'ils sont écrits en allemand, on comprendra facilement qu'ils sont peu connus. Cependant ils ont été traduits en français. Les principaux sont: une *Instruction* sur la manière de recevoir le sacrement; des *Avis* pour gagner les indulgences du jubilé; une *Vie du B. François-Regis*, très-inférieure, de l'avis même de Paquot, à celle que le P. d'Aubenton a publiée; et enfin, une *Histoire de la chapelle de N.-D. de Consolation* dans l'église des PP. Jésuites à Luxembourg. W—s.

WIMPFEN-BORNEBOURG (le baron Louis-François de), naquit à Deux-Ponts, en 1732, d'une famille noble, mais pauvre et très-nombreuse. Il était l'aîné de dix-huit enfants, dont six garçons furent comme lui destinés à la profession des armes. Son père était chambellan du roi de Pologne Stanislas. Il entra au service dans un régiment français, avec lequel il fit les campagnes de la guerre de Sept-Ans, où il se distingua dans plusieurs occasions, et mérita la croix de Saint-Louis, par une action d'éclat, à l'âge de vingt-cinq ans. Il obtint bientôt après le commandement d'un régiment allemand au service de France, et fut nommé maréchal-de-camp en 1771. Il devint lieutenant-général au commencement de la révolution; et, dans le mois de novembre 1791, il commandait à New-Brissach, lorsqu'il repoussa avec beaucoup de force les propositions d'un émissaire, qui lui demanda les clefs de cette place, de

la part des princes français émigrés. Wimpfen commanda une division de l'armée du Rhin, en 1792, sous Beauharnais; mais, dénoncé en 1793 à la Convention nationale, par le député Rulh, comme un contre-révolutionnaire et un homme de mauvaises mœurs, il fut destitué, puis emprisonné, et ne recouvra sa liberté qu'après la chute de Robespierre. Il mourut à Paris le 24 mai 1800. On a de lui : I. *Refonte de l'économie de l'armée française*, ou *Extraits et développements d'un plan militaire*, 1787, in-8°. II. *Mémoires* sur sa vie, 1788, in-8°. Cet ouvrage fut désavoué dans le temps par le baron de Wimpfen. III. *Loisirs du général Wimpfen, depuis trente jours qu'il est à Paris*, ou *Indices sur l'empire d'Allemagne, avec un aperçu des moyens que peut employer le congrès de Rastadt, afin de parvenir à des résultats très-heureux pour les électeurs ecclésiastiques, et pour les princes séculiers qui ont perdu leur souveraineté à la rive gauche du Rhin*, 1798, in-8°. IV. *Le Militaire expérimenté*, ou *Instruction à ses fils et à tout jeune homme destiné au métier des armes*, 1798, in-8°., traduit en allemand, 1799.

M—D j.

WIMPFEN (Félix de), frère du précédent, naquit en 1745. Accueilli, dès l'âge de onze ans, par le duc de Deux-Ponts, il obtint le grade d'enseigne dans un régiment que ce prince avait alors au service de France. Il obtint ensuite le grade de capitaine dans le régiment de Lamark; et fut envoyé en Corse, où il commanda un corps de volontaires, et où ses exploits lui valurent le grade de lieutenant-colonel. Il commanda ensuite le régiment de Bouillon, servit dans la guerre d'Amérique, et se trouva aux siéges de Mahon et de Gibraltar. Dans cette dernière opération, il défendit pendant quinze heures les lignes françaises, que les Anglais voulaient incendier. Cette action lui valut une pension de mille écus et le brevet de brigadier. Lorsque la paix fut rétablie, il alla vivre dans une terre qu'il possédait en Normandie. En 1789, il fut député aux états-généraux par la noblesse du bailliage de Caen, et se réunit à l'assemblée du tiers-état, avec la minorité de son ordre. Ce fut même lui qui rédigea alors la protestation contre la majorité de la noblesse, qui voulait rester séparée. Cette démarche le jeta tout-à-fait dans le parti révolutionnaire; mais il ne le suivit qu'avec modération. Lorsqu'il donna son adhésion à la suppression des priviléges pécuniaires, il demanda que les nobles qui feraient valoir par eux-mêmes un bien dont les revenus n'excéderaient pas douze cents francs, fussent affranchis de l'impôt, pour cette portion seulement de leurs propriétés. Lorsqu'on mit en discussion l'audacieux projet de réorganiser la monarchie, Wimpfen proposa (on croit que ce fut par dérision) d'établir une *monarchie démocratique*. Il fut successivement membre du comité des pensions et du comité militaire. Dans le premier il prit part à la publication du fameux *livre rouge*; et dans le second il fit, pendant les années 1790 et 1791, plusieurs rapports importants, tous empreints du cachet révolutionnaire. Cependant il parut toujours attaché à la noblesse, et protesta contre sa suppression. Employé, pendant la guerre, dans son grade d'officier-général, il commandait, au mois de septembre 1792, la place de Thionville, lorsqu'elle

fut attaquée par un corps d'émigrés français. On prétend qu'il hésita pendant quelque temps s'il n'accepterait pas les propositions personnellement avantageuses qui lui furent faites au nom des princes, frères de Louis XVI. Mais, voyant que les attaquants manquaient d'artillerie de siége, et qu'ils étaient hors d'état de rien entreprendre, il refusa de se rendre. On a dit qu'il répondit par une plaisanterie au parlementaire du prince de Hohenlohe, qui lui fit l'offre d'un million s'il voulait rendre la place : « J'accepterai ce million, dit-» il, si on veut passer devant notai-» re un acte de l'offre qui est faite. » Cette réponse, qui a été publiée dans plusieurs recueils, était assez dans le caractère naturellement railleur et goguenard du général Wimpfen, que nous avons personnellement connu. Il résista pendant cinquante-cinq jours dans la place de Thionville, qui au surplus ne fut point sérieusement attaquée. On a cependant considéré cette défense comme une opération militaire des plus distinguées. Mais on sait combien les hommes qui gouvernaient alors la France avaient besoin de faire croire à de grands succès. L'Assemblée législative décréta, le 20 septembre 1792, que Wimpfen avait bien mérité de la patrie; et, ce qui est bien plus remarquable à cette époque, elle refusa d'admettre plusieurs dénonciations contre ce général, entre autres celle d'un juif qui prétendait avoir été envoyé par lui au chef de l'armée ennemie. Après la retraite des assiégeants, on offrit à Wimpfen le ministère de la guerre : il le refusa, et prit le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. Au mois de juin 1793, lors de la proscription des Girondins, il se prononça en leur faveur contre le parti de la Montagne, et accepta le commandement des troupes qu'ils essayèrent de réunir dans le département du Calvados. Une pareille levée de boucliers ne pouvait avoir aucun résultat avantageux. La province de Normandie était alors connue pour son dévouement à la monarchie; et les Girondins y arrivèrent en criant : *Vive la république! à bas les émigrés!* et demandant que la vente de leurs biens fût continuée. Les jeunes gens riches du pays, croyant qu'ils allaient provoquer le rétablissement de la royauté, se disposaient à prendre les armes; mais dès qu'ils virent que ces nouveaux auxiliaires n'étaient qu'une faction de républicains vaincue et sans ressources, ils les abandonnèrent à leur sort. Puisaye fut le seul royaliste qui se réunit véritablement à eux; mais il leur rendit peu de services (*V.* Puisaye, dans la *Biographie des vivants*). Le parti de la Montagne sut très-bien profiter de cet état de choses. Il commença par mander le général à sa barre. Wimpfen n'eut garde de s'y rendre; il répondit que s'il allait à Paris, ce serait à la tête de soixante mille hommes; mais il n'était point en état de soutenir une telle menace. Il se contenta de publier, le 8 juillet, une proclamation aux Parisiens, dans laquelle il leur annonçait qu'il allait marcher contre eux, pour sauver la représentation nationale, attaquée par les décrets du 2 juin. Il écrivit en même temps au général Custine, pour l'engager à prendre le même parti (*Voyez* Custine). La Convention mit sa tête à prix, et envoya dans le Calvados les députés Romme et Prieur pour déterminer les habitants à obéir à ses décrets. Ces députés furent arrêtés. Wimpfen alla

les visiter, et leur demanda s'ils croyaient que leur arrestation fût légitime. Romme répondit affirmativement à cette question assez bizarre dans de pareilles circonstances (*V.* Romme). Wimpfen essaya ensuite de mettre en mouvement le peu de troupes dont il pouvait disposer; mais à la première rencontre avec celles de la Convention, qui eut lieu à Pacy-sur-Eure, ces troupes prirent honteusement la fuite; et Wimpfen, obligé de se cacher, se réfugia à Baieux, où il réussit à se soustraire aux recherches pendant tout le règne de la terreur. Après la révolution du 18 brumaire, il reprit son rang parmi les généraux de division, et fut nommé inspecteur-général des haras, emploi qu'il remplit jusqu'à sa mort (1814). C'était un homme d'esprit, doué de beaucoup de talents et de tous les dons extérieurs. On croit qu'il a laissé des Mémoires, dans lesquels se trouvent des détails précieux pour l'histoire de nos troubles politiques. Il avait publié, sans nom d'auteur, le *Manuel de Xépholius*, 1788, in-8°., tiré à cent exemplaires. — Le baron *Alexandre-Stanislas* de Wimpfen a publié : I. *Voyage à Saint-Domingue* pendant les années 1788-90-97, 2 vol. in-8°.; traduit en allemand, Erfurt, 1798, 2 vol. in-8°.; et en anglais, par Wright, 1797, in-8°. II. *Lettre extraite du manuscrit d'un voyage en Angleterre*, 1798, in-8°. — Un lieutenant-général du même nom, au service d'Autriche, est mort à Vienne, en février 1816, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. — D. Louis de Wimpfen, maréchal-de-camp au service d'Espagne, concourut à la victoire de Vittoria, en 1813. B-u.

WIMPHELING (Jacques), savant théologien et philologue, fut l'un des principaux restaurateurs des lettres en Alsace. Il naquit le 27 juillet 1450, à Schlestadt, d'une famille honorable. A l'âge de quatorze ans il perdit son père, et alla continuer ses études à Fribourg, puis à Erfurt, où il acheva son cours de philosophie. Un de ses oncles, déjà vieux et infirme, le rappela près de lui dans l'intention de lui transmettre son bénéfice; mais l'ayant trouvé trop jeune il le renvoya en Allemagne, se chargeant de fournir à tous ses besoins. Dans le chemin Wimpheling tomba malade, et ne gagna qu'avec peine Spire, d'où il fut transporté à Heidelberg. Quand il fut rétabli, son oncle lui permit de rester dans cette ville, pour y suivre les cours de l'académie. Après avoir reçu le grade de maître-ès-arts dans la faculté de philosophie (1471), il s'appliqua deux ans à l'étude du droit canon qu'il abandonna pour la théologie, science dans laquelle il se rendit fort habile. Il reçut le baccalauréat en 1483. Quelque temps après, un de ses amis le fit nommer à son insu prédicateur du chapitre de Spire. Il n'accepta cette place qu'avec répugnance, la croyant au-dessus de ses forces; mais l'évêque, charmé de ses talents, ne voulut point agréer ses excuses, et fit si bien qu'il le retint près de lui pendant quatorze ans. Doué d'une piété vive et sincère, Wimpheling gémissait sur les désordres dont il était le témoin, et souhaitait avec ardeur de pouvoir passer le reste de ses jours dans la retraite. De concert avec Christophe d'Uttenheim et quelques amis qui partageaient son éloignement pour le monde, il s'occupa des moyens de réaliser le projet qu'il avait conçu.

Pendant qu'il y travaillait, l'électeur palatin le choisit pour remplir la chaire d'éloquence, de poésie et de littérature grecque qu'il venait de fonder à Heidelberg. Il accepta cette place, mais sous la condition qu'il lui serait permis de la quitter quand il le jugerait convenable. Trois ans après, Uttenheim lui ayant mandé que leur pieux dessein était sur le point de s'accomplir, il se hâta de le rejoindre à Strasbourg. Mais Uttenheim fut nommé, sur ces entrefaites, évêque de Bâle (1502), et Wimpheling ne put refuser à son ami de l'accompagner dans son diocèse. Il fut pourvu, peu de temps après, d'une prébende du chapitre de Strasbourg, dont il se démit presque aussitôt, par amour pour la paix. Il contribua beaucoup à l'établissement de la première société littéraire de Strasbourg, et il en fut un des principaux ornements (*Notices sur Strasbourg*, par Hermann, II, 368). Il consentit à se charger de l'éducation de quelques jeunes gens, parmi lesquels il suffira de citer J. Sturm et Ringmann (*V.* ces noms), et les suivit aux académies de Fribourg, de Strasbourg et de Heidelberg. La liberté avec laquelle il attaquait les vices de son siècle ne le laissait pas manquer d'ennemis. Dénoncé par quelques religieux, pour avoir soutenu que saint Augustin n'avait jamais été moine, il fut cité devant le pape; mais il se contenta d'adresser à Jules II une épître apologétique en vers latins, à laquelle il joignit des attestations de la pureté de sa doctrine, et il reçut l'absolution de son prétendu crime. Les troubles qui commençaient à se manifester dans l'église l'affligeaient profondément. Plus d'une fois il avait signalé, dans ses écrits, les abus contre lesquels s'élevait Luther; mais il ne voulut point l'aider dans ses plans de réforme, et revint à Schlestadt près de sa sœur. Il y consacra ses dernières années à l'éducation de ses neveux, et mourut le 17 nov. 1528, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, laissant la mémoire d'un savant distingué et d'un homme de bien. Ses restes furent déposés dans un tombeau décoré d'une longue épitaphe, composée par B. Rhenanus, et que l'on trouve dans différents recueils. Wimpheling était l'ami de Geyler dont il écrivit la vie (*V.* XVII, 264), de Spiegel, d'Érasme, et de la plupart des savants de son siècle. Il est éditeur et auteur d'un grand nombre d'opuscules, tous très-rares, et qui méritent l'attention des curieux. Le P. Niceron n'en indique que trente; mais Riegger en porte le nombre à quatre-vingt-neuf. Il est impossible de transcrire ici les titres de tous ces ouvrages. Outre les éditions de la *Navicula stultifera* de Jod. Badius, des *Bucoliques* du Mantouan, de divers *Opuscules* de Gerson, de Rabau Maur, de Pic de la Mirandole, etc., on citera de Wimpheling: I. *Laudes ecclesiæ spirensis, carmen* (1486), in-4°., réimprimé à la suite de la *Chronique de Spire*, par Guill. Eisengrein, Dillingen, 1564, in-8°. II. *Oratio querulosa contra invasores sacerdotum* (1492), in-4°. III. *Elegantiarum medulla oratoriaque præcepta in ordinem redacta* (1493), in-4°., réimprimé plusieurs fois sous le titre qu'on vient de lire, et sous ceux d'*Elegantiæ majores*, et de *Rhetorica pueris utilissima*. IV. *Præceptor germanicus* (1497), in-4°. C'est un bon traité d'éducation. Il s'en fit trois éditions dans la même année;

mais l'ouvrage n'en est pas moins rare. V. *Adolescentia*, Strasbourg, Mart. Flach, 1500, in-4°.; nouvelle édition, augmentée, ibid., 1505, 1515, in-4°.; Haguenau, 1508; c'est une suite de l'ouvrage précédent. VI. *De integritate*, Strasbourg, 1505, in-4°., et avec des additions, ibid., 1506. C'est, selon Dupin, un des meilleurs ouvrages de Wimpheling. Le 31e. chapitre est intitulé : *Augustinum neque fratrem, neque monachum cuculla indutum unquam fuisse;* assertion qui, comme on l'a vu, motiva la dénonciation de l'auteur à la cour de Rome. VII. *Apologetica declaratio in libellum de integritate*, in-4°. VIII. *Ad Julium II, Pont. Max., querulosa excusatio* (1507), in-4°. IX. *Cis Rhenum Germania*, Strasbourg, 1501, in-4°., très-rare; réimprimé par les soins de J. Mich. Moscherosch, ib., 1649, in-4°., avec l'éloge de l'auteur. Cet opuscule fut critiqué dans le temps par le fameux Thom. Murner (*V.* ce nom). X. *Epitome rerum germanicarum*, ibid., 1505, in-4°.; Marpourg, 1562, in-8°.; Hanau, 1594, in-12, réimprimé à la suite de la *Chronique* de Witikind, Bâle, 1532, et inséré dans le tome premier des *Scriptor. rerum germanicar.* de Schard. Cet abrégé, quoique très-court, mérite cependant d'être recherché, parce qu'il contient beaucoup de particularités curieuses. XI. *De probâ institutione puerorum in trivialibus et adolescentum in universitatibus et gymnasiis*, Haguenau, 1514, in-4°. XII. *Sermo ad juvenes qui sacris ordinibus initiari et examini se submittere putant*, Strasbourg, 1514, in-4°. XIII. *Expurgatio contra detractores*, Vienne, 1514, in-4°., très-rare, inséré par Riegger dans les *Amœnit. litter. friburgens.*, 416-26. Wimpheling y répond aux reproches de ses ennemis, et donne avec une candeur admirable les détails de sa vie depuis son enfance. XIV. *De germanicæ nationis et imperii gravaminibus contra sedem et curiam romanam tractatus, Maximiliani Cæsaris jussu scriptus; et contra Æneæ Sylvii tractatum de iisdem replicæ;* avec la *Germania* d'Énée Sylvius (le pape Pie II), Strasbourg, 1515, inséré par Freher dans les *Scriptor. hist. German.*, II, 377; et par Goldast dans les *Politica imperial.* On trouve des notices plus ou moins détaillées sur Wimpheling dans Melch. Adam, *De vitis theologorum germanor.;* dans Freher, *Theatr. viror. eruditor.;* dans Niceron, *Mém. des hommes illustres*, XXXVIII; mais la meilleure biographie de cet écrivain est celle que Riegger a publiée dans les *Amœnit. litterar. friburg.*, 161-581; elle est composée des témoignages de ses contemporains, de l'indication de ses ouvrages dont Riegger produit presque toutes les préfaces, et de plusieurs lettres inédites. W—s.

WIMPINA ou WYMPNA (Conrad), professeur de théologie à l'université de Francfort-sur-l'Oder, naquit en 1460 à Buchheim près de Wimpfen en Franconie, d'où il se nommait *Conradus Coci de Fagis Wimpina*, c'est-à-dire, *Conrad, fils de Koch* (cuisinier), *né dans les Buchheim* (Hêtres) *de Wimpfen.* Après avoir fait d'excellentes études, il vint enseigner à Leipzig, et ses leçons sur l'art poétique, la philosophie et la théologie lui attirèrent une si grande réputation, que de toutes les contrées de l'Allemagne, les élèves

accouraient à Leipzig pour l'écouter. Sa gloire excita l'envie ; attaqué par des libelles, il fut obligé de se présenter devant l'archevêque de Magdebourg, son primat, et il fut pleinement justifié. Le cardinal-légat, évêque de Görtz, se trouvant peu après à Leipzig, Wimpina le harangua dans l'église de Saint-Paul, et son éloquence fit une telle impression sur l'auditoire, que le légat voulut lui-même lui conférer le bonnet de docteur en théologie, en présence de toute la faculté. Georges, électeur de Brandebourg, l'engagea, en 1506, à occuper une chaire dans l'université que ce prince voulait fonder à Francfort-sur-l'Oder. Wimpina ayant jeté les fondements de la nouvelle université fut nommé recteur des deux colléges, premier professeur de théologie, et chanoine dans les cathédrales de Brandebourg et de Hawelberg. C'est sous sa présidence que Jean Tetzel soutint, en 1517, ses thèses contre Luther. On sait à quelle occasion avait commencé la réforme. Luther ayant publié ses premières propositions contre les indulgences, sur la justification et sur l'efficacité des sacrements, Tetzel y opposa cent six propositions contradictoires et il les soutint publiquement sous la présidence de Wimpina. La dispute s'échauffa ; les thèses de Luther furent brûlées sur la place de Francfort, et, pour s'en venger, les élèves de Wittemberg, disciples de Luther, jetèrent au feu celles de Tetzel. En 1530, Wimpina fut, avec deux autres célèbres théologiens Eckius et Cochlée, désigné pour assister à la conférence qui, par ordre de Charles-Quint, devait se tenir, pendant la diète d'Augsbourg, entre les catholiques et les protestants. Ceux-ci avaient mis Mélanchthon à la tête de leurs théologiens. On se rassembla dans l'église cathédrale d'Augsbourg. La réunion que l'on proposait ayant été rejetée par les protestants, ils donnèrent leur profession de foi, que l'on appelle *Confession d'Augsbourg*. Wimpina avait alors soixante-dix ans; il mourut la même année. Dans le *Recueil des ouvrages de Luther*, publié à Iéna, 1575 à 1580, 4e. édit., en 8 vol., on trouve au tome v : *Confessio christianæ doctrinæ et fidei 17 articulis comprehensa; undè postea formati fuerunt articuli Aug. confessionis : Conradi Wimpinæ, Joannis Mensingii, Wolsgand Redorfferi, doctorum, et Ruperi Elgersma licentiati, judicium de illis articulis ; in quo illi refutantur.* Selon l'anonyme publié dans le *Recueil de Maderus* (*Scriptores lipsienses, wittembergenses et francofordienses*, Helmstadt, 1660), Wimpina a publié : I. *Proprietatum logicalium editio et commentatio.* II. *De erroribus philosophorum in fide Christi.* III. *De nobilitate cœlestis corporis.* IV. *De eo, an animati cœli possint dici.* V. Un *commentaire sur le maître des sentences*, diverses *harangues*, des *poésies* et des *épitres*, etc., etc. G-Y.

FIN DU CINQUANTIÈME VOLUME.

00025735

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC

WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018